
1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA

REVUE DE PARIS

TROISIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1896

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

TROISIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1896

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1896

ERRATA

Dans le numéro du 15 août, page 737, le fragment cité comme extrait d'une lettre de George Sand à Sainte-Beuve est extrait d'une lettre de George Sand à Boucoiran, publiée par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul *(Cosmopolis)*; — page 739, la lettre de George Sand à Alfred de Musset, par contre, était inédite.

COLBERT

INTENDANT DE MAZARIN

Jean-Baptiste Colbert naquit le 29 août 1619 à Reims, de Nicolas Colbert et de Marie Pussort. Il est bien avéré que son grand-père était marchand de serges, à Reims, à l'enseigne du *Long vêtu*, et que son père exerça la même profession dans la même ville, avant d'aller s'établir à Paris, où il acheta une charge de payeur de rentes de l'Hôtel de Ville, et fut marguillier de sa paroisse. Nous ne savons à peu près rien de la jeunesse et de l'éducation de Jean-Baptiste Colbert. Il a étudié chez les jésuites, mais il dut être un mauvais écolier, au gré des Pères. On ne trouve dans sa correspondance si volumineuse, ni dans les mémoires si nombreux écrits de sa main, presque aucune trace d'une éducation classique ; point de réminiscence de poètes, pas d'allusion aux dieux de l'Olympe : pas une fleur, pas d'autres grâces que les formules de la politesse du temps, qui semblent des révérences profondes faites par des personnes en cérémonie ; encore les révérences de Colbert ont-elles souvent un air revêche.

Au moment de choisir une carrière, Colbert paraît avoir hésité entre le négoce et les offices ; mais un de ses oncles, Colbert de Saint-Pouange, avait épousé une sœur de Michel Le Tellier, lequel, parti d'assez bas, parvint à la charge de secrétaire d'État. Saint-Pouange fit entrer son neveu dans

les bureaux de son beau-frère, et voilà Colbert « commis du sieur Le Tellier », ministre de la guerre. C'était en 1640; il avait donc vingt et un ans. Il fut employé à des missions dans les provinces, conduites de régiments, revues de garnison, inspections de troupes, qui lui firent voir beaucoup de pays, et aussi de grandes misères et de grands désordres. Dix années se passèrent ainsi obscurément. En 1650, c'est-à-dire en pleins troubles de la Fronde, Le Tellier eut besoin d'accréditer un de ses serviteurs auprès de Mazarin, alors sans cesse en voyage ou en expéditions; il choisit Colbert, qui se trouva ainsi chargé de la correspondance entre son patron et le cardinal-ministre. L'année d'avant, Colbert s'était pourvu du brevet de conseiller d'État, très décrié alors et galvaudé par le cardinal, qui décria et galvauda tant de charges, honneurs et dignités, à commencer par sa dignité à lui. Ce qui valait mieux que ce brevet, Colbert avait épousé, en 1648, Marie Charon, fille d'un trésorier de l'extraordinaire des guerres, qui lui apporta en mariage la grosse dot de 40 000 écus.

***

Colbert suivit le cardinal, qui menait alors une existence très agitée, allant d'un bout du royaume à l'autre, en Normandie, en Guyenne, en Champagne, occupé à combattre et à pacifier. Il vit de tout près le désordre accru, les ruines accumulées, et l'homme qui fut, pour sa très grande part, l'auteur de ce désordre et de ces ruines. Mazarin l'étonnait beaucoup. Colbert ne comprend rien à la mobilité de cet esprit, où affluent à tout instant les diverses combinaisons possibles des choses, et qui hésite entre elles, n'ayant pour se déterminer ni aucun principe fixe de probité, ni aucun sentiment d'honneur, pas même une vague pudeur d'amour-propre. « C'est, dit-il, une qualité que l'irrésolution qu'il possède au plus haut degré »; ou bien encore : « Deux affaires ne peuvent trouver place dans sa tête, et quand l'une est un peu pressante, elle efface l'autre. » Il voit très bien que le cardinal s'embrouille souvent dans ses propres finesses, et s'attire ainsi les maux dont il se plaint ensuite avec une vivacité et sur un ton de douleur très comiques. Il se moque de la prétention

qu'il a de tout conduire, même la guerre, ce qui « dégoûte fort les officiers généraux ». « Tout le monde, dit-il, a pitié de ce que l'on voit. »

Comme Condé, comme tant d'autres encore, on pourrait dire comme tout le monde, Colbert, en face de Mazarin, ressent un mépris si fort qu'il ne peut le dissimuler : « Il m'a parlé, écrit un jour Mazarin à Le Tellier, en termes peu proportionnés à ce qu'il est et à ce que je suis. » Mais justement comment comprendre que Mazarin fût ce qu'il était, c'est-à-dire successeur de Richelieu, du « grand cardinal », en qui Colbert admirait la grandeur, la force, la haute mine et le sérieux terrible? Ce Champenois lourd, fruste, mais sérieux à fond, et qui aime avec véhémence l'autorité, la puissance, la grandeur, n'arrive pas du premier jour à se faire petit devant cet illustrissime et révérendissime seigneur Polichinelle. Un jour le cardinal s'est permis de le faire attendre dans son antichambre; puis, il l'a mal reçu et lui a parlé « en lui tournant le derrière ». — « N'était l'obéissance que je dois à vos commandements, écrit Colbert à son patron Le Tellier, je me serais retiré, ne pouvant me résoudre à souffrir qu'avec beaucoup de peine et de répugnance de pareils traitements, particulièrement de la part d'un homme pour lequel je n'ai aucune estime. »

***

Une année à peine s'est écoulée, et Colbert passe du service de Le Tellier, avec l'agrément de celui-ci, au service personnel de l'homme pour lequel il n'a « aucune estime ». C'est en février 1651, au moment où le cardinal, vaincu par la coalition des Frondes, est obligé de s'enfuir à l'étranger. Il semble que choisir pour se donner à un homme le moment où celui-ci se dérobe, c'était s'embarquer dans une mauvaise affaire. Au vrai, c'était prendre à la baisse une valeur qui devait remonter nécessairement. Colbert avait trente-deux ans et sa fortune à faire; il la voulait très haute; et certainement il ne la trouverait pas dans les bureaux du sieur Le Tellier, qui jamais ne se soucia des intérêts d'autrui. Suivre le parti du cardinal, c'était courir un risque; Colbert le savait très

bien, et c'est un mot dont il se sert très souvent : « courir le risque de la fortune de la reine et de celle du cardinal »; mais ce parti lui semble à la fois « le plus sûr et le plus honorable ». Le plus honorable certainement — l'honneur était où était le roi, — mais comment le « plus sûr », à cette heure où toute la France était, non sans cause, conjurée contre l'odieux étranger?

Colbert avait vécu toute une année dans l'intimité du cardinal. Il n'avait pu ne pas voir que la fortune de Mazarin, retranchée comme elle était dans le cœur de la reine, était inexpugnable. Observateur très curieux et pénétrant, fureteur avec des instincts de policier, il a su assurément que la reine entretenait avec son ministre cette correspondance, où l'on se demande ce que peuvent bien signifier certains signes cabalistiques, alors que le texte si clairement exprime les ardeurs d'un amour très sensuel. Colbert savait que la reine mettrait encore, comme elle avait fait déjà, l'État en péril, plutôt que de sacrifier sa passion. Puis, il voyait les factions à l'œuvre: en même temps qu'il les haïssait, il en sentait l'impuissance. Il savait par l'histoire qu'il vient toujours un moment en France où l'autorité se rétablit; il prévoyait à brève échéance la restauration de cette autorité, et, du même coup, le retour de l'inévitable cardinal. A Mazarin qui se lamentait dans son exil en lettres pleurardes, il écrivait : « Laissez agir l'humeur de notre nation, qui est de la dernière inconstance en ses haines et amitiés, quand l'objet en est absent et qu'on ne l'excite pas. Les désordres et les guerres civiles travaillent pour vous. » Et cependant Colbert n'a pas changé de sentiment à l'égard de Mazarin; l'estime ne lui est pas encore venue et je crois bien qu'elle ne viendra jamais. Apprenant, à la fin de l'année 1651, que le cardinal va rentrer en France, au risque de rallumer le feu, qui reprit en effet avec violence : « Nous sommes ici, écrit-il, dans toutes les peines du monde, comment notre homme veut venir. » Il blâme le projet qu'on attribue à *notre homme* de revenir à main armée : « En vérité, c'est une chose pitoyable de voir la France en des mains si peu judicieuses et si prévenues de leur amour-propre. » Et, quand il se retrouve auprès du cardinal qu'il est allé rejoindre à Épernay : « Notre homme

est encore pis qu'il n'était; il ne pensait jamais au lendemain, mais à présent il ne pense que du matin à midi, et raisonne toujours sur de mauvais fondements. »

*
* *

A ce Mazarin qu'il méprise, Colbert prodigue, comme jadis à Le Tellier, l'ancien patron, les protestations de dévouement. Il est, lui dit-il, « porté à le servir, autant par inclination que par devoir » ... « Vous ne pouvez douter que je ne courre votre fortune avec joie, et que je ne sois à vous sans réserve. » Il a « toujours » eu « la passion de servir Son Éminence », et s'il était « persécuté à cause d'Elle, cela lui donnerait une satisfaction intérieure ». Il s'offre tout entier avec des précautions et des détours, il est vrai, qui sont dans sa manière prudente et enveloppée, et il réclame, en retour, la confiance entière. Il voit bien que le meilleur moyen de s'imposer au cardinal serait de mettre en ordre ses désordonnées affaires, de retrouver ses meubles, ses tapisseries, ses tableaux, de payer ses dettes et recouvrer ses créances, de refaire en un mot et d'accroître sa fortune. Il insinue qu'il faut que Son Éminence « fasse choix d'une personne en qui elle ait une entière confiance, qui prenne un soin général de la conduite de toutes ses affaires, et soit qualifiée autant qu'il se pourrait »: à cette personne, il communiquera, lui, Colbert, « le peu de connaissance que Dieu lui a donnée sur toutes ces sortes d'affaires ». Mazarin, qui savait ce que parler veut dire, lui offre d'être cette « personne », mais Colbert fait le jeu de se récuser: il est trop peu intelligent, dit-il, et ne mérite pas tant de confiance; en même temps il expose avec une admirable clarté l'état confus des affaires du cardinal, se fait ainsi plus désirable au moment où il se dérobe et recommence son prône : « une personne qui ait la direction de toutes choses, et, outre l'intégrité, l'expérience, l'affection au service de Son Éminence ». La comédie dure jusqu'au mois de juillet, Colbert réclamant toujours la confiance, la confiance entière, absolue, exclusive, l'affection aussi : « Pourvu, dit-il, que mes manières vous agréent » : car il sait bien qu'il n'y a pas de charme dans ses manières, et que son

esprit « est aigre et attaché à sa manière d'agir ». Il n'est presque pas de lettres où ne paraisse cette passion qu'il a d'être le premier dans le service, d'être l'unique, — qui lui vaudra plus tard, au service du roi, d'atroces tourments de jalousie. Enfin, il reçoit au mois de juillet 1651 la procuration de Mazarin ; il est en fait l'intendant du cardinal ; il le représente auprès de qui de droit et de la reine d'abord ; c'est un grand avancement de sa fortune : autrefois commis du sieur Le Tellier, accrédité auprès de Mazarin ; à présent, intendant de Son Éminence, accrédité auprès de la reine. Cela fait de lui, comme il le dira plus tard, quand il aura reçu le titre de sa fonction, « un jugement avantageux... ; l'emploi est très honorable en soi : auprès du cardinal Richelieu, il était jugé digne de l'ambition des personnes de la condition la plus haute dans l'Église, dans l'épée, et dans la robe ». Il était glorieux d'avoir avec la reine un commerce régulier, sentant cette sorte d'attraction que les hautes personnes exercent sur les petites : « Prenez garde, écrivait-il à Mazarin, que ma créance auprès de la reine se fortifie. » Enfin, il se complaisait « en l'assurance de tous les biens qu'il pourrait prétendre en bien servant ».

*
* *

Il est intendant dans toute la force du terme, occupé des plus petits soins de la maison et de la personne. Il habille l'Éminence ; il choisit pour Elle les étoffes des vêtements, par exemple une « peluche couleur d'air » pour robe de chambre. Il est le tapissier de l'Éminence et prépare pour la recevoir les appartements où elle veut trouver en arrivant ses tapisseries, ses meubles et ses bibelots. Il achète des drapeaux et des armes pour le régiment *Royal-Italien* qui est au cardinal. Il rend compte, en bon régisseur, de l'état des maisons, des écuries et des étables : « Nous avons (à Vincennes) trois veaux qui sont nourris par six vaches... Nous avons six douzaines de poulets d'Inde, autant de poules et de poulets... La petite truie d'Inde a fait six cochons, dont trois sont morts et les trois autres auront peine à échapper parce qu'elle n'a point de lait... Il y aura toute sorte de légumages. » En même temps, il refait la bibliothèque de Mazarin en rachetant les livres qui

ont été vendus et volés, et il solde les fournitures de gloire, je veux dire qu'il paie les panégyriques, comme *le Ministre victorieux de l'envie.*

Sa grande œuvre fut la reconstitution de la fortune du cardinal, une œuvre énorme, extrêmement difficile au début, pendant l'exil du maître. Mazarin avait collectionné au jour le jour une fortune composée des revenus de ses bénéfices et de ses charges, d'argent comptant, de rentes sur des revenus publics, de créances sur le roi, de meubles, de bijoux, de manuscrits, de livres et d'objets d'art. C'était comme un magasin de bric-à-brac, où les entrées et les sorties quotidiennes mettaient un effroyable désordre. Mazarin était très riche et l'État très pauvre ; son garde-meuble était encombré, alors qu'il n'y avait pas « une paire de chenets d'argent dans la chambre du roi ». Il prenait tantôt dans le garde-meubles les cadeaux destinés aux princes étrangers, et tantôt dans sa caisse de quoi faire marcher la machine publique. Il vivait ainsi au jour le jour, faisant des vides dans sa fortune, puis les comblant et les refaisant encore. Dès qu'il fut hors de France, proscrit, condamné à mort, mis à prix, une partie de sa fortune, la bibliothèque et les meubles, fut saisie et pillée ; l'autre, les créances sur le roi et les revenus des bénéfices et des charges, fut anéantie.

Colbert se mit au travail. Il faut le croire à la lettre, quand il dit qu'il aime le travail pour le plaisir qu'il y trouve : « C'est une vérité constante que mon inclination naturelle est tellement au travail que je reconnais tous les jours, en m'examinant en mon dedans, qu'il est impossible que mon esprit puisse soutenir l'oisiveté ou le travail modéré. » En ce temps où il n'est presque personne qui ne fasse une fête effrénée, il n'a « aucunes débauches, divertissements, promenades ou autres affaires ». Le travail, c'est la satisfaction domestique et interne, qu'il préfère « aux étrangères et externes, » et plus le travail est difficile, plus il est content « parce que la difficulté augmente le plaisir que son esprit prend à acheminer les affaires difficiles. » Il achemine les affaires avec une admirable méthode : la méthode, c'est l'autre puissance de Colbert. Quand il a jeté le premier coup d'œil sur les affaires du cardinal : « Il faut, dit-il, faire

l'anatomie de toutes ces choses pour savoir à fond ce qui est propre à chaque partie. » Il analyse, il groupe, il classe ; après quoi il présente l'ensemble en un plan d'une clarté merveilleuse. Il dresse un état des créanciers du cardinal par catégories, avec l'indication des moyens de payer, ou d'ajourner ou de ne pas payer du tout, comme plus tard il dressera un état des créances sur le roi, qui fut si funeste aux créanciers de l'État. Il aime les mots *débrouiller*, *déchiffrer*, *déterrer* ; les mots *net*, *en bonne forme*, *exact*, *précis*. Il ne se croit jamais arrivé à la pleine clarté. Après avoir « déchiffré certaines difficultés et mauvaises affaires » qu'il a trouvées dans l'administration du duché de Nevers, acheté par le cardinal, il éprouve, dit-il, ce qui arrive aux esprits qui commencent à s'appliquer à quelque belle science : « Ils croient savoir quelque chose dès les premiers principes, mais tant plus ils pénètrent les matières, tant plus ils trouvent qu'ils sont éloignés de la perfection de la science qu'ils recherchent. »

C'était une de ses habitudes d'écrire beaucoup. Il trouvait à écrire toujours, et s'étonnait que son cousin, Colbert de Croissy, intendant en Alsace, écrivît si rarement. L'emploi de Croissy était-il donc « stérile de matières »? — « Si j'y avais pensé un quart d'heure, lui dit Colbert, je vous donnerais de la matière pour six mois. » Il écrivait donc de longues lettres bien explicatives, et des notes, et des mémoires, pour exposer les affaires aux autres, et à lui-même aussi. Comme il avait l'esprit occupé d'une foule d'objets, comme cet esprit était d'ailleurs toujours inquiet et tourmenté, l'écriture lui était un moyen de se fixer et de s'apaiser. Il aimait les longues heures passées dans le cabinet, assis à sa table, devant ce papier où il disposait un compte « exact » et « précis », élucidait une affaire embrouillée, ou bien développait un raisonnement, partant d'un principe, pour aller aux conséquences logiquement déduites. Devant ce papier docile, qui ne se défendait pas, il prenait déjà l'illusion redoutable que les choses non plus ne se défendent pas, et que la vie économique d'un grand peuple peut être gouvernée par un ordonnateur assis dans un cabinet.

Donc, il tira tout au clair ; il débrouilla, déchiffra et

déterra. Tous les biens recouvrés, administrés par lui, prirent une plus-value énorme. Partout, il apercevait toutes les ressources exploitables, et il s'appliquait énergiquement, âprement à les exploiter. A la fin de l'année 1660, il résuma son œuvre dans un mémoire récapitulatif, où il se montre administrant jusque dans le moindre détail : « vingt-trois abbayes qui comportent cinq à six cent mille livres de revenus, deux grands duchés de Mayenne et de Nevers, un grand domaine, celui de La Fère, un petit, celui du duché d'Auvergne, trois cent mille livres de revenus consistant en divers droits sur le roi, toutes les terres que Son Éminence possédait en Alsace, plus les gouvernements d'Alsace, Brisach, Auvergne et Brouage, et les bâtiments, et le détail de la maison et du garde-meuble, et une infinité d'autres affaires qui surviennent à tous moments. »

***

Il a retrouvé dans les ruines les débris de cette fortune : il l'a refaite et considérablement accrue. Mais au moment où l'on admire ce labeur immense, et cette méthode puissante, et ce résultat, comme il est certain que cette fortune fut acquise scandaleusement par un pillage de l'État, la question se présente : Comment Colbert, que nous tenons pour un si grand serviteur de l'État, a-t-il travaillé, de toutes ses forces intellectuelles et physiques, à édifier cette fortune?

Quantité d'actions de l'intendant de Mazarin paraissent extraordinaires de la part du futur contrôleur général. Il fait exempter de charges publiques les villages qui appartiennent au cardinal, pour rendre plus facile la perception des revenus de l'Éminence. Ou bien, s'il arrive qu'un de ces villages, comme celui de Beauquestre, en Artois, ose porter une plainte en justice contre son seigneur, Colbert fait savoir aux habitants qu'ils auront « un logement de gens de guerre, pour leur apprendre à avoir l'insolence d'intenter un procès contre son Éminence ». Il emploie donc au service privé de son maître les faveurs ou les rigueurs du gouvernement.

En 1653, le surintendant aux abois recourut à un expédient souvent usité, un coup sur la monnaie. Un édit décria

les pistoles d'or, qui valaient douze livres, et les réduisit à dix à partir d'une date fixée. Aussitôt chacun s'empressa d'employer son argent avant cette date, soit en paiement de dettes, soit en prêts. Les débiteurs allaient trouver leurs créanciers, qui refusaient le paiement. Sur quoi, le gazetier Loret s'écria dans sa *Muse historique :*

Qui vit jamais une merveille
A celle de ce temps pareille ?
Jadis, pour avoir de l'argent,
Un homme de bien, un sergent
Allait dire aux gens : « Je vous somme
De payer à Tel cette somme ;
Il ne veut plus faire crédit. »
Et maintenant le sergent dit
A monsieur, à mademoiselle :
« Je vous somme et vous interpelle
D'accepter en argent comptant
La somme de tant et de tant,
Dont monsieur Tel, homme solvable,
Entend vous être redevable. »

Colbert para le coup, en prêtant de l'argent au roi. « Je serais d'avis, écrit-il à Mazarin, pour nous sauver de la perte du rabais des monnaies, que nous fissions un prêt au roi de cent cinquante mille ou deux cent mille livres sur quelque bon fonds... Si Votre Éminence approuve cette pensée, je ferai mes sollicitations pour la faire réussir. » Mazarin écrivit en marge : « Je l'approuve pour cent cinquante mille livres, sur un nom emprunté. » Et voilà un exemple des procédés louches de l'intendant et de l'Éminence.

Colbert avait à chaque instant besoin de recourir aux bons offices du surintendant des finances ; il aurait voulu que celui-ci fût tout à la discrétion du cardinal. La surintendance étant devenue vacante en 1653, il présente la candidature d'un financier, M. de Bordeaux, et il la soutient par de curieux arguments : M. de Bordeaux « offre de faire tout ce que Son Éminence désirera » : plusieurs de ses amis lui promettent l'avance de 1 200 000 livres, s'il est « maintenu aux affaires avec autorité... » Et ceci veut dire, à n'en pas douter, que M. de Bordeaux sera en état de donner un pot de vin au car-

dinal, car le mot et la chose étaient alors en usage et ne scandalisaient personne. Puis, M. de Bordeaux avait l'esprit du monde le plus fertile en expédients. Il savait trouver des « affaires », c'est-à-dire des moyens extraordinaires de tirer de l'argent du contribuable épuisé, et mettre ces affaires en train : il avait, dit Colbert, un merveilleux talent pour « embarquer l'homme d'affaires ». Mais Mazarin ne voulut pas de M. de Bordeaux. Pour d'autres raisons, d'ailleurs également immorales, il préféra le procureur général Fouquet.

Colbert était alors dans les meilleurs termes avec Fouquet ; il l'avait chaudement recommandé quelques années auparavant à Le Tellier : « M. Fouquet, avait-il écrit, m'a déjà témoigné trois fois différentes qu'il avait une très forte passion d'être de vos serviteurs particuliers et amis... J'ai cru qu'il était bien à propos, étant homme de mérite et en état même d'entrer un jour dans quelque charge considérable, de lui faire quelques avances de la même amitié de votre part... Si vous approuvez mon sentiment en cela, je vous prie de me le faire savoir..., ne pouvant m'empêcher de vous dire, avec tout le respect que je vous dois, que je ne croirais pas pouvoir payer en meilleure monnaie une partie de tout ce que je vous dois, qu'en vous acquérant une centaine d'amis de cette sorte, si j'étais assez honnête homme pour cela. » Colbert ne se brouilla pas tout de suite avec Fouquet devenu surintendant, mais il ne tarda pas à entrer en conflit avec lui. Il voulut obtenir de lui une réduction considérable d'impositions dans l'élection de Saintes, où le cardinal avait de grands intérêts, mais cette élection ne pouvait être déchargée sans que les élections voisines fussent surchargées d'autant. C'est précisément l'objection que fit le surintendant : « Ce sont les raisons dont se sert M. le procureur général, qui sont vraiment bien fortes : je cherche les moyens de les combattre ; aidez-moi à les trouver », écrit Colbert à son cousin de Terron, intendant du cardinal dans son gouvernement de Brouage. Colbert croyait qu'en cherchant bien on trouve toujours les raisons dont on a besoin : mais, Colbert exigeant de Fouquet une prévarication ! La rencontre est assez piquante.

Comment donc expliquer cette conduite? Par les mœurs du temps que, d'ordinaire, nous connaissons si mal. Colbert

n'est pas le serviteur de l'État; il est l'homme de Mazarin, dont il a couru la fortune; il est lié à lui par un engagement personnel sans limites ni conditions; il est l'homme-lige de Son Éminence. Ces sortes d'engagements, qui rappellent le contrat de vassalité, se rencontrent à tous moments dans l'histoire de la Fronde. La guerre civile à peine commencée, l'opinion se répandit, avec une facilité qui nous étonne, que la monarchie était en péril et l'État à la veille de la ruine. Comme il arrive nécessairement, dans la décadence de l'autorité publique, des individus capables de protéger et de commander groupèrent autour d'eux des clientèles. Ceux qui cherchaient la fortune par la force ou par la ruse, par l'épée ou par l'intrigue, choisirent un maître auquel ils se donnèrent corps et âme. Être à quelqu'un, comme on disait alors, c'était bien appartenir à ce quelqu'un dans toute la force du terme. Lorsque l'abbé Fouquet, par exemple, « se donne » au cardinal Mazarin, c'est « à la vie, à la mort, sans réserve aucune, en toutes choses, contre tout, sans rien excepter ». « Je suis prêt, dit-il, de faire toute ma vie toutes les choses qu'il plaira à Son Éminence de me commander... et je ne reconnais point d'autre maître au monde. » Cette déclaration qu'il a écrite, l'abbé Fouquet voudrait la « signer de son sang ». Il s'engage donc « sans réserve aucune », pas même à l'égard du roi : il n'aura « point d'autre maître » que l'Éminence, pas même le roi.

Cette condition, que vient de décrire l'abbé Fouquet, est celle de Colbert auprès du cardinal. Colbert considère que le roi a des serviteurs pour défendre ses droits ; pour lui « domestique » de l'Éminence, son devoir est de servir les intérêts du maître, de sa famille, « de sa maison ». Son ambition est que le maître soit riche, puissant, et que sa maison soit glorieuse, qu'elle puisse « porter et soutenir l'honneur de son nom dans le royaume après sa mort », car, plus haute sera la maison, plus grand sera le serviteur. Colbert s'établit dans la fortune de Mazarin ; il y établit avec lui tous les siens, comme il les installera plus tard dans les offices et dignités de l'État. Il englobe toute sa famille dans ses protestations de dévouement au cardinal. Un jour qu'un de ses cousins a désobéi au maître, Colbert parle d'aller

avec tous ses frères se jeter aux pieds de Son Éminence, pour la supplier, dit-il, « de nous punir ». « Si le bonheur nous arrivait, s'écrie-t-il un jour, dans un de ces transports qui lui sont coutumiers, que Son Éminence eût besoin de nos vies, de nos fortunes, de nos enfants et de tout! » Ses enfants, il les élève dans « la profession de ne pas moins vivre et mourir dans le service de Son Éminence que dans la religion où Dieu les a fait naître ». Bien que l'usage, en ce temps-là, autorisât les déclarations hyperboliques de cette sorte, celle-ci est peut-être un peu forte; elle montre bien que Colbert, à ce moment de sa vie, ne connaît pas d'autre maître que le cardinal et Dieu. Mais je ne vois pas bien comment il ferait pour accorder le service de Dieu avec celui du cardinal.

* * *

Quelque temps après que Colbert fut entré à son service, Mazarin lui offrit une gratification de mille écus. « Votre Éminence, répondit Colbert, me permettra de lui dire qu'elle doit avoir meilleure opinion de moi pour croire que je la serve de cette sorte... J'ai, grâces à Dieu, assez de biens pour vivre comme un homme de ma condition et peu d'envie d'en avoir davantage. » Et il ne veut pas « ruiner le peu que possède Son Éminence dans sa nécessité, pour subsister ». Or, ces belles paroles signifiaient à vrai dire : « Mille écus, mais vous n'y pensez pas! A d'autres, mille écus! » — Et tout de suite Colbert, sans manquer une occasion petite ni grande, demande pour lui et pour les siens les charges et bénéfices qu'il voit à sa portée, d'abord des charges de la maison du duc d'Anjou, qu'on établissait alors, celle de contrôleur général de cette maison, puis celle d'intendant. Il les demande obliquement, protestant qu'il n'insistera point, répétant : « Dieu m'a fait deux grâces assez considérables : la première, de me donner assez de bien, de patrimoine et de mariage pour cela, la seconde, de mesurer mon ambition à des termes à ma portée. » Mais il insiste toujours, et il est si reconnaissant de ce qu'on lui donne, même de ce qu'on ne lui donne pas! Voici, par exemple, comment il dresse, après quelques mois de service auprès de Mazarin, les comptes de sa gratitude.

« Je mets à compte des obligations que je vous ay : Une lieutenance au régiment de Navarre, que la Reyne a donnée à un mien frère, qui était mousquetaire, *après avoir reçu huit coups de mousquets, de fusils et de grenades...* ; le bénéfice que je vous ay demandé pour un mien frère, *si vous m'en gratifiez...*; la gratification que *vous me voulez faire,* qui est très considérable et plus que je ne mérite de beaucoup; et de plus la considération dans laquelle votre nom me met auprès de la Reyne... Et encore le grand travail que vos affaires me donnent me tient lieu d'obligation, parce que, mon esprit étant actif, s'il n'avait de quoy s'occuper, il tournerait son activité contre luy-même, ce qui ne se pourrait faire qu'au détriment de sa santé... »

C'est bien un compte comique et de bonne comédie, ou plutôt le commencement d'un compte, qui demeure toujours ouvert. Colbert ne perd pas une occasion de demander : une prébende pour un sien frère, bachelier de Sorbonne; l'abbaye de Notre-Dame-la-Grande pour ce frère à qui Son Éminence a fait donner l'abbaye de Rugny; pour lui la charge, qui vaut 20 000 livres, de capitaine de la volière des Tuileries : « Je considère cette charge pour le logement qu'elle me donnerait proche le Louvre. » Et quand le cardinal a donné la charge à d'Artagnan, Colbert est ravi, la bonté de Son Éminence « me faisant assez connaître qu'elle se souviendra de moi aux occasions importantes ». L'abbé de Saint-Martin de Nevers est malade: l'abbaye vaut 3 000 livres de rente : « Dans le dessein qu'a votre Éminence de prendre ce duché, cette abbaye serait fort à ma bienséance! » Et il la demande pour son frère. — « Le pauvre M. Dupuy, garde de la bibliothèque, est très mal. » La charge est de 400 livres de gages, « peu considérable pour la valeur et le profit. Je supplie très humblement Votre Éminence de me l'accorder pour mon frère ». — Mais, ce frère, il faut l'acheminer vers les hauteurs: ce frère, c'est bien le moins qu'il devienne évêque. Or il y a un très vieil évêque à Luçon. Colbert travaille, par des moyens de roman comique, à préparer le bonhomme à recevoir un coadjuteur. Puis il fait savoir la chose au cardinal et que l'évêque veut précisément pour coadjuteur l'abbé Colbert. Sur quoi Mazarin, qui était toujours assailli de demandes, donne la coadjutorerie à un

autre. Colbert ainsi joué est si ému, qu'il sent le besoin de prendre médecine. « J'ai résisté quatre ou cinq jours, écrit-il, mais j'avoue à Votre Éminence que je suis presque abattu, et que j'ai besoin de me retirer un jour ou deux et de me mettre en quelque remède, pour empêcher la suite du déplaisir que me donne l'affaire de l'évêque de Luçon. »

Cette opiniâtreté a fini par être récompensée; Colbert a été très largement pourvu. Il avait 18 000 livres pour le service du cardinal, 6 000 livres pour sa fonction de conseiller d'État: il a eu gratuitement la charge d'intendant de la maison de Monseigneur le duc d'Anjou et l'a vendue 40 000 livres; gratuitement une charge assez importante de la maison du roi: gratuitement la charge de secrétaire des commandements de la reine future. Le moment venu d'exercer cette charge, en juin 1659, il demande à la vendre « pour mettre dans ma famille une somme de deniers fort considérable, qui me donne le moyen d'élever mes enfants dont le nombre croît... » Il craint, du reste, de ne pouvoir bien remplir cette charge, vu « le peu de disposition naturelle que j'ai à faire ma cour auprès des dames, après avoir passé toute ma vie dans un travail presque continuel ».

On voit de quels tours et précautions Colbert enveloppe son avidité insatiable. De temps en temps, il se donne les apparences du désintéressement le plus noble. Par exemple, Mazarin n'ayant pas répondu à la lettre qui vient d'être citée, Colbert insiste, mais il indique deux moyens de se défaire de cette charge de secrétaire des commandements : ou bien il la vendra à quelqu'un qui lui en offrait 500 000 livres, ou bien il la laissera à la disposition du cardinal qui la vendrait ou la donnerait à qui bon lui semblerait. Et « son esprit se flatterait davantage » du second moyen. Cela le « distinguerait » de tous les autres. Si Son Éminence l'agréait, ce serait « la preuve qu'Elle commencerait à le connaître, à quoi il ne croit pas être parvenu depuis près de onze ans qu'il a l'honneur de la servir... Le plus ardent de ses souhaits est que Son Éminence le mette à quelque épreuve secrète et qui luy soit inconnue... » Mais le cardinal entendait très bien cette langue : il refusa de mettre Colbert à l'épreuve; la charge fut vendue 500 000 livres, qui vaudraient bien trois millions d'aujourd'hui.



« A courre le risque du cardinal », Colbert a donc fait, et rapidement, une grosse fortune. Naturellement, il fut un intendant admirable de cette fortune.

Un jour qu'un de ses frères l'avait consulté sur un placement, il lui avait conseillé d'acheter des terres, attendu que « les familles ne peuvent bien se maintenir que par des établissements solides en fonds de terre ». Colbert, qui voulait maintenir sa famille, se fit acquéreur de fonds de terre. La première grande propriété qu'il acheta fut celle de Seignelay, une des quatre baronnies principales du comté d'Auxerre. Dès lors, l'administration de sa terre devint un de ses principaux soucis. Sa correspondance avec son bailli de Seignelay est très curieuse; il lui écrit souvent, presque toujours par lettres autographes. Il surveille avec une attention extrême la construction de son château; il recommande, par exemple, de prendre soigneusement garde que « le couvreur fasse son devoir et mette la quantité de clous nécessaire à chaque ardoise ». Il tient le compte de ses arbres et regrette ceux qu'il a perdus par la gelée. Il exige l'exactitude dans le paiement des redevances : « Vous direz de ma part à mes fermiers que je veux être payé: » ou bien encore : « Vous direz de ma part à mes receveurs que je veux être payé de ce qu'ils me doivent, et que je ne veux pas attendre plus tard que Noël prochain. » Seigneur rigoureux, il ne laisse perdre aucune parcelle de son domaine: il a une rivière, qui est sortie de son ancien cours; il la ramène et la maintient par des batardeaux ; les habitants du village d'Hauterive se plaignent : « S'ils ont la hardiesse de rompre les batardeaux, écrit Colbert, il ne faudra pas manquer de les punir par quelque voye que ce soit. » Les riverains prétendent avoir le droit de jouissance des graviers ; il fait vérifier les titres à ce droit. Il a des chasses à Seignelay et même un capitaine des chasses qui est gouverneur du château. « Y a-t-il beaucoup de gibier? écrit Colbert. Voyez-vous beaucoup de perdrix? » Et naturellement il n'aime pas que les jeunes gens d'Auxerre, la ville voisine, viennent chasser sur ses terres. Il n'aime pas non

plus qu'on pêche dans ses rivières : « Je ferai donner des coups de bâton à ceux qui enverront des pêcheurs dans ma rivière. » Puis il se livre à des opérations fructueuses ; la « communauté de ses habitants a des dettes : il achète les créances, se subroge ainsi aux créanciers et certainement il n'y perdra pas.

Pour accroître la valeur de ses terres et obtenir, comme il dit, une « augmentation », — un mot qui revient souvent, — il établit un haras, puis une manufacture de draps, et il est ravi d'apprendre que la manufacture commence à marcher : « C'est ce qui me réjouit le plus : il faut, sur toutes choses, que vous appuyiez ceux qui travaillent et que vous excitiez mes habitants à envoyer leurs enfants apprendre à filer la laine. » Il prête « de l'argent à ceux de ses habitants qui voudront faire quelque trafic, étant bien aise de faire valoir et augmenter les marchés. » Bientôt il se félicite de l'affluence des marchands et des acheteurs au marché de Seignelay et de l'arrivée de nouveaux habitants qui se fixent sur sa terre. En même temps, comme doit faire tout bon seigneur, il prend soin du spirituel : « Que M. le curé excite, comme il est obligé, mes habitants à être gens de bien, et prenne garde que les enfants soient bien instruits. » Ici encore, dans le spirituel, il cherche la plus-value temporelle. Voilà bien déjà, dans ce cadre étroit et cette petite affaire, le ministre de l'avenir, dur et âpre sans doute, mais admirable par le travail, par la foi au travail qu'il veut communiquer à tous, par le don de voir une affaire dans toutes ses parties, jusqu'aux clous des ardoises, par l'impatience de mieux faire, d'obtenir davantage, d' « augmenter sans cesse ». Il faut noter encore qu'il mêle à son exacte économie un sentiment de grandeur. Il veut faire à bon marché, mais faire grand ; le goût contemporain pour la magnificence est en lui. Intendant du cardinal, il voulait que l'Éminence eût grand air, qu'elle fût « superbement » logée, meublée et servie. Plus tard, il sera le premier à conseiller au roi d'élever de ces « bâtiments superbes, à l'aune desquels » la postérité mesurera sa grandeur. Et lui aussi, il veut laisser à Seignelay des ouvrages qui « durent éternellement ». Il ne permet pas au couvreur de le voler d'un clou, mais il emploie à la parure de ses châteaux les plus célèbres et les plus coûteux artistes.



Nul seigneur sur terre ne fut jamais plus heureux d'être seigneur que Colbert, baron de Seignelay. Comme intendant de Mazarin, il avait goûté, par procuration, les plaisirs de la seigneurie. Après qu'il a fait acheter au cardinal le duché de Nevers, il lui parle avec enthousiasme de cette terre, de « cette grande terre qui sent bien les grandes maisons de Nevers, d'Albret, de Bourgogne, de Clèves et Gonzague, qui l'ont possédée ». Quand il va visiter le duché, il décrit les honneurs qui lui ont été rendus : des gentilshommes sont venus en quantité au devant de lui; il a été harangué par les officiers de justice et les députés de vingt villes, par les officiers et députés de Nevers, la capitale : l'évêque l'a fait complimenter à trois lieues, et prié de descendre à l'église ; la cavalerie et toute l'infanterie de la ville étaient rangés en bataille, à une demi-lieue en dehors d'icelle; les échevins lui ont présenté les clefs et prêté le serment de fidélité, accompagnés de tout le peuple; à la porte de l'église-cathédrale, l'évêque l'a fait recevoir par le chapitre avec la croix et l'eau bénite; il a été harangué par tout le clergé, par toutes les compagnies de justice, et par toutes les maisons religieuses; toute la nuit il y a eu feux de joie, des bals et des réjouissances.

A présent, il est seigneur pour son compte personnel : il jouit, il se grise de sa seigneurie. Il dit *ma* rivière — maintenir ma rivière dans son lit, — *mes* habitants, *mon* bourg, *mes* paroisses, *mon* château, — la chambre de mon château qui est destinée à mettre mes armes. — Il dit même, ce seigneur haut justicier « mes fourches patibulaires ». Plus tard, quand il fera rédiger les lettres royaux portant érection de la baronnie en marquisat, il y mettra un long éloge historique de cette baronnie : son érection est au delà de plusieurs siècles : elle a toujours été possédée par des personnes illustres tant ecclésiastiques que séculières : elle est ornée d'un ancien et fort beau château bâti sur une éminence sous le règne du roi Charles VI : au pied de ce château est un gros bourg fort peuplé d'habitants enclins au négoce, aux manufactures et à l'agriculture, d'où dépendent huit paroisses ou gros

hameaux. Cette terre est d'une étendue et revenu considérables. Elle a d'ailleurs vingt-quatre arrière-vassaux ; il ne lui manque aucune des conditions nécessaires pour porter un titre plus relevé... « A ces causes ». le R. a donc érigé la baronnie, terre et seigneurie de Seignelay en titre, dignité et qualité de marquisat. Ce marquisat, déchargé de la mouvance du comté d'Auxerre, sera désormais tenu et possédé « à une seule foy et hommage de nous et de notre couronne ». C'est-à-dire que, tandis que le baron de Seignelay relevait du roi comme comte d'Auxerre, le marquis relèvera du roi comme roi. Le roi veut encore que les appellations et sentences des baillis et officiers des huit paroisses ou hameaux ressortissent par devant le bailliage de la justice du marquisat de Seignelay, au lieu qu'auparavant six d'entre ces paroisses ou hameaux ressortissaient au baillage de Sens. Le marquisat sera donc une circonscription judiciaire. et, du bailliage de Seignelay, les appels seront relevés et ressortiront « nuement et sans moyen en notre cour P[t] de Paris ».

Voilà donc Colbert marquis, vassal direct du roi. Ce fut certainement pour lui une joie très grande. Voilà qu'il a des vassaux. Il ne sait pas bien au juste lesquels, car il en est qui se sont dérobés dans la suite des temps, mais il saura bien les retrouver, les « déterrer ». Il ordonne à M. de la Chesneaux de lui rendre « son foy et hommage des fiefs qui relèvent de moi » ; à son bailli de « découvrir ce que sont devenus les fiefs dont vous n'aviez point connaissance lorsque nous les avons examinés ensemble. Vous savez assez combien cela est important pour remettre ma terre dans son ancienne beauté ».

Bref, c'est bien le bourgeois gentilhomme : encore Molière pourrait-il envier à Colbert « mes fourches patibulaires ». Et le jour viendra où ce fils de marchands de Reims se cherchera et se trouvera des ancêtres en Écosse, et affublera de ce ridicule ses vertus et sa gloire de ministre. Petites misères, mais dont les conséquences furent si graves ! Personne, je crois bien, ne connut aussi bien que Colbert la France qu'il administra : ministre des finances, ministre de l'agriculture, ministre des travaux publics, ministre du commerce et de l'industrie, ministre de la marine et des colonies, ministre des affaires religieuses pour partie, réformateur de la justice,

ministre des beaux-arts, il a connu toute la France, toute la France laborieuse. Il l'a connue dans son travail et dans ses misères; il l'a vue, il l'a sentie peiner et s'épuiser. Perspicace, pénétrant, réfléchi, méthodique comme il était, il semble qu'il aurait dû pénétrer à fond les défauts et de la société française, et concevoir l'idée, à tout le moins le rêve d'une réforme. On voudrait percevoir en lui au moins comme une inquiétude, car enfin le temps était proche où l'esprit de réforme allait paraître, s'en prenant à tout, soufflant partout les idées généreuses. Or, il n'y a pas d'idées généreuses chez Colbert; grand administrateur, il ne sera pas un réformateur. Sans doute, à cette date, sous ce roi, une réforme de la société n'était pas possible, et si Colbert avait eu en lui l'esprit de réforme, il l'aurait caché soigneusement, mais il ne l'a jamais eu, pas même dans l'intimité de sa conscience. Pourquoi? Une des raisons, c'est que ce petit bourgeois, cet ancien commis du sieur Le Tellier, est devenu marquis, puis s'est procuré une grande naissance, puis a fait de ses fils des seigneurs et de ses filles de très grandes dames. Vassal direct du roi, suzerain de vassaux et d'arrière-vassaux, il s'est glissé, il est entré dans la haute société et s'y trouve bien. Il perçoit des tailles; il a, comme disent les lettres royaux, « droit de haute, moyenne et bonne justice, foires franches et marchés, droit de justice et de pêche en la rivière d'Yonne dans l'étendue de son terroir, droit de cens et de banalité et plusieurs autres droits considérables ». Il jouira de ces droits et privilèges en toute tranquillité, avec plaisir, avidement. Ainsi fera le marquis de Louvois. Ainsi feront ces familles parties de bas, qui ont grandi par les affaires ou les emplois; elles se sont hissées très haut, et leurs chefs peuvent dire : « A présent, c'est nous qui sommes les princes. » Elles entrent dans le passé, pour ainsi dire; elles y logent leur satisfaction et leur orgueil, et n'ont point de perspective sur l'avenir. Colbert, dans son œuvre politique, aura la vue intense, mais immédiate et courte, des myopes.

ERNEST LAVISSE

L'ANGE ET LA SPHINGE

> Au pied du château désert, le chevalier très las s'endormit. A minuit, il monta dans la salle éclairée. Près du foyer flambant, veillait une fiancée inconnue.
>
> Elle tressait la couronne de myrte dans ses boucles sombres et son regard était un regard d'éternité...
>
> Leurs yeux se rencontrèrent; ils échangèrent leurs anneaux... quand soudain le coq chanta.
>
> Elle pâlit comme un fantôme; tout s'évanouit dans l'aube grise... et le chevalier s'éveilla.
>
> *Légende de la Forêt Noire.*

D'APRÈS UN MANUSCRIT ALLEMAND DU XVI[e] SIÈCLE

Suis-je donc moine vraiment ? moine tonsuré, dans le silence du cloître, moi Konrad de Felseneck, le libre chevalier ?... J'avais un château perché sur la montagne ; à mes pieds, des forêts épaisses où bondissaient des cerfs, des vallées profondes avec de frais moulins, de beaux écuyers et des faucons gris. J'avais tout cela... Et maintenant, les murs nus d'une cellule, le crucifix noir, et, derrière ma fenêtre grillée, les grands ormeaux du promenoir des frères, — c'est tout ce qui me reste.

Mais, seigneur Dieu, pouvais-je faire autrement? Ne suis-je

pas criminel, moins criminel que fou peut-être, victime de la malédiction qui vient de loin... oui, d'avant moi... d'un autre moi-même... de péchés accumulés dans mon autre existence... comme disait maître Rupertus?

Qu'y a-t-il de vrai dans ma vie? Festins, tournois et chasses, cris de guerre, voix enjôleuses de femmes, tout cela s'est enfui. Non; rien n'était vrai. Ce furent des ombres, rien que des ombres. La vie au déclin est pareille à l'eau qui coule sur des feuilles mortes, au rire du vent qui glisse dans les halliers et qui n'est déjà plus lorsqu'on en parle.

Mais quelque chose était vrai pourtant, terriblement vrai, dans ma vie mauvaise, quelque chose d'ineffaçable. Deux images me sont restées, deux souvenirs indestructibles. Ils sont là entre moi et le mur blanc de ma cellule; ils m'accompagnent sur les dalles funèbres du cloître. Ils reviennent surtout quand je chante l'office, avec les frères, dans l'abside, sous l'arcade ténébreuse du chœur, où pend la lampe éternelle. Du haut de la voûte elles me regardent, les deux femmes qui ont fait ma destinée et qui se disputent encore les lambeaux de mon cœur agonisant. Elle est toujours là, l'Unique, l'Inoubliable, la Fiancée du Rêve, l'Ombre impalpable et lointaine, mais si réelle et si présente que toutes les femmes de chair n'ont pu en effacer l'empreinte. Comme elle est pâle sous son voile d'épousée! Comme il est profond, son regard! C'est un regard d'éternité... — Et l'autre aussi est là, hélas! la Sphinge-Femme, le monstre subtil et charnel qui a brûlé mes nuits et dévasté mes jours. Va-t'en, maudite! Mais non; elle cambre son torse blanc; ses seins se dressent; elle tord sa nuque et rit d'un rire méchant... Disparais, ou je frappe!...

Oh! qui déchiffrera l'énigme insondable de ces deux visions toujours présentes, où se concentre toute ma vie? A force de les voir, mes joues se sont creusées, mes chairs ont fondu sur mes os. Et, jeune encore d'années, je suis tout vieux.

Qu'entends-je? Les trilles légers du rossignol suspendu dans sa cage, devant la cellule du prieur. Pauvre captif, sa voix s'attriste avec le soir qui tombe. Il jette dans la nuit ses longues notes douloureuses... Oh! folie du chant, de l'amour, de la vie!... Avant de mourir ou de perdre la raison, écrivons les souvenirs qui m'obsèdent.



I

LA VIERGE DU VITRAIL

Je me vois, enfant de douze ans, posté sur la plus haute tour du château, qui s'élève sur une cime boisée, de la Forêt-Noire, dominant une vaste étendue de montagnes et toute la plaine du Rhin. A mes pieds, la lourde bâtisse, aux toits enchevêtrés, aux murs hérissés de créneaux et de minces tourelles. Sur la terrasse carrée du donjon, qui me sert de vedette, se dresse un grand mât, où flotte une bannière jaune armoriée d'un griffon noir. Le drapeau annonce la présence au château du seigneur mon père, le comte de Felseneck. A mes côtés, mon maître d'armes, le vieil écuyer Siegwart, aux traits durs, au regard d'acier, tire la corde qui retient la bannière, la fait descendre et la roule. Car le seigneur s'en va. De la cour intérieure, profonde comme un puits, monte un bruit confus : hennissements de chevaux, cliquetis d'armes, voix rudes d'hommes. Mon père, avec trente vassaux, va joindre l'Électeur, qui lui-même accompagne l'Empereur à la guerre. Déjà la troupe a franchi le pont-levis. Le guetteur la salue d'un coup de trompe, auquel répond le « Hourra! Hourra! » des hommes d'armes. Et maintenant la file des cavaliers descend par le chemin qui serpente à la base du gros castel, puis elle s'enfonce dans la forêt. Encore une fois, elle reparaît dans la clairière; je vois briller ses casques au soleil; enfin, elle disparaît sous bois.

Alors, moi aussi, je pousse un cri de joie dans le ciel bleu, un cri de délivrance qui fait dire à Siegwart :

— Silence ! petit faucon sauvage, ou je vais t'enfermer dans ta cage, tu sais, la sombre salle d'armes, où sont les méchantes panoplies noires?

Mais le vieux Siegwart ne me fait pas peur, malgré ses yeux terribles. Je caresse sa barbe blanche et jaune qui ressemble à la mousse des sapins déchirée par le vent.

— Demain, lui dis-je, nous irons en chasse, très loin, très loin! Et quand je serai grand, je te donnerai un beau fief..

— Un fief! un fief! Qu'en ferais-je, moi?... Mais si tu n'apprends pas à manier l'épée et la lance, tu ne seras jamais un chevalier.

Siegwart, au dos courbé, aux bras de fer, ouvre en grommelant la trappe de l'escalier et descend dans la tour. Moi, je reste sur la terrasse. Mon père disparu, je me sens devenu le roi de la contrée. Les mille flèches des sapins qui montent à l'assaut vers moi du fond des abîmes, le milan qui plane sur ma tête, le nuage argenté murmurent : « Te voilà libre !... » Je vois onduler les forêts drues, estompées de lumière, et la plaine verte se fondre à l'horizon. Alors mon cœur se gonfle et répond aux choses : « Oui, le monde m'appartient !... »

Je n'ai conservé aucun souvenir de ma mère. J'avais deux ans à peine quand elle mourut. Mon père ne faisait au château que de rares apparitions. Sa vie se passait au loin, à la cour de l'Électeur ou à la guerre. Je grandis ainsi, comme un orphelin, dans ce vaste château, entre mes deux maîtres, le bon chapelain et l'écuyer Siegwart. Si loin que remonte ma mémoire, j'avais comme deux vies : celle du château et celle du dehors; l'une de recueillement et de rêve, plongée dans l'étude et les livres ; l'autre de mouvement et d'action, épandue au grand air, dispersée dans les bois. Longtemps, ces deux existences coulèrent en moi parallèlement comme deux fleuves de teinte diverse qui se joignent sans se mêler. Livré à l'une, je m'y absorbais avec passion et j'oubliais l'autre, jusqu'au moment où celle-ci me ressaisissait tout entier. Oh! ces longues heures passées à écouter les histoires interminables que me racontait le chapelain, ou à lire les romans de chevalerie, au balancement du tilleul dans la double arcade de la fenêtre, comme elles passaient légères et diaphanes, comme je les savourais! Et je n'aimais pas moins les courses à cheval avec Siegwart, sous la feuillée printanière, et les abois des chiens sur la neige, dans la forêt étincelante de givre. Libres journées de douze à quinze ans, ce furent les seules heureuses de ma vie. J'ignorais le monde, mais je me possédais moi-même sans me connaître, dans un rêve intérieur et inexprimable.

Et pourtant, alors déjà des impressions étranges m'inquié-

taient, je voyais se dresser devant moi l'énigme lancinante, l'énigme indéchiffrable de l'existence.

Il y a dans le château de Felseneck un endroit qui m'inspirait dès la plus tendre enfance une ardente curiosité et une crainte superstitieuse. Je veux parler de la chapelle que ma mère avait fait construire, l'année même de ma naissance et de sa mort, par un jeune maître de Nuremberg également renommé comme architecte et comme peintre en verrières. C'était le seul souvenir vivant de ma mère, un monument de son âme disparue : aussi, je l'adorais. Par une des cours intérieures on pénétrait dans une petite nef en granit gris et nu. Du côté gauche, un sarcophage dans une niche. Le dessus représente ma mère couchée, les mains jointes en prière sur sa poitrine, un lévrier roulé à ses pieds. Au fond, un christ de pierre : à peine voit-on les deux bras de la croix et le corps du Sauveur dans la pénombre. La merveille du lieu, ce sont deux fenêtres en ogive, ornées de verrières. Elles flamboient sur la noirceur des murs et jettent dans les ténèbres du sanctuaire un regard surnaturel.

La fenêtre de droite représente une vierge svelte en robe de pourpre, son pâle visage levé au ciel, les yeux extasiés. De sa tête nimbée les cheveux ruissellent sur les épaules comme un fleuve embrasé d'amour. Ses pieds lumineux, ses pieds martyrisés, semés de gouttes de sang, foulent un nuage où se tord une chimère impuissante. La sainte porte dans sa main gauche une tulipe rouge, d'où s'échappent des flammes, et dans sa droite la palme de victoire. Derrière elle s'étage sous l'azur violet, comme une blanche forteresse, la Jérusalem céleste.

En face de la vierge triomphale, reluit une autre verrière en ogive. Elle figure un chevalier, en armure claire, debout dans une forêt touffue. Il tient par la bride un beau cheval au regard presque humain, dont les narines semblent flairer le combat et hennir à la fanfare. Le visage du chevalier, sous la visière levée, encadré du heaume et du gorgerin, est triste mais résolu. Autour de lui, dans la forêt, grimpe et ricane un peuple de démons, de monstres, de larves sinistres. Ils sortent des racines, ils grouillent sous les branches, étendant leurs griffes, leurs élytres et leurs ailes

velues vers le guerrier, écarquillant sur lui leurs yeux rapaces. Mais le chevalier ne les voit pas. Son regard ferme et froid contemple au loin une bataille sanglante avant de s'y jeter, pendant que son poing ganté de fer refrène le cheval superbe à la crinière hérissée.

Quel sortilège le maître inconnu avait-il infusé à ses verrières ? Quel merveilleux pouvoir faisait chatoyer leurs pourpres foncés, leurs bleus intenses, leur blancheur de neige et d'acier ? Je l'ignore ; mais ces deux figures m'attiraient invinciblement. Il m'eût été impossible de traduire ce qu'elles me disaient ; cela pénétrait en moi par un langage magique. C'était comme une filtration de voix d'outre-mer, de rayons d'outre-ciel. Je regardais, j'écoutais fasciné, et des couches dormantes de souvenirs remuaient dans le fond crépusculaire de mon âme. Oui, la vierge du vitrail, le chevalier de la forêt terrible furent pour moi les messagers fulgurants d'un monde inconnu, d'une région lointaine et pourtant plus familière que tout mon entourage. Telle était ma vénération pour ces deux personnages que je me serais bien gardé d'interroger le chapelain à leur sujet. J'avais la persuasion de les connaître mieux que lui ; ses explications confuses m'eussent troublé dans le culte secret si doux à mon cœur.

Je me rappelle exactement le jour où un lien plus intime s'établit entre moi et les deux êtres immatériels peints sur verre, que j'appelais dans mes monologues silencieux « les deux anges de la chapelle ». — Dois-je te confier ces choses insensées de mon enfance, si chères à mon souvenir que je tremble en les écrivant, ô lecteur inconnu de cette confession ? Peut-être ai-je tort et vas-tu rire de moi, et pourtant c'est de ce moment mystérieux qu'est sortie ma vie meilleure... Mais pour te faire comprendre mon aventure, il me faut parler un peu du bon chapelain qui fut chargé de mon éducation : je faisais de lui à peu près ce qu'il me plaisait, mais je l'aimais bien.

Oh ! le bon chapelain, avec sa face bien nourrie et bien rasée, ses larges traits dont les plis avaient la lourdeur d'un vieux livre de liturgie aux coins de fer, aux caractères gothi-

ques, mais qui s'épanouissait en un sourire débonnaire dès qu'il ouvrait la bouche. Il s'asseyait en face de moi dans une salle basse meublée d'un petit orgue et d'un bahut rempli de parchemins. Là, il m'enseignait l'histoire sainte et profane d'après la Bible latine et une vieille chronique allemande qui racontait les événements du genre humain depuis la chute d'Adam jusqu'aux empereurs d'Allemagne. Récits bibliques et récits profanes me passionnaient, mais ils me donnaient aussi des inquiétudes. L'histoire du genre humain m'apparaissait comme une mêlée lugubre, pareille à ces gravures sur bois de Nuremberg que nous apportaient des marchands ambulants, où l'on voit de naïfs artisans, de riches pharisiens, des coquins sinistres et des bourreaux en turban se presser autour du Christ en une foule effroyable et compacte. A certains jours, ma curiosité s'amusait de ce pêle-mêle ; à d'autres, une foule de questions se pressaient dans mon esprit. Je me demandais : « Pourquoi tant de malheurs ? Pourquoi tant de guerres ? Pourquoi devons-nous tous pâtir du péché d'Adam ? Pourquoi n'ai-je plus ma mère ? Pourquoi suis-je né dans un siècle où l'on n'entend parler que de guerres sacrilèges, où la couronne d'empereur se vend à l'encan, et non pas au temps des croisades ? »

Quand je posais une de ces questions à l'excellent chapelain, je voyais sa figure se contracter, une grande fourche se creuser à son front : « Dieu l'a voulu ainsi, mon enfant, » bégayait-il. Quand j'ajoutais : « Mais cela est injuste, et je veux savoir pourquoi ? » il me disait en levant sa large main à l'index menaçant : « Garde-toi de l'hérésie ! Que la sainte Église te préserve de l'esprit de Satan ! » Alors ses yeux exprimaient une telle épouvante que j'avais envie de rire, mais bientôt la pitié me prenait pour mon maître. « Monsieur le chapelain, disais-je en souriant, je ne veux plus rien savoir et je croirai tout ce que vous voudrez, mais ce soir, n'est-ce pas, vous me donnerez le livre qui contient les aventures du roi Artus ?... » Aussitôt la face du bon prêtre s'illuminait : « Konrad ! Konrad ! disait-il, que j'ai de peine à chasser ton esprit malin. Mais j'y réussirai, oui je le lierai de cordes et je le précipiterai jusqu'au fond des enfers ! » En achevant cette phrase d'une voix retentissante, le pauvre

chapelain avait l'air d'un Saint-Michel transperçant le dragon. Moi qui le connaissais, je savais qu'à ces moments-là j'obtenais tout de lui, et j'ajoutais d'une voix soumise : « Oui, mon bon père, vous l'avez terrassé pour toujours ; mais, vous savez, le livre qu'il me faut est celui qui contient l'histoire de Lancelot et de la reine Genièvre. — Tu l'auras ! disait le chapelain ; et maintenant nous allons chanter un psaume en action de grâce... » Et il posait ses mains triomphantes sur le clavier.

Mais le soir, dans ma chambre sombre, où Siegwart couchait à mes côtés en marmottant des histoires de bataille, les questions troublantes revenaient m'assaillir. Je me roulais dans ma couverture pour ne pas voir l'horrible foule de la gravure de Nuremberg qui m'entourait et me froissait, les meurtriers, les bourreaux et les gens à turban qui me menaçaient de la torture. Parfois je me réveillais brusquement avec un indicible étonnement et une affreuse épouvante d'exister. Il me semblait alors qu'un pouvoir démoniaque m'avait projeté hors du néant, et je m'adressais à moi-même ces questions dans un véritable ahurissement : « Qui suis-je ? Pourquoi suis-je au monde ? Comment les ténèbres m'ont-elles enfanté ? Comment suis-je né de rien ?... » Au matin clair, je me glissais à la chapelle déserte, je regardais les verrières et elles me consolaient un peu. Le chevalier de la forêt terrible disait : « La vie est un combat ! » et la vierge nimbée aux cheveux rutilants ajoutait : « Espère, mon enfant, je vois la lumière ! »

Parmi les livres dont le chapelain me faisait la lecture, j'avais une véritable passion pour les récits de croisades. Aucune époque de l'histoire ne m'attirait si fortement. Le vieux bahut de chêne, notre unique bibliothèque, renfermait un précieux volume. C'était une chronique latine rapportée d'un couvent de Syrie par un de mes ancêtres. Elle était écrite sur parchemin et difficile à lire. Je m'en faisais traduire par le chapelain de longs chapitres qu'il psalmodiait d'une voix emphatique de chantre d'église. Je l'écoutais, et mon esprit se promenait en Palestine avec les croisés. Jamais je n'oublierai l'émotion singulière que j'éprouvai le jour où il me lut le passage suivant :

« Les chevaliers chrétiens étaient campés sur la côte de Syrie, vers l'embouchure de la rivière Nahr-el-Ramyn, en face de Saint-Jean-d'Acre qu'ils assiégaient. Autour d'eux

fleurissaient les roses de Saron, aimées des filles d'Israël; et les grands lys des champs, auquels sourit le fils de Dieu, les regardaient de leurs calices vierges. Un matin, les croisés virent arriver par la mer cinquante vaisseaux voguant à pleines voiles et portant les étendards de la Croix. Ces vaisseaux amenaient les nouveaux croisés de Frise, de Danemark, de France et d'Allemagne. Un cri de joie s'élève de la flotte et du camp chrétien; les croisés s'élancent vers la rive pour saluer leurs frères. Mais Saladin, le sultan redoutable, le grand ennemi du Christ, profitant de ce moment de confusion, se jeta sur les postes que les chrétiens occupaient au bord de la mer, les repoussa et entra dans la ville. Alors un grand cri d'indignation et de rage parcourut le camp des croisés. On s'écria partout : « Saladin ! Saladin ! l'ennemi de Dieu, le roi de Babylone, le vainqueur de Jérusalem est entré dans Saint-Jean-d'Acre ! »

La vision intérieure que ce récit provoqua en moi fut d'une précision presque surnaturelle.

Aux premiers mots, je me sentis transporté sous une lumière éclatante. Devant moi, les sables fauves de la plage syrienne serpentaient à perte de vue, entre une double bande de mer et de montagnes étagées en dômes bleuâtres. Je vis aussi des buissons de roses pareils à d'énormes bouquets s'épanouir en des jardins plantés de palmes, et des lys pâles, d'une fierté inconnue, se dresser parmi les pierres des collines. Puis, au bout d'une plaine marécageuse, une ville fortifiée, lancée comme une presqu'île dans la mer, dessina ses murs noirs et ses tours carrées. Je vis distinctement les tours de bois des assiégeants; elles étincelaient de cottes de mailles et de casques, et des grappes humaines dégringolaient des échelles. Je voyais aussi sur les remparts un fourmillement d'habits multicolores et de turbans sarrasins. Le nom de Saint-Jean-d'Acre — entendu pour la première fois — me traversa comme un coup de trompette ; il me fit vibrer jusqu'à la moelle des os, et l'enthousiasme des croisés me souleva tout entier comme un navire emporté par une onde. Celui de Saladin, par contre, me toucha comme la pointe d'un aiguillon. Je vis rouge, et j'eus le sentiment de me précipiter à corps perdu dans une forêt de cimeterres et de sabres recourbés.

La sensation fut d'une telle violence que je me levai et quittai instantanément le chapelain en alléguant ma leçon d'armes avec Siegwart. En réalité, un irrésistible désir m'entraînait vers la chapelle. Au premier regard jeté sur les verrières, elles me parurent plus brillantes que de coutume. Était-ce le soleil qui les colorait, ou une vie mystérieuse était-elle entrée dans les vitraux? La vierge aux cheveux rutilants, au front nimbé, resplendissait dans une fulguration de sang, d'or et de lumière, jaillie de son corps diaphane et transfiguré. Voulait-elle me parler? Aussitôt je vis flamboyer la tulipe qu'elle tenait à la main, et je sentis dans mon cœur une commotion profonde. Ce flambeau, — je l'avais compris maintenant, — c'était son propre cœur. Il brûlait sans se consumer, il brûlait d'un éternel amour pour celui qu'elle aimait, et sa flamme rouge, sa flamme de sang lui montrait la route des splendeurs... Je regardai le chevalier. Il avait changé d'attitude et d'expression. Il semblait maintenant s'élancer hors de l'ogive, les yeux en feu, et son regard se dardait dans la pénombre comme un mince rayon sur le cœur flamboyant de la martyre.

A cette vue, je faillis perdre connaissance. Je m'affaissai, la tête dans mes mains, sur un banc de bois de la chapelle, en une sorte d'extase et de pâmoison. Que s'était-il donc passé? Je ne saurais le dire. Mais dans cet instant j'avais conçu une félicité que rien ne me rendit jamais. J'avais été transporté par delà le monde en la région de bonheur et de sincérité où l'âme s'ouvre comme une fleur. Quant au chevalier de la verrière, il m'avait révélé à moi-même. Il me semblait que je devais combattre comme lui, combattre sous le regard d'une vierge au cœur flamboyant. Je me demandais même, quelquefois, si lui et moi nous n'étions pas une seule et même personne, et cette pensée me donnait un frémissement d'orgueil.

Telle était ma vie de rêve, cachée au plus profond de moi-même et que rien ne trahissait au dehors. Elle luisait dans la nuit de mon âme comme une lampe intangible dans un sanctuaire fermé. Mais j'en avais une autre, inquiète, bouillonnante et comme lâchée au dehors. La chasse, la course à cheval m'emportait dans les bois. Je partais, de grand matin, avec Siegwart, l'arbalète au dos, un carquois de flèches à

l'arçon. Dès que nous avions franchi le fossé du château, je devenais un autre. Les bouleaux clairs frissonnaient sur l'étang noir, les merles sifflaient dans les haies. Avec quelle palpitation j'entrais sous la grande arcade des hêtres! Les feuilles mortes de l'année dernière craquaient aux sabots de nos chevaux, mais les feuilles de l'année nouvelle, gonflées de sève, babillaient sur nos têtes en frissons mélodieux. Dans la fraîcheur du bois profond, le soleil montant du matin semait des splendeurs argentées. Il criblait de mille trous de lumière les lacis mouvants des ramures. Oh! cette première bouffée de la forêt, où l'odeur de la terre humide se mêle à la senteur ligneuse des arbres, au parfum des fleurs sauvages! Elle me grisait, elle centuplait mon être. C'était une éclosion de tous mes sens au souffle de la forêt. J'éprouvais une volupté intense à vivre de mille vies par l'œil dilaté, par l'oreille tendue, par le flair excité, par tous les pores ouverts. J'absorbais les chants d'oiseaux, les cris des bêtes, le murmure des feuilles. Je me sentais devenir tour à tour et à la fois le chêne vigoureux, le ruisseau jaseur, le chevreuil bondissant, le chien qui jappe et le faucon rapide que je lançais vers sa proie aérienne en lui ôtant son capuchon de cuir. A cette première ivresse se mêlait bientôt un désir impétueux de conquête et de possession. La poursuite du cerf ou du coq de bruyère commençait haletante à travers les futaies. Le plumage doré d'un oiseau, la robe fauve d'un lynx fixait mon désir. Je découvrais en moi, non sans épouvante, les instincts sauvages qui font naître la chasse et la guerre, la soif du sang, le plaisir de tuer. Mais de noirs remords, des tristesses amères traversaient mes ivresses, et je me souviens d'avoir pleuré toute une semaine pour avoir blessé grièvement une biche qui n'avait pas voulu abandonner son faon.

Ces chasses folles dans les bois n'agitaient pourtant que la surface de mon être. Un trouble profond le bouleversa bientôt, celui de la femme. Il ne me vint pas d'une femme seule mais du sexe tout entier. A l'âge même où les sens s'éveillent et du plus loin que je la vis, la femme m'apparut à la fois comme la séduction suprême et comme la plus redoutable des ennemies.

Nous faisions quelquefois de longues chevauchées en plaine

Au mois de mai, près des villages et des bourgs, les dimanches, je voyais sortir paysans et paysannes pour la danse. Ils descendaient sur la pelouse, les femmes en robes bigarrées, coiffées de leur chapel, les jeunes filles couronnées de verdure. A leur gaîté bruyante et grossière, je sentais un mélange de dédain et d'envie. Leurs gestes, leurs propos me choquaient, mais à leur joie insensée je devinais qu'être deux est le seul bonheur. Un jour, je rencontrai une ronde qui dansait autour d'un tilleul, au son d'un air précipité. Les paysans m'aperçurent de loin. Aussitôt la troupe, rompant le cercle, se déroula en serpent dans la prairie, violoneux en tête. La sarabande approchait en spirale. Je m'arrêtai, surpris. Elle fit le cercle autour de mon cheval, continuant à danser au son du violon, avec de grands sauts. Filles et garçons m'invitaient à la danse et, comme je ne répondais rien, les paysannes me jetèrent des fleurs à la figure. Puis elles reprirent leurs danseurs, et les couples s'en retournèrent, bras dessus bras dessous, vers le tilleul. Des cris de joie, entrecoupés de baisers, retentirent. Je me remis en route, humilié, harcelé, et rouge de honte. Je me révoltais contre la grossièreté des vilains. Pourtant ces cris sauvages avaient fouetté mon sang, et les baisers de ces couples rustiques brûlaient sur ma nuque. Je rentrai dans la forêt comme une bête blessée. Repassant le pont-levis du château, je me trouvai un maudit dans ma solitude de seigneur.

Une autre aventure acheva de m'enfiévrer, Je revenais tard dans une étroite vallée, au fond gazonneux, où coulait une rivière sinueuse. La lune glissait, furtive, entre de noirs nuages. De place en place, des flaques d'eau luisaient comme des bassins d'argent. J'aperçus un moulin à demi caché par des bouquets d'aunes. Un léger rire venait de là, dans un clapotement d'eau. Je poussai mon cheval sous l'ombre épaisse des arbres et je m'arrêtai fasciné. En face de moi, sur la rive adverse, une forme blanche se détachait au clair de lune dans les ténèbres du bosquet. La baigneuse nue, échappée au bain, émergeait des herbes hautes comme une fleur humaine aux chairs nacrées, et peignait ses longs cheveux qui se mêlaient aux herbages. De grandes fleurs d'un rose pâle élevaient amoureusement vers la femme leurs calices véné-

neux, et lascivement la femme agaçait les fleurs avec les serpents noirs de sa chevelure. D'un geste langoureux, elle se pencha et se grisa de leurs parfums. Puis, redressée subitement, elle étala d'une lenteur superbe la masse lustrée de ses cheveux aux rayons lunaires et s'en tressa une auréole ténébreuse, un diadème de sombre volupté. Était-ce la fille du meunier qui prenait son bain sous le couvert de la nuit et des aunes? Était-ce la Nixe des légendes, beau corps sans âme qui prend vie en buvant l'âme des hommes et les attire au fond de l'eau?... Elle semblait onduler aux caresses de l'astre nocturne, guetteur jaloux. Je la regardais avide et terrifié, je la dévorais des yeux; mon sang battait dans mes artères. Soudain, mon cheval effrayé se mit à hennir et fit un bond. La baigneuse poussa un cri et plongea dans l'eau. Mon cheval m'emporta. Un moment après, je l'arrêtai sur la route, cloué sur place par un éclat de rire. Distinctement, une voix de femme lançait dans la nuit les notes claires d'un refrain railleur :

Toi qui reviens de la croisade,
Ha, ha! pourquoi chercher ta gente?
Ha, ha! ta belle n'est plus là.
Mais sous le lac, beau camarade,
Sous l'onde verte et transparente,
Un bras de fille,
Un sein qui brille,
Veille à ton cœur! La Nix est là!
Ha! ha!

Je repartis au galop, aiguillonné par cent démons... La femme, puissance élémentaire, m'attirait d'une violence extrême. Et je fuyais la tentatrice, je fuyais d'un galop sonore, dans un affreux pressentiment de ma destinée. Rentré sous les halliers de la forêt, qui bleuissait au clair de lune, je voulus me recueillir, mais en vain. Une force inconnue et fatale s'était emparée de moi. Pour soulager ma poitrine gonflée, j'envoyai dans le silence nocturne des bois une fanfare éclatante, un hallali sauvage. Oh! ce hallali! que de fois je devais le répéter dans ma vie!... Alors déjà, l'enfant volontaire appelait, évoquait sans le savoir, du fond des ténèbres, la fille d'Ève, la Chimère multiple, la Trompeuse éternelle,

l'Illusion faite chair. Mais, chasseur insensé, je ne savais pas que je serais mon propre gibier, qu'en ma course éperdue j'allais rougir du sang de mon cœur les ronces des chemins et l'écorce des chênes !

Le lendemain, à mon entrée dans l'oratoire, le chevalier de la verrière avait son air le plus sombre et les monstres de la forêt terrible me couvaient de leurs yeux voraces. La vierge martyre était si pâle, si pâle qu'elle semblait mourir sur son vitrail. Je l'invoquais tour à tour comme on invoque une mère, une sœur, une fiancée. Pour toute réponse, je vis deux larmes trembler au bord de ses yeux. Comme deux gouttes limpides, elles roulèrent le long de la vitre. Alors je sentis mes yeux se mouiller aussi et je sortis en pleurant. Que m'était-il donc arrivé ?

A cette époque mon père revint à Felseneck. C'était un homme taciturne, au cœur dur, à l'œil aigu. Une nuit, il devisait dans la grande salle du château avec un de ses voisins, joyeux buveur et bavard infatigable. Une grosse branche de chêne flambait au large foyer de la salle d'honneur. Dans les hauteurs de la cheminée colossale hurlait et gémissait la tempête de mars comme une armée de démons. J'étais entré sans bruit dans la salle obscure, poussé par je ne sais quelle angoisse. Je restai caché dans un retrait, non loin de la cheminée. Aucun des deux interlocuteurs ne m'avait vu. Mon père, assis près du feu, tisonnait. L'autre vidait hanap sur hanap.

— Tu as eu tort de quitter l'Électeur palatin pour l'Empereur, disait le gai compère. Tu n'y recueilleras ni fief ni gloire et tu y perdras le gros de ta fortune.

— Peu m'importe, reprit mon père. Je n'aime pas l'Électeur. Ne m'avait-il pas promis, depuis trois ans, le fief et le château de Staufen ? Il les a donnés à un pinceur de guitare qui ne sait pas même tenir une lance dans un tournoi et dont il a fait son échanson.

— Alors reste ici et remarie-toi !

— Je ne prendrai plus femme. Je n'ai été marié qu'un an avec Hilde, et pourtant je n'ai pas été heureux... Elle était transparente comme la sainte du vitrail dans l'oratoire qu'elle a fait construire, et mon approche la faisait frissonner. Vivante

je l'aimais, et morte je la hais : j'ai su qu'elle en aimait un autre... Les femmes portent malheur aux Felseneck.

— Sais-tu qu'en t'écoutant, dit l'autre, je me demande quelquefois si ce qu'on dit sur ta famille est vrai.

— Que dit-on?

— On dit qu'une malédiction pèse sur vous.

— Laquelle?

— Tu sais bien qu'au temps de l'empereur Barberousse ta famille se divisait en deux branches : les Staufen et les Felseneck, toujours en rivalité. Les Staufen, qui étaient les plus belliqueux, périrent presque tous dans la guerre de l'empereur avec Henri le Lion. Leur dernier rejeton, Konrad de Staufen, se fiança avec Berthe de Sept-Vents, héritière unique, elle aussi, du château de ce nom. Mais Konrad partit pour la croisade et fut tué, dit-on, dans un combat devant Saint-Jean-d'Acre. Sa fiancée ne voulut pas croire à sa mort et l'attendit de longues années en son château. Après quoi, elle mourut de langueur. Par cette mort, les deux familles de Staufen et de Sept-Vents se trouvant éteintes, leur héritage passa à leurs cousins les Felseneck. Mais le père de l'abandonnée, désespéré de la mort de sa fille, prononça contre les héritiers qui profiteraient du désastre de sa race, une malédiction redoutable. Il souhaita à tous les Felseneck de souffrir et de périr par la femme comme sa fille avait souffert et péri par un des leurs. « Quant au dernier de la race, dit-il, il expiera pour tous les autres. »

— Oui, je sais bien, voilà ce que disent les nourrices et les sorcières sur ma famille. Contes de bohémiens et de chanteurs ambulants!... Je le connais, ce château des Sept-Vents qu'un de mes ancêtres a vendu : un nid de renards et de hiboux... Il valait bien la peine d'une telle malédiction!

— Pourquoi donc personne n'a-t-il jamais osé relever ses murs tombés en ruine? Le certain, c'est que la malédiction a porté coup. Tu avoues toi-même que les Felseneck n'ont pas été heureux par les femmes. De tes aïeules, l'une s'enfuit avec un seigneur hongrois, une autre empoisonne son mari, une troisième jette le sien aux oubliettes pour vivre avec son neveu. Toi, tu épouses un ange de grâce et de bonté ; mais tu le perds après deux ans de mariage sans avoir pu te faire

aimer, et votre fils unique en porte la peine!... car tu as l'air de le détester. En vérité, mon cher, cela ressemble à une malédiction ou du moins à une fatalité singulière.

— Et tout cela nous arriverait parce qu'un de nos ancêtres est mort glorieusement devant Saint-Jean-d'Acre au lieu d'épouser la fille d'un vieux barbon? Étrange justice, en vérité!

— Oui, mais un mystère plane sur le sort de Konrad de Staufen. On a dit qu'il n'est pas mort devant Saint-Jean-d'Acre et que...

— Tu mens, misérable!... pas un mot de plus! dit mon père dans un accès de fureur subite.

Il brandissait la barre de fer rougie au feu et allait en frapper son compagnon d'armes. Celui-ci s'était levé, le hanap à la main; il chancela et se laissa tomber, la bouche ouverte, dans un haut siège d'aïeule. A demi dégrisé, il tremblait comme une feuille.

— Heureusement que tu es ivre! dit mon père, sinon je crois que je t'aurais tué. Mais ne t'avise plus de toucher à mes ancêtres et aux secrets de ma famille. Autrement, je pourrais t'infliger le sort qu'une de mes galantes aïeules réserva à son mari et tu risquerais de finir tes jours dans une oubliette.

Pour cacher sa peur, le gai compagnon partit d'un grand éclat de rire. Les huées de la rafale y répondirent dans la cheminée, et les lueurs de la flamme, ricochant sur de vieilles armures, animèrent un instant ces images creuses des ancêtres dont je sentais à cette heure une présence sinistre diffuse dans les ténèbres.

Je sortis en silence comme j'étais venu. Rentré dans ma chambre, je me roulai sur mon lit sous ma couverture de laine, la tête en fièvre. Le vent faisait rage dans les tours et les escaliers du château. Sa voix caverneuse sifflait en gammes ascendantes, pour redescendre avec un sourd mugissement et remonter encore. Ainsi ma pensée montait et descendait dans mon âme, en spirales tourbillonnantes, se ruant des terreurs anciennes à des désirs nouveaux pour replonger en des terreurs plus profondes. La bizarre conversation de mon

père avec son compagnon flamboyait devant moi en caractères de feu, en images obsédantes.

Pourquoi cette malédiction sur ma race? Pourquoi donc éprouvais-je une inexplicable mais irrésistible sympathie pour celui qui en était la cause, pour Konrad de Staufen, le croisé disparu devant Saint-Jean-d'Acre? Pourquoi aussi l'étrange frisson que m'avait donné le seul nom du château des Sept-Vents, subitement évoqué, tombeau de la mystérieuse Abandonnée?

La destinée de ma famille s'ouvrait sous mes pieds comme un caveau profond où j'étais obligé de descendre pour y trouver l'énigme de la mienne. Mais, engagé dans l'escalier obscur, j'appelais en vain ma mère morte, ma douce mère jamais vue, et la vierge du vitrail pour guider mes pas tremblants de leur douce lumière. Plus je creusais le problème et plus il faisait noir autour de moi. Alors, lassé de ma recherche, je poussai un cri de révolte. Invoquant Dieu et défiant le destin, j'abandonnai mon âme au vent qui sévissait dehors, fouettant les arbres, assaillant les murs à déraciner le château paternel. Une force inconnue me soulevait, une soif nouvelle d'action, d'amour, de sacrifice. « Eh bien, oui! disais-je à la tempête, arrache-moi d'ici, emporte-moi au delà des mers, aux plages des croisés! »

Et je m'envolai. Des monts et des plaines confuses passèrent sous moi, et je crus entendre dans les ténèbres de l'abîme, le grondement sauvage des flots entrechoqués. Je m'endormis avec mon cauchemar, et, toute la nuit, je roulai par les airs... Aujourd'hui que je repasse ma vie dans ma pensée, je me vois moi-même comme un pauvre oiseau emporté par le vent et qui parfois s'est assoupi, les ailes ouvertes, dans la tourmente.

Au point du jour, une idée me vint comme un éclair. Ne devais-je pas trouver quelques détails sur le siège de Saint-Jean-d'Acre et sur l'énigmatique ancêtre dans cette vieille chronique faisant partie des archives de ma famille et dont le chapelain m'avait lu des passages? Je courus au bahut et j'en tirai le manuscrit poudreux. Il me fut impossible de comprendre un seul mot de ce vieux grimoire aux caractères enchevêtrés. Je le froissais avec dépit, quand mon attention

fut attirée par une feuille de papyrus blanc collée au parchemin jaune. Elle était couverte d'une petite écriture arabe à l'encre rouge, fleuronnés de paraphes et de volutes orientales. Au verso de la feuille, il y avait quelques lignes en latin, à l'encre noire, d'une écriture hautaine et rigide. Au premier regard, je tressaillis. J'avais vu se détacher en majuscules le nom de KONRAD DE STAUFEN. J'eus un éblouissement; les lettres dansaient sous mes yeux. Enfin, je pus lire ceci :

Le Grand Maître de l'ordre du Temple a reçu du secrétaire du sultan d'Égypte la lettre ci-contre, relative à Konrad de Staufen, chevalier du Christ, disparu devant Saint-Jean-d'Acre en l'an 1189 de l'ère chrétienne. Il l'a remise à Otto de Felseneck, héritier des biens situés en Allemagne dudit Staufen afin qu'il en use à sa guise.

Sous ces lignes, on voyait le sceau de l'ordre du Temple. A côté, le Grand Maître avait dessiné à la plume les armes des Felseneck : un griffon sur champ noir. Sa main fière et anguleuse avait encadré notre blason de deux devises. Il avait écrit au-dessus : *PATEFACTA ERUNT DEI ARCANA (les arcanes de Dieu seront manifestés)*; et au-dessous : *ULTIMO VERITAS*... D'abord, je ne sus pas traduire la seconde devise, mais le sens me pénétra brusquement, comme par une secousse. Une voix intérieure, la voix du silence, parlait au dedans de moi et prononçait cet arrêt redoutable : « *Au dernier de ta race la vérité, — et ce dernier ce sera toi !...* » Cette pensée m'avait transpercé comme un trait de lumière. Il me sembla en même temps que la malédiction du seigneur des Sept-Vents tombait de tout son poids sur ma tête innocente. Mon saisissement fut tel que je n'eus pas le moindre sursaut et ne proférai pas un cri. Immobile, la gorge serrée, je suffoquais. Je me sentais sous la main du Destin.

Je m'étais affaissé sur une chaise, le livre ouvert sur mes genoux.

Enfin, je me redressai : « Je tiens le secret, me dis-je. Advienne que pourra, je veux savoir et je saurai ! »

Je détachai soigneusement du parchemin la feuille de papyrus et je mis tous mes soins à la coudre, de mes propres mains, dans un sachet de velours, ouvrage de ma mère. Je nouai le sachet à une chaîne d'or que je passai à mon cou,

et je cachai l'objet précieux sous mon vêtement. « Cette feuille ne me quittera plus », pensai-je.

Une heure après, je traversais la cour du château pour me rendre chez Siegwart, qui m'enseignait le maniement de la lance. Mon père passait en revue les faucons de chasse rangés sur leurs perchoirs. Sa voix brève donnait des ordres et gourmandait le fauconnier debout devant lui, tremblant et le dos courbé.

Quant à moi, cette nuit et cette aube m'avaient transformé. Je me sentais mûri de dix ans, grandi d'une coudée. Il dormait maintenant sur ma poitrine, le secret de mes ancêtres ; le sachet de velours le renfermait. Et ce cœur noir, ce cœur de deuil que je portais sur mon cœur vivant et battant de jeunesse, me remplissait d'un orgueil étrange.

Et, tout au fond, l'âme de ma mère semblait me pénétrer de sa douceur et de sa mélancolie et me soutenir dans ma lutte secrète contre l'oppression paternelle. Je m'étais arrêté sur place et je considérais mon père avec des yeux nouveaux. Il venait de caresser un faucon après lui avoir donné un morceau de chair crue.

Son œil rencontra le mien :

— Que fais-tu là ? et pourquoi me regardes-tu ainsi ? dit-il brusquement.

— Je pensais à ma mère, lui répondis-je avec une hardiesse candide.

Il eut un soubresaut d'étonnement et son œil aigu parut dire : « Comme il lui ressemble ! » Puis il reprit d'un ton sec :

— Toujours dans tes rêves au lieu d'être à tes armes ! Tiens-toi prêt. Nous partirons demain pour Nuremberg. Il faut que j'y sois au passage de l'Empereur. Dans trois mois, tu entreras comme page au service de l'Électeur palatin. Il est temps de sortir du nid et de conquérir tes éperons de chevalier.

Un flot de sang et de joie me monta au cerveau à l'idée de voyager, de voir le vaste monde.

Au coucher du soleil, j'allai solennellement faire mes adieux à la vierge du vitrail. Un rayon d'or l'illuminait tout entière. Elle souriait dans son extase comme si elle disait :

« Va en paix mon enfant ! La lumière qui est sur moi se fera dans ton cœur ! »

II

L'ASTROLOGUE DE NUREMBERG

Nuremberg! La ville aux cent tours, aux milliers de pignons, où les palais sont peints de géants rouges et joufflus, aux chairs vineuses, où des fontaines en fer forgé se dressent en plein marché comme des cathédrales ; Nuremberg, la reine des cités impériales! Mon cœur battit en la voyant de loin. Mais je crus étouffer lorsque j'entrai dans cette forêt de pierre, aux pointes innombrables, qui regorgeait de soldats, de bourgeois, de prélats et de princes. Et je me mis à penser à l'autre forêt, à celle des hêtres, des sapins et des chênes, où bondissent les cerfs, où chantent les oiseaux, et je commençais à regretter mon castel sauvage, mon nid de faucon sur la montagne.

Nous étions logés, mon père et moi, chez une vieille tante riche et dévote. Je revois l'embrasure de fenêtre à corniches, où j'étais posté pour voir l'entrée de l'Empereur. Ma vieille parente, une dame au visage rouge, aux yeux ronds, vêtue d'une lourde robe de brocart doré, était assise près de moi. La fenêtre donnait sur la grande place, qui fourmillait de têtes. Au milieu, sous un dais splendide, se tenaient les magistrats de la ville, en velours rouge bordé d'hermine. Une haute estrade couverte de tapis et surmontée d'un trône leur faisait face. L'Empereur arriva précédé d'un piquet de lansquenets qui écartaient la foule à grands coups de hallebardes, en vociférant :

— Place à l'Empereur!

Il parut à cheval, en costume de velours noir, le soleil de la Toison d'or luisant sur sa poitrine. Son fin visage à barbe rousse avait l'air dur et impassible. Deux pages portaient devant lui le globe et le sceptre d'or sur des coussins de velours. Douze princes d'Allemagne suivaient à cheval. Un grand tumulte se fit dans la foule pendant que l'Empereur descendait de cheval aidé par les princes et gravissait l'estrade. Quand il fut installé sur le trône, le bourgmestre gravit les

marches, et, pliant un genou en terre, présenta les clefs de la ville au souverain. L'Empereur, toujours impassible, les prit et se leva; puis, de sa droite, il étendit le sceptre d'or vers la foule immense et vers la cité. Alors, une immense acclamation s'éleva de la place, des fenêtres, des toits, des cheminées ruisselantes de grappes humaines.

Je me sentais submergé par cette onde d'admiration en délire, dont les vagues rejaillissaient autour de moi. Et pourtant je restais glacé d'horreur. Au fond de mon cœur, un je ne sais quoi se rebellait contre ce pouvoir irrésistible qui s'imposait au monde. Dès la première apparition du souverain dans sa majesté impériale, j'avais vu flotter autour de lui un nimbe d'un jaune sinistre. Ce nimbe-là, je le connaissais déjà : grâce à une singularité de ma vue ou de ma nature, j'ai toujours vu flotter cette lueur jaunâtre et livide autour des cercueils et des catafalques renfermant un cadavre. Tandis que la foule hurlait dans une ivresse de servitude, je reculais épouvanté devant ce nimbe de mort et de décomposition autour de son idole. Des milliers de cœurs, vaincus par le sceptre d'or, exultaient de joie; le mien seul criait : « Je ne veux pas ! »

Par un contre-coup plus étrange encore, la vision réelle produisit en moi une vision imaginaire. Subitement je cessai d'entendre les cris sur la place; le fracas des fifres et des tambours cessa de frapper mon oreille. Je me crus transporté sur une vaste pelouse bariolée de tentes, d'hommes armés en costumes anciens et de chevaux couverts de housses aux blasons seigneuriaux. Un moine prêchait sous un chêne la foule ondoyante. Des chevaliers brillants sillonnaient la plaine comme dans un tournoi. La silhouette de Nuremberg se dessinait à l'horizon avec ses tours et ses clochers, dominée par son château. Tout à coup, un empereur et plusieurs rois à cheval sortirent d'un pavillon brodé d'une croix rouge. Les souverains portaient une croix de même couleur sur l'armure étincelante. Tous les cœurs battaient librement. Princes, chevaliers et peuple étaient enveloppés d'une lumière d'argent qui les soulevait sur ses vagues joyeuses, et le même cri qui sortait de la foule jaillissait de mon cœur : « La croix! La croix ! En terre sainte! »

Tout avait disparu pour moi; je rêvais éveillé. Soudain, je me sentis secoué. Ma tante me regardait avec ses yeux ronds et sa face convulsée de colère.

— Voyez, disait-elle à ses voisins, ce méchant enfant qui n'a pas ouvert la bouche et qui ne veut pas saluer l'Empereur!... Voilà qu'il fronce le sourcil; c'est le signe du mauvais esprit. Attends, petit sauvageon! Je ferai venir le chanoine pour qu'il te confesse!...

Après mon ravissement inattendu, le visage de ma tante me parut si laid, sa voix si vulgaire, son âme si bassement méchante dans sa dévotion stupide, que je m'enfuis hors la chambre, hors la maison, dans la rue. Poussé par mon démon intérieur, je me frayai violemment un chemin à travers la foule pressée, glissant comme une anguille entre les lansquenets et les chevaux. Le monde, la foule, la vie me faisaient horreur. J'avais besoin de silence et de recueillement pour ne pas éclater en sanglots de rage. Au hasard, je me réfugiai dans une grande église.

Elle était presque déserte. La nef profonde reluisait comme une châsse ouvragée avec ses pilliers élancés, ses fines ogives et ses statues peintes. Des chants liturgiques, venus du chœur, erraient sous les arceaux. Le contraste de ces voix célestes avec la mascarade impériale me fit du bien. Je m'agenouillai près d'un bénitier en marbre, soutenu par des anges aux ailes éployées, et je balbutiai une prière dont le sens était celui-ci :

« Mon Dieu! donne-moi quelqu'un à aimer et montre-moi la voie! »

En même temps, je sentais mon immense solitude; les larmes commençaient à sourdre. Pour les empêcher de couler, je levai instinctivement les yeux vers la voûte sombre. Mais elles s'échappèrent malgré moi et roulèrent silencieusement sur les dalles poudreuses.

A ce moment, j'aperçus un vieillard haut, maigre et voûté, qui s'avançait vers moi. Il était vêtu d'un manteau bordé de fourrure et d'un béret de velours. Son visage allongé, aux traits fins, tout sillonné de rides, avait la pâleur de la cire blanche. Il devait être fort âgé, mais sa figure était placide et majestueuse. Il s'arrêta et fixa sur moi ses larges prunelles qui

luisaient comme des lampes voilées. Nous nous regardâmes un instant. Enfin, d'une voix douce et profonde, il me dit :

— Prier avec tant de ferveur à ton âge... c'est bien étrange ! As-tu quelque souci, mon enfant ?

J'eus honte d'être sondé dans mes pensées les plus secrètes, et je répondis en rougissant :

— Non, aucun.

Il poursuivit :

— Mais ton âme est malade. Tu peux me parler. Je suis un médecin de l'âme.

Jamais un regard humain n'avait pénétré comme celui-là jusqu'au fond de mon cœur. Une confiance inconnue montait en moi comme une bouffée de chaleur vitale. Il continua :

— Dis-moi pourquoi tu es triste ?

— Noble seigneur, répondis-je, mon père est toute ma famille. Il ne m'aime pas et je ne puis l'aimer. Il veut me présenter à l'Électeur palatin et m'engager à son service. J'obéirai, et je serai malheureux. Je voudrais servir et suivre un seigneur que je pourrais aimer. Mais je suis sans guide et sans maître. Oui, je suis seul, toujours seul depuis mon enfance.

— Seul... oui, seul ! — dit le vieillard, en hochant la tête et en élevant sa main pâle, rendue presque transparente par un rayon de soleil tombé du haut vitrail. — Ils sont seuls, tous ceux qui souffrent et qui expient, et personne ne les comprend, et ils ne se comprennent pas eux-mêmes. C'est la Loi inéluctable. Moi aussi, je marche sous la Loi. Mais Dieu m'a donné de comprendre la souffrance des autres — et voici, je ne suis plus seul... Car celui qui sait lire dans les âmes possède des frères innombrables, et celui qui peut les guérir participe à la Lumière du monde... Mais toi, pauvre enfant, tes yeux sont inquiets. Enfant de désir, ton âme ardente et fugace est comme une chandelle qui vacille au vent.

Il me regardait avec une tendresse paternelle. Chose bizarre, j'étais ému par ses paroles sans les comprendre. Je l'écoutais, avide, tantôt ravi, tantôt épouvanté. Je frissonnais sous les syllabes qui tombaient de ses lèvres comme sous la voix de la Providence, et chacune de ses paroles énigmatiques se gravait en lettres de feu au fin fond de mon être réveillé en sur-

saut. Par un mouvement irrésistible, je saisis d'une main son bras retombé; de l'autre, je m'attachai convulsivement à la fourrure de son manteau, en m'écriant :

— Je t'en supplie, sois mon maître !

Il me toucha l'épaule, puis il prit ma tête par les tempes et me regarda plus fixement encore :

— Tu as dit *maître*? Vraiment, tu l'as dit?

— Tu es mon maître parce que je t'aime et que je crois en toi !

— Divine sagesse ! Regard de l'Ame !... Présence de Dieu ! sois bénie, je te salue dans cet enfant ! — continua le vieillard, et il posa sa main sur ma tête et la caressa doucement. — Tu l'as dit, mon fils! croire, c'est aimer; aimer, c'est connaître... Il m'a été promis depuis longtemps : « Une consolation te viendra dans tes vieux jours, à toi le solitaire et le maudit. Un enfant se trouvera sur ton chemin qui te dira : *mon maître !* Il t'aimera, tu l'aimeras ; mais votre joie sera fugitive comme le rayon qui luit dans un vitrail d'église. Pourtant vous serez l'un pour l'autre un sourire du ciel. Il t'annoncera ta proche délivrance, et tu lui donneras un cordial pour le chemin de la vie et pour celui de l'éternité. » Dieu soit loué! cette consolation, cet enfant, c'est toi!... J'en suis sûr maintenant.

— Ah ! m'écriai-je, pour demeurer auprès de toi, je quitterai mon père et mon château !

— Pauvre enfant ! ils ne te laisseront pas venir à moi, reprit-il avec tristesse. Si tu fuyais de chez toi et si je te gardais dans ma maison, ils m'accuseraient de t'avoir ensorcelé et on finirait par nous brûler tous les deux... Ils sont toujours maudits, ceux qui préfèrent l'éternelle vérité au pouvoir et à l'autorité humaine. Ils sont conspués du peuple et des prêtres, ceux qui cherchent le Dieu caché... Mais écoute, il faut que je te revoie une fois encore. Je veux lire dans ta destinée, je veux savoir qui t'envoie sur mon chemin. Viens ce soir, à la tombée de la nuit, dans la rue de Sébaldus. Va jusqu'à la petite maison du coin, près de la tour ronde. Sur la porte en bois sculpté tu verras le nom de Rupertus. Au-dessous, tu liras ces mots latins : *Magister artis et scientiæ. Doctor utriusque medicinæ*. Soulève et laisse retomber le mar-

teau de métal. Je t'ouvrirai moi-même et te conduirai dans mon sanctuaire. A ce soir! Il ne faut pas qu'on nous surprenne ensemble. A ce soir... à ce soir!

Il m'enveloppa d'un regard mélancolique, me serra fortement la main et s'éloigna d'un pas lent. Immobile, je le regardais marcher dans la longue nef. Je me sentais heureux, rasséréné, comme dans un beau rêve. Pour la première fois, quelqu'un avait parlé au plus profond de mon âme, et la chose était si merveilleuse que je me demandais si le vieillard glissant derrière les piliers n'était pas sorti d'une des verrières de la cathédrale.

— Qui est cet homme? demandai-je au sacristain qui passait.

— Maître Rupertus? dit-il avec un grincement de haine et un air scandalisé. Un astrologue et un sorcier! Garde-toi de lui!

Le sacristain jeta de l'eau bénite sur moi et s'en alla en faisant un grand signe de croix. Je demeurai étonné un instant. Puis, je regardai les beaux anges de marbre qui soutenaient le bénitier de leurs ailes. Il me sembla les voir sourire. Ce sourire disait : « Sois tranquille, Rupertus est de notre famille; mais, quand nous passons parmi les hommes, ils ne savent pas nous reconnaître. »

Le soir, je parvins à échapper à la surveillance de ma tante. Les cloches de Nuremberg sonnaient le couvre-feu, la ville assombrie serrait sa forêt de tours et de pignons dans un crépuscule rose, quand je me glissai dans la rue étroite et solitaire de Sébaldus pour frapper à la porte basse du maître.

Il vint m'ouvrir lui-même. Je le suivis par un escalier tournant et plusieurs petites chambres basses dans ce qu'il appelait son sanctuaire. C'était une haute salle circulaire et voûtée qui prenait toute la largeur d'une vieille tour ronde, attenante à sa maison. Elle lui servait à la fois de bibliothèque, de laboratoire et de chambre astrologique. Une lampe de cuivre, de forme antique, fixée à une tringle, éclairait de sa mèche fumeuse les manuscrits et les in-folios étalés sur une table de travail, près de l'unique fenêtre à carreaux percée dans le gros mur. Pêle-mêle dans la chambre se dressaient, comme des êtres animés d'une vie magique, plusieurs petits

poêles en fer et deux globes énormes en carton soutenus par des portants de bois : l'un représentait la terre et l'autre le ciel avec les figures du zodiaque. Le long des murs, s'étageaient sur les rayons de bois les grands livres, les squelettes d'animaux et les fioles de toute grandeur. Au-dessus des rayons, sur le pourtour de la rotonde, sept globes de couleurs diverses représentaient les sept planètes. Chaque globe soutenait une statuette en cire peinte. Chaque figure tenait en main son signe : soleil, épée, miroir ou faux, faucille, foudre ou caducée ; et toutes ensemble surveillaient cet asile comme des divinités tutélaires. Les toiles d'araignée qui pendaient de la voûte obscure y formaient de vagues constellations.

— Voilà mon univers ! — dit Rupertus, en s'asseyant avec lenteur dans un large fauteuil à dos de cuir. — Je n'ai pas d'autres domaines que ces sphères poudreuses ; pas d'autres amis que ces livres ; pas d'autres protecteurs que ces génies muets ; pas d'autre ciel que cette voûte. Voudrais-tu vivre ici avec moi ?

— Oh ! oui, je le voudrais ! m'écriai-je, mais que tout cela est étrange ! Jamais je n'ai rien vu de pareil. De quoi parlent tous ces livres ? Que signifient ces signes bizarres ? et ces pâles figures qui nous regardent de là-haut ? Je n'en sais rien, et pourtant je me sens heureux ici, auprès de toi, comme si j'y avais toujours vécu. Il me semble que je suis loin de ce que je hais et qui m'opprime et près de tout ce que j'aime... et que je n'ai jamais vu !... Oh ! mon maître, mon ami, dis-moi pourquoi je suis heureux ici et comme chez moi.

— C'est que, vois-tu, mon enfant, cette salle est l'image du monde ; elle te sourit parce que la patrie de l'homme n'est pas un coin de terre, mais l'univers tout entier.

— Cela est-il possible ? Oh ! je t'en prie, explique-moi cela !

— Volontiers. Mais viens plus près et donne-moi ta main. C'est bien ; et maintenant écoute... Le ciel, avec ses astres, est l'image de Dieu. La terre obéit à ses lois inéluctables, elle subit l'influence des planètes. Mais l'homme, cette autre image de Dieu, est un univers aussi. Il a son atmosphère, ses planètes et son ciel. Il obéit aux signes sous lesquels il est né et qui sont imprimés dans les organes de son

corps. Il peut lutter contre, mais non les éviter. Quand l'âme, fille du ciel et verbe de Dieu, s'incarne ici-bas, elle est enfermée dans un cercle étroit où elle tourne fatalement. La mort seule peut le briser. Alors elle recouvre sa liberté en revenant à l'Invisible et reprend possession de l'univers infini. Voilà pourquoi, mon fils, ton âme frémit de joie devant les signes sacrés des forces secrètes qui sont la lumière de la Nature et les rayons du Verbe éternel. Devant eux, elle pressent la liberté future et salue sa patrie.

A ce moment, une araignée se laissa tomber du haut de la voûte et resta suspendue à son fil au-dessus de la table de l'astrologue. Elle semblait charmée par une boule de cristal grosse comme une pomme, montée sur un petit fût de marbre et placée au milieu des in-folios. La clarté de la lampe faisait reluire le globe transparent. L'araignée était visiblement fascinée par les irisations de la petite sphère brillante, où elle croyait voir passer des mouches.

Rupertus tourna le parchemin d'un grand livre, et l'araignée, effrayée, regagna la voûte.

— Tu vois, continua le vieillard : elle a voulu sortir de son cercle fatal, mais elle ne peut y échapper. Éblouie un instant par la boule de cristal, elle regrimpe anxieusement vers ses ténèbres et retourne au centre de la toile qu'elle s'est tissée à elle-même... Voilà l'image de l'homme qui veut jeter un regard au delà de sa terre.

— Mais après, après la mort, où allons-nous? demandai-je inquiet.

— Regarde les étoiles, et puis regarde en toi-même; alors, réponds. L'âme qui s'écoute se trouve au centre de la vie. Notre Seigneur a dit : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père », et l'Esprit a dit aux élus : « Il y a beaucoup de vies après cette vie ». Mais trêve de paroles. Si toi et moi nous nous sommes rencontrés, ce n'est point au hasard des éléments qui se heurtent dans le chaos. C'est par la volonté de Dieu, c'est afin que nos âmes se parlent et se disent quelque chose d'éternel. Viens plus près de moi que je regarde au fond de tes yeux.

Je m'étais rapproché de lui. Il passa doucement ses fines

mains de vieillard dans les boucles épaisses de mes cheveux, puis les reposa sur mes épaules.

Je l'observais avec confiance. J'aurais voulu épanouir devant lui ma vie la plus secrète dans un seul regard comme une fleur qui s'ouvre et donne tout son parfum.

Il reprit :

— Je pourrais chercher ta destinée dans ce livre, — et il désignait un grand volume qui portait ce titre : *Astronomia magna*. — Mais qu'ai-je besoin de connaître le jour de ta naissance et de tirer ton horoscope? Ta destinée n'est-elle pas écrite sur ce front naïf, dans cette bouche inquiète et dans ces yeux où brûle déjà la fièvre des passions que tu ignores? Désirer éperdument, souffrir sans cesse et sans savoir pourquoi, rouler ton rocher de Sysiphe, chasser ta chimère, haleter vers l'impossible et retomber dans le sillon maudit... voilà ta destinée... Quelle est donc la terrible malédiction qui pèse sur toi?

A ce mot de *malédiction* je sursautai, et Rupertus s'écria :

— Qu'as-tu donc?

Jusqu'à ce moment, l'étrangeté du lieu m'avait arraché à mon passé. Emporté par la parole du maître, j'avais eu le sentiment de planer avec lui en d'infinis espaces, hors des temps, sous la lueur aveuglante ou lointaine d'astres merveilleux. Mais le mot fatidique me rendit au sentiment de la réalité. Je me souvins du secret de ma famille que je portais sur ma poitrine, et j'eus la perception nette que l'heure était venue d'en savoir l'énigme.

Je tirai de dessous mon vêtement le sachet de velours, j'en déchirai vivement la couture, j'y saisis la feuille de papyrus et je la tendis au maître :

— Peux-tu lire cela? lui dis-je, tremblant de curiosité.

Il se rapprocha de la lampe et se pencha sur le papier jauni :

— C'est de l'arabe, dit-il. J'ai appris cette langue en Syrie, où je fus médecin d'un prince musulman. D'où tiens-tu cette charte?

— Je l'ai arrachée d'une vieille chronique trouvée au château de mon père. Je sais que le parchemin se rapporte à Konrad de Staufen, mort, il y a quatre cents ans, au siège

de Saint-Jean-d'Acre. Konrad fut le dernier des Staufen, branche collatérale des Felseneck. Moi-même je suis le dernier descendant de ces deux familles, sur lesquelles pèse un mauvais sort, dit-on, depuis la disparition du croisé.

— A merveille, dit l'astrologue, tu es bien renseigné. L'écriture latine à l'encre noire est du Grand Maître des Templiers. Elle affirme que cette feuille provient du sultan d'Égypte, dont voici le sceau. En livrant ce document à ton trisaïeul, le Grand Maître a refusé de le traduire. Il ajoute que le mystère se dévoilera au dernier de sa race. As-tu compris?

— Oui.

— Eh bien, Konrad de Felseneck, veux-tu entendre la traduction de cette lettre?

— Oui, je t'en prie.

— N'as-tu pas peur de l'épigraphe : « *Ultimo veritas.* — Au dernier la vérité?... » Il est permis à peu d'hommes de connaître la vérité en ce monde, car peu d'hommes peuvent la supporter. Le voile d'ignorance qui nous enveloppe est une sagesse de Dieu et une clémence de la nature.

— Maître Rupertus, m'écriai-je, je veux la vérité ; car je n'ai peur de rien.

— C'est bien. Écoute donc. Je traduis :

En l'an 557 du prophète, pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, les ennemis de Dieu osèrent pénétrer dans le camp des lions de l'Islam. Les premiers assaillants tombèrent sous le fer des musulmans comme les méchants tomberont au dernier jour du jugement : les autres s'enfuirent. Un seul était resté pour reprendre la bannière de son maître. Après un combat désespéré, il fut fait prisonnier et conduit devant Saladin. Le sultan, admirant son courage, lui offrit la vie sauve et le titre d'émir à condition qu'il se ferait musulman. « Je m'appelle Konrad de Staufen, dit le chevalier chrétien. Ma fiancée m'attend au pays natal. Tue-moi et tu sauras comment on meurt pour la foi du Christ. » Saladin sourit. Au signe de sa main, une tenture s'ouvrit, et sa fille parut, svelte, fière, étincelante de pierreries et de beauté. Elle tenait à la main une coupe d'or renfermant une boisson exquise. « Sache ceci, dit le sultan : tous ceux qui ont aperçu la fille de Saladin sans voile sont voués à la mort : mais à toi elle apporte la vie. Aime-la et tu seras mon fils. Choisis

entre le glaive du bourreau qui t'appelle au ciel des chrétiens et la coupe de ma fille qui t'appelle au paradis de Mahomet. »
Le chevalier chrétien fit un mouvement pour renverser la coupe que lui tendait Zeynab; mais il rencontra ses yeux et ils se regardèrent. Un défi suprême sortait des yeux du chevalier; une flamme humide coulait des yeux ardents et tranquilles de la fille royale. Enfin le chevalier trembla, prit la coupe, la vida et tomba foudroyé d'amour aux pieds de sa reine.

Pour mieux se l'attacher, Saladin fit répandre le bruit de la mort de Konrad parmi les chrétiens. Il était mort pour eux et vivant pour l'Islam par la volonté d'Allah.

A la lecture de ce récit, une seule chose surgit vivante à mon esprit, dominant toutes mes pensées.

Ce fut l'image radieuse de la princesse musulmane, fleur de chair aux yeux sombres, enveloppée dans la nuit bleuâtre de ses cheveux. Je respirais le parfum voluptueux de cette chevelure et de cette blanche poitrine émergeant d'une corolle de gemmes. Je vibrais sous le regard, je buvais la coupe. Tout à coup, une bouffée de feu envahit mon corps vierge des affres du désir, je sentis la trépidation du sang dans mes tempes, je crus que mes artères allaient se rompre et je m'écriai presque fou :

— Oh! ces yeux!... cette femme!... Heureux Konrad de Staufen, je donnerais ma vie pour une heure de la tienne!... Cette femme... Rupertus... je la veux !

Et je croyais voir la belle Sarrasine flottant dans la pénombre.

En parlant ainsi, je m'étais cramponné avec une sorte de frénésie au bras du vieillard comme pour lui faire partager ma vision et mon désir. Mais il me secoua rudement et me considéra d'un air sévère que je ne lui avais pas encore vu.

— Allons! dit-il, Konrad de Felseneck, n'as-tu ni honte ni remords devant l'action de ton ancêtre? Quoi! trahir la foi du Christ, l'honneur du chevalier et le symbole auguste de la croix pour une fille de harem!... Elle n'a point trahi la sienne, la Fiancée. Elle a langui dans son château, langui de longues années, attendant toujours... et puis... elle est morte...

— C'est vrai, balbutiai-je étonné en baissant la tête, j'ou-

bliais... De là, sans doute, vient la malédiction... qui pèse sur nous tous... et sur moi!... Mais alors, Konrad de Staufen n'a jamais revu sa fiancée?

— Non, jamais.

— Et ils ne pourront jamais se revoir?

— Rêves-tu, mon fils? Comment pourraient-ils se revoir puisqu'ils sont morts depuis quatre cents ans?... Il dort au pays musulman, elle dans son caveau d'Allemagne. Quel vent ferait se choquer leurs poussières?

— Ne disais-tu pas, tout à l'heure, qu'il y a une autre vie?

— Il y en a une. Mais là encore se dressent des barrières, et l'âme porte en elle-même ses limites. Pour le traître qui manque à l'Aimée, la trahison devient un voile noir qui s'interpose à jamais dans l'autre monde entre son âme et celle de sa victime, à moins...

— A moins?...

— A moins qu'il ne rentre dans la chair et qu'il n'*expie!*... Comprends-tu ce qu'est une expiation qui dure toute une vie?

A ce mot d'*expiation*, un frisson tomba sur moi; je le sentis ruisseler de la tête aux pieds comme un bain de glace. Et, non moins vivement que la princesse musulmane, l'image d'une triste Abandonnée surgit, fantômale, à ma vision intérieure. Et, comme si moi-même j'avais commis le crime, je murmurai :

— Expier!... oui, expier!... et consoler l'Abandonnée!...

Maître Rupertus s'était levé. Depuis un instant, son œil planait sur moi, flamboyant et fixe, pareil à l'œil de l'aigle. Il m'observait comme un phénomène étrange. Je n'osais plus le regarder et je restai un moment abîmé dans un mystère douloureux. Quand je me retournai vers lui, ses yeux passèrent de la sévérité à l'épouvante, de l'épouvante à la compassion, et, du fond de leur vaste lumière où je cherchais un refuge, une tendresse nouvelle m'inonda. Sa voix faible dit :

— Pauvre enfant!

Puis, se parlant à lui-même, il chuchota des paroles dont je ne pouvais comprendre le sens, mais qui me restèrent, comme toutes celles tombées de sa bouche :

— Étrange! disait-il, très étrange... La force des images a

fait revivre les empreintes ineffaçables... Il se souvient... et des abîmes de la conscience remonte l'âme ancienne. Serait-ce lui?... Mais essayons de lire dans son atmosphère magnétique.

Et brusquement :

— Regarde cette boule de cristal et ne bouge plus! me dit Rupertus.

Le vieillard s'assit dans son fauteuil et commença d'examiner la boule bleuâtre qui brillait comme un astre, au milieu des in-folios de la table, sous la petite lampe. J'entrai dans une sorte de rêverie, où des images flottantes passèrent devant mes yeux comme lorsqu'on s'endort. Il me sembla voir la boule s'élargir et devenir une vaste sphère vitreuse. Je me trouvais au centre. La sphère atteignit la voûte obscure et la fit disparaître en s'élargissant. A la circonférence, dans une pénombre grisâtre, glissait comme de l'eau un lacis de formes vagues et serpentines. Ce manège m'amusa un instant, puis j'en éprouvai une sorte de malaise. Je cessai de regarder le cristal et je reportai mes yeux sur maître Rupertus. Appuyé contre le dossier de son fauteuil, il avait maintenant les yeux fermés. On eût dit une statue de cathédrale ou un saint à moitié endormi pendant sa prière. Il se remit à dire des choses énigmatiques, d'une voix imperceptible :

— Vénus l'enveloppe... Vénus le domine... Il est captif dans la sphère inférieure... Les sirènes et les sphinges des éléments... efflorescences de la chair entrelacées... tissent autour de lui une voûte impénétrable.

Je l'entendis soupirer profondément. Au bout d'un instant il reprit :

— Très loin, très haut, je vois planer une âme de lumière... Ses traits sont cachés... Elle porte un long voile... un voile de fiancée... A son front scintille l'étoile violette... l'étoile mourante... de l'amour en deuil.

Rupertus se redressa légèrement dans son fauteuil, les yeux toujours fermés. Ses traits se tendirent. Il parut faire un violent effort. Enfin il continua :

— Ah! Elle voudrait descendre et lui parler... mais il ne la voit pas... Oh! les voiles sont épais, les voiles sont lourds... Elle fait un geste pour les écarter... elle ne peut pas... Trop de ténèbres autour de lui... Mais que tient-elle dans sa main?

Une rose? non... un cœur rouge... son propre cœur!... Il jette une grande flamme!... Mais l'âme remonte et disparaît... *Un rayon de son cœur flamboyant est tombé jusqu'à lui...*

A cette dernière phrase, je sentis une brûlure au cœur et une chaleur douce comme un souffle sur mon front. Je bondis en sursaut et, saisissant Rupertus par le poignet :

— Oh! m'écriai-je, *la vierge au cœur flamboyant!...* celle que j'invoquais dans la chapelle de ma mère... dont j'ai tant rêvé... tu l'as vue?... Elle existe donc ailleurs que sur son vitrail...? Oh! montre-la-moi, conduis-moi vers elle!... Et le chevalier de la forêt terrible... c'est donc moi!... Oh! la croisade! la croisade! Montre-moi le chemin de la croisade et du bon combat... Combattre pour Elle, pour l'Invisible, pour son cœur flamboyant... là-bas, au loin, sur les mers... en Orient!... Souvent je l'ai sentie autour de moi... Oh! maître Rupertus, si je pouvais la voir une seule fois, une seule... et puis me jeter dans la grande bataille!

Maître Rupertus avait rouvert sur moi des yeux limpides et comme baignés dans un éther de vie. La profonde harmonie de son âme avait momentanément effacé toutes ses rides et transfiguré son visage. Il m'enveloppa d'un regard complaisant, remit sa main sur mon épaule et me tint embrassé.

— Oui, mon fils, reprit-il, je t'aime ainsi. Ton âme dormante s'éveille. C'est le Dieu invincible qui parle en toi maintenant. Oui, tu la verras, la vierge au cœur flamboyant; tu la verras au jour du combat... peut-être seulement au jour du naufrage... Oui, chaque homme est né pour sa croisade, mais combien peu le savent! La route est longue jusqu'à la veillée des armes, plus longue jusqu'au champ de bataille. Tu le sais bien, Konrad de Felseneck, un lourd destin pèse sur toi : la malédiction de ta race. Il faut l'écarter avant de trouver ta croisade... Te souviens-tu qu'il est un château solitaire, enseveli sous les ronces et sous ses propres ruines? Il se nomme le château des Sept-Vents. Vas-y tout seul en songeant au crime de l'ancêtre, et là, dans les ronces, parmi les pierres où dort l'Abandonnée, prie pour l'âme de Konrad de Staufen. Ce sera ton premier pas dans le chemin de *l'expiation.*

Au nom du château des Sept-Vents, la douleur cruciante de

l'Abandonnée me frappa derechef. Un nouveau frisson plus terrible me secoua tout entier. L'idée d'aller au triste donjon me parut insupportable. Je dis en détournant la tête :

— Non ! Pas cela, maître Rupertus... Ce château des Sept-Vents me fait peur. Je n'irai jamais.

Maître Rupertus hocha la tête d'un air grave. Un sourire d'indulgence presque maternelle détendit ses traits.

— Ne disais-tu pas tout à l'heure que tu n'avais peur de rien? Tu vois, mon enfant, que tout homme a peur de quelque chose.

Il continua d'un ton plus solennel :

— J'ai lu dans ton corps ; j'ai lu dans ton nimbe astral ; j'ai lu dans ton âme immortelle. J'ai rassemblé les signes et maintenant je vois ta destinée. Mais ce que j'ai vu, je ne puis te le dire ; en le disant, d'ailleurs, je ne ferais qu'entraver ton effort. Tu dois le découvrir toi-même. Pauvre enfant, tu vas fuir sur le sombre océan, chassé par le vent des tempêtes... Un pâle rayon d'en haut te suivra... Puisses-tu ne le perdre jamais !... Tâche de le saisir, et, quand t'apparaîtra l'Ange qui porte la couronne de fiancée... bois sa lumière ! Si tu aperçois l'Ange, la voix du silence te parlera ; et si la voix te parle, tu entendras la fanfare guerrière. Alors, ramasse ton courage et suis-la, à la vie, à la mort !... Mais défie-toi de la Sphinge, qui a la face et les seins de la femme et les griffes du tigre...

Je buvais ses paroles comme on écoute une musique étrange et lointaine, comme on regarde un ciel étoilé où nagent des mondes et des merveilles d'harmonie. Et, de nouveau, j'eus un ravissement presque céleste. Mon cœur dépliait ses pétales comme un bouton de rose au soleil du printemps, et mon âme vibrait de toutes ses cordes comme une harpe éolienne au vent d'automne.

Une cloche de la ville sonna lourdement. Je poussai un cri :

— Dix heures ! Toutes les maisons vont se fermer ; et si je ne rentre pas, comment mon père m'accueillera-t-il demain? Quand il est irrité, son regard ressemble aux oubliettes du donjon : on ne sait pas ce qui vous guette au fond... Ah !

maître Rupertus, si je ne rentrais pas, si je quittais tout pour rester avec toi!...

— Merci, — dit Rupertus, dont l'œil eut un éclair à travers une larme; — je vois que tu m'aimes comme je t'aime: c'est le cordial promis. Oui, j'aurais voulu dégager ton âme lumineuse de ton corps ténébreux, comme le tailleur de pierres fines dégage le diamant de sa gangue. Mais le Destin ne le veut pas. Toujours il sépare ici-bas les âmes parentes. Dieu seul les réunit. Écoute! Tu vas retourner chez ton père: il faut que ta vie suive sa loi. Moi, je vais bientôt quitter ce petit univers pour l'autre. Mais je veux te laisser un souvenir et te donner un viatique.

Il alla chercher une cassette de fer où roulaient pêle-mêle des bijoux rares: cristaux, rubis, chrysolithes, saphirs et diamants. Il y plongea ses doigts fins et pâles de vieillard comme s'il éprouvait une volupté secrète à fouiller son trésor, à caresser les gemmes chatoyantes.

— Tu ne sais pas, dit-il, la force des pierres précieuses. Elles sont les yeux de la matière inanimée, les astres que la terre élabore à travers les siècles dans sa nuit profonde. Elles attirent ou repoussent les êtres, les regards, les fluides, les pensées.

Il choisit dans la masse une bague d'argent où brillait. enchâssée, une superbe améthyste.

— Vois cette pierre, dit-il: *c'est l'étoile d'amour qui luit dans l'absence et le deuil.* Je te la donne comme un talisman. Nous ne nous reverrons plus. Mais souviens-toi en le regardant que, même mort, ton maître veille sur toi. Elle te guidera vers celle qui doit te délivrer. Au plus fort de la détresse, parle-lui: elle te répondra. Mais ne montre à personne le trésor de ton cœur; ne livre pas le secret de ton âme: il serait profané.

Un nouveau coup de cloche d'une église voisine me fit tressaillir. Maître Rupertus me baisa longuement au front.

— Allons, dit-il, il faut nous séparer. Toutes les routes mènent au but final. La pensée, comme la lumière, perce les espaces. Ceux qui se cherchent se trouvent: ceux qui s'aiment ne se quittent jamais. Dieu agit par l'âme, et le reste est mystère. Toute la sagesse consiste à mettre un peu d'éternité dans cette vie fugace.

Il s'était levé : il avait pris sa lampe et saisi ma main. Je donnai un dernier regard d'infini regret aux livres, aux globes, aux statues, à cet asile merveilleux où le monde avait changé d'aspect pour moi sans que je susse comment ni pourquoi. Et nous descendîmes l'escalier. Il tourna une grosse clef dans la serrure et la petite porte s'ouvrit sur la rue. J'étais muet d'émotion. Je couvris de baisers la main osseuse et fluette du vieillard. Il posa cette main sur ma tête en murmurant :

— Dieu te protège !

Au signe de sa main, je m'en allai dans le rayon que sa petite lampe projetait vers la ruelle noire.

— Garde bien la bague ! et tiens-la cachée jusqu'au jour de la lumière. Alors, tu la porteras !

Ce fut sa dernière parole. Au détour de la rue, je fis volte-face. Maître Rupertus se tenait toujours immobile sur le seuil, le bras étendu, sa lampe à la main.

Alors je criai :

— Adieu !

Et je m'enfuis dans les ténèbres, étouffant un sanglot.

Quand je débouchai sur la place, la ville hérissée de clochetons se profilait comme une autre Forêt Noire sur la sombreur lumineuse du ciel. La nuit sans lune était splendide. Des constellations innombrables palpitaient dans ses abîmes. Ce ciel, où l'astrologue m'avait fait entrevoir les gouffres de l'Invisible, ne m'en parut que plus vaste et plus vide en son éclat net et froid. Le voile de la matière brute, un instant déchiré, s'était refermé brusquement. Je m'arrêtai, frappé d'épouvante par le silence de l'univers et par ma profonde solitude... Et pourtant je sentis qu'une chose ineffable avait pénétré en moi et que je n'étais plus seul comme auparavant.

ÉDOUARD SCHURÉ

(A suivre.)

LA CONQUÊTE

DE

LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT

1831-1850

I

La conquête de la liberté d'enseignement fut entreprise à l'époque où paraissait *l'Avenir*, et par les hommes qui faisaient paraître ce journal.

La Charte de 1830 venait de promettre « une loi devant pourvoir dans le plus bref délai possible à la liberté de l'enseignement ». Mais en attendant cette loi, l'Université ne se dessaisissait pas de son monopole ; loin de là. Les écoles d'enfants de chœur que les curés de Lyon avaient jusqu'alors entretenues sans être inquiétés venaient d'être fermées par ordre du ministre de l'Instruction publique. Dans le numéro de *l'Avenir* où il dénonçait cette mesure, Lacordaire, estimant que « la liberté se prend », déclara qu'avant un mois il ouvrirait à Paris même, en vertu de la Charte, une école sans autorisation, et qu'entre lui et l'Université les tribunaux prononceraient. L'école s'ouvrit, en effet, le 9 mai 1831, dans une chambre louée par Lacordaire, rue des Beaux-Arts, n° 5. Selon l'annonce publiée par *l'Avenir*, on y devait enseigner les éléments de la religion, du français, du latin, du grec et du

calcul, et son directeur, l'abbé Lacordaire, assisté par le vicomte Charles de Montalembert et un autre rédacteur de *l'Avenir*, M. de Coux, avait réuni une vingtaine d'enfants ; le lendemain, un commissaire de police, en vertu d'une ordonnance du juge d'instruction, les expulsa, ferma la classe, apposa les scellés sur la porte et cita les trois maîtres d'école à comparaître en police correctionnelle. Tandis que le procès se poursuivait, le comte de Montalembert mourut ; son fils Charles de Montalembert se trouva investi de la pairie, et, par conséquent, justiciable de la Cour des pairs. Ses deux complices furent traduits avec lui devant la Cour, et, de la sorte, la question de la liberté d'enseignement se trouva juridiquement portée devant un corps politique, qui était en même temps le tribunal le plus élevé de France. Ce fut donc à titre d'accusé qu'à vingt et un ans, le 19 septembre 1831, il fut donné à M. de Montalembert d'élever au palais du Luxembourg cette voix qui devait y retentir plus tard avec tant d'éclat.

Les pairs l'écoutèrent d'abord avec une surprise mêlée de quelque dédain, bientôt avec plus d'attrait pour sa personne que d'intérêt pour sa cause. « Ils souriaient — a-t-on pu dire en recueillant les souvenirs de l'un des plus considérables — à cette éloquence pleine de verdeur, comme un aïeul à la vivacité généreuse et mutine du dernier enfant de sa race[1]. » Mais ils étaient loin de soupçonner l'importance du débat soulevé devant eux. Et qui la soupçonnait alors? Madame Swetchine avait beau « s'identifier », selon son expression, « avec une sollicitude toute maternelle » à M. de Montalembert; ne lui écrivait-elle pas : « Vous voilà entre votre procès et votre examen de licence en droit : deux âges d'hommes qui devraient être distants. Rien de tout cela n'aura grande action sur vous ni comme succès ni comme revers[2]? »

Les vieux pairs et madame Swetchine se trompaient. Ce procès de l'école libre inaugurait la lutte où devait s'employer la vie de M. de Montalembert et de laquelle dépendaient le sort de l'Église et la foi des générations nouvelles en France.

1. Discours de réception du prince de Broglie à l'Académie française.

2. Comte de Falloux, *Madame Swetchine*, t. I, p. 347.

Mais, à peine engagée, cette lutte se trouva interrompue par le naufrage de *l'Avenir*, et plus de dix ans s'écoulèrent avant qu'elle fût reprise.

La Cour de Paris, en frappant d'une peine, d'ailleurs insignifiante, de cent francs d'amende les hommes qui avaient ouvert une école sans autorisation, constata par une sentence irréfragable qu'en dépit de la Charte de 1830, l'enseignement n'était pas encore libre en France, et cependant, qui pouvait contester que pour y maintenir et perpétuer la doctrine catholique, l'Église avait besoin de donner un enseignement qui ne dépendît pas de l'Université? Néanmoins, sur le terrain de combat où ils s'étaient avancés, les hardis volontaires de *l'Avenir* marchaient seuls. C'est pourquoi leur échec était inévitable. Ni la hiérarchie ecclésiastique n'était encore disposée à revendiquer l'indépendance de l'Église et de ses œuvres au nom et au moyen des libertés modernes; ni la société laïque ne se souciait d'une liberté profitable avant tout à l'Église. La campagne ne put se poursuivre que le jour où, d'une part, l'épiscopat français fit de la cause de la liberté d'enseignement la cause même de l'Église, et où, d'autre part, pour soutenir la cause de l'Église, une ligue, ou, comme on l'appela, un *parti catholique* se forma parmi les laïques français.

Depuis la révolution de Juillet l'épiscopat ne comptait plus sur le pouvoir. Les évêques choisis par la dynastie tombée parmi les familles fidèles à sa cause n'avaient pas brisé avec le gouvernement nouveau, mais ils ne l'abordaient qu'avec méfiance et comme par contrainte ; ceux mêmes que ce gouvernement avait désignés cherchaient ailleurs un point d'appui. Les doctrines professées par plusieurs membres de l'Université dans leurs cours et dans leurs livres leur étaient publiquement dénoncées, parfois, il est vrai, non sans violence et sans acrimonie, mais, en retranchant de ces dénonciations ce qui dépassait la mesure et l'équité, il en restait assez pour éveiller leur sollicitude pastorale. Comment d'ailleurs n'auraient-ils pas jugé l'arbre à ses fruits? Comment ne se seraient-ils pas demandé avec effroi combien de jeunes gens sortaient chrétiens des collèges de l'État? La Restauration avait tenté de réformer l'Université sans la dépouiller de son monopole, d'y introduire la religion en plaçant un évêque à sa tête. La tentative avait

gagner sa cause, mais pour interrompre la prescription. Et voilà qu'en 1844, treize ans après le procès de l'école libre, il voyait, pour cette cause, objet de son premier effort, l'Église de France se lever et s'armer tout entière.

II

C'était beaucoup sans doute, ce n'était pas encore assez pour remporter l'avantage. A cette levée de boucliers dans le clergé, il fallait le concours d'une armée laïque. Si l'Église n'avait pas réclamé elle-même, en vertu du droit commun, sa liberté, nul n'aurait eu qualité pour le faire à sa place ; si elle avait été seule à la réclamer, elle ne l'aurait pas obtenue. Les Français veulent le prêtre à l'écart des mêlées humaines : soit méfiance, soit respect, c'est chez eux une disposition ancienne et constante. Et cette disposition était alors singulièrement exaspérée par les luttes qui avaient abouti à la révolution de Juillet.

En s'alliant ensemble, le trône et l'autel s'étaient exposés à une commune attaque ; si l'autel n'avait pas croulé avec le vieux trône, les prêtres avaient été réduits à refermer sur eux les portes du temple et à se réfugier au fond du sanctuaire. Après les désordres et les violences des premiers jours, une sorte de trêve avait paru s'établir sous les auspices du gouvernement nouveau ; la religion avait pu garder quelque place dans la vie privée des Français, mais à condition de n'en tenir aucune dans leur vie publique. Aussi, quand les évêques, sortant comme d'un lieu d'asile, vinrent à la porte du Parlement réclamer contre une institution d'État, le gouvernement s'étonna et s'alarma. A ses yeux, en poursuivant une liberté qu'elle ne devait ni ne pouvait obtenir, l'Église compromettait la sécurité qu'il était parvenu à lui procurer.

Le roi Louis-Philippe manifestait à tout propos cette inquiétude. Il en entretint longuement M. de Montalembert, lorsque celui-ci, arrivant de Madère[1] pour soutenir la lutte

1. La santé de madame de Montalembert avait obligé M. de Montalembert à la conduire dans l'île de Madère. Après plusieurs mois et tandis qu'elle y restait pour achever sa guérison, il en revint afin de prendre part au débat de la loi d'enseignement.

leurs paroles, aucun ne les contredit. Cependant toutes les libertés se tiennent. Pour revendiquer comme un droit civique l'enseignement libre, il fallait accepter la liberté des cultes et des doctrines ; pour la conquérir, user de la liberté de la presse et de la tribune ; pour l'exercer, obtenir la liberté d'association. Les évêques ne reculèrent pas alors devant ces conséquences du parti qu'ils avaient embrassé. Un d'eux même, l'évêque de Langres, dans une série d'écrits publiés sous le titre significatif de *Cas de conscience*, prit soin d'établir un accord entre ces libertés nécessaires et l'enseignement de l'Église, de mettre en relief les circonstances et les conditions qui les rendaient compatibles avec les décisions du Saint-Siège, et conclut en déclarant « les institutions libérales, malgré leurs abus, les meilleures et pour l'État et pour l'Église ».

Ce qui d'abord coûta le plus aux évêques, ce fut de livrer à la publicité profane des journaux leurs requêtes et leurs doléances. M. de Montalembert eut quelque peine à les y décider ; ils le firent néanmoins. Ils consacrèrent au service de l'antique Église toutes les armes en usage dans les combats modernes et, au nom du clergé, il fut permis de dire à la société politique qui se prévalait des principes de 89 : « Vous avez fait la Révolution de 89 sans nous et contre nous, mais pour nous, Dieu le voulant ainsi malgré vous. » Le prêtre qui écrivait, en 1845, ces fortes paroles était celui qui, treize ans auparavant, avait souhaité et poursuivi davantage la condamnation de *l'Avenir* : c'était l'abbé Dupanloup.

Ainsi se vérifiait avec éclat ce qu'avait discerné Lacordaire, ce qu'avait entrevu, à travers ses angoisses et ses déchirements, M. de Montalembert, lorsqu'il exhortait Lamennais à se soumettre, et lui annonçait que cette résignation chrétienne, en les dégageant des erreurs où ils avaient pu tomber, deviendrait la sanction de leurs idées, dans la mesure où ces idées étaient vraies. Par un heureux pressentiment, les deux amis avaient dès lors inauguré leur vie publique en revendiquant la liberté d'enseignement, revendication qu'il leur avait été permis de maintenir, tandis qu'ils renonçaient à d'autres thèses. Après l'avoir portée à la barre de la Cour des pairs, en 1831, M. de Montalembert l'avait à plusieurs reprises, de 1839 à 1842, renouvelée du haut de la tribune, non qu'il espérât alors

gagner sa cause, mais pour interrompre la prescription. Et voilà qu'en 1844, treize ans après le procès de l'école libre, il voyait, pour cette cause, objet de son premier effort, l'Église de France se lever et s'armer tout entière.

II

C'était beaucoup sans doute, ce n'était pas encore assez pour remporter l'avantage. A cette levée de boucliers dans le clergé, il fallait le concours d'une armée laïque. Si l'Église n'avait pas réclamé elle-même, en vertu du droit commun, sa liberté, nul n'aurait eu qualité pour le faire à sa place ; si elle avait été seule à la réclamer, elle ne l'aurait pas obtenue. Les Français veulent le prêtre à l'écart des mêlées humaines : soit méfiance, soit respect, c'est chez eux une disposition ancienne et constante. Et cette disposition était alors singulièrement exaspérée par les luttes qui avaient abouti à la révolution de Juillet.

En s'alliant ensemble, le trône et l'autel s'étaient exposés à une commune attaque ; si l'autel n'avait pas croulé avec le vieux trône, les prêtres avaient été réduits à refermer sur eux les portes du temple et à se réfugier au fond du sanctuaire. Après les désordres et les violences des premiers jours, une sorte de trêve avait paru s'établir sous les auspices du gouvernement nouveau ; la religion avait pu garder quelque place dans la vie privée des Français, mais à condition de n'en tenir aucune dans leur vie publique. Aussi, quand les évêques, sortant comme d'un lieu d'asile, vinrent à la porte du Parlement réclamer contre une institution d'État, le gouvernement s'étonna et s'alarma. A ses yeux, en poursuivant une liberté qu'elle ne devait ni ne pouvait obtenir, l'Église compromettait la sécurité qu'il était parvenu à lui procurer.

Le roi Louis-Philippe manifestait à tout propos cette inquiétude. Il en entretint longuement M. de Montalembert, lorsque celui-ci, arrivant de Madère[1] pour soutenir la lutte

1. La santé de madame de Montalembert avait obligé M. de Montalembert à la conduire dans l'île de Madère. Après plusieurs mois et tandis qu'elle y restait pour achever sa guérison, il en revint afin de prendre part au débat de la loi d'enseignement.

engagée par les évêques, se présenta un soir aux Tuileries : « Nous sommes dans une très mauvaise position et vous venez pour l'empirer — lui dit-il, sur un ton d'ailleurs confiant et cordial : — moi, je suis le grand *placateur*... Vous n'avez pas vu les églises fermées comme moi. Oui, l'athéisme va prendre le dessus ; il est vrai qu'il faudra qu'il me passe sur le corps... J'ai dit tout cela à M. Affre ; mais les évêques parlent de leur mission, de leur devoir, et ils ne m'écoutent pas... Voyez ces trois députés (montrant dans un coin du salon M. Havin et deux de ses collègues) : cela est acharné, cela veut manger du prêtre. Vous ne savez pas tout ce qu'ils préparent. Dans huit jours peut-être ils vont proposer... la suppression du traitement du clergé. L'exaspération est au comble. Avec ce mot de jésuite, on lancerait toute la nation contre vous[1]. »

L'étonnement et le mécontentement étaient grands, en effet, dans la partie de la nation qui était seule représentée au Parlement, et que la monarchie de Juillet considérait volontiers comme la nation entière. En reparaissant debout et vivant, le clergé avait réveillé contre lui à la fois les méfiances gallicanes et les animosités voltairiennes, deux préjugés, deux passions qu'un légiste, organe accrédité de la bourgeoisie, M. Dupin, venait de porter ensemble à la tribune des députés. Avec l'assentiment presque unanime de la Chambre, il avait excité le gouvernement à poursuivre les évêques et les prêtres qui osaient réclamer la liberté. « Contre eux, avait-il dit, soyez implacables. »

Il était une chose que ne soupçonnaient ni M. Dupin ni ses collègues lorsqu'ils poussaient de la sorte à une guerre qu'ils voulaient sans merci et croyaient sans péril : c'est que l'Église, sur le terrain nouveau où elle se disposait à combattre, n'était plus seule. Une milice laïque s'armait pour la défendre. M. de Montalembert, en reparaissant à la tribune de la Chambre des pairs, l'annonça : « Il s'est levé parmi vous, dit-il, une génération d'hommes que vous ne connaissez pas. Qu'on les appelle néo-catholiques, ultramontains, sacristains, comme on voudra, le nom n'y fait rien, la chose existe. Nous ne sommes ni des conspirateurs ni des complaisants ;

1. Carnets de M. de Montalembert, 1844, 20 mars.

on ne nous trouve ni dans les émeutes ni dans les antichambres. Nés et élevés au sein de la liberté, des institutions représentatives et constitutionnelles nous y avons trempé notre âme pour toujours. On nous dit : Mais la liberté n'est pas pour vous, elle est contre vous ; ce n'est pas vous qui l'avez faite. — Il est vrai que la liberté n'est pas notre œuvre, mais elle est notre propriété, et qui oserait nous l'enlever ? A ceux qui nous tiennent ce langage, nous répondrons : Mais vous, avez-vous fait le soleil ? cependant vous en jouissez. Avez-vous fait la France ? Cependant vous êtes fiers d'y vivre[1]. »

Cette façon de parler était neuve assurément à la tribune française, et ce qui paraissait plus surprenant encore que l'éloquence de l'orateur, c'était le drapeau qu'il arborait.

Depuis la Ligue, il ne s'était plus formé de parti catholique en France. Durant les querelles de la Restauration, l'Église protégée par la royauté légitime avait eu mêmes ennemis, mêmes défenseurs, et cette royauté étant tombée, c'était encore parmi les familles qui lui restaient fidèles que se rencontraient la plupart des catholiques affichés et avérés, la plupart des pères soucieux de transmettre leur foi religieuse à leurs enfants. Ces familles avant d'autres avaient intérêt à la liberté d'enseignement. Faute de la posséder, il leur fallait soit garder leurs fils à l'ombre de leurs foyers, sans éducation publique, soit les envoyer en Suisse, en Belgique, chez des maîtres à qui il était interdit d'enseigner en France, et les élever à l'écart de leurs contemporains ou de leurs compatriotes. Mais cette liberté dont les légitimistes devaient profiter les premiers étaient-ils alors en mesure de la revendiquer ? La révolution de Juillet les avait bannis presque tous de la vie publique, et d'ailleurs, en faisant cause commune, l'Église et la légitimité s'étaient porté préjudice l'une à l'autre.

Il importait donc que les deux causes parussent désormais séparées ; pour que la société nouvelle accueillît l'Église, il convenait que celle-ci se présentât devant elle avec une autre escorte que les partisans du vieux droit. Personne n'en était aussi persuadé que M. de Montalembert. Au début de sa jeu-

1. 16 avril 1844. — *Œuvres complètes*, t. I, p. 393.

nesse, sa répulsion pour l'alliance du trône et de l'autel l'avait jeté dans l'école de *l'Avenir* et les exagérations où s'emportait cette école. Il en était revenu, mais pour se rattacher au gouvernement de Juillet. C'était le pape Grégoire XVI qui, le revoyant à Rome, en 1837, cinq ans après la condamnation de *l'Avenir*, et s'ouvrant à lui avec une paternelle confiance, l'avait incliné davantage vers la monarchie nouvelle. « Je suis très content de Louis-Philippe, lui avait-il dit ; je voudrais que tous les rois de l'Europe lui ressemblassent. » La satisfaction du Pontife était motivée particulièrement par la déférence que lui témoignait le prince dans le choix des évêques. M. de Montalembert en savait quelque chose : peu de temps auparavant, il était intervenu, avec un plein succès, auprès du Roi pour écarter du siège de Dijon un prélat suspect aux meilleurs prêtres et aux meilleurs fidèles du diocèse, et lui substituer un prélat digne à tous égards de leur confiance. En dehors de la tribune, ce service est un des premiers qu'il ait rendus au clergé de France. Il s'éleva encore une ou deux difficultés de ce genre, mais qui furent promptement résolues ; le pli était pris, le gouvernement de Juillet adopta pour l'épiscopat des choix irréprochables. M. de Montalembert lui en suggéra plusieurs, notamment l'élévation sur le siège de Paris de M. Affre.

Ce n'était donc pas en ennemi de ce gouvernement que M. de Montalembert attaquait le monopole universitaire ; c'était au contraire en ami, jaloux de faire tomber les griefs de l'Église et, sans la rendre solidaire du pouvoir, soucieux de la dégager de toute attache avec ses ennemis. Une telle attitude n'était pas propre à le rapprocher des légitimistes ; il les froissa à plusieurs reprises en marquant la distance qui le séparait d'eux, et se vit en butte aux attaques de leurs journaux. Pourtant, une fois la guerre engagée par d'autres chefs et sous d'autres étendards que les siens, le parti légitimiste la soutint : il fournit à l'indépendance de l'Église « les plus éloquents, les plus intrépides, les plus glorieux champions ». M. de Montalembert l'a reconnu plus tard, après les avoir menés au combat. Mais au début de la campagne, c'est ailleurs qu'il cherchait de préférence des soldats. Jeune lui-même, il appelait à la défense d'une cause immortelle la jeu-

nesse libérale et lettrée que n'avaient pas encore enrôlée les vieux partis, et cet appel trouvait écho.

A la grande surprise des sceptiques, la révolution de Juillet avait déterminé un réveil religieux parmi cette jeunesse. Dégagée de l'appui du pouvoir, l'Église n'effarouchait plus son ombrageuse indépendance ; menacée de persécution, elle intéressait sa générosité. D'ailleurs, pour les vainqueurs comme pour les vaincus, pour les acteurs comme pour les spectateurs, les révolutions sont fertiles en mécomptes : en ce qu'elles élèvent et en ce qu'elles renversent se manifeste également la vanité des choses humaines. « Le XVIII[e] siècle a eu le plaisir de l'incrédulité ; nous en avons la peine, nous en sentons le vide, — écrivait en 1835 le principal rédacteur du *Journal des Débats*, M. de Saci ; — nous levons les yeux en haut, nous y cherchons une lumière éteinte, nous regrettons de ne plus la voir briller. » « Parmi les jeunes gens, — observait Tocqueville à la même date, — plusieurs croient, tous voudraient croire. » « Se pourrait-il que la France fût catholique — se demandait Sainte-Beuve en 1843 — par impuissance d'être autre chose[1] ? » Les âmes alors étaient désenchantées, sans être encore alanguies ; c'est pourquoi elles aspiraient à la foi chrétienne et, parties souvent des points les plus éloignés de l'horizon, les meilleures y parvenaient. Ainsi se rassemblaient, sous les voûtes longtemps solitaires de Notre-Dame, cette foule d'étudiants étonnés de s'y rencontrer : la parole du Père Lacordaire les avait ramenés vers la chaire ; la parole du Père de Ravignan les y retenait et bientôt les poussait jusqu'au pied de l'autel, à la communion pascale. Ainsi se formait autour d'un d'entre eux, leur modèle et leur gloire, Ozanam, la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

A ce réveil religieux, M. de Montalembert donnait une portée, assignait un résultat dans l'ordre civil. A cette génération où se rallumait la foi, il proposait une croisade. Avant d'engager l'action, il avait organisé l'armée, tâche laborieuse et rebutante parfois, tant les catholiques étaient alors déshabitués des combats de la vie publique. De bons esprits

1. J'emprunte ces citations à M. Thureau-Dangin.

redoutaient pour la religion elle-même la formation d'un parti catholique : la religion, pensaient-ils, est supérieure aux partis, elle doit les dominer tous et ne s'enfermer dans aucun ; la servir avec les armes et par les procédés des partis, c'est la rabaisser et la rétrécir, c'est provoquer contre elle des représailles. Plus d'un évêque enfin s'effarouchait de l'intervention des laïques dans les affaires de l'Église.

M. de Montalembert surmonta tous ces obstacles. Pour lever des soldats parmi ses coreligionaires, pour les aguerrir et les préparer aux batailles rangées, il avait retrouvé, mûrie mais non refroidie, l'activité qu'il dépensait jadis à recruter une troupe de partisans pour les expéditions aventureuses de *l'Avenir*. Voyages, entretiens, correspondances, sollicitations et objurgations, remontrances, encouragements et applaudissements, il n'avait rien épargné ; son séjour même à Madère, hors d'Europe, n'avait pas interrompu sa propagande. Aux objections que soulevait la nouveauté d'un parti catholique, il opposait l'Irlande et la Belgique : l'Irlande, la première nation malheureuse dont s'était éprise sa jeunesse ; la Belgique, que son mariage lui faisait envisager comme une seconde patrie. L'une et l'autre venaient d'affranchir leur foi par les moyens qu'il proposait d'employer en France. Au surplus, il ne s'agissait pas, à proprement parler, d'instituer en France un parti de plus, mais de former entre les chrétiens appartenant à des partis divers une ligue pour un objet déterminé. Ainsi entendue, l'organisation militante que préconisait M. de Montalembert ne devait plus offusquer les esprits politiques, et, quant aux ombrages qu'excitait parmi les évêques le concours des simples fidèles, la cour de Rome les dissipa. Le nonce Fornari alla jusqu'à déclarer qu'à ce moment il appartenait aux laïques de sauver l'Église. En conséquence, pour provoquer des pétitions, pour préparer des élections, pour agiter enfin l'opinion, des comités se réunirent, des journaux se publièrent.

Autour de M. de Montalembert se serra au service de l'Église une phalange peu nombreuse, mais vaillante, et munie d'armes nouvelles. Seulement, cette phalange n'avait pas encore accès sur le champ de bataille où devait se trancher le débat : au Parlement. Quand M. de Montalembert monta

à la tribune de la Chambre des pairs en 1844, il se vit seul contre tous ; à peine parvint-il à rallier à sa cause trois ou quatre de ses collègues et, dans la Chambre des députés, comptait-il un ou deux associés. Il adopta vers cette époque une devise qu'il devait garder jusqu'à la fin : *Ni espoir, ni peur*, et c'était en effet un trait rare et saillant de son caractère, qu'il se sentait constamment en disposition d'agir sans augurer le succès, hardi dans ses démarches, pessimiste en ses prévisions. Il avait besoin d'être trempé de la sorte; car « toujours écouté, mais toujours contredit, arrachant quelquefois des applaudissements, mais jamais un vote à la majorité de ses collègues », il était destiné à soutenir « la lutte la plus brillante, quoique en apparence la plus ingrate et en tout cas la plus infatigable qui puisse être consignée dans les annales parlementaires [1] ».

III

La discussion eut pour prélude, le 16 avril 1844, le discours que nous avons rappelé plus haut et qui fut qualifié, par les adversaires, de « manifeste ». Elle s'engagea ensuite au sujet d'un projet de loi sur l'enseignement secondaire présenté par M. Villemain, ministre de l'Instruction publique. Selon le gouvernement, ce projet était destiné à « satisfaire au vœu de la charte pour la liberté d'enseignement, en maintenant l'autorité et l'action de l'État sur l'éducation publique [2] ». Selon les adversaires de l'Université, il confirmait son monopole; il interdisait de s'en affranchir.

L'enseignement primaire avait été organisé, dès 1833, par une loi dont M. Guizot, alors ministre de l'Instruction publique, était l'auteur. A partir de cette époque, les communes durent être pourvues d'instituteurs nommés, payés, surveillés par l'État, et la plupart préparés par lui dans les écoles normales que cette loi établissait. Toutefois les instituteurs libres ne

1. Comte de Falloux, *le Parti catholique*.

2. Discours du Trône, 1844.

furent pas exclus de l'enseignement primaire, les conditions exigées par la loi de 1833 permirent même aux frères de la doctrine chrétienne et de quelques autres congrégations de tenir des écoles communales.

Dans le domaine de l'instruction secondaire, la liberté devait être à la fois plus facile à pratiquer et plus difficile à introduire : plus facile à pratiquer, car pour susciter et entretenir des écoles à leur convenance, les familles qui recherchaient une telle instruction n'avaient pas besoin que l'État les aidât; il suffisait qu'il laissât faire; plus difficile à introduire, car la place était prise, il fallait dépouiller d'un privilège exclusif une corporation façonnée par la forte main de Napoléon, pour répondre aux besoins et aux instincts de la société nouvelle.

La Révolution avait détruit et n'avait pas remplacé les anciennes écoles qui répandaient l'enseignement classique. Avant la fondation de l'Université, cet enseignement estimé seul capable alors de policer les hommes n'était plus donné nulle part en France : après, il ne put être donné ailleurs que dans l'Université. Aux termes des décrets de 1808 et 1811, dans les villes ou l'Université tenait un collège, nul autre collège ne devait lui faire concurrence[1], et, dans les lieux où elle n'en avait pas, aucun ne pouvait s'ouvrir sans être autorisé et surveillé par elle[2] et sans lui payer tribut[3]. Qu'un tel ré–

1. Les institutions placées dans les villes qui possèdent un lycée ou collège ne pourront enseigner que les premiers éléments qui ne font pas partie de l'instruction donnée dans les lycées ou collèges. (Décret du 15 novembre 1811. Article premier.)

2. Les chefs d'institution se conformeront aux règlements que le grand maître leur adressera après les avoir fait délibérer en Conseil de l'Université.

Il ne sera rien imprimé ni publié pour annoncer les études, la discipline, la condition des pensions, ni sur les exercices dans les écoles, sans que les divers prospectus et programmes aient été soumis aux recteurs et aux Conseils d'Académie, et sans en avoir obtenu l'approbation.

Sur la proposition des recteurs, l'avis des inspecteurs, et d'après une information faite par les Conseils académiques, le grand maître, après avoir consulté le Conseil de l'Université, pourra faire fermer les institutions ou pensions où il aura été reconnu des abus graves ou des principes contraires à ceux que professe l'Université. (Décret du 17 mars 1808, art. 103 et 105.)

3. Il sera payé (à la Caisse de l'Université), pour les diplômes portant permission d'ouvrir une école, savoir : 200 francs pour les maîtres de pension; à Paris, 300 francs : 400 francs pour les instituteurs; à Paris, 600 francs. — Ce paiement sera effectué de dix ans en dix ans, à l'époque du renouvellement des diplômes. (Décret du 17 septembre 1808, art. 27).

gime se soit perpétué après la chute de l'Empire, qu'une société qui professait la liberté de conscience et la liberté de discussion ait vécu trente ans et plus sans liberté d'éducation, on a peine à le concevoir aujourd'hui. C'est le propre des réformes nécessaires et fécondes que l'état de choses auquel elles mettent un terme paraît ensuite n'avoir jamais pu exister. Il n'est pas moins vrai que jusqu'à M. de Montalembert aucun parti n'avait inscrit dans son programme la liberté d'enseignement. Sous la Restauration les opinions qui se disputaient l'autorité prétendirent tour à tour s'emparer de l'éducation, mais ne tentèrent pas de l'émanciper. Seuls, dans les deux camps, quelques rares esprits, à gauche Benjamin Constant[1], M. Duchâtel et le journal *le Globe*[2]; à droite, l'abbé de La Mennais[3], Berryer[4] et le *Correspondant*[5] dénoncèrent le monopole universitaire comme « un envahissement des libertés morales, fondement de toutes les autres libertés[6] », et demandèrent « qu'au lieu de changer de maître, l'enseignement sortît enfin d'esclavage[7] » : leur voix sembla alors se perdre sans écho.

Aujourd'hui les historiens se demandent encore en vertu de quelle inspiration inattendue, par quel hasard inexpliqué ces mots : « liberté d'enseignement » furent inscrits à la révolution de Juillet dans une proclamation du général La Fayette et passèrent de là dans le texte de la Charte revisée. A peine remarqués, ils y restèrent lettre morte, jusqu'au jour où M. de Montalembert s'en empara. Sous la Restauration, M. Royer-Collard, prenant la défense de l'Université, n'avait pas craint de dire, en 1817 : « Elle a le monopole de l'éducation, à peu près comme les tribunaux le monopole de

1. De la Juridiction du Gouvernement sur l'éducation. — *Mercure de France*, octobre 1817.

2. *Globe*, du 17 mai, 5 juillet, 6 septembre 1828.

3. De l'Université impériale, 1814. — De l'éducation considérée dans ses rapports avec la liberté, 1818. — Lettre au grand maître, 1823.

4. Mémoire sur les Ordonnances du 16 juin 1828.

5. Fondé en 1828 pour la *Défense de la Liberté civile et religieuse* à la suite des ordonnances rendues pour interdire l'enseignement aux Jésuites.

6. La Mennais dans l'écrit de *l'Éducation*, 1818.

7. Duchâtel dans l'article du *Globe*, 17 mai 1828.

la justice, et l'armée, le monopole de la force publique[1] », et, sous le Gouvernement de Juillet, en 1841, M. Thiers répétait encore qu' « il faut que le moule de l'éducation soit donné par l'État, à son effigie[2] », tant les hommes les plus soucieux de la liberté politique méconnaissaient encore la liberté morale et civile. Un jurisconsulte accrédité, M. Troplong, soutenait alors que, dans l'ancienne France, « l'enseignement avait été un droit régalien[3] », et l'on en concluait volontiers que, dans la France nouvelle, l'enseignement devait relever de la souveraineté parlementaire au même titre qu'auparavant de la souveraineté royale.

Le projet de M. Villemain s'inspirait de cet esprit beaucoup plus qu'il ne se conformait à la promesse de la Charte. Obligé par le texte formel de cette Charte de prévoir qu'à côté des collèges de l'État, des collèges libres tenteraient de s'ouvrir, il exigeait de quiconque se présenterait pour les diriger un certificat d'aptitude délivré sous le contrôle de l'Université[4]; de quiconque y viendrait donner l'enseignement ou même exercer la surveillance, des grades dont quelques-uns paraissaient alors d'un accès difficile et qui tous devaient être conférés par l'Université[5] ; de plus, une fois ces établissements ouverts, il les soumettait sans réserve à l'inspection de l'Université. Enfin, en face de ce grand corps revêtu de la puissance et pourvu des ressources de l'État, il interdisait à l'Église de recourir aux ordres religieux institués par elle. Par une disposition empruntée aux ordonnances rendues en 1828 contre les jésuites, il fallait, pour être réputé capable d'élever la jeunesse, « affirmer par une déclaration

1. Discours à la Chambre des députés, 25 février 1817.

2. Opinion de M. Thiers dans son bureau à la Chambre des députés, en 1842. — Citée par H. de Riancey, *Histoire de l'Instruction publique et de la liberté d'Enseignement*, t. II, p. 430.

3. H. de Riancey, *Histoire de l'Instruction publique et de la liberté d'Enseignement*, t. I, p. 396.

4. Article 3 du projet.

5. Les seuls établissements qui eussent *le plein exercice*, c'est-à-dire qui, en dehors des collèges royaux et communaux, fussent autorisés à présenter leurs élèves au baccalauréat, étaient ceux qui compteraient deux maîtres au moins pourvus du diplôme de licencié ès lettres et un maître pourvu du diplôme de bachelier ès sciences mathématiques (art. 9 et 10).

écrite et signée qu'on n'appartenait à aucune association ou congrégation religieuse non légalement établie en France[1] ». La liberté d'enseignement ne pouvait s'exercer qu'au moyen de la liberté d'association. Les petits séminaires, abandonnés au clergé séculier pour préparer son recrutement, restaient seuls indépendants de l'Université. C'était comme une soupape de sûreté qui avait quelque temps préservé le monopole contre les revendications de l'épiscopat et aussi contre le soulèvement des pères de famille. Les plus résolus à procurer à leurs fils une éducation chrétienne les glissaient parmi les futurs lévites, encore qu'ils ne les destinassent aucunement au sacerdoce.

Mais, en 1844, cette exemption étroitement mesurée avait cessé de contenter l'Église en France. Il ne lui suffisait plus désormais d'élever à l'écart du siècle un petit troupeau ; elle prétendait, en vertu et au moyen du droit commun, disputer à l'incroyance la génération nouvelle tout entière. M. de Montalembert se sentait en plein accord avec les chefs de cette église lorsqu'il disait aux défenseurs du monopole universitaire : « Nous voulons arriver par la liberté à la religion ; et vous nous conduisez par l'arbitraire au scepticisme. »

Du côté de M. de Montalembert, la discussion roula tout entière sur ce thème. Il réclama la liberté d'enseignement, à la fois parce qu'elle découlait de la liberté de conscience et parce qu'elle devait profiter à l'Église. D'une part, il dénia à la société moderne le droit de la refuser; d'autre part, il montra qu'elle avait intérêt à l'accepter. Il porta à la tribune la double pensée qui remplissait son âme et devait inspirer sa vie, à savoir que la liberté a besoin de la religion et que la religion a besoin de la liberté. Chez lui, cette pensée n'était pas nouvelle ; elle était née dès qu'il avait commencé à penser; mais c'est alors que, dans le plein éclat de son jeune talent, il commença à l'imposer à l'attention de ses contemporains et, qu'ils l'admissent ou la rejetassent, les força d'en tenir compte.

1. Article 3 du projet.

IV

Le débat à la Chambre des pairs dura un mois, du 22 avril au 24 mars 1844 : il occupa vingt-six séances pendant lesquelles M. de Montalembert prit quinze fois la parole et prononça trois grands discours.

De ces discours, je ne détacherai ici aucun passage : ils méritent d'être lus tout entiers. Dès le début de sa carrière, M. de Montalembert s'était voué à d'autres luttes que celles où l'on gagnait alors un pouvoir éphémère ; en consacrant sa parole à la cause de l'Église et de la liberté religieuse, il l'avait associée à la destinée des choses qui ne passent pas. De là vient avant tout, sans doute, que ses discours survivent à la génération qui les entendit et que, maintenant encore, ils ne paraissent pas surannés. Mais cette fortune, peu fréquente dans les annales parlementaires, ils la doivent aussi à la manière dont ils ont été composés. Ils ne se recommandent pas seulement par l'ardeur et l'éclat ; ils sont solidement construits. C'est pourquoi, plutôt que d'en découper ici quelques fragments, je préfère indiquer comment l'orateur les préparait. Je lui demanderai ensuite, à lui-même, quelle impression il éprouvait en les prononçant et quelle impression en ressentaient ses auditeurs ; car, en descendant de la tribune, il cherchait toujours à se rendre compte de l'effet qu'avait produit sa parole et ne manquait jamais de consigner sur son carnet quotidien ce compte rendu rapide. Il n'est pas sur M. de Montalembert de témoignage plus sincère, parfois plus sévère, et, à tout prendre, plus exact que le sien.

Tous les discours de longue haleine qu'il a prononcés dans la paisible enceinte de la Chambre des pairs étaient, je le tiens de lui-même, écrits d'un bout à l'autre ; ses répliques seules, souvent très vives et très acérées, mais assez courtes, ne l'étaient pas. Il apportait donc son manuscrit à la tribune et, sans faire presque aucun geste, habitude qu'il a toujours gardée, il le lisait de sa voix d'ordinaire, incisive et mordante, et qui tout à coup, à de rares intervalles, devenait profonde et chaude quand l'émotion le gagnait. C'est seulement quand il

est entré dans les assemblées tumultueuses issues du suffrage universel, après la révolution de Février, qu'il s'est livré soit à sa mémoire, soit à son inspiration. J'ai ouï dire aux députés qui l'entendirent alors, que personne n'était aussi habile que lui à souder les morceaux composés d'avance avec les morceaux improvisés dans le feu de l'action.

Qu'ils fussent écrits ou non, les discours de M. de Montalembert étaient toujours laborieusement préparés. Je n'ai pas vécu près de lui à l'époque où il montait à la tribune; quand je l'ai approché, sa carrière parlementaire était finie. Mais je l'ai vu alors qu'il voulait soutenir du fond de sa retraite les causes auxquelles il s'était dévoué, composer des écrits qu'une revue relevée par lui-même et par ses amis, *le Correspondant*, la seule tribune qui lui restât, publiait à peine sortis de sa plume; j'ai pu de la sorte me figurer comment il bâtissait ses discours. Ses écrits polémiques n'étaient-ils pas des discours? N'y retrouvait-on pas de la première page à la dernière son accent oratoire, le mouvement et l'allure de « l'homme de guerre dans la vie civile »?

Qu'on me pardonne donc si pour faire revivre M. de Montalembert aux regards de ceux qui ne l'ont pas connu, je me laisse dès à présent aller à mes propres souvenirs. En l'observant de près, rien ne m'a plus frappé que le travail, opiniâtre et méthodique, par lequel il se disposait au combat. Dans ce moyen âge qu'il avait tant étudié et tant aimé, il s'était comme approprié deux personnages : le bénédictin et le chevalier. Il avait le labeur de l'un, la vaillance de l'autre et, comme les batailles auxquelles il était destiné se livraient par la parole et par la plume, le bénédictin fournissait sans relâche des armes et des munitions au chevalier.

Quand je parle d'armes et de munitions, il ne faudrait pas croire qu'il recherchât seulement les faits et les témoignages propres à appuyer les thèses qu'il avait adoptées : loin de là. Par justice, plus encore que par tactique, il avait à cœur de bien connaître les allégations qui pouvaient lui être opposées, et, quand il les jugeait plausibles, il les admettait largement. Il s'efforçait d'envisager, sous leurs faces les plus différentes, les problèmes historiques, politiques ou sociaux qu'il entreprenait de résoudre. Dans les documents qu'il a rassemblés,

on retrouve face à face les informations les plus contradictoires; on rencontre les appréciations les plus hostiles, soit à sa cause, soit à lui-même. Il était passionné, mais non pas exclusif.

Le moment était-il venu d'engager l'action? Il passait d'abord en revue les renseignements et les preuves qu'il avait rassemblés d'avance, les forces qu'il avait sous la main; il reconnaissait avec un soin jaloux celles de l'adversaire, et la position qu'il occupait. Ensuite, il dressait son plan de bataille; il le rédigeait dans un grand détail, avec une précision singulière; il divisait et subdivisait son sujet, il assignait à chaque argument sa place et son rang, et c'était sur ce canevas aux mailles serrées, sur ce dessin minutieusement tracé que sa plume ou sa parole courait ensuite rapide et précise, répandant la couleur et la vie, semant sur sa route l'ironie et l'indignation, le sarcasme et l'enthousiasme. Voilà comment s'autorisait chez lui « l'audace de tout dire » que lui imputait M. Villemain [1], étonné et déconcerté par ses attaques. Voilà comment se soutenait, pour employer un mot qui me paraît définir mieux que tout autre son éloquence, « la véhémence réglée de Montalembert [2] ». Tel je l'ai donc vu préparer ses écrits polémiques, tel sans doute il préparait ses discours. Mais écoutons-le maintenant se juger lui-même.

Lorsque huit jours avant l'ouverture du débat sur l'enseignement, il eut porté à la tribune son « manifeste » pour la liberté de l'Église, le 16 avril 1844, il écrivait sur son carnet, au retour de la séance :

« Je suis assez mécontent de mon débit : l'aplomb me manque, et, sans l'aide de mon manuscrit, j'étais coulé. La Chambre a été révoltée et exaspérée par plusieurs de mes assertions : mais somme toute l'effet a été bon. J'ai été bien écouté. »

Et le lendemain, commençant à mesurer le retentissement de sa parole au dehors, il ajoutait :

« Succès considérable de mon discours dans les journaux :

1. Discours du 17 avril 1844.

2. Discours préparé par M. Émile Ollivier pour recevoir, à l'Académie française, le successeur de M. Thiers. Ce discours a été publié sans avoir été prononcé.

fureur maladroite du journal des *Débats ;* articles *délicieux* du *Courrier français* et du *National.* Nombreuses lettres de félicitations et visites de compliments. Effet général excellent. »

Le 26 avril, après le premier discours sur la liberté d'enseignement où il avait eu à répondre à M. Guizot :

« Enfin, seconde bataille et seconde victoire encore plus décisive que la première. Le matin, visite de l'abbé Dupanloup, fort utile au sujet du discours de Guizot. Dernière préparation et composition d'exorde sur Guizot et le gouvernement, prière à Saint-Sulpice où je trouve le Saint-Sacrement exposé, ce qui me paraît de bon augure. A deux heures, je monte à la tribune ; je parle pendant deux heures avec un succès complet, malgré les violentes interruptions d'une partie de la Chambre dans plusieurs endroits. — A la fin, applaudissement et approbation universels... Je me sens de plus en plus encouragé en me sentant sous le regard ami de bien des frères qui priaient pour moi. »

Le 8 mai, après avoir défendu les congrégations religieuses et en particulier les jésuites :

« Encore une miséricorde de Dieu bien complète et bien peu méritée. Troisième discours et troisième succès sur le sujet le plus difficile de tous. On s'accorde à dire que c'est le meilleur de mes trois discours. Les ennemis même me rendent ce témoignage. »

Ce discours était celui qui avait de sa part exigé le plus de courage, un courage que, parmi ses meilleurs amis, plusieurs taxaient même d'avance de témérité. Il n'eut pas à s'en repentir. A mesure qu'il s'éloignait de l'étroite enceinte de la Chambre des pairs, il sentait s'accroître son triomphe. Ce fut surtout dans une grande soirée chez Lamartine, le 11 mai, qu'il éprouva ce sentiment. En rentrant chez lui, il écrivit :

« Le soir..., chez Lamartine, je suis très entouré et complimenté. Je crois que mon dernier discours jésuitique a fait un excellent effet. M. de Salvandy me loue et prétend être de mon avis. Le général Changarnier, avec qui je fais connaissance, semble aussi sympathiser avec nous. Il me semble que j'ai enfin touché à la *gloire.* Mais combien de temps ce prestige éphémère durera-t-il ? — N'importe, je l'offre à Dieu et à celle qui m'a fait connaître l'amour que

[illegible]ai désiré bien plus encore que la gloire. » Madame [illegible] Montalembert était encore retenue par sa santé [illegible] Madère, et cet éloignement [illegible] à son mari [illegible] moment le plus critique et le plus brillant de sa vie [illegible] l'an « accès de tristesse » dont les carnets gardent [illegible]

Cependant, si les indifférents mêmes se [illegible] applaudir ce langage inattendu, [illegible] [illegible] échos éveiller [illegible] [illegible] dont il défendait [illegible] surtout parmi les [illegible] à celle de [illegible] Le [illegible] La France [illegible] cette parole [illegible] A Paris, [illegible] « Vos paroles [illegible] histoire. » [illegible]

[illegible]

[illegible] La Mennais [illegible] étaient partis pour Rome [illegible] humbles et [illegible] la partie était [illegible] c'est que la voilà [illegible] simples que l'abbé de La Mennais [illegible]

[illegible]

reconnu avec droiture nos exagérations de style et même d'idées ; et Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, a jeté sur nous un regard de miséricorde ; il a daigné ne pas nous briser et même se servir encore de nous. Jamais on ne vit dans l'Église l'exemple d'une récompense plus grande donnée à la soumission, à côté d'un châtiment plus terrible infligé à la révolte[1]. »

V

Dans l'âme de M. de Montalembert cette première joie d'une gloire naissante était pourtant mêlée d'amertume : il n'avait pas gagné sa cause. Une minorité considérable, 51 voix contre 85, s'était, il est vrai, prononcée contre le projet de loi de M. Villemain. Le monopole universitaire encore debout sortait ébranlé du débat. Mais quand il s'était agi d'interdire l'enseignement aux ordres religieux, il n'avait pas été besoin de compter les suffrages. A peine quatre ou cinq pairs, le duc d'Harcourt, le premier président Séguier, MM. de Barthélemy, Beugnot et de Gabriac s'étaient unis à M. de Montalembert pour protester contre une telle exclusion.

Aux élections de 1846, 226 candidats réclamèrent la liberté d'enseignement ; 146 députés la promirent ; à cette époque M. Guizot la laissait espérer. Un nouveau ministre de l'Instruction publique, M. de Salvandy, sans l'admettre encore, faisait brèche aux privilèges de l'Université. Il semblait dès lors permis de prévoir le jour où le droit d'enseigner serait accordé au clergé séculier mais refusé aux congrégations religieuses.

En effet ce n'était plus seulement le droit d'enseigner qu'on refusait aux jésuites ; on leur contestait le droit d'exister en France. M. Thiers du haut de la tribune avait, en 1845, sommé le gouvernement d'exécuter contre eux les vieilles lois de proscription. Le ministère n'avait pas repoussé la sommation ; la Chambre des députés l'avait ratifiée ; le roi Louis-

1. Nancy, 25 juin 1844.

Philippe avait déclaré ne pas vouloir « risquer sa couronne » pour les jésuites et le pape Grégoire XVI s'était prêté à lui épargner une telle appréhension : il avait détourné les jésuites d'opposer aux injonctions du gouvernement une résistance légale. Les défenseurs de la liberté d'enseignement avaient donc lieu de se demander quel usage l'Église pourrait faire de cette liberté si, le jour où elle l'obtiendrait, il lui était interdit de recourir en face de l'Université aux ordres religieux, à leur esprit de corps, à leur organisation puissante.

Les choses en étaient là, lorsque deux ans plus tard éclata la révolution de Février; la couronne fut brisée et l'Église resta hors d'atteinte ; l'émeute triomphante la respecta : modération sans exemple dans l'histoire de nos révolutions. Le successeur de Grégoire XVI en félicita l'orateur qui venait d'invoquer en faveur des jésuites, comme de toute autre institution catholique, la liberté; il remercia M. de Montalembert d'avoir « rendu par son éloquence le nom de Pie IX cher à un peuple généreux[1] ». La popularité que Pie IX s'était attirée par son attitude libérale préservait alors, en effet, à travers la tempête de 1848, la religion en France, et M. de Montalembert, en constatant cette popularité quelques jours avant cette tempête, avait revendiqué pour le drapeau arboré par lui-même et par ses amis « le droit d'être à l'honneur puisqu'il avait été à la peine[2] ».

Cependant, ce n'était pas seulement les vainqueurs qui s'inclinaient à ce moment devant la religion : les vaincus se tournaient aussi vers elle, comme vers une suprême sauvegarde. Dans la ruine de l'ordre politique qu'avait fondé la bourgeoisie, l'ordre social se trouvait menacé : la propriété était contestée, la famille ébranlée. C'est pourquoi les hommes soucieux de conserver la société française, telle qu'à travers plus d'un orage les siècles l'avaient faite, cherchaient pour elle dans l'Église un appui plus solide que tout autre. C'était la crainte sans doute qui ramenait ainsi vers les catholiques des politiques étrangers à leurs croyances : mais cette crainte réfléchie et légitime mérite, ainsi que l'a dit plus tard M. de

1. Bref du pape Pie IX au comte de Montalembert, — 16 mars 1848.

2. Discours, 11 janvier 1848. *Œuvres complètes*, t. I, p. 655.

Falloux, de n'être pas confondue avec la peur : ceux qui l'éprouvaient s'effrayaient, non pour eux-mêmes, mais pour la patrie, et, loin de fuir ou de courber la tête devant le péril, ils s'armaient pour le repousser[1].

En tout cas, la crainte des conservateurs fut moins éphémère et surtout plus efficace en faveur de la religion que la complaisance des révolutionnaires. Ceux-ci revinrent promptement à leurs instincts destructeurs : ils se déchaînèrent d'abord à Rome contre la papauté, avec une ingratitude incomparable, et, dès lors, ne ménagèrent plus l'Église nulle part. Les conservateurs, au contraire, persistèrent à redouter le péril social même après plusieurs victoires remportées, soit dans la rue, soit dans les scrutins, et, pour le conjurer, ils continuèrent de recourir à l'Église. Aussitôt après la chute du Gouvernement de Juillet, le 2 mars 1848, M. Thiers écrivait : « Quant à la liberté d'enseignement, je suis changé ; je le suis non par une révolution dans mes convictions, mais par une révolution dans l'état social... L'enseignement du clergé que je n'aimais point par beaucoup de raisons, me semble maintenant meilleur que celui qui nous est préparé[2]. » Et le lendemain de l'élection du prince Louis Bonaparte à la présidence de la République, il réitérait la promesse « de préparer, de soutenir et de voter une loi de liberté d'enseignement », en ajoutant : « Nous avons fait fausse route sur le terrain religieux, mes amis les libéraux et moi, nous devons le reconnaître franchement[3] ».

Pour instituer l'enseignement libre, l'accord entre d'anciens adversaires était donc possible, et il était indispensable. Si les catholiques s'étaient flattés que, parmi les libertés proclamées pêle-mêle et à l'aventure, celle qui leur était chère pourrait s'introduire sans conditions et sans restrictions, ils furent promptement détrompés. M. de Montalembert ayant proposé d'inscrire dans le préambule de la Constitution « le droit d'en-

1. Le Parti catholique, Discours et Mélanges, t. II, p. 20.

2. Lettre à M. Madier de Montjau, ancien conseiller à la Cour de cassation, publiée par tous les journaux, notamment par l'*Ami de la Religion*, dans son numéro du 18 juin suivant.

3. Comte de Falloux, *Mémoires*, t. I, p. 398 et 399.

seigner » sur la liste des droits naturels garantis aux citoyens au même titre que le droit de s'associer et le droit de manifester leurs pensées, cette proposition, mal accueillie, dut être retirée par son auteur afin d'éviter un échec funeste. Il fallut se contenter d'un article qui ne s'éloignait guère de la charte de 1830. Il était ainsi conçu :

« L'enseignement est libre. La liberté d'enseignement s'exerce selon les conditions de capacité et de moralité déterminées par les lois et sous la surveillance de l'État. »

Restait à débattre ces conditions, à régler cette surveillance. Tout dépendait désormais de la loi qu'il fallait faire dans le cercle ainsi tracé, et la tâche de la faire allait incomber à une assemblée nouvelle où nulle majorité ne pouvait se former en pareille matière, si les champions de l'Église et les champions de l'Université, les hommes habitués à suivre M. Thiers et ceux que M. de Montalembert avait menés au combat ne parvenaient à s'unir. La lutte devait se terminer comme se terminent d'habitude les luttes fécondes : par une transaction. M. de Montalembert ne tarda pas à le comprendre. Après avoir « fait la guerre et l'avoir aimée », il sut vouloir la paix. Mais en même temps il sentit qu'il avait trop longtemps et trop vivement combattu pour qu'il lui appartînt de la préparer. L'homme de guerre s'effaça devant le négociateur. M. de Montalembert poussa M. de Falloux au ministère : M. de Falloux, devenu ministre, appela à délibérer en commun et à traiter ensemble les représentants des intérêts divisés.

Dans ces délibérations tenues loin du public, entre hommes longtemps séparés les uns des autres et rapprochés tout à coup par l'imminence d'un commun péril, l'abbé Dupanloup, qui venait de publier un livre sur la *Pacification religieuse*, indiqua, justifia et fit accepter les conditions auxquelles l'Église pouvait souscrire ; M. Cousin, avec une opiniâtreté ardente et souple, soutint les privilèges de l'Université[1]. Enfin M. Thiers s'entremit avec une autorité prépondérante pour rétablir l'ac-

1 Le tableau vivant et fidèle de ces délibérations a été tracé par un ami dévoué de M de Montalembert, de M. de Falloux et de monseigneur Dupanloup, M. Hilaire de La Combe, à l'aide de leurs entretiens et d'un procès-verbal authentique et détaillé. — *Liberté de l'enseignement. — Les Débats de la Commission de 1849. — Discussion parlementaire et loi de 1850*. Paris, 1879.

cord au profit de la défense sociale. Sur un seul point, sur les jésuites, il gardait des ombrages : l'abbé Dupanloup les dissipa dans un débat suprême dont les témoins ne perdirent jamais le souvenir. En sortant, M. Thiers s'écria, — ceux qui l'entendirent l'ont attesté : — « Il a raison, l'abbé ! Oui, nous avons combattu contre la justice, contre la vertu, et nous leur devons réparation[1]. » Dès lors, la paix était faite, le traité conclu.

Aux termes de ce traité, l'enseignement de l'État était maintenu, l'enseignement libre pouvait être fondé. L'enseignement de l'État donné par l'Université devait être contrôlé par la société elle-même : il était soumis à des conseils où se trouvaient représentées l'Église, la magistrature, l'administration, la famille et la science, où étaient appelés soit à Paris, soit dans chaque département, à côté des membres même de l'enseignement et du ministre ou du préfet, des délégués de l'épiscopat, des cours de justice, des conseils généraux, de l'Institut. A ces conseils, tuteurs de l'enseignement officiel, étaient déférés les litiges auxquels pouvait donner lieu l'enseignement libre, assuré ainsi d'une juridiction indépendante. Des grades d'un accès facile[2] étaient seuls exigés des hommes qui prétendaient diriger cet enseignement, et si, néanmoins, ils se défiaient des jurys universitaires habitués à conférer ces grades, ils pouvaient les récuser et réclamer d'autres juges[3]. Sur les établissements libres, la surveillance de l'État était limitée au respect de la constitution et à l'observation des règles d'hygiène : les procédés d'éducation, les méthodes d'instruction en étaient affranchis. Enfin, nulle congrégation religieuse n'était exclue du droit d'ouvrir des collèges.

Telle fut cette transaction que l'on appela, dès lors, un concordat et que le Père Lacordaire a nommée plus tard « l'édit de Nantes du XIXe siècle ». Les débats du Parlement n'étaient

1. Comte de Falloux, *Mémoires*, t. I, p. 398 et 399. — Combien de fois aussi j'ai entendu monseigneur Dupanloup et M. de Falloux, échangeant leurs souvenirs avec M. de Montalembert, rappeler cette scène !

2. Le simple grade de bachelier et un simple certificat de stage dans un établissement d'éducation. Aucun grade n'était exigé des professeurs ou surveillants.

3. Un jury spécial nommé par le ministre, sous sa responsabilité, en dehors des jurys universitaires.

pas destinés à la modifier sensiblement. Elle en devait sortir telle qu'elle avait été dressée dans les pourparlers préliminaires entre hommes compétents. M. de Montalembert assista sans doute à ces pourparlers décisifs. M. de Falloux, qui lui attribuait toujours la conquête de la liberté nouvelle, ne manqua pas de l'y appeler. Il y prit, toutefois, peu de part : il estimait meilleur pour sa cause que d'autres se missent alors en avant. Mais, une fois le traité dressé, il l'approuva pleinement, il le soutint envers et contre tous. Le texte lui en ayant été montré avant d'être soumis à l'Assemblée, il écrivait dans son carnet : « 20 juin 1849. — Falloux me communique son projet de loi avec l'exposé des motifs sur la liberté d'enseignement. Il est excellent et je ne puis m'empêcher de lui envier l'honneur d'attacher son nom à un tel monument. *Tulit alter honores.* »

Quelques semaines après il ajoutait : « 3 août. — C..., avec sa préoccupation habituelle de moi, me fait de sérieuses réflexions sur la position *secondaire* que me fait aux yeux du monde catholique et politique mon alliance avec Falloux déjà pourvu de la première place. Je m'y résigne sans peine ; mon talent n'est pas supérieur au sien, au contraire ; et ma conscience m'interdit de me grandir en lui faisant opposition. »

Quoi qu'on puisse penser du jugement que M. de Montalembert portait sur lui-même, il faut reconnaître que sur cette question, il ne remporta pas alors à la tribune des triomphes capables de le dédommager de l'effacement qu'il s'imposait ailleurs. Soit qu'un tel débat fût épuisé pour lui, soit que sa parole accoutumée à braver les contradictions se prêtât mal à préconiser les accommodements, son discours dans la discussion générale de la loi trompa l'attente de ses amis. Lui-même le constate : « 17 janvier 1850. — Tout le monde me presse de parler. Je le fais, mais sans succès... Je suis souvent applaudi par la droite ; mais la gauche organise un système de conversations qui étouffent ma voix. Puis on trouve que je suis trop long... Bref, je ne réussis pas et je crains, d'après ce que me disent plusieurs amis sincères, d'avoir nui à la loi. »

Le lendemain, le débat se poursuivant, il se console en applaudissant M. Thiers :

« 18 janvier. — Les journaux du matin, sauf quelques

exceptions, ne confirment que trop ma défaite, imprévue pour tous et vraiment incompréhensible pour moi. Mais je suis glorieusement vengé par le discours magnifique de Thiers qui défend victorieusement la loi sans dire une parole qui puisse nous blesser ou qui ne nous aille pas. C'est bien l'auxiliaire et non le néophyte. Quand il s'est représenté la main dans ma main pour la défense commune de la société, il y a eu une approbation profondément sentie sur tous les bancs de la majorité. La loi est gagnée *quant à présent* par ce discours, et Falloux et moi nous sommes bien justifiés de notre confiance dans cet homme, étonnant et charmant malgré ses faiblesses et ses inconséquences. »

Ce ne fut pas la seule fois qu'au cours de cette délibération solennelle M. Thiers, placé à la tête de la commission de l'Assemblée qui avait approuvé la loi, donna à M. de Montalembert une si pure et noble jouissance. Le 23 février vint la discussion sur les jésuites, dont l'issue parut un instant douteuse, et que retrace en ces termes le carnet que j'ai sous les yeux. « Thiers, faisant plus que tenir parole, rétablit nos affaires et parle avec une admirable franchise et un admirable courage dans le sens dont nous étions convenus, en réclamant l'abrogation des ordonnances de 1828 et l'égalité devant la loi des jésuites avec tous les autres citoyens. Qui l'aurait cru il y a cinq ans, lorsque nous avons commencé la lutte, lorsque l'amendement du duc d'Harcourt à la loi de 1844 ne réunissait que six voix ? Les dernières paroles de M. Thiers sur la République donnent le signal d'une lutte de deux heures... Enfin, à sept heures et demie, on vote et nous obtenons l'énorme majorité de 450 voix contre 148, la plus forte qu'il y ait encore eue dans la discussion. Vraiment le triomphe est plus que complet et la grâce de Dieu bien manifeste. »

Désormais le dernier défilé où la loi pouvait trébucher était franchi. Elle fut adoptée dans son ensemble le 15 mars 1850 par une majorité où les anciens adversaires de M. de Montalembert à la Chambre des pairs, MM. de Broglie et Molé, figuraient au premier rang, où MM. de Rémusat, Casimir-Perier, de Malleville marchaient à la suite de M. Thiers et se rencontraient avec MM. de Riancey, de Kerdrel et de Melun.

Si M. de Montalembert, en appuyant cette loi parut, moins éloquent que d'habitude, jamais il ne mit au service de sa cause plus de clairvoyance et de désintéressement. La transaction n'avait pas obtenu d'abord parmi le clergé et les catholiques l'accueil qu'elle méritait. On continuait de ce côté à se défier de l'État, à redouter avec lui tout rapprochement. Si restreinte que fut sa surveillance, imposée d'ailleurs par le texte formel de la Constitution, on souhaitait encore la secouer. Surtout on s'effarouchait de la participation des autorités religieuses au gouvernement de l'enseignement officiel. Du fond de sa province, l'ami fidèle de sa cause et de sa personne que M. de Montalembert consultait de préférence en toute occasion, M. Foisset, le conjurait de ne pas accepter le projet sans l'amender. A Paris, le seul évêque qui siégeât à l'Assemblée, monseigneur Parisis, après avoir d'abord approuvé la loi, n'osait la voter. Au scrutin définitif il s'abstenait, et, quand cette loi dut s'exécuter, pour faire cesser les hésitations parmi les évêques, pour les déterminer tous à occuper la place qui leur était assignée dans les conseils de l'instruction publique, il fallut l'intervention de la cour de Rome auprès de laquelle prévalurent les avis conciliants et modérés. Quelles que fussent d'ailleurs les conditions de l'accommodement, les soldats que M. de Montalembert avait menés au combat n'étaient pas tous disposés à cesser le feu. Beaucoup avaient pris goût à la bataille ; il leur en coûtait d'y renoncer. C'est assez la coutume des hommes de guerre de chercher querelle aux hommes de paix, et, quand le chef des hommes de guerre devient lui-même homme de paix, quand le général accrédite et cautionne le négociateur, parfois les troupes mécontentes ne ménagent pas plus l'un que l'autre. Ainsi en fut-il au terme de la lutte pour la liberté d'enseignement. Dans le journal *l'Univers*, M. Veuillot s'éleva sans relâche contre la transaction, et lorsque enfin elle fut définitivement adoptée, lorsque la loi eut été promulguée, ce journal l'annonça en ces termes à ses lecteurs : « Grâce à la complicité de quelques catholiques, le monopole de l'État en matière d'instruction est aujourd'hui légalement consacré[1]. »

1. Numéro du 28 mars 1850.

Entre l'orateur et le journaliste longtemps associés pour la défense de la même cause, ce mésaccord est le premier qui ait éclaté publiquement. En même temps, du côté opposé, les adversaires de la transaction annonçaient la ruine à bref délai de l'Université.

L'expérience a prononcé, la loi de 1850 a démenti les craintes contradictoires qu'elle inspirait à sa naissance. A peine était-elle rendue, pourtant, que l'Empire en retranchait les clauses destinées à protéger l'un et l'autre enseignement contre l'arbitraire, déclarait les professeurs de l'État révocables au gré du gouvernement, substituait des conseils nommés par le gouvernement et pareillement révocables aux conseils électifs et indépendants qui devaient diriger l'enseignement de l'État, contrôler l'enseignement libre. Ainsi dépourvu de garanties, le régime inauguré en 1850 a subsisté néanmoins trente ans et plus, surtout grâce à la difficulté de le remplacer. L'enseignement de l'État a pu subsister, se perpétuer sans déchoir : l'enseignement libre, une fois institué, s'est développé, ramenant l'habit religieux sous les yeux de la jeunesse française, répandant dans les carrières publiques et dans les professions libérales plusieurs générations de chrétiens.

L'appui donné par M. de Montalembert à la transaction de 1850 lui coûta sa position à la tête de l'armée qu'il avait formée, qu'il vit se rompre et se tourner en partie contre lui, mais assura le succès de sa cause. S'il avait eu moins de perspicacité ou moins d'abnégation, si, après avoir lutté, il avait refusé de traiter, la lutte serait demeurée sans résultat.

C. DE MEAUX

LA VIE DE JOURNAL[1]

SCÈNES ET PORTRAITS

I

LE « GIL BLAS » DES FAMILLES

Je collaborais, un peu plus tard, à l'un de ces journaux qu'on appelle des « caves », et dont les confrères, cependant, reconnaissaient l'heureux début. Il était, comme on dit, « bien parti ».

Des multitudes de bandes multicolores avaient couvert, un matin, les murs et les palissades, les traversant et les balafrant dans tous les sens, et s'enroulant jusqu'autour des arbres, en cravates et en sautoirs. On ne distinguait pas bien d'abord ce qu'il y avait dessus, on approchait, et l'on y voyait alors des hiéroglyphes inconnus, de l'arabe, du chinois, du malgache ou du malais. Le lendemain, nouvelle pluie de bandes, mais avec des hiéroglyphes différents. Le surlendemain, même déluge, mais avec des caractères encore nouveaux, et toute la semaine ainsi de suite! Jaunes, bleues, vertes, rouges, oranges, sur les murailles, les colonnes, les portes condamnées, aux angles des maisons, sur les mâts d'échafaudages, les clôtures, les baraques, en travers des affiches, les bandes se renouvelaient continuellement, toujours avec d'autres hiéroglyphes, et montraient enfin, un jour, sous le vernis de

1. Voir la *Revue* du 15 août 1895.

colle fraîche dont les avait lustrées le colleur, un mot russe, puis turc, puis espagnol, puis italien, puis anglais, pour aboutir, en dernier lieu, à cette réclame parisienne:

LE SUCCÈS

JOURNAL DU MATIN

Paraîtra le..... etc...

Il était temps d'être éclairé, car on aurait pu finir par se demander si ce mot bref, mystérieux, et quasi monosyllabique, successivement traduit sur les murs dans toutes les langues, n'était pas, par hasard, le mot de Waterloo... C'était le nom d'un journal, et il y eut même alors une désillusion: on s'attendait à mieux, on ne savait à quoi, mais à quelque chose de plus; et *le Succès*, qui en avait eu un si grand alors qu'il ne paraissait pas, n'en eut plus aucun dès qu'il parut. Il était « bien parti »; il était même arrivé; seulement, il n'était arrivé à rien.

Le journal se rédigeait rue Grange-Batelière, et nous avions là, comme directeur, un garçon peu connu, modeste, mais aimable, et que nous appellerons Dupont, pour lui mettre un masque sûr. Très blond, très doux, rougissant, avec un œil bizarre qui rappelait celui de la chèvre, il trottinait sans bruit, d'un air très affairé, dans les bureaux plutôt mornes, et ne cessait pas de quitter son cabinet et d'y rentrer; il allait y prendre son chapeau, retournait l'y déposer, l'y reprenait, descendait, remontait, repartait, remontait encore, redescendait, vingt fois absent et présent dans la même heure, toujours pressé et surmené, mais toujours silencieux et toujours poli.

Nous nous demandions quelquefois :

— Comment trouves-tu Dupont?

On ne manquait jamais de répondre :

— Dupont?... Très gentil!

Et personne, en effet, n'était plus gentil que Dupont. Personne n'avait, comme lui, le « respect de l'écrivain », et le désir de l'abonné. Il avait conçu l'idée d'une feuille ingénieuse, d'une sorte de *Gil Blas* nouveau, mais d'un *Gil Blas* chaste, destiné à la clientèle timorée, gai, croustillant, et pouvant néanmoins aller partout. Il rêvait le *Gil Blas* des familles.

Le rêve était-il réalisable, ou devait-il rester un rêve? Une pareille conception n'avait-elle pas quelque chose de contradictoire? Ne pouvait-elle pas aussi être un coup de génie? En réalité, le *Gil Blas* des familles ne prenait que médiocrement. Dupont, cependant, pour attirer les familles, avait obtenu des concours comme ceux de Goudeau, de Maizeroy, et d'Armand Silvestre, les collaborateurs mêmes du vrai *Gil Blas*; mais les familles ne venaient pas, même avec ces collaborateurs-là. Il y a des « guignes » tenaces, et *le Succès*, malgré son nom, ou peut-être à cause de son nom, avait la « guigne ». Ses premiers fondateurs, en inondant Paris de bandes chinoises, russes, grecques et valaques, avaient dû s'adresser à la clientèle cosmopolite, mais la clientèle cosmopolite n'avait pas répondu aux bandes, et le journal de la rue Grange-Batelière, incompris de ce côté-là, s'était tourné d'un autre : il avait décidé d'égayer les familles, après avoir voulu éclairer l'Europe. Les familles, malheureusement, suivaient l'exemple de l'Europe, et ne répondaient pas non plus. La « guigne » s'entêtait, les lecteurs n'arrivaient pas, et je crois bien, en conscience, que nous n'en avions pas dix.

Aussi, la collaboration se trouvait-elle à des prix modestes, mais aimablement offerts, et c'était même là que triomphait la gentillesse de Dupont. On n'imagine pas avec quels égards, quels enveloppements délicats et quelles rougeurs de confusion, il vous remettait le prix d'une chronique. Il vous le glissait en confidence, comme dans une papillotte, et ne voulait même pas de reçu. C'était presque, avec lui, un plaisir de recevoir si peu!

Et puis, il y a une jouissance particulière à écrire dans les journaux qu'on ne lit pas. La conscience de parler au public est toujours accompagnée d'une tension et d'une fatigue. On sent les yeux sur soi, les oreilles qui vous écoutent. On craint de choquer, on ne sait pas si on plaira, on se demande si on sera compris. Tandis que, dans la bonne feuille sans lecteurs, l'indépendante « feuille de chou », celle que personne ne connaît ni n'achète, et qui ne va aux marchands que pour en revenir, comme Dupont ne quittait son bureau que pour y rentrer, dans celle-là, tout est bonheur. On y est comme dans sa chambre, en pantoufles, les volets



clos, les rideaux tirés. L'imprimerie, les machines, les vendeurs, les plieuses, le rédacteur en chef, tout le personnel et tout le train du journal ne sont là que pour le plaisir; la caisse elle-même n'est pas une caisse, et l'on a tout cela comme pour son privé, pour la satisfaction de voir tirer à un nombre mystérieux d'exemplaires des choses qu'on est aussi seul à relire qu'on a été seul à les écrire. C'est comme ces gâteaux qu'on fait chez soi, et qu'on ne trouve pas chez le pâtissier, c'est de l'imprimerie de ménage, de luxe, et c'est ce que nous avions chez Dupont. On avait vraiment chez lui la conscience d'y écrire pour soi.

— Vous m'apportez un article? vous demandait-il, toujours gentil... Est-ce un peu d'actualité?

— Pas du tout.

Il souriait.

— Ça ne fait rien, vous disait-il, et je ne vous demande même pas ce que c'est, je sais d'avance que c'est bien... Ça n'est pas trop *dur*?

— Si, un peu.

— Diable!

Puis, il reprenait philosophiquement :

— Bah! ça passera tout de même... Mais je vous en prie, n'est-ce pas?... En général, autant que vous le pourrez, pas trop *dur*... Ne faites pas trop *dur*... Nous voulons pénétrer dans les familles, et, alors, vous comprenez... Mais ne vous gênez cependant pas trop, allez-y !... Une certaine gaillardise, dans une certaine mesure, même pour les familles... Enfin!... Mais pas trop *dur*, pas trop *dur*!...

Et nous ne tarissions pas d'éloges sur Dupont. Nous répétions toujours :

— Dupont?... Charmant!... Dupont?... Idéal... Dupont?... Très gentil!...

En somme, une bonne maison. Un peu retirée, dans un local ténébreux, où la mélancolie d'un bec de gaz clignotait dans une antichambre grande comme des water-closets, sur un garçon de bureau à figure de nuit, dont toute la livrée était un vieux veston ; mais bonne maison tout de même, consolante, pleine d'agréments moraux, — et nous y exercions consciencieusement l'admirable journalisme qui

consiste à tenir le public au courant de l'histoire contemporaine en lui servant un conte de Boccace le matin d'une révolution, lorsque le garçon de l'antichambre nous reçut un jour d'un air étrange.

— M. Dupont est-il là?

Silence du garçon.

— Eh bien?... M. Dupont?... Est-il là, M. Dupont?

— M. Dupont, monsieur?

— Oui, M. Dupont.

— M. Dupont *n'est plus là*, monsieur.

— Comment! M. Dupont *n'est plus là*?

— Non, monsieur.

— Et où est-il?

Nouveau silence du garçon...

Et Dupont, en effet, n'était plus là.

La veille au soir, au moment où il s'y attendait le moins, deux employés de la Préfecture étaient venus lui offrir une place entre eux dans un fiacre.

Et pourquoi?

Dupont *faisait chanter*, ou la justice, du moins, l'en accusait. Il faisait chanter en douceur, sans y mettre les ongles, mais *faisait chanter* tout de même. Dupont *faisait des affaires*, Dupont avait une escopette! C'était même là, paraît-il, ce qu'il appelait « pénétrer dans les familles »; — et il avait encore pu voir, du fond de la voiture où il était parti pour le Dépôt, les restes des bandes turques, chinoises, marocaines, valaques et espagnoles, dont le délavage barbouillait toujours les murailles.

II

« LA REVANCHE »

Tout, cependant, n'était pas fini dans la maison, et le fauteuil directorial, si soudainement enlevé à Dupont, s'était trouvé, sans transition, occupé par Peyramont.

Une physionomie accentuée, Peyramont, et l'une des plus curieuses de la rue Grange-Batelière!

C'était un grand diable sec, violent, autoritaire, hâve, grandiloquent, tenant à la fois de Marat et de Don Quichotte, et qui éclatait d'un rire immense dès que vous commettiez une erreur de géographie. Il avait la passion de la politique extérieure, et ne parlait qu'alliances, traités, Balkans, Bosphore, Provinces rhénanes, Principautés danubiennes. Il vous emmenait toujours, dans la conversation, à Berlin ou dans le Caucase.

— Allez-vous au théâtre? demandait-il quelquefois à ses rédacteurs.

— Au théâtre?... Mais oui...

Il ricanait alors comme à un enfantillage, et disait en se frottant les mains :

— Vous allez au théâtre!... Qu'est-ce que vous pouvez bien aller faire au théâtre?... Vous feriez bien mieux de savoir ce qui se passe à Saint-Pétersbourg!

Mais il réservait surtout son mépris pour la musique, et ne contenait plus sa pitié quand on lui parlait de l'Opéra.

— Ah! ah! ah!... L'Opéra!... L'Opéra!... L'Opéra!... Il y a encore des gens qui vont à l'Opéra!... Après le traité de Francfort, nous allons encore à l'Opéra!

— Moi? lui lâcha un jour un de ses collaborateurs, je ne viens pas de l'Opéra, je viens « de chez Pilsen ».

Il avait poussé, à ce « chez Pilsen », un véritable rugissement, puis éclaté d'un rire encore plus vaste que d'habitude. Il se tordait sur son fauteuil, et répétait convulsivement, dans une hilarité où il rouvrait à chaque instant une bouche énorme :

— *Chez* Pilsen!... *Chez* Pilsen!... Mais Pilsen, mon cher ami... *Chez* Pilsen!... *Chez* Pilsen!... Mais Pilsen est une ville d'Autriche... *Chez* Pilsen!... *Chez* Pilsen!... C'est près de Marienbad, en Bohême... *Chez* Pilsen!... Alors vous venez de *chez* Pilsen?... Ah! ah! ah!... *Chez* Pilsen!... *Chez* Pilsen!... Ils viennent de *chez* Pilsen!... Ils se figurent, quand ils boivent de la bière de Pilsen, que le patron du café s'appelle Pilsen... *Chez* Pilsen!... *Chez* Pilsen!...

Peyramont n'engageait pas un reporter sans commencer par le soumettre à un examen méticuleux, et sans lui demander d'abord, d'un air qui guettait ironiquement ses bévues

sous quel degré de latitude se trouvait exactement Budapest ou Scutari. Il lui posait des « colles », le déroutait, l'interloquait, le tournait et le retournait sur ses questions comme sur un gril, et *le Succès*, après n'avoir contenu que des rigodons, n'avait plus donné ainsi que des consultations diplomatiques. Les rares et vagues lecteurs qui l'avaient peut-être acheté au début, intrigués par les fameuses bandes polyglottes, et que toute cette avalanche de langues étrangères, depuis le basque jusqu'au lapon, avait simplement conduits d'abord à lire l'histoire d'Anatole trompé par Ernestine ou d'Ernestine lâchée par Georges, n'entendaient plus parler maintenant que des traités de commerce et de M. de Bismarck. Nous étions bien encore deux ou trois fantaisistes qui glissions là des chroniques, mais on ne faisait que nous tolérer, sans consentir à comprendre notre utilité

— Allons, ricanait implacablement Peyramont, en voilà encore un qui fait des articles sur les théâtres!... Il doit aussi revenir de *chez* Pilsen, celui-là!... *Chez* Pilsen! *Chez* Pilsen!...

Et il n'était plus question que de chancelleries, de protocole, d'États neutres, d'incidents de frontière, d'intérêts nationaux, de Bulgares, de Monténégrins, et dans une note impertinente, sur un ton casseur, à la Cassagnac ou à la Rochefort. C'était une suite de cartels quotidiens adressés à des diplomates qui se trouvaient à deux mille lieues de là. Le rédacteur en chef du *Succès* le prenait avec les Excellences et les Majestés comme les échotiers du Boulevard le prennent entre eux, et tout se passait toujours en Irlande ou au Canada. Là où l'on avait lu, huit jours plus tôt : « J'entends les petits pieds de ma petite amie qui se dépêchent de monter en faisant : toc, toc, toc... », on ne lisait plus que des polémiques dans ce goût-là : « Si Sa Majesté Britannique se figure que nous allons la laisser tranquille, c'est qu'elle ne nous connaît pas. »

Le Succès, néanmoins, malgré ces allures comminatoires et terribles, n'arrivait pas à ces tirages qui intimident les monarchies, ni même à celui que les Magasins de nouveautés prennent au sérieux. La « guigne » s'acharnait, et le belliqueux Peyramont commençait à se décourager. Il allait bientôt devenir, à lui tout seul, son directeur, son administrateur,

son caissier, son secrétaire, son vendeur, et peut-être même son lecteur. On criait bien sa biographie à la porte de l'imprimerie, mais c'était lui qui passait pour l'avoir faite. Il comprit que la retraite s'imposait, finit par se démettre, et signa un jour son abdication, devant le garçon de bureau en veston, dans la petite antichambre où clignotait le bec de gaz... Mais il devait bientôt avoir son retour de l'île d'Elbe, et ne tardait pas à reparaître avec *la Revanche*, feuille de combat, dans de magnifiques bureaux, sur la place de l'Opéra.

C'était bien une revanche, et le titre seul était une trouvaille. On l'afficha, on le cria, on le promena sur de longues files d'hommes-sandwichs, et les acheteurs, cette fois, allaient peut-être se décider, quand tout fut encore perdu par un coup de grosse caisse de trop. La passion de Peyramont pour les Affaires étrangères s'était encore exaspérée, et l'on aperçut, un soir, aux fenêtres de son journal, cet extraordinaire transparent lumineux :

Un petit garçon en bourrelet, la culotte fendue, avec un bout de chemise lui pendant au derrière, plongeait son doigt dans un immense pot de confitures, et voulait l'en retirer pour le sucer... Mais une espèce de grand ogre maigre, éclatant de rire, avec des dents féroces, arrivait en même temps lui tirer les oreilles, et le marmot pleurait à chaudes larmes, en faisant d'horribles grimaces, sous la main du géant qui le corrigeait... Or, le bourrelet du moutard s'allongeait en forme de casque, on reconnaissait dessous une figure légendaire, et les deux personnages étaient d'ailleurs désignés par leurs noms. On lisait, sous le petit garçon : *M. de Bismarck*, sous l'ogre : *M. Peyramont*, et, sur le tout, cette légende épique :

A LA WILHELMSSTRASSE

M. de Bismarck veut encore mettre ses doigts dans les confitures, mais un gros monsieur, fort heureusement, se trouve là pour l'en empêcher.

Et *la Revanche*, hélas! fut comme revanche, ce que *le Succès* avait été comme succès.

III

PORTALIS

Le salon de la marquise de W... n'a pas abrité toute la presse, mais il en a vu passer la plus belle partie sous ses lambris turcs, et la marquise est peut-être la femme de France qui a le plus aimé l'esprit des journalistes, leur genre et leur société. Jolie femme, la marquise l'était vraiment, et comme le plus fin, le plus menu, le plus délicat des bibelots. Elle était aussi fort bonne femme, et pour tout le monde, mais surtout pour les journalistes. Il fallait renoncer à savoir tout ce qu'elle protégeait de gens de presse et de bas-bleus anglais.

— Comment, me dit-elle un jour, vous ne connaissez pas Portalis?... Mais ça n'est pas permis!... Vous ne l'avez jamais vu?

— Non, mais j'ai entendu parler de lui par un de ses amis.

— Par qui?

— Par M. de M...

— Vous connaissez M. de M...?

— Je l'ai rencontré.

— Mais c'est un bandit, celui-là!

— En effet.

— Et que dit-il de Portalis?

— Il l'admire énormément, et le regarde comme un homme de premier ordre. Il le considère comme capable de faire facilement fusiller cinquante personnes tous les matins pour son déjeuner.

— Ça, c'est peut-être exagéré... Un homme de premier ordre?... Oui, et, dans tous les cas, c'est quelqu'un... Quant à faire fusiller cinquante personnes pour son déjeuner tous les matins...

— Mais ça dépend de ce qu'on peut entendre par fusiller. Il y a les coups de fusil à la caisse...



— Oui, oui, me dit madame de W... en souriant, je sais bien, il y a ceux-là... Mais c'est égal... même entendu de cette façon-là... Et cependant... tenez... il y a tout de même un peu de vrai dans ce qu'on vous a dit... Mais que voulez-vous?... Il est si intelligent!... Je ne sais pas s'il a jamais fait fusiller personne pour son déjeuner, mais je veux vous faire dîner avec lui un de ces jours.

Quelques jours plus tard, en effet, à l'heure du dîner, nous étions cinq ou six dans le salon turc, invités par madame de W..., et l'on n'attendait plus que Portalis. Mais Portalis n'arrivait pas, il se faisait désirer, et la marquise finit par dire :

— Il est assommant!... Voilà huit heures... C'est toujours la même chose... J'en suis bien fâchée pour lui, mais nous allons nous mettre à table... Il ne vous en fait jamais d'autres!...

Elle donna l'ordre de servir, on passa dans la salle à manger, et nous allions entamer le potage, quand un grand monsieur mince, blond, le nez pointu et moqueur, à tournure d'Américain, avec un rire qui montrait les dents et où disparaissaient les yeux, entra derrière nous, vint tranquillement saluer madame de W..., lui déposa sur la main un baiser d'une sonorité ironique, et, riant toujours, mais toujours raide, s'excusa d'une voix de basse-taille qui rappelait celle de Méphistophélès dans la scène avec Dame Marthe. Nous n'avions guère fait encore que déplier nos serviettes, mais nous aurions pu être au rôti que le nouveau venu n'en aurait pas été plus calme. Il vous rappelait le mot de Balzac : « Il n'y a que les rois, les voleurs et les filles qui soient toujours partout chez eux. »

— Enfin, lui dit madame de W..., vous voilà!

Portalis se remit à rire, s'excusa encore avec une intonation méphistophélique, puis nous salua d'un salut sec, nous regarda tous impertinemment l'un après l'autre, comme pour bien s'assurer, avant de s'asseoir, des visages qui se trouvaient là, prit sa place, et on dîna.

Il causait peu, ricanait, et s'en tenait à des réflexions énigmatiques, dans les intervalles desquelles il laissait échapper des rires, ou se renfermait dans un mutisme voulu; mais

sa figure, ces rires et même ce mutisme étaient prodigieusement expressifs. Je ne me rappelle pas une seule de ses paroles, mais je vois toujours devant moi, comme à la lumière d'un réflecteur qui en aurait fouillé tous les replis, les détails bizarres de sa physionomie. Le nez n'était pas seulement pointu, mais aigu, comme affilé, et légèrement bifurqué du bout, terminé par une petite fourche railleuse. Les yeux, extraordinairement cachés et enfouis, luisaient comme des pointes d'aiguilles sous des paupières en pochettes, où ils dissimulaient encore leur braisillement derrière un perpétuel clignement de cils; et la bouche, là-dessous, dans la barbe blonde, découvrait ces dents qu'on y remarquait tout de suite, de jolies dents, blanches et brillantes, fines comme des perles. Il avait, par là, quelque chose de Rochefort. C'était encore une figure qui s'éclairait par en bas.

— Vous avez vu ses yeux? me demanda à la fin, en revenant au salon, mon voisin de table.

— Si j'ai vu ses yeux?... Ma foi, non!... Il les cache tellement bien!... On ne sait même pas s'il en a.

— Eh bien! m'apprenait alors mon voisin, il en a d'énormes, mais on ne les voit que lorsqu'il est en colère. Alors, seulement, il les ouvre bien. Il les ouvre comme des brasiers, comme des portes de haut fourneau... L'autre jour, quelqu'un est venu le demander au journal. Je ne sais pas trop ce que lui voulait l'individu, et ce qu'il pouvait bien y avoir entre eux, mais on avait à peine introduit le bonhomme, que Portalis l'empoignait, le jetait dehors, le tirait sur le palier, le traînait jusqu'à la rampe, l'enlevait comme un paquet par-dessus la balustrade, vous le maintenait là suspendu dans l'escalier par le collet de son paletot, et lui demandait de quelle façon il avait envie de descendre... Je vous réponds qu'à ce moment-là il avait des yeux!... Et ils n'étaient pas petits!.... Ils lui envahissaient la figure!...

Tout en écoutant l'histoire, je regardais le monsieur qui suspendait ainsi les gens dans les escaliers par le collet de leur paletot, mais il avait l'air bonhomme, très tranquille, très familier, et causait, dans un petit groupe, à l'autre bout du salon. Il continuait, d'ailleurs, à parler lui-même assez peu, et riait toujours de ce rire particulier qui lui mettait comme

un masque... Puis, je me retournai, et, un instant après, il n'était plus là... Je le cherchai des yeux... Il s'en allait... Il avait quitté la conversation, baisait discrètement la main de la marquise, et filait à l'anglaise, sans bruit, et sans qu'on le vît.

— Eh bien! me dit madame de W..., quelle impression vous fait mon ami Portalis?

— Votre ami Portalis?

— Oui.

— Quelle impression?

— Oui...

L'impression était mêlée... Cet homme-là, en effet, était certainement « quelqu'un », mais quelqu'un d'inquiétant. Il était trop grand, dissimulait trop ses yeux, ricanait trop, parlait trop peu, passait pour trop courir les femmes après avoir trop couru l'Amérique, et faisait, avec tout cela, des articles trop sentencieux. Il y avait en lui du Satan et du Yankee, du bellâtre et du conspirateur, du rastaquouère et de l'économiste... Que pouvait bien cacher, dans le creux de sa basse-taille, ce grand dépendeur de cervelas, venu du nouveau monde, et qui vivait dans le demi?

... Je ne le revis plus, mais je recevais, un jour, à cinq ou six ans de là, une mince brochurette jaune, soigneusement mise sous enveloppe, et portant cette couverture :

CHANTAGES DU « XIXe SIÈCLE »

HISTOIRES ÉDIFIANTES

SUR

M. A.-ÉDOUARD PORTALIS

Directeur politique du journal LE XIXe SIÈCLE, *ex-associé du sire de L..., banquier véreux et du banqueroutier, repris de justice, L...*

PAR

ALCESTE

Ancien rédacteur du journal LA CONSTITUTION

Et, en note :

En vente chez tous les bons citoyens et libraires, amis de l'honneur de la Presse française.

Je lus... Et la brochure « en vente chez tous les bons citoyens » jetait un jour singulier sur le convive de la marquise. Il y apparaissait dans une étrange perspective, et l'on y lisait même, entre autres choses, cette anecdote ténébreuse, d'ailleurs platement racontée :

... « M. Édouard avait en Seine-et-Oise un papa fort riche et une mère très débonnaire...

» La porte de la maison paternelle étant quelque peu barrée pour lui, ce fils prodigue entreprit d'en faire le siège par des moyens assez ordinaires dans un autre monde que le sien.

» Toujours est-il qu'une belle nuit des malfaiteurs s'étant introduits dans la demeure de la baronne Portalis, son coffre-fort ayant été défoncé, une intervention de la justice amena le commissaire de police de Versailles à faire une enquête pour découvrir les voleurs.

» Mais, presque aussitôt, l'intervention du magistrat devint inutile, car il dut déclarer à la famille que l'audacieux filou était de ceux que le Code pénal exonère de toute peine, et la famille Portalis se le tint pour dit... »

Était-ce bien vrai?... J'en doutais un peu, mais je pensais, en lisant cela, à l'histoire de l'escalier.

La vie de journal va loin... Peut-elle aller jusque-là ?

IV

UN ENFANT DE LA BALLE

Nous avions alors un confrère, le gros N...., qui tenait, comme on dit, état de maison, et dont la femme était charmante, bien qu'elle ne fût pas la sienne. La fausse madame N... était une belle « intellectuelle ». Elle avait de la lecture, de l'esprit, des goûts esthétiques, de jolis yeux noirs, et s'était fait, de l'appartement où ils recevaient nombreuse et brillante société, un cadre aussi joli qu'elle. Elle n'avait pas, toutefois, toujours vécu dans ce cadre-là, et je ne la revoyais

jamais sous le palmier de son atelier-salon, entre sa bibliothèque tournante et son paravent, sans évoqer de vieux souvenirs où se mêlait une certaine mélancolie.

Tout à fait à mes débuts, et plutôt même avant, je portais souvent des articles à une petite revue littéraire, imprimée sur la rive droite, et dont les bureaux étaient dans une logette de correcteur perchée presque sous les combles, au-dessus des machines de l'imprimerie. Cette logette avait bien sept pieds carrés, contenait une vieille table d'où s'élevaient des casiers, une chaise, et vous étiez reçu là par un grand et gros homme aimable, un géant bonhomme et poli, installé dans un vieux fauteuil de cuir crevé, et dont les moindres mouvements imprimaient à la case un inquiétant ébranlement. On le trouvait toujours occupé dans cette niche à l'expédition d'écritures pressées, griffonnant des lettres, marmottant des calculs, les manchettes et le devant de sa chemise tachés d'encre, coiffé d'une vieille casquette de voyage dans laquelle il se donnait impatiemment des coups de poing, et ne cessant pas d'envoyer en course un petit garçon bègue à menton de galoche, qui avait d'assez beaux yeux noirs.

— Victor, lui disait-il en le bousculant, tiens, tiens, porte vite encore cette lettre... Va, cours!...

Et Victor, qui était son fils, partait en courant, dégringolait l'escalier de meunier qui descendait de la logette, revenait un moment après tout haletant, et son père, alors, lui disait de nouveau, sans lui donner le temps de souffler :

— Tiens, porte-moi vite encore ce cliché!... Et dépêche-toi, nous sommes en retard... Cours, cours...

Le pauvre Victor partait, revenait, et repartait ainsi continuellement. Son père, quelquefois, lui accordait un répit, et Victor, alors, s'asseyait dans un coin, sur un tas de « bouillons », entre la table et la cloison, mais le répit n'était jamais long, et le géant ne tardait pas à le renvoyer en expédition en le rebousculant de plus belle :

— Allons, allons, allons! Mais dépêche-toi donc!... Mais dépêche-toi donc vite de porter ça! Allons, file!...

Ce géant écrivasseur et affairé, qui dirigeait si laborieusement la petite revue, et faisait si terriblement trotter son fils, était un nommé H..., très brave homme d'ailleurs, mais l'incar-

nation même de la vie paradoxale, et dont on ne pouvait guère soupçonner l'existence prodigieusement ballottée en le voyant dans sa logette, avec sa vieille casquette, au milieu de ses griffonnages.

Il tenait un peu de l'homme chimérique et exubérant qu'était Balzac. Comme lui, il avait, au physique, quelque chose de l'éléphant, et vivait de projets extraordinaires, d'illusions et de chimères ahurissantes. Sa fantaisie s'était d'abord exercée en province, dans des conceptions agricoles où il s'était ruiné, et dont la moins étonnante avait été l'invention d'un consommé au sainfoin pour les bestiaux. Il était ensuite venu à Paris, et s'y était lancé dans des entreprises d'art et de commerce. Il avait édité des aquafortistes, écrit des pièces, composé des pantomimes, fait du théâtre, du courtage, des romans, de la librairie, et fini par diriger une petite revue.

Il y avait, d'ailleurs, dans ce que ses innombrables métiers lui laissaient ainsi le temps d'écrire, le don d'une facilité et d'un style particuliers : une prose aimable et flexible, une sorte de polissonnerie patriarcale, et cette licence bénisseuse, dans lequelle excellaient les grands indulgents du XVIIIe siècle. Il parlait comme eux, voyait comme eux, pensait et contait comme eux. On voyait un gros homme pressé, barbouillant on ne sait quoi sur du papier de commerce, au milieu de boites à fiches et de bordereaux, comme un négociant surmené qui a peur de manquer le courrier, et l'on se demandait ce qu'il écrivait là? C'était des contes légers, d'un érotisme doux, ou des lettres intimes, d'une fluidité spirituelle, qui ne remplissaient jamais moins de cinq ou six pages et dont il inondait, du matin au soir, tous les gens qu'il connaissait plus ou moins. Il était certainement le plus grand épistolier de France. Ah! ses lettres! C'était une pluie! Et tout le monde la recevait, surtout les femmes! Car il était aussi grand coureur, et toujours papillonnant. Jeunes, vieilles, mûres, laides, belles, jolies, il aimait, désirait, admirait et confondait tout, et le pauvre Victor n'allait pas en course uniquement pour porter les épreuves chez les auteurs.

Presque chaque semaine, pendant huit ou dix mois, j'avais ainsi vu H... Ensuite, la Revue disparue, je ne l'avais plus rencontré que de loin en loin.

— Eh bien, lui disais-je alors, qu'est-ce que vous faites?

Il me répondait :

— Du roman.

Ou bien il tirait un échantillon de sa poche, et m'annonçait, en le glissant dans la mienne :

— Mon cher ami, la littérature chôme... Je représente, en ce moment, une grande maison de rhums et d'eaux-de-vie...

— Et Victor? lui avais-je demandé une fois.

Il m'avait dit :

— Il est soldat...

Comment, au bout d'une dizaine d'années, et cinq ou six ans après l'avoir complètement perdu de vue, avais-je encore retrouvé son souvenir aux soirées de N...?

De la façon la plus simple : la jolie madame N... était sa fille, et la revue, l'imprimerie, la logette branlante, le pauvre Victor dégringolant l'escalier, je revoyais tout cela en voyant madame N... au milieu de ses invités, dans son atelier-salon.

Qu'était, d'ailleurs, devenu son père, dont elle ne parlait jamais, et dont je ne lui parlais pas?

Était-il mort ou vivant?

La réponse à cette question m'arriva un jour, assez singulièrement, au moment où j'y pensais le moins.

Une après-midi, j'entendis sonner chez moi.

J'étais seul, j'allai ouvrir, et un jeune homme à l'air malheureux, un pauvre diable horriblement minable, me dit bonjour en souriant et en m'appelant par mon nom.

Il me semblait l'avoir déjà vu, je le regardais, et il finit par bégayer :

— Vous ne me reconnaissez pas?...

C'était Victor!

On était en hiver, il y avait un demi-pied de neige dans les rues, et le malheureux Victor n'avait qu'un vieux veston d'été, un pantalon troué, une mauvaise chemise sans cravate et un chapeau de paille. Il sentait la famine et le vagabondage, le pavé et le refuge de nuit, me regardait de son côté, en tortillant son chapeau, puis se mit tout à coup à suffoquer, et me dit en tirant une lettre de sa poche :

— C'est une lettre de mon père que je suis venu vous apporter.

Je reconnus tout de suite l'écriture. Elle avait, cependant quelque chose de tremblé; mais le style n'avait pas changé. C'était bien toujours le H... d'autrefois. Il me racontait des infinités de choses, philosophait, galantisait, me parlait de femmes, m'annonçait dans tout cela qu'il était paralysé, et me demandait, en terminant, si je ne pourrais pas trouver une place pour son fils.

— Ton père est paralysé? dis-je au malheureux Victor.

Il sanglota :

— Oui!

— Et toi, tu voudrais une place?

Il sanglota de nouveau :

— Oui!

Il pleurait comme un enfant, puis se baissa tout à coup, retroussa le bas de son pantalon, et, me découvrant une cheville grosse comme un boulet :

— Tenez, monsieur, tenez!... J'ai été au Tonkin, et j'ai reçu une balle dans le pied... Maintenant, je suis chez un patron où je porte des journaux dans une petite voiture... Mais mon pied me fait trop souffrir!... Quand il y a de la neige... ça me fait trop mal!... Si vous pouviez me trouver une place, monsieur!... J'ai ma petite voiture en bas, mais je ne peux plus marcher, je ne peux plus!...

Je ne savais quoi lui répondre, et j'éprouvais un affreux malaise. Une place? Laquelle? Comment? Chez qui?... Le mieux était de lui donner un secours et j'allai le lui chercher. Il le prit, me remercia, regarda ce que je lui mettais dans la main, et se mit à me dire alors, en riant tout à coup d'un rire enfantin, et comme tout ragaillardi :

— Ah! ah!... Vous rappelez-vous, monsieur, dans le temps, quand vous veniez à l'imprimerie?... Ah! ah!... J'en ai fait, de ces courses, j'en ai fait!... On peut vraiment dire que j'en ai fait... Et tous ces messieurs, les voyez-vous toujours?... Ah! ah!... Ils ont fait du chemin depuis ce temps-là!... Et ma sœur... Ah! ah!... Hé! hé!... ma sœur, monsieur!... Savez-vous qu'elle a divorcé, ma sœur?... Ah! ah!... Hé! hé!... Et puis, elle s'est mise avec M. N... Avec M. N... Ah! ah!... Hé! hé!... Mais je ne vais pas la voir... Je ne peux pas... C'est que je ne sais pas comment elle me recevrait...

Il commençait à me gêner, mais il s'arrêta court, cessa de rire, et, se remettant subitement à pleurer :

— Et puis mon père... monsieur, mon père... bientôt je ne vais plus le voir non plus !

— Tu ne vas plus voir ton père?

Il pleura plus fort :

— Mais non... non... non!...

— Mais pourquoi?

— Il va se marier !

— Ton père?

— Mais oui!... Et avec une jeune fille, monsieur!... avec une jeune fille!... Et ces jeunes filles sont si fières !

— Mais il est paralysé!

— Oh!... ça, ça ne fait rien, monsieur!

Et il finit par me dire dans un sanglot désespéré :

— Il se marie, la semaine prochaine, avec la rédactrice en chef du *Cerf-Volant* !

V

AUTRES FÊTES

Ancien proscrit de 48, ancien proscrit de 51, ancien proscrit de 71, et, pour tout dire d'un mot, ancien proscrit de profession, le père L... dirigeait une feuille austère où personne n'était payé. L'ancien proscrit, en revanche, vous invitait à ses vendredis, — car il avait ses vendredis, — et la mère L... et lui vous y régalaient, sur les onze heures, de certains petits gâteaux secs, régulièrement humectés d'un petit reginglet couleur de limonade, qu'on appelait, dans la famille, « le petit vin blanc de madame L... »

Un vieillard superbe, d'ailleurs, le père L..., avec une magnifique barbe de neige, mais d'où il vous soufflait, en vous parlant, une odeur avancée, en rapport avec ses idées!

Le vieux proscrit avait donc ses vendredis, et madame L..., une ancienne blonde couperosée, en faisait plantureusement les honneurs. On se débarrassait de ses paletots sur le palier,

entre les mains d'une bonne à figure opprimée qui vous remettait des numéros collectionnés dans les bureaux d'omnibus. Puis, on pénétrait dans un appartement bas, où s'empilait un monde plutôt mêlé. Il y avait là, du côté des hommes, des jaquettes et des vestons, des redingotes fatiguées, et quelques habits noirs. Dans le camp des femmes, les dames et les demoiselles avaient généralement les bras rouges; d'autres, l'air de quakeresses; et d'autres, des figures à venir de la *Boule Noire*. Quant à madame L..., on la retrouvait toujours sanglée dans une éternelle robe vert tendre dont les bruissements étaient excessifs, et le père L..., lui aussi, avait invariablement la même tenue : toujours en redingote de pasteur, avec la cravate blanche flottante, les souliers découverts à élastiques, et des pellicules dans le dos. Il vous recevait en vous serrant onctueusement les mains, les gardait dans les siennes, les élevait à la hauteur de sa barbe, vous souriait en fermant les yeux, et vous envoyait cordialement une chaude bouffée de son haleine, qui partait du fond du cœur. On causait « comité », « république », « révolution »; on s'appelait « cher citoyen », et les conversations affectaient une décence que semblaient démentir, jusque parmi les mères, certains yeux meurtris et flamboyants de personnes mûres. Puis, lorsque onze heures sonnaient, le vieux proscrit venait à vous, prenait un air papelard, vous envoyait un effluve, et vous disait, très affable :

— Voilà l'heure du petit vin blanc de madame L...

Il vous racontait, en même temps, pour la trentième ou la quarantième fois, comment ils récoltaient le petit vin blanc de madame L... dans leur propriété des Charentes, précisait bien qu'ils le faisaient eux-mêmes, qu'ils savaient « ce qu'il y avait dedans », et s'écriait, en frappant dans ses mains :

— Allons, à table, à table!... Qui veut du petit vin blanc de madame L...?

Puis, il passait dans la salle à manger, s'y installait avant tout le monde, introduisait sa serviette dans son gilet, étalait sa barbe dessus, et répétait, une bouteille à la main :

— Allons, allons, allons!... Qui veut du petit vin blanc? Qui veut du petit vin blanc?

Les dames, qu'il n'avait pas prévenues, finissaient pourtant aussi par arriver, mais ne trouvaient pas toujours de place, et

il leur disait alors d'un ton badin, en les laissant debout derrière sa chaise :

— Ah ! ah !... Vous êtes en retard, mesdames, vous êtes en retard... Tant pis pour vous, tant pis pour vous !... C'est comme dans les révolutions, les places sont aux premiers arrivants... Tant pis, tant pis, tant pis pour vous !... Vous ne goûterez pas du petit vin blanc de madame L... !

Et, levant la bouteille, faisant signe aux gens du journal, il leur criait en versant à la ronde :

— Allons, messieurs, allons ! Nous sommes les travailleurs, nous !... Allons, l'article de fond... Allons, les Tribunaux... Allons, les Faits-divers... Qui veut du petit vin blanc de madame L... ? Qui veut du petit vin blanc de madame L... ?

Le petit vin blanc, d'ailleurs, n'arrosait jamais que les plus frugales collations, les inévitables petits gâteaux secs, et l'hospitalité du vieux proscrit conservait ainsi son caractère rigoureusement diurétique, lorsqu'un certain vendredi, quelque temps après le carnaval, il nous dit, très mystérieux, au moment où l'on s'en allait, en nous soufflant au nez une de ces bouffées de brise pure qui fusaient de sa belle barbe comme une propagande :

— Dans trois semaines, messieurs... Dans trois semaines... Dans trois semaines...

? ?

Et, le vendredi suivant, toujours mystérieusement :

— Dans quinze jours, messieurs... Dans quinze jours...

? ? ?

Puis, le vendredi d'après, avec une nuance de triomphe :

— Messieurs, c'est dans huit jours... Ce sera le Vendredi Saint : nous mangerons un jambon !

Et il ricanait, tout heureux, avec un rictus glouton :

— Nous mangerons un jambon !... Nous mangerons un jambon !...

La presse ne constitue pas un monde, comme on le croit assez souvent, mais beaucoup de mondes différents, et c'est aussi dans un de ces mondes, mais où ne coulait pas le petit vin blanc de la mère L..., que je vis, un soir, un couple ébahissant, dont parlait alors tout Paris.

La soirée, contrairement à celles du vieux proscrit, était, comme on dit, *select*, avec un bon buffet, de bonne musique, beaucoup de gaîté, de fleurs, de *flirts*, de gens connus, de jolies femmes, de toilettes et de belles épaules, quand un homme replet et rasé, boutonné jusqu'au menton dans une sorte de lévite à petit collet, avec des lunettes d'or, un nez de bélier, et des cheveux bouclés de curé, l'abbé Loyson lui-même, l'ancien Père Hyacinthe en personne, entra, pendant un quadrille, conduisant à son bras une grande et funèbre femme en noir, qui avait une croix blanche sur la poitrine. L'abbé venait de rompre avec l'Église, s'était marié, et menait madame au bal.

Il y eut, à leur apparition, comme un refroidissement dans la température du salon, en même temps qu'une indéfinissable et contagieuse envie de rire. Ils marchaient lentement, d'un air inquiet, au milieu de figures narquoises qui se retournaient pour plaisanter, l'abbé semblant retenir un petit marmottement de bénédiction, et madame Loyson poitrinant sous sa croix. Ils faisaient penser, tous les deux, aux cercueils de *Lucrèce Borgia*, dans le souper de la Negroni.

Et les fêtes de Y...? Qu'en dire?...

Fêtes monstres, monstrueuses, immenses, étourdissantes, avec des tziganes, des ballets, des chants russes, des pantomimes, des symphonies d'instruments anciens! Et, pendant qu'il se rengorgeait à l'entrée du grand hall de son hôtel, qu'il baisait les mains des dames, qu'il étreignait celles des hommes, qu'il étouffait de vanité en voyant sa soirée encombrer le quartier de voitures, et que ses petits yeux clairs d'homme heureux se noyaient d'attendrissement devant tous les artistes, tous les journalistes, tous les reporters, tous les acteurs, tous les auteurs et toutes les actrices qui peuplaient ses salons et ses fumoirs, on tenait, en même temps, du haut en bas de ce même hôtel, dans ces mêmes fumoirs et dans ces mêmes salons, tout pleins de bibelots, d'amphores, d'émaux, de jades, de tapisseries, de marbres et de primitifs, des conversations comme celles-ci :

— Ah çà! combien sa fête peut-elle bien lui coûter?

— Combien?... Ah! par exemple, toi, tu peux te vanter

d'être encore naïf!... Combien?... Mais rien du tout!... Il paye en publicité.

— Comment, en publicité?

— Mais certainement, en publicité.

— Mais le buffet?

— Le buffet?... Mais c'est de la publicité!

— Mais les chanteurs?

— Les chanteurs?... Mais de la publicité!

— Et les fleurs?

— Les fleurs?.., Mais de la publicité!

— Et les tziganes?

— Les tziganes?... Mais de la publicité!... Mais il a enterré, il y a deux ans, son père en publicité!

— Comment, il a enterré son père en publicité?

— Mais parfaitement!

— Mais certainement!

— Mais absolument!

— Mais lis donc seulement demain le *X*... et tu y verras ces petits pains au foie gras de la maison Z..., que nous sommes en train de manger là!

— Eh bien! et ce champagne?... Nous le reconnaissons tous aussi... C'est celui d'Un Tel!...

— Celui d'Un Tel?

— Mais parbleu!

Une roulade de forte chanteuse perçait la rumeur à ce moment-là, et l'on se disait alors, tout en reprenant des petits pains de la maison Z..., et en buvant le champagne d'Un Tel :

— Ça, c'est Chose... de l'Opéra... C'est une petite série d'échos en première page pendant quinze jours.

A d'autres étages, on s'extasiait devant les bahuts, les faïences, les aiguières, les jacquemarts, les Watteau, les Boucher, les Delacroix, les Courbet. Tout était ouvert, on pénétrait partout, dans les boudoirs, les chambres à coucher, les cabinets de toilette; on y voyait resplendir les vaisselles les plus intimes; on s'ébahissait devant les cuvettes, on admirait les pots, on restait coi devant les lits.

— Et tout ça, disait tout à coup tranquillement quelqu'un dans la gaîté générale, c'est du chantage!... Il n'y a pas ici

un Tiepolo ou un Bernard Palissy qui ne mériterait pas au moins trois mois de prison!...

Y... lui-même, dans ces moments-là, passait quelquefois à proximité, entendait rire, et entrait tout rayonnant, tout enchanté qu'on s'amusât tant chez lui.

— Très bien, messieurs!... Très bien, très bien!... A la bonne heure!... Bravo!... Je vois qu'on ne s'ennuie pas!... Bravo! bravo!... Et comment ça va, cher ami?... Allons, tant mieux!... Bonsoir!... Bonsoir!... Et vous?... Et vous?... Ça va?... Ça va toujours?... Ça va comme vous voulez?... Et vous ne manquez de rien?

— Mais non!... Mais non!...

— On ne vous oublie pas?... Vous avez bien tout ce qu'il vous faut?

— Mais tout ce qu'il nous faut, mon cher, tout ce qu'il nous faut!

— Allons! Très bien! Parfait!... Bravo!... Amusez-vous!... Qu'on s'amuse!...

— Mais c'est ce que nous faisons.

— Bravo! Bravo!...

Dès qu'il était parti, la gaîté reprenait follement. Elle se déchaînait. On ne voyait plus un vieux Marseille sans évaluer immédiatement ce qu'il pouvait valoir de Mazas, et d'autres, pendant ce temps-là, se livraient ailleurs à des paris.

On criait en bas, en se lançant des défis :

— J'annonce M. Clément!

— Je parie que tu ne l'annonces pas.

— Je parie que si!

— Je parie que non!

— Je l'annonce!

— Tu ne l'annonces pas!

— Ça ne signifierait rien : on n'arrête pas pendant la nuit.

— Tant pis! je l'annonce tout de même!

— Tu ne l'annonces pas!

— Attends, tiens... Écoute!...

Et l'invité hurlait :

— MONSIEUR CLÉMENT!!

Mais « Monsieur Clément » se perdait dans le bruit, et n'égayait que les vingt-cinq ou trente personnes les plus

voisines. La musique et la rumeur noyaient tout, et Y..., toujours radicaux, n'entendait rien.

Toutes ces facéties un peu fortes, obstinément tirées du Code, ne lui frisaient-elles pas quelquefois pourtant les oreilles? On n'en aurait pas juré, mais il n'y paraissait pas, et sa figure, encadrée de ses longs favoris qu'effilaient fiévreusement ses doigts, ne quittait pas le sourire où elle nageait, un sourire de triomphe, un sourire de bonheur, où se fermaient à demi ses yeux, où se montrait le bout de ses dents, un sourire perpétuel, tendu, enflé, où il avait l'air d'être sur le point d'éclater, le sourire de l'homme blagué, mais toujours béat quand même, et d'autant plus fort qu'il n'a pas besoin d'estime. Y... était cet homme-là. Il est mort. L'a-t-on enterré sur les annonces?...

Toutes les fêtes, en sortant de celles-là, devaient sembler ternes. Et, cependant, même après les soirées de Y..., les déjeuners du docteur Préterre avaient encore leur mérite!

Pourquoi, d'ailleurs, ces déjeuners, et quelle raison Préterre, un de nos dentistes à la mode, avait-il de convier ainsi, chaque semaine, des fournées de journalistes à de copieuses dégustations? Pourquoi « régalait-il »? C'était son secret, et certainement le secret d'un honnête homme, mais il « régalait », et dans son établissement même de dentiste, tout retentissant des « ah! » de douleur et des gémissements des clients, pendant qu'on humait les ostendes et le chablis.

On rencontrait là des échantillons du monde entier, des gens de Montmartre et de l'Amérique du Sud, des acteurs, des députés, des chevaliers de la Légion d'honneur, des rosettes étrangères, des palmes académiques. Au plafond de la salle à manger, toute une ménagerie de bêtes empaillées, des lézards, des écureuils, des hiboux et des crocodiles planaient au-dessus des convives. On se rangeait autour de la table; et Préterre, debout, une longue liste à la main, sa moustache de vieux Gaulois lui pendant le long du menton, et son binocle au bout du nez, vérifiait d'abord à la ronde si tous les invités étaient là.

— Tout le monde est bien arrivé? *Le nombre s'y trouve bien?*... Messieurs, nous pouvons nous asseoir.

Et le déjeuner commençait...

Je me trouvais, une semaine, avec une vingtaine d'autres à l'un de ces déjeuners, et l'on venait de se mettre à table, quand Préterre, qui tenait sa liste, se pencha vers l'un de ses voisins, et lui demanda à l'oreille :

— Pardon, cher monsieur... Voulez-vous m'excuser? Mais rappelez-moi donc votre nom...

— .....

— Ah!... Merci... Oui, c'est vrai!

Puis, il se pencha de même vers l'autre :

— Pardon, cher monsieur... Je ne connais pourtant que vous... Mais comment déjà vous appelez-vous donc?...

— .....

— Ah!... C'est juste!

Puis, se tournant successivement vers chacun des deux :

— Messieurs, si vous voulez bien me le permettre?... Je vous présenterai l'un à l'autre... Monsieur... Monsieur... Je crois, si je ne me trompe, que vous ne vous connaissiez pas.

Le menu, d'ailleurs, était excellent, et les hiboux et les crocodiles planaient sur les meilleurs vins. Mais pourquoi étions-nous là? Personne ne se connaissait, et le docteur lui-même semblait ne connaître personne. On finit, cependant, par s'égayer peu à peu. Les cris et les « ah! » des clients arrivaient toujours, à travers les cloisons, des cabinets d'opérations, et Préterre, pendant ce temps-là, nous recommandait son Pontet-Canet :

— Goûtez mon Pontet-Canet!... Goûtez mon Pontet-Canet!

Au dessert, la gêne avait complètement disparu, et tout le monde sympathisait. On trinqua, et le docteur, après le café, réclama « un peu de silence » en tapant sur son assiette avec son couteau :

— Un peu de silence, messieurs, un peu de silence!...

Puis, il nous cria dans le tumulte :

— Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons faire le tour de mes ateliers.

On se levait, en même temps, au milieu d'un charivari de chaises et de vaisselle, dans une fumée à s'y perdre de vue; toute la bande défilait par un corridor, et nous arrivions à une salle où tournaient des machines et où ricanaient des

dentiers. On ne voyait plus là que des dents partout! Dents montées sur des pieds, exposées dans des vitrines, en chantier sur des établis, en réparation dans des étaux, recueillies dans des sébiles! Des molaires, des canines! Des gencives baignaient dans des cuvettes, des mâchoires traînaient sur le parquet.

Et Préterre nous demandait mystérieusement tout à coup :

— Avez-vous des pièces de deux sous?

— Des pièces de deux sous?...

— Oui, donnez-m'en une... Vous allez voir...

On lui en donnait une, mais il n'en voulait pas.

— Non... non... Pas celle-là!... Pas une pièce anglaise!... Une autre!

On lui en donnait une autre, mais il vous la rendait encore.

— Mais non, mais non, pas celle-là non plus!... Pas une République!... Une autre... Un Badinguet!... Avez-vous un Badinguet?...

On finissait par lui trouver un « Badinguet »... Alors, il le prenait, le faisait passer sous un marteau-pilon, l'en retirait tout allongé, et vous le montrait en vous disant :

— Regardez-moi la gueule de l'Empereur!...

Le brave Préterre était violemment antibonapartiste. Qui l'aurait cru? il aurait pu, lui aussi, faire un vieux proscrit, et le dentiste, chez lui, n'était que l'enveloppe du citoyen... Mais le dentiste, néanmoins, ne disparaissait jamais complètement, et, au moment de nous congédier, il nous devança dans l'antichambre, plaça son bras en travers de la porte, et nous dit en nous la barrant :

— Messieurs, on ne déjeune jamais ici sans emporter un petit souvenir.

Deux domestiques, en même temps, arrivaient avec des plateaux, nous distribuaient des petits volumes intitulés: *Soins de la bouche*, et lui-même, pendant cette cérémonie, tout en nous serrant la main, nous remettait à chacun une brosse à dents.

VI

LE CAFÉ DU JOURNAL

C'était un de ces petits cafés qui attiennent en quelque sorte aux journaux, et qui en sont comme les buvettes. Une dizaine de petites tables pouvant se relier par des rallonges, un billard sur un côté, un râtelier de pipes dans un coin, et, trônant au comptoir, une grosse dame blonde, frisée, grasse et comme soufflée, avec triple menton, de belles mains blanches, et des bras gros comme des mollets. Les rédacteurs, le soir, descendaient là comme chez eux, tête nue, en veston de travail, et passaient leur soirée dans l'établissement. Ils y avaient *leur* place, *leur* pipe, *leur* queue de billard, et venaient y faire leur poule ou leur *matador*, « en attendant l'*Haras* », qu'on leur apportait vers minuit.

J'avais rendez-vous un soir au petit café, et, ce soir-là, ces « messieurs du journal », comme les appelait la grosse dame, parlaient entre eux d'un confrère, d'un certain J..., du *Z*...

— Pourquoi donc, disait le « confrère » qui distribuait les dominos, nous amène-t-il toujours sa petite fille?

— Le fait est, disait un autre, qu'il finit par être embêtant... Il pourrait bien la laisser chez lui.

— Il n'a peut-être personne pour la garder, objectait un troisième.

— Ça doit être ça.

— Est-ce qu'il est marié?

— Mais non!

— Il n'a pas la mère?

— On ne sait pas.

— Il a toujours bien une maîtresse!

— Qu'il mette donc sa petite en pension!

— Il est contre l'internat.

— Alors, qu'il la mette n'importe où, mais qu'il ne nous l'amène plus ici!... Cette petite qui est toujours là!...

— Elle te gêne?

— Parfaitement!

— On ne se gêne pourtant pas beaucoup devant elle.

— Ça ne fait rien, elle nous gêne tout de même... Elle est là, tous les soirs, à regarder l'*Illustration*...

La discussion en resta là, car J.... du *Z*.... arrivait au même instant, suivi d'une petite fille qui lui ressemblait d'une manière surprenante. C'était sa réduction au quart, avec une robe courte, une natte et un chapeau tyrolien. Elle avait, comme lui, deux yeux noirs très rapprochés d'un nez pointu, une bouche mince, de grandes oreilles, et, avec cela, quelque chose de triste et de nocturne, de blafard, comme de lunaire. On pouvait lui donner une douzaine d'années, mais elle semblait encore plus petite que son âge, et le père, avec sa carrure, était exactement en homme ce qu'elle était en fillette. Mêmes yeux noirs, mais qui vous regardaient sous un binocle: même nez pointu, mais commençant à rougir; même bouche serrée, mais cachée dans une barbe; même déploiement d'oreilles, mais légèrement violaçantes; même fond de figure triste et pâle, blanchâtre, et comme enfarinée. J..., seulement, bombait plutôt la poitrine, et portait la tête en arrière, tandis qu'elle glissait comme une souris. Il ôta son chapeau et son paletot, et parut boutonné dans une redingote de professeur, le crâne vaguement dégarni. Puis, il alla au râtelier, y prit une pipe, l'alluma, et commença une partie de billard avec ceux qui ne faisaient pas le *matador*, pendant que la petite s'installait seule à une table, et se mettait, en effet, comme on l'avait dit, à feuilleter l'*Illustration*.

On ne peut pas imaginer la sensation que l'on éprouvait devant cette enfant, installée là dans ce café, comme sont installées les filles aux tables des cafés de nuit. Elle avait presque leur figure, leur teint cadavérique, leur patience professionnelle, et leur immobilité. On n'évitait, pour elle, aucune plaisanterie, aucune histoire, aucune gravelure, aucune grossièreté... Et elle ne bronchait pas, regardait son journal, en tournait simplement les pages, et une tristesse particulière vous prenait à ce spectacle, vous saisissait, vous pénétrait comme une bruine.

Vers minuit, cependant, l'*Havas* arriva.

Alors, on laissa les dominos, on rangea les queues de billards : J..., du *Z*..., remit son chapeau et son paletot, la petite referma l'*Illustration*, et tout le monde, en s'en allant, défila devant la grosse dame dont le sourire s'épanouit, et qui salua dans ses mentons.

Faut-il vous l'avouer?... J'avais, jusqu'alors, ignoré J..., du *Z*..., mais je pris goût à ses articles, à dater de cette soirée-là, et je les lis même encore quelquefois.

Eh bien ! J..., du *Z*... est un austère, et il y a même en lui du protestant. Il conseille le parlement, déplore la décadence, et présage la durée des cabinets. J..., du *Z*... parle à l'Europe !

Mais il a beau se désoler de l'affaiblissement des caractères, signaler « les points noirs », prévenir le pape qu'il le surveille, et dénoncer au ministère ce qui se passe dans les sacristies, je ne vois jamais derrière le pape, « les points noirs », les sacristies et l'affaiblissement des caractères, que le petit café où l'on jouait aux dominos, les pipes, la grosse dame blonde, les joueurs de *matador*, et la pauvre petite fille pâle, au teint de nuit, au nez pointu, qui écoutait tout, immobile, en regardant l'*Illustration*, pendant qu'on causait entre hommes.

MAURICE TALMEYR

POÉSIES

I

PAREILLE AU FEU

L'enfant n'est pas encore et le vieillard n'est plus :
Pour vivre ce n'est pas assez que l'homme naisse
Et l'on ne doit compter dans les jours révolus
Que les jours consumés au temps de la jeunesse.

De l'ombre initiale on monte peu à peu ;
A peine a-t-on gagné le faîte il faut descendre :
La vie humaine, hélas ! est telle que le feu,
Qui commence en fumée et qui finit en cendre.

II

HYMNE A VICHNOU

— *Danse sacrée des bayadères* —

Que ma danse et mon chant, rythmés par le tambour,
T'éveillent, roi des Dieux, qui brilles sous cent voiles !
Vers toi, comme un parfum, s'élève mon amour,
Jeune homme au corps d'azur et couronné d'étoiles !

Porté par le serpent, tu vogues, radieux,
Et tout renaît dans le sillon de ton navire;
L'astre allume sa flamme aux splendeurs de tes yeux,
Et la beauté du monde est prise à ton sourire.

O rives de la mer où dorment les oiseaux!
Gloire du jour qui fuit en effeuillant des roses!
Doux frissons du matin glissant dans les roseaux!
Aromes du printemps! Charme de toutes choses!

C'est Lui qui brille en vous, Lui, l'unique beauté,
Lui l'amour tout-puissant, Lui l'attrait des caresses,
La pudeur de la vierge et l'âpre volupté,
Lui, le dieu bleu, seigneur de toutes les ivresses!...

Ah! prends-moi comme on cueille une gerbe de fleurs!
Ainsi qu'un fer rougi qui boirait la rosée,
Comme le vent qui passe en essuyant des pleurs,
Absorbe, amant divin, mon âme et ma pensée!

III

VARIATIONS

SUR *AFFINITÉS SECRÈTES* D'*ÉMAUX ET CAMÉES*

Dans les temps, je me le rappelle,
Quand j'étais tigre, ivre de faim,
C'était toi la tendre gazelle
Qui fuyais au désert sans fin.

Pour vivre il me fallait ta vie,
Un désir fou creusait mes flancs
Et je t'ai longtemps poursuivie
Sous le feu des midis brûlants.



Par jungle et val, bois et clairières,
Sur tes pas j'allais sans répit:
Et près des haltes familières
J'ai guetté dans l'ombre tapi.

Au bord de la source où, furtive,
Pour boire, tu penchais le front
Sur le frisson frais de l'eau vive,
Enfin je t'ai prise d'un bond;

J'ai saisi ta chair pantelante
Pour la dévorer au soleil;
Tu râlais sous l'étreinte lente,
Et je buvais ton sang vermeil.

Le goût m'est resté sur les lèvres:
C'est pourquoi, lorsque je te vois,
J'éprouve en d'inquiétantes fièvres
La faim farouche d'autrefois,

Une très âpre convoitise,
Un si poignant et fol amour
Que d'un espoir j'ai la hantise :
C'est d'être la proie à mon tour...

Mais, hélas! en tes yeux étranges
Palpite encor l'ancien effroi :
Tu te souviens, car tu te venges,
Et je fus moins cruel que toi!

JUDITH GAUTIER

BAKOUNINE

ET

L'INTERNATIONALE A LYON

— 1868-1870 —

I

C'est en septembre 1868, à Berne, au deuxième Congrès de la Ligue de la paix, que je vis pour la première fois Bakounine. Le Congrès comptait une forte minorité socialiste : cinq Français, Élisée Reclus, Victor Jaclard, Aristide Rey, un ouvrier parisien nommé Bedouch, et moi; le révolutionnaire russe Joukovsky, le positiviste Wyrouboff, le député italien Fanelli, ancien colonel de Garibaldi, et ses compatriotes Tucci et Gambuzzi. Bakounine nous organisa en un groupe.

Il ne parlait pas encore d'« anarchie » : mais il proclamait hautement la nécessité d'une propagande collectiviste, et la vanité des réformes libérales et des révolutions politiques que poursuivait la Ligue de la paix. Il rompit alors ouvertement avec des républicains éprouvés et respectés tels que Chaudey, Barni, Vogt, Lemonnier, Ribolli, Amand Goegg. Il fit adopter par notre minorité une déclaration nettement collectiviste, par laquelle nous nous séparions de la Ligue de la paix, et nous adhérions aux résolutions votées la semaine précédente à Bruxelles par le Congrès de l'Internationale.

Quelque temps après, Bakounine se fit inscrire à l'Internationale de Genève. Il y fut bien accueilli, mais n'y eut jamais une influence prépondérante. Sa propagande fut mieux écoutée dans le Jura bernois, où un jeune professeur suisse, James Guillaume, agissait en faveur de ses idées : le Locle, la Chaux-de-Fonds, Sonvillier marchèrent bientôt avec lui. Mais la Suisse ne suffisait pas à « l'ouvrier en révolution »; il lui fallait un théâtre plus vaste. L'Internationale de Lyon, avec laquelle il se mit en relations vers la fin de 1868, lui fournit le champ d'action qu'il rêvait.

***

Elle avait été organisée en 1865 par un ouvrier nommé Perrachon, ami de Tolain, de Fribourg et de Limousin. Au premier moment, bon nombre de républicains lyonnais, assez peu socialistes pour la plupart, y avaient adhéré, et avaient ainsi formé une section relativement puissante. D'autres républicains lyonnais, qui se réunissaient chez l'avocat Ferrouillat, depuis député, ne cessèrent de représenter à ceux de leurs coreligionnaires qui s'étaient affiliés à l'Internationale, que cette nouvelle forme d'agitation ne pouvait que distraire le peuple de l'action essentielle à leurs yeux, qui devait tendre uniquement au renversement de l'Empire; que d'ailleurs cette organisation en groupes avait le grave défaut de signaler d'avance à Bonaparte, pour un coup de filet éventuel, les hommes dangereux. Les premiers internationaux lyonnais se laissèrent bien vite convaincre, et, au mois de décembre 1866, dans une réunion privée tenue à la Croix-Rousse, ils convinrent qu'il fallait se tenir à l'écart de l'Internationale.

Cette résolution, naturellement, ne fut point du goût de tout le monde, et, l'année suivante, l'Internationale lyonnaise fut relevée et réorganisée par mes amis et moi. Cette fois, elle était bien résolument sociale et les visées politiques étaient reléguées à l'arrière-plan; mais de nouvelles divisions se produisirent bientôt. Les internationaux lyonnais consommèrent la plus grande partie de leur énergie en accusations et en calomnies sans cesse renouvelées. Tout était à

refaire à la fin de 1868, lors du passage à Lyon de Benoît Malon, qui venait de Genève.

Malon était alors des nôtres, ainsi que beaucoup d'autres, sans être nullement anarchiste. Les doctrines respectives des divers agitateurs n'avaient pas été encore énoncées avec une précision qui permît à chacun de choisir son drapeau. Il existait alors entre un certain nombre de révolutionnaires de tous pays, fort peu d'accord sur le fond, une union secrète appelée « la Fraternité internationale ». Bakounine l'avait fondée jadis à Londres avec un petit groupe d'intimes; elle comptait parmi ses membres Garrido, Tallandier; plus tard Elisée Reclus, Malon, Aristide Rey, y étaient entrés avec les meilleurs auxiliaires russes, suisses et italiens de Bakounine. Cette « Fraternité », dont les pactes étroits et les allures solennelles semblaient promettre le plus bel avenir de solidarité et d'action révolutionnaire, ne tarda pas à se désagréger. Presque aussitôt après son retour de Genève et de Lyon, Malon s'éloigna de Bakounine. Il y eut même des froissements singuliers entre Elisée Reclus et Bakounine, qui reprochait au futur géographe de l'avoir traité de « cosaque enivré de champagne ». La fameuse « Fraternité », qui devait être éternelle, fut complètement oubliée et, parmi ceux de ces « frères » qui existent encore aujourd'hui, il en est qui affectent d'avoir à peine connu leurs compagnons d'alors.

Après l'échec définitif de la « Fraternité », au début de 1869, Bakounine, impatient d'agir, et d'agir enfin ouvertement dans le sens de la révolution sociale par l'anarchie, fonda l'*Alliance internationale de la démocratie socialiste*. Il s'agissait, non plus, comme le voulaient Blanqui et Karl Marx, de mettre la main sur les pouvoirs publics, mais de travailler à la destruction des États, de leurs administrations, de leurs institutions politiques et juridiques, en vue de faire place rase à l'ordre social nouveau. Le but immédiat de l'Alliance était d'introduire en tous pays l'idée nouvelle et surtout d'organiser des groupes d'hommes énergiques et intelligents, qui, le moment venu, seraient les leviers de la révolution internationale. Le comité dirigeant de la nouvelle association comprenait Bakounine, James Guillaume, Joukovsky, Mrockovsky, Lenkiewicz, Fanelli, Fritz Heng et moi. Elisée Reclus n'en était pas. Benoît

Malon en était exclu : Bakounine, avec sa brutalité impérative et intolérante, le jetait par-dessus bord, comme « traître sans le vouloir et sans le savoir, par faiblesse et par vanité ».

Le programme de l'Alliance a été publié plusieurs fois, et est connu. Il différait trop peu du programme commun de l'Internationale pour que cette nuance fût comprise, même des affiliés. Aussi ne se forma-t-il que de rares noyaux d'adhérents, dans les sections lyonnaises de l'Internationale, et à Marseille, autour d'André Bastelica. Bakounine ne se souciait pas d'exposer au grand jour les moyens pratiques d'action auxquels, suivant lui, il fallait avoir recours. Il s'en tenait volontiers, dans les programmes destinés au public, aux généralités théoriques les plus vagues. Ce n'est que dans les réunions tout intimes du comité fondateur, des fidèles éprouvés, dans ce que Bakounine appelait le *Sanctum sanctorum*, qu'il était question de choses plus graves et plus immédiatement menaçantes pour l'ordre public.

Bakounine visait alors à détruire chez ses adeptes les vestiges de moralité et de sentimentalité bourgeoise dont leur conscience était encore embarrassée, et il déclarait volontiers, comme d'autres avant lui, que la grandeur du but à atteindre justifiait tous les moyens. Il disait, en souriant d'un gros sourire gouailleur qui jetait comme une flamme sur sa face large, embroussaillée d'une barbe grise, inculte et rare : « Il faut déchaîner les mauvaises passions. » C'est-à-dire que, pour lui, il n'y avait pas de mauvaises passions, et que tous les instincts, tous les appétits étaient également légitimes. Ce qui ne l'était pas, c'était que les uns se servissent de leurs facultés supérieures pour satisfaire leurs propres besoins et empêcher les autres d'en faire autant.

Il avait, comme Jean-Jacques Rousseau, une tendance à justifier la nature et à accuser la société. Il ne voyait que le dessus des choses, des êtres mauvais qui en oppriment d'autres, à l'aide d'une organisation sociale faite pour eux seulement et qu'il qualifiait d' « artificielle », c'est-à-dire opposée aux lois de la nature. Comment les lois de la nature avaient-elles permis originairement aux hommes primitifs d'entrer dans le cycle de la fatalité historique où naissent toutes les iniquités et toutes les douleurs sociales, il ne s'en

préoccupait pas. Il se bornait à s'indigner, et de cette indignation sortit la propagande par le fait.

Il est hors de doute que Bakounine approuvait et recommandait la révolte individuelle contre les bourgeois, jusqu'à les dépouiller et les tuer s'il le fallait, à condition que ces exécutions d'un genre spécial fussent faites au profit de la cause. Il s'irritait contre l'italien Fanelli et contre d'autres de ses amis à qui ces procédés répugnaient, et les traitait, avec une pitié où se mêlait pourtant un fonds de sympathie, de « natures chevaleresques ».

L'année 1869 vit croître l'agitation socialiste avec des directions assez divergentes. A Paris, l'Internationale, acceptée comme une alliée par les radicaux ennemis de l'Empire, et préparant, sans le vouloir, les voies à une république modérée et ennemie du socialisme, se laissait entraîner par Rochefort, Flourens et les autres dans la lutte politique dont Malon était le partisan et à laquelle Varlin se ralliait volontiers. Elle perdait ainsi sa principale raison d'être, qui était d'organiser le peuple pour qu'il pût se développer et affirmer ses aspirations économiques et sociales, en dehors de toute influence des partis politiques, monarchiques ou républicains, qui visent uniquement à absorber à leur profit particulier les forces sociales et intellectuelles du pays. Au contraire, à Lyon et à Marseille se formaient de vastes fédérations ouvrières qui ne subissaient plus en aucune façon l'influence des notoriétés républicaines, quelque radicales qu'elles fussent. A Lyon, plus de vingt sociétés ouvrières s'étaient ralliées au noyau central de l'Internationale, qui désormais devenait une puissance dont les républicains devaient à regret supporter le développement inattendu. La situation était à peu près la même à Marseille, avec un peu moins de tiraillements toutefois entre républicains et socialistes.

Autour de ces deux villes se formaient d'autres centres moins importants, mais qui témoignaient de l'intensité de la propagande. Par exemple, l'un des anarchistes stéphanois qui, beaucoup plus tard, attirèrent l'attention, était membre de la section de Saint-Étienne. A Rouen, sous l'active impulsion d'Émile Aubry, l'Internationale avait également acquis une certaine importance, mais l'*Alliance* et Bakounine y étaient à peu près inconnus.

C'était donc à Lyon surtout, puis à Marseille, et dans les régions qui avoisinent ces deux villes, que Bakounine commençait à avoir de l'influence. Au quatrième Congrès de l'Internationale, tenu à Bâle en septembre 1869, il y eut, par les soins de l'*Alliance*, accord complet entre Bakounine, délégué de Lyon, et les autres délégués lyonnais, marseillais, parisiens, jurassiens, italiens et espagnols. Les Belges, parmi lesquels figuraient De Paepe, Brismée, Hins, s'étant joints à ce groupe, le vote sur la propriété collective ne fut point selon la conception marxiste défendue par Liebknecht, Rittinghausen et autres Allemands, mais selon les vues anti-étatistes de l'*Alliance*. Quant aux proudhoniens, représentés à ce Congrès par Tolain, Chemalé, Langlois et d'autres Parisiens, ils n'étaient plus désormais qu'une infinime minorité, sans influence dans l'Internationale.

A partir du Congrès de Bâle, les événements se précipitèrent. L'Internationale fit partout, et particulièrement dans le sud-est de la France, des progrès considérables. Et dans toute cette région, les hommes de l'*Alliance* étaient réellement à la tête du mouvement, comme en Espagne et en Italie. Mais comme l'*Alliance* ne proclamait pas encore l'anarchie dans toute sa rigueur et avec toutes ses conséquences; comme les masses, surtout en France, se montraient rétives à une propagande aussi contraire aux vieilles traditions jacobines ou parlementaires de la démocratie française; comme les chefs français de l'*Alliance* n'étaient pas eux-mêmes très imbus de la doctrine ou mieux de l'esprit de Bakounine, l'entente, malgré tous les efforts, ne fut jamais complète.

En novembre 1869, James Guillaume vint à Lyon avec un certain Sentiñon, personnage mystérieux d'origine allemande, qui se disait Espagnol, dont on ne sut jamais le véritable nom, et qu'on avait accueilli parce que Bakounine, à qui il avait raconté sous le sceau du secret l'énigme de sa vie, avait répondu de lui. Bastelica, venu exprès de Marseille, se trouva aussi au rendez-vous, ainsi que d'autres révolutionnaires. Ces entrevues furent certainement fructueuses. Mais on aurait eu besoin de les multiplier, ce qui était difficile. Ce Sentiñon poursuivit son voyage jusqu'en Espagne, y resta quelque temps, puis revint à Lyon où il assista à quelques

réunions, et retourna en Suisse. Plusieurs fois encore, ce furent des émissaires très sûrs, russes ou suisses, et, parmi les premiers, quelques femmes dévouées, déjà condamnées ou surveillées en Russie comme nihilistes, qui vinrent apporter à Lyon la pensée des frères étrangers, et arrêter soit des moyens d'action, soit des systèmes de correspondance.

Quelques-uns des nôtres allèrent aussi à Genève. Je m'y rendis moi-même plusieurs fois en 1869, et j'y restai chaque fois quelques jours chez Bakounine. Une fois, j'y trouvai le proscrit russe Netchaïeff, à qui Bakounine donnait aussi l'hospitalité.

En dépit de toutes ces allées et venues et de copieuses discussions, malgré tant de travail déjà accompli en commun, il s'en fallait de beaucoup qu'on fût complètement d'accord. Bakounine aurait voulu que toutes les individualités disparussent, fondues dans une organisation collective anonyme. Au fond, il n'était pas plus matérialiste que spiritualiste, et il avait un sentiment du devoir, dont l'analyse psychologique serait fort curieuse, mais non pas facile. On devait se sacrifier entièrement pour l'idée, sans aucunes visées personnelles. L'intérêt, reconnu par Karl Marx, d'accord sur ce point avec les physiocrates, comme le seul mobile possible de l'homme, ne devait point exister parmi les révolutionnaires bakouniniens. Ils devaient être, comme les nihilistes, des chrétiens des premiers siècles, moins la foi en Dieu et l'espérance du paradis, mais des chrétiens non résignés allant jusqu'à l'emploi de la force.

Les Italiens et les Espagnols s'élevaient assez facilement à la conception de ce genre d'héroïsme sans éclat et sans compensation ; mais les Français ne pouvaient s'y habituer, et Bakounine nous reprochait toujours de viser à l'effet, de vouloir jouer un rôle, d'aspirer à nous faire admirer.

II

Avant d'aller plus loin, je placerai ici quelques extraits de lettres de Bakounine, qui, mieux que toutes les explications



possibles, permettront au lecteur de se faire une idée de l'état d'esprit des premiers propagateurs de l'anarchie.

Voici ce qu'il m'écrivait le 7 février 1870, en parlant des nihilistes russes qu'il nous donnait comme exemple :

« Ah ! mon cher, comme ces garçons travaillent, quelle organisation disciplinée, et sérieuse et quelle puissance d'action collective où toutes les individualités sont effacées, renoncent même à leur moi, à toute réputation, à toute gloriole et à toute gloire, prenant seulement pour elles les risques, les dégoûts, les privations les plus dures, mais ayant avec cela la conscience d'être une force et de faire peur !

» Tu n'as pas oublié mon jeune sauvage (Netchaïeff). Eh bien, il est de retour, il a fait des exploits tels, que chez vous on ne voudrait pas y croire. Il a souffert horriblement : pris, battu, à demi mort, puis délivré et recommençant de plus belle. Et ils sont tous comme cela. L'individu a disparu, et à la place des individus la légion invisible, inconnue et partout présente, partout agissant, mourant, et renaissant chaque jour : on en arrête par dizaines, ils renaissent par centaines. Les individus périssent, mais la légion est immortelle et chaque jour plus puissante, parce qu'elle a poussé de profondes racines dans le monde des mains noires et tire de ce monde une masse de recrues.

» Voilà l'organisation que j'ai rêvée, que je rêve encore et que je veux pour vous. Malheureusement, vous en êtes encore à l'héroïsme individuel, à l'action des forces individuelles, aux effets dramatiques et aux institutions historiques. C'est pourquoi la puissance vous échappe, et, de l'action, il ne vous reste que le bruit.

» Ne m'écris-tu pas que je puis devenir si je veux le Garibaldi du socialisme ? Je me soucie fort peu de devenir un Garibaldi et de jouer un rôle grotesque. Mon cher, je mourrai et les vers me mangeront, mais je veux que notre idée triomphe. Je veux que les masses humaines soient réellement émancipées de toutes les autorités et de tous les héros présents et à venir. Je veux, pour le triomphe de notre idée, non l'exposition plus ou moins dramatique de ma propre personne, non *une* puissance, mais *notre* puissance, la puissance de notre collectivité, de notre organisation collective,

en faveur de laquelle je suis tout prêt, le premier, à abdiquer mon nom et ma personnalité. Mon cher, le temps des individualités historiques et brillantes est passé, et c'est tant mieux. C'est le vrai gage du triomphe de la démocratie. Vois avec quelle rapidité les individualités sont absorbées, dévorées par ce géant à plusieurs millions de têtes qui s'appelle le peuple. Et encore une fois, tant mieux !

» Étudie bien le caractère de notre époque. Il y a opposition caractéristique de la masse contre toute autorité et contre tout indidu qui voudrait s'imposer. La machine à voter est lasse de tous les programmes, et, quand elle n'aura plus de patience, il n'y aura plus ni d'ordre, ni d'intérêt publics. Et qu'est-ce qui doit prendre sa place, *pour que l'anarchie révolutionnaire n'aboutisse pas à la réaction?* L'action collective d'une organisation invisible répandue sur tout le pays. Si nous ne formons pas cette organisation, nous ne sortirons jamais de l'impuissance.

» Toi qui aimes à penser, n'as-tu jamais réfléchi à la cause principale de la puissance et de la vitalité de l'ordre des jésuites? Veux-tu que je te nomme cette cause? Eh bien, c'est l'effacement absolu des individus, des volontés, dans l'organisation et dans l'action collectives.

» Et je te le demande, pour des hommes réellement forts, passionnés et sérieux, est-ce déjà un si grand sacrifice? C'est le sacrifice de l'apparence à la réalité, de la vaine gloriole à une puissance réelle, de la parole à l'action. C'est ce sacrifice que je demande à tous nos amis et dont je suis toujours prêt à donner le premier exemple. Je ne veux pas être Moi, je veux être Nous. Ceci, je le répéterai mille fois, et c'est à cette seule condition que nous triompherons, que notre idée triomphera. Eh bien, ce triomphe, c'est mon unique passion. »

Dans une autre lettre, datée de Genève, 1er avril 1870, il me disait, à propos de la division des sections suisses en deux camps, qui allaient se trouver aux prises au prochain Congrès national de la Chaux-de-Fonds :

« Outre son importance locale, la bataille qui va se livrer à la Chaux-de-Fonds aura un immense intérêt universel. Elle sera l'avant-coureur et le précurseur de celle que nous devons livrer au prochain Congrès général de l'Internationale.

» Voulons-nous la grande politique du socialisme universel ou la petite politique des bourgeois radicaux, revue et corrigée au point de vue des ouvriers bourgeois?

» Voulons-nous l'abolition des patries bourgeoises et des États politiques et l'avènement de l'État universel, socialiste et unique?

» Voulons-nous l'émancipation complète des travailleurs ou seulement l'amélioration de leur sort? Voulons-nous créer un monde nouveau ou replâtrer le vieux?

» Telles sont les questions que nous devons étudier et préparer pour le prochain Congrès. Vous, section lyonnaise, proposez-les à Londres. De notre côté seront les Espagnols, les Belges, les Italiens, les sections des montagnes de la Suisse et, j'espère, la majorité des Français. Et nous aurons contre nous, non les instincts ouvriers, mais les coalitions et les sociétés des chefs du parti de la démocratie socialiste et, sous l'influence de ces mêmes chefs allemands, en grande partie juifs, c'est-à-dire exploiteurs et bourgeois, y compris l'école de Marx, nous aurons aussi contre nous les délégués anglais et américains. Serrons donc nos rangs et préparons-nous au combat. Car il y va du triomphe de l'Internationale et de la Révolution. »

Ensuite, il ajoute:

« M. Liebknecht continue d'en agir perfidement avec moi et en général avec tous les révolutionnaires russes. Il a réimprimé, il est vrai, mon *Appel aux jeunes Russes* et la lettre de Netchaïeff, mais en même temps il a publié contre nous un article à la fois stupide et infâme écrit par un drôle qui s'appelle Borkheim, un petit juif, instrument de Marx. Remarque que tous ces ennemis, tous ces aboyeurs contre nous sont des juifs; Marx, Hess, Borkheim, Liebknecht, Jacoby, Weiss, Kohn, Outine et beaucoup d'autres sont des juifs. Tous appartiennent à cette nationalité remuante, intrigante, exploitrice et bourgeoise, par tradition et par instinct. Marx, le plus distingué parmi eux, possède une grande intelligence. Mais il faut avouer en même temps que c'est un fort mauvais coucheur, un caractère détestable, vaniteux, irascible, jaloux, susceptible, sournois, perfide et capable de grandes violences et intrigant au possible, comme le sont d'ailleurs

tous les juifs. J'ai commencé une série de lettres en réponse à tous ces aboyeurs juifs et allemands. Je veux en finir avec eux. La première lettre, déjà terminée, se traduit en allemand et sera envoyée au *Volkstaat*, journal de la démocratie socialiste des ouvriers allemands, rédigé par Liebknecht. Après quoi, je la ferai paraître en français dans *la Marseillaise* et dans *le Progrès*, du Locle. Attire, je te prie, sur ces lettres l'attention des amis. »

Et plus loin il revient à la question de l'organisation révolutionnaire anarchique qui lui tenait si fort à cœur.

« Tu me dis toujours : Nous sommes d'accord sur les points principaux. Hélas ! mon ami, je crains beaucoup que nous ne soyons en désaccord parfait sur ces points. D'après tes dernières lettres et les dernières nouvelles que j'ai reçues de toi, je dois penser que tu restes plus que jamais le partisan de la centralisation de l'État révolutionnaire ; tandis que j'en suis plus que jamais l'adversaire, et ne vois de salut que dans l'anarchie révolutionnaire dirigée sur tous les points par une force collective invisible, la seule dictature que j'admette, parce que seule elle est compatible avec la franchise et la pleine énergie du mouvement révolutionnaire.

» Ton plan révolutionnaire se résume en ces mots : Aussitôt que la révolution éclate à Paris, Paris organise provisoirement la commune révolutionnaire. Lyon, Marseille, Rouen et autres grandes villes se soulèvent simultanément et envoient à Paris leurs délégués révolutionnaires qui forment ensemble une sorte de Convention nationale ou de comité de Salut public pour toute la France. Ce comité décrète la révolution, décrète l'abolition du vieil État, la liquidation sociale, la propriété collective, organise l'État révolutionnaire avec une force suffisante pour réprimer la réaction intérieure et extérieure. — N'est-ce pas là ton idée?

» *Notre idée, notre plan est tout opposé*. D'abord, il n'est pas du tout prouvé que le mouvement révolutionnaire doive absolument commencer à Paris. Il n'est pas impossible du tout qu'il commence en province. Mais supposons que, conformément à la tradition, ce soit Paris qui commence. Paris, selon notre conviction, n'a qu'une initiative toute négative, c'est-à-dire franchement révolutionnaire à prendre, celle de

la destruction et de la liquidation, non celle de l'organisation. Si Paris se soulève et triomphe, il aura le droit et le devoir de proclamer la liquidation complète de l'Etat politique, juridique, financier et administratif, la banqueroute publique et privée, la démolition de toutes les fonctions, de tous les services, de toutes les forces de l'État, l'incendie ou feu de joie de tous les papiers et actes publics ou privés, afin que les travailleurs réunis en associations et qui auront fait main basse sur tous les instruments de travail, capitaux de toute sorte et bâtiments, restent armés et organisés par rues et par quartiers. Ils formeront la fédération révolutionnaire de tous les quartiers, la commune directrice. Et cette commune aura le devoir de déclarer qu'elle ne s'arroge pas le droit de gouverner et d'organiser la France, mais qu'elle appelle le peuple de toutes les communes, soit de la France, soit de ce qu'on nommait jusqu'à cette heure l'étranger, à suivre son exemple, à faire chacune chez soi une révolution aussi radicale, aussi destructive pour l'État, pour le droit juridique et pour la propriété privilégiée. Elle invitera ces communes, françaises ou étrangères, après avoir fait cette révolution, à venir se fédéraliser avec elle, soit à Paris, soit sur tel autre point qu'on voudra, où elles enverront leurs délégués pour faire une organisation commune des services et des rapports de production et d'échange, organisation nécessaire pour établir la charte de l'égalité, base de toute liberté, charte absolument négative par son caractère, précisant beaucoup plus ce qui doit être aboli à présent que les formes positives de la vie locale, qui ne peuvent être créées que par la pratique vivante de chaque localité. On organisera en même temps une défense commune contre les ennemis de la Révolution aussi bien que la propagande active de la révolution et la solidarité pratique révolutionnaire, avec les amis de tous les pays contre les ennemis de tous les pays.

» En un mot, la révolution doit être et doit rester partout indépendante du point central, qui doit en être l'expression, le produit, et non la source, la direction et la cause.

» Il faut que l'anarchie, le réveil de la vie spontanée, de toutes les passions locales sur tous les points, soient aussi grands que possible, pour que la révolution soit et reste

vivante, réelle, puissante. Les révolutionnaires politiques, les partisans de la dictature ostensible, une fois la révolution ayant obtenu un premier triomphe, recommandent l'apaisement des passions, l'ordre, la confiance et la soumission aux nouveaux pouvoirs établis. De cette manière, ils reconstituent l'État. Nous, au contraire, nous devons fomenter, éveiller, déchaîner toutes les passions, nous devons produire l'anarchie, et, pilotes invisibles au milieu de la tempête prolétaire, nous devons la diriger, non par un pouvoir ostensible, mais par la dictature collective de tous les *alliés*. Dictature sans écharpe, sans titre, sans droit officiel, et d'autant plus puissante qu'elle n'aura aucune des apparences du pouvoir. Voilà la seule dictature que j'admette. Mais pour qu'elle puisse agir, il faut qu'elle existe et, pour cela, il faut la préparer et l'organiser d'avance; car elle ne se fera pas toute seule, ni par des discussions, ni par des expositions et débats de principes, ni par des assemblées populaires.

» Peu d'*alliés*, mais bons, mais énergiques, mais discrets, mais fidèles, mais surtout libres de vanité et d'ambition personnelle, des hommes forts, assez sérieux, ayant le cœur et l'esprit assez haut placés pour préférer la réalité de la force à ses apparences vaniteuses. Si vous formez cette dictature collective et invisible, vous triompherez; la révolution bien dirigée triomphera. Sinon, non! Si vous vous amusez à jouer aux comités de Salut public et à la dictature officielle, ostensible, vous serez dévorés par la réaction que vous aurez créée vous-mêmes.

» Cher ami, j'admire beaucoup les instincts généreux et l'intelligence si ouverte des ouvriers français, mais je crains beaucoup leur tendance à l'effet, aux grandes scènes dramatiques, héroïques et bourgeoises.

» Beaucoup de nos amis, parmi lesquels je te range, se préparent à jouer un grand rôle dans la prochaine révolution, celui d'hommes d'État de la révolution. Ils se promettent de devenir les Danton, les Robespierre, les Saint-Just du socialisme révolutionnaire, et ils préparent déjà les beaux discours et les coups d'éclat qui doivent étonner le monde. Ils se feront naturellement des masses populaires un marchepied, un piédestal pour leur ambition démocratique, pour leur gloire. Ils

feront, pour le salut de tous, du gouvernement, de la dictature, de l'État. Illusion ridicule et déplorable ! Ils ne feront que de la vanité, et ne serviront que la réaction. Ils seront eux-mêmes la réaction.

» Rappelle-toi bien ceci, mon ami et mon frère : le mouvement socialiste actuel, tout opposé en cela au mouvement politique qui ne tend qu'à la domination et à l'exaltation des individus, le mouvement de l'émancipation populaire ne comporte pas le triomphe et la dictature des individus. Si les individus triomphent, ce ne sera plus du socialisme, ce sera de la politique, ce sera l'affaire des bourgeois, et le mouvement socialiste sera perdu. S'il ne périt pas immédiatement, ce seront les individus ouvriers ambitieux et glorieux, les dictateurs en herbe qui feront un fiasco terrible.

» Il n'y a plus qu'un seul pouvoir, une seule dictature dont l'organisation soit salutaire et possible, c'est cette dictature collective et invisible des *alliés*, au nom de notre principe, et cette dictature sera d'autant plus puissante, je le répète encore, qu'elle ne fera montre d'aucun pouvoir officiel ni d'aucun caractère ostensible. Mais pour la former, il faut des hommes réellement forts, élevés par leur intelligence et leur cœur au-dessus des ambitieux vulgaires, et qui soient assez sérieusement ambitieux pour ne vouloir que le triomphe de leur idée, non celui de leur personne, et pour préférer la puissance réelle aux apparences de la force, pour comprendre enfin que notre siècle est celui des forces collectives, non celui des forces individuelles, et que la collectivité broiera tous les individus qui voudront s'imposer à elle.

» Ton intelligence est trop grande pour ne pas comprendre tout cela, mais ton cœur et ton caractère seront-ils à la hauteur de ton intelligence? Voilà la question. Qu'est-ce qui l'emportera en toi? L'amour de la justice et de l'égalité, ou le désir de te trouver dans une pose historique? Auras-tu la force de vaincre en toi-même ce charlatanisme italien, que tu considères comme un excellent moyen pour magnétiser les masses, cette manie de poser et cette soif de la gloire qui te tourmentent encore aujourd'hui ?

» Tu vois, je te parle avec le laisser-aller d'un ami et d'un frère, qui se croit en droit de tout dire, parce qu'il se sent

dans le cœur un amour immense pour toi, et qui, tout en reconnaissant une grande dose d'individualisme en toi, compte sur ton intelligence et sur ton cœur, qui sont encore plus grands que tes défauts, qui, en un mot, a foi dans ton amitié. Si tu me la gardes après avoir lu cette lettre, je me féliciterai de te l'avoir écrite.

» Encore un mot pour répondre à certaines idées fausses que tu te fais parfois de mon rôle éventuel. Tu as vraiment trop bonne opinion de moi, cher ami. Sois certain que je me connais bien et que je ne trouve en moi-même aucune des qualités ni même des défauts nécessaires pour constituer un héros, et d'ailleurs je ne me soucie pas le moins du monde de me faire un nom historique.

» Sais-tu à quoi se réduit toute mon ambition? Elle est grande, mais elle ne vise ni à la gloire ni au bruit. Elle consiste tout entière dans le désir de vous aider à former cette force collective invisible, qui seule pourra sauver et diriger la révolution. »

III

Une observation est nécessaire pour bien voir dans les profondeurs du mouvement socialiste. Blanqui a connu très peu d'ouvriers, Karl Marx pas beaucoup plus, et Bakounine n'a guère mieux exploré le monde des travailleurs. Pourtant, tous trois ont eu une grande action dans ces milieux. Mais ils l'ont eue beaucoup plus indirectement que directement ; ils se sont servis pour cela d'intermédiaires, et ces intermédiaires étaient bien rarement de véritables ouvriers. Pour Blanqui, pour Karl Marx surtout, qui étaient des révolutionnaires politiciens, l'extrême bout de la démocratie actuelle, voulant arriver à son tour et, comme ses prédécesseurs, se servir aussi à son profit de tout l'outillage politique, cela n'offrait pas un très grand inconvénient. Ils étaient quand même dans la tradition. Ils passaient, ils passent encore, pour ainsi dire fatalement, dans l'action politique à la suite du radicalisme, avec lequel, bon gré mal gré, ils conservent toujours des accoin-

tances. Il se trouve là une route battue vers laquelle ils ont naturellement accès. Mais Bakounine, qui ne voulait respecter aucune tradition, qui voulait un mouvement spontané, et qui, cependant, voyant beaucoup plus dans son imagination que dans la réalité les éléments de cette spontanéité, voulait les éveiller, les fomenter à l'aide de l'action, ou, comme il dit lui-même, de la dictature invisible des *alliés*, devait rencontrer et rencontra, en effet, beaucoup plus de difficultés. Ses amis, qui ne devaient point frayer avec les radicaux d'aucune nuance, ni conserver aucune illusion gouvernementale, se trouvaient fort dépaysés parmi des masses chez qui l'habitude d'être gouvernées est bien autrement forte que le besoin d'affirmer des droits dont elles n'ont qu'une idée confuse.

Les *alliés* n'avaient, pour agir sur le peuple, que leurs principes, qui paraissaient aussi étranges aux ouvriers qu'aux bourgeois, et leurs facultés personnelles, leurs qualités morales étaient une supériorité comme une autre, aussi antipathique qu'une autre à la démocratie.

Bakounine comptait sur l'instinct révolutionnaire du peuple. Or, il se trouva que l'instinct révolutionnaire du peuple est peu de chose. Bien des amis de Bakounine durent convenir plus tard que si le peuple n'est pas attiré, dominé par une force qui existe déjà sans lui et en dehors de lui, il se soucie assez peu des agitateurs les mieux intentionnés, et même, s'il les voit déployer uniquement dans les milieux ouvriers une grande puissance intellectuelle qui, par conséquent, ne peut appartenir qu'à lui, la première idée qui lui vient n'est pas d'en profiter et de se liguer avec elle, mais bien de la jalouser et de la suspecter. Son irritation contre cette supériorité désarmée se produit même beaucoup plus immédiatement et plus facilement que contre celle qui a des moyens de s'imposer.

Bakounine supposait que le peuple ne déteste que la dictature à panaches, à allures officielles, l'individualité qui recherche la lumière et le bruit. Certes, il la déteste, mais, comme elle excite en lui des craintes et des espérances, il louvoie avec elle, la combat d'une façon intermittente et finit toujours par s'en accommoder.

L'expérience prouva aux *alliés* que le peuple ne tolère

point les dictatures invisibles, parce qu'il n'accepte jamais une supériorité intellectuelle, même très amie, très naturelle, très inoffensive, qui se prive de tout moyen extérieur de s'imposer.

Ce ne sont point les persécutions qui ont fait échouer l'Alliance, c'est le fait qu'elle ne pouvait être comprise et suivie que par des hommes d'élite sans ambition personnelle.

Ces hommes, précisément parce qu'ils étaient bons, dévoués, sincères, comme les voulait Bakounine, n'avaient aucune action sur les fameuses « mauvaises passions » qu'il fallait soulever. C'est contre eux, au contraire, qu'elles commençaient d'abord à se soulever, et quand les plus actifs d'entre eux eurent constaté que les mauvaises passions ne sont pas utilisables pour des réformateurs idéalistes, la grande action collective rêvée par Bakounine prit rang parmi les utopies abandonnées sur les nombreuses routes de traverse, où l'esprit humain s'est toujours égaré avant d'arriver à une synthèse.

C'est pourquoi, après 1871, les hommes de l'anarchie, moins nombreux, ayant perdu leurs principaux moyens d'action, leurs espérances les plus chères, finirent par s'aigrir, par perdre de vue les grandes lignes de l'idée, et, se rabattant sur de petits groupes irrités, excentriques, y donnèrent libre carrière à leurs rages déçues, et, comme pour trouver une compensation à leur impuissance et prendre une sorte de revanche, se persuadèrent qu'il ne leur restait d'autre moyen d'action que la propagande par le fait. Voilà la vraie cause des attentats anarchistes.

IV

L'année 1870 semblait devoir être décisive pour éclairer la marche et le développement de l'Internationale et déterminer son véritable caractère.

Avec ses nombreuses sections encore mal soudées entre elles, incohérentes, sans habitudes fixes, ses conseils de composition et de forme instables, et surtout la grande division

qui s'annonçait entre l'école de Marx et celle de Bakounine, elle avait en elle bien des causes de faiblesse et bien des germes de mort, mais elle avait prodigieusement grandi, elle était partout, elle était une puissance.

L'Empire, inquiet, n'ayant plus aucun espoir d'attirer à lui le mouvement ouvrier, dont le développement subit l'avait surpris, commençait à entretenir des agents secrets dans les comités directeurs. On en eut la preuve à Lyon, quand fut publiée, après le 4 Septembre, la liste des agents secrets de la police impériale trouvée à la Préfecture.

Les internationaux français, redoutant les divisions menaçantes, inquiets de l'attitude du gouvernement, et tous d'accord, même les Parisiens, pour ne pas laisser absorber l'agitation socialiste par l'agitation politique, convinrent de réunir à Lyon une grande assemblée populaire, où viendraient des délégués de toutes les sections françaises, afin d'établir une entente sérieuse sur la marche à suivre.

Nous voulions y faire venir Bakounine, mais il sentait que le terrain n'était pas encore assez préparé, que son programme intégral différerait trop encore des idées les plus avancées qu'on pût accepter en France. Ce n'était pas, selon lui, du haut d'une tribune publique, devant des milliers d'auditeurs, trop imprégnés encore des idées et des habitudes chères aux républicains et aux démocrates d'État, qu'il pouvait lancer convenablement le formidable feu d'artifice de ses théories nouvelles. Il ne fallait pas exposer l'anarchie à un échec. Il remit son voyage à Lyon à plus tard et se borna à envoyer un manifeste.

Cette réunion eut lieu le 13 mars 1870. Paris y était représenté par Varlin, qui présida la réunion; Marseille envoya Bastelica et Pacini; Rouen délégua Aubry; Saint-Étienne, Dijon, Vienne, Aix, Elbeuf, la Ciotat étaient aussi représentés. Les sections des montagnes de la Suisse envoyèrent Schwitzguebel, membre de l'Alliance.

Je ne veux pas rapporter ici les discours prononcés à cette occasion. Je me bornerai à observer que Lyon, qui, à cette époque-là, était considéré par Malon comme la capitale du socialisme, devait préparer une action morale puissante sur toute l'Internationale. La force et l'autorité de la Fédération

lyonnaise la rendaient seule apte à exercer cette action, qui devait au prochain Congrès s'imposer aux grands théoriciens aux prises et empêcher leurs divisions de produire de fâcheux résultats. Toutes les sections françaises auraient secondé Lyon. Malon, malgré ses relations avec les radicaux, était complètement d'accord avec nous sur ce point. Lyon et Marseille, agissant sur Paris, faisaient masse et, tout en protégeant l'Alliance, nous avions le pouvoir nécessaire pour faire placer au-dessus du programme de Marx, au-dessus de celui de Bakounine, la question supérieure de l'organisation de l'Internationale par la solidarité de tous, en reléguant au second plan les théories particulières.

Dans cet état d'esprit des socialistes lyonnais, le manifeste de Bakounine ne pouvait pas produire un très grand effet. En voici la teneur :

« Des circonstances indépendantes de ma volonté m'empêchent de venir prendre part à votre grande assemblée du 13 mars. Mais je ne voudrais pas la laisser passer sans exprimer à mes frères de France ma pensée et mes vœux.

» Si je pouvais assister à cette importante réunion, voici ce que je dirais aux ouvriers français, avec toute la franchise barbare qui caractérise les démocrates socialistes russes : Travailleurs, ne comptez plus que sur vous-mêmes. Ne démoralisez pas et ne paralysez pas votre puissance ascendante par des alliances de dupes avec le radicalisme bourgeois. La bourgeoisie n'a plus rien à vous donner. Politiquement et moralement, elle est morte, et elle n'a conservé de toutes ses magnificences historiques qu'une seule puissance, celle d'une richesse fondée sur l'exploitation de votre travail. Jadis, elle fut grande, elle fut audacieuse, elle fut puissante de pensée et de volonté. Elle avait un monde à renverser, un monde nouveau à créer, le monde de la civilisation moderne. Elle a renversé le monde féodal par vos bras et elle a fondé son monde nouveau sur vos épaules ; elle veut naturellement que vous ne cessiez jamais de servir de cariatides à ce monde. Elle en veut la conservation, et vous voulez, vous devez en vouloir le renversement et la destruction. Qu'y a-t-il de commun entre vous ?

» Pousserez-vous la naïveté jusqu'à croire que la bourgeoisie

tances. Il se trouve là une route battue vers laquelle ils ont naturellement accès. Mais Bakounine, qui ne voulait respecter aucune tradition, qui voulait un mouvement spontané, et qui, cependant, voyant beaucoup plus dans son imagination que dans la réalité les éléments de cette spontanéité, voulait les éveiller, les fomenter à l'aide de l'action, ou, comme il dit lui-même, de la dictature invisible des *alliés*, devait rencontrer et rencontra, en effet, beaucoup plus de difficultés. Ses amis, qui ne devaient point frayer avec les radicaux d'aucune nuance, ni conserver aucune illusion gouvernementale, se trouvaient fort dépaysés parmi des masses chez qui l'habitude d'être gouvernées est bien autrement forte que le besoin d'affirmer des droits dont elles n'ont qu'une idée confuse.

Les *alliés* n'avaient, pour agir sur le peuple, que leurs principes, qui paraissaient aussi étranges aux ouvriers qu'aux bourgeois, et leurs facultés personnelles, leurs qualités morales étaient une supériorité comme une autre, aussi antipathique qu'une autre à la démocratie.

Bakounine comptait sur l'instinct révolutionnaire du peuple. Or, il se trouva que l'instinct révolutionnaire du peuple est peu de chose. Bien des amis de Bakounine durent convenir plus tard que si le peuple n'est pas attiré, dominé par une force qui existe déjà sans lui et en dehors de lui, il se soucie assez peu des agitateurs les mieux intentionnés, et même, s'il les voit déployer uniquement dans les milieux ouvriers une grande puissance intellectuelle qui, par conséquent, ne peut appartenir qu'à lui, la première idée qui lui vient n'est pas d'en profiter et de se liguer avec elle, mais bien de la jalouser et de la suspecter. Son irritation contre cette supériorité désarmée se produit même beaucoup plus immédiatement et plus facilement que contre celle qui a des moyens de s'imposer.

Bakounine supposait que le peuple ne déteste que la dictature à panaches, à allures officielles, l'individualité qui recherche la lumière et le bruit. Certes, il la déteste, mais, comme elle excite en lui des craintes et des espérances, il louvoie avec elle, la combat d'une façon intermittente et finit toujours par s'en accommoder.

L'expérience prouva aux *alliés* que le peuple ne tolère

point les dictatures invisibles, parce qu'il n'accepte jamais une supériorité intellectuelle, même très amie, très naturelle, très inoffensive, qui se prive de tout moyen extérieur de s'imposer.

Ce ne sont point les persécutions qui ont fait échouer l'Alliance, c'est le fait qu'elle ne pouvait être comprise et suivie que par des hommes d'élite sans ambition personnelle.

Ces hommes, précisément parce qu'ils étaient bons, dévoués, sincères, comme les voulait Bakounine, n'avaient aucune action sur les fameuses « mauvaises passions » qu'il fallait soulever. C'est contre eux, au contraire, qu'elles commençaient d'abord à se soulever, et quand les plus actifs d'entre eux eurent constaté que les mauvaises passions ne sont pas utilisables pour des réformateurs idéalistes, la grande action collective rêvée par Bakounine prit rang parmi les utopies abandonnées sur les nombreuses routes de traverse, où l'esprit humain s'est toujours égaré avant d'arriver à une synthèse.

C'est pourquoi, après 1871, les hommes de l'anarchie, moins nombreux, ayant perdu leurs principaux moyens d'action, leurs espérances les plus chères, finirent par s'aigrir, par perdre de vue les grandes lignes de l'idée, et, se rabattant sur de petits groupes irrités, excentriques, y donnèrent libre carrière à leurs rages déçues, et, comme pour trouver une compensation à leur impuissance et prendre une sorte de revanche, se persuadèrent qu'il ne leur restait d'autre moyen d'action que la propagande par le fait. Voilà la vraie cause des attentats anarchistes.

IV

L'année 1870 semblait devoir être décisive pour éclairer la marche et le développement de l'Internationale et déterminer son véritable caractère.

Avec ses nombreuses sections encore mal soudées entre elles, incohérentes, sans habitudes fixes, ses conseils de composition et de forme instables, et surtout la grande division

qui s'annonçait entre l'école de Marx et celle de Bakounine, elle avait en elle bien des causes de faiblesse et bien des germes de mort, mais elle avait prodigieusement grandi, elle était partout, elle était une puissance.

L'Empire, inquiet, n'ayant plus aucun espoir d'attirer à lui le mouvement ouvrier, dont le développement subit l'avait surpris, commençait à entretenir des agents secrets dans les comités directeurs. On en eut la preuve à Lyon, quand fut publiée, après le 4 Septembre, la liste des agents secrets de la police impériale trouvée à la Préfecture.

Les internationaux français, redoutant les divisions menaçantes, inquiets de l'attitude du gouvernement, et tous d'accord, même les Parisiens, pour ne pas laisser absorber l'agitation socialiste par l'agitation politique, convinrent de réunir à Lyon une grande assemblée populaire, où viendraient des délégués de toutes les sections françaises, afin d'établir une entente sérieuse sur la marche à suivre.

Nous voulions y faire venir Bakounine, mais il sentait que le terrain n'était pas encore assez préparé, que son programme intégral différerait trop encore des idées les plus avancées qu'on pût accepter en France. Ce n'était pas, selon lui, du haut d'une tribune publique, devant des milliers d'auditeurs, trop imprégnés encore des idées et des habitudes chères aux républicains et aux démocrates d'État, qu'il pouvait lancer convenablement le formidable feu d'artifice de ses théories nouvelles. Il ne fallait pas exposer l'anarchie à un échec. Il remit son voyage à Lyon à plus tard et se borna à envoyer un manifeste.

Cette réunion eut lieu le 13 mars 1870. Paris y était représenté par Varlin, qui présida la réunion; Marseille envoya Bastelica et Pacini; Rouen délégua Aubry; Saint-Étienne, Dijon, Vienne, Aix, Elbeuf, la Ciotat étaient aussi représentés. Les sections des montagnes de la Suisse envoyèrent Schwitzguebel, membre de l'Alliance.

Je ne veux pas rapporter ici les discours prononcés à cette occasion. Je me bornerai à observer que Lyon, qui, à cette époque-là, était considéré par Malon comme la capitale du socialisme, devait préparer une action morale puissante sur toute l'Internationale. La force et l'autorité de la Fédération

lyonnaise la rendaient seule apte à exercer [illegible] qui devait au prochain Congrès s'imposer aux [illegible] aux prises et empêcher leurs divisions de produire [illegible] résultats. Toutes les sections françaises auraient [illegible] Malon, malgré ses relations avec les radicaux, [illegible] ment d'accord avec nous sur ce point. Lyon et Mar[illegible] sant sur Paris, faisaient masse et, tout en protégeant [illegible] nous avions le pouvoir nécessaire pour faire placer [illegible] du programme de Marx, au-dessus de celui de Bak[illegible] question supérieure de l'organisation de l'Interna[illegible] la solidarité de tous, en reléguant au second plan [illegible] particulières.

Dans cet état d'esprit des socialistes lyonnais, le [illegible] de Bakounine ne pouvait pas produire un très grand [illegible] En voici la teneur :

« Des circonstances indépendantes de ma volonté [illegible] pêchent de venir prendre part à votre grande [illegible] 13 mars. Mais je ne voudrais pas la laisser passer [illegible] exprimer à mes frères de France ma pensée et mes [illegible]

» Si je pouvais assister à cette importante réunion [illegible] ce que je dirais aux ouvriers français, avec toute la [illegible] barbare qui caractérise les démocrates socialistes [illegible] Travailleurs, ne comptez plus que sur vous-mêmes. [illegible] ralisez pas et ne paralysez pas votre puissance [illegible] des alliances de dupes avec le radicalisme bourgeois. [illegible] bourgeoisie n'a plus rien à vous donner. Politiq[illegible] moralement, elle est morte, et elle n'a conservé de [illegible] magnificences historiques qu'une seule puissance [illegible] richesse fondée sur l'exploitation de votre travail [illegible] fut grande, elle fut audacieuse, elle fut puissa[illegible] et de volonté. Elle avait un monde à renverser [illegible] nouveau à créer, le monde de la civilisation [illegible] renversé le monde féodal par vos bras et elle a [illegible] nouveau sur vos épaules ; elle veut naturell[illegible] cessiez jamais de servir de cariatides à [illegible] veut la conservation, et vous voulez, vous [illegible] le renversement et la destruction. Qu'y [illegible] entre vous ?

» Pousserez-vous la naïveté jusqu'à croire [illegible]

consentira jamais à se dépouiller volontairement de ce qui constitue sa prospérité, sa liberté et son existence même, comme classe économiquement séparée de la masse du prolétariat économiquement asservie? Sans doute non. Vous savez qu'aucune classe dominante n'a jamais fait justice contre elle-même, qu'il a toujours fallu se révolter. Cette fameuse nuit du 4 Août, dont on fait trop d'honneur à la noblesse française, n'a-t-elle pas été la conséquence forcée du soulèvement général des paysans, qui brûlèrent les parchemins nobiliaires, et avec ces parchemins les châteaux?

» Vous savez fort bien que plutôt que de vous concéder les conditions d'une sérieuse égalité économiques, les seules que vous puissiez accepter, les bourgeois se rejetteront sans cesse sous la protection du mensonge parlementaire et au besoin sous celle d'une nouvelle dictature militaire.

» Mais alors que pouvez-vous attendre du républicanisme bourgeois? Que gagnerez-vous à vous allier avec lui? Rien, et vous perdrez tout, car vous ne pourriez vous allier avec lui, sans abandonner la sainte cause, l'unique grande cause aujourd'hui, celle de l'émancipation intégrale du prolétariat. Il est temps que vous proclamiez une rupture complète. Votre salut est à ce prix. »

Après avoir dit aux ouvriers qu'ils peuvent toutefois accueillir parmi eux des bourgeois, à la condition que ceux-ci leur aient donné de bonnes garanties théoriques et pratiques de leurs convictions socialistes, et qu'ils aient rompu avec le monde bourgeois condamné à périr, Bakounine continue :

« Vous portez en vous aujourd'hui tous les éléments de la puissance qui doit renouveler le monde. Mais les éléments de la puissance ne sont pas encore la puissance ; pour constituer une force réelle, ils doivent être organisés et pour que cette organisation soit conforme à sa base et à son but, elle ne doit recevoir dans son sein aucun élément étranger. Vous devez donc en tenir éloigné tout ce qui appartient à la civilisation, à l'organisation juridique, politique et sociale de la bourgeoisie. Lors même que la politique bourgeoise serait rouge comme le sang et brûlante comme le fer chaud, si elle n'accepte pas comme but immédiat et direct la destruction de la propriété juridique et de l'État politique, les deux forts

sur lesquels s'appuie toute la domination bourgeoise, son triomphe ne pourrait être que fatal à la cause du prolétariat.

» D'ailleurs, la bourgeoisie qui est arrivée au dernier degré d'impuissance intellectuelle et morale, est incapable de faire aujourd'hui une révolution par elle-même. Le peuple seul a la force de la faire. Que veut donc cette partie avancée de la classe bourgeoise représentée par les libéraux et par les démocrates exclusivement politiques? Elle veut s'emparer de la direction du mouvement populaire, pour le faire tourner encore une fois à son profit, ou, comme ils le disent eux-mêmes, pour sauver les bases de ce qu'ils appellent la civilisation, c'est-à-dire les fondements mêmes de la domination bourgeoise.

» Les ouvriers voudront-ils encore une fois jouer le rôle de dupes? Non. Mais pour ne pas devenir dupes, que doivent-ils faire? S'abstenir de toute participation à la politique du radicalisme bourgeois et organiser en dehors de lui les forces du prolétariat.

» La base de cette organisation est toute trouvée : ce sont les ateliers et la fédération des ateliers, la création des caisses de résistance, instruments de lutte contre la bourgeoisie, et leur fédération, non seulement nationale, mais internationale, la création des chambres du travail comme en Belgique. Et quand l'heure de la révolution aura sonné, vous proclamerez la liquidation de l'État et de la société bourgeoise, l'anarchie, c'est-à-dire la vraie, la franche révolution populaire, l'anarchie juridique et politique et la nouvelle organisation économique de bas en haut et de la circonférence aux centres.

» Et, pour sauver la révolution, pour la conduire à bonne fin au milieu même de cette anarchie, l'action d'une dictature collective de tous les révolutionnaires non revêtue d'un pouvoir officiel quelconque et d'autant plus efficace, l'action naturelle, libre, de tous les socialistes énergiques et sincères disséminés sur la surface du pays, de tous les pays, mais unis fortement par une pensée et par une volonté communes.

» Tel est, chers amis, selon moi, le seul programme dont l'application hardie amènera non de nouvelles déceptions, mais le triomphe définitif du prolétariat. »

V

L'assemblée de Lyon fit du bruit. Le danger pour l'ordre social et pour le gouvernement impérial était désormais trop évident. Le plébiscite approchait. On prit de grandes mesures. Les membres des comités dirigeants de l'Internationale, par toute la France, furent arrêtés à la fin du mois de mars et dans les premiers jours d'avril.

A Lyon, nous étions une trentaine à la prison de Saint-Paul. On instruisait partout notre procès. C'est avec les pièces saisies au domicile des inculpés et d'autres documents de la préfecture du Rhône, qu'un jeune avocat bonapartiste de Lyon composa plus tard des ouvrages très agressifs contre l'Internationale. Il va sans dire que parmi ces derniers documents, il s'en trouvait qui laissaient un champ plus large à des insinuations louches sur le mobile de nos actes. Par exemple, les internationaux lyonnais n'avaient pas toujours eu la sagesse de se tenir rigoureusement à l'écart des pouvoirs officiels, sagesse que surent toujours avoir ceux de Paris. Une fois, dans les premiers temps de l'Internationale lyonnaise, quand y dominaient les politiciens radicaux, ils demandèrent au préfet son autorisation pour une assemblée générale de l'Association. Une autre fois, avant la formation de la Fédération lyonnaise, nous demandâmes aussi au préfet, M. Chevreau, qui, du reste, refusa, si on nous laisserait organiser des réunions et des conférences.

Pendant notre captivité s'ouvrit, le 4 avril 1870, à la Chaux-de-Fonds, le Congrès de la Suisse romande, dont parlait Bakounine dans une de ses lettres et où devaient être agitées les questions qui l'intéressaient le plus. Mais la discussion n'alla point jusque-là. Elle porta presque uniquement sur l'admission de l'Alliance comme section de la Fédération romande de l'Internationale, et sur la personnalité même de Bakounine. Celui-ci fut violemment attaqué par son compatriote, le juif Outine, et plus ou moins blâmé ou désavoué par des délégués de Genève. On observa que l'Alliance n'était

pas une société ouvrière, qu'elle comprenait des comités occultes qui visaient à la dictature, qu'elle était une association créée à côté de l'Internationale, qu'elle cachait des ambitions suspectes. On ajouta que si le Conseil général de Londres, qui l'avait admise, après bien des hésitations, en juillet 1869, avait su que les sections genevoises refusaient de l'accepter, il aurait certainement suivi leur exemple. Quelqu'un même reprocha à l'Alliance d'être athée. L'Alliance eut aussi d'énergiques défenseurs. Au vote, vingt et un délégués se prononcèrent pour son admission et dix-huit contre.

Plus tard, les sections suisses ainsi divisées invoquèrent la médiation de De Paepe de Bruxelles, de Varlin de Paris et d'Aubry de Rouen, effectivement neutres dans le débat. De Paepe et Varlin, fort embarrassés, d'ailleurs liés avec Bakounine et avec nous, demandèrent du temps pour se renseigner mieux. Mais Aubry, plus isolé, moins au courant de nos visées révolutionnaires, et, voulant remplir consciencieusement son rôle de médiateur, publia une longue lettre dans son journal *la Réforme sociale*, le 8 mai 1870.

En substance, il donnait tort à l'Alliance, lui reprochant de vouloir l'abolition de l'héritage, qui lui paraissait impliquer celle de la famille et de vouloir substituer l'absolutisme de la collectivité à l'individualisme actuel. L'ancien proudhonien se réveillait en lui. Il trouvait également mauvaise la composition de l'Alliance : « Qu'est-ce que l'Alliance? disait-il. Une société composée de journalistes, d'avocats, de publicistes, de professeurs, voire même de boyards proscrits. » Il soupçonnait aussi tout ce monde révolutionnaire des travailleurs intellectuels d'intentions dictatoriales, et leur conseillait, pour régulariser leur situation, de former des groupes de professeurs, de journalistes, etc. D'accord avec *l'Égalité* de Genève, tombée entre les mains des ennemis de Bakounine, il n'admettait pas qu'une section de l'Internationale pût être composée simplement d'hommes qui ne fussent reliés entre eux que par la communauté des idées. Il y voyait un danger. Il lui semblait que des catholiques pourraient de cette façon s'introduire aussi dans l'Internationale et la faire dévier de son but. Il ne voulait que des corporations ouvrières. Enfin, il trouvait que l'Alliance compromettait le socialisme, mais il manifestait

toutefois sa sympathie pour les personnalités qui en faisaient partie, et terminait par les conseils habituels de conciliation et de concessions réciproques qui n'ont jamais eu raison d'aucune haine, d'aucune rivalité, d'aucun amour-propre.

En somme, l'Alliance et Bakounine préoccupaient toute l'Internationale, gagnaient du terrain, mais excitaient de nombreuses méfiances. Si l'Alliance n'avait pas été soutenue par les fondateurs des Fédérations lyonnaise et marseillaise qui jouissaient d'un grand crédit, il est certain qu'elle eût été rejetée de l'Internationale et réduite, comme elle le fut après 1871, à ses groupes espagnols, très résolus il est vrai, à une poignée de Suisses des montagnes, et à l'Internationale italienne extrêmement mal organisée.

Les membres du Conseil de la Fédération lyonnaise, ayant été mis en liberté provisoire après un emprisonnement d'un mois, voulurent organiser de nouvelles réunions, mais elles furent interdites par le gouvernement, comme le fut un projet de Congrès national français à Rouen. Au commencement de juillet, les membres du Conseil parisien furent condamnés : sept à un an de prison et cent francs d'amende ; vingt-sept à deux mois de prison et cinquante francs d'amende. Le développement normal de l'Internationale se trouvait enrayé, mais le courant, trop lancé pour être arrêté dans sa marche, allait chercher de nouvelles issues.

On fit à Lyon quelques réunions secrètes, où, les événements aidant, les éventualités les plus révolutionnaires furent envisagées. Mais dans la masse de la population, les idées politiques dominaient toujours : le socialisme n'avait pas de profondes racines, et toute sa propagande n'avait pas entamé les rangs serrés des républicains libéraux ou radicaux, ouvriers ou bourgeois. L'Internationale s'agitait, mais n'était pas la plus forte. Lors de la déclaration de guerre à la Prusse, la Fédération lyonnaise organisa une grande manifestation en faveur de la paix, à la suite de laquelle plusieurs membres du Conseil furent arrêtés de nouveau. Les choses se gâtaient tout à fait.

J'étais alors en Suisse, mais j'y restai fort peu de temps. Bastelica s'était réfugié à Barcelone, Gaspard Blanc, du Conseil fédéral lyonnais, et membre de l'Alliance, partit pour Genève, pour se mettre aussi à l'abri des poursuites ; il y servit, après

mon retour à Lyon, de trait d'union entre Bakounine, qui était alors à Locarno, et nous. C'est à lui que furent adressées les fameuses *Lettres à un Français*, publiées récemment avec *Dieu et l'État* sous ce titre où Bakounine n'est pour rien: *Lettres sur le Patriotisme*.

VI

Les événements se précipitaient. Je reçus plusieurs lettres de Bakounine m'engageant vivement à tout préparer pour un mouvement révolutionnaire qu'il jugeait indispensable. Il en écrivit autant à Bastelica. Il déployait alors la plus grande activité, engageait tout le monde à se remuer, à se tenir prêt, à prévenir les républicains. Ses lettres se multipliaient. Il faisait venir Fanelli et d'autres républicains italiens à Locarno. Il comptait beaucoup sur les Italiens, qui lui présentaient la situation de leur pays comme tendue. Il excitait les Espagnols, dont l'organisation révolutionnaire avait fait de très grands progrès, à seconder le mouvement général qui s'annonçait. Mais la guerre, avec les rapides succès des Prussiens, le contrariait, car il craignait de ne pouvoir profiter du désarroi inévitable qui allait en résulter.

Une chose l'inquiétait aussi beaucoup : le manque d'argent. Il ne reculait pas devant les combinaisons les plus machiavéliques pour s'en procurer. Il avait par ses amis russes des relations indirectes avec des brigands bulgares, qui, paraît-il, voulaient bien parfois réserver un peu de leurs petits bénéfices pour les révolutionnaires. Il avait bénévolement espéré que du secours lui viendrait de ce côté-là.

Au fond, nul homme n'était plus délicat ni plus honnête; s'il justifiait les délits des autres, il était lui-même radicalement incapable d'un acte avilissant, et n'aurait pu que se sacrifier. Il refusa parfois des sommes assez fortes, qui lui étaient léguées en bonne forme par des proscrits russes morts en Suisse, pour ne pas profiter d'un argent qui, selon lui, appartenait à tous les révolutionnaires russes, et non à lui seul. Mais, pour l'argent des brigands, il n'avait pas de ces scrupules. Il avait une

grande sympathie pour les brigands, « parce qu'ils luttent à leurs risques et périls contre toutes les forces de la société, qui leur ferme toutes les issues, veut discipliner et exploiter à son gré leurs énergies individuelles, veut les dompter et les réduire à l'état de salariés, ignominie que tout homme de cœur a le droit et le devoir de repousser. A défaut des principes qui leur manquent, ils ont au moins l'instinct. » C'était toujours à ses yeux la lutte du faible contre le fort, la révolte légitime de l'esclave contre son tyran.

Mais cet argent bulgare n'arrivait pas. Et pourtant il fallait agir. Dans une de ses lettres, datée du 4 septembre, après avoir dissipé nos illusions sur la situation réelle de l'armée française et les chances d'une révolution à Paris, « énervé par des républicains que le socialisme effraie et absorbé par les soins de sa propre défense », il nous disait :

« Le peuple français ne doit plus compter sur aucun gouvernement, ni existant, ni même révolutionnaire. S'il a un cerveau, du cœur et de l'énergie, il ne comptera plus que sur lui-même. La machine gouvernementale, l'État est brisé. La France ne peut plus être sauvée que par un soulèvement immédiat, général, excentrique de toutes les populations des villes et des campagnes.

» Le peuple doit se lever et s'organiser en dehors de toute tutelle et de toute direction officielle, gouvernementale, de bas en haut, en déclarant partout hardiment la déchéance de l'État avec toutes ses institutions et l'abolition de toutes les constitutions. Il ne doit laisser debout qu'une seule loi : celle du salut de la France contre les Prussiens à l'extérieur, contre les traîtres à l'intérieur. Appel à toutes les communes ! Qu'elles s'organisent et qu'elles s'arment. en arrachant les armes à ceux qui les cachent et qui les détiennent maintenant.

» Qu'elles envoient leurs délégués en un lieu quelconque en dehors de Paris, pour former le gouvernement provisoire, le gouvernement de fait du salut de la France. Il faut que les grands centres provinciaux, Lyon et Marseille, prennent cette initiative. Il faut que les ouvriers de ces villes aient le courage de prendre cette initiative, sans hésitation et sans retard. Il n'y a plus à tâtonner, la situation est assez claire, l'action s'impose. La bourgeoisie est ridicule, sans cerveau et sans conscience.

eut avec Bakounine, ils se trouvèrent aux antipodes l'un de l'autre. Brialou avait la grosse habileté que les hommes intelligents quoique peu instruits acquièrent facilement, dans un milieu où domine l'esprit commercial ; il aimait à se garder des issues du côté des modérés, tout en flattant quelque peu les révolutionnaires, sans trop se compromettre ni avec les uns ni avec les autres. Mis brutalement au pied du mur par Bakounine, il évita de se prononcer, se mit à rire, s'échappa de sa situation difficile par des plaisanteries, et ne revint plus parmi nous.

Andrieux voulut aussi faire connaissance avec Bakounine. Ils se parlèrent un soir à la Rotonde, et ce fut un spectacle fort singulier, que le masque fin et froidement courtois, l'œil plein de réserves et la tenue correcte de l'avocat lyonnais, en face du Slave à la physionomie ouverte et résolue, à l'œil ardent, dédaigneux des élégances et des malices. Ils étaient aussi embarrassés l'un que l'autre de leur rencontre et comprirent de suite qu'ils étaient nés ennemis. Andrieux s'en alla et nous ne le revîmes plus.

Les réunions privées du comité du Salut de la France avaient lieu à la Guillotière, dans l'atelier d'un ajusteur-mécanicien qui était un ami du plâtrier Saigne, un des chefs des radicaux révolutionnaires qui s'étaient ralliés à l'Internationale. Dans la journée, le point central de ralliement était la maison de Palix, un ouvrier tailleur, membre de l'Alliance et du Conseil de la Fédération lyonnaise. Bakounine y prenait ses repas. Palix était un caractère antique, très estimé de tout le monde, un ouvrier instruit et vertueux, comme les romanciers réalistes de notre époque n'en ont pas encore introduit dans leurs scènes de la vie ouvrière, peut-être parce qu'ils ont pensé qu'on les accuserait d'embellir le tableau. Nous étions tous très liés.

Malgré la rudesse et aussi les méfiances de sa fougue révolutionnaire, Bakounine était affectueux ; il sacrifiait ses amis comme il se sacrifiait lui-même, mais il savait les aimer et les défendre au besoin. Cela n'empêchait pas qu'il n'éclatât parfois quelques orages entre nous. Une des causes de ces troubles intimes était la précipitation révolutionnaire de Bakounine, qui répétait sans cesse qu'il n'y avait plus rien à

Aucun de ces hommes qui semblaient, comme des hérétiques traqués naguère, sortis d'un souterrain, n'avait la moindre idée d'une démocratie même ouvrière, visant à autre chose qu'à agir sur le gouvernement ou à s'en emparer. Ils nous paraissaient des fossiles : nous leur semblions des phénomènes. Le futur préfet de police Andrieux venait volontiers se faire entendre dans ce milieu et son public s'y mêlait au nôtre. Le blanquiste Jaclard, qui alors était lié avec nous et avec Bakounine, se trouvait à Lyon à ce moment, et faisait aussi sa partie dans le discordant concert.

L'idée socialiste dominait pourtant le milieu, mais à la condition d'admettre des amalgames, des étrangetés, des incohérences, dont la fusion pouvait n'être pas sans pittoresque, mais était certainement dépourvue de sérieux. Dans une de ces réunions, Jaclard proposa à la démocratie lyonnaise d'envoyer des délégués à Paris, auprès du gouvernement de la Défense nationale, avec la pensée que cette initiative serait une indication pour tous les centres démocratiques, qui, au lieu d'attendre comme toujours des ordres de Paris, y enverraient au contraire leurs représentants, afin d'établir, de concert avec les élus de la révolution à Paris, le gouvernement de la France. Cette proposition fut acceptée. Un milieu aussi hétérogène ne pouvait qu'envoyer des noms singuliers, qui juraient de se trouver ensemble; on les choisit surtout ailleurs qu'à Lyon. On ajouta pourtant à la liste trois hommes qu'on avait sous la main, Andrieux, Jaclard et moi.

C'était trop de conciliation, c'était du gâchis. Ces trois délégués partirent pour Paris, où ils virent très inutilement Gambetta, qui se trouva fort embarrassé d'eux et leur dit en substance que les initiatives de ce genre, en présence de l'invasion qui était aux portes de Paris, n'étaient pas de circonstance. Jaclard resta à Paris, et ses deux collègues repartirent immédiatement pour Lyon, avec des pensées sur la diversité desquelles il est inutile d'insister.

A Lyon, le socialisme n'était en faveur que dans les réunions publiques. Les républicains un peu en vue s'étaient tous introduits dans quelque abri, sous les vastes et hospitalières travées de l'architecture officielle. De là, ils présidaient à la défense de la France, et s'efforçaient de faire croire à la

de conduite ». On n'avait donc pas, selon lui, le choix des moyens : « Si on veut être des révolutionnaires logiques, on doit avoir confiance dans le peuple et non dans les vieilles doctrines que veulent lui imposer ceux qui sont intéressés à empêcher la marche naturelle de l'humanité vers ses véritables destinées. Avec des systèmes fabriqués de toutes pièces par des réformateurs, sous la direction de nouveaux bienfaiteurs de l'humanité, les courants naturels seront encore contenus, endigués au profit d'une nouvelle aristocratie, d'un nouveau mensonge. »

Palix, au lieu de se rendre, finissait par s'irriter, car il était timide et nullement orateur. Mais il trouvait parfois le mot juste, et un jour il démontra à Bakounine que si le peuple n'a jamais rien fait par lui-même, c'est parce que, pris en masse, il en est radicalement incapable. « S'il y a eu, dit-il, des législateurs et des bienfaiteurs de l'humanité, c'est parce qu'aucune autre voie de progrès ne s'est ouverte, et tous les régimes et toutes les constitutions, avec tous leurs défauts, avec tous les crimes qui se sont abrités sous leur égide, sont encore le seul moyen qu'on ait trouvé de se rapprocher d'un but idéal que tout le monde sent, mais dont personne ne peut indiquer la nature précise. Fatalement, nous sommes obligés de continuer comme on a commencé, en faisant mieux toujours. Car c'est bien l'humanité elle-même, avec les courants qui sont en elle, avec les tendances et les instincts qui lui sont inhérents, qui a pris la route suivie jusqu'ici, qui s'est livrée, faute de ne pouvoir mieux faire, à tous les despotismes, à toutes les superstitions, plutôt que de se développer anarchiquement. Si l'anarchie avait été l'ordre des choses le plus naturel, comment à l'origine une autorité quelconque aurait-elle trouvé le moyen de s'imposer à des sauvages, en qui la civilisation n'avait pas encore domestiqué l'instinct? Puisque les hommes ne sont pas sortis de la sauvagerie par l'anarchie dans aucun pays, ni chez aucune race, c'est qu'il y a là une loi. C'est que l'autorité était bien, malgré toutes les fautes qu'elle était condamnée à commettre, le seul moyen dont l'humanité pouvait disposer pour s'élever graduellement des couches sociologiques inférieures aux diverses phases de civilisation qui se sont succédé dans l'histoire. »

et il se résout à ne pas dire toutes ses colères, toutes ses rancunes; le paysan, plus rusé, les cache encore davantage et se résigne encore mieux. Mais tout cela n'est qu'une surface trompeuse. Sachez faire appel à toutes ces passions, contenues uniquement par les gendarmes, la loi, l'armée, la lâcheté; frappez les premiers coups, donnez l'exemple; ayez non seulement l'audace, mais la haine tenace qui ne désarme jamais, et vous verrez jaillir la révolution aussi bien dans les campagnes que dans les villes. Ils ne sont qu'une minorité, qui a l'adresse de faire admirer et imiter son bruit et son éclat par de prétentieuses grenouilles, ceux qui sont à peu près satisfaits de l'ordre social actuel. »

Quant au patriotisme, qui saignait alors, non seulement il le respecta scrupuleusement, mais il en fit le moteur principal du mouvement qu'il voulait fomenter. Et ce n'était pas de la diplomatie de sa part. Peut-être croyait-il être habile, mais il était surtout sincère. Ce Russe, cet anarchiste, cet ennemi des patries, qui d'ailleurs aimait la sienne, comme il était facile de s'en apercevoir, connaissait bien l'histoire de la France, l'histoire de l'esprit français, le génie de la Révolution française. Il aimait la France et, bien plus, il épousait les haines de la France et souffrait de son abaissement. Aussi, quand il eut un peu sondé le milieu, n'eut-il pas de peine à se mettre d'accord avec des groupes de vieux républicains radicaux, qui, sans comprendre le socialisme, s'y laissaient pourtant attirer volontiers, comme par une affinité de flair révolutionnaire dont on était obligé de se contenter.

L'Internationale était partout à Lyon : mais, depuis les poursuites, elle était encore une fois à reconstituer tout entière. Bakounine, infatigable, réveilla et rassembla toutes ces ardeurs. Il déploya la plus grande activité. On fit réunions sur réunions, les unes publiques, les autres privées, et on fonda le *Comité central du Salut de la France*, qui devait établir, partout où la chose serait possible, des sous-comités. L'organisation prenant corps, les idées s'affirmant, des tendances plus claires et plus exclusives apparurent, et les éléments suspects au socialisme ne tardèrent pas à se retirer. Parmi ceux-là, se trouvait par exemple le tisseur Brialou, qui fut depuis député du Rhône. Dès les premières discussions qu'il

eut avec Bakounine, ils se trouvèrent aux antipodes l'un de l'autre. Brialou avait la grosse habileté que les hommes intelligents quoique peu instruits acquièrent facilement, dans un milieu où domine l'esprit commercial; il aimait à se garder des issues du côté des modérés, tout en flattant quelque peu les révolutionnaires, sans trop se compromettre ni avec les uns ni avec les autres. Mis brutalement au pied du mur par Bakounine, il évita de se prononcer, se mit à rire, s'échappa de sa situation difficile par des plaisanteries, et ne revint plus parmi nous.

Andrieux voulut aussi faire connaissance avec Bakounine. Ils se parlèrent un soir à la Rotonde, et ce fut un spectacle fort singulier, que le masque fin et froidement courtois, l'œil plein de réserves et la tenue correcte de l'avocat lyonnais, en face du Slave à la physionomie ouverte et résolue, à l'œil ardent, dédaigneux des élégances et des malices. Ils étaient aussi embarrassés l'un que l'autre de leur rencontre et comprirent de suite qu'ils étaient nés ennemis. Andrieux s'en alla et nous ne le revîmes plus.

Les réunions privées du comité du Salut de la France avaient lieu à la Guillotière, dans l'atelier d'un ajusteur-mécanicien qui était un ami du plâtrier Saigne, un des chefs des radicaux révolutionnaires qui s'étaient ralliés à l'Internationale. Dans la journée, le point central de ralliement était la maison de Palix, un ouvrier tailleur, membre de l'Alliance et du Conseil de la Fédération lyonnaise. Bakounine y prenait ses repas. Palix était un caractère antique, très estimé de tout le monde, un ouvrier instruit et vertueux, comme les romanciers réalistes de notre époque n'en ont pas encore introduit dans leurs scènes de la vie ouvrière, peut-être parce qu'ils ont pensé qu'on les accuserait d'embellir le tableau. Nous étions tous très liés.

Malgré la rudesse et aussi les méfiances de sa fougue révolutionnaire, Bakounine était affectueux; il sacrifiait ses amis comme il se sacrifiait lui-même, mais il savait les aimer et les défendre au besoin. Cela n'empêchait pas qu'il n'éclatât parfois quelques orages entre nous. Une des causes de ces troubles intimes était la précipitation révolutionnaire de Bakounine, qui répétait sans cesse qu'il n'y avait plus rien à

attendre, que la France était perdue, qu'elle ne se relèverait jamais si elle ne rejetait pas tout le vieil outillage officiel, dont les bourgeois ramassaient les morceaux brisés pour continuer une guerre d'impuissants voués à la défaite. Mais la principale cause était la grande théorie de Bakounine sur la nécessité de laisser se manifester et gronder librement toutes les passions, tous les appétits, toutes les colères du peuple soulevé, déchaîné, démuselé, qu'il fallait bien se garder de discipliner et d'emprisonner dans le réseau d'une doctrine on d'une autorité quelconques.

Palix, homme du peuple, qui n'était jamais sorti du peuple et qui le connaissait mieux que Bakounine ou que n'importe quel théoricien, ne voyait pas d'un bon œil ce débordement possible des violences de la bête humaine. Il prévoyait toutes sortes de crimes et d'abominations, qui donneraient à la révolution des allures sinistres, voileraient la grandeur de l'idée sous la laideur des instincts, et soulèveraient contre elle tous ceux qui ont au cœur l'amour des grandes choses et dont la conscience a le sens du juste et du bien. On ne comprendra jamais, disait-il, que des hommes qui représentent l'idée de l'avenir aient le droit de la salir au contact de barbaries surannées que les civilisations les plus élémentaires cherchent à refréner.

Bakounine, que tous ces crimes possibles n'épouvantaient pas le moins du monde, disait « qu'il fallait avoir confiance dans le peuple, qu'il était juste qu'il prît sa revanche; qu'il avait été assez trompé, berné, exploité, pour avoir le droit de se venger n'importe comment; que ses excès avaient été provoqués par d'autres bien autrement coupables; que tous les régimes politiques, toutes les législations ont leur origine dans la violence, et n'ont eu recours à une moralité ultérieure que pour faire garantir à une minorité oppressive le fruit de ses rapines. Cette moralité, comme l'ordre qu'elle défend, est artificielle; la moralité vraie ne peut être que l'œuvre de tous les hommes égaux et libres : si, avant de l'établir, ils commettent des erreurs, des excès, c'est une fatalité par laquelle il faut passer : nul ne possède une justice ni une sagesse supérieures à l'ordre naturel des faits, qui puisse lui donner le droit de juger les autres hommes et de leur fixer leur ligne

de conduite ». On n'avait donc pas, selon lui, le choix des moyens : « Si on veut être des révolutionnaires logiques, on doit avoir confiance dans le peuple et non dans les vieilles doctrines que veulent lui imposer ceux qui sont intéressés à empêcher la marche naturelle de l'humanité vers ses véritables destinées. Avec des systèmes fabriqués de toutes pièces par des réformateurs, sous la direction de nouveaux bienfaiteurs de l'humanité, les courants naturels seront encore contenus, endigués au profit d'une nouvelle aristocratie, d'un nouveau mensonge. »

Palix, au lieu de se rendre, finissait par s'irriter, car il était timide et nullement orateur. Mais il trouvait parfois le mot juste, et un jour il démontra à Bakounine que si le peuple n'a jamais rien fait par lui-même, c'est parce que, pris en masse, il en est radicalement incapable. « S'il y a eu, dit-il, des législateurs et des bienfaiteurs de l'humanité, c'est parce qu'aucune autre voie de progrès ne s'est ouverte, et tous les régimes et toutes les constitutions, avec tous leurs défauts, avec tous les crimes qui se sont abrités sous leur égide, sont encore le seul moyen qu'on ait trouvé de se rapprocher d'un but idéal que tout le monde sent, mais dont personne ne peut indiquer la nature précise. Fatalement, nous sommes obligés de continuer comme on a commencé, en faisant mieux toujours. Car c'est bien l'humanité elle-même, avec les courants qui sont en elle, avec les tendances et les instincts qui lui sont inhérents, qui a pris la route suivie jusqu'ici, qui s'est livrée, faute de ne pouvoir mieux faire, à tous les despotismes, à toutes les superstitions, plutôt que de se développer anarchiquement. Si l'anarchie avait été l'ordre des choses le plus naturel, comment à l'origine une autorité quelconque aurait-elle trouvé le moyen de s'imposer à des sauvages, en qui la civilisation n'avait pas encore domestiqué l'instinct? Puisque les hommes ne sont pas sortis de la sauvagerie par l'anarchie dans aucun pays, ni chez aucune race, c'est qu'il y a là une loi. C'est que l'autorité était bien, malgré toutes les fautes qu'elle était condamnée à commettre, le seul moyen dont l'humanité pouvait disposer pour s'élever graduellement des couches sociologiques inférieures aux diverses phases de civilisation qui se sont succédé dans l'histoire. »

Deux Russes, que Bakounine avait amenés avec lui, Lenkiewicz et Osoroff, membres de l'Alliance, étaient fort étonnés de toute cette philosophie et de ces temporisations. L'un d'eux s'écria un jour en plein comité que les révolutionnaires français n'aboutiraient jamais à rien, tant qu'ils ne se résoudraient pas à employer l'incendie, le poison et le poignard, sans explications et sans débats. Il y eut un froid; c'était un peu trop kalmouk. Bakounine, qui s'en aperçut, morigéna son compatriote en russe. Il comprit qu'il fallait des tempéraments, au moins dans la forme et jusqu'à nouvel ordre, et chercha à excuser comme il put la rude sortie de son compatriote.

On voit que Bakounine rencontrait des obstacles.

Un autre obstacle, au début, c'était le comité révolutionnaire des radicaux, qui se réunissait au palais Saint-Pierre. Dans ce milieu-là, il n'était pas du tout question de socialisme: personne n'y entendait rien. Mais Bakounine, qui s'y rendit quelquefois, y retrouva au moins « l'instinct ». Un soir, on s'y déchaîna contre Andrieux, qui, en sa qualité de procureur de la République, avait cru devoir remettre en liberté des fonctionnaires de l'Empire arrêtés après le 4 Septembre et contre lesquels il n'avait relevé aucun délit. On lui permit à peine de s'expliquer; ce fut un long hurlement, une tempête. Bakounine pensa qu'il y avait là des éléments, et, par l'intermédiaire des radicaux qui faisaient partie du comité du Salut de la France, il fit établir une entente, assez superficielle d'ailleurs, avec les radicaux du palais Saint-Pierre.

Bientôt, Cluseret, qui venait d'arriver à Lyon, prit part à cette entente. A vrai dire, il ne faisait partie d'aucun des deux comités. Il s'agitait d'une manière fort incohérente, attendait les événements pour se prononcer et n'avait confiance en rien. D'ailleurs, il avait, bien que membre de l'Internationale, d'excellentes relations avec des républicains ennemis de l'Internationale, tels que Barodet. Il donnait son assentiment d'une façon très vague à tous les préparatifs révolutionnaires qui se faisaient, mais n'y contribuait en aucune façon. Il ne se souciait guère des idées de Bakounine, ne le vit que deux fois, ne discuta rien et ne s'engagea à rien. « Tout cela est fort bien, disait-il, mais la question est de réussir. Réussirez-vous? » Comme il s'en expliqua lui-même dans

une réunion, à la Croix-Rousse, il ne demandait qu'à être nommé commandant de quelque force armée, pour prendre part à la lutte contre les Prussiens. Il voulait les inquiéter sur leurs flancs, couper leurs communications. Il croyait avoir un plan excellent pour mener à bien cette entreprise.

Le préfet du Rhône, M. Challemel-Lacour, ne comprenait rien à toute cette agitation; il s'étonnait qu'on n'eût pas une entière confiance dans la république. Il lui paraissait étrange qu'on pût vouloir un autre genre de guerre que celle que la délégation du gouvernement à Tours essayait de diriger. Comme tous les républicains d'alors, il refusait de prendre au sérieux les aspirations socialistes, et ne voulait y voir que le bruissement confus des impatiences et des jalousies d'une démagogie ambitieuse.

Il était très peu connu à Lyon et sans influence. Si le mouvement avait été mieux enraciné dans les masses, il n'aurait pu y opposer aucune barrière.

Il est heureux pour le nouveau gouvernement que le mouvement révolutionnaire projeté ait éclaté prématurément. La crise générale de l'industrie avait réduit à la misère un grand nombre d'ouvriers. On avait établi des chantiers nationaux. Ils s'y trouvaient mal payés et s'agitaient. Bon nombre d'entre eux étaient des membres de l'Internationale, habitués des réunions révolutionnaires. Ils servirent à organiser l'agitation, qui venait ainsi apporter au comité du Salut de la France un précieux secours. On jugea qu'il fallait profiter d'une occasion qui ne se retrouverait peut-être pas. Il fut convenu qu'une grande manifestation des ouvriers sans travail aurait lieu le 28 septembre.

VIII

On venait d'élire un conseil municipal, qui prenait la place du comité de Salut public.

Dans ce conseil, les radicaux étaient en majorité et la population lyonnaise, privée sous l'Empire de ses libertés municipales, était relativement satisfaite d'avoir pu finalement

faire valoir ses droits. Si donc le mécontentement des ouvriers des chantiers nationaux était un important coefficient, la récente élection et l'état d'esprit de la plus grande partie de la population lyonnaise faisaient prédominer un courant d'opinion qui n'était nullement favorable au mouvement.

Bakounine ne voulut point voir les côtés fâcheux de son entreprise; l'opposition relative de quelques-uns d'entre nous fut incapable de l'arrêter. Il redoubla d'activité. Il fallait agir à tout prix, se jeter à corps perdu dans la lutte; il fallait surtout ne pas se réserver de portes de derrière; il insistait beaucoup sur ce dernier point. Des délégués de Marseille et de Saint-Étienne commençaient à arriver, pour prendre part au mouvement. Bastelica était là. Un autre délégué de Marseille, Combe, essaya, comme nous l'avions fait inutilement, de faire remettre à plus tard toute tentative de révolution, de démontrer qu'on n'était pas prêt, qu'on ne serait pas compris. Tout ce qu'il disait était parfaitement senti, et, d'autre part, il était impossible de mettre en doute son énergie révolutionnaire. Mais Bakounine trouvait chaque jour de nouveaux points d'appui, parmi les éléments divers qui affluaient au comité. Pour lui faire abandonner son projet, il aurait fallu le heurter de front, ce que personne ne voulait faire. Ce n'est pas qu'il résistât toujours quand on s'emportait contre lui. Il savait que lui-même était parfois provocant, et ne conservait point de rancune d'une irritation qu'il avait fait naître. Mais comme on lui donnait à peu près raison sur le fond, les arguments tirés des circonstances ne suffisaient point à des révolutionnaires qui étaient des novices, comparés à lui. D'ailleurs, la fièvre révolutionnaire emportait tout le monde de plus en plus. La délégation de Tours n'avait point de prestige. Crémieux, Glais-Bizoin et l'amiral Fourrichon ne paraissaient pas à la hauteur de la situation et n'inspiraient aucune confiance. Les progrès des Prussiens, l'humiliation de la France causaient une émotion qui croissait et qu'on pouvait considérer comme le prélude d'un formidable réveil. On était exaspéré. On n'admettait pas que la France pût être battue à ce point par des Prussiens. Il fallait que le bouillonnement de toutes ces rages refoulées et de toutes ces fiertés piétinées déterminassent une poussée héroïque, irrésistible. Il

fallait mettre sur l'autel de la patrie tout le sang et tout l'or de la France, sans aucun souci des intérêts privés. On allait enfin parler à la France ce rude langage, elle comprendrait. Mieux valait entasser ruines sur ruines que d'accepter la défaite, pour se traîner ensuite inertes, découragés, impuissants dans la vieille ornière sociale sous le joug des bourgeois.

L'illusion triomphait et le vertige venait avec elle. Les plus réfractaires commençaient à entrevoir des possibilités de succès.

Le comité du Salut de la France avait des intelligences dans le nouveau conseil municipal. Au commissariat central de police, il avait plus de la moitié du personnel. Un de ses membres, Parraton, y exerçait les fonctions de secrétaire. Les officiers de la garde nationale étaient généralement hostiles : quelques-uns pourtant avaient promis de seconder le mouvement.

Un d'eux, qui commandait un des forts de Lyon, s'était engagé à le livrer aux révolutionnaires avec les approvisionnements qui s'y trouvaient, mais seulement après que la bataille serait engagée, pour avoir l'air de céder à la force. Dans un autre de ces forts, le comité n'avait que quelques hommes bien disposés pour lui et il importait de s'en emparer dès le début de l'action. On agita cette grave question au comité, le soir du 27 septembre.

La recherche des moyens de s'emparer du fort en question n'aboutissant pas, quelqu'un lança à tout hasard l'idée d'y envoyer quelques membres du comité, qui s'arrangeraient, grâce aux intelligences qu'on avait dans la place, de manière à parler aux gardes nationaux du poste, à boire paisiblement quelques bouteilles avec eux, et en profiteraient pour leur verser un narcotique.

Cette idée saugrenue sourit à Bakounine. Mais le narcotique manquait. Il était minuit, les boutiques étaient fermées, l'agitation que tout le monde connaissait commençait à inspirer des craintes sérieuses et on était surveillé. Malgré cela, Bakounine voulait absolument que quelqu'un allât séance tenante chercher un narcotique. Cette proposition parut quelque peu funambulesque et n'eut aucun succès.

Le lendemain, 28 septembre, le comité du Salut de la

France fit afficher son programme dans tout Lyon. Il avait été rédigé par Bakounine; on y proclamait l'abolition de toute la machine politique et juridique de l'État, la non-intervention de tout pouvoir officiel dans les engagements, dettes, etc., entre personnes privées, la déchéance de la délégation de Tours et du préfet.

Les ouvriers des chantiers réclamaient en outre la démission du conseil municipal. Saigne alla se mettre à leur tête et une masse de dix mille hommes, sans armes toutefois, arriva sur la place des Terreaux. Pour parer aux éventualités qui pourraient se produire dans la journée, plusieurs membres du comité allèrent çà et là préparer leurs hommes épars dans les divers bataillons de la garde nationale, et s'entendre avec les quelques officiers sympathiques au mouvement. En attendant, on battait le rappel, et les ouvriers se rendaient plutôt à leurs bataillons respectifs que vers les points très incertains où les révolutionnaires pouvaient se grouper, car, sauf le comité central, il n'y avait rien d'organisé.

Nul ne pouvait prévoir comment la journée se passerait, mais les membres même du comité, éparpillés dans le plus grand désordre, ne pouvaient rien attendre que du hasard.

Bakounine s'était dès le début introduit dans la salle des Pas-Perdus de l'Hôtel de Ville, où sa haute taille et sa carrure herculéenne émergeaient parmi les groupes animés. Les officiers de la garde nationale accouraient en foule et acclamaient le préfet Challemel-Lacour. Le maire de Lyon, M. Hénon, arrivant dans la salle des Pas-Perdus, et y apercevant Bakounine, appela à lui les officiers présents, qui commençaient à être plus nombreux que les révolutionnaires, et l'arrêta. Bakounine, ne voyant aucun moyen de résister, se laissa conduire au poste. Cet incident hâta le mouvement et le compromit tout à fait en amenant prématurément des faits révolutionnaires, avant qu'aucune mesure sérieuse pût être prise.

Des ouvriers sortirent sur le perron de l'Hôtel de Ville et annoncèrent l'arrestation de Bakounine. L'énorme masse se précipita en avant. En un clin d'œil, l'Hôtel de Ville fut pris, les officiers de la garde nationale rejetés dans la cour qui donne sur la place de la Comédie, M. Challemel-Lacour

arrêté et consigné dans son propre cabinet, ainsi que Ducarre, républicain influent, très hostile au socialisme, et plusieurs autres.

Presque en même temps, j'étais arrêté ainsi que Bastelica sur la place Saint-Pothin aux Brotteaux, par des officiers de la garde nationale, et aussitôt délivré par les hommes de leur bataillon, qui appartenaient presque tous à l'Internationale. Un nouveau groupe révolutionnaire se forma ainsi, qui se dirigea sur l'Hôtel de Ville et y pénétra par la place de la Comédie, juste au moment où l'on venait de délivrer Bakounine, qui se trouva ainsi au milieu de nous. Comme la cour était pleine d'officiers et de gardes nationaux dévoués à l'ordre, ceux-là mêmes qui avaient aidé à l'arrestation de Bakounine, d'autres encore qui depuis plusieurs heures s'étaient rendus à l'appel du commandant de la garde nationale Métrat, une collision pouvait se produire et mettre enfin le feu aux poudres.

C'était ce que voulait Bakounine. Il provoquait les gardes nationaux bourgeois en traversant leurs rangs qui s'ouvraient devant nous. Ils l'avaient dépouillé, disait-il, de son porte-monnaie en l'arrêtant, il les traitait de voleurs, de lâches. Personne ne broncha.

Le comité du Salut de la France se trouva bientôt réuni en entier dans la salle des séances, où il essaya vainement de prendre des mesures pratiques.

Pendant ce temps-là, les bataillons de la garde nationale débouchaient de tous les côtés sur la place des Terreaux et obligeaient les manifestants à se retirer. Ils ne résistaient point, et bientôt il n'en resta plus. Le plâtrier Saigne et Bastelica faisaient du haut du balcon de l'Hôtel de Ville d'inutiles discours; leur public n'était plus là et les officiers les sifflaient. Saigne perdait la tête et ses amis radicaux ne faisaient pas meilleure contenance. Ils s'étaient constitués dès le matin à la tête du mouvement, s'étaient plu à parader, à haranguer. Maintenant ils priaient leurs collègues socialistes de se mettre en avant à leur tour. Ceux-ci pensèrent qu'il était trop tard, que la journée était perdue. Bakounine les trouva mous.

Comme les ouvriers des bataillons des Brotteaux et de la Guillotière s'étaient mis à applaudir un des membres du

comité, un de leurs orateurs habituels, qui avait paru au balcon, il sembla à Bakounine qu'un moment d'échauffement pouvait être facilement produit, d'où la bataille attendue aurait enfin résulté. Les socialistes du comité, cette fois, ne voulurent point s'y prêter. Il leur semblait que désormais l'expérience était faite et que le peuple, ne profitant nulle part des circonstances favorables pour jeter au vent de la révolution toutes les colères attendues, restant au contraire très docilement embrigadé dans l'organisation à peine établie de la garde nationale conduite par les bourgeois, n'était pas mûr du tout pour la révolution sociale. Ils pensaient que ce serait une folle témérité que de pousser les choses plus loin.

La nuit venait, le conseil municipal entra dans la salle des séances : quelques-uns de ses membres prononcèrent des paroles de conciliation et les révolutionnaires se retirèrent sans être inquiétés. Les amis du comité se trouvaient encore assez nombreux et en armes dans la salle des Pas-Perdus et dans les cours de l'Hôtel de Ville; mais le moment psychologique était passé. On n'avait jamais eu de plan précis et la spontanéité révolutionnaire qu'attendait Bakounine, ne s'étant pas manifestée, n'en avait point fait surgir.

Les « mauvaises passions » ne s'étaient point déchaînées. La vérité est que personne, à Lyon, ne voulut prendre la terrible initiative d'un conflit sanglant.

Quant à Cluseret, il ne fit absolument rien; il ne parut qu'un moment au milieu du comité du Salut de la France, siégeant dans la salle des séances. Ce fut pour prier les membres du comité de renoncer à toute révolution et de se soumettre aux pouvoirs réguliers, attendu que le maire, M. Hénon, venait de lui promettre de le faire nommer commandant en chef des volontaires du Midi.

Bakounine partit le lendemain pour Marseille, y resta quelques jours, y vit les groupes socialistes, mais ne jugea pas à propos d'y faire une nouvelle tentative et, malgré la surveillance dont il était l'objet, il put s'embarquer pour Gênes, grâce à Bastelica dont le père, capitaine de vaisseau, avait de nombreuses relations dans la marine marchande.

Les jours suivants, la plupart des membres du comité du Salut de la France purent être arrêtés; ceux qui restèrent

Il n'ose plus se faire voir dans les salons, et les régisseurs même ne veulent plus entendre parler de lui : ce n'est pas étonnant, du reste...

Léo l'interrompit brusquement :

— Qu'y a-t-il, enfin ?

Eh bien, hier le régisseur Lorenz, — un brave homme, véridique jusqu'au bout des doigts, — lui avait raconté comment le candidat Brenkenberg avait montré dans un café une lettre, une réponse passionnée que lui avait adressée la petite Elly de Sellenthin. Les uns avaient ri, les autres s'étaient indignés. En un mot, un scandale !...

Une colère, mêlée d'un sentiment de triomphe cruel, enivra Léo. Il avait désiré quelqu'un à écraser, à piétiner, à anéantir : il avait trouvé.

Jean s'étonna de le voir rire.

— Il paraît que tu ne prends pas l'affaire au sérieux, fit-il presque blessé.

— Patience, mon petit ! repartit Léo en lui frappant sur l'épaule.

Puis il s'assit et continua de boire tandis que son ami se disait en hochant la tête :

« Il s'est vraiment bien avili là-bas ! »

Tout d'abord, Léo avait songé à tancer Elly d'importance ; mais quand il se trouva en face d'elle le lendemain, il en perdit toute envie. A quoi bon ? Pourquoi faire verser des larmes inutiles ? Le jeune Brenkenberg ne lui échapperait pas.

Il se contenta de prendre sa sœur par le bras et de s'amuser à la tourmenter en faisant toute espèce d'allusions qui l'épouvantaient. Il éprouvait pour elle une sorte de compassion souriante. Que faisait-elle de plus que lui, après tout ? S'il se perdait, lui, en pleine connaissance de cause, pourquoi cette petite sotte n'aurait-elle pas pris plaisir à gâcher un peu sa belle jeunesse ?... Et lorsqu'il l'eut suffisamment taquinée, il l'embrassa et la laissa partir.

Cela se passait à l'heure du dîner. Un moment après, Hertha, toute pâle d'avoir à lui adresser la parole, vint lui tendre une lettre. C'était de Jeanne : elle avait à lui parler d'une question importante et le priait de se rendre immédiatement auprès d'elle.

ils en conclurent qu'ils n'avaient plus de ménagements à garder, et virent même là une sorte de logique des choses qui les obligeait à se rapprocher de tous ceux que la société, selon eux menteuse et injuste, condamne, et à utiliser toute révolte contre elle, toute dérogation à ses lois quelle qu'elle fût.

On sait que cette fois Bakounine trouva des disciples trop convaincus, qui passèrent énergiquement de la théorie à la pratique, et vinrent se jeter aveuglément les uns après les autres, sans avoir rien calculé, rien préparé, sur la société étonnée, qui les a facilement broyés.

Nous n'avions ici qu'à montrer l'enchaînement des faits qui, depuis l'entrée de Bakounine dans l'Internationale, ont finalement conduit l'esprit bakouninien à cette dernière étape.

Cette époque de la vie de Bakounine fut la phase critique et le suprême effort de cette nature puissante. Les quelques années qui lui restaient à vivre après sa défaite à Lyon ne furent plus que les dernières convulsions de son énergie qui se raidissait contre les déceptions, une descente avec des soubresauts en arrière vers la mort qui le guettait.

Cette grande conscience qui niait la conscience, cet homme de foi qui niait la foi, cet idéaliste raffiné qui attendait le triomphe de son idée du déchaînement des matérialités obscures, cet homme de sacrifice qui faisait appel aux mauvais instincts est assurément un des phénomènes intellectuels les plus curieux de notre époque.

ALBERT RICHARD

L'INDESTRUCTIBLE PASSÉ[1]

— ES WAR —

XXVII

C'est alors que Léo devint un des piliers de la *Couronne Royale*. Il y passait les nuits à boire en joyeuse compagnie. Bientôt même, quand ces débauches trop distinguées ne lui suffirent plus, avec quelques-uns des plus intrépides il alla demander l'oubli à la mauvaise bière et aux mélanges d'alcool douteux que servaient dans les bouges de Munsterberg des filles de vertu facile.

Son cocher, qui le ramenait au petit jour, et le vieux Christian, qui le couchait, par respect de leur maître inventèrent mille ruses pour dissimuler cette conduite; vainement! Au bout de huit jours, tout le monde savait à Halewitz que le maître s'était mis à boire.

Dans la journée, encore, il faisait bonne contenance; mais son humeur massacrante, qui se manifestait par de brusques éclats de colère sans cause, le faisait craindre et fuir de tous. Au château surtout, on voyait combien il était changé, sans comprendre au juste ce qui se passait: les pauvres femmes tremblaient devant lui et sa rudesse leur faisait monter aux yeux bien souvent des larmes de honte et d'indignation. Sa

1. Voir la *Revue* des 15 juin, 1er, 15 juillet, 1er et 15 août.

bonne vieille mère n'avait pas moins à souffrir que Hertha ; et, quant à Elly, elle était traitée comme le roquet : tantôt caressée, tantôt chassée brutalement. Mais personne ne souffrait plus que Léo lui-même.

Il jouait le débauché : au fond, il n'était qu'un malheureux, flagellé jusqu'au sang par un incessant mépris de soi-même. Torturé de désirs furieux, épuisé physiquement et moralement, il ne sortait de l'ivresse que pour y chercher de nouveau l'engourdissement de tout son être.

L'idée d'en finir avec la vie devenait en lui de jour en jour plus obsédante ; il jouait avec cette résolution désespérée comme un enfant avec les rêves dont il se berce, mais avant de disparaître il aurait voulu détruire quelqu'un ou quelque chose : il ruminait des pensées de meurtre envers des personnes qui ne lui avaient jamais rien fait, en qui son imagination, malade et surexcitée, lui faisait voir des ennemis.

Tuer... puis aller au bagne... ou plutôt à l'échafaud. Oui, voilà ce qu'il lui fallait. Ce serait le salut, le repos.

Il n'avait pas revu Lizzie depuis la fameuse matinée ; elle lui avait écrit deux lettres qui étaient restées sans réponse. Tout ce qui pouvait lui rester d'énergie se cachait sous cette lâcheté.

Il avait reçu aussi une lettre d'Ulrich s'excusant de ne pas être allé le voir lors de son dernier passage à Uhlenfeld. « C'eût été pourtant une jolie rencontre ! » se dit Léo avec son plus mauvais rire.

Sur ces entrefaites il apprit, à la *Couronne Royale*, une nouvelle bien faite pour secouer la torpeur où il s'avilissait. Son vieil ami Jean de Sembritzky, le bon gros Jean, l'attira un soir à l'écart et, de sa voix grasseyante et essoufflée, lui dit :

— Écoute, mon vieux... ce n'est pas bien grave en soi et cela ne peut pas aller très loin, mais, vois-tu, ta petite sœur Elly arrive à l'âge... hem !... où il faut surveiller les jeunes filles, les empêcher d'écrire, surtout... L'encre fait des taches, vois-tu !...

Il sembla à Léo que le tocsin le tirait d'un demi-sommeil. Moitié inquiet, moitié irrité, il demanda des explications.

— Voilà. Le fils Brenkenberg rôde dans le pays depuis un an ou davantage. Ce garçon tourne de plus en plus mal.

Il n'ose plus se faire voir dans les salons, et les régisseurs même ne veulent plus entendre parler de lui ; ce n'est pas étonnant, du reste...

Léo l'interrompit brusquement :

— Qu'y a-t-il, enfin?

Eh bien, hier le régisseur Lorenz, — un brave homme, véridique jusqu'au bout des doigts, — lui avait raconté comment le candidat Brenkenberg avait montré dans un café une lettre, une réponse passionnée que lui avait adressée la petite Elly de Sellenthin. Les uns avaient ri, les autres s'étaient indignés. En un mot, un scandale !...

Une colère, mêlée d'un sentiment de triomphe cruel, enivra Léo. Il avait désiré quelqu'un à écraser, à piétiner, à anéantir : il avait trouvé.

Jean s'étonna de le voir rire.

— Il paraît que tu ne prends pas l'affaire au sérieux, fit-il presque blessé.

— Patience, mon petit ! repartit Léo en lui frappant sur l'épaule.

Puis il s'assit et continua de boire tandis que son ami se disait en hochant la tête :

« Il s'est vraiment bien avili là-bas ! »

Tout d'abord, Léo avait songé à tancer Elly d'importance ; mais quand il se trouva en face d'elle le lendemain, il en perdit toute envie. A quoi bon? Pourquoi faire verser des larmes inutiles? Le jeune Brenkenberg ne lui échapperait pas.

Il se contenta de prendre sa sœur par le bras et de s'amuser à la tourmenter en faisant toute espèce d'allusions qui l'épouvantaient. Il éprouvait pour elle une sorte de compassion souriante. Que faisait-elle de plus que lui, après tout? S'il se perdait, lui, en pleine connaissance de cause, pourquoi cette petite sotte n'aurait-elle pas pris plaisir à gâcher un peu sa belle jeunesse?... Et lorsqu'il l'eut suffisamment taquinée, il l'embrassa et la laissa partir.

Cela se passait à l'heure du dîner. Un moment après, Hertha, toute pâle d'avoir à lui adresser la parole, vint lui tendre une lettre. C'était de Jeanne : elle avait à lui parler d'une question importante et le priait de se rendre immédiatement auprès d'elle.

« Je lui en ferai voir! » se dit-il, déjà sarcastique. Mais malgré ses efforts pour rester indifférent, il sentait bien qu'il craignait Jeanne — elle, ou les ennuis dont elle le menaçait, car il n'y avait rien de bon à attendre pour lui dès qu'elle se mêlait de quelque chose.

Au flot de sang vivifiant qui courut dans ses veines, il mesura l'intensité de sa haine contre Jeanne... Contre elle et contre Lizzie, contre tous... mais surtout contre elle.

Il prit sa pelisse et sortit dans le parc.

Il était près de quatre heures. Le pâle soleil d'hiver descendait à l'horizon et ses rayons obliques rasaient les champs de neige sans animer leur teinte monotone. Çà et là des glaçons s'éclairaient de reflets bleuâtres. Les buissons semblaient accroupis sur le sol. Il se souvint de cette chaude après-midi d'été où il avait attendu là, sur le banc, que Jeanne consentît à le revoir. A présent, le banc était recouvert d'un épais coussin de neige où les pattes des oiseaux avaient tracé de petites étoiles irrégulières... Il n'aurait, lui semblait-il, qu'à se rouler dans cette neige, pour redevenir ce qu'il était alors.

— Mais je lui tiendrai tête... mieux que cette fois-là! se déclara-t-il, comme il s'engageait dans le sentier qui menait au chalet.

Elle était à la fenêtre et l'attendait... Lorsqu'il entra dans la chambre, elle se retourna lentement vers lui et, les lèvres serrées, le dévisagea d'un regard morne et glacé.

Elle avait encore vieilli et lui parut plus maigre et plus longue que jamais. La chair flasque de ses joues était d'une pâleur de craie : un pli chagrin, qui descendait de la bouche au menton, coupait l'ovale du visage.

— Voilà donc la retraite que tu as choisie? dit-il en affectant de regarder autour de lui.

Il aperçut dans un coin le grand crucifix, et le prie-Dieu devant. Il fut suffoqué par l'horrible odeur de pauvres que les enfants de l'école laissaient derrière eux et à laquelle se mêlait une senteur d'herbes sèches et de livres moisis.

— Assieds-toi, dit-elle sans lui tendre la main.

Sa voix usée, molle et larmoyante, parut changée à Léo ; la façon lente et fatiguée dont elle se laissa tomber dans le

Il essaya de la soulever ; le front de Jeanne heurta avec un bruit sourd le bois du canapé. Une douleur affreuse contracta ses traits tandis qu'elle glissait à moitié agenouillée sur le tapis.

Alors, il revint à lui, desserra les doigts et appuya la tête de sa sœur contre les coussins. Puis il courut à travers la chambre, allant d'un coin à l'autre comme un désespéré : il devait y avoir quelque chose qu'il suffirait de saisir, de briser pour sauver Ulrich, pour se sauver...

La silhouette du crucifix se noyait dans l'ombre plus épaisse, et le Bon Pasteur souriait toujours. Léo vit sa sœur étendue, immobile, devant le canapé ; la honte le prit.

— Relève-toi donc, murmura-t-il : j'ai eu envie de te tuer, c'est vrai, mais je ne voulais pas te maltraiter.

Il lui tendit la main pour l'aider. Elle repoussa son secours et se rassit péniblement.

— Pauvre Léo ! dit-elle d'une voix qui tremblait de compassion.

— Pauvre Léo, pauvre Léo ! ricana-t-il. Tu me plains et pourtant tu veux me perdre !

— Tu l'es déjà, perdu !

— Et quand je le serais ? Admettons que je le sois. A qui la faute, sinon à toi... et au pasteur, cette canaille à qui j'aurai aussi à demander des comptes... Tu veux parler à présent, hein ? Mais naguère, au moment où Ulrich allait faire ce mariage insensé que, seule au monde, tu pouvais empêcher d'un mot, pourquoi n'as-tu pas ouvert la bouche, pourquoi, dis ?

Elle tressaillit et leva sur lui des yeux désespérés.

— Je m'en suis repentie, dit-elle, je m'en suis bien repentie !

— Repentie ou non, tu vas me répondre. Une fois déjà, cet été, tu m'as échappé... Mais, si tu as la conscience pure, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Ne me tourmente pas, supplia-t-elle avec une angoisse grandissante en se blottissant dans le coin du canapé.

Et lorsqu'il répéta sa question d'une voix plus impérieuse, elle se mit à pleurer en silence. Elle restait immobile, et les larmes roulaient en ruisseaux pressés le long de ses joues. Il ne l'avait jamais vue si humiliée, si défaillante, il eut un

rien passé. J'ai attendu de jour en jour... et il est mort... J'en savais assez. Inutile de te défendre, Léo, ou de nier. Dieu a parlé : je crois plus en Dieu qu'en toi.

La colère s'amassait en lui, mais il se demandait encore comment il fallait s'y abandonner.

— Ah ! tu as attendu ! dit-il en grinçant des dents. Jolie occupation... ma parole !... oui, vraiment jolie ! Guetter la mort de ce pauvre enfant, comme une araignée dans un coin !...

— Je n'ai rien autre à faire en ce monde, fit-elle avec un sourire plaintif. Je suis inutile ici-bas... tout à fait inutile...

— Il paraît que non, cependant : pourquoi m'aurais-tu fait appeler? Parle. Quel coup me tiens-tu en réserve?

— Quel coup, dis-tu? C'est d'un bienfait qu'il s'agit, d'un bienfait pour nous tous... Il y a des années que je me tais. ma vie s'est usée dans le silence, j'y ai perdu mon bonheur, ma jeunesse, mon âme, tout... Mais le moment de parler est venu : Dieu me l'ordonne. Dieu veut que je parle à Ulrich... afin que sa maison soit purifiée... Il le faut... pour qu'il sache ce qu'est sa femme et ce qu'est son ami.

Léo s'était redressé, les mains tendues vers elle. Un voile rouge troublait sa vue. « Tue-la, lui criait une voix, plutôt que de la laisser parler !... » Ses regards erraient sur les murs : il ne vit qu'un bouquet d'herbes desséchées et une gravure qui représentait le Bon Pasteur, souriant, un agneau dans les bras. Il se ressaisit à grand'peine.

— Et quand penses-tu mettre ton projet à exécution? dit-il, la voix rauque.

— Dès que ce sera nécessaire, répondit-elle.

— Et quand cela sera-t-il nécessaire? continua-t-il avidement. Ulrich est absent, il ne reviendra guère avant mars ; il faudra bien que tu attendes jusque-là?

— Je puis le faire revenir plus tôt, s'il y a urgence.

— Tu ne feras pas cela ! hurla-t-il en se précipitant sur elle.

La pièce entière tournait autour de lui ; un flot de sang l'aveuglait ; il ne voyait que deux yeux fixés sur lui avec épouvante, et sous ses doigts il sentait palpiter un cou frêle, délicat... Un insecte, une mouche que l'on écrase quand elle vous importune, — sa sœur n'était rien de plus pour lui, en ce moment.

— Tu te tairas ! cria-t-il, ou je t'étrangle...

Il essaya de la soulever ; le front de Jeanne heurta avec un bruit sourd le bois du canapé. Une douleur affreuse contracta ses traits tandis qu'elle glissait à moitié agenouillée sur le tapis.

Alors, il revint à lui, desserra les doigts et appuya la tête de sa sœur contre les coussins. Puis il courut à travers la chambre, allant d'un coin à l'autre comme un désespéré : il devait y avoir quelque chose qu'il suffirait de saisir, de briser pour sauver Ulrich, pour se sauver...

La silhouette du crucifix se noyait dans l'ombre plus épaisse, et le Bon Pasteur souriait toujours. Léo vit sa sœur étendue, immobile, devant le canapé ; la honte le prit.

— Relève-toi donc, murmura-t-il : j'ai eu envie de te tuer, c'est vrai, mais je ne voulais pas te maltraiter.

Il lui tendit la main pour l'aider. Elle repoussa son secours et se rassit péniblement.

— Pauvre Léo ! dit-elle d'une voix qui tremblait de compassion.

— Pauvre Léo, pauvre Léo ! ricana-t-il. Tu me plains et pourtant tu veux me perdre !

— Tu l'es déjà, perdu !

— Et quand je le serais? Admettons que je le sois. A qui la faute, sinon à toi... et au pasteur, cette canaille à qui j'aurai aussi à demander des comptes... Tu veux parler à présent, hein? Mais naguère, au moment où Ulrich allait faire ce mariage insensé que, seule au monde, tu pouvais empêcher d'un mot, pourquoi n'as-tu pas ouvert la bouche, pourquoi, dis?

Elle tressaillit et leva sur lui des yeux désespérés.

— Je m'en suis repentie, dit-elle, je m'en suis bien repentie !

— Repentie ou non, tu vas me répondre. Une fois déjà, cet été, tu m'as échappé... Mais, si tu as la conscience pure, pourquoi ne me réponds-tu pas?

— Ne me tourmente pas, supplia-t-elle avec une angoisse grandissante en se blottissant dans le coin du canapé.

Et lorsqu'il répéta sa question d'une voix plus impérieuse, elle se mit à pleurer en silence. Elle restait immobile, et les larmes roulaient en ruisseaux pressés le long de ses joues. Il ne l'avait jamais vue si humiliée, si défaillante, il eut un

mouvement de pitié; au milieu de sa colère et de son anxiété, il commença, presque malgré lui, à lui parler d'une voix plus tendre :

— Écoute, Jeannette, en entrant ici je te haïssais, et peu s'en est fallu que je ne te... Mais, en dépit de tes menaces, tu n'es plus la même qu'autrefois. Nous avons bien changé l'un et l'autre, nous sommes deux pauvres créatures brisées. Ainsi, je t'en prie, aie confiance en moi, et dis-moi ce que je veux savoir... dis-le... avant qu'il soit trop tard pour nous deux.

Elle cessa de pleurer et l'examina, étonnée de sa douceur inaccoutumée. Puis ses yeux reprirent leur éclat fixe et de son sourire mystérieux elle lui désigna le crucifix.

— Regarde-le, fit-elle, de tout près.

— Qui donc ?

— Le Sauveur.

Il s'approcha du prie-Dieu et considéra le pâle visage du Crucifié qui, las de toutes les douleurs, s'inclinait dans la paix du suprême repos. Une émotion religieuse l'envahit.

— Sais-tu à qui il ressemble ? demanda-t-elle.

Son sourire s'accentua et elle prit un air fin :

— Non. A qui ?

— Oh ! Léo, tu ne vois pas ? Un enfant s'en apercevrait... C'est à Ulrich.

Et une flamme de passion triomphante éclaira sa figure ravagée.

— Ah ! fit Léo, comprenant soudain.

Le martyre de toute une vie venait de se révéler à lui dans cet aveu confus.

— Mais, Jeanne, si tu l'aimais, pourquoi t'es-tu laissée marier à ce misérable Prachwitz ?

Elle sursauta et devint livide.

— Aimer! balbutia-t-elle; qui parle d'aimer ?... Qui pourrais-je aimer ?...

— Laisse donc ! dit-il, à quoi bon dissimuler ?

Elle retomba sur le canapé et se remit à pleurer, silencieusement, comme si l'intime douleur de son âme eût rougi de se laisser voir. Elle voulait parler, mais ses lèvres remuaient sans qu'elle pût articuler un son. Le pire n'était pas d'avoir souffert toute sa vie; elle avait honte de sa souffrance.



Enfin elle trouva des mots assez humbles pour commencer sa confession :

— Cela semble ridicule, à me l'entendre dire aujourd'hui, Léo, et tu peux te moquer de moi ; mais c'est vrai, je l'aime... Je l'ai aimé depuis que j'existe et c'est tout mon malheur... Dieu m'avait destinée à lui... moi seule. Je le comprenais comme personne au monde, pas même toi. Si j'avais été sa femme, je lui aurais baisé les pieds et les mains ; je me serais épuisée à soigner son pauvre corps malade, qui languit maintenant parce que personne ne veille sur lui... Mais elle est arrivée... et, en la voyant, il m'a oubliée pour s'attacher à elle... tout comme toi. Alors j'ai été prise de dépit et j'ai épousé le premier venu... Et quand j'ai été veuve, je me suis demandée : « Voudra-t-il de moi, à présent ?... » Mais elle aussi était veuve — grâce à toi — et, tandis que moi, timide, rendue défiante par mes chagrins, je n'osais m'avancer, elle, au contraire, se parait de son deuil, en faisait une séduction nouvelle : « Viens, prends-moi, me voici ! » disaient ses regards... Et je vis qu'il se laissait attirer, sous prétexte de l'assister dans sa solitude, et la peur de ce qui allait arriver me paralysa si bien que, au lieu de lutter, je me mis à le fuir. Je le perdis ainsi une seconde fois... Puis vint le jour où je découvris votre secret. Je la tenais donc... mais l'amertume et la haine étaient si fortes en moi que je pensai : « Puisqu'il te préfère cette misérable, qu'il l'épouse, et qu'il souffre !... et toi aussi !... et Léo aussi ! et je me suis tue... Voilà la grande faute dont j'aurai toujours à me repentir... toujours, toujours tant que ma pauvre tête résistera. Mais ma tête est bien lasse... et bien las mes genoux... je n'en ai plus pour longtemps, cher Léo...

Elle appuya ses mains sur ses tempes et retomba dans le coin du canapé en lui souriant.

— Quel avenir espères-tu donc ? demanda-t-il, remué jusqu'au fond du cœur.

— Moi ? j'irai dans une maison de santé, répondit-elle tranquillement.

— Jeanne ! cria-t-il.

— Mais tu ne t'aperçois donc pas que je deviens folle ! — et son expression égarée reparut sur son visage. — Si tu te doutais de ce que je vois, de ce que j'entends, tu m'aurais fait enfer-

mer depuis longtemps. J'ai des visions, jour et nuit... des cavaliers de feu... l'embrasement de Jérusalem... j'ai vu le grand Moloch engloutissant le petit Paul: c'est elle qui le lui jetait en pâture; j'ai vu la femme d'Urie et c'était elle, toujours elle... Et chaque nuit— ses yeux s'agrandissaient — le Seigneur m'apparaît et me parle; je me prosterne à ses pieds et je mets mes doigts dans les plaies de son corps, et toute la chambre est remplie de sa gloire; des milliers d'anges, aux ailes bleues, roses, volent autour de lui. Oh! que c'est beau! crois-moi... mais si tu disais cela, on viendrait me prendre pour m'enfermer... et tu ne peux le vouloir... n'est-ce pas, cher Léo?

Elle se souleva vers lui et, d'un geste suppliant, lui caressa la main.

Un chagrin si violent gagnait Léo devant cette malheureuse créature qu'il en oubliait sa propre situation. Une pensée lui traversa bien le cerveau : « Si je la faisais enfermer, je serais sauvé... », mais ce ne fut qu'un éclair; il repoussa l'idée avec dégoût. D'ailleurs, lui aussi était las.

— Pauvre femme, murmura-t-il en lui posant doucement la main sur les cheveux, pauvre femme!

Avec un regard de chien battu elle leva les yeux sur lui et voulut s'appuyer contre sa poitrine; mais il était trop loin. Voyant son mouvement, il s'assit sur le canapé à côté d'elle et, sans rien dire, l'entoura de ses bras. Ils restèrent ainsi longtemps, serrés l'un contre l'autre, les paupières baissées. Il savait à présent que celle qu'il tenait ainsi était sa pire ennemie, mais il n'y avait plus trace de haine en son cœur.

N'était-elle pas, en effet, un autre lui-même? Elle, à moitié folle; lui, coupable plus qu'à moitié... et tous deux complètement perdus! Le sang impétueux des Sellenthin avait bouillonné trop ardent dans leurs veines, et, par des voies différentes, les avait poussés au même abîme...

Il prit la tête de Jeanne entre ses mains. Leurs regards, qui se croisèrent, ne pouvaient plus se quitter : dans l'excès même de leur colère et de leur malheur, le frère et la sœur s'étaient retrouvés.

Enfin il la baisa au front et se leva.

— Et tu es toujours bien décidée à lui parler? demanda-t-il.

Les traits de Jeanne se tendirent, ses yeux fiévreux reprirent leur fixité.

— Il le faut! répondit-elle; Dieu lui-même me l'a ordonné. Puis-je lui désobéir? Il faut même que je me hâte, si je veux que l'on me croie encore.

— Allons, advienne que pourra! soupira-t-il en prenant son chapeau. Adieu, Jeanne.

— Adieu, Léo.

Dehors, il se mit à siffler la *Paloma*. Il sentait qu'il venait d'entendre son arrêt de mort.

XXVIII

Ainsi, mourir!

« Mourir, mon vieux... mourir... mourir », lui criait une voix tout le long de la route.

Pourtant, il lui restait une ressource encore : la fuite. En vingt-quatre heures, il pouvait atteindre Hambourg, et de là s'embarquer pour ne revenir jamais.

Il lui était facile de réaliser trois ou quatre mille francs; pour le reste, à la grâce de Dieu ou plutôt d'Ulrich!... Qui donc viendrait examiner les livres, apaiser les créanciers, travailler sans relâche à sauver l'honneur de celui qui aurait ainsi déserté? Ulrich! lui seul... et toujours lui.

Cette pensée était si odieuse à Léo qu'elle lui enlevait la force de prendre une résolution.

Tout avouer dans une lettre, il n'y fallait pas songer. Que deviendrait Lizzie, seule et trahie, dans la maison d'Ulrich?... Oui, avait-il bien le droit d'abandonner celle qui s'accrochait à lui avec la frénésie d'une coupable?... Et sa chair criait vers elle. Pas une fibre de son être qui ne frémît du besoin de la posséder; il ne pouvait plus se figurer la vie sans ce désir torturant et voluptueux qui resterait à jamais inassouvi.

Le lendemain, dans l'après-midi, il alla en traîneau à Uhlenfeld. Une nuit sans sommeil, une journée d'angoisses, l'incertitude et par-dessus tout la curiosité mauvaise de savoir comment elle accueillerait la nouvelle du malheur suspendu sur leurs têtes, le poussaient enfin à se rapprocher d'elle.

Si elle lui rendait sa liberté, il partirait le soir même.

Un homme d'écurie lui dit que madame la baronne était sortie à pied depuis une heure. — Où était-elle allée ? — On ne savait pas ; du côté de Munsterberg... Hier elle avait fait de même, avant-hier aussi, et elle n'était rentrée qu'à la nuit tombante.

Il eut, tout d'abord, un mouvement de basse jalousie, mais il le réprima bien vite.

— A Munsterberg ! cria-t-il au cocher.

Le traîneau ressortit de la cour.

C'était précisément à la même heure qu'hier il était allé trouver Jeanne. Maintenant le ciel enveloppait la plaine d'un épais voile gris, parsemé de taches jaunâtres. Une tourmente de neige semblait menaçante, mais les nuages étaient encore trop hauts pour crever. Un souffle silencieux passait dans les arbres dénudés de la route. Aucun bruit ne troublait le calme de l'étendue : seul, par instants, le glissement monotone d'un traîneau sur la route sombre ; les grelots tintaient avec solennité. Du bois de noisetiers qui dressait à quelque distance ses ramures grêles, un vol de corbeaux se leva lentement ; ils planaient, sans un cri, sous les nuages, où ils semblaient fichés comme des clous noirs. Le jour baissait de plus en plus ; pourtant Léo espérait encore la rencontrer.

Et il la rencontra.

A peine le traîneau avait-il quitté le chemin vicinal pour prendre la grande route qu'il aperçut, marchant devant lui dans la direction de Munsterberg, une forme vêtue de longs voiles noirs. Il l'eut bien vite rattrapée.

Elle se retourna. Le vent avait rougi ses joues, et sous le chapeau de crêpe son visage rayonnait d'une fraîcheur juvénile ; seuls les yeux cernés disaient ce qu'elle avait souffert. En le voyant, son regard s'anima. Confuse et charmée, elle tendit les mains. Son âme volait vers lui.

Il sauta à terre et donna l'ordre au cocher d'aller et venir lentement pour l'attendre, puis il offrit le bras à Lizzie et la ramena vers le chemin solitaire.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il.

— Je te guette, murmura-t-elle ; cela te fâche ?

— Comment cela me fâcherait-il ? je viens de chez toi.

— Ah! enfin! soupira-t-elle en se pressant plus étroitement contre lui. Toute ma vie n'est plus qu'une longue attente. J'ai soif de toi, Léo.

— Et moi de toi.

Le bras de Lizzie trembla sous le sien, et un moment ils restèrent silencieux. Ils savaient ce qu'ils voulaient savoir.

Léo sentait battre son cœur : la minute était venue qui allait décider de leur sort.

— Écoute, reprit-il, j'étais allé chez toi pour te faire mes adieux.

— Qu'est-il arrivé? bégaya-t-elle, en s'arrêtant, effrayée.

— Rien... mais il faut nous séparer... avant qu'il arrive rien.

— Je me doutais que tu songeais à me quitter. Mais je veux te garder, je veux te garder. Je ne puis plus vivre sans toi.

Et elle s'attachait à lui comme si elle allait déjà le perdre.

Il contempla son visage soudain pâli, ses yeux brillants qui se levaient sur lui avec une expression suppliante de terreur et d'abandon, et ses idées de fuite reculèrent bien loin, disparurent. Le sentiment de sa responsabilité envers sa malheureuse complice s'ajouta comme un fardeau de plus à tous ceux qui accablaient déjà son âme gémissante.

Elle avait, de ses deux mains, saisi la pelisse de Léo et le tenait fortement; il semblait qu'elle ne dût plus jamais le lâcher. S'il avait fait un pas, elle se serait laissé traîner sur le sol.

— Alors, murmura-t-il, il ne me reste plus qu'à me loger une balle dans la tête.

Elle poussa un cri :

— Par pitié!... Que t'ai-je donc fait?

— Rien, Lizzie... Mais Jeanne veut parler,

Il se fit un silence. Le vent, qui glissait doucement sur la neige, caressait avec un bruissement léger les branches flexibles du bois de noisetiers dont ils approchaient... Les corbeaux, qui venaient de se poser, s'enlevèrent en tournoyant autour d'eux avec des cris et des battements d'ailes.

Lizzie desserra lentement son étreinte et se passa deux ou trois fois les mains sur le front. Puis elle jeta des regards

à droite et à gauche, comme pour voir si le vengeur n'était pas déjà caché quelque part, dans les fossés du chemin.

— Viens dans le taillis, murmura-t-elle, on ne pourra nous y voir.

Et, sans l'attendre, elle se lança de côté, à travers la neige épaisse que sillonnaient çà et là des traces d'animaux. Sous bois, seulement, lorsqu'elle se vit enveloppée par les branchages, elle osa s'arrêter.

Il la suivit, d'un pas plus lent. Lui aussi ne se sentit en sûreté que derrière les broussailles protectrices.

— Ce n'est pas possible ! — reprit-elle, les mains jointes. — Il ne faut pas qu'elle parle... tu l'empêcheras de parler !... je t'en supplie !

— Et le moyen ? dit-il. Il y en aurait bien un... mais... non. — Il fut repris de dégoût à l'idée, déjà repoussée hier de faire enfermer Jeanne. — Et puis, d'ailleurs, je suis las de cette vie que je mène. Je veux en finir, et il n'y a que deux solutions : la fuite... ou bien...

Il se tut, frissonnant.

— La mort ? fit-elle avec une curiosité mêlée d'angoisse, en se blottissant contre lui, comme un enfant dans l'obscurité.

Il fit signe que oui :

— Pas d'autre alternative pour moi, tu le comprends bien.

— Alors, mourir, plutôt mourir ! s'écria-t-elle en se penchant vers lui avec un sourire passionné.

— Tu es bien pressée de te débarrasser de moi ! fit-il surpris et essayant de plaisanter.

— Me débarrasser de toi !... Crois-tu donc que tu mourras seul ?

— Lizzie ! cria-t-il en lui saisissant les mains.

— Et que puis-je rêver de plus doux, mon adoré, que de mourir entre tes bras !

Il la serra contre lui, pénétré d'une ivresse où il croyait sentir l'impatience de la mort... Mais tout à coup la défiance vint le glacer ; la défiance envers lui-même, mais encore plus envers elle.

— Es-tu bien sûre de le vouloir sérieusement ? Car, cette fois, ce sera sérieux.

— Je veux être à toi, encore à toi... dans la mort, puisque nous ne pouvons nous appartenir dans la vie.



Cependant il insista :

— Réfléchis bien, Lizzie, il ne s'agit pas seulement de mourir : quitter cette misérable vie est chose facile... Mais il faut renoncer en même temps à ce qui est sacré pour tous : on jettera nos corps dans un trou, comme des chiens, on les traînera dans la boue... songes-y bien... et on insultera notre tombe.

— Que m'importe? fit-elle toujours souriante, nous ne le sentirons plus.

— Alors tu es décidée?

— Je veux mourir dans tes bras, répéta-t-elle.

Et, fermant les yeux, l'air extasié, elle pencha en arrière son visage défaillant qu'éclairait la pâle lumière du soir.

« C'est ainsi qu'elle sera, » se dit-il.

Mais elle souleva ses paupières.

— Oui, oui, je vis encore! fit-elle avec malice, devinant sa pensée.

Et ses lèvres cherchèrent avidement celles de Léo.

Puis, ils firent leur plan... Le lendemain serait consacré à leurs dernières dispositions. A minuit, ils se rejoindraient au bord du fleuve, pour aller ensemble à la recherche de la place où on les retrouverait morts le jour suivant.

Lizzie se mit à trembler.

— Cela t'effraie déjà?... demanda-t-il, repris de soupçon.

Elle cacha son visage dans la poitrine de Léo.

— Et avant? murmura-t-elle.

Il laissa errer son regard au loin... il croyait voir briller encore et l'attirer la veilleuse bleue de Felskampen à la lueur de laquelle, jadis, il avait perdu la pureté de son cœur...

— Que veux-tu dire par « avant »? balbutia-t-il.

— C'est que, vois-tu, je ne suis qu'une femme bien faible... et j'ai peur d'hésiter au dernier moment... j'ai peur de ne pas oser faire ce chemin au bout duquel la mort m'attendra... Je t'en prie... viens me chercher chez moi!...

Il tressaillit. Une sourde espérance s'éveillait en lui. En silence, il aspirait avidement le parfum de ce corps charmant et délicat dont la possession avait enchanté sa jeunesse. Et tandis qu'il se grisait d'images et de souvenirs, la voix suppliante murmurait :

— Tu viendras, n'est-ce pas, tu viendras, mon bien aimé?...

— Si tu as peur, oui, j'irai te chercher, dit-il en se détournant.

Bien vite, comme si elle eût craint qu'il ne se récusât encore, elle se hâta de lui expliquer : la vieille Mina le guetterait à la porte du parc pour le conduire secrètement jusqu'à sa chambre.

Il l'écoutait comme dans un rêve.

Avec plus de violence encore, tout son être tremblait de cette ivresse mystérieuse qui n'était, qui ne pouvait être autre chose que l'impérieux désir de la mort...

Ils se séparèrent. Elle prit le chemin d'Uhlenfeld, il revint vers son traîneau.

Arrivé à la route, il fit halte, et appuyé contre un peuplier, il la regarda. Dans le crépuscule blafard elle se détachait sur les champs de neige comme un trait noir et dur... puis elle diminua, diminua et finit par n'être qu'un point.

Et tout à coup, comme un flot pestilentiel, un immense mépris l'envahit — mépris de lui-même, mépris de cette femme, mépris du monde entier.

La mesure était comble ! La mesure était comble !

Il poussa un tel éclat de rire que Jean, son cocher, à vingt pas de lui, se retourna sur son siège.

— Où aller, à présent? se demanda Léo en se rasseyant.

Il avait eu l'intention de se rendre à Münsterberg... Pour quoi faire? ah ! oui ! pour emprunter l'argent de son voyage à l'usurier Jacobi. Ce n'était plus la peine... Mais, bah ! il fallait bien passer le temps jusqu'à l'heure de la mort.

A Münsterberg, donc!

Et, chemin faisant, mille pensées lui traversaient la tête. A droite de la route, il voyait Labowen, où la famille Neuhaus s'enfonçait de plus en plus dans les hypothèques ; à gauche, c'était Morgenfeld, où le gros Jean de Sembritzky achevait de tourner au mari détestable...

« Honte et folie partout ! se dit-il en sifflotant. Il faut se moquer de l'existence, c'est la vraie sagesse. Tout est absurde en ce monde, tout, même Ulrich... Ne pensons pas à Ulrich !

» Ulrich en mourrait. C'était certain. Quel est l'homme qui résisterait à une pareille trahison?

» Mais ne pensons pas à Ulrich !

» Tout ce qu'on pouvait faire était d'amortir le coup en lui laissant quelques lignes, qui ne parleraient que de l'ancienne faute et non du nouvel amour... Aussi pourquoi avait-il fait la bêtise d'épouser une femme à laquelle il fallait un vaurien comme lui, Léo !

» Non, ne pensons pas à Ulrich !

» Qu'elle était jolie dans ses vêtements noirs ! Et avec quelle finesse elle avait su éviter de prononcer le nom d'Ulrich !... Nulle part au monde il n'y avait un être comparable à Ulrich...

» Ne pensons pas à Ulrich !

» Elle n'avait pas songé non plus à parler de l'enfant... Il était mort et oublié, le pauvre petit bonhomme... Mort et oublié, ainsi que Léo le serait bientôt lui-même. Bah ! qu'importait, après tout !... »

A la *Couronne Royale* il trouva le gros Jean et quelques autres. En sortant de là, une heure après, il les entraîna au cabaret d'Engelmann ; et, comme il ouvrait la porte, il aperçut parmi les buveurs le visage fat et souriant du candidat Brenkenberg.

« Ah ! te voilà, mon gaillard ! » se dit-il avec une joie sauvage...

Un peu plus, il partait pour l'autre monde en oubliant de venger sa famille de l'affront que lui avait fait ce freluquet !... Les régisseurs de Halewitz, qui se trouvaient là, s'étaient levés avec effroi en se voyant surpris par leur maître ; et le candidat, qui pâlissait visiblement, essayait de faire bonne contenance.

Léo s'approcha de lui.

— J'ai à vous parler, monsieur Conrad de Brenkenberg.

— Vous savez où me trouver, monsieur Léo de Sellenthin, répondit l'autre sans bouger de place.

— Oui, Dieu merci, je vous ai trouvé.

Le candidat s'efforçait de prendre son air le plus suffisant.

— Permettez-moi, monsieur de Sellenthin, de vous donner une leçon de savoir-vivre. Si vous avez à me parler, vous pouvez venir chez moi. Ici, le lieu est mal choisi et je vous prie de me laisser en paix.

Léo regardait de haut en bas ce mauvais drôle gonflé d'arrogance. En d'autres temps, peut-être eût-il consenti à le traiter comme un égal et à le provoquer ; mais depuis qu'il

s'était condamné à mort lui-même, tout lui semblait futile et pitoyable. Cependant il voulait donner au jeune homme une bonne leçon qui préservât désormais cette petite sotte d'Elly de ses entreprises.

— Debout! cria-t-il.

Il empoignait Conrad par le bras et le forçait à se lever.

Le candidat voulut le frapper au visage; mais déjà ses deux poignets étaient pris dans la main gauche de Léo qui les serrait comme un étau.

La servante s'enfuit avec des cris perçants. Les régisseurs se rangèrent de côté respectueusement, et les amis qui accompagnaient Léo, mis au courant par Sembritzky, restèrent spectateurs immobiles.

Pendant une minute, un silence de mort régna dans l'étroite salle, bondée de monde, éclairée seulement par une lampe fumeuse. Le candidat essayait de se dégager et sautillait comme un danseur.

— Attends un peu, vaurien! dit Léo. Au lieu d'aller à l'école, tu fais le malin, tu furètes partout; puisque ton père ne te corrige pas, je vais m'en charger!

Avisant une canne solide dans un coin de la pièce, il la saisit et, tout en continuant à tenir le candidat d'une main, de l'autre il le fustigea d'importance.

— Voilà, mon petit! fit-il en s'arrêtant. Cela t'apprendra à mieux te conduire désormais. Rentre chez toi... et dis bonsoir à ton père de ma part.

D'une pâleur de craie, les yeux hors de la tête, le candidat, chancelant, alla tomber sur un siège.

Léo remit la canne en place, puis salua profondément les assistants stupéfaits.

— Portez-vous bien, messieurs! leur dit-il.

Et, après une poignée de main au gros Jean, il sortit avec un éclat de rire.

XXIX

Lorsqu'il rentra chez lui, c'était l'heure du souper. Il se glissa dans la maison sans être vu. Le corridor était sombre,

mais Christian, qui venait de sortir de la salle à manger, une pile d'assiettes sur les bras, avait laissé la porte entr'ouverte et la lumière de la suspension passait par la fente.

On n'entendait pas un rire, pas une joyeuse parole. Les repas étaient tristes maintenant, à Halewitz.

Il hésita : « Faut-il aller m'asseoir avec elles? » La crainte de se laisser attendrir à l'idée de la séparation l'arrêta. Cependant il pouvait bien se permettre un regard... il s'approcha sur la pointe des pieds.

Elles étaient là, toutes les trois, autour de la table, sous la clarté tranquille de la lampe. A gauche, sa mère. « Dieu ! qu'elle a vieilli ! » se dit-il, et son cœur se serra. En face, la petite Elly, souriante et rose, comme toujours. Et là, à droite, qui était-ce ?

Ce visage connu lui semblait nouveau. La gravité calme du maintien, les traces de chagrin sur les joues hâlées, les lèvres serrées changeaient l'aspect de la jeune fille. Il le sentait bien : elle avait grandi et mûri tandis que lui-même s'affaiblissait et se dégradait. Depuis longtemps, il avait passé aveugle à côté de Hertha; l'approche de la mort dessillait ses yeux... sur elle et sur tout ce qui l'entourait.

Ses regards s'arrêtaient avidement à tous les détails familiers de la pièce, ses oreilles guettaient les rares paroles, comme si chacune d'elles avait dû être une révélation, et sa main caressait distraitement la vieille poignée usée de la porte. Christian, qui revenait, mit fin à cet espionnage douloureux et Léo se hâta de rentrer dans sa chambre avant qu'on se fût aperçu de sa présence.

Il voulait travailler, mettre ses comptes en ordre... autant que possible, — afin de ne pas quitter la vie comme un banqueroutier. Il alluma sa lampe et se plongea dans les calculs.

L'année n'avait pas été mauvaise. De vieilles dettes avaient été payées, d'autres pourraient l'être bientôt. La récolte des betteraves avait donné d'excellents résultats ; en continuant de la sorte, l'année suivante serait meilleure encore. Il allait préparer un nouveau plan de culture quand il se souvint que le surlendemain il serait mort.

Brusquement, il referma ses livres et se leva. C'était à n'y pas tenir ; la vie et la mort lui paraissaient également absurdes.



Il sonna, car il avait faim : depuis le matin il n'avait rien pris. Christian parut sur le seuil, et sa figure s'épanouit en voyant son maître au logis à cette heure inaccoutumée.

— Eh bien! camarade, fit Léo pris d'un attendrissement subit, comment vont ces vieilles jambes? sont-elles encore en état de faire leur service?

Et tandis que le bonhomme, bouleversé de joie, balbutiait une réponse inintelligible, Léo lui mit une pièce d'or dans la main :

— Tu as passé bien des nuits blanches, ces derniers temps; Désormais tu auras du repos, mon brave.

Le vieux Christian faillit sangloter d'émotion à cette douceur inusitée; il se hâta d'aller préparer le souper de son maître. Et bientôt une agitation discrète anima la maison : de la cuisine au salon se répandait la bonne nouvelle.

Les portes s'ouvraient et se refermaient doucement, des murmures de voix passaient dans le vestibule et parfois des pas légers s'arrêtaient devant sa porte... On eût dit un peu le retour de l'enfant prodigue.

Il entendait tout cela et serrait les dents. « Mourir, mon vieux, mourir! lui criait une voix; il faut mourir!... »

Christian revenait avec un plateau chargé de bonnes choses qu'avait évidemment choisies la main de sa mère. Il se jeta dessus avec avidité : c'était de ces œufs frits au jambon grillé qui de tout temps avaient été son régal.

« La chère vieille maman! pensait-il; c'est comme si elle me disait : Reste avec nous!... »

Il riait, mais il avait les larmes aux yeux.

Christian lui demanda ce qu'il désirait boire.

— Ne demande rien, animal! et apporte-moi ce que mon père a laissé de meilleur à la cave... Trois bouteilles, vivement!

Ahuri, le vieillard disparut et revint bientôt, portant avec respect des bouteilles poussiéreuses, la joie et l'orgueil du père Sellenthin!

« Pourquoi laisser à des étrangers ce précieux liquide? » se disait Léo en vidant à longs traits la première bouteille.

Mais il buvait sans plaisir.

Plus ses joues s'échauffaient, plus son humeur s'assombrissait. Il aurait voulu prendre joyeusement congé de la vie, et

voilà que ses tourments recommençaient à le ronger : tel un ulcère que rien ne peut guérir. Il courait çà et là par la chambre, comme pour y échapper. Il ouvrait les fenêtres, se jetait sur son canapé, puis reprenait sa marche d'animal en cage... Allait-il donc passer ses dernières heures de cette façon absurde?

Il lui manquait un compagnon. Il aurait eu besoin d'une voix humaine, d'une main d'homme. Il lui fallait un bouffon... et un Dieu.

Et voilà que ce souhait — le dernier qu'il eût à faire en ce monde, croyait-il — se réalisa. Vers dix heures, on sonna violemment à la porte... Instinctivement, sa main tremblante se dirigea vers une arme.

« On vient me chercher? » se dit-il, pris soudain du délire de la persécution.

Dressé, l'œil fixe, il attendit... Christian vint annoncer que le pasteur Brenkenberg sollicitait un entretien.

— Bravo! s'écria Léo, il me manquait : qu'il entre!

Et toutes les colères qui grondaient en lui montèrent à son cerveau. Il tenait le pasteur : il allait tout lui faire payer, à cette heure dernière.

D'une voix de tonnerre, il souhaita le bonsoir au visiteur tardif qui secouait la neige de ses bottes avant d'entrer. Il portait une vieille pelisse râpée qui le faisait ressembler à un Esquimau ; un épais cache-nez entourait plusieurs fois son cou. Son visage bouffi était violet de froid ou d'émotion ; de grosses gouttes de sueur perlaient à ses tempes, il cherchait vainement à cacher l'agitation qui tremblait au fond de ses yeux de bouledogue.

— Ah! vieux malin, tu as eu le nez fin de venir ce soir, lui cria Léo ; j'ai là quelque chose d'extra! un joli vin, pour boire le coup de l'étrier!

Il donna l'ordre à Christian d'apporter de nouvelles bouteilles.

Le pasteur était resté près du seuil, suffoquant sous son cache-nez, saisi par la chaleur de la pièce.

— Débarrasse-toi donc, lui conseilla Léo.

Brenkenberg obéit, rejeta en arrière ses cheveux luisants, puis, d'une voix essoufflée, il articula :

— Tu es bien joyeux, mon fils, comme un homme qui vient de faire un exploit.



— Parbleu ! riposta Léo, je vole d'exploits en exploits !

Et il lui tendit un verre :

— A ta santé !

Le pasteur lança un regard timide dans la direction du verre qui étincelait.

— Sais-tu pourquoi je viens te trouver si tard ? demanda-t-il, toujours adossé à la porte, et se mordant les lèvres.

— A ta santé, voyons ! cria Léo.

Alors Brenkenberg s'approcha de la table, vacillant comme un homme ivre, et ses deux mains tremblantes levaient le verre... Mais il le laissa retomber.

— Je ne puis pas ! gémit-il ; — et sa machoire inférieure s'avançait avec dégoût.

— Comment ? fit Léo d'un air de reproche, mon meilleur vin, tu le dédaignes ? En voilà une plaisanterie !

— Non... non... non, — soupira le vieillard, en repoussant le verre loin de lui, de l'autre côté de la table. — Dans les dispositions où je suis, vois-tu, ce serait profaner mon corps et profaner ce vin que le boire.

— Tes dispositions ? — répliqua Léo, l'accent railleur. — Ah ! oui, tu es malin !... et connais-tu les miennes ?... As-tu jamais chassé un sanglier jusque dans un marécage et vu comment il lappe l'eau bourbeuse, quand les chiens sont déjà sur lui et le déchirent ?... Eh bien ! c'est à peu près comme cela que je bois... mais cela ne m'empêche pas de boire... A ta santé, vieux père !

Le pasteur le dévisageait d'un œil hébété. Sans mot dire, il leva son verre et le vida.

— Vois-tu comme ça va bien ? dit Léo en riant. Nous sommes là tous les deux insouciants, pleins d'entrain... Nous nous aimons bien et nous allons entonner ce beau couplet :

Bénie soit l'heure, frères, qui nous réunit ! ..

Après avoir chanté, il reprit :

— Ou bien as-tu en réserve un choral savoureux ?... Je suis prêt, moi, à toutes les insanités !

Il avala encore deux pleins verres de vin frais, sentant que ses idées commençaient à s'animer... Des images de

toute espèce tournoyaient devant ses yeux pour disparaître aussitôt qu'il voulait les fixer.

Le vieillard demeurait là, le menton sur la poitrine, les yeux morts; il se redressa lentement, appuyé au bord de la table, et se pencha, en mâchonnant des mots inarticulés.

— Sais-tu pourquoi je suis venu ? dit-il encore.

— Je m'en doute un peu : j'ai administré une correction à ton fils, et tu viens m'en remercier... Eh bien, à sa santé!... Longue vie et prospérité à ton garnement de fils !

— Vois-tu, Fritzchen, dit le pasteur, tu railles un vieillard que l'angoisse a conduit ici au milieu de la nuit. C'est mal à toi... je n'aurais pas attendu cela de ton caractère... Mais je vais te dire ce qui s'est passé chez moi ce soir: peut-être, alors, auras-tu un sentiment humain... Nous étions à table, ma femme, mes enfants et moi ; tout à coup la porte s'ouvre et Conrad paraît, blême, décomposé.

» — Grand Dieu ! qu'y a-t-il ? demandai-je épouvanté.

» Et lui se jette à mes genoux en criant:

» — Tue-moi, mon père, tue-moi ! je suis déshonoré ! Tout le monde va me chasser du pied, comme un chien galeux...

» Alors, je l'ai fait monter dans ma chambre ; et là, il m'a tout raconté... Oh ! Fritzchen, que t'ai-je fait pour que tu m'outrages ainsi dans mon sang et dans ma chair ?

— Ce que tu m'as fait ?... nous en reparlerons tout à l'heure. Quant à ton fils, il s'est conduit comme un polisson envers ma sœur, ma famille et moi-même... Et le châtiment est nécessaire... Ne sont-ce pas tes principes ?

— Pourquoi ne pas l'avoir provoqué, ainsi que c'est l'usage entre hommes ?

Léo ricana :

— Pourquoi pas ?... Oui, provoquer... toujours provoquer !... Mais est-ce que j'ai le temps de me mettre à la disposition du premier gamin venu, qui vit aux crochets de son père ?... Puisqu'il est incapable de gagner sa vie, il est indigne de se battre: et s'il se conduit mal, une verge est bien bonne pour lui, ou une canne... ce qu'on a sous la main.

Le vieillard restait abattu, absorbé, sous l'œil dur de Léo. Enfin il dit :

— Vois-tu, Fritzchen, tu as peut-être raison, c'est un vaurien,

je te l'accorde, mais c'est mon aîné et je n'ai que lui... Il se passera dix ans avant que mon second fils ait l'âge d'homme... Et tu viendrais, toi que j'ai toujours aimé comme un de mes enfants, tu viendrais me le perdre, à jamais? C'est impossible, Fritzchen, tu le vois bien.

— Bah! fit Léo.

— Oui, voilà ce que tu fais!... J'espérais qu'il se rangerait, il semblait prêt à entrer dans la bonne voie; mais, grâce à toi, sa vie est brisée. Il faut qu'il nous quitte, qu'il s'expatrie comme un criminel: s'il se montre encore ici, on se demandera de quelle infamie il est souillé... Vois-tu, Fritzchen, moi aussi j'ai été étudiant, je me suis battu avec Dieu et diable!... je sais ce que c'est qu'une injure dont on ne peut obtenir satisfaction.

— Supposez que je suis un rôdeur de grands chemins ou un fou! leurs coups ne sont pas une offense.

— Mais tu n'es rien de tout cela : tu es le baron de Selenthin et tout le monde te connaît! Et si tu refuses une réparation à quelqu'un, il faut que tu aies des raisons... dira le monde, qui sera pour toi.

— Attends seulement un peu! grommela Léo.

Il songeait à la honte dont la nuit suivante allait le couvrir, lui et son nom.

Il continua :

— Enfin que veux-tu?... Faut-il que je lui offre mes humbles excuses, et que je lui promette de ne plus recommencer?

— Non, Fritzchen; mais demain, quand ses témoins se présenteront chez toi, ne les renvoie pas...

— Et ensuite?

— Ensuite, Fritzchen, c'est votre affaire à tous les deux!...

— As-tu songé, fit Léo d'un ton menaçant, que ma balle ne manque jamais son but?... J'en ai donné la preuve... Prends garde, je t'y engage...

Le pasteur se dressa lentement, il étendait ses bras d'un geste large, et dit :

— Je suis un vieillard qui n'est plus bon à rien. C'est mon fils aîné, mon espérance et ma consolation. Mais, plutôt que de le voir traîner sa honte pendant toute une vie, je te l'abandonne

Léo eut un frisson; mais presque aussitôt, il éprouva une sorte de satisfaction sauvage, à entendre ce père qui venait lui demander la mort de son enfant.

— Écoute, mon fils, — reprit le pasteur en s'approchant et lui posant les mains sur les épaules; — je t'ai élevé, je t'ai aimé. Et toi aussi tu m'aimais et tu m'avais confié ta jeune âme. Je l'ai guidée dans le droit chemin. Je t'ai appris à lutter jusqu'à la dernière goutte de sang pour le bien et l'honneur. T'en souviens-tu? te souviens-tu aussi des heures pleines de douceur que nous passions parfois, en été, sous le ciel étoilé, ta tête sur ma poitrine? Te rappelles-tu tes confidences lorsque ton cœur battit d'amour pour la première fois?... C'était un soir de septembre et tu tombas en sanglotant dans mes bras... Tu as donc oublié tout cela?...

Oui, il se souvenait... c'était son début dans la vie, dans l'amour... et maintenant!...

Avec un gémissement de douleur, il écarta les coudes pour secouer l'étreinte pesante du vieillard, et, redressé, il cria :

— Enfin, que veux-tu de moi? Pourquoi me torturer ainsi?

Le pasteur inclina presque avec humilité sa tête puissante.

— Je veux te rappeler ce que tu me dois de reconnaissance, te montrer qu'il faut me payer, en la personne de mon fils, ce que j'ai fait pour toi; je suis devant toi et je te dis — que Dieu me le pardonne! — je te dis : « Bats-toi avec mon fils et, si tu ne peux faire autrement, tue-le... »

Il y eut un silence profond.

L'horloge sonna onze heures et demie.

« Demain, à cette heure-ci, je marcherai vers la mort », se dit Léo.

Cette pensée étouffa l'émotion des souvenirs qui commençaient à l'envahir. Il aurait voulu blasphémer, il aurait voulu cracher en imprécations contre le vieillard tous les sentiments qui fermentaient en lui.

Il se planta, les jambes écartées, devant le pasteur :

— Regarde-moi! cria-t-il.

— Je te regarde.

— Comme tu es doux aujourd'hui! Et que vois-tu en moi?

— Je ne vois que mépris et sarcasmes envers le ciel et envers moi-même.

— Eh bien ! tu n'as pas la vue claire : si tu soupçonnais ce qui se passe en mon âme, tu te hâterais de fuir aussi vite que te le permettrait ton gros corps... Quoi ! tu viens me parler de duel, à moi qui ne suis déjà pour ainsi dire plus de ce monde ? Tu voudrais que je fisse une éraflure à ton fils chéri ? Cela le rendrait intéressant et lui permettrait de recommencer ses fanfaronnades dans quelques semaines : voilà le but de tes supplications, n'est-ce pas ? Non, non, vieux père, je ne me laisse pas prendre à ces fadaises. J'ai des idées de meurtre plein le cœur... un nuage sanglant flotte devant mes yeux. Je ne te vois qu'à travers un brouillard rouge, tout est rouge autour de moi... Oui, voilà mes dispositions, à moi. Et ce n'est pas tout... Ce que je suis encore, je vais te le dire : je suis un parjure, un misérable qui, par désespoir, par lubricité, déserte lâchement la vie. Mon désir ignoble a souillé le foyer de mon ami... et pour n'être pas tout à fait infâme envers lui je m'en vais souiller de sang ce foyer. Je vais entasser scandale sur scandale et tu rougiras de m'avoir jamais connu... Le joli vin que tu as bu chez moi te paraîtra, au souvenir, aigre et amer... Ainsi, encore un coup ! allons... à ta santé, vieux, à ta santé !

Et il but, coup sur coup, jusqu'à ce qu'il eût vidé la bouteille, qu'il lança dans un coin. Le pasteur demeurait pétrifié : il voulait parler, les mots lui manquaient.

— Tu me trouves bien sot, n'est-ce pas ? poursuivit Léo, de te dévoiler ainsi le fond de mon cœur ? Mais je vais te dire pourquoi je le fais : j'avais trop envie de régler une bonne fois mes comptes avec toi... Sais-tu qui est responsable de tout cela ?... Toi... oui, toi d'abord... et Jeanne... Vous m'avez jeté dans le bourbier où maintenant je crève comme un chien. Déjà en automne, à mon retour, je t'avais dit ma pensée, mais j'étais un agneau sans tache, alors, en comparaison de ce que je suis devenu, et je ne pouvais prévoir la fin... Le repentir, le repentir... voilà ce que vous me prêchiez. Et quand je vous ai suppliés, à mains jointes, de me laisser en repos vivre ma vie, à ma guise, vous n'avez pas eu pitié de moi... ni toi, ni elle, ni celle qui est perdue aujourd'hui avec moi... Mais les femmes !... le diable les pousse... Toi, mon ami, c'est autre chose... et parce que

tu as été sans pitié pour moi, je le serai aussi pour toi, à présent. Va-t'en, retourne auprès de ton fils, mets des onguents sur ses plaies et console avec la parole divine son honneur endommagé... Mais va-t'en... hâte-toi de partir... je n'ai plus rien à faire avec toi, ni toi avec moi. — Christian !

Il ouvrit la porte.

— Christian, reconduis monsieur le pasteur.... Bonne nuit !

Et, sans plus s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, Léo se jeta tout de son long sur le canapé et tambourina des doigts contre le dossier.

Le pasteur sortit en trébuchant. La tête lui tournait ; il ne reprit possession de lui-même qu'à l'air froid de la nuit.

A la porte cochère, il s'arrêta et réfléchit longuement. Puis, au lieu de retourner à Wengern, il entra dans le sentier couvert de neige qui menait au pavillon de la veuve. Arrivé là, il se mit à heurter violemment jusqu'à ce qu'une domestique à moitié endormie vînt lui ouvrir. Il demanda à parler à la comtesse Prachwitz.

Le lendemain matin, à huit heures, le pasteur expédiait, du bureau télégraphique de Munsterberg, la dépêche suivante :

BARON KLETZINGK

Grand Hôtel, Königsberg.

Reviens de suite. Ton foyer est menacé.

JEANNE.

XXX

Après son entretien avec Léo, Lizzie était rentrée chez elle enivrée du désir de mourir.

Mourir... entre les bras du bien-aimé... exhaler son dernier soupir sur ses lèvres... Quelle fin !

Elle se souvenait d'un tableau qui l'avait frappée à une exposition de peinture : un homme et une femme, enlacés,

étaient prêts à se jeter ensemble dans les profondeurs d'un lac. Pour titre : *Las de vivre !*

Elle retrouvait le frisson d'envie qui l'avait secouée alors. Et voilà que son rêve insensé allait se réaliser aux côtés de Léo !... D'ailleurs, avait-elle mieux à faire que de mourir ?... Ulrich, toujours plus malade, s'inquiétait de moins en moins de lui rendre la vie supportable. La société des environs ne lui offrait pas d'agrément : les femmes la jalousaient, les hommes la tourmentaient avec leurs déclarations. Son existence était si vide et si nulle ! Aucun espoir, aucun avenir. Ah ! mille fois mieux mourir que de continuer à végéter ainsi incomprise.

— Si mon petit Paul avait vécu, j'aurais eu un but.

Et un réveil subit de l'amour maternel inonda ses joues de larmes brûlantes... Mais soudain, au milieu de son attendrissement, un effroi la glaça : dans quelques jours, c'est elle qu'on enterrerait à son tour.

Était-ce possible ? Comment y croire ?... L'année prochaine, oui... dans dix ans, peut-être... dans un temps indéterminé, lorsqu'ils se seraient rassasiés de leur amour ; mais demain, avant d'avoir même goûté à leur bonheur nouveau ? N'était-ce pas absurde ?

Elle songea encore au tableau : *Las de vivre*, et cette pensée la consola un peu. Qu'il était beau, ce couple, au seuil du trépas ! La femme était vêtue d'une robe de soie chatoyante ; et Lizzie se demanda ce qu'elle mettrait, car elle voulait être belle dans la mort.

Parmi ses peignoirs, il y en avait un en crêpe de Chine blanc, qui se drapait autour du corps en longs plis à la grecque serrés sous la gorge par une cordelière d'or. Elle l'avait fait venir de Paris avant son second mariage et elle l'avait mis en réserve pour une occasion exceptionnelle.

Cette occasion eût été trouvée si ce grand fou de Léo n'avait eu la malencontreuse idée de s'en aller avec elle par la nuit et le brouillard. En tout cas, elle voulait du moins essayer le peignoir : elle s'enferma dans son cabinet de toilette, mit des abat-jours roses sur les lumières, et passa le vêtement. Lorsqu'elle s'aperçut dans son miroir, toute baignée d'une lueur pourprée, elle eut un mouvement de naïf orgueil.

Il fallait que Léo la vît ainsi... ainsi... rien qu'une seconde... et ses folles pensées de suicide s'envoleraient bien vite.

Quelle chance de lui avoir arraché la promesse de venir la chercher! Lorsqu'elle s'avancerait ainsi à sa rencontre, il ne pourrait s'empêcher de la saisir dans ses bras; et alors, au lieu de vouloir mourir, ils continueraient à marcher ensemble dans ce chemin de la faute enivrante où la jalousie de Rhaden les avait si brutalement arrêtés.

Cependant Lizzie n'était pas tout à fait rassurée; elle ne parvenait pas à s'endormir... « Il ne s'agit pas de plaisanter, cette fois », avait-il dit; et de quel air sérieux et décidé!... En admettant même qu'elle parvînt à lui faire entendre raison, il resterait toujours Jeanne prête à briser leur jeune bonheur... N'y avait-il donc pas de salut possible?

Elle réfléchissait, réfléchissait, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, frissonnante, avec une sueur d'angoisse. A force de chercher, elle finit par trouver un moyen; — il ressemblait singulièrement à celui que Léo avait repoussé comme indigne de lui: — elle écrirait à Ulrich, le préviendrait que Jeanne devenait folle, qu'elle était presque dangereuse et, tout en feignant de la plaindre, elle préparerait ainsi son mari à ne pas ajouter foi aux dénonciations possibles.

Oui... c'était bien cela... Et elle s'endormit plus tranquille.

Le lendemain, elle fut d'une humeur radieuse. Une sorte de fièvre d'épousée lui brûlait le sang. Parfois un léger malaise la prenait lorsqu'elle se rappelait les menaces de Léo; mais pour les craindre sérieusement elle avait trop confiance dans le pouvoir de sa beauté victorieuse, dans l'empire que ses caresses et son amour exerçaient jadis sur les sens de Léo.

Rêveuse, assise à la fenêtre, elle laissait errer ses regards sur le fleuve, du côté de Halewitz, et comptait les heures.

La vieille Mina, prévenue, trottait par la chambre et la faisait patienter:

— Plus que huit heures, chère petite madame!

Et bientôt après:

— Plus que sept heures et demie!...

Ainsi le temps passait.

A l'approche de la nuit, une neige légère se mit à tomber, couvrant la plaine et les chemins d'une couche nouvelle.

Lizzie, avec un sourire bienheureux, chantonna un vieil air où il était question du bien-aimé qui arrive malgré la pluie et la tempête. Puis. elle songea encore à son enfant et pleura un peu. Les mains jointes, elle soupira :

— Sois heureux, mon petit Paul, d'avoir sitôt trouvé le repos éternel !

Cette pensée la consola. Elle redevint joyeuse, et les heures s'écoulèrent paisiblement, sans qu'elle souffrît trop de l'attente.

A cinq heures, on apporta les lampes. A sept heures et demie, on servit le souper. Elle était encore à table quand une femme de chambre entra précipitamment, annonçant avec agitation que Monsieur venait de rentrer.

— Qui cela, « Monsieur » ? demanda Lizzie.

Elle avait l'âme si paisible qu'elle ne saisissait pas de qui il était question : il fallut que la domestique répétât la nouvelle pour se faire comprendre. Alors elle eut l'impression d'une grande injustice commise envers elle. Volontiers elle se serait plainte à son mari et l'aurait prié de s'en retourner au plus vite.

Machinalement, elle roulait sa serviette sans songer à se lever. Enfin, peu à peu, elle eut conscience du danger qu'elle courait. Il fallait s'élancer au devant d'Ulrich, lui souhaiter joyeusement la bienvenue, étouffer ainsi le soupçon que cachait ce retour imprévu.

« C'est un coup de Jeanne », se dit-elle.

Sa haine pour l'amie d'autrefois était si violente que, d'instinct, elle lui attribuait une part dans tous ses malheurs... Et pourtant... non... ce n'était pas possible : comment Jeanne eût-elle pu savoir ce qui se préparait ?

L'entrée d'Ulrich acheva de la rassurer : l'inquiétude qui d'abord se lisait dans ses regards s'était bien vite dissipée à la vue de sa femme assise calme et sereine devant ce couvert solitaire.

Le télégramme l'avait effrayé suffisamment pour le faire revenir en toute hâte et à l'improviste; mais, à présent, s'il cachait à Lizzie le vrai motif de son retour, c'était afin de ne pas la tourmenter inutilement, et non pas parce qu'il manquait de confiance en elle. Jeanne avait de tout temps exagéré les choses : peut-être ne s'agissait-il que d'une simple affaire domestique.

Il était trop tard pour se rendre à Halewitz : Ulrich résolut de n'y aller que le lendemain matin ; ce soir, il se contenterait de jeter le coup d'œil du maître sur le personnel et les bâtiments, comme il avait coutume de faire en revenant de voyage.

Lizzie lui servit le thé avec une amabilité fiévreuse et une loquacité qui détonnait. Il souffrait de l'entendre : il était las et triste : et, dès qu'il le put, il se leva pour procéder à son inspection. A peine était-il sorti que la vieille Mina se précipita dans la salle à manger en joignant les mains :

— Ah ! madame ! madame ! quelle aventure !... Je vais courir à Halewitz pour empêcher M. Léo de venir ce soir ; autrement, il pourrait arriver un malheur terrible.

Lizzie réfléchit... Si Léo apprenait le retour d'Ulrich, il était capable, pour éviter toute rencontre avec lui, de reprendre ses projets de fuite ; et alors, elle risquait de rester là, fiancée et veuve de lui jusqu'à la fin de ses jours... Tandis qu'avec des précautions la visite de Léo n'offrait aucun danger. Autrefois, à Felskampen, Mina l'avait introduit chez elle dans des conditions bien autrement difficiles...

Oui, et même à bien considérer les choses, la présence d'Ulrich offrait un avantage : dans le cas où le brave Léo resterait intraitable et ne voudrait pas renoncer à ses idées de mort, Lizzie n'aurait qu'à lui souffler la vérité à l'oreille, à lui dire la présence d'Ulrich à côté, pour le rendre soumis et tranquille.

C'est ce qui la décida.

— Reste ici, Mina, dit-elle : tu connais la maison... et si tout marche bien, je te donnerai une vieille robe de soie comme jadis.

Vers dix heures, Ulrich revint de sa tournée. Il déclara qu'il était éreinté et qu'il voulait se coucher.

— Oui, couche-toi tout de suite, recommanda Lizzie.

Il s'inclina vers elle pour lui baiser le front et la main, suivant son habitude.

— Tu as le visage brûlant, remarqua-t-il.

— C'est le plaisir de te revoir, répondit-elle en baissant les yeux.

Elle ne mentait pas : elle songeait aux paroles de l'autre : « Il ne s'agit pas de plaisanter, cette fois ! »

Elle éclaira son mari jusqu'à sa chambre; elle s'assura que les contrevents étaient fermés et jeta un coup d'œil au thermomètre afin de voir si la température était réglée pour la nuit. Puis elle le quitta et descendit donner à Mina ses dernières instructions. Lorsqu'elle remonta, au bout d'une demi-heure, elle entendit qu'Ulrich se promenait encore de long en large dans sa chambre.

Quel contre-temps! Elle n'osait pas revêtir le peignoir de crêpe : il pouvait se faire que son mari vînt encore frapper à sa porte, non par tendresse conjugale, — leurs relations actuelles ne permettaient pas une pareille hypothèse, — mais pour lui adresser une question quelconque.

Elle se contenta de relever provisoirement ses cheveux à la grecque, de se mettre un nuage de poudre, et elle accrocha le peignoir dans le cabinet de toilette.

Onze heures sonnèrent... Encore une heure!... Comment tuer le temps? Elle s'assit devant son secrétaire et fouilla dans ses vieux papiers. Des pensées heureuses lui traversaient l'esprit. Une ère nouvelle allait s'ouvrir, une ère de joie, de jeunesse. Ce serait une ivresse printanière, le songe d'une nuit d'été! Aussi résolut-elle de détruire tout ce qui pouvait lui rappeler les tortures des années passées. Rien ne devait plus exister pour elle, sauf celui qu'elle avait enfin reconquis... à quel prix, Dieu le sait!

Elle déchirait les lettres en petits morceaux, l'une après l'autre, aussi bien les déclarations sentimentales de ses jeunes adorateurs que les billets cyniques du vieux Stolt. Elle riait avec insouciance en les relisant.

« Si Léo n'était pas revenu, s'avoua-t-elle, j'aurais pourtant fini par céder à l'un ou à l'autre!... »

Tout à coup, le petit paquet des lettres de son enfant se trouva sous sa main. Elle eut un frisson. Mais elle se raidit : elle ne voulait pas être triste... elle ne voulait pas... Il reposait en paix, le cher petit Paul, et il fallait détruire ses lettres aussi... c'était plus nécessaire que tout le reste.

Elle baisa le paquet et, lentement, elle déchira la première feuille, puis la seconde...

A ce moment, la demie sonna : Lizzie s'interrompit et se dressa haletante. Elle alla prêter l'oreille à la porte d'Ulrich;

son pas fatigué, de long en large, résonnait encore. Que faire? Les minutes s'envolaient... Elle guettait, elle écoutait. Il était trop tard pour reculer.

Soudain, à minuit, la porte s'ouvrit doucement...

Lizzie se retourna toute tremblante... A la vue de Léo, son premier mouvement fut un violent dépit : elle n'avait pas eu le temps de passer le peignoir grec, elle se présentait au bien-aimé, noire comme un oiseau de nuit. Ce regret de sa coquetterie blessée ne la laissait même pas songer à la mort menaçante... Lui, encore couvert de sa grande houppelande toute blanche de neige, restait immobile sur le seuil.

— Oh! fit-elle, il neige encore?

Et, de son mouchoir bordé de noir, elle lui essuya les moustaches, où pendaient des glaçons.

— Mon pauvre chéri, comme tu es mouillé !

Mais il ne bougeait pas et n'ôtait pas même son bonnet de fourrure.

— Tu restes là immobile, dit-elle; débarrasse-toi donc!

Elle se dressa pour décrocher les agrafes du manteau, qui glissa sur le sol; il lui sembla entendre le choc d'un corps dur sur le parquet.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle effrayée.

— Rien, répondit-il en ébauchant un sourire.

Elle eut un léger frisson. « Heureusement qu'Ulrich est là! » pensa-t-elle. Si elle s'était sentie seule avec Léo, en ce moment elle aurait eu peur.

Alors elle l'entoura de ses bras et posa la tête sur sa large poitrine. Elle resta ainsi quelque temps.

— Enfin je t'ai... enfin je t'ai... murmurait-elle. Il faut parler bas, — ajouta-t-elle avec précaution : — il y a quelqu'un qui couche à côté.

Il fit un signe d'assentiment.

— Es-tu arrivé sans encombre? demanda-t-elle.

Il inclina de nouveau la tête.

— Et... m'aimes-tu?

Elle vit que le regard de Léo se troublait, elle sentit que tout son corps tremblait; elle lui prit les mains et se les appuya sur le cœur.

« Voilà le moment, se dit-elle : qu'Ulrich dorme ou non... »

Elle chercha une boîte d'allumettes sur la table et reprit avec un sourire :

— Attends-moi un instant, mon bien-aimé : j'ai à préparer quelque chose.

Et elle disparut dans le cabinet de toilette en poussant le verrou derrière elle.

Léo restait debout au milieu de la chambre.

« Me voici au but ! », se disait-il.

Et il laissait errer son regard autour de lui avec une sorte de curiosité vague.

La veilleuse pendait du plafond. A Felskampen, elle était bleue, ici rose ; c'est un fait dont il était sûr, mais il n'était pas en état de penser davantage.

« Si seulement elle revenait, que je ne reste pas là, misérable, à m'énerver ! »

Alors il se souvint du sourire plein de promesses qu'elle avait eu en le quittant. Une angoisse brûlante le pénétra, mêlée d'un espoir incertain qui l'amollissait et qu'il n'osait pas définir. Il lui semblait qu'on lui rompait les membres, qu'on lui tirait la moelle des os.

— Que suis-je venu faire ici? balbutia-t-il avec effarement : que suis-je venu chercher?

Il regardait fixement la porte par laquelle elle avait disparu. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent... elle ne revenait pas.

Elle combinait quelque chose, c'était certain; et, quoi qu'elle voulût faire, elle avait beau jeu contre lui : il était si las!... Il se traîna jusqu'au siège où elle était assise tout à l'heure, et, le front appuyé entre ses mains, il regardait d'un œil distrait les papiers épars devant lui.

« Chère maman,

» Tous les garçons vont à la maison ... »

Léo avait lu machinalement, comme on lit une annonce de journal, et, tout à coup, il se rendit compte de ce qu'il lisait.

Il saisit la feuille et la tourna, la retourna dans ses doigts. A mesure qu'il la parcourait, ses yeux devenaient hagards, des gémissements étouffés sortaient de sa poitrine. Et il lut

tout, les plaintes du ...
soldats de plomb jus...
Il éprouvait une ...
dans le cœur, et il ...
une voix enfantine qui ...
Il se leva brusquement ...
son manteau, le jeta ...
était à sa place... puis ...
Enfin la porte s'ouvrit ...
Dans l'entre-bâillement ...
apparut une forme ...
de la tête dans un geste ...
dents. Des épaules ...
pas droits sur les pieds ...
visage rond et gracieux ...
n'avaient rien de divin.
Il la contemplait. ...
pécheresse souriante ...
foulant aux pieds ...
volupté!... Il fut ...
Voilà donc ce qu'il ...
Lizzie, qui s'était ...
un cri de ravissement ...
— Chut!... Ch...
Puis, avec d'infinies ...
porte. Mais, comme L...
enhardir, et, pressant ...
souriante et confuse:
— Me voici... je ...
Et elle lui noua ses ...
Il se dégagea ...
— Écoute, Lizzie ...
... les lettres de ...
renonce aussi à ...
maintenant, d'un ...
de vivre... Et pourtant ...
Au mot de lettres ...
... un nouveau ...
contre lui.

— Mon bien-aimé, dit-elle, oublie donc ces folies.

— Quelles folies ?

— Mais ces idées de mort et de suicide.

— Comment ?...

— Vois-tu, fit-elle en lui caressant la joue avec un air de triomphe, ce serait insensé de vouloir mourir à présent... à présent que nous nous sommes retrouvés... C'est maintenant que nous allons commencer à vivre.

Il restait effaré... Il se considérait si bien, lui et elle, comme deux êtres voués à la mort ! Il ne parvenait pas à saisir la pensée dégradante qu'elle suggérait.

Lorsque enfin il l'eut comprise, une colère farouche l'envahit. Le voile rouge troubla encore sa vue.

« Il faut en finir, » se dit-il.

— Tu n'es qu'une misérable ! cria-t-il.

Et sa main tâtonna dans sa poche.

Elle vit son mouvement, elle vit briller le canon de l'arme et, prise d'une terreur folle, elle poussa un cri perçant :

— Au secours, au secours, au meurtre !

— Infâme créature ! murmura-t-il en laissant retomber le revolver sur la table.

Une seconde, il hésita : devait-il fuir ou se laisser prendre ?...

Quand il leva les yeux, devant lui, dans l'embrasure sombre de la porte, il vit Ulrich, livide comme un spectre. Lizzie se roulait à ses pieds.

Léo, alors, ne ressentit aucune frayeur, à peine une surprise. « Maintenant *il sait* », pensa-t-il ; et il n'éprouva plus qu'une espèce de curiosité froide de ce qui allait se passer.

— Parle ! — fit Ulrich d'une voix qu'il ne reconnut pas, — comment te trouves-tu ici ?

Léo croyait le voir grandir, grandir...

— Parle donc ! répéta la voix.

— Il a voulu me tuer, — gémit Lizzie toujours agenouillée aux pieds d'Ulrich, — parce que... je ne voulais pas lui céder... alors, il a voulu me tuer...

Les poings de Léo tremblèrent. Il fit un pas en avant comme pour l'écraser. Mais le regard d'Ulrich l'arrêta.

— Ne l'écoute pas, bégaya-t-il. Je suis là, tue-moi...

La haute figure d'Ulrich chancela... Une longue main osseuse s'accrocha au chambranle de la porte...

— Va-t-il supporter cela? » se demandait Léo, prêt à s'élancer pour le soutenir.

Mais Ulrich se domina.

— Pas ici..., dit-il : nous nous retrouverons dès qu'il fera jour.

— Bien. Où cela ?

— Dans l'île de l'Amitié, Léo.

— Bien. Dans l'île de l'Amitié.

Il se dirigea vers la porte. La vieille Mina l'attendait dans l'obscurité. Il l'entendit qui disait :

— Venez vite!... on se réveille déjà dans le château.

XXXI

Une lueur pâle blanchissait à peine la fenêtre de Léo, lorsqu'il se jeta à bas de son lit où il avait dormi d'un sommeil de plomb, tout habillé, pendant quatre heures. Il éteignit la lampe qui charbonnait encore sur la table et se trouva presque dans la nuit.

« En partant à huit heures, quand il fera jour, se dit-il, j'arriverai assez tôt. »

Lentement, comme au réveil on se rappelle un cauchemar, il se souvint des événements de la soirée. Pourquoi Lizzie ne l'avait-elle pas fait prévenir du retour d'Ulrich ? Un moment, il la soupçonna d'avoir voulu l'attirer dans un piège ; mais il ne s'arrêta pas à cette idée.

Il n'avait pas encore toute sa lucidité d'esprit. La tête lui faisait mal ; ses yeux brûlaient. Un amas confus d'images et de pensées flottait dans son cerveau... Et tout à coup, comme une lueur de délivrance, la conscience lui revint :

« Maintenant il sait !... »

Maintenant il sait, maintenant il sait... Le mensonge, l'hypocrisie et la dissimulation, les angoisses équivoques et les désirs énervants, toute cette corruption graduelle de son être intime, tout cela est fini.

Sa poitrine oppressée pouvait donc respirer librement, profondément... Il ouvrit la fenêtre et but à longs traits l'air froid et humide qui lui apportait un souffle de pureté vivifiante. Il se sentait aussi calme et aussi frais que s'il venait de se baigner, corps et âme, dans la neige immaculée qui recouvrait la campagne.

Les flocons tombaient hâtivement vers le sol, ils voltigeaient et se pourchassaient, faisant disparaître les bâtiments de la cour derrière leurs nuées. Çà et là seulement un coin de toit ou de fenêtre mettait une tache sombre dans leur mêlée silencieuse.

Une fois déjà, Léo avait dit adieu à tout ce qui lui appartenait : en ce temps-là c'est avec colère et mépris qu'il avait abandonné l'héritage de ses pères; aujourd'hui, c'est avec calme qu'il renonce à tout ce que son cœur a si longtemps aimé. Une grande indifférence lui est venue pour tout ce qui s'est passé, pour ce qui va se passer encore.

Même le mal qu'il a fait à Ulrich l'émeut à peine. Il va se laisser tuer par lui : qu'importe alors?... Mais si Ulrich le manque, si sa main tremble? Non, non, c'est impossible : survivre à un pareil jour, c'est une pensée qui ne peut se concevoir. Il recevra la balle expiatrice, il la recevra silencieux et reconnaissant de pouvoir mourir d'une mort honorable...

Il prit et visita ses pistolets de combat, et, tout en vérifiant les balles, il se disait : « Laquelle m'est destinée? »

Le jour était venu lentement.

Restait à dire aux siens un adieu muet : la veille, il s'était glissé hors de la maison comme un voleur qui s'évade; maintenant, il était harcelé du désir de sentir une dernière fois, avant la séparation définitive, les lèvres de sa mère sur son front... Mais elle dormait encore. En passant devant sa porte, il toucha doucement le bouton : c'était le seul adieu qu'il pût se permettre.

Il craignait de rencontrer Hertha; et, justement, il la trouva dans la salle à manger, lorsqu'il y entra pour prendre quelque chose de chaud avant de partir.

Elle était debout devant la table, vêtue d'un grand tablier blanc par-dessus sa robe foncée; la lueur de la lampe, qui

luttait avec le jour naissant, faisait miroiter ses cheveux lisses.

A son bonjour, elle tressaillit d'émotion. Il y avait si longtemps qu'il ne paraissait plus au déjeuner!

— Déjà levée, Hertha?

— Mais oui, balbutia-t-elle troublée : j'ai toujours la direction des étables...

Puis, comme effrayée d'en avoir tant dit, elle serra convulsivement ses coudes contre sa taille et jeta des regards inquiets autour d'elle.

— C'est très bien, fit-il; veux-tu me donner une tasse de café?

— L'eau va bouillir à l'instant, répondit-elle en avivant nerveusement la flamme de l'esprit-de-vin.

Il s'assit en face d'elle et la considéra.

« Voilà celle qui aurait dû être ma femme », songea-t-il.

Et, tristement, il fit, à part soi, les funérailles de sa jeunesse, de ses espérances, de tout ce qui restait sensible et bon dans son cœur... car ce cœur — il s'en apercevait — battait encore.

Le filtre de porcelaine trembla entre les doigts de la jeune fille lorsqu'elle versa l'eau sur le café. Elle offrit le liquide bouillant à Léo et voulut s'en aller.

— Reste, mon enfant! s'écria-t-il, avide de jouir encore de ces quelques minutes; reste avec moi.

Elle s'arrêta, émue, et, après une hésitation, reprit silencieusement sa place.

Il ne lui parla plus, et elle, pour avoir une contenance, se mit à faire des tartines.

Huit heures sonnèrent. Il se dressa en sursaut.

— Allons! en route!

Au moment de franchir le seuil, il jeta un dernier regard autour de lui. La jeune fille lui tournait le dos; légèrement penchée, elle semblait suivre son rêve, et ses mains si actives étaient retombées inertes sur ses genoux...Alors l'angoisse de la séparation l'accabla et, revenant vers elle, il mit la main sur le front de Hertha et inclina doucement sa tête en arrière.

Il vit les joues changer de couleur, il vit les deux rangées de dents blanches briller entre les lèvres pâlies, il vit les grands yeux inquiets et interrogateurs .

— Ma chère enfant, soupira-t-il, ma chère, chère enfant!...

Le regard de la jeune fille se voilait, une sorte de sanglot lui montait à la gorge.

— Ma pauvre petite, poursuivit-il, tu m'as donné beaucoup d'affection et tu m'en aurais donné plus encore... et moi... pour te remercier, j'ai été rude et mauvais envers toi...pardonne-moi. Je voudrais bien tout réparer, mais il est trop tard. Reste auprès de ma mère... toi seule, tu es vaillante...

Puis il appuya légèrement sa bouche sur les lèvres glacées et il se sauva.

Dehors, la neige tombait, pareille à un voile blanc. Aucun bruit, aucun souffle n'animait l'étendue. Les arbres se devinaient à peine, et la masse floconneuse qui les enveloppait les faisait ressembler à de grands sacs blancs.

Léo trouva à peine son chemin dans la couche épaisse qui cachait les sentiers ; chacun de ses pas soulevait un léger nuage. Il avait chaud sous son gros manteau; la boîte de pistolets alourdissait sa marche. Il ouvrit la bouche, essayant d'attraper les menus cristaux de glace qui voltigeaient dans l'air et de rafraîchir ainsi son gosier brûlant. Puis il enleva son bonnet de fourrure pour exposer sa tête au froid du matin... Ah! cela faisait du bien!

« Va-t-il être là? » se demanda-t-il tout à coup.

Et il frémit : il avait bien songé qu'il allait mourir, mais pas encore qu'il allait revoir Ulrich.

« Dieu, comment cela va-t-il se passer?... »

Il faudra bien qu'ils se parlent. Ils ne peuvent pas se précipiter l'un sur l'autre comme deux sauvages.

Et soudain cette pensée le frappa comme un coup de foudre :

« Et s'il te méprise trop? S'il ne veut pas se battre avec toi?... »

Il s'arrêta, désespéré; la honte le paralysait. Mais il se secoua et se mit à courir aussi vite qu'il put, à travers les joncs bruissants, par-dessus le fleuve glacé qui résonnait sourdement, vers la place où tout devait finir.

Au bord de la baie, il remarqua des traces de pas qui devaient être récentes, bien que la neige les eût déjà remplies

à moitié : son cœur battit jusque dans sa gorge, à ce premier indice de la présence d'Ulrich.

Il ne se laissa pas le temps de réfléchir et gravit précipitamment le sentier qui menait au temple... La mort n'était qu'un enfantillage en comparaison des minutes qui la précéderaient.

Arrivé à la clairière, il dut s'appuyer à un arbre. L'angoisse lui donnait le vertige : au lieu de neige, il voyait tomber une pluie de flammes rouges et bleues. Mais, surmontant sa lâcheté, il s'avança pour affronter son ami.

Il ne vit personne. Partout la neige ruisselait silencieuse et nulle part aucune trace d'un être humain. Il alla vers le temple et jeta un regard à l'intérieur : personne; dans la clairière, dans le fourré : personne.

Enfin il le découvrit : son pied heurta d'abord une boite pareille à la sienne ; puis il aperçut la silhouette d'un corps, déjà caché sous une légère couche de neige.

Il s'élança avec un cri, souleva Ulrich, essuya la neige de la figure. On eût dit le visage d'un cadavre. Les yeux étaient fermés, les lèvres décolorées, le froid de la mort se communiquait aux mains tâtonnantes de Léo.

A demi fou d'épouvante, il appuya son oreille contre la poitrine de son ami. Un battement faible et irrégulier lui annonça qu'il y avait encore de la vie.

Alors faute, colère, mépris de soi-même, désir de mourir, tout fut emporté, balayé par un torrent de tendresse infinie. Le bonheur de posséder encore son ami domina à cette minute tous les autres sentiments de son cœur.

Souffrir pour lui, vivre pour lui, rire pour qu'il rapprenne à rire, se coucher à ses pieds comme un chien, — voilà ce qu'il voulait, voilà ce qui donnait à ses membres une vigueur nouvelle, ce qui élargissait son âme de l'espoir reconquis.

Et maintenant, au moins, tant qu'Ulrich resterait insensible entre ses bras, Léo l'aurait à lui, pourrait le réchauffer, le soigner comme autrefois.

Il transporta le corps jusqu'au temple et le coucha dans son manteau qu'il avait étendu par terre ; il ramena les pans sur la poitrine et, voyant que cela ne suffisait pas pour le couvrir entièrement, il enleva son propre habit dont il enveloppa les



pieds d'Ulrich. Ensuite, il s'assit à ses côtés sur les marches et, attirant sur ses genoux la tête inanimée, il se mit à lui frotter doucement le front et le crâne, comme il savait le faire depuis son enfance.

De temps à autre un frisson nerveux courait par tout le corps, mais l'évanouissement durait toujours.

« Si je pouvais seulement le réchauffer, il reviendrait à lui! » se disait Léo en serrant le manteau plus étroitement autour d'Ulrich.

Sans cesse, sans relâche, avec une hâte uniforme, les flocons tombaient; déjà le toit du temple ne protégeait plus les deux amis. La neige s'amoncelait sur la mince chemise de Léo et laissait de petites flaques en fondant. Il commençait à avoir froid. Il n'y prenait pas garde : son âme appartenait toute à Ulrich; il guettait son réveil, qu'annonçait déjà maint symptôme... Et Ulrich ouvrit les yeux.

D'abord son regard se perdit vaguement dans l'espace; puis il s'accrocha à la manche de chemise qui se trouvait près de lui, et se fixa enfin sur le visage penché vers lui avec angoisse.

Et soudain, une horreur infinie emplit ses yeux, tout son corps eut une secousse et, d'un mouvement désespéré, il essaya de se redresser: mais il retomba épuisé, la poitrine haletante, les mains s'agitant dans le vide

Léo sentit sa respiration s'arrêter. Le moment terrible était venu.

— Par pitié, implora-t-il, reste couché, Ulrich!... je ne te ferai rien... je te dirai tout plus tard... et quand tu auras repris tes forces tu pourras me loger une balle dans la tête... mais, à présent, je t'en conjure, reste couché!

Les mouvements d'Ulrich s'apaisèrent. Il y eut un silence.

— Léo?

Celui-ci saisit avidement ce nom qui s'échappait comme un souffle des lèvres d'Ulrich.

— Quoi donc, mon vieux? quoi donc?

— Pourquoi as-tu ôté ton habit?

— Ah! ne t'inquiète pas de mon habit!

— Léo, tu es bon pour moi... pourquoi as-tu...?

— Ne le demande pas, ami, ne demande rien... Je te dirai

tout... plus tard. A présent, il faut que tu restes étendu tranquillement jusqu'à ce que j'aie ramené du secours.

— Non... non... Il vaut mieux... de toutes façons... que tu me dises... immédiatement... ce que tu as à me dire.

— Mais... as-tu bien toute ta connaissance?

— Oui, je crois...

— Et tu comprendras tout?

— Je crois que je comprendrai tout!...

— Eh bien! écoute, Ulrich. Hier, je n'ai pas voulu me défendre... je pensais que c'était inutile, que tu la croirais, *elle*, et non pas moi... et puis, je voulais la ménager... Mais... que tu me croies ou non... qu'elle meure ou qu'elle vive, je te dirai toute la vérité sans chercher à me disculper, sois-en sûr!

Et il fit une confession complète, depuis le premier mensonge qui avait été le point de départ de tous leurs tourments. Il ne cacha rien, n'atténua rien, parlant à mots brefs et pressés, comme l'exigeait la gravité de l'heure. Il lui semblait que sa poitrine s'ouvrait, que son âme se relevait et se purifiait de toutes ses souillures.

En silence, immobile, les yeux fixes, tournés vers le ciel, Ulrich l'écoutait. Vers la fin, son cerveau parut se troubler de nouveau. Il balbutiait des mots inintelligibles et semblait tout près de s'évanouir: cependant il comprit encore la résolution désespérée qu'avait prise Léo de mourir avec Lizzie; il en comprit aussi le sens profond et, avec un sourire douloureux, il passa sa main sur le bras de son ami en murmurant:

— Pauvre garçon...

Ce fut tout ce qu'il put dire. Les joues en feu et la bouche sèche, il laissait errer ses regards vides sous les paupières à demi baissées. Léo n'obtint pas d'autre signe de pardon que ce « pauvre garçon... »

Et c'est à ces deux mots qu'il dut se rattacher, alors et plus tard, pendant mainte heure d'angoisse, — jusqu'à ce qu'il connût avec certitude la destinée qui lui était réservée...

Les flocons ne cessaient pas de tomber drus et impitoyables, sur la terre et sur Léo. Il y avait une paix cruelle dans leur chute sans fin, une paix de sépulture, la paix de l'éternel repos.

Il avait froid, sa chemise était trempée, ses bras engourdis se raidissaient... Que faire du malade?

Uhlenfeld était tout près, mais il repoussa avec horreur la pensée de remettre Ulrich entre les mains de cette femme. Il avait repris son ami et prétendait le garder envers et contre tous. Un flot d'énergie nouvelle se répandit dans tout son être. Il appuya le corps inanimé contre le socle d'une colonne et il se mit sur ses pieds.

Quand il jeta les yeux autour de lui, dans cette solitude qu'emplissait un poudroiement de lumière blanche, soudain cette pensée lui vint ;

« Je vis, j'ai le droit de vivre! »

Et il saisit son front à deux mains en tournant autour du corps étendu : il n'osait croire à son bonheur qui lui faisait mal.

Puis, il courut à Halewitz pour y chercher du secours.

XXXII

Ce furent des semaines cruelles que les suivantes. Une fièvre typhoïde, dont Ulrich, sans doute, portait le germe depuis longtemps, s'était déclarée à la suite des émotions trop violentes de cette terrible nuit.

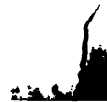
On installa le malade dans le cabinet de travail de Léo ; c'est là qu'il resta couché, entre la vie et la mort.

En faisant transporter son ami à Halewitz, Léo avait tremblé que Lizzie n'eût l'audace de venir réclamer son mari, ou tout au moins de s'installer à son chevet; il était décidé à lutter contre elle jusqu'au delà des limites permises.

Mais ses craintes avaient été vaines. Le messager que, par acquit de conscience, il avait envoyé à Uhlenfeld annoncer les événements était revenu dire que madame la baronne était partie pour la gare avec ses bagages, et sans laisser d'adresse.

Dans un sentiment de délivrance, il s'agenouilla devant le lit du malade pour déposer en cette main maigre et brûlante les milliers de serments qu'il ne pouvait formuler, mais qui avaient tous le même sens : « Vois, je suis redevenu moi-même et je ne changerai plus... » Il n'avait plus qu'une pensée : vivre pour lui... s'il vivait: et s'il mourait, mourir avec lui.

Il ne quittait pas le lit d'Ulrich et, toutes les nuits, il le



veillait. Les dernières semaines l'avaient démoralisé au point qu'il ne pouvait plus croire à rien d'heureux, et que la guérison lui paraissait une chimère.

Et, au milieu de ses inquiétudes, un nouveau chagrin fondit sur lui.

Un soir, Jeanne se présenta à la porte de la chambre, déclarant que le moment était venu pour elle de voir Ulrich : Dieu lui avait ordonné de parler au malade, avant qu'il meure. Léo essaya de lui démontrer qu'il était hors d'état de l'entendre, ce fut en vain. Elle persistait ; poussé à bout, il voulut employer la force pour l'éloigner : elle fut prise d'un accès de folie furieuse.

Le lendemain matin, elle demanda elle-même à être menée dans une maison de santé ; on dut se résigner à l'y conduire.

Pendant ces temps difficiles, où grand'mère elle-même avait perdu tout ressort et ne faisait que pleurer, Hertha se révéla aide infatigable et toujours prête : elle surveillait tout, s'arrangeait pour que tout dans la maison marchât comme d'habitude.

Il s'était conclu entre elle et Léo une espèce de pacte tacite qui leur semblait tout naturel. Quand ses yeux rencontraient le regard intelligent et franc de la jeune fille : « Elle a souffert, se disait-il, elle saura pardonner... »

Mais patience ! D'abord la guérison d'Ulrich, le reste viendrait plus tard.

Et la guérison vint : vers le milieu de février, Ulrich retrouva sa connaissance. Trop faible encore pour suivre un raisonnement, ayant perdu en partie la mémoire, il se laissait soigner et choyer avec gratitude, comme un enfant. Puis, son esprit recouvra toute sa lucidité : une sorte d'inquiétude fébrile, purement physique d'abord, bientôt morale, s'empara de lui : il paraissait vouloir interroger, s'informer, mais il n'osait. Il tombait alors dans un abattement sombre et taciturne.

Léo s'en apercevait avec une anxiété croissante : il tremblait à l'idée de l'explication, chaque jour plus inévitable.

Enfin, dans les premiers jours de mars, le médecin, après un entretien en tête à tête avec Ulrich, déclara qu'un voyage de six semaines, deux mois, dans le Midi était urgent pour le

baron de Kletzingk ; l'essentiel, surtout, était qu'il ne retournât pas auparavant à Uhlenfeld.

Qui l'accompagnerait ?... M. de Sellenthin ?... Il n'y fallait pas songer : la pauvre tête, encore bien faible, avait besoin de repos ; c'est un étranger qu'il lui fallait... En pareil cas, les amis sont pernicieux.

Léo n'osa protester.

Dès le lendemain, arriva de Königsberg un jeune médecin encore sans clientèle qui acceptait volontiers d'accompagner le convalescent.

Les adieux des deux amis furent tendres, sans arrière-pensée, semblait-il. Pourtant, de muettes prières tremblaient sous les paroles banales : « Pardonne-moi ; » et de muettes protestations : « Je *t'ai* pardonné. »

Les jours passèrent. Léo s'était plongé dans le travail avec une ardeur presque surhumaine : en même temps que son domaine, il surveillait celui d'Ulrich.

Il songeait parfois sans amertume à celle qu'il avait aimée; et il se demandait avec inquiétude ce qu'elle était devenue. Un jour, il eut indirectement de ses nouvelles.

Il était allé voir Brenkenberg : il désirait se faire pardonner les duretés de leur dernière entrevue. Le pasteur, dont la rancune se dissipait peu à peu, lui raconta que son chenapan de fils avait rencontré, à Berlin, la baronne de Kletzingk ; elle avait son air habituel et, sans paraître gênée le moins du monde, l'avait accablé de questions.

— Quant à mon fils, poursuivit-il, tu lui as rendu un vrai service. Sans doute, il n'a pu rester membre de son association d'étudiants ; il n'y avait rien à faire... Mais, en revanche, depuis la correction que tu lui as si bien administrée, il est transformé... Il ne fait plus de dettes, il gagne sa vie, et prépare même ses examens... Pardonne-moi, Fritzchen... J'ai été, une fois de plus, une vieille bête... et grand merci !

Léo lui serra la main en riant et se dit :

— Pourvu qu'elle ne coure pas les aventures !...

Chaque semaine, il recevait des nouvelles d'Ulrich.

D'abord, c'était le jeune médecin qui avait envoyé un com

bulletin de santé ; puis Ulrich avait écrit lui-même régulièrement quelques lignes. C'était assez pour espérer et pour attendre.

Peu à peu, Léo reprenait confiance en l'avenir. Ses tourments, son anxiété soupçonneuse disparaissaient ; à certains moments déjà, on retrouvait en lui le joyeux compagnon de jadis, le géant insouciant et fruste, cynique et bruyant.

Par une grise matinée de mai, il revenait de sa promenade à cheval ; tout affamé, il entra dans la salle à manger, dont les portes vitrées, largement ouvertes, laissaient pénétrer l'air humide et parfumé du printemps.

Ces trois dames l'y attendaient ; il crut surprendre un échange de regards animés et mystérieux.

— Quelles drôles de figures vous faites, aujourd'hui !

Sa mère se détourna en souriant. Elly baissa la tête sur son tablier et sourit aussi. Hertha le regardait de ses grands yeux lumineux.

Alors il découvrit près de son assiette une enveloppe sans timbre : l'adresse était de la main d'Ulrich.

Son cœur cessa de battre. Il lut :

« Mon cher vieux, je suis rentré hier au soir. Je t'attends. Amitié aux tiens.

» ULRICH. »

Pour ne pas trahir son émotion, Léo resta silencieux derrière sa chaise, froissant le papier entre ses doigts. L'une après l'autre, les trois femmes vinrent doucement lui manifester leur joie.

— Mes chéries, leur dit-il, le voilà qui revient à son foyer désert. Il n'a plus personne que nous, à présent. Voulez-vous m'aider à l'attacher de nouveau au coin de terre qui l'a vu naître et à lui refaire ici un foyer ? Voulez-vous m'aider... toutes les trois ?

— Cela va de soi, mon fils, répliqua sa mère en lui caressant doucement le bras.

— Et toi, Hertha ? demanda-t-il.

Elle fit signe que oui en le regardant de ses grands yeux tranquilles, et il lui serra la main sans rien dire...

Il prit à peine le temps de déjeuner et se mit en route pour Uhlenfeld. La campagne détrempée et verdoyante répandait une odeur printanière. Il croyait sentir bouillonner en ses veines la sève nouvelle qui fermentait dans la nature et il avait envie de crier :

— A présent il est à moi, à moi seul !

Cependant, lorsqu'il aperçut de loin les clochetons d'Uhlenfeld, il perdit un peu de sa belle confiance. C'était pour elle qu'on avait bâti cette demeure élégante, pour elle qui errait seule et abandonnée par le monde, tandis que lui pénétrait, impuni, en ces lieux qu'il l'avait aidée à profaner. Était-ce juste ?

— Bah ! s'écria-t-il en étirant ses muscles de fer, qu'est-ce que la justice ? Avoir de la force et de la chance, tout est là !

Et, comme il arrivait au bord du fleuve, il détacha le canot et rama vigoureusement.

L'île de l'Amitié, toute parée de jeune verdure, se mirait dans les eaux.

« C'est elle qui nous a sauvés ! » se dit-il en jetant un regard vers le temple que les feuillages légers ne cachaient pas encore.

En abordant sur la rive d'Uhlenfeld, il se sentit troublé : son cœur battait fortement lorsqu'il pénétra dans la cour du château. Était-ce de peur ou de joie ? il n'en savait rien. Serrant les dents, il avança... Allons !

Ulrich l'avait aperçu de loin et venait à sa rencontre. La lumière crue du ciel tombait sur son visage émacié auquel le soleil du Midi avait donné une teinte bronzée. Léo fut saisi d'un tremblement. Il aurait voulu se jeter au cou de son ami, mais l'air impassible d'Ulrich l'arrêta ; il se contenta de lui tendre les deux mains et de murmurer avec hésitation :

— Comment vas-tu ?

Une expression de tendresse attristée passa sur les traits d'Ulrich.

— Mon vieux, dit-il en se mordant les lèvres, mon cher vieux...

Puis, il le conduisit dans la véranda.

Léo jeta des regards craintifs vers la porte qui menait à la chambre de Lizzie : elle était fermée, sans clef sur la serrure. Aucun domestique ne s'était encore montré, la maison paraissait inhabitée, morte.

C'était là, près de cette fenêtre, c'était sur cette chaise

longue que Lizzie s'était roulée avec désespoir en cette après-midi d'automne où ils avaient, pour la première fois, évoqué les anciens souvenirs. Il éprouva une légère répugnance lorsque son ami l'invita à s'y asseoir. Le château entier était peuplé pour lui de souvenirs honteux.

— L'hiver a été bon pour la terre, commença Ulrich.

Léo fut surpris. Sous cette remarque banale, il sentait la volonté d'éviter une explication.

— Oui, il a été bon, répondit-il.

— Tu t'es occupé d'Uhlenfeld, je t'en remercie, mon vieux, de tout cœur.

— Cela n'en vaut pas la peine, fit Léo, repoussant la main qui lui était tendue ; tes gens sont si bien dressés qu'ils n'ont pas besoin de surveillance.

— Sans doute, mais il est toujours bon que chacun sente son maître.

« Qu'entend-il par là ? » se demandait Léo devant cette face impénétrable.

Où était leur vieille amitié d'autrefois, si ouverte, si franche ? Il prenait à Léo des envies de faire quelque folie, rien que pour rompre le charme. Il aurait voulu chanter, danser, ou bien se jeter aux pieds d'Ulrich et lui baiser les mains en criant : « Pardonne-moi ! Pardonne-moi ! »

Mais tout n'était-il pas déjà pardonné ?... Aucun reproche ne se lisait au fond de ces yeux tristes et réfléchis, on y voyait plutôt une pitié attendrie.

— Et toi ? balbutia Léo, es-tu satisfait, te sens-tu bien portant ?

— Hum !... oui, je me sens très bien.

Ils se turent... A travers les vitres de la véranda, ils voyaient tomber la pluie sur les terres altérées ; de grosses gouttes pendaient comme des colliers de perles aux rameaux verts des arbustes, les feuilles à demi déroulées se baignaient dans l'eau bienfaisante.

Partout le printemps, le renouveau. Sur eux seuls, qui s'aimaient plus que tout au monde, planait un souffle d'automne et de mort.

Enfin Ulrich commença :

— Nous avons à causer ensemble, mon vieux, tu le sais...

il faut voir clair dans notre situation et savoir ce qu'il adviendra de notre vieille amitié.

Le visage d'Ulrich semblait un masque d'immuable fermeté. Cette pauvre âme malade et meurtrie était devenue, à force de luttes, maîtresse d'elle-même, et son calme se communiqua subitement à Léo.

Il sentit que tout ce qui arriverait, quoi que ce fût, répondrait aux nécessités les plus intimes de leur être à tous deux.

— Il est bon que tant de jours se soient écoulés depuis cette triste nuit, continua Ulrich : j'ai eu le temps de réfléchir et je crois avoir trouvé le droit chemin... Le récit que tu m'avais fait de tes souffrances m'a été confirmé en tous points par Lizzie.

Léo bondit.

— Tu l'as vue ! s'écria-t-il.

— Oui, répondit l'autre, elle m'avait écrit... à cause du divorce : c'était à prévoir. Je suis allé la trouver... je ne pouvais pas laisser la pauvre créature livrée à elle-même.

Léo fut pris d'une sorte de jalousie sourde contre cette femme dont Ulrich parlait sans rancune.

— En la trouvant si fraîche, si joyeuse et comme délivrée d'un grand poids...

— Ah ! tu l'as trouvée dans ces dispositions ?

Ulrich eut un sourire doucement ironique.

— Je compris, poursuivit-il, combien j'avais été coupable envers elle. Moi, malade, ayant à peine la force de traîner ma propre existence, j'avais osé tendre la main vers elle et j'avais voulu lier à moi un être créé pour l'amour... Puisse-t-elle être heureuse ! Je ne l'aime plus... j'ai cessé complètement de l'aimer... j'avais cessé depuis le jour où... mais laissons reposer l'enfant... Et, ne lui jetons pas la pierre, à elle.

Léo respira. C'était donc fini. Ulrich ne la regrettait pas, peut-être ne la prenait-il plus au sérieux : il n'y avait donc même plus cette ombre entre eux.

Ulrich se laissa tomber, épuisé, contre le dossier de son siège : au bout de quelques secondes, il se redressa :

— A nous deux ! dit-il.

Ses traits avaient perdu leur rigidité : sa bouche s'entr'ouvrit, deux plis douloureux se creusèrent le long de ses joues.

« Encore un mauvais moment, se dit Léo qui reprenait son assurance : et puis nous serons ensemble comme jadis. »

— Te souviens-tu, cher vieux, commença l'autre avec une expression navrée dans les yeux, te souviens-tu de l'heure qui suivit ton retour d'Amérique ? Nous trinquions ensemble et tu me disais : « Ton mariage exige le sacrifice de notre amitié. » Je ne voulus pas te croire, alors ; mais à présent, je sais combien tu avais raison.

— Que veux-tu dire ? balbutia Léo frémissant d'inquiétude.

— Ne va pas m'en vouloir, ami, ne me fais pas de reproche... J'en souffrirai plus que toi, car je t'aime autant qu'autrefois et je donnerais mon sang pour toi, mais... il faut que nous cessions de nous voir.

— Ulrich ! s'écria Léo, je croyais que tu m'avais pardonné ?

L'autre sourit tristement :

— Pardonner ?... J'ai épousé la seule femme à laquelle je n'aurais pas dû toucher, du moment que je voulais rester ton ami. Nous sommes quittes, il me semble... Et même, il y a trois mois, si nous nous étions battus et si tu m'avais tué comme Rhaden, en mourant je t'aurais dit merci... Que parles-tu de pardon entre nous ?

Léo s'était levé, les mains tendues vers son ami, comme s'il voulait le retenir avant que son âme lui échappât pour jamais.

— Mais alors c'est folie de vouloir nous séparer ! cria-t-il.

— Hélas ! non, mon pauvre vieux !... Vois-tu, je voudrais t'expliquer tout ; j'avais préparé un long discours, je ne me le rappelle plus... Dieu sait que j'avais aussi l'intention de ne pas remuer les cendres du passé ! je l'ai fait pourtant : c'est plus fort que moi. Tu me connais, je prends tout au sérieux et je ne peux rien garder sur le cœur... Mais ne parlons pas de moi... comment toi-même pourrais-tu supporter d'aller et venir dans cette maison ? Tout à l'heure, quand tu es entré, j'ai bien vu ton regard qui glissait vers cette porte comme si tu t'étais attendu à là voir paraître, *elle*... Tout est fini entre elle et nous, mais son souvenir flotte encore partout ici, tu le sens aussi bien que moi.

— Il disparaîtra avec le temps ! hasarda Léo, que le découragement gagnait de plus en plus.

— Ne te figure pas cela. Il faudrait que nous fussions



différents de ce que nous sommes et qu'un autre sang coulât dans nos veines... Tels que je nous connais, notre honneur, le respect de nous-mêmes se révolteraient et nous frapperaient au visage. Nous deviendrions plus lâches de jour en jour, et nous finirions par nous faire des reproches... Non, il ne le faut pas; et voilà pourquoi c'en est fait de notre vieille amitié... Songe à ton père et au mien. Ils s'aimaient aussi, Dieu sait! mais s'ils s'étaient trouvés dans notre situation, ils se seraient coupé la gorge sans se demander auparavant : « Lequel de nous est coupable? » Voyons, est-ce que je n'ai pas raison?

Léo ne répondit pas.

« Il me repousse. il ne veut plus de moi! » se disait-il.

Il lui semblait que tout s'effondrait autour de lui, et aussi tout ce qu'il venait de reconstruire en lui-même d'espérance et de force, d'affection et de dévouement... Il se trouvait en face du néant.

— Eh bien, dit-il d'une voix altérée, je n'ai plus qu'à faire mon paquet pour l'Amérique et à n'en plus revenir!...

Ulrich s'approcha et lui mit la main sur l'épaule :

— Tu ne feras pas cela, mon ami. Songe à tes domaines, à tes terres en pleine prospérité. Tout germe, tout pousse, tout va fleurir et porter des fruits; et toi, possesseur responsable de ces richesses, tu irais te perdre au loin, inutile comme un grain d'ivraie?...

— Si tu m'abandonnes, répondit l'autre, ma vie n'a plus de but.

— Je ne t'abandonnerai pas. Je veillerai de loin sur toi et je prendrai ma part de toutes tes joies. Je compterai les épis de tes champs et je porterai tes enfants dans mon cœur comme s'ils étaient les miens.

— Mes enfants?... balbutia Léo.

Ulrich sourit.

— Crois-tu que je n'aie pas ouvert les yeux? J'ignore si tu te rends compte de tes sentiments et si tu as déjà suffisamment oublié le passé... mais si tu le peux, ami, ne la fais pas trop attendre, la pauvre fille, et ne te plains pas de ton sort. Le printemps brille dans ta maison comme il brille dans les champs.

Les larmes montèrent aux yeux de Léo; il se détourna,

s'enfonçant les poings dans les yeux, puis, se maîtrisant, il demanda :

— Mais toi, Ulrich ?

— Oh ! moi ! — fit-il, et son visage las prit une expression de renoncement qui ressemblait au calme de la mort; — ne t'inquiète pas de moi. Tant bien que mal, je vivrai en acceptant comme un bienfait tout ce qui ne sera pas une douleur. Donne-moi la main et merci, merci encore... Adieu !

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Du courage, mon vieux ! dit Ulrich. En somme, nous nous trouvons au même point qu'à ton retour d'Amérique.

— Pardonne-moi !... murmura Léo à voix basse, comme s'il avait honte de cette prière.

Et il sortit précipitamment.

La pluie avait recommencé à tomber. Parfois une lueur argentée trouait l'averse, et un souffle chaud passait sur la terre qu'embaumait le printemps.

Les moineaux se poursuivaient avec des cris dans les branches en fleurs des pruniers sauvages, et, près de l'étang, s'élevait le nasillement satisfait des canards qui se vautraient dans la fange.

La nature entière semblait heureuse.

Léo marchait comme un homme qui, au sortir du sépulcre, entrerait dans une vie nouvelle. Son cœur était gonflé de tristesse. Dans son esprit se dessinait vaguement la conception d'une fatalité qui régit tous les êtres et qui rend leurs luttes inutiles. Son pauvre cerveau ne parvenait pas à formuler cette pensée, mais elle lui faisait peur, et, se raidissant, il fut pris de révolte contre la destinée qu'il venait de se laisser imposer sans murmure. Cette faute, qu'il avait expiée pourtant, allait-elle donc peser sur lui toute sa vie, l'écraser sans qu'il osât relever la tête ?

Son canot était là, touchant pour la dernière fois la rive d'Uhlenfeld; il le poussa dans le fleuve.

Pour la dernière fois, il foulait du pied ce sol ami... Pour la dernière fois !

A contre-cœur il sauta dans l'embarcation, et se mit à ramer avec colère... N'était-ce pas un non-sens, ce qu'il faisait là, un véritable crime envers Ulrich et envers lui-même ?

Comme il se tournait pour jeter un dernier coup d'œil vers le château, à la fenêtre de la tour il aperçut Ulrich. Malgré la distance, il le reconnaissait bien à son collier de barbe claire, à ses grands yeux caves.

Et son cœur bondit... Évidemment, Ulrich était monté là, pris de regret, pour lui faire signe de revenir.

— Je viens! je viens! cria-t-il avec une joie folle.

Et déjà il s'apprêtait à ramer vers le rivage... Mais non, Ulrich n'avait fait aucun signe; il se dissimulait, au contraire, dans le fond de la pièce.

Déçu, Léo poursuivit sa route. Mais il se sentait heureux... Et voilà qu'en regardant son ami, — qui dans sa profonde et timide affection le suivait des yeux, à demi caché par le rideau, — tout à coup il sentit renaître en lui, pénétrant toute son âme et tout son corps, la force et l'audace d'autrefois, cette ancienne, cette magnifique et irrésistible confiance en soi qui avait rayonné sur sa vie avant que les remords l'eussent broyée.

Lâchant les rames, il se dressa tout debout, et, les deux poings tendus vers Uhlenfeld, il cria par-dessus le fleuve, avec un rire sonore :

— Je te reprendrai, tu m'appartiendras encore, Ulrich!

Mais celui-ci avait disparu...

Et Léo, se rasseyant, rama vers Halewitz, — le cœur en fête.

H. SUDERMANN

(Traduction de N. Valentin et M. Rémon.)

VOIX D'ALSACE

Plusieurs voix se sont élevées d'Alsace dans ces derniers temps. Ces voix méritent d'être écoutées. A ne point trouver d'écho, elles pourraient s'attrister. Elles pourraient aussi se lasser, si elles avaient lieu de croire que les oreilles auxquelles elles s'adressent ne les entendent pas.

I

Une de ces voix est humble et tient à demeurer inconnue[1]. *Ignotissimus*. C'est ainsi qu'elle se dénomme, par prudence peut-être, car elle vient de Strasbourg. Elle veut répondre à une autre voix (allemande celle-là) qui, dans le premier numéro d'une revue en trois langues[2], a affirmé que la question d'Alsace-Lorraine n'était plus qu'une prétendue question *(sogenannte Frage)*, par cette raison que les pays violemment annexés en 1871 sont aujourd'hui satisfaits de leur sort, qu'ils envisagent leur réunion à l'empire d'Allemagne comme

1. *Une Voix d'Alsace*, par *Ignotissimus*. Armand Colin, éditeur.

2. *Cosmopolis*, numéro de janvier 1896. *Politische Chronik*, par *Ignotus*.

un fait irrévocable, et que, s'ils ont conservé quelques sympathies pour la France, ils ne considèrent plus les Français, dans le présent et dans l'avenir, que comme des voisins *(als Nachbarn)*. Ce sont ces assertions qu'*Ignotissimus*, un frère cadet de *Heimweh* auquel il dédie sa brochure, s'est proposé de relever.

Ignotissimus n'admet la vérité d'aucune des affirmations d'*Ignotus*. Pour y répondre, ce Strasbourgeois entêté ne s'appuie pas seulement sur des arguments connus et déjà donnés, sur les protestations qu'ont suscitées l'année dernière les affirmations intéressées de MM. Zorn de Bulach et Petri, sur les chiffres par lesquels M. le comte d'Haussonville, au nom de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains, a établi que, loin de diminuer, le chiffre des émigrants d'Alsace-Lorraine tend plutôt à s'élever[1], sur les dénégations formelles de ceux dont on avait travesti le langage ou mal interprété la pensée. Il invoque, — et c'est la portion vraiment neuve et curieuse de son opuscule, — le témoignage des Allemands eux-mêmes. Toute la première moitié est faite à coups de citations, et nombreuses sont les gazettes d'Outre-Rhin dont il a recueilli les extraits.

C'est le *Journal de Fürth* :

Les classes instruites de l'Alsace, et notamment de Strasbourg, sentent toujours battre leur cœur pour la France et tout ce qui est français, et, franchement, nous ne pouvons leur en vouloir pour la bonne raison que jusqu'à présent notre système de gouvernement n'a pas été précisément de nature à regagner les sympathies de nos « frères reconquis ».

Il n'y a en Alsace qu'une seule catégorie de citoyens que nous puissions respecter : ceux qui se renferment dans la résignation et le silence. Tout le reste n'est qu'hypocrisie ou politique de courtisan.

C'est la *Gazette de la Croix* :

On ne proteste plus hautement contre le traité de Francfort. On se place sur le terrain des faits accomplis, mais sans le reconnaître sincèrement et avec l'intention de s'y soustraire quand l'occasion s'en présentera.

C'est la *Gazette de Cologne* s'appliquant à détruire les illu-

1. D'après les indications fournies par le dernier rapport de cette Société, le chiffre des émigrants secourus par elle a été du 1er mai 1895 au 30 avril 1896, de 4994.

sions que pourraient faire naître les progrès accomplis par le parti allemand aux élections dernières, progrès insignifiants du reste, puisque, sur cent suffrages exprimés, trente et un à peine ont été favorables à l'Allemagne, et encore, sur ces trente et un, plus de la moitié avaient été donnés par des immigrés allemands. Mais le témoignage le plus curieux est celui d'un correspondant de la *Gazette universelle de Munich*, qui dit avoir séjourné vingt ans dans les pays annexés. Il avoue franchement qu'il serait impossible de découvrir actuellement chez les Alsaciens-Lorrains la moindre trace de la volonté d'être Allemands. Il ne se laisse pas tromper à la correction des rapports forcés que les nécessités des affaires ou les relations avec les administrations publiques ont établis entre Allemands et Alsaciens-Lorrains. Il n'est pas dupe du loyalisme apparent de ces circonscriptions électorales où l'influence combinée du maire et du gendarme fait élire des fonctionnaires [1], mais où, lorsqu'on veut assurer à l'Empereur un accueil enthousiaste et offrir un bouquet à l'Impératrice, il est nécessaire de faire venir des habitants d'Outre-Rhin et de choisir la fille du receveur des contributions. Il relève des symptômes significatifs : la constante et absolue séparation des Alsaciens et des Allemands dans tous les lieux de réunion et de plaisir; la rareté des mariages entre indigènes et immigrants, toujours considérés par les indigènes comme un déshonneur; le nombre considérable des réfractaires, et il conclut en disant :

Il vaut mieux verser une douche froide sur l'illusion d'une germanisation accomplie que de s'exposer à des désillusions périodiques. Il faut envisager la situation sous son vrai jour pour ne pas s'assoupir dans l'enivrement d'un succès fallacieux dont on ne se réveillerait que pour devoir de nouveau enchaîner le pays par des mesures telles que le passeport ou autres moyens de contrainte qui, malgré leur sévérité cruelle, ont rendu le service de protéger le pays contre l'infiltration malsaine des agitations françaises.

1. Cette alliance combinée ne suffit pas toujours. C'est ainsi qu'il n'y a pas un mois la circonscription de Schlestadt vient de donner trois mille voix de majorité au candidat national M. Spies, contre le propre *Kreisdirector* de la circonscription dont l'élection avait été annulée pour corruption. En même temps, la circonscription de Saint-Avold (Lorraine) envoyait au conseil d'arrondissement un indigène contre un immigré.

La *Gazette de Voss* exprime un avis encore plus net :

On a germanisé pendant vingt-cinq ans, et on n'est pas plus avancé qu'auparavant.

II

Une autre voix, non pas de Strasbourg celle-là, mais de Metz, a expliqué à merveille, au commencement de cette année, par suite de quelle fausse apparence des observateurs superficiels pourraient se tromper, et prêter aux Alsaciens-Lorrains des sentiments qui ne sont point les leurs. M. le docteur Haas, ancien député au Reichstag, a résumé, dans un article publié par la *Revue des Revues*[1], l'histoire de l'Alsace-Lorraine depuis vingt-cinq ans, au point de vue de ce qu'on a appelé la Protestation.

Au début, pendant les deux premières années, la Protestation était à la fois farouche et silencieuse. Les électeurs refusaient de se rendre aux urnes, ou les élus de prêter le serment. Les conseils locaux ne pouvaient même pas être constitués. C'était l'attitude passive.

En 1874, lorsque pour la première fois l'Alsace-Lorraine fut invitée à envoyer des députés au Reichstag, la Protestation prit une allure plus aggressive et plus militante. Malgré les efforts de ceux qu'on appelait alors les *autonomistes*, qu'on appelle aujourd'hui les *ralliés* (quelques-uns vont même jusqu'à dire les *renégats*), les pays annexés furent unanimes à envoyer à Berlin une députation dont le premier acte consista dans le dépôt, à la tribune du Reichstag, d'une protestation contre l'annexion. Pendant de longues années, les députés de l'Alsace-Lorraine ont continué de se placer sur ce terrain, les uns n'allant même pas occuper leur siège au Reichstag, les autres se désintéressant complètement des affaires de l'Empire, et n'intervenant dans les discussions que pour faire acte d'opposition systématique.

Les élections de 1887, qui eurent lieu sur la question du

1. N° du 15 janvier 1896.

septennat militaire, et où le gouvernement allemand avait joué de la guerre avec la France, donnèrent une nouvelle impulsion au parti de la Protestation, et tous les candidats que ce parti avait mis en avant furent élus à d'écrasantes majorités. Des hommes, dont la situation électorale et la popularité avaient été jusque-là incontestées, payèrent même de leur siège leur refus de s'associer à ce mouvement. A cette manifestation éclatante répondit, de la part du gouvernement allemand, un redoublement de rigueurs et de persécutions : mesures arbitraires prises contre les députés alsaciens-lorrains, expulsions, visites domiciliaires, poursuites devant les tribunaux, enfin établissement de ce fameux régime des passeports, dont l'application brutale faisait dire à un Allemand, arrêté lui-même dans une station de la frontière : « J'ai voyagé aux quatre coins du monde : il me fallait revenir dans mon propre pays pour être témoin d'une mesure de barbarie comme il n'en existe nulle part, d'ailleurs. »

Ces mesures de barbarie portèrent leurs fruits. Nous laissons ici parler M. Haas : « Le pays tout entier devint la proie d'un malaise sombre ; l'inquiétude, la crainte, le découragement s'emparèrent de tous les esprits. Mais, en même temps, la haine contre l'envahisseur et l'oppresseur s'accrut d'autant plus qu'il n'était plus possible de lui donner libre cours ailleurs que dans une intimité restreinte et sûre. Ce fut pendant trois ans un véritable régime de terreur... Et les Allemands constatèrent, avec une satisfaction mêlée d'orgueil, que les passeports avaient fait avancer d'un grand pas la Germanisation. »

Un autre pas apparent qu'a fait la Germanisation est dû au nombre toujours croissant des immigrés. Ce n'est pas impunément qu'un pays perd tous les ans cinq mille de ses enfants par l'émigration, et que des terres ou des maisons y sont mises en vente forcée. Les Allemands ont pris la place des émigrés, sans parler de ceux que le gouvernement y a implantés comme fonctionnaires, ou attirés par le légitime appât de l'instruction, comme à Strasbourg, où il a été créé une magnifique Université. Dans cette dernière ville ainsi qu'à Metz, le nombre des immigrés balance s'il ne surpasse le nombre des indigènes. Il n'est pas étonnant que leurs bul-

letins de vote, se joignant à ceux du petit parti des ralliés, pèsent de quelque poids un jour de scrutin. On va voir que ce poids n'est pas encore très lourd. Voici les chiffres des élections de 1893 :

Le nombre des électeurs était de 385 482.

Le nombre des votants a été de 239 555, ce qui révèle un nombre considérable d'abstentions.

Ont obtenu :

Les candidats du gouvernement (ralliés ou immigrés) : 73 523.

Les Alsaciens-Lorrains : 117 763.

Les socialistes : 46 153.

Ce dernier chiffre mérite une explication.

Ce sont Mulhouse et Strasbourg qui envoient des candidats socialistes. A Mulhouse, dans cette grande ville industrielle qui était si paisible sous la domination française, le socialisme s'est introduit, il faut en convenir, un peu par la faute des patrons. Ils se sont lassés d'une opposition qui nuisait à leurs affaires, et, n'imitant pas l'exemple de tel patron du pays messin qui reste vaillamment sur la brèche, en communion de sentiments avec les ouvriers qui le nomment, ils n'ont plus voulu fournir de candidats au parti alsacien. Immédiatement, leurs ouvriers se sont tournés vers les socialistes, dans lesquels ils ne voient pas seulement (à tort) les défenseurs de leurs intérêts, mais qui ont aussi à leurs yeux le mérite d'avoir toujours protesté contre l'annexion violente de l'Alsace et de la Lorraine.

A Strasbourg, la situation était autre. Les immigrés, avec le petit appoint des ralliés, avaient la majorité et nommaient le rallié Petri. Les Alsaciens ont fait alliance avec l'appoint des socialistes allemands et ont nommé Bebel. Mais les cris de : *Vive la France!* par lesquels cette élection a été saluée, montrent bien quelle signification ils y attachaient.

L'infiltration du socialisme en Alsace, dans ce pays où nous étions accoutumés autrefois à chercher des exemples de concorde entre patrons et ouvriers, n'est donc que la dernière conséquence de la conquête allemande, et une forme, regrettable sans doute et fâcheuse, mais excusable après tout, de la protestation.

III

D'autres voix mériteraient également d'être écoutées. Je ne parle pas seulement de celles qui ne sont qu'un gémissèment ou un murmure étouffé, bien que celles-là soient peut-être les plus intéressantes. Naguère quelques lettres écrites par des habitants des provinces annexées nous passaient sous les yeux. L'une émanait d'un père de famille à qui venait d'être officiellement annoncée la mort de son fils, engagé dans la Légion étrangère, qui avait succombé à Madagascar. « J'accepte, disait-il, cette épreuve comme envoyée par Dieu. Mais est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'empêcher que la mort de mon fils ne soit connue des autorités? car, lorsque nos enfants meurent là-bas, les Allemands se moquent de nous. »

Une autre lettre était signée par quatre anciens soldats à qui le gouvernement français venait d'envoyer la médaille coloniale. Ils y parlaient des larmes qui avaient jailli de leurs yeux lorsque leur était inopinément arrivé ce souvenir de la mère-patrie.

Ces humbles voix n'avaient aucune prétention à être entendues. Mais, il n'y a pas bien longtemps, s'en est élevée une autre, celle-là chaude, vibrante, qui a fait retentir les accents de la plus haute éloquence. C'était la voix de M. Preiss, le jeune député de Colmar, qui était un enfant au moment de la guerre de 1870, et qui, par conséquent, a le droit de parler au nom des générations nouvelles. Au mois de juin dernier, le Reichstag venait d'être saisi d'une proposition tendant à abroger en Alsace-Lorraine le régime dictatorial sous lequel vit la presse, et à faire rentrer sous le droit commun les pays annexés. Au cours de la discussion de cette proposition, M. Preiss a pris la parole au nom de la députation d'Alsace-Lorraine.

Sa situation était singulièrement difficile. Nommé en fait par le parti de la Protestation, il ne pouvait, devant une assemblée allemande, ni se placer sur ce terrain, ni l'abandonner. Il a esquivé la difficulté par un artifice hardi autant qu'ingénieux :

— « Lorsque nous réclamons, a-t-il dit en substance, le régime du droit commun pour l'Alsace-Lorraine, vous nous objectez nos sentiments protestataires. Vous nous dites : « Au fond du cœur vous n'acceptez pas le traité de Francfort. » De quel droit nous dites-vous cela ? De quel droit nous tenez-vous un langage que vous n'oseriez pas tenir à un Hanovrien, à un Polonais, à un Danois du Schleswig-Holstein ? Mais si vous vous inquiétez de connaître le fond de nos sentiments, vous avez un moyen bien simple d'y parvenir. Faites ce que la France a fait avant d'annexer Nice et la Savoie. Consultez-nous. Si le résultat de ce plébiscite tardif se prononce en faveur de la Germanisation définitive de l'Alsace-Lorraine, la question sera résolue. Sinon, votre situation en deviendra peut-être embarrassante, mais vous aurez assurément, à votre point de vue, le droit de maintenir en Alsace-Lorraine le régime de l'état de siège. Quant à nous, jusqu'à ce que vous ayez consenti à cette épreuve, nous ne cesserons de réclamer le droit commun, et nous vous refusons le droit de pénétrer constamment, par des questions maladroites, dans la vie intime des Alsaciens-Lorrains et de sonder à tout propos leur cœur et leurs entrailles. »

Après cet habile exorde, M. Preiss s'est attaché à décrire l'état de compression morale auquel le régime de la dictature réduit les habitants des provinces annexées. Ici nous nous reprocherions de ne pas textuellement reproduire les paroles dont il s'est servi, car nous ne voudrions pas qu'un résumé en affaiblît la poignante âpreté :

Il n'y a pas à le nier, s'écriait-il, on veut effrayer la population et terroriser ceux qui se sentiraient des velléités de critiquer le régime de la force qui seul doit nous procurer le bonheur. On veut balayer la route pour que le régime du bon plaisir ne rencontre plus d'obstacles. Aussi ce but a-t-il été atteint en grande partie. La peur domine et empoisonne notre existence politique à tel point qu'on ne se hasarde plus à traiter ouvertement les questions publiques, si ce n'est dans l'intimité. Cette tranquillité de cimetière qui plane sur le pays et qui est produite artificiellement par la force, fera naître, il est vrai, l'apparence, aux yeux du monde et de l'opinion publique, que l'Alsace-Lorraine est satisfaite de son sort, et l'honneur en semblera revenir au gouvernement du pays ; mais ce ne sera qu'une apparence. Les véritables conséquences de cette terrorisation systéma-

tique seront les suivantes : au dehors, avec des tiers, des étrangers, l'Alsacien-Lorrain se taira prudemment ; mais, à la maison, au milieu des siens, il laissera parler son cœur oppressé, et il expliquera à ses enfants, c'est-à-dire aux générations à venir, la peine profonde et la juste amertume qui remplissent son cœur. Il leur transmettra ces sentiments ; et, de la sorte, il arrivera, qu'on s'en rende compte ou non, par une de ces nécessités de la nature et par la faute du gouvernement allemand en Alsace-Lorraine, que les antipathies de nation, loin de se calmer, s'accentueront, de plus en plus profondes.

Cette tranquillité de cimetière n'est le plus souvent troublée, en Alsace-Lorraine, que par les manifestations des jeunes gens. C'est contre eux que sont dirigées le plus grand nombre de poursuites pour crime de lèse-Majesté, sans parler de ceux qui préfèrent s'expatrier à jamais plutôt que de servir sous le drapeau allemand. Loin de les défendre contre ce reproche, M. Preiss l'accepte en leur nom et les en glorifie :

Dans les feuilles officielles et officieuses d'Alsace-Lorraine on se plaint beaucoup que ce soient justement les jeunes, la jeune génération, qui fasse le plus d'opposition. Oui, messieurs, nous le disons avec une certaine fierté : c'est nous, la jeune génération, qui faisons une opposition particulièrement vigoureuse au régime d'exception. Mais n'est-ce pas dans cette constatation que font les feuilles du gouvernement que se trouve la condamnation la plus sévère de ce régime d'exception ? Comment ! la jeune génération qui depuis 1870 a grandi, qui même a été élevée à l'ombre des lois d'exception, cette jeune génération livre à ce régime un assaut plus terrible que la vieille génération à laquelle ce régime a été imposé en 1871, alors qu'elle était dans la force de l'âge ! N'avons-nous pas le droit de dire qu'un système qui produit de tels fruits, un système qui n'engendre, même chez ceux, et précisément chez ceux dont il voulait protéger l'éducation, que de l'aversion et de la résistance, un tel système est un système mauvais, un système condamnable ?

Certes ce sont là de fiers accents, et bien que le discours de M. Preiss ait été accueilli presque avec des huées, il n'est pas un parlement au monde dont la tribune n'en fût honorée. D'où vient cependant qu'à cette voix si éloquente, nous n'avons prêté en France qu'une oreille distraite ? C'est sans doute qu'à ce moment nos affaires intérieures, et en particulier les débats passionnés que soulevait à la Chambre des députés la question de l'impôt sur la rente, absorbaient com-

plètement notre attention. C'est peut-être aussi qu'à quelques-uns elle aurait paru importune. A d'excellents patriotes il semble en effet, dans leurs rêves de grandeur pour la France, qu'elle doive aujourd'hui détacher ses yeux « de la ligne bleue des Vosges » pour les tourner de préférence vers les plages de la Tunisie, du Tonkin ou de Madagascar. Peut-être ne se rendent-ils pas assez compte qu'un pays ne saurait en même temps regarder deux points différents de l'horizon, ni nourrir deux pensées différentes. Lorsqu'on demandait à Newton comment il avait découvert l'attraction, il répondait : « En y pensant toujours », et les jeunes Italiens ont attendu pour songer à coloniser que Venise eût échappé à la domination autrichienne. Mais ce n'est point là une question qu'il soit à propos de soulever aujourd'hui. Nous avons pensé seulement qu'à ces voix d'Alsace il était bon qu'une voix de France répondît ; voix discrète, car il est certaines douleurs auxquelles il faut parler à l'oreille, comme on parle dans un cimetière, mais qui leur redirait ces mots du vieux patois messin : *C'nam po tojo* (ce n'est pas pour toujours).

★★★

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

PÈLERINS DE METZ

20 août 1896.

Dans le train qui nous emporte vers la frontière, montent, depuis Châlons, des officiers en tenue de manœuvres, capitaines et commandants de hussards, des fonctionnaires, des négociants du pays. Ils causent entre eux des derniers anniversaires. Trois jours avant, les wagons étaient bondés ; des voyageurs se tenaient debout, dans le fourgon, sur les marchepieds. Tout le monde a visité maintenant les champs de bataille, apporté sa couronne et, triste du même souvenir, pèleriné chacun vers son but. Nous trouvons aujourd'hui place nette. Les bannières sont roulées; les médailles dorment à nouveau dans le fond d'un tiroir ; les couronnes sèchent : on ne se souvient guère, chez nous, qu'à époque fixe.

A Sainte-Menehould, la portière s'ouvre. Comme le train siffle, un lieutenant de dragons se précipite dans notre compartiment. Figure nette et fine. Quelque officier d'ordonnance, profitant du train qui passe, pour hâter l'envoi d'une dépêche. En bonnet de police et *leggins*, il a dû partir à l'improviste du cantonnement, trotter un bout de temps. Sa tunique et

ses aiguillettes sont toutes mouchetées de boue. Le train serpente entre les collines basses de l'Argonne. Elles sont couvertes de bois épais ; de loin en loin, une fente de sentier coupe les taillis drus. Les Islettes. Notre dragon descend.

Dans ce décor où passèrent les armées de la première République, partout en ce moment des troupes qu'on exerce. Un peloton de cavalerie suit la route que nous longeons. Plus loin, les pantalons rouges des fantassins piquent de coquelicots la verdure des talus. En est-il un, parmi tous ceux-là, qui songe, chef ou soldat, à la grandeur historique des lieux où leur labeur s'agite ? Ici comme ailleurs, tranquillement, on joue à la petite guerre, en attendant la grande.

Verdun.

Tous les hussards descendent. Leurs camarades les attendaient à la gare. C'est charmant, ce bleu pâle, dans la monotonie et l'horreur de nos vilains vêtements noirs. Il n'y a plus guère que l'armée de joliment habillée, à présent. Et puis, l'uniforme, quel magicien ! Un militaire mis comme tout le monde, on ne peut s'empêcher de sourire à la vulgarité subite de la plupart.

Etain.

Notre souvenir fait un bond en arrière. Nous nous arrêtions là, il y a treize ans. Au lieu de venir gaiement chercher, comme aujourd'hui, le décor d'un roman militaire pour la *Revue des Deux Mondes*, nous nous apprêtions, le cœur troublé d'une émotion filiale, à voir inaugurer, non loin d'ici, la première statue du général Margueritte.

Le train marche. On traverse maintenant de grands plateaux, les champs entre Meuse et Moselle ; et, par-dessus le tapis usé du chaume, de la terre rousse, où courent des reflets mauves de fleurs, au delà des prés blancs et jaunes, notre pensée s'en va vers le héros de bronze, dont le geste survit à notre brave père, qui vécut ici, traversa ces champs, campa sur ces routes, et se battit de son mieux. Il y a vingt-cinq ans. C'était hier. Mais non, il y a un quart de siècle. Il y a des siècles !

Nous restons confondus en songeant que Paris est si près. Nous sommes à huit heures de la Porte-Maillot, et nous sommes à la porte de Metz. Trois cents kilomètres qui valent trois mille lieues. A chaque bout, deux mondes qui se regardent sans se voir, qui se connaissent et s'ignorent. A mesure que l'on pénètre dans ce pays et qu'on en respire l'air chargé de tristesse, ce sentiment devient plus précis. L'abîme se creuse et s'élargit. C'est une chose singulière qu'on puisse vivre à la fois si près et si loin ; une chose attristante, qu'entre deux mondes qui se touchent il y ait un tel vide d'étendues. Rien et tout. L'espace d'un pont coupé ; la distance du souvenir à l'oubli.

Profité de la demi-heure qui reste avant l'arrivée à Batilly pour nous remémorer à larges traits les journées du 16 et du 18. Nous allons descendre en plein champ de bataille, nous visiterons pêle-mêle, au hasard des traversées en voiture, ici, là, par coins, cet endroit, cet autre ; nous ne pourrons voir qu'en détail le vaste décor, silencieux aujourd'hui, où vinrent se heurter naguère les deux peuples, dans le sang, les cris, la fumée. Il est bon de nous refaire une vue d'ensemble. Ouvrons la carte.

***

Voici, entre Meuse et Moselle, le mélancolique plateau. De petits rectangles bleus et rouges jalonnent la ligne des armées, et l'on distingue nettement le mouvement de conversion opéré par elles, autour de Metz et de ses collines.

Le double plan saute aux yeux. Bazaine exécute sa retraite de mauvaise grâce. Retardée par cette affaire du 14, — le sanglant combat de Borny, — l'armée française, on le voit, reste collée à Metz. Le 16, le 18, malgré son changement de front, que délimitent sur la carte les petites troupes coloriées, elle est encore, elle est toujours appuyée à la ville. Le maréchal ne peut se décider à quitter la place, la bonne place protectrice.

A vrai dire, Bazaine ne se sentait pas l'étoffe d'un commandant d'armée. Brave chef de corps, et, d'ailleurs, tacticien éprouvé, ce général de second ordre, porté au rang suprême

par l'aveugle choix de l'opinion publique, fut ouvert à tous les calculs, sauf à ceux de la stratégie. Par surcroît de malheur, il avait affaire à forte partie. L'état-major allemand, laborieux et discipliné, eut tout de suite l'idée nette des choses. Il fallait d'abord couper de sa ligne de retraite sur Verdun cette masse flottante, puis l'immobiliser, l'anéantir. Avec une audace singulière, l'armée du prince Frédéric-Charles, celle de Steinmetz faisant pivot, converse donc de manière à empêcher, le 16, les troupes françaises de gagner la Meuse, et, le 18, de manière à les rejeter dans la Moselle.

De part et d'autre, d'admirables soldats. Ainsi, ce fut le haut commandement qui décida du gain des journées. Mais, tandis que lenteur, incertitude, impéritie se partagent le quartier général français, il règne, en face, une activité, une hardiesse, une volonté toujours en éveil.

Entre les deux rivières, dessinant sur la carte leurs méandres bleus, le pays s'étale en un vaste plateau sans grands reliefs. Des côtes de Meuse aux hauteurs de la Moselle, c'est une large plaine, ondulée pourtant, avec les petites vallées de l'Orne, de l'Yron, de la Mance; plaine toute en culture, que tigrent à peine de rares petits bois. Des mouvements de terrain, insensibles à première vue, ressortent pourtant à la lecture attentive de la carte; il y a là des ravins, des fonds. Mais l'impression d'ensemble est d'un pays nu, d'un champ de bataille immense, à souhait pour des heurts et des évolutions d'armée.

Quatre chemins, le 15 au matin, s'ouvraient à nous pour déboucher de Metz sur le plateau. Bazaine en négligea trois, craignant d'être attaqué sur la route de Briey. L'armée s'entassa donc sur celle de Gravelotte, par Longeville et Moulins. On devait ensuite gagner Verdun, en deux colonnes, par Étain et Mars-la-Tour. Mais il y eut, dès le petit jour, un indicible encombrement; d'interminables charrois obstruaient la chaussée; l'écoulement des troupes se fit mal, à travers arabas et carrioles, de sorte qu'on était encore le soir à quelques kilomètres de Metz, et, le 16, au matin, les batteries des brigades Redern, Bredow et Barby lançaient leurs premiers boulets au milieu des cantonnements de notre cavalerie stupide d'étonnement. Un obus vint tomber à côté de la table

où le général de Forton déjeunait à Vionville, et les conducteurs de bagages, entraînant avec eux dragons et cuirassiers surpris au milieu du repas et de l'abreuvoir, s'enfuirent pêle-mêle jusqu'à Gravelotte.

Frédéric-Charles n'avait point perdu de temps. Tandis que le Xe corps, général Voigts-Rhegts, gagnait Thiaucourt, Constantin d'Alvensleben débouchait en même temps par le ravin de Gorze; et ce fut lui qui entama la lutte, croyant avoir seulement affaire à l'arrière-garde de l'armée française. Il se heurtait aux avant-postes, tant la marche avait été lente.

Écraser ce corps isolé, Bazaine le pouvait facilement. Rien n'eût entravé son initiative. L'empereur, escorté de ses chasseurs d'Afrique, était parti depuis le matin, gagnant Verdun, par Doncourt et la route d'Étain, le laissant libre. Mais, craignant toujours d'être coupé de Metz, le maréchal amasse des réserves sur sa gauche et laisse Alvensleben s'établir à Flavigny et à Vionville. De sa personne, il n'est nulle part; son artillerie, il la dissémine, perd son temps à installer lui-même des batteries. Un peu plus, il est enlevé par les hussards de Brunswick. L'alerte avait été chaude. Pourtant rien n'est perdu. Canrobert soutient Frossard. Alvensleben, trop en l'air, est compromis; ses deux divisions de cavalerie ont donné; la brigade Bredow, sa dernière réserve, exécute cette charge désespérée que les Allemands ont célébré sous le nom de « Chevauchée de la mort ». Lebœuf et Ladmirault, marchant au canon, débouchent de Saint-Marcel et de Bruville.

Mais le Prince Rouge, accouru à franc-étrier de Pont-à-Mousson, presse la marche du Xe corps, qui prend l'offensive. Il est cinq heures. La mêlée tourbillonne. Le 16e régiment d'infanterie prussienne, brigade Wedel, est écrasé dans le Fond de la Cuve par la division de Cissey; et, comme le soir tombe, Frédéric-Charles, à ce moment critique, lance toute sa cavalerie contre les escadrons des généraux Clérembault, Legrand et de France. C'est la charge de Rezonville, un indescriptible tumulte, une vraie tempête équestre. Le plateau d'Yron est balayé par d'immenses galops; les régiments s'ébranlent; ils passent avec des cris dans la poussière; hommes et chevaux se heurtent, se traversent, s'amalgament. Une erreur d'uniformes fait bousculer nos lanciers de la garde, habillés de



bleu, par une des brigades de Legrand; et dans un mélange inouï, hussards, dragons, dragons de l'impératrice, chasseurs et chasseurs d'Afrique, botte à botte avec les escadrons prussiens, chargent et s'entretuent.

La gauche allemande était sauvée. La droite luttait encore; lutte indécise, dans le crépuscule, aux lueurs de la mousqueterie et des canonnades. Peu à peu, la nuit vint; criblée d'étoiles, elle se déployait comme le dais d'un immense catafalque au-dessus de la terre sanglante, et le silence tomba sur les sillons jonchés de cadavres, sur la plaine couverte de débris fumants et de chevaux éventrés.

Bilan : 20 000 hommes hors de combat, en parts égales : mais les Allemands, un contre deux, — 65 000 contre 120 000, — avaient tenu en échec l'armée française et paralysé sa marche; ils lui coupaient la route de Verdun, rejetant ses têtes de colonne de Mars-la-Tour sur Rezonville; — *Marsch-Retour*, hélas ! comme ils se plaisent à dire.

Que fait Bazaine, le 17? Au lieu de reprendre marche et combat avec ses troupes gaies et confiantes, renforcées des divisions fraîches (Lorencez et Metman qui n'ont pas donné), il déclare, à l'ordre du jour, que les vivres et les munitions manquent. Il est forcé de se ravitailler, de regagner Metz. On se repliera sur les hauteurs de Rozérieulles et d'Amanvillers.

Les Allemands, eux-mêmes, s'en étonnèrent. Cette manœuvre inexplicable leur donnait le temps de se refaire, permettait à l'armée du prince Frédéric-Charles d'entrer en ligne, aux VIIe, VIIIe et XIIe corps, intacts, d'accourir à la rescousse.

En sorte que le 18, à midi, après avoir cru que le maréchal se retirait sur Briey, Moltke et Frédéric furent joyeux de voir l'armée française campée sur ses positions de la veille et purent engager, cette fois avec l'avantage du nombre et l'espérance de la victoire, la suprême bataille.

Notre gauche (Frossard), appuyée aux collines qui commandent Metz; le centre retranché, — Lebœuf dans le bois des Génivaux, les fermes de Moscou, Leipzig, la Folie, et Ladmirault sur les hauteurs d'Amanvillers; — la droite occupant la forte position de Saint-Privat; la garde en réserve, massée sur les pentes du Saint-Quentin, il semblait que notre armée fût bien solidement établie. En réalité, la droite était

en l'air, et, par un hasard malheureux, Canrobert, arrivé tardivement de Châlons, dépourvu de ses réserves, ne put ni se fortifier ni résister, faute du génie et de l'artillerie nécessaires.

L'ordre du jour du Prince Rouge le comprend bien : « Le corps saxon, à l'aile gauche allemande, doit exécuter son mouvement tournant avec la plus grande vigueur; la cavalerie se glissera, par Montois, jusqu'à Woippy, sur les derrières mêmes de l'armée française. » Frédéric-Charles y revient par deux fois.

Cette bataille, la première qui ne s'engageait pas à l'aventure, les Allemands en doivent tout le gain à Bazaine. Repoussés à droite, contenus au centre, ils auraient eu leur gauche bousculée, si la garde et la réserve d'artillerie, au lieu de croupir sur les pentes du Saint-Quentin (toujours la préoccupation de Metz), avaient pu soutenir le 6e corps.

Zastrow rejeté dans les bois de Vaux: Steinmetz, puis Fransecky impuissants à enlever Moscou et le Point-du-Jour (les tombes entassées autour des Génivaux y témoignent hautement de l'intensité de la lutte, les balles pleuvaient comme grêle jusqu'à Gravelotte autour de Moltke et de Guillaume); Alvensleben et Manstein sans prise sur la position d'Amanvillers; tel était, à sept heures du soir, le tableau de la journée. Bazaine et ses officiers se félicitaient déjà de la victoire, lorsqu'à neuf heures survinrent, tout défaits, les aides de camp de Canrobert et de Ladmirault : la droite tournée, battue, se repliait sur Metz, entraînant le centre !

La garde royale prussienne, lancée à coups de bélier par le prince Frédéric-Charles, avait enfoncé le 6e corps. De trois heures à huit heures, avec le même héroïsme, la même ténacité de part et d'autre, la lutte acharnée dura. Maîtres de Sainte-Marie-aux-Chênes, où le colonel de Geslin tint pendant deux heures et demie, avec son 94e contre deux divisions et quatre-vingt-six pièces, les Prussiens montent à l'assaut, la brigade Berger sur Jérusalem, la division Pape sur Saint-Privat. Le terrain s'élève jusqu'au village en un véritable glacis; pas un abri, arbre ou fossé. Sur l'ordre du prince Auguste de Wurtemberg, la garde royale prussienne s'avança, lentement, superbement. Au pas, sous un feu terrible, elle

gravit la pente mortuaire ; 160 officiers, 4 000 soldats[1] jalonnèrent sa marche. Les drapeaux passaient de mains en mains ; mais les survivants allaient toujours. A trois cents pas du village, il fallut s'arrêter, attendre que quatorze batteries saxonnes, jointes aux dix batteries prussiennes, eussent ralenti le feu de Canrobert, réduit à soixante-dix-huit pièces presque désapprovisionnées. Enfin, à la tombée du jour, enseignes déployées, tambour battant, clairon sonnant, la garde royale prit le pas de charge et finit par enlever, maison par maison, le village enflammé et croulant.

Elle décidait de la victoire, vendue chèrement par Canrobert, abandonnée stupidement par Bazaine. Il n'avait point paru, confiné dans son cabinet de Plappeville. Son aide d'état-major faisait seller les chevaux ; le maréchal l'appela pour terminer un tableau d'avancement. La mort, hélas ! travaillait avec lui. Enfin, à trois heures et demie, il gagnait le Saint-Quentin ; il y resta jusqu'au soir, sans donner d'ordres, sans envoyer à Canrobert, à Ladmirault, les secours qu'ils lui demandaient ; il consola leurs aides de camp « en leur disant qu'ils opéraient quelques heures plus tôt le mouvement qu'ils auraient opéré le jour suivant : « Nous devions partir demain, nous partirons ce soir, voilà tout[2] ! »

Il laissait 12 000 morts ou blessés sur le terrain.

Les Allemands, eux, payaient leur triomphe du sang de 20 000 hommes ; mais l'armée française était coupée de ses communications, et rejetée sous Metz.

***

Nous étions sous le coup de ces noirs souvenirs, lorsque le train stoppa. Batilly ! Deux pauvres maisons, serrées autour de la station ; pas d'arbres, un sol triste et nu. Une carriole nous attend. Nous traversons la voie, et d'un long regard mélancolique nous suivons, sur le sol caillouteux et noirci de charbon, la double fuite luisante des rails, du côté d'Amanvillers, là-bas, en terre allemande.

1. Les pertes totales de la garde furent de 300 officiers et 8000 hommes.

2. Arthur Chuquet, *la Guerre de 1870-71*.

Doncourt, 21 août.

Hier soir, avec notre guide, M. G..., nous avons visité toute la partie nord du champ de bataille du 18. Passé à Batilly. Lors du régime des passeports, le général de Geslin y a fait élever un petit monument : c'est là que se rallient et se comptent les survivants du 94ᵉ; ainsi, pas de difficultés. La vraie statue commémorative est à Sainte-Marie-aux-Chênes, en pays annexé.

Nous prenons un chemin de terre, qui ondule au ras de la plaine grise et nue. Peu de cultures. Pas un seul paysan. Il plane quelque chose de grave et de solennel sur les champs déserts. Notre voiture traverse Saint-Ail. Un village minuscule, douze maisons peut-être. Comme dans tous ces villages lorrains, les habitants ne possèdent point de cours intérieures : la rue est pleine de mares de purin; le fumier s'entasse à chaque porte, avec les charrettes et les provisions de bois. Sur les seuils, de petits enfants barbouillés, joufflus et roses, avec des cheveux de chanvre et des yeux vifs, des yeux gris et bleus. Il n'y a qu'une maison habitable, sous son toit clair de tuiles rouges, avec ses volets verts et sa grille fleurie. Un vieux capitaine y loge; ses biens sont en terre allemande, il les gère, il les surveille de là. Le reste du village n'est que taudis, qui paraissent plus sales encore sous le ciel pluvieux où courent de grands nuages noirs; et l'on s'étonne, une fois de plus, du peu que sont les lieux mêmes, à côté de ce que leurs noms évoquent. Une pauvre bourgade emplit l'histoire.

La route dévale, de Saint-Ail à Sainte-Marie-aux-Chênes. Brusquement, à un tournant, deux poteaux se dressent. L'un porte, sur une plaque rectangulaire, ce seul mot : *Frontière*. L'autre est plus haut, plus fort; il est orné d'un large écusson; l'aigle à deux têtes ressort, rouge et noire, sur le fond gris; en exergue se détache le *Deutsches Reich*, Empire allemand.

C'est là que devant leurs troupes immobiles, Allemands et Français présentant les armes et se mesurant du regard, le général Jamont fit au général de Hæseler remise des corps des officiers allemands restés jusque-là en terre française. Ce culte des morts, nos voisins le pratiquent avec un respect



persévérant, et nous en avons mieux senti la grandeur en passant devant les simples poteaux où finit une terre et commence l'autre.

Ce pays n'est qu'un vaste cimetière. A Sainte-Marie-aux-Chênes, les tombes apparaissent. Ici, là, partout, la terre bombe, surmontée d'une croix, d'un arbre. Et partout des couronnes neuves, avec des rubans frais, noir, blanc et rouge. On vient de les renouveler. Nous traversons Sainte-Marie-aux-Chênes. Au coin des rues, de larges plaques émaillées portent des indications teutonnes; de solides poteaux marquent la direction : tel canton, telle route; les enseignes sont libellées en allemand; la mairie se dénomme *Bürgermeisteramt*. A la sortie du village, un monument symbolise bien tout cela. C'est une haute pyramide neuve, qu'on a inaugurée il y a quinze jours. Au sommet, sur la boule de bronze, image de la terre lorraine, l'aigle noire s'est abattue. Elle implante ses griffes crochues, et les ailes et le bec ouvert, elle pétrit sa proie d'une serre tenace.

Nous suivons la grande route qui monte vers Saint-Privat. Là-haut, le village amoncelle ses toits rouges, son clocher d'ardoise neuve. On le voit entre les peupliers. Les arbres n'ont guère repoussé, depuis la sanglante journée. A peine en reste-t-il quelques-uns de l'ancien plant, rares témoins ayant échappé aux balles. Dans la plaine, les tombes jalonnent la marche lente de la garde royale. On voit de loin leurs croix solitaires; chacune d'elles cache une vingtaine de morts. Presque toujours un arbre maigre en jaillit. Le vent souffle; et nous songeons, à la chanson de ces feuilles.

Par endroits, il y a de véritables petits cimetières, fermés de grilles, aux couronnes de perles soigneusement entretenues. La plupart ont au centre une stèle, un socle, une dalle, qui relate les pertes d'un régiment, d'une brigade. A droite de Saint-Privat, nous distinguons, sous des cyprès, l'angle funèbre du monument connu sous le nom de « Tombeau de la garde ». Nous dominons tout le terrain sinistre qu'attriste encore l'harmonie du temps, car la pluie se met à tomber; et nos yeux reviennent sans cesse à une grosse tour ronde, en massives pierres grises, cerclée d'aigles de bronze. C'est un observatoire. Une hampe le surmonte, où flotte à

certains jours le drapeau victorieux. Nous en reverrons d'autres, de ces *Aussichtsthurm*, comme ils disent. Il y en a à Gravelotte, à Vernéville : car si nous avons, nous, notre panorama de Rezonville, pauvre toile peinte pour des buts industriels, les Allemands ont leurs *Aussichtsthurm*. Leurs champs de bataille sont aménagés, truqués. D'ailleurs, ils ne désemplissent pas. En même temps qu'honorer ses morts, l'Empire entier y vient prendre une leçon de choses. Comme sur les plaques et les poteaux, leur victoire est là, vivante, expliquée, tangible. Cela peint une race.

De Saint-Privat à Amanvillers, croisé la voiture de poste, lourde caisse peinte en jaune, conduite par un employé très galonné. Notre facteur rural est inconnu ici ; le service est assuré par des courriers, régulièrement. On reconnaît à tous les petits signes une forte organisation : le Gouvernement est riche, et paye. La route monte et descend la pente des collines douces. La plaine vaste s'étend sous un large ciel gris. Quelques rares paysannes poussent des vaches ; la pluie tombe.

Nous nous abritons à la gare d'Amanvillers, une véritable gare de ville, toute en pierre de taille, un peu bien disproportionnée avec *Amanweiler*, comme dit l'écriteau. Là encore, on a voulu faire grand. Des fonctionnaires de la douane et de la police boivent à côté de nous de la bière brune dans de lourdes chopes à couvercle. Ils nous regardent à la dérobée, tandis qu'un groupe d'employés de chemin de fer, que nous distinguons à travers la fumée de leurs pipes, occupe ses loisirs par une interminable partie de cartes, qu'ils ponctuent d'énergiques « *Sacrament !* » soulignés par de violents coups de poing sur la table.

La pluie cesse. Nous rentrons par Vernéville. Toujours des tombes et des croix. L'aspect du pays ne varie pas. C'est toujours la même terre rouge, aux champs vastes. Sur le seuil des portes, les mêmes petits enfants barbouillés, joufflus et roses, rient avec leurs yeux vifs. Derrière notre voiture, ils crient des mots français. On sent tout ce qu'a d'arbitraire, sur la carte et sur le sol, le passage de cette absurde frontière. La terre est française, les cœurs sont français. Les mots allemands qu'on leur fait répéter à l'école, les petites bouches ont vite fait de les ou-

blier le soir. Pourtant la serre de l'aigle est tenace. Qui sait si dans vingt ans, à quelque cérémonie où reviendront, musique en tête, les troupes prussiennes, une femme du pays redira ces mots, prononcés naguère par une brave vieille, quand on inaugura le monument de Vernéville — encore une pyramide flanquée de quatre aiglons et surmontée de l'aigle : — *V'là ben du bruit pour une ouille et quatre oussons !* (une oie et quatre oisons.)

Les deux poteaux ; la lisière d'un bois ; nous sommes en France. La pluie a beau reprendre, il nous semble qu'on respire mieux.

Dans un quart d'heure nous serons à Doncourt. Voici Anoux-la-Grange ; il y avait là, pendant la guerre, une ambulance. Chaque ferme, d'ailleurs, eut la sienne. Il fallait bien soigner sur place les blessés innombrables ; des mois encore après la bataille, le pays resta plein de malades et de convalescents, et près de chaque ambulance un petit cimetière a recueilli ceux qui succombèrent. Nous passons devant celui d'Anoux-la-Grange. Il est en haut d'une côte. La vue s'étend au loin. Une ligne d'arbres barre l'horizon. « La route d'Étain à Verdun ! » nous dit notre guide. Et nous revoyons à ces mots l'empereur, escorté de ses chasseurs d'Afrique ! Il a passé là, le matin du 16 août. Comme une haie de sentinelles, ces arbres l'ont regardé fuir. Avec ses voitures armoriées, ses fourgons de cuisine et ses bagages, il a passé là ; des cent-gardes galopaient aux portières, et la brigade Margueritte avec ses chevaux arabes défile brusquement devant nous, dans un tourbillon de poussière, protégeant de ses lames au clair cette déroute d'un empereur et d'un empire, en fuite vers l'ombre et le désastre.

Doncourt.

Avec délices, nous nous promenons, en attendant le dîner, dans le jardin de notre hôte. Un jardin du temps passé, vieillot et charmant. Des ifs taillés en boule s'espacent au-dessus d'une charmille. Mais tout a poussé depuis vingt ans ; les branches ne connaissent plus le ciseau ; de toutes parts, jaillit la verdure en désordre. La pluie a cessé. La terre exhale un

parfum d'herbe mouillée. Des mirabelliers rangés en bordure le long d'une allée fruitière y ajoutent leur odeur fine. Le ciel, lavé, reluit à l'occident d'un azur vif, et le soleil qui se couche baigne d'un or rose le village et les murs. Il habille d'or brun le tronc des arbres. Des gouttelettes d'eau scintillent au bout des feuilles.

Doncourt, 22 août.

Étrange vie des vieilles maisons! Celle de M. G... est une construction du siècle dernier. Les portes disjointes sont ornées de fines et précieuses serrures. L'escalier, avec ses larges marches, ne mène plus à rien. Une commode et un secrétaire de marqueterie achèvent de vivre dans des pièces inhabitées. Elle nous intéresse, la vieille maison, depuis que nous savons que le Prince Rouge y a vécu. Le 18, avec son état-major, au plus fort de la bataille, il s'est arrêté là. Et la servante de M. G... nous redit l'arrivée subite, le galop de l'escorte, puis le piaffement des chevaux, le brouhaha de tout ce monde mettant pied à terre. Frédéric-Charles a pris la chambre où nous sommes; ses fenêtres donnent sur le jardin; et, de la cave au grenier, la maison s'est emplie d'un tapage de bottes, d'un tumulte de voix rudes. On casa les chevaux dans le village et, tandis que les propriétaires se retiraient tremblants dans le grenier, on mit au pillage les provisions.

Pain et jambon furent trouvés dans leurs cachettes et chaque cuveau sondé d'un coup de lance. Les cuisiniers du Prince ne chômaient pas; les marmitons racolaient au loin. Dès le lendemain, sa vie fut organisée; il demeura là douze jours et, chaque matin, sous les fenêtres, des musiques militaires jouaient dans le petit jardin.

Doncourt n'a pas gardé trop mauvais souvenir de l'occupation. Une fois passée la sauvagerie des premiers arrivants (derrière le cercueil de madame G..., ils dansaient avec de lourdes gambades), on n'eut plus affaire qu'à de braves gens; les soldats de la Landwehr furent presque tous pleins d'humanité. Un capitaine hessois donna seize chevaux de sa batterie pour aider des cultivateurs à labourer leurs terres en friche. Notre vieille servante nous raconte qu'un sergent prussien,

qu'elle logeait, l'ayant vue malade un soir, lui apporta le lendemain une robe de chambre volée on ne sait où.

D'ailleurs, on ne parle plus guère de tout cela. Les chevaux du siège, restés dans le pays, et qu'on appelait des « bazaines », sont morts depuis quinze ans. Les maisons sont recrépies; l'herbe pousse, les souvenirs s'effacent. Seuls, les douaniers, avec leurs costumes bleus à bandes rouges, jettent une note anormale. Dans leur petite baraque de planches, ils veillent au bord de la route qui vient de Metz, le fusil à l'épaule; ils prennent leur faction le matin, à l'heure froide où corne dans les rues la trompe rauque du berger. Les portes des étables s'ouvrent et, pêle-mêle, tout le bétail, vaches, moutons et porcs, se précipite. Ils forment un vaste troupeau commun, qui s'en va, docile à l'appel quotidien, grouinant et bêlant. Les plus vieux marchent devant, dirigeant la cohue jusqu'aux prés où l'on pâture. Et le berger suit, cornant toujours, pendant que ses chiens aux longs poils mordent les jarrets des retardataires.

Bruville, 22 août.

Les monuments commémoratifs, tant français qu'allemands, parsèment tout le plateau de leurs blancheurs neuves. Ils se ressemblent tous par le convenu et la laideur. Le marbre est resté, comme le bronze, impuissant à rendre la profondeur de l'émotion. Et tout ceci n'a qu'une valeur d'hommage et de souvenir.

A gauche de Bruville, près de la statue, en pleins champs, nous montons sur le tertre où les habitants venaient pendant ces jours néfastes écouter le bruit confus de la bataille. Nous évoquons les groupes tremblants, restant là nous-mêmes, l'oreille tendue, le cœur sautant, comme si les coups sourds de la canonnade et le crépitement de la mousqueterie retentissaient encore.

De Bruville à Mars-la-Tour, nous traversons le Fond de la Cuve, ravin profond, inopiné, qu'à cent mètres de distance on ne distingue pas. C'est là que la division Cissey décima si cruellement le 16e régiment d'infanterie prussien. Les tombes se multiplient, les monuments se touchent. Il y a

quelques jours, le pays était plein; les trains avaient amené jusqu'à dix-huit mille personnes, dont bon nombre d'Allemands. Car il faut, sans ironie, rendre cette justice à la police française : elle est infiniment plus complaisante que sa voisine.

Revenus par le plateau d'Yron. Cela tient dans un mouchoir de poche, ce théâtre du combat de cavalerie. Voici la ferme de Grizières, l'endroit où la division Legrand traversa le ravin de biais pour aborder les escadrons allemands. Le chemin de fer coupe en deux aujourd'hui l'espace étroit où tourbillonna « la charge de Rezonville »; et notre guide nous montre, à deux cents mètres de la lisière du petit bois de La Grange, la place où fut relevé le corps du général Legrand, troué de dix-sept blessures. Hier, à Doncourt, dans l'herbe du petit cimetière de campagne, nous avions salué sa tombe.

Doncourt, 23 août.

Partis par Villers-aux-Bois, nous avons aujourd'hui traversé Rezonville et Vionville; retour par Saint-Marcel.

La ferme de Caulre. Les bois de Villers. A la lisière même, les deux poteaux se dressent. Vingt mètres plus loin, face à Rezonville, dissimulé presque dans le taillis s'élève le monument à la mémoire des hussards de Bredow. C'est là que vinrent aboutir, éreintés et sanglants, hommes et chevaux, les survivants de la charge fameuse, poussant le long du bois leur dernier galop. Nous laissons Rezonville à droite et prenons la route de Gorze. Encore des tombes. Elles se montrent de tous côtés. Les fossés et la route en sont remplis. Leurs croix grises, aux couronnes fraîches, hérissent la plaine. Nous traversons le bois de Saint-Arnould. Après un coup d'œil sur Gorze et la trouée qui descend jusqu'à la Moselle, nous regagnons Rezonville par le même chemin. De grandes tranchées, où dorment des centaines d'hommes, bordent le bois.

A Rezonville, courte halte. Des soldats allemands en manœuvres y cantonnent. Au seuil des portes, en pantalon de treillis et bourgeron, pacifiques, ils se groupent et causent. Ils sont peut-être du pays. Le cultivateur chez qui nous nous arrêtons débouche sa meilleure bouteille.

Il a la chance de ne loger personne, cette fois; les Allemands sont là sans cesse. En ce moment, ils exécutent des tirs : défense aux habitants d'aller travailler hors du village.

Nous nous remettons en route, avec un regard pour la maison où Guillaume coucha le 18. Elle porte une plaque de marbre, ornée de lauriers de bronze. De Rezonville à Vionville, croisé des bandes d'Allemands, venus de Metz. Des voitures les ont amenés jusqu'à Gravelotte. Chaque dimanche une file de véhicules s'entasse devant le *Gasthof* Driant. Là, on s'empiffre, puis par six, huit, dix, les promeneurs se répandent sur les routes, visitent les monuments, s'arrêtent à chaque inscription.

A l'entrée de Vionville, nous passons à côté d'un groupe de soldats. Ils rentrent à Rezonville. Ce sont de jeunes recrues, des enfants encore. Un *Gefreite* les accompagne; et bien qu'ils soient en liberté, ils marchent d'un pas saccadé, balançant leurs bras raides : une, deux; une, deux; tout tendus encore par la discipline, figés à demi dans leur attitude militaire.

Vionville. Toujours le même village aux toits rouges, ustensiles et fumiers pêle-mêle dans la rue. Les habitants endimanchés se promènent côte à côte avec les douaniers en uniforme. Ceux-ci nous saluent, la main à hauteur de l'œil, la paume en dedans, à l'allemande. On sent tous ces petits employés fonctionnaires dans l'âme. Mais ils ont le respect profond de la hiérarchie. Ces gens-là nous ressemblent peu : ils obéissent toujours, ils ne blaguent jamais.

Doncourt, 24 août.

Aujourd'hui, demain et après-demain, Metz. Pour éviter toute difficulté, nous irons chaque jour en voiture : les douaniers sont moins indiscrets que les commissaires de police des gares. A la maison du receveur, la voiture ralentit. Une tête s'encadre dans une fenêtre, fait un signe. On répond : *Nichts ! Nichts !* Et l'on passe. Hue, cocotte !

La pluie, qui nous avait épargnés hier, tend de nouveau ses filets. Avec cela, un vent du diable qui balaie le morne plateau. Un coup d'œil, en passant près de Mogador, à je ne sais

quel monument d'actions de grâces (*Denkstein*) : Guillaume aurait échappé là à la mort. Cette lourde pierre, qu'on appelle le Crapaud dans le pays, en témoigne.

Aux premières maisons de Gravelotte, la route tourne ; nous piquons droit sur Metz. Tout à coup, comme la voiture va descendre dans le fond des Génivaux, nous apercevons, avec un serrement de cœur, des casques à pointe. C'est une file de batteries, au repos, rangées tout le long de la côte, sur le côté droit de la route. Il est trois heures. Tout ce monde manœuvre depuis le matin. Les hommes, visiblement fatigués, causent en s'appuyant sur les pièces. D'autres, éreintés, dorment par terre, les basanes jaunes de boue ; adossés au talus, ils nous présentent leurs semelles. Les officiers se tiennent à l'écart. Une main passée dans leurs baudriers jaunes, ils font les cent pas, le jarret tendu. Ils occupent la route, ne s'effacent, devant la voiture, qu'avec un dédain marqué. Quelques conducteurs apportent à leurs bêtes des brassées d'herbe. Les chevaux grands, forts, sont maigres. Caissons et affûts, peints en bleu ciel, ont quelque chose de rustique et de grossier ; et jusqu'en bas de la côte, se succèdent les canons minces, allongeant leurs gueules muettes. A la queue de la colonne, une voiture de cantinier est assaillie par un brouhaha d'artilleurs affamés. Car le soldat allemand est peu nourri.

Depuis le fond des Génivaux jusqu'au delà de Saint-Hubert, des tombes, encore des tombes. Elles bossuent le sol du ravin, grimpent sur le remblai, s'entassent au bord de la route. Nous en frôlons une, qu'on a dû étayer d'un mur. Deux soldats y reposent. Trois mois après la bataille, on voyait leurs pieds passer ; la terre s'éboulait toujours.

Nous passons auprès de la grande Tour, d'où l'on découvre toute l'immense lice. Voilà Rozérieulles, au joli nom français, aux vieilles maisons. Le cadran de l'horloge y accuse une brusque différence d'heure. Le jour se lève cinquante minutes plus tôt, de ce côté de la frontière.

Voilà Moulins ; Longeville. A l'entrée du bourg, une jolie maison neuve : *Kaiserliches Postamt*. Devant la porte, trois ou quatre petites voitures, entourées de fantassins en tenue de corvée. Ce sont les régiments qui envoient chercher les colis de victuailles, adressés aux soldats par leurs parents.



Ces colis ayant franchise de port, les saucisses familiales suppléent constamment de la sorte à l'insuffisance de la nourriture réglementaire. Le soldat allemand ne mange, en effet, qu'une fois par jour : — la « marmelade », nous disons le rata. — Il perçoit, en outre, deux rations de café. D'où les petites voitures assiégeant chaque poste.

Nous longeons les casernes neuves. De magnifiques bâtiments aérés et spacieux, ornés de fenêtres ogivales. De nombreuses dépendances : gymnase clos où les troupes font l'exercice, l'hiver ; temple où les protestants sont conduits le dimanche. Quant aux catholiques, on les mène, en ordre, aux églises de Metz. Car la religion même est disciplinée.

A mesure qu'on approche de la ville, les soldats pullulent. Ils se ressemblent tous, avec leurs uniformes sombres. A peine un passepoil, un parement, un bouton à la casquette différencient les divers corps d'infanterie, les dragons, l'artillerie ; seul, l'habit bleu de ciel des Bavarois tranche sur la teinte générale.

Il nous semble qu'individuellement, abandonné à lui, le soldat allemand a le même laisser aller que tous les soldats du monde lorsqu'ils échappent à la discipline. Il se dandine comme nos paysans. Mais il a l'air inquiet, il scrute l'horizon. Dès qu'il aperçoit un officier, son corps se raidit. Et si le spectre a des épaulettes d'officier supérieur ou général, le malheureux s'arrête, avec une précision d'automate. Il fait face ; d'un geste mécanique, salue, puis repart, comme lancé par un ressort à boudin. De quel cœur veut-on qu'une recrue du pays annexé exécute cette sotte pantomime ?

Nous franchissons les ponts successifs, qui font de Metz, avec ses remparts toujours emplis d'eau, un vieux joujou fortifié. Toutes ces défenses d'autrefois sont devenues inutiles. Les glacis ont été plantés d'arbres, transformés en promenades. La ville garde, par coquetterie, ses portes antiques et ses fossés herbeux. A coups de mine, les Allemands ont élargi sa vraie ceinture, une formidable série d'ouvrages avancés.

Metz, 25 août.

Notre voiture laissée à l'auberge, nous suivons à pied les rues étroites. On se croirait dans n'importe quelle ville de province, n'était le fourmillement des casques à pointe et des casquettes plates. Une visite à la cathédrale. Pas une chaise dans l'immense nef vide. On ne les met en place, étiquetées selon les préséances, que les jours de grandes cérémonies. L'impression d'un lieu de réunion, froid et nu. Rien qui invite au recueillement, à la prière, à l'exception d'une ou deux jolies chapelles latérales. Ni lumière, ni fleurs.

Une porte qu'on pousse. Nous sommes sur l'ancienne place Napoléon, aujourd'hui *Paradeplatz*, — un rectangle formé par des bâtiments à arcades. L'Hôtel de Ville fait face à la cathédrale ; et l'hôtel et l'état-major de la Place à la statue de Fabert. Un fantassin vêtu de noir va et vient, devant les arcades de l'hôtel, d'une guérite à l'autre. Il marque un temps d'arrêt à chaque bout, guette, d'un regard qui scrute l'enfilade des rues, s'il n'y a pas de général à l'horizon, et repart de même pas mécanique. Et du haut de son socle verdi, entre deux grands trophées de pierre, Fabert contemple ce perpétuel manège,

La rue des Juifs. Nous stationnons devant l'étalage d'un libraire français. Les collections Garnier et Charpentier emplissent la vitrine. En évidence *Rome*, de Zola ; les *Essais psychologiques* de Bourget, plus un roman d'Ohnet. Partout les enseignes françaises dominent. Mais, au dire des commerçants, rien ne va plus. Metz est toute militaire. A chaque pas s'ouvre une boutique de fournitures pour l'armée. On sent bien aux baraquements innombrables, à l'importance des casernes, des magasins, que l'Allemagne a concentré là des forces considérables. La ville et les environs regorgent de troupes. Ce ne sont que corps de garde, guérites peintes aux couleurs de l'Empire, noir, blanc,rouge. Et toujours, sous les armes, la même précision, la même rigidité.

Nous avons, à la tombée du jour, croisé l'homme qui amène et dirige cette foule, et suivi longtemps du regard la maigre



silhouette du général de Hæseler. Escorté de trois aides de camp et de deux dragons, il rentrait à cheval, au pas, de quelque manœuvre. Petit de buste, avec de grandes jambes qui le changent à pied en un long faucheux, sanglé dans l'uniforme sombre, d'un vert foncé où brillait une plaque d'ordre, il saluait à droite et à gauche, portant la main à sa casquette plate. C'est la terreur des officiers et des soldats. Jaune, avec des dents pareilles à des touches de piano, un teint de bile, cet homme ne dort jamais et tient tout le monde en éveil, Au plafond de sa chambre est peinte la carte de la frontière, La légende affirme qu'il ne la quitte pas des yeux.

D'autres rues. La place de la Préfecture, vieil hôtel dont la porte est surmontée d'aigles. Ce sont encore celles d'avant la guerre ; la place de la Comédie, avec son *Kaffee und Bierhalle* (l'ancien Café Parisien, où nos officiers fréquentaient pendant le blocus), avec ses tilleuls séculaires, sous lesquels nos chevaux à la corde mouraient de faim ; — des chevaux de l'artillerie qui rongeaient l'écorce, dévoraient leurs entraves et se précipitaient sur le passant, bouche ouverte, oreilles coincées.

Avant d'arriver à l'Esplanade, nous traversons la Place Royale. Là s'entassaient, en 1870, les wagons transformés en ambulances. La statue de Ney la domine, — tournant le dos, chose curieuse, à celle de Guillaume. Le Kaiser barbu, sur un cheval de légende, érige sa silhouette triomphale à l'autre bout de l'Esplanade. Il étend un bras dominateur sur la ville, la vallée, les forts.

Accoudés au parapet, nous regardâmes longtemps l'immense panorama. Au fond, à nos pieds, la Moselle. Devant nous, le Saint-Quentin ; à droite, dans la brume, l'île Chambière, et loin, très loin, l'horizon des collines bleues. Alors, songeant au drame qui s'est déroulé là, il y a vingt-six ans, nous avons évoqué le blocus. Sinistre, cette agonie d'une armée de cent vingt mille hommes, immobilisée sous la pluie, engluée dans la boue, pareille à un lion en cage, mâchoire muselée et griffes coupées, qui lance çà et là d'impuissants coups de patte, et se consume de rage et de faim. Quel enlisement d'âmes, que de forces perdues, quelle lente désagrégation de l'espoir et de tout ce qui fait vivre !



On ne demandait pourtant qu'à marcher. Une dépêche de Mac-Mahon apprend le 23 à Bazaine que l'armée de Châlons se dirige sur Montmédy. Le 26, le maréchal donne l'ordre qu'on traversera la Moselle. Mais il y eut force retards et encombrements. Un orage formidable éclate. Bazaine aussitôt tient conseil au château de Grimont. Il ne souffle mot de la dépêche de Mac-Mahon, déclare qu'il faut s'arrêter. Coffinières insiste, d'autre part, pour que l'armée ne s'éloigne pas de Metz. Les autres généraux se résignent. La trouée n'aura pas lieu. Les troupes rentrent.

Le 31 août, nouvelle démonstration. Bazaine ne laisse attaquer qu'à quatre heures du soir. Nous enlevons Noisseville et Servigny ; mais le lendemain Noisseville est repris. Nous battons en retraite. Il n'y aura plus désormais que des coups de main infructueux, le 22 septembre, le 23, le 27. Enfin, le 7 octobre, le maréchal informait ses lieutenants qu'il fallait traiter. Le 27, la capitulation était signée ; le 29, l'armée livrée, armes et drapeaux.

Ce que put être l'évolution d'un pareil désastre dans l'âme de nos soldats, on a peine à le concevoir. Jour à jour, l'émiettement de la volonté, les stériles ardeurs, l'oisiveté engourdissante ; des bruits insensés, des rumeurs absurdes, courant parmi ces milliers d'hommes bloqués, comme le vent dans les blés ; un ennui haletant, on ne sait quel vertige de délivrance se mêlant à un pressentiment de catastrophe ; le cauchemar des ambulances, des ambulances où l'on meurt, si légère soit la blessure ; le massacre des chevaux, dont les survivants efflanqués, après s'être dévoré les crins, tombent par centaines ; le sel qui manque, le pain rare, la faim, la pluie, la boue ; et, pour finir, l'horreur d'une reddition sans exemple dans l'histoire, — on ne peut s'imaginer cela sans serrement de cœur, sans larmes dans les yeux. Puis on pense à l'homme qui se tenait immobile dans la maison du Ban-Saint-Martin, l'homme qui accueillit Régnier, envoya Bourbaki à l'impératrice, entra en pourparlers avec Frédéric-Charles, l'homme qui oublia la France pour ne songer qu'à lui ; et sur cette esplanade naguère française on détourne la tête, on se sent froid jusqu'au fond de l'être ; on voudrait ne plus voir, ne plus penser ; on voudrait fuir Metz, ses casernes neuves, ses offi-

ciers hautains, ses soldats automates, ses enseignes, ses rues, ses maisons, ses pierres allemandes !

***

27 août.

Dans le train qui nous ramène vers Paris, nous sommes seuls. Et penchés tous deux à la portière, nous saluons d'un dernier regard la grande plaine mélancolique, la terre aride, aux moissons maigres. Il plane sur ce pays, balayé d'un vent perpétuel, une morne et pesante tristesse. Une tourmente a passé là, laissant aux murs, aux arbres, au ciel, comme une ombre de mort et de désolation. Mais, évoquant l'avenir, nous sourions devant la verdure neuve des jeunes acacias, qui frissonnent sous la pluie au revers des talus, attestant par leurs feuilles fraîches et leurs tiges luisantes l'éternelle montée de la sève et l'espoir du renouveau.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

L'ANGE ET LA SPHINGE[1]

III

LE RÊVE DANS LA RUINE

Quand je fus loin de Nuremberg, l'image de Rupertus recula peu à peu dans un lointain inaccessible. L'effervescence de la jeunesse et la fumée des passions la voilèrent. Mais rien ne put l'effacer. Chaque fois que vibra mon âme profonde, elle devait reparaître lucide, impérative. Il me semblait alors que ma conscience vraie se réveillait avec elle.

Sans l'anneau que je portais sur moi, j'eusse fini par croire que j'avais rêvé. Mais, quand j'étais seul, je tirais du sachet de velours le chaton d'améthyste et son reflet mélancolique me jetait en de longues songeries. Quelles étaient ces mystiques fiançailles que m'avait promises Rupertus ? Devais-je les célébrer avec un être surnaturel ou avec une femme vivante ? Je n'en savais rien et je n'y croyais guère, n'ayant jamais cru véritablement qu'aux choses vues par les yeux et touchées de la main. Mais quand je regardais le chaton de la bague,

1. Voir la *Revue* du 1er septembre.



une tristesse mêlée d'espérance glissait dans mon cœur. Pourtant, je faillis perdre mon trésor dès les premiers jours de mon retour à Felseneck. « Tiens-la cachée jusqu'au jour de la lumière », m'avait dit Rupertus ; un orgueil enfantin me fit oublier cette recommandation et causa mon premier repentir.

Un matin clair, je mis l'anneau à mon doigt, heureux de faire briller son chaton au soleil. Gaiement je le montrai au chapelain.

— D'où te vient ce bijou? dit l'excellent homme d'un air inquiet.

— De maître Rupertus, astrologue à Nuremberg. C'est un talisman qui porte bonheur. Il me l'a donné lui-même!

Les yeux du chapelain s'arrondirent de terreur. Son visage prit l'aspect liturgique. Je savourais son effroi.

— Malheureux enfant, murmura-t-il. Te voilà tombé entre les mains du mauvais esprit. Satan va s'emparer de toi. Si tu ne quittes pas cette bague, tu es perdu pour toujours. Donne-la-moi.

— Jamais! m'écriai-je d'un air si farouche et d'une telle énergie que le chapelain eut peur comme si j'étais possédé du diable et s'en alla en levant les bras au-dessus de sa tête.

Une heure plus tard, je rêvais dans l'embrasure d'une fenêtre, les yeux perdus vers l'immense plaine du Rhin, quand je sentis une main de fer s'abattre sur mon épaule. Je me retournai et je vis en tremblant mon père qui me regardait de son œil mauvais. Je compris tout de suite que le chapelain m'avait trahi dans l'excès de sa peur superstitieuse. Mon père avait une de ces colères froides qui présageaient les coups de foudre secs.

— Que fais-tu là? me dit-il. De la magie, sans doute!... De qui vient cet anneau? N'essaye pas de mentir; je sais tout... C'est donc le vieux Rupertus que tu allais voir à Nuremberg! Il t'aura enseigné quelque tour de sorcellerie. Mais prends garde! Souvent les envoûteurs sont frappés de leurs propres maléfices... Tu vas donner sur-le-champ cette bague au chapelain qui la jettera dans la rivière. Malheur à toi, si je la revoyais à ta main!

Les ordres de mon père ne souffraient pas de réplique.

chez lui, le châtiment dépassait toujours la menace. Je sortis en baissant la tête. Je comprenais maintenant les paroles du maître : « Ne montre à personne le trésor de ton cœur ; ne livre pas le secret de ton âme : il serait profané... » Mais quoi? allais-je donner la bague au chapelain? Allais-je permettre à la superstition imbécile de m'enlever à jamais le souvenir sacré de Rupertus? Livrer à l'ennemi le gage du maître aimé, ne serait-ce pas une trahison envers ma propre âme, l'abandon pour toujours de la sainte Inconnue qui plane sur ma vie?... Non, je ne le pouvais pas. Après une telle lâcheté, il ne me serait plus permis de croire en moi-même. Je résolus de cacher mon trésor loin du château, dans un lieu sûr, ignoré de tout le monde.

A deux lieues de Felseneck, on trouve une forêt profonde et touffue, dominée par deux cimes abruptes, dont l'une s'appelle la Roche de l'Ange et l'autre la Roche du Diable. Dans une clairière de cette forêt s'élève un arbre ancien, nommé le Hêtre de la Fée. On dit qu'à cet endroit une fée blanche, sortant de l'arbre, se montra jadis à un seigneur du pays, chasseur effréné, qui poursuivait une biche. La fée avait posé sa main sur le front de l'animal traqué ; le chasseur, ébloui, était tombé à genoux devant l'éclair de ce corps brillant comme neige. Elle disparut presque aussitôt à ses yeux aveuglés, mais l'âme dolente du seigneur en eut si grand désir et tel chagrin d'amour, dit le peuple, qu'il cessa de chasser à partir de ce jour et se fit moine. Le Hêtre de la Fée me parut un endroit favorable pour cacher l'anneau précieux : nul n'osait toucher à l'arbre hanté. Je mis la bague dans une cassette d'argent fermée à clef, puis je m'échappai du château sans être vu de personne. Je ruisselais de sueur quand j'atteignis le hêtre cinq fois centenaire. A double hauteur d'homme, le roi de la forêt avait une blessure, un grand trou dans son écorce béante ; je parvins à y grimper et j'y déposai mon trésor. Je bouchai l'ouverture avec une grosse pierre que j'enfonçai à grands coups dans la blessure de l'arbre. Et je pensais : « Dès que je serai libre, je reprendrai ma bague. »

Je m'éloignai sous la haute futaie qui dévale en pente douce, et les feuilles sèches se tordirent sous mes pieds avec des craquements sinistres. Ici les bois revêtent la mon-

tagne à des lieues et des lieues, et leur murmure interminable assourdit le bruit des pas et la tristesse des pensées. On pourrait s'y croire dans une basilique sans fin, aux voûtes vertes, aux grises colonnes, qui d'un côté s'enfonce aux vallées et de l'autre gagne les cimes. On marche, on marche encore sous les hautes futaies, et le pied froisse les feuilles mortes, et les armatures des hêtres géants soutiennent de leurs troncs nus la voûte verdoyante où rit le soleil, où gazouillent les oiseaux. Ainsi l'homme, dans sa route obscure, marche sans cesse à l'ombre de la mort, tandis que, sur sa tête, chante et chatoie le rêve de la vie éternelle... Et, ce jour-là, je me retournai plus d'une fois à la descente. Je cherchais à revoir le Hêtre de la Fée dans le crépuscule du bois. Mais en vain, car depuis longtemps il avait disparu derrière l'innombrable fouillis des troncs grisâtres, pressés en faisceaux. Alors mon cœur se serra ; il me sembla que j'avais perdu mon seul ami. Ne t'avais-je pas enseveli au cœur de la forêt, terrible joyau de ma vie, étoile de ma destinée?

Je contai au bon chapelain que j'avais jeté l'anneau dans un torrent et il se déclara satisfait.

Elles vinrent, les années troubles de ma jeunesse. J'étais devenu successivement page, écuyer, chevalier à la cour dissolue de l'Electeur. J'y trouvai la décadence honteuse de la chevalerie. Ah! qu'ils étaient loin, les récits de croisades et les poèmes des trouvères, les dames chastes, ou du moins fidèles à l'amant unique, les héros purs, les cavaliers féaux! Le jeu, l'ivrognerie, la rapacité, l'obséquiosité servile envers les puissants, la cruauté lâche envers les faibles, la vénalité de toutes les charges ; dans les fêtes et les cérémonies, une élégance pompeuse et grotesque ; dans les mœurs, la vilenie et la grossièreté, — telle m'apparut la réalité du monde humain. Il me sembla, tout d'abord, que j'entrais dans une caverne de brigands et dans un lieu de débauche. Je n'en ressentis qu'horreur et dégoût. A mesure que j'y vécus, le mépris se changea en indifférence, et l'indifférence en habitude. Et jour à jour, insensiblement, le poison que je respirais dans l'air s'infiltrait en moi. Le fond de mon

être ne fut pas entamé ; il y avait dans mon âme des arcanes intangibles que le monde ne soupçonnait pas et qu'il ne pouvait pas atteindre. Cependant la vie du corps, devenant plus forte, fit taire les nobles espoirs de l'adolescent et menaça de subjuguer l'âme entière. Ma sauvagerie me fit d'abord honnir de mes compagnons, mais, tout en conservant ma fierté native, je fis peu à peu l'apprentissage de la vie. Je devins rude et cynique au dehors, et puis joueur et libertin.

Mon père ayant péri dans un tournoi, je me trouvai possesseur de tous ses biens, seul héritier du nom des Felseneck. Un hasard m'apprit, à cette époque, la mort de l'astrologue Rupertus, dont je n'avais plus eu de nouvelles depuis notre mémorable entrevue de Nuremberg. A cette disparition du seul homme que j'avais véritablement aimé et vénéré, je fus saisi d'un regret aigu, d'une angoisse poignante. La tyrannie de mon père cessait de m'écraser, j'étais libre comme l'oiseau dans l'air ; mais en même temps s'éteignait l'unique lumière qui eût jamais éclairé ma route et pénétré le fond de mon âme. J'étais condamné à l'isolement ; et plus je me mêlais au monde, plus je me sentais abandonné.

J'avais alors vingt-trois ans : bientôt l'ivresse des sens s'empara de moi avec le vertige de la liberté. Le désir éperdu de la Femme, qui m'avait mordu pour la première fois devant la baigneuse nocturne du moulin, m'envahit tout entier ; il avait submergé le rêve divin. Page encore, les femmes de cour, coquettes et futiles, m'avaient pris au filet ; ces premières expériences m'avaient rempli de tristesse et de dégoût, tant, l'ivresse passée, j'avais trouvé le cœur de la femme vide et vain. Mais un instinct sauvage et aveugle me poussait à recommencer l'aventure sans cesse. D'où venait-elle en moi, cette soif ardente, cette âpre curiosité d'explorer le sexe féminin dans sa multiplicité ondoyante ? Devant chaque femme qui tentait mon désir, je retrouvais toute vive dans ma chair la flèche torturante que m'avait lancée la Nixe du moulin, au corps de neige, à la voix railleuse. Je tressaillais alors devant une force irrésistible où semblaient se concentrer les puissances de la nature et les mystères du sexe tout entier. C'était ensuite un espoir fou d'être subjugué par cette femme, de m'y absorber en la possédant. Je sortais des bras de chaque maîtresse avec



le sentiment de quelque chose d'indomptable et d'irréductible qu'elle n'avait pu atteindre et dont elle n'avait même pas le soupçon.

J'en sortais avili à mes propres yeux comme si j'avais profané un trésor devant des regards indignes. Alors venaient des heures de lassitude, où l'âme vierge s'éveillait rouge de honte dans mon corps souillé. Le rêve de ma pure adolescence surgissait devant moi : la sainte du vitrail... et le sanctuaire de Rupertus... Ah! comme en ces heures je maudissais le désir brutal de posséder et d'être possédé par la chair, dompteur cruel ou lâche vaincu! Comme je languissais d'un tout autre désir, celui d'aimer et d'adorer, de me donner librement et sans réserve à quelque chose de supérieur! Oh! battre d'un divin amour pour un cœur divin!... Mais ce quelque chose, où le trouver? Ce cœur, où donc respirait-il?... Non, l'Ange promis par Rupertus ne venait point m'arracher au monde élémentaire. La fanfare ne vibrait point à mon oreille, qui devait m'annoncer ma croisade. Et je me dispersais loin de la lumière dans les ténèbres de la mort.

Saisi d'un sombre désespoir, je me retirai dans mon château natal, à Felseneck, et me mis à chasser avec fureur. Poussé par un démon intérieur, je ne trouvais pas de repos entre ces murs. A peine couché, la fièvre me prenait. L'insomnie et le cauchemar se partagaient mes nuits. Au lever du soleil, une inquiétude affreuse, une angoisse inexprimable et sans raison me jetaient hors du lit. Je me sentais plus tranquille à cheval et dans les bois. La forêt maternelle me berçait avec ses ombres et ses lumières, ses gazouillements et ses cris de fauve, ses murmures et ses tempêtes. Je n'avais plus de joie à tuer le gibier; je laissais bondir le chevreuil sur les clairières gazonneuses et le coq de bruyère fuir d'un vol bruyant sous les fourrés des sapins ruisselants de résine, sans même ajuster ma flèche. Tristement, je les voyais disparaître et je leur disais, dans ma folle pitié : « Volez, bondissez et vivez! Quand donc la flèche se retournera-t-elle contre le meurtrier? Quand donc le gibier tuera-t-il le chasseur? » Et puis j'allais, assiégé de fantômes haïs : nixes, sirènes et goules. Je poursuivais à travers leur mêlée menaçante un songe insaisissable, qui avait la pâleur d'une espérance morte. Comme

un criminel, j'avais peur du visage des hommes; et, quand j'apercevais mon ombre projetée sur la lisière mouvante des bois ou sur le sable rouge du chemin, je frissonnais d'horreur.

C'était vers le déclin d'un jour d'été brûlant et lourd. L'orage avait grondé, les éclairs avaient lui. Sous la pluie ruisselante, j'avais poursuivi un cerf jusqu'au creux d'une gorge boisée et ténébreuse. Et, perdant la piste, j'avais fui par monts et par vaux, je m'étais égaré, loin des chiens et des piqueurs, en des parages inconnus.

Le soir s'en venait, calme et doré. Les arbres frissonnants secouaient des gouttes claires sur ma tête. La chevelure brune des forêts s'effara dans la nuit; entre les déchirures; des nuages s'ouvrit un gouffre d'un bleu verdâtre et blafard. Mon cheval, fatigué, marchait au pas et s'ébrouait vers cette ouverture du ciel, dans un sentier moussu, bordé de sapins noirs. Oh! que la pauvre bête était lasse et que j'étais las aussi!... Il trébucha en dévalant un ravin, et nous nous trouvâmes dans la douve profonde d'un vieux château en ruine. Devant moi, au pied du grand mur, je vis une arcade ronde fermée par une porte vermoulue. C'était l'entrée de la salle d'honneur.

Au sommet du portail, deux griffons de pierre soutenaient un écusson mutilé, envahi de broussailles. Un épais manteau de lierre couvrait la muraille et laissait retomber ses longues tresses d'étoiles vertes. Plus haut, se dressait la façade aux fenêtres gothiques, toutes closes. Derrière, un donjon troué montait dans le ciel.

Je descendis de cheval, car j'étais épuisé. Un charme familial me retenait captif dans ces lieux.

Où donc étais-je? Cette forêt, ce château, je ne les avais jamais vus. Et pourtant, de ce vieux fossé, de ce portail délabré, de ces armoiries rongées par les herbes, se dégageait un sourire mélancolique, une paix de bercail abandonné, dormant sous un voile d'oubli, et invitant au grand, au dernier sommeil.

J'avisai un enfoncement dans le mur d'enceinte. Des fougères y faisaient une couche naturelle sous un baldaquin de clématites, d'églantines et de chèvrefeuilles. Après avoir vidé ma gourde pleine de vin, je me laissai tomber dans la niche.



Les amertumes de mon âme se mêlaient étrangement aux senteurs sauvages de la douve. J'entendis l'aboi d'un chien, une cloche tinta au loin, et la rose du jour mourut dans la cime des hêtres. Les murs et les feuillages se confondirent en masses obscures ; la nuit grise tomba.

Je fermai les yeux.

Quand je les rouvris, il faisait nuit noire, mais la porte d'entrée en face de moi était ouverte et vaguement éclairée d'une lumière qui semblait venir d'en haut. Je montai sans réfléchir les larges degrés d'un escalier tournant. La lumière douteuse fuyait devant moi, éclairant les marches disjointes où se posaient mes pas.

Après une longue ascension, j'entrai dans une salle haute et voûtée, aux profondeurs mystérieuses. Un tronc de chêne flambait dans la cheminée, jetant ses lueurs dans la pénombre.

Dans une embrasure de fenêtre, une femme en robe de velours violet, bordé de noir, était assise devant une table, la tête penchée sur une tapisserie qui se perdait en longues volutes par l'obscurité de la salle. Derrière elle, une verrière gothique représentait un vieux chevalier à barbe blanche, en armure d'acier luisant : la clarté vive du vitrail enveloppait la brodeuse d'un reflet intense. Paisible et grave, elle semblait attendre quelqu'un en travaillant. Son aiguille d'ivoire marchait d'un mouvement régulier. Sans savoir comment, je me trouvai assis en face d'elle ; la table nous séparait.

Alors elle leva sur moi son transparent visage. Un bandeau bleu ceignait son front d'un mince diadème et serrait ses abondantes boucles brunes, pareilles à celles des anges annonciateurs dans les vieux tableaux.

Ses grands yeux violet foncé, rivés sur moi, luisaient immobiles dans leurs profonds orbites comme les lampes gardiennes des tombeaux. Par ce regard fusait en moi une lumière lointaine, un long ressouvenir de vie ancienne, et je voyais au fond de ces yeux des flottes éparses sur les mers, des armées englouties sous les sables.

Je fus longtemps à chercher mes paroles; le son mourait dans ma bouche.

Enfin je dis :

— Jamais mes yeux n'ont vu ton visage. Pourtant mon

âme te connaît. O toi, qui ressuscites les choses mortes dans mon cœur, qui es-tu ?

— Tu le sais bien, puisque tu es venu, dit sa voix grave qui vibrait comme la corde profonde d'une viole sous l'archet. Je suis Celle qui se souvient, je suis Celle qui attend. Depuis des siècles, je guette le retour de l'Aimé dans la salle des ancêtres. Leurs ossements dorment aux caveaux ; leurs ombres ont fui dans les vents. Mais moi, je suis vivante parce que j'aime ; et parce que j'aime, je crois !...

La voix qui rythmait ces paroles s'épandait en moi comme une rosée. Mais avec le pressentiment d'un bonheur surhumain croissait l'angoisse de le perdre. La parole s'arrêta sur ses lèvres comme le son dans la harpe éolienne, quand le vent cesse de souffler.

Je repris impétueusement :

— Le nom de ton Aimé, me le diras-tu ? C'est moi qui veux te l'amener afin de voir ta joie !

Elle eut un triste sourire en rejetant sa broderie. Elle posa son coude sur la table et laissa retomber sa tête sur ses doigts effilés comme des fuseaux. Ses tempes semblaient se creuser, ses yeux s'approfondir dans leurs orbites, et son regard se darder de plus loin.

— Je suis, dit-elle, la dernière de ma race, et Lui le dernier de la sienne. J'ai reçu l'anneau. Le baiser d'adieu brûle sur ma main. Les larmes ont consumé mon cœur. Il est parti avec les croisés, celui que j'aimais. Pourquoi m'a-t-il laissée dans l'angoisse ? Mort ou vivant, un jour il faut qu'il revienne. Mais si son âme est morte, si mon chevalier ne se souvient plus, alors mon âme aussi mourra dans le silence... mourra pour toujours. C'est le châtiment de celles qui aiment trop.

— Ton nom ! ton nom ! balbutiai-je.

— Mon nom ? Je l'ai oublié. Il s'effacera avec mon ombre si celui que j'aime ne le retrouve. Je fus la Fiancée d'amour, je suis l'Abandonnée et je serai la Fiancée-Fantôme, à moins de devenir l'Épouse éternelle.

Sa voix était devenue presque imperceptible. Les sons mourants se perdaient en de lointains espaces. Je souffrais d'une pitié et d'une impuissance inexprimable. Comme dans



un cauchemar, je m'efforçais de soulever la montagne qui m'oppressait, je restais écrasé sous le poids. Impossible de me souvenir, impossible de prononcer une syllabe. Et lentement je vis pâlir les vitraux, pâlir les tentures, pâlir la châtelaine, Bientôt son image s'effaça complètement. Mais à travers le brouillard, une main pâle, portant la bague d'or à l'annulaire. se tendit vers moi. Je la saisis et je sentis, avec un fluide chaud, l'envahissement d'un torrent de souvenirs. Alors je retrouvai la parole pour m'écrier :

— Berthe, ma fiancée... est-ce toi ?

— C'est moi, Konrad ! — et sa voix suave palpitait de passion profonde ; — les siècles ne sont plus, c'est l'heure de l'Éternité !

Avec ces mots, elle reparut debout et rayonnante dans une lumière de fête. Je la vis flotter plutôt que marcher vers un bahut. Elle y prit une cassette d'ébène, et, se rapprochant de moi, en retira une couronne de myrte. D'une hâte fiévreuse, ses doigts agiles tressèrent la branche verte dans ses cheveux sombres. Ses mains frémissaient dans ses boucles ; la joue en feu, elle me regardait de ses yeux dilatés : — ils étaient pareils en ce moment à deux grandes pensées ; de leur fond violet une lumière d'or, une lumière de félicité solennelle filtrait sur moi. Jamais femme de chair ne fut plus vivante. Le passé, le futur s'engloutirent en cette présence absolue.

Silencieusement nos mains se joignirent pour les grandes fiançailles

Alors, le long des tapisseries, sous la voûte obscure, il courut un murmure de foule pareil au bruit des feuillages agités par le vent. En un clin d'œil, la salle s'emplit de personnages aux costumes surannés. Des cierges s'allumèrent dans la chapelle du fond. Ma fiancée et moi nous nous trouvâmes en face d'un grand évêque de pierre debout devant un autel. Des chants célestes retentirent. L'évêque de pierre, s'animant, prononça les austères paroles de la messe latine qui se mêlaient aux voix angéliques. Enfin, levant le doigt, il dit :

— Échangez les bagues ; je vais vous unir.

Je vis Berthe détacher son anneau d'or et j'avais retiré le mien pour le passer au doigt de la mystique fiancée... mais je m'arrêtai glacé par une chose terrible.

A droite de l'évêque, entre l'autel et moi, s'était campée une bête effrayante. Du corps léonin de la Sphinge se dégageait, impudique et fier, un torse de femme d'une blancheur mate et sinistre. Les seins opulents et bombés offraient leurs fruits couleur de sang. La tête hautaine et massive était d'une impératrice romaine, au profil dominateur, au double menton puissant et sensuel, avec un casque de cheveux fauves révulsés sur le front. Le sang rose, qui commençait à circuler en ce corps d'albâtre, faisant frissonner sa peau, hérissait les touffes d'or de sa nuque. Je sentis avec épouvante la partie animale de mon être prise par la sphinge comme si la pierre buvait mon sang pour devenir chair vivante. J'éprouvais à la fois l'horreur de la bête et le désir sauvage de la dompter ou d'être terrassé par elle. Un nimbe verdâtre se répandit autour de sa tête rousse. Elle se tourna vers moi avec un mauvais sourire et me jeta de ses petits yeux un regard plus perçant qu'un dard.

Ma volonté s'enfuit comme un fleuve qui tombe dans un gouffre. Je poussai un cri désespéré. Un autre lui répondit : celui de ma fiancée. Il avait le son strident d'une harpe déchirée dans les cordes aiguës. Je me jetai sur elle pour l'étreindre, mais je ne saisis qu'un lambeau de robe violette qui resta dans ma main. Les cierges s'éteignirent. Je grelottais dans les ténèbres d'une salle vide, où la Sphinge monumentale se cambrait à la lueur d'un foyer mourant, tandis que deux yeux menaçants luisaient sous une haute mitre, au fond de la chapelle.

Alors les murs du vieux château craquèrent. Il s'écroula, tordu par la tempête. Une infernale chevauchée m'emporta comme un ouragan ; derrière moi jappaient les chiens ; devant moi galopait la Sphinge, la tête retournée sur sa croupe, me narguant d'un rire subtil : autour de moi, un troupeau de cerfs. Et nous allions d'une course effrénée, hachant les chênes, fracassant la forêt...

A ce moment, je m'éveillai couvert de sueur froide. Le cri aigre d'un coq montait dans le silence du petit jour. J'étais couché dans la fougère, à l'abri d'un chèvrefeuille. Mon cheval paissait tranquillement dans la douve, à quelques pas.

Devant moi, l'arcade à porte close et vermoulue fermait l'entrée de l'escalier, et, sur ma tête, un château en ruine trouait l'aube grise de sa tour éventrée.

Plus de doute, j'étais au château des Sept-Vents. D'une main lente et sûre, par de longs détours, le destin m'avait conduit malgré moi au lieu maudit dont une crainte secrète m'avait toujours écarté. Et voici que, sans le savoir, je m'étais endormi dans la ruine redoutée. Elle s'expliquait, maintenant, l'attraction invincible que j'avais ressentie pour le cousin de mes ancêtres : lui et moi, nous étions la même personne... Konrad de Felseneck était Konrad de Staufen rené dans la chair pour l'expiation inéluctable !

Chose étrange, absurde ! Pouvais-je la croire ? Surprenante, impossible en apparence, *par elle* cependant tout s'expliquait : les impressions bizarres de mon enfance et les pures aspirations de l'adolescent bientôt submergées par les passions tyranniques de l'homme, enfin l'équivoque duplicité de mon être, enfer de mon âme damnée, rivée par ses ivresses impures au corps de la femme, et quand même emportée en ses extases vers le ciel des saintes et des mystiques fiancées... Rupertus avait donc raison ! Il avait deviné la vérité !... Comme il avait su lire dans les feuillets obscurs de mon cœur, dans l'abîme du passé, dans l'arcane de l'avenir !... L'ombre lointaine qu'il avait vue errer aux confins de ma sphère était donc une âme vivante !... Ainsi qu'il l'avait prédit, elle était venue, la fiancée mystique. L'éternelle Abandonnée était la Fidèle invincible. Elle avait trouvé la force de percer mes ténèbres. C'est Elle qui me cherchait, toujours et malgré tout, à travers le voile épais des sens, pour m'arracher au cercle fatal... O énergies de l'âme insondable, puissances du ressouvenir ! Sans l'avoir vu dans cette vie, j'avais reconnu un visage déjà aimé. La beauté de ses yeux de rêve, la profondeur de son regard m'ouvraient un autre monde, immense et merveilleux, et le bonheur de cette reconnaissance magique avait versé dans mon cœur une certitude ineffable.

Mais que signifiait donc le monstre qui était venu s'interposer entre elle et moi ? Que me voulait la bête fauve au buste féminin ? la bête ornée de ses appas charnels, de ses griffes et de sa chevelure, casque de révolte et d'impudicité ?... Hélas !

ce monstre vomi par les matrices de la nature invisible, plus redoutable que toutes les courtisanes, était mon mauvais passé, mon présent funeste. Et peut-être me présageait-il un avenir plus terrible encore ! La Sphinge allait-elle se ruer sur moi et labourer mes chairs ? Allait-elle creuser un gouffre plus infranchissable entre moi et celle que j'avais cherchée toute ma vie ? N'avais-je miraculeusement retrouvé la fiancée gardienne que pour la perdre irrévocablement ?

A cette pensée, le remords, la terreur et l'horreur de moi-même me prirent à la gorge. Une idée me resta : fuir, fuir ce lieu maudit, ce château de démence, où la démonne était sortie de l'angélique vision comme la chenille velue de la rose blanche et parfumée.

— Fou que je suis ! m'écriai-je en me dressant. Fantômes d'un cerveau malade que tout cela !... Les rêves sont des rêves après tout, des brumes que chasse le vent du matin. Que les caveaux s'effondrent, que les ossements se pulvérisent aux sépultures ancestrales : laissons les ruines crouler sur les ruines, les générations se chasser les unes les autres et les races tomber, âme par âme, dans la nuit du néant ! Laissons les morts enterrer les morts et le passé dormir avec le passé. Vive la vie ! Il n'y a de vraie que l'heure présente, ardente et unique !

Mais en parlant je regardais la porte vermoulue et la façade délabrée, où flottaient les longues tresses de lierre. Une pitié sans nom, une tristesse noire filtrait de ces murs. Je m'allongeai dans l'herbe haute, la tête en arrière, les bras étendus, les yeux fixés sur la tour éventrée comme sur l'image de ma vie. Et je restai immobile, fasciné par ma peur.

Enfin le premier rayon du soleil perça l'épaisseur des hêtres qui surplombaient le fossé de leur voûte séculaire et faisaient à ce château de deuil un rempart de verdure éternelle. Des milliers de diamants s'allumèrent dans l'herbe autour de moi. Alors je me levai pour la seconde fois et je secouai mon cauchemar avec la rosée de mon manteau. Je saisis le cou vigoureux de mon cheval. Quelle joie de toucher un être vivant, aux muscles durs et au sang chaud ! Je m'élançai en selle et piquai des deux. Mon cheval regrimpa le talus de la douve comme une chèvre, en trois bonds, et nous par-

times au galop, par monts et par vaux, brûlant le sable et fouettés par les branches.

Je ne m'arrêtai que deux heures après, au cœur d'une vaste sapinière. Le château des Sept-Vents avait disparu depuis longtemps derrière les croupes boisées. J'étais sous les profonds ombrages où les rayons perdus font des taches d'or sur les tapis de mousse. Je n'entendais que le bourdonnement des mouches dans les flèches des sapins, chauffées par le soleil ardent, et le frémissement d'une brise dans les aiguilles résineuses... Peu à peu, le sang qui battait dans mes tempes se calma. La Sphinge avait disparu; elle s'enfonçait sous terre. Par contre, la fleur de mon rêve, la céleste Fiancée, surgissait devant moi, lumineuse... Et c'était plus qu'un rêve! Déjà elle vivait en moi, autour de moi, invisible mais réelle, impalpable mais toujours présente, substance de ma vie, essence de mes pensées. Déjà je savais qu'Elle serait tour à tour ma consolation et mon juge, ma récompense et ma condamnation, mon jour et ma nuit. Et, grâce à Elle, j'assistais à l'efflorescence d'une âme nouvelle en moi. N'était-ce pas cette âme qui germait dans ma conscience obscure depuis l'âge tendre? Mais il avait fallu le souffle de l'Autre pour la faire éclore. Maintenant j'en avais la certitude : cette Autre existait quelque part; elle me connaissait et m'aimait du fond de son silence inaccessible comme une citadelle de diamant!...

Je ne sais pas combien de temps je restai immobile, perdu dans mes pensées, pendant que mon cheval broutait les pousses vertes des jeunes sapins. Je respirais le parfum chaste et sauvage de fleurs solitaires, de fleurs blanches et bleues. Elles constellaient dans l'ombre le sanctuaire de la forêt... Et je sentis un souffle pur glisser au fond de mon cœur comme un baiser fluide... Jamais je n'avais senti bonheur pareil.

Alors j'entendis distinctement ces mots prononcés au dedans de moi-même :

« Ceci est la Voix du Silence. Maintenant écoute! »

Je revins à Felseneck dans un état de sérénité presque incompréhensible, tant il contrastait avec ma fièvre et mes accablements habituels. Mon âme, transfigurée au-dessus d'elle-

même, retrouvait les plus beaux rêves de l'adolescence, avec une sorte de maturité virile. Car j'en devinais maintenant la portée. En reprenant la série des événements de ma vie, je découvrais leur sens et leur enchaînement. Le rêve du château des Sept-Vents avait allumé au beau milieu de mes ténèbres une clarté redoutable, mais peut-être salvatrice.

Un message inattendu que je reçus peu après porta mon esprit jusqu'à ce degré d'exaltation où les grandes résolutions deviennent nécessaires.

Un matin, je relisais la chronique des croisades dans la salle basse du château, quand j'entendis la trompette du guetteur sonner trois fois. Ce signal annonçait un étranger. Bientôt un écuyer inconnu m'apportait une lettre dont le sceau rouge portait une croix de Malte. Je l'ouvris et tressaillis en voyant qu'elle était signée : WILFRIED. Ce nom me rappelait un épisode presque oublié de mes premières années libres. Venant me chercher à cette heure, il me frappait avec le son impérieux d'un appel de la destinée, d'une voix de Dieu.

Dans ma folle jeunesse, je n'avais eu que des compagnons de plaisir. Je les fréquentais sans les aimer, et leur société m'amenait insensiblement au mépris de moi-même, car bientôt je me sentais devenu pareil à eux. Alors je me réfugiais dans la solitude de mon château, pour retrouver dans mes souvenirs ou dans mes espérances les lambeaux de mon être déchiqueté. Chez aucun de mes amis je n'avais trouvé un véritable frère d'armes, pas plus que je n'avais trouvé le chef en qui croire, la cause à défendre, la guerre à soutenir. Une fois, cependant, j'avais rencontré ce frère, mais si fugitivement que je l'avais presque oublié. Ce fut dans un *tiost* ou grand tournoi. Les chevaliers étaient divisés en deux troupes et simulaient une bataille. Nous étions tous tombés de cheval : le combat continuait à pied. J'avais renversé mon adversaire, qui demandait grâce, tandis que mon voisin était aux prises avec un chevalier inconnu, en armure noire, visière baissée. Il parvint à le renverser et lui cria :

— Dites votre nom et demandez merci !

— Jamais ! répondit l'autre d'une voix sourde.

Je vis que mon compagnon, irrité, s'apprêtait à faire un mauvais parti à son fier vaincu, et, pris de pitié pour l'inconnu, je dis à mon voisin :

— Ton prisonnier est pauvre, le mien est riche ; changeons.

Il y consentit. Alors je dis au blessé :

— Je vous rends la liberté sans rançon ; venez dans ma tente.

Quand il ôta son casque, j'aperçus un visage maigre, encadré de longs cheveux noirs, avec des yeux bleus tristes et sévères. Il me dit être un chevalier d'Autriche et avoir commis une grande faute dans sa vie. Depuis ce temps, il cherchait la mort sans la trouver. Comme il ne parlait presque jamais, on l'avait surnommé : « Wilfried le Silencieux ». Mon étonnement augmenta lorsqu'il ôta son armure noire et que je vis une grande croix rouge cousue à son vêtement gris. Il m'avoua qu'il avait fait vœu de se rendre à la prochaine croisade. Elle n'avait pas encore été proclamée. Alors, il avait cherché la mort autrement. La vue et les confidences de cet étranger m'avaient pénétré d'une douceur pleine d'amertume. En évoquant des souvenirs chéris, il me donnait des remords cuisants. En vérité, ce chevalier noir avait paru dans ma vie futile comme l'image de mon âme en deuil, de cette âme d'autrefois, aujourd'hui oubliée et proscrite, qui pleurait sur ma vie présente. Que n'étais-je semblable à Wilfried !... Mais la vie de cour me tenait par mille liens. Je lui arrachai la promesse de ne plus chercher la mort et de m'appeler comme frère d'armes quand la croisade serait proclamée. Il m'en fit le serment et me déclara, à son départ, qu'il allait faire un pèlerinage en Palestine.

Des années s'étaient écoulées, quand je reçus son message à Felseneck. Je le croyais mort depuis longtemps. Grand fut mon saisissement. Mon émotion augmenta à la lecture de la lettre. Il me parlait de son voyage en Terre Sainte, de son séjour auprès des frères de Saint-Jean à Rhodes, de la défense désespérée de l'île contre les Musulmans, de l'exode lamentable de l'Ordre en Sicile. Il annonçait encore sa résolution de partir pour la Hongrie, où la guerre contre les Turcs allait éclater. On venait d'y proclamer la croisade.

Il terminait ainsi :

« Celui qui lutte avec un véritable frère d'armes sous le symbole auguste de la Vérité, d'avance il a trouvé la palme de victoire. Unis par une même foi, les frères d'armes se promettent de mourir l'un pour l'autre comme de combattre pour un même Dieu. D'avance, à travers tous revers et mille morts, ils font partie de la cité où il n'y a qu'une famille, qu'un peuple, qu'un seul roi de gloire et d'amour.

» Viens te joindre aux nouveaux croisés et sois mon frère d'armes. Un jour tu m'as sauvé la vie du corps ; laisse-moi te la rendre au centuple en appelant ton âme à la vraie vie. Viens combattre à mes côtés.

» Ton frère.

» WILFRIED. »

L'ami lointain nommait en finissant la petite ville de frontière où il se trouverait dans un mois et me demandait si je serais fidèle au rendez-vous. A mesure que je lisais, j'avais senti les mots s'alourdir, leur volume et leur sonorité grandir démesurément. A la fin, ils prirent l'accent d'une fanfare de guerre. Je me levai frémissant. C'était le dernier signe annoncé par Rupertus. Il m'avait dit : « *Quand t'apparaîtra l'Ange qui porte la couronne de fiancée... bois sa lumière ! Si tu aperçois l'Ange, la Voix du Silence te parlera ; et si la Voix te parle, tu entendras la Fanfare guerrière...* » L'Ange, c'était la fiancée de mon rêve ; la Voix du Silence, je l'avais entendue au fond de mon cœur, dans la forêt ; et maintenant c'était la Fanfare guerrière qui résonnait à l'oreille de mon âme, avec la lettre de Wilfried. Sans hésiter il fallait obéir. Après avoir hébergé comme un seigneur le messager, je le renvoyai avec une lettre qui promettait mon arrivée au rendez-vous. J'étais décidé à quitter le service de l'Électeur et toutes mes ambitions mondaines. Moyen suprême de m'arracher aux plaisirs où se rouillait ma volonté et d'accomplir ma mission.

Le jour qui suivit cette résolution s'est imprimé dans ma mémoire comme celui de mes grandes fiançailles. En ce mois unique de ma vie, Berthe me parlait, je recevais des signes, j'entendais sa voix.

Souvent, depuis mon retour à Felseneck, j'avais eu, en me réveillant, le sentiment d'une mystérieuse présence. C'était parfois comme une aile glissant dans le demi-jour des fenêtres à carreaux, parfois une blancheur debout derrière moi, dont le reflet caressait ma joue et frôlait ma paupière fermée. Deux fois, dans le sommeil transparent du matin, qui est comme tissé de lumière, j'avais rêvé de Berthe. J'avais vu distinctement ses grands yeux violets, fleurs de songe, pensées vivantes, fixés sur moi. Par leurs longues vibrations, ils avaient dardé en moi leur sens intime. La première fois, elle m'avait présenté une rose blanche que j'avais saisie avidement, et je m'étais éveillé sous l'ivresse d'un parfum suave. La seconde fois, elle m'avait apporté un hanap où fulgurait un vin cramoisi comme le sang de son cœur que je voyais battre sous sa robe, rouge comme ses lèvres dans son visage pâle. En buvant ce vin, j'avais senti un puissant cordial couler dans mes veines. La fugace apparition semblait se complaire aux ardeurs du regard; cependant, chaque fois, que le désir d'une étreinte matérielle naissait en moi, elle s'évanouissait. Le sentiment que je gardais au réveil n'était pas celui d'une déception, mais d'une communion subtile avec l'Invisible, d'un délicieux enveloppement.

Le lendemain du jour où le messager de Wilfried emportait mon serment de frère d'armes, je la revis en robe blanche, penchée sur ma couche avec un bouquet de grands lys. Une vie plus chaude ambrait son col émergeant d'une étoffe de neige éclatante. Robe, col et visage brillaient de splendeur nuptiale. Elle rangea les lys sur ma couche, et, sous ses mains de tisseuse savante, ils se changèrent en une armure d'acier, brillante comme l'argent. Elle m'en revêtit et je sentis la douce empreinte de ses deux mains à ma poitrine, puis la brûlure exquise de ses lèvres à mon front...

Je m'éveillai sous ce baiser surnaturel comme sous un baptême de feu. Jamais pareille exaltation ne m'avait soulevé. J'étais fou de joie, j'étais ivre, mais ivre dans la force et dans la pureté. Je comparais ce bonheur inouï, cette vibration intense de mon être aux rancœurs amères de mes nuits de volupté, aux vrilles lancinantes du désir, à l'aiguillon furieux des jalousies, à l'infernal délire des sens, où l'inassouvisse-

ment nous torture jusque dans la satiété, où la curiosité perverse d'une jouissance inconnue nous poursuit dans le plus noir dégoût. Maintenant, j'étais libre comme l'oiseau dans l'air, plus libre que je ne l'avais jamais été, en paix avec moi-même et toute chose. Le souffle d'un large univers emplissait mes poumons. Un puissant désir de lutte et d'action fouettait mon sang léger qui fluait dans mes veines, agile comme du feu. Je m'élançai à cheval en m'écriant :

— Allons reprendre l'anneau de Rupertus !

Ce pauvre anneau ! le trouverais-je au Hêtre de la Fée, où je l'avais caché — depuis combien d'années ! — pour le soustraire aux soupçons jaloux de mon père ? La mousse de l'oubli avait eu le temps de pousser autour. Il avait dormi dans le tronc noueux au cours de mes folles années ; mes hontes, mes remords m'en tenaient écarté alors. Mais les présages se confirmaient, l'heure était venue de remettre la bague à mon doigt. Ce serait le signe d'un pacte conclu avec l'Invisible, le serment d'accomplir la volonté divine.

Je pénétrai sous la haute futaie de hêtres qui ondoie au pied de la Roche de l'Ange, par une tempêtueuse après-midi d'automne. Des nuées noires, chassées par un grand vent, couraient dans le ciel au-dessus des arbres agités. Des tourbillons de feuilles sèches traversaient les chemins, et les rafales du vent mugissaient dans les arbres avec des bruits d'orgue. Quand le soleil se voile, ce bois profond s'assombrit tout à coup, et les troncs blafards des hêtres semblent des fantômes géants douloureusement tordus par la bise ; au premier rayon qui perce les nuages, la forêt reprend son air de cathédrale, les fûts blancs se redressent en piliers majestueux qui lancent leurs arceaux dans la voûte des feuillages. Enfin le Hêtre de la Fée se montra. Son large tronc dominait toujours la clairière. A demi ébranché, dépouillé de sa couronne, il ne poussait plus que de rares feuilles ; la sève s'épuisait lentement. Mais invaincu dans son écorce grise, comme un vieux guerrier dans sa cuirasse, il résistait encore, et portait vaillamment sa vieille blessure, bouchée par une pierre. La mousse l'avait recouverte et le bois s'était resserré. Je dus faire une entaille dans l'arbre avec mon couteau de chasse pour en arracher le bloc de grès. Je plongeai ma main dans le creux rem-

pli de moisissure et poussai un cri de joie en touchant le métal de la cassette. Je l'ouvris avec ma petite clef et j'en retirai l'anneau. L'éclat de l'améthyste semblait avoir augmenté dans la nuit.

En passant la bague à mon doigt, je murmurai ces mots :

— Ame ou fantôme, toi l'Ange qui commandes, toi l'unique Aimée, sois l'Épouse éternelle ! Écoute mon serment... Cet anneau nous unit pour toujours.

J'aurais été devant l'autel, en face du prêtre et devant une épouse vivante que je n'aurais pas eu le sentiment d'une prise de possession plus intense de mon âme. Pourtant j'étais seul dans l'immense forêt et nul autre que l'ouragan et les grands hêtres courbés ne chantait à mon mariage.

Que se passa-t-il alors en moi ? Quel transport d'orgueil tendit jusqu'à les rompre les fibres de mon être ? Il me semblait que déjà la croix flamboyait sur ma poitrine, et que je portais, comme une étoile au front, le baiser de l'invisible fiancée. Les nuages bondissaient dans le ciel comme des cavaliers et s'amoncelaient comme des armées en marche. Les rafales saccadées stridaient en fanfares aiguës. Au-dessus des hêtres, apparaissait, abrupte, la roche où le peuple disait que jadis un ange avait prêché la croisade aux foules enthousiastes. Vraiment, je devenais un autre. Konrad de Staufen renaissait en moi. Un souffle de croisé gonflait ma poitrine et faisait onduler l'horizon comme une mer d'orage. Dans la joie insensée du triomphe pressenti, je défiais toutes les puissances de la terre, je provoquais tous les démons de la forêt.

Mon cheval parut subir la fièvre de mes pensées. Comme s'il entendait la trompette guerrière, il hennit et s'emporta. Je le laissai courir, croyant gagner la Roche de l'Ange en contournant la montagne. Soudain la forêt changea d'aspect : les hêtres firent place à des sapins maigres et dénudés, les mousses tendres à des blocs éboulés aux formes fantastiques.

D'un galop effréné, mon cheval longeait un sentier grimpant vers une roche surplombante à forme sinistre. Nous arrivâmes dans une partie plus haute de la montagne, où un petit lac noir aux reflets verdâtres sommeillait parmi les sombres sapinières. De pâles roseaux avec des nénufars morbides bordaient ses rives. Je compris que ma bête affolée, au

lieu de me porter à la Roche de l'Ange, avait rejoint à travers bois la Roche du Diable, m'entraînant jusqu'à ce lieu solitaire et mal famé qu'on appelait le « lac des ondines ».

Mécontent, je tournai bride et rebroussai chemin. J'avais déjà perdu le lac de vue et mon cheval redescendait péniblement l'étroit sentier entre les pierres et les sapins, quand une voix railleuse et lascive vint frapper mon oreille avec une bouffée de vent. Elle était si faible et si lointaine qu'elle semblait tamisée par le cristal de l'onde au sortir d'un gouffre inconnu. Distinctement, je perçus ces mots d'une ancienne chanson, jadis entendue :

Toi qui t'en vas à la croisade,
Ha, ha ! ne cherche plus ta gente !
Ha, ha ! ta belle n'est plus là.
Mais sous le lac, beau camarade,
Sous l'onde verte et transparente,
Un bras de fille,
Un sein qui brille...
Veille à ton cœur, la Nixe est là !
Ha ! ha !

Je m'étais arrêté, et je dis à voix haute :

— Silence à la voix maudite !

Un arpège de rire cristallin qui semblait venir du fond de l'eau me répondit. Furieux, je donnai un coup d'éperon à mon cheval. Il se cabra sur l'abîme avec un hennissement plaintif, et les aiguilles méchantes des sapins me fouettèrent au visage.

IV

LA SPHINGE

Je ne pouvais partir pour l'armée du Danube sans la permission du Comte palatin. J'avais servi dix ans à sa cour, et je lui plaisais. Ce vieux seigneur, joyeux vivant et débonnaire, aimait les passes d'armes et les danses, la musique et les couples amoureux. Baigné dans une atmosphère de fêtes,



il retrouvait sa jeunesse en regardant ses hôtes à travers les vapeurs roses du vin comme une tapisserie mouvante toujours agitée à ses yeux. Il s'était pris d'affection pour moi et me pardonnait mes humeurs noires à cause de ma fougue aux tournois et aux plaisirs. Je devais me présenter devant mon suzerain et obtenir sa permission d'aller en croisade.

Le soir où j'arrivai à Spire, j'appris qu'il y avait fête au palais. J'entrai et trouvai la grande salle festonnée de verdure et de fleurs. Sous les voûtes sonores, les danses se nouaient au son des violes et des hautbois. Selon son habitude, le Comte palatin était assis au fond, sur une espèce d'estrade et dominait d'un coup d'œil tous ses convives. Il causait avec deux graves ecclésiastiques, aux fins visages, aux yeux pénétrants, tout en suivant les évolutions de la danse. D'énormes hanaps d'argent et des verres de Bohême multicolores ornaient la table dressée devant ces personnages. Parmi ces hanaps, remuait et s'agitait un être bizarre, qui ne dépassait guère que de la tête les plus hauts d'entre eux : c'était Kunz, le nain, le fou adoré de l'Électeur. Avec son corps trapu, sa bosse énorme et sa grosse tête enfoncée entre ses épaules trop larges, le petit monstre avait l'air d'un diable malicieux. Toutes libertés de gestes et de propos lui étaient permises. Il ôtait et remettait son bonnet à grelots, donnait des coups de marotte aux verres, aux hanaps et à tous ceux qui approchaient la table de trop près. Son nez en trompette, son menton pointu et ses yeux de basilic semblaient vouloir fouiller dans toutes les consciences et pétillaient de méchanceté.

Lorsque j'eus annoncé au Comte palatin ma résolution de partir pour la croisade, le fou s'esclaffa :

— Chevalier, pour votre ingratitude vous méritez cent coups de marotte, et pour votre beau projet voici mon bonnet de fou.

— Tais-toi, dit le comte, et laisse-moi parler d'abord... Ami Konrad, tu m'affliges. Tu veux quitter le meilleur des maîtres pour mourir de faim ou te faire tuer sous les murs de Belgrade? Et moi qui voulais faire de toi mon grand écuyer! Tu cours à sotte vie et à fin mauvaise. Ne sais-tu pas que les croisades ne sont plus de mode? Qu'est-ce donc qui te pousse?

— Un vœu d'enfance, un rêve de jeunesse, un ordre secret

qui ne peut être dit à personne, mais auquel je dois obéir comme à la voix de Dieu.

— Sois donc libre, enfant ingrat! et que le Dieu des batailles te protège, chevalier des chimères! Comme dit le proverbe : « Mieux vaut au poing faucon sauvage qu'ami volage au cœur... » Avant de partir, il faut pourtant que tu me fasses une grâce : c'est de saluer ma cousine, Gertrude de Hohenstein, qui fait à cette heure l'ornement de ma cour. C'est la belle des belles et la reine des veuves. Tu ne peux lui refuser une partie d'échecs ou de danse.

— Je ne la connais pas, dis-je indifféremment.

— Mais elle t'a vu plusieurs fois et veut te connaître, Konrad, et ce que veut Gertrude arrive tard ou tôt.

— Oui, dit le nain, elle possède une chevelure éblouissante, un château merveilleux et deux maris morts, avec autant d'esprit qu'il en faut pour en trouver trois autres et les mettre d'accord ou s'en débarrasser.

— Langue de serpent, ne médis pas du joyau de ma famille!

— Qu'il sache au moins l'histoire de la sirène du Nord avant de l'affronter! chantonna le fou.

— Il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il va te conter, dit l'Électeur. — Mais en même temps sa face rubiconde et joviale encourageait le nain d'un sourire friand.

A ce moment, mes oreilles furent agacées par un *pizzicato* de guitare, mêlé à des rires joyeux d'hommes et de femmes. Ils partaient de l'autre côté d'une tenture qui séparait le fond de la salle d'un cabinet de jeu, réservé aux plus intimes amis du prince. La tenture close ne laissait rien voir de ce qui se passait dans ce petit sanctuaire des joueurs et des galants. Le nain, toujours debout sur la table, se campa dans une pose majestueuse. Le coude appuyé sur un hanap gigantesque, il reprit la parole, illustrant son récit de gestes éloquents.

— Les grelots de ma marotte en disent plus sur le cœur des hommes que tous les conseillers d'Empire. Écoutez donc, seigneur de Felseneck, la singulière histoire de la veuve de Hohenstein. Des marins de Frise firent capture d'un vaisseau de pirates danois. Au fond de la cale, une petite fille dormait parmi des cuirasses de fer et des vases d'or, les cheveux enroulés à une mandoline. Les marins la vendirent à un



seigneur anglais, qui l'adopta pour fille. Ballottée sur les flots ou chevauchant les routes, sur la peau d'ours des aventuriers ou sur le tapis des rois, la blanche sirène aux crins d'or maniait les cœurs des hommes plus aisément que des boules d'ivoire; l'enfant volée des pirates était née voleuse d'âmes. Un jeune Écossais l'épousa. Cherchant fêtes et liesses, Gertrude emmena son époux à la cour de France. Et là, jouant de l'éventail, des yeux et de la voix, elle affola de jalousie le pauvre baron d'Écosse. Il fut tué dans un duel par un rival heureux. Gertrude poursuivit sa marche joyeuse de cour en cour. Bientôt elle épousait le comte de Hohenstein, cousin éloigné de mon gracieux seigneur, et tout à coup elle changea d'humeur et de vie. Cette fois-ci, elle semblait aimer d'un amour unique et jaloux. Elle fit construire par le comte un jardin de délices, au bord d'un lac, au pied du château de Hohenstein, et la sirène s'y retira avec son époux. Six mois après, on apprit que le comte, en sortant de la grotte mystérieuse, où Gertrude joint, dit-on, l'art des voluptés défendues à l'art d'une sombre magie, s'était noyé dans le lac.

— Pourquoi cela?

— Demande aux forêts, à la grotte, aux cygnes noirs du lac de Hohenstein! Peut-être le savent-ils... Mais vois combien précieuse et rare est la cousine de mon seigneur. Son premier mari est mort de ses infidélités : son deuxième a succombé à sa constance. Que fera-t-elle du troisième?

— Il la tuera peut-être, dis-je tranquillement.

Un rire cristallin, de derrière la tenture, me fit tressaillir. Il rappelait celui de l'ondine que j'avais cru entendre au fond du lac vert, près de la Roche du Diable. Je commençais à être inquiété.

— Comment, dis-je au nain, exerce-t-elle son pouvoir magique?

— Comme ceci! dit le fou.

Et il agita les grelots de sa marotte autour de mes oreilles. Puis, m'en donnant un grand coup sur l'épaule, il ajouta de sa voix sifflante :

— As-tu compris?... Kunz n'est qu'un pauvre fou et qu'un ignorant, mais voilà ce que disent les gens du peuple : Gertrude est femme en apparence, un peu démonne au fond. A ceux qui

l'épousent, elle donne une énigme à résoudre, et cette énigme c'est elle-même. Elle tue ceux qui ne la devinent pas; et ceux qui la devinent se tuent... Mais, par le bienheureux Antoine, qui résista comme ton serviteur à toutes les tentations! je suis fatigué de mon prologue; j'ai soif! Qu'on me donne à boire!

Le nain aux yeux lubriques vida un hanap presque aussi grand que lui, et l'Électeur ajouta, après avoir trempé ses lèvres dans son verre :

— Voyons, que dis-tu de cette femme?

— Rien, seigneur, si ce n'est que je n'ai aucune curiosité de la voir et que je vous demande la grâce de votre congé.

— Alors, c'est donc que tu en as peur?

— Foi de chevalier, je n'ai peur de personne... Ce conte est le rêve d'un fou, et cette femme n'a jamais existé que dans une tête coiffée d'un bonnet à grelots.

Le nain roula comme une boule de la table sur les dalles. Ses poings crispés saisirent un cordon de soie le long de la tenture. Sa face jaune, ses yeux, sa bosse et ses jambes, tout riait à la fois. Il tira le cordon en s'écriant :

— Eh bien, regarde!

Le rideau du cabinet s'écarta et fit voir un élégant, un bizarre trio. Deux hommes assis face à face jouaient silencieusement aux échecs; on les apercevait de profil. Celui de gauche était vêtu à l'espagnole d'un pourpoint de velours noir. De sa fraise à dentelles émergeait un maigre visage au nez recourbé, au menton pointu. Il avait l'expression triste d'un oiseau de proie à l'affût et suivait son jeu avec une attention profonde. Vis-à-vis, un jeune homme à veste [illegible] jouait sa partie avec une pétulance distraite. Il tirait [illegible] sa longue moustache d'un blond fade, qui retombait [illegible] grosses lèvres sensuelles. Les larges narines de [illegible] camus humaient les parfums qui flottaient dans l'air. [illegible] à fleur de tête vaguaient de droite à gauche, et [illegible] de faune buvaient les sons nasillards d'une [illegible] ses genoux et qu'il pinçait à la dérobée.

Subitement j'eus froid à la racine des [illegible] sang reflua au cœur. Entre les deux [illegible] côté de la table, une femme assise guettait [illegible] chasseresse. La tête se détachait de face, [illegible]

Je la pris d'abord pour une création de mon cerveau enflammé ou pour une apparition diabolique. J'avais reconnu, trait pour trait, le visage de la Sphinge! Le rêve prophétique du château des Sept-Vents prenait corps sous mes yeux, dans une fête princière, devenait une réalité terrible. C'était bien ce visage impérial et byzantin sous la fauve auréole des cheveux révulsés en casque de guerrière, mais plus svelte et comme rajeuni. La bête fabuleuse aux seins nus, aux griffes de lionne, reparaissait en élégante dame de cour, vêtue de velours vert bordé de zibeline. Elle agitait lentement sur sa poitrine un éventail à plumes de paon tout miroitant de paillettes d'acier. La tête se penchait légèrement sur le col opulent et flexible. Un sourire dédaigneux plissait les coins de sa bouche. Elle semblait plongée dans une méditation intense, mais observait en même temps ses compagnons et les alentours. Ses petits yeux d'un bleu pâle décochaient en tous sens leurs flèches obliques, tandis qu'un peigne gemmé d'émeraudes, piqué au chignon, étincelait comme une flamme verte sur sa rousse chevelure. Deux candélabres dorés, placés sur la table, encadraient d'une chapelle ardente cette reine du monde, brillante d'ironie et couronnée d'audace.

Je m'étais cramponné au pan de la tenture. Une étrange terreur mêlée de volupté ruisselait jusqu'au fond de mes entrailles. Je regardais fasciné mon cauchemar incarné dans cette femme superbe. J'éprouvais une angoisse, une curiosité irrésistible : allait-elle se mouvoir, me parler?

— Échec et mat! fit le chevalier en velours noir, — tandis que le blondin, battu et furieux, balayait d'un coup de coude les figures de l'échiquier. — Vous avez beau renverser mes soldats, continua froidement le vainqueur, j'ai gagné la bataille. Notre juge du camp, la dame de Hohenstein, en est témoin... Et maintenant, comtesse, m'accorderez-vous le droit de porter vos couleurs au prochain tournoi?

— Oh! pas encore! dit Gertrude, ébauchant un sourire moqueur et rythmant sa voix légère au balancement de son éventail. Je donne un bon point au seigneur Hunold et j'engage le seigneur Hartwig à prendre de ses leçons. Mais, vous le savez bien, messires, j'accorderai le droit de porter mes couleurs à celui-là seul qui me battra aux échecs. Vous avez

tenté l'aventure et vous n'êtes pas de force... Donc, patience et meilleur courage!... Votre main tremble et vos pensées se troublent quand nos armées d'ivoire sont en face. Que serait-ce donc sur un vrai champ de bataille? Je cherche un adversaire sans faiblesse et sans peur. Mais, décidément, je désespère de le trouver.

— Voici le seigneur de Felseneck. Il brûle de se mesurer avec vous et je parie qu'il en est digne! cria le nain qui brandissait la marotte. Attention, là-bas, messieurs du Saint-Empire! ouvrez les yeux et les oreilles : ce soir, Kunz le fou vous donne la comédie.

A ces mots, la dame arrêta brusquement son éventail et fit un léger mouvement. L'aigrette d'émeraude étincela sur sa tête, et ses yeux, rassemblant leurs rayons épars me transpercèrent comme des vrilles. Elle avait changé d'expression par une magie subite. Une fluidité de sirène se jouait sur son visage et, se tournant vers moi, d'une voix douce, un peu voilée, elle dit :

— Approchez, seigneur Konrad de Felseneck : il y a longtemps, bien longtemps que j'ai entendu parler de vous, et il me semble que nous sommes destinés à devenir amis.

Ce sourire et ce ton posé me rendirent au sentiment de la réalité. Je n'étais plus en face de la Sphinge rêvée au château des Sept-Vents, mais devant Gertrude de Hohenstein, l'aimable veuve, cousine de l'Électeur. Je répondis sur le même ton, avec un reste de méfiance :

— Très gracieuse et très haute dame, si j'en crois mon pressentiment, vous m'apparaissez plutôt comme une ennemie charmante et redoutable.

— Une ennemie? fit-elle en penchant sa tête avec une grâce langoureuse et une feinte humilité. Oui, si l'estime, l'admiration et la sollicitude sont des ennemies. Une femme serait-elle votre ennemie parce qu'elle désire ardemment lutter avec vous de courtoisie et de gaie science? Et si, dans ce combat, elle vous rendait d'avance les armes, plus heureuse de sa défaite que de sa victoire, serait-elle si redoutable? Je vous en fais juge, vous qu'on nomme le plus libre chevalier du Rhin et le faucon de la Forêt Noire... Oh! ne craignez rien de mes arts légers qu'à tort on réprouve et de mon cœur

d'enfant que tout le monde ignore. Asseyez-vous en face de moi et faisons une partie d'échecs. Quand la dame de Hohenstein se rendra captive au seigneur de Felseneck, il reconnaîtra, je l'espère, qu'elle n'est pas une ennemie !

Je m'étais assis, enveloppé de ses paroles. Les deux galants me regardaient d'un air grincheux. Gertrude leur dit :

— J'ai à causer avec le seigneur de Felseneck et l'Électeur des affaires du Saint-Empire. Allez rejoindre ces belles jeunes filles qui vous guettent anxieusement pour la danse. Et, plus tard, je danserai avec vous, Hunold, une pavane ; avec vous, Hartwig, une pastourelle.

Comme ils n'avaient pas l'air de vouloir partir, elle étendit son bras nu sortant d'une longue manche fourrée, et leur montra la salle d'où venaient des sons de viole et de flûte avec de joyeux airs de danse, chantés en chœur par des voix féminines. La tête de Gertrude s'inclinait d'un geste gracieux. Alors les deux joueurs d'échecs se levèrent, se prirent le bras et s'en allèrent en me jetant un regard de mépris. Leur haine subite pour moi semblait en avoir fait deux amis.

Gertrude posa son coude sur la table et appuya la tête sur sa main dans une attitude rêveuse.

— Commençons ! dit-elle.

Et, d'un doigt léger, elle fit avancer un fantassin de son jeu. J'en fis autant. Ses yeux enjôleurs me harcelaient.

— Vous ne m'avez jamais fait l'honneur de vous présenter à moi, seigneur de Felseneck, poursuivit Gertrude de sa voix insinuante. Mais moi je vous connais depuis longtemps. Que de fois je vous ai observé de loin derrière l'éventail ou le voile !... Car nous avons beaucoup voyagé l'un et l'autre dans le Saint-Empire. Vous souvient-il d'une fête à Augsbourg, au palais épiscopal ? Une colonne nous séparait ; je vous voyais pourtant. Vous parliez à la femme d'un margrave, dont vous portiez alors les couleurs. Ce jour-là même, vous vous étiez couvert pour elle de sang et de poussière, au tournoi, et vous lui demandiez, dans un langage très humble et très ardent, je ne sais quelle faveur. Et la margrave circonspecte vous disait, d'un air pincé et satisfait : « Quand nous permettons à un chevalier de nous servir, nous tirons d'une main le voile sur nos pensées et de l'autre nous en levons le bout... » Et moi,

qui suis compatissante, je vous plaignais de tout mon cœur, seigneur Konrad. Elle était si lourde et si sotte, la pauvre margrave !... Et sa vertu semblait aussi solide que ses joues majestueuses !

— Comtesse de Hohenstein, vous avez trop de pitié pour mon sexe et pas assez pour le vôtre.

— Qu'en savez-vous ?... Mais vous jouez mal. Je prends votre fou avec ma reine... Écoutez une aventure plus pathétique. C'était au carnaval de Cologne. Une brune bohémienne, une fille splendide dansait autour d'un feu. Des masques grotesques attroupés la regardaient. Parmi eux, un chevalier à l'écart, le visage découvert, — c'était vous, — et une dame masquée en compagnie de plusieurs seigneurs. La bohémienne avait remarqué l'attention fébrile du chevalier. A la fin de la danse, elle se pencha sur lui amoureusement. Le chevalier lui demanda un rendez-vous. Elle exigea un gage. Il lui donna sa chaîne d'or. La bohémienne la saisit avidement, et ses dents blanches étincelèrent dans l'épanouissement de son rire comme les pépins d'une grenade fendue... Pourquoi donc la bohémienne n'est-elle pas venue au rendez-vous ?

— Vous êtes sûre qu'elle n'est pas venue ?

— Très sûre ! La dame masquée lui envoya deux chaînes d'or plus lourdes que celle du chevalier et la fit danser toute la nuit dans son palais.

— La dame masquée, c'était donc vous ? Vous m'expliquez un mystère. Vous êtes aussi cruelle que savante. Mais pourquoi la dame de Hohenstein protège-t-elle la vertu d'un étranger et d'une bohémienne ?

— C'est mon secret... Soyez donc sur vos gardes, vous n'êtes pas à votre jeu. La tour est en échec ; je la prends : c'est de bonne guerre.

Elle continua presque à mi-voix, dans un chuchotement mystérieux :

— J'en sais plus long encore sur vos amours malheureuses, mon fin chevalier, mon épervier morose des grands bois. On dit que vous aimez les nixes et les ondines, que vous les poursuivez sans jamais les étreindre dans vos courses sauvages au fond des bois. On dit même que parfois elles vous apparaissent au bord des lacs sinistres et des moulins soli-

taires... Mais alors, elles vous font peur et vous fuyez... vous fuyez toujours inassouvi !... et vous n'entendez que leur rire moqueur au fond des eaux... Est-ce vrai ?

Le même rire cristallin que j'avais entendu derrière le rideau vibra dans la belle gorge de Gertrude et me fit tressaillir. Par quel sortilège satanique cette femme devinait-elle mes secrets les mieux cachés ? Par quelle seconde vue du mal lisait-elle dans le fond de l'âme les pensées perverses ? Elle avait redressé sa tête impérieuse et m'observait de ses yeux pâles, des yeux de gouffre d'où sortait un regard de vertige. Ils étaient à la fois troubles et perçants. Leurs pupilles ressemblaient à ces petits trous qui voyagent à la surface des fleuves dangereux; l'eau vire furieuse autour, et le nageur une fois entraîné dans la spire de l'entonnoir s'enfonce au tourbillon. J'eus un mouvement de révolte et de colère contre la puissance qui m'envahissait. Détournant le regard, je m'écriai :

— Il y a longtemps que j'ai oublié les nixes et les ondines. Achevons la partie. Échec à la reine !

Toute ma volonté se rabattit sur l'échiquier. Elle se jeta contre l'ennemi avec une fureur lucide et concentrée. Je lançai mes deux cavaliers en avant, mon fou à la suite. Je bousculai le roi et la reine d'une attaque si brusque et si violente qu'en trois minutes ma partenaire fut battue. Enfin je respirais, le cœur gonflé d'orgueil... Gertrude souriait malicieusement et me guettait du coin de l'œil. Elle triomphait dans sa défaite, et, la tête penchée sur l'éventail, elle murmura :

— Vous le voyez, Gertrude la fière et l'indomptée est vaincue par surprise. Elle se rend... Une autre femme ne vous le pardonnerait jamais. Moi, je fais plus que de vous pardonner : je vous accorde une faveur que cent chevaliers réclament vainement, le droit de porter mes couleurs au prochain tournoi.

Je me levai d'une forte résolution :

— Vous me faites grand honneur, dame très belle et très puissante. Mais la joie extrême que j'y prendrais m'est défendue. Des combats plus sérieux m'appellent : je pars demain pour la croisade en Hongrie. Je l'ai promis à un vivant, je l'ai promis à un mort, je l'ai juré à Dieu et à mon

propre cœur. Que votre grâce daigne accepter mon hommage et mon adieu.

Ses yeux me jetèrent un éclair oblique, un vrai coup de stylet. Cependant elle se reprit, parut méditer un instant et se caressa le visage avec les plumes de paon de l'éventail, puis elle dit :

— Alors, c'est donc vrai, seigneur de Felseneck, vous voulez partir? Vous avez battu aux échecs Gertrude de Hohenstein et vous n'avez aucun souci de la défendre en champ clos?... Adieu donc, et bonne croisade sur le Danube! Si vaillant croisé que vous soyez, vous trouverez partout la bohémienne qui danse et la nixe qui chante. Mais on ne rencontre qu'une fois en sa vie... la Femme!... Adieu, mon chevalier.

Ce discours fut prononcé d'une voix lente et profonde. Je m'inclinai; son regard m'effleura encore une fois : ce fut comme un dard plus subtil que les autres. Je l'emportai dans ma chair frémissante et déjà hérissée de ses flèches. En rejoignant la table de l'Électeur, j'entendis la voix de Gertrude héler son page :

— N'oubliez pas... la mandoline, demain à midi, sous l'arc des roses, dans le jardin, près du jet d'eau.

Après avoir salué l'Électeur, je regagnai mon logis. La fenêtre de ma chambre donnait à pic sur le Rhin. En voyant miroiter ses flots argentés par la lune, il me sembla que je voyais couler ma vie devant moi. Comme le fleuve, elle venait de loin, d'une source insaisissable, pour aboutir à l'Océan, à l'Inconnu, au Formidable. Mais quelle était sa Loi, sa Vérité, son But?... Comme le fleuve, j'avais eu mes eaux stagnantes, mes tourbillons et mes rapides. Comme lui, je m'étais rebroussé contre des écueils, cherchant à remonter vers ma source, à déborder de mes rives. Mais voici : l'invincible fatalité me ramenait au gravier de mon lit tracé d'avance... Et pourtant, grâce à Rupertus, grâce à l'Ange qui s'était penché sur mon sommeil, grâce à la Voix du Silence qui avait jailli du sanctuaire de mon âme, un autre monde s'était dévoilé. J'avais entendu la Fanfare promise et, en prenant la croix, j'avais entrevu la liberté sans bornes par la souffrance et le combat. Ainsi élevé au-dessus de moi-même,

j'allais endiguer et diriger à mon gré le fleuve de ma vie. Car j'en avais *compris* la Loi, la Vérité, le But ; et je les avais *voulus*... Quel était donc le monstre qui me replongeait au beau milieu des tourbillons ? Hélas ! c'était la séductrice annoncée et maintenant présente, la Sphinge maudite et désirée, secrètement rêvée, inattendue pourtant. Les femmes que j'avais connues n'étaient que de faibles complices. Celle-ci était le désir vivant, l'incarnation de mes curiosités coupables, la femme complète par l'attrait de la chair et la science du mal. Déjà sa volonté était sur moi par la projection de son charme... Eh bien, non ! elle n'aurait pas raison de moi !

Je voulus prier devant la fenêtre ouverte. J'invoquai l'Ange, l'invisible Fiancée. Hélas ! il me fut impossible de saisir son image diffuse et de fixer ma pensée sur elle. Ma prière ne voulait pas monter ; elle ne jaillissait pas du fond de mon être. Je me couchai. Alors, ce fut l'*Autre* qui vint, du fond de la nuit, du gouffre de l'ombre. Elle se montra tour à tour sous l'aspect fabuleux de la Sphinge et sous le visage gracieux de la dame de Hohenstein, en son costume de chasseresse. Elle souriait derrière son éventail à plumes de paon, faisant virer ses yeux aux traits acérés. Et le désir, un désir effréné, grandissait avec ma haine. Ah ! c'était l'ancien désir de pénétrer, d'étreindre et de posséder le mystère féminin ; mais il s'exaspérait, concentré maintenant sur une femme qui semblait résumer les charmes des autres en son pouvoir centuple. Enfin, je me dressai dans mon lit, les poings serrés, en m'écriant :

— Je veux savoir qui tu es !

Mais la Sphinge me narguait de ses formes multiples. La nuit se passa dans cette insomnie. J'avais commandé mon cheval pour le matin. A l'aube, je ne pus me lever : mon cœur était de plomb : j'étais cloué sur mon lit. Il faisait grand jour, et je rêvais encore.

A midi j'entrais malgré moi au jardin de l'Électeur. L'air était lourd, pas une feuille ne bougeait. Un soleil ardent brûlait les plantes suffoquées. Au bout d'une allée couverte, près d'un jet d'eau, j'aperçus Gertrude allongée sur un lit de repos. Un page assis à ses pieds, sur un coussin, touchait légèrement de la mandoline. Il s'esquiva discrètement à mon

approche. Immobile, appuyée sur son coude, la dame de Hohenstein regardait. Tout son être se condensait dans une pensée fixe. A chaque pas, l'attraction était plus forte et j'avançais toujours. Je ne m'arrêtai que tout près, en face de l'Ennemie. Sous la treille de roses, elle me parut encore plus troublante que la veille. Une simarre jaune dessinait ses formes à la fois souples et opulentes, et la pâleur dorée de ce vêtement léger faisait ressortir le fauve plus foncé des cheveux, la blancheur mate du col et des bras. Les fleurs autour d'elle se pâmaient, demi-mortes de chaleur ; elle seule levait sa tête fière et ne bougeait pas. Nous nous regardions en silence, comme des adversaires qui se mesurent. Enfin elle rompit le silence :

— Merci d'être venu me dire adieu. Je vous attendais. Quand partez-vous ?

— Je ne sais pas, mais je ne puis partir sans savoir qui vous êtes... Oui, qui es-tu, toi qui ressembles au plus beau et au plus affreux de mes rêves ? Qui es-tu, toi qui épies mes actions et qui lis dans mes pensées ? Qui es-tu, toi qui veux enchaîner mon bras et ma volonté... qui es-tu ?

— Je suis celle que tu hais sans pouvoir la fuir et que tu aimeras sans pouvoir la connaître.

— Ah oui ! je te hais en t'aimant et, quand je t'aime, c'est alors que je te hais le plus. Mais je veux te connaître aussi et je te connaîtrai !

Cette fois-ci, elle ne put soutenir mon regard et détourna son visage irrité.

— Partez donc ! — dit-elle d'une voix rauque et sourde que j'entendais pour la première fois, partez ! si vous ne savez que haïr, vous ferez mieux... et partez sur-le-champ !

Je saisis sa main posée sur l'étoffe :

— Je partirai, mais je veux savoir l'énigme.

Elle releva la tête et de son plus beau sourire me présenta une bague de cornaline, qui faisait comme une tache de sang à sa main d'une blancheur nacrée.

— L'énigme, la voici ! Regardez ma devise sur la pierre taillée.

— Je vois une sirène émergeant des flots. Elle tient dans une main un miroir, dans l'autre un harpon.

— Lisez ce qui est gravé dessous.

Je lus :

Regarde mon miroir;
L'énigme rit au fond.
Tu sauras mon secret
En brisant mon harpon.

— Eh bien, reprit-elle, si vous avez peur de la sirène, fuyez, fuyez vite et fuyez pour toujours...

Elle ajouta d'une voix insinuante :

— Mais si tu veux déchiffrer l'énigme, toi que je cherche et que j'attends, si tu veux posséder la sirène avec Gertrude de Hohenstein..., alors joignons nos lèvres et nos destinées !... Veux-tu ?...

Je la regardais, essayant de lutter. Le corps toujours étendu, le buste dressé vers moi, elle me couvait avec des yeux brillants dont les gouffres semblaient devenir plus insondables à mesure que son regard plongeait plus avant dans le mien.

Ma main doucement attirée frôla sa main tendue. Nos doigts s'enlacèrent. L'emprise fut soudaine et terrible. Enveloppé d'une vague de feu, je tombai à ses genoux en criant :

— Je t'aime !

Elle eut un éclair de joie dans les yeux. Ses mains se crispèrent sur mes épaules et j'eus la sensation de griffes enfoncées dans ma chair. Vaincu, je me livrais avec cette volupté de l'abandon qui succède aux longues résistances. Noyé dans une mer de délices, je me laissais inonder par les effluves qui tombaient de ce front puissant, de ces yeux, et je suivais fasciné le contour de cette bouche sinueuse, entr'ouverte de langueur, où je voyais poindre le dard rose d'une langue effilée.

A ce moment, mon regard effleura ma propre main, captive dans celle de Gertrude, et je vis briller à mon doigt l'améthyste de Rupertus, la bague de mes fiançailles mystiques. Le remords me secoua des pieds à la tête. Ce mot : « Je t'aime ! » que je venais de jeter à la sirène dans les affres du désir, ce mot qui engageait ma vie, ce mot en qui sombrait ma liberté avec le rêve altier de mon âme, m'apparut dans sa noirceur et sa lâcheté. Je fermai les paupières et je

crus voir la vraie Fiancée, l'Ange couronné de myrte se détourner en se voilant la face. Ensuite je ne vis plus qu'une étoile violette; elle fuyait en diminuant et s'éteignit comme un point dans les ténèbres.

Gertrude avait remarqué, sans doute, un changement sur mon visage : elle prit ma tête dans ses mains et la couvrit de caresses brûlantes. Ma conscience du passé fut submergée par le flot des sensations nouvelles. Mais dans l'ivresse folle de cette double prise de possession, nous échangeâmes des regards de défi, et notre premier baiser fut pareil à une morsure.

Un mois plus tard, j'épousais Gertrude de Hohenstein.

ÉDOUARD SCHURÉ

(La fin au prochain numéro.)



LETTRES

A

LA COMTESSE DE BENTINCK

INTRODUCTION

Charlotte-Sophie, comtesse d'Aldenbourg, avait épousé, en 1733, William, comte de Bentinck, second fils de ce John-William de Bentinck, comte de Portland, qui fut l'ami du roi d'Angleterre Guillaume III. Par sa mère, Charlotte-Sophie était d'origine française : elle descendait à la fois des La Tour d'Auvergne, des La Trémoïlle et de Guillaume-le-Taciturne. Voici comment.

La sœur de Turenne, Marie de la Tour d'Auvergne, fille de Henri de la Tour d'Auvergne et d'Élisabeth de Nassau (cinquième fille de Guillaume-le-Taciturne), épousa en 1619 son cousin Henri de la Trémoïlle (fils de la huitième fille du Taciturne). De ce mariage naquit, en 1620, Henri-Charles de la Trémoïlle, prince de Tarente, qui épousa, en 1648, Émilie de Hesse-Cassel. Il fut mêlé aux troubles de la Fronde, se retira en Hollande, puis fit sa paix avec la cour en abjurant le calvinisme. Il écrivit des *Mémoires*, publiés en 1667, et mourut en 1672. Sa veuve est « la bonne Tarente » que madame de Sévigné recommande à notre souvenir. Sa fille aînée, Charlotte-Amélie de la Trémoïlle, qui avait été élevée

par son aïeule, la sœur de Turenne, fervente huguenote, ne voulut pas abjurer la foi protestante et se retira en Danemark auprès de sa cousine la reine, épouse de Christian V. C'est là qu'elle se maria en 1680 avec Antoine Ier, comte d'Aldenbourg. Son fils Antoine II épousa une princesse de Hesse-Hombourg et eut pour fille Charlotte-Sophie, qui devint comtesse de Bentinck[1].

La comtesse de Bentinck avait connu Voltaire à Berlin. Il nous apprend lui-même (dans une lettre de juillet 1753 à M. Roques) qu'elle avait obligé par deux fois La Beaumelle de jeter au feu l'ouvrage satirique où il s'était permis de l'attaquer. Elle paraît même avoir encouru le ressentiment de Frédéric II en manifestant trop de sympathie pour le grand homme lors de sa brouille avec le roi ; au moins s'appliqua-t-elle à calmer son ami et à le consoler. « Quand il eut su s'attirer le malheur de déplaire au roi, écrivait-elle, je le vis dans des dispositions si violentes et si inouïes, que je craignis qu'il ne prît quelque parti désespéré, qui aurait achevé de déplaire et d'irriter le roi. Il est vrai qu'il m'avait réussi une couple de fois de l'arrêter et de le ramener à une espèce de calme, mais je ne pouvais pas passer ma vie auprès de M. de Voltaire... de façon que quand je lui avais adouci l'esprit, il revoyait des gens qui le soufflaient et qui avaient des raisons pour le pousser à s'oublier entièrement, de sorte que c'était toujours à recommencer. »

D'autre part, elle savait parler franc à son irascible ami. Elle écrit en 1763 : « Je suis toujours également attachée à M. de Voltaire par l'admiration, par le goût, par l'habitude. Ses bons procédés même y ont ajouté, il n'y a pas longtemps, une raison de reconnaissance. J'ai quelquefois le plaisir de recevoir de ses nouvelles, mais j'ai la discrétion de lui écrire plus rarement de Jever[2] que je ne le faisais de quelque capitale... Je n'ai pas conservé une ligne des épîtres que je lui ai écrites autrefois, *non pour lui dire de belles choses,*

1. Le Dr Mosen, bibliothécaire à Oldenbourg, a publié une attachante biographie de Charlotte-Amélie de la Trémoïlle ; il donne quelques détails sur sa petite-fille Charlotte-Sophie de Bentinck.

2. En Ost-Frise.

j'en suis incapable, *mais pour lui dire ce que je croyais la vérité, que peu de gens se soucient de dire.* »

Ainsi, nous semble-t-il, se définit assez bien l'amitié ferme et discrète, fidèle et délicate, de la comtesse de Bentinck pour l'illustre écrivain.

Trente-neuf lettres inédites de Voltaire à Charlotte-Sophie sont conservées dans les riches archives de la famille de Bentinck, à Middachten (Hollande)[1]. Il nous a été gracieusement permis d'en prendre copie.

La première est datée de Leipzig, 20 avril 1753. Voltaire vient de quitter Berlin à la suite de sa célèbre querelle avec Maupertuis et exhale contre lui son ressentiment :

« Maupertuis, le président d'une Académie, Maupertuis, le bon chrétien, m'a écrit qu'il viendrait à Leipzig m'assassiner. Oui, madame, oui. La lettre est déposée à Leipzig, et voilà la réponse. J'en ai envoyé copie au roi. Sa Majesté connaîtra enfin ce bon fou. Il est en horreur à toute l'Allemagne. Voilà ce que c'est d'avoir été persécuteur : s'il s'était contenté de faire des trous jusqu'au centre de la terre ou de deviner l'avenir, on n'aurait fait que rire...

» Quelque part où je végète, jusqu'à ce que Maupertuis me tue, je vivrai pour vous respecter et pour vous adorer. »

Les lettres suivantes sont datées pour la plupart des résidences que Voltaire acquit bientôt, soit dans le pays de Vaud, soit à Genève et plus tard à Ferney; nous publions aujourd'hui celles qui nous paraissent le plus intéressantes.

Madame de Bentinck avait formé dès 1755 le projet d'aller voir Voltaire. En 1758, elle fit un voyage en Italie qui se termina par un séjour à Monrion, près Lausanne. Malheureusement, Voltaire venait de partir pour aller rendre visite à l'Électeur palatin, et ce furent ses nièces, madame Denis et madame de Fontaine, qui firent d'abord à la comtesse les honneurs du « pays roman ». Ce sont, dit-elle, « des personnes de mérite et fort agréables ».

Elle vivait en mésintelligence avec son mari, qui s'était avisé de lui contester, comme tuteur de ses enfants, la pro-

1. Il s'y trouve aussi dix lettres curieuses de madame Denis, la nièce de Voltaire; nous nous réservons de les publier à part.

priété des seigneuries de Varel et de Kniphausen[1], qu'elle avait héritées de son père. De là un long procès devant le Conseil Aulique, procès auquel Voltaire prit l'intérêt le plus vif et dont il est sans cesse question dans ses lettres.

Durant presque toute la guerre de Sept Ans, la comtesse habita Vienne, fort bien accueillie à la cour de Marie-Thérèse. Elle était placée à merveille pour tenir Voltaire au courant des événements, et paraît n'y avoir pas manqué. Dans une lettre du 22 décembre 1759 au comte d'Argental, Voltaire fait allusion à cette active correspondance : « Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de Kaunitz dit à madame de Bentinck : *Écrivez vite cela à notre ami.* »

La comtesse, ayant encouru la disgrâce de Marie-Thérèse, se retira en Ost-Frise, où sa mère vivait encore nonagénaire. Elle se fixa ensuite à Hambourg : c'est là qu'elle mourut le 4 février 1800. Elle avait formé, au cours de ses voyages, un cabinet de médailles antiques où se trouvaient des pièces très rares et dont le catalogue, publié par elle-même, lui valut une certaine célébrité dans le monde des numismates.

Le nom de Bentinck revient plus d'une fois dans la correspondance de Voltaire, et toujours avec un éloge. Il écrit à d'Argental, le 23 juin 1759, en parlant du comte de Choiseul qui va comme ambassadeur en Autriche : « Qu'il n'oublie point la comtesse de Bentinck à Vienne, s'il veut être amusé ».

Ce que nous savons d'elle, en somme, suffit à donner l'idée d'une personne charmante et distinguée naturellement, cultivée, spirituelle et cordiale, de sens droit, et dévouée à ses amis jusqu'à leur dire la vérité.

PHILIPPE GODET

I

A Prangins, au Pays de Vaud,
Du 18 février 1755.

Est-il bien vrai, madame, que je peux encore espérer le bonheur de vivre auprès de vous; est-il vrai que vous faites

1. Kniphausen était une ancienne seigneurerie souveraine, enclave du duché d'Oldenbourg ; les seigneurs résidaient au château de Varel.

louer une grande maison dans la petite ville de Vevey, sur les bords de notre lac! Vevey passe pour le séjour le plus sain et le plus agréable de tout le pays roman. On ne m'avait pas encore dit vos desseins sur Vevey quand j'ai fait l'acquisition, à l'autre bout du lac, d'une petite maison charmante, avec des jardins délicieux; j'aurais assurément préféré le voisinage de Vevey à celui de Genève, si j'avais pu imaginer que vous dussiez vous fixer dans nos cantons. Mais enfin notre lac n'est pas l'Océan, et je ne serai pas éloigné de vous.

Mais, madame, je ne peux croire encore cette nouvelle, à moins que vous-même la confirmiez. On dit que vous êtes à Leipsick et que de là vous prenez votre essor pour venir honorer et embellir ma nouvelle patrie. Avouez donc, en ce cas, madame, qu'il y a une Destinée.

Je fais le voyage de Lyon uniquement pour voir M. le duc de Richelieu et j'y trouve la margrave de Bareith. Elle va en terre papale, et je vais auprès de Genève; je crois aller prendre les eaux d'Aix, en Savoie, et je m'établis sur les bords du lac. Je vous crois à Berlin, et vous venez à Vevey, et tout ce qui semblait me devoir éloigner de vous m'en rapproche. Encore une fois, je n'en crois rien, je ne suis pas si heureux. Je suis actuellement dans un magnifique château qui ne m'appartient point. Ma maison n'est pas assurément si grande et si belle, mais elle est plus agréable, et elle me paraîtrait au-dessus de tous les palais si jamais j'avais le bonheur de vous y recevoir.

Ma santé est plus déplorable que jamais, mais vous me feriez oublier tous mes maux, et je bénirais ma destinée si je pouvais achever ma vie en vous faisant ma cour.

Daignez me mander, madame, sur quoi je dois compter. Si votre transmigration à Vevey est résolue, je prendrai un petit hospice dans ces quartiers-là; et je me promènerai pour vous d'un bout du lac à l'autre. Je serai votre vassal. Je vous ferai hommage lige. Écrivez-moi ma destinée; dites-moi du moins si vous avez terminé heureusement vos affaires, et si vous êtes venue à bout du roi de Danemark et de la république de Hollande et du Conseil Aulique, et de M. de Bentinck. Vous êtes faite, madame, pour tout surmonter, ou tout adoucir.

Adieu, madame, conservez-moi des bontés que je mérite par mon tendre et respectueux attachement, soyez sûre qu'il ne finira qu'avec ma vie.

II

Aux Délices, près de Genève,
1er avril 1755.

Votre lettre du 13 mars, madame, m'a été rendue fort tard. Il arrive souvent aux postes de la Suisse de retarder les lettres quand le nombre des paquets n'est pas considérable. Venons vite au fait, et parlons de vos affaires. Je crois que vous ne pouvez mieux faire que de venir vous établir à Monrion à la fin de mai. Vous y trouverez, du moins, des lits, et mon banquier de Lausanne vous fera fournir en trois heures de temps tout ce dont vous aurez besoin. Quand vous serez là, vous irez voir les maisons voisines qui pourront vous convenir, celle de Prélaz, par exemple, qui est très jolie, où vous pourrez loger tout votre monde, où il y a des meubles, et que vous aurez pour deux cents écus par an, en faisant un bail de neuf années, si on me tient la parole qu'on m'a donnée. Vous prenez, je crois, un très bon parti de ne pas demeurer dans les villes, mais il faut demeurer auprès des villes. Il faut être à portée de tous les secours. Si vous trouvez à Vevey ou auprès de Vevey quelque chose qui vous plaise plus que Prélaz, vous le prendrez. Il sera triste pour moi d'avoir quatre lieues à faire au milieu des glaces en hiver pour vous venir faire ma cour de Monrion à Vevey. Mais je ferais de plus longs voyages quand il s'agira de vous revoir et de vous renouveler un attachement dont je crois que vous ne doutez pas.

Vous pourrez encore, si vous le voulez, vous rapprocher de Genève, vous placer entre Genève et Lausanne, et toujours sur ce beau lac qui, en été, forme partout des situations délicieuses.

Toute ma maison des Délices est actuellement sens dessus dessous. J'espère pourtant, au commencement de juin, pouvoir vous loger, si vous honorez ma cabane de votre présence.

Cette retraite est faite pour devenir très agréable et elle commencera à l'être quand vous daignerez y venir. En un mot, voulez-vous venir, vers la fin de mai, voir tout par vos yeux, ne vous engagez à rien avant de pouvoir vous déterminer en connaissance de cause ; venez à Monrion, mandez-moi votre marche. Mandez-moi au juste quand vous arriverez, combien de gens vous amenez, combien de lits il vous faut. J'en ai déjà un très bon, un autre passable. Mon banquier vous fournira sur-le-champ linge, jolie vaisselle de faïence, à très bon marché, lits de domestique, soit les miens, soit lits qui vous demeureront. Ces lits, ce linge, cette vaisselle vous seront nécessaires et vous suivront partout où vous serez. Monrion est petit, mais le plain-pied est assez commode. Vous pourrez y rester très bien quatre mois pour avoir le temps de choisir votre domicile. Encore une fois, prenez ce parti qui vous épargnera des frais immenses, qui vous empêchera d'être trompée et qui est bien aisé à prendre. J'attends vos ordres. Disposez de moi, madame, comme d'un homme à vous. Comptez sur mon obéissance, sur mon zèle, sur la plus tendre et la plus respectueuse amitié.

III

Aux Délices, près de Genève,
16 avril 1755.

Je n'ai que le temps, madame, de vous envoyer cette lettre que je reçois de M. de Prélaz ; elle n'est pas fort claire ; mais vous verrez que depuis qu'on a su que c'était pour une comtesse de l'Empire qu'on demandait une maison, elle a augmenté de prix. Vous ne manquerez pas d'habitation, madame : tout sera à vendre dès que vous paraîtrez. On m'a offert dix terres, à moi chétif, pendant que j'étais à Prangins. Vous ne pouvez rien faire de plus sage que de venir choisir vous-même, et conclure votre marché avec les treize cantons. J'espère que Monrion sera au moins en état de vous recevoir très mal à la fin de mai. Vous y serez comme dans un caravansérail, mais en écrivant huit jours à l'avance, vous ne manquerez de rien. Les

auberges sont aussi mauvaises que chères ; je ne vous les conseille ni à Lausanne ni à Vevey. Si vous avez conclu votre marché à Vevey, si vous y avez un homme affidé qui vous y ait procuré une maison bien agréable où vous soyez à votre aise en arrivant, je n'ai plus rien à dire, et Monrion ne sera pas assez hardi pour demander la préférence. Mais si vous n'êtes point engagée, si vous voulez tout voir par vous-même, si vous voulez choisir et ne pas risquer de faire un mauvais marché, ne dédaignez pas la cabane de Monrion.

Je suis toujours dans mes Délices ; c'est un séjour moins indigne de vous ; mais j'y suis entre les ouvriers et les maladies. Je bâtis et je plante sur le bord du tombeau. Je m'imagine que le bonheur de vous revoir, madame, pourra me ranimer. Ce sera la consolation de mes derniers jours. Je n'avais compté que sur le bonheur de la retraite ; mais je n'avais jamais osé me flatter que vous prendriez le même parti et que vous choisiriez le pays que j'habite. Je n'en regrette aucun ; et vous embellirez la Suisse à mes yeux.

Mille tendres respects.

IV

Aux Délices, près de Genève,
4 juin [1755].

Voici, madame, de quoi vous faire Suissesse, si vous voulez vivre tranquille et cesser de vous ruiner en procès. Ayez pitié de madame la comtesse de Bentinck. Son esprit a servi à la rendre aimable, qu'il serve à la rendre heureuse. Je suppose que, quand vous m'avez ordonné de faire le marché de Monrion, vous avez pris une ferme résolution de dégager ma parole, et de ne me pas attirer des reproches du propriétaire. Vous avez la préférence sur beaucoup de personnes qui voulaient louer cet ermitage. Quand il vous déplaira, je vous en trouverai un autre. Je veux vous faire dame de campagne. Je veux que vous cultiviez des fleurs et des fruits. Soyez Pomone et Flore au lieu d'être plaideuse.

Je vous répète que vous trouverez à Lausanne des personnes

de condition très aimables, la belle-fille du marquis de Langalerie, la fille du général Constant et plusieurs autres qui joignent l'esprit et la politesse à la franchise du pays.

Je vous répète qu'on vit avec simplicité à Lausanne, qu'il n'y a aucun faste. Il y est proscrit par les lois comme par les mœurs. Vous y ferez tant et si peu de dépense qu'il vous plaira. Vous y vivrez avec quatre mille écus de rente, avec trois, avec deux. Vous y serez respectée, aimée, libre, heureuse, et moi, madame, je me regarderai comme le plus heureux des hommes de vous avoir attirée dans un pays digne de vous, et de pouvoir vous faire souvent ma cour.

Signez donc, ou renvoyez-moi la pancarte non signée, et en ce dernier cas je pleurerai sur vous. Je pleure aussi sur cette duchesse que vous aimez tant et qui a des procès. Elle ne peut plaider elle-même et elle a affaire à un praticien qui travaille nuit et jour à ses écritures.

Je sais qu'elle a un excellent conseil, mais bon droit a besoin d'aide. Si vous savez quelque bonne nouvelle touchant ses affaires, je vous supplie de m'en faire part. Mais pour vous, madame, ne plaidez plus. Mettez fin à un état si cruel. N'achevez point votre ruine. Écrivez-moi, donnez-moi vos ordres, comptez sur moi plus que sur les avocats du Conseil Aulique. Vous savez avec quel tendre respect je vous suis dévoué.

V

Aux Délices, 9 mars [1756].

J'étais si plein de vous, madame, de votre situation, du succès de vos affaires, lorsque j'eus l'honneur de vous écrire, que toute autre idée s'effaça de mon esprit. Je vous plaignais d'essuyer les longueurs d'un procès et je ne songeais pas combien le commerce de M. de Durazzo pouvait vous consoler[1]. J'ai eu l'honneur de le voir à Paris. Je sais qu'on l'y regrette

1. Le marquis de Durazzo, qui fut ambassadeur de la République de Gênes à Vienne, puis ambassadeur de l'Empire à Venise.

autant qu'on l'aime à Vienne. Je serai infiniment flatté qu'il veuille bien conserver quelque souvenir de moi. On ne doit pas se soucier beaucoup, dans la cour de l'incomparable Marie-Thérèse, des sentiments d'un habitant des Alpes qui n'a guère de commerce qu'avec les truites du lac de Genève. Mais quand mes sentiments passeront par votre bouche, ils ne seront pas sans prix.

M. Metastasio est un homme unique en son genre et ce n'est qu'en étant unique qu'on passe à la postérité. J'ose dire que je fus, il y a longtemps, le premier en France qui sentit tout son mérite. Je le mis hardiment au-dessus de notre Quinault qu'on regardait comme incomparable. Il est le seul qui ait su joindre aux agréments de l'opéra les grands mouvements de la tragédie; il a vaincu des obstacles qui semblaient insurmontables. Il est triste pour l'Italie que le cygne de Naples n'ait chanté que sur les bords du Danube: mais enfin le Danube est un plus beau fleuve en tout sens que la Sprée[1].

Il est vrai que M. Metastasio a un rival, c'est le roi de Prusse. Je crois vous avoir dit, madame, que ce prince a fait l'opéra de *Mérope*. Il ne tient qu'à moi de l'aller voir exécuter à Berlin le 27 de ce mois; mais comme il n'y a pas d'apparence que l'impératrice chante dans cette pièce, je me dispenserai du voyage[2].

Je rencontrai, il y a dix-huit mois, un moine bénédictin qui avait été aumônier de l'empereur en Lorraine ; il revenait de Vienne et il avait fait le voyage par le coche uniquement pour voir son ancien maître. L'empereur le combla de présents et le mena à un opéra qu'on exécutait à huis clos. « Mon Dieu, la belle actrice! disait le moine, la belle voix, la divine personne! — C'est ma femme », lui dit l'empereur.

Le bonhomme pleurait de joie en me contant tout cela. On peut pleurer aussi en parlant d'une autre cour...

Passons vite à la cour de Russie. Envoyez-moi, madame,

1. Métastase avait été appelé à Vienne par l'empereur Charles VI. Marie-Thérèse lui continua la même faveur que lui avait accordée son père. Il mourut à Vienne en 1782.

2. Cet opéra en trois actes, musique de Graun, fut en effet représenté à Berlin le 27 mars 1756, jour anniversaire de la naissance de la reine-mère.

toutes ces anecdotes, et le pour et le contre. Mais comment me les ferez-vous parvenir? Je m'en rapporte à vous.

Il y a à Genève un vieux ministre qui a servi la Russie vingt ans et qui débrouillera tout ce que vous m'enverrez.

Je compte sur vos bontés, mais point du tout sur votre retraite en Suisse. Vous n'êtes pas si détachée du monde que moi, madame.

Si vous aviez vu mes Délices, vous vous y feriez philosophe. Je suis honteux d'avoir une si jolie habitation; elle était digne de vous; je vous la garde.

Adieu, madame, mon tendre respect pour vous ne finira jamais.

V.

VI

Aux Délices, 30 juillet [1757].

Tout ce que vous voulez bien m'apprendre de votre procès, madame, me fait plus de plaisir qu'au plus déterminé des plaideurs. Laissons là les chansons et allons au solide. Vous attendiez-vous, madame, il y a un an, que les Français seraient les gardiens de vos terres? Dites-moi, je vous prie, si en effet ils ne pourraient pas vous servir à Kniphausen[1]! N'êtes-vous pas toujours la maîtresse de ce domaine? En jouissez-vous pleinement? Vous ne m'en dites rien et voilà ce que je veux savoir. Je présume assez que si vous êtes toujours dame souveraine de Kniphausen, vous ne viendrez point à Monrion. Je serai puni de votre bonheur, mais je me consolerai en vous sachant heureuse.

Ce que vous me faites l'honneur de me mander est bien consolant, mais je ne serai point content si l'adverse partie n'est condamnée à l'amende et aux dommages et intérêts. Je ne doute pas que ce ne soit l'intention de votre illustre avocat.

1. Voltaire ici fait allusion aux succès du maréchal de Richelieu, qui battit le duc de Cumberland à Closter-Seven (voir sa lettre à Richelieu, du 21 août 1757). Trois fois, pendant la guerre de Sept Ans, cette contrée fut envahie par les Français.

Pourquoi faut-il que votre chicaneur vive toujours aux dépens d'autrui! C'est une belle vertu que la douceur et la bonté, mais la justice est une vertu nécessaire.

J'ai été sur le point d'aller trouver le favori de Mars, qui l'était autrefois de Vénus[1]. Mais ma pauvre nièce est malade, et il faut la garder : elle n'a pas porté santé depuis sa belle aventure de Francfort[2]. Figurez-vous, madame, ce que c'est pour une pauvre Parisienne délicate, qui voyage avec un passeport du roi de France, de se trouver arrêtée dans une rue de Francfort, par un marchand prussien avec des soldats la baïonnette dans le ventre, conduite à pied en prison au milieu de la populace, volée, maltraitée, couchant au milieu de quatre soldats, et cela dans la ville où l'empereur a été couronné, et où, pour toute consolation, on lui disait qu'un marchand prussien devait avoir plus de crédit que l'empereur. Elle fut six mois malade à la mort et ne s'est jamais rétablie.

On nous vola plus de douze mille écus; cela peut s'oublier, on se console de la perte de l'argent. Mais la perte de la santé pour le reste de sa vie est quelque chose.

Je suis bien sûr que le roi de Prusse n'avait pas commandé toutes ces horreurs. Il est trop juste, trop humain, trop sage pour en avoir eu la pensée, et pour avoir jamais imaginé d'outrager ainsi une étrangère qui n'était point dans ses Etats, qu'il ne connaissait point, qui n'avait rien à démêler avec lui. Je crois même que s'il savait à quelles énormités les nommés Smith[3] et Freitag s'emportèrent pour nous voler notre argent, il se servirait de son crédit à Francfort pour en faire justice; il saurait que son résident Freitag a été deux ans à la brouette, à Dresde, pour un vol, et que son conseiller Smith, convaincu de fausse monnaie, avait été condamné par une commission impériale. Il ne soutiendrait point de pareils scé-

1. Le maréchal de Richelieu.

2. On sait qu'après sa brouille avec Frédéric, Voltaire fut arrêté à Francfort par un agent du roi de Prusse, qui lui réclamait un exemplaire des « Poéshies » de son maître. La correspondance de Voltaire abonde en récriminations amères et violentes contre les procédés brutaux dont on usa envers lui, et surtout envers sa nièce, madame Denis. (Voir plus loin la lettre du 2 novembre 1757.)

3. La véritable orthographe est Schmidt.

lérats. Mais il a actuellement d'autres affaires, et je ne dois pas l'importuner de ces bagatelles.

Bonsoir, madame. Mille respects.

VII

Au Chêne, à Lausanne, 2 novembre [1757].

L'aventure de Berlin[1], madame, était déjà dans les gazettes et le prince Louis de Wurtemberg me l'avait mandée de Lissa[2], mais non pas avec toutes les circonstances que vous m'apprenez. On ne dit rien du trésor. Apparemment que le sieur Federsdoff, ce valet de chambre premier ministre, l'aura fait transporter à Custrin. Mais il y en avait un autre à Potsdam, tout en or. C'eût été une assez bonne capture. Il était auprès de la petite salle des soupers de confidence. Il y aura grande apparence qu'à la fin de toutes ces affaires-ci, on verra plus d'espèces circuler en Allemagne.

Je me tais sur cette grande révolution. Il m'est seulement permis de remarquer que Frédéric aurait été le plus heureux des rois aussi bien que le plus riche, s'il avait été aussi philosophe qu'il a cru quelquefois l'être. Il aurait épargné à l'Europe la guerre de 1741 et celle qui désole aujourd'hui une partie de l'Allemagne. Je ne peux que le plaindre. Il m'a écrit plusieurs fois et j'ai goûté la vengeance de le consoler.

J'aurais souhaité, je vous l'avoue, qu'il eût un peu justifié les sentiments de compassion qu'il m'inspire, en réparant la violence inexcusable dont il usa envers ma nièce, envers une étrangère, une sujette du roi de France qui ne lui devait rien et dont il n'avait aucun sujet de se plaindre. J'apprendrai peut-être quelque jour à la postérité que dans Francfort, où l'empereur a été élu, un marchand nommé Smith, condamné pour fausse monnaie par une commission impériale, et un nommé Freitag, condamné dans Dresde à la brouette, ont de

1. La prise de Berlin, qui venait d'être occupé et rançonné par les Croates.

2. Ou Leuthen, en Silésie.

leur autorité privée arrêté ma nièce au nom du roi de Prusse, dans la rue, au milieu de la populace, l'ont conduite à pied en prison, l'ont fait coucher en présence de quatre soldats qui avaient la baïonnette au bout du fusil au pied de son lit, se sont saisis de ses effets et des miens, les ont gardés tant qu'ils ont voulu, et m'ont volé des sommes considérables. Madame Denis n'avait d'autre crime que de m'avoir conseillé plusieurs fois de revenir dans ma famille. Il est bien étrange que le roi de Prusse m'écrive aujourd'hui sans réparer le moins du monde cette action qui n'est pas à sa gloire. Mais, madame. au milieu des intérêts publics je ne dois pas songer à mes chagrins particuliers, et ma nièce, heureuse dans ma retraite, oublie ce que ce prince n'aurait pas dû oublier. Est-il possible qu'avec tant de talents il se soit attiré tant d'inimitiés personnelles, et que son esprit n'ait servi qu'à son malheur! Je réfléchis souvent sur ce grand exemple; les malheurs des rois peuvent servir même aux hommes obscurs. Il ne manquerait rien à la douceur de la retraite dont je jouis si vous veniez habiter Monrion. Mais je ne compte sur rien que sur mon tendre respect pour vous.

V.

Je vous supplie, madame, de me mander les suites de la prise de Berlin. Vous m'écrivez sur de grandes feuilles, soit, pourvu qu'elles soient remplies.

VIII

Aux Délices, 5 décembre [1757].

Vous prenez des villes, madame, et de grosses garnisons prisonnières de guerre, pendant que nous autres Français accompagnés de vos cercles[1] nous perdons des batailles[2] et que nous prenons nos jambes à notre cou quand nous sommes à peu près trois contre un. La perte est grande, la honte plus grande

1. L'armée des cercles de l'Empire, qui opérait de concert avec l'armée française.
2. Allusion à la bataille de Rosbach, 5 novembre 1757.



encore. Tout était fini si on avait seulement tenu les Prussiens en échec. Le maréchal ou général Marshall avançait dans le Brandebourg tandis que vous preniez Schweidnitz et que vous pénétriez en Silésie, et on pouvait avoir au printemps une paix glorieuse. Voilà ce que disent les gens du métier. Je n'ai pas l'honneur d'en être. Je me borne à souhaiter un plein succès au grand homme que vous êtes à portée de voir quelquefois[1]. Peut-être a-t-on donné quelque bataille nouvelle au moment que j'ai l'honneur de vous écrire[2], car on en donne toutes les quinzaines. Si on avait gagné celle du 5 novembre, elle eût été la dernière; c'est un grand malheur et qui pourra coûter encore bien du sang.

Comme j'allais continuer mes doléances et mes prophéties, arriva votre lettre du 25. Dix-sept ponts et treize attaques, voilà qui humilie treize fois notre armée de Soubise, et qui donne treize couronnes de lauriers à votre digne impératrice, au grand homme qui dirige tout, et au brave maréchal de Daun qui exécute tout. Je crois qu'enfin, malgré la détestable aventure de Mersebourg, votre grand homme viendra à bout de son entreprise. Pourquoi faut-il que la reine de Pologne soit morte avant d'avoir vu vos derniers succès!

Ah! madame, madame, vous ne quitterez jamais une cour où l'on se couvre de gloire. Vous ne viendrez point dans nos retraites. Je renonce à vous, à moins que quelque jour je ne fasse le voyage de Vienne pour vous reprocher vos perfidies, et pour admirer ceux qui vous rendent infidèles.

Mille tendres respects et autant de compliments.

IX

Aux Délices, 17 décembre [1757].

Puisque vous voulez, madame, mettre le portrait de votre

1. Kaunitz, le célèbre homme d'État autrichien.

2. Pendant ce temps-là, précisément, Frédéric battait, à Lissa ou Leuthen, les Autrichiens commandés par Daun.

Saint[1] dans votre oratoire, voici l'antienne qui peut convenir à vos sentiments pour lui :

> De l'auguste Thérèse il mérita le choix.
> Il fait le bonheur de l'Empire.
> Le voir, l'entendre quelquefois
> Est le bonheur que je désire.

J'exprime mes idées avec les vôtres, madame, mais je suis un vieux Suisse qui n'est pas fait pour prétendre à la jouissance comme vous. Si j'étais plus jeune, si j'avais de la santé, les choses ne se passeraient pas ainsi. J'aurais fait mon pèlerinage à Vienne, j'aurais tâché d'entrevoir de loin l'immortelle Thérèse, de pouvoir m'approcher un peu du grand homme qui vous enchante, de remercier le très aimable M. de Durazzo, de faire quelques coquetteries à la belle dame dont vous êtes si contente.

Au lieu de me donner toutes ces belles fêtes, je vais quitter les neiges du voisinage de Genève pour les glaçons de Lausanne. Je vais, madame, au lieu de vers doux et galants, en faire de tristes sur vos perfidies, sur vos inconstances, sur les promesses trompeuses que vous m'aviez faites de venir philosopher avec moi, sur le beau billet que vous avez donné à Panchaud ; tantôt vous poursuivez votre procès, tantôt vous partez pour Venise, puis vous vous engagez pour le pays de Vaud ; de là vous faites votre paquet pour Rome. et, somme totale, vous restez à Vienne.

Je le crois bien vraiment, la gloire de votre auguste Thérèse et les succès de votre grand homme, de belles victoires, de belles fêtes, tout cela vaut bien la Suisse. Souvenez-vous au moins de moi, madame, quand vous aurez gagné quelque nouvelle bataille et pris quelque capitale.

Mille respects.

X

Aux Délices, près de Genève,
12 mai [1758].

Si vous voulez plaider, madame, restez ; si vous voulez

1. Kaunitz.



vivre tranquille, venez. La nouvelle proposition que vous faites pour la maison n'est pas praticable. Mais quand vous voudrez bien sérieusement choisir une retraite dans un pays où des Français, des Anglais, des Hollandais, des Allemands, des Russes viennent vivre heureux, vous n'avez qu'à m'avertir et vous serez servie.

Je suis beaucoup plus affligé que cet homme supérieur que vous voyez quelquefois, car je ne vois point les ressources : il les voit et il les fait.

Pour vous, madame, tâchez de croire qu'un mauvais accommodement, pourvu qu'il soit sûr, vaut mieux pour vous qu'un mauvais procès et même qu'un bon. Pardonnez surtout à mon tendre attachement si je vous dis la vérité.

J'ai cru la dire au moins dans cette esquisse d'histoire générale[1] que vous daignez lire, mais les libraires de Genève l'ont remplie de fautes, sans compter les miennes. Je voudrais que vous ne l'eussiez point lue. Vous verriez, dans une édition que je prépare, des choses qui pourront fournir des réflexions à un esprit tel que le vôtre. Je peins le genre humain et vous le jugerez. Que ne puis-je aller jusqu'à 1758 et dire ce que je pense! Que ne puis-je plaire à l'homme universel, au grand homme dont vous me parlez, qui n'aura pas, selon les apparences, le temps de me lire!...

Je crois connaître votre Strouganof. Du moins, un jeune Russe en *of* m'a fait l'honneur de dîner dans mon ermitage, en allant à Paris d'où il devait aller à Vienne.

Me voici actuellement dans mes Délices, avec cette nièce qui dormait à Francfort entre quatre soldats, la baïonnette au bout du fusil, avec un sieur Freitag à leur tête, à peu près comme dort à présent la reine de Pologne à Dresde.

Nous oublions nos petits mésaises dans une jolie maison, avec de la musique, des amis, des livres, des jardins agréables et un bon cuisinier. Cet état vaut un peu mieux que celui où vous m'avez vu. Cependant, madame, il s'en faut beaucoup que je sois content, et vous devinez bien pourquoi. Votre procès ne va pas bien...

1. *Essai sur les Mœurs.*

Adieu, madame, puisse le goût du repos saisir votre cœur, et nous amener votre personne.

Recevez les tendres respects de l'ermite

V.

XI[1]

Aux Délices, 29 juin [1758].

Non, madame, vous n'êtes point ingrate pour moi, et vous l'êtes encore moins pour M. le comte Cristiani. Je partais pour aller à la cour de l'Électeur palatin où il faut nécessairement que je passe quelques jours. Je reçus hier votre paquet à ma campagne par la voie d'un négociant de Genève, et je ne vis point d'estafette. J'allai sur-le-champ chez Tronchin, qui, malheureusement, n'entend pas l'italien. Il a fallu traduire le long mémoire du pauvre docteur de Milan, et ce docteur a oublié tout juste de dire quel remède Van Swieten a prescrit au malade[2]. Malgré ce double embarras et malgré l'oubli de l'usage où l'on est de charger ces paquets de quelques pistoles qui rendent la consultation plus aisée, M. Tronchin a travaillé presque toute la nuit, et demain vendredi, 30 du mois, la consultation partira pour la poste. C'est

1. Le 23 juin 1758, la comtesse de Bentinck, qui voyageait en Italie, envoyait à Voltaire une estafette chargée d'un message très pressé : le grand chancelier du Milanais, le comte Cristiani, « homme rare et unique » (Marie-Thérèse lui écrivait : « Je me consolerais plus facilement de la perte de la moitié de mon armée que de celle d'un ministre tel que vous »), le comte Cristiani était atteint d'une maladie mortelle, et son entourage n'avait plus d'espoir que « dans le savoir et les lumières supérieures » de Tronchin, le célèbre médecin genevois. La comtesse de Bentinck faisait parvenir à Voltaire une note détaillée sur la maladie du comte Cristiani, et le priait de demander à Tronchin une consultation, qui devait être expédiée à Milan par courrier spécial. Puis elle annonçait en ces termes sa visite prochaine :

« Je m'en vais demain ou après-demain à Turin, où je passerai quelques jours ; après quoi, je me munirai de courage et de vinaigre pour passer aussi gaillardement qu'Annibal les vilaines Alpes, à l'issue desquelles vous me ferez trouver les Délices. Préparez votre ancienne amitié, votre tolérance, votre généreuse complaisance en faveur de votre admiratrice constante et immuable, dont le cœur et l'esprit vous ont toujours rendu l'hommage que vous méritez. »

A cette lettre, Voltaire répond par celle qui suit, en date du 29 juin.

2. Le célèbre Van Swieten, de Leyde, premier médecin de Marie-Thérèse.

une bien faible ressource. On ne guérit pas de si loin, et si la nature ne s'en mêle, les médecins de Genève ne feront pas plus de bien que ceux de Milan. Je rends compte à M. le comte Laurent Cristiani[1] de la commission que vous m'avez donnée. Je lui annonce la lettre de M. Tronchin et je pars pour Manheim.

Ce voyage, madame, est un triste contretemps pour moi. Je ne me trouverai point dans mon ermitage des Délices pour vous recevoir. Mes nièces vous en feront les honneurs et seront à vos ordres. Je reviendrai dans peu pour me joindre à elles dans le plaisir qu'elles auront de vous servir. Ce dérangement est un peu de votre faute, car il ne tenait qu'à vous de m'instruire de vos marches. J'aurais remis à un autre temps les engagements que j'ai pris avec la cour palatine, dont je ne peux actuellement me dispenser. Nulle raison politique ne devait vous empêcher de me donner vos ordres. Je ne prétends point et je n'ai jamais prétendu, quoi qu'on en dise, faire la paix entre les puissances. Je ne me mêle point des affaires des rois. Je ne pense qu'à ma chaumière et au bonheur de vous y faire ma cour.

Jugez à quel point je dois être fâché contre vous. Un mot de lettre écrit de Milan quinze jours plus tôt eût empêché mon voyage de Manheim. J'aurais volé en Savoie au-devant de vous. Je vous aurais escortée à ma chaumière auprès de Genève et à ma cabane de Lausanne. Vous n'êtes point ingrate, mais vous êtes trop négligente, et je ne vous pardonnerai que quand j'aurai l'honneur de vous revoir.

Je pars avec bien du chagrin et avec le respectueux et tendre attachement que j'ai toujours eu pour vous.

XII[2]

A Soleure, 27 août [1758].

Je vous trompais donc, madame, comme vous m'avez trompé. J'aurai l'honneur de vous revoir plus tôt que je ne

1. Le fils du malade.

2. Cette lettre et la suivante sont adressées à Lausanne, où la comtesse passait l'été.

vous l'avais dit. Je passerai par Neuchâtel au lieu de passer par Berne. Je verrai milord Maréchal[1] afin d'avoir des nouvelles de toutes les façons à vous rapporter. Si vous avez eu la bonté de m'écrire à Soleure, chez l'ambassadeur de France, la lettre me sera rendue à Lausanne. Je compte, dans cinq ou six jours, au plus tard, avoir un des plus grands plaisirs que j'aie sentis en ma vie. J'y ajouterai celui de vous gronder. Mon Dieu, madame, que j'ai de choses à vous dire, que notre roman est singulier! Nous reprendrons le fil de nos aventures depuis 1753. Cela doit contenir un tome de *Cassandre* ou de *Cyrus*.

Il est vrai que, pour une héroïne, vous n'êtes pas trop bien logée à Monrion avec vos écuyers, mais vous savez que les princesses et les chevaliers errants avaient quelquefois de fort mauvais gîtes. Adieu, Mandane, adieu, Statira. Je n'ai pas l'honneur d'être votre écuyer, mais je vous suis attaché avec tous les sentiments respectueux des chevaliers du temps passé.

V.

Point du tout, je ne passerai point par Neuchâtel, mais par Berne, et j'aurai la consolation de vous faire plus tôt ma cour. Je ne passerai même pas par Berne, pour accourcir le chemin.

XIII

Aux Délices, 5 septembre [1758].

On ne se porte pas trop bien aux Délices, madame, mais on vous y est très attaché. Nos désastres publics sont grands.

1. George Keith, maréchal héréditaire d'Écosse, qui avait dû quitter son pays pour avoir soutenu le prétendant Charles-Édouard, et qui fut nommé par Frédéric II gouverneur de Neuchâtel. Il correspondait avec Voltaire et fit, quelques années plus tard, amitié avec Rousseau, quand celui-ci vint s'établir dans la principauté de Neuchâtel.

Le naufrage paraît universel [1]. Il faut que chaque particulier songe à rassembler les débris de son vaisseau. Je cours un très grand risque d'être ruiné en France. Tâchez de ne l'être pas en Allemagne. Les princes font le malheur du genre humain. Heureux qui se met à portée d'être indépendant d'eux.

J'espère avoir l'honneur de vous voir avant votre triste voyage de Vienne. Puissiez-vous en rapporter deux choses nécessaires, fortune et tranquillité. Je vous plains d'être à Monrion par un si mauvais temps. Nous ne sommes pas moins à plaindre d'être loin de vous. Vous m'appelez donc ingrat à votre tour! Mais je ne passe pas six mois sans vous écrire.

Mille respects.

XIV [2]

Aux Délices, 4 octobre [1758].

Nous faisons des vœux, madame, dans notre retraite heureuse au bord d'un lac, pour que votre voyage soit heureux, et que vous finissiez, s'il est possible, par être aussi tranquille que nous. Je vous fais mille compliments, madame, à vous, au seigneur du Triangle et, si je l'osais, à votre divine duchesse de Carinthie [3]. Il paraît qu'enfin on respirera et que les malheurs publics pourront cesser. Dieu le veuille. Nous sommes dans notre ermitage des agneaux qui n'entendons parler que de tigres et de lions. Nous bêlons doucement pendant que ces monstres rugissent. Ne nous oubliez pas, madame, quand vous serez dans votre gloire. Daignez vous souvenir des bons ermites qui vous respectent et qui vous aiment.

1. Allusion aux succès de Ferdinand de Brunswick sur les troupes françaises, qu'il força de repasser le Weser, le Mein, le Rhin, et battit, notamment, à Crevelt, le 23 juin 1758.

2. Cette lettre est adressée à la comtesse de Bentinck « à son passage à Strasbourg », avec cette note : « Si elle ne passe point dans un mois, envoyez à Vienne. » La comtesse avait quitté Lausanne pour se rendre en Lorraine.

3. Sous ce titre, Voltaire désigne, sans doute, Marie-Thérèse : les souverains d'Autriche étaient ducs de Carinthie.

Vous avez pris, sans doute, vos degrés de docteur à Tubingen, après avoir étudié à Leipzick. Vous allez plaider votre cause à Vienne. L'impératrice a l'air de gagner la sienne. Mais vous, madame, que deviendrez-vous! O doux repos, ne serez-vous jamais connu de l'héroïne à qui je suis si tendrement attaché pour jamais avec le respect le plus inviolable.

V.

Le père de Menou[1] comptait vous convertir et c'est vous qui l'avez séduit. Je vous crois plus contente de la Lorraine que de la Suisse.

XV

Aux Délices, 9 décembre 1758.

J'ai bien reçu l'honneur de votre lettre d'Augsbourg, ma très gracieuse dame, comme disent les Allemands. Vous êtes une femme charmante, comme disent les Français. Les Lorrains sont enchantés de vous. Le roi Stanislas compte sur votre souvenir, et le jésuite Menou sur votre conversion; mais vous allez tout oublier auprès de Marie-Thérèse la divine, et auprès du laborieux, du ferme, du généreux ministre qui ne veut pas absolument qu'il y ait deux Césars en Allemagne, et que le margrave de Brandebourg soit un de ces deux Césars. Il y aura encore bien des faubourgs de brûlés, bien des femmes grosses écrasées, et des princesses évanouies, et des familles réduites à la mendicité, et des héros à cinq sous par jour massacrés, avant que les choses soient comme elles doivent être. Le meilleur des mondes possibles de Joseph Leibniz est un petit enfer, et tout paraît assez *mal* sur ce petit globe ou globule, dans lequel Pope prétend que tout est *bien*.

J'ai mes raisons pour renoncer au système de l'optimisme,

1. Jésuite, confesseur et prédicateur ordinaire du roi Stanislas, et correspondant de Voltaire.

mais si vous êtes heureuse je pardonnerai un peu au diable qui se mêle des affaires de ce monde.

Madame Denis, la martyre de Francfort et l'hermite des Délices, fait toujours comme moi mille vœux pour vous, et pour le héros de la maison du Triangle, et pour madame la duchesse de Carinthie à qui vous êtes si attachée.

Il n'y a guère dans cette histoire générale dont vous me parlez, d'événement plus frappant et plus singulier que ce qui se passe aujourd'hui en Europe. Si les jeunes gens que vous protégez veulent lire l'histoire que vous protégez aussi, j'aurai l'honneur de la leur envoyer. Il ne me manque que leur adresse. Peut-être en tireront-ils quelque profit, s'ils aiment mieux la peinture des mœurs qu'un fatras de dates et de généalogies.

Si Dieu prolonge encore ma vie de quelques années, je prolongerai de mon côté l'histoire des malheurs du genre humain jusqu'au moment qui finira cette horrible guerre.

J'attends paisiblement dans ma retraite suisse la conclusion de tant d'horreurs et de tant de vicissitudes. Je sens bien que le pays que j'ai choisi n'est pas fait pour vous. J'ai beau bâtir à Ferney une maison plus agréable que Coppet[1], vous ne l'honorerez pas de votre présence. Il vous faut des cours, et même des cours auliques.

Gagnez tous vos procès et que le héros du Triangle gagne le sien.

Vous connaissez les sentiments de mon cœur, et quelle franchise vous m'inspirez.

Je suis encore fort poli avec certaines gens, mais avec vous je ne suis que vrai, et rien n'est plus vrai assurément que je vous suis attaché pour la vie avec le plus tendre respect.

XVI

2 août [1759].

Votre zèle vous inspire trop de crainte, madame ; pour moi, j'espère beaucoup. On a brûlé moins de monde qu'on ne vous

1. Appartenant alors à une branche de la famille de Dohna.

l'a dit. Dieu, d'ailleurs, ne protège point les gens qui brûlent, fût-ce les inquisiteurs.

Il est vrai que tout ce qu'on voit est bien étrange, et qu'il est assez difficile de prévoir comment tout finira. Je mets ma tête dans un sac et j'attends les événements.

Je ne suis pas si indifférent sur vos affaires, madame. Rattraperez-vous votre terre de Kniphausen? Il est juste qu'on rentre dans le bien de ses pères. Votre avocat M. du Triangle ne souffrira jamais l'injustice qu'on fait aux dames. Je n'ai pour vous que le mérite de faire des vœux, mérite bien faible et trop inutile. Il me semble que je mourrais content si j'avais pu contribuer au gain de votre procès. Je vous supplie, madame, de daigner me mander où vous en êtes.

A l'égard des affaires publiques, nous sommes très régulièrement informés des événements principaux, mais il y a toujours des détails qui nous échappent. Voici un moment de crise. Daignez continuer à satisfaire ma curiosité. Dites-moi. par exemple, pourquoi les Russes ne sont pas encore signalés. Dites-moi si l'on croit que le roi de Prusse ait effectivement plus de cent vingt mille hommes dans ses différents corps d'armée. Dites-moi tout ce que vous savez. Songez que vous écrivez à un solitaire qui ne peut, et qui assurément ne veut pas faire un mauvais usage de vos bontés.

Vous connaissez tous mes sentiments et surtout celui du respect et du sincère attachement que je vous ai voué.

XVII

14 août [1759].

Il n'y a pas moyen, madame, de songer à d'autres tragédies qu'à celle qui vient d'ensanglanter les environs de Minden, et de plonger toute la France dans la douleur et dans le deuil.

Je me flatte qu'au moins vos braves Autrichiens et les Russes répareront cette perte, et je me flatte surtout que notre ministère ne se découragera pas.

On a mené à la boucherie une armée florissante, on l'a fait combattre pendant quatre heures contre quatre-vingts pièces de

canon ; il n'y a d'autre parti à prendre qu'à envoyer une nouvelle armée avec un nouveau général.

Je suis très persuadé que M. le comte de Choiseul[1] vous assurera bientôt combien la cour de France est inébranlable : il n'appartient pas à un solitaire obscur tel que je le suis d'oser dire ce qu'il pense sur des objets si importants; mais je peux dire au moins ce que je souhaite. Je suis pénétré des bontés de mon roi ; il m'a fait une grâce bien singulière, il a déclaré ma terre de Ferney, qui est sur la lisière de France, indépendante et libre. Elle l'avait été autrefois, mais de si beaux privilèges étaient perdus. Je dois même à M. le comte de Choiseul cette faveur dont M. le duc de Choiseul m'a fait honorer par le roi. Jugez quel est mon attachement pour ces deux ministres, et à quel point je suis bon Français, quoique moitié Genevois et moitié Suisse. Soyez bien sûre que je ne suis pas moins Autrichien. Je pousse mon zèle jusqu'à être Russe, car je fais imprimer à présent l'histoire de Pierre Ier. Ce n'est pas assez d'être Autrichien, Russe et Français, je suis surtout Oldenbourgeois et je m'intéresse plus que jamais à votre procès.

Je me garderai bien d'oser écrire à cet illustre avocat plein de génie dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai que j'écris quelquefois à l'adverse partie, mais ce n'est ni sans raison ni sans permission expresse de la part des intéressés. Voilà ce que vous pouvez assurer, madame, au généreux Triangle. Je lève les mains au ciel pour lui depuis cinq ans. Je ne me connais point en affaires, mais s'il ne s'agissait que de la production de certaines pièces, je pourrais me féliciter de n'avoir pas nui à la cause. Vous connaissez mes sentiments, vous savez tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire sur votre procès. Il s'est passé depuis des choses uniques, et qui certainement vous plairaient autant qu'elles vous surprendraient. Je ne suis point, madame, comme ce M. de Larrey[2] qui ne voulait pas que vous eussiez votre terre

1. Ambassadeur de France à Vienne.

2. Thomas-Isaac de Larrey, grand sénéchal du comté de Kniphausen. Il fut ambassadeur des Provinces-Unies auprès de la cour de Versailles. Auteur de plusieurs ouvrages historiques.

de Kniphausen, et qui vous trahissait pour M. de Bentheim [1]. En un mot, votre avocat doit être très content de moi.

M'est-il permis de présenter ici mes très humbles respects au grand homme dont vous faites de si justes éloges? Je le crois dans une grande crise au moment que j'ai l'honneur de vous écrire. Je ne serais point étonné d'apprendre bientôt qu'il y a eu une bataille près de Francfort-sur-l'Oder.

La nièce saucée dans les ruisseaux de Francfort-sur-le-Mein vous est toujours tendrement attachée ; l'oncle dont les sentiments ne changent jamais, et à qui vous accordez de la mémoire, est à vos pieds pour toute sa vie, et vous prie de brûler sa lettre.

XVIII

Aux Délices, 23 novembre [1759?]

J'ai bien mal aux yeux, madame. Ils ont eu cependant le bonheur de lire la lettre dont vous m'honorez du 5 novembre. Venons vite à l'article qui paraît vous intéresser le plus : c'est M. le comte de Kaunitz en hermite[2]. Je ne le reconnais point du tout dans un habit de moine; mais je l'aurais deviné au temple de l'immortalité, quand même vous ne m'auriez pas mis le doigt dessus. Voyez si vous voulez cette antienne sur le frontispice de son église :

Temple de l'immortalité,
Vous êtes donc un hermitage !
Loin de la foule, une main sage
L'élève avec solidité.
Par Thérèse il est habité ;
Rien n'est plus juste : elle a conduit l'ouvrage.

Ces vers ne sont pas trop bons, mais tout le monde y est à sa place.

1. Peut-être pour « Bentinck ».

2. Allusion à quelque allégorie en l'honneur de Kaunitz et de Marie-Thérèse. — Voir les lettres suivantes.

Je vous prie, madame, de ne me pas oublier auprès de monseigneur le prince de Wurtemberg, qui m'oublie et à qui je serai toujours attaché; je le tiens un de vos plus dignes hermites, car assurément il ne pense point comme la foule du vulgaire.

Je ne peux envoyer encore rien de l'histoire de Pierre-le-Grand; j'y travaille tous les jours; il est très difficile de dire la vérité, et de la bien dire.

Il n'y a point encore d'édition in-quarto; tout traîne en longueur comme la guerre; il n'y a que notre ruine (à nous autres Français) qui aille le grand galop, mais tout se réparera par notre régime.

Je suis enchanté que vous soyez enchantée de notre digne ambassadeur et de madame l'ambassadrice : je ne suis point assez heureux pour connaître madame, mais j'ai fort l'honneur de connaître monsieur; ajoutez, s'il vous plaît, à tout ce que vous me dites de lui, que c'est un des plus vertueux hommes de l'Europe; il semble que M. de Kaunitz l'ait fait venir exprès pour lui.

Vous ne me parlez pas beaucoup, madame, de votre grand procès de Kniphausen : mais vous pouvez toujours assurer M. du Triangle, cet habile avocat, cet homme éloquent, que la cause m'est bien chère; j'ai même envoyé des pièces de la main de M. de Larrey, notre ennemi, qui ont fait une grande impression sur l'esprit d'un des juges; il faudra bien qu'on rende Kniphausen, malgré la chicane. Je prends la liberté, madame, de m'intéresser à vos affaires comme vous-même. Pardonnez-moi si je dicte cette lettre : quand je ne serai plus aveugle, j'aurai l'honneur de vous écrire de ma main combien l'oncle et la nièce saucée dans le ruisseau de Francfort vous respectent, vous regrettent et vous aiment.

XIX

4 décembre [1759 ?]

Je vois, madame, par votre charmante lettre, que votre auguste impératrice est dans le temple du bonheur comme

dans celui de l'immortalité. Qui a bâti l'un mérite bien d'habiter l'autre.

Vous devez avoir reçu ma réponse à la première lettre dans laquelle vous me parliez de ce temple que vous orniez de tous les charmes de votre esprit. Vous ne me faites l'honneur de m'écrire que quand vous avez des succès à mander. Vos lettres sont pour moi des postillons sonnant du cor. Vous devriez mettre des feuilles de laurier dans le paquet comme les anciens Romains.

J'ai partagé votre joie et votre enthousiasme: je vous supplie, madame, de peindre de vos belles couleurs à M. le comte de Kaunitz et à M. le comte de Choiseul tous les sentiments que vous m'avez fait éprouver.

Voici un temps heureux pour vous, madame. On dit que votre procès est en très bon train et je juge, par tout ce que vous voulez bien dire de vos affaires, que la terre de Kniphausen vous reviendra, grâce aux soins infatigables de cet admirable M. du Triangle, qui prend si bien le parti des dames à qui on fait des injustices. J'en reviens toujours là.

Je ne serai point content que votre adverse partie ne soit condamnée aux dépens et à l'amende au moins; ne tient-il donc qu'à ruiner deux ou trois familles? et en sera-t-il quitte après cela pour garder la moitié de votre bien? Espérez en votre avocat de Bruxelles. Comptez sur lui, madame. Il a affaire à un perfide chicaneur, mais personne ne sait mieux faire valoir les lois que votre avocat, personne ne met les affaires dans un plus beau jour. Et, d'ailleurs, il a la première des qualités que Cicéron recommandait à un orateur, la probité. J'espère tout de lui. On dit que les procès sont longs en Allemagne, mais le Conseil Aulique et Dieu sont justes.

Dites-moi, je vous en prie, madame, si vous êtes satisfaite de votre destinée, si les dépenses de vos voyages ne vous ont point épuisée. Tout m'intéresse de vous. Je voudrais savoir jusqu'aux moindres particularités de votre vie. Je suis à vos ordres jusqu'à la fin de la mienne.

XX

Aux Délices, 22 décembre [1759].

Vous ne sauriez croire, madame, combien je vous ai d'obligation de vouloir bien me donner des nouvelles de votre procès. Chaque petit incident que vous gagnez est pour moi un petit triomphe, mais la justice divine et la justice humaine sont bien lentes; votre avocat a beau être un génie supérieur, il a beau tourner votre affaire de tous les sens, je serai toujours inquiet et affligé jusqu'au jugement définitif. Il y a quelque temps que je m'avisai de donner une petite fête dans mon hermitage. C'était une tragédie nouvelle, c'était une illumination, c'était un feu d'artifice ; mais le jour que j'apprendrai le gain de votre cause, je vous avertis que je me ruine en fusées volantes, et que j'ouvre le bal. Les illuminations seront toutes en triangle. Vous me direz, madame, qu'il n'appartient pas à un Français de faire des feux de joie. Je le sais bien. Nous sommes pauvres et humiliés, mais que ne fait-on pas pour les personnes qu'on ose aimer? Nous vous sommes inutilement attachés ma nièce et moi, nous ne pouvons vous être bons à rien. C'est bien le moins que nous fassions éclater nos sentiments quand nos justes souhaits seront accomplis. Mais le seront-ils, madame? Daignez nous donner des espérances sur tout ce qui vous touche. Je suis si occupé de vos affaires que je ne vous parle point des affaires publiques. J'ignore à quoi aboutissent les propositions du roi d'Angleterre. J'ignore s'il est vrai que M. le maréchal de Daun ait donné bataille au roi de Prusse le 6 de ce mois comme on le dit. Nous en serons instruits dans deux jours. Nous avons ici un neveu de M. de Soltikof[1] qui n'a jamais de nouvelles de son oncle. Mais les Genevois sont le peuple de la terre qui a le plus de correspondances, et qui est le mieux instruit de ce qui se passe en Europe; nous avons su toutes les nouvelles d'Allemagne quatre jours avant la cour de France. Pour moi, madame, je regarde en philosophe tous ces grands événements, et pourvu que votre admirable avocat réussisse pleinement

1. Commandant en chef de l'armée russe.

dans la cause qu'il a entreprise et qu'il soutient avec tant de sagacité, je suis content.

Comptez, madame, sur mon zèle, sur mon respect et sur mon attachement inviolable.

XXI

Aux Délices, 7 janvier 1760.

Vous mettez, madame, des feuilles de rose dans votre dernière lettre, mais je vous avoue que j'aime encore mieux celles où vous mettiez des feuilles de laurier. Je crus d'abord en voyant votre écriture que c'était une victoire, et la dame saucée dans les ruisseaux de Francfort et volée par les Freitag et par les Smith tressaillit d'aise. Il est vrai que nous trouvâmes dans votre charmante lettre tout ce qui peut consoler de ne vous pas voir entièrement victorieuse. Vous prodiguez les grâces, si vous ne prodiguez pas les bonnes nouvelles.

Je suis bien honteux de ne m'être pas vanté à vous d'être connu de madame l'ambassadrice de France, mais vous m'avouerez que ce n'est pas avoir eu l'honneur de la voir, que d'avoir été honoré d'un de ses regards dans la foule. Il faut la voir comme vous la voyez, madame, très souvent, et connaître son caractère dont vous êtes si enthousiasmée avec raison.

C'est un bonheur dont j'ai joui autrefois auprès de M. l'ambassadeur, et le souvenir m'en est bien cher.

Quant à votre grand procès, je crois que je mangerais de caresses M. du Triangle si cette familiarité française était compatible avec le décorum germanico-impérial. Mais que ce digne protecteur de l'équité et du droit naturel vous fasse donc rendre toutes vos terres usurpées, qu'il échauffe donc le zèle de vos amis, qu'il les rende aussi constants, aussi inébranlables que vous et lui. Vous ne pourriez faire qu'un pitoyable arrangement; faudrait-il, après avoir tant dépensé d'argent dans un procès si juste, en abandonner le fruit par un compromis qui ne vous vaudrait pas la dixième partie de ce qui vous en a coûté pour vous faire rendre justice? Cette

justice est lente, je l'avoue, mais à la fin il faudra bien rendre un arrêt définitif en votre faveur, puisque vous avez gagné tant d'accessoires. Vous avez nagé dix lieues en mer. Vous lasserez-vous à la vue du port? Non, sans doute, et je crois que c'est l'avis de votre habile avocat, pour qui j'ai une si grande vénération.

Ah! madame, si j'avais jeunesse et santé, j'irais comme vous voir l'Italie; mais je passerais assurément par Vienne.

Les saucés de Francfort sont à vous pour jamais.

XXII

Aux Délices, 7 juin 1760.

Je suis obligé de dicter, madame, étant assez malade, mais il faudrait que je fusse mort pour ne pas vous remercier de vos bontés. Il n'y avait pas, à la vérité, de feuilles de laurier dans votre lettre, mais elle est pleine d'une bonté à laquelle je dois la plus vive reconnaissance; je vous supplie, madame, d'ajouter à tous vos bons offices celui d'instruire M. de Durazzo de mon état; c'est cet état cruel qui me prive de l'honneur de lui écrire.

Vous allez donc avoir de magnifiques fêtes à Vienne[1]; je me flatte que les décorations du théâtre seront ornées des drapeaux pris sur les ennemis; vous aurez beau avoir une belle musique italienne, elle ne vaudra jamais les cors enroués d'une vingtaine de postillons crottés arrivant aux portes du palais sur des chevaux boiteux: et je ne serais pas fâché que le nouveau marié eût vu partir ces postillons.

Vous êtes bien heureuse, madame, de voir quelquefois le géomètre si admirable en fait de triangles; c'est lui qui est véritablement philosophe, et philosophe aimable: ceux qui font de méchantes actions, et qui disent de grosses injures, ne sont ni géomètres ni philosophes.

Je voudrais, madame, que vous eussiez gagné ce que M. de

1. A l'occasion du mariage de l'archiduc Joseph avec l'infante de Parme, qui fut célébré le 6 octobre 1760.

la Trémouille a perdu ; cela vous aiderait à solliciter votre procès. Savez-vous bien, madame, qu'il ne tiendrait qu'à moi d'avoir un procès à Vienne ? J'ai recouvré tous les papiers qui servent à prouver le vol qu'on nous fit à Francfort, quand cette pauvre madame Denis, avec son passeport du roi de France, fut traînée dans les boues par le nommé Shmith, marchand de Francfort, condamné comme faux monnayeur par une commission impériale et conseiller du roi de Prusse ! Mais ce n'est pas aux vieillards infirmes à se souvenir des monstres et des voleurs ; l'amitié dont vous m'honorez fait tout oublier. Vous savez qu'on a créé l'homme avec deux besaces ; il faut mettre les plaisirs dans la besace de devant, et les chagrins dans celle de derrière.

J'ai, Dieu merci, achevé mes petits châteaux ; j'en jouis paisiblement, et je ne regrette rien au monde que d'être éloigné de vous ; ne m'oubliez pas, madame, auprès de M. l'ambassadeur de France et de madame l'ambassadrice ; vous voyez que vous êtes ma protectrice en tous pays, excepté en Prusse, où les dames sont si fières qu'elles ne protègent personne.

Madame Denis et moi nous sommes à vos pieds.

Recevez mon tendre et profond respect.

XXIII

5 juillet [1760].

Got[1] soit béni, madame, et vous aussi. L'oncle et la nièce se flattent que la victoire de M. de Laudon[2] est complète. Plusieurs lettres parlent de huit mille prisonniers, mais nous nous tenons à vos trois mille, cela est bien honnête. Voilà donc la Silésie ouverte aux armes victorieuses de votre auguste impératrice. Il est à croire que ses victoires amène-

1. Pour *Gott*, Dieu.

2. Laudon avait battu les Prussiens à Landshut. — C'est à lui, dix ans plus tard, comme il accompagnait l'empereur Joseph II, que Frédéric-le-Grand désignait sa place à table : « Mettez-vous ici, monsieur de Laudon ; j'aime beaucoup mieux vous avoir à côté de moi qu'en face. »

ront la paix. Si on y va du même train, elle n'aura plus d'ennemis à la fin de la campagne. Tous ceux qui s'intéressent à sa prospérité et par conséquent au bonheur public espèrent que M. le maréchal de Daun suivra bientôt l'exemple de M. de Laudon, et que les Russes les seconderont.

L'année 1760 sera mémorable à jamais, et le repos de la divine Marie-Thérèse ne sera plus troublé. L'archiduc va se marier sous des auspices bien favorables. Ses myrtes seront couverts de lauriers.

Les affaires publiques ne me font pas oublier, madame, vos affaires particulières. Je suis occupé sans cesse de M. du Triangle et du chicaneur. Ce chicaneur m'a envoyé quelques-uns de ses mémoires, que j'ai mis en bonnes mains, et qui n'ont pas rendu sa cause meilleure. J'espère qu'il perdra son injuste procès, et que M. du Triangle, qui connaît une partie de ses abominables manœuvres, lui fera payer tous les frais d'une affaire si injuste.

Je n'ai point de nouvelles, madame, à vous mander de Paris; vous avez pleuré sans doute la mort de madame la princesse de Zerbst, votre amie[1]. D'ailleurs tout ce qui se passe dans cette capitale des plaisirs est assez triste et assez ridicule. Je ne songe qu'à mes campagnes, à mes moissons, à mes vins; mais beaucoup plus à vous, madame, pour qui j'aurai toute ma vie le plus respectueux et le plus fidèle attachement.

LE SUISSE V.

XXIV

9 *august* [1760].

Quel est celui qui dans la Silésie
Va tout reprendre ayant tout renversé?
C'est un héros qu'un grand homme a placé,
Et tous les deux sont l'objet de l'envie.

Je dois, madame, quoique ancien chambellan du roi de

1. La princesse Jeanne-Élisabeth d'Anhalt-Zerbst (1712-1760), mère de l'impératrice Catherine II de Russie.

Prusse, vous faire mon compliment sur la prise de Glatz, et sur les suites immanquables de cette action de vigueur. Il paraît que M. le comte de Kaunitz se connaît en héros, puisqu'il a choisi M. de Laudon, et en dames, puisqu'il a de l'amitié pour vous. Nous n'avons pas de si bonnes nouvelles de la Saxe et de la Hesse que de la Silésie, mais nous ne craignons rien pour Dresde, attendu que le roi de Prusse n'a pris cette ville, et tout le pays, qu'en dépôt: il n'y est entré que comme ami, aussi n'y a-t-il encore que la moitié de la ville de brûlée.

Je vous remercie infiniment, madame, des lettres et des prédictions de M. le prince de Wurtemberg. Je vous supplie de vouloir bien lui parler de moi dans vos lettres, et de lui dire que je trouve ses raisonnements fort bons, et ses prophéties très consolantes.

Mais c'est trop vous parler des affaires publiques sur lesquelles je n'ai que les idées les plus confuses : vos affaires particulières, madame, me tiennent bien plus au cœur. J'admire les héros et les grands ministres, je plains les peuples, mais je m'intéresse à vous.

J'ai eu des nouvelles de M. de Nerssipu, votre ennemi, et l'ennemi personnel de M. du Triangle; c'est bien, entre nous, madame, le plus méchant homme que je connaisse, l'âme la plus noire et en vérité la plus basse.

Je me suis toujours bien douté que votre avocat, M. du Triangle, ne penserait jamais à s'accommoder avec ce perfide qui a volé les principales pièces du procès, et qui a fait les tours de la chicane la plus odieuse. Je ne serais point étonné qu'il empoisonnât sa partie. C'est le sentiment de M. de Laubard, votre intime ami. Il est bien étonnant et bien triste que cette cruelle affaire qui vous a tant coûté ne soit pas encore finie, mais c'est le sort de tous les procès. C'est un des ingrédients du meilleur des mondes possibles. Votre adverse partie est un monstre, d'accord; un fourbe qui vous a trompée indignement, je vous l'avoue; un menteur qui n'a jamais dit un mot de vérité, quoique les menteurs la disent quelquefois, je ne peux vous le nier; un méchant qui n'a jamais fait une action honnête, quoique les scélérats en fassent; tout cela est vrai; mais qu'importe, madame, la justice en est-elle

moins longue et moins dispendieuse? Vous le ferez condamner, je l'espère, mais vous serez ruinée en frais. On dit que ce vilain chicaneur est gentilhomme ; en ce cas, il faut le dégrader de noblesse. Il n'y a point de vil procureur qui ait fait des tours aussi infâmes que lui.

Je crois que je le hais autant que vous le haïssez.

Si vous avez quelque chose à mander à M. de Laubard sur le compte de ce perfide, il me charge de vous dire qu'il partira dans un mois pour la Hollande et qu'il exécutera vos ordres.

Recevez mes tendres respects.

XXV

Au château de Ferney, par Genève, 22 janvier (1761 ?)

Madame,

Le Suisse malade, le Suisse entouré de neiges, a l'honneur de vous écrire. Pouvez-vous me faire la grâce de me mander si vous avez, à Vienne, un chambellan de l'empereur nommé Pignatelli, comte de Bizache[1]; famille papale, ce qui n'est pas trop respectable pour une comtesse de l'empire huguenote, mais qui le sera beaucoup pour Van Swieten.

Il n'y a pas d'apparence, madame, que dans le temps que toutes les troupes sont à la glace, vous puissiez m'envoyer de sitôt de vos belles feuilles de laurier; mais enfin j'en attends dès que le temps sera un peu plus doux ; il m'en faut absolument, car ce n'est qu'avec des lauriers que vous aurez de bonnes olives; aucune plante ne prospère en France, depuis deux ou trois ans, excepté les chardons. Heureusement nous avons à présent un excellent jardiner, qui s'appelle M. le duc de Choiseul et qui a appris son métier à Vienne[2].

S'il fait aussi froid sur les bords du Danube que sur les

1. Pour Bisaccia, peut-être.

2. On sait qu'avant d'être ministre il avait été, lui aussi, ambassadeur à Vienne.

bords de mon lac, je crains bien que la santé de M. l'ambassadeur de France et de madame l'ambassadrice ne soit altérée : M. le comte de Choiseul n'avait pas, à Paris, un corps tout à fait digne de son âme : je ne sais actuellement comment il est : je vous prie instamment, madame, de me mettre à ses pieds et à ceux de madame la comtesse de Choiseul.

Les triangles, madame, sont une belle figure de géométrie : trois beaux côtés, bien assis par trois bons angles. Celui qui a inventé cette figure était un grand homme.

Je vous suis attaché jusqu'au tombeau avec le plus tendre respect.

XXVI

Au château de Ferney, pays de Gex, en Bourgogne, par Genève,
5 mars 1762.

Il y a environ un an, madame, que je n'ai reçu d'autre lettre de vous que celle dont je suis honoré aujourd'hui, en date du 8 février.

Vous savez combien j'ai toujours plaint votre situation. Ma sensibilité redouble avec vos chagrins. En vérité, madame, il est temps de finir vos malheurs et vos courses. Le bonheur n'est ni dans les hôtelleries d'Allemagne, ni dans les antichambres des empereurs, ni dans les antres enfumés des procureurs et des avocats.

Puissiez-vous retrouver auprès de madame votre mère un peu de ce repos que vous avez perdu ! Si, par hasard, vous étiez aussi mécontente de l'Ost-Frise que vous l'avez été de Berlin, de Vienne et de La Haye, je prendrais la liberté de vous offrir un château assez logeable pour vous et pour tout votre monde. La terre est entièrement libre et ne serait point saisie par le roi de Danemark. Il n'y a guère de terre plus libre en Europe ; elle a un assez beau jardin et vous y auriez toutes les commodités de la vie. Cela vaudrait un peu mieux que Monrion.

Vous seriez d'ailleurs à portée des personnes pour qui vous



vous intéressez, et que vous avez mises à Tubingen. Mais il n'y a pas d'apparence que vous vous sépariez d'une mère aussi respectable et tendre que la vôtre.

Tout ce que je puis vous dire, madame, c'est que je suis entièrement à vos ordres. Madame Denis partage mes sentiments; comptez sur nous comme sur vos vrais amis et agréez mon tendre respect.

V.

Je ne peux écrire de ma main, étant assez malade.

XXVII

Au château de Ferney, par Genève,
10 septembre 1762.

Je ne suis point paresseux, madame, mais je perds les yeux, les oreilles, l'estomac, le sommeil, les jambes; toutes les pièces nécessaires à mon vieux bâtiment s'en vont l'une après l'autre.

Je vous crois dans un vilain climat et dans un vilain château, mais conservez-y votre santé. Je vous aimerais mieux sans doute dans mon voisinage qu'au fond de l'Ost-Frise, dans le château de M. de Tunder ten Thronck[1].

Vous m'avez envoyé une relation un peu romanesque de Pétersbourg; l'auteur ressemble un peu à Don Quichotte qui voyait des chevaliers où il n'y avait que des moulins à vent. Il parle d'un combat livré par la Sémiramis du Nord à son cher mari; et ce combat ne s'est donné que dans l'imagination du nouvelliste. Nous sommes un peu mieux informés dans notre petit coin du monde, où je voudrais vous tenir.

La paix va régner dans l'Europe. Si vous pouvez la faire avec ceux qui vous retiennent vos terres, ce sera un beau chef-d'œuvre. Puissiez-vous perdre moitié comme nous perdons et vous gagnerez encore beaucoup; sinon, croyez-moi,

1. Voir *Candide*.

venez à Tournay[1]; vous êtes faite pour les terres libres, et vous y serez souveraine. Il est d'ailleurs fort agréable de demeurer près d'une grande ville où l'on trouve sous la main tout ce qui est nécessaire pour les agréments et pour la vie.

Je souhaite que vous puissiez vous dégoûter de l'Ost-Frise, que vous aviez envie de rapprocher de Tubingen; que le goût des voyages vous reprenne: vous verrez Ferney bâti, vous ne direz plus qu'il n'y a pas de joli château dans le pays de Gex; vous verrez un très joli théâtre, d'assez bons acteurs, et surtout beaucoup d'envie de vous plaire : agréez mes châteaux en Espagne, et surtout mon tendre respect.

XXVIII

Au château de Ferney, par Genève,
13 décembre 1763.

Vous ne savez pas, madame, que j'ai perdu à peu près les deux yeux. D'ailleurs, vous n'avez point de reproche à me faire. J'ai répondu très exactement aux lettres dont vous m'avez honoré. Il n'est guère possible d'envoyer de gros paquets par la poste, dans le beau climat où vous avez choisi votre demeure; mais si vous voulez, pour vous amuser, des sermons dans le goût de celui du rabbin Akib[2], vous en aurez d'un peu plus longs, qui vous édifieront bien davantage et qui ne vous mettront pas en danger de vous faire juive.

Je ne m'attendais pas qu'on jouât jamais *Alzire* et l'*Orphelin de la Chine* dans le fond de l'Ost-Frise. Nous réussissons plus en Allemagne, nous autres Français, à la comédie qu'à la guerre.

1. La terre de Tournay, voisine de Ferney, et que Voltaire avait acquise en 1759 du président de Brosses.

2. *Le Sermon du rabbin Akib, prononcé à Smyrne le 20 novembre 1761, traduit de l'hébreu*; opuscule satirique de Voltaire, paru en 1761. (Voir lettre à madame de Fontaine, du 1er février 1761 : « Ne montrez le sermon du bon rabbin Akib qu'à d'honnêtes gens dignes d'entendre la parole de Dieu. » — Il paraît que la comtesse de Bentinck était de ce nombre.)

Je vous vois retenue pour longtemps dans le pays où vous êtes : une famille, une mère malade sont des liens qu'on ne peut rompre.

On parle cependant d'un voyage que vous devez faire à Vienne. En ce cas, Marphise et Bradamante n'auront jamais été des héroïnes plus voyageantes que vous.

Vous me parlez des tragédies de M. d'Herchau[1], dont le nom et le mérite ne me sont point inconnus, et vous ne me parlez point de votre grand procès que je connais très bien. Je vous souhaite autant de succès dans vos affaires que les ouvrages et la société de M. d'Herchau peuvent vous donner de satisfaction.

J'ai assez orné le pays où j'ai fixé ma demeure.

M. le prince Louis de Wurtemberg, que vous connaissez, est venu s'établir philosophiquement auprès de Lausanne avec sa femme. Voilà un bel exemple pour vous. Il n'a pas dédaigné comme vous la Suisse; sa maison, qui n'est pas grande, est dans le plus bel aspect et le plus riant. Il y a toujours dans nos cantons une foule d'étrangers qui vont en Italie ou qui en reviennent. C'est le centre de toutes les nouvelles de l'Europe; tous les bons livres nous parviennent en peu de temps; la philosophie se met à la mode; Calvin et le Pape sont estimés tout juste ce qu'ils valent, c'est-à-dire pas grand' chose. Une liberté entière nous assure des jours tranquilles. Croyez-moi, madame, si jamais vous achetez une terre, achetez-la dans notre pays.

Ma nièce répond à la lettre dont vous l'avez honorée. Pour moi, madame, soyez persuadée que je ne cesserai jamais de vous être attaché avec les sentiments les plus respectueux et les plus tendres.

1. Christophe-Frédéric Derschau (1714-1799) avait résidé quelque temps à Paris, où il avait beaucoup fréquenté les cercles académiques. Il prit part aux premières campagnes de Frédéric II, qui l'estimait très haut et le mit à la tête du gouvernement de l'Ost-Frise; il rendit à ce pays de précieux services pendant la guerre de Sept Ans. Homme d'une vaste culture, Derschau était un amateur passionné de livres et de médailles; il avait pris à Paris le goût du théâtre et fit représenter plusieurs tragédies. Il a laissé des poésies qui ont leur place dans l'histoire littéraire de son pays.

XXIX

Au Château de Ferney, par Genève,
19 avril 1768.

J'ai toujours eu l'honneur, madame, de vous répondre très xactement quand vous m'avez fait celui de m'écrire de l'abonioable château que vous habitiez. Vous voilà maintenant à lambourg où vous ne resterez peut-être pas longtemps. Quand ous voudrez habiter un château où il y a des portes et des enêtres — comme dans celui du baron de Tunder ten Thronck — j'en ai un à votre service où vous serez la maîtresse absoue, et, tant que je vivrai, il sera à votre service. J'ai couru omme vous le monde, et je me suis enfin très bien trouvé le m'être fixé. Vous ne trouveriez nulle part une plus belle ue, ni des promenades plus agréables, ni plus de liberté ; et ous auriez de la société quand vous en voudriez. Mais je rains bien que vous ne regardiez mon château comme un hâteau en Espagne.

Vous avez une héroïne par delà Hambourg, en tirant droit ers le nord, qui pourrait bien avoir la préférence sur moi[1]. Elle étonne l'Europe, et ses sujets la bénissent, mais peuttre êtes-vous dégoûtée des Impératrices.

Quand vous n'aurez rien à faire, souvenez-vous d'un ancien mi, qui vous sera attaché avec le plus tendre respect jusqu'au lernier moment de sa vie. Je vous promets que, quand je nourrai (ce qui arrivera bientôt), je vous donnerai la préférence ur tous les curés et sur tous les prédicants du voisinage.

N.-*B.* — Je vous avertis, madame, que le château de Ferney est, pendant l'été, un des plus beaux lieux de la nature. Je vous défie d'avoir sur l'Elbe une aussi jolie maison.

Agréez, encore une fois, mon respect et mes regrets.

1. Catherine II.

XXX

7 mars 1770, à Ferney.

Je vous ai bien reconnue, madame, à vos bienfaisantes bontés. Si vous étiez à la Chine, vous vous empresseriez d'envoyer des secours aux malheureux de l'Europe. J'ai été très malade, il est vrai, je le suis encore, parce que je suis vieux et faible, et que les neiges me tuent.

Je reçois, dans le moment, l'élixir pour l'apoplexie et pour la paralysie dont, Dieu merci, je ne suis point attaqué; mais j'en ferai prendre, en votre nom, au premier apoplectique à grosse tête et à gros ventre que je rencontrerai dans mon chemin. Ces gouttes me paraissent bien propres pour un avoyer de Berne ou pour quelque ministre de la parole de Dieu. J'ai pris pour mon médecin une chèvre; mais si jamais j'ai quelque indigestion, je vous promets d'avaler des gouttes de votre chimiste à votre intention.

Je vous assure, madame, que je vous ai autant d'obligation que si j'avais déjà avalé vos six bouteilles. J'en essaierai quand j'aurai fini mon lait. J'en mettrai trois ou quatre gouttes dans du potage. Madame Denis, qui a soin de ma triste vieillesse, se joint à moi pour vous remercier. Il y a quinze ans que nous habitons la même retraite dans un pays où nous avons eu le bonheur de vous voir. Nous regrettons ces jours qui ne reviendront plus. Nous vous souhaitons toutes les prospérités que vous méritez. Mon cœur sera toujours pénétré pour vous du respect le plus sincère et de la plus inviolable reconnaissance.

XXXI

30 juillet 1774, à Ferney.

Vous voulez donc me ressusciter, madame, en daignant vous souvenir de moi? Vous datez vos bontés de Hambourg;

je vous croyais dans quelqu'une de vos terres, et je ne pensais pas que vous prissiez un si grand intérêt à la cour de France. Tous mes souhaits sont que vous soyez heureuse chez vous.

Je respecte tous les rois, et j'achève ma vie loin d'eux avec assez de tranquillité. J'ai fondé à Ferney une espèce de petite ville où il y a des maisons très agréables. C'est là où je regrette les jours où je vous ai fait ma cour. J'y ai établi une assez grande quantité de fabriques d'horlogerie, et Ferney est devenu une ville de commerce. Quand vous voudrez faire des présents de montres à répétition, ornées de diamants, à quelqu'une de vos principales sujettes, vous n'avez qu'à vous adresser à nous : vous serez très bien servie.

Tout ce que je sais du royaume de France, c'est que le gouvernement a fait paver le trou que j'habite, moitié ville, moitié village. — Votre carrosse y roulera comme à Hambourg, si jamais vous daignez faire un tour en Suisse.

Genève est actuellement plus riche que Hambourg : elle s'est fait six millions de rentes sur la France, tant nous sommes prudents et économes. Aussi c'est une chose surprenante que le nombre de belles maisons qu'on bâtit à la campagne sur le territoire de Genève. Nous y avons la comédie et l'opéra tout l'été. Voyez si vous voulez que nous vous retenions une loge.

Si vous revenez nous voir, ayez la bonté de vous dépêcher, car j'ai quatre-vingts ans. Je ne peux faire le voyage de Hambourg et je n'ai pas le temps d'attendre.

Madame Denis et moi nous sommes à vos ordres.

Le vieux malade de Ferney,

V.

XXXII

A Ferney, 6 novembre 1777 [1].

Deux cents lieues de distance, madame, et mon âge de quatre-vingt-quatre ans n'ont point affaibli les sentiments qui m'attachent à vous.

1. On sait que Voltaire est mort le 30 mai 1778.



Que puis-je mander du pied du mont Jura et des grandes Alpes aux bords de l'Elbe? Il ne nous reste qu'un inutile souvenir de nous être connus par hasard, et de nous être séparés de même. C'est l'histoire de toutes les sociétés et de tout ce qui se passe dans ce monde.

Comme vous êtes beaucoup plus jeune que moi et beaucoup plus heureusement née, vous résisterez encore longtemps au dégoût et à l'ennui de la vie.

Madame Denis vous est toujours très attachée malgré l'éloignement ; elle a été très longtemps attaquée d'une maladie qu'on croyait mortelle. Toutes le sont à la longue : mes souffrances continuelles ne seront terminées qu'à la mort ; il ne faut regarder ce moment que comme la fin de nos misères. On souhaiterait cette fin avec ardeur si on n'était pas retenu par cet instinct puissant qui nous attache presque tous à la vie malgré nous.

Suivez votre instinct, madame ; vivez le plus longtemps que vous pourrez. Si j'avais eu de la santé, j'aurais fait le voyage de Hambourg et de Pétersbourg, mais je suis obligé de languir dans ma retraite ; j'y suis consolé par le souvenir dont vous m'honorez, et j'y conserve l'attachement respectueux que j'aurai pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie.

VOLTAIRE

VERS LE PÔLE

NANSEN ET ANDRÉE

I

LES EXPLORATIONS AVANT NANSEN

Les découvertes qui viennent de jour en jour ajouter à nos connaissances des régions polaires tendent à restreindre le champ des investigations et à modifier la nature et le but même de ces entreprises, mais il s'en faut que les explorations arctiques aient perdu de leur intérêt pour la géographie et pour la science.

Les premiers découvreurs ne se souciaient naturellement ni de géographie ni de science. Ce fut le désir d'acquérir de nouvelles terres qui conduisit les Norvégiens du XIe et du XIIe siècles à la découverte de l'Islande, du Groenland, et de la côte de l'Amérique qu'ils appelèrent Vinland. Plus tard, la recherche d'un passage plus direct aux Indes et à l'Extrême Orient inspira les voyages d'exploration, qui, à partir du XVIe siècle, furent entrepris dans les mers hyperboréennes.

Aujourd'hui, ce passage est connu ; il a été découvert au moment même où le percement du canal de Suez lui enlevait tout intérêt au point de vue des communications terrestres



Le voyage de Nordenskiöld, qui, avec la *Vega*, en 1878-1879, se rendit de l'Atlantique au Pacifique à travers les mers polaires, en longeant la côte septentrionale de l'Europe et de l'Asie, du cap Nord au détroit de Behring, ne fut pas moins un fait d'une haute importance. Il effectua le fameux *passage nord-est* recherché par tous les navigateurs polaires des siècles passés, dont le vénitien Sébastien Cabot avait eu l'intuition dès le commencement du XVIe siècle et que l'Anglais Willoughby a le premier tenté d'accomplir en 1653. Il ouvrit ainsi à nos connaissances toute une région du bassin arctique jusque-là à peu près hypothétique.

Avant Nordenskiöld, Mac-Clure avait navigué, durant une exploration de quatre ans, du détroit de Behring à la baie de Baffin, le long de la côte du continent américain. Il avait découvert le passage *nord-ouest*.

Grâce à ces faits, qui complétaient et résumaient en quelque sorte les travaux antérieurs — les explorations des Hudson, des Davis et des Franklin, des Kane et des Hayes sur la côte d'Amérique, celles des Scandinaves en Islande, au Groenland et au Spitzberg; des Russes en Sibérie et à la Nouvelle-Zemble, des Anglais un peu partout — le bassin de la mer polaire, du moins quant à la conformation des côtes qui en fait le pourtour, fut bientôt parfaitement connu.

Mais il restait le centre, l'intérieur de ces mers, toute cette partie comprise entre le 80e parallèle et le pôle. Là, l'obscurité était encore complète. C'était, sur nos cartes, l'uniforme espace blanc désignant les régions absolument inconnues.

*
* *

Ce fut sur ce point que se concentra dès lors l'attention et que furent dirigés tous les efforts des explorateurs. Il ne pouvait plus être question ni d'acquisitions territoriales ni de nouvelles voies à ouvrir au commerce; mais le désir de servir la science et de reculer les bornes de l'inconnu suffit comme aiguillon au zèle des plus hardis et des plus entreprenants. Il se rattache à cette question du pôle tout un ensemble de problèmes de physique, de météorologie, autant que de simple géographie, qui intéressent la science au plus haut point et dont la

solution peut avoir des conséquences pratiques d'une application plus générale qu'on ne le croirait communément.

Aussi, loin de décroître, les voyages d'explorations se généralisèrent et se vulgarisèrent, et les initiatives particulières se substituèrent à celles des États. Tout le monde pouvait profiter des expériences acquises, des chemins déjà parcourus et des perfectionnements apportés dans les moyens à la disposition des explorateurs.

***

La borne mystérieuse, où s'arrêtaient nos connaissances, fut bientôt dépassée; on pénétra dans le cercle magique du 80ᵉ parallèle, au dedans duquel la légende voulait qu'il existât une mer ouverte, libre de glace, entourant le pôle.

Déjà, en 1827, le navigateur anglais Parry, parti, en traîneaux attelés de chiens esquimaux, du Spitzberg, où il fut contraint d'hiverner son navire ayant été pris par les glaces, atteignit la hauteur de 82° 45'. Il ne trouva ni mer ouverte ni nouvelles terres. La plaine ininterrompue des banquises agglomérées s'étendait à perte de vue vers le pôle. Mais il avait constaté que toute cette nappe heurtée de glaces amoncelées s'avançait d'un mouvement lent et uniforme vers le sud et tendait à l'éloigner du pôle qu'il cherchait à atteindre en la parcourant péniblement, traîné par ses chiens.

En 1875, Nares, à la tête d'une expédition préparée à grands frais avec tous les soins imaginables en Angleterre, remonta le détroit de Smith et alla hiverner entre le Groenland et l'Ellesmereland, à la hauteur du 80ᵉ parallèle. Pendant qu'il relevait ces côtes inconnues, le second de son bord, Markham, partit en traîneau pour atteindre le pôle. Il arriva jusqu'au 83° 20'.

Plus tard, un membre de l'expédition Greely, qui passa deux hivers, 1882-84, sur les côtes nord-ouest du Groenland, le lieutenant Lockwood, arriva en traîneau jusqu'au 83° 24'. Il dépassait ainsi ses concurrents de 0° 4', c'est-à-dire qu'il s'était rapproché de quelques kilomètres de plus qu'eux du point mystérieux où aboutit l'axe de la terre.

C'était l'extrême limite atteinte jusqu'ici. Lockwood tenait encore le *record*, pour employer le terme du sport.

Comme Parry et Markham, Lockwood avait constaté le mouvement des glaces vers le sud, et estima que les courants qui les entraînaient devaient venir des environs du pôle et se diriger vers la côte du Groenland.

*
* *

Cependant, de l'autre côté du pôle, la *Jeannette*, en 1879, le *Tegethof*, en 1872, avaient fait une expérience tout opposée.

L'expédition austro-hongroise sur le *Tegethof* avait été arrêtée non loin de la côte de la Nouvelle-Zemble, prise par les glaces à la hauteur du 75e degré de latitude Nord. Elle resta bloquée deux ans. Elle se trouva en 1874 à la hauteur du 80e parallèle. Le navire était remonté de 5 degrés vers le pôle, entraîné par le mouvement de la banquise qui le bloquait. Devant lui se dressait un immense promontoire de roches basaltiques, terre absolument inconnue, d'un aspect effrayant de désolation : des montagnes hautes de 600 à 1600 mètres, alternant avec des glaciers gigantesques. Les officiers du *Tegethof*, qui en dressèrent la carte sommaire, l'appelèrent Terre de François-Joseph, du nom de leur souverain.

Quelle était l'étendue de cette terre? Dans quelle direction s'étendait-elle? On l'ignora longtemps. Elle fut visitée, en 1881-1882, par Leigh Smith, qui parcourut une partie de la côte, reconnut quelques îles dans les environs et y perdit son navire; puis, en 1894, par Jackson, qui y transporta une maison en bois et s'y établit dans l'intention de l'explorer.

En septembre 1894, il écrivait :

« Je suis remonté jusqu'au 81° 20′ la côte nord-ouest de Franz-Josefsland. Nous avons dû modifier les cartes et les descriptions existantes sur bien des points. Nous avons trouvé des îles là où on supposait que la terre était continue. Le détroit de Markham et la terre au nord diffèrent aussi des relevés de Payer, et la Terre Zicky, qui limite le détroit de Markham, est absolument différente des suppositions de l'expédition austro-hongroise. Ceci s'explique par le fait que la haute montagne qui la domine n'est visible de loin que par un ciel tout à fait clair. »

Et après deux ans de séjour et de travaux sur cette terre, il écrivait cet été :

« J'ai, durant cette année, exploré toute la partie occidentale de Franz-Josefsland, dont j'ai dressé la carte... Nous avons découvert une étendue de terre vers le nord, un promontoire d'une grande altitude couvert de glacières et de neige, que j'ai appelé « Cape Mary Hamsworth », et un autre, situé au fond de la magnifique « baie de Cambridge », auquel j'ai donné le nom de « Frithiof Nansen ».

Jackson poursuit là un travail cartographique d'un grand intérêt. Il est à la tête d'une expédition composée de plusieurs personnes, sportsmen et amateurs, qui ont pour ainsi dire élu domicile sur la Terre François-Joseph et l'explorent en tous sens. C'est là que Nansen vient de se rencontrer avec lui en revenant des régions polaires, après son remarquable voyage de trois ans sur les glaces, dont nous allons parler tout à l'heure.

***

L'expédition de la *Jeannette*, organisée en 1879 aux frais du riche propriétaire du *New York Herald*, M. Gordon Bennett, et conduite par un explorateur expérimenté d'origine française, W. de Long, est arrivée par le détroit de Behring jusqu'à la Terre Wrangel. Au nord de cette île, le navire fut pris par les glaces, le 4 septembre 1879. Lorsque les glaces lâchèrent prise, le 13 juin 1881, la *Jeannette* se trouvait à la hauteur des îles de la Nouvelle-Sibérie par 77° 15′ de latitude Nord, et 154° 59′ de longitude Est de Greenwich. Comme le *Tegethof*, elle avait parcouru cette distance d'environ soixante milles marins, immobilisée dans les glaces et dérivant avec elles; elle s'était rapprochée du pôle de 7 à 8 degrés.

Mais la pression des glaces contre les flancs du navire bloqué dans la banquise pendant ces vingt et un mois de son voyage avait broyé la coque, et, dès que le navire reprit l'eau, il coula à pic. L'équipage se sauva dans les embarcations. Il se trouvait dans des régions absolument inconnues des cartes. De Long releva en passant plusieurs îles nouvelles, dont la plus importante reçut le nom d'île Bennett, en l'honneur de celui qui avait défrayé l'expédition, qui se terminait là d'une

façon si malheureuse juste au moment où elle entrait dans la région des nouvelles découvertes.

Malgré tout l'intérêt qu'elle offrait, de Long dut se hâter de s'en éloigner pour gagner avec ses hommes la côte de la Sibérie dans leurs frêles embarcations. Ils parvinrent à les atteindre, mais lorsqu'il fallut traverser à pied les vastes déserts de neige pour arriver aux régions habitées, leurs forces les trahirent.

On sait de quelle façon ils périrent presque tous de faim, de froid et d'épuisement.

*
* *

L'expédition Greely, envoyée en 1882 à la recherche de la *Jeannette*, eut un sort non moins tragique ; elle coûta la vie à presque tous ses membres, Greely avec deux de ses hommes étant seuls parvenus à se sauver. Mais elle faisait des découvertes importantes, relevait toute une côte inconnue au nord de la Terre de Grinnell et parvenait, grâce à la pointe poussée par Lockwood en traîneau, plus près du pôle qu'aucune de ses devancières.

L'expédition suédoise partie en 1892 sous Björling et Calstenius, qui avait aussi choisi la Terre de Grinnell comme champ de ses opérations, espérant parvenir de là au pôle en traîneau, sur les traces de Lockwood, a également péri, sans qu'on reçût même de ses nouvelles. Les personnes envoyées à sa recherche par la Société géographique de Suède ne purent retrouver ses traces, et durent conclure que le *Riple*, le navire affrété par les explorateurs suédois pour les conduire au détroit de Smith, a sombré corps et bien avant d'atteindre sa destination.

*
* *

Tels sont, en résumé, les résultats acquis jusqu'ici dans cette lutte, poursuivie avec acharnement depuis tantôt quatre siècles, pour arriver à connaître ce coin caché du globe terrestre, pour arracher au redoutable Sphinx du pôle le secret de sa troublante énigme.

Si ces résultats étaient brillants en ce qui concerne la navi-

gation à travers le bassin de la mer arctique et le relevé des côtes, ils demeuraient médiocres quant aux tentatives de pénétrer dans l'intérieur du cercle polaire et d'atteindre le pôle. Ils semblaient surtout conduire à la conclusion que les moyens employés jusqu'ici étaient insuffisants, qu'il fallait chercher des procédés nouveaux. Nares le disait déjà au retour de son second voyage en 1876 :

« Je suis désormais disposé à me rallier à l'opinion de ceux qui pensent qu'il sera impossible d'atteindre le pôle par la voie maritime ».

D'un autre côté, l'amirauté des États-Unis publiait dernièrement à Washington une carte des régions polaires et des cent soixante expéditions qui ont été organisées depuis la disparition de celle du capitaine Franklin. Combien il restait encore à faire, malgré les travaux de ces cent soixante expéditions et les sacrifices de toute sorte qu'elles avaient coûté ?

Loin de conduire à l'abandon de ces tentatives, le souvenir des sacrifices déjà faits provoqua de nouveaux efforts, surtout dans les pays scandinaves, qui se croient désignés par la nature elle-même pour former l'avant-garde dans cette conquête du pôle. Toute la question se résumait en celle de la découverte de nouveaux moyens pour parvenir au pôle, ceux qui avaient été essayés jusqu'ici devant être abandonnés.

De cette préoccupation naquirent les projets Nansen et Andrée, qui se proposèrent, l'un de se laisser charrier vers le pôle par les glaces mêmes qui l'entourent et le défendent, l'autre de l'atteindre en ballon.

II

LE PROJET DE NANSEN

Le point de départ de l'idée de Nansen — idée qui forma la base de son projet et dont il vient de prouver le bien fondé d'une façon éclatante — fut, comme on sait, la découverte au Groenland, en 1884, de certains débris de la *Jeannette*. Cette découverte fut pour lui une révélation.

On se rappelle comment avait péri la *Jeannette*, au nord des îles de la Nouvelle-Sibérie, après avoir parcouru pendant les vingt et un mois qu'elle resta bloquée dans les glaces, la distance énorme qui sépare ces îles de la Terre de Wrangel. Le navire commandé par de Long avait sombré tout près de l'île Bennett le 13 septembre 1881. Trois ans plus tard, un registre et d'autres documents qui avaient appartenu à la *Jeannette* et portaient la signature de de Long, des vêtements et des ustensiles marqués du chiffre de marins faisant partie de son équipage furent rejetés par les vagues sur la côte méridionale du Groenland. Le gouverneur danois de l'île, Lutzen, les avait recueillis et catalogués au musée de Copenhague.

Étant donné que ces débris étaient authentiques, — et l'enquête scrupuleuse entreprise par Nansen le prouva abondamment, — ils avaient traversé la mer polaire dans toute sa largeur, charriés de l'île Bennett au sud du Groenland, ce qui fait une distance, en ligne directe, de 700 milles marins, sur les glaces polaires, poussés par les vents ou entraînés par des courants.

Nansen rapprochait ce fait des autres déjà connus : la *Jeannette* dérivant avec la banquise de la Terre de Wrangel à l'île Bennett; le *Tegethof* porté de la Nouvelle-Zemble à la Terre de Francois-Joseph, tandis que, de l'autre côté du pôle, Markham et Lockwood avaient constaté que les glaces les éloignaient du pôle. Nansen arriva donc à la conclusion que les courants qui entrent dans la mer Arctique par le détroit de Behring, comme ceux qui se forment sur la côte de la Sibérie, se dirigent vers le centre du cercle polaire, passent le pôle, et affluent de l'autre côté vers la côte du Groenland, où ils forment le grand courant connu qui descend la côte orientale de l'île.

*
* *

Il se mit à étudier la question avec soin. Il trouva de nombreux indices qui venaient à l'appui de sa théorie. Ainsi, le Groenland étant absolument dépourvu d'arbres, le bois dont se servent les habitants esquimaux pour la construction de leurs pirogues, la confection d'instruments de pêche et de ménage, de pieux pour l'appui de leurs tentes, est ramassé par eux sur

le rivage, où il est rejeté par la mer. D'où vient-il? En l'examinant, Nansen trouva que ce bois est du sapin pareil à celui des forêts de l'Alaska, du mélèze d'une espèce qui ne croît qu'en Sibérie.

Il remarqua que les glaciers flottants qui descendent le courant sur la côte du Groenland sont couverts par endroits d'une sorte de limon jaunâtre. Il prit des échantillons de ce limon qu'il soumit au géologue Torneborn, de Stockholm. Torneborn trouva à l'analyse qu'il était formé surtout d'une flore microscopique : la *diatomée*. Il appela donc à son secours le professeur Clève, d'Upsal, qui a fait des diatomées une étude spéciale :

— Ce sont des diatomées marines, répondit celui-ci après examen, mêlées de quelques variétés d'eau douce. Je n'en ai pas trouvé de semblables parmi plus d'un millier d'échantillons que j'ai étudiés, sauf dans un seul cas : un échantillon que m'a rapporté le Dr Kiellmann, de l'expédition de la *Véga*, recueilli par lui au cap Wacaréma, près du détroit de Behring. Reste à expliquer, ajoutait innocemment le célèbre botaniste, comment une flore diatomée recueillie au détroit de Behring et une autre provenant de la côte du Groenland, peuvent se ressembler à tel point.

— Parbleu! répondait triomphalement Nansen, elles ont toutes deux la même origine, seulement la mienne avait passé par le pôle.

Il trouvait partout des nouvelles présomptions en faveur de sa thèse ; elles lui étaient données soit par l'épaisseur et la condition des glaces des deux côtés du pôle, jeunes du côté de la Sibérie où elles naissent dans le centre des grands froids, vieilles, ayant une formation de plusieurs années, lors qu'elles débouchent au Spitzberg ; soit par les pierres ponces rejetées anciennement sur la côte de la Norvège et provenant des volcans du Pacifique. Et il concluait :

— Ces pierres ponces du Pacifique ces diatomées, de l'Alaska, comme le bois des Esquimaux et les débris de la *Jeannette*, ont traversé la mer Arctique sur les glaciers, emportés à leur tour par les courants qui poussaient, d'un côté, la *Jeannette* et le *Tegethof* vers le pôle et empêchaient, de l'autre, Parry, Markham et Lockwood de l'atteindre.

Or, s'est dit finalement Nansen, si j'allais me placer dans les mêmes conditions, je ferais forcément la même traversée. Pourvu que j'aie un navire suffisamment solide pour résister à la pression des glaces, et assez de provisions pour ne pas avoir à me préoccuper du temps qui s'écoulera, j'irai prendre poste aux îles de la Nouvelle-Sibérie, m'y laisserai bloquer par les glaces, et solidement campé sur la banquise, je la suivrai dans sa lente progression à travers le cercle polaire, reprenant la mer dès que la débâcle se fera dans les eaux du Groenland. Les débris de la *Jeannette* ont mis trois ans pour faire ce parcours. J'en mettrai autant, plus s'il le faut, que m'importe! Je serai, dans les meilleures conditions pour explorer toute la région, en dresser la carte, accumuler les observations, faire des études de toute sorte, enfin pour atteindre le pôle. J'aurai des traîneaux, des chiens, mes patins de neige et des tentes, pour camper dehors, j'entreprendrai des excursions de tous côtés, revenant toujours à mon navire, qui, bloqué dans les glaces, fera lentement son chemin vers les eaux libres.

***

Tel était le projet que Nansen soumettait à la Société géographique de Norvège au mois de février 1890.

Il fut très favorablement accueilli. La hardiesse de l'entreprise, le soin avec lequel tous les détails en avaient été étudiés, les difficultés prévues et combattues, plurent à l'esprit à la fois pratique et aventureux des Norvégiens. C'était, dans sa forme moderne, une aventure de Viking qui éveillait un écho dans l'âme scandinave et flattait le génie national.

Nansen estimait les frais de son expédition, y compris l'achat du navire, spécialement construit pour ce but, et équipé pour une campagne de cinq ans, à 300 000 couronnes (426 000 francs). Le Storthing s'empressa de voter une subvention de 200 000 couronnes; le reste fut couvert par des dons particuliers; le roi ouvrait la liste avec un don de 20 000 couronnes. Mais ce devis se trouva être insuffisant. Quand tout fut prêt, les frais s'étaient élevés à 440 300 couronnes. Le Storthing vota une affectation supplémentaire pour payer l'excédent.

Le *Fram* (En avant), ainsi que Nansen baptisait son navire, fut construit sous sa direction sur les chantiers de Collin Archer, à Laurvig. C'est un vapeur à trois mâts, gréé en schooner, avec douze voiles et une machine auxiliaire, qui lui donne une vitesse de six nœuds. Il a 39 mètres de long sur 11 de large avec $3^{m},75$ de tirant d'eau et un déplacement, sous pleine charge, de 530 tonneaux.

Il fallait un navire petit, court et puissant, facile à manœuvrer au milieu des glaciers flottants et offrant la plus grande force de résistance possible à la pression des glaces qui s'amoncelleraient sur ses flancs lorsqu'il serait bloqué. La solidité de la coque et l'exiguïté de la surface offerte à cette pression étaient les premières conditions requises. Aussi les flancs du navire sont-ils fortement inclinés vers la quille, de façon que les glaces, en se resserrant contre lui puissent le soulever en le faisant glisser hors de leur prise. Son équipage de douze homme était composé d'engagés volontaires ayant tous fait leurs preuves dans les explorations polaires, la plupart des jeunes gens de famille et plusieurs, tels que le capitaine Sverdrup, le lieutenant Johansen, les physiciens Blessing et Hausen, des hommes tout à fait supérieurs.

Le navire emportait un appareil scientifique des plus complets et un approvisionnement pour cinq ans. En vue de la longue nuit polaire, était il éclairé à la lumière électrique.

Le 24 juin 1893, le *Fram* quittait Christiania, salué par les cris enthousiastes de la foule assemblée sur le quai pour le voir partir.

***

Du cap Nord, le 21 juillet, Nansen télégraphiait au Président du Storthing :

« Au moment de quitter le territoire de la Norvège nous envoyons au Storthing et par lui au peuple norvégien nos adieux et nos remerciements pour l'appui donné à notre expédition. Nous abordons notre tâche avec les plus fermes espérances, animés du fervent désir de mener à bonne fin une œuvre qui fera honneur à la patrie. »

LES

PAROLES DE LAO-TSÉ

Il y a quelque vingt-cinq siècles, la Chine entrait en pleine décadence. L'Empire se fourvoya hors des sentiers paisibles où il avait trouvé une gloire cinq fois séculaire. La dynastie des Tchou ne donnait plus que des souverains faibles et violents, incapables d'autorité. Cependant une foule de petits princes, devenus puissants, usurpaient les droits du monarque fainéant. Sûre de l'impunité, une armée de fonctionnaires dévorait à belles dents le royaume que Dieu leur avait livré. Et, tandis que la cour se saoulait, le peuple, tout doucement, mourait de faim.

L'Empire ne manquait point, cependant, d'hommes supérieurs nourris dans le sentiment du devoir public. Nul d'entre eux n'égalait l'illustre Confucius, homme de bien, ex-ministre, membre de plusieurs académies et décoré autant qu'on puisse l'être. C'était un homme pénétré du sens de la responsabilité, à qui la vertu apparaissait avec le caractère obligatoire d'un devoir professionnel. Confucius ne désespérait point de ramener son pays au bien. Dans ce dessein, il résolut de poursuivre à



Et, en effet, cette prise se produisit déjà le 22 septembre. Le *Fram* se trouva bloqué par 78° 50′ de latitude Nord et 133° 37′ de longitude Est de Greenwich, à une distance assez considérable à l'ouest de ces îles. Ceci eut pour effet de donner à sa dérive une direction qui le faisait passer plus loin du pôle que Nansen n'avait présumé.

Dès le 22 septembre, donc, le *Fram* fut amarré solidement sur la banquise et abandonné à la lente dérive des glaces. Il avançait dans une direction nord-ouest avec une vitesse qui variait selon les vents; parfois, les observations démontraient qu'il n'avait pas bougé de place pendant des semaines. En général, le mouvement en avant était plus accentué en hiver lorsque les vents soufflaient avec force vers le nord: il était presque nul en été, où les vents venant du pôle dominaient. Il semblait être l'effet moins d'un courant sous-marin déterminé que de l'action des vents sur les glaces flottantes, aidée par des courants partiels et irréguliers.

Les plus basses températures furent celles notées le premier hiver, dès le début de ce charriage sur les glaces, dans la région des îles de la Nouvelle-Sibérie. Elles atteignirent un maximum de 52°6 au-dessous de zéro, et le mercure gela pendant plusieurs semaines. La température de l'eau variait au delà d'une certaine profondeur et atteignait parfois un demi-degré au-dessus de zéro, ce qui indique le passage de courants chauds.

La profondeur de la mer augmenta d'une façon frappante après le 79e degré vers le nord; de 90 brasses elle arriva successivement à 1 900 brasses (3 800 mètres), révélant une forte déclinaison du fond du bassin dans les régions du pôle. Les sondages montrèrent, en outre, une notable absence de toute matière organique. La vie dans les eaux, sur les glaces comme dans l'air, devenait de plus en plus rare et semblait cesser tout à fait au delà d'un certain point

***

Ainsi se passa la première année : mouvement lent et intermittent vers l'ouest, avec peu de variations de directions,

pendant l'hiver, stationnement plus ou moins complet pendant l'été. Voilà pour le navire.

Pour l'équipage, c'était tout le contraire. Pendant la claire saison le temps suffisait à peine aux occupations de chacun. Les observations et annotations multiples, les travaux scientifiques, les excursions, les chasses ne laissèrent personne chômer. Pendant les mois sombres, il fallut plus ou moins se confiner à bord, mais la vie ne fut rien moins que triste; la lumière électrique remplaçait le soleil et personne ne souffrit de cette inactivité relative; la santé fut tout le temps excellente[1].

Le 18 juin, le *Fram* se trouvait par 81° 52' Nord. Il avait, en vingt et un mois, franchi trois degrés de latitude vers le pôle. Mais là, le mouvement progressif des glaces dévia subitement et prit une direction sud, qui l'en éloignait de nouveau. Il conserva cette direction, qui commençait à inspirer des inquiétudes à Nansen, jusqu'au mois de septembre, pendant lequel le navire bloqué parut revenir vers le nord. Le 21 octobre, il avait regagné la même hauteur, 82° 0', un peu plus à l'ouest. A la fin de décembre, le lendemain de la Noël, il franchissait la hauteur maximum atteinte jusqu'ici : 83° 24'.

Le record de Lockwood était battu. Ce fait fut salué par une salve de coups de fusil et par les hourras enthousiastes de l'équipage du *Fram*.

*
* *

Cependant, la profondeur des glaces augmentait constamment et la pression contre les flancs du navire devenait de plus en plus forte. Le 5 janvier 1895, elle devint à tel point formidable que Nansen prit ses mesures pour pouvoir quitter le navire. Les provisions, les instruments, les traîneaux et les chiens furent débarqués et mis en sûreté sous des tentes. On s'attendait à chaque instant à voir le navire brisé, broyé dans l'étau qui le resserrait. La banquise avait plus de trente

1. Le récit fantaisiste ou tout au moins absurdement exagéré du *Times* sur *l'état d'âme* de l'équipage du *Fram* est démenti par Nansen.

pieds de profondeur; la glace, soulevée par la pression irrésistible de la masse sur elle-même, s'élevait en blocs heurtés et menaçants sur les bords du navire, à la hauteur du pont, et semblait devoir le briser comme une noisette.

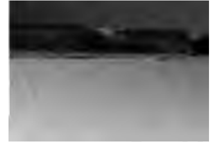
Ce fut un moment de réelle angoisse. Mais le *Fram* sortit victorieux de la lutte, grâce à la conformation spéciale de sa coque et à la puissance de ses architraves. Au moment où la pression atteignait son maximum, il glissa lentement entre les blocs qui le resserraient et s'éleva à leur surface avec un tangage qui fit tout rouler à bord ; là il se cala à nouveau. Pas une planche n'avait cédé. Après cette épreuve, le vaillant navire pouvait défier les pressions les plus fortes.

Enfin, le 14 mars 1895, l'expédition se trouva en travers du pôle, par 83° 59′ de latitude Nord et 102° 27′ de longitude Est. En suivant la même direction, il le dépasserait sans s'en approcher davantage.

Nansen résolut alors de quitter son navire et de pousser en traîneau une pointe vers le nord pour atteindre le pôle ou s'en approcher le plus possible.

Mais il y avait à prévoir la possibilité qu'il ne retrouvât plus le *Fram* à son retour, celui-ci continuant à avancer, entraîné dans le mouvement des glaces, sans qu'on pût préciser ni la direction ni la vitesse de ce mouvement. Nansen en confia donc le commandement à son second, le capitaine Sverdrup, avec ordre de ne pas se préoccuper de lui, le cas échéant, mais de chercher à ramener le navire en Norvège. Il prit avec lui un seul compagnon, le lieutenant Johansen. Ils emmenaient trois traîneaux, attelés de vingt-huit chiens esquimaux, portant des provisions de bouche pour trois mois, leurs fusils et munitions, les instruments nécessaires et deux *cajaks* ou petites barques en bambou recouvertes de toile goudronnée; ils comptaient, s'ils manquaient le *Fram* au retour, regagner avec ces barques soit la Terre de François-Joseph, soit le Spitzberg.

La course vers le pôle de ces deux hommes, leur hivernage solitaire dans les glaces, constituent un des faits les plus extraordinaires dans les annales des explorations arctiques, pourtant si remplies d'aventures audacieuses et de faits merveilleux.



*
* *

Partis le 14 mars du bord du *Fram*, qui se trouvait par 83° 59′ de latitude Nord, les deux hommes parvinrent, à travers des difficultés et des périls qui augmentaient à chaque pas, gagnant par des efforts inouïs chaque pouce de terrain, jusqu'à la hauteur de 86° 14′, où ils se trouvèrent le 7 avril. Ils étaient à trois degrés et trois quarts, c'est-à-dire à environ 420 kilomètres du point géographique qui marque le pôle.

Mais là les difficultés devinrent insurmontables. Nul moyen de pénétrer plus loin dans ce chaos déchaîné, de faire un pas de plus au milieu de ces glaciers hauts comme des montagnes et séparés par des crevasses énormes. Par ci par là, se produisaient des heurts formidables qui soulevaient des blocs gigantesques avec un roulement de tonnerre.

Sur ses patins de neige, Nansen explora les environs, espérant trouver quelque part un passage plus facile. Partout le même chaos infranchissable, majestueux dans son effroyable grandeur, s'étendant à perte de vue vers le nord.

De plus, leurs observations prises, ils durent constater que toute cette masse chaotique suivait un mouvement lent vers le sud. Depuis leur dernière observation au 85° 30′ ce mouvement avait en grande partie neutralisé leurs efforts pour remonter vers le nord. De toute façon la lutte devenait impossible. La volonté de l'homme ne pouvait plus rien contre la colossale puissance de cette matière inerte. Ils résolurent de rebrousser chemin,

La retraite commença dès le 8 avril. Elle continua jusqu'au 24 juillet : ils aperçurent alors la terre par 82° de latitude Nord et 69° de longitude Est. Ils n'avaient plus retrouvé le *Fram*.

*
* *

Il est à remarquer que jusqu'ici, ni durant la traversée du *Fram*, ni durant leur course en traîneau vers le nord, ils n'avaient vu nulle part la moindre apparence de terre. Ils estimèrent que celle qu'ils apercevaient alors pouvait être l'extré-

mité septentrionale de la Terre de François-Joseph. Ils atteignirent cette terre le 6 août, mais ayant découvert deux îles de médiocre étendue, qu'ils appelèrent Terre Blanche (Hvittenland), ils voulurent les reconnaître. Ils poussèrent en avant, quoique déjà réduits à leurs dernières ressources. Presque tous leurs chiens étaient morts; ils avaient dû tuer les plus faibles pour nourrir les autres. Il n'en restait plus que deux. Leurs provisions s'épuisaient. Ils se nourrissaient eux-mêmes de viande d'ours et de phoques, produit de leur chasse.

La débâcle se faisait partout.

Au delà des îles, ils trouvèrent l'eau libre et s'y lancèrent dans leurs cajaks, canotant vers l'ouest. Le 12 août, ils eurent devant eux une côte s'étendant du sud-est au nord-ouest par 81° 38' de latitude et 63° de longitude. Ils la prirent pour la côte occidentale de la Terre de François-Joseph et se crurent dans le « détroit d'Autriche » de la carte Payer, cette carte dressée par à peu près et à vue de lunette, étant très incomplète. C'était, en réalité, le versant opposé, inconnu des cartes, et qui semble ainsi former la limite de cette terre arctique du côté du nord-est. Ils longèrent cette côte espérant gagner la mer ouverte et de là le Spitzberg; mais ils furent de nouveau pris par les glaces, le 18 août, par 81° 12' de lattitude et 56° de longitude. Ils traversèrent un détroit sur la glace et s'engagèrent dans l'intérieur de la terre traînant leurs cajaks après eux; ils marchèrent ainsi jusqu'au 26 août.

Mais là, voyant que les heures de lumière se faisaient courtes, que la nuit, la longue et terrible nuit polaire, allait les surprendre, ils décidèrent d'hiverner dans cet endroit. Ils se construisirent une hutte en pierre et en mousse avec des peaux d'ours pour plafond et pour plancher. Le récit de Nansen est éloquent, dans sa brièveté sur les péripéties de cet hivernage.

« L'hiver se passa bien. Notre santé à tous deux continua d'être bonne. Nous vécûmes de chair d'ours et de phoque et nous nous chauffâmes de flambées de leur graisse. Le printemps arriva. Le soleil reparut et la mer ouverte vers l'ouest et le sud-ouest. »

Ils se remirent en route, gagnèrent la côte et repartirent en cajaks, le 19 mai 1896, décidés à gagner le Spitzberg à la rame.

***

Un matin, c'était le 18 juin, pendant qu'ils préparaient le repas matinal sur un rocher de la côte où ils avaient passé la nuit couchés sous leurs cajaks tirés à terre, Nansen entendit l'aboiement d'un chien.

— Un chien? Il y a donc du monde par ici? dit-il.

Et, laissant Johansen surveiller le pot-au-feu, il partit dans la direction de cet aboiement.

Pendant son absence, Johansen vit apparaître devant lui un homme portant un fusil et suivi d'un chien d'arrêt. La surprise fut mutuelle. L'étranger se nomma; c'était M. Child, de l'expédition Jackson. Il versa de sa gourde un verre de porto qu'il passa à Johansen en lui demandant d'où il venait. Lorsque celui-ci eut expliqué qui il était, l'Anglais partit comme une flèche et revint en quelques minutes avec un compagnon, M. Armitage. Tous deux saisirent la main du Norvégien, puis, ôtant leurs bonnets, crièrent ensemble :

— Vive la Norvège, hourra!

Nansen survint sur ces entrefaites, n'ayant pas rencontré le chien qu'il cherchait, et il fut reçu par de nouveaux hourras trois fois répétés.

Le campement de l'expédition Jackson n'était pas loin. Les deux Norvégiens y furent très amicalement accueillis; ils y passèrent un mois, et partirent sur le navire de Jackson, le *Windward*, qui les débarqua à Vardö.

Que devenait, en attendant, le *Fram*? La banquise où il était bloqué continua à le charrier vers l'ouest, puis remonta vers le nord jusqu'à 85° 56′ par 60° de latitude Est. Du mois de février jusqu'au mois de mai 1895, il n'avança guère, ayant fait à peine dix milles vers le sud en cinq mois. Durant l'hiver de 1896, le mouvement fut plus rapide. Le 19 mai il était à la hauteur de 83° 14′. En juillet, il se trouvait par 81° 32′ de latitude et de 11° 40′ de longitude lorsque la débâcle des glaces s'annonça. Enfin, le 12 août 1896, il put se dégager de la banquise et, le 13, il flottait dans les eaux libres au nord du Spitzberg et à l'ouest de l'île Moffin.

Il rencontra un baleinier norvégien par qui Sverdup apprit

qu'Andrée se trouvait à l'île des Danois. Pensant qu'il pourrait avoir par lui plus tôt des nouvelles sur le sort de Nansen et Johansen, il entra dans le détroit de Smerrembourg. Mais Andrée et ses compagnons ignoraient le retour de Nansen, qui, la veille de ce jour seulement, avait débarqué à Vardö, et la joie avec laquelle ils avaient salué l'arrivée du *Fram* se changea en tristesse lorsqu'ils apprirent que le chef de l'expédition ne revenait pas avec lui.

Le 20 août, le *Fram* entrait à Skiœrvœ au nord de Hammerfest, et, une heure après, il se pavoisait en signe de joie, il avait appris que Nansen était de retour en Norvège et l'avait précédé de huit jours.

IV

LES RÉSULTATS DE L'EXPÉDITION NANSEN

Il est sans doute trop tôt encore pour préciser les résultats scientifiques de l'expédition si brillamment menée à bout par Nansen. Il importe d'attendre que les données multiples recueillies par lui aient été réunies, coordonnées, afin d'en tirer les conclusions qu'elles peuvent comporter.

Mais s'il fallait, d'ores et déjà, résumer ces résultats à un point de vue général, il faudrait, tout d'abord, reconnaître que la théorie de l'existence des courants réguliers traversant la mer polaire de la Nouvelle-Sibérie au Groenland n'a été que très partiellement confirmée. Des courants partiels, intermittents, existent sans doute, comme dans toutes les mers, mais il paraît avéré que la dérive du *Fram* à travers les régions polaires était due plutôt à l'action des vents. Ces vents qui soufflent vers le pôle durant les mois d'hiver déterminent le mouvement vers le nord des glaces formées dans les régions des basses températures, au « point central des froids » qui se trouve près des îles de la Nouvelle-Sibérie. Les glaces stationnent ensuite dans les environs du pôle, ainsi qu'il arriva à plusieurs reprises au *Fram*; puis elles sont repoussées de là par des vents polaires et entraînées dans les courants qui se déversent vers la côte du Groenland. Il est vrai que Nansen



n'a pas pu atteindre, ainsi qu'il le projetait, la région est des îles de la Nouvelle-Sibérie, là où sombrait la *Jeannette* et d'où partaient les débris retrouvés ; de ce point les courants vers le pôle sont peut-être plus déterminés.

Quoi qu'il en soit, le projet imaginé par Nansen de se laisser charrier par les glaces elles-mêmes à travers les régions polaires a été parfaitement réalisé. Le *Fram* a parcouru automatiquement, immobilisé sur les glaces, toute cette région de l'est à l'ouest, traversant de part en part le 80e parallèle et remontant jusqu'au 85e. Nansen lui-même, dans sa pointe hardie vers le pôle en traîneaux, a atteint le 86°15', à 3°45' du pôle, et il est redescendu de là jusqu'à la Terre de François-Joseph. Cela représente une portion considérable de cette « région inconnue » qui, désormais, ne l'est plus; une belle tranche de cette tache blanche sur nos cartes disparaît à tout jamais, grâce à Nansen. Sur tout ce parcours, il n'a pas rencontré une seule terre. Il a pu établir à peu près les limites vers le nord de celle de François-Joseph ; il y a découvert de nouvelles îles ; le tout forme probablement un archipel d'îles volcaniques de peu d'étendue. La théorie qui voulait que la Terre de François-Joseph fût assez vaste et se projetât vers le pôle paraît devoir être écartée; l'espoir de Jackson de se rapprocher du pôle par cette voie ne pourra être réalisé qu'à condition de s'éloigner de la terre et de s'aventurer sur les glaces comme Nansen.

En même temps que cette absence de terres dans les hautes régions polaires, Nansen a constaté la cessation de toute vie organique dans les eaux. Même dans les airs, la vie devient excessivement rare, et au delà d'une certaine latitude aucun être vivant ne se rencontre plus.

L'abaissement remarquable du fond de la mer en dedans du cercle polaire, révélé par des sondages donnant des profondeurs de 2 800 à 3 800 mètres, et succédant à des profondeurs relativement minimes, paraît un fait fort curieux, mais dont on ne connaîtra la vraie valeur que lorsque toutes les données de ces sondages auront été coordonnées et pourront être comparées systématiquement. Il en est de même des observations recueillies quant à la température des eaux à différentes profondeurs.

Enfin, cette expédition a prouvé qu'un équipage bien constitué peut, grâce aux moyens aujourd'hui disponibles, vivre trois années de suite dans ces régions inhospitalières sans aucun inconvénient. Pas un des hommes du *Fram* n'a été malade ; le scorbut, ce fléau des voyages arctiques, a été inconnu à son bord. Il est aussi démontré qu'un navire, construit avec les précautions voulues, peut résister aux plus fortes pressions de glaces. On n'a qu'à se remémorer les terribles épreuves par lequelles ont passé presque toutes les expéditions antérieures, même les plus récentes, pour comprendre la valeur de ces deux faits.

Disons, pour conclure, que cette expédition a révélé encore une fois, et d'une façon éclatante, l'indomptable énergie physique et morale de son auteur, et les qualités particulières de la race norvégienne. C'est un exploit dont les compatriotes de M. Nansen ont tout droit d'être fiers, et qui justifie pleinement l'immense enthousiasme populaire avec lequel on fête en ce moment dans toute la Norvège l'explorateur norvégien désormais célèbre.

V

L'EXPÉDITION ANDRÉE

Le bel exploit de Nansen ne mettra pourtant pas un terme aux explorations polaires ; le pôle n'a pas été atteint ! Les résultats de cette nouvelle tentative, si audacieuse, de l'atteindre en traîneau prouvent, au contraire, encore une fois, qu'il est peu probable qu'on puisse jamais y parvenir par ce moyen.

M. Andrée en a imaginé un autre : le ballon.

On connait son projet. Il est inutile d'en répéter les détails ici.

Andrée ne prétend pas avoir résolu le problème du ballon dirigeable. Utopie ou pieux désir, ce problème demeure en l'état. Mais Andrée est parvenu, grâce au système des câbles ou guide-ropes qui traînent après l'aérostat sur le sol, à maîtriser en une certaine mesure la direction de son ballon. Le



poids, la friction de ces guide-ropes ralentissent la marche de l'aérostat et établissent ainsi une différence appréciable entre sa vitesse et celle du vent qui le pousse. Cette différence permet, au moyen de légères voiles hissées en travers du ballon, de lui donner une direction différente de celle du vent. Dans ses voyages antérieurs, avec son ballon *Svea*, Andrée a pu obtenir de cette façon une déviation formant, avec la direction du vent, un angle qui atteignait parfois jusqu'à 40 degrés, mais qu'il a pu maintenir sur un long parcours dans une moyenne de 27 degrés.

C'est une dirigeabilité fort restreinte et toute relative, mais qui peut encore donner des résultats très importants.

Comme observatoire mobile, comme appareil de sondage des hautes régions de l'atmosphère, le ballon est sans rival. Il est probable que, dans la prochaine guerre, on lui verra jouer un rôle que Montgolfier certainement a été loin de prévoir. Mais on n'est guère parvenu à l'employer dans les explorations de la surface du globe; il n'a pas été utilisé pour pénétrer dans les régions inconnues et inaccessibles, si ce n'est par Jules Verne, dont l'imagination féconde et les hardiesses théoriques ont pu, grâce aux licences permises au romancier, devancer la science.

*
* *

Quoi qu'il en soit, Andrée est persuadé qu'au pôle Nord, où des obstacles d'une nature si spéciale élèvent une barrière infranchissable devant l'explorateur, où tous les autres moyens de transport, terrestres ou aquatiques, deviennent inutilisables, le rôle du ballon est tout indiqué, et que le ballon, malgré ses insuffisances comme moyen de locomotion, peut encore, dans ces conditions exceptionnelles, rendre à la science des services très appréciables.

« Le problème de l'exploration du pôle Nord, disait-il dans un mémoire présenté en même temps à l'Académie des Sciences et à la Société géographique de Suède, déjà au mois de février 1895, est désormais plutôt un problème technique : il se réduit à une simple question de transport, de véhicule, de locomotion. »

Et il concluait que le ballon, véhicule pour lequel les obstacles semés sur la surface de la terre n'existent même pas, était celui qui réunissait encore les meilleures conditions pour résoudre ce problème.

Et d'abord, quelle serait la distance à parcourir, le temps qu'il faudrait mettre pour effectuer, en ballon, une exploration sommaire des régions immédiates du pôle? C'était évidemment le premier point à élucider en vue de la durée de flottabilité de l'aérostat, dans une contrée où il est impossible de songer à le regonfler.

De l'extrémité nord du Spitzberg au point géographique du pôle, la distance est environ de 1100 kilomètres. En supposant à mon ballon, s'est dit M. André, la vitesse maximum atteinte par des aérostats, c'est-à-dire la vitesse du ballon qui s'élevait de Paris le 25 novembre 1870, et qui, pris par l'ouragan, fut porté d'un trait au Livfjeld, au fin fond de la Norvège, je pourrai franchir cette distance, du Spitzberg au pôle, en cinq ou six heures. En admettant que le ballon eût une vitesse que j'ai souvent pu atteindre moi-même, notamment dans mes voyages de Gothembourg à Gotland et de Stockholm en Finlande, il me faudrait un peu plus de dix heures. Mais, en prenant une moyenne de 27 kilomètres par heure, qui est celle à laquelle j'arrive, d'après mes calculs, basés sur la vitesse moyenne des vents dans les régions polaires à 200 mètres de hauteur, déduction faite du ralentissement opéré par mes guide-ropes, il me faudrait quarante-trois heures pour accomplir ce trajet.

Comme condition essentielle, il posait qu'il aurait au départ du Spitzberg un vent du sud suffisamment constant et fort pour le porter d'un trait au pôle. Là, il ne séjournerait que fort peu, manœuvrant autant que possible de façon à parcourir le région en divers sens, à atterrir, si faire se peut. Pendant ce temps, ses deux compagnons et lui multiplieraient les observations physiques, météorologiques et topographiques, et ses appareils photographiques, à déclenchement automatique, continueraient à fonctionner et à fixer sur leurs plaques tout ce qui se présenterait.

Pour le retour, il se laisserait, selon le vent qui régnerait, emporter vers la côte de la Sibérie, de l'Alaska, ou du Canada,

cherchant autant que possible à gagner l'intérieur du pays et à se rapprocher des régions habitées. C'est encore de 2000 à 3000 kilomètres à franchir. A la vitesse moyenne présumée, de 648 kilomètres par vingt-quatre heures, il lui faudrait de trois à cinq jours pour parcourir cette distance. En somme, toute l'expédition pourrait être accomplie en dix jours; la plus grande distance à parcourir, pour traverser le bassin de la mer Arctique en sa plus grande étendue, du Spitzberg au détroit de Behring, serait de 3700 kilomètres. Or, son ballon aurait une flottabilité de trente jours, sans être regonflé, et pourrait, d'après la même vitesse moyenne, fournir, en ces trente jours, une course de 19400 kilomètres. Il aurait donc une large marge pour les déviations, les retards et l'imprévu.

*
* *

Tel est, en ses grandes lignes, le programme qu'Andrée s'est tracé. Il ne se fait aucune illusion ni sur les dangers, ni sur les conditions forcément aléatoires de l'entreprise. Il s'y risque avec confiance, ne croyant pas son expédition plus chanceuse que toutes celles qui ont eu la découverte du pôle Nord pour but. C'est un de ces hommes calmes, à résolution froide, aux nerfs d'acier qui ne reculent devant rien, tout en ne négligeant aucune précaution humaine qui puisse diminuer le danger et contribuer au succès.

La manière scientifique, la précision mathématique avec lesquelles il a préparé et organisé son expédition lui ont gagné les suffrages des plus hautes autorités. C'est cette base scientifique de l'entreprise qui fait sa valeur. C'est grâce à elle que l'idée de cette exploration arctique en ballon a pu sortir du domaine de l'utopie et de la pure fantaisie pour entrer dans celui de la réalité.

Malheureusement, des conditions atmosphériques défavorables, après des retards imprévus, l'ont empêché de mettre à exécution son projet cette année. Il a dû ajourner son départ jusqu'à l'été prochain.

Parvenu au Spitzberg dès le mois de juin, avec ses deux compagnons, le météorologue Ekholen et le jeune physicien Strindberg, ainsi que le constructeur du ballon, M. Lachambre,

qui devait assister à son gonflement, il comptait être prêt pour le lancement au premier vent favorable dans le courant du mois de juillet, époque à laquelle les vents de sud prédominent.

Mais la construction du hangar-abris — colossal édifice à quatre étages en charpente — qui doit abriter le gigantesque ballon durant l'opération du gonflement, et l'opération elle-même du gonflement qui exigea des soins infinis, puis le travail de contrôle et de vérification des moindres détails, — tout cela ne put être terminé avant le 27 juillet. Et lorsque tout fut prêt, le ballon gonflé, la nacelle chargée, le toit mobile du hangar préparé à se dérouler de côté, les cordes d'amarrage à tomber, et l'aérostat à prendre son essor au mot de « lâchez-tout », les vents du sud cessèrent de souffler. Andrée attendit vainement un retour de vent favorable jusqu'au 15 août. Jugeant alors que la saison devenait trop avancée pour lui offrir toutes les conditions voulues, il résolut de remettre son entreprise à l'année prochaine et de revenir avec son ballon.

Cette résolution donne la mesure de son caractère, mélange d'audace, de calme imperturbable et de sens pratique. Ses compagnons le pressaient de partir quand même, aimant mieux risquer le tout pour le tout que d'accepter la demi-défaite de ce retour en arrière, le ridicule de cette rentrée avec leur ballon, après deux mois passés à préparer un départ annoncé par la presse du monde entier. Andrée ne voulut rien entendre ni rien risquer, uniquement occupé de son but et indifférent à tout le reste. La conquête du pôle vaut bien, après tout, quelque sacrifice d'amour-propre.

Andrée vient de rentrer en Suède, fermement résolu à reprendre la partie l'été prochain, en profitant de l'expérience acquise.

O.-G. DE HEIDENSTAM

cherchant autant que possible à gagner l'intérieur du pays et à se rapprocher des régions habitées. C'est encore de 2000 à 3000 kilomètres à franchir. A la vitesse moyenne présumée, de 648 kilomètres par vingt-quatre heures, il lui faudrait de trois à cinq jours pour parcourir cette distance. En somme, toute l'expédition pourrait être accomplie en dix jours; la plus grande distance à parcourir, pour traverser le bassin de la mer Arctique en sa plus grande étendue, du Spitzberg au détroit de Behring, serait de 3700 kilomètres. Or, son ballon aurait une flottabilité de trente jours, sans être regonflé, et pourrait, d'après la même vitesse moyenne, fournir, en ces trente jours, une course de 19 400 kilomètres. Il aurait donc une large marge pour les déviations, les retards et l'imprévu.

*
* *

Tel est, en ses grandes lignes, le programme qu'Andrée s'est tracé. Il ne se fait aucune illusion ni sur les dangers, ni sur les conditions forcément aléatoires de l'entreprise. Il s'y risque avec confiance, ne croyant pas son expédition plus chanceuse que toutes celles qui ont eu la découverte du pôle Nord pour but. C'est un de ces hommes calmes, à résolution froide, aux nerfs d'acier qui ne reculent devant rien, tout en ne négligeant aucune précaution humaine qui puisse diminuer le danger et contribuer au succès.

La manière scientifique, la précision mathématique avec lesquelles il a préparé et organisé son expédition lui ont gagné les suffrages des plus hautes autorités. C'est cette base scientifique de l'entreprise qui fait sa valeur. C'est grâce à elle que l'idée de cette exploration arctique en ballon a pu sortir du domaine de l'utopie et de la pure fantaisie pour entrer dans celui de la réalité.

Malheureusement, des conditions atmosphériques défavorables, après des retards imprévus, l'ont empêché de mettre à exécution son projet cette année. Il a dû ajourner son départ jusqu'à l'été prochain.

Parvenu au Spitzberg dès le mois de juin, avec ses deux compagnons, le météorologue Ekholen et le jeune physicien Strindberg, ainsi que le constructeur du ballon, M. Lachambre,



qui devait assister à son gonflement, il comptait être prêt pour le lancement au premier vent favorable dans le courant du mois de juillet, époque à laquelle les vents de sud prédominent.

Mais la construction du hangar-abris — colossal édifice à quatre étages en charpente — qui doit abriter le gigantesque ballon durant l'opération du gonflement, et l'opération elle-même du gonflement qui exigea des soins infinis, puis le travail de contrôle et de vérification des moindres détails, — tout cela ne put être terminé avant le 27 juillet. Et lorsque tout fut prêt, le ballon gonflé, la nacelle chargée, le toit mobile du hangar préparé à se dérouler de côté, les cordes d'amarrage à tomber, et l'aérostat à prendre son essor au mot de « lâchez-tout », les vents du sud cessèrent de souffler. Andrée attendit vainement un retour de vent favorable jusqu'au 15 août. Jugeant alors que la saison devenait trop avancée pour lui offrir toutes les conditions voulues, il résolut de remettre son entreprise à l'année prochaine et de revenir avec son ballon.

Cette résolution donne la mesure de son caractère, mélange d'audace, de calme imperturbable et de sens pratique. Ses compagnons le pressaient de partir quand même, aimant mieux risquer le tout pour le tout que d'accepter la demi-défaite de ce retour en arrière, le ridicule de cette rentrée avec leur ballon, après deux mois passés à préparer un départ annoncé par la presse du monde entier. Andrée ne voulut rien entendre ni rien risquer, uniquement occupé de son but et indifférent à tout le reste. La conquête du pôle vaut bien, après tout. quelque sacrifice d'amour-propre.

Andrée vient de rentrer en Suède, fermement résolu à reprendre la partie l'été prochain, en profitant de l'expérience acquise.

O.-G. DE HEIDENSTAM



LES

PAROLES DE LAO-TSÉ

Il y a quelque vingt-cinq siècles, la Chine entrait en pleine décadence. L'Empire se fourvoya hors des sentiers paisibles où il avait trouvé une gloire cinq fois séculaire. La dynastie des Tchou ne donnait plus que des souverains faibles et violents, incapables d'autorité. Cependant une foule de petits princes, devenus puissants, usurpaient les droits du monarque fainéant. Sûre de l'impunité, une armée de fonctionnaires dévorait à belles dents le royaume que Dieu leur avait livré. Et, tandis que la cour se saoulait, le peuple, tout doucement, mourait de faim.

L'Empire ne manquait point, cependant, d'hommes supérieurs nourris dans le sentiment du devoir public. Nul d'entre eux n'égalait l'illustre Confucius, homme de bien, ex-ministre, membre de plusieurs académies et décoré autant qu'on puisse l'être. C'était un homme pénétré du sens de la responsabilité, à qui la vertu apparaissait avec le caractère obligatoire d'un devoir professionnel. Confucius ne désespérait point de ramener son pays au bien. Dans ce dessein, il résolut de poursuivre à

travers toute la Chine une enquête sur les causes d'une décadence trop évidente. Et il se donnait pour tâche d'enseigner le culte du passé à tous ceux qu'il devait nécessairement rencontrer dans sa vaste tournée d'inspection.

Arrivé dans le district de Khou, Confucius se rappela avoir entendu parler d'un certain Lao-Tsé, archiviste paléographe à la bibliothèque régionale. Il voulut aller voir le modeste sage de province. Guidé par le préfet et le général du district, il trouva sans peine l'humble demeure du fonctionnaire : une maisonnette, blanche au milieu d'un verger. Lao-Tsé était assis sous un poirier en fleurs, en train de parler à quelques gens du commun, qui, tout en l'écoutant, vidaient une jatte de lait, vautrés à leur aise dans l'herbe fleurie. Confucius regardait Lao-Tsé : petit homme sans grâce, vêtu simplement d'une vieille robe de coton gros bleu, et dont la laideur extrême n'excluait pas un certain charme. Puis, voyant que personne ne faisait attention à lui, l'illustre philosophe poussa la barrière et traversa le jardinet, accompagné de sa suite.

— Je n'ai pas voulu quitter le district de Khou, commença-t-il, sans rendre hommage au génie d'un homme simple, et sans lui demander conseil dans l'œuvre que je veux accomplir. Cette œuvre, ô Lao-Tsé, est de ramener ce malheureux royaume au sens de l'humanité et de la justice.

Lao-Tsé regarda son visiteur avec un sourire étonné.

— Est-ce bien nécessaire ? dit-il. Que faites-vous là ? Pourquoi vous donner tant de mal ?... D'abord l'humanité, la justice, en êtes-vous bien persuadé ? Il me semble qu'on en parle beaucoup sans préciser guère. Il ne faut pourtant pas nourrir le pauvre monde de choses dont nous ne sommes pas sûrs !... Ensuite, mettons que vous tenez en main cette panacée, bien préparée, bien prompte, est-ce que la vertu s'enseigne ? Les colombes se baignent-elles pour se faire blanches ? Le corbeau se teint-il le plumage ? Je crains, cher maître, que vous n'ayez pas grande chance de réussir... Puis, est-ce vraiment bien utile ? Jouissons plutôt de l'univers tel qu'il est fait ! A quoi bon changer les projets de l'Éternel ? Peut-on, à notre âge, méditer un pareil enfantillage ! L'homme est ce qu'il est, et partant ce qu'il doit être... Ne troublons pas la nature de l'homme !



LES

PAROLES DE LAO-TSÉ

Il y a quelque vingt-cinq siècles, la Chine entrait en pleine décadence. L'Empire se fourvoya hors des sentiers paisibles où il avait trouvé une gloire cinq fois séculaire. La dynastie des Tchou ne donnait plus que des souverains faibles et violents, incapables d'autorité. Cependant une foule de petits princes, devenus puissants, usurpaient les droits du monarque fainéant. Sûre de l'impunité, une armée de fonctionnaires dévorait à belles dents le royaume que Dieu leur avait livré. Et, tandis que la cour se saoulait, le peuple, tout doucement, mourait de faim.

L'Empire ne manquait point, cependant, d'hommes supérieurs nourris dans le sentiment du devoir public. Nul d'entre eux n'égalait l'illustre Confucius, homme de bien, ex-ministre, membre de plusieurs académies et décoré autant qu'on puisse l'être. C'était un homme pénétré du sens de la responsabilité, à qui la vertu apparaissait avec le caractère obligatoire d'un devoir professionnel. Confucius ne désespérait point de ramener son pays au bien. Dans ce dessein, il résolut de poursuivre à

travers toute la Chine une enquête sur les causes d'une décadence trop évidente. Et il se donnait pour tâche d'enseigner le culte du passé à tous ceux qu'il devait nécessairement rencontrer dans sa vaste tournée d'inspection.

Arrivé dans le district de Khou, Confucius se rappela avoir entendu parler d'un certain Lao-Tsé, archiviste paléographe à la bibliothèque régionale. Il voulut aller voir le modeste sage de province. Guidé par le préfet et le général du district, il trouva sans peine l'humble demeure du fonctionnaire : une maisonnette, blanche au milieu d'un verger. Lao-Tsé était assis sous un poirier en fleurs, en train de parler à quelques gens du commun, qui, tout en l'écoutant, vidaient une jatte de lait, vautrés à leur aise dans l'herbe fleurie. Confucius regardait Lao-Tsé : petit homme sans grâce, vêtu simplement d'une vieille robe de coton gros bleu, et dont la laideur extrême n'excluait pas un certain charme. Puis, voyant que personne ne faisait attention à lui, l'illustre philosophe poussa la barrière et traversa le jardinet, accompagné de sa suite.

— Je n'ai pas voulu quitter le district de Khou, commença-t-il, sans rendre hommage au génie d'un homme simple, et sans lui demander conseil dans l'œuvre que je veux accomplir. Cette œuvre, ô Lao-Tsé, est de ramener ce malheureux royaume au sens de l'humanité et de la justice.

Lao-Tsé regarda son visiteur avec un sourire étonné.

— Est-ce bien nécessaire ? dit-il. Que faites-vous là ? Pourquoi vous donner tant de mal ?... D'abord l'humanité, la justice. en êtes-vous bien persuadé ? Il me semble qu'on en parle beaucoup sans préciser guère. Il ne faut pourtant pas nourrir le pauvre monde de choses dont nous ne sommes pas sûrs !... Ensuite, mettons que vous teniez en main cette panacée, bien préparée, bien prompte, est-ce que la vertu s'enseigne ? Les colombes se baignent-elles pour se faire blanches ? Le corbeau se teint-il le plumage ? Je crains, cher maître, que vous n'ayez pas grande chance de réussir... Puis, est-ce vraiment bien utile ? Jouissons plutôt de l'univers tel qu'il est fait ! A quoi bon changer les projets de l'Éternel ? Peut-on, à notre âge, méditer un pareil enfantillage ! L'homme est ce qu'il est, et partant ce qu'il doit être... Ne troublons pas la nature de l'homme !

— Cet archiviste est bien incompréhensible, fit Confucius à voix basse, en se tournant vers le préfet. On ne sait où il veut en venir !

Puis il reprit, avec son urbanité accoutumée :

— Et pourtant, cher paléographe, vous ne vous défendez pas, vous moins que tout autre, de vouloir rappeler au peuple les vertus de ses aïeux. Les vrais hommes de progrès ne sont-ils pas ceux qui prennent leur point de départ dans le passé ? Il est bien difficile, j'en conviens, de persuader aux hommes...

— Surtout, interrompit l'autre, quand on n'a rien de si important à leur offrir ! Et il me semble que vous ne voulez guère autre chose que les traîner, les malheureux ! sur les dalles d'une tombe !... Que cherchez-vous dans le passé ?

— Mais... la vérité ! répondit Confucius.

— Et l'avez-vous trouvée, la vérité ? La possédez-vous, que vous vouliez la répandre ?

— Voilà vingt ans que la cherche, je n'ose point dire que je l'ai trouvée !

— Soyez-en donc persuadé, fit Lao-Tsé vivement, c'est une rencontre que vous désiriez manquer. La vérité ! Voilà un cadeau dont ne voudrait personne ! Car, après tout, on n'a qu'à regarder dans son propre cœur, n'est-ce pas ? pour la trouver toute faite ! Elle est partout, elle circule dans nos veines, elle mène le monde, et personne, pas même le sage, ne peut y échapper. Qu'elle est vague !... qu'elle est profonde !... Ne la cherchez plus, cher maître, il faut y *croire*. Et si l'on n'y croit pas fortement, on finit par ne plus y croire du tout !

Confucius n'était guère accoutumé à un parler si franc. Il redressa toute sa haute taille :

— Vous me donnez bien des conseils, mon cher confrère, fit-il d'un ton plutôt pincé. Mais, en somme, c'est ce que je suis venu vous demander. Je voudrais pourtant vous assurer que je ne parle pas trop à la légère. Je suis, autant peut-être que vous-même, un homme d'expérience et de pensée. J'ai édité le *Livre des Rois*, les *Annales de l'Empire*, le *Rituel du Culte*, le *Traité de la Musique*, et, moi-même, j'ai rédigé les chroniques de notre pays. J'ai médité la sagesse des temps antiques, j'ai écrit un traité de la *Morale en action*.

— Mon Dieu, ce sont là de beaux titres! fit Lao-Tsé, incapable de contenir son hilarité. Et c'est là ce que vous appelez la pensée et l'expérience? Mon pauvre ami, il faut oublier tout cela! Ne songez plus à paraître, ne songez plus à être supérieur; un homme n'est qu'un homme. Soyez-en convaincu, le ciel n'aime pas mieux un homme qu'un autre! Dieu est un grand indifférent: il fait fi de tout cela! Modérez plutôt l'éclat de votre génie, l'éclat de vos vertus... l'éclat... ha, ha, ha, ha!

Un fou rire de mystique fit chanceler sur son banc la forme gauche et fragile de Lao-Tsé.

— Cet homme est insensé, dit Confucius.

Et il allait sortir du verger quand, d'un bond, le petit homme se leva, courut après lui et, le saisissant par sa manche brodée, s'écria avec une volubilité câline:

— Ne vous en allez pas! ne vous irritez pas! Je manquais de mesure. Restez, je vous en supplie! Vous êtes un si brave homme! Vous valez mieux que vos titres!... Que vous avez raison de vouloir sauver le monde! Et, qui sait? Il se peut que vous réussissiez: — car on peut souvent donner ce qu'on ne possède pas. — Mais, voyez-vous, cher maître, il faut rendre heureux ce pauvre peuple, sans trop lui faire sentir votre présence! Il faut accomplir de grandes choses et ne pas y attacher tant d'importance. Il faut aimer qu'on ne nous prenne pas trop au sérieux...

Et les grands yeux de Lao-Tsé, tendres et grognons, rayonnaient de tant d'affection que l'excellent Confucius ressentit une sorte de faiblesse pour ce vieil enfant mal élevé et malade.

— Et vous, comment vous y prendriez-vous, fit-il, avec vos idées... originales, si, par hasard, ma tâche vous incombait?

— Oh, pour moi! — répondit Lao-Tsé, les yeux perdus dans le rêve, — pour moi il n'y a qu'une façon de rendre le peuple heureux. Je dirais à mon peuple: « Il faut tout endurer: c'est en supportant le mal sans plainte qu'on apprend à vaincre le destin. » Ceux qui ne sont pas vertueux, je les traiterais comme vertueux, et peu à peu ils deviendraient des gens très vertueux. Et si mon peuple avait des armes, ne fût-ce que pour

vingt ou cent hommes, je l'empêcherais de s'en servir; s'il avait des bateaux et des chars, je l'empêcherais d'y monter. Pour tout enseignement, j'apprendrais à mon peuple à faire un nœud au pan de sa ceinture, et, dans mon royaume, personne ne saurait lire ni écrire... Et mon peuple trouverait bons ses simples repas, se plairait dans ses vêtements grossiers, s'attacherait à son humble demeure et à ses antiques usages. En vérité, si un autre royaume se trouvait en face du mien, tellement près que les cris des coqs et des chiens s'entendissent de l'un à l'autre, mon peuple arriverait à la vieillesse, à la mort, sans avoir jamais songé à visiter le peuple voisin.

Confucius se dégagea lentement de l'étreinte fébrile du voyant. Il s'en éloigna, silencieux et pensif. Et pendant l'espace de trois jours il resta près de ses disciples inquiets, sans prononcer un mot, dans un état de profond abattement.

***

Lao-Tsé était un sage qui aimait la retraite. Dans la ville où il habitait, personne ne parlait de ses doctrines. A le voir aller à son bureau, avec une grande régularité, on le prenait pour un modeste fonctionnaire. Il était économe et charitable. On ne lui connaissait pas d'amis intimes, mais, dans le commerce de la vie, il n'y avait pas d'homme plus aimable. Sa porte était toujours grande ouverte aux malheureux, et, envers ceux-là, il se montrait prodigue du pain de l'âme comme du pain quotidien. Mais il ne se sentait nullement obligé de prêcher la vérité aux honnêtes contribuables de son quartier, étant persuadé que tout homme la possède pleine et entière, au fond de son propre cœur. Hélas! que de passions, que de vanités ternissent de leur poussière le miroir secret où se reflète l'absolu vague et profond, éternellement identique à lui-même! Lao-Tsé offrait à ses contemporains l'exemple d'un homme désintéressé et parfaitement dégagé du mouvement du siècle. Par là il leur enseignait la condition essentielle de toute vie intérieure.

La visite de Confucius, et la vivacité insolite avec laquelle Lao-Tsé avait reçu cet homme illustre avaient mis en ébullition tout le district de Khou. Et le modeste petit archiviste était devenu du jour au lendemain un personnage en évidence. Cela le brouilla, bien vite, avec son chef de bureau. On se sent un peu gêné d'avoir sous ses ordres un homme trop éminent. Le supérieur hiérarchique de Lao-Tsé était un esprit assez fin pour sentir avec rancune tout le ridicule de sa position. Un jour, sans plus de façon, il congédia le plus appliqué des paléographes. Certes, Lao-Tsé aurait pu faire appel d'une injustice aussi flagrante. Mais, après tout, était-ce un malheur? Il n'est point permis à l'homme de vivre pour soi seul. Une existence toute privée, choisie par goût, peut nous paraître entachée d'égoïsme; comment ne pas se réjouir, cependant, si l'injustice du prochain nous retranche du cercle respectable, mais étroit, de la vie commune? Envisagée à ce point de vue, la tyrannie d'autrui devient un présent digne de toute reconnaissance. Lao-Tsé prit de son chef un congé respectueux, ferma sa petite case, dont ses ressources ne lui permettaient plus l'entretien, et se retira dans le désert pour méditer sur la nature de l'absolu.

Mais Lao-Tsé n'était plus le simple fonctionnaire d'autrefois; il était devenu, à son insu, une des gloires de la ville. Quand ils voulaient humilier les gens du gros bourg de Loui, plus commerçant et plus puissant, les habitants de Khou avaient l'habitude de leur demander : « Et qui, chez vous, entretient des relations avec l'absolu? » Sachant que la renommée du pauvre Lao-Tsé imposait, quand même, à ces riches et pratiques voisins, à Khou même, où pourtant la famille du sage était connue, on commençait à dire que sa mère l'avait conçu d'une grande étoile filante. Lao-Tsé avait à peine confié la clef de sa maison au charpentier du coin, que toute la ville causait de son départ. On ne se résignait qu'à contre-cœur.

Quand le philosophe arriva au passage de Han-Kou, il vit sur l'autre rive un grand concours d'hommes qui l'acclamaient avec frénésie, tout en scrutant le ciel, car la rumeur se propageait que Lao-Tsé allait accomplir son voyage sur la croupe d'un dragon ailé.



Le premier mouvement du voyageur fut de s'enfuir, mais avant qu'il en pût rien faire, le passeur s'approcha de lui et lui dit avec déférence :

— Cher maître, nous ne voudrions pas faire peser sur un homme comme vous notre volonté ignorante ; mais, avant de vous ensevelir dans la retraite, nous vous supplions de nous faire connaître les voies de l'Éternel et de nous indiquer une règle pour la vie de tous les jours.

Ce sont là choses qui ne se refusent pas entre voisins : Lao-Tsé ne se déroba point à une prière si juste. Il monta dans la barque du passeur, se fit transporter sur la rive opposée et prononça avec recueillement les quelques phrases que voici :

« Le ciel et la terre ne vivent pas pour eux seuls, mais pour tous, c'est pourquoi ils ont une durée éternelle.

» Oublie le mal qu'on t'a fait et le bien que tu fais : sois comme le ciel qui donne sans rien réclamer.

» Quand l'homme vertueux perdra jusqu'au souvenir de sa vertu, l'injuste oubliera son ressentiment.

» Le sage ne s'attache guère à ses propres mérites, car souvent il a vu le réprouvé devenir le secours du juste.

» Celui qui aime quand même et malgré tout est voué d'avance au salut.

» Ne demandez pas à Dieu le courage ; demandez l'amour : car l'on sait toujours défendre ce qu'on aime.

» Que celui qui remporte la victoire prenne le deuil du vaincu.

» Gardez-vous comme d'un péché mortel de trouver trop étroite la maison de votre père.

» Vivre avec simplicité est la meilleure aumône : l'homme économe peut seul être généreux.

» Il y a un devoir pour les autres : l'amour ; et un devoir pour soi : le détachement. Il n'y a pas d'autres devoirs.

» La meilleure charité est d'aider son prochain à suivre sa nature.

» Chaque être a son essence propre; il est né pour l'accomplir, la parfaire, la dégager, ainsi qu'un très suave parfum.

» L'essence du Divin est la Vérité.

» Quoi qu'on fasse, on accomplit toujours la volonté de Dieu.

» Les mains croisées, le saint sourit, et le monde se voit transformé.

» Le filet du ciel est immense, les mailles en sont écartées et cependant personne n'en échappe. »

Quand Lao-Tsé eut fini de parler, un grand silence descendit sur la multitude. Dans le recueillement universel on se redisait intérieurement la parole divine. Un scribe, qui se trouvait là, écrivait sur ses tablettes les sentences tombées des lèvres du saint. Par un phénomène de multiplication particulier au miracle, il en conserva un peu plus de cinq mille mots dont il fit le « Livre de la Vie divine ». Cependant Lao-Tsé s'éloigna vers les chemins âpres de la montagne. On ne sait où il finit ses jours. Lao-Tsé était un sage qui aimait l'obscurité.

MARY JAMES DARMESTETER

NOTES

SUR

LA VIE PRIVÉE A LA RENAISSANCE

I

LES AMOUREUX

« L'amour est un recommenceur, » écrivait Bussy à madame de Sévigné; cela est vrai, non seulement de l'amoureux qui se répète lui-même, mais de tous les amoureux de tous les temps et de tous les pays qui se répètent indéfiniment les uns les autres. Et depuis l'origine du monde, ces délicieux rabâcheurs redisent la même chanson, que l'humanité inassouvie écoute toujours aussi passionnément, sans en trouver, sans même en souhaiter une autre.

L'amour variera dans son essence; il sera sensuel dans l'antiquité, chevaleresque au moyen âge, précieux sous Louis XIII, impertinent sous Louis XV, romanesque hier et maladif aujourd'hui; ses procédés, son formulaire ne changent point; c'est à peine si la mode y ajoute quelques accents passagers. A la Renaissance, le cliché est le même; il sert toujours : « Aussitost que celuy voit venir de loin celle que principalement il ayme, il se redresse le collet de sa chemise, il agence bien son bonnet sur sa teste, il redresse son manteau sur ses espaules, il se lève sur la pointe des pieds, montre

un visage joyeux et riant, et semble quasi qu'il se rénouvelle du tout, pour se rendre plus agréable aux yeux de sa dame, en la présence de laquelle il change de couleur, et départ son cœur du corps pour la suivre, se sentant quasi tirer par la propre figure d'icelle [1]. » « Compte moy, dit encore Clément Marot,

Compte moy cy par les menuz
Les moyens que tu as tenuz
Pour parvenir à ton affaire.
— J'ay fait tout ce qu'on sçauroit faire.
J'ay soupiré, j'ay fait des criz,
J'ay envoyé de beaulx escripts,
J'ay dansé et ay fait gambades;
Je luy ay tant donné d'œillades
Que mes yeux en sont tout lassez...
J'ay chanté, le diable m'emporte,
Des nuictz cent fois devant sa porte.
Quand elle venoit au moustier,
Je l'attendois au benoistier
Pour luy donner de l'eau bénite...
Je lui disois qu'elle estoit belle...
. . . .

On chuchote dans les petits coins « sur les coffres et les lictz à l'escart, les flambeaux bien loin reculez [2]. » On échange des signes, des coups d'œil, des billets doux, des cadeaux, des serments, des baisers, et ces menues faveurs qu'on appelait *la petite oie*, les abatis de l'amour [3]. On caquette et on coquette de la belle façon, et le *flirtage* bat son plein ; car cette prétendue importation américaine est aussi vieille que l'amour lui-même. « Chacun choisit celle que bon luy semble, pour disputer avec elle de l'art d'aimer, circonstances et dépendances, la mener danser, puis la mener dans un coing, luy remonstrer qu'il est son serviteur, qu'il désire son amour, et user de telles instructions, mémoires et remonstrances que Amours et les docteurs qui en ont parlé luy conseillent. Les

1. *Civile conversation* d'Estienne Guazzo, trad. de G. Chappuys.

2. Brantôme, *Recueil des Dames*, dit *les Dames galantes*.

3. « Les extrémités des oyes (ce qu'on appelle aujourd'huy *la petite oye*) ». (H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, II, 20.)

jeunes filles, femmes et damoyselles deviennent [ainsi] sçavantes, gentilles, galantes et [à force] d'escarmoucher, apprennent leur court et entregent. Pareillement, les jeunes levrons amoureux apprennent à bien deviser et bien parler et avoir la bousche fresche, deviennent serviteurs des dames, se façonnent et acquièrent de l'esprit... Par ce moyen, se brassent et se marchandent tous les jours plusieurs bons mariages[1]. »

Les *Cent Nouvelles nouvelles* nous montrent des « bons compaignons » qui, pour provoquer leurs amies, « se viennent trouver devant elles dans une feste où elles estoient, et font la roë (roue), et se pourmènent par devant elles, devisant d'un costé et d'autre, et faisans cent mille manières pour dire : Nous ne tenons compte de vous ». Ailleurs, la femme d'un procureur, amoureuse d'un jeune clerc de son mari, « venoit menu et souvent coudre et filer près de luy, pendant qu'il escrivoit, et une fois le boutoit de costé, lui ruoit (jetait) des pierrettes qui brouilloient ce qu'il faisoit, et luy falloit recommencer. Un autre jour, luy ostoit papier et parchemin, tant qu'il falloit qu'il cessast l'œuvre. Même, pour le plus empescher, elle respandit sur buffet, sur papier, sur robe, son cornet à encre ».

Un recueil moins connu, les *Arrests d'amours* composés par Martial de Paris, à la fin du XV[e] siècle, est plein d'observations naïves et plaisantes qui semblent dater d'hier. « Deux gentilz compagnons, tous deux amoureux en mesme lieu d'une mesme dame », viennent porter plainte par devant la Cour d'Amour. Le premier demande qu'on défende à son rival « d'aller à la messe où sa dame va, pour luy bailler à l'entrée de l'eau benoiste; de lui sourire en passant, ny faire quelque signe, ou semblant de la regarder. Il ne doit point agenouiller à l'opposite du costé où elle s'assied durant la messe. En se promenant dans l'église où elle est, il ne doit claquer son patin[2], ny redresser le poil de son chapeau; s'il a et porte nouveaux gants ès mains, il ne les doit point enfoncer, ny faire semblant de allonger les doigts en tirant. Il ne doit point lire les oraisons ny les escriteaux des tombes

1. *Ordonnance sur le faict de masques*, par Gilles d'Aurigny.

2. Faire sonner ses chaussures sur le sol.

qui sont auprès de ladite dame, durant qu'elle est en l'église... » Ces menus traits, si comiques et si finement observés, ne sont-ils pas d'une actualité frappante ?

L'autre riposte à son tour que son rival ne doit point « l'appeler sa dame ou maîtresse, ny s'en dire serviteur. Il ne doit pas l'accompagner en voyage, ny autre part, au moins ne la doit tenir par dessoubs le bras », — c'est ainsi qu'on donnait le bras à une femme. — « Si elle veut aller en pèlerinage, il ne la doit point mener derrière luy (en croupe), ny luy aider à secourre (relever) sa robe ; que si, sur le chemin, son fouet cheoit à terre, il ne le doit pas relever ny bailler. » Il ne pourra davantage « danser aux noces, ny autre part, avec sadite dame ; ny servir à table où elle sied, ny luy bailler carreaux (coussins) ou placet (tabouret) à mettre sous les piedz. Ses cheveux ne devront pas venir jusque sur les yeux », coiffure ultra-élégante et le dernier mot du bon genre. Enfin, il lui sera interdit « de porter pour l'amour d'elle la botte fauve, ny la soleie (le souci) sur son chappeau, ny sadite botte fauve fermée d'aiguillettes vertes, ny son chappeau fermé de cordon, ny houppe de cheveux, ny la livrée d'elle aux harnois de ses chevaux ».

En effet, l'amoureux qui savait vivre devait « se vestir court, aller déceint (la ceinture détachée) par la ville, porter une botte de couleur fauve au pied dextre ou senestre, tenir un petit baston à la main », et adopter la livrée (les couleurs) de sa dame. C'était l'uniforme obligatoire, les insignes de l'amoureux. La dame, à son tour, portait à la jarretière les couleurs de son ami :

De mes couleurs, ma nouvelle alliée,
Estre ne peut votre jambe liée,
Car couleurs n'ay et n'en porteray mye[1].

Elle mettait « ses gants de costé, dans la ceinture, et faisoit fermer ses soulliers d'aiguillettes vertes ». Placer « entre les courroies de ses soulliers, à la boucle, un anneau d'or », signifiait « l'amour désolé au pied, dont on ne tient plus compte[2] »

1. Cl. Marot.

2. *Arrests d'amour*.

Du temps de Brantôme, « force gentilhommes, premier que (avant de) porter leurs bas de soye, prioient leurs dames et maistresses de les essayer et les porter devant eux quelques huict ou dix jours, du plus que du moins, et puis les portoient en très grande vénération et contentement d'esprit et de corps[1] ».

La mode de porter les couleurs de sa maîtresse a duré longtemps. Aujourd'hui que nous nous habillons comme nos maîtres d'hôtel, la mode n'a plus de raison d'être ; elle a passé.

Une autre obligation pour le galant consistait à donner à sa belle des sérénades et surtout des aubades. L'aubade commençait d'ordinaire vers minuit : d'abord des roulements de tambour « afin de réveiller les habitants de la rue ». Puis venaient les trompettes, suivies par les hautbois, par les fifres, les violes et un trio de luths pour finir[2]. Du Fail plaisante un personnage qui « donne à sa dame réveils et aubades de sa vieille guiterre (guitare), qu'on soûloit nommer guiterne ; vend tous ses livres, sayes et robes fourrées, au printemps, pour la resjouir d'une algarade d'espinette desemplumée, avec quatre violons à treize cordes ensemble, et huit cornetz, le tout à quinze accords. Or cuydoit-il, après ces motets de chathuant, avoir quelque bon tour d'œil, joyeux visage et gaye caresse[3]. »

Comme on le pense bien, les fleurs jouent un grand rôle entre amoureux : la marjolaine, qui signifie *toujours heureux* ; le romarin, emblème de la *franchise* ; la violette, de l'*amour innocent ;* la pensée, du *souvenir ;* et le souci, qui symbolise *les peines du cœur et les inquiétudes*. Dans les *Propos rustiques*, « un bon lourdaut » de la campagne donne à son amie « un brin de marjolaine, qui estoit la plus grande récompense et entretien d'amour qu'on eust pour lors. Je ne dis pas que un ruban n'eust esté reçu, ou une ceinture de laine, mais c'eust esté à grand'peine, car trop se fust sentie obligée ». A la ville, on y met moins de façons : jeunes filles ou femmes mariées, damoyselles ou bourgeoises, acceptent de celui qui leur fait la

1. Brantôme, XI, 341.
2. Félix Platter, *Voyages et Voyageurs de la Renaissance*. Leroux, 1895.
3. *Propos rustiques*.

cour des robes, des étoffes en pièces, voire des bijoux de prix, et cela naïvement, sans scrupules, avec une simplicité qui déconcerte nos théories mondaines sur la délicatesse et le qu'en dira-t-on. Celle-ci autorise son serviteur à lui donner « à toutes les étraines, un beau chaperon de migraine, et aussy une robe neuve, à chacun premier jour du mois de may ». Celle-là reçoit « plusieurs bagues et joyaux, six aulnes de damas pour faire une cotte simple, deux petites verges (anneaux) d'or, quatre aulnes d'escarlatte, une turquoyse et un *Agnus Dei* bien gent[1] ».

L'auteur des *Quinze joyes de mariage* nous montre une coquette entourée de galants, dont « l'un luy présente beaux motz plaisantz et gracieux ; l'autre luy marche dessus le pied, ou luy estraint la main ; l'autre la regarde d'un regard trenchant et piteux de costé ; l'autre enfin luy présente un annel (anneau), un dyamant, ou un rubis ». Ce dernier était-il mieux avisé que les autres? l'histoire ne le dit pas ; mais auprès des petites vilotières (grisettes), l'argument eût été irrésistible, s'il faut en croire ces jolis vers de Marot :

Quand les petites vilotières
Trouvent quelque hardy amant
Qui veuille mettre un dyamant
Devant leurs yeux riants et verts,
Coac, elles tombent à l'envers.

Empruntons encore à Martial de Paris un de ces petits tableaux pittoresques où il est passé maître. Un amoureux expose que lui et son amie « ont fait ensemble une promesse et alliance d'amour, par laquelle ledit amoureux luy promit que toutes et quantes fois qu'il se voudroit coucher et mettre son couvre-chef de nuit, il seroit tenu de nouer le bout dudit couvre-chef à deux bons et fort neudz, et de dire pour l'amour d'elle, en le retirant : Dieu doint (donne) bonne nuit à ma dame. Et aussy elle diroit pareillement, quand se lèveroit au matin, en mettant sa chemise : Dieu doint bon jour à mon tres-doulx amy. Et avecque ce, estoit dit que le gallant devoit toutes les semaines passer sur le tard une fois ou deux

1. *Arrests d'amours*, pass.



devant son huys, et attendre une bonne certaine heure pour avoir un bouquet ou une violette qu'elle luy devoit, pour récompense, jeter avant qu'il s'en allast...

» Or disoit cet amoureux que, en faisant ledit contrat, il avoit esté énormément déçu. Car premièrement, au regard de tirer son couvre-chef toutes les nuitz, il luy en falloit avoir un neuf de trois jours en trois jours, tant [il] en rompoit et deschiroit... Touchant l'autre point, pour avoir un pauvre bouquet ou une violette, il souffroit maux infinis. Car premièrement il advenoit très souvent qu'il ne trouvoit point sa dame à l'huys, ny âme à qui parler, et ainsi convenoit illec (là) attendre et longuement jambayer[1], le pauvre, sans avoir feu ne clarté. Secondement, car quand il s'en vouloit partir, il voyoit aucunes fois la lueur de la chandelle par les verrières, dont il estoit si fort transi et ravi, qu'il ne sçavoit [ce qu'il devenoit. Et, pour ce qu'il cuydoit alors qu'elle ne fust pas couchée, et que tantost dût venir, il attendoit tout seul emmy la rue, deux ou trois heures, aucunes fois toute la nuit, se pourmenant pour doute de morfondre, regardant en haut les gouttières si elle viendroit point aux fenestres, où il avoit grand martyre. Et mesmement, au temps d'hyver, pour les neiges et la froidure, il estoit souvent en tel point qu'il ne sentoit membre qu'il eust, si [bien] que l'on eust ouy cliqueter ses dents l'une contre l'autre comme une cigogne. Tiercement que, pour la pluie et mauvais temps qui couroit, il estoit parfois contraint de partir sans rien faire, fors seulement baiser la cliquette de l'huys de sa mye, pour lui dire adieu. »

Cette jolie scène a je ne sais quel parfum sentimental qui mérite notre attention. On dit souvent que la Renaissance est sensuelle et rabelaisienne en amour: oui, sans doute, si l'on s'en tient aux gaillardises de ses conteurs. Mais à côté de cette Renaissance, popularisée par nos peintres et nos romanciers, il en est une autre moins connue, moins débraillée et plus vraie. Saine, franche, bien équilibrée, débordant de sève et de santé, elle aime à rire, c'est entendu; les hardiesses du geste et du langage ne sont pas pour l'effaroucher, elle sait se défendre; quant à la pruderie, ni le mot, ni la chose n'étaient

1. Faire aller les jambes.

inventés de son temps. Mais le cœur est tendre, honnête, sentimental à ses heures et parfois d'une extrême délicatesse. Écoutez plutôt cette complainte si chaste et si touchante de l'amant à « l'aimée » :

Souvieigne-vous du cœur qui bondissoit
Pour la tristesse en quoy il périssoit...
Souvieigne-vous du péril et danger
Où nous estions, dont nous ne tenions compte,
Car vraye amour ne connoit paour ni honte;
Souvieigne-vous de nostre amour honneste
Dont ne devons pour nul baisser la teste,
Car nous sçavons tous deux certainement
Qu'honneur et Dieu en sont le fondement;
Souvieigne-vous du très chaste embrasser
Dont vous ne moy ne pouvions nous laisser;
Souvieigne-vous de vostre foy promise
Par vostre main dedans la mienne mise;
Souvieigne-vous de mes doubtes passées
Que vous avez en une heure effacées...
Souvieigne-vous des heures qui sonnoyent
Et du regret qu'en sonnant me donnoyent...
Souvieigne-vous de l'adieu redoublé
A chaque pas, de l'esperit troublé,
Du cœur transy et du corps affoibly...
Souvieigne-vous d'immortel souvenir
De vostre amy, et le veuillés tenir
Dans vostre cœur seul amy et parfaict,
Ainsi que vous dedans le sien il faict.

Cette pièce exquise est de Marguerite de Navarre [1], la Marguerite de l'*Heptaméron*, celle qu'un de ses historiens appelle « une doctrinaire de l'amour platonique ». Lisez encore les petits dialogues dont elle fait suivre chacune de ses nouvelles; il y a là des pages d'une rare élévation et d'une chasteté attendrie, qui n'ont rien de rabelaisien, je vous assure.

Sans doute, les amoureux de Martial sont moins raffinés; mais, pour être plus bourgeois, leur sentimentalisme n'est pas moins très réel. Celui-ci « passe tous les jours vingt fois devant la porte de sa dame, salue les fenestres, adore l'huys,

1. *Heptaméron*, appendice.

se passionne, se crucie et se tourmente ». Celui-là « ne dort pas ne nuict ne jour, aincoys toujours pense à elle. Et ce faisant, bien souvent frissonnoit et luy sembloit qu'il avoit plus de cent esguilles autour du col qui le picquoient. S'il eust voulu manger, il n'eust sçu, car n'y avoit si bonne, ne si douce viande, qui amère ne lui semblast[1]. » Tous « gémissent sur leur martyre ; ils sont pensifs, songearts et mélancolieux ». Heureusement leurs nerfs sont solides, et leurs mélancolies se portent bien. Voyez-les « monter et dévaler de nuict, du haut de deux ou trois étaiges, par une longière (longue nappe); coucher toute la nuict entre deux gouttières, voire quand il gèle à pierre fendant »; aux étuves, en attendant leur amie, « endurer l'eau si chaude qu'ils sont tout bruslez ». Un galant, moins patient que les autres « lance deux ou trois grosses pelotes de neige contre les fenestres de sa dame et, après ce qu'il vit qu'on n'en tenoit compte, il prit une grosse pierre et la jeta contre les verrières, tellement qu'il en abattit deux ou trois lozenges ». Un autre « boute sa dame en passant par la rue ». Une jeune femme qui vient d'être saignée au pied, lance de sa fenestre « sur son très doulx amy » une palette de son sang, ce qui le fait arrêter par le guet, comme coupable d'un meurtre commis dans le voisinage. Sur quoi l'amoureux demande, et le Tribunal d'Amours lui accorde, « pour récompensation, demy douzaine de baisers bien assiz, et dont chacun d'iceux pourra durer autant qu'on mettrait à dire un *De Profundis* et *Fidelium* ». Une autre embrasse son ami « si asprement qu'elle cuyda le faire seigner du nez ; et puis, quand vint au desserrer, le frappa moult durement de la patte de son chapperon, où il y avoit une esguille et une espingle, de laquelle il eust la joue toute esgratignée ». Une troisième « jette dans le dos de son amy, en jouant, une poignée d'orties et d'ordure, où il y avoit des fourmis parmy, qui le picquoient et faisoient si grand mal, qu'il ne pouvoit durer »; et lui, pour se venger, « lui baille deux grands souffletz[2] ».

Ces façons de se faire la cour, tant soit peu rustiques chez les hommes, et garçonnières chez les femmes, étaient celles de

1. *Arrests d'amour*, pass.

2. *Ibid.*

la bourgeoisie. A la cour et chez le grand seigneur, on se pique de plus de délicatesse. Voici comment François de la Trémoïlle raconte à son grand-père sa première entrevue avec Anne de Laval (1521)[1] :

« Monseigneur, plaise vous sçavoir que je arrivay à Laval mardy dernier, là où je trouvai monsr et madame de Laval et madamoiselle leur fille; et vous promets, monsgr, qu'ils m'ont fait de l'honneur et du bon traitement si que jamais gens sçauroient faire, et vous assure, monsgr, qu'ils ont merveilleusement grande envie que je soye leur fils.

» Et quant au regard de madamoiselle leur fille, après que j'eus parlé à monsr et à madame de Laval, me mis à parler à elle et fus avecques elle deux ou trois heures; et ensemble y ai esté trois jours. Je l'ay vue en toutes sortes que j'ay pu voir, et ne faisoit on point de difficulté de la me montrer. Et quant au personnage, elle est assez belle et a fort bonne grâce; sa manière fort douce et fort arrêtée, fort beau corps sans avoir tare d'estre bossue, et autant obéissante à monsr son père et à madame sa belle-mère que femme que je rencontray jamais. Et premier que luy dire ma volonté, je regarday à tout ceci, mais je n'ay trouvé chose en elle qui ne soit fort honneste: sa parole moins esgarée que femme que je vis oncques. J'ay bien regardé partout et la trouve terriblement de ma fantaisie.

» Quand je vis qu'elle s'y adonnoit, je luy dis que ne luy sçaurois céler ce qui estoit en ma fantaisie, c'est que je l'aymois bien fort et que je ne sçavois femme en France avecques qui je vécusse plus volontiers que avecques elle. Je luy priai qu'elle me dist la sienne, et qu'elle me regardast bien, et qu'elle ne dit point chose de quoy elle se voulut repentir. Elle me fit réponse qu'elle feroit ce qui plairoit à monsr son père. Je luy répliquai cela et luy dis que ce n'estoit point parler, et quant à ce cas là, le père n'en doit avoir la connoissance. Je luy priai que à père ni à mère elle ne fust point si obéissante qu'elle ne m'en dist sa volonté, et que de moy je n'ay eu conseil que à ma fantaisie. Elle me répondit qu'elle se sentiroit bien heureuse d'estre en ma compagnie, puisque (je) luy

1. Chartrier de Thouars.



faisais cet honneur que de la prendre, et qu'elle mettra si bonne peine d'obéir à celuy qui l'aura qu'il devra estre content d'elle.

» Après, je luy dis que nous ferions grand'chère ensemble; et je vous jure ma foy, monseigneur, que je n'en ay cru que ma fantaisie, qui s'adonne si fort à elle qu'il n'est possible de plus; car c'est une aussi honneste femme et une des plus parfaites que je vis jamais. Je vous supplie, monsgr, que je l'aye, car je l'ayme fort, et crois que si nous sommes bientôt ensemble, que nous vous ferons ce que toujours avez tant désiré, car elle est de ma fantaisie et je suis de la sienne. Et crois que si vous l'aviez vue que vous diligenteriez la chose, car à mon avis, mais que la voyez, la trouverez ainsy que je vous dis; et si je ne pensois vivre aveeques elle, je vous assure, monsgr, que je ne vous en manderois pas ce que je vous en mande... »

Voilà la vraie Renaissance amoureuse, et prise sur le fait.

Plus tard, elle se transforme; comme les arts, la langue, le costume et les mœurs, l'amour se laisse pénétrer par l'infiltration italienne toujours plus envahissante: il abandonne la vieille tradition du moyen âge, se subtilise et se raffine. Pour ce libertin de Brantôme, c'est un progrès : « Quánt à nos belles françaises, dit-il, on les a vues le temps passé fort grossières... Mais, depuis cinquante ans en ça, elles ont emprunté et appris des autres nations tant de gentillesses, de mignardises, d'habits et de belles grâces, que maintenant il faut dire qu'elles surpassent toutes les autres en toutes façons. » Henry Estienne voit les choses d'un autre œil : « On n'oyoit point parler de ces vilenies, dit rudement le vieil huguenot, auparavant qu'on sçeust si bien parler italien en France. »

Chez le campagnard, la transformation est la même: « Pensez-vous, à vostre avis, que les amours des anciens se démenassent comme celles d'aujourd'hui? — Nenny vraiment, dit Lubin, je le says bien pour moy; car, quand il fust question de me marier à votre nièce, j'avois l'age de trente-quatre ans ou environ, auquel temps ne sçavois que c'estoit d'estre amoureux, encore moins comme il s'y falloit gouverner. Aujourd'huy, le jeune homme, en l'age de dix-huit ans, est blasmé quand il n'entretient les dames, ne muguette les filles, ne fait

le brave, le mignon. » Hanter les femmes, fréquenter « les jeunes gens desbauchez et farcis de certaines maximes endiablées et venues d'Italie [1] », voilà le secret pour être « renommé moderne ».

Le langage de l'amour se modifie comme l'amour lui-même. Ce n'est plus

Le rond parler, sans fard, sans artifice [2]

de Marguerite de Navarre ; le vieux gaulois a fait son temps. La langue devient fausse, creuse, alambiquée, comme les sentiments qu'elle exprime ; partout des pointes, de l'enflure et de la boursouflure. « Quand vous avez la commodité de parler aux femmes en privé, dit Noël du Fail aux *muguets* de son temps (1547), vous estes les plus mauvais que l'on sçauroit voir, comme de dire : Hée, ma maistresse, voulez-vous que pour vostre amour conquérir, je me rompe le col? Mais, pour ce que cela est un peu fascheux, je combattray, et fut-ce le grand Turc. Par la vertu Saint Quenet, belle dame, ceste dernière guerre (je croy que ce fust à Luxembourg), je fis un coup de ma main, et seulement pour un simple souvenir de vous, dont toute la troupe... je ne dis rien. Haa, ma dame, mon souvenir, mon bon espoir, ma fermeté, mon petit cœur gauche [3] ! » Ne dirait-on pas Mascarille faisant sa déclaration à Cathos et à Madelon?

Les femmes « ne passent plus leur temps à voir un pauvre languissant se donner au diable et se désespérer ; mais quand nostre amoureux produit un brasselet de perles grosses comme pois, les portes fermées luy sont ouvertes très grandes, comme à passer une charretée de foin ». L'ambassadeur de Venise, Lippomano, adresse le même reproche aux Françaises : « L'or, dit-il, fait tout faire à toutes les femmes du monde ; avec la Française, l'argent suffit. » La critique est excessive sans doute ; mais il faut bien l'avouer, l'invasion toujours croissante du luxe, de la corruption et des étrangers, n'était

1. Du Fail, I, 47 et II, 153..
2. Cl. Marot.
3. *Propos rustiques.*

faisais cet honneur que de la prendre, et qu'elle mettra si bonne peine d'obéir à celuy qui l'aura qu'il devra estre content d'elle.

» Après, je luy dis que nous ferions grand'chère ensemble; et je vous jure ma foy, monseigneur, que je n'en ay cru que ma fantaisie, qui s'adonne si fort à elle qu'il n'est possible de plus; car c'est une aussi honneste femme et une des plus parfaites que je vis jamais. Je vous supplie, monsgr, que je l'aye, car je l'ayme fort, et crois que si nous sommes bientôt ensemble, que nous vous ferons ce que toujours avez tant désiré, car elle est de ma fantaisie et je suis de la sienne. Et crois que si vous l'aviez vue que vous diligenteriez la chose, car à mon avis, mais que la voyez, la trouverez ainsy que je vous dis; et si je ne pensois vivre avecques elle, je vous assure, monsgr, que je ne vous en manderois pas ce que je vous en mande... »

Voilà la vraie Renaissance amoureuse, et prise sur le fait.

Plus tard, elle se transforme; comme les arts, la langue, le costume et les mœurs, l'amour se laisse pénétrer par l'infiltration italienne toujours plus envahissante: il abandonne la vieille tradition du moyen âge, se subtilise et se raffine. Pour ce libertin de Brantôme, c'est un progrès : « Quant à nos belles françaises, dit-il, on les a vues le temps passé fort grossières... Mais, depuis cinquante ans en ça, elles ont emprunté et appris des autres nations tant de gentillesses, de mignardises, d'habits et de belles grâces, que maintenant il faut dire qu'elles surpassent toutes les autres en toutes façons. » Henry Estienne voit les choses d'un autre œil : « On n'oyoit point parler de ces vilenies, dit rudement le vieil huguenot, auparavant qu'on sçeust si bien parler italien en France. »

Chez le campagnard, la transformation est la même: « Pensez-vous, à vostre avis, que les amours des anciens se démenassent comme celles d'aujourd'hui? — Nenny vraiment, dit Lubin, je le says bien pour moy; car, quand il fust question de me marier à votre nièce, j'avois l'age de trente-quatre ans ou environ, auquel temps ne sçavois que c'estoit d'estre amoureux, encore moins comme il s'y falloit gouverner. Aujourd'huy, le jeune homme, en l'age de dix-huit ans, est blasmé quand il n'entretient les dames, ne muguette les filles, ne fait

le brave, le mignon. » Hanter les femmes, fréquenter « les jeunes gens desbauchez et farcis de certaines maximes endiablées et venues d'Italie [1] », voilà le secret pour être « renommé moderne ».

Le langage de l'amour se modifie comme l'amour lui-même. Ce n'est plus

Le rond parler, sans fard, sans artifice [2]

de Marguerite de Navarre; le vieux gaulois a fait son temps. La langue devient fausse, creuse, alambiquée, comme les sentiments qu'elle exprime; partout des pointes, de l'enflure et de la boursouflure. « Quand vous avez la commodité de parler aux femmes en privé, dit Noël du Fail aux *muguets* de son temps (1547), vous estes les plus mauvais que l'on sçauroit voir, comme de dire : Hée, ma maistresse, voulez-vous que pour vostre amour conquérir, je me rompe le col? Mais, pour ce que cela est un peu fascheux, je combattray, et fut-ce le grand Turc. Par la vertu Saint Quenet, belle dame, ceste dernière guerre (je croy que ce fust à Luxembourg), je fis un coup de ma main, et seulement pour un simple souvenir de vous, dont toute la troupe... je ne dis rien. Haa, ma dame, mon souvenir, mon bon espoir, ma fermeté, mon petit cœur gauche [3]! » Ne dirait-on pas Mascarille faisant sa déclaration à Cathos et à Madelon?

Les femmes « ne passent plus leur temps à voir un pauvre languissant se donner au diable et se désespérer; mais quand nostre amoureux produit un brasselet de perles grosses comme pois, les portes fermées luy sont ouvertes très grandes, comme à passer une charretée de foin ». L'ambassadeur de Venise, Lippomano, adresse le même reproche aux Françaises: « L'or, dit-il, fait tout faire à toutes les femmes du monde; avec la Française, l'argent suffit. » La critique est excessive sans doute; mais il faut bien l'avouer, l'invasion toujours croissante du luxe, de la corruption et des étrangers, n'était

1. Du Fail, I, 47 et II, 153..

2. Cl. Marot.

3. *Propos rustiques*.

pas faite pour enrayer le mal. Tous ces parvenus génois, lucquois, florentins, vénitiens et lombards, enrichis des dépouilles de la France, — ces « sardines devenues des baleines[1] », disait-on, faisant allusion à la fortune scandaleuse du Lucquois Sardini, — importaient chez nous leur esprit mercantile et sans scrupule, et traitaient l'amour comme une opération commerciale.

Car les femmes ne sont pas les seules qui trafiquent de l'amour. On voit les gentilhommes les mieux qualifiés se faire payer leurs faveurs. Il est vrai que certains préfèrent à l'argent les bijoux et les pierreries, estimant que « les présents en argent sentent plutôt leurs femmes communes qui donnent à leurs ruffians, que non pas leurs grandes et honnestes dames[2] »; mais le principe n'est pas contesté, et Brantôme le formule avec le cynisme inconscient que nous lui connaissons : « Toute grande dame doit, pour son honneur, donner à son serviteur soit peu, soit prou, soit argent, soit bagues, soit joyaux, ou soient riches faveurs... Mais il faut en cela peser tout, et que l'homme soit si discret de ne tirer de la bourse de la femme tant comme il voudroit. » « Quant à moy, dit-il encore, — et cet aveu peint l'homme tout entier, — quant à moy, je me puis vanter d'avoir servy en ma vie d'honnestes dames, et non des moindres; mais, si j'avois voulu prendre d'elles ce qu'elles m'ont présenté, et en arracher ce que j'eusse pu, je serois riche aujourd'huy, ou en bien, ou en argent, ou en meubles, de plus de trente mille escus que je ne suis. »

Restons-en là; aussi bien, si les *Cent Nouvelles nouvelles* marquent les débuts de la Renaissance amoureuse, et l'*Heptaméron* sa maturité, les *Dames galantes* accusent sa décadence irrémédiable et sa fin.

1. *Nuper Sardini, jam nunc sunt grandia Cete;*
Sic alit alma suos Gallia pisciculos,

2. *Honnestes dames*, ces mots qui reviennent si fréquemment chez Brantôme, ont donné et donnent encore lieu à une interprétation erronée. Une *honneste dame*, au XVIe siècle, n'est pas une femme de mœurs honnêtes, mais une *femme du monde*, *distinguée*, une *grande dame*, comme *onesta* chez les Italiens et *honesta* chez les Latins; Suétone et Pline appellent les patriciens *Honesti*, tout court.

II

LES CAUSEURS ET LES CONTEURS

Nous étions jadis, — et je crois bien que nous sommes encore, — un peuple de coin du feu. Malgré les chemins de fer, la vapeur, l'électricité, la bicyclette, malgré cette rage de voyager, cette névrose du déplacement, cette « locomotite » aiguë qui s'empare périodiquement de tout Français âgé de quinze à soixante-dix ans, nous aimons à rentrer chez nous. Nous aimons notre *home* mieux que l'Anglais lui-même; du moins nous l'aimons autrement. L'Anglais l'emporte avec lui dans sa malle; nous le laissons à la maison, parce qu'il tient au sol et que les racines sont trop profondes pour pouvoir l'en extraire; ce qui fait que nous avons plus de peine à le quitter et plus de joie à le revoir.

Nous aimons encore, quoi qu'en disent les sceptiques et les gouailleurs, ces vieilleries qui s'appellent la famille, le toit paternel, les meubles d'autrefois pleins de la poussière des aïeux, et la cheminée hospitalière... non pas le chef-d'œuvre de fonte et d'acier où l'Anglais entasse de la houille, ni le poêle monumental des Allemands, ni le placage inutile et décoratif des Italiens; mais la bonne cheminée française, assez large pour chauffer la famille et les amis pendant les longues soirées d'hiver, la cheminée où l'on brûle du bois, où l'on tisonne en causant, comme ces honnêtes gens dont parle un ancien, qui se retrouvaient tous les soirs au coin du feu « pour caqueter, écrivant au foyer avec chacun son bâton brûlé par le bout, afermant que cela sert moult aux lunatiques ».

Ces goûts sont ceux de notre race sociable et communicative; ils tiennent à notre chair, à notre sang. Nos aïeux de la Renaissance les ont hérités du moyen âge; comme nous, et mieux que nous, — car ils avaient moins de soucis et d'arrière-pensées, — ils aimaient à recevoir et à voisiner. Ils se réunissaient souvent chez l'un ou chez l'autre, et les bons contes allaient leur train, contes salés, amoureux ou tragiques. Ce

besoin de jaser, de rire, de dire des histoires et d'en entendre, nous a valu une bonne part de notre littérature : les *Cent Nouvelles* et l'*Heptaméron* sont l'écho des conteurs et des conteuses de la cour; les *Sérées* nous introduisent chez le bourgeois de la province; avec les *Évangiles des Quenouilles*, on écoute aux portes les radotages de vieilles matrones assez singulières; Martial d'Auvergne est le greffier des causes galantes, du Fail le secrétaire des paysans bretons, et Tabourot celui des commères dijonnaises.

Parmi ces réunions, les plus brillantes, les plus animées, celles qui tiennent le plus de place dans les préoccupations mondaines de la Parisienne, avaient lieu chez l'accouchée. La naissance d'un enfant était l'occasion de réjouissances et de cérémonies, auprès desquelles nos petites réceptions paraissent bien plates et bien insignifiantes. Dans la chambre à coucher somptueusement décorée et parfumée pour la circonstance, l'accouchée sur son lit de parade, et richement vêtue, recevait ses parentes, ses amies, ses voisines. La table était chargée en permanence de viandes, de pâtisseries, de vins délicats, et, sur le dressoir recouvert de nappes brodées, l'orfèvrerie étincelante s'élevait en étages. Les femmes tenaient compagnie à l'accouchée jusqu'à ses relevailles; elles l'aidaient à se lever, l'assistaient au bain et se baignaient même avec elle. On mangeait, on buvait, on faisait de la musique, on dansait. C'était pour les femmes un assaut de toilettes et de caquetage, si bien qu'on appelait *caquetoires* les chambres où se tenaient ces réunions, et même les sièges qui les garnissaient : « Les dames de Paris ne se sont pu tenir d'appeler des caquetoires les sièges sur lesquels estans assizes, principalemens si c'étoit à l'entour d'une gisante (accouchée), chacune vouloit montrer n'avoir point le bec gelé [1]. »

Gratien du Pont, l'auteur des *Controverses des sexes masculin et féminin*, parle ainsi de la visite à l'accouchée :

Le lit sur lequel elle repose est « d'anticque [2] », peint d'or, d'azur et d'acre [3]. A côté du lit, vous « trouverez maint un

1. H. Estienne, *Deux Dialogues*, p. 162.

2. Dans le goût de l'antiquité, c'est-à-dire de la Renaissance.

3. Azur d'acre, *naturall azur* (Cotgrave).

muguet et causeur, par grand' gloire couché sur une chaise de fin veloux, de drap d'or ou broché ». Si « la chambre est parfumée et parée, n'en faut parler »; elle est plus riche que celle d'une grande dame, « d'une duchesse, voire d'une reine ».

L'accouchée, « dessus son corps, porte un corset d'un fin drap d'or frisé, fourré de martres, et tous les dimanches elle en change ». De ménétriers,

Et d'instrumens y a telle mélodie,
Tant de chansons, d'orgues et de plaisir,
Que vous n'auriez certes autre desir
Que d'écouter leurs accords et cadences,
Et compasser maintes sortes de danses.

Mais voulez-vous entendre le « Caquet des femmes quand se trouvent ensemble »?

Les unes parlent quant à leurs jalousies;
Les autres content celles de leurs maris
Et des muguetz desquelz ils sont marris.
Les unes parlent de leurs accoustremens,
D'anneaux, de bagues, chaînes et vestemens.
Les autres disent que n'en peuvent avoir,
Car leurs maris ne font pas leur devoir.
Les autres parlent de leurs nobles lignages,
De leurs prouesses et de leurs héritages,
Que (si) à l'aventure, les leurs, pour abréger,
Sont droitz vilains et n'ont de quoi manger,
Leurs bas lignages toujours exhausseront,
Et les plus hauts des autres baisseront.

Les « jeunes » racontent leurs petites misères et leurs moindres malaises, avec force détails.

« Je crois que je suis enceinte », dit une mariée ; « J'ai si mal aux reins, — reprend une autre, — que j'en mourrai soudainement,

Mais mon mari ne s'en rompt pas la teste
Onc ne me dit : veux-tu rien, sotte ou beste?



Les autres, — celles qui ont « en leur maison, belle-mère, belles-sœurs ou beau-père », — parlent

Du traitement mauvais que leur feront.
Les autres parlent de leur mesnagerie (ménage),
Et font merveilles, selon leur baverie (bavardage);
Mais Dieu sçait bien de quelle sorte ont vécu
Chiches de maille[1], et larges d'un escu.

Cependant les commérages, les cancans, les médisances circulent de bouche en bouche sur celle-ci, sur celle-là, sur les prétentions de l'une, les toilettes et le train de l'autre, les amours d'une troisième « vilaine et ribaude » qui a « plus de dix amants, n'en doutez pas ». En somme,

Jamais leur langue n'a séjour ne repos,
Incessamment parlent sans nul propos,
Toutes à coup, quand se trouvent ensemble.

Gratien du Pont est un impertinent; mais est-il vrai que certains salons bourgeois de province — et d'ailleurs — ressemblent encore plus ou moins aux *caquetoires* de la Renaissance ?

Les brillantes réceptions de l'accouchée sont une spécialité parisienne: ailleurs on fait moins d'étalage. Dans certaines provinces, dans le Nord par exemple, la visite à l'accouchée est surtout un prétexte pour bien boire et pour bien manger : « Quand approche le temps de l'enfantement, convient que le mari ait commères à l'ordonnance de la dame » et qu'il se procure du vin dont elles « boiront autant que l'on en bouteroit en une botte ». Quant à elles, elles ne s'inquiètent pas « quiconques a la peine de quérir le vin, quelque temps qu'il fasse, s'il pleut, ou gèle, ou grêle. Elles desjeunent, elles disnent, elles mangent, maintenant boivent au lit de la commère, maintenant à la cuve. Et le pauvre homme va souvent voir comment le vin se porte, quand il voit terriblement boire[2] ».

1. Menue monnaie.
2. *Les quinze joyes de mariage.*

La *Sérée* est la soirée, et plus particulièrement la soirée de province, que Cotgrave définit ainsi : *A gossiping, or good-fellowlike meeting of neighbours (this night at one, that at another, of their houses) whereto everie one brings or sends his dish*. C'est donc la réunion de voisins bons compagnons, qui s'assemblent pour bavarder (un soir chez l'un, un soir chez l'autre) et qui apportent chacun ou envoient leur plat. Guillaume Bouchet, qui a écrit un gros volume sur les *Sérées*, dit à ce propos : « Je ne me sçaurois saouler de louer l'honneste coutume et façon de vivre, de laquelle on use en plusieurs villes de nostre France, où les parents, amis et voisins, s'accordent à porter chacun son petit ordinaire en la maison tantost de l'un, tantost de l'autre. » Ces *Sérées* se tiennent le soir, comme l'indique leur nom, parce que « chacun ayant tout le jour mis ordre à ses affaires, se trouve bien plus libre sur le soir, ayant plus de moyen et de loisir de tenir longue table, et demeurer après le repas aux Sérées, pour deviser et se ragaillardir ensemble ». Ailleurs, Bouchet va au-devant d'un reproche qu'on faisait à ces réunions. « Quant à ceux, dit-il, qui voudroient blasmer la façon de rire librement qui a esté gardée en nos Sérées, s'ils sont hommes, ils doivent penser qu'il n'y a rien qui leur soit plus propre que le ris... Et puis, si vous voulez forclore le ris de la table qui doit estre joyeuse, il faut en oster la parole ; et si vous en ostez la parole, vous en ostez l'âme. »

Dans les trente-six *Sérées* dont il nous a laissé la description, Bouchet donne des échantillons variés des questions que l'on y discutait chaque soir. Les bons bourgeois poitevins parlent de tout, des *Gens d'Église* et des *Gens de guerre*, du *Vin* et de l'*Eau*, de la *Musique*, des *Barbiers* et des *Médecins*, des *Pendus*, des *Voleurs*, des *Animaux*, des *Bavards*, des *Sourds-Muets*, des *Peintres*, de beaucoup de choses encore, et surtout des *Femmes*, enceintes, accouchées, nourrices, jeunes filles ou mariées, sujet scabreux que l'on traite avec la plus parfaite indépendance d'idées et de langage, jusqu'au moment où les femmes se croient obligées de mettre le masque, ou bien se lèvent et font mine de se retirer.

Voici la description d'une Sérée d'après les *Évangiles des Quenouilles*. « Un soir, dit l'auteur, après souper, pour cause

Les autres, — celles qui ont « en leur maison, belle-mère, belles-sœurs ou beau-père », — parlent

Du traitement mauvais que leur feront.
Les autres parlent de leur mesnagerie (ménage),
Et font merveilles, selon leur baverie (bavardage);
Mais Dieu sçait bien de quelle sorte ont vécu
Chiches de maille[1], et larges d'un escu.

Cependant les commérages, les cancans, les médisances circulent de bouche en bouche sur celle-ci, sur celle-là, sur les prétentions de l'une, les toilettes et le train de l'autre, les amours d'une troisième « vilaine et ribaude » qui a « plus de dix amants, n'en doutez pas ». En somme,

Jamais leur langue n'a séjour ne repos,
Incessamment parlent sans nul propos,
Toutes à coup, quand se trouvent ensemble.

Gratien du Pont est un impertinent; mais est-il vrai que certains salons bourgeois de province — et d'ailleurs — ressemblent encore plus ou moins aux *caquetoires* de la Renaissance ?

Les brillantes réceptions de l'accouchée sont une spécialité parisienne: ailleurs on fait moins d'étalage. Dans certaines provinces, dans le Nord par exemple, la visite à l'accouchée est surtout un prétexte pour bien boire et pour bien manger: « Quand approche le temps de l'enfantement, convient que le mari ait commères à l'ordonnance de la dame » et qu'il se procure du vin dont elles « boiront autant que l'on en bouteroit en une botte ». Quant à elles, elles ne s'inquiètent pas « quiconques a la peine de quérir le vin, quelque temps qu'il fasse, s'il pleut, ou gèle, ou grêle. Elles desjeunent, elles disnent, elles mangent, maintenant boivent au lit de la commère, maintenant à la cuve. Et le pauvre homme va souvent voir comment le vin se porte, quand il voit terriblement boire[2] ».

1. Menue monnaie.

2. *Les quinze joyes de mariage*.

La *Sérée* est la soirée, et plus particulièrement la soirée de province, que Cotgrave définit ainsi : *A gossiping, or good-fellowlike meeting of neighbours (this night at one, that at another, of their houses) whereto everie one brings or sends his dish.* C'est donc la réunion de voisins bons compagnons, qui s'assemblent pour bavarder (un soir chez l'un, un soir chez l'autre) et qui apportent chacun ou envoient leur plat. Guillaume Bouchet, qui a écrit un gros volume sur les *Sérées*, dit à ce propos : « Je ne me sçaurois saouler de louer l'honneste coutume et façon de vivre, de laquelle on use en plusieurs villes de nostre France, où les parents, amis et voisins, s'accordent à porter chacun son petit ordinaire en la maison tantost de l'un, tantost de l'autre. » Ces *Sérées* se tiennent le soir, comme l'indique leur nom, parce que « chacun ayant tout le jour mis ordre à ses affaires, se trouve bien plus libre sur le soir, ayant plus de moyen et de loisir de tenir longue table, et demeurer après le repas aux Sérées, pour deviser et se ragaillardir ensemble ». Ailleurs, Bouchet va au-devant d'un reproche qu'on faisait à ces réunions. « Quant à ceux, dit-il, qui voudroient blasmer la façon de rire librement qui a esté gardée en nos Sérées, s'ils sont hommes, ils doivent penser qu'il n'y a rien qui leur soit plus propre que le ris... Et puis, si vous voulez forclore le ris de la table qui doit estre joyeuse, il faut en oster la parole : et si vous en ostez la parole, vous en ostez l'âme. »

Dans les trente-six *Sérées* dont il nous a laissé la description, Bouchet donne des échantillons variés des questions que l'on y discutait chaque soir. Les bons bourgeois poitevins parlent de tout, des *Gens d'Église* et des *Gens de guerre*, du *Vin* et de l'*Eau*, de la *Musique*, des *Barbiers* et des *Médecins*, des *Pendus*, des *Voleurs*, des *Animaux*, des *Bavards*, des *Sourds-Muets*, des *Peintres*, de beaucoup de choses encore, et surtout des *Femmes*, enceintes, accouchées, nourrices, jeunes filles ou mariées, sujet scabreux que l'on traite avec la plus parfaite indépendance d'idées et de langage, jusqu'au moment où les femmes se croient obligées de mettre le masque, ou bien se lèvent et font mine de se retirer.

Voici la description d'une Sérée d'après les *Évangiles des Quenouilles*. « Un soir, dit l'auteur, après souper, pour cause

d'ébat et de passe-temps, ès longues nuits entre le Noël et la Chandeleur, je me transportai en l'ostel d'une assez ancienne damoiselle, assez près ma voisine, où j'avoye accoustumé d'aller souvent deviser, car plusieurs des voisines d'environ venoient illec filer et deviser de plusieurs menuz et joyeux propos, dont je prenoie grand soulas et plaisir. » Il y avait là des « jones et des vieilles » et, dans le nombre, six « sages doctoresses ». L'une d'elles, nommée dame Isengrine du Glay, propose de réciter chacune à son tour « les opinions et doctrines de nos grandes et anciennes mères, pour en faire un petit traité, afin de les non mettre en oubliance ». La réunion aurait lieu « en l'ostel de Maroie Ployarde où l'on a accoustumé de tenir la Sérée, environ sept heures du vespre ». L'assemblée déclare à l'unanimité que « dame Isengrine a très bien dit », et la nomme présidente de la première Sérée. « Ceste charge prit moult voulentiers dame Isengrine, et dit qu'elle en feroit son mieux. En ce disant, elle se tourna vers moy, et moult amoureusement me requist que son sécretaire voulsisse estre, et pareillement à toutes les autres. »

Donc, au jour indiqué, dame Isengrine arrive, « accompaignée de plusieurs de sa connoissance, qui toutes apportèrent leurs quenoilles, lin, fuseaux, estandars, happles, et toutes les agoubilles servans à leur art ». On lui avait préparé « un siège un peu plus haut des autres, et le mien de côté d'elle. Devant moy, un rondeau (billot de bois), où estoit assize une lampe d'huile pour enluminer sur mon œuvre; et toutes les assistantes avoient tourné leurs visages au regard de dame Isengrine; laquelle, après licence obtenue, commença à parler en ceste manière... Mais, avant que je commence escripre ses chapitres, je vous veuil réciter l'estat et la généalogie d'elle. Dame Isengrine estoit agée de LXV ans ou environ. Belle femme avoit esté en son temps, mais elle estoit devenue fort ridée. Les yeux avoit enfoncez, et la bouche grande et large. Cinq maris avait eu, sans les acointes de coté. Elle se mesloit en sa vieillesse de recevoir les enfans nouvellement nez, mais en sa jeunesse elle recevoit les grands enfants. Moult experte fust en plusieurs arts. Son mari estoit assez jeune, duquel elle estoit fort jalouse, et dont elle faisoit souvent grandes complainctes à ses voisines. Toutefois, elle com-

mença son Evangile et prit son thume (thème) sur son mari, en hongnant (grommelant), et dit... »

Inutile de reproduire ce qu'elle débite et les cinq autres doctoresses après elle. Ce sont des secrets et des remèdes plus saugrenus les uns que les autres, des recettes infaillibles pour se bien marier, pour se faire aimer, pour guérir soi et ses bêtes, pour faire un bon voyage, pour connaître l'avenir, pour se garantir de la foudre, du feu, du démon, des sortilèges, etc... La recette est suivie de « gloses » présentées par les assistantes. A chaque séance nouvelle, on nomme une nouvelle présidente dont l'auteur fait un portrait lestement enlevé. La séance terminée, « commencent toutes à elles lever et prendre leurs quenouilles et autres bagages appartenant à l'art de fillerie, pour elles retourner chacune à sa chacune », pendant que le secrétaire « ploie son papier, estouppe et serre son escriptoire, remet sa plume en son coffin, et s'en tourne dormir, car la minuit approche ».

La *Sérée* avait différents noms, suivant les provinces : « En France, on dit la *Série* (sérée), en Artois, la *Siète*, et en Haynau, l'*Escriène*[1]. » Estienne Tabourot nous a laissé une peinture minutieuse des *Escraignes dijonnoises* qui se tiennent dans des huttes construites pour la circonstance, au moyen de fiches de bois réunies par des mottes de terre, de gazon et de fumier, qui les font ressembler « à quelque ouvrage d'hirondelle ». Là se réunissent les femmes et les filles des vignerons avec leur quenouille, une petite lampe et une trappe de feu (chaufferette) pour « faire la veillée jusqu'à la minuit », en compagnie de « jeunes varlots et amoureux qui y vont pour découvrir le secret de leurs pensées à leurs amoureuses ». On y dit « une infinité de bons mots et de contes gracieux », et Marguerite la Sucrée, Simon Franc-Taupin, Catherine l'Enragée, la grand' Margot, Girard la Gueule, Guillemette Saupiquet, le gros Guyot, tous les compères et toutes les commères de l'*escraigne* racontent l'un après l'autre, dans ce langage que nos voisins appellent *strong-flavoured*, une série d'historiettes qu'il serait impossible de faire passer dans notre langue.

Les *Veillées* et les *Fileries* ressemblent aux *Escraignes*, à cela

1. *Évangile des Quenouilles.*

près qu'on ne leur construit pas un abri particulier, comme en Bourgogne; le premier local venu suffit. « C'est une vieille coutume en ce pays, dit Noël du Fail, et crois que partout ailleurs, de se trouver et amasser chez quelqu'un du village au soir, pour tromper les longueurs des nuits, et principalement de l'hiver. Au temps que nous estions aux escholes à Bern, près Rennes, il se faisoit des fileries, qu'ils appellent *Veillois*, où se trouvoient des environs plusieurs valetz et hardeaux (jeunes gars) illec s'assemblans, et jouans à une infinité de jeux que Panurge n'eust onc en ses tablettes. Les filles, d'autre part, leur quenouille sur la hanche, filoient; les unes, assizes en lieu plus élevé, sur une huge ou met (huche), à longues douettes (en longues files), afin de faire plus gorgiasement pirouetter leurs fuseaux, non sans estre espies s'ilz tomberoient; car en ce cas, il y a confiscation rachetable d'un baiser, et bien souvent il en tomboit de guet à pans et à propos délibéré... Les autres, moins ambitieuses, estant en un coin près le feu, regardoient par sur les espaules des autres et plus avancées, se haussant sur le bec du pied, et minutant les grimaces qui se faisoient en la place et comble de l'hostel, tirant et mordant leur fil, et peut-être bavant dessus, pour n'estre que d'estoupes... ceux qui vouloient, tant peu fust, faire les doux yeux, dérober quelque baiser à la sourdine, frappant sur l'espaule par derrière, estoient contrerolés par un tas de vieilles, qui perçoient de leurs yeux creux jusque dedans le tect (étable) aux vaches, ou par le maistre de la maison estant couché sur le costé en son lict bien clos et terrassé, et en telle vue qu'on ne luy pût rien cacher. »

Il faut croire que le contrôle n'était guère efficace, ou qu'il s'était relâché avec le temps, car au XVIIe siècle l'autorité épiscopale dut interdire les « escreines et veilleries » comme étant « la principale source de la corruption et du vice qui inonde les campagnes [1] ».

Aujourd'hui, on ne se réunit plus pour filer et bavarder. Le café, le cercle et la politique absorbent les hommes; quant aux femmes, elles n'ont plus l'occasion de manœuvrer la quenouille : les filatures ont tué les fileries.

1. Alb. Babeau, *la Vie rurale*.

III

LES DANSEURS

Robert Dallington[1], ce facétieux diplomate, secrétaire de l'ambassade anglaise à Paris, du temps de la reine Élisabeth, qui considère les Français « comme un peuple de lépreux et de galeux », émet encore cette opinion non moins étonnante que, si les Français ne se convertissent plus au protestantisme, c'est qu'ils « ne veulent pas renoncer à la danse, interdite par les ministres huguenots à leurs coreligionnaires ». En effet, la danse a toujours été chez nous le divertissement national par excellence, et la baillive de Sillé avait bien raison d'y prendre un « grandissime plaisir. Vous avec beau blasmer nos danses, disait-elle à un théologien de ses amis, il faudroit nous oster les pieds et les oreilles. Et vous assure que si j'estois morte et j'ouysse un violon, je me lèverois pour baller[2] ».

Au début de la Renaissance, on danse principalement les *pavanes* et les *branles*. Le *branle* est une danse où dames et cavaliers se tiennent en rond par la main ; un cavalier et sa danseuse se détachent du cercle et font une figure qui est répétée tour à tour par tous les couples. Notre cotillon est une sorte de *branle*[3].

Les variétés de ces danses étaient nombreuses ; elles prenaient le nom des chansons et vaudevilles dont elles reproduisaient les airs : on disait le branle *Tant vous allez doux, Guillemette*, la pavane *Si je m'en vais* ou *Bonjour m'amie*. Il y avait le branle du *bouquet*[4], de la *guerre*, des *lavandières*, des *pois*, des *hermites*, du *chandelier*, des *sabots*, etc., le *trihory* de Bretagne, « danse trois fois plus magistrale et gaillarde que

1. *Voyages et Voyageurs de la Renaissance*. Paris, E. Leroux.

2. *Contes et joyeux devis*, par B. des Periers.

3. Le tableau du Louvre, *Un Bal à la cour de Henri III*, représente des seigneurs et des dames qui dansent un branle.

4. *The Kissing daunce*, dit Cotgrave, *for there is much kissing in it*.

nulle autre », le branle du *chapelet*, etc. Ce dernier ne tirait pas son nom, comme on l'a prétendu, d'un « rosaire qui circulait de main en main, pendant que de gais couplets commentaient son joyeux pèlerinage »; mais du *chapel*, *chapelet*, ou couronne de fleurs, que chaque cavalier à son tour mettait sur la tête; puis il invitait sa danseuse, l'embrassait sur la bouche, — nous avons déjà parlé de cette coutume[1] — et entrait dans la danse. « Après qu'il eut le chapelet à son tour, se vint présenter à elle, laquelle le reçut. Mais quand vint que le dit gallant tendoit la bouche pour la baiser, elle tourna la teste de l'autre costé en le refusant tout court[2]. »

Vers la fin du règne de François Ier, les Italiens nous apportent leurs danses, plus expressives, plus mouvementées que les nôtres, et la mode s'en empare rapidement malgré les critiques qu'elles soulevaient : « La volte, la courante, la fissaye, que les sorciers ont amenées d'Italie en France, outre les mouvements insolens et impudiques, ont cela de malheur qu'une infinité d'homicides et avortemens en adviennent, faisant mourir et tuant tous ceux qui ne sont point en vie[3]. » « Je vous laisse à penser, dit encore Thoinot Arbeau dans son *Orchésographie*, si c'est chose bienséante à une jeune fille de faire de grands pas et ouvertures de jambes, et si en ceste volte, l'honneur et la santé n'y sont point hasardez et intéressez. » Mais la mode est impitoyable; prédicateurs et moralistes avaient beau protester contre ces dangereuses nouveautés, les femmes laissaient dire; elles avaient inventé des ceintures et des caleçons spéciaux[4] pour danser impunément les danses nouvelles, et se moquaient du reste.

A Bruges, en 1460, « on se déguisait, on se masquait et on allait dans les maisons où se donnaient des bals, au son des cornets et des tambourins. Celui qui rencontrait sa maîtresse inscrivait son nom sur un billet qu'il lui remettait sans lui adresser la parole, et dansait avec elle. Puis tous deux allaient au jeu, et risquaient quelques écus d'or chacun sui-

1. *Revue des Deux Mondes*, juin 1895.

2. *Arrests d'amour.*

3. G. Bouchet, 4e *Sérée.*

4. *Controverses des sexes masculin et féminin*, par G. du Pont.

vant ses moyens[1]. » A Avignon, Thomas Platter assiste au défilé des mascarades du Mardi-Gras ; « chaque troupe était masquée et costumée différemment ; en avant marchaient des musiciens avec des cymbales, des violes, des violons, des flûtes, des fifres, et tout en courant, jouaient toutes sortes de danses, telles que branles, gaillardes, courantes, voltes, etc. Quelquefois ils entraient dans une maison, dansaient entre eux ou avec ceux du logis, causaient avec leur maîtresse, et reprenaient leur course. Parfois un masque emmenait sa maîtresse avec lui[2]. »

Quel désordre ces irruptions tapageuses jetaient dans un bal, quelles libertés chacun se permettait à l'abri du masque, on se le figure sans peine. Gilles d'Aurigny imagine[3] que des « maris ombrageux » s'adressent à la cour d'amour à l'effet de « faire réformer les privilèges des masques et en corriger les abus ». Ils exposent que « s'ils sont assemblés en quelque bonne compagnie avec leurs femmes et damoyselles, les emmasqués arrivent, s'emparent desdites damoyselles, les reculent de la troupe, les séparent et mènent chacun la sienne dans un coin, les confessent à l'oreille, dansent l'un après l'autre la sienne, puis la ramènent... En outre, lesdits masqués supposent souvent le nom d'autruy, se disent princes et contrefont la cour » ; ce qui fait que « souvent les damoyselles se décèlent auxdits masqués, pensant qu'ils soient ceux qu'elles supposent ; et les maris, en faveur de ceux dont les masques empruntent le nom, leur font ouverture et bon accueil, et attendent qu'ils aient dansé, devisé et mugueté à leur loisir... Enfin, les masques entrent avec un grand nombre de serviteurs et de varletz, garniz d'espées et poignards, que l'on ne cognoist, qui font un désordre tant à la cuysine sur les chamberières, que sur les vivres. »

Ainsi parlent les maris ; les masques retorquent vivement et multiplient les arguments les plus burlesques en faveur de leurs anciens privilèges ; bref, la cour rend une *Ordonnance sur le faict des masques*, qui leur donne naturellement gain de cause.

1. *Voyages et Voyageurs*, déjà cité.

2. *Voyage de Platter*.

3. 42e arrêt des *Arresta amorum*, 1546.

Gilles d'Aurigny veut nous amuser, c'est entendu; ses plaidoyers pour rire n'en donnent pas moins une idée assez exacte des libertés qu'une tradition séculaire autorisait durant le carnaval. Quant aux malheureux maris, ils se défendaient de leur mieux; mais tous n'avaient pas les ressources de cet apothicaire d'Angers dont parle du Fail. Sa femme, une des plus belles et des plus élégantes de la ville, avait été invitée par « un grand » au bal qui se donnait « dans la grand'salle de l'Évêque, quand la cour vint à Angers ». L'apothicaire, en homme d'expérience, pensa qu'il était sage de prendre ses précautions à tout événement. « Dire : elle n'y ira pas, il n'eust osé, venant la prière, qui est un commandement, de trop haut; joint que madame l'Eschevine et une autre grand'liste de madames y seroient; — c'est la façon de prendre un cheval farouche, que d'amasser tous les vieux chevaux du village. — Mais voici le bon tour : M'amie, dit-il à sa femme, je veux bien que telles et telles invitées comme vous sachent outre estre la plus belle et agréable de toutes, vous soyez davantage jugée estre femme d'un brave apothicaire qui entend les parfums, afin que si quelque seigneur vous baise, vous ayez l'haleine plus douce et suave que pas une de vos compagnes. — A quoy elle obéit volontiers (car qu'est-ce que les femmes ne feront pour estre dites et vues belles), et avala trois petites pilules bien odoriférantes, mais des plus laxatives de la boutique, baillées si à propos, et les heures et espaces de leur opération si dextrement mesurez et compassez que, sur les neuf à dix heures du soir, comme elle dansoit en la main d'un grand qui luy contoit des nouvelles de la cour... (*Scholasticus*, disoit Balde, *loquens cum puellâ, non præsumitur dicere pater noster*), commença changeant de contenance, à géhenner... » On devine le reste.

Puisque l'occasion se présente, voulez-vous que nous allions au bal chez un honnête bourgeois de la ville? Pas en temps de carnaval, on y fait trop de bruit et trop de bousculades, mais dans le courant de l'hiver. Entrons dans la salle : les anciennes tapisseries à personnages flottent contre les murs; les fenêtres sont garnies de meneaux et de vitraux, le carrelage émaillé; le plafond à poutrelles peintes s'appuie sur la haute cheminée de pierre, soutenue par des termes. La

salle est éclairée par quarante[1] lumières distribuées dans des chandeliers suspendus (lustres) et des appliques fixées aux murs. L'orchestre, composé d'un hautbois, d'un cornet, d'un violon et d'une flûte, se tient debout sur une estrade[2].

Les invités arrivent coup sur coup; les uns à cheval ou sur leurs mules, les plus voisins à pied. La plupart sont escortés de leurs varlets portant des torches allumées pour éclairer leurs maîtres le long du chemin. Souvent les jeunes filles sont conduites par leur danseur. Félix Platter raconte « qu'un jour il était allé chercher une jeune fille chez elle pour la mener au bal, *suivant l'usage*. En passant près d'un trou à fumier, je voulus, dit-il, me ranger pour lui laisser le bon côté de la rue; mais je posai si malheureusement le pied dans la mare, que j'éclaboussai la demoiselle du haut en bas avec cette eau sale. J'étais tout confus, d'autant plus qu'un camarade qui nous accompagnait, prit les devants pour annoncer que j'avais offert l'eau bénite à ma fiancée. La demoiselle vit bien que je n'avais pas eu de mauvaise intention, et me pria de la ramener chez elle pour changer de vêtements, ce que je fis. »

La salle se remplit rapidement. Le personnage le plus considérable de la compagnie prend place dans la chaire, près de la cheminée, pendant que les invités respectables par leur âge, leur noblesse ou leur fonction, assis sur des chaires à bras et les pieds posés sur des tabourets, font cercle autour de lui. Les danseuses envahissent les bancs et les coffres rangés le long des murs; d'autres s'asseoient par terre sur des coussins, à l'orientale; les jeunes gens restent debout ou assis sur le plancher. Dans un coin, l'éternel groupe des femmes qu'on n'invite plus à danser: « elles sont assizes en banc, pour parler du temps passé, regarder les personnages et vieux habitz qui sont portraitz en les tapisseries des murs, deviser illec à un coignet (dans un petit coin), que « du temps jadis » on n'avoit garde d'habiller en tels habitz qui courent » maintenant ». Et l'une d'elles commencera à dire : « Tout » est changé, et qu'elle ne connoit plus rien au monde. » — Et

1. *Voyage de Platter*, p. 179.

2. *Sérées*, p. 159.

l'autre dira, « que ce n'est rien que folie d'y mettre son cœur, » vu qu'il faut mourir. » Et en ce prennent leur déduit, et ne leur dure guère le temps; car quelque chose qu'elles en disent, elles voudroient en leur cœur estre aussi jolies que les autres[1]. »

Cependant les danses ont commencé. L'orchestre a sonné, suivant l'usage, le premier branle, le *branle simple*, danse grave et majestueuse, réservée aux « anciens » qui ouvrent invariablement le bal; car la préséance et la hiérarchie sont rigoureusement observées, au bal comme ailleurs. Après le *branle simple*, la musique fait entendre le *branle gay*, plus animé que le précédent, et dansé par « les jeunes mariez ». On termine, pour les jeunes gens et les jeunes filles, par les *branles de Bourgogne ou de Champagne*, « dont la mesure est plus légère et plus concitée[2]. »

A chaque danse, le cavalier s'approche de sa danseuse, lui fait une grande révérence bien correcte; si elle l'accepte pour danseur, il l'embrasse, et la conduit par la main dans le cercle des danseurs. La danse finie, il la ramène à sa place « avec force révérences ».

Les branles sont entremêlés de pavanes, de gaillardes, de voltes, de courantes, etc. Un danseur, « après avoir tournoyé par tant de cadences qu'il luy plaît, restitue la demoiselle en place, où elle sent, quelque bonne contenance qu'elle fasse, son cerveau esbranlé, plein de vertiges et tournoiemens de teste[3] ». Un autre, un novice, a l'imprudence de volter « tout botté et éperonné, et ses éperons s'embarrassent si bien dans la robe de sa danseuse, qu'il tombe en avant tout de son long et brise en mille pièces les tablettes (pour écrire) qu'il avait sur la poitrine[4] ». Le fils de la maison, un enfant « de quatre à cinq ans, portant un grand panache, danse avec sa petite sœur un ballet charmant qui divertit beaucoup la compagnie ».

Mais le bal tire à sa fin. Déjà « la fumée des torchères et des lampes produit un tel brouillard dans la salle qu'on ne

1. *Arrests d'amour.*
2. Thoinot Arbeau, *Orchésographie.*
3. *Id., ibid.*
4. *Voyage de Platter.*

distingue presque pas les danseurs[1] ». On fait « apporter la collation où il ne manque rien », ni les vins délicats, n l'hipocras, ni les pâtisseries fines. C'est le moment de la causerie, de la *Sérée*.

Il est minuit, il faut partir. L'amphitryon remercie ses invités « de la courtoisie qu'ils lui ont faite; il demeure leur serviteur à jamais, les priant de l'excuser s'ils n'ont esté si bien traitez comme il en avoit bonne envie[2]. »

On échange les politesses d'usage, et chacun reprend le chemin de sa chacunière, les cavaliers escortant leurs danseuses jusqu'à leur porte, pendant que deux « anciens » retardataires cheminent lentement, s'arrêtent à chaque pas, et devisent entre eux du bal, de la gentillesse des danseuses, et surtout des charmes de la maîtresse de maison : « La voyant, dit l'un, démener ses jolis petits pieds si gentiment, si beau et si dru sur le pavé de la salle, que, sans perdre d'un seul poil la cadence, ny sans autres membres du corps se descontenancer tant soit peu par quelques extraordinaires mouvements, l'on diroit proprement, ayant si légèrement contourné toute la salle, qu'elle vient de glisser sur la glace. — Quoy plus? reprend l'autre. La voyant, estant le bal finy, modestement discourir sur plusieurs divers beaux et joyeux propos; et après avoir fort dextrement accommodé tout cela sur les diverses humeurs des assistans qui l'escoutent, les accompagne tous, ayans pris congé d'elle, jusques à la porte de la salle, avec une graciette fort gentille, et une façon de faire autant ou plus mignarde et attrayante par un modeste baisement de main retirée d'un gant de fleur qui la couvre à demi, et par un subtil rhaussement de pied qui semble estre à demi desrobé, et un coup d'œil (las! je me perds) qui perceroit la plus forte cuyrasse du plus résolu cœur qui soit. La voyant donc ainsi, avec un accoustrement de teste à la françoise, qui ne doit rien à mon adviz à ceux des autres nations; las! quel est celuy, pour si bien mortifié qu'il sçeust estre, qui ne se réputast trop plus qu'heureux et fortuné[3]? »

1. *Voyage de Platter.*
2. Bouchet, *les Sérées.*
3. *Paulegraphie*, par G. de Minut, Lyon 1587.

Voyons maintenant comme on danse au village; Claude Gauchet, l'auteur du *Plaisir des Champs*, va nous l'apprendre. Sa description d'une *Feste de village* était si goûtée autrefois qu'elle a, dit Colletet, « fourni d'original et de modèle à plusieurs riches tentures de tapisseries, à plusieurs précieux tableaux et à un nombre infini de nobles gravures et de cartouches ».

La fête a lieu sur la place du village, où

> Verdoyant s'eslevoit un bragard eschaffaut,
> Sous l'orme du carfour, que les vallets de feste
> Avoient là fait dresser, pour rendre plus honneste
> L'endroit, et pour loger les joueurs d'instrument.

Les prix destinés aux danseurs et aux danseuses[1]

> A un rameau feuillu pendent de bonne grâce,
> . . . . Miroirs, bourses, plotons,
> Gantz, jartières, lassetz, ceintures et cordons,
> Et l'écharpe pour cil qui, natif du village,
> Dansera plus dispost, plus longtemps et plus sage.

Tout d'abord deux violons vont faire la quête et présentent à chacun des pâtisseries en échange

> D'un teston quelquefois, et quelquefois de deux.

Puis ils régalent la compagnie d'une « gaillarde ».

Arrive la jeunesse des villages voisins

> Et les filles qui sont désireuses de voir
> De trois et quatre lieues viennent à grand pouvoir.
> Le cornet à boucquin, cependant esclattant
> En cent mille fredons, sonne et va chiquettant
> Le branle solennel. Lors pleine d'allégresse
> Se met à bien danser la disposte jeunesse.

Les « valets de la feste, quatre valletons vêtus d'un satin blanc », mènent le bal. Ils offrent un bouquet à une danseuse

1. Voir, dans le *Voyage de Montaigne en Italie*, le bal qu'il donne aux *Bagni della Villa*.

qui le donne au cavalier de son choix et fait un tour de danse avec lui. Puis le cavalier passe le bouquet à une autre danseuse et danse avec elle, et ainsi de suite.

Gauchet détaille les expressions, les attitudes, les gestes de chacun, et son petit tableau ne manque ni de naturel, ni de saveur; en voici quelques extraits :

Michault met les deux mains au costé, puis se tourne
Et devant Marion présente sa personne;
Puis ressautant en l'air gambade lourdement,
Hault troussant le talon d'un sot contournement ;
La fille s'enhardit et son homme regarde,
Et à tout ce qu'il fait de près elle prend garde.
S'il fait un saut en l'air, Marion saute aussi;
S'il danse de travers, elle fait tout ainsi;
Tant qu'à les voir sauter, à tout le monde il semble
Qu'ils ayent recordé leur tricotis ensemble.

L'un « gette son corps en l'air », l'autre « marche pesant »; l'un « va gambadant or d'un pied, or de l'autre ».

Un autre plus folastre et hardy, s'évertue,
Qui de bras, et de pieds, et d'espaules se tue,
Et, de ses gros souliers ensemelez de clous,
Va frappant la mesure et la terre à grands coups.

Un garçon qui a pris des leçons de danse à Paris,

Vous danse à la grandeur d'un pas non usité

et se fait moquer de lui, tout en se figurant

qu'il soit bien estimé
De tous les regardans, et des filles aymé...

Le bal terminé, on décroche les prix et on les apporte au milieu des danseurs. Les « valets de fête » sont chargés de la distribution, qui fait, comme toujours, des heureux et des mécontents. Mais le prix le plus envié, et qu'on apporte en dernier lieu, c'est un coq et une poule, le coq pour les garçons, la poule pour les filles, signes de mariage probable entre le danseur et la danseuse assez heureux pour les obtenir.

C'est Guillot qui gagne le coq et son amie Gervaise la poule,

dont Guillot bien joyeux,
Allègre, saute en l'air, content et glorieux.

Il est piquant de comparer la description de Claude Gauchet avec celle que Noël du Fail met dans la bouche d'un vieux vigneron, maître Huguet, un des personnages de ses *Propos rustiques*.

« Je vous prie poursuivre la fin de ce banquet, et comme on se gouvernoit après avoir rué si brusquement en cuysine. — Après disner, répondit maistre Huguet, quelqu'un du village, comme vous pourriez dire Pestel, produisoit de sous sa robe un rebec (violon), une chalemie (chalumeau) en laquelle soufftoit par grand'maistrise, et tellement les invitoit le doux son de son instrument, avec un hautbois qui s'y trouva pour les seconder, qu'ils estoient contraints, ribon ribaine, leurs robes jetées et hoquetons bas, commencer une danse. Les vieux, pour donner exemple aux jeunes, et afin de ne monstrer estre fâcheux, faisoient l'essay, tournoyant la danse deux ou trois fois sans beaucoup fredonner des piedz, ne faire gambades mâconnaises, comme nous pourrions bien faire nous autres. La jeunesse alors faisoit son devoir de treper et mener le grand galop, et n'y avoit garçon qui ne dansât toutes les filles, fors messire Jan (le curé) qu'il falloit un peu prier, et dire :

» — Monsieur, ne vous plaît-il pas danser ?

» Toutefois lui, ayant un peu refusé pour faire la ruse du jeu, s'y mettoit et n'en y avoit que pour lui. Et disoit ce vénérable curé :

— Boute, boute : jamais ne nous esbattrons plus jeunes ; prenons le temps comme il vient, maudit soit-il qui se feindra (ménagera).

» Et lorsque la fumée du vin commençoit à emburelucoquer les parties du cerveau, quelque bonne galloyse menoit la danse par sur tables, bancs, coffres, autant d'une main que d'autre. Au reste, chacun le faisoit comme meilleur luy sembloit.

» — Comment ! dit alors Anselme, les vieillards alloient-ils comme les autres ?

» — Nenni, respondit maistre Huguet, ains (mais) estoient les bonnes gens près le feu, se chauffant d'un fagot de sarment de vigne, le dos au feu, regardant et jugeant des coups, disant : « Cestuy-ci danse bien ; le père d'un tel estoit le meilleur danseur du pays; un tel avoit défié, les jours passés, tous ceux de Vindelles à danser. »

» La danse finie, recommençaient de plus belle à dringuer et boire haut et net sans se blesser...

Cette page endiablée, une des meilleures du maître, ne ressemble guère à la pastorale de Claude Gauchet. C'est que maître Huguet parle des souvenirs de sa jeunesse « passé a cinquante ans », ce qui nous ramène au temps de Charles VIII, tandis que Gauchet est contemporain de Henri III. Tout un siècle a passé entre les deux, et, dans cet intervalle, la société s'est transformée de fond en comble. Les villageois de l'un sont des paysans, encore tout imprégnés du moyen âge; ceux de l'autre sont les précurseurs de la grande dynastie des *Bergers* et des *Bergères*, qui naît à la fin du XVIe siècle, sur les bords du Lignon, s'épanouit aux deux siècles suivants, et s'éteint un beau jour à Trianon, sans postérité.

EDMOND BONNAFFÉ

DÉSARMÉ

I

Ce jour-là, lundi de Pâques, Victor Ollioules, le jeune maître d'étude, fit accélérer le pas dès le haut de la côte qui descend d'Ecouen à Sarcelles. Une cloche au loin venait de tinter. Et les élèves de l'INSTITUTION L'AVENIR, — « André Kohn directeur, vingt-cinq minutes de Paris, gare du Nord », — dévalèrent sans ordre, coupant leur droite aux cyclistes, ou brocardant les ivrognes que ce lendemain de fête égrenait le long de la route nationale, entre les bourgs si proches, dont les guinguettes se joignaient fraternellement.

La pente franchie, les élèves trottaient encore, emportés par leur élan, soûls de grand air, enfiévrés aussi par la rupture de leurs jeunes et fortes habitudes, par ce « lundi » de promenade, lendemain oisif de Pâques. Victor Ollioules dut les rappeler, modérer l'allure, les remettre deux par deux ; et seulement alors, la chaussée redevenue horizontale sous ses impatientes semelles, il s'aperçut que son petit compagnon de route, Claude Deroche, à bout de souffle, se pendait à son bras. C'était un garçon d'âge indécis, quatorze

ans par les membres graciles, seize ou dix-sept ans par le précoce regard de ses yeux bleus, — des yeux francs et droits, des yeux de femme, mais de femme honnête homme.

— Oh! pardon, Claude! fit le pion. Vous êtes fatigué?

Et, sans y penser, le petit se taisant, il reprit en allemand, comme dans leurs exercices de conversation :

— *Sind Sie müde, mein lieber Freund?...*

Entraîné par l'exemple, le petit Deroche répondit dans la même langue, mais d'un accent plus doux, qui escamotait presque le *ch*, — un allemand un peu chantant d'Autriche, où le soleil plus généreux italianise la prononciation. — « Non, il n'était pas fatigué... non... non! Seulement, on allait bien vite... » Il disait cela gentiment, avec une inconsciente coquetterie presque féminine. Victor Ollioules avait déjà hélé l'avant-garde, ralenti davantage la marche du troupeau. Son bras, sur lequel l'enfant ne pesait plus, il le raidissait, l'élevait même un peu, pour contraindre Claude à s'y appuyer encore; et, tandis qu'il s'excusait, penché vers son élève, il semblait, si jeune lui-même, le frère aîné de ce gamin.

Aîné de bien peu. A peine, malgré sa taille, lui aurait-on donné ses dix-huit ans, sans la contraction volontaire qui plissait ses lèvres imberbes, sans la gravité de son œil triste. Le petit Deroche avait des yeux fleur de lin; le sous-maître, des yeux de bleuet neuf, de bleuet ouvert à l'ombre, en bordure de haie. Et leur regard aussi différait, qui pourtant les faisait frères encore, semblablement droit, également pur : chez l'enfant, c'était un reflet; chez le jeune homme, un éclat. L'un sentait, — le plus jeune : — l'autre voulait.

Les bornes kilométriques, les arbres, les talus se succédaient à droite, à gauche, et les cases du damier des cultures. Des clochers se profilèrent, cachés presque aussitôt par des branches ou des accidents de terrain. Du côté de Villiers, une horloge en retard sonna : un invisible clairon de gymnastes couvrit de ses *couacs* la grêle musique. Le pion avait tiré sa montre.

— Vous êtes pressé de rentrer, n'est-ce pas, monsieur Ollioules?...

Le maître balbutia, puis répondit, toujours en allemand.

Sa naïve dissimulation se réfugiait en un souci de vocables étrangers, de verbes placés congrûment, d'une mutuelle leçon atténuant ses confidences. Et cela se pouvait résumer ainsi :

« Oui, Claude! Vous comprenez... Je n'ai rien reçu par le courrier de ce matin, et je pense, malgré moi, qu'à cette heure, le facteur passe à l'institution... »

Claude devait être au courant, car il comprenait, hochait la tête; et, précoce en mélancolique prescience de la vie comme l'était Ollioules en vouloir, il suggérait à son énergique compagnon la prévision d'une désillusion possible, — probable. « C'était lundi de Pâques... La veille, *on* avait pu ne pas écrire... Ces jours de fête désorganisaient le service des postes... » Mais le pion hochait la tête, la prunelle assombrie, la voix plus basse :

— Si!.. Si!.. Mon père aura répondu, dès samedi... Mon père...

Il appuya sur ce : « mon père ».

— ... Mon père ne remet jamais rien au lendemain... C'est comme le vôtre : un soldat. Il est devenu rond-de-cuir, je sais bien; mais, justement, la vie de bureau a entretenu son habitude de ne rien laisser traîner. Il m'aura écrit au reçu de ma lettre, — la première surprise passée. — Car il aura été surpris! Pensez donc, Claude, je ne lui ai jamais écrit que pour sa fête ou pour le jour de l'an!...

Le crépuscule tombait. Un parfum de lilas les éventa, rapide et fort. Un bref rappel de perdrix courut dans un champ à droite, tout près, et s'éteignit. Alors, une étoile, trop grosse, trop voisine, s'alluma brusquement à l'horizon, vers Saint-Brice, sur un pan du ciel anormalement clair. Paris se révélait, lointain et proche, à une poussière lumineuse que fauchaient à régulières intermittences les gerbes électriques du phare de la Tour Eiffel, — grossière étoile.

Victor Ollioules continua, plus triste :

— Ça l'aura stupéfait, que j'aie conquis mes deux *bachots* depuis quatre mois et que je sois assuré du vivre et du lit, à même de *potasser* l'examen de Saint-Cyr sans rien demander à personne... Il me croyait encore rue Gay-Lussac, chez Sébastien Kohn, et il se figurait sans doute que je menais la vie

du Quartier latin... Quand il aura su que je suis en Seine-et-Oise, chez le frère du patron, à la succursale de Sarcelles, comme pion, et que j'y prépare l'École spéciale, le père Raon n'aura pu qu'être content...

Claude ne répondait pas, ou si peu, des monosyllabes, des acquiescements chuchotés. Tout à coup, il toussa. Victor Ollioules se pencha, lui retroussa le collet de sa vareuse :

— Mettez votre foulard, mon petit Claude!

L'enfant obéit. Le maître maintenant, comme honteux d'avoir trop parlé, l'interrogeait ; et l'élève retrouvait voix et sourire.

— Peuh!... la même chose... madame Marthe, ce matin encore, pour l'anniversaire de la mort de maman... Enfin, quoi?... Ça fait plaisir à papa, puisqu'il lui passe tout... Le salicylate fait du bien au général... Elle, elle est bien contente que je sorte le dimanche et le jeudi avec les élèves de la pension Kohn... Dehors, je ne la gêne pas!...

Il toussa derechef, pour s'empêcher peut-être d'en dire davantage; et le pion, qui savait, n'insista point. D'ailleurs la villa de Claude était proche. Au rez-de-chaussée, les fenêtres du général Deroche flambaient déjà. La grille était close. D'un appel de langue, d'un sifflement de cocher, Ollioules arrêta son monde, le temps de serrer la main de l'enfant.

— *Gute Nacht, mein lieber Freund!*

— Bonsoir, monsieur Victor! Merci, à demain!

La pension André Kohn apparaissait cinq ou six maisons plus loin. Quelques jambages des lettres de l'enseigne : INSTITUTION L'AVENIR scintillèrent entre les jeunes feuilles des marronniers; une porte s'ouvrit ; et ses élèves lâchés dans l'allée, Victor Ollioules toqua le carreau du jardinier-concierge. D'un vasistas sortit une main tendant une lettre. Il balbutia un merci vague, et s'en alla, rapidement d'abord, à petits pas ensuite, l'enveloppe au bout des doigts, — l'enveloppe qu'il n'osait pas ouvrir.

Deux jours après. Dix heures du matin.

La première division sortait de classe, se jetait dans la cour. Les élèves se retenaient mal de bousculer Victor Ollioules posté

sur le seuil; et leur geste de salut restait inachevé, quelque bras taquin s'abattant par derrière, sur la casquette ou le béret brandi. Ils étaient une cinquantaine aux masques inquiétants, trop pâles ou trop rouges; aucun n'avait le *facies* de son âge, la saine insouciance de l'enfant. Deux ou trois boitaient; quatre étaient bossus; on ne comptait ni les mégalocéphales, ni les crânes étroits ou pointus; — et tous, en leur quasi uniforme de marin, sorti de quelque *Belle Jardinière*, semblaient parents, pareillement hors la vie en leurs diverses infirmités, la bouche et les yeux trop vieux sur leur jeune visage, et l'air, tous, tous! de cabots grimés pour une farce nécessitant sur les planches une figuration d'écoliers. Le dernier qui sortit, si triste, si souffre-douleur, rajustait sa cravate sur un goitre énorme.

Victor, détourna la tête et regarda le tableau de tôle émaillée cloué sur la porte.

INSTITUTION L'AVENIR

129, RUE GAY-LUSSAC, PARIS

Préparation aux baccalauréats et aux Écoles spéciales

SÉBASTIEN KOHN, O. I. ✪, directeur.

SUCCURSALE A SARCELLES (Seine-et-Oise)

25 minutes de Paris, gare du Nord

Spécialement créée pour les élèves malades, convalescents ou en retard

Soins médicaux — Air pur — Hydrothérapie — Gymnase

ANDRÉ KOHN, O. A. ✪, directeur.

Machinalement, il épelait l'inscription trop connue; puis, tout à coup, des cris, des rires, partis du jardin, lui disant son troupeau dispersé sous les arbres, il cessa de se raidir, sûr d'être hors de vue, et les larmes lui vinrent, soulageantes. Il s'était assis pour mieux sangloter.

— Monsieur Ollioules!... chuchota une voix derrière lui, Monsieur Ollioules!...

Claude se penchait sur son maître, lui enlevait des doigts

le mouchoir avec lequel il se meurtrissait les paupières, ses pleurs à présent taris, une rage succédant à son désespoir.

— Monsieur Ollioules, il ne faut pas vous désoler comme ça... Est-ce que je pleure, moi?... Madame Marthe m'en fait cependant bien voir! Hier papa m'a donné tort devant elle... Elle mène la maison... Et je ne dis tout de même rien... Écoutez, il faut venir voir le général... Si!... Si!... je lui ai raconté votre histoire... Il vous attend... Il arrangera tout!...

Tout ému, le gamin toussa, las de l'effort autant que de son émotion. Il avait mis ses bras au cou du jeune homme; et Victor, presque tout de suite, céda.

— Claude!... mon petit Claude! il n'y a que vous qui m'aimiez un peu...

— Un peu?... Beaucoup!... De tout mon cœur!... Allons, venez vite!...

— Mais je ne puis sortir...

— Si! Ce ne sera pas long : la place à traverser, et le temps de raconter à papa ce qui vous arrive... M. Andrézy vous remplacera pour la récréation...

Traîné, poussé presque, Ollioules, cinq minutes après, pénétrait dans la villa du général Deroche et, tout aussitôt, se ressaisissait, la taille redressée, l'œil redevenu combatif. La goutte se montrait clémente, ce jour-là, par hasard, au vieux *troubade*, et madame Marthe, sa gouvernante-maîtresse, jouait à la *dame*, heureuse de protéger, de conquérir le professeur et l'ami de son unique adversaire, ce petit malade de Claude. Familièrement penchée sur la chaise longue du retraité, dorlotière et câline, elle encourageait le répétiteur par ses œillades et ses interjections.

— Pauvre monsieur!... Et si travailleur!... Solide avec cela!

— Le fait est, constata le général, — assis en tailleur et tapi sous ses couvertures, — le fait est que vous promettez, mon jeune ami, d'avoir de la carrure... Vous êtes fait pour l'uniforme, ma parole!... Ce que c'est que la race, tout de même! On est Lorrain, pas vrai? ou on ne l'est pas!

Madame Marthe susurra :

— Et l'hérédité, donc!... Soldat, fils de soldat!...

Ex-élève de la Légion d'honneur, la futée commère, demeurée pédante après tant d'avatars, aurait cité Darwin, si le général ne l'avait interrompue en faisant lever Ollioules, qu'il examinait debout et détaillait comme au temps jadis il passait l'inspection des recrues. Le sous-maître se contraignait à sourire, affreusement gêné, d'où sa raideur qui ravissait l'ancien guerrier. A vrai dire, le père Deroche n'était point dupe de sa manie de recruteur. En sa pose de « soldat sans armes », Victor avait vraiment l'air troupier : mince, sec, souple, les vêtements collants sur ses jeunes muscles, les cheveux ras « à l'ordonnance », les joues et le cou hâlés, le nez aigu, les narines dilatées, le sourcil sévère, un semblant de défi crâne en toute son attitude. Il y avait bien la galopade de son cœur et son anhélante respiration ; mais le vieux goutteux ne les pouvait constater. Quant à ses yeux, le candidat les fixait au tapis, — timide, et peut-être aussi un tout petit peu hypocrite, en sa honte et sa joie de sentir, de deviner madame Marthe si bien disposée pour lui!... Il se rappelait les confidences de Claude confirmant les commérages du bourg, les on-dit ; et il prévoyait que, pour paraître bonne, pour désarmer son futur beau-fils elle aiderait son interrogatoire, faciliterait ses aveux, l'appuierait enfin de toutes ses forces auprès du général, non par sympathie personnelle, mais parce que cette irrégulière de la vie, cette ambitieuse se devait de l'appuyer, lui, irrégulier et ambitieux, et de lui faciliter le décrochage de l'épaulette. Tout précédent ne l'aiderait-il pas à la gagner elle-même un peu plus tôt, sa propre épaulette : la légitimation par le mariage de ses vieilles amours avec le père de Claude?...

Hélas! il était là, son Claude, debout, devant le piano, et à ses coups d'œil encourageants, Ollioules, en relevant la tête, répondit par une muette et suppliante invite. L'enfant alors disparut.

M. Deroche aussitôt remerciait le maître d'étude :

— Grâce à vous, et tout en se soignant, le *petit* travaille, et pas seulement l'allemand... Cette institution d'éclopés lui vaut Stanislas, d'où les médecins me l'ont renvoyé, comme les Dominicains me l'avaient renvoyé de Vienne... Vous êtes son grand ami, son mentor... Je suis heureux de vous remer-



au chevet du malade... » Des prodiges d'habileté lui permirent de surveiller les visiteurs; et son cœur battait la chamade, à l'idée de revoir l'ex-capitaine Raon. Mais le percepteur ne parut point.

« Il aura eu peur! » pensa le jeune homme, un orgueil en sa colère.

Seule arriva madame Raon, blonde, grasse, ainsi qu'il se l'était imaginée; plus jolie seulement et plus jeune, plus élégante aussi, une toilette de prix sur elle.

« L'ex-capitaine avait du goût!... »

Et, cela constaté, au lieu de ruminer son éternel : « Je comprends qu'il m'ait interdit Saint-Cyr, déjà fiancé, à ce moment, à la veuve Saint-Rémy, mère d'un aspirant-élève... », l'ancien pion s'absorba, ce soir-là et les jours suivants, dans la vision, opiniâtrément entretenue, de la mère d'Octave. La visiteuse s'était photographiée dans sa mémoire; bassement, il la ravala, sa haine finissant en artificiel désir. Un soir même, il en arrivait à se bâtir un roman, un roman-feuilleton, atroce et puéril. C'était simple : il choisissait, à la sortie, un régiment tenant garnison à Vincennes; et là, devenait l'amant de sa belle-mère. Un beau jour, le percepteur les surprenait. Ah! ricanait le rêveur, la belle vengeance! l'adorable scandale!... « Non, monsieur! Je ne vous rendrai pas raison : on ne se bat point avec son père!!! »

Comme s'il y était, et traversé par d'inconscients souvenirs de drames vus et entendus aux dernières vacances, il reconstituait théâtralement la scène, posait le décor, voyait distinctement les yeux d'angoisse, la face blêmie de l'ancien officier, l'effondrement de madame Raon et jusqu'à la tête épouvantée du jeune Octave survenant à la bonne minute!

Le rideau, d'ailleurs, tomba vite. Il cligna des yeux pour chasser ces images. Une honte l'avait envahi. Que lui avaient fait cet enfant et cette femme?... Étaient-ils responsables? Savaient-ils que leur mari et beau-père avait quelque part un grand bâtard de vingt ans?... Et puis, était-elle bien noble, sa haine? Est-ce que, tout au fond, il n'y retrouverait pas une basse jalousie? Cette involontaire comparaison entre sa tristesse d'orphelin et la vie de foyer, de tiède affection que menait l'*autre*, à quel inavouable sentiment d'envie aboutis-

le maître d'école, entre plusieurs *moos* de bière, le dimanche surtout. Chez l'enfant s'était gravée cette leçon, que, moins « revanchards », entretenaient également ses condisciples. Bâtard, soit! mais n'était-il pas le fils du père François Raon, le « héros » qu'ils avaient tous connu, et dont on trouvait affiché partout le portrait coupé dans un feuilleton du *Journal des Vosges : les Célébrités lorraines*?...

... Oubliant la profession de son hôte, ne voyant plus ni sa batailleuse barbiche, ni son énorme rosette, persuadé peut-être, à la fin, que le père Deroche, recroquevillé sur son siège, et emmitouflé malgré la saison, n'était plus que le tailleur auquel il ressemblait vaguement, Victor insistait sur la genèse de sa vocation, s'excusait presque, s'embrouillait. Par bonheur, on l'approuva, d'une voix vibrante qui retrouvait les intonations du commandement et roulait les *r*. Puis, les nobles clichés épuisés, le goutteux l'interrogea, paterne, d'un ton moins grave. Le jeune homme repartit :

— Du jour où cette idée fut ancrée en moi : devenir officier, je me mis à travailler ferme. Le *magister* d'Étivalle m'apprit tout ce qu'il put, et finit par intéresser à mon sort l'inspecteur d'académie. Celui-ci conseilla au maire de me *pousser*, maman ne pouvant me payer des études supérieures : elle recevait toujours les trente francs mensuels du capitaine Raon ; mais, l'oncle mort et l'hôtel du *Cheval-Blanc* acquis par des étrangers, elle avait de la peine à vivre... Le conseil municipal m'accorda une bourse au collège de Saint-Dié. J'avais quatorze ans. Vous savez la suite, mon général... A Nancy, où je venais de passer mes deux baccalauréats, je fus, il y a quatre mois, recruté par un compatriote, M. Sébastien Kohn. Je n'avais qu'un moyen de vivre en attendant l'examen de Saint-Cyr, la commune ne pouvant plus rien faire pour moi : devenir maître d'étude. Seulement comme, rue Gay-Lussac, je n'avais point assez de temps pour achever ma préparation, j'ai obtenu d'être employé ici, la succursale de l'institution... A présent, je suis prêt. L'autre jour, j'ai écrit à mon père pour lui annoncer ma réussite et mon projet ; et...

Victor Ollioules hésitait maintenant. Madame Marthe l'excita plus fort du geste et de l'œil. Brusquement, sa décision prise, il tira de sa poche une lettre.

— Et voilà, — poursuivit-il, plus bas, les lèvres tremblantes, — voilà ce que mon père me répond :

« Mon cher Victor, je ne puis que vous féliciter d'avoir obtenu vos deux diplômes avec les mentions *bien* et *très bien*. Mais je dois vous répéter ce que j'ai écrit à votre mère. Ces études classiques étaient inutiles, et vous auriez mieux fait d'acquérir des connaissances pratiques : agricoles, commerciales ou industrielles. Les professions libérales nourrissent rarement leur homme. L'état militaire moins encore. Pour l'exercer il faut avoir quelque fortune. Vous n'en avez point. Vous ne serez donc pas surpris que je m'oppose *formellement*, dans votre intérêt, à votre entrée à Saint-Cyr. La vie de l'officier réduit à sa seule solde est un enfer. D'autre part, l'École est très chère, et je ne pourrais pas vous en payer la pension et les frais d'études, ni même vous y entretenir, à la veille surtout de contracter de nouvelles charges. Donc renoncez vite à cette folie. Si vous y persistiez, vous me mettriez dans l'obligation de rompre tous rapports avec vous.

» Je vous embrasse.

FRANÇOIS RAON,

percepteur.

Il y eut un silence lourd et l'écho de la voix du jeune homme, presque sanglotante à la fin, mourut longuement. Le général grogna :

— Bigre de bigre!... Je le renie, celui-là, pour un *pays*, malgré Nompatelize!... Il a beau être votre père : si nous étions tous deux en activité, j'aurais un vrai plaisir à le fiche dedans! et comme un tambour!...

Il répéta même deux fois : « comme un tambour » ; et l'*r* final vibrait ainsi que la peau d'âne sous les baguettes du *lapin*.

Madame Marthe intervenait :

— Qu'est-ce qu'il veut dire, avec ces nouvelles charges qu'il contracte?...

Ollioules baissa la tête pour répondre :

— Maman suppose qu'il va se marier...

La gouvernante bondit, pas assez naturelle en son indignation :

— Se marier!... Et votre mère, alors?... Comment! il a quarante-huit ans, un grand fils comme vous, et, au lieu de... réparer... Vrai! les hommes n'ont pas de cœur! Gâcher la vie d'une femme, ce n'est rien pour eux...

Elle était lancée. Son maître l'apaisa.

— Paix, ma chère! paix!... Et vous, monsieur Ollioules, ne vous désolez point. Je vais arranger les choses, et vous entrerez à Saint-Cyr. Le ministre de la guerre est de mes vieux amis, et mes compatriotes des Vosges, sénateurs, députés, conseillers généraux, ne peuvent me refuser un service. On vous aura votre bourse... Ta ta ta!... Vous me remercierez seulement à votre première sortie, quand vous viendrez montrer votre *casoar* à Claude... Madame va rédiger sous ma dictée un petit questionnaire que vous remplirez tantôt, et dès demain, nous entrerons en campagne...

Victor, extasié de joie, ne pouvait dire un mot. Il embrassa le vieux troupier, la servante-maîtresse, et, sans savoir comment, se retrouva dehors, au bras de Claude, à qui sa première étreinte avait coupé le souffle.

Quand il rentra, ses éclopés interrompirent leurs jeux :

— Tiens! le pion qui titube!...

Et son collègue même, le bohème Andrézy, le crut ivre : Ollioules riait et pleurait à la fois.

— Remplace-moi dix minutes encore, cria-t-il à son suppléant.

Et, rentré dans sa soupente, sous les toits, il écrivit à la volée dix longues pages à sa mère. Ce qu'elle allait être contente, maman!... Ça la vengerait un peu!...

II

Six mois après son entrée à l'école de Saint-Cyr, Victor Ollioules, avec la dévotion du premier jour, aurait volontiers encore salué sur le *Marchfeld*, ou terrain d'Iéna, la statue de

Kléber, « *l'officier* Kléber ». Misères, privations et brimades, rien n'avait pu entamer sa joie de l'effort accompli, du rêve réalisé. Pouvaient-elles compter, ces épreuves, pour l'ex-forçat de MM. Sébastien et André Kohn?... Et ses jours coulaient, tranquilles, remplis par le travail, — son classement parmi les vingt premiers à maintenir, voire à améliorer, — coupés par d'hebdomadaires bonheurs : tous les samedis, une lettre de sa mère et, tous les dimanches, une visite à Claude.

Oh! ces dimanches, quelle fête!...

Dès l'aube, le jeune *Cyrard* s'éveillait, avant même que sonnât le clairon, et courait à la fenêtre, inquiet seulement de la couleur du temps, car il était sûr de sa sortie, n'étant jamais puni, possédant toujours, comme notes, les « grandes moyennes », n'ayant pas, depuis son immatriculation, traîné la moindre velléité de paresse au *Paradis* de l'infirmerie, sans peur enfin, déjà troupier fini, de la terrible inspection du capitaine de semaine. L'heure de la délivrance se décidait à sonner. D'un bond, déjà en avance, il était à la porte, enfilait la *grimpette* conduisant à la gare et sautait dans le wagon où son *binôme*, le *basané*, Paul de la Seyne, lui gardait sa place et le défendait des *balançoires* réservées aux *melons* par leurs anciens, même durant le voyage.

Un précieux ami, ce camarade de hasard, ce *binôme*, entré à l'École un an avant lui, et dont la tradition lui avait assuré l'appui protecteur, de par la parité de leur numéro d'admission. Victor l'entendait encore crier : « Repos pour cet homme! », pour arrêter l'humiliante brimade qui, le premier jour, avait un peu gâté sa joie. Depuis, ils s'étaient liés. Le brigadier de La Seyne, en sa qualité de *basané*, c'est-à-dire d'élève cavalier, réprouvait les tyranniques *balançoires* infligées aux *melons saumâtres* par leurs aînés, et naturellement méprisait les *biffins* ou fantassins. Très élégant et froid, il avait goûté chez Ollioules une correction de tenue et une gravité qui contrastaient avec la turbulence et le « genre » des autres fantassins dont, après quelques mois et en seconde année surtout, la plupart affectent un laisser aller débraillé dans les cours et en étude. Il l'avait dès lors fait parler, s'était intéressé à sa conversation, l'avait aimé bien vite. Ils échangeaient des leçons, Victor faisant profiter La Seyne de son instruction

solide, et le brigadier, en retour, lui enseignant tout ce que, malgré Claude, le petit pion ignorait encore des conventions mondaines et du savoir-vivre. « Un officier, tu m'entends? doit être un gentleman », lui répétait-il à chaque instant; et l'ex-maître d'étude, sans s'élever au snobisme de son professeur, dépouillait sa gaucherie, perdait ses façons rustaudes, soignait son corps, ne « gaffait » plus.

Le *crampton* — ainsi désignaient-ils le train spécial — dérapait enfin; et parmi les rires, les cris, les farces, Ollioules souriait à peine, impatient d'arriver. Enfin, apparaissait la gare Montparnasse, d'où le flot des flamboyants *casoars* ondoyant sur les shakos dévalait la rue de Rennes, presque aussitôt dispersé, mangé par le moutonnement de la foule. Le jeune Lorrain précédait tous les permissionnaires. Une poignée de main à Paul de la Seyne, et il sautait dans un omnibus, sans curiosité de ce Paris dont il connaissait seulement la rue Gay-Lussac. Une demi-heure après, il débarquait à la gare du Nord, reprenait un train; et c'était Sarcelles, et le petit Deroche qui l'attendait au quai, les bras ouverts.

Oh! les bonnes causeries, les longues confidences!... Qu'ils en avaient à se dire après six jours!... Cela commençait dans la voiture qui les menait chez le général, pour ne finir que le soir quand le *Cyrard* reprenait le train.

— Mon Claude! répétait-il des dix fois, avant de commencer l'histoire de sa semaine.

Et « son Claude » n'était-il pas toute sa famille?

Son père?... Il n'en avait plus reçu de nouvelles. Et sa mère était si loin, — si loin par la distance, si loin aussi par leurs idées différentes! Certes, il l'aimait bien. Elle lui avait toujours été bonne, quoique sans élan, l'irrégulière naissance du petit, le souvenir de l'inoubliable faute glaçant parfois ses baisers... Même, pour qu'elle se révélât vraiment tendre, il avait fallu qu'une fierté lui vînt, et comme une réhabilitation, des succès de son enfant. Mais, vengée du capitaine Raon par son fils, voilà qu'elle trahissait en des lettres moins longues une autre préoccupation de son orgueil. Il s'était marié, l'homme qui l'avait perdue; et elle restait fille à trente-quatre ans, orpheline et sans foyer. Aussi préparait-elle son

«petit» à l'idée d'avoir un beau-père. Ses lettres parlaient fréquemment d'un voisin, un riche cultivateur, veuf sans enfants, Adolphe Le Bruse, et Victor se doutait bien d'une cour discrète, d'un mariage prochain. Mélancolique, il approuvait d'ailleurs : « Maman est encore jeune et jolie. Elle ne peut achever sa vie toute seule ; et, moi, le régiment me prendra... Ce Le Bruse est un brave cœur, adoré de tous, paraît-il, au pays... Et puis, ce sera la fin de la revanche sur mon cher papa, sur cet excellent M. Raon, — le refus aussi des humiliants trois cent soixante francs de rente qu'il continue à servir à sa victime !... N'empêche, que Claude restera toute ma famille ! »

Et il l'adorait, cette famille à laquelle il devait tant. La bourse accordée, ce n'était pas tout encore. Le petit Deroche avait contraint son ami à accepter les libéralités du général, d'abord repoussées avec une grande honte. Le Saint-Cyrien avait donc, à Sarcelles, un supplément de *prêt :* l'argent de ses voyages, de ses cigarettes, d'un *cornard* chez une *Malvina*, chez *madame Tartelette*, ou à la voiture d'un *Bazaine, gérant de mess*, les jours où la manœuvre avait trop creusé l'appétit de ses dix-huit ans. Tous les mois, et avec une exquise délicatesse, Claude lui remettait la petite somme, quelques louis, fâché qu'il ne voulût point accepter davantage.

Ah ! certes, oui, Victor l'adorait son bon petit frère : aussi quelle longue, intelligente et profitable leçon lui donnait-il après le déjeuner, l'interrogeant sur son travail de la semaine, lui faisant repasser cours et devoirs, et lui insufflant son goût de l'étude ! Des trois et quatre heures durait ce professorat, qu'il avait imposé au vieux divisionnaire et à son fils avant d'accepter d'eux son argent de poche !... Livres et cahiers clos, le bavardage recommençait jusqu'au départ. Claude, à la fin, connaissait Saint-Cyr comme s'il en eût suivi les cours ! Il en parlait l'argot comme un *ancien*, mettait un tréma ou une *h* aux diphtongues et prononçait les *z* à la fin des verbes, devant le général amusé que rajeunissaient ces bagatelles. « De mon temps... », grognait-il à tout propos, d'ailleurs ravi de son « filleul », comme il disait, de « ce jeune Victor », dont le commandant de l'École lui écrivait les progrès et les bonnes notes. Ensuite, on

faisait des projets : Claude, dans dix-huit mois, serait à son tour officier-élève et, deux ans après, il rejoindrait Ollioules dans la garnison algérienne dont ils rêvaient tous deux. « Tu seras mon supérieur, disait l'adolescent ; tu me commanderas ! »

Quelquefois il ajoutait tristement :

— Pourvu que je n'aie pas une rechute !...

Mais, l'autre, le cœur serré, lui fermait la bouche :

— Dis pas ça... Tu vas très bien. Tu n'as pas toussé de l'hiver... »

Attelé toujours trop tôt, le dog-cart remmenait le soldat à la gare... Bien courte, la si bonne journée !... Claude et lui s'embrassaient, puis le train filait ; et c'était encore la gare du Nord, la traversée (en omnibus) du Paris dimanchier, bruyant et morne, la gare Montparnasse, le *crampton* où, maussades autant que joyeux le matin, s'empilaient les permissionnaires. Paul de la Seyne boudait : une querelle avec sa maîtresse, figurante des Bouffes, ou la « forte culotte » ramassée aux courses. Ollioules, afin de réagir contre l'envahissante tristesse, ruminait une *colle* pour l'interrogation du lendemain.

III

— *Pékin de melon !... Pékin de bahut !* (Finie, la première année ! Fini, Saint-Cyr !)

On n'entendait que ces deux cris dans les cours et couloirs de l'École. Le dernier examen était terminé, le classement affiché dans tous les *carrés :* et *fines galettes* ou *pompiers heureux*, derniers ou premiers numéros, tous les élèves, enfiévrés pareillement, un peu fous même, à la pensée des vacances prochaines ou de leur définitive libération, ne songeaient qu'au *Triomphe*, l'annuelle et traditionnelle mascarade à la fin de laquelle on baptise d'un surnom la promotion des recrues.

Déguisés en Turcs, Dahoméens, Tonkinois, *houzards*, invalides, grognards, odalisques, lutteurs, gendarmes, *et cætera*,

les héros de la fête se préparaient à la revue, puis à la représentation organisée dans un des manèges. Des rires partout couraient, que n'arrivaient pas à couvrir les chœurs hurlant la *Galette*, les fanfares de l'orchestre improvisé répétant ses morceaux, les cris même des *Cyrards* imberbes jouant les rôles de femmes et que leurs camarades feignaient de lutiner. Sur l'École affranchie, une joie planait, un peu grosse, puérile, carnavalesque, mais franche et saine, sous le sourire complice d'un ciel ensoleillé.

Seuls, deux élèves non travestis évitaient la cohue, ne riaient point, ne chantaient point. L'un boitait un peu. L'autre portait un crêpe à la manche. Ils s'abordèrent, se serrèrent la main très fort, et, à petits pas, gagnèrent le petit *boïss*, le faux bosquet de la tranchée gazonnée, à l'ombre duquel, aux récréations, ils avaient, durant tant de mois, partagé la douceur des siestes, ou fait voisiner leurs jeunes rêveries. Ils ne se parlaient pas, tombés dans l'herbe; mais un d'eux s'était caché le visage au creux de son coude; son compagnon le secoua.

— Il ne faut pas te désespérer, mon petit Ollioules... Regarde-moi... Penses-tu que je sois heureux d'être *séché*, à cause de mon accident de cheval, d'expier mes cinq mois perdus au *Paradis* et en congé de convalescence?... Pourtant, je me fais une raison. Je vais *tirer* une année de plus, voilà tout : et je me console à penser que nous resterons ensemble!

— Ah! répondit Victor, tu es courageux, toi, La Seyne, et gentil... Je te remercie... Mais, vois-tu, ce n'est pas la même chose... Je me serais bien fait casser la jambe, et même les deux, pour sauver mon petit Claude... Et dire que je ne l'ai pas revu!... Le départ pour le Midi, puis pour Madère, j'ai su tout ça presque d'un coup... Et l'on a attendu les examens pour m'apprendre sa mort!

Le *basané* le laissa pleurer à son aise, et quand la crise fut passée :

— Que vas-tu faire?

— Aller chez le général... Sa gouvernante m'écrit qu'il m'attend, qu'il va très mal et que ma présence lui fera du bien...

— Mon pauvre vieux!...

Ils échangèrent une dernière poignée de main, et, l'heure sonnant, se séparèrent.

A la gare de Sarcelles, Victor trouvait le vieil ordonnance du général et le dog-cart, se rappelait, le cœur crevé, ses arrivées anciennes, et, en prenant les guides, percevait encore la voix de son élève lui enseignant à conduire :

— Tes mains comme ça, *Cyrard*!...

La jument filait. En cinq minutes, elle stoppait devant la villa.

— Venez vite ! — cria, du seuil, madame Marthe. — Il est à bout...

Le vieux divisionnaire le reconnut à peine. Il n'avait pu résister à la nouvelle de la mort de son fils :

— C'est la goutte qui remonte, expliquait la gouvernante.

Puis, sitôt seule avec le visiteur, elle sollicitait son appui, ambitieuse d'un mariage *in extremis*, tranquille quant au testament, mais férocement impatiente de décrocher son épaulette, de se transformer en « générale Deroche », — madame veuve Deroche!...

Victor dut se récuser : « Il ne pouvait, il n'osait intervenir... il n'était pas de la famille... » Aussitôt, l'ex-élève de Saint-Denis lui fit sentir son ingratitude. N'avait-elle pas plaidé pour lui, l'autre année?... Le jeune homme se cabra. Il se souvenait des plaintes de Claude, et de tout ce que cette fausse belle-mère avait fait éprouver au pauvre cher disparu. Sans elle, peut-être vivrait-il encore !... L'avait-elle seulement soigné?... Qui savait même si elle n'avait pas provoqué l'imprudence cause de la rechute?...

Dès lors, entre eux, ce fut fini. La chambre du malade lui demeura close. Et il ne revit plus le vieillard, qu'au bout de huit jours la mort emporta, — marié de la veille.

IV

Un gris matin de novembre. Les élèves de seconde année réintégraient l'École, et, dès la porte, invectivaient les *nouveaux*

installés depuis quelques jours déjà, les sommaient de « disparaître », jouissaient de leurs terreurs :

— Non ! quel *vent !* criaient les *officiers bahutés*. Regardez-moi ces *saumâtres gallipoteux* s'ils ont la frousse !... Ah ! *monsieur Bazar !* on va vous *défiler !*...

Un tapage emplit la cour Wagram, tandis que, haussant les épaules, Victor Ollioules reprenait possession des choses, courait après ses souvenirs à travers les chambres, les escaliers, les études. Dans le petit bois, le *boïss*, d'où s'étaient envolés ses premiers rêves, il retrouvait Paul de la Seyne, à peine entrevu tantôt à la gare ; et tous deux, malgré le froid, s'allongeaient un instant sur le gazon flétri.

— Qu'as-tu fait pendant tes vacances ?... interrogea le fantassin pour dire quelque chose.

— Et toi ?... demanda le cavalier après avoir narré ses élégants loisirs.

Victor esquiva la réponse, s'en tint à de vagues et brefs mensonges. Pouvait-il raconter sa vie à son camarade ?... Un ami, son ancien *binôme*, évidemment ; mais pas un Claude, pas le frère à qui l'on peut tout confier !... Et, pendant que le bavard brigadier reprenait et complétait son récit, il songea, mélancolique, se fit à lui-même l'histoire de ces derniers mois.

Au retour de l'enterrement du général, il avait suivi son ancien collègue Andrézy, qui lui offrait la moitié de sa chambre à l'Institution mère, chez M. Kohn aîné, rue Gay-Lussac, où, durant les vacances, le bohème avait à surveiller quelques rares élèves : orphelins, étrangers ou simples cancres *séchés* aux derniers examens. Avec un frisson, l'orphelin avait franchi le seuil de la *boîte à bachot* ; mais où aller ?... A Étivalle ?... Hélas ! sa mère s'y remariait à l'heure où mourait Claude : cela le gênait d'entrer en relations avec son beau-père au lendemain des noces, et d'accepter en pleine lune de miel son hospitalité. Le Brusc avait insisté en vain. Son crêpe ne serait point à sa place chez ces nouveaux époux...

Son crêpe !... Il arrêta la revue de ses souvenirs pour constater avec amertume que l'étoffe était neuve encore, et que pourtant son deuil était déjà comme effacé un peu, comme lointain. Naïvement, il eut honte de sa résignation. Pauvre Claude !... Et le bon vieux général, le *troubade* si bourru et

si bienfaisant!... Il les avait cependant bien chéris, et jamais, jamais il ne les oublierait : — il leur devait tout!... Mais voilà : une vie plus libre, presque oisive, l'avait jeté à Paris. Et puis, Andrézy, qui l'entraînait à l'issue de la répétition quotidienne avec laquelle le *Cyrard*, désuniformé, payait sa chambre et ses maigres repas... Le temps et la nouveauté des choses avaient passé sur sa douleur, cicatrisé la blessure. Enfin... enfin, ç'avait été la révélation à sa jeunesse jusque-là placide, la triste et grisante révélation de la Femme...

Le rappel de quelques pauvres et banales débauches d'étudiant le traversa, l'évocation aussi d'une fille plus jolie, moins débraillée que les autres : Lucie.

Il baissa la tête, une rougeur aux pommettes, et pendant que le brigadier continuait sa narration, il compta les brins d'herbe.

« Bah! se dit-il, après un moment, cette pauvre Lucie doit être à présent au ruisseau, — à la brasserie... C'est fini, tout ça! Il faut regarder la vie en face, savoir où l'on va, et bûcher ferme... Je suis de la *gradaille* maintenant; je vais avoir deux galons jaunes, comme La Seyne : il s'agit d'obtenir mieux et de sortir dans les dix premiers... D'abord, je dois ça au capitaine Raon, pour achever d'édifier ce noble père! Et je le dois surtout à mon Claude, et à ce bon dur-à-cuire de père Deroche... Sans eux, que serais-je à cette heure? Pion, comme Andrézy, sans doute, puisque mon orgueil m'interdirait de rien devoir à cet excellent Le Bruse; et je vivrais la vie de mon bohème, avec moins encore qu'une Lucie, et avec l'absinthe!... Allons, vieux, debout! et au travail! »

Victor, interrompant son compagnon, se leva. Dominant le *Marchfeld*, à la lisière du *boïss*, l'« officier Kléber », de sa main de bronze, désignait l'École. Il le salua militairement, sans sourire, comme il l'avait fait, avec ses *petit cos*, un an auparavant; et, dans une résurrection de son vouloir un instant aboli, l'ardeur d'alors l'envahit de nouveau.

Elle ne s'éteignit point. Six mois durant, il fut l'élève modèle, que ses concurrents blaguent et envient, le travailleur que rien ne rebute, le studieux passionné que rien ne distrait. Tou-

tefois, il demeurait cordial camarade, sympathique à ses rivaux d'ambition, aimé de tous. Il ne sortait jamais, passait ses congés à l'École, se permettait tout au plus une promenade à Versailles. On s'en était étonné, d'abord. Aussi ne travaillait-il pas les jours de sortie pour ne point paraître tricher en augmentant, par un supplément de *pompe*, ses chances de succès à la fin des cours. La chose découverte le fit estimer davantage. On le savait orphelin : on le plaignit.

A la vérité, Paris ne le tentait point. L'idée d'y débarquer, comme jadis, sans avoir à courir gare du Nord, lui était douloureuse. Aux dernières vacances, il s'était, en dépit d'Andrézy, soûlé de musées, de théâtre, de musique. Bien chères, d'ailleurs, ces dernières distractions... Que lui resterait-il donc? Le café, l'éternel Café de la Paix, la « terrasse » dominicale, pareille à une succursale de l'École, avec ses *casoars* au vent?... Il y avait bien autre chose... d'autres plaisirs... Lucie. Mais, moulu de fatigue physique, à peine y pensait-il, bien éteints ses regrets des premiers jours. Que si se réveillait sa vigoureuse jeunesse, la timidité demeurait la plus forte : le bohème retourné en province, il n'avait plus personne pour le piloter au pays des caresses. Et puis, c'était encore l'inévitable évolution sentimentale, l'ordinaire crise des jeunes gens de son âge, quand d'âme fraîche, intellectuels et non frottés à la Vie, ils sont pauvres : l'horreur de l'étreinte vénale.

« L'armée, a dit Alfred de Vigny, est un couvent qui marche. » Déjà soldat, Ollioules était un peu moine, chaste par habitude autant que par délicatesse d'épiderme.

Il lisait durant les sorties, — les poètes après les historiens.

X

— Mon ancien, permettez-moi de vous remercier...

Victor Ollioules, tout d'abord, ne reconnut pas son interlocuteur, gros garçon rose et joufflu, imberbe et gras. L'autre alors se nomma : « Octave Saint-Rémy », donnant même le numéro de sa compagnie et son matricule, et rappela le service que « son ancien » lui avait rendu, l'autre dimanche, en

empêchant ses facétieux camarades de lui faire manquer le train de Paris.

Victor ne put s'empêcher de sourire. Il se remémorait la scène et le flegme du gros *Cyrard*. Comme il eût été moins patient, lui, l'autre année, si quelque stupide *balançoire* l'avait exposé à sacrifier une de ses hebdomadaires visites à Claude!... Cette réflexion l'intéressait tout à coup au jeune homme. Il l'interrogea :

— On vous attendait, hein? à la gare... une petite *Malvina* de Montmartre, j'en suis sûr... Vous avez l'air *peau-fin, monsieur Bazar!*... Enfin, je suis heureux de vous avoir rendu à vos amours...

Il risquait les plaisanteries traditionnelles, « pour faire comme tout le monde »; et, préoccupé de sa réputation, désireux de ne point passer pour un ours abruti par la *pompe*, il avait refermé dédaigneusement le bouquin d'où l'avait tiré la visite du conscrit.

Octave Saint-Rémy, déférent, mais toujours jovial, le laissa parler, puis rectifia de sa voix flûtée :

— Mon ancien, pardon... Il n'y avait point de *Malvina* à la clef; ma famille seulement... Ma mère m'attendait à Paris, et c'était notre première réunion depuis l'hiver... Mon beau-père est nommé percepteur à Vincennes, de l'autre mois... On comptait sur moi pour pendre la crémaillère, et mon beau-papa n'aurait jamais voulu croire à une *sortie* manquée. C'est un vieux de la vieille à qui l'on n'en conte pas... Il a passé par l'armée, et serait sans doute colonel, à cette heure, sans un imbécile d'éclat d'obus qui lui cassa la jambe durant l'Invasion. Entre nous, mon ancien, j'ai moins peur du *Poireau*, notre bien-aimé général, voire du *président du Conseil des Fines*, que du capitaine Raon...

Tout pâle, l'ancien fit répéter le conscrit :

— Vous avez dit : le capitaine...?

— Le capitaine Raon...

Victor fit simplement :

— Ah!...

L'autre reprit :

— Vous le connaissez?

— Moi?... Pas du tout... de nom seulement!

VI

Son livre rouvert avec affectation, il avait congédié l'élève, et, longtemps après son départ, s'était aperçu qu'il tenait le volume à l'envers. Alors il s'était raisonné : « En quoi cela devait-il le toucher de savoir que M. Raon avait un beau-fils, et que ce beau-fils était à Saint-Cyr, lui aussi?... » Cependant, à l'étude, à l'*amphi*, à la manœuvre, il était demeuré distrait, s'était même attiré, pour la première fois, une observation. Et, quoi qu'il fît, sa découverte l'avait préoccupé.

« Ils pendaient la crémaillère, l'autre semaine... » Cette pensée le hanta plusieurs jours, cruellement. Il se représentait la table, son père portant beau, tout fier, et madame Raon, coquette, bienheureuse, caressant du regard son second mari et le jeune Saint-Cyrien, faraud. Celui-ci devait ressembler à sa mère. Et Victor se l'imaginait blonde, grasse, rieuse... Ah! il était loin d'Étivalle, monsieur le percepteur!...

« Et puis quoi? finissait-il par se dire; c'était la vie!... L'abandonnée aussi s'était mariée. Il n'y avait plus de Mathilde Ollioules : madame Adolphe Le Bruse seulement, qui pouvait pendre aussi des crémaillères à sa ferme des Faînes ou à son chalet de la Bôle!... Oui!... mais voilà : le *casoar* du fils, l'uniforme du bâtard étaient absents à Étivalle, aux Faînes, à la Bôle! Ils y seraient peut-être déplacés! Ils y gêneraient à coup sûr la mère, sinon son brave homme de mari!... Tandis que le jeune Octave Saint-Rémy était *chez lui* étant chez sa mère, et qu'il appelait papa le bon capitaine Raon!... »

A ce moment de sa songerie, Victor sentait se contracter ses mâchoires... Un jour, à la récréation de midi, durant que le « capitaine » Bull le tondait, il se surprit dans la glace du vieux coiffeur et ne s'y reconnut point. Il était plus maigre, les pommettes saillantes, le nez plus aigu. Sous la jeune moustache hérissée, les lèvres semblaient avoir minci. Parole! il ressemblait plus que jamais à son père, l'ex-capitaine, tel qu'il le connaissait et se le représentait d'après la vieille photographie

jadis accrochée au chevet de sa couchette. Et pendant qu'il regardait son image, ses yeux de bleuet noircissaient, fixes, durs, haineux, lui dévoilant une âme de lui inconnue, — une autre âme obscure et effrayante.

De retour à l'étude, il essaya d'oublier. Des jours passèrent. Il travaillait davantage, avec un acharnement farouche. Ça se tue, le souvenir!... Ou bien, à bout de fatigue, avant de tomber au sommeil, il s'efforçait de songer à Claude seulement, de revivre uniquement ses journées heureuses... La pensée revenait — toujours — de cet Octave qu'on choyait, et la sensation de sa solitude, à lui, et de son abandon. Pour les chasser, il coulait alors à la délectation morose, évoquait l'oubliée Lucie, la tiède douceur de sa gorge, l'enlacement de ses membres frais, la petite mort haletante qui suivait leurs étreintes. Hélas! elle repointait encore, lancinante un peu plus, la pensée inabolissable.

Et, le jour, la complicité du hasard entretenait sa douloureuse obsession! Cet Octave Saint-Rémy, cette espèce de demi-frère toujours, toujours, il le rencontrait sur son chemin, toujours! Et il devait subir des gracieusetés, des prévenances, voire de respectueuses questions :

— Vous n'allez donc jamais à Paris?...

Il lui fallut se retenir d'être féroce, de le punir, de le brimer. Ce serait si simple, si facile, si commode : l'empêcher de sortir!... Il l'appelait, à part lui, « la grosse fille », « la fillasse », jouissait de le voir maladroit à l'escrime, au gymnase, trop gras, trop lourd et ridicule, — au manège surtout, un effroi de femme sur sa jolie figure, à chaque réaction du cheval.

— Tu as l'air *crevard*... T'es malade? demandait Paul de la Seyne à Victor presque tous les matins... Tu *pompes* trop, mon vieux!

— Moi?... Pas du tout : l'impatience du *pékin de bahut*, seulement, répondait-il, conscient de vivre sur sa réputation, de garder son rang, ses notes, grâce à son avance, et de *pomper*, hélas! non de nouvelles doses de savoir, mais un peu plus, chaque jour, de bilieuse amertume.

Saint-Rémy disparut un matin. Il était à l'infirmerie, au *Paradis*, pour un bobo quelconque. Ollioules, impatiemment, attendit le dimanche : « Ses parents viendraient sûrement

au chevet du malade... » Des prodiges d'habileté lui permirent de surveiller les visiteurs; et son cœur battait la chamade, à l'idée de revoir l'ex-capitaine Raon. Mais le percepteur ne parut point.

« Il aura eu peur ! » pensa le jeune homme, un orgueil en sa colère.

Seule arriva madame Raon, blonde, grasse, ainsi qu'il se l'était imaginée; plus jolie seulement et plus jeune, plus élégante aussi, une toilette de prix sur elle.

« L'ex-capitaine avait du goût !... »

Et, cela constaté, au lieu de ruminer son éternel : « Je comprends qu'il m'ait interdit Saint-Cyr, déjà fiancé, à ce moment, à la veuve Saint-Rémy, mère d'un aspirant-élève... », l'ancien pion s'absorba, ce soir-là et les jours suivants, dans la vision, opiniâtrément entretenue, de la mère d'Octave. La visiteuse s'était photographiée dans sa mémoire; bassement, il la ravala, sa haine finissant en artificiel désir. Un soir même, il en arrivait à se bâtir un roman, un roman-feuilleton, atroce et puéril. C'était simple : il choisissait, à la sortie, un régiment tenant garnison à Vincennes; et là, devenait l'amant de sa belle-mère. Un beau jour, le percepteur les surprenait. Ah ! ricanait le rêveur, la belle vengeance ! l'adorable scandale !... « Non, monsieur ! Je ne vous rendrai pas raison : on ne se bat point avec son père !!! »

Comme s'il y était, et traversé par d'inconscients souvenirs de drames vus et entendus aux dernières vacances, il reconstituait théâtralement la scène, posait le décor, voyait distinctement les yeux d'angoisse, la face blêmie de l'ancien officier, l'effondrement de madame Raon et jusqu'à la tête épouvantée du jeune Octave survenant à la bonne minute !

Le rideau, d'ailleurs, tomba vite. Il cligna des yeux pour chasser ces images. Une honte l'avait envahi. Que lui avaient fait cet enfant et cette femme ?... Étaient-ils responsables ? Savaient-ils que leur mari et beau-père avait quelque part un grand bâtard de vingt ans ?... Et puis, était-elle bien noble, sa haine ? Est-ce que, tout au fond, il n'y retrouverait pas une basse jalousie ? Cette involontaire comparaison entre sa tristesse d'orphelin et la vie de foyer, de tiède affection que menait l'*autre*, à quel inavouable sentiment d'envie aboutis-

sait-elle?... « Ta parole d'honneur, Ollioules, ta parole d'officier, que tu n'as pas ruminé sur d'autres différences entre vos deux sorts?... Saint-Rémy est riche, et toi, tu n'as pas le sou!... A Paris comme à l'École, il dépense sans compter, l'or toujours aux doigts; et toi, tu ne sors pas, — le dîner au restaurant, un fauteuil à une matinée, une pauvre heure chez une jolie fille, trop chers pour ton humble bourse! »

Victor frissonna de sa découverte et, malheureux à pleurer, arrêta son examen de conscience. Il ne put dormir.

Le lendemain était un dimanche. En se rendant à la revue du capitaine de semaine, il rencontrait Saint-Rémy, voulait d'abord l'éviter, puis se raidissait et courageusement allait à lui, la main tendue. Par quel service pourrait-il « réparer »? Il ne trouva, pour l'instant, que la tenue du jeune homme à rectifier avant l'inspection, et s'y appliqua pour que le maladroit ne vît pas sa permission déchirée. « La fillasse » remerciait, toujours rieur, puis détaillait ses projets pour la journée: le capitaine Raon avait une loge au Gymnase...

— Amusez-vous bien! lui dit Ollioules.

Mais, une fois seul, une tristesse l'écrasa, faite de ses remords pour ses pensées de la veille, de ses peines anciennes toutes ensemble revenues et d'un dégoût de tout: les murs si mornes, la monotonie de la matinée, — de la vie... Qu'allait-il faire tout le jour? Lire l'écœurait à cette heure. Que la nuit serait longue à venir!... Les autres allaient s'évader vers Paris, la foule, la lumière, dans l'air libre, se mêler à l'existence normale...

Il bâilla, s'étira, rôda, les jambes molles; et soudain, il regarda l'heure, boucla son ceinturon, jeta dans sa bourse ses *prêts* accumulés, et, d'un bond, courut à la gare, sauta dans le train.

A Montparnasse, Octave Saint-Rémy le saluait:

— Me ferez-vous l'honneur d'accepter une place dans notre loge?

Il pâlit, rougit, s'excusa, puis se sauva bien vite; et il se sentait comme ivre dans la joie bruyante des rues.

VII

Maintenant il allait à Paris tous les dimanches, et longue lui semblait la semaine, malgré le travail auquel il se ruait plus fort, afin de tuer le temps, — afin de moins penser.

Il avait retrouvé Lucie...

Fatalement, sa première promenade l'avait conduit au Quartier latin, au seul coin de l'immense ville qui lui fût familier : et, ses galons montrés à l'Institution Kohn, il vaguait, désorienté, timide, las d'échanger de raides saluts militaires avec ses condisciples et les polytechniciens, quand, brusquement, rue Soufflot, elle lui était apparue au seuil d'une brasserie moyenâgeuse. Jolie plus que jamais, fraîche encore, les cheveux teints, seulement... Elle l'appelait, lui sautait au cou, — et ç'avait été fini. Tout de suite, il était devenu sa chose.

De l'amour ?... Non. Et c'était pire. L'aimant, il aurait été jaloux, il aurait souffert à l'imagination de ce que devaient être ses nuits, voire ses jours, pendant qu'ils étaient séparés ; et sa passionnette se serait normalement dénouée. Non, il ne l'aimait que vaguement ; et ses désirs mêmes demeuraient tranquilles, sans fougue violente. Mais elle lui était indispensable, étant l'amie, la sœur, la confidente, la petite maman parfois, et toute sa famille, — et tout son foyer.

Après leur première étreinte, il déjeunait avec elle, dans la banale chambre meublée, par lui remplie de fleurs. La logeuse, louche marchande à la toilette, montait le repas, et, afin de garder sa maîtresse tout le jour, il payait pour elle à sa brasserie l'amende obligatoire, un seul regret en sa joie puérile, celui de ne pouvoir, de par son uniforme, la « sortir » à son bras. S'il arrangeait une partie aux champs, ils devaient se donner rendez-vous à la gare.

Que ce fût d'ailleurs dans sa chambre, ou sous une tonnelle de la grande banlieue, pareilles coulaient les journées. Lucie connaissait sa vie, comme Claude l'avait connue, et c'était elle qui, des deux, aimait vraiment, son caprice mêlé d'une pitié reconnaissante, ennobli de vraie tendresse. Elle

se sentait adorée, « comme dans les livres », la pauvre fleur des pavés, la fille à tout subir des halls à bière : et, mieux que « dans les livres », elle adorait l'homme à qui elle devait cet hebdomadaire relèvement.

Cependant, les maigres économies du St-Cyrien étaient épuisées ; et les cinq ou six louis tirés de la vente de ses bouquins et de ses vêtements bourgeois restés à l'Institution Kohn n'avaient pas duré deux dimanches. Or, un jour, au dessert, la logeuse de Lucie montait sa note, — loyers échus, robes et bijoux, — faisait une scène poissarde, et l'enfant pleurait si fort que Victor remettait sa montre à la mégère, — sa montre, un souvenir de Claude ! — La vieille l'acceptait pour deux cents francs, et il s'engageait à apporter le dimanche suivant le solde de la dette : quatre cent soixante francs.

« Où les trouver ? » se demandait-il en rentrant le soir.

Il était en avance quand il parvint à Montparnasse. Il pénétra dans un café, prit machinalement un journal militaire, et s'arrêta sur une annonce qu'il relut deux ou trois fois.

— Garçon, de quoi écrire !

Sa lettre finie, et l'adresse copiée sur l'annonce, il paya, sortit, s'immobilisa devant une boîte, hésita un bon moment à y jeter l'enveloppe, comme si quelqu'un, dans l'ombre, l'avait tiré par sa manche... Ensuite, il avait haussé les épaules et lâché le papier qui, dans le coffre vide, tombait avec un petit bruit sourd, telle une pincée de sable sur un cercueil, — un bruit qu'il devait à jamais réentendre.

On lui répondit ; il répondit ; on répondit encore, et le dimanche suivant, à la descente du train, il s'arrêtait rue de Rennes, frappait à un entresol obscur :

— Monsieur Paul Dancel ?

Un petit clerc le poussait dans un affreux salon, où deux personnes attendaient déjà, deux messieurs décorés, l'un officier en bourgeois évidemment, l'autre plutôt fonctionnaire à en juger par ses favoris et sa tenue moins raide. Ils le regardèrent, et, dans leurs yeux, Ollioules crut démêler une pitié. Puis, ils reprirent leur conversation, dont, involontairement, il saisissait des bribes.

— Il a écrit à mon colonel, disait l'officier. Je suis à l'eau...

— Ah! faisait l'autre, si je n'avais femme et enfant, comme je lui casserais la tête!... Il a empoisonné mes dernières années de colonie...

A ce moment, le clerc appela Victor Ollioules et l'introduisit dans le cabinet de M. Paul Dancel, « commissionnaire en équipements militaires ». Un gros homme, le patron, coiffé d'une calotte en velours noir, ses petits yeux porcins presque invisibles dans la graisse sale de son visage, lui désignait un siège devant une table garnie de papiers timbrés.

— Voilà, monsieur. Comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire, les renseignements sont bons... Je sais qui s'occupe de vous... Madame la générale Deroche est riche...

Victor, affreusement pâle, s'était levé. Furieux, il protestait. L'autre se méprit, et, avec volubilité, continua :

— Oh! ne craignez rien... Je ne lui ai rien dit ni fait dire... J'ai l'habitude de ces choses... On est discret... Donc, je me suis occupé de votre affaire, et l'argent, hélas! étant plus que rare, j'ai acheté pour vous un *Dictionnaire Larousse*, une bicyclette et une selle du modèle d'infanterie. Le tout revendu, — j'ai preneur, — vous laissera, ma commission retenue, la somme de quatre cent quatre-vingt-un francs... Vous n'avez qu'à remplir ces quatre effets : le premier, de quatre cents francs, à l'échéance de votre sortie de Saint-Cyr; le second, de quatre cents francs, à votre arrivée au régiment; les deux autres valeurs, de quatre cents francs chacune, aux dates qui vous conviendront, dans les dix mois suivants. Bien entendu, comme ont dû vous le dire vos camarades, les trois derniers billets sont renouvelables autant de fois qu'il vous plaira, moyennant les frais et ma commission de 6 p. 100. Vous n'avez donc à vous préoccuper que de la première échéance.

Le soldat n'entendit que cette dernière phrase, prit la plume que lui tendait le Shylock, la reposa... la reprit. Il venait de se représenter Lucie, leur chambre, le guet de la logeuse...

Et il signa, ramassa les quatre billets bleus, les quatre louis et la pièce de vingt sous tout prêts sur le bureau, traversa

le salon, où le regard des deux hommes décorés le souffleta encore d'une ironique pitié ; puis, la rue retrouvée, il se mit à courir.

VIII

— *Pékin de bahut !...*

Déjà, les chants de délivrance secouaient l'École. Le dernier examen venait de se terminer et l'on affichait le classement. Victor Ollioules avait le numéro douze. Cependant il s'isolait encore de la joie ambiante, ne songeait même pas au choix de son futur régiment. L'œil cerné, la face blême, il errait au hasard ; et, les mains enfouies dans ses poches, il se déchirait les paumes à coups d'ongles, avec un éperdu besoin de crier.

C'était fini. Dans huit jours arrivait la première échéance Dancel ; et Paul de la Seyne, à qui d'abord il projetait d'emprunter ces quatre cents francs, avait été mis à sec par son dernier dimanche aux courses. A qui les demander ? à qui ?... Cent fois il avait passé ses camarades en revue, rejetant tous leurs noms, l'un après l'autre, les uns trop peu fortunés, les autres pas assez de ses intimes. Auprès d'un seul, l'emprunt aurait été possible ; et c'était, celui-là, Octave Saint-Rémy !...

Un instant, il avait espéré un renouvellement ; mais M. Paul Dancel avait répondu que, la valeur non payée au jour dit, le protêt suivrait son cours, après avis donné au commandant de l'École. Ignorant toujours la rupture de Victor et de son ancienne protectrice, il terminait sa lettre en invitant son jeune client à recourir à madame veuve Deroche !

Donc, c'était l'échouage au port, — le désastre. Dès lors, ne vaudrait-il pas mieux ne point attendre ?... Un peu de courage, une seconde de volonté : — une balle dans la tête, et ce serait fini !... Qu'hésitait-il ?... Dancel, d'ailleurs, réglé, ne serait-ce pas presque aussitôt de nouveaux tourments ? Comment allait-il s'équiper, comment vivre jusqu'à son arrivée au corps ?... Depuis une huitaine, ses camarades recevaient tous, pauvres et riches, mandats et lettres chargées. Le portefeuille garni, tous discutaient leur équipement futur, et les innom-

brables prospectus, dont les fournisseurs inondaient Saint-Cyr, entretenaient leur fièvre. Seul, absolument seul, il ne possédait ni argent, ni famille. Sa mère?... Jamais!... Est-ce qu'il pouvait s'adresser à ce Le Brusc après que, par jalousie bête et ridicule orgueil, il avait si sèchement, par deux fois, refusé ses offres?...

On l'appela, comme il ruminait sa misère. La pointilleuse discipline exigeait qu'il montât « faire » les quatre jours d'*ours* dont il avait été gratifié, l'autre semaine, pour avoir lu un journal. Les examens avaient fait ajourner la punition. Ceux-ci était finis, il fallait qu'il purgeât sa peine sans retard.

Indifférent, il salua le représentant de l'autorité, fit demi-tour « par principes », et gagna sa chambre pour revêtir la tenue de prisonnier. En chemin il se félicitait d'échapper par la salle de police à la réjouissance générale. Sous les combles, et seul, il n'aurait pas du moins à dissimuler!...

Dans l'escalier, il croisa Saint-Rémy, dût essuyer ses félicitations pour son numéro de sortie.

— Et puis, ajoutait « la fillasse » en le quittant, j'oubliais de vous dire que l'on a parlé de vous à la maison. Mon beau-père à qui j'ai dit combien, l'autre jour, pour la xme fois, vous m'aviez témoigné d'obligeance, m'a fait répéter votre nom... Vous êtes bien des Vosges, n'est-ce pas?... J'ai cru comprendre que M. Raon a connu votre famille. Il m'a chargé de vous présenter tous ses compliments...

Victor, ses mains cramponnées à la rampe, ricana si fort, que l'autre écarquilla les yeux. Aussitôt, d'ailleurs, il se maîtrisa, et, tranquille, à peine plus pâle :

— Oui... Oui... balbutia-t-il... Je *rigole*... Faites pas attention... Chacun me félicite et l'on m'envoie à l'*ours!*...

Le jeune Octave avait compris, — et le plaignait : être puni en un tel jour!... Ollioules eut la force suprême de lui serrer la main, puis il sauta quatre marches d'un coup, se trouva seul.

Et dans la chambre, il était seul encore. La grande pièce était vidée par l'affichage des numéros de sortie. Aussi, sa toilette achevée, se laissa-t-il tomber sur sa couchette. Longtemps il s'y roula, mordant la couverture. Sa révolte crevait, et son désespoir. La crise passée, il se dressa, s'essuya les

yeux, et soudain alors, au pied d'un lit proche, — très proche... si proche... la longueur de son bras... — quelque chose soutira son regard : un portefeuille oublié.

D'un geste inconscient de somnambule, il l'avait déjà pris, ouvert. Deux billets de banque apparurent, des billets de mille. Il en tirait un, le dépliait, en étudiait la vignette, si nouvelle pour lui... Au loin, un pas éveilla le corridor... Dans le temps d'un éclair, le portefeuille avait réintégré sa place primitive...

IX

La mansarde servant de salle de police l'étouffait entre ses murs étroits. D'un coup de pied, Victor chavira banc et tabouret, et, saisissant le petit lit de fer, le dressa debout, « en batterie », comme une échelle sur laquelle il grimpa. La lucarne atteinte, son regard s'étendit sur la campagne. Elle semblait infinie, si vaste sous le libre ciel. Cependant un ululement de locomotive la remplit toute. Où allait-il, ce train ?... Mais il dédaigna de s'orienter. Goulûment, il but de l'air, et toute pensée en lui sombra.

Sa porte s'ouvrit : un capitaine entrait, avec La Seyne et deux ou trois de ses camarades. Le prisonnier était à terre, déjà, très pâle, deux taches seulement, et trop rouges, aux pommettes.

— Il a été dérobé de l'argent à un élève de votre compagnie, disait l'officier, et, les fouilles finies à la chambre, votre camarade La Seyne a demandé qu'on fouillât aussi l'*ours* et son habitant... Un prétexte à monter voir le camarade et à lui apporter derrière mon dos des douceurs interdites ! Ah ! ah ! mes gaillards !...

Le capitaine riait, de bonne humeur comme tous les *Cyrards* en ce jour de *pékin de bahut*. Il était là pour la forme ; et, tout en s'adressant à Ollioules, un de ses élèves favoris, il cherchait mentalement quel employé de l'École soupçonner d'un vol jugé par tous inadmissible de la part d'un élève-officier. Et Paul de la Seyne riait aussi, en mon-

trant à son ami, derrière le capitaine, un petit sac que sa mimique disait renfermer un succulent *cornard.*

Victor Ollioules s'avançait, se livrait à l'inutile fouille.

— Et alors, reprit l'officier, vous fumez ici malgré la consigne? On a le numéro douze, on a sans doute déjà tracé à la craie des galons de sous-lieutenant sur ses manches, et l'on fume à l'*ours!*... Allons, je ne sévirai pas, monsieur et futur camarade, et même je vous prendrai une cigarette!

Le capitaine ouvrait l'étui qu'il avait trouvé sous le traversin de la couchette. Les cigarettes y étaient serrées, si pressées, que, pour en extraire une, il dut frapper sur le fond de la boîte, la secouer. A la fin, elles vinrent toutes sur la laine brune de la couverture et, avec elles, le chiffon bleu qui les entourait : — un billet de banque, un billet de mille.

Un cri — un seul — remplit l'étroite pièce. C'était Paul de la Seyne qui l'avait poussé. Ce fut ensuite un silence épouvantable, — et si long!

Foudroyé par l'horreur, Victor Ollioules n'avait pas bougé. Debout à la même place, il les regarda sortir, sans les voir. Ils s'en allaient à petits pas, silencieux, comme on sort de la chambre d'un mort.

X

A temps on l'avait décroché, violet déjà, l'œil blanc : et, maintenant, à la prison du Cherche-Midi, un gardien demeurait à ses côtés nuit et jour. Précaution inutile en sa légale barbarie. Victor ne songeait plus à mourir. Quand il avait là-bas, à l'*ours*, fait pour s'y pendre une corde de sa cravate et de son linge lacéré, le misérable pensait seulement à sa mère, — au capitaine Raon aussi. — Sur une feuille détachée de son calepin, il venait en quelques mots de supplier le général commandant l'École, La Seyne et tous ses camarades de taire les causes de son suicide.

Mais, puisqu'on l'avait forcé à vivre, puisqu'*on savait* maintenant à Étivalle et à Vincennes... à quoi bon?... Et mora-

lement, et physiquement, il était une pitoyable loque à qui l'instinct de conservation, deux fois par jour, mettait une cuiller aux doigts devant une gamelle fumante. A la sixième bouchée, il retournait à son lit de camp. Parfois, ses mains machinales se portaient à son cou, en tâtaient les ecchymoses, comme pour restituer à son inconscience l'avant-goût de cette mort à laquelle on l'avait volé lâchement. Et ses veilles allaient du cauchemar au coma, ainsi que ses rares sommeils.

Au conseil de guerre il devait s'éveiller, — tragiquement.

A Saint-Cyr, à la première heure, son angoisse avait évoqué sa mère; son orgueil, Raon et son beau-fils: et c'est alors qu'il avait eu le courage de se tuer. Rappelé à la vie, assommé par la constatation de l'irréparable, il avait cru épuisée toute la lie: et voilà qu'on le crucifiait de nouveau!...

Car ils étaient à l'audience, la plupart de ses camarades. Les uns, comme témoins, Paul de la Seyne entre autres; les autres en curieux. Et leurs visages étaient clos, tels des murs. Les *anciens* étalaient leurs uniformes d'officiers, multicolores, trop neufs. A peine les vit-il. L'œil du martyr cherchait furtivement une face entre toutes les faces. Il la découvrit : Octave Saint-Rémy penchait sur cette agonie son joli visage de fille. Et ce fut la fin. Il avait touché le fond de l'abomination. Il avait bu la quintessence d'amertume demeurée au fond du calice.

Et il n'entendit pas son interrogatoire, et il répondit à toutes les questions par d'inintelligibles mots ou d'une inclinaison de tête. Seules, se percevaient dans la salle les paroles de son avocat lui soufflant des réponses qu'il ne pouvait répéter. Le président n'insistait point. Ensuite ce fut le réquisitoire, qui finissait presque en plaidoyer; et le tour vint du défenseur. Victor, écroulé sur son banc, n'entendait toujours pas. A la fin cependant, des syllabes le frappèrent, tombées comme des pierres dans un puits, éveillant dans le noir de son cerveau des ondes concentriques, des souvenirs flottants. Non!... non!... il ne rêvait point...

L'avocat achevait de conter la jeunesse de l'accusé, de peindre son pays natal. Maintenant, il lisait une lettre :

« Ah! monsieur l'avocat, quel coup!... J'avais bien lu

l'affaire sur le *Mémorial des Vosges*, mais le journal ne donnait pas le nom... Alors, c'est lui? c'est notre pauvre garçon?... La mère a pensé devenir folle. Quel coup, mon Dieu!...

» Je vous écris en hâte, car il faut avant tout qu'on le console et qu'on arrange sa situation.

» Avec l'argent que je vous envoie, vous me feriez plaisir en payant les billets que Victor a souscrits à l'usurier Dancel, et en vous entendant avec ses chefs pour que le reste lui soit versé dès que ce sera possible...

» Je vous adresse, également ci-joint, une lettre de sa mère Dites bien au pauvre petit qu'elle lui pardonne et que nous l'aimons bien. Par délicatesse ou jalousie, il ne s'est jamais adressé à moi. Je n'ai pu le décider à venir aux vacances, ni à accepter quelque argent. Il écrivait toujours à ma femme qu'il n'avait besoin de rien. Ah! si j'avais su!... Mais vous pensez bien que nous ne connaissons pas l'École. Pas même Paris!... Il disait avoir encore des économies de l'institution Kohn et de ses leçons au fils du général Deroche...

» Pauvre enfant!... C'est-y pas terrible à penser tout de même? Si jeune, si travailleur, toujours le premier partout, et si bon fils!... On peut dire qu'il a fauté d'être trop honnête, celui-là... Un moment de folie... Le lendemain, le soir même, il les aurait rendus, ces mille francs...

» Enfin, c'est fait. Pleurer n'y fait rien. Tâchez, monsieur l'avocat, qu'il ait le minimum de la peine si on le condamne, car avec un père qui aurait fait seulement la moitié de son devoir, le petit n'en serait pas là. Il devrait y avoir des lois pour punir des pères pareils...

» Et puis, dites-lui bien qu'il ne faut pas se laisser aller, qu'il a vingt ans et qu'il peut se faire une vie. D'abord il a ma maison, sa mère et moi. Qu'on l'envoie en prison, ou qu'on l'acquitte, il est mon fils. Répétez-le-lui bien au moins. Sa place l'attendra toujours. Je la lui garde.

» Merci encore, monsieur l'avocat, de nous avoir tout raconté, et recevez les bonnes salutations de votre reconnaissant serviteur.

ADOLPHE LE BRUSC,
agriculteur, à Étivalle (Vosges).

Victor Ollioules fut condamné à deux ans de prison.

XI

Dominant la ferme des Faînes et la route de la Bôle, un bois s'étend, sapins et hêtres, entouré de bruyères aux quelques points où les champs de pommes de terre et les pâtures n'atteignent point le pied même des arbres. On s'est battu par là durant l'Invasion, — durant les Invasions. A la lisière, face au midi, du côté d'Étivalle-les-Vosges, dont la ferme semble être la dernière maison, une croix rappelle un massacre : trois francs-tireurs fusillés à cette place, en 1870. Plus à l'Est, vers Saint-Dié, une autre croix parle de 1814 ou de 1815, mais on ne sait plus de quelles victimes au juste, — des envahisseurs peut-être?... Et les monuments sont pareils, à la couleur près des lichens mangeant la pierre : ici, barbe de vingt-cinq ans, fraîche, verte et douce; là, barbe d'aïeul, rêche et jaune, usée, gelée, grillée par quatre-vingts années de gel et de soleil. Peut-être aussi le plus jeune des deux calvaires est-il moins assiégé par les ronces. Le socle reste à peu près abordable ; une couronne de fil de fer et d'immortelles s'y recroqueville. A certains anniversaires, la pierre y doit encore entendre des mots. L'autre, en son épaisse ceinture de broussailles, s'érige veuf de couronnes, et nulle patriotique éloquence n'en a chassé les oiseaux depuis des éternités.

Entre ces deux croix, jadis éloignées et que des coupes de bois ont rendues voisines, Victor Ollioules fit halte. A la sortie de la gare, il avait pris des sentiers détournés afin d'éviter le bourg; et maintenant, à l'entrée du chemin descendant vers la ferme, il hésitait. Son képi jeté dans la bruyère, sa capote ouverte, une fleur de chèvrefeuille à la bouche, il contemplait le toit fumant à ses pieds et guettait le soir.

Du bois, un homme sortit : cinquante ans, grand, maigre, sec, une courte blouse bleue sur une culotte de velours fauve, guêtré de toile, un fusil de chasse en bandoulière. Victor ramassa son képi, tenta de fuir et n'osa plus, l'autre, trop près. Il distinguait à présent un visage tanné, un collier de barbe, des anneaux d'or aux oreilles, et, plus près encore,

des yeux gris résolus et bons. L'homme le regardait aussi, fixement. Gêné, le soldat baissa les paupières, feignit de considérer le renard que l'arrivant traînait. Et brusquement, à dix pas, le chasseur en laissant tomber son gibier s'arrêta. Visiblement, il essayait de lire le numéro jaune inscrit au collet du jeune homme, et son œil allait ensuite de la médaille, du ruban bleu luisant sur la poitrine au double galon d'or des manches; mais l'arrêt et l'examen ne durèrent point dix secondes. D'une enjambée le paysan était devant Victor, et, la face illuminée, les bras ouverts :

— C'est toi, mon *fi* ?... mon pauvre *fi* ?...

Ils s'étreignirent. Le vieux s'écrasait une larme au coin de l'œil. Le jeune tremblait comme dans la fièvre.

— Ce sacré bougre qui ne prévient pas!... C'est ta mère qui va en avoir un coup de joie!... Viens vite, garçon... viens vite!...

Il l'entraînait sur la pente.

— Et votre renard, monsieur Le Bruse... Il ne faut pas l'oublier.

— Mon renard, je m'en f... Il n'attrapera plus mes poules, celui-là!... Mais qu'est-ce que tu me fiches avec ton : « monsieur Le Bruse », et avec ton : « vous » ? Tu vas me tutoyer, mon gars. T'es mon *fi*, et je suis ton père!

— Alors, sanglota le troupier, laisse-moi t'embrasser!...

Ils s'étreignirent de nouveau. Maintenant c'était le jeune qui avait les yeux humides. Puis, muets, ils marchèrent. A mi-chemin, le paysan retenait Victor :

— Faut tout de même que j'emporte ma bête puante. Je vendrai la peau au fourreur de Saint-Dié...

Leste comme un jeune homme, il remonta et redescendit en un instant. Presque aussitôt, des chiens aboyèrent, inquiets de l'étranger, furieux à sentir le renard. On atteignait la barrière du premier clos. Une femme au loin, devant la porte de la ferme, jetait du grain aux volailles.

— La mère! lui cria Le Bruse, devine un peu qui je t'amène?

La fermière leva la tête, aperçut le soldat, laissa tomber son panier, et, les bras, les jambes cassés, la voix bégayante

— Mon Victor! cria-t-elle.

L'enfant, non plus, ne pouvait faire un pas. Adolphe Le Brusc les mit dans les bras l'un de l'autre, et alla raccrocher son fusil.

XII

Il a dépouillé l'uniforme. Il vit.

Et les premiers jours ont été bons, très bons. A sa veste, il ne porte même pas le ruban de sa médaille du Tonkin. Le passé est bien mort. Que rien ne le lui rappelle plus !

Mais le dimanche est arrivé. Le père Le Brusc insiste pour qu'il l'accompagne à Étivalle : « un billard » et quelques chopes au *Cheval-Blanc*... Victor cède pour ne point le peiner, puis, hors de la ferme, aperçoit à sa boutonnière le ruban que sa mère y a remis.

— Ah ! oui, pense-t-il douloureusement : ma réhabilitation !...

Et son cœur se serre.

Il a revu le bourg, la maison natale, et les camarades. Il constate qu'on ne sait pas son malheur. Son départ de l'École passe pour la punition d'une « bordée ». D'aucuns le blaguent amicalement : « Le cotillon t'a fait rater l'épaulette... » Les journaux, ni à Paris ni en province, n'ont pas publié son nom, ils n'ont pas dit son pays, en rendant compte de l'audience du conseil de guerre... Alors, il respire allègrement ; et un attendrissement plus fort l'envahit devant les êtres et les choses. Son enfance resurgit tout entière au long des murs et des jardins, de l'école à l'église, de la Mairie au *Cheval-Blanc*. Par malheur, au café, des uniformes apparaissent, des permissionnaires venus de Saint-Dié passer le dimanche en famille. Et c'est, trônant au milieu d'un groupe, Giroux, le fils du notaire, récemment sorti de Saint-Maixent, qui faraude en uniforme d'officier...

— Tu ne dis plus rien, Victor !... fait Anatole Le Brusc. Allons, garçon, encore une chope !

Il s'excuse, boit la chope, et, tandis que « le père » retourne à son billard, il se regarde dans une glace, et ne se recon-

naît plus, sous ses vêtements bourgeois, — une confection quelconque achetée à Saint-Dié. — Il ressemble à Raon maintenant, plus que jamais : tantôt, à son passage, une commère l'a dit, assez haut pour être entendue ; — au Raon de 1870-71, à celui qui s'asseyait sur cette même banquette, à celui qui, dans cette glace, s'est aussi regardé, soignant sa cravate... Ah ! ah !... Et la mère, Mathilde Ollioules, s'est également mirée là. Dans le miroir, tous deux alors se souriaient des yeux et des lèvres !

Il ricane, il casse son verre, et, pendant qu'on le lui change, il se retourne au bruit du sabre de Giroux. Le jeune officier pérore toujours, raconte Saint-Maixent. Ollioules, méprisant et envieux, le détaille. Ce retour au pays, des galons aux manches, il l'avait tant rêvé, jadis !... A la fin, pour ne plus voir le sous-lieutenant, il revient à la glace, dont le lac indifférent l'attire, entre les mousselines qui préservent son cadre des mouches.

La vieille avait raison tantôt. Il est un Raon, ressuscité, tout pareil à l'autre, celui d' il y a vingt-cinq ans, tout pareil et de même âge, vieilli par la misère du pénitencier, des *bat' d'Af'* et des colonnes tonkinoises. Maintenant, il ressemble tout à fait au portrait que l'ex-troubade léguait à Mathilde Ollioules. Il a les moustaches et le front entêté du percepteur. Il n'est plus le Saint-Cyrien timide, le jouvenceau maladroit : il est homme...

De nouveau le sabre de Giroux l'interrompt. Victor examine le fils du notaire, le revoit enfant. Était-il assez ignare, hein? et inintelligent, et paresseux, et mauvais compagnon ! Il est officier, celui-là !... Ensuite, il songe que, sans son « malheur », — il affectionne cet euphémisme, en son inconsciente hypocrisie, — il serait, lui, Victor Ollioules, lieutenant déjà, de par la loi nouvelle des deux galons après deux ans de grade.

Et ses mâchoires se contractent.

Le retour à la ferme fut triste.

— Qu'est-ce que t'as, garçon ?

— Moi ?... Mais rien, je vous... je te jure.

— Tu te gausses, petit... Écoute, faut te secouer : ça ne

sert de rien de ruminer. Crois-en ton vieux : la vie, c'est la vie. Il n'y a qu'à la prendre comme elle est... Tiens, fume une pipe...

XIII

Victor fume des pipes, boit des chopes, et, malgré le conseil, rumine toujours.

La plaie s'est rouverte, une plaie sans démangeaison, d'où ne peut plus monter aucune fièvre, mais qui ne saurait se refermer, pareille à un cautère, et qu'il entretient jalousement, par besoin, par habitude de souffrir.

Cependant il travaille. Résolument il s'est mis à la culture, désireux de gagner son pain et son lit chez son beau-père, que parfois son zèle irrite. A bas du lit avant les domestiques, il est aux champs dès l'aube et remplace deux valets; puis, aux heures chaudes, quand tous reposent, et la nuit encore, il veille, plongé dans des bouquins, s'acharnant aux études agronomiques, comme à ses études militaires jadis. Chaque jour, sa cervelle assimilatrice emmagasine, tandis qu'à la pratique, ses mains se callent...

Et le repos ne vient point. Même exagérée, la besogne lui laisse trop d'heures pour se souvenir.

Alors, il revit son passé, depuis sa rencontre avec les frères Kohn, avec Claude, avec le général Deroche, jusqu'à l'affreux jour de sa condamnation rue du Cherche-Midi. Ensuite, c'est la prison, le pénitencier morne, où, six mois, il a verni des bâtons de chaise parmi des apprentis forçats.

Silencieux et docile, machine à peine animée, on l'a tiré de là pour le mettre aux écritures, l'employer comme secrétaire du directeur...

Après un an, son avocat de Paris ne l'ayant pas abandonné, ç'a été, lors d'une visite présidentielle, une remise de peine : il n'avait plus qu'à finir son temps de service militaire aux bataillons d'Afrique, aux *bat' d'Af'*. Et cette prétendue libération — oh! comme il s'en souvient! — a été plutôt une aggravation de châtiment...

Gradé presque tout de suite, il avait su ne pas avoir à

le voir si déprimé, sa

à Saint-Dié, malgré
-Blanc.
mais s'arrête au fau-
que officier de chas-
int-Cyr. Et, au retour,
le père » soit tranquille,
on parle des récoltes,
de pommes de terre,
l'eau-de-vie de brim-
cartes. On joue. Victor
perd pas toujours. Puis,
que déposé, il ne peut
même, il se reproche
deux êtres dont il se
! Il se couche enfin.

la vie... il faut se
toujours tout droit...
seuls ; la sagesse
les mêmes lieux
philosophies !... Dors.
puisque tu devais
te dis-je, pauvre
regrettes ?... Tu le
Wagram, et sur le
! Tu es revenu
»
mal.
connais !... *mais*
à la porte, —

du dernier

une halte; puis, une minute, il revivait, de moins nobles, de plus constants supplices.

Oui, il était devenu un homme, mais physiquement aussi : donc, avec toutes les infirmités de l'homme... Elle se réveillait violemment, sous le soleil d'Afrique, sa jeunesse endormie par le surmenage intellectuel. Et c'était l'enfer... L'instinct exacerbé poussait jusqu'à l'égout les misérables commis à sa surveillance; et, après s'être effaré d'abord, après s'être contraint pour les plaindre, il les avait enviés, à la fin, de n'avoir ni ses délicatesses — ni ses préjugés.

Oh! les heures affreuses entre toutes!... Ce *bordj* où il avait mis sabre au clair pour avoir seul une fausse Ouled Nayl!... Cet autre où il avait menacé les gradés, ses collègues, de les livrer aux disciplinaires, puis les avait soûlés d'absinthe, afin de ne point partager avec eux la fille du mercanti!...

Trop rares déchéances! trop rares aubaines!... Savent-ils, ruminait Victor, savent-ils, ceux qui jugent, ceux qui condamnent, jusqu'où peut rouler le plus propre?... A cette heure, pensait-il encore, il aurait à rougir peut-être si n'était pas survenu son ordre de départ pour le Tonkin.

Brève joie. Banal voyage. Une prison flottante, le transport. Interdit aux *zéphyrs*, l'exotisme! Et la nostalgie de la terre, si prochaine et si éloignée, les escales tentatrices et impossibles, lui avaient gâté l'Océan. Là-bas, enfin, sur le sol d'Annam, ç'avait été la désillusionnante paix des garnisons. Un moment, un instant, il avait rêvé d'y trouver une réhabilitation glorieuse. Un roman fiévreusement caressé avait bercé nuits et siestes : — il se battait, il faisait des merveilles, sauvait son blockhaus, conquérait des drapeaux, des canons... quoi encore? Hélas! il n'avait entendu le feu qu'à la cible : et c'est dans sa « chambre de détail », que, rond-de-cuir en uniforme, comptable expert, il a gagné ses galons de sergent-major!...

XIV

Il dissimule devant sa mère. Mais il ne peut tromper Le Bruse.

Le fermier s'est encore inquiété de le voir si déprimé, sa besogne finie.

— Petit, il faut te distraire...

Et, le dimanche, il envoie « le gars » à Saint-Dié, malgré le plaisir qu'il aurait à l'avoir au *Cheval-Blanc*.

Victor obéit, pousse jusqu'à la ville, mais s'arrête au faubourg, par peur de rencontrer quelque officier de chasseurs à pied ancien camarade de Saint-Cyr. Et, au retour, pour que maman sourie et pour que « le père » soit tranquille, il se fait un visage épanoui. A table, on parle des récoltes, du prix des bois, des Belges acheteurs de pommes de terre. La nappe enlevée, la servante apporte l'eau-de-vie de brimbelles ou du kirsch authentique et les cartes. On joue. Victor s'éperonne, et, à force de volonté, ne perd pas toujours. Puis, on s'embrasse ; il est seul ; et, son masque déposé, il ne peut savourer sa solitude. Mécontent de lui-même, il se reproche de ne pas se donner tout entier à ces deux êtres dont il se sent adoré. Il les adore aussi, pourtant ! Il se couche enfin, après avoir pris de fermes résolutions :

« Le père a raison : « La vie est la vie... il faut se résigner... Ce qui est fait est fait... Allons toujours tout droit... etc., etc... » — Les mots, ajoute-t-il, varient seuls ; la sagesse s'habille d'images diverses, mais, au fond, les mêmes lieux communs gisent au fond de toutes les philosophies !... Dors, pauvre vieux !... Tu as réparé, n'est-ce pas, puisque tu devais une réparation ? Eh bien, alors ?... Dors, te dis-je, pauvre vieux !... Tu as payé... Qu'est-ce que tu regrettes ?... Tu le sais à présent, ce que tu ignorais cour Wagram, et sur le *marchfeld*, devant la statue de l'*officier Kléber* ! Tu es revenu de certaines choses !... Tu connais l'armée !... »

Ollioules cependant s'endort tard, s'endort mal.

« Je sais... je sais... Oui, je sais ! oui, je connais !... *mais je n'ai pas donné ma démission* : on m'a mis à la porte, — entre deux gendarmes ! »

Et la sensation de sa vie dévoyée, le souvenir du dernier *pékin de bahut*, du conseil de guerre reviennent. Quelque chose lui comprime les tempes, la gorge : — et, parfois, il glisse la tête dans ses draps pour que ses parents ne l'entendent point sangloter.

XV

— Tu n'es pas ici pour trimer, entends-tu, mon gars... Voilà un fusil que je te donne. Va-t'en courir, et gare à toi, si tu ne nous rapportes pas un lièvre!...

Oh! le bon, le brave père Le Bruse!... Victor l'embrasse de tout son cœur, et sa mère aussi : car la bonne femme les regarde, remuée aux entrailles, avec des yeux d'adoration qui vont, reconnaissants, du mari rude et tendre au fils dont, par moments, elle devine la rancœur.

— Alors, t'es content?... Eh bien! tâche de ne pas rater ton lièvre!...

Et Ollioules bat la plaine, les hauteurs, jouit une heure de son arme, manque un perdreau, « descend » une pie, joue avec son chien. A la Fresnaye, il boit une chope chez le garde. Le curé passe, offre le vin blanc. La matinée s'égaie d'un soleil automnal, tiède à peine, la brise soufflant d'Alsace. La résine l'aromatise. Des digitales rougeoient dans l'ombre à la lisière des bois. Des gamines passent, barbouillées de jus de myrtilles, ou portent des paniers de *bolets*, de gros cèpes qui embaument. — Il fait bon vivre.

Victor est « sur » la Bôle, à présent. Mais, tout à coup, il s'arrête. Voici la Bourgonce, Nompatelize; et, recommençant pour rire les combats anciens, deux compagnies de chasseurs à pied qui se déploient en tirailleurs. D'abord, il s'intéresse à la manœuvre. Les fumées des coups de fusil s'effilochent aux branches des sapins, rosissent au-dessus, dans la pacifique lumière. Puis, il recule, se cache : — le commandant s'est approché; des officiers l'entourent pendant qu'il fait la critique de l'opération, conférencie...

Ollioules a gagné la clairière, entre les roches, où nul ne le joindra : — la chasse est finie. Son lièvre, il l'achètera tantôt à Grandjean, le braconnier, car son rêve l'a repris, — son mauvais rêve... Il était là, peut-être, Octave Saint-Rémy, parmi les jeunes auditeurs du chef de bataillon... Il était là, — lui!...

Comme elles sont loin, les bonnes résolutions !...

L'heure passe. Une décroissante sonnerie de clairon annonce le départ des soldats. Il faut rentrer. Et puis, le lièvre... Ollioules se soulève sur la mousse où il a vautré son désespoir. Ses yeux sont secs. Machinalement, il marche derrière son chien, ne s'arrête qu'au sortir du bois, où il s'oriente. Un fanion flotte au loin sur un fourmillement bleu dévalant la côte vers Saint-Dié. Du regard, il le suit, triste à mourir et honteux d'être triste. Étivalle est par là. Voici sa route. Il repassera par la Fresnaye, à cause de Grandjean... Les fillettes du matin sont parties. Le chemin rouge est vide. Une voiture soudain y débouche, la carriole du percepteur.

« Le capitaine Raon devait avoir la pareille !... il a passé par ici jadis... »

Le tapecul se rapproche, d'instant en instant plus visible entre les branches. Il est là...

— Ah ! soupire Victor, si c'était encore lui !... Si ça pouvait être lui !...

Et il met en joue, et il vise longuement avec son arme vide ; et, en sa lucide et si brève folie, il sent bien qu'il se ferait peur s'il pouvait se voir, à cette minute, dans le triste miroir du *Cheval-Blanc*.

XVI

Il a vécu. Il vit. L'habitude a, comme un lierre, engainé sa désespérance. Les mois, les saisons passent. Tantôt ce sera les années...

Une fille l'aguichait à la Fresnaye. Il l'a prise : et, des fois, le soir, il va se frotter à ses draps rudes. Entre temps, il s'intéresse aux parties de cartes des parents, et, le dimanche, tient tête au père Le Bruse, chope en main.

Un moment, il avait pensé à fuir, rêvant de Nancy d'abord, de Paris ensuite, puis d'un Tonkin, d'un Madagascar où, dépaysé, mort le vieil homme, il se ferait un nouvel état civil, une vie neuve, sur sa concession. Mais sa mère a été malade. Alors il a nettement compris que son devoir était de rester à

son foyer, et qu'il n'avait plus, lui, le droit de discuter son devoir.

Le novice est devenu bon moine.

Et ses semelles, chaque jour plus lourdes, l'attachent à sa terre lorraine, à la bonne, à l'éternelle glèbe qui ne connaît point de bâtards.

Il l'aime, détaché de tout, hormis de ses parents. Il l'aime en paysan qui serait poète. Il l'aime, silencieusement, fortement.

Et, reconnaissante, la grande, l'infatigable recommenceuse a refait la besogne de la Loi ; — définitivement, elle l'a *désarmé*.

PAUL BONNETAIN

LE GÉNÉRAL GALLIENI

Le colonel Gallieni vient d'être nommé général. Il a été envoyé à Madagascar pour y rétablir l'ordre troublé par les révoltes des Hovas et par les brigandages des Fahavalos. On connaît la situation critique de la colonie; tous les courriers en disent la sécurité compromise, le commerce arrêté, la colonisation impossible, l'avenir incertain. L'opinion, émue par ces nouvelles, demande si M. Gallieni pourra, malgré les difficultés prévues, accomplir la tâche qui lui est confiée. Les amis de cet officier répondent que les succès qu'il obtint au Soudan et au Tonkin permettent d'espérer qu'il sera également heureux à Madagascar.

Dans ses livres sur le Soudan, M. Gallieni a exposé lui-même, et d'excellente manière, comment il a réussi à pacifier nos possessions du Haut-Sénégal et du Haut-Niger, en donnant à ce pays une organisation qui subsiste encore en partie. Son commandement au Tonkin, datant d'hier, est moins connu. Quelques articles de journaux en ont relaté seulement les résultats principaux: je crois donc intéressant et actuel d'exposer aujourd'hui dans ses détails essentiels l'œuvre de pacification et d'organisation accomplie sur la « frontière de Chine » par M. Gallieni, dans des conditions plus pénibles que celles qui l'attendent à Madagascar.

***

Vers la fin de 1893 la situation du Tonkin était précaire, surtout dans les régions montagneuses du Nord. La piraterie faisait chaque jour des progrès. Enhardies par notre inertie, les bandes rebelles occupaient toutes les régions voisines de la frontière de Chine; elles régnaient sur une large zone d'où partaient librement leurs expéditions. Nos lignes de communication étaient coupées; on pillait jusqu'aux portes et jusque dans les faubourgs de nos villes. Les indigènes étaient terrorisés. Les chefs pirates faisaient exécuter qui leur désobéissait et ces supplices que seule connaît la barbarie jaune étaient fréquents. Aussi toutes les populations des hautes régions fournissaient des auxiliaires à la piraterie. A une portée de fusil de nos garnisons, nous n'étions plus les maîtres. Les autorités chinoises de la frontière protégeaient ouvertement les chefs de bandes qui leur payaient des « commissions » importantes sur toutes leurs opérations. Les bons mandarins affectaient en outre de croire que notre installation au Tonkin, principalement dans les hautes régions, n'était que provisoire. Ils le disaient: ils le faisaient dire, et, comme preuve, ils montraient aux indigènes le délabrement de nos villes frontières et de nos postes où nos troupes, après dix ans de conquête, se trouvaient encore installées sous de misérables paillottes. Ce « provisoire », si cher aux habitudes de notre race en matière de colonisation, leur servait d'argument logique contre nous. Pouvions-nous avoir de sérieux projets d'établissement, puisqu'après dix ans nous n'avions fait aucune route, nous n'avions élevé aucune construction d'un caractère durable? Les populations pouvaient-elles avoir confiance en une protection que tout leur montrait si incertaine?

On avait bien commencé le chemin de fer de Langson, mais la construction en était arrêtée. La sécurité n'existant plus, les travaux ne pouvaient avancer. Des bandes très fortes, régulièrement organisées et encadrées, armées de fusils à tir rapide et comptant de deux mille à trois mille pirates, s'étaient établies de chaque côté de la ligne ferrée, dans les montagnes du Caï-Kinh et du Bao-Day. Le classique repaire du bandit était devenu forteresse. Les convois étaient pillés

sur les routes; les chantiers étaient attaqués, les coolies dispersés, tués. En quelques mois plusieurs de nos compatriotes étaient enlevés ; les pirates qui les retenaient prisonniers demandaient des sommes énormes pour leur rançon.

Toute colonisation était impossible. Une installation quelconque d'Européen, maison de commerce ou ferme, eût exigé la protection d'une garnison avec de l'artillerie. Langson ne comprenait plus qu'un ramassis de paillottes au milieu desquelles les pirates venaient régulièrement enlever des femmes. Les marchés étaient déserts. Nos postes n'étaient plus ravitaillés ; les vivres de ration y devenaient inconnus, les munitions rares; on y vivait au jour le jour. En un mot, la région ne nous appartenait plus de fait.

C'est dans ces conditions qu'en décembre 1893 le gouverneur général de l'Indo-Chine, M. de Lanessan, alors à Saïgon, prescrivit au colonel Gallieni d'aller prendre le commandement du deuxième territoire militaire, avec la mission d'y remettre « un peu d'ordre et de sécurité ». Cette mission était honorable: mais, pour qu'il pût l'accomplir, il était nécessaire que le colonel Gallieni obtînt ce que les marins nomment « liberté de manœuvre ». Il convient de rendre ici justice à M. de Lanessan... au moins sur ce point. Il comprit que, chargeant le colonel d'une mission de confiance, il devait lui laisser toute initiative relativement aux « voies et moyens à employer » pour améliorer une situation aussi compromise. Pendant une année il lui prêta le concours le plus énergique. Il le « couvrit »: il le défendit contre les attaques des autres services de la colonie, traditionnellement hostiles à toute innovation. Il lui permit ainsi de réussir.

***

Le colonel Gallieni s'attacha tout d'abord à dégager la voie du chemin de fer en construction de Phu-Lang-Thuong à Langson. Une bande pirate, la plus importante, qui comprenait plusieurs milliers d'hommes et possédait environ douze cents fusils à tir rapide, s'était fortifiée dans le Caï-Kinh. La région est sauvage : c'est un amas de pics et de cirques rocheux, commandant les vallées que les habitants, les Thos

et les Mans, avaient dû abandonner pour se réfugier dans les grottes des montagnes, à l'abri des incursions de leurs ennemis. Les pirates avaient établi leur quartier général dans la partie la plus inaccessible du Caï-Kinh, à Hung-Lat. Ils y cachaient leur butin, femmes, buffles, riz et approvisionnements de toute espèce, qu'ils razziaient dans tout le pays avoisinant, le long de la ligne ferrée et jusque dans le Delta. La résistance était facile dans les forteresses naturelles que la montagne leur offrait; quelques hommes suffisaient à garder les passages et à les défendre contre des troupes nombreuses. Nous y avions subi déjà plus d'un échec. Instruit par l'expérience de ses prédécesseurs, le commandant du deuxième territoire, lorsqu'il marcha contre Hung-Lat, divisa ses troupes en trois colonnes de cinq ou six cents hommes chacune. Il les fit partir de points différents et éloignés, réglant leur marche de manière à les amener le même jour devant Hung-Lat en coupant les lignes de retraite des pirates, et en ne permettant plus à ces derniers de suivre leur tactique habituelle de surprises et d'embuscades, possible seulement avec une ligne de retraite assurée.

L'opération fut exécutée conformément à ce programme. Le 19 janvier 1894, à huit heures du matin, les trois colonnes arrivaient au rendez-vous et pouvaient déployer simultanément leurs sections d'attaque contre le cirque de Hung-Lat. Après une journée de combat, se voyant cernés, les pirates profitèrent de la nuit pour s'enfuir. Une colonne les poursuivit durant trente-six heures. Ils n'échappèrent qu'en se réfugiant chez Baky, l'un des grands chefs soumissionnaires avec lesquels l'administration du Protectorat avait cru sage de traiter, au grand détriment de notre prestige auprès des populations du Haut-Tonkin. Dans la forteresse de Hung-Lat, les pirates avaient abandonné un riche butin, de nombreuses captives. Ils y laissaient aussi quatre-vingts cadavres et plusieurs blessés, parmi lesquels leur chef Taï Vinh, frappé à mort.

Les pirates dispersés, le colonel Gallieni, à qui il ne suffisait point d'avoir « fait colonne », demeura quelque temps dans le pays. En les modifiant suivant les exigences locales; il appliqua les moyens de pacification qui avaient réussi au Soudan. Il réorganisa l'administration de la province en sui-

vant une politique de races. Il appela les habitants autour de lui: il s'efforça de leur inspirer confiance en l'autorité française. Il leur fit comprendre que nous étions des protecteurs: il les fit revenir dans les villages: avec eux il rechercha les limites des cantons qu'ils occupaient afin de leur en garantir la propriété. Puis, comme ces montagnards de race Tho et Man détestaient les mandarins annamites, autrefois nommés par le Kinh-Luoc du Tonkin, il renvoya ces fonctionnaires dans le Delta.

De la province il fit un cercle militaire, le cercle du Caï-Kinh, commandé par un chef de bataillon muni de tous les pouvoirs civils et militaires. Les chefs indigènes destinés à remplacer les anciens mandarins annamites furent choisis de la manière suivante : dans une grande réunion qu'il présida lui-même, le colonel Gallieni demanda aux suffrages de tous les notables la nomination du quan-dao chargé d'assister le commandant de cercle. Les chefs de canton, les maires de village furent élus de la même manière. Une assemblée destinée à régler les questions d'impôt, de justice, etc., fut également nommée. En un mot, la réorganisation administrative de cette province, jusqu'alors fermée par la piraterie à notre colonisation, s'opéra suivant un scrupuleux respect des lois et des mœurs locales. Le colonel Gallieni traita les habitants en collaborateurs et non en sujets: aussi l'œuvre de pacification fit-elle de rapides progrès. Un certain nombre de postes militaires furent créés. Les commandants de ces postes prirent pour auxiliaires les chefs de villages. Des fusils d'ancien modèle et des cartouches furent distribués aux habitants qui purent ainsi contribuer d'une manière effective à la lutte contre les pirates. Les villageois devinrent très vite capables de se défendre eux-mêmes. Ils nous fournirent en même temps un concours empressé pour nos travaux de colonisation : ils nous donnèrent des coolies pour construire nos postes, pour établir des routes ; ils accueillirent nos marchands de bestiaux : ils reconstituèrent les marchés et prirent l'habitude de fréquenter les stations du chemin de fer. Au bout de quatre à cinq mois du régime institué par le colonel Gallieni, le pays put jouir d'une tranquillité qu'il ne connaissait plus depuis de longues années. Toute la province à l'ouest de la ligne

ferrée fut défendue contre les incursions des bandes pirates et protégea notre grande voie d'accès à la frontière de Chine.

Le colonel Gallieni avait su prendre des mesures de police intérieure, très habiles. Presque tous les pirates tués ou faits prisonniers possédaient des permis de séjour, des cartes de capitation, etc. Comment, en dehors des batailles, distinguer des bandits des honnêtes commerçants, puisque les uns et les autres étaient toujours prêts à montrer des papiers en règle? Le commandant du deuxième territoire décida qu'en dehors de Langson les Chinois n'auraient le droit de résider que dans certains gros villages désignés : Kij-Lua, Dong-Dang, Na-Cham, That-Khé, etc... Pour tous leurs déplacements, les Chinois devaient demander des permis de circulation indiquant la date du départ ainsi que la durée du voyage et les obligeant au parcours le plus direct. De la sorte, plus de confusion possible. Nos reconnaissances ne furent plus exposées à trouver devant elles des bandits qui jetaient leurs fusils dans la brousse et les reprenaient aussitôt après le passage de nos soldats.

Les mêmes moyens d'action, employés pour le Bao-Day, pays également très difficile et situé à l'est du chemin de fer, donnèrent les mêmes résultats heureux. Les chantiers purent alors reprendre des ouvriers. La pose du rail avança rapidement, et, en décembre 1894, moins d'une année après la prise de commandement du colonel Gallieni, la locomotive allait de Phu-Lang-Thuong à Langson.

En s'occupant ainsi du chemin de fer et des régions qui flanquaient la voie, le colonel Gallieni avait paré au plus pressé. Une tâche plus importante et plus difficile l'attendait sur la frontière de Chine. Le deuxième territoire militaire, dont il avait le commandement, confine à la province du Quang-Si, une des plus turbulentes du Céleste Empire. Cette province était riche en bandits bien armés, disciplinés, anciens Taïpings pour la plupart, et depuis de longues années habitués à considérer nos districts du Haut-Tonkin comme leur domaine. Ils y exerçaient une autorité absolue. Subventionnés par des banques chinoises (on en découvrit la preuve après l'enlèvement de la famille Lyaudet), ces bandits pratiquaient la piraterie comme une véritable industrie nationale.

qui leur donnait droit à la protection de leurs mandarins : ceux-ci en retiraient d'ailleurs, ainsi que je l'ai dit plus haut, des bénéfices importants. C'est grâce à la complicité des mandarins que les pirates pouvaient librement s'organiser, s'armer et s'approvisionner de cartouches. Lorsqu'ils pénétraient sur notre territoire, ils y introduisaient en outre de grandes quantités d'opium de contrebande. Ils habitaient surtout la zone frontière vers Langson et Cao-Bang : c'est de là qu'ils venaient voler chez nous femmes, bestiaux et riz. Quand ils avaient un butin suffisant, il formaient de longs convois, puis, par les postes chinois, dont les chefs touchaient une commission fixée d'avance, ils rentraient tranquillement en Chine et, sans en dissimuler la provenance, ils vendaient leurs prises sur les marchés du Quang-Si. Les mandarins chinois, en dehors de toute question politique, avaient ainsi grand intérêt à favoriser cette piraterie à nos dépens. Souvent même, les réguliers qui tenaient garnison dans leurs postes retournaient leur casaque pour se joindre aux pirates et venir chercher fortune au Tonkin.

Les hauts mandarins, le préfet du Quang-Si, le tao-taï de Long-Tchéou et le général Sou lui-même, tout en ne participant point ouvertement à ces opérations, les toléraient et répondaient toujours par des fins de non recevoir aux réclamations que nous leur adressions à ce sujet.

Aussi la situation empirait-elle d'autant plus que, pour trouver du butin, les bandes étaient forcées d'étendre leur zone d'opération. La route de Langson à Cao-Bang n'était plus praticable : nos convois étaient journellement attaqués, les transactions commerciales n'étaient plus possibles. Un convoi fluvial arrivé de Chine attendait depuis plus de trois mois à la frontière, n'osant la franchir par crainte de bandes qui le menaçaient. La province de Cao-Bang était au pouvoir des pirates : plusieurs de nos postes étaient bloqués : le ravitaillement exigeait partout de véritables expéditions.

*
* *

Avant d'entreprendre une campagne contre ces pirates, il importait de régler une question qui s'éternisait, celle de

l'abornement de la frontière. Depuis neuf ans cette opération ne pouvait aboutir, grâce à la mauvaise foi des mandarins chinois qui s'obstinaient à revendiquer des territoires appartenant de toute évidence à notre colonie. Cette incertitude de frontière favorisait les empiètements de nos ennemis et gênait fort les habitants, soit pour la culture de leurs rizières, soit pour leurs transactions commerciales. Elle permettait aussi aux pirates d'établir leurs bases d'opération jusque chez nous. Il fallait donc fixer au plus tôt la limite des deux pays.

C'est à cette occasion que le colonel Gallieni entra pour la première fois en relations avec le fameux général Sou dont le nom a été prononcé tant de fois depuis notre établissement au Tonkin. Ce général est un des grands personnages de son pays : il a le titre de précepteur de l'empereur, qui lui donne les plus hautes prérogatives. Il commande en chef les troupes du Quang-Si, et il est spécialement chargé de la surveillance de la frontière. C'est, dit-on, un homme d'un esprit délié et d'une vive intelligence ouverte aux idées de l'Occident. Le colonel Gallieni discerna bien vite que le général était au Quang-Si le seul homme capable de comprendre que l'abornement de la frontière et la destruction des pirates serviraient les intérêts réels de la Chine aussi bien que les nôtres. Si jusqu'alors le général était resté « indifférent », pour ne pas dire hostile, c'est qu'il se demandait, en présence du délabrement de nos établissements et de notre impuissance contre les pirates, si la lutte ne nous fatiguerait pas, si nous n'abandonnerions point quelque jour la partie, sacrifiant les hautes régions pour nous restreindre à la seule occupation du Delta. Le colonel Gallieni, tout en s'attachant à gagner la confiance et l'amitié du général Sou, se chargea de lui démontrer par des actes que nous entendions conserver le Tonkin avec les frontières du traité de 1885.

Le 14 juin 1894, les deux commissions, chinoise et française, signaient à Long-Tcheou les procès-verbaux de l'abornement de la frontière. La commission française était présidée par le commandant Famin (aujourd'hui lieutenant-colonel). Il est inutile d'ajouter que la patience de cet officier fut mise plus d'une fois à rude épreuve durant le travail de délimitation. Il triompha cependant de la duplicité chinoise, les

populations des provinces connurent enfin leurs limites. Ainsi traduit par une ligne de prose, le fait semble presque insignifiant. Dans la réalité, là-bas, il eut une importance considérable.

Tandis que le commandant Famin s'occupait ainsi avec succès de l'abornement de la frontière, le colonel Gallieni combattait vigoureusement les pirates. Les grosses bandes qui s'étaient établies à demeure dans le pays furent rapidement dispersées. Puis, comme au Caï-Kinh et au Bao-Day, les habitants furent appelés à contribuer à la défense de la région partagée en un certain nombre de « secteurs » correspondant aux anciennes divisions administratives indigènes. Au centre de chaque secteur, sur la grande route de Langson à Cao-Bang, qui suit une direction parallèle à la frontière, fut installé un poste principal, dont le chef, un capitaine généralement, eut sous ses ordres des séries de blockhaus construits aux passages les plus importants de la frontière, et gardés par des détachements de troupes européennes ou indigènes. Ce sont ces blockhaus qui ont le plus « ennuyé » les Chinois, et en même le temps le plus rassuré nos indigènes qui ont accepté sans murmurer la corvée de contribuer à les construire.

Il y a deux sortes de blockhaus. Les uns, comme ceux de Leo-Kao et de Bo-Sa, qui se répètent fréquemment le long de la frontière, sont de simples bâtiments crenelés où quelques « linhs » peuvent tenir tête pendant de longues heures à plusieurs centaines de pirates. Les autres, comme ceux de Na-Ham et de Phaï-Bung, sont de véritables casernements entourés d'une enceinte flanquée. Certains blockhaus ont une histoire tragique. Ainsi celui de Na-Ham doit s'appeler « Langrenier », du nom du lieutenant qui avait établi un poste provisoire sur son emplacement et fut tué en le défendant. A Bo-Sa, pour arrêter les travaux, les Chinois n'avaient rien trouvé de mieux que d'assassiner le caï, leur compatriote, qui fournissait les matériaux. Et de même partout. Nos ennemis, Chinois et pirates, comprenaient que ces postes fortifiés mettraient fin à leur exactions. Aussi n'épargnèrent-ils aucun effort pour en empêcher, ou au moins en retarder la construction. Ces efforts ont été vains, mais au prix de quelle énergie de la part des collaborateurs du colonel Gallieni !

l'abornement de la frontière. Depuis neuf ans cette opération ne pouvait aboutir, grâce à la mauvaise foi des mandarins chinois qui s'obstinaient à revendiquer des territoires appartenant de toute évidence à notre colonie. Cette incertitude de frontière favorisait les empiètements de nos ennemis et gênait fort les habitants, soit pour la culture de leurs rizières, soit pour leurs transactions commerciales. Elle permettait aussi aux pirates d'établir leurs bases d'opération jusque chez nous. Il fallait donc fixer au plus tôt la limite des deux pays.

C'est à cette occasion que le colonel Gallieni entra pour la première fois en relations avec le fameux général Sou dont le nom a été prononcé tant de fois depuis notre établissement au Tonkin. Ce général est un des grands personnages de son pays: il a le titre de précepteur de l'empereur, qui lui donne les plus hautes prérogatives. Il commande en chef les troupes du Quang-Si, et il est spécialement chargé de la surveillance de la frontière. C'est, dit-on, un homme d'un esprit délié et d'une vive intelligence ouverte aux idées de l'Occident. Le colonel Gallieni discerna bien vite que le général était au Quang-Si le seul homme capable de comprendre que l'abornement de la frontière et la destruction des pirates serviraient les intérêts réels de la Chine aussi bien que les nôtres. Si jusqu'alors le général était resté « indifférent », pour ne pas dire hostile, c'est qu'il se demandait, en présence du délabrement de nos établissements et de notre impuissance contre les pirates, si la lutte ne nous fatiguerait pas, si nous n'abandonnerions point quelque jour la partie, sacrifiant les hautes régions pour nous restreindre à la seule occupation du Delta. Le colonel Gallieni, tout en s'attachant à gagner la confiance et l'amitié du général Sou, se chargea de lui démontrer par des actes que nous entendions conserver le Tonkin avec les frontières du traité de 1885.

Le 14 juin 1894, les deux commissions, chinoise et française, signaient à Long-Tcheou les procès-verbaux de l'abornement de la frontière. La commission française était présidée par le commandant Famin (aujourd'hui lieutenant-colonel). Il est inutile d'ajouter que la patience de cet officier fut mise plus d'une fois à rude épreuve durant le travail de délimitation. Il triompha cependant de la duplicité chinoise, les

populations des provinces connurent enfin leurs limites. Ainsi traduit par une ligne de prose, le fait semble presque insignifiant. Dans la réalité, là-bas, il eut une importance considérable.

Tandis que le commandant Famin s'occupait ainsi avec succès de l'abornement de la frontière, le colonel Gallieni combattait vigoureusement les pirates. Les grosses bandes qui s'étaient établies à demeure dans le pays furent rapidement dispersées. Puis, comme au Caï-Kinh et au Bao-Day, les habitants furent appelés à contribuer à la défense de la région partagée en un certain nombre de « secteurs » correspondant aux anciennes divisions administratives indigènes. Au centre de chaque secteur, sur la grande route de Langson à Cao-Bang, qui suit une direction parallèle à la frontière, fut installé un poste principal, dont le chef, un capitaine généralement, eut sous ses ordres des séries de blockhaus construits aux passages les plus importants de la frontière, et gardés par des détachements de troupes européennes ou indigènes. Ce sont ces blockhaus qui ont le plus « ennuyé » les Chinois, et en même le temps le plus rassuré nos indigènes qui ont accepté sans murmurer la corvée de contribuer à les construire.

Il y a deux sortes de blockhaus. Les uns, comme ceux de Leo-Kao et de Bo-Sa, qui se répètent fréquemment le long de la frontière, sont de simples bâtiments crenelés où quelques « linhs » peuvent tenir tête pendant de longues heures à plusieurs centaines de pirates. Les autres, comme ceux de Na-Ham et de Phaï-Bung, sont de véritables casernements entourés d'une enceinte flanquée. Certains blockhaus ont une histoire tragique. Ainsi celui de Na-Ham doit s'appeler « Langrenier », du nom du lieutenant qui avait établi un poste provisoire sur son emplacement et fut tué en le défendant. A Bo-Sa, pour arrêter les travaux, les Chinois n'avaient rien trouvé de mieux que d'assassiner le caï, leur compatriote, qui fournissait les matériaux. Et de même partout. Nos ennemis, Chinois et pirates, comprenaient que ces postes fortifiés mettraient fin à leur exactions. Aussi n'épargnèrent-ils aucun effort pour en empêcher, ou au moins en retarder la construction. Ces efforts ont été vains, mais au prix de quelle énergie de la part des collaborateurs du colonel Gallieni!

Tous les villages fortifiés et placés sous la direction de l'officier commandant le secteur reçurent des fusils Gras et des cartouches. La région devint ainsi une vaste forteresse. La surveillance des blockhaus, éloignés les uns des autres d'environ six à sept kilomètres, fut décuplée par celle des villages. Avec ce système, les incursions des bandes de pirates furent toujours facilement repoussées. Au moindre signal d'apparition d'une bande venant de Chine ou de l'intérieur, tous nos fusils étaient prêts à les recevoir. Non seulement les pirates ne pouvaient plus piller les villages qui, prévenus, se défendaient, mais ils étaient poursuivis, et, s'ils échappaient, ce n'était point sans laisser des morts sur le terrain. Quelques expériences de ce genre leur ont suffi.

Les chefs des postes chinois ont également compris très rapidement qu'il leur serait préjudiciable de ne pas nous seconder franchement dans la répression de la piraterie[1].

De même que dans le Caï-Kinh, les autorités annamites venant de Hué ou de Hanoï furent renvoyées dans le Delta. Les habitants nommèrent des chefs de leur race. Ce droit qu'on leur rendait et auquel ils tenaient particulièrement nous assura leur concours dévoué. Ils fournirent la main-d'œuvre

1. Pendant l'organisation de notre système de défense, avant l'établissement complet de la ligne de blockhaus, il y avait en Chine, à deux pas de la frontière, des villages de pirates qui, choisissant leur moment, faisaient des razzias, et, lorsqu'on s'apprêtait à les poursuivre, se trouvaient déjà en sûreté avec leur butin sur le territoire chinois. Naturellement, les mandarins des postes étaient complices des pirates, leur livraient passage à l'aller et au retour. « Quand nos officiers réclamaient, nous dit M. de Cuers, du *Courrier d'Haïphong*, les mandarins riaient sous cape et répondaient :

« — Nous avons en Chine, hélas! comme vous au Tonkin, des bandes de pirates que nous ne pouvons détruire. Si nous sommes impuissants contre elles chez nous, comment voulez-vous que nous les empêchions d'aller faire du mal chez vous? »

Bonne réponse de Chinois. Mais à Chinois, Chinois et demi. Un jour, des habitants de villages tonkinois pillés par leurs voisins entrèrent en Chine et se vengèrent. Quand ils revinrent, ils rapportaient une cinquantaine de buffles, quelques têtes de Chinois et des fusils. Les mandarins du Quang-Si jetèrent les hauts cris, écrivirent au colonel Gallieni : « Des bandits du Tonkin sont venus piller en Chine des villages situés sur la frontière, incendier, tuer... » Le commandant du deuxième territoire leur répondit gravement : « Comme vous en Chine, nous avons au Tonkin des pirates qui échappent à toute autorité. Si nous n'avons pas le moyen de réprimer leurs méfaits chez nous, comment voulez-vous que nous le fassions chez vous? »

Le général Sou, qui est intelligent, comprit, et deux ou trois petites leçons de ce genre, du côté de Cao-Bang, suffirent à arrêter toute incursion des villages chinois.

pour la construction d'un vaste réseau de sentiers praticables aux chevaux et aux mulets chargés, réseau réunissant les blockhaus et les villages. La grande route de Langson à Cao-Bang fut rendue carrossable. Pour ce travail, nos soldats furent adjoints aux corvées volontaires d'indigènes. Les marchés de Langson, de Dong-Dang, de Na-Ham, de That-Khé, de Cao-Bang, etc., retrouvèrent leur ancienne prospérité. Les rizières furent remises en culture. Les habitants, qui avaient émigré en Chine ou s'était réfugiés dans les grottes des montagnes, revinrent et reconstruisirent leurs villages. La haute région se repeupla, la sécurité y amena la richesse. En associant les indigènes à son œuvre, le colonel Gallieni avait réussi en quelque mois à pacifier et à organiser la région.

Pour bien montrer aux Chinois et aux habitants notre ferme intention de ne jamais abandonner le pays, le commandant du deuxième territoire obtint du gouverneur général l'autorisation de faire construire en maçonnerie les casernes et les postes de nos troupes. En moins d'un an, sous la direction de leurs officiers, les soldats, devenus briquetiers, forgerons, bûcherons, maçons, etc., construisirent les deux grandes casernes de Dong-Dang et de Na-Ham et les quarante blockhaus de la frontière.

Langson fut également transformé par la maçonnerie. Jusqu'alors cette ville ne s'était composée que de la citadelle chinoise, immense caserne fortifiée, entourée par de misérables villages de Thos, de Mans, d'Annamites et de Chinois. Les quelques Européens qui s'y étaient établis logeaient, comme les indigènes, dans des paillottes. La moitié de la citadelle chinoise fut démolie, le terrain obtenu fut concédé gratuitement aux colons, à la condition que, dans le délai d'un an, ils élèveraient des constructions en maçonnerie sur leurs lots. L'autorité militaire donnait elle-même l'exemple en édifiant, de son côté, tous les bâtiments nécessaires aux services publics. Avec un zèle et un entrain qui prouvent le génie colonisateur de notre race lorsqu'il est bien dirigé et encouragé, de nombreux colons suivirent cet exemple. Le colonel Gallieni leur fournit d'ailleurs un concours dévoué, car il estimait que les conquêtes coloniales ne valent qu'autant qu'elles sont suivies de colonisation.

Relativement à la population indigène, il prit des mesures « radicales ». Il la prévint que pour des raisons d'intérêt public (salubrité, incendies, etc.) il interdisait toute construction en paillottes dans la zone réservée à la nouvelle ville. Des terrains étaient concédés en toute propriété à ceux qui voudraient construire en maçonnerie. Ceux qui tenaient à leurs vieilles cases devaient aller s'installer plus loin, à l'extrémité des faubourgs. Les indigènes imitèrent les Français. En peu de temps, ils construisirent cent cinquante maisons. Langson est aujourd'hui une ville qui témoigne de la « solidité » de notre établissement. La même consigne a été suivie dans les autres villes du deuxième territoire. Sur la ligne du chemin de fer surtout, les anciennes et insalubres paillottes de nos postes de Bac-Lé, Song-Hoa, Than-Moï, etc., furent remplacées par de confortables constructions en maçonnerie. Le prix, il convient de l'ajouter, fut porté au compte des travaux du chemin de fer qui paraît aujourd'hui si coûteux et donne lieu à de retentissantes enquêtes.

***

Il me reste maintenant à dire quelques mots des opérations dirigées contre les chefs soumissionnaires et qui ont abouti à la pacification du Song-Cau et du Yen-Thé.

A la fin de 1894, la sécurité était rétablie sur notre frontiere du Quang-Si et dans les régions traversées par la ligne du chemin de fer de Phu-Lang-Thuong à Langson. Mais, au cœur même du Tonkin, subsistaient encore deux chefs pirates, prétendus soumissionnaires, Baky et Luong-Tam-Ky. Grâce à une singulière politique du Protectorat, ces chefs s'étaient constitué dans les vallées du Song-Cau et de la rivière Claire deux immenses domaines, d'où leurs partisans, assurés de l'impunité, venaient piller les cantons voisins. Les chefs ne s'en déclaraient pas moins nos fidèles amis. Ils nous pillaient en jurant qu'ils étaient nos serviteurs! Il fallut qu'un jour Baky fît attaquer une équipe télégraphiste, dont un agent fut tué, un autre capturé, pour que le gouverneur général se décidât à agir.

Le colonel Gallieni fut chargé, en avril 1895, de mettre

Baky à la raison. Procédant comme au Caï-Kinh, au moyen de trois colonnes, il enleva le 24 avril les positions de Ki-Thuong, que les pirates avaient fortifiées. Un détachement, commandé par le capitaine Bulleux, délivra le télégraphiste prisonnier, M. Sabot, au moment où cet agent allait être mis à mort par les pirates, furieux de leur défaite. Pendant ce temps, mais au prix de pertes assez fortes — vingt et un tués ou blessés — le lieutenant-colonel Vallière battait deux grosses bandes qui venaient de la Rivière Claire au secours de Baky. Le territoire de Baky, mis en état de défense avec le concours des indigènes, fut rattaché au deuxième territoire militaire. Instruit par cet exemple, Luong-Tam-Ky se tint tranquille.

La pacification du Yen-Thé fut le dernier acte important du commandement du colonel Gallieni. La région avait toujours servi de refuge à des bandes chinoises et annamites qui faisaient des razzias dans le Delta, jusqu'à Bac-Ninh même, où, en avril 1895, les pirates n'avaient pas craint de venir assassiner deux gendarmes et trois colons européens. Une première fois battues par le général Voyron en mars 1892, elles s'étaient reformées peu à peu dans cette région forestière qu'on avait remise trop tôt à l'administration civile. Détham, leur chef, protestait de sa fidélité auprès du résident de Bac-Ninh, dont il pillait les administrés. Il menaçait la ligne ferrée. C'est lui qui en septembre 1894 avait attaqué un train venant de Langson, et fait prisonnier M. Chesnay, directeur de l'*Avenir du Tonkin*. M. Rousseau, lassé par les exactions de Détham et de ses partisans, décida que son territoire serait remis à l'autorité militaire et chargea le colonel Gallieni d'en prendre possession. L'entreprise offrait les plus grandes difficultés. Les forêts qui servaient de refuge aux pirates et où ceux-ci avaient élevé des forts dissimulés dans les fourrés les plus épais, étaient d'un abord dangereux. Le commandant du deuxième territoire réussit néanmoins, par un blocus préliminaire, à couper les communications des pirates, puis en novembre 1895, par une action simultanée de toutes nos forces et l'emploi d'obus à la mélinite, à prendre les forts de Détham en ne perdant qu'une quinzaine d'hommes. Les pirates dispersés furent ensuite pris en détail, ou bien, réduits

à l'impuissance, obligés de rendre leurs armes et de faire leur soumission. Le colonel Gallieni organisa ensuite militairement le territoire et y obtint les mêmes résultats que dans les autres régions précédemment pacifiées.

Voilà, dans ses grandes lignes, l'œuvre accomplie au Tonkin par le colonel Gallieni avec la collaboration d'une élite d'officiers, tels que les lieutenants-colonels Vallière et Clamorgam ; les commandants Famin, Gérard, Tournier, Roget ; les capitaines de Grandmaison, Bulleux, Savy, etc., etc. Les moyens employés exigeaient de l'énergie, de la prudence et de l'habileté, cependant ils sont simples, logiques. L'action militaire a été toujours suivie d'une organisation administrative rationnelle. La pacification a toujours été obtenue par le concours de l'indigène associé à l'œuvre dans laquelle on avait su lui faire voir son intérêt. Cet intérêt a toujours été le gage de sa fidélité, et cette fidélité, à laquelle personne ne voulait croire au Tonkin, a été absolue. Un fait le prouve. Le colonel Gallieni, pendant son commandement, distribua quinze mille fusils Gras aux habitants, jamais un de ces fusils ne fut « perdu », livré aux bandits. Cette politique de races suivie avec la même habileté, la même énergie, à Madagascar, y donnera-t-elle les mêmes résultats ? Certes, la situation à Tananarive est aujourd'hui bien compromise ; les communications avec la côte sont longues, difficiles ; les révoltés sont trop nombreux, nos soldats ne le sont pas assez ; la population indigène offre moins de ressources qu'au Tonkin. Mais si le gouvernement veut bien donner à M. Gallieni une liberté d'action égale à la responsabilité qu'il assume, on peut, sans témérité, espérer que le général fera à Madagascar aussi heureuse besogne que le colonel au Tonkin.

JEAN HESS.

L'Administrateur-Gérant : EMILE NORBERG.

L'OUEST

CARNETS DE VOYAGE[1]

LA FLÈCHE

Depuis le Mans, le pays est charmant; je suis venu de Noyen à la Flèche sur l'impériale de la diligence, parmi toutes sortes de verdures en bouquets, d'arbres épanouis, silencieux dans le calme du soir. Ici, sur le Loir, commencent les paysages de Touraine, le souvenir voluptueux, la tiède caresse du climat tant aimé des Valois, les rivières tranquilles, si lentes sur leur sable, épandues, dormantes entre leurs herbes, avec des tortillons et des frétillements dans les remous. La rivière s'étale ici au pont, près d'un haut moulin qui a l'air d'une tour; sous le doux soleil, il n'y a pas de glace plus souriante. Des feuillages légers, des peupliers aux feuilles déjà rares, tremblent en face, dans la large plaine unie et verte; on voit le bleu lumineux, la poudre diamantée de l'air entre les minces branches: la verdure n'a que des tons doux; la rivière la nourrit, mais le soleil la brunit ou la dore: les

1. Les notes que nous publions aujourd'hui sont un fragment des *Carnets de voyage* de Taine; elles ont été prises au jour le jour, pendant les tournées qu'il faisait en France comme examinateur d'admission à l'École de Saint-Cyr, de 1863 à 1866.

yeux se reposent sur ce coloris fondu, on est bien, on regarde l'eau miroiter, on trouve que la vie est accueillante et bonne. A la Flèche, le paysage est flamand, avec un autre soleil. Dans une plaine basse, unie, une rivière traînante, avec des îles; partout la prairie et des haies dispersées de peupliers. L'hiver, elle déborde. — Mais comme le soleil change tout! Quel air de sérénité et de grâce heureuse! L'eau est claire et sous le ciel ondoie, se plisse avec des treillis d'un azur admirable. Bleu lumineux, riant, dans un cadre d'un vert doux, et des nuages au-dessus, comme des duvets de cygnes. Les rives basses se perdent et ne font qu'une petite bordure. Le ciel a toute l'ampleur de sa voûte et j'y trouve enfin la vraie lumière, l'éclat velouté du Midi. Cela fait penser au lapis-lazuli, aux pierres précieuses.

J'ai passé deux soirées assis sur une poutre en face du port. La rivière s'étale dans un large carré de pierres, avec une petite écluse murmurante. Deux ou trois hauts bâtiments sont plantés au milieu; ce sont des tanneries.

Impossible de rendre la grâce, le calme, la douceur charmante de ce paysage. Il faudrait ici un Decamps ou un Corot. Le ciel est ouvert et en courbe douce comme une coquille nacrée, luisante; la large nappe d'eau renvoie sa lumière; les deux clartés qui se rencontrent nagent indistinctement dans la brume délicate qui transpire. Cela fait un voile aérien, transparent, qui amollit tous les contours; les arbres légers, les peupliers lointains deviennent vaporeux; on dirait des ombres heureuses qui flottent entre l'Être et le Néant, mollement, amoureusement, aussi promptes à s'évanouir qu'à reparaître. Point de couleurs, les hauts bâtiments allongent sur l'eau leurs ombres noires. Tout à l'entour ruissellent et tremblent des clartés blanches; la lune danse sur l'eau et les petits flots jouent languissamment ou bruissent.

La Flèche est une ville de huit ou dix mille âmes; petits pavés pointus, rues étroites, une vraie ville de province; d'un côté, une belle rue moderne, de l'autre, un petit quartier de pauvres diables; des maisons d'un étage comme en Angleterre. Une maison pour famille entière, avec jardin, coûte trois cents francs par an.

L'ornement de la ville, c'est le Prytanée; quatre cents élèves.

tous boursiers sauf vingt; un général commandant, etc. Les bâtiments et jardins occupent quatre hectares, c'est l'ancien collège des Jésuites, fondé par Henri IV. Cela est monumental ; les gens du XVIe siècle avaient besoin de plus d'espace que nous pour respirer et remuer. Énorme construction carrée enfermant une vaste cour verte ; sur les côtés, toutes sortes de cours et bâtiments accessoires. Derrière, un très large parc avec des charmilles et des fleurs, une vasque verdâtre et un jet d'eau, une haute futaie de gros arbres, de grands fossés comme pour un château. La pierre, l'espace et les arbres ont été prodigués. La main-d'œuvre, alors, et le terrain ne coûtaient pas grand'chose. Ces vastes cours, ces constructions régulières, hautes, symétriques, ce grand promenoir à arcades, l'église avec sa haute tour droite et son chevet aigu, font plaisir au sortir de la ville. Cela est noble, large, et fait contraste avec la basse petite vie bourgeoise qui transpire à travers les façades bossues et les formes étriquées des maisons. — On prétend que je suis aristocrate ; il y a cela de vrai qu'il me semble odieux de vivre sans ces choses grandes et belles.

Bon tableau ou presque bon dans l'église, sur les Macchabées. Pas d'images ni de poupées, haute nef; c'est le style jésuite, guirlandes, consoles enrubannées; mais là ce style affecté devient beau par contraste.

On s'imagine que tout est calme ici, heureux à la flamande ! De près, c'est comme un verre d'eau vu au microscope, avec des animalcules affreux qui se dévorent. X... y est venu fort jeune; il a acheté un jardin avec une petite maison de deux pièces dans les quartiers ouvriers, et y vit comme les artistes de Fontainebleau entre son enfant et sa femme. Il avait un logement au Prytanée, il l'a quitté à cause de la gêne et de l'obligation de s'habiller. « On ne rencontrait que crinolines et habits neufs dans le parc. » — Il paraît que la crinoline et l'ajustement tournent la tête de toutes les femmes; les maris ont des appointements de dix-huit cents, deux mille, trois mille cinq cents francs: un seul a quatre mille francs: on doit rogner sur le bœuf et le potage pour fournir aux rubans. Il faut voir les têtes des vieux professeurs ! Mais songez aux misères universitaires. Souvent, ces têtes ne sont si ridicules

que parce qu'elles ont subi une longue averse de malheurs.

Un trait curieux, qui marque l'engourdissement de la province, c'est l'engourdissement des élèves eux-mêmes. Ils sont ternes, n'ont pas l'air de sentir, ne se secouent pas au tableau. X..., qui est de bon sens et judicieux, me cite un nouveau venu arrivant de Paris, qui au tableau s'agite, se disculpe, dit : « C'est singulier, je suis tout incapable aujourd'hui. » Bref, il se défend tout en faisant le modeste en public. C'est qu'à Paris, l'amour-propre est un grand excitateur.

Quantité de paysans et de petits bourgeois au Mans, à Noyen, à Sablé, etc... Mon impression est toujours que la France est organisée en faveur de cette classe-là, et c'est un triste produit.

Une société est comme un grand jardin; on l'aménage pour lui faire rendre des pêches, des oranges, ou des carottes et des choux. La nôtre est tout aménagée en faveur des choux et des carottes. L'idéal, c'est que le paysan puisse manger de la viande et que mon cordonnier, ayant amassé trois mille francs de rente, puisse envoyer son fils à l'École de droit. Mais les hommes distingués n'atteignent rien d'éminent; tout au plus une croix, une retraite maigre: leur traitement les empêche juste de mourir de faim. Le colonel L..., entré à seize ans à l'École polytechnique, sorti le second, ayant servi quarante-quatre ans, a quatre mille francs de pension! Mettez un pareil homme en Angleterre! — De même le général C..., les gens de l'Institut, etc.

Partant, tout est viager; impossible de rien fonder de grand, d'avoir une famille qui vous continue. — Partant, tout est au concours: nous arrivons à des mœurs chinoises. Nous nous préparons à des examens, nous passons des examens et nous entrons dans la filière. L'effet de ces mœurs, c'est l'étude mécanique ou exagérée, la vie de collège, la journée passée sur un pupitre, l'ennui, l'attente, l'intrigue, l'étroitesse des vues, le caractère de l'employé.

Et le concours est nécessaire. Quel autre moyen de choisir entre les prétendants? Ce n'est pas que tout ce qu'on leur demande d'apprendre soit indispensable ou même utile pour leur état, mais c'est un *test*, un moyen d'ôter l'apparence de

l'injustice. Les vraies études, les grandes études désintéressées y périssent. Les postulants bourrent leur mémoire, se mettent dans des pensions préparatoires, se réduisent à l'état de candidats et de bacheliers. A l'agrégation d'histoire, un candidat a fait l'histoire ancienne et moderne de cent cinquante îles de la Méditerranée ; un autre, douze pages sur le Concile de Florence avec citation des calembours latins du temps. Ce candidat-merveille est resté un homme de sixième ordre. Voilà les fruits du concours : des médiocrités et des monstruosités.

On vient d'en établir un nouveau pour les télégraphes. Impossible de choisir sans cela, et il y a déjà tant de mécontents !

DU MANS A RENNES

Rien de grand, mais un des plus agréables pays que j'aie traversés.

Tout est vert ; presque point de blé, deux ou trois champs de sarrasin ; le reste est en pâturages, chaque pré entouré d'une haie vive, large, pleine de chênes. Ces chênes sont humectés par des pluies incessantes. Il pleut à Rennes de deux jours l'un. Si loin qu'on aperçoive, toujours reparaît le même spectacle, des petits coteaux verts ondulant avec ces bouquets de chênes si vivants, si frais, au feuillage lustré, luisant qui réjouit l'œil comme un beau son clair réjouit l'oreille. Parfois le terrain est argileux et l'eau stagne. Alors des bandes vertes d'un éclat inexprimable sillonnent le pré de leur émeraude ; des flaques d'eau immobile luisent entre les joncs et les presles. Çà et là, un ou deux étangs qui, sous un vent faible, développent incessamment le bataillon mouvant de leurs plissures : cette grande tache noire et brune, avec son ondulation tranquille, est étrange et surprenante : une mouette y vole lentement, ramant de ses grandes ailes crochues, comme à la mer.

Pendant tout le voyage, les grands nuages charbonneux, chargés d'eau, voguaient lourdement ou fondaient sur les têtes vertes des chênes.

RENNES

Belles grandes rues monumentales au centre, pavés et trottoirs en granit; mais rien pour le goût. La ville a été brûlée au XVIII[e] siècle; la cathédrale à colonnes superposées en consoles, n'a rien d'intéressant au dehors, et au dedans, elle est toute blanche et plate; c'est le plus vilain édifice que j'aie vu.

Çà et là, hors des grandes rues et dans les faubourgs, subsiste le pavé pointu, exécrable, qui blesse les pieds; ce sont des pierres de toutes formes serrées au hasard. Les maisons sont misérables; on sent là le reste du moyen âge. Elles sont bâties en bois et mortier : demi-ventrues et bossues, protégées par une espèce de cuirasse lézardée en vieilles ardoises ébréchées, salies, branlantes. Impossible d'énumérer les formes; c'est le pêle-mêle le plus bizarre; quelques-unes ont une sorte de chapeau pointu comme au XV[e] siècle; d'autres se dressent en tourelles, d'autres sont courtes et écrasées; elles se présentent de face, de flanc, de toutes façons. Partout la petite fenêtre à guillotine, à petits carreaux sales; pour s'abriter de la pluie, les plus hautes ont une sorte de paravent en ardoises qui avance, soutenu par deux poutres. On aperçoit des escaliers vermoulus, obscurs, d'où sortent de mauvaises odeurs; par la pluie et sous les grands nuages, cela fournirait des motifs à un peintre.

Quelques traces de piété lourde et de recrudescence catholique; une énorme croix de bronze portée sur une boule dorée, avec un gros piédestal de granit, élevée en 1817; un mandement emphatique sur la dégénérescence des caractères et la noblesse du Breton; ces gémissements d'évêque qui foudroie la civilisation moderne finissent par la permission de manger des œufs.

Foi profonde, attention, recueillement extrême dans les gens agenouillés; des femmes se confessent; parmi elles, une espèce de cloporte, à genoux, égrène son chapelet. Il y avait une paysanne prosternée devant cette grosse croix, sur la place. — Pays catholique, non pas machinalement, mais avec

passion. Je suis allé aujourd'hui à la sortie de la messe et des vêpres et j'ai regardé les figures : de vieux paysans, à genoux sur le pavé, un chapelet entre les mains, comptant les grains, le corps penché en avant dans la position la plus incommode, sont comme absorbés. Les yeux ne remuent pas; il n'y a pas un mouvement dans un seul des plis de la figure. — Beaucoup de femmes, des servantes, des filles de la campagne, une ou deux religieuses. Les figures et les expressions ressemblent à celles des saints du moyen âge, dans leur niche de cathédrale. Rien de véhément, d'ardent : seulement, ils ont l'air pris tout entiers; c'est la plénitude de la croyance et de l'attente, comme si on les menait chez l'Empereur, aux Tuileries, parmi les dorures, et qu'un chambellan leur ait dit : « A genoux et ne bougez pas. » — La religion ainsi entendue est-elle autre chose qu'une crainte plus forte? L'idée de la justice absolue entre-t-elle dans ces esprits-là?

Près du Thabor, grande chapelle : la Vierge est sur l'autel avec l'enfant Jésus, tous deux couronnés; elle est vraiment la reine et la déesse. Parfois il semble que le catholicisme soit un polythéisme retourné, dans lequel, au lieu d'êtres forts, on adore des êtres malheureux et tendres.

Peu à peu le type se dégage : il y en a un, visible surtout chez les paysannes, les petites filles, les jeunes filles au marché. Point de beauté régulière, de santé ni de belles pousses : quelque chose de grêle, de souffreteux, de pâlot, d'un peu écrasé. — Mais dans plusieurs jeunes filles, cela produit des expressions admirables. La virginité parfaite, celle des sens et de l'âme, une sensibilité exquise, une délicatesse charmante, prête à souffrir par son trop-plein, une suavité étrange. On pense à ce mot indien : « Ne frappez pas une femme, fût-ce avec une fleur. » La beauté est en dedans, l'âme semble refoulée, résignée, toute frêle, d'une douceur infinie. J'ai vu une fiancée avec son promis et sa famille, le premier jour, en montant au parc. Un bonnet à tuyaux avec des ailes raides, blanches et brodées, comme un reste des coiffures du XVe siècle; une jupe brune; la taille d'un seul bloc, non amincie aux hanches, comme dans les statues du XIIIe siècle; un petit châle violet, dont la couleur s'harmonise avec le reste; des bas noirs. La figure est un peu courte,

mais les yeux gris ont un tel charme de candeur profonde! Ce n'est pas la simple candeur allemande et anglaise; la femme n'est pas haute, fraîche, riche en couleurs, pétrie de lait; au contraire, elle est petite, les bras et le cou sont trop maigres. Certainement les héroïnes si pures de l'ancienne chevalerie bretonne, l'amour mystique des romans du Saint-Graal, Percival, Elaine, Yolande, Géraint, viennent de là. Renan a bien parlé de cette sensibilité délicate et souffrante des races celtiques.

Par compensation, le soldat qui me mène à la caserne me dit que nul pays n'a les mœurs plus faciles. « Le jour, elles ne vous regardent pas, mais le soir il n'y a qu'à parler. » De même la fin des romans bretons et toute la Bretagne du moyen âge : « Tel prêtre avait dix femmes et même davantage. » — De plus, six ivrognes dormaient à même sur les marches de l'église. Ils boivent quatre litres de cidre, puis de l'eau-de-vie. — En outre, saleté, puanteur, pauvreté de tous les quartiers extérieurs; c'est depuis six ans seulement qu'on y bâtit des maisons propres. Plusieurs endroits m'ont rappelé la Juiverie de Francfort. Tout est sale ici, même l'hôtel qui est le premier de la ville et fort cher. La cour est commune avec un autre hôtel où aboutissent les messageries, tapage, mendiants, etc. Celui-ci est un reste de vieil hôtel bourgeois avec de hautes chambres, de vieux meubles achetés aux ventes, des papiers déchirés et partout les mauvaises odeurs. Quelle différence avec Douai!

Le lycée avait sept cents élèves. L'évêque a fondé un collège religieux; du jour au lendemain la moitié des élèves ont quitté: aujourd'hui le lycée languit.

DE RENNES A REDON

Pays charmant, coupé à chaque instant par la Vilaine; petites collines vertes qui ondulent parmi des creux verts, joli désordre plein de fantaisie et d'imagination. L'eau coulante et froide a des tons noirâtres étranges et une sorte de clapotement incertain. Les prairies, toujours rafraîchies par la brume

et la pluie, s'encadrent entre des haies plantées de chênes. La pluie et les gouttes de la brume ont ruisselé incessamment sur les têtes vertes. Verdure sur verdure, et, dans cette uniformité de la fraîche vie demi-riante et demi-triste, un pêle-mêle amusant, une variété originale de formes par les cassures du terrain et les découpures des enclos. Ces restes de la forêt primitive font entrevoir par instant l'antique région des *Mabinogion* et des poésies bretonnes; les silencieuses eaux transparentes sur leur lit d'herbes vertes et sous les ombrages du peuple pullulant des chênes, ont dû faire lever dans les cerveaux incultes d'étranges rêves, ceux de Merlin et de Viviane. Qui peut comprendre tout ce qu'une source dit à un poète dans la vie sauvage?

Vers Redon commence la lande. Le clocher de granit flanqué de petits clochetons, tout gris et terne, perce et pointe dans l'air brumeux, blafard, lourdement encombré de nuages dont le ventre traîne sur la cime des arbres. Puis les arbres disparaissent, ou ne subsistent que rabougris, pauvres pins épars, chênes étêtés et languissants, broussailles. — Puis pendant des heures entières, la lande de bruyères et d'ajoncs. Les ajoncs amassent en bourrelets leur fouillis épineux, âpres à l'œil. Les bruyères étalent à l'infini leur tapis résistant, bariolé de violet et de rouge. Point de terre: le roc sec affleure à chaque instant, monte et descend à perte de vue, sans couche nourrissante qui le recouvre et le rende propre à la vie. Les creux et les hauteurs désolées, désertes, se suivent incessamment, sous le voile lugubre de brume fondante. Quand l'eau apparaît, elle est nuisible — la roche intérieure, de sa dalle continue, lui bouche l'issue: elle s'étale stagnante, en marécages rayés de minces filets verts, en misérables prairies jaunâtres et pourries collées au sol comme une peau malade, en fondrières bosselées où alternent la vase et la sécheresse. — Quelques files d'arbres souffreteux suivent le lit où gargouille l'eau inutile. Ailleurs, un dos morne de collines est hérissé de pierres moussues, rongées par les intempéries. — Un bois de sapin chuchote, espaçant ses troncs grêles et ses têtes sans ombre. C'est l'Écosse du Nord sans montagnes; comme en Écosse, quelques vaches en liberté tachent de blanc et de roux la noirceur monotone et les paquets grenus des ajoncs; une

femme tricote pieds nus ; au bon terrain, parmi les bandes de sarrasin blanc, un paysan en culottes et chapeau énorme, jaunis, noircis par la pluie, avance dans la boue comme un fantôme. — Seules, comme en Écosse, des couvées charmantes de bruyères splendidement violettes jouent autour des ossements décharnés du roc qui perce.

VANNES

Je suis allé hier à Carnac. Mais je note Vannes tout de suite.

Avant tout, le type le plus saillant parmi les femmes, c'est la vierge monacale. — Teint pâle, quelquefois vaguement jaunâtre et maladif, souvent d'une délicatesse extrême. Plusieurs jeunes filles ont une expression de madone ascétique, un col fin comme celui de la Jeanne de Naples, une mince et longue nuque charmante, une voix infiniment douce, des yeux modestes tout de suite baissés, une sorte de sensibilité frémissante, parfois une timidité souffrante. — L'effet est délicieux, ce sont des âmes.

Par exemple, hier, à Carnac, cette jeune fille qui avait la fièvre, assise immobile auprès de la fenêtre, dans la cuisine de l'auberge, la tête appuyée sur son fin poignet, silencieuse, les yeux un peu cernés, jaune comme la cire nouvelle, semblable aux religieuses de Delaroche dans son tableau de la Cenci. Sa cousine qui nous servait à table a le menton le plus fin, les plus délicates attaches, l'air le plus pudique, la voix la plus doucement timbrée. — Tranquillité et justesse dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce que dit la maîtresse de l'auberge. On apprend le français dans les écoles, de sorte que c'est une langue littéraire ; elles la parlent avec une pureté charmante, sans aucun accent de terroir.

Placidité d'animal, et délicatesse de mystique, voilà deux traits saillants et fréquents.

Dans les jeunes filles, dans les paysannes surtout, le visage n'a pas un pli ; c'est la candeur des madones du moyen âge. Le teint pâle, transparent, est celui d'une fleur de forêt,

abritée, rafraîchie éternellement par l'ombre. Le plus grand nombre des visages est irrégulier, un grand nez, une bouche mince; c'est bizarre ou même laid, mais quand vient le sourire, tout cela s'illumine aussi délicieusement qu'un ciel nuageux où le soleil perce. Quand la gaieté ou même parfois la malice affleure, la finesse de sensation est incroyable.

Quelques beaux types forts, pleins, à têtes régulières; mais toujours alors l'immobilité des races primitives. Le regard vous frappe droit en face, ou les yeux effarouchés se baissent; pas de regard de côté.

Costume de religieuse; une robe presque toujours noire à longs plis droits; un tablier noir ou bleu relevé sur la poitrine et attaché à la hauteur des bras par des épingles; un châle rougeâtre ou brun, dont les pointes s'enfoncent dans le corsage: un bonnet qui est un linge blanc posé sur la tête et retombant des deux côtés pour embrasser les joues. A Vannes, il pend en pattes longues et flottantes par derrière. — Très simple et du meilleur goût : c'est l'étoffe roulée autour du corps, et la toile posée sur les cheveux.

Messe à Vannes. — L'église regorge : les hommes à l'entrée sont à deux genoux sur la pierre, roulant les grains de leur chapelet et marmottant, le regard terne, immobiles comme des corps figés en qui flotte un rêve. Sous le porche, un vieux pauvre, goutteux, courbé, enfoncé dans une sorte de chaise, ses longs cheveux gris pendant dans son cou, récite attentivement, les yeux fermés, perdu dans sa contemplation, et ses doigts déroulent les grains, pendant que l'autre main tâte le Jésus de cuivre. — Une vieille, accroupie le long de la paroi de pierre, demi-tordue, égrène son chapelet en grignotant son pain avec des dents de sorcière. — Un aveugle s'est fait conduire dans l'intérieur, et là, sentant bien le parvis saint, à genoux, le corps droit, marmotte, aspirant la sainteté qui l'environne. — Femmes, filles, hommes défilent devant le bénitier, se signant avec un sérieux profond. Pas un minois éveillé, sauf dans les dames de la ville; pas un geste déluré; ils marchent, se signent et s'agenouillent avec une gravité et une simplicité hiératiques. Deux ou trois mignonnettes jeunes filles, avec leur teint de camélia pâlissant sous le blanc âpre de leur bonnet, avec leurs yeux étonnés et silencieusement

passionnés, avec leur puissante vie rêveuse intérieure qui transpire à travers la frêle enveloppe, vous arrêtent stupéfait et troublé. La vierge primitive et la femme moderne, l'extrême de l'innocence et de la sensibilité, quel attrait et quel contraste! Il y a des teints et des attaches de duchesses à boudoirs et des yeux d'enfant ou de brebis.

Pour les hommes, veste noire, pantalon noir et énorme chapeau noir. — L'effet est d'une gravité funèbre. Quelquefois les coins du gilet sont rouges et le pantalon est la braie rayée bleue et brune des anciens Gaulois. Pas de cravate; le grand col blanc à pointes monte dans les cheveux et les oreilles. Souvent les cheveux en longues mèches ou en toison tombent sur le col et les épaules.

Comme on sent la différence! Nous sommes entrés dans une boutique de mercerie; la jeune fille qui nous a servis est normande, positive et gaie, mais quelle vulgarité! — « On ne danse jamais ici, les filles et les femmes croiraient se damner. Pas une ne manquerait à la messe le dimanche; mais elles volent très bien; nous sommes obligés d'avoir l'œil sur la boutique; elles ne voleraient pas d'argent, mais toute marchandise est de bonne prise. »

Selon un fonctionnaire que j'ai vu à Rennes, la Bretagne est de toute la France le pays qui fournit le plus de recrues au vice parisien. — Dans les campagnes, frères et sœurs couchent pêle-mêle et les suites sont faciles à comprendre. Aux fêtes, aux Pardons[1], ivrognerie générale; alors on s'abandonne et vous voyez beaucoup de garçons et de filles dans les fossés... Le soir du marché, ils se font la reconduite, etc.

Un soldat me disait : « Les filles ici sont des Sainte-Nitouche. Le jour, dans les rues, pas une ne parlerait à un militaire; le soir, elles font le diable à quatre. »

Après de nouvelles remarques, je trouve que la distinction du type tient : 1° à la blancheur du teint et à la transparence de la peau; 2° à la finesse du menton, qui se termine en pointe, et à la minceur de tous les organes masticateurs absorbants. La bouche longue et mobile est alors une grande source d'ex-

1. Quarante mille pèlerins à Notre-Dame d'Auray, le 28 juillet; ils bivouaquent en plein champ.

pression à cause de la minceur des lèvres. — Les yeux sont bleu terne ou à lumière pâle.

Quelques traces à Vannes de l'ancienne ville bretonne ; on nous l'avait donnée comme type.

D'abord les vieilles rues autour de l'église Saint-Pierre; comme à Auray, les maisons ont trois ou quatre étages bas, le supérieur surplombant sur l'inférieur, en sorte que les gouttières des deux toits ne sont pas à cinq pieds l'une de l'autre. Très peu de jour et l'air manque.

Ces maisons en bois et torchis ne sont pas solides ; souvent un étage fléchit et boite, ou fait hernie. Deux maisons voisines séparées par une étroite allée vont s'effondrant l'une dans l'autre, en sorte qu'il a fallu les étançonner par des poutres transversales. — On découvre des escaliers bossus, étriqués, des recoins et profondeurs inexprimables, des bouts de cours et de ruelles, un pêle-mêle biscornu. — Voilà les restes du moyen âge, la fantaisie et l'anti-hygiène.

Contre le vent et la pluie continuelle, beaucoup de maisons sont caparaçonnées d'ardoises, flancs et toitures; ces ardoises demi-cassées, moussues, brandillent, et la maison a l'air d'un lézard demi-écaillé. Dans les plus vieilles, sur la place du Marché, la façade est en pignon et l'originalité élégante se montre. La tête de la maison se hérisse écailleuse sous ses ardoises bleuâtres, au-dessus des torchis jaunes et des fenêtres à petits carreaux. Au sommet du pignon une statue de saint, une fleur sculptée monte dans l'air comme l'insigne ou la divinité tutélaire de la maison. Le bâtiment est un être bizarre, souffreteux, contrefait parfois, mais il vit.

Un galetas poétique, voilà bien le moyen âge ; près de Saint-Pierre, au tournant d'une rue, les deux gouttières des deux maisons opposées se rencontraient.

D'autres traces indiquent des sentiments analogues, mais plus récents. Telle fenêtre à sculpture renaissance de dessin riche, fait saillie sur le toit ; une fenêtre ainsi comprise, avec ses barreaux transversaux de pierre sculptée, n'est pas un trou utilitaire, mais un être complet et intéressant par soi. — Le perron de la Mairie, à double rampe sinueuse comme celle de Fontainebleau, est garni de ferrures ouvragées, tortillées, élé-

gantes. — Un grand escalier sur la place du Marché, devanture de quelque ancienne famille bourgeoise, s'étale largement sur le pavé qu'il usurpe avec ses dalles moussues, toutes panachées par les herbes qui les disjoignent.

Nous sommes descendus jusqu'au port; c'est un long canal d'eau de mer où se déverse un ruisseau et bordé d'une allée d'ormes longue d'un quart de lieue. Anciens ormes réguliers, bien portants, décents et sans caractère comme les vieilles maisons bourgeoises qui les avoisinent; au bout de cette allée, le chenal s'élargit; deux ou trois navires en construction sont sur la côte; l'eau s'étend blafarde, immobile, et s'enfonce à l'horizon entre des rives plates. — Un navire laissé par le flux gît penché sur la vase. Ses agrès noirs sont le seul objet net qui se détache dans ce ciel brouillé de vapeurs mourantes, sur ces lointains inégaux où le vert incertain des ajoncs, des bruyères et des genêts, les rares têtes d'arbres, se noient dans une brume changeante qui tantôt grésille, égouttée par les nuages, et tantôt luit comme un feu follet, traversée fugitivement par un rayon de soleil. — Un grand marais de vase fume, abandonné par la marée basse, et le limon visqueux luit de reflets noirâtres. — La vieille eau du chenal tortueux elle-même est noirâtre et dort avec un air malsain dans le silence du port désert.

D'AURAY A CARNAC

Auray est une jolie petite ville, sur deux collines; entre elles est une rivière avec un vieux pont; la marée descend et les petits navires restent à sec sur la plage. — Petites pluies incessantes; les vieilles maisons de granit à étages surplombants, les baraques des rues tortueuses et penchées, les mails toujours verts, la végétation toujours fraîche des bords de la rivière, portent l'empreinte de l'humidité éternelle.

Nous partons à neuf heures du matin par un joli soleil dont la lumière tamise à travers la brume. L'aspect de la campagne est celui d'une femme pauvre et gracieuse, qui sourit après avoir pleuré et pleurera encore. Une douce clarté se pose sur

la lande moite, et les bruyères rouges, les ajoncs et les pissenlits jaunes, les bouquets effilés des genêts, parsèment la vieille verdure primitive de tons nuancés, aussi soyeux et aussi fondus que ceux d'un tapis riche. C'est un étrange plaisir pour l'œil que cette végétation libre, avec le pêle-mêle de ses dessins colorés sur son fond terne. — Une vague odeur imperceptiblement suave s'en exhale. La lourde abondance de la récolte utile paraît grossière à côté de ces finesses de la nature sauvage.

Sapins épars sur la lande écorchée, marécages dormants étoilés de vert et de blanc par les tiges fourmillantes et les petites têtes neigeuses des herbes innombrables. — Champs de seigle dépouillés dont il ne reste que le chaume d'un jaune noircissant; enclos de pierres amoncelées, mais plus souvent de terre relevée où pullulent et s'entrelacent les ajoncs centenaires quelquefois hauts comme un homme, rugueux, hérissés, s'entassant les uns sur les autres, dépassant les vieilles pousses poudreuses et mortes par leurs bouquets nouveaux multipliés, et tranchant sur le pâturage par le moutonnement incessant de leur surface râpeuse. Je ne me lasse pas de regarder les bossellements âpres de ces rudes colons aussi obstinés que le granit breton, gardiens de la propriété humaine et habitants indestructibles de la lande. — Parfois, dans leurs files hérissées, un têtau de chêne, un petit pin, un maigre bouquet d'arbrisseaux, font saillie. — Tout cela vit, mais péniblement, avec effort, dans une teinte grise uniforme. De loin en loin seulement, un plant de jeune pin d'un vert tendre rit dans la bordure noirâtre.

Vers Carnac, tous les champs se hérissent de barrières de pierres; à cet effet, les monuments celtiques ont été dévastés; on estime qu'il a péri deux mille menhirs, il en reste onze ou douze cents. Nous en visitons les deux plus grandes files, l'une surtout qui s'avance jusqu'en vue de la mer, énormément longue, cinq rangs de pierres alignées de l'orient à l'occident, espacées, debout, beaucoup d'entre elles renversées, les plus grandes hautes de dix pieds; toutes, simples rochers non taillés, plantés en terre par un de leurs bouts. — En soi,

le spectacle n'a rien d'intéressant: les blocs de Fontainebleau sont bien plus vastes et leurs traînées sont d'un effet bien autrement grandiose. Mais, comme signe historique, ces pierres frappent beaucoup. Il fallait un âge bien barbare pour qu'on se contentât d'un pareil temple. Est-ce une œuvre de l'âge de pierre, antérieure à la connaissance des métaux? Est-ce une œuvre de ces druides qui, vivant dans les bois et n'ayant pas de temple couvert, ont voulu, sur cette plage sans arbres, imiter les files de leurs forêts et consacrer de vagues intuitions géométriques? En tout cas, ces blocs ont été remués par des bras nus de sauvages et des rouleaux. Il y a eu là des assemblées de guerriers, des sacrifices d'hommes; et la bruyère, les ajoncs, le coin bleu de la mer à l'horizon sont les mêmes qu'alors.

Au sommet de la colline, quelques maisons se sont juchées entre les plus hauts blocs; leurs lignes droites marquent les limites des jardins. Une maison a enserré sa cour entre quatre de ces blocs gigantesques; des légumes y poussent; des champs de millet les bordent de leurs panaches pâles et tombants: les poules y grimpent. — Là, l'effet est frappant; un bout de culture et de civilisation régulière, soignée, fait comprendre le lointain de cette barbarie. Impossible de concevoir un monument plus voisin de la nature : sauf la régularité et l'orientation des files, ce temple est une moraine. Un *témenos* grec, un *templum* primitif, étrusque ou romain, était-il autre chose?

Sur la côte et plus avant dans les terres, quelques grands dolmens; c'est un cercle de pierres brutes dressées, sur lequel une autre pierre plate énorme, brute aussi, a été posée en guise de couvercle; elle ne pose que par trois ou quatre endroits. On n'imagine pas une invention plus primitive : il y a des accidents semblables dans les éboulements de rochers. On entre dans cette caverne plus bas, parfois par une longue rigole; les Papous, les Vitiens pourraient prendre un pareil endroit pour autel. Étaient-ce des tombeaux? On nous montre dans une maison voisine un collier d'or, un *torques* gaulois qu'on y a trouvé. Peut-être dans le fond, sur le corps, égorgeait-on des prisonniers, des esclaves? En tout cas, les bras qui ont remué ces masses étaient aussi vigoureux que

grossiers. Quelques-uns de ces dolmens sont sur la cime de la côte, en vue de la mer. Y avait-il une croyance attachée au voisinage du soleil couchant et de la mer infinie, l'espérance d'une résurrection? Les druides croyaient à l'âme immortelle, aux renaissances futures. — Il faudrait étudier ce point, savoir si vraiment ces monuments sont gaulois. Peut-être datent-ils de la première apparition des Gaulois, de l'époque du jade. On ne peut s'empêcher d'effacer d'un trait toute notre culture, de penser aux temps où l'espèce humaine a vagué dans les bois, parente des aurochs et des élans qui ont disparu.

Nous descendons dans la presqu'île de Quiberon et nous passons l'après-midi sur la grève. La voiture roule pendant une lieue et demie dans la plaine bossuée, hérissée d'herbes, sans qu'on puisse voir la mer. — Pas un arbre; les genêts, les ajoncs sont hauts comme la main. On a essayé des sillons pour faire croître des arbustes dans leurs creux : rien n'est venu. De loin en loin, derrière une hauteur, on aperçoit un sapin haut d'un pied et demi. — L'éternel vent de la mer raplatit ou rase toutes les plantes; une steppe n'est pas plus désolée.

Enfin, à l'isthme apparaît la double mer : l'une à l'orient, d'un bleu intense, le plus riche et le plus fort qu'on puisse imaginer, immobile; l'autre à l'occident, écumeuse et déversée contre le bord en vagues incessantes : — on l'appelle la mer sauvage. Elle luit, glauque et miroitante à l'infini, coupée çà et là d'îlots rugueux et noirâtres. En approchant de la côte, sur les algues, elle se gonfle en lames violettes, de la teinte la plus magnifique et la plus nuancée, frangées d'argent à la cime et retombant en volutes sous la pluie de rayons qui les traverse. Par elle, toute la côte semble se tresser une opulente couronne de violettes fauves et d'argent bruni. Les paillettes de talc scintillent par millions dans le sable blanc de la plage. — Des femmes aux pieds blancs, un râteau à la main, ramassent les algues sèches; le vent, avec la salure de la mer, leur arrive au visage, apportant une roulante harmonie de bruissements et une poussière d'écume.

De l'autre côté de l'isthme, la mer est unie par places comme un miroir de saphir; ailleurs, imperceptiblement rayée de frissonnements qui s'entre-croisent; un petit flux arrive sur le sable poli, puis s'écoule avec un bruit faible. L'eau est si transparente qu'on voit au fond les coquilles, les crabes qui s'enfouissent, les pointes de granit qui affleurent. Des herbes à têtes fleuries descendent le long des cassures du roc jusqu'au-dessus de son azur. — Un petit navire vacille en face; quelques barques à voiles courent à l'horizon. Mais ce que les yeux ne se lassent pas de voir, c'est ce puissant et solide azur qui tranche par une ligne si nette et un contraste si fort sur le vert terne de la lande et sur le gris blanchâtre de la côte. Seul, il renvoie la lumière ; tous les autres objets l'éteignent. La côte, rayée de murs blancs, couturée de pierres alignées et entre-croisées, semble un rude bord d'aiguière ou d'auge calcaire qui, par méprise, enferme une liqueur précieuse.

Contraste étrange quand, en quittant la Bretagne, on approche de Savenay et qu'on trouve la plate et plantureuse plaine de la Loire, prairie verdoyante et humide, tachée à perte de vue de grands troupeaux, et, coulant à pleins bords, le tranquille fleuve qui la nourrit. Puis, à l'approche de Nantes, les maisons, l'aspect de la richesse et du bien-être, les files de vaisseaux ancrés dans la Loire, les quais qui commencent, les charbonneries, le pêle-mêle et l'entassement du commerce. Puis la ville elle-même, que le wagon traverse lentement, à peine séparé du quai et des promeneurs par une petite barrière; et la foule du dimanche, les maisons serrées à six étages, percées de cent fenêtres, les cheminées charbonneuses, le labeur et les inventions d'une ville de cent mille âmes.

CATHÉDRALE DE NANTES

Tombeau de François II, duc de Bretagne[1], et de sa femme, par Michel Colomb. Le duc et la duchesse en robes et cou-

1. Mort en 1488.

ronnes ducales, couchés, dorment les mains jointes, paisiblement. — Sculpture bourgeoise, mais très vivante et sincère, avec un souffle d'Italie dans la disposition générale et la belle simplicité des ajustements. Les figures du duc et de la duchesse sont évidemment des portraits; le calme du sommeil éternel est profondément saisi; on a dans tout le XVe siècle le plus vif sentiment de la réalité morale. Mais un nez trop pointu, un menton sec et qui est presque en galoche, des yeux trop peu enfoncés dans l'arcade sourcilière, le manque de grandeur et de parti pris dans les traits, annoncent des bourgeois du moyen âge. — Les quatre figures de femme, de grandeur naturelle, aux quatre coins, ont le même genre de tête; le type antique n'était pas connu : ils copiaient les figures environnantes qui leur plaisaient et atteignaient une chose exquise, l'originalité, l'individualité. On croit à l'Être de ces personnages et à leur âme. Presque toutes les figures de femmes ont ce degré d'intelligence féminine et limitée si commun en France, un petit bourrelet de chair sous le menton, un nez pointu, des mains fluettes, trop osseuses et sillonnées de tendons; c'est le type moderne, et peut-être la vraie route de la sculpture était-elle là. Ce qui est un chef-d'œuvre partout, c'est la profonde étude, l'invention si originale, si riche, et l'agencement si senti des draperies par un mélange spontané de toutes sortes de costumes, antiques, féodaux, provinciaux. — De même en Italie et en Allemagne, les eaux-fortes de Pollaiuolo, Mantegna, Albert Dürer. — Très grand et très profond sentiment dans les seize figures noirâtres de moines accroupis, laids, angoissés, écrasés par leur grand manteau, dans l'accablement de la prière et de la crainte religieuse. Ce sont des débris d'hommes perdus sous le froc, se rapetissant sous l'effroi des vengeances divines.

DE NANTES A ANGERS

Seul dans le compartiment; — trois des plus douces heures que j'aie passées depuis longtemps.

Au sortir de la Bretagne, l'esprit rempli de ces paysages

Elle considérait ce portrait avec une attention inquiète, avec l'esprit méfiant et subtil que les femmes apportent à s'observer entre elles et qui les rend si ingénieuses à surprendre le défaut de leurs rivales.

Pour achever l'examen par une comparaison, elle se leva et se mira dans la glace. Après trois ans, la vision du peintre demeurait fidèle. La jeune femme se reflétait gracieuse et fine, quoique un peu élargie du buste et plus cambrée des hanches. Le teint même avait gardé sa fleur délicate ; mais les yeux semblaient avoir assombri leur nuance et concentré leur éclat.

Sans doute elle fut satisfaite de s'apparaître ainsi, car elle se sourit à elle-même. Cependant elle réfléchit aussitôt : « Mais *lui*, comment me trouvera-t-il ? »

Le visiteur attendu n'arrivant pas, elle se rassit, consulta de nouveau la pendule et tira de son porte-cartes un billet, reçu le matin même au réveil. Elle en considéra quelque temps l'écriture, qui était ferme et pleine ; puis, pour la dixième fois peut-être de la journée, elle lut :

« Chère amie,

» Rentré d'hier à Paris, je voudrais, après cette longue absence, que ma première visite fût pour vous.

» Si, comme votre dernière lettre me le donnait à croire, vous êtes déjà revenue de la campagne, puis-je me présenter chez vous tantôt vers quatre heures ?

» A vous, dans les sentiments d'une tendre amitié.

» RANDAL. »

Elle avait répondu :

« Je vous attendais. Venez.

» LUCIENNE. »

A l'heure précise, la porte s'ouvrit. Un domestique annonça :

— Monsieur Randal.

D'un mouvement souple et vif, madame d'Hevange s'était levée et, souriante, tendait les mains à celui qui entrait. Il s'inclina pour les baiser.

SUR LES RUINES

Quid, si prisca redit Venus?
HORACE

I

Comme trois heures sonnaient à la pendule du salon, madame d'Heyange ferma le piano et, tendant l'oreille du côté de la porte, elle vint s'asseoir près de la fenêtre, parmi ses livres et ses objets familiers.

Elle prit une Revue, plutôt par contenance que par désir de lire; car ses yeux dirigés vers le petit jardin de l'hôtel semblaient poursuivre quelque vision vague et sérieuse, à travers les bosquets dépouillés où deux nymphes de marbre frissonnaient sous la bise d'automne.

Puis, détournant le regard, elle se mit à contempler un portrait appendu devant elle, — son portrait, qu'un maître avait exécuté trois ans plus tôt, dans la manière élégante de Gainsborough.

L'image fixée sur la toile était celle d'une femme de vingt-huit ans, fine et de belle stature, dont la fraîche carnation, le visage régulier aux lèvres sinueuses, les cheveux bruns et chatoyants, les yeux profonds et nuancés de vert, composaient une physionomie charmante de grâce, de réserve et de fierté.



Elle considérait ce portrait avec une attention inquiète, avec l'esprit méfiant et subtil que les femmes apportent à s'observer entre elles et qui les rend si ingénieuses à surprendre le défaut de leurs rivales.

Pour achever l'examen par une comparaison, elle se leva et se mira dans la glace. Après trois ans, la vision du peintre demeurait fidèle. La jeune femme se reflétait gracieuse et fine, quoique un peu élargie du buste et plus cambrée des hanches. Le teint même avait gardé sa fleur délicate; mais les yeux semblaient avoir assombri leur nuance et concentré leur éclat.

Sans doute elle fut satisfaite de s'apparaître ainsi, car elle se sourit à elle-même. Cependant elle réfléchit aussitôt : « Mais *lui*, comment me trouvera-t-il? »

Le visiteur attendu n'arrivant pas, elle se rassit, consulta de nouveau la pendule et tira de son porte-cartes un billet, reçu le matin même au réveil. Elle en considéra quelque temps l'écriture, qui était ferme et pleine; puis, pour la dixième fois peut-être de la journée, elle lut :

« Chère amie,

» Rentré d'hier à Paris, je voudrais, après cette longue absence, que ma première visite fût pour vous.

» Si, comme votre dernière lettre me le donnait à croire, vous êtes déjà revenue de la campagne, puis-je me présenter chez vous tantôt vers quatre heures?

» A vous, dans les sentiments d'une tendre amitié.

» RANDAL. »

Elle avait répondu :

« Je vous attendais. Venez.

» LUCIENNE. »

A l'heure précise, la porte s'ouvrit. Un domestique annonça :

— Monsieur Randal.

D'un mouvement souple et vif, madame d'Heyange s'était levée et, souriante, tendait les mains à celui qui entrait. Il s'inclina pour les baiser.

— Que je suis heureux de vous revoir ! dit-il.

Elle répondit :

— Comme vous êtes bon de m'avoir réservé votre première visite !

Puis, s'étant assis, ils causèrent. Ils échangeaient ces phrases indifférentes, banales et vides, qu'on se dit après les longues séparations, comme si subitement l'on ne trouvait plus rien de personnel à se communiquer, rien d'intime à se confier, alors que c'est l'afflux même des pensées au cœur qui en arrête l'épanchement.

Elle le questionnait tour à tour et sans ordre sur les pays qu'il venait de parcourir pendant ces deux ans écoulés loin d'elle, l'Orient, l'Égypte, Ceylan, Sumatra, la Chine, le Japon où il était resté près d'un an, et les États-Unis qu'il avait traversés d'une traite, pris de cette impatience du retour qui, aux dernières étapes, harcèle tous les voyageurs.

Il répondait, d'une façon précise et pittoresque, sentant ses impressions renaître à mesure qu'il les racontait, s'efforçant de les évoquer, par le choix des mots, à l'esprit de celle qui l'écoutait.

Mais elle semblait moins attentive à suivre ses paroles qu'à ressaisir l'expression de sa figure tandis qu'il parlait, — une figure où tout faisait contraste : l'énergie des traits avec la douceur du regard, les cheveux bruns, drus et ras avec la moustache soyeuse et claire, le front large et calme avec la bouche un peu saillante, sensuelle et tourmentée.

Quand elle eut achevé de l'interroger, il se rapprocha d'elle, et, fixant bien son regard, il lui dit d'un ton d'affectueuse autorité :

— Et vous maintenant ? Parlez-moi de vous.

— Moi, mon ami ? Je n'ai rien à vous apprendre que vous n'ayez pu lire déjà dans mes lettres... rien, sinon que je suis heureuse, très heureuse de votre retour.

Un instant, il la considéra sans parler. Puis lentement, baissant la voix, il reprit :

— Je vous retrouve en pleine fleur de jeunesse et de beauté. De tout ce que j'aimais en vous, rien n'est changé. Vous avez toujours même grâce, même sourire et, quand vous parlez, on croit toujours voir apparaître votre âme au bord de vos

yeux... Ils ont grandi, vos yeux : je ne me les rappelais pas si profonds ni si larges.

Elle rougissait un peu; mais elle l'écoutait sans l'interrompre, avec une expression sérieuse, confiante et ravie.

Elle paraissait d'ailleurs attendre de lui quelque parole qui ne venait pas, qui était comme le fond inavoué de leur causerie et qui mettait entre eux une gêne secrète et tendre.

Devinant sa pensée, il poursuivit :

— J'ai beaucoup songé à vous... à *nous*, dans ces derniers temps. J'ai fait, à notre égard, de belles réflexions, très graves et tout inspirées de votre sagesse.

Elle interrompit gaiement :

— Oh ! ma pauvre sagesse !

— Ne la raillez pas. Elle est exquise, votre sagesse ; vous la tempérez si joliment d'indulgence et de sensibilité !... Mais nous reprendrons le sujet à loisir un de ces jours. Bientôt, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se levant pour prendre congé.

Elle répondit, s'étant aussi levée :

— Quand vous le voudrez. Vous savez bien que je suis toujours prête à vous recevoir.

Puis elle le conduisit jusqu'à l'extrémité du salon. Il la suivait, à pas lents, s'arrêtant à regarder les objets gracieux et rares dont la jeune femme avait composé son cadre intime, s'attardant à respirer la fine senteur de violette qui flottait dans le sillage de sa jupe.

Près de la porte, elle lui tendit les deux mains, comme elle avait fait à son entrée. Alors, très doucement, il l'attira vers lui. D'elle-même, elle inclina la tête et, sur la tempe, près des cheveux, il mit un baiser.

II

Quelques instants plus tard, Randal se retrouvait chez lui.

Il occupait, rue Balzac, presque à l'angle de l'avenue de Friedland, un appartement élégant et simple.

La seule pièce qui fût aménagée depuis son retour était un cabinet de travail dont une haute bibliothèque entourant les

murs, un buste de femme, d'Andrea della Robbia, placé sur la cheminée et quelques bronzes florentins dispersés sur les tables faisaient tout l'ornement.

Il s'assit près du foyer où brillait un reste de flamme et, se donnant loisir jusqu'à l'heure du dîner qui était proche, il suivit ses pensées.

Il éprouvait de la visite qu'il venait de faire une satisfaction intime et complète, une vive jouissance du cœur et de l'esprit, et surtout l'apaisement d'une inquiétude obscure qu'il avait senti naître en lui, aux approches de France. Et cette impression, s'ajoutant à la joie du retour, au plaisir de reprendre une vie sédentaire et civilisée après deux ans de vagabondage et d'exotisme, communiquait à tout son être une sorte d'allégresse morale et physique.

Sur ces entrefaites, le valet de chambre annonça le dîner. Très sobre à son habitude, Randal ne fit que toucher aux plats qu'on lui présentait, abrégea le repas; puis, allumant un cigare, revint occuper son fauteuil, sous la lampe, au coin du feu rallumé.

Alors, une à une, des visions lointaines se levèrent dans son esprit. Ici même, par des soirs pareils, celle qui tout à l'heure lui avait tendu son front d'amie venait lui offrir ses lèvres d'amante, lèvres câlines, humides et prenantes, les plus douces qui lui eussent jamais rendu ses baisers. Tout un passé d'amour tenait dans ce cabinet d'étude, parmi les livres et les œuvres d'art, et dans la chambre voisine, si bien défendue des bruits du dehors par sa tenture ancienne et son tapis épais.

Dans l'histoire de cet amour quelques souvenirs émergeaient avec un relief extraordinaire.

C'était d'abord (il y avait maintenant trois ans) la première vision qu'il avait eue de madame d'Heyange, aux eaux de Gastein, dans le Tyrol.

Un matin, par une allée ombreuse et déserte, elle allait devant lui, en toilette claire, la tête droite, les cheveux tordus en spirale et relevés sur la nuque, le buste épanoui, la taille mince, les jambes devinées longues sous la jupe qui serrait les hanches, marchant d'un pas lent et léger qui la berçait un peu.

Troublé, séduit, il s'était rapproché d'elle, savourant un

plaisir d'art autant que de volupté à suivre les mouvements harmonieux de ce corps féminin dans l'air matinal et parfumé.

Puis il l'avait revue à l'hôtel même où il était descendu. Elle y logeait avec sa mère et sa fille, — la mère, dame d'une cinquantaine d'années environ, grande et forte, moins marquée cependant par l'âge que par les artifices dont elle usait pour le dissimuler, — la fille, blondine de sept ans, alerte, expansive et charmante qui, venant s'ébattre un jour près de Randal, lui avait offert l'occasion d'entrer en propos avec les deux femmes.

Les longues stations sur le perron de l'hôtel pendant le concert quotidien, et la promenade obligatoire aux allées Schwartzenberg, vers la fin du jour, avaient établi bien vite entre Randal et ses compatriotes des rapports réguliers.

La mère, veuve depuis vingt ans du baron Villard (le fondateur des grandes aciéries d'Hazebrouck) avait été célèbre naguère encore, par les hardiesses de sa vie sentimentale et par l'éclat de sa beauté. Elle gardait de ses expériences intimes une philosophie originale et pratique, une parole alerte, malicieuse et colorée, et, par-dessus tout, un besoin continuel de distraction, avec le désir toujours éveillé de séduire l'esprit des hommes, maintenant qu'elle ne pouvait plus troubler leurs sens et capter leur cœur.

Elle avait, dès le premier jour, fait sentir à Randal l'agrément qu'elle trouvait à sa compagnie et elle la recherchait autant que sa fille semblait soucieuse de l'éviter, de maintenir à cette fréquentation improvisée le caractère superficiel et sans lendemain des rencontres qu'on fait dans les villes d'eaux.

Il y avait, en effet, chez madame d'Heyange, non seulement à l'égard de Randal, mais de façon permanente, un parti pris de réserve, presque de froideur, qui contrastait singulièrement avec la spontanéité familière de madame Villard, et qui, sous les dehors affectueux, révélait entre la mère et la fille quelque divergence intime, quelque opposition profonde de tempérament.

Un soir pourtant, restée seule avec Randal sur la terrasse de l'hôtel, madame d'Heyange s'était montrée soudain communicative et détendue. Et, de même qu'à un tournant de route on voit tout à coup se dérouler un paysage imprévu, il

avait eu la surprise de découvrir, dans cette belle et froide jeune femme, un esprit charmant, de nuance personnelle et fine, avec un fond de sérieux, de tendresse, d'ardeur même, qui perçait à chaque instant sous la trame neutre des paroles et des idées.

Discrètement, il avait amené l'entretien sur des sujets plus intimes et, sans se dérober, elle l'y avait suivi.

Quand, une heure après, ils s'étaient séparés, saisis tous deux par la fraîcheur des brumes qui montaient de la vallée, un courant de confiance s'était produit entre eux, comme si l'analogie de leur nature morale, les mêmes penchants, les mêmes besoins les eussent préparés à se comprendre et destinés à se rencontrer.

Comment la relation ébauchée dans ces circonstances s'était continuée par lettres ; comment l'étincelle déposée au cœur de madame d'Heyange était devenue flamme, — flamme pénétrante et dévorante ; — comment, un soir de décembre, elle était venue chez Randal et s'était abattue dans ses bras : c'était pour celui-ci le souvenir le plus passionnant de sa vie.

Il avait alors connu le mélancolique et banal roman qu'avait été jusqu'à ce jour l'existence de la jeune femme.

Dès l'adolescence, elle avait eu, par sa mère, le pressentiment des dessous tristes de la vie. Et cette révélation, si vague eût-elle été, lui avait mis au cœur un avant-goût d'amertume, une sorte de désenchantement précoce, dont elle ne s'était jamais guérie.

Elle achevait à peine sa dix-huitième année, quand madame Villard, chaque jour plus gênée dans ses allures par la présence de sa fille et plus jalouse d'épargner à sa beauté déclinante des comparaisons redoutables, s'était mis en tête de marier la jeune Lucienne.

Elle attachait à l'événement d'autant plus d'importance que, pour le préparer, elle avait depuis trois mois éloigné d'elle l'homme qui lui donnait les dernières illusions d'amour, le compositeur André Soriaz, l'auteur acclamé de *Viviane* et de *Deborah*. Il était à Naples en ce moment, sous prétexte de surveiller les répétitions d'un de ses ballets à San Carlo, mais n'attendant qu'un signe de la baronne pour venir reprendre son emploi près d'elle.

Dans ces conditions trop connues, les partis se dérobaient. Enfin, un homme de finance, Robert d'Heyange, s'était présenté. Quarante-deux ans, grand, chauve, raide, la figure intelligente et commune, les vêtements corrects, très considéré dans les affaires par son nom, par sa fortune, par ses relations, par sa probité même (où d'ailleurs il entrait moins de conscience que de calcul), il avait été accueilli sans objection par la mère impatiente, accepté sans élan par la fille circonvenue. Mais, viveur brutal et vulgaire, il n'avait pas attendu plus d'un mois pour déserter le lit nuptial et retourner à ses maîtresses, après un de ces drames d'alcôve d'où le cœur d'une femme sort meurtri pour jamais.

De cette union disparate, une fille, Suzanne était née. Et cette naissance, en assignant un objet à la vie de madame d'Heyange, avait consacré le divorce intime des deux époux : ils avaient même toit, même table, même salon, rien de plus. D'ailleurs, nul conflit, nulle dispute entre eux, l'absence d'intérêt commun leur épargnant les froissements.

Très digne, ayant horreur des taches, très résolue à demeurer pure en dépit des exemples qu'elle avait reçus depuis l'enfance, madame d'Heyange vivait fort seule et ne participait, pour ainsi dire, que par sa présence aux soirées que sa mère offrait chaque semaine, comme aux dîners d'affaires que son mari la priait de présider à l'occasion.

Le monde, complaisant à toutes les faiblesses, lui en voulait un peu de son rigorisme et la jugeait altière et froide. Mais, comme jamais une médisance ne tombait de sa bouche, comme elle était indulgente et serviable à tous, on lui payait en estime ce qu'elle méritait en sympathie.

L'âme vide, le cœur vierge, obligée parfois de s'avouer que sa fille, trop jeune encore, n'absorbait pas toute sa puissance de tendresse, elle cherchait dans la lecture, dans la musique surtout — dont elle avait l'instinct profond — un emploi de ses facultés inoccupées, un dérivatif à ses besoins de rêve et d'émotion.

Dans cette existence pâle, la rencontre de Philippe Randal à Gastein avait été comme un éclair.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait pas eu de peine à se défendre contre les avances que son délaissement et sa beauté lui

avaient attirées : dans le regard des hommes qui l'avaient approchée, elle avait toujours lu ce qui répugnait le plus à sa nature sérieuse, chaste et droite, ce dont elle avait tant souffert comme fille et comme épouse, — la recherche du plaisir facile, le désir hypocrite ou brutal, le libertinage du cœur et des sens, l'amour dépouillé de l'illusion qui le poétise, de la passion qui l'excuse, de l'idéal qui le justifie.

Quelle différence dans le langage de Randal! Avec quels égards, quel tact, il s'était approché d'elle. Il lui avait parlé en homme qui pratiquait le culte des femmes, qui connaissait les aspirations cachées de leur cœur et les exigences secrètes de leur sensibilité, qui sans doute avait sondé leur tendresse, partagé leurs rêves, éprouvé par elles les émotions qui font la vie pleine, enviable et fortunée.

A vrai dire, il était moins sensible et plus voluptueux qu'elle ne supposait. Un véritable amour, inspiré par une actrice et rompu par la mort après deux ans de bonheur, puis une liaison adultère, bientôt usée par l'ennui, enfin quelques intrigues galantes sans intérêt ni lendemain, c'était là toute l'histoire de son cœur.

Mais il était de ces hommes qui plaisent à la femme par l'acuité vibrante de leurs impressions, par l'involontaire hommage qu'elle devine dans leurs paroles et leurs regards, par la ressemblance de nature, par la complicité d'instincts et de penchants qu'elle découvre en eux.

Du jour où madame d'Heyange avait commencé de subir son influence, elle avait senti le péril. Au premier mot de tendresse qu'il lui avait adressé, elle s'était vue perdue. Et toutes les défenses qu'elle avait élevées autour d'elle, tous les raisonnements dont elle avait fortifié sa vertu, tous les obstacles qu'opposait sa pudeur s'étaient écroulés d'un seul coup. Ayant donné son âme, elle avait estimé peu de chose le don de son corps.

Alors, pour ces deux êtres, une ère de bonheur inouï s'était ouverte.

Le mystère absolu dont ils enveloppaient leur amour en assurait la durée. Pas une fois Randal n'avait franchi le seuil de sa maîtresse, afin que, personne ne l'ayant jamais rencontré chez elle, on ne pût la soupçonner, si d'aventure

on la voyait entrer chez lui. La proximité de leurs demeures facilitait encore leurs relations.

Elle venait presque chaque jour, tantôt le matin, tantôt l'après-midi, parfois même le soir, au sortir d'un dîner, étincelante et parée, gardant sa voiture à la porte comme elle eût fait si une seconde soirée l'eût appelée rue Balzac.

Dans la pensée ininterrompue de cet amour, dans l'espérance et l'attente continuelle des visites de son amie, Randal en était arrivé à ne plus guère sortir de chez lui, ayant pris le plaisir en horreur, le monde en dédain, ses amis en indifférence, ne conservant qu'un seul goût intact et vif, celui du travail.

La crise sentimentale qu'il traversait coïncidait en effet avec une phase grave de sa vie pratique et morale.

Orphelin dès l'enfance, indépendant de fortune, il avait suivi la carrière de la diplomatie par désir de courir le monde et de varier ses points de vue sur les hommes et les choses. On l'avait expédié tour à tour à Londres, à Stockholm, à Berlin, à Rome.

De son séjour dans les pays du Nord, il avait rapporté un volume de souvenirs intimes et pittoresques. Ce petit livre, écrit sous l'inspiration de Sterne et de Heine, avait procuré à l'auteur, pour ses débuts littéraires, un succès du meilleur augure.

A Rome, l'histoire de la Renaissance l'avait aussitôt captivé. Une recherche heureuse à la Bibliothèque Vaticane lui avait permis d'éclairer d'un peu de lumière la figure de Simonetta Vespucci, cette maîtresse de Julien de Médicis, dont un chef-d'œuvre de Pollajuolo et quelques sonnets de Politien nous ont légué le souvenir mystérieux.

La biographie de son héroïne lui avait, d'autre part, servi de cadre et d'argument pour une étude plus générale sur la psychologie de l'âme féminine dans l'Italie des XVe et XVIe siècles. Et ce travail, publié sous forme d'articles, avait révélé chez Randal des qualités peu communes de style et de pensée.

Puis, croyant trouver dans cette voie nouvelle un emploi plus actif et mieux approprié de ses facultés, se reconnaissant d'ailleurs trop indifférent aux choses de la politique pour don-

ner sa mesure dans une carrière officielle, il s'était démis de ses fonctions et réinstallé à Paris. Le désir de n'être plus traité en simple amateur, en dilettante du travail, l'avait surtout dirigé dans le choix du sujet qui devait désormais occuper ses journées. Après quelques hésitations, il avait entrepris une *Histoire des Médicis*, dont le premier tome, fruit de deux ans de labeur, l'avait mis en vedette parmi les jeunes écrivains.

L'entrée de madame d'Heyange dans sa vie, loin de troubler son travail, l'avait stimulé, soutenu. Jamais, en effet, il ne s'était senti l'esprit si dispos, l'intelligence si ouverte et si libre.

Huit mois s'étaient écoulés de la sorte. Puis, insensiblement, sans cause appréciable, sans motif extérieur, un changement s'était produit en lui.

Retranché du monde, disparu pour tous, vivant pour cette femme seule, il était envahi, chaque jour plus profondément, par le besoin d'elle, de sa grâce adorable, de son esprit si fin, de son âme si tendre et si passionnée.

Avec une douleur aiguë, il constatait qu'il ne la posséderait jamais davantage, qu'elle ne pourrait jamais, étant indissolublement liée à son époux par ses devoirs envers sa fille, lui appartenir entièrement, ouvertement, à la face de tous.

Il comprenait que dans six autres mois, dans un an, dans dix ans, il en serait de même; que son cœur, tout son être et toutes ses forces étaient engagés dans une aventure sans issue, enfin, qu'il était voué à l'irrémédiable misère d'un esclavage suppliciant et secret.

Et soudain il avait senti naître en lui la résolution violente de fuir, de ressaisir sa liberté, de chercher dans un voyage, — un de ces voyages tellement lointains qu'ils vous transforment l'âme, — la guérison et l'oubli de son amour.

Un soir, n'y tenant plus, il avait confessé son cœur à madame d'Heyange. Terrifiée de cette révélation, précipitée du sommet du bonheur dans l'extrême infortune, elle avait trouvé la force de lui conseiller de partir, gardant au fond d'elle l'espoir inavoué, la confiance illogique et lâche, qu'il ne l'abandonnerait pas et que leur bonheur, tout condamné qu'il fût désormais, compterait quelques mois encore d'illusion et de répit.

Quinze jours plus tard, il était parti, laissant derrière lui une âme stupéfaite et dévastée, mais pardonnante, toujours éprise et religieusement dévouée.

Les premières étapes de son voyage n'avaient été qu'une longue détresse, une cruelle et stérile évocation de souvenirs.

A Brindisi, où il s'était embarqué, à Athènes, à Smyrne, à Beyrouth, il avait connu l'horrible angoisse qui vous étreint l'âme, le soir, dans la solitude des chambres d'hôtel, lorsqu'on sent se lever en soi l'image tenace et flottante que les femmes aimées nous gravent au cœur; lorsque, loin de leur caresse et de leur sourire, la mémoire nous revient de tel geste, telle attitude, tel parfum qu'elles avaient entre nos bras et que nous ne connaîtrons plus.

Puis, à changer de cadre continuellement, sa douleur s'était allégée, transposée. Bientôt même, il y avait trouvé un certain charme imprévu qui convenait à sa nature imaginative et passionnée.

A Byblos, au bord du fleuve Adonis; à Tibériade, sur la grève du lac divin; à Philæ, parmi les ruines et les papyrus, il avait éprouvé combien sont puissantes, sur un cœur misérable, la magie du passé, la beauté des sites, l'euphonie même des noms.

De chacun de ces lieux, il avait écrit à madame d'Heyange des lettres éloquentes et pittoresques, débordantes d'émotion, de repentir et de poésie.

Peu à peu, sans qu'il s'en doutât, sa tristesse était devenue pour lui une sorte d'exercice intime, une méditation attachante et mélancolique, où chaque souffrance se perdait en rêverie.

Mais à mesure aussi qu'il avançait dans son voyage, il se prenait d'une curiosité plus vive pour les choses qui l'entouraient. Son esprit cultivé, avide de tout voir et de tout comprendre, s'intéressait aux mille particularités de forme et de couleur, aux innombrables différences de type et de costume, d'art et de langage, de mœurs et de rites, qui font de la vision de ce monde un spectacle plus capricieux et plus diapré que le voile brodé de la grande Isis.

A Ceylan, il avait passé trois mois à visiter les sanctuaires

du bouddhisme, s'efforçant d'acquérir, à l'aide des travaux de la science occidentale, quelques vues personnelles sur cette paradoxale doctrine, la plus désespérante et la plus consolante qui ait jamais été professée.

A Java, le paysage tropical, les races, la flore lui avaient ouvert ensuite une source inépuisable d'études et d'observations.

Dans cette activité de son intelligence, son cœur semblait s'assoupir et, pendant des jours et des jours, demeurait silencieux. Pour le réveiller, il suffisait, à vrai dire, d'un aspect intime de la nature, d'une solitude trop prolongée, parfois d'un simple sursaut de souvenirs.

Alors, Randal se retrouvait tout entier, avec sa fièvre ancienne et ses regrets désespérés. Sincère comme on croit l'être à ces heures, il écrivait à madame d'Heyange : « Je ne cesse de penser à vous. En tout lieu, votre image m'accompagne et se mêle à ce que je ressens. Ce matin encore, dans le brouillard de perle et d'or qui nous voilait Ceylan, votre chère vision, etc., etc. » Ou bien : « Hier soir, tandis que nous côtoyions Sumatra, la lune, toute blanche, s'est levée sur l'horizon mouvant des flots. Alors, dans la clarté splendide et pâle de la nuit, mon âme, plus éprise que jamais, s'est élancée vers vous, etc., etc. »

Mais ces grands accès de tendresse, ces violents rappels de souvenirs ne l'empêchaient pas de céder à l'attrait que les formes féminines, apparues au long de sa route, exerçaient sur lui. La distraction banale et tarifée des voluptés exotiques ne lui avait pas suffi : par deux fois au moins, il avait rencontré l'autre amour, celui que les conventions sociales ont inventé pour raffiner l'instinct qui rapproche les sexes.

Pendant son séjour à Batavia, il avait ébauché une intrigue avec la femme d'un officier hollandais qu'il avait connue au bal du Gouverneur. Très jeune et jolie, les cheveux blonds, le teint de lis, l'air d'une vierge en fleur, elle s'était très agréablement grisée des galanteries qu'il lui avait contées. S'étant laissé tout dire, elle lui avait fait tout espérer. Mais prestement, à l'instant décisif, elle s'était dérobée. Et cet échec un peu ridicule l'avait dépité : quinze jours plus tard, à Singapoor, il y pensait encore.

La seconde fois, c'était sur le bateau des Messageries qui le transportait au Japon. Le hasard venait de le rapprocher d'une Anglaise, mariée à un fonctionnaire de Hong-Kong, qui rentrait seule en Europe par la voie du Pacifique et des États-Unis. L'aventure, engagée à bord, s'était poursuivie, secrète et charmante, à Yokohama, dans une villa cachée sous les pawlonias et les magnoliers. Un mois durant, — l'intervalle de deux paquebots, — il avait vécu dans les bras de cette femme qui n'avait ni cœur ni beauté, mais qui était fine, d'une maigreur élégante et nerveuse, d'une grâce originale et perverse.

De cette même villa, quelques jours après le départ de la visiteuse, il avait adressé à madame d'Heyange une lettre qui se terminait ainsi : « Tout me manque parce que vous me manquez. Jamais je n'ai senti de la sorte ce que vous valez, ce que vous étiez dans ma vie, ce que j'ai perdu en vous perdant, et quelle impossibilité c'est de ne plus vous aimer quand on a commencé. Je n'aime que vous, je ne vis que par vous : le reste n'est qu'illusion et tristesse. »

Et, dans un sens, c'était vrai. Tandis qu'il écrivait ces lignes, la pensée de madame d'Heyange, le besoin de son parfum moral et de son délicat génie féminin le hantaient désespérément.

Des mois encore s'étaient écoulés : il avait parcouru de nouveaux pays, la Chine, Pékin, la Grande-Muraille et la Corée. Le monde chinois, lui apparaissant comme une autre humanité, l'avait si vivement intéressé, que toute sa vie intime s'était, pour ainsi dire, renouvelée. Alors, dans ses souvenirs, une grande accalmie s'était faite. Il en avait eu la révélation subite et joyeuse, par un clair matin d'avril, pendant une excursion aux Tombeaux des Mings. Et le soir même, dans la mauvaise auberge de village où il était descendu, il avait écrit à madame d'Heyange : « Une tendresse toute nouvelle vient d'éclore pour vous dans mon cœur ; rien n'y subsiste plus de ce qui l'a tant troublé. Votre rêve est réalisé. Je vous aime dans une paix profonde, ne découvrant plus en moi d'autre désir que de vous faire partager le repos de mon âme et la sécurité de mon affection. »

C'était le rêve, en effet, de madame d'Heyange, qu'une

tendre amitié naquît un jour des cendres de leur amour, comme c'était de plus en plus sa conviction que rien au monde ne pouvait ressusciter cet amour.

Le jour même de leur séparation, au moment des adieux, Randal, la voyant toute déchirée, lui avait dit pour la consoler par un vague espoir :

— Qui sait si, fortifiés et renouvelés par cette épreuve, nous ne pourrons pas nous aimer encore?

Elle avait répondu, avec un geste d'horreur :

— Nous aimer d'amour? Jamais. C'est un trop dur martyre.

Toutes les lettres qu'il avait reçues d'elle en cours de route confirmaient cette résolution. « Oubliez de moi ce qui est mort pour toujours, lui écrivait-elle, ce qui n'aurait jamais dû exister, et gardez-moi le seul sentiment que je puisse encore accepter de vous, — l'amitié. »

A une épître trop passionnée qu'il lui avait adressée de Ceylan, elle avait répondu : « Vous me désolez de vous attacher si obstinément à un passé qui ne peut plus revivre. Notre bonheur, s'il en est encore un pour nous, est tout entier dans l'avenir. Il nous faudra l'édifier pierre à pierre : rien de ce qu'a touché la flamme ne peut plus servir. »

Elle avait quelque mérite à s'exprimer ainsi ; car, étant, par nature, plus sensible que Randal, ayant mis, somme toute, beaucoup plus de son cœur et de sa vie dans son amour, n'ayant pas d'ailleurs les distractions du voyage pour occuper sa tristesse, mais obligée de continuer à vivre dans le cadre même de son bonheur perdu, elle avait plus cruellement souffert que lui, à une bien plus grande profondeur d'âme.

Plusieurs fois, dans un accès de désespoir, elle avait pris la plume et avoué son tourment à l'absent. Mais, chaque fois, elle avait eu le courage de déchirer la lettre pour ne pas troubler le travail d'apaisement qu'elle s'était imposé le devoir de favoriser en lui. Un jour, cependant, elle n'avait pu retenir cet aveu : « De grâce, ne m'écrivez plus ainsi. Vous m'affolez. Comprenez donc que je n'ai pas trop de toutes mes forces pour maîtriser des sentiments que je dois vaincre si je veux vous revoir jamais. »

A la longue, sa généreuse nature avait pris le dessus. Sa correspondance, dès lors, n'avait plus porté trace de luttes

intérieures; elle exprimait, au contraire, l'espérance invincible, la ferme certitude qu'une affection calme et charmante se formerait un jour entre eux.

Ce jour était arrivé. La visite de retour que Randal venait de faire à madame d'Heyange inaugurait l'ère de leurs sentiments nouveaux.

III

Dès le début, leurs relations s'établirent sur un ton de franche amitié.

Il venait régulièrement la voir une fois la semaine, de préférence aux heures où il avait chance de la trouver seule.

Il entrait, l'air souriant, heureux. Il lui disait son vif plaisir de revoir Paris et ses amis, de se refaire une vie sédentaire et studieuse après deux ans de loisir vagabond. Il lui confiait ses projets. Tout d'abord il allait mettre au net ses impressions de voyage et les publier. Il s'y appliquerait immédiatement, car il avait hâte de reprendre son *Histoire des Médicis*, dont le second tome n'était qu'ébauché lors de son départ. Il s'imposerait, en vue de cette œuvre, une discipline austère d'existence et de travail. Au printemps, il irait passer deux mois à Florence, pour des recherches à la Bibliothèque Laurentienne, et, l'automne suivant, deux autres mois à Rome, pour une consultation de textes aux Archives Vaticanes.

Elle approuvait cette belle ardeur intellectuelle, ce programme d'une vie sérieuse et saine.

— Il faut bien, répliquait-il, que j'adopte la philosophie de mon âge.

— De votre âge?

— Mais, oui. Songez donc que le mois prochain j'aurai trente-sept ans! La période des aventures est close maintenant pour moi: mon « cycle héroïque » est accompli. Par vous, j'aurai connu les grandes émotions du cœur; près de vous, je connaîtrai les joies de l'esprit: ainsi vous aurez parfumé toutes les heures que j'aurai vraiment vécues.

Car il comptait bien l'associer intimement aux intérêts nou-

veaux de sa vie. Elle serait la confidente de toutes ses idées, la conseillère de tous ses actes, étant la seule affection féminine qu'il voulût accueillir désormais.

Dans l'intervalle de ses visites, il s'ingéniait à lui marquer de mille façons la place privilégiée qu'il lui réservait toujours dans ses pensées. Tantôt c'étaient des fleurs qu'il lui envoyait, sans un mot, sans une carte, sachant bien qu'elle en devinerait la provenance. Ou c'était quelque objet rapporté de là-bas : une coupe de jade, une fine porcelaine, un bronze patiné d'or. Elle jouissait délicieusement de ces attentions qui mettaient dans leur amitié nouvelle un reflet de leur tendresse passée. Et, s'abandonnant au charme d'un attachement si loyal et si délicat, elle se sentait revivre comme une plante trop longtemps recluse à qui l'on vient de rendre l'air.

De fait, depuis la reprise de leurs relations, rien d'équivoque ne se mêlait aux sentiments de Randal. Le lieu même où madame d'Heyange le recevait contribuait à le maintenir dans ces dispositions, puisque, n'étant jamais venu chez elle autrefois, il n'y retrouvait aucun souvenir.

D'ailleurs, de temps à autre, une visite interrompait leur dialogue. Randal, de bonne grâce, suivait l'entretien sur les sujets habituels de la conversation parisienne, sur ce terrain banal, vague et mouvant, qui s'étend du Bois de Boulogne à l'Académie, du domaine de la toilette aux régions de la politique, du roman qui vient de paraître au scandale qui va éclater. D'autres fois, c'était la baronne Villard, portant fièrement la soixantaine, toujours en frais d'esprit pour les hommes et trouvant moyen de leur plaire encore. Ou bien c'était Suzette d'Heyange qui, rentrant de promenade, accourait embrasser sa mère, avec une agilité de jeune chèvre, et repartait en coup de vent.

Oui, sans réserve, Randal s'estimait heureux maintenant. Être l'ami, songeait-il, l'intime ami d'une jeune femme autrefois possédée ; jouir des grâces de son esprit après avoir respiré tous les parfums de son âme et de son corps ; la trouver toujours désirable et ne la plus désirer ; conserver assez d'empire sur son cœur pour que nul autre homme n'y puisse pénétrer ; l'approcher sans trouble, puisqu'elle n'a plus de mystère, et sans fièvre, puisqu'elle n'est plus que tendresse ; retrouver

ainsi les douceurs de l'amour dans la paix de l'amitié. — quel rêve charmant, quelle idéale volupté!

Des semaines passèrent ainsi.

Un soir de la fin de décembre, comme Randal était venu prendre le thé chez madame d'Heyange, elle lui dit, avec un peu d'embarras, au moment où il se retirait :

— On me laisse, vous le savez, une entière liberté pour le choix de mes amis et je suis seule juge des conditions où il me plaît de les recevoir... Cependant, ne conviendrait-il pas que vous vous fissiez connaître de mon mari? Si vous n'y voyez pas d'objection, je pourrais moi-même, un de ces soirs...

Il l'interrompit :

— Rien de plus juste, en effet. Dès que vous en trouverez l'occasion, je vous prierai de me présenter.

A quelques jours de là, madame d'Heyange dit à son mari pendant le déjeuner :

— Je recevrai probablement ce soir la visite d'un ami que je ne crois pas vous avoir encore présenté, M. Philippe Randal. S'il vous était possible, avant de sortir, de l'attendre auprès de moi, vous m'obligeriez.

De temps à autre, en effet, Robert d'Heyange consacrait à sa femme quelques instants de sa soirée jusqu'à l'heure où le ballet, le cercle ou ses maîtresses le réclamaient au dehors.

Il répliqua :

— Quel homme est-ce?

— Mais un homme de loisir et d'étude, que nous avons connu jadis, ma mère et moi, à Gastein, et que je n'avais pas vu depuis deux ans, car il voyageait au loin. Il a visité l'Orient, les Indes, la Chine et le Japon, et il en parle d'une façon qui n'est pas banale.

Robert d'Heyange eut, pour approuver, un sourire d'ironie, qui semblait dire : « Cet homme doit être le mieux du monde, puisque vous daignez l'accueillir. »

Mais, toujours soucieux de correction, il était reconnaissant à madame d'Heyange de son procédé, et ce fut aimablement qu'il déclara :

— J'attendrai pour sortir, ce soir, que votre ami soit venu.

Il appuya légèrement sur le mot d'*ami*.

Le soir venu, la présentation fut faite.

L'échange des formules d'usage ayant laissé aux deux hommes le temps de s'observer, l'impression qu'ils se produisirent réciproquement fut plus favorable qu'ils ne l'avaient présumé.

D'instinct, Robert d'Heyange s'attendait à trouver dans cet ami de sa femme, subitement révélé, un banal exemplaire du soupirant de salon, du galant mondain. Et ce genre de personnage lui était particulièrement insupportable, à lui, l'homme des réalités tangibles, le financier pratique, le viveur positif et sans scrupule, qui ne voyait dans le sentiment que la « réclame » de l'amour et qui prenait une maîtresse comme il concluait une affaire.

Or, Randal, mû par l'inconscient et bizarre désir qu'a tout amant de s'imposer à l'estime de son rival, déployait, en parlant, les côtés de sa nature qui pouvaient le mieux plaire à son interlocuteur. En phrases nettes et simples, il racontait son voyage, citait des anecdotes brèves, des faits précis, appuyés d'un chiffre au besoin, des particularités de climat ou de mœurs, des incidents de chasse ou de navigation, comme s'il n'eût traversé le monde qu'en observateur attentif, impassible et prosaïquement curieux.

Sentant qu'il intéressait, il trouvait, lui aussi, chez Robert d'Heyange, plus d'agrément qu'il n'avait pensé. A défaut du charme, celui-ci possédait, en effet, l'aisance de manières et cette amabilité insinuante et hautaine que donnent souvent aux gens d'affaires le maniement des personnes et l'habitude des négociations délicates.

Visiblement les deux hommes se plaisaient : car maintenant ils échangeaient des compliments discrets, se découvraient des façons communes d'agir et de penser.

Madame d'Heyange les écoutait, muette, un pli de souci au front, quand son mari, ayant tourné le regard vers elle et surpris l'expression de sa physionomie, se leva soudain :

— Vous m'excuserez, monsieur, si j'abrège un entretien qui me procure autant de plaisir que de profit; mais n'étant pas prévenu de votre visite, j'avais accepté pour ce soir des engagements auxquels je ne peux me soustraire. J'espère bien,

d'ailleurs, que madame d'Heyange me ménagera de temps à autre l'occasion de vous revoir.

Et le ton de ces paroles signifiait : « Vous me plaisez fort, étant tout autre que je n'avais cru. Si je me retire, c'est qu'il serait indiscret, de ma part, d'imposer plus longtemps ma présence à madame d'Heyange, dont je ne me reconnais pas le droit d'accaparer les amitiés. »

Ayant serré la main de sa femme, il sortit.

La porte fermée, Randal fut à son tour frappé par l'altération des traits de son amie.

— Qu'avez-vous? dit-il; n'êtes-vous pas bien?

— Un simple malaise qui va disparaître, reprit-elle. N'y faites pas attention : parlez-moi.

Mais, loin de se dissiper, son trouble s'aggravait. Elle se sentait le cœur oppressé jusqu'à l'angoisse, avec une envie grandissante de se cacher pour pleurer; car des souvenirs trop pénibles, des images trop douloureuses l'avaient assaillie, à la vue de ces deux hommes qui évoquaient devant elle tout son passé de femme et qui, l'un et l'autre, l'avaient tenue dans leurs bras.

Et comme Randal, inquiet de sa pâleur, la questionnait encore :

— Ce n'est rien, je vous assure, murmura-t-elle. Je vais me remettre.

Elle se leva, fit quelques pas à travers le salon et s'arrêta devant la cheminée où, s'appuyant d'une main, elle tendit alternativement ses pieds à la flamme.

A demi retournée vers Randal, elle formait ainsi une silhouette exquise, avec sa taille cambrée, ses formes pures et son visage triste où le scintillement du foyer mettait une clarté rose.

Puis, se sentant déjà mieux par l'effet du mouvement, elle revint s'asseoir près de lui et, d'un sourire un peu forcé, elle dit :

— Vous voyez, ce n'était pas bien grave, c'est fini. Causons maintenant, causons vite : car l'heure passe.

D'ailleurs, la porte s'ouvrait. On servait le thé. Les soins, qu'elle apportait toujours à la préparation de sa boisson préférée achevèrent de lui rendre son calme et la maîtrise de sa pensée.

Ils s'entretenaient de choses indifférentes, lorsque Randal, se rapprochant d'elle et lui prenant la main, lui dit, presque impérieusement :

— Maintenant confiez-moi ce que vous avez éprouvé tout à l'heure et ce qui a causé votre trouble?

Elle répondit :

— Je venais d'être très émue, et vous savez, mon ami, que je ne suis guère forte devant les émotions. Aussi parfois en abusent-elles contre moi... Puisque c'est fini, n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire.

— Non, cela vaut mieux, je vous en prie.

Il sentit qu'en ce moment il n'obtiendrait d'elle rien de plus et n'insista pas.

Mais rentré chez lui, une heure plus tard, il se posa pour la première fois ces questions : « Qu'éprouve-t-elle tout au fond d'elle-même, dans le secret de son être, quand elle pense à notre passé? Quel souvenir garde-t-elle des réalités troublantes de notre amour? Y songe-t-elle parfois? Ne les regrette-t-elle jamais?... L'imagination de la femme, comme son corps, a des pudeurs que l'homme ne connaît pas. Cependant, chez une créature si vibrante, la mémoire des sens n'est-elle pas plus tenace encore que celle de l'âme?... Sait-on jamais ce qui se passe dans une tête, dans un cœur, dans des nerfs de femme? Incompréhensible à tous, mystérieuse à elle-même, forme adorable et la plus décevante de l'éternelle Illusion, quel Œdipe la devinera jamais?... »

Cette scène, insignifiante en soi, agit profondément sur l'esprit de Randal par la suite des images qu'elle y suscita.

L'exercice des facultés actives et sérieuses de sa nature, le progrès des années, l'approche de la maturité n'avaient pu étouffer en lui les instincts premiers de sa jeunesse : comme à vingt ans, il gardait la curiosité des émotions du cœur, le don de se figurer les formes voluptueuses de la vie sentimentales et de se complaire à leur représentation.

Si, d'autre part, il n'avait eu dans l'âme un fond de sincère bonté, une réelle puissance d'attachement, on aurait pu le classer parmi ces dilettantes de la passion, qui cherchent dans

l'amour le spectacle seul de l'amour, et dont la jouissance suprême est de prévoir ou de contempler les infinies combinaisons de lignes et de nuances, d'attitudes et de gestes, de sons et de soupirs, par lesquelles la créature éprise s'efforce de traduire son rêve ou d'exhaler sa souffrance.

Le principal effet que le voyage eût opéré sur le cœur de Randal avait été de dissiper les visions qui s'y cristallisaient autour de la pensée de madame d'Heyange, d'interrompre le travail de retouche et d'embellissement que l'imagination amoureuse fait subir sans trêve à l'objet de son culte.

Si le fil ainsi coupé ne s'était pas renoué dès son retour à Paris, c'est que le plaisir de découvrir chez son amie des grâces nouvelles, un attrait de douceur et de sérénité qu'il ne lui connaissait pas, avait suffi d'abord à le distraire et le charmer. C'est enfin que son esprit ayant retrouvé le calme, ses réminiscences s'y reflétaient calmes aussi. Car vainement croyons-nous ressaisir par la mémoire les jours disparus : toute notre vie consciente tient dans la minute actuelle et, quoi que nous fassions, c'est toujours à travers le présent que nous revoyons le passé.

Un fait nouveau pouvait seul réveiller chez Randal les impressions disparues et restaurer leur puissance.

Le trouble passager qui s'était emparé de madame d'Heyange, à leur dernière entrevue, produisit ce résultat, en évoquant aux yeux de son ami la maîtresse d'autrefois, non plus transfigurée et comme spiritualisée par le souvenir, mais réelle et tangible, vibrante et désirable, telle enfin qu'aux jours anciens. Si courte qu'eût été l'apparition, elle fut décisive.

IV

A partir de ce jour, une inquiétude vague, un étrange malaise de l'âme et des sens tourmentèrent Randal.

Les circonstances extérieures de sa vie aggravaient d'ailleurs cette crise intime.

Rentré depuis trois mois à Paris, les premières joies du

retour épuisées, il sentait peser sur lui le désenchantement et l'ennui qui succèdent aux longues périodes d'activité physique et qui traduisent la gêne éprouvée par l'organisme à se replier aux conditions de la vie sédentaire.

Dans cet état d'esprit, la rédaction de ses notes de voyage, dont il s'occupait sans désemparer, lui semblait une besogne fastidieuse, qu'il ne continuait que pour l'avoir commencée.

Une nuit, ayant travaillé fort tard pour mettre le point final au dernier chapitre, il sentit d'une façon lamentable et saisissante la vanité de son œuvre, de ses rêves, de sa vie, la vanité de tout. Au fond, qu'avait-il rapporté de cette odyssée de deux ans? — Des visions de paysages, visions illusoires et fugitives, qui n'étaient que le reflet de ses sentiments intimes et que, par suite, il aurait perçues toutes pareilles en n'importe quel autre lieu : voilà pour le monde extérieur. Quant aux impressions morales, une seule les résumait toutes : c'est que l'homme est partout inintelligible à l'homme ; c'est qu'un abîme profond sépare les races comme les cœurs, et que jamais deux âmes, sur cette terre, ne se seront vraiment comprises, pénétrées, connues. Et persuadé plus que jamais de l'inutilité de nos tentatives pour sortir de nous-mêmes, édifié maintenant sur le mirage de l'exotisme, sur cette ridicule croyance qu'on change d'âme à changer de lieu, il mit comme épigraphe au travail qu'il venait d'achever ce verset de l'*Imitation* :

Qu'est-ce que vous pourriez voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Quand toutes les choses de ce monde seraient devant vos yeux, que serait-ce, sinon une vision vaine ?

Le lendemain, dans l'après-midi, il était chez madame d'Heyange, avec qui il avait pris rendez-vous pour lui montrer une collection de dessins des maîtres japonais. Les précieuses estampes couvraient la table devant laquelle ils étaient assis, à côté l'un de l'autre, en face de la fenêtre.

Il la sentait tout près de lui, plus près qu'elle n'avait encore été depuis les jours enfuis de leur tendresse passée.

A chaque question qu'elle lui adressait, il respirait son souffle frais et léger. Chaque fois que, pour lui répondre, il

relevait la tête, il frôlait presque son visage incliné, où les rayons du soleil répandaient une coulée de lueur blonde.

Et soudain une envie folle, un irrésistible désir le prit de revoir passer, sur cette figure sereine, le fugitif émoi, le désordre charmant qui, l'autre soir, en avait un instant troublé les traits.

Le silence qu'il observait et l'altération de sa physionomie surprirent madame d'Heyange, qui l'interrogea en souriant :

— Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi ?...

Il répondit, comme poussé par un ressort intérieur et sans pouvoir retenir ses paroles :

— Je veux savoir si vous m'aimez encore.

Elle se recula brusquement, déconcertée par l'imprévu de la question.

— Pourquoi, dit-elle, me demandez-vous cela ?

Il reprit, d'une voix brève :

— Parce que je vous aime toujours et que je ne peux vivre sans vous.

Elle resta, un instant, les yeux fixes, les lèvres ouvertes et sans parole. Puis, joignant les mains, elle prononça :

— Je vous en supplie... si vous avez un peu d'affection pour moi, ne me répétez pas, ne me répétez jamais ce que vous venez de me dire.

Et comme il insistait, laissant déborder son cœur, évoquant leurs plus chers souvenirs, montrant le passé prêt à renaître, elle poursuivit :

— Mon pauvre ami ! Mais non, notre passé ne peut plus revivre. Ce serait folie de vouloir le ressusciter : nous ne pourrions plus nous aimer comme autrefois et nous nous ferions souffrir bien davantage.

Il l'interrompit :

— Vous craignez donc de souffrir encore ?

— Oh ! ne dites pas cela, fit-elle. Je vous jure que la peur de la souffrance n'est pas ce qui m'arrête, quoique j'aie bien souffert, plus que vous ne pensez peut-être. Mais c'est la conviction qu'avant peu les mêmes causes qui nous ont déjà séparés vous détacheraient de moi. Et vous m'abandonneriez encore ou, ce qui serait pis, vous croiriez devoir me garder par pitié. De toute façon nous nous rendrions horriblement

malheureux, et sans remède, cette fois; notre souvenir même nous deviendrait odieux... Mais ne parlons plus de cela. Jamais, n'est-ce pas? jamais!

Il ne répondit pas; mais il la couvrit d'un regard si suppliant et passionné, qu'elle frémit de la tête aux pieds, comme si une grande caresse l'eût enveloppée tout entière.

Et elle comprit de quels liens mystérieux la possession peut enchaîner deux créatures; comment un être vous prend et vous captive, corps et âme, au point que vous ne puissiez plus jamais vous ressaisir; combien enfin elle appartenait encore à cet homme, puisque, au premier appel de lui, elle se sentait défaillir.

Suffisamment éclairé par le trouble qu'il percevait en elle, il se leva et, d'un accent triste et tendre, il lui dit comme adieu:

— Croyez-vous donc qu'il y ait pour nous un sentiment possible en dehors de l'amour?

Dans leurs entrevues suivantes, il ne fit aucune allusion au sujet délicat qu'ils avaient abordé. Il ne se montrait ni moins affectueux ni moins discret qu'auparavant; ses visites n'étaient ni plus ni moins fréquentes, ni plus ni moins prolongées. Cependant madame d'Heyange éprouvait, en sa présence, une impression obscure d'inquiétude et de mélancolie; l'intervalle de leurs rencontres lui paraissait plus long, l'heure qu'ils passaient ensemble plus rapide. Et quand il s'en allait, mille choses confuses, qu'elle aurait voulu dire, lui oppressaient le cœur.

Elle se prenait à regretter d'avoir interrompu si brusquement leur grave entretien, d'avoir peut-être affligé son ami par des réponses si péremptoires, surtout de ne lui avoir pas assez dit quelle place il tenait dans sa vie, quelle affection, quelle confiance elle mettait en lui... Pourtant ne valait-il pas mieux qu'elle eût ainsi parlé? Plus elle réfléchissait plus elle se confirmait dans l'idée que toute tentative pour restaurer le passé était condamnée d'avance et les entraînerait tous deux, à bref délai, dans un nouveau désastre, pire que le premier.

Une autre considération, d'un ordre plus délicat, un scru-

pule de conscience, qui cependant ne l'avait pas arrêtée jadis, la retenait aussi.

Dans la détresse morale où elle s'était trouvée au lendemain de leur rupture, elle avait, par un effort énergique, reporté vers sa fille les forces inemployées de son cœur. Et, comme il arrive souvent aux mères coupables, elle s'était prise pour Suzanne d'une passion ardente et réparatrice.

L'enfant était d'ailleurs charmante. Son père, peu tendre à l'ordinaire, la gâtait à plaisir; car elle l'amusait par un tour d'esprit drôle et personnel qui annonçait, dans la fillette de dix ans, la jeune femme spirituelle et vive dont les hommes raffoleraient plus tard. Mais, comme si un instinct l'eût avertie, elle se montrait, de préférence, câline et sérieuse avec sa mère, dont elle était devenue la compagne habituelle.

Vingt fois, regardant la petite qui travaillait auprès d'elle, le nez sur sa tapisserie, les pieds sur la barre de sa chaise, tirant la langue à chaque point de l'aiguille, madame d'Heyange s'était juré de lui épargner les tristesses qu'elle-même avait connues jadis, ce désenchantement précoce, cet avant-goût d'amertume qui l'avait envahie quand, jeune fille, elle avait douté de sa mère.

C'était là un obstacle invincible à la reprise de son amour : elle ne se reconnaissait plus le droit de sacrifier sa fille à son bonheur. Sans ce lien frêle et puissant, la certitude même de la catastrophe prochaine ne l'eût pas retenue peut-être. Libre à l'égard d'un mari qui ne lui inspirait qu'aversion et mépris, elle ne se fût pas contentée d'offrir une affection équivoque et clandestine à l'homme qu'elle avait tant aimé et qui seul régnait encore dans son cœur : elle eût tout abandonné, famille, situation, fortune, tout, pour fuir avec cet homme, dans le don définitif de sa vie entière.

Elle remuait ces pensées, par une après-midi de la fin de décembre, tandis qu'elle marchait, sa voiture la suivant, dans une allée retirée du Bois.

Tourmentée depuis quelque temps de migraines et d'insomnies, elle était venue prendre un peu d'exercice jusqu'à l'heure où elle irait chercher Suzette qu'elle avait conduite à une matinée d'enfants.

Le ciel était gris et bas ; un peu de neige tombée la veille brillait par places, sous les taillis dénudés.

Le chemin devenant trop humide, elle prit à gauche par l'avenue de la Reine-Marguerite qui s'allongeait toute droite en s'abaissant vers Boulogne.

Aussi loin que portaient ses yeux, aucun promeneur ne se montrait : personne ne venait au-devant d'elle, personne ne marchait à ses côtés. C'était l'image de sa vie désormais, cette allée froide, déserte et déparée. Ses années se dérouleraient ainsi, toujours solitaires, toujours semblables, sans un rayon, sans un parfum, sans plus aucune de ces émotions qui sont les fleurs de l'âme. Puis, quand elle aurait accompli sa destinée, elle disparaîtrait dans la nuit glacée, dans le mystère, dans l'oubli... comme là-bas, tout au loin, l'avenue se perdait par une pente rapide sous la futaie sombre.

Frissonnante de détresse et de froid, elle remonta dans sa voiture, et là, blottie dans le coin, la voilette rabaissée, abritée contre tout regard, elle fondit en larmes.

V

Trois semaines passèrent. On était au milieu de janvier.

Ils s'étaient donné rendez-vous à l'Opéra, où la Schreider, cantatrice viennoise de passage à Paris, interprétait la *Valkyrie*.

Du fauteuil qu'il s'était choisi à l'orchestre, Randal apercevait, sans presque se retourner, madame d'Heyange assise à côté de sa mère et d'une amie, sur le devant d'une loge dont son mari et un invité occupaient le fond.

Il la voyait en profil perdu, de la taille au sommet des cheveux, les bras et le haut de la gorge sortant du corsage comme du calice froncé d'une fleur entr'ouverte.

Depuis les temps lointains de leur liaison, il ne l'avait pas revue dans l'éclat des parures du soir, si favorables à sa beauté. Car, en ville comme au logis, elle s'habillait d'une façon aussi discrète que raffinée. Et ce contraste, dont il avait joui bien souvent autrefois, la lui faisait paraître, ce soir, infiniment séduisante et désirable.

Entre le premier et le deuxième acte, il s'était borné, selon leurs conventions, à la saluer de loin.

A l'entr'acte suivant, il courut à sa loge. Il était comme enivré par la musique qu'il venait d'entendre, ému dans tout son être par la scène héroïque où Siegmund, fidèle à l'infortune de son amante, repousse les félicités que Brunehilde lui promet au nom des dieux. C'était la troisième fois, depuis son retour à Paris, qu'il entendait l'œuvre de Wagner; mais il n'avait jamais compris comme ce soir la vérité des passions exprimées, l'humaine réalité de ces figures légendaires; jamais le flot sonore des instruments et des voix n'avait ainsi fait vibrer ses nerfs, son esprit et son cœur.

Madame d'Heyange l'accueillit toute souriante :

— Quelle noble musique, n'est-ce pas? dit-elle.

A voix basse et de façon à n'être entendue que de lui, elle ajouta :

— Je suis si heureuse de vous sentir là!

Ensuite, ayant salué madame Villard, toujours de belle humeur, et Robert d'Heyange, que l'absence de ballet rendait maussade, il se fit présenter aux deux invités, la comtesse de Lützel, jeune femme rousse, à l'œil prompt, et son mari, étranger à l'air ennuyeux et raide.

D'abord, on devisa de l'œuvre musicale, dont l'interprétation fut déclarée excellente. La Schreider s'était surpassée : du moins, M. de Lützel, qui l'avait entendue maintes fois à Vienne, l'affirmait péremptoirement. Puis on inspecta la salle. Et l'on échangea les mêmes discours, les mêmes jugements, les mêmes formules qui se prononçaient au même instant dans les autres loges, ces mille propos obligatoires et médiocres qui défraient les conversations d'entr'acte.

Madame d'Heyange, demeurée jusque là silencieuse, dit ouvertement à Randal :

— Voulez-vous passer dans le petit salon? Nous y serons plus à l'aise pour causer : j'ai une commission à vous faire.

Une fois seul avec elle, comprenant que le temps leur était mesuré, il dit :

— Ce que je viens d'éprouver pendant ces deux actes est inexprimable. Entendu si près de vous, ce chant lyrique m'a

troublé jusqu'au fond de l'âme. J'ai senti se lever en moi, autour de votre image, des émotions d'une douceur et d'une puissance que je ne connaissais pas, comme si je ne vous avais pas encore aimée, comme si j'allais seulement commencer à vous comprendre, à vous chérir et vous adorer.

Elle le laissait dire, incapable qu'elle était de l'arrêter, touchée dans ses fibres les plus secrètes par ces paroles qui la caressaient comme des baisers.

L'impassibilité qu'il affectait, l'effort qu'il faisait pour donner à leur causerie l'apparence d'un entretien banal, prêtaient à chacun de ses mots une valeur et une sonorité singulières.

Poursuivant sa pensée, il lui disait maintenant :

— Sans doute, voyez-vous, il en est des mystères de l'amour comme des fictions de l'art. Pour les bien pénétrer, une initiation est nécessaire. On n'arrive pas, du premier abord, à aimer pleinement un être, pas plus qu'à la première fois on ne peut jouir vraiment d'une œuvre, quand cet être et cette œuvre sortent de la commune mesure...

Mais déjà l'orchestre attaquait le prélude du dernier acte ; les spectateurs reprenaient leurs places, et l'obscurité se faisait dans la salle.

Randal s'était levé. Madame d'Heyange, devinant la prière de son regard, lui dit tout haut :

— Ne viendrez-vous pas nous offrir votre bras pour la sortie? Nous n'avons, vous le voyez, que deux cavaliers pour nous trois, madame de Lützel, ma mère et moi.

Ce dernier acte, de beauté si grandiose et de passion si forte, porta au plus haut degré l'exaltation de Randal.

Le rideau baissé, il fut en deux bonds à la loge où on l'attendait. La comtesse de Lützel ayant pris le bras de M. d'Heyange et madame Villard celui du comte, Randal offrit le sien à son amie ; puis, laissant les deux autres couples passer devant, il lui murmura dans l'oreille :

— Le miracle est accompli ! De ce soir, notre amour est ressuscité ! Nos cœurs ont été plus forts que nous ! Rien n'y peut : nous allons nous aimer encore, mais mille fois plus, mille fois mieux qu'autrefois, et pour toujours ! Je vous le jure, jamais je ne vous ai tant aimée.

Elle l'écoutait, stupéfaite, inerte, balbutiant, d'une voix presque atone :

— De grâce, ne me parlez pas ainsi... Ayez pitié de moi... Vous ne savez pas ce que j'endure en ce moment.

Et serrée contre lui, dans la cohue bruyante et bariolée qui descendait vers le péristyle, elle ne trouvait, pour répondre à ses appels brefs, contenus et passionnés, que la même prière :

— Ayez pitié de moi... Soyez bon... Épargnez-moi...

Rentrée dans son appartement, elle s'attabla devant son secrétaire, après avoir recommandé à la femme de chambre de faire porter le lendemain, dès la première heure, la lettre qu'elle allait écrire.

Elle comprenait que si elle n'exécutait pas à l'instant la résolution qu'elle venait de prendre, si elle différait jusqu'au lendemain seulement, si elle risquait de se retrouver une fois en présence de Randal, elle n'aurait plus la force de lui résister.

Cependant, Randal revenait chez lui, marchant d'un pas léger sur l'asphalte sec et sonore, sous le ciel étoilé.

Une extraordinaire joie de vivre lui remplissait le cœur, cette joie forte et réfléchie que procurent la certitude du bonheur palpable et l'évidence du rêve réalisé. Car il ne doutait plus maintenant de la renaissance de leur amour et de la reprise du passé.

Se rappelant ses paroles à madame d'Heyange, il songeait :

« Oui, en amour comme en art, on ne se délecte qu'aux émotions déjà ressenties. Pour comprendre un être et l'aimer vraiment, l'absence, la séparation, le recul, peut-être même l'oubli passager, constituent l'épreuve nécessaire. Ce sont les amants divorcés qui détiennent le secret des parfaites amours. Dans le monde de l'âme, c'est la seconde floraison qui embaume le plus... »

Il allait ainsi, cédant à l'attrait insidieux de penser par images, entraîné par le mouvement de la parole intérieure, découvrant dans le jeu des métaphores des raisons nouvelles pour confirmer son désir, comme l'avocat invente, au bruit de ses phrases, des arguments imprévus pour justifier sa cause.

VI

Endormi dans ces pensées, il s'éveilla, le lendemain, alerte et joyeux. Comme il achevait sa toilette, on lui remit la lettre écrite la veille au soir par madame d'Heyange. Il lut :

« Mon ami,

» C'est en suppliante, c'est à mains jointes que je m'adresse à vous. Ne me répétez jamais ce que je ne peux plus, ce que je ne dois plus entendre.

» Si mon dévouement absolu, si la confiance entière de mon âme, si le don de tout ce qu'il y a en moi de meilleur et d'élevé peut suffire *pour toujours* aux exigences de votre cœur, venez sans retard me le déclarer et me rendre à la paix bienheureuse que votre retour m'avait donnée.

» Mais si l'assurance que j'implore de vous dépasse vos forces, épargnez-moi le supplice de vous dire que nous ne devons plus nous revoir, et que nous sommes à tout jamais perdus l'un pour l'autre.

» LUCIENNE. »

Il relut trois fois ces lignes, se mordant la lèvre, crispant de la main sa moustache, cherchant à comprendre quelles causes avaient pu dicter à madame d'Heyange une sommation si catégorique. Mais, se rappelant que le porteur de la lettre attendait toujours, il sonna :

— Renvoyez cet homme, dit-il au domestique qui entra : j'enverrai dans une heure la réponse.

Quelle réponse ? Il se reconnaissait pour le moment incapable d'en formuler aucune. Que signifiait, en effet, cette étrange épître ? Il prenait le billet, le palpait, le retournait, comme s'il pensait découvrir dans le papier le mot de l'énigme qui s'y trouvait tracée.

Puis, tout d'un coup, avec un sursaut de colère :

« Parbleu, fit-il, j'y suis !... Si, m'aimant toujours, — car elle m'aime toujours, — elle se refuse à moi, c'est qu'elle appartient à un autre... Tandis que je courais le monde, elle a pris un amant. Tout s'explique !... »

Sa déception était si imprévue, si forte, qu'elle le jetait à l'extrême. C'est en effet le propre des natures imaginatives et passionnées d'exagérer ainsi leurs réactions. Lorsque, sous l'empire d'une idée ou d'un sentiment, le ressort de leurs facultés s'est trop tendu, il suffit d'une parole vague, d'une image incertaine, d'une impression fugitive pour que, d'un seul mouvement, tout le plan de leur esprit se déplace.

Il cherchait cependant à se raisonner.

Depuis trois mois qu'il était de retour à Paris avait-il surpris dans la vie de madame d'Heyange le moindre indice équivoque? D'autre part, loyale comme elle était, l'eût-elle accueilli avec un tel empressement si elle n'avait plus été libre?... Mais, de la part des femmes, tout n'est-il pas possible? Pourquoi d'ailleurs n'aurait-elle pas pris un amant? Lui-même, au cours de son voyage, n'avait-il pas eu des maîtresses?

Avec une ironie mauvaise, il se félicitait des représailles inconscientes qu'il avait exercées en saisissant, tout le long de sa route, les occasions d'aimer. Il poursuivit, se parlant à lui-même :

« Quels singuliers êtres nous sommes! Nous nous serons joué l'un à l'autre la comédie de la fidélité. Je lui ai écrit près de cent fois que je continuais à l'adorer, que j'avais le cœur plein d'elle, que je retrouvais partout son image et son souvenir. Elle m'a répondu de la même encre. Pendant ce temps-là, chacun de notre côté... »

Et soudain, l'avilissante idée qui traversait son esprit prenant corps à ses yeux, il se figurait son amie dans les particularités d'un rendez-vous galant, les cheveux dénoués, la gorge nue, les lèvres offertes. Mais, d'un geste de la main, il chassa la vision flétrissante et maîtrisa sa pensée. Il excellait à se ressaisir ainsi, au plus fort de l'action sentimentale, de même que l'homme créé pour l'action militaire reprend tout son sang-froid à l'heure du combat. La nécessité d'agir éclairait subitement son esprit, et, sans plus hésiter, il écrivit :

« Chère amie,

» Votre lettre me consterne. J'ai mille réponses à y faire, et vous déclarez n'en accepter qu'une.

» Ce que je voudrais vous dire est trop long, trop délicat, pour que je puisse vous l'exposer dans les conditions habituelles de nos entrevues. Je vous supplie donc de venir l'entendre ici, chez moi ; je vous attendrai tout le jour.

» Vous ne refuserez pas cette marque de confiance et d'attachement au plus dévoué de vos amis.

» RANDAL. »

A deux heures, après une violente crise d'incertitude et d'angoisse, madame d'Heyange franchissait le seuil, au delà duquel elle avait connu jadis la joie d'aimer et de s'offrir.

Randal l'ayant fait asseoir près du feu, s'installa en face et assez loin d'elle pour la rassurer dès le début sur le caractère de l'entretien qu'ils allaient avoir. Puis, sans préambule, et d'une voix ferme, il dit :

— Vous me demandez dans votre lettre si je peux me contenter de votre amitié. J'ai répondu d'avance à votre question, lorsque je vous ai déclaré hier soir que je vous aimais et de quel amour. Il ne s'agit donc plus de mes sentiments, qui vous sont connus, mais des vôtres, que j'ignore... Maintenant, je vous supplie, je vous adjure de me répondre : que se passe-t-il au fond de votre cœur ? Si vous m'aimez encore, ayez le courage de votre amour. Rejetez ces craintes, ces scrupules dans lesquels je vous vois, depuis quelque temps, vous débattre et dont la vraie raison m'échappe. Si, au contraire, vous ne m'aimez plus, avouez-le avec la franchise que j'ai le droit d'attendre de vous. Et, sur l'honneur, je ne vous obséderai pas un jour de plus, je disparaîtrai de votre vie, j'ensevelirai pour jamais votre souvenir en moi.

Elle l'écoutait, silencieuse, interdite par la hardiesse et l'imprévu de l'attaque. En venant chez Randal, elle s'attendait à des sollicitations, à des prières, à des plaintes, peut-être à des reproches. Et voici qu'au lieu de supplier ou de récriminer, il la mettait en demeure de déclarer ses sentiments, quels qu'ils fussent, puis d'avoir la loyauté d'y conformer ses actes. Il la plaçait ainsi dans la nécessité de se prononcer et d'agir au moment où elle était le moins capable d'initiative et de résolution.

Les yeux voilés d'une vapeur de larmes, la gorge étreinte,

elle ne trouvait d'autre réponse que des paroles vagues, une prière muette, des gestes désolés.

Après un silence, il poursuivit sur un ton de douceur qui contrastait avec la fermeté de ses déclarations précédentes :

— Sans doute, vous craignez de souffrir encore. Vous n'osez pas vous redonner parce que vous êtes mal guérie de vos premières blessures. Hélas! oui, j'ai été cruel envers vous; mais je m'en suis repenti cruellement aussi. Mon excuse, si j'en peux invoquer une, était de vous aimer trop, d'un cœur trop novice, d'une âme trop ardente et trop enivrée. Si vous saviez tout ce que, depuis lors, j'ai accumulé de rêves et d'émotions sur votre tête!... Songez donc que, loin de vous, je n'ai vécu que de votre souvenir; qu'il n'y a pas eu de joie pour moi hors de votre pensée; que mon cœur, plein de votre image, n'a pas connu un seul instant de complet oubli...

Le chant de ces paroles adoratrices et mensongères la berçait comme l'écho d'une musique oubliée. En dépit de ses efforts, elle sentait sa volonté se dissoudre et sa raison vaciller.

Cependant il continuait :

— Si donc tout est fini pour nous, si maintenant vous ne m'aimez plus...

A ces mots, elle releva la tête et des pleurs lui jaillirent des yeux :

— Si je ne vous aime plus?... interrompit-elle. Mais vous le savez bien, que je vous aime encore!... Du jour où je vous connus, je vous aimai. Et jusqu'à la mort je vous aimerai. Pourquoi me forcer à le dire, puisque je ne peux plus, je ne veux plus être à vous?... Et vous, le savez bien aussi, que ce n'est pas la peur de souffrir qui m'arrête, mais l'intime pressentiment, la certitude que tout ce qui fit la grandeur et le charme de notre amour, tout ce qui fait aujourd'hui la dignité de notre vie et la poésie de nos souvenirs, tout cela périrait dans une nouvelle épreuve. Certes, je ne doute pas de votre sincérité présente ; mais je connais aussi les besoins de votre cœur. Un amour sans imprévu, sans mystère, sans roman ne le satisfera jamais. Or, quels secrets pourrais-je avoir encore pour vous? Je vous ai si complètement appartenu!... Une fois dissipé l'attrait de renouveau que je vous

inspire aujourd'hui, vous ne sentiriez plus que la contrainte de notre liaison renouée. Nous aurions détruit cette chose exquise, édifiée au prix de tant de peines, cette amitié tendre et confiante qui, hier encore, nous rendait si heureux. Et plus rien n'existerait entre nous que des regrets, des remords, peut-être même des rancunes... Qui sait si vous ne me haïriez pas !...

Puis, comme soulagée par ces aveux et laissant un libre cours à ses larmes, elle continua :

— Aidez-moi, mon ami; ne m'abandonnez pas. Surtout ne me dites plus cette chose affreuse que, si nous ne devons plus nous aimer comme autrefois, vous disparaîtrez de ma vie... Mais songez à ce qu'elle est, ma vie ! Songez à tout ce que vous y avez mis d'aspirations et de croyances, à tout ce que vous représentez pour moi...

Les sanglots l'empêchaient de parler. Un léger tremblement agitait ses mains, et des frissons rapides couraient sur sa peau.

Il s'était levé, remué jusqu'au fond de l'être à la vue de tant de souffrance et d'amour, faisant appel à tous ses instincts d'honneur et de charité pour sauver la pauvre âme affolée qui se débattait devant lui.

Assis près d'elle maintenant, il lui prodiguait les assurances de tendresse et de soumission. Loin de l'écarter, elle s'appuyait à lui, répétant tout bas :

— Mon Dieu, que je vous aime ! que je vous aime !

Un sentiment si profond de détresse et de pitié les pénétrait tous deux ; tant de rêves, tant de souvenirs se levaient dans leur âme que, désespérant de les traduire, ils restaient là, taciturnes, serrés l'un contre l'autre, le cœur près du cœur, les yeux dans les yeux et tout baignés de larmes.

Mais, à la faveur de cet attendrissement leurs lèvres s'étant rapprochées, ils ne purent les séparer. Et, comme toujours, l'amour fut le plus fort.

MAURICE PALÉOLOGUE

(A suivre.)

PIERRE LE GRAND

EN FRANCE

I

Depuis 1701, Pierre n'a pas été une année sans quitter les frontières de son empire, incessamment en course sur les grandes routes de l'Europe, soit pour visiter tour à tour, dans leurs capitales, les alliés de son choix, soit pour demander aux eaux de Carlsbad ou de Pyrmont le rétablissement d'une santé de plus en plus ébranlée. Le chemin de Paris l'a tenté en 1698, déjà, lors de son premier grand voyage. Il a attendu, essayé même de provoquer une invitation, qui n'est pas venue[1]. Il s'en est consolé assez facilement. « Le Russe, l'a-t-on entendu dire, a besoin du Hollandais sur mer, de l'Allemand sur terre; il n'a que faire du Français[2]. » Les relations entre les deux pays, très peu développées encore, n'en ont pas moins subi le contre-coup de la blessure ainsi faite à l'amour-propre du souverain moscovite, et les intérêts de la clientèle française dans le Nord ont eu également à s'en ressentir. Mais ce résultat a

1. Oustrialof, *Histoire de Pierre le Grand*, Pétersbourg, 1858, III, 135 et 489.

2. Solovief, *Histoire de Russie*, Moscou, 1864-70, XV, 71.

rencontré en France une indifférence au moins égale au dédain professé par le Tsar. La guerre de la Succession d'Espagne y a trop absorbé les esprits. Dans la pensée du Roi Très Chrétien, comme dans l'imagination de la plupart de ses sujets, la Moscovie est restée à l'état de chose lointaine et d'un médiocre intérêt; son monarque a conservé une figure de personnage exotique, bizarre, obscur, et en somme peu curieux. Jusqu'en 1714. le nom du vainqueur de Poltava n'a même pas paru sur la liste des souverains européens imprimée à Paris!

A Birze pourtant, ce manoir lithuanien des princes Radziwill, où, ébranlée après le désastre de Narva, l'alliance d'Auguste de Saxe avec son voisin du Nord a été rescellée en 1701, Pierre a causé avec du Héron, l'envoyé français, qui y a suivi le roi de Pologne, et, ainsi entamée, la conversation a continué par l'entremise de l'envoyé russe à la cour de Pologne, par d'autres intermédiaires encore. Par malheur, un malentendu grave s'y est accusé aussitôt : à Versailles on a cru s'adresser, en l'honorant grandement, à un client nouveau d'ordre secondaire, peu exigeant naturellement, à une autre Pologne, plus lointaine, plus barbare et plus susceptible encore d'être engagée au service du Roi, moyennant un modique salaire accompagné de quelques douceurs; à Moscou, on a prétendu traiter d'égal à égal. Une des forces essentielles de la Russie moderne. je veux dire la haute opinion qu'elle a toujours eue de son importance et de sa puissance, avant même de l'avoir justifiée, s'est manifestée superbement en cette occasion. Du Héron parlant d'un rapprochement entre les deux cours, voici la réplique de l'interlocuteur russe : « L'union et l'alliance intime entre *ces deux héros du siècle* — il veut dire Louis XIV et Pierre, — serait assurément un très grand objet de l'admiration de toute l'Europe [1]. » Au lendemain de Narva, où l'un des *héros* a fui le champ de bataille, livrant son armée au roi de Suède, qui l'a anéantie presque sans combat, le compliment devait être médiocrement goûté en France!

En 1703, le successeur de du Héron en Pologne, Baluze, a

1. Golovine, ministre des Affaires étrangères à du Héron, 27 décembre 1701; (Affaires étrangères de France).

tenté un voyage à Moscou et en est revenu tout penaud : il s'attendait à recevoir des « ouvertures », et on lui a demandé, sèchement, d'en faire. Jusqu'en 1705, la Russie n'a elle-même à Paris qu'un agent sans caractère, Postnikof, que je vois occupé surtout à traduire et à publier les bulletins des victoires, plus ou moins authentiques, remportées par son maître sur les Suédois. A vrai dire, les anciennes ambassades moscovites ont laissé derrières elles, sur les bords de la Seine, des souvenirs fâcheux. Celle des princes Dolgorouki et Mechtcherski, en 1667, a failli aboutir à un conflit sanglant : ayant eu la prétention d'introduire en franchise toute une cargaison de marchandises destinées à la vente, les ambassadeurs ont mis le poignard à la main pour repousser les douaniers du roi[1].

En 1705, Matvieief vient de La Haye à Paris ; il a tout d'abord à s'escrimer contre les préjugés, dont l'opinion paraît remplie à l'égard des Russes et de leur souverain. « Est-il vrai, lui demande-t-on, que pendant son séjour en Hollande, le Tsar ait brisé son verre en s'apercevant qu'on y avait versé du vin de France ? — Sa Majesté raffole du vin de Champagne ! — Est-il vrai encore qu'il ait ordonné un jour à Menchikof de pendre son fils ? — Mais c'est une histoire datant d'Ivan le Terrible[2] ! » Ces tentatives d'apologie ne mènent pas bien loin, et le pauvre diplomate a, d'autre part, dans son bagage, une commission peu agréable : il s'agit de deux navires moscovites capturés par les corsaires de Dunkerque. Rien à faire de ce côté. On écoute poliment ses remontrances, comme ses rectifications historiques, mais on garde les navires.

Une nouvelle tentative de rapprochement a lieu après Poltava, et, là, Pierre prend sa revanche. La France s'offre comme médiatrice entre la Russie et la Suède. Vaincu et réfugié en Turquie, le roi de Suède, Charles XII, prétend continuer la lutte. Il espère y entraîner la Turquie. Ce n'est pas le compte de la politique française, qui voudrait, elle, appeler à d'autres combats ses alliés séculaires, Turcs et Suédois :

1. Affaires étrangères de France, *Mémoires et Documents*, Russie, III, 21 et suiv.
2. Solovief, XV, 69.

mais les rôles paraissent intervertis : les avances viennent maintenant de la France ; au tour du Tsar d'y faire grise mine. Baluze, qui a peine à le rejoindre au milieu de ses courses continuelles, et qui ne parvient à l'aborder qu'en mai 1711, à la veille de la campagne du Pruth, reçoit un accueil ironique : le Tsar veut bien de sa médiation, mais pour l'accommoder avec le Turc seulement. On le traite en importun, on l'écarte systématiquement de la personne du souverain ; on le réduit à courir après lui, à la dérobée, dans les jardins de Iaworow. Quand il revient à la charge, au retour de Pierre de sa malheureuse campagne, on lui tourne le dos sans façon[1].

Les événements ont marché, et Pierre a son plan arrêté. Sa grande ennemie est toujours la Suède. Or les puissances avec lesquelles il a lié partie contre elle sont précisément celles qui sont engagées contre la France dans la guerre de la Succession d'Espagne. Et le désir qu'avaient les alliés d'arracher à la France « l'arme la plus puissante dont elle dispose en Allemagne », à savoir l'appui de la Suède, est, entre eux et Pierre, le trait d'union naturel. « Tant qu'on n'aura pas fait cela, écrit, à ce moment, le ministre du Tsar à Londres, Kourakine, rien ne servira de prendre au roi Arras, tout Arras qu'il est[2]. »

Personnellement Kourakine n'est d'ailleurs nullement anti-Français. Ses instincts de grand seigneur et ses habitudes, vite prises, d'homme du monde, lui donnent trop de goût pour Paris et surtout pour Versailles. Simultanément même, il entre sous main, avec Rakoczy, le chef des Hongrois insurgés contre l'Autriche, dans une négociation assez obscure et passablement louche, dont il ose dérober le secret au Tsar, au moyen d'une correspondance chiffrée avec un alphabet spécial : l'objet en est de mettre fin à la guerre de la Succession d'Espagne aux dépens de l'Autriche, la Russie assumant au profit de la France le rôle, déjà imaginé alors, d'honnête courtier. En avril 1712, Rakoczy paraît lui-même à Utrecht, où se tient le congrès de paix entre la France et ses ennemis

1. Baluze au Roi, Varsovie, 11 septembre 1711, Affaires Étrangères de France.

2. Note de Kourakine pour Saint-John, Londres, 21 avril/2 mai 1811, Archives Kourakine, Pétersbourg, 1890 5, IV, 405.

pour essayer d'y mettre les fers au feu. Hélas! il se rencontre avec un courrier de Chafirof, annonçant, de Constantinople, la conclusion d'une paix avantageuse pour la Russie, « qu'il a réussi à obtenir, malgré les intrigues de l'envoyé français, lequel s'est montré, pour la Russie, pire que les Suédois et les traîtres polonais ou cosaques ». Du coup, Kourakine voit le terrain se dérober sous lui, et n'insiste pas[1].

II

Insensiblement pourtant, et par la force seule des choses, l'abîme ainsi creusé entre les deux pays se comble d'année en année. En entrant dans la famille européenne, la Russie a fait, quoi qu'elle en ait pensé, un grand pas pour le franchir. Un courant de relations naturelles, inévitables, s'établit lentement et se développe entre les deux peuples, alors même que les gouvernements restent séparés. Quelques Russes sont venus en France et y sont restés à demeure; des Français en plus grand nombre cherchent un établissement en Russie. Postnikof déjà a eu commission pour embaucher à Paris quelques hommes d'art, architectes, ingénieurs, chirurgiens. Il y a trouvé d'abord beaucoup de difficulté. Les Français sont exigeants, « demandent mille écus par an et croient aller au bout du monde en allant à Moscou ». Mais peu à peu le mouvement d'émigration se prononce. Le Breton Guillemotte de Villebois, dont Pierre s'assure personnellement les services en 1698, pendant son séjour en Hollande; le Gascon Balthasar de l'Osière qui, en 1695, a figuré sous Azof dans les rangs de l'armée moscovite, battent là-bas le rappel au milieu d'une colonie française naissante. Aux sièges de Notebourg et de Nienschantz, par lesquels Pierre a préludé à la conquête du rivage de la Baltique, je vois encore, dans un rôle très actif, l'officier de génie Joseph-Gaspard Lambert de Guérin, qui, plus tard, donnera au Tsar des conseils pour le choix des emplacements sur lesquels Pétersbourg sera bâti[2].

1. Archives Kourakine, V, p. xv, 1 et suiv.; 171 et suiv.; 178, 184, 197, 209.
2. Bantich-Kamienski, *Recueil historique*, Moscou, 1814, p. 66-67.

Après Poltava, le flot monte avec la puissance révélée de la Russie victorieuse et la gloire consacrée de son chef. Deux architectes français, Mérault et de la Squire, sont employés en 1712 aux constructions de la nouvelle capitale. En 1715, Pierre met à profit la mort de Louis XIV pour se procurer à bon compte toute une équipe d'artistes sans emploi, Rastrelli, Legendre, Leblanc, Davaïet, Louis Caravaque. La même année, la direction des chantiers de constructions navales établis sur la Newa est confiée au baron de Saint-Hilaire. Un comte de Launay paraît parmi les gentilshommes de la chambre du Tsar ; sa femme est première dame d'honneur des jeunes princesses, filles du souverain. Une chapelle française est fondée à Saint-Pétersbourg dans l'île de Saint-Basile, et son chapelain, le père Cailleau, Cordelier, prend le titre « d'aumônier de la nation française ». Je dois à la vérité de dire que ce que l'on sait de lui et de sa paroisse n'est pas pour en donner une idée très avantageuse. Ce Cordelier est un prêtre relaps, qui, avant de quitter la France, s'y était procuré, par surprise, un brevet d'aumônier dans le régiment de Marsillac et s'était fait chasser pour inconduite. Je le vois constamment en querelle avec ses ouailles de Saint-Pétersbourg. Il veut pénétrer de force chez François Vasson, fondeur au service du Tsar, qui lui a défendu sa porte, et, madame Vasson lui barrant le passage, il la traite de « voleuse » et de « coureuse d'armées » et finit par la maltraiter si fort qu'elle est obligée de prendre le lit. Il lance publiquement les foudres de l'excommunication sur le peintre Caravaque et déclare nul son mariage avec mademoiselle Simon, parce que les bans ont été publiés ailleurs qu'à la chapelle de *Vassili-Ostrov*. Il enjoint à la mariée de quitter le lit conjugal, et, sur son refus, la poursuit avec un recueil de chansons obscènes et diffamatoires, qui font l'objet d'un procès porté devant la juridiction du Consulat français. Dans sa plaidoirie, le Cordelier se targue de pouvoir parler sciemment des disgrâces secrètes de la fille Simon, « en ayant eu une parfaite expérience avant son illégal mariage[1] ».

Indépendamment de ces désordres intimes, le sort de la

1. Dossiers du Consulat de France à Saint-Pétersbourg, juillet 1720. Affaires Étrangères de France.

colonie n'est d'ailleurs pas enviable à beaucoup d'égards. Après trois années de service, récompensées par la croix de Saint-André sans aucun appoint pécuniaire, Lambert de Guérin est réduit à vendre tout ce qu'il possède pour échapper à la misère et payer son voyage de retour en France. En 1717, il écrit au duc d'Orléans : « Je me trouve fort heureux d'être sorti sain et sauf des États de ce prince (Pierre Ier), et de me trouver dans le plus florissant royaume de l'univers, où du pain et de l'eau valent mieux que toute la Moscovie. » Et son cas n'est pas isolé, car, dans un rapport adressé en 1718, à Dubois, par l'agent commercial La Vie, je lis ces lignes : « L'état d'un grand nombre de Français qui sont venus s'établir en ce pays (en Russie) me paraît si triste que je me trouve obligé d'en informer Votre Grandeur. Vingt-cinq de ceux qui étaient aux gages du Tsar ont été congédiés du service, nonobstant les conventions qu'ils ont faites à Paris avec le sieur Lefort, agent de ce Prince... Un plus grand nombre d'autres, qui ne sont point à la paye et à qui on s'était engagé à Paris de fournir des fonds pour les établir, par l'inexécution de cette promesse, se trouvent dans une grande misère[1]. »

Mais l'impulsion est donnée, et le nombre des immigrants s'accroît dans la nouvelle capitale du Nord, au point d'y inquiéter les agents diplomatiques des autres puissances. Le résident hollandais, de Bie, jette des cris d'alarme[2]. A Paris, en même temps, Lefort, un neveu du compagnon de jeunesse de Pierre, s'entremet, avec le concours du chancelier Pontchartrain, pour la formation d'une compagnie de commerce franco-russe. L'affaire sombre malheureusement au moment d'aboutir : l'entremetteur est arrêté pour dettes. A cet égard, une fatalité semble poursuivre les modestes débuts d'une entente destinée à un si brillant avenir. Lefort a pour successeur un sieur Hugueton, qui se faisait appeler baron d'Odik : le ministère français découvre, en y regardant de près, que ce baron est un gibier de potence. Puis, c'est du côté de la France, cette fois, une intervention manquée du comte de La Marck, chargé secrètement en 1716, par le duc d'Orléans,

1. Pétersbourg, 3 janvier 1718. Affaires Étrangères de France.

2. Dépêches des 3 et 6 août 1714. Archives de La Haye.

de rejoindre le Tsar aux eaux de Pyrmont et d'éprouver la solidité des engagements qui le lient aux ennemis du roi[1]. Ce nouveau messager de paix se met en grands frais de préparatifs diplomatiques, à coups de mémoires, projets préliminaires, etc. Quand il a fini, Pierre a quitté Pyrmont.

Il semble qu'en marchant ainsi on n'ait guère chance de se rencontrer : mais la logique des événements travaille d'elle-même au rapprochement des deux pays ; elle triomphe des inconséquences et des défaillances de leur diplomatie. A mesure que l'on découvre mieux en France l'erreur de calcul commise en ce qui concerne le nouveau facteur introduit dans la politique européenne, Pierre arrive aussi à percevoir plus clairement les inconvénients et les dangers de la situation que ses entreprises irréfléchies lui ont faite au cœur de l'Allemagne. En prétendant s'y mêler de tout et mettre partout la main, marier sa fille au duc de Mecklembourg et la doter avec des villes allemandes conquises sur la Suède, il est arrivé à soulever une alarme et une hostilité universelles. Au commencement de 1717, la Prusse elle-même, dont il a surtout servi les intérêts dans la coalition contre la Suède, menace d'y abandonner le trop aventureux souverain. Effrayée par la mauvaise tenue de cette coalition, à laquelle elle n'a pris part dès le début qu'avec de prudentes réserves, inquiétée par les pourparlers du Tsar avec Goertz, l'ex-ministre du duc de Holstein, devenu le conseiller du oi de Suède, dont elle a eu connaissance, elle a jugé à propos de se mettre à couvert au moyen d'une convention secrète signée avec la France le 14 septembre 1716. Elle y a accepté la médiation de cette dernière puissance et s'est engagée à cesser les hostilités contre la Suède. Il ne reste d'autre ressource à Pierre que de suivre son exemple.

C'est alors que le voyage de France est décidé. En février 1717, vingt gentilshommes russes appartenant aux plus considérables familles du pays : Jerebtsof, Volkonski, Rimski-Korssakof, Ioussoupof, Saltykof, Pouchkine, Bezobrazof, Bariatinski, Bielossielski, y précèdent leur maître. Ils ont reçu la permission d'entrer dans les gardes-marine du roi. L'heure

1. Instruction du 18 juin 1716. Affaires Étrangères de France.

est venue, pour la Russie et pour son souverain, de faire un nouveau pas, et le plus considérable de tous, dans cette prise de contact avec le monde politique européen, qui est devenue une loi de leur destinée.

III

La route n'a pas lieu sans encombre. Pierre arrive à Dunkerque le 21 avril 1717 avec une suite de cinquante-sept personnes. Cet entourage nombreux est, pour ses hôtes, une première et assez embarrassante surprise. Le Tsar avait prétendu voyager dans le plus strict incognito et les frais de réception avaient été calculés à Versailles en conséquence. La fatalité veut que les premiers débats, entre les ministres de l'auguste voyageur et M. de Liboy, gentilhomme ordinaire de la maison du Roi envoyé à sa rencontre, portent sur une question piteuse de gros sous! Sa Majesté Tsarienne ne consentirait-elle pas à recevoir une somme fixe pour son entretien pendant le séjour qu'elle s'est proposé de faire en France? On irait jusqu'à quinze cents livres par jour. Cette façon de solder les frais d'hospitalité est de règle, à cette époque, pour les envoyés étrangers venant en Russie. La proposition n'a donc, en elle-même, rien d'inconvenant. Kourakine, pourtant, se récrie, et réduit de Liboy au silence, mais aussi au désespoir; car les crédits dont le pauvre agent dispose sont limités et il aperçoit, dans la maison de Sa Majesté, un *coulage* énorme. « Sous prétexte de deux ou trois assiettes qu'il prépare tous les jours à son maître, le chef de cuisine prélève la valeur d'une table de huit couverts en viande et même en vins! » De Liboy essaie de réaliser une économie « en rompant le souper ». Protestation générale des seigneurs russes et de leurs domestiques. Et le nombre en augmente; ils sont bientôt quatre-vingts! Par bonheur, on s'est ravisé à Versailles et de nouvelles instructions laissent à Liboy les coudées plus franches ; on ne regardera pas à la dépense, pourvu que le Tsar soit content. Mais contenter le Tsar n'est pas chose aisée. De Liboy découvre dans son caractère « des semences de vertu, » mais « toutes sauvages ». Il se lève de grand matin, dîne vers dix heures,

soupe légèrement quand il a bien dîné et se couche à neuf; mais, entre le dîner et le souper, il fait une furieuse consommation d'eau-de-vie d'anis, de bière, de vin, de fruits et de toute espèce de victuailles. « Il a toujours sous la main deux ou trois assiettes préparées par son cuisinier, abandonne une table somptueusement servie pour aller manger dans sa chambre, se fait faire de la bière par un homme à lui, trouvant détestable celle qu'on lui sert, et se plaint de tout. » C'est un Gargantua maussade. Les seigneurs de sa suite ne sont pas moins exigeants, « aimant tout ce qui est bon et s'y connaissant ». Guère sauvages déjà ceux-ci, peut-on en conclure.

Mais le service de la table n'est encore qu'un jeu à côté de celui des transports. Le Tsar prétend aller à Paris en quatre jours, ce qui paraît impossible avec les relais dont on dispose. Kourakine toise d'un regard méprisant les carrosses qu'on met à sa disposition, disant qu'on « n'a jamais vu un gentilhomme monter dans un corbillard ». Il veut des *berlines*. Quant au Tsar, il déclare soudain ne vouloir s'accommoder ni d'un carrosse ni d'une berline. Il lui faut un cabriolet à deux roues, pareil à ceux dont il se sert à Pétersbourg. On n'en trouve ni à Dunkerque, ni à Calais, et, quand on s'est mis sur les dents pour le satisfaire, il a changé de fantaisie. De Liboy arrive à constater avec amertume que « cette petite cour est fort changeante, irrésolue, et, du trône à l'écurie, fort sujette à la colère ». Les volontés et les projets de Sa Majesté Tsarienne varient d'une heure à l'autre. Nulle possibilité d'arrêter un programme ni de régler à l'avance quoi que ce soit.

A Calais, où l'on s'arrête quelques jours, le souverain s'humanise un peu. Il passe en revue un régiment, visite un fort, assiste même à une chasse donnée en son honneur, et son humeur devient si charmante, que de Liboy commence à concevoir des alarmes pour la vertu de *Madame la Présidente*, à laquelle incombe le soin de faire aux voyageurs les honneurs de la ville. Mais la question des transports revient sur le tapis et s'envenime au point que de Liboy voit déjà le voyage « rompu ». On ne sait plus du tout combien de temps le Tsar voudra rester à Calais, ni même s'il se décidera à continuer la route. A ce moment — on est déjà au 2 mai, — de Liboy reçoit un coadjuteur de marque dans la personne du marquis de

Mailly-Nesle. A Paris, on raconte que ce jeune seigneur est allé à la rencontre du souverain moscovite sans avoir eu pour cela aucune commission. Il a prétexté « une prérogative ancienne dans sa maison d'aller au-devant des rois étrangers quand ils entraient en France par la Picardie », et a trouvé moyen, tout ruiné qu'il est, d'emprunter mille pistoles pour sauvegarder la tradition. Un correspondant du duc de Lorraine, qui se fait l'écho de ces propos, ajoute d'autres traits où se traduisent curieusement les idées qui avaient cours dans la capitale sur le compte de l'hôte qu'on s'apprêtait à y recevoir : de Mailly prétendant monter en carrosse avec le Tsar, celui-ci l'en aurait chassé à coups de poing; le souverain moscovite aurait répondu à une observation par un soufflet, etc.[1]

En réalité, le marquis est régulièrement commissionné par le Régent, et la malignité publique s'est gratuitement égayée aux dépens du jeune homme; son rôle ne s'en trouve pas moins assez ingrat. Pour commencer, il tombe mal, car c'est la Pâque russe, et la suite du Tsar lui fausse compagnie : elle est ivre-morte. Le souverain reste seul debout et à peu près dans son état ordinaire, « bien qu'il soit sorti incognito à huit heures du soir, raconte Liboy, pour aller boire avec ses musiciens logés dans un cabaret ». Mais le cabaret et la société qu'il y a trouvée le disposent mal évidemment à recevoir le compliment du marquis. Même les jours suivants, et à jeun, il le trouvera trop élégant. A défaut de coups de poing, il lui décochera des épigrammes, s'étonnera de le voir changer de costume tous les jours : « Ce jeune homme ne peut donc trouver un tailleur pour l'habiller à sa guise? » L'humeur du Tsar s'est d'ailleurs derechef assombrie. Il manifeste enfin le désir de se remettre en chemin : mais il a fait choix d'un nouveau mode de locomotion : il a imaginé une sorte de brancard, sur lequel sera fixé le corps d'un vieux phaéton trouvé dans un lot de voitures mises au rebut, le tout devant être porté à dos de chevaux. On cherche en vain à lui expliquer qu'il y a danger pour lui à se risquer en cet étrange équipage auquel les attelages ne sont pas dressés. « Les hommes, écrit de Mailly à

1. Lettres de Sergent. Bibliothèque nationale. Collection de Lorraine, t. DLXXIV (Manuscrits).

ce sujet, ordinairement se mènent par la raison ; mais ceux-ci, si tant est qu'on peut donner le nom d'homme à qui n'a rien d'humain, ne l'entendent point du tout. » On ajuste le brancard du mieux que l'on peut ; l'essentiel est de partir. Sur ce point, de Mailly renchérit sur Liboy, ajoutant : « Je ne sais pas encore si le Tsar couchera à Boulogne ou à Montreuil, mais c'est beaucoup qu'il se mette en chemin ; je voudrais de tout mon cœur qu'il fût arrivé à Paris et même qu'il en fût parti. Quand Son Altesse Royale l'aura vu, et qu'il y aura resté quelques jours, je suis persuadé, si j'ose le dire, qu'Elle ne sera pas fâchée d'en être débarrassée. Les ministres ne parlent pas français, hors M. le prince Kourakine, que je n'ai point vu aujourd'hui,... et il n'est pas possible de faire aucun commentaire sur les grimaces des autres, qui sont en vérité d'une espèce particulière[1]. »

On part donc, le 4 mai, le Tsar descendant de son brancard à l'entrée des villes, qu'il traverse en carrosse, pour reprendre aussitôt l'équipage de son choix. Il y est bien placé pour observer le pays qu'il parcourt. Tout comme un autre voyageur qui le suivra à un demi-siècle de distance — Arthur Young — il est frappé par l'air de misère des gens du peuple qu'il rencontre. Douze ans plus tôt, Matvieief avait recueilli des impresssions très différentes [2]. Les dernières années d'un règne ruineux ont fait leur œuvre depuis.

On couche à Boulogne et l'on repart le lendemain pour coucher à Amiens ; mais à mi-chemin, le Tsar se ravise et prétend pousser jusqu'à Beauvais. Il n'y a pas de relais préparés ; on lui en fait l'observation et il ne répond que par des injures. Averti en toute hâte, l'intendant de Beauvais, M. du Bernage, fait l'impossible pour réunir les soixante chevaux indispensables. De concert avec l'évêque, il prépare à l'évêché un souper, un concert, une illumination et un feu d'artifice. Il décore le palais avec les armes du Tsar et sa chambre à coucher avec les portraits, peu ressemblants,

1. Cette lettre, qui est du 3 mai 1717, n'a pas été comprise dans le recueil de documents se rapportant au séjour de Pierre Ier en France, que la Société impériale d'histoire russe a fait entrer dans le XXXIVe volume de sa grande publication, en puisant au dépôt des Affaires étrangères de France. Cette omission n'est pas la seule.

2. Solovief, XVII, 81. Comp. XV, 69.

j'imagine, des grands-ducs de Moscovie, ses ancêtres. Soudain on apprend qu'étant monté dans le carrosse du zélé intendant, le Tsar a traversé la ville précipitamment, a regrimpé sur son brancard, et s'est arrêté à un quart de lieue de distance, dans un méchant cabaret, « où il n'a dépensé que dix-huit francs en tout pour son repas et celui de ses gens au nombre d'une trentaine, tirant lui-même de sa poche une serviette dont il s'est servi en guise de nappe ». Le pauvre du Bernage en est réduit à improviser un bal que sa femme donnera à l'évêché, et où on se consolera de l'absence du Tsar en songeant que les préparatifs faits pour le recevoir n'ont pas été absolument perdus[1].

IV

Enfin, le 10 mai au soir, le Tsar fait son entrée à Paris, escorté par trois cents grenadiers à cheval. On lui a offert l'appartement de la Reine-Mère au Louvre. Il a accepté, et, jusqu'au dernier moment, on s'est attendu à l'y recevoir. Coypel a été chargé d'y nettoyer peintures et dorures. On y a fait tendre, rapporte Sergent, « le beau lit que madame de Maintenon avait fait faire pour le Roi, qui est la chose du monde la plus riche et la plus magnifique ». On a préparé dans la grande salle du palais deux tables de soixante couverts magnifiquement servies.

En même temps on a réquisitionné, pour loger un des officiers de la suite du souverain, la salle des séances de l'Académie française. Ces messieurs ont dû transporter leurs travaux dans la salle de l'Académie des inscriptions, en se prêtant d'ailleurs de très bonne grâce à ce déménagement. Toutefois, sur l'avis du comte Tolstoï qui a devancé son maître dans la capitale, on s'est précautionné, à tout hasard, d'un autre logis, moins somptueux, à l'hôtel Lesdiguières. Bâtie par Sébastien Zamet, puis achetée aux héritiers du célèbre financier par François de Bonne, duc de Lesdiguières,

1. Correspondance de l'évêque de Beauvais et des agents du duc d'Orléans aux Affaires étrangères de France (mai 1717). Voyez aussi, pour cette partie du voyage : Lemontey, *Histoire de la Régence*, Paris, 1832, I, 113.

cette belle demeure de la rue de la Cerisaie appartenait à cette époque au maréchal de Villeroi, qui, logé aux Tuileries, consent à la prêter. On y a fait aussi une grande dépense de préparatifs, mettant à contribution les tapisseries de la couronne, réquisitionnant encore toutes les maisons de la rue pour des logements supplémentaires[1]. Comme s'il s'appliquait à mettre en défaut toutes les prévisions, Pierre, en arrivant, se fait conduire au Louvre, entre dans la salle où on s'imagine qu'il va souper, jette un regard distrait sur le somptueux apparat qu'on y a développé pour lui, demande un morceau de pain et des raves, goûte de six espèces de vin, avale deux verres de bière, fait éteindre les bougies dont la profusion offense ses goûts d'économie, et s'en va. Il s'est décidé pour l'hôtel Lesdiguières[2].

Cependant, l'Académie ne rentre en possession de sa salle de séances que le 24 mai, après trois semaines d'exil[3].

Rue de la Cerisaie, Pierre trouve encore trop beau, trop spacieux surtout, l'appartement qu'on lui a destiné, et se fait dresser un lit de camp dans une garde-robe. De nouvelles tribulations attendent ceux qui sont appelés à remplacer maintenant Liboy et Mailly auprès de la personne du souverain. Saint-Simon dit avoir indiqué au Régent, pour cet office, le maréchal de Tessé, « comme un homme qui n'avait rien à faire, qui avait fort l'usage et le langage du monde, fort accoutumé aux étrangers par ses voyages et ses négociations... C'était son vrai ballot ». Pourtant, les préférences du Tsar vont aussitôt à l'adjoint qu'on a donné au maréchal, un comte de Verton, maître d'hôtel du Roi, « garçon d'esprit, fort d'un certain monde, homme de bonne chère et de grand jeu ». Le Tsar donnera de la besogne et de la tablature à tous deux.

Pour commencer et pendant trois jours, il se fait une prison de l'intérieur de l'hôtel. On devine sa curiosité devant les merveilles, à peine entrevues, de la nouvelle capitale, ses impatiences d'homme si extraordinairement remuant et toujours si pressé. Il se contraint, il se fait violence : il entend

1. Buvat, *Journal de la Régence*, Paris, 1865, p. 269. Une plaque commémorative a été placé récemment au n° 10 de la rue.

2. Sergent, Lettre du 10 mai 1717.

3. *Registres de l'Académie française*, Paris, 1895, II, 25-6.

être d'abord visité par le roi. On n'a pas prévu cette prétention. On l'a toujours connu beaucoup plus accommodant ou plus insouciant, peu disposé aux façons. A Berlin, en 1712, il a pris directement le chemin du château et a surpris le roi au lit. A Copenhague, en 1716, il s'est introduit de vive force auprès de Frédéric IV, à travers une double haie de courtisans lui barrant passage, à raison de l'heure avancée choisie par lui pour cette irruption. Mais, dans l'une et l'autre de ces capitales, toutes ses allures ont été à l'avenant, familières, cavalières et parfois passablement incongrues[1]. Apparemment il s'est mis en tête l'idée d'une différence profonde entre ces cours souvent fréquentées par lui et celle qu'il aborde maintenant, et il est ici tout à fait différent, très sur ses gardes, méfiant, méticuleux et rigide observateur d'une étiquette dont il prétend d'ailleurs dicter les lois.

Le lendemain de son arrivée, le Régent vient le complimenter. Il fait quelques pas au-devant du visiteur, l'embrasse « avec un grand air de supériorité », dit Saint-Simon, lui indique la porte de son cabinet, y passe le premier « sans autre civilité » et prend siège « au haut bout ». L'entrevue, qui dure une heure, Kourakine faisant office d'interprète, a lieu un samedi ; le lundi suivant seulement on prend le parti de faire droit aux exigences de Sa Majesté Tsarienne en lui envoyant le petit roi. Cette fois il descend jusque dans la cour, reçoit le royal enfant à la portière du carrosse qui l'amène et marche de front avec lui, en prenant la gauche, jusqu'à sa chambre, où deux fauteuils égaux ont été préparés, celui de droite revenant au roi. Échange de compliments pendant un quart d'heure, toujours par l'intermédiaire de Kourakine ; puis, le roi se retire, et alors, dans un brusque mouvement, qui lui fait oublier l'étiquette et le rend à sa simplicité naturelle, Pierre saisit l'enfant, le soulève entre ses bras robustes et l'embrasse en l'air. A en croire Saint-Simon, « le roi ne fut pas du tout effrayé et se tira très bien d'affaire », Pierre écrivant de son côté à sa femme : « Je vous annonce que lundi dernier j'ai eu la visite du petit roi d'ici, qui a deux doigts de plus que notre Lucas (un nain favori), enfant

1. Voyez le *Recueil de la Société impériale d'Histoire russe*, XX, 59-60.

extrêmement agréable par la taille et la figure et assez intelligent pour son âge. »

La visite est rendue le lendemain avec le même cérémonial, minutieusement discuté et réglé à l'avance. Voici le Tsar libre de ses mouvements. Il en profite largement, se mettant aussitôt à courir par la ville en simple touriste dans le plus modeste accoutrement, « vêtu, rapporte Buvat, d'un surtout de bouracan gris assez grossier, tout uni, avec une veste d'étoffe de laine grise, dont les boutons sont de diamant, sans cravate et sans manchettes ni dentelles aux poignets de sa chemise ». Il porte encore « une perruque brune à l'espagnole, dont il a fait rogner le derrière pour lui avoir paru trop longue et sans être poudrée... un petit collet à son surtout, comme celui d'un voyageur, et... un ceinturon garni d'un galon d'argent par-dessus son surtout, auquel pend un coutelas à la manière des Orientaux. » Après le départ du souverain, ce costume sera quelque temps à la mode sous le nom d'*habit du Tsar* ou *du Farouche*. Il visite les établissements publics et entre dans les boutiques, frappant partout ceux qui ont affaire à lui par la familiarité de ses manières, laquelle n'exclut pas un air de grandeur, la brusquerie de ses mouvements, la curiosité insatiable de son esprit, une humeur ombrageuse, une absence complète de gêne et une extrême parcimonie. Il sort souvent sans prévenir personne, monte dans le premier carrosse qui se trouve à sa portée et se fait conduire où sa fantaisie l'appelle. Il emmène ainsi un jour à Boulogne l'équipage de madame de Matignon, qui est venue aux abords de l'hôtel Lesdiguières, pour « bayer », selon l'expression de Saint Simon, et qui se voit obligée de rentrer chez elle à pied. Le pauvre de Tessé passe son temps à courir après le souverain sans savoir où le trouver.

Le 14 mai, le Tsar va à l'Opéra, où le Régent lui fait les honneurs de la loge royale. Au cours de la représentation, il demande de la bière, et trouve tout naturel que le Régent la lui serve en se tenant debout avec le plateau à la main. Il prend son temps pour vider le gobelet, demande une serviette quand il a fini et la reçoit de même « avec un sourire de politesse et un signe léger de la tête ». Le public, au rapport de Saint-Simon, ne laisse pas d'être un peu surpris du spectacle. Le

lendemain, se jetant dans un carrosse de louage, il va visiter des ateliers, entre aux Gobelins, accable les ouvriers de questions et leur laisse un écu en partant. A la Ménagerie, le 19 mai, il donne vingt-cinq sols au fontainier. A Meudon, il gratifie un valet d'un « écu de papier ». Il paye comptant les commerçants, qui affluent à l'hôtel Lesdiguières, mais il marchande beaucoup, et après avoir fait rogner ainsi qu'il est dit plus haut une magnifique perruque, chef-d'œuvre du premier artiste capillaire de Paris, il en donne 7 livres et 10 sols pour une valeur d'au moins vingt-cinq écus[1].

Il n'a aucun égard aux rangs et aux préséances d'autrui, ne s'embarrasse pas plus des princes et princesses du sang, dit encore Saint-Simon, que des premiers seigneurs de la cour et ne les distingue pas davantage. Les princes se refusant à l'aller voir s'ils ne sont assurés qu'il rendra leur politesse aux princesses, il leur fait dire de rester chez eux. Les duchesses de Berry et d'Orléans l'ayant complimenté par leurs écuyers, il consent à les visiter au Luxembourg et au Palais-Royal, mais toujours « en montrant beaucoup de supériorité ». Les autres princesses ne l'aperçoivent que de loin, « en voyeuses », et, parmi les princes, le comte de Toulouse, seul, lui est présenté et seulement en qualité de veneur, à Fontainebleau, où il est chargé de le recevoir. Le duc du Maine, à la tête des Suisses, le prince de Soubise à la tête des gendarmes, figurent bien à une revue, à laquelle on le convie et où trois mille carrosses remplis de « voyeurs » et de « voyeuses » entourent le champ des manœuvres; mais il ne leur fait aucune « honnêteté », ni à pas un des officiers présents.

Le 21 mai il va au Grand-Bercy, chez Pajot d'Ons en Bray, directeur de la Poste, et y passe la journée à examiner de curieuses collections, en compagnie du célèbre Père Sébastien, Jean Truchet de son vrai nom, physicien et mécanicien de grand mérite. Il traite le savant Carme avec la plus grande distinction; mais la duchesse de Rohan, qui est à sa maison du Petit-Bercy et qui accourt pour le voir, sort toute éplorée et se plaint à son mari : à elle non plus le Tsar n'a fait aucune honnêteté!

1. Sergent, lettre du 19 juin 1717.

Saint-Simon voit le souverain chez le duc d'Antin et l'examine à son aise, ayant demandé à ne pas être présenté. Il le trouve « assez parlant, mais toujours comme étant partout le maître ». Il remarque le tic nerveux qui à un moment contracte ses traits et en altère l'expression. De Tessé lui dit que l'accident se renouvelle plusieurs fois par jour. La duchesse d'Antin et ses filles sont présentes; mais le Tsar « passe fièrement devant elles », sans autre civilité qu'un léger signe de tête. Un portrait de la Tsarine, très ressemblant, que d'Antin a réussi à se procurer et qu'il a placé au-dessus d'une cheminée, paraît lui faire grand plaisir. Il dit à ce sujet des choses très aimables, et, au fond, son absence de courtoisie n'est qu'un restant de timidité et de sauvagerie, car il s'amende peu à peu à cet égard; vers la fin de son séjour, allant de maison en maison, accueillant toutes les invitations, il arrive à se montrer parfait même avec les dames. A Saint-Ouen, chez le duc de Fresnes, où se trouve un grand nombre de charmantes « voyeuses », il oublie sa « fierté », se met en frais. On lui nomme l'une d'elles, qui est la marquise de Béthune, fille de son hôte, et il la prie de se mettre à table avec lui.

Paris a fait son œuvre.

Il est convenable, quoi qu'on en ait dit, sinon très galant, à Saint-Cyr, avec madame de Maintenon. On connait le récit brutal de Saint-Simon, reproduit nombre de fois, devenu classique : l'irruption inopinée dans la chambre, l'examen silencieux et cynique. Dans la biographie qu'il a jointe à l'édition des lettres de madame de Maintenon publiée par Santreau de Marsy, Auger confirme ces détails, et veut même que la curiosité et l'irrévérence du Tsar se soient étendues à la nièce de celle qui fut la femme du grand roi. « La voyant un jour (madame de Caylus) dans une assemblée et apprenant qui elle était, il alla droit à elle, la prit par la main et la regarda beaucoup[1]. » Les légendes les plus invraisemblables ne sont pas pour étonner l'historien; l'étonnant est qu'Auger n'ait pas lu cette lettre de madame de Maintenon *comprise dans son recueil :* « En ce moment — la lettre est à l'adresse de madame de Caylus — M. Gabriel entre et me dit que M. Bel-

1. I, pp. [illegible], xxxv.

legarde me mande qu'il veut venir ici après dîner, si je le trouve bon, c'est-à-dire le Tsar. Je n'ai osé dire que non, et je vais l'attendre dans mon lit. On ne me dit rien de plus. Je ne sais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie; s'il veut voir la maison, les demoiselles; s'il entrera au chœur : je laisse tout au hasard. — Le Tsar est arrivé à sept heures du soir. Il s'est assis au chevet de mon lit; il m'a demandé si j'étais malade. J'ai répondu que oui. Il m'a fait demander ce que c'est que mon mal. J'ai répondu : une grande vieillesse avec un tempérament assez faible. Il ne savait que me dire et son truchement ne paraissait pas m'entendre. Sa visite a été fort courte. Il est encore dans la maison, mais je ne sais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir. Vous croyez bien qu'il en aura été satisfait[1]. »

Le 11 juin, date à laquelle l'entrevue a lieu, après un mois de séjour à Paris, Pierre n'est plus l'homme des incongruités par trop fortes qu'on lui a gratuitement prêtées en cette circonstance. Assurément il se trouve encore mieux à l'aise en dehors des élégances et des cérémonies de cour ou de salon. Tout à fait à son aise aux Invalides, dont il traite les hôtes en camarades, goûtant leur soupe et les caressant familièrement. A la Monnaie, où l'on frappe devant lui une médaille commémorative de son séjour en France, à l'Imprimerie royale, au collège des Quatre-Nations, à la Sorbonne, où l'on prend prétexte de sa présence pour agiter le problème de la réunion des deux Églises, à l'Observatoire, chez le géographe Delisle, chez l'oculiste anglais Woolhouse, qui le fait assister à une opération de la cataracte, il paraît en visiteur un peu trop nerveusement et bizarrement curieux, mais intelligent, avide de savoir et suffisamment courtois. Aux docteurs de la Sorbonne il répond, poliment et modestement, qu'il n'est pas assez instruit de la matière par eux traitée, et qu'il a assez à faire de gouverner son empire et de terminer sa guerre avec la Suède, mais qu'il sera heureux de les voir entrer en correspondance, à ce sujet, avec les évêques de son Église. Il fait

1. 11 juin 1717, t. CCV. Voyez aussi dans le même sens les *Mémoires* de madame de Créquy, une nièce du maréchal de Tessé (II, 9) — d'une authenticité douteuse, il est vrai. D'après Dangeau (*Journal*, Paris, 1856, XVII, 101 et 104) la visite du Tsar à Saint-Cyr a été discutée et réglée à l'avance dans tous ses détails.

bon accueil au mémoire qu'ils lui soumettent ultérieurement et qui provoque, trois années plus tard, de la part du clergé russe, une réponse assez curieuse; elle débute par un panégyrique de la Sorbonne, et se termine par une constatation d'impuissance : décapitée par la suppression du Patriarcat — une réforme de Pierre — l'Église russe n'est pas à même de prendre part au débat[1].

Les choses d'art intéressent moins le souverain, et les joyaux de la couronne qu'on lui montre au Louvre et dont on évalue le prix à trente millions lui font faire la grimace : il trouve la somme mal employée. Le maréchal de Villeroi, qui préside à l'exhibition, lui proposant à ce moment d'aller voir « le plus grand trésor de la France », il a peine à comprendre qu'il s'agit du petit roi[2].

Il va à l'Institut le 19 juin seulement, veille de son départ. L'Académie française n'ayant pas été prévenue — on lui devait bien cela, cependant ! — le souverain ne trouve que deux ou trois de ces messieurs pour le recevoir. Ils lui montrent la salle des séances, qui avait failli servir d'habitation à l'un des siens ; on lui explique l'ordre habituel des travaux ; il admire le portrait du roi et c'est tout[3]. Il est mieux traité à l'Académie des sciences ; il y examine la *machine à élever les eaux* de M. La Faye, l'*Arbre de Mars* de M. Lemery, le *criq* de Dalesse et le carrosse de M. Le Camus, et remercie l'Assemblée de sa réception par une lettre écrite en russe[4]. Le même jour il assiste dans une lanterne à l'audience du Parlement, qui se tient en robe rouge et en grande cérémonie, et où le duc du Maine et le comte de Toulouse sont empêchés par sa présence de faire accueillir leur protestation contre les décisions des commissaires de la Régence portant atteinte à leurs droits[5].

1. Les deux documents sont au dépôt de France (*Mémoires et Documents*, Russie, VIII et X; 1717 et 1720). Ils ont été publiés en allemand (Stettin, 1719 et 1720). Voyez Pierling, *La Sorbonne et la Russie*, Paris, 1882; Tolstoï, *Le Catholicisme romain en Russie*, Paris, 1863.

2. Sergent, 29 mai 1717.

3. *Registres de l'Académie*, II, 29.

4. *Bulletin du Bibliophile*, 1859, p. 611 et suiv.

5. Marais, *Mémoires*, Paris, 1863, I, 207.

Tout cela constitue un programme passablement chargé, accablant presque, et, tout en l'épuisant consciencieusement, n'en laissant échapper aucun détail, s'appliquant à en tirer tout le parti possible, observant, prodiguant les questions et bourrant de notes son calepin, qu'il ouvre à tout instant et sans la moindre gêne, où qu'il lui arrive de se trouver, au Louvre, à l'église ou dans la rue; en faisant cela, il ne s'est pas refusé davantage les distractions, ni les extravagances, ni les excès de débauche qui lui sont coutumiers. Le côté déplaisant de son séjour à Paris s'est trouvé là ! A Trianon il a seulement étonné son entourage français en se divertissant à l'inonder avec l'eau des fontaines. Je ne pourrais dire qu'en latin ce qu'il a fait à Marly et à Fontainebleau, où le duc d'Antin lui-même s'est vu dans le cas de lui fausser compagnie.

V

Se ressentant de ces incidents, sans doute exagérés par la chronique, l'impression générale au départ du souverain reste incertaine, mais plutôt défavorable. « Je me souviens, écrit Voltaire dans une de ses lettres, d'avoir entendu dire au cardinal Dubois que le Tsar n'était qu'un extravagant, né pour être un contremaître d'un vaisseau hollandais[1]. » C'est à peu près l'opinion formulée par Burnet vingt ans auparavant, pendant le séjour du grand homme à Londres. Si ferme habituellement dans ses partis pris de blâme ou de louange, Saint-Simon lui-même se montre hésitant. L'auteur des *Mémoires* contredit celui des *Additions* au Journal de Dangeau. Plus spontanée, la note des *Mémoires* paraît aussi plus sincère, et ne tourne pas à l'éloge, et, même dans les *Additions*, où l'apprêt et la convention se laissent sentir, les « orgies indécentes » sont rappelées, et signalée aussi « une forte empreinte d'ancienne barbarie[2] ».

1. A Chauvelin, 3 octobre 1760. *Correspondance générale de Voltaire*, édit. Didot 1859, XII, 123.

2. Dangeau, XVII, 81.

En prenant congé du roi, Pierre n'accepte de sa part que deux magnifiques tentures des Gobelins. Il refuse, pour une raison d'étiquette, « une belle épée de diamants ». Et il dément, d'une façon imprévue, les habitudes parcimonieuses qui ont beaucoup contribué à indisposer, à son égard, l'opinion de la capitale. Je lis dans une lettre de Sergent : « Le Tsar, à qui on a reproché pendant son séjour ici son peu de générosité, en a donné des marques éclatantes le jour de son départ; il a donné 50 000 livres pour distribuer aux officiers de la bouche, qui l'ont servi depuis qu'il est entré en France; 30 000 livres pour sa garde; 30 000 livres pour distribuer dans les manufactures et usines royales qu'il a visitées; son portrait enrichi de diamants au roi; un à M. le maréchal de Tessé; un à M. le duc d'Antin; un à M. le maréchal d'Estrées; un à M. de Livry et un de 6000 livres au maître d'hôtel du roi qui l'a servi. Il a donné aussi beaucoup de médailles d'or et d'argent, où sont les principales actions de sa vie et de ses batailles. »

En somme, il a payé royalement son écot. On l'a royalement traité, il est vrai, et, sur le chemin qu'il prend pour gagner Spa, où l'attend Catherine, la province rivalise avec la capitale en frais d'hospitalité fastueuse. A Reims, où Pierre ne s'arrête qu'une couple d'heures et ne s'intéresse qu'au fameux « pilier tremblant » de l'église de Saint-Nicaise, la municipalité dépense 455 livres et 13 sols pour une collation. Il en coûte 4327 livres à la ville de Charleville pour héberger le souverain pendant une nuit. Un bateau richement décoré et pavoisé à ses couleurs l'attend là, sur la Meuse, pour le conduire à Liège, et on y embarque toute une cargaison de victuailles : 170 livres de viande à 5 sols, un chevreuil, trente-cinq poulets ou poules, six gros dindons à 30 sols, quatre-vingt-trois livres de jambon de Mayence à 10 sols, deux cents écrevisses, deux cents œufs à 30 sols le cent, un saumon de 15 livres à 25 sols l'une, deux grosses truites, trois pièces de bière.

K. WALISZEWSKI

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE[1] »

— TROISIÈME SÉRIE —

I

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, dimanche 11 octobre 1835.

Voici quarante jours que je me lève à minuit et me couche à six heures. Entre ces deux moments, il n'y a que du travail, un travail ardent, passionné; la lutte acharnée des champs de bataille!

Je veux que *le Lys* et *Séraphita*, que le nouveau *Louis Lambert*, soient les points culminants de ma vie littéraire jusqu'aujourd'hui.

Nous réimprimons *le Médecin de Campagne*. Je fais faire ici une voiture de voyage. Enfin, je pense à acheter une maison, afin que, quand vous viendrez à Paris, je puisse vous l'offrir tout entière pour vous remercier de l'hospitalité que vous me promettez à Wierzchownia.

Mille bons souvenirs à tous, et, à vous, toutes les amitiés. Je vous attends au *Lys dans la Vallée*. J'ai bien travaillé cette œuvre. J'ai voulu me servir du langage de Massillon, et cet instrument-là est lourd à manier!

Mille vœux ardents pour tout ce qui vous est cher, et mes amitiés au *Grand-Maréchal*.

1. Voir la *Revue* des 1er février, 15 février et 1er mars 1894; 1er décembre 1894, 1er janvier, 1er février et 1er mars 1895.

II

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, octobre 1835.

J'ai reçu votre lettre de Brody, et vous en remercie du fond de l'âme. Plus vous me défendez de venir à Wierzchownia, sous prétexte qu'il y a trop de fatigue, plus vite j'irai. Mais, soyez tranquille; je ne puis pas respirer l'air de la liberté, me sentir sans chaînes, c'est-à-dire sans dettes, avant avril, mai ou juin. Mais j'irai faire tranquillement à Wierzchownia *Philippe II* et *Marie Touchet*, ou quelques bons ouvrages qui me feront mon indépendance financière, les trois francs par jour que voulait Napoléon détrôné.

Je suis en dehors de la société; jusqu'à ma libération, je ne vois personne et je travaille comme je vous l'ai dit. Vous lirez donc, à Wierzchownia seulement, *Séraphita*, et mon nouveau *Louis Lambert*, qui composent *le Livre mystique*. L'empereur Nicolas ne vous défendra pas ces livres-là. Vous y lirez également *la Fleur des Pois* et *le Lys dans la Vallée*; tout cela va fondre sur mon public.

Je voudrais bien pouvoir acheter la maison dont je vous ai parlé. Ce serait un excellent emploi d'argent, et je serais forcé de faire des économies.

Je vous verrai donc l'année prochaine dans la gloire de vos déserts, de vos steppes. Je vous apporterai les manuscrits de *Séraphita*, qui sont bien curieux, ceux du *Lys*, qui le sont encore davantage, et un bel exemplaire sur papier de Chine du *Livre mystique*, où se trouve votre *Séraphita*.

J'aurai, d'ici sept mois, accompli de grands travaux. *César Birotteau* aura suivi, avec bien d'autres morceaux, ceux qui sont sur le chantier. Mais *le Lys*! Si *le Lys* n'est pas un bréviaire femelle, je ne suis rien. La vertu y est sublime et point ennuyeuse. Faire du dramatique avec la vertu, rester chaud, se servir de la langue et du style de Massillon, tenez, c'est un problème, qui, résolu, dans le premier article, coûte déjà

trois cents heures de corrections, quatre cents francs à la *Revue*, et à moi, un peu de mal au foie. M. Nacquart m'a mis à trois heures de bains par jour, à dix livres de raisin, et ne veut pas que je travaille ; mais je passe toujours les nuits.

Madame de B... va beaucoup mieux ; elle a supporté un dernier orage, la maladie d'un fils bien-aimé que son frère va chercher en Belgique. J'étais là, pour amoindrir ses douleurs. Elle m'a dit qu'on ne pouvait dire qu'un seul mot sur mon *Lys*, que c'était bien *le Lys dans la Vallée*. Dans sa bouche, ceci est un grand éloge ; elle est bien difficile. Enfin, le premier article est terminé : j'en ai deux autres ; à vingt jours pièce, il y a encore quarante jours de travaux. Sainte-Beuve a travaillé quatre ans *Volupté*. Vous comparerez.

III

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, samedi 21. — Dimanche, 22 novembre 1835.
Samedi 21.

Vous ne concevrez jamais rien de ces deux mois, que quand les effrayants travaux de *Séraphita* et du *Lys* seront reliés en vert et placés dans un rayon de votre bibliothèque. Alors, vous vous demanderez, en voyant ces masses d'épreuves et de corrections, s'il y a eu des années dans ces mois-ci, et des jours dans les heures ; alors, vous connaîtrez le prix d'une lettre écrite par moi, à qui le temps manque et pour les bains qui me sont si nécessaires, et pour le sommeil qui l'est encore davantage !

La livraison de madame Béchet a paru il y a huit jours. Je n'ai plus que deux volumes de la *Vie de Province* à faire pour compléter ses douze volumes, dont la première livraison vous fut apportée à Genève. Ainsi, pendant votre voyage, j'aurai fait douze volumes pour un libraire, et quinze pour Werdet, et j'ai trouvé le temps d'aller à Neuchâtel, à Genève et à Vienne.

Madame Béchet nous a payé nos trente-trois mille francs.

On nous offre quarante-cinq mille francs des treize volumes suivants, qui compléteront, à vingt-cinq volumes, la première édition des *Études de Mœurs*. Voilà où en sont nos affaires. Nous devons trente-cinq mille francs et nous en possédons, en expectative, cinquante mille. Voilà où en sont les affaires de notre ménage. Il s'agit seulement de ne pas mourir de fatigue le jour où le poids du fardeau sera supportable.

Donc, ma vie est d'une étrange monotonie et vos lettres sont si rares que je n'y ai plus l'événement qui la variait : votre lettre qui m'arrivait tous les lundis. Je n'ai plus mon bon lundi. Je ne puis vous parler que de mes travaux et de mes payements, chanson aussi monotone que celle des flots de l'océan qui bat le rocher de granit.

Je suis allé dîner en ville pour vous obtenir l'autographe de sir Sydney Smith, le héros de Saint-Jean-d'Acre. Je vous en joins un autre d'Alphonse Karr.

Dimanche 22.

J'ai été dernièrement vingt-six jours dans mon cabinet sans en sortir. Je ne prenais l'air qu'à cette fenêtre qui domine tout Paris, que je veux dominer.

Aussi, l'un de mes plus acharnés ennemis littéraires disait-il : « Le talent, le génie, son incroyable puissance de volonté, je le conçois, j'y crois. *Mais où et comment se fabrique-t-il DU TEMPS!* »

Ah! madame, je suis arrivé, moi si dormeur, à me passer de sommeil ; je ne dors que quatre heures, et moi si passionné, si enfant, j'ai résolu toute ma vie par les songes de l'espérance. Je n'ai pas lu deux lignes de journal depuis mon retour. Je n'ai vécu que par la souffrance, le travail et l'espérance. Ma fortune se fera dans trois mois passés à Wierzchownia, sans soins, sans inquiétudes, en y faisant deux belles pièces de théâtre.

Par une singulière volonté de la Providence, votre amitié se rattache aux trois haltes que j'ai faites durant ces trois dernières années. Neuchâtel, Genève, Vienne, ont été trois oasis. Là, je n'ai pensé à rien : je me suis retrempé. Vous verrez que j'arriverai mort à Wierzchownia, et que j'en reviendrai vivant.

Soyez sans inquiétude sur la manière dont je ferai mon voyage. Je viendrai seul, sans rien qui soit sujet à contestation à la douane, sans livres, sans papiers ; rien que du linge et des habits. Je vous écrirai à l'avance les livres dont j'aurai besoin pour que vous les ayez dans votre bibliothèque. Je n'aurai pas avec moi vingt livres pesant. J'aurai toutes mes richesses intellectuelles dans la tête, et tous mes trésors dans le cœur. Vous aurez seulement de l'indulgence pour mon unique habit, ma garde-robe de poète. J'irai léger comme une flèche, rapide comme elle, mais lourd d'espérances.

IV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, samedi 18 décembre 1835.

Je vais avoir deux secrétaires, deux jeunes gens qui épousent les espérances de ma vie politique, laquelle s'ouvre, hélas ! Je suis bien embarrassé de vous dire par où, comment et pourquoi, car vous m'avez interdit certain chapitre[1] et vous me devinerez, quand je vous dirai que j'achète dans cinq jours un journal politique[2]. Ces deux jeunes gens sont : 1° le comte de Belloy, ami de Sandeau, le neveu du cardinal ; âge, vingt-quatre ans, figure heureuse, esprit abondant, conduite mauvaise, misère effroyable, talent et avenir riche, confiance et dévouement entier, noblesse immémoriale. L'autre est un comte de Grament, dont l'un des ancêtres a cautionné un duc de Bourgogne. Il n'est pas de la famille des ducs de Grammont. Je le connais moins que je ne connais de Belloy. Voici deux aides de camp.

Vous vous étonnerez de savoir Sandeau [illegible] mais Sandeau n'est pas comme les [illegible] partage pas mes opinions. Tout est là. [illegible] convertir aux doctrines [illegible] propagandiste.

[illegible]

Quant à ma vie actuelle, je suis retourné rue des Batailles : je me couche à sept heures, me lève à deux heures du matin, et, entre ces deux termes, voyez-moi dans le boudoir de *la Fille aux yeux d'or*, assis à une table et travaillant sans autre distraction que celle d'aller à ma fenêtre, contempler ce Paris que je veux me soumettre un jour. Et je suis là pour trois mois, jusqu'à ce que (ma maison étant achetée), mes nouvelles dispositions de logement, de vie, soient prises.

V

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, lundi 18 janvier 1836.

Ma vie devient par trop celle d'une machine à vapeur. Du travail hier, du travail aujourd'hui; toujours du travail, peu de résultats. Voici 1836 commencé, j'aurai bientôt trente-sept ans. J'ai encore six mois pendant lesquels j'ai accumulé cinquante mille francs, ou cinq mille ducats, à payer. Après, j'aurai fini d'acquitter ce que je dois à des étrangers. Restera ma mère. Mais j'aurai vécu pendant neuf ans au bord d'une table, devant une écritoire. Je n'ai eu que trois distractions, permettez-moi de dire trois bonheurs, mes trois voyages, trois récréations arrachées, volées, dérobées périlleusement au milieu de mes combats, et qui ont laissé l'ennemi faire des progrès. Trois haltes pendant lesquelles j'ai respiré!

Et vous accusez le pauvre soldat qui a repris sa vie d'abnégation, sa vie militante, le pauvre écrivain qui n'a pas pris une *plumée* d'encre depuis trois ans, sans voir votre carte de visite plantée au-dessous de son encrier!

Non certes, je ne voudrais pas que vous me cachiez une seule des pensées tristes ou gaies qui vous viennent : mais, si je sympathise vivement avec tout ce qui est de vous, croyez que je souffre horriblement des chagrins que vous vous faites à cause de moi, en supposant des faits ou des sentiments qui sont faux ou me sont étrangers. Alors, je mesure la distance qui nous sépare, et je baisse la tête. La blessure est faite, ici,

Soyez sans inquiétude sur la manière dont je ferai mon voyage. Je viendrai seul, sans rien qui soit sujet à contestation à la douane, sans livres, sans papiers; rien que du linge et des habits. Je vous écrirai à l'avance les livres dont j'aurai besoin pour que vous les ayez dans votre bibliothèque. Je n'aurai pas avec moi vingt livres pesant. J'aurai toutes mes richesses intellectuelles dans la tête, et tous mes trésors dans le cœur. Vous aurez seulement de l'indulgence pour mon unique habit, ma garde-robe de poète. J'irai léger comne une flèche, rapide comme elle, mais lourd d'espérances.

IV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, samedi 18 décembre 1835.

Je vais avoir deux secrétaires, deux jeunes gens qui épousent les espérances de ma vie politique, laquelle s'ouvre, hélas! Je suis bien embarrassé de vous dire par où, comment et pourquoi, car vous m'avez interdit certain chapitre [1] et vous me devinerez, quand je vous dirai que j'achète dans cinq jours un journal politique [2]. Ces deux jeunes gens sont : 1° le comte de Belloy, ami de Sandeau, le neveu du cardinal; âge, vingt-quatre ans, figure heureuse, esprit abondant, conduite mauvaise, misère effroyable, talent et avenir riche, confiance et dévouement entier, noblesse immémoriale. L'autre est un comte de Gramont, dont l'un des ancêtres a cautionné un duc de Bourgogne. Il n'est pas de la famille des ducs de Grammont. Je le connais moins que je ne connais de Belloy. Voici deux aides de camp.

Vous vous étonnerez de savoir Sandeau exclu; mais Sandeau n'est pas, comme ces messieurs, légitimiste; il ne partage pas mes opinions. Tout est dit. J'ai tout fait pour le convertir aux doctrines du pouvoir absolu. Il est niais comme un propagandiste.

1. Tout ce qui avait trait aux questions politiques, par crainte de saisie à la poste.

2. La *Chronique de Paris*.

Quant à ma vie actuelle, je suis retourné rue des Batailles; je me couche à sept heures, me lève à deux heures du matin, et, entre ces deux termes, voyez-moi dans le boudoir de *la Fille aux yeux d'or*, assis à une table et travaillant sans autre distraction que celle d'aller à ma fenêtre, contempler ce Paris que je veux me soumettre un jour. Et je suis là pour trois mois, jusqu'à ce que (ma maison étant achetée), mes nouvelles dispositions de logement, de vie, soient prises.

V

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, lundi 18 janvier 1836.

Ma vie devient par trop celle d'une machine à vapeur. Du travail hier, du travail aujourd'hui; toujours du travail, peu de résultats. Voici 1836 commencé, j'aurai bientôt trente-sept ans. J'ai encore six mois pendant lesquels j'ai accumulé cinquante mille francs, ou cinq mille ducats, à payer. Après, j'aurai fini d'acquitter ce que je dois à des étrangers. Restera ma mère. Mais j'aurai vécu pendant neuf ans au bord d'une table, devant une écritoire. Je n'ai eu que trois distractions, permettez-moi de dire trois bonheurs, mes trois voyages, trois récréations arrachées, volées, dérobées périlleusement au milieu de mes combats, et qui ont laissé l'ennemi faire des progrès. Trois haltes pendant lesquelles j'ai respiré!

Et vous accusez le pauvre soldat qui a repris sa vie d'abnégation, sa vie militante, le pauvre écrivain qui n'a pas pris une *plumée* d'encre depuis trois ans, sans voir votre carte de visite plantée au-dessous de son encrier!

Non certes, je ne voudrais pas que vous me cachiez une seule des pensées tristes ou gaies qui vous viennent: mais, si je sympathise vivement avec tout ce qui est de vous, croyez que je souffre horriblement des chagrins que vous vous faites à cause de moi, en supposant des faits ou des sentiments qui sont faux ou me sont étrangers. Alors, je mesure la distance qui nous sépare, et je baisse la tête. La blessure est faite, ici,

à l'instant où, à Wierzchownia, vous devez, en recevant une lettre, regretter d'avoir été trop prompte à juger un cœur qui vous est tout dévoué.

Vous le voyez, rien n'est plus monotone que ma vie, au milieu de ce Paris si agité. Je refuse toutes les invitations; j'achève péniblement mes travaux; j'amasse, pour avoir quelques jours de liberté. C'est encore un voyage que je voudrais faire! Avec quelques nuits de plus, peut-être pourrai-je aller vous voir au milieu de cette année.

VI

A MADAME HANSKA, A WIERSCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, 30 janvier 1836.

La *Chronique de Paris* me prend tout mon temps. Je ne dors plus que cinq heures. Mais si vos affaires et celles de M. de Hanski vont bien, les miennes commencent à prospérer. Les abonnements se font en une abondance miraculeuse, et ce que je possède a pris une valeur de quatre-vingt-dix mille francs de capital, en un mois. Il m'est impossible d'aller dans le monde: je fais même des impolitesses. A peine puis-je voir mes plus intimes amis. Vous êtes dans la plus grande erreur à mon égard. Si vous étiez témoin de ma vie, vous me plaindriez. Mais ma soif de travail est en raison directe avec ma soif d'indépendance. J'ai renoué pour la maison de Beaujon. Mon procès s'appelle demain au tribunal. Il est cinq heures du matin : je prépare les moyens de défense de mon avocat. Je vous remercie bien de votre bonne longue lettre. Voilà une lettre, une jolie lettre, où l'affection gronde, où elle caresse en grondant, où vous me dites tout ce que vous faites!

J'ai rompu les dernières et faibles relations de politesse que je gardais encore avec madame de C.... Elle fait sa société de MM. Jules Janin et Sainte-Beuve, qui m'ont si outrageusement blessé. Cela m'a paru de mauvais goût, et me voilà bien heureux.

VII

A MADAME HANSKA, A KIEW

Paris, mardi 8 mars 1836.

Il arrive que l'on a fait, d'après la mauvaise charge de Dantan, une horrible lithographie de moi pour l'étranger, et que *le Voleur* en a publié une aussi. Me voilà dans l'obligation de me faire peindre, et de sortir de mes habitudes de modestie. Après avoir examiné l'état actuel des artistes français, et à défaut de votre cher Grosclaude qui m'a planté là, j'ai élu Louis Boulanger pour me *pourtraire*. Comme vous aviez désiré une copie de ce que devait faire Grosclaude, je vous demande naïvement si vous voulez un second original du portrait que va faire Boulanger. Je vous en parle d'autant plus à l'aise que le prix sera bien inférieur. Je ne crois pas qu'il demande plus de quinze cents francs pour cette toile; mais remarquez que ce sera un portrait en pied, grand comme nature. Si vous ne voulez que le buste, dites.

Jules Sandeau a été une de mes erreurs. Vous n'imaginerez jamais une pareille fainéantise, une pareille nonchalance. Il est sans énergie, sans volonté. Les plus beaux sentiments en paroles, rien en action ni en réalité. Nul dévouement de pensée ni de corps. Quand j'ai eu dépensé pour lui ce qu'un grand seigneur aurait dépensé pour un caprice, et que je l'ai eu mis dans mon giron, je lui ai dit :

— Jules, voici un drame, faites-le. Après celui-là, un autre; après cela, un vaudeville pour le Gymnase.

Il m'a dit qu'il lui était impossible de se mettre à la suite de qui que ce soit. Comme cela impliquait que je spéculais sur sa reconnaissance, je n'ai point insisté. Il ne voulait pas même prêter son nom à une œuvre faite en commun.

— Eh bien ! vivez en faisant des livres, lui ai-je dit.

Il n'a pas, en trois ans, fait un demi-volume. De la critique? Il trouve cela trop difficile. C'est un cheval à l'écurie. Il désespère l'amitié, comme il a désespéré l'amour. C'est fini;

aussitôt que j'aurai la Grenadière, je quitterai la rue Cassini.

Les deux jeunes gens, de Belloy et de Gramont, n'ont pas non plus cette volonté forte qui permet de s'élever au-dessus de la misère, des hommes, et de se faire les événements de sa vie. Ils ne veulent pas non plus se subordonner, pour arriver à un résultat. En France, les associations d'hommes sont impossibles, soit à cause des prétentions individuelles, soit à cause de l'esprit, du talent, du nom et de la fortune, quatre causes d'insubordination. Depuis que j'ai pris la lanterne de Diogène, pour chercher dans ce Paris si vanté des *hommes* de talent, j'ai entendu beaucoup de cris de misère; mais quand on offrait à ceux qui criaient de l'argent contre un travail bien fait, *on ne pouvait pas,* et je ne puis pas obtenir le travail.

VIII

A MADAME HANSKA, A KIEW

Paris, dimanche 20 mars. — Jeudi 24 mars 1836
Dimanche 20 mars.

Vous vous amusez à Kiew, tandis que je me suis même interdit les Italiens! Jamais ma solitude n'a été aussi complète, ni mes travaux si cruellement continus. Ma santé s'est tellement altérée que je n'ai plus la prétention de recouvrer cet air de jeunesse auquel j'avais la faiblesse de tenir. Tout est maintenant dit. Si, à mon âge, on n'a pas goûté le bonheur pur et sans entraves, la nature s'opposera plus tard à ce qu'il soit possible de tremper ses lèvres dans la coupe. Les cheveux blancs n'en approchent point. La vie aura été pour moi la plus douleureuse des plaisanteries. Mes ambitions tombent une à une. Le pouvoir est peu de chose. La nature avait créé en moi un être d'amour et de tendresse, et le hasard m'a contraint à écrire mes désirs au lieu de les satisfaire.

Si d'ici à trois ans rien n'est changé dans mon existence, je me retirerai paisiblement en Touraine, vivant au bord de la Loire, caché à tous, ne travaillant que pour remplir le vide

des jours. J'abandonnerai même mon grand ouvrage. Mes forces s'épuisent dans cette lutte; elle dure trop longtemps; elle m'a usé.

Cependant, l'affaire des *Cent Contes drolatiques* paraît devoir s'arranger et me rendrait ma situation financière supportable; mais elle traîne en longueur d'une manière désespérante. Elle me sauvera quand je serai mort. J'ai, en masse, pour cette année, une somme bien supérieure à ce que je dois; mais les dettes ont des échéances fixes, et les recettes sont capricieuses.

Autour de moi, personne, ou des amitiés impuissantes, car le propre de certaines âmes est de ne s'attacher qu'à ceux qui souffrent.

Effrayé de cette lutte et ne voulant pas même la voir, Jules Sandeau s'est enfui d'ici, me laissant son loyer et quelques dettes sur le corps. C'est un homme à la mer, comme on dit sur un vaisseau perdu sur l'océan et battu par la tempête. Comme Médée, je n'ai que *moi* contre tout. Rien n'est changé dans ma situation: je puis vous écrire pendant six mois, je ne vous dirais qu'un mot: je travaille. Je n'ai plus ni distractions, ni amusements; le désert et le soleil!

J'ai souri en pensant que madame Ève de Hanska, à qui *Séraphîta* est dédiée, jouait au lansquenet, et que cette personne si solitaire tombait dans toutes les mondanités.

Mercredi 23.

Mon procès avec la *Revue de Paris* se juge après-demain vendredi; le jugement me permettra de fixer le jour de la mise en vente du *Lys dans la Vallée* qui, sous un mois, sera tout à fait achevé. Vous ne pourrez savoir ce qu'est le *Lys dans la Vallée* qu'en le lisant en entier dans l'édition de Werdet, qui fait deux beaux volumes in-octavo. Le premier est tout imprimé; je viens, avant de vous écrire, de donner le bon à tirer de la dernière feuille de ce premier volume. J'avais quelques phrases à refaire, dans une lettre de madame de Mortsauf à Félix qui a fait pleurer madame Hamelin, m'a-t-elle dit. Rien de tout cela n'était dans votre infâme *Revue* [1],

1. La *Revue étrangère*, de Saint-Pétersbourg, qui fut la cause du procès.

pas plus que tous les travaux qui ont fait de mon mauvais manuscrit une œuvre de style. Vous avez lu le manuscrit, à Vienne.

Hier, on m'a apporté tous les travaux de *Séraphita* reliés. Le manuscrit en drap gris et les intérieurs en satin noir, avec le dos en cuir de Russie, afin de chasser les vers. J'ai aussi les travaux du premier volume du *Lys*. Mais comment vous envoyer ces choses? Mes affaires ne me permettront pas de voyager avant six mois.

Je suis allé deux fois à l'Exposition du Musée[1]. Nous ne sommes pas forts. Si vous aviez de l'argent à employer en objets d'art, je vous aurais fait faire cependant de belles acquisitions, car il y a deux ou trois choses vraiment belles, comme la statue de *Vénus*, de Pradier, et un ou deux tableaux.

Cette profonde solitude est triste, car, croyez-moi, l'on se lasse des travaux qui la remplissent, et le cœur ne perd jamais ses droits ; il a besoin d'expansions. Je fais souvent de tristes élégies quand, fatigué d'écrire, je reste dans mon fauteuil, la tête appuyée, et que je me demande pourquoi une âme ardente, expansive comme la mienne, est là, seule, sans joie autre que quelques souvenirs, aussi peu nombreux qu'ils sont grands. Et quand je vois que ce qui me reste à parcourir de la vie est la moitié la moins heureuse, la moins active, la moins aimée, la moins aimable, je ne suis pas exempt d'une mélancolie qui a des larmes.

Je vous écrirai aussitôt que j'aurai terminé quelque chose qui puisse arranger mes affaires, car je me suis résolu à vendre quelques actions de la *Chronique de Paris*, afin de me liquider encore plus promptement. Aujourd'hui, je suis dans la plus grande incertitude et accablé d'exigences.

Allons, adieu. Dans quelque jours je vous dirai peut-être des choses plus gaies. Cependant j'en doute. Ma santé est extrêmement mauvaise. Le café ne me procure plus aucune force d'esprit. Il faudrait être assez riche pour voyager. Vous n'avez donc pas encore *le Livre mystique*?

Si vous m'aimiez un peu, vous m'écririez par toutes les semaines une fois. La rareté de vos lettres me semble un véri-

1. Le Salon de 1836.

table symptôme de dissipation. Moi, mon excuse est le travail, et le chagrin de n'avoir à vous rien dire de neuf, car travail et constance, tout est là.

Mille gracieusetés à tous ceux qui vous entourent.

Jeudi 24.

Je rouvre ma lettre pour vous dire plusieurs choses.

Dans notre langue il y a des choses incontestables. Demandez la troisième édition du *Médecin de campagne*, in-octavo, publiée ces jours-ci, et lisez. Vous verrez si cela n'a pas gagné. Mais il y a encore une centaine d'incorrections. Ce ne sera parfait qu'à la quatrième édition. Relisez *Louis Lambert*. dans *le Livre mystique*, et si toutefois ces travaux vous plaisent, car cela devient ennuyeux.

Non, non, le style est le style. Massillon est Massillon et Racine est Racine. D'après les critiques, *le Lys* est le point culminant. Vous en jugerez.

En relisant votre lettre j'ai trouvé quelques petites épigrammes amères contre la vie ; mais, certes, il y a d'énormes souffrances que vous n'en connaissez pas et que vous n'en connaîtrez jamais. Les débuts ne sont délicieux qu'en fait de sentiment. Je veux prouver qu'il y a quelque chose de plus délicieux, c'est la parfaite quiétude d'une vie aimée, la constance qui est assez spirituelle pour détruire la monotonie.

IX

A MADAME HANSKA, A KIEW

Paris, dimanche 27 mars 1836.

Comment n'avez-vous pas au 24 février (vieux style), un livre paru ici en décembre[1] ? Comment ?

On n'en parle déjà plus en France. Quel chagrin que je ne puisse obtenir un privilège pour mes envois à Wierzchownia ! J'irai à Saint-Pétersbourg, le demander à l'Empereur. Com-

1. Le *Livre mystique*

ment, vous à qui la statue appartient, vous ne la connaissez pas ! Elle n'est pas dans le temple pour lequel elle a été faite ! Tout le monde ici s'est inquiété de la dédicace, et vous ne l'avez pas, imprimée, quand l'auteur est votre mougik ! Le monde est renversé !

Vous me parlez toujours de ce détestable *Lys*, qui n'est pas mon *Lys*. Attendez, pour connaître *le Lys dans la Vallée*, l'édition de Werdet.

Votre pauvre mougik ne sera jamais impertinent ni défiant. Non, *cara*, la nature m'a donné une confiance sans bornes, une âme à toute épreuve. J'ai toujours eu en moi je ne sais quoi qui me portait à faire tout autrement que les autres et, chez moi, la fidélité est peut-être de l'orgueil. N'ayant d'autre point d'appui que *moi*, j'ai été forcé de grandir, de renforcer *le moi*. Toute ma vie est là, une vie sans plaisirs vulgaires; aucun de ceux qui sont près de moi, n'en voudrait : « au prix de la gloire de Napoléon et de Byron réunies », disait de Belloy. Mais Belloy voyait le solitaire sur son rocher, avec sa cruche et son pain, n'accordant pas un regard aux figures tentatrices. Il ne voyait pas l'extase dans les cieux; il ne connaissait pas la rêverie, le soir, au coin du feu, les poèmes de l'Espérance ! Je suis un joueur, pauvre aux yeux de tous; mais qui joue toute sa fortune une fois par an, et qui résume tout ce que les autres éparpillent !

Mon procès a été remis à quinzaine; Chaix d'Estange, qui plaide contre moi, allait plaider en province. Voilà *le Lys* retardé.

Vous me demandez des détails sur *la Chronique de Paris*. Je ne vous en donnais pas, parce que c'est un journal à la fois littéraire et politique. Ne vous disais-je pas, à Genève, qu'avant trois ans j'aurais commencé l'échafaudage de ma prépondérance politique? Ne vous l'ai-je pas répété à Vienne? Eh bien, *la Chronique* est l'ancien *Globe*, la même idée, mais placée à droite au lieu de l'être à gauche; c'est la nouvelle *doctrine* du parti royaliste. Nous faisons de l'opposition, et nous prêchons le pouvoir autocratique; c'est-à-dire qu'en arrivant aux affaires, nous ne serons pas pris en contradiction avec ce que nous aurons dit. Je suis le directeur suprême de ce journal, qui paraît deux fois par semaine, dans un format énorme in-quarto. Il comporte la valeur de quatre feuilles de la *Revue*

de Paris, ce qui en donne huit par semaine, et nous ne coûtons que soixante francs par an, tandis que la *Revue* coûte quatre-vingts et ne donne que quatre feuilles par semaine. La haute critique politique, littéraire, d'art et de sciences, d'administration, et une partie consacrée aux œuvres individuelles, aux nouvelles, voilà le cadre du journal.

Nous avons acquis Gustave Planche, un immense critique. Nous allons avoir Sainte-Beuve, peut-être Victor Hugo. Capefigue est chargé de la politique intérieure et la fait assez bien. J'ai là un intérêt qui équivaut à trente-deux mille francs de capital, et qui, si *la Chronique* dépasse deux mille abonnés, peut me valoir vingt mille francs de revenu, sans compter mes travaux payés très cher, mes honoraires comme directeur. Nous avons des fonds pour aller deux ans. Nous sommes entre *la Gazette de France*, *la Quotidienne* et le Centre Droit. Ces deux journaux sont placés de manière à ne pouvoir pas faire de concessions au régime actuel, tandis que nous pouvons, nous, transiger. Nous allons demander à entrer en Russie car nous sommes pour l'alliance russe contre l'alliance anglaise, et pour l'autocratie en fait de gouvernement. Nos doctrines critiques en art et en littérature sont pour la plus haute expression morale. N'est-ce pas quelque chose de grandiose que cette entreprise? Aussi, depuis trois mois que je la dirige, gagne-t-elle chaque jour en considération et en autorité. Seulement, les frais nous écrasent. Chaque feuille paie dix centimes de droits au fisc, et nous avons un cautionnement de soixante-quinze mille francs en écus.

Chose extraordinaire! Ce sera cette opération qui m'aura financièrement sauvé. J'espère demain vendre seize de mes actions, (sans entamer mes trente-deux), pour seize mille francs; en outre, l'affaire des *Cent Contes drolatiques*, publiés par livraisons illustrées, paraît sur le point de se conclure. Louis Boulanger ferait les dessins et Porret graverait les bois. On tirerait à six mille exemplaires, ce qui me donnerait trente mille francs de droits d'auteur. Ainsi, dans quelques jours d'ici, j'aurais devant moi quarante-six mille francs, sans compter les vingt-quatre mille qui m'attendent le lendemain du jour où madame Béchet aura sa livraison. En tout, soixante-dix mille francs. Or, comme je n'en dois pas plus de

cinquante mille (sans compter la créance de ma mère), je verrais la fin de mes misères.

Mais que je vous peigne un des mille drames de ma vie d'artiste et de soldat. A mon retour de Vienne (vous savez quels désastres cette absence a causés), il a fallu engager mon argenterie. Je n'ai pas encore pu la retirer. Il faudrait rendre trois mille francs, et je n'ai pas trois mille francs. J'en dois, au 31, environ huit mille quatre cents. J'ai, pour arriver honorablement jusqu'ici et faire honneur à tout, j'ai usé mes ressources; tout est épuisé. Je suis comme à Marengo. Il faut que Desaix arrive et que Kellermann charge, et tout est dit. Mais les gens qui viennent me donner seize mille francs contre seize actions de *la Chronique*, viennent dîner chez moi. Vous savez que l'on ne prête, que l'on n'a de confiance qu'aux riches. Tout, chez moi, respire l'opulence, l'aisance, la richesse de l'artiste heureux. Si, à dîner, j'ai une argenterie d'emprunt, tout manquera; l'homme qui fait faire l'affaire est un peintre, race observatrice, malicieuse, profonde, comme Henri Monnier, dans son coup d'œil; il verra le défaut de la cuirasse, devinera le Mont-de-Piété, qu'il connaît mieux que personne. Adieu l'affaire! Tout mon avenir est dans le dégagement de mon argenterie, qui vaut cinq mille francs, ou six mille environ, et qui est engagée pour trois mille. Il faut l'avoir pour demain, ou périr. N'est-ce pas curieux? Nous sommes le 27, et le 31 mars il faut payer six mille francs et je n'ai pas un liard. Et le 5 avril peut-être, la signature de l'affaire des *Drolatiques* me donne quinze mille francs.

Je ne puis demander de l'argent *à personne dans Paris*, car on me croit riche et le prestige tomberait, tout s'évanouirait. L'affaire de *la Chronique* a été due au crédit dont je jouis. J'ai pu parler en maître. Mettez de l'huile sur ce feu en vous représentant la fougue continue, l'ardeur d'une âme qui se dévore elle-même, et dites-moi si ce n'est pas un drame? Il faut être un grand financier, un homme froid, sage, prudent: il faut!... Je ne dis plus rien, car hier un de mes amis disait avec raison : « Quand on fera votre statue, il faudra la faire en bronze, pour mieux peindre l'homme! »

Ma santé est en ce moment gravement altérée. M. Nacquart a porté un arrêt auquel il faut obéir. Le café est supprimé.

Tous les soirs on me met sur l'estomac un cataplasme de graine de lin. Je suis à l'eau de poulet; je ne mange que des viandes blanches. Je bois de l'eau de gomme et on emploie les sédatifs intérieurs. Il faut suivre ce régime pendant dix jours, et aller en Touraine un mois reprendre la vie et la santé. Toutes les muqueuses sont violemment enflammées: je ne digère pas sans d'horribles souffrances.

Si mes affaires d'argent avaient été bien faites, et promptement, au lieu d'aller en Touraine, j'allais vous voir quinze jours. Sera-ce possible? Je le souhaite vivement. Un voyage me restaurerait. En tout cas, ne m'en voulez pas; il vaut mieux faire mes affaires et payer mes dettes, recouvrer ma sainte liberté, pouvoir aller et venir à mon gré, ne devoir ni un sou ni une ligne, et reculer le bonheur de vous voir. Il vaut mieux placer sa fortune dans un lieu inaccessible aux orages, que d'escompter en dissipateur.

Je puis vous le dire, aujourd'hui que l'aurore de la libération arrive et que tout fait présager la fin de mes ennuis, le voyage de Vienne a été la plus insigne folie de ma vie. Il a coûté cinq mille francs et a dérangé mes affaires. Nous pouvons en rire, et je ne vous dis pas cela pour me donner le plus petit mérite, mais pour vous prouver que si je ne vais pas vous voir, c'est par un savant calcul d'amitié: c'est une preuve d'attachement; c'est pour vous montrer un ami que vous n'avez pas encore connu, l'homme-enfant, sans soucis, sans ennuis qui rongent le cœur, lui ôtent sa grâce et dénaturent tout, jusqu'au regard.

Après cette vie solitaire, si vous saviez comme j'aspire à m'emparer de la nature par une longue course rapide, à travers l'Europe, comme mon âme a soif de l'immense, de l'infini, de la nature vue en masse, non pas en détail, mais jugée dans ses grands cadres, tantôt humide de pluie, tantôt riche de soleil, en franchissant les espaces, et en voyant des pays au lieu de voir des villages! Si vous le saviez, vous ne me diriez pas de venir, car c'est redoubler le supplice, aviver la braise sur laquelle je dors!

Fasse le ciel que je place les seize actions de *la Chronique* et que l'affaire des *Drolatiques* se termine! Et alors, alors!... Si surtout Werdet peut racheter à madame Béchet ses *Études*

Ma lettre a été interrompue par l'arrivée d'un commissaire de police et de deux agents qui m'ont arrêté et conduit à la prison de la garde nationale où je suis en ce moment, et où je continue paisiblement ma lettre. J'y suis pour cinq jours. J'y fêterai la fête du roi des Français. J'y perds un beau feu d'artifice que je comptais aller voir.

Mon libraire est venu me demander l'explication de la non-arrivée du *Livre mystique* entre vos mains. *Le Livre mystique* est défendu par la censure. Ainsi, je ne sais pas comment nous ferons. N'est-ce pas singulier que la personne à qui ce livre est dédié soit la seule qui ne le lise point? Vous verrez ce qu'il sera convenable de faire. J'attendrai vos ordres.

Voilà toutes mes idées envolées. Cette prison est affreuse; tous les prisonniers sont en commun. Il fait froid et nous n'avons pas de feu. Les détenus sont des gens de la plus basse classe et ils jouent en hurlant. Il est impossible d'avoir un moment de tranquillité. Ce sont de pauvres ouvriers qui ne peuvent pas donner deux jours de leur temps sans perdre la subsistance de leur famille, et, par-ci par-là, quelque artiste ou des écrivains pour qui la prison est meilleure encore que le corps de garde. On dit les lits affreux.

Je viens d'avoir une table, une bergère et une chaise, et je suis dans un coin d'une immense salle nue. C'est là que je vais achever *le Lys dans la Vallée*. Voilà mes affaires suspendues, et ceci arrive un jour de journal et presque la veille d'un 30 où j'ai trois cents ducats à payer.

Voilà un des mille accidents de notre vie parisienne, et chaque jour il y en a de pareils dans les affaires. L'homme sur lequel on compte pour vous rendre service est à la campagne, et votre projet manque : une somme qui doit vous être remise ne l'est pas. Il faut faire dix courses pour trouver quelqu'un, et souvent on est à une heure près pour la réussite d'une chose importante. Vous ne sauriez imaginer combien d'angoisses accompagnent ces heures, ces journées perdues; combien de fois je me suis couché, fatigué, incapable d'entreprendre d'écrire un mot, de penser à mes plus chères idées.

Je ne saurais trop le répéter, c'est une lutte qui vaut celle de la guerre : ce sont les mêmes fatigues sous d'autres formes. Nulle bienveillance réelle, nul secours. Tout ici est dans des

protestations sans efficacité. J'ai vaincu pendant six années, même pendant huit ; eh bien, le découragement me prend alors que je n'ai plus qu'un quart de ma dette à acquitter, le dernier quart. Je ne sais plus que devenir. Ma vie s'arrête devant quatre mille ducats.

Lundi 25.

J'ai encore interrompu cette lettre pendant quarante-huit heures. Au moment où j'écrivais le mot *ducats*, Eugène Sue est arrivé. Il est détenu pour quarante-huit heures. Nous venons de les passer ensemble, et je n'ai pas voulu continuer cette lettre devant lui. Il m'a entretenu de ses occupations, de sa fortune. Il est riche, il est à l'abri de tout. Il ne pense plus à la littérature ; il vit surtout pour lui ; il a développé l'égoïsme le plus complet ; il ne fait rien pour les autres, tout pour lui : il veut, à la fin de la journée, pouvoir se dire que tout ce qu'il a fait, et que tout ce qui a été fait, l'a été pour lui. La femme n'est plus qu'un instrument ; il ne veut pas se marier. Il est incapable de ressentir aucun sentiment. J'ai écouté cela tranquillement, en songeant à ma lettre interrompue. Cela m'a fait de la peine pour lui. Oh ! il ne fallait que ces quarante-huit heures pour me prouver que les gens sans ambition n'aiment personne. Il est parti, ne me remerciant point d'avoir sacrifié les concessions que j'avais obtenues d'être seul dans un dortoir, car son admission a failli compromettre les petites douceurs que quelques amis ont arrachées pour moi de l'inflexible état-major d'épiciers, jaloux de tout confondre dans ce bagne infect. Je me couche.

Samedi 30.

Une grande nouvelle ! La loi du canal latéral à la basse Loire, qui ira de Nantes à Orléans, a passé à la Chambre des députés et sera présentée, mardi 3 mai, à la Chambre des pairs, où le marquis de Laplace, ami de tout élève de l'École polytechnique, a promis à mon beau-frère de la faire passer. Ainsi, voilà ma sœur et mon beau-frère arrivés, après dix ans de lutte, à leurs fins. Vous savez, je vous ai parlé de cette belle entreprise, à Genève. Maintenant, il ne s'agit plus que de trouver vingt-six millions. Mais ceci n'est rien, après ce

cinquante mille (sans compter la créance de ma mère), je verrais la fin de mes misères.

Mais que je vous peigne un des mille drames de ma vie d'artiste et de soldat. A mon retour de Vienne (vous savez quels désastres cette absence a causés), il a fallu engager mon argenterie. Je n'ai pas encore pu la retirer. Il faudrait rendre trois mille francs, et je n'ai pas trois mille francs. J'en dois, au 31, environ huit mille quatre cents. J'ai, pour arriver honorablement jusqu'ici et faire honneur à tout, j'ai usé mes ressources : tout est épuisé. Je suis comme à Marengo. Il faut que Desaix arrive et que Kellermann charge, et tout est dit. Mais les gens qui viennent me donner seize mille francs contre seize actions de *la Chronique*, viennent dîner chez moi. Vous savez que l'on ne prête, que l'on n'a de confiance qu'aux riches. Tout, chez moi, respire l'opulence, l'aisance, la richesse de l'artiste heureux. Si, à dîner, j'ai une argenterie d'emprunt, tout manquera ; l'homme qui fait faire l'affaire est un peintre, race observatrice, malicieuse, profonde, comme Henri Monnier, dans son coup d'œil ; il verra le défaut de la cuirasse, devinera le Mont-de-Piété, qu'il connaît mieux que personne. Adieu l'affaire ! Tout mon avenir est dans le dégagement de mon argenterie, qui vaut cinq mille francs, ou six mille environ, et qui est engagée pour trois mille. Il faut l'avoir pour demain, ou périr. N'est-ce pas curieux ? Nous sommes le 27, et le 31 mars il faut payer six mille francs et je n'ai pas un liard. Et le 5 avril peut-être, la signature de l'affaire des *Drolatiques* me donne quinze mille francs.

Je ne puis demander de l'argent *à personne dans Paris*, car on me croit riche et le prestige tomberait, tout s'évanouirait. L'affaire de *la Chronique* a été due au crédit dont je jouis. J'ai pu parler en maître. Mettez de l'huile sur ce feu en vous représentant la fougue continue, l'ardeur d'une âme qui se dévore elle-même, et dites-moi si ce n'est pas un drame ? Il faut être un grand financier, un homme froid, sage, prudent : il faut !... Je ne dis plus rien, car hier un de mes amis disait avec raison : « Quand on fera votre statue, il faudra la faire en bronze, pour mieux peindre l'homme ! »

Ma santé est en ce moment gravement altérée. M. Nacquart a porté un arrêt auquel il faut obéir. Le café est supprimé.

Tous les soirs on me met sur l'estomac un cataplasme de graine de lin. Je suis à l'eau de poulet; je ne mange que des viandes blanches. Je bois de l'eau de gomme et on emploie les sédatifs intérieurs. Il faut suivre ce régime pendant dix jours, et aller en Touraine un mois reprendre la vie et la santé. Toutes les muqueuses sont violemment enflammées; je ne digère pas sans d'horribles souffrances.

Si mes affaires d'argent avaient été bien faites, et promptement, au lieu d'aller en Touraine, j'allais vous voir quinze jours. Sera-ce possible? Je le souhaite vivement. Un voyage me restaurerait. En tout cas, ne m'en voulez pas; il vaut mieux faire mes affaires et payer mes dettes, recouvrer ma sainte liberté, pouvoir aller et venir à mon gré, ne devoir ni un sou ni une ligne, et reculer le bonheur de vous voir. Il vaut mieux placer sa fortune dans un lieu inaccessible aux orages, que d'escompter en dissipateur.

Je puis vous le dire, aujourd'hui que l'aurore de la libération arrive et que tout fait présager la fin de mes ennuis, le voyage de Vienne a été la plus insigne folie de ma vie. Il a coûté cinq mille francs et a dérangé mes affaires. Nous pouvons en rire, et je ne vous dis pas cela pour me donner le plus petit mérite, mais pour vous prouver que si je ne vais pas vous voir, c'est par un savant calcul d'amitié: c'est une preuve d'attachement; c'est pour vous montrer un ami que vous n'avez pas encore connu, l'homme-enfant, sans soucis, sans ennuis qui rongent le cœur, lui ôtent sa grâce et dénaturent tout, jusqu'au regard.

Après cette vie solitaire, si vous saviez comme j'aspire à m'emparer de la nature par une longue course rapide, à travers l'Europe, comme mon âme a soif de l'immense, de l'infini, de la nature vue en masse, non pas en détail, mais jugée dans ses grands cadres, tantôt humide de pluie, tantôt riche de soleil, en franchissant les espaces, et en voyant des pays au lieu de voir des villages! Si vous le saviez, vous ne me diriez pas de venir, car c'est redoubler le supplice, aviver la braise sur laquelle je dors!

Fasse le ciel que je place les seize actions de *la Chronique* et que l'affaire des *Drolatiques* se termine! Et alors, alors!... Si surtout Werdet peut racheter à madame Béchet ses *Études*

de Mœurs, alors je pourrai voyager, aller passer une semaine dans Wierzchownia. Vous trouverez le cœur du mougik intellectuel toujours jeune, mais le mougik se détériore physiquement. « On ne lutte pas impunément avec les vœux de la nature », me disait M. Nacquart avant-hier, en m'ordonnant ses prescriptions, et en voulant des choses auxquelles je me refusais, comme de ne pas travailler et de me distraire beaucoup, ce que la théorie de Wronski défend. Moi, j'aime le beau absolu. Je n'oublie pas combien vous avez été indulgente dans vos conseils à Vienne; mais j'ai des superstitions intolérantes.

Je ne puis rien vous dire de Paris; je vis dans un cercle de moine, dirigeant mon journal, écrivant, luttant, plus occupé de deviner les secrets d'État que de ce qui m'avoisine. Je veux le pouvoir en France, et je l'aurai ; mais il faut bien préparer la lutte, s'habituer à toutes les questions. Quand un homme d'une certaine portée ne s'absorbe pas dans les réels et matériels bonheurs de l'amour, il doit s'adonner à l'ambition ou se vouer à la plus profonde obscurité. Les termes moyens sont ignobles et vulgaires. Ma jeunesse est près de s'éteindre sans avoir été rassasiée de la seule destinée que j'eusse, car madame de B... n'était pas jeune, et croyez que la jeunesse et la beauté sont quelque chose. Mon rêve de ce temps a toujours été incomplet. Que je continue ma vie actuelle, sans changement, pendant seulement six ans, je puis dire que ma vie aura été manquée. Ma vie était Diodati[1] ! Deux ans, trois ans suffisaient. Le mois de mai 1836 approche, et j'aurai trente-sept ans; je ne suis rien encore; je n'ai rien fait de complet ni de grand; je n'ai que des pierres amassées. Dans ce jeune Colysée en construction, il n'y a pas de soleil, ou du moins les rayons viennent de si loin que l'âme a besoin de l'imagination pour animer le monument. Ni la gloire ni la fortune ne rendent les grâces de la jeunesse. Il faut quelque chose de surhumain pour rencontrer l'amour passé quarante ans. Quelle dose de croyance en soi, je ne dis pas en autrui, il faut pour espérer d'échapper à la loi commune! Et cependant je suis tout foi. Quand les chagrins auront disparu, je reviendrai à vingt ans.

1. La villa Diodati, sur le lac de Genève, non loin du Pré-Lévêque, où il avait connu madame Hanska en 1833.

X

A MADAME HANSKA, A KIEW

Paris, samedi 23 avril — dimanche 1er mai 1836.
Samedi 23.

Oui, j'ai bien tardé à vous écrire, mais volontairement. Je ne voulais vous mander que de bonnes nouvelles, et tout a été en empirant dans mes affaires. Je n'ai que d'horribles combats à vous raconter, des luttes, des souffrances, des démarches inutiles, des jours sans sommeil. A entendre ma vie, un démon pleurerait!

En lisant les derniers paragraphes de votre lettre, je me suis dit: « Eh bien, écrivons-lui, même pour l'attrister. » La douleur est une vie forte, trop forte peut-être.

Mon procès n'est pas encore jugé. Il faut encore attendre six jours le jugement, si toutefois nous ne sommes pas encore remis. L'affaire des *Cents Contes drolatiques* ne se termine pas. Les actions de *la Chronique* se placent difficilement.

Le *Livre mystique* est peu goûté ici; la vente de la deuxième édition ne va pas. Mais, à l'étranger, tout est bien différent; il fait des passions. Je viens de recevoir une très gracieuse lettre d'une princesse Angélina Radziwill, qui envie votre dédicace, et me dit que c'est toute une vie pour une femme que d'avoir inspiré ce livre. J'ai été bien content pour vous. Mon Dieu, si vous aviez pu voir comme dans tout mon tressaillement il n'y a rien eu de personnel! Comme j'étais heureux de me sentir tant d'orgueil pour vous! Quel moment de plaisir complet et sans mélange! Je remercierai la princesse pour vous, et non pour moi, comme on donne des trésors au médecin qui sauve une personne aimée. Puis voilà le premier témoignage de succès qui me vienne de l'étranger.

Cara, vite écrivez-moi si vous avez quelqu'un de très sûr à Saint-Pétersbourg, parce que j'ai la faculté, ou je l'aurai, de vous envoyer les manuscrits du *Lys dans la Vallée* et de *Séraphita* par l'ambassade française. Certes, ils arriveront là, mais de là chez vous, voyez qui peut être l'intermédiaire.

Ma lettre a été interrompue par l'arrivée d'un commissaire de police et de deux agents qui m'ont arrêté et conduit à la prison de la garde nationale où je suis en ce moment, et où je continue paisiblement ma lettre. J'y suis pour cinq jours. J'y fêterai la fête du roi des Français. J'y perds un beau feu d'artifice que je comptais aller voir.

Mon libraire est venu me demander l'explication de la non-arrivée du *Livre mystique* entre vos mains. *Le Livre mystique* est défendu par la censure. Ainsi, je ne sais pas comment nous ferons. N'est-ce pas singulier que la personne à qui ce livre est dédié soit la seule qui ne le lise point? Vous verrez ce qu'il sera convenable de faire. J'attendrai vos ordres.

Voilà toutes mes idées envolées. Cette prison est affreuse; tous les prisonniers sont en commun. Il fait froid et nous n'avons pas de feu. Les détenus sont des gens de la plus basse classe et ils jouent en hurlant. Il est impossible d'avoir un moment de tranquillité. Ce sont de pauvres ouvriers qui ne peuvent pas donner deux jours de leur temps sans perdre la subsistance de leur famille, et, par-ci par-là, quelque artiste ou des écrivains pour qui la prison est meilleure encore que le corps de garde. On dit les lits affreux.

Je viens d'avoir une table, une bergère et une chaise, et je suis dans un coin d'une immense salle nue. C'est là que je vais achever *le Lys dans la Vallée*. Voilà mes affaires suspendues, et ceci arrive un jour de journal et presque la veille d'un 30 où j'ai trois cents ducats à payer.

Voilà un des mille accidents de notre vie parisienne, et chaque jour il y en a de pareils dans les affaires. L'homme sur lequel on compte pour vous rendre service est à la campagne, et votre projet manque; une somme qui doit vous être remise ne l'est pas. Il faut faire dix courses pour trouver quelqu'un, et souvent on est à une heure près pour la réussite d'une chose importante. Vous ne sauriez imaginer combien d'angoisses accompagnent ces heures, ces journées perdues; combien de fois je me suis couché, fatigué, incapable d'entreprendre d'écrire un mot, de penser à mes plus chères idées.

Je ne saurais trop le répéter, c'est une lutte qui vaut celle de la guerre: ce sont les mêmes fatigues sous d'autres formes. Nulle bienveillance réelle, nul secours. Tout ici est dans des

protestations sans efficacité. J'ai vaincu pendant six années, même pendant huit : eh bien, le découragement me prend alors que je n'ai plus qu'un quart de ma dette à acquitter, le dernier quart. Je ne sais plus que devenir. Ma vie s'arrête devant quatre mille ducats.

Lundi 25.

J'ai encore interrompu cette lettre pendant quarante-huit heures. Au moment où j'écrivais le mot *ducats*, Eugène Sue est arrivé. Il est détenu pour quarante-huit heures. Nous venons de les passer ensemble, et je n'ai pas voulu continuer cette lettre devant lui. Il m'a entretenu de ses occupations, de sa fortune. Il est riche, il est à l'abri de tout. Il ne pense plus à la littérature ; il vit surtout pour lui : il a développé l'égoïsme le plus complet : il ne fait rien pour les autres, tout pour lui : il veut, à la fin de la journée, pouvoir se dire que tout ce qu'il a fait, et que tout ce qui a été fait, l'a été pour lui. La femme n'est plus qu'un instrument ; il ne veut pas se marier. Il est incapable de ressentir aucun sentiment. J'ai écouté cela tranquillement, en songeant à ma lettre interrompue. Cela m'a fait de la peine pour lui. Oh ! il ne fallait que ces quarante-huit heures pour me prouver que les gens sans ambition n'aiment personne. Il est parti, ne me remerciant point d'avoir sacrifié les concessions que j'avais obtenues d'être seul dans un dortoir, car son admission a failli compromettre les petites douceurs que quelques amis ont arrachées pour moi de l'inflexible état-major d'épiciers, jaloux de tout confondre dans ce bagne infect. Je me couche.

Samedi 30.

Une grande nouvelle ! La loi du canal latéral à la basse Loire, qui ira de Nantes à Orléans, a passé à la Chambre des députés et sera présentée, mardi 3 mai, à la Chambre des pairs, où le marquis de Laplace, ami de tout élève de l'École polytechnique, a promis à mon beau-frère de la faire passer. Ainsi, voilà ma sœur et mon beau-frère arrivés, après dix ans de lutte, à leurs fins. Vous savez, je vous ai parlé de cette belle entreprise, à Genève. Maintenant, il ne s'agit plus que de trouver vingt-six millions. Mais ceci n'est rien, après ce

qu'il a fait. Les fonds seront placés à un si haut taux que l'argent ne manquera pas.

En ce moment, j'ai une espérance pour mon propre compte. C'est d'acheter la concession au concessionnaire, M. de Villevêque, et de tâcher de gagner dessus en la revendant à un banquier. Mon beau-frère sort de ma prison pour aller, d'après mes instructions, essayer cette affaire. Si j'ai du bonheur, elle se fera, et je pourrais, en deux mois, gagner deux cent mille francs qui calmeraient toutes mes plaies. C'est surtout dans la guerre politique que l'argent est le nerf.

Sue a fait à la plume des charges sur un bout de papier où il a mis son nom et qui vous servira d'autographe. Ça vous rappellera mes sept jours de prison[1].

Quelque grâce que vous ayez mise dans votre avant-dernière lettre, reçue ici, à me consoler du chagrin de savoir l'esquisse du *Lys* publiée dans son *chique*, je ne puis les accepter comme auteur. Non, la langue française n'admet pas ce qui flatte le cœur de M. Honoré de Balzac. Vous direz comme moi quand vous tiendrez le livre et que vous le lirez. Quoi qu'on fasse, *l'Apollon* et *la Diane* sont plus beaux que des blocs de marbre. L'homme jeune, de *l'Oaristys*, est plus gracieux qu'un squelette, et vous préférez la pêche au noyau, qui contient des millions de pêches.

J'ai beaucoup de chagrins, mais d'énormes, du côté de madame de B..., non d'elle directement, mais par les siens. Ceci n'est pas de nature à être écrit. Quelque soir, à Wierzchownia, quand les plaies du cœur seront cicatrisées, je vous conterai cela, à voix murmurée, de manière à ce que les araignées n'entendent pas, et que ma voix aille de mes lèvres dans votre cœur. Ce sont d'horribles choses, qui creusent la vie jusqu'au tuf, qui déflorent tout, font douter de tout, excepté de vous, à qui l'on réserve de semblables soupirs.

1. Ce curieux autographe contient trois dessins : un cheval, un cavalier à cheval et une marine.

Balzac a écrit au-dessous du premier : « Smogler allant au bois » ; au-dessous du second : « Houp! la! », et au-dessous du troisième : « Ceci est une marine. »

Smogler était le nom d'un cheval que Balzac posséda pendant quelque temps.

Le tout est surmonté de ces mots, écrits aussi par Balzac : « Fait en prison, à l'hôtel Bazancourt, où nous étions punis pour avoir pas monté la garde, par les épiciers de Paris! — 28 avril 1836 ».

Oh! qu'il y a dans mon cœur de *comprimés*! Depuis mon départ de Vienne, mes souffrances ont redoublé toutes, de tous les genres, de toutes les natures. Soupirs envoyés à travers les espaces, souffrances dévorées en secret; souffrances aperçues! Mon Dieu, moi qui n'ai guère fait de mal, que de fois j'ai dit : Un an à Diodati et le lac! Combien de fois je me suis dit : Pourquoi n'être pas mort, tel jour, à telle heure! — Qui donc est dans le secret de tant d'orages contenus, de tant de passion perdue, secrète? Pourquoi les belles années s'en vont-elles, pressant l'espérance, qui s'échappe sans qu'il en reste rien qu'une infatigable ardeur à réespérer? Surtout depuis cette année ardente où à chaque instant tout va finir, et où rien ne s'achève, il me prend des envies de fuir ce cratère qui me fait craindre le dessèchement, de le fuir au bout du monde.

Je suis le Juif-Errant de la pensée, toujours debout, toujours marchant, sans repos, sans jouissance de cœur, sans rien que ce que me livre un souvenir à la fois riche et pauvre, sans rien que ce que j'arrache à l'avenir; je mendie l'avenir, je lui tends la main. Il me jette non pas une obole, mais un sourire qui veut dire : *demain*.

Dimanche, 1er mai.

Mon beau-frère est revenu ce matin. M. Lainé de Villevêque demande à réfléchir à cette vente. Il a demandé trois jours, et c'est bien le moins qu'un homme prenne trois jours pour se décider dans une affaire aussi capitale. J'offre vingt mille ducats de sa position de concessionnaire, mais comptant. J'espère que Rossini me les fera prêter par Aguado, et que je pourrai revendre à Rothschild cette situation pour le double ou le triple, en traitant des vingt-six millions sur lesquels ces coquins-là gagneront cinq à six millions. Voilà le plus joli sourire, le seul, que m'ait fait la fortune.

Allons, *cara*, adieu; ne vous faites pas de chagrin de tout ceci. J'ai de larges épaules, un courage de lion, du caractère, et si par hasard la mélancolie me prend, je regarde à l'avenir et je crois à quelque chose de bon, quoique les années passent avec une rapidité cruelle, et quelles années? Les belles! Reverrai-je jamais le lac de Genève ou de Neuchâtel?

XI

A MADAME HANSKA A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Paris, 16 mai — 16 juin 1836.
16 mai.

Il y a un an, j'étais à la Poire[1], à une heure, ayant fait la route en cinq jours, n'ayant pas dormi depuis trois nuits! Et, à deux heures, après une heure de sommeil, je me suis donné pour fête d'aller à la *Walterische-Haus*. Aujourd'hui, mon seul plaisir sera de faire, au milieu de ma continuelle bataille, une halte de deux heures pour vous écrire un mot, *cara contessina*. Mais, au lieu de vous envoyer un bouquet d'espérances fleuries, je n'ai que de tristes choses à vous dire. Tout ce que je vous annonçais de bon a échoué. Rien de ce qui peut me libérer ne réussit!

Cependant, aujourd'hui même, madame Béchet va peut-être céder à Werdet les *Études de Mœurs*, et cette affaire est plus importante que vous ne le pensez à ma tranquillité, car si je n'ai qu'un seul éditeur je puis obtenir de régler mon travail, je puis me ménager des mois de repos, et vous savez ce que je puis faire d'un mois de repos. L'affaire des *Contes drolatiques* traîne toujours.

Il s'est fait, depuis trois jours, un grand changement en moi. L'ambition a disparu. Je ne veux plus entrer aux affaires par la députation et le journalisme. Ainsi, mes efforts vont tendre à me débarrasser de la *Chronique*. Cette détermination m'est venue à l'aspect de deux séances de la Chambre des députés. La sottise des orateurs, la niaiserie des débats, le peu de chance qu'il y a de triompher d'une semblable et d'une si misérable médiocrité, me font renoncer à m'y mêler autrement qu'en qualité de ministre. Ainsi, d'ici à deux ans, je vais tâcher de m'ouvrir à coups de canon la porte de l'Académie, car les académiciens peuvent devenir pairs, et je

1. A l'hôtel de la Poire, à Vienne.

tâcherai de faire une assez grande fortune pour arriver à la Chambre haute et entrer dans le pouvoir par le pouvoir même.

Le Lys dans la Vallée me mine; ni le procès ni le livre ne sont terminés. J'ai encore dix feuilles, ou cent soixante pages du livre, à faire en entier, les écrire et les corriger. J'espère finir en dix jours, quoique ce soit presque le quart de l'œuvre; mais c'est le quart le plus facile. Tout, maintenant, est achevé, posé. Je n'ai plus qu'à conclure. Le caractère saillant est décidément M. de Mortsauf. Il était bien difficile de dessiner cette figure; mais elle est terminée aujourd'hui. J'aurai élevé la statue de l'Émigration; j'aurai rassemblé dans une même création tous les traits de l'émigré revenu dans sa terre, et peut-être tous les traits du mari, car, plus ou moins, les hommes mariés ressemblent tous à M. de Mortsauf.

12 juin.

Comprendrez-vous tout ce qu'est ma vie par ces deux dates? Cette lettre est restée tout un mois sur ma table sans qu'il m'ait été permis d'y mettre un mot. J'ai reçu deux lettres de vous et celle de M. de Hanski sans pouvoir y répondre et, aujourd'hui, je suis obligé de fermer ma porte et de prendre une matinée pour vous écrire. J'ai tant de choses à vous dire! Il s'est passé pour moi tant d'événements que je ne sais par où commencer. Puis, il est impossible de vous tout dire, car il faudrait des volumes.

En gros, mon procès est gagné et mon livre a paru. J'ai travaillé nuit et jour pour pouvoir finir le livre assez à temps pour qu'il pût paraître le jour même du jugement. Il faut que vous sachiez que la même bataille qu'on avait livrée à mon crédit pendant mon voyage à Vienne, en me mettant en prison pour dettes, mes ennemis l'ont livrée à mon caractère et à ma probité. Tout ce que la calomnie a de plus ignoble et de plus bas, tout ce que l'on a pu trouver de boue a été amassé contre moi. Il a fallu écrire, pour le public, une défense *en une seule nuit*. Vous la lirez en tête du *Lys dans la Vallée*, dont elle forme l'introduction. J'ai gagné deux fois, et devant le public et devant les juges, qui ont été indignés. Sur quoi va-t-on maintenant m'attaquer?

Ah! vous ne pourrez jamais savoir combien ma vie a été

ardente pendant ce mois! J'étais seul pour tout; harcelé par les gens du journal qui me demandaient de l'argent; harcelé par mes payements à faire, sans que j'eusse d'argent, puisque je n'en gagnais d'aucun côté; harcelé par le procès; harcelé par mon livre, dont il fallait corriger jour et nuit les épreuves! Non, je m'étonne d'avoir survécu à cette lutte. La vie est trop pesante; je ne vis pas avec plaisir.

Vous m'avez bien chagriné en me renvoyant les sottises de votre tante[1], qui me dit marié avec une demoiselle dont je ne connais ni le nom ni la personne, pendant que j'étais accablé ici des sottises de Paris. Celles de Constantinople étaient de trop. Réservez, je vous supplie, votre crédulité pour le bien.

Quoique j'aie gagné mon procès et que *le Lys* paraisse, mes affaires sont dans un état peu prospère, car ce sont des victoires qui tuent. Encore une, et je suis mort. La production des livres ne suffit pas pour éteindre ma dette; il faut avoir promptement recours au théâtre, et j'y rencontrerai des haines vives qui peuvent ou m'en interdire l'entrée, ou tromper le public sur la valeur des œuvres que j'y produirai.

Boulanger fait une bien belle chose de mon portrait. Il aura, je crois, les honneurs du coin du Roi à la prochaine Exposition. Ne vous inquiétez point de l'argent pour la copie, qui sera toujours un original, car je poserai pour le vôtre, tout comme pour celui-ci. Je remettrai cinq cents francs, ou cinquante ducats, à Boulanger, et la première fois que j'irai à Wierzchownia vous me les rendrez, si je ne suis pas riche, et, si je le suis, je n'en aurai pas besoin. Mais, de l'aveu des artistes, Boulanger fait là une belle œuvre et qui, à part le mérite qu'a tout portrait, en a un immense comme peinture. Il m'a fallu encore trouver des séances de sept à huit heures, — et en voilà déjà dix, — à travers les orages de ce mois-ci.

Au moment où je vous écris, dans les tourments à peine terminés de mon œuvre, et quand il me faudrait quelque repos pour refaire mon cerveau qui s'abat comme un cheval fatigué, car il est impossible de ne pas voir qu'il y ait là des organes dont la force est limitée, eh bien, le gérant de notre

1. La comtesse Rosalie Rzewuska, née princesse Lubomirska.

journal m'envoie missive sur missive pour que je lui verse encore treize mille francs, le reste des quarante-cinq mille que je dois pour mon acquisition. Ce sont des coups d'épingle dans la moelle épinière. Il faudrait encore quitter ma lettre et courir par la ville pour réaliser quelques actions; et il le faudra demain, et il faut en même temps finir l'*Ecce Homo* commencé dans la *Chronique* avant-hier, et il faut me mettre en mesure de donner à madame Béchet deux volumes in-octavo, qu'elle demande pour terminer son traité. Rien de tout ceci ne me donne d'argent pour payer mes obligations, en sorte que je ne sais que devenir.

J'ai encore interrompu ma lettre. Oh! pour le coup, trop est trop. Savez-vous par quoi je suis interrompu? par un acte judiciaire de madame Béchet, qui me fait sommer de lui fournir dans les vingt-quatre heures mes deux volumes in-octavo, et me demande cinquante francs par jour de retard! Il faut que je sois un grand criminel, et que Dieu veuille me faire expier mes crimes! Jamais on n'a vu pareille tourmente! Cette femme a eu de moi dix volumes in-octavo en deux ans! Elle se plaint de ne pas en avoir eu douze!

Vous allez être encore quelque temps sans nouvelles de moi, car je vais probablement allez m'enfuir dans la vallée de l'Indre, y écrire, en une vingtaine de jours, les deux volumes de cette femme, et me débarrasser d'elle.

Éteindre le dernier de mes traités en satisfaisant madame Béchet, et faire un beau livre! Et j'ai vingt jours! Et cela se fera! *Les Héritiers Boirouge* et *Illusions perdues* auront été écrits en vingt jours!

Je vous quitte, vous le voyez, plus chagrin, plus persécuté, plus occupé que jamais. J'ai le triste pressentiment que rien ne peut bien finir de tout ceci. La nature humaine a ses limites, la plus forte comme la plus faible, et j'aurai bientôt atteint mes limites. J'ai tout dépassé.

Allons, adieu, vous une des trois personnes qui m'aurez connu[1]: encore avez-vous eu bien des doutes, avez-vous laissé quelques coins obscurs sans les pénétrer, parce que je n'ai pas eu le bonheur d'être longtemps près de vous.

1. Madame de B..., madame Carraud et madame Hanska.

16 juin.

J'ai encore interrompu ma lettre. Hier, j'ai dîné avec l'abbé de Lamennais, Berryer, et je ne sais qui encore. Je voyais l'abbé pour la première fois; quant à Berryer, nous sommes de vieilles connaissances. J'ai été épouvanté par l'atroce figure de l'abbé de Lamennais; j'ai tâché de saisir un seul trait auquel on pût s'attacher, mais il n'y a rien.

Berryer va se promener à Saint-Pétersbourg. Je l'ai fort engagé à revenir par terre et à passer par l'Ukraine. Je lui ai dit que je conservais l'espoir d'aller en Ukraine, vers septembre : mais je n'ose plus me livrer à aucun espoir. Le 20, je pars pour Saché. Il faut y aller faire, dans le calme et le silence, deux volumes in-octavo afin d'éteindre cette pesante obligation du traité Béchet. Après, je n'aurai plus que les *Études philosophiques* à terminer. Mais la question argent est terrible.

La Chronique de Paris est très bien posée, politiquement parlant. Mais elle a besoin d'un trésor. Berryer me disait combien l'idée d'un centre droit était féconde en résultats.

J'attendrai avec bien de l'impatience la lettre où vous me parlerez du vrai *Lys dans la Vallée*; mais elle se fera bien attendre, et cela est malheureux pour un homme qui vous accepte comme tout un public.

XII

A MADAME HANSKA A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Saché, fin juin 1836.

Je reçois ici votre dernière lettre, où vous me parlez de madame Rosalie et de *Séraphita*. Relativement à votre tante, j'avoue que j'ignore par quelle loi il se fait que des personnes aussi élevées croient d'aussi basses calomnies. Moi joueur! Votre tante ne raisonne, ni ne calcule, ni ne combine donc que le whist? Moi qui travaille, même ici, seize heures par jour, j'irais au jeu qui veut des nuits! C'est aussi absurde que fou.

Je suis allé, à trente-six ans, pour la première fois et par curiosité, à Frascati, où j'ai trouvé Bernard[1]. Un soir Bernard

1. Charles de Bernard.

m'a présenté au Cercle des Étrangers, et l'on m'y a invité à dîner. J'y suis allé une troisième fois le jour où il nous a donné à dîner. Puis, quoi qu'on m'ait invité plusieurs fois, je n'y suis jamais retourné. La dernière fois j'ai prié Bernard de me comprendre dans son jeu pour une somme de, ce qui dénote la plus profonde ignorance de la passion. En tout, dans ma vie, j'aurai perdu au jeu trente ducats. Voilà pour le jeu. Ce vice ne me gagnera point; je joue une partie plus chère et plus belle.

Que votre tante juge à sa manière des œuvres dont elle ne connaît ni l'ensemble ni la portée, c'est son droit. Je me soumets à tous les jugements. C'est un des malheurs par lesquels nous passons. La résignation est une des conditions de mon existence.

Votre lettre était triste; je l'ai sentie écrite sous l'influence des discours de votre tante. Comprendre c'est égaler, a dit Raphaël[1], et comme vous-même prétendez que notre pauvre temps ne se donne pas la peine de comprendre, il s'ensuit que nos égaux sont rares. Ce à quoi je pouvais prétendre était, à mon égard ou pour ma personne, à l'usage d'une faculté donnée à l'homme : *la raison*. Votre tante fait de moi un joueur et un débauché; *elle a des preuves*, me dites-vous. Voici sept ou huit ans que je travaille, comme je vous le dis, seize heures par jour. Si je suis joueur et débauché, il faut que l'homme qui a fait trente volumes en sept ans disparaisse. L'un et l'autre ne vivent pas sous la même peau, ou, si cela est, il faudrait que Dieu se fût plu à faire une créature extraordinaire que je ne suis pas.

Je commençais à reprendre vie et courage ici, où j'étais depuis cinq jours. De toutes les lettres qui pouvaient me venir, j'avais dit en partant : « ne m'envoyez que celles de Russie », et votre lettre m'a plus accablé que tout ce que l'envie et les calomnies, mon procès et les affaires, ont jeté de lourdes niaiseries sur moi. Ma sensibilité est ici une preuve d'amitié; il n'y a que les personnes que nous aimons qui peuvent nous faire souffrir. Je n'en veux pas à votre tante, mais je suis fâché qu'une personne aussi distinguée que vous

1. Dans *la Peau de Chagrin*.

En relisant votre lettre, je trouve que vous me faites un peu plus grand que je ne le suis, et que vous me demandez plus que je ne peux donner. Le désir de bien faire m'a fait arriver à des combinaisons qui paraissent nouvelles, mais l'exercice des facultés intellectuelles n'entraîne pas de grandeur réelle; on reste, humainement parlant, ce qu'on est : un pauvre être très *impressible*, que Dieu avait fait pour le bonheur, et que les circonstances ont condamné au travail le plus fatigant du monde.

Il faut, en ce moment. que je vous quitte pour achever mon ouvrage; dans cinq ou six jours, quand je me serai délivré de ces deux volumes, qui achèveront le plus dur des obligations que j'ai contractées, je vous écrirai plus au long et le cœur plus joyeux, car, en ce moment, tout me cause plutôt de la tristesse que du plaisir. J'ai l'âme et l'esprit trop tendus par le travail. Je suis nerveux comme une petite maîtresse; mais, je retrouverai peut-être un peu de gaieté en me sentant plus léger de deux volumes. La Touraine est cependant bien belle en ce moment. Il fait une chaleur excessive, qui fait fleurir les vignes. Ah! mon Dieu, quand aurai-je une petite terre, un petit château, un petit parc, une belle bibliothèque, et pourrai-je habiter cela sans ennuis, en y logeant l'amour de ma vie?

Plus je vais, plus ces souhaits dorés prennent la teinte des rêves; et cependant, y renoncer, ce serait pour moi la mort. Depuis dix ans, je ne vis que par l'espérance.

Allons, adieu; mille gracieuses choses à M. de Hanski. Je mets sur le front d'Anna un baiser plein de souhaits pour elle ; je me recommande à vous pour exprimer mes souvenirs à tous, et vous prie de trouver ici ces jolies fleurs d'âme, ces caressantes pensées, que vous excitez et qui vous appartiennent, triste ou non, car il est de ces amitiés inaltérables qui ressemblent au ciel : il peut passer dessous quelques nuages, l'atmosphère peut être plus ou moins ardente, mais au-dessus le ciel est toujours bleu. Quand vous êtes triste, il s'agit seulement d'aller un peu plus haut.

H. DE BALZAC

(A suivre.)

sur un succès, quand *Louis Lambert* était dédaigné. Ce sont des livres que je fais pour moi et pour quelques-uns.

Au moment où j'écris vous avez sans doute *le Lys dans la Vallée*, autre *Séraphita*, qui, celle-là, est orthodoxe. Mais je ne vous en parlerai pas. La littérature et ses accompagnements m'ennuient. Quand une œuvre est achevée, j'aime à l'oublier, je l'oublie, et je n'y reviens que pour la purger de ses fautes, un an ou deux après. Vous lirez ce livre dans sa chair et non dans son squelette : je souhaite qu'il vous fasse plaisir.

J'ai entrepris de faire ici les deux volumes de madame Béchet, comme j'ai dû vous l'écrire avant de quitter Paris. La Touraine m'a rendu quelque santé, mais au moment où je travaillais le plus, avec votre lettre était une lettre d'un de mes amis, qui m'a envoyé une bouffée de tracasseries. Ces choses-là me découragent de vivre. Heureusement que le livre que j'ai à faire, *Illusions perdues*, est assez dans ce ton. Tout ce que j'y pourrai mettre d'amère tristesse y fera merveille. C'est une de ces *Nouvelles* qui sera bien comprise. Elle est à hauteur d'appui.

Mes succès prétendus sont encore une de ces agréables sottises que l'on me prête. Je ne sais quel critique a imprimé que j'avais connu très intimement tous mes modèles. Mais, je ne voulais jamais répondre à toutes ces exagérations. Berryer est de cet avis, et je ne me pardonnerai point d'avoir quitté ma silencieuse attitude, pour descendre dans cette arène de boue comme je l'ai fait dans l'introduction au *Lys dans la Vallée*.

J'ai ici, depuis quelques jours, contemplé l'étendue de mon œuvre et ce qui me reste à faire. C'est énorme. Aussi, en voyant cette immense fresque, ai-je une grande envie de liquider *la Chronique*, de renoncer à toute espèce d'ambition politique et de songer à prendre quelques arrangements qui me permettent de me retirer dans un *cottage* en Touraine, et d'y accomplir paisiblement, sans souci, cette œuvre qui m'aidera à passer la vie, sinon heureusement, du moins tranquillement. Pour que ma vie soit heureuse, il faudrait bien des circonstances.

Mon frère nous donne toujours beaucoup de chagrin. Ma mère se consume de douleur. Mais mon beau-frère est un peu plus avancé ; le canal latéral à la Loire a été voté par les deux Chambres. Ainsi la loi leur est acquise. Il ne leur faut plus que trouver des capitaux pour exécuter.


Mt Augustine
Pic Raureka
Bolton Gl.
Pic Stoyl
Marchant Gl.
GLACIER HOOKER
Moraine
Passe
Fitz Gerald
Harper Glacier
Eugenie Glacier
Douglas Rivière
Footstool
Bivouac
Prism Gl.
Col de Tuckett
Huddleston Gl.
Bivouac
Tuckett Gl.
Mt Sefton
DOUGLAS GLACIER
Mt Brunner
Moraine
GLACIER MUELLER
Enorme rocher
Mt Oll
Echelle 1 : 63,360
0 5 10 15 20 25 Kilom.

DANS LES ALPES

DE

LA NOUVELLE-ZÉLANDE

s lecteurs de cette Revue ne savent peut-être pas tous existe, dans l'île de la Nouvelle-Zélande, une chaîne es qui ne le cèdent guère à celles de la Suisse.

île est allongée et étroite: elle a 800 kilomètres environ ngueur sur un peu plus de 160 de large. A l'égard de titude, qui est sensiblement celle du nord de l'Italie, la e de montagnes pourrait être comparée au Caucase, sauf le climat y est beaucoup plus doux.

ne des particularités de ces Alpes, c'est que la ligne des s descend extrêmement bas, à moins de 1800 mètres du u de la mer: aussi des montagnes de 3000 à 3500 mètres itude se dressent-elles aussi blanches au-dessus de la plaine le Mont-Blanc vu de Chamonix.

avais affaire entre les districts de Canterbury et de West-, et le principal objet de mes recherches était de découun passage praticable pour les chevaux entre les plaines s de Mackenzie et la côte ouest, si merveilleusement belle, sa végétation quasi tropicale, et ses grands glaciers qui endent presque jusqu'à la mer. La découverte d'une route e genre permettrait aux chercheurs d'or de communi-avec les grandes villes de la côte est. Jusqu'à ce jour seule ressource était de conduire leurs bêtes de somme le



Mt Augustine
GLACIER
HOOKER
Moraine
Pic Raureka
Bolton Gl.
Pic Stoyl
Marchant Gl.
Passe
Fitz Gerald
Harper Glacier
Douglas Rivière
Eugenie Glacier
Footstool
Bivouac
Tewaewae Gl.
Bivouac
Prism Gl.
Col de Tuckett
Huddlestone Gl.
Tuckett Gl.
Mt Sefton
DOUGLAS
GLACIER
Mt Brunner
Moraine
GLACIER MÜELLER
Enorme rocher d'aspect verdâtre
Echelle 1 : 63,360
0 5 10 15 20 25 Kilom.

DANS LES ALPES

DE

⌐A NOUVELLE-ZÉLANDE

es lecteurs de cette Revue ne savent peut-être pas tous
existe, dans l'île de la Nouvelle-Zélande, une chaîne
pes qui ne le cèdent guère à celles de la Suisse.
île est allongée et étroite: elle a 800 kilomètres environ
ongueur sur un peu plus de 160 de large. A l'égard de
itude, qui est sensiblement celle du nord de l'Italie, la
ne de montagnes pourrait être comparée au Caucase, sauf
le climat y est beaucoup plus doux.
ne des particularités de ces Alpes, c'est que la ligne des
s descend extrêmement bas, à moins de 1800 mètres du
u de la mer: aussi des montagnes de 3000 à 3500 mètres
tude se dressent-elles aussi blanches au-dessus de la plaine
e Mont-Blanc vu de Chamonix.
vais affaire entre les districts de Canterbury et de West-
et le principal objet de mes recherches était de décou-
un passage praticable pour les chevaux entre les plaines
s de Mackenzie et la côte ouest, si merveilleusement belle,
sa végétation quasi tropicale, et ses grands glaciers qui
ndent presque jusqu'à la mer. La découverte d'une route
e genre permettrait aux chercheurs d'or de communi-
avec les grandes villes de la côte est. Jusqu'à ce jour
seule ressource était de conduire leurs bêtes de somme le


Mt Augustine
GLACIER HOOKER
Moraine
Pic Rauréka
Bolton Gl.
Pic Stoyl
Marchant Gl.
Passe Fitz Gerald
Harter Glacier
Eugénie Glacier
Douglas River
Foot stool
Bivouac
Col de Tuckett
Huddlestone Gl.
Prism Gl.
Tuckett Gl.
Mt Sefton
Moraine
GLACIER MUELLER
DOUGLAS GLACIER
Mt Brunner
Mt Oli
Echelle 1 : 63,360
0 5 10 15 20 25 Kilom.

DANS LES ALPES

DE

LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Les lecteurs de cette Revue ne savent peut-être pas tous qu'il existe, dans l'île de la Nouvelle-Zélande, une chaîne d'Alpes qui ne le cèdent guère à celles de la Suisse.

L'île est allongée et étroite : elle a 800 kilomètres environ de longueur sur un peu plus de 160 de large. A l'égard de la latitude, qui est sensiblement celle du nord de l'Italie, la chaîne de montagnes pourrait être comparée au Caucase, sauf que le climat y est beaucoup plus doux.

Une des particularités de ces Alpes, c'est que la ligne des neiges descend extrêmement bas, à moins de 1800 mètres du niveau de la mer : aussi des montagnes de 3000 à 3500 mètres d'altitude se dressent-elles aussi blanches au-dessus de la plaine que le Mont-Blanc vu de Chamonix.

J'avais affaire entre les districts de Canterbury et de Westland, et le principal objet de mes recherches était de découvrir un passage praticable pour les chevaux entre les plaines arides de Mackenzie et la côte ouest, si merveilleusement belle, avec sa végétation quasi tropicale, et ses grands glaciers qui descendent presque jusqu'à la mer. La découverte d'une route de ce genre permettrait aux chercheurs d'or de communiquer avec les grandes villes de la côte est. Jusqu'à ce jour leur seule ressource était de conduire leurs bêtes de somme le

long du rivage, à partir d'Hokitika, sur près de 150 kilomètres d'une côte dépourvue de routes et de ponts ; les fréquentes inondations retardaient parfois les convois de plusieurs semaines, jusqu'au retour du beau temps. Comme il tombe annuellement, sur la côte ouest, de 3 mètres à $3^{m},75$ de pluie, on conçoit les difficultés d'un pareil trajet. Le gouvernement de la Nouvelle-Zélande avait depuis longtemps reconnu l'importance qu'aurait la découverte d'un passage ; il avait lancé à la recherche diverses expéditions, mais toujours sans succès.

Je partis de Christchurch par la route de Pukaki, et campai près d'une petite auberge, appelée l'Ermitage; elle était alors fermée, à la suite d'une faillite. J'avais donc à compter uniquement sur les provisions que j'avais apportées de Christchurch et d'Angleterre.

Mon plan était de faire l'ascension de tous les pics les plus élevés de la région avoisinante, et de prendre ainsi une connaissance complète du pays. J'avais avec moi Mathias Zurbriggen, l'un des meilleurs guides de Suisse; il venait précisément d'accompagner sir Martin Conway dans sa fameuse exploration de l'Himalaya du Karakorum.

Le 29 juin 1895, nous fîmes l'ascension du mont Sealey (2632 mètres); puis successivement celles du mont Tasman (3498 mètres), la seconde, pour la hauteur, des montagnes de la colonie; du mont Haidinger (3082 mètres), et du Silber Horn (3126 mètres); autant d'ascensions faites pour la première fois. Mon ambition était maintenant de gravir les sommets les plus élevés du mont Sefton, le Matterhorn des Alpes de la Nouvelle-Zélande, un énorme pic de rocs croulants, s'élevant à une hauteur de 3150 mètres. Cinq tentatives, en six semaines, n'aboutirent qu'à des échecs complets, par suite des variations extraordinaires de la température.

Nous étions bien près de désespérer du succès final; ce fut cependant avec la volonté bien arrêtée d'avoir le dernier mot que, le 14 février, nous partîmes de nouveau pour le bivouac que nous avions établi déjà sur la crête, entre les glaciers de Teweewac et de Huddlestone.

Nous n'avions encore jamais été aussi confortablement ins-

tallés au bivouac du Sefton. Lors de nos cinq premières tentatives, nous y avions passé la nuit, et nous y avions enduré presque toutes les sortes de désagréments que connaissent bien les alpinistes. Ce jour-là, pour la première fois, nous nous étions munis de couvertures de voyage, ce qui est un véritable luxe pour des ascensionnistes. Cependant la nuit ne fut pas pour nous une nuit de bon repos. Nous songions qu'après tous nos insuccès le moment était enfin venu de forcer coûte que coûte le passage et d'arriver au sommet; qu'après six semaines de mauvais temps, notre persévérance méritait d'être récompensée. Mais le lendemain nous offrait, malgré tout, une perspective inquiétante: je dormis d'un sommeil agité; dans un cauchemar, passa la vision d'un pic effrayant du haut duquel, malgré des tentatives répétées d'escalade, je glissais toujours, jusqu'au moment où je me réveillai pour me préparer au départ.

Vers minuit, la tension de nos nerfs nous rendit insupportable une plus longue inaction; et, lorsque nous mîmes nos chaussures glacées (il n'y a rien de tel que le contact de chaussures glacées pour calmer en un instant toute votre ardeur, et pour vous donner, jusqu'au bout des doigts engourdis, une sensation d'impuissance et de défaillance), je suis sûr que Zurbriggen sentit, aussi vivement que moi-même, l'émotion intense du moment. Nous parlions peu, saisis par le calme et la magie du clair de lune, étreints par le sentiment de ce qui nous attendait. Nous allumâmes du feu et je fis du thé pendant que Zurbriggen divisait en deux charges les quelques objets que nous jugions prudent d'emporter avec nous : une boîte de sardines, du biscuit, et une vingtaine de mètres de la corde ordinaire du Club alpin, plus un rouleau supplémentaire, d'environ soixante mètres, d'une corde plus mince, pour le cas où nous serions contraints de sacrifier la première. Quelques crampons de fer, pour assujettir cette corde, et mon appareil photographique complétaient notre bagage.

Vers minuit quarante-cinq, nous mîmes nos crampons et nous nous attachâmes, car les crevasses commençaient immédiatement au sortir du bivouac. Quand nous partîmes, la lune était levée depuis environ une heure. Le Sefton apparaissait au-dessus de nous, en sauvage et fantastique décor de

glaciers, de pics et de précipices : c'était comme une vision féerique et invraisemblable que le reflet de la lune sur ces effroyables pentes de glace suspendues, comme par miracle, avec des angles d'inclinaison qu'on eût crus impossibles. De temps à autre, l'imposant et émouvant silence était déchiré par le bruit sec des pierres qui roulaient du sommet; le bruit était d'abord clair et craquant comme une décharge de mousqueterie, puis, à mesure que d'énormes masses de glace et de neige étaient entraînées dans la chute, il s'enflait en de sinistres éclats de tonnerre, et finissait par se perdre, avec un épouvantable fracas, dans le glacier Mueller, à deux mille cinq cents mètres de profondeur, tandis que les pics environnants nous en renvoyaient l'écho dans un mugissement qu'on eût dit répercuté par les voûtes de quelque énorme cathédrale. Notre route, au pied du Footstool, gravissait un talus de glace escarpé et, à chaque pas, nous entendions nos piolets et nos crampons résonner sur la surface dure et craquante de la glace. Le Footstool projetait une ombre immense sur le versant du mont Sefton éclairé par la lune, si bien que le pic redoutable qui se dressait devant nous semblait regarder d'un air plein de menaces les chétifs intrus assez audacieux pour rompre l'éternel silence et pour lui contester l'inviolabilité de son antique solitude.

Nos nerfs étaient tendus au plus haut point par l'incessante surveillance que nous avions à exercer, car nous n'étions que deux à la corde, et nous avancions dans les clartés et les ombres irréelles de la lune, dont le calme semblait faire mieux ressortir toute l'horreur des séracs vacillants et des dangereuses crevasses parmi lesquels nous nous frayions avec peine une route.

Cependant la lune nous éclairait si abondamment que nous y voyions presque aussi bien qu'en plein jour. L'état du glacier était effrayant ; nous étions à un moment fort avancé de la saison, correspondant à notre mois de septembre dans l'hémisphère septentrional.

En atteignant le rocher, au pied du Footstool, nous tournâmes immédiatement à gauche, et, traversant à sa naissance le glacier de Huddlestone, nous nous engageâmes dans la grande pente de glace qui descend du Tuckett's Saddle (c'est

ainsi que nous baptisâmes plus tard le col qui sépare le Sefton du Footstool). Nous eûmes d'abord à nous frayer un chemin à travers les amas de débris d'anciennes avalanches de glace, les yeux levés anxieusement vers les aiguilles qui semblaient vaciller au-dessus de nos têtes, comme si l'une d'elles allait s'effondrer et nous ensevelir. C'était un des passages les plus difficiles que j'eusse jamais rencontrés, et Zurbriggen déploya là toutes les ressources de son extraordinaire coup d'œil et de sa connaissance du glacier, qui le rendaient capable de trouver sa route dans le dédale de crevasses dont nous étions entourés de tous côtés. Nous avions à observer la plus grande prudence en traversant les faibles ponts de glace mince jetés sur les précipices ouverts sous nos pas, à des profondeurs dont l'ombre bleue nous cachait toute l'immensité, mais que l'écho éveillé par les glaçons tombant sur notre passage nous permettait de juger.

Nous venions d'arriver à une énorme crevasse, large d'environ soixante mètres, qui traversait le glacier dans toute son étendue et semblait devoir nous empêcher complètement d'avancer. Il était impossible de la franchir, car elle était extrêmement profonde, et les parois en étaient à pic des deux côtés ; nous dûmes donc en longer le bord jusqu'à ce qu'enfin nous parvînmes à la crête du rocher croulant qui s'élève entre les glaciers de Huddlestone et de Tuckett et conduit au pied du grand escarpement du Sefton. Nous eûmes quelque peine à l'atteindre, car le glacier, en se séparant violemment du roc, avait formé une sorte de tranchée : nous fûmes donc obligés de nous tailler un chemin dans la paroi de glace, puis, une fois en bas, d'escalader le rocher par un sentier de pierres branlantes.

Cette crevasse est en quelque sorte le réceptacle des avalanches de rochers qui tombent de la crête. En gagnant cette crête, nous la trouvâmes couverte de blocs détachés et en fort mauvais état. C'était chose merveilleuse que la façon dont ils semblaient équilibrés, comme par la main de l'homme ; par endroits le moindre choc aurait déterminé la chute de masses énormes dans l'abîme. Il était nécessaire de prendre les plus grandes précautions, et, partout où nous le pouvions, nous dégagions la route devant nous en provoquant à dessein de ces

avalanches ; pendant la chute, nous nous réfugiions en quelque endroit qui nous parût sûr, — si le terme peut être appliqué à un seul des rochers de cette montagne. La lune commençait à décliner, et, à sa lumière incertaine, il était très difficile d'avancer. Il était à craindre que la corde ne s'accrochât dans les blocs détachés et n'entraînât sur moi une véritable avalanche. Zurbriggen fut très certainement, pendant tout ce temps, le moins exposé de nous deux.

A cinq heures et quart, nous atteignîmes les derniers rochers de cette arête, et nous nous arrêtâmes quelques instants pour remettre nos crampons que nous avions enlevés en quittant le glacier. Devant nous s'étendait une grande crête neigeuse, extrêmement escarpée, et conduisant droit au col de Tuckett ; Zurbriggen essaya de s'y engager, mais il s'aperçut bientôt que même avec l'aide de ses crampons il ne pouvait avoir de prise solide ; aussi en fut-il réduit à la fin à tailler des degrés. Il trouva qu'il suffirait de faire de petites entailles dans lesquelles nous pourrions enfoncer deux ou trois de nos ferrements, admirables aides sans lesquelles nous aurions été retardés là pendant trois grandes heures. Par ce moyen nous réussîmes à gagner le sommet du col de Tuckett, juste au pied du grand glacier du Sefton : il était six heures et demie.

L'aube pointait, et un vent froid s'élevait en même temps du sud-ouest. De l'endroit où nous étions, le regard plongeait droit à quinze cents mètres au-dessous de nous jusqu'aux vertes forêts de la vallée de Copeland qui conduit dans le Karangarua, et, au delà, jusqu'à l'océan Pacifique, presque calme, sous un voile de brume qu'allaient bientôt dissiper les rayons du soleil levant. Derrière nous, à travers la vallée de Hooker, se dressaient les trois pics géants du mont Cook, encore entièrement enveloppés dans le brouillard matinal, sauf leur calotte de glace que l'aube baignait de ses reflets vermeils : tandis que, tout au fond, sur la gauche, la plaine aride de la région de Mackenzie, aux bouleaux rabougris, présentait un étrange contraste avec les champs fertiles de la côte ouest que l'on apercevait au loin.

Nous reportâmes nos regards sur l'Ermitage, encore plongé dans les ombres de la nuit, en nous demandant si nos amis

pouvaient nous voir. Comme nous l'avons appris plus tard, notre marche sur l'arête de glace, jusqu'au col de Tuckett, avait été suivie par eux depuis le point du jour; et, avec l'aide de mon télescope que je leur avais laissé, ils avaient même pu nous voir faire nos entailles.

Du côté du Copeland, se trouve sur le versant du Sefton un vaste escarpement qui descend perpendiculairement sur un glacier, noir des débris dont le jonche cette masse toujours croûlante. Cet escarpement doit bien avoir une hauteur de quinze cents mètres. La pente en est raide au point que, par places, il semble plus que perpendiculaire; et la paroi en est dans un perpétuel état de ruine, les rochers s'effritant par petits morceaux, à peu près des dimensions d'une brique ordinaire.

Le temps semblait promettre d'être fort beau: mais, avec l'expérience déjà acquise, nous n'osions compter sur ces promesses. Aussi ne fîmes-nous halte qu'un moment pour manger nos sardines et quelques biscuits; et, bien que ce fût notre premier repos depuis notre départ du bivouac, nous fîmes tout de suite nos préparatifs pour l'escalade finale. Nous reconnûmes qu'elle serait difficile, et, à ce moment, nous la crûmes même impossible, tant étaient perpendiculaires les murailles qui s'élevaient de là jusqu'au point que nous voulions atteindre.

Nous convînmes de laisser tout ce dont nous pouvions à la rigueur nous passer; et en conséquence, vers sept heures moins un quart, nous levâmes le camp et nous nous mîmes en marche aussi allégés que possible, bien résolus, dans le cas même où nous échouerions définitivement, à avoir du moins énergiquement lutté pour réussir. Zurbriggen insista pour que je misse dans mon sac une bouteille de bordeaux qu'il avait apportée de l'Ermitage: car, m'assura-t-il, « quand j'aurai mis le pic dans ma poche, nous aurons envie de boire à sa santé, et je fumerai même la moitié d'un cigare en l'honneur de ce grand événement. » C'étaient là, pour ainsi dire, les premières paroles que nous eussions échangées depuis notre départ du bivouac, car notre expédition au clair de lune, à travers les glaciers, n'avait guère été favorable à une conversation animée. Il me fit encore observer que si



avalanches ; pendant la chute, nous nous réfugiions en quelque endroit qui nous parût sûr, — si le terme peut être appliqué à un seul des rochers de cette montagne. La lune commençait à décliner, et, à sa lumière incertaine, il était très difficile d'avancer. Il était à craindre que la corde ne s'accrochât dans les blocs détachés et n'entraînât sur moi une véritable avalanche. Zurbriggen fut très certainement, pendant tout ce temps, le moins exposé de nous deux.

A cinq heures et quart, nous atteignîmes les derniers rochers de cette arête, et nous nous arrêtâmes quelques instants pour remettre nos crampons que nous avions enlevés en quittant le glacier. Devant nous s'étendait une grande crête neigeuse, extrêmement escarpée, et conduisant droit au col de Tuckett ; Zurbriggen essaya de s'y engager, mais il s'aperçut bientôt que même avec l'aide de ses crampons il ne pouvait avoir de prise solide ; aussi en fut-il réduit à la fin à tailler des degrés. Il trouva qu'il suffirait de faire de petites entailles dans lesquelles nous pourrions enfoncer deux ou trois de nos ferrements, admirables aides sans lesquelles nous aurions été retardés là pendant trois grandes heures. Par ce moyen nous réussîmes à gagner le sommet du col de Tuckett, juste au pied du grand glacier du Sefton : il était six heures et demie.

L'aube pointait, et un vent froid s'élevait en même temps du sud-ouest. De l'endroit où nous étions, le regard plongeait droit à quinze cents mètres au-dessous de nous jusqu'aux vertes forêts de la vallée de Copeland qui conduit dans le Karangarua, et, au delà, jusqu'à l'océan Pacifique, presque calme, sous un voile de brume qu'allaient bientôt dissiper les rayons du soleil levant. Derrière nous, à travers la vallée de Hooker, se dressaient les trois pics géants du mont Cook, encore entièrement enveloppés dans le brouillard matinal, sauf leur calotte de glace que l'aube baignait de ses reflets vermeils ; tandis que, tout au fond, sur la gauche, la plaine aride de la région de Mackenzie, aux bouleaux rabougris, présentait un étrange contraste avec les champs fertiles de la côte ouest que l'on apercevait au loin.

Nous reportâmes nos regards sur l'Ermitage, encore plongé dans les ombres de la nuit, en nous demandant si nos amis

pouvaient nous voir. Comme nous l'avons appris plus tard, notre marche sur l'arête de glace, jusqu'au col de Tuckett, avait été suivie par eux depuis le point du jour; et, avec l'aide de mon télescope que je leur avais laissé, ils avaient même pu nous voir faire nos entailles.

Du côté du Copeland, se trouve sur le versant du Sefton un vaste escarpement qui descend perpendiculairement sur un glacier, noir des débris dont le jonche cette masse toujours croûlante. Cet escarpement doit bien avoir une hauteur de quinze cents mètres. La pente en est raide au point que, par places, il semble plus que perpendiculaire; et la paroi en est dans un perpétuel état de ruine, les rochers s'effritant par petits morceaux, à peu près des dimensions d'une brique ordinaire.

Le temps semblait promettre d'être fort beau; mais, avec l'expérience déjà acquise, nous n'osions compter sur ces promesses. Aussi ne fîmes-nous halte qu'un moment pour manger nos sardines et quelques biscuits; et, bien que ce fût notre premier repos depuis notre départ du bivouac, nous fîmes tout de suite nos préparatifs pour l'escalade finale. Nous reconnûmes qu'elle serait difficile, et, à ce moment, nous la crûmes même impossible, tant étaient perpendiculaires les murailles qui s'élevaient de là jusqu'au point que nous voulions atteindre.

Nous convînmes de laisser tout ce dont nous pouvions à la rigueur nous passer; et en conséquence, vers sept heures moins un quart, nous levâmes le camp et nous nous mîmes en marche aussi allégés que possible, bien résolus, dans le cas même où nous échouerions définitivement, à avoir du moins énergiquement lutté pour réussir. Zurbriggen insista pour que je misse dans mon sac une bouteille de bordeaux qu'il avait apportée de l'Ermitage; car, m'assura-t-il, « quand j'aurai mis le pic dans ma poche, nous aurons envie de boire à sa santé, et je fumerai même la moitié d'un cigare en l'honneur de ce grand événement. » C'étaient là, pour ainsi dire, les premières paroles que nous eussions échangées depuis notre départ du bivouac, car notre expédition au clair de lune, à travers les glaciers, n'avait guère été favorable à une conversation animée. Il me fit encore observer que si

nous n'avions pas une bouteille vide pour y mettre nos cartes lorsque nous aurions atteint le sommet, autant dire que nous n'avions pas fait l'ascension, et que celle-ci ne compterait pas dans les annales du Club alpin comme dûment enregistrée.

Zurbriggen marcha devant et traversa une partie de l'arête rocheuse conduisant au pied de la grande muraille que nous voulions escalader. Cette arête était aussi désagrégée que possible, et les blocs croulaient littéralement sous nos pieds à chaque pas. Nous rampions sur cette crête, étroite comme une lame de couteau, et vraiment à pic du côté du Copeland. Je sentais la masse tout entière trembler sous les pas de Zurbriggen. Ce fut pour nous un très grand soulagement quand, après ce passage où nous avions l'impression d'un essai de marche sur une corde raide, nous trouvâmes un terrain en apparence plus solide, — solide seulement par comparaison, car bien des gens auraient opposé les plus raisonnables objections à qui leur aurait donné cette partie de la montagne pour sûre. Maintenant, au lieu de petites pierres croûlantes, nous avions affaire à d'énormes galets, qui semblaient profondément engagés dans le flanc de la montagne, mais qui étaient en réalité dans un équilibre si instable qu'ils menaçaient de céder au moindre choc. Nous nous mîmes bientôt à grimper avec précaution le long de la surface presque verticale d'un roc effrité auquel nous nous accrochions comme des mouches, éprouvant avec soin chaque pierre de la main, avant de lui confier tout notre poids. Il fallut à Zurbriggen une prudence extrême, car je me trouvais inévitablement, à chaque pas, droit au-dessous de lui, et la plus petite pierre tombant sous son pied aurait pu me blesser sérieusement. La façon dont il se tira de cette tâche périlleuse restera toujours pour moi un sujet d'étonnement, et l'on ne pourrait guère imaginer une adresse aussi grande ni une agilité aussi belle que celles dont il me donna des preuves en cette occasion.

Au bout d'une heure environ, nous atteignîmes enfin un endroit où le versant de la montagne, faisant face à l'Ermitage, était moins escarpé ; nous pûmes donc, en le traversant, avancer un peu plus rapidement.

Tout droit en face de nous s'élevait maintenant la partie que, de l'Ermitage, nous avions toujours supposé devoir être

la plus mauvaise ; vue de l'endroit où nous étions, elle paraissait, s'il est possible, encore plus effrayante. Le rocher était, en vérité, meilleur à certains égards et s'effritait un peu moins que dans la partie que nous venions de traverser : mais, en revanche, il y avait nombre d'énormes blocs de pierre près de céder sous le moindre poids. Nous choisissions de préférence, bien que les difficultés de l'escalade en fussent doublées, ceux de ces rocs qui étaient le plus complètement recouverts de glace, dans l'espoir que, soudés entre eux par le froid, ils nous fourniraient un point d'appui plus sûr. De cette façon nous avançâmes de quelques pas, mais nous nous vîmes bientôt contraints de revenir à la crête de l'arête, et, parvenus là, de marcher entre deux précipices descendant vers les vallées de Copeland et de Mueller, à dix-huit cents mètres à pic de chaque côté.

Nous avions maintenant devant nous à escalader environ quatre-vingt-dix mètres de rocher presque perpendiculaire et paraissant être dans le plus mauvais état. Les pierres étaient particulièrement instables, et il ne nous fallait avancer que par une série de détours, prenant les plus grandes précautions et, quand nous le pouvions, précipitant en bas les blocs qui nous paraissaient les plus dangereux ; par moments cependant cette ressource même nous manquait, tant ces masses, en tombant, risquaient d'ébranler violemment la frêle arête sur laquelle nous nous tenions. Je portais nos deux piolets, de manière à laisser à Zurbriggen les deux mains libres pour éprouver chaque pierre, et je faisais tous mes efforts pour éviter, autant que possible, de me trouver au-dessous de lui.

Tout à coup, au moment où je gravissais une pente fort rapide, tandis que Zurbriggen m'attendait un peu plus haut, un gros bloc, que j'avais touché de la main droite, se détacha avec un grand fracas et vint me heurter la poitrine. J'étais précisément sur le point de faire passer les deux piolets à Zurbriggen pour qu'il les plaçât un peu plus haut dans une fente du rocher, ce qui me laisserait les deux mains libres pour grimper. Zurbriggen se penchait et avançait le bras pour les recevoir de ma main gauche, tandis que le bout de corde qui était entre nous se repliait à ses pieds. Le bloc en m'atteignant me précipita la tête la première, et je fis une chute de près de trois mètres

en culbutant dans le vide; puis, brusquement, je sentis la corde donner une secousse, et je revins heurter violemment le flanc de la montagne. Je fus effrayé à l'idée que j'aurais pu être étourdi sur le coup et lâcher les deux piolets que je tenais à la main ; car je savais que nos vies en dépendaient, puisque sans eux nous ne pourrions pas descendre le glacier à travers toutes les difficultés des pentes glissantes.

Après que la corde m'eut ramené d'une secousse, je la sentis glisser de nouveau, et je descendis doucement de deux mètres. Cela signifiait, pensai-je, que Zurbriggen perdait lentement son point d'appui, et je me demandais quelles seraient mes impressions en tombant de 1800 mètres, et combien de fois j'irais butter contre les rochers dans ma chute. Je voyais le bloc même que j'avais délogé continuer sa route en bonds énormes ; autant que je m'en souviens, il frappa trois fois la paroi du précipice, puis, faisant un saut immense de six cents mètres, il alla tomber sur le glacier de Tuckett. Bientôt, je sentis que la corde cessait de glisser et me retenait brusquement.

J'appelai Zurbriggen, et je lui demandai s'il tenait bon. Je balançais maintenant comme un pendule, le dos à la montagne, et touchant à peine la surface du rocher. Il m'aurait fallu un effort considérable pour me retourner et saisir le roc, et je craignais, si je le faisais, que la tension de la corde ne fît lâcher prise à Zurbriggen. Pour lui, sa première crainte avait été que je ne fusse à moitié tué, car il avait cru voir le rocher m'atteindre à la tête ; ses premiers mots furent :

— Êtes-vous grièvement blessé ?

Je répondis que non, et je lui demandai de nouveau s'il avait un point d'appui solide :

— Non, me dit-il, je suis dans une très mauvaise position ; retournez-vous aussi vite que vous le pourrez, car je ne puis plus vous maintenir longtemps.

Je donnai un coup de pied contre le rocher, et, à grand peine, je parvins à tourner sur moi-même.

Par bonheur, il y avait une aspérité près de moi, et en m'accrochant de la main, je pus bientôt diminuer la tension de la corde. Quelques instants après je pus un peu regrimper, et tendre enfin à Zurbriggen les piolets que j'avais réussi à garder à la main dans ma chute. En fait, mes pensées s'étaient,

pendant tout ce temps, concentrées sur eux. Nous étions en trop mauvaise posture pour perdre notre temps à nous parler. Zurbriggen, grimpant un peu plus haut, s'établit solidement, et je me hissai après lui, si bien qu'au bout de dix minutes environ nous eûmes franchi ce mauvais pas.

Nous nous assîmes alors un moment pour nous remettre, car nos nerfs avaient été horriblement ébranlés par cet accident qui avait été si près de devenir fatal. Sur le moment, tout s'était passé si rapidement que nous n'avions pas beaucoup songé au danger, d'autant que nous comprenions que nous n'avions pas trop de toute notre énergie, et qu'il importait d'agir immédiatement; mais une fois le danger passé, nous en sentîmes le contre-coup; et tous deux, nous restâmes assis près d'une demi-heure avant de pouvoir faire un mouvement. J'avais été fortement contusionné par la pierre; elle m'avait fait au côté une entaille qui ne se ferma pas de deux semaines et saigna abondamment. Nous résolûmes néanmoins d'aller jusqu'au bout de l'ascension. J'appris que Zurbriggen, au moment où j'étais tombé, avait saisi la corde repliée à ses pieds, et qu'il avait eu la chance de mettre la main sur le bon bout, de sorte qu'il avait pu aussitôt me retenir; mais le poids à supporter était tel et il était si mal placé qu'il avait laissé glisser la corde entre ses doigts pour diminuer l'effort, pendant qu'il consolidait sa propre position, ce qui lui permit d'arrêter enfin ma chute.

— Si vous n'aviez pu, m'expliqua-t-il, vous retourner et saisir le rocher, inévitablement, j'aurais été moi-même arraché de mon point d'appui, car le rebord sur lequel je me tenais s'écroulait, à la lettre, sous mes pieds.

Nous découvrîmes bientôt que la pierre, en tombant, avait coupé deux torons de la corde, et que j'étais ainsi resté suspendu dans le vide par un seul toron. Mais nous avions une excellente corde, fabriquée à Buckingham, et elle résista à cette dure épreuve. Dans l'accident je perdis mon chapeau, le troisième et dernier que j'eusse en ma possession. Au moment même où je perdis pied, mon esprit fut peut-être également partagé entre l'effort nécessaire pour tenir solidement les piolets, et le triste spectacle de ce dernier et unique chapeau qui voguait [illegible]isiblement, comme un parachute, vers la vallée de Copeland,

toucher une seule fois la paroi de la muraille. Je fus dès lors obligé de recourir, en guise de couvre-chef, à des mouchoirs dont je m'entourai la tête : plus tard je réussis à me fabriquer un excellent bonnet en élargissant une vieille chaussette.

Il y avait encore un très mauvais passage quelques pas plus haut; mais nous parvînmes à le franchir sans incident sérieux. Quand nous fûmes arrivés en haut, nous vîmes qu'il serait possible de traverser le versant du côté du Copeland, et, en montant sur un talus de neige qui descend vers le glacier de Douglas, de gravir quelques rochers qui paraissaient, çà et là, rendre plus facile l'accès du sommet. Pour atteindre ces rochers, il fallait passer en diagonale sur la neige; nous la trouvâmes en fort mauvais état et abîmée par la chute des pierres; aussi, en la traversant, craignions-nous constamment de provoquer une avalanche, et étions-nous obligés d'avancer avec de grandes précautions en enfonçant à chaque pas nos piolets aussi profondément que possible. Au delà de ce point, à l'endroit où nous voulions reprendre les rochers, ce ne fut pas une petite affaire que de les gravir, car ils étaient tout à fait lisses et s'élevaient à pic. Une seule méthode nous parut donc praticable : je monterais sur les épaules de Zurbriggen, et de là j'essaierais de m'accrocher à quelque rebord que je pourrais atteindre; puis je m'attacherais solidement avec la corde, de façon que Zurbriggen pût se hisser après moi. Celui-ci me proposa bien de monter lui-même sur mes épaules, mais ce projet me sourit moins que l'autre : Zurbriggen pèse plus de soixante-quinze kilos! Ce fut donc moi qui grimpai sur ses épaules, et, en m'allongeant, en me faisant pousser par derrière, car il n'y avait vraiment pas de prise sur la paroi, je me démenai jusqu'à ce que j'atteignisse la crête avec les doigts. Alors, après bien des efforts, je réussis à saisir le rebord même, à quatre mètres cinquante environ au-dessus de la neige où Zurbriggen se tenait. Là je me campai solidement, et, enroulant la corde autour d'une saillie de rocher, je vins à bout d'aider Zurbriggen à monter, ce qui n'était rien en comparaison de ce que nous venions de faire. C'est chose extraordinaire que sa légèreté quand il grimpe : le secours le plus faible lui suffit presque dans les endroits les plus difficiles.

Nous nous retrouvâmes donc sur la crête au bout de vingt minutes environ; et, pendant les derniers mètres qui nous restaient pour atteindre le pic lui-même, le terrain, relativement plat, nous permit d'avancer sans difficulté. Nous pûmes alors plonger de nouveau nos regards en arrière dans la vallée du Tasman, et je me demandai si nos amis, à l'Ermitage, nous voyaient quand nous plantâmes enfin nos piolets au sommet en y attachant un morceau de drap rouge emporté pour leur apprendre que nous étions enfin victorieux.

J'ai su plus tard qu'on nous vit presque tout de suite et qu'Adamson partit aussitôt à cheval pour Burks Pass, le bureau télégraphique le plus proche, à cent cinquante kilomètres, à travers un pays sauvage, avec plusieurs rivières à traverser. Aussi la nouvelle arriva-t-elle à Christchurch le lendemain matin à onze heures.

Il était alors dix heures vingt-cinq. Zurbriggen était fou de joie de pouvoir fouler triomphalement le sommet, et adressait au Sefton des bordées d'injures pour sa résistance obstinée. Je lui fis observer qu'il ferait peut-être bien d'attendre que nous fussions redescendus, avant de provoquer ainsi la colère de la montagne. Le vent était très froid et soufflait en tempête, bien que le temps restât d'ailleurs beau; aussi, descendant sur le versant abrité, du côté du nord-ouest, nous nous assîmes en face du mont Hooker, pour boire à l'aise notre bouteille de vin qui — le fait vaut la peine d'être rapporté — ne s'était pas brisée dans ma chute. Zurbriggen tira de sa poche un cigare qu'il coupa soigneusement en deux, réservant, me dit-il, l'autre bout pour le fumer quand nous aurions réussi à atteindre la côte ouest en traversant la chaîne.

Car le grand problème qui était depuis si longtemps l'objet de nos préoccupations, la possibilité de trouver, à travers la grande chaîne de montagnes, une route praticable, facilitant le voyage des plaines arides de Canterbury aux champs fertiles du Westland, nous semblait enfin sur le point d'être résolu. En regardant du côté où prennent naissance les vallées de Copeland et de Douglas, nous vîmes du premier coup d'œil qu'il y avait un point où l'on pouvait franchir la chaîne sans même rencontrer de neige sur le versant ouest, tandis

que, du côté de l'est ou du Hooker, nous savions qu'il n'y avait pas de glaciers importants. Nous décidâmes sur-le-champ de saisir, dès que nous le pourrions, l'occasion de traverser par cette passe, et, descendant les rivières de Copeland et de Karangarua, de pousser jusqu'aux premières habitations de la côte ouest que nous rencontrerions. De cette façon, nous espérions explorer à fond toute la région, de sorte qu'il ne restât aucun doute sur la possibilité de tracer un chemin par ces points que nous apercevions.

Nous faisions ainsi nos plans pour l'avenir et regardions du haut de cette aiguille de glace, où aucun être vivant ne nous avait précédés, le merveilleux paysage qui se déroulait sous nos yeux. Il était alors près de onze heures, et le ciel était bleu et sans nuages. L'océan Pacifique s'étendait calme et étincelant au soleil, avec, par instants, de longues traînées blanches de houle qui venaient battre les rivages paisibles de la côte ouest. Tout autour de nous, les Alpes dressaient, de chaîne en chaine, leurs vastes glaciers et leurs champs de neiges éternelles, éblouissantes dans la claire lumière du matin. Pendant un moment nous jouîmes sans arrière-pensée d'une délicieuse sensation de repos après toutes les fatigues éprouvées.

Bientôt, cependant, la joie de notre conquête fut assombrie par la pensée de la descente; et, après une courte halte, nous fîmes nos préparatifs de départ. Mais auparavant nous eûmes soin de dresser un grand amas de pierres près du sommet, choisissant l'endroit de manière qu'il pût être distinctement aperçu de l'Ermitage : nous voulions ainsi laisser une preuve durable de notre ascension. Nous l'élevâmes sur l'arête même de la crête, près de la neige, de sorte que, vu de l'Ermitage, il se détachait sur le ciel. Puis, après avoir griffonné nos noms sur une feuille de papier avec la date (sur laquelle, pour le dire en passant, je fis même une erreur, car j'inscrivis le 15 février au lieu du 14), nous enfermâmes cette feuille dans notre bouteille, maintenant vide : et, bouchant soigneusement cette dernière, nous la plaçâmes entre quelques pierres, tout près de notre monticule, à l'intention du premier voyageur qui se rencontrerait pour faire l'ascension de ce pic inhospitalier. Du côté de l'ouest s'étendait un grand glacier qui arri-

vait presque jusqu'au pic où nous nous tenions, escarpé à sa naissance, mais formant plus bas un large plateau, et finalement dévalant par-dessus une muraille verticale d'environ trois cents mètres de haut, en grandes coulées qui, devenues à leur tour des glaciers, descendent du côté de la mer. Si l'on pouvait trouver quelque moyen d'atteindre ce plateau, je ne doute pas qu'une route sûre puisse être suivie pour l'ascension du Sefton ; mais les vallées de ce côté sont pour la plupart inexplorées et inhabitées, et il faudrait, pour les passer, transporter, de l'Ermitage, des provisions pour plusieurs semaines avant de pouvoir faire aucune tentative pour escalader le pic par l'ouest.

J'emportai un éclat de pierre pris au rocher le plus élevé de la montagne, de telle sorte que le mot de Zurbriggen, « que nous mettrions le pic dans notre poche », se trouva vrai en fin de compte. Puis nous nous attachâmes pour la descente, après être restés au sommet une heure et quart. Je pris la tête et laissai Zurbriggen fermer la marche. Nous descendîmes sans accident jusqu'à l'endroit où je m'étais hissé sur les épaules de Zurbriggen. Là, il me descendit d'abord, puis se laissa glisser doucement à son tour, en me criant, au moment même d'arriver auprès de moi, que je ferais bien de le saisir lorsqu'il reprendrait pied. J'essayai de le faire, mais, quand il arriva à moi, comme il glissait très rapidement, nous eûmes de la peine à retrouver notre équilibre. Une fois en bas, je lui fis une observation avec beaucoup de douceur, mais il me répondit qu'il savait que tout irait bien, et que je pourrais l'arrêter d'une façon ou de l'autre. Je n'ai jamais vu guide avoir confiance en soi comme Zurbriggen, et je dois dire qu'à mon avis il a raison.

Nous traversâmes le talus de neige et de glace comme précédemment, et nous arrivâmes au-dessus du premier précipice. Là nous enfonçâmes solidement un de nos crampons de fer dans le rocher : ayant alors attaché autour de moi le bout de notre corde mince, Zurbriggen me descendit en la déroulant de toute sa longeur. Je me détachai immédiatement, de façon qu'il pût ramener la corde à lui : puis, avec précaution, je me traînai doucement hors de l'atteinte des pierres qu'il pourrait faire tomber dans sa descente, et je l'attendis.

Ce versant de la montagne se trouvant alors à l'ombre, je souffris beaucoup du froid pendant que je surveillais Zurbriggen. Avant de descendre, celui-ci avait fait passer la corde dans un anneau fixé au crampon, et il arrivait avec l'un des bouts attaché à sa ceinture, l'autre dans la main. Comme de cette manière il avait doublé la corde, il n'en avait que la moitié à sa disposition ; aussi, quand il fut à environ trente mètres du fond, fut-il obligé de lâcher le bout qu'il tenait, et de tirer de l'autre bout, de façon à ramener à lui la corde entière. Il n'avait plus alors, pour descendre les trente derniers mètres, aucun soutien. Je surveillai anxieusement cette descente ; mais il arriva en bas avec toutes les apparences de la plus entière facilité, sans même avoir fait tomber une seule pierre.

La descente était beaucoup plus difficile que la montée, car il nous fallait éprouver du pied chaque pierre, ce qui était fort incommode. Enfin Zurbriggen me rejoignit, et, nous étant attachés avec la corde ordinaire, nous continuâmes notre route jusqu'à l'endroit où nous avions eu, à l'aller, notre accident. Là, après avoir planté dans le roc un second crampon, nous recommençâmes la même manœuvre, avec un plein succès. En traversant l'endroit où nous avions trouvé le rocher s'effritant en petits morceaux sous nos pas, nous eûmes un mauvais moment à passer, car chacun de nous détacha des amas de ces pierres désagrégées, qui ébranlaient la montagne entière dans leur chute vers le Copeland. Enfin, vers deux heures et quart, nous atteignîmes la petite arête rocheuse en saillie qui conduisait au Tuckett's Saddle, et nous commençâmes à la traverser.

A certains égards, ce fut le moment le plus émouvant de l'ascension, car les rochers roulaient et branlaient à tel point qu'il semblait, à chaque instant, que la masse entière allait réellement s'écrouler à grand fracas.

Aussi notre sentiment de soulagement fut-il grand en arrivant au Saddle où nous avions laissé nos sacs ; et ce nous fut une réelle jouissance que de pouvoir nous tenir sur un bon terrain plat. Je pris des photographies de tout le pays environnant, mais je ne pus photographier le pic du Sefton, qui se dressait si droit en face de nous qu'un objectif du plus

grand angle n'aurait servi de rien, et qu'aucune inclinaison de l'appareil, fût-elle presque verticale, ne m'aurait permis d'avoir le sommet. Nous mangeâmes quelques biscuits, puis, ayant mis nos crampons, nous commençâmes à descendre doucement la crête neigeuse conduisant au dos de rochers qui sépare les glaciers de Huddlestone et de Tuckett. Nous eûmes là de très grandes difficultés, car la neige durcie que nous avions traversée le matin avait fondu dans la journée à la chaleur du soleil, et, par dessous cette couche qui cédait sous nos pas, nous trouvions la glace glissante. Je dus tailler des degrés tout le long de la route, et je fus obligé de les faire assez larges, car nos crampons ne nous étaient d'aucune utilité ; la neige molle s'amassait entre leurs pointes et nous mettait dans la quasi impossibilité de nous tenir solidement debout. Notre position était d'autre part trop précaire pour nous permettre de nous arrêter et de les ôter : nous l'eussions fait cependant s'il ne nous avait fallu, à chaque pas, nettoyer nos semelles l'une après l'autre, comme on enlève des cailloux du sabot d'un cheval. Ce n'est qu'à cinq heures que nous atteignîmes le dernier des rochers où nous pûmes enfin enlever nos crampons.

J'étais heureux d'en avoir fini avec ce travail d'entailles dans la glace que je venais de faire pendant deux heures et demie. Zurbriggen assura qu'il valait mieux qu'il passât le premier, en cas de glissade, et je pensai qu'il avait raison, étant donné surtout qu'il était beaucoup plus lourd que moi. Il se mit alors à descendre en courant vers les rochers pour gagner l'endroit où, le matin, nous avions quitté le glacier de Huddlestone ; mais nous trouvâmes bientôt qu'il fallait modérer notre allure, et continuer avec la même lenteur et la même prudence que pendant toute la journée. Nous ne tenions pas à être surpris par la nuit, car le temps était très froid et nous savions que nous n'aurions pas avant minuit un clair de lune nous permettant d'avancer, à supposer même que le temps se maintînt beau jusque-là. Il semblait, en effet, à ce moment, assez menaçant : une masse de petits nuages blancs tourbillonnaient autour du pic du Sefton d'un air inquiétant, se déchiquetant en lambeaux au passage pour s'évanouir ensuite dans l'air. C'était, nous le savions, un signe de ce vent d'ouest que

nous avions toujours tant redouté, et nous mîmes toute notre énergie à gagner le glacier pendant qu'il faisait encore assez jour pour trouver notre route au milieu de ce dédale de séracs et de crevasses. Nous mîmes près d'une heure à atteindre l'espèce de creux, si je puis ainsi dire, dans lequel nous étions obligés de descendre pour passer du rocher au glacier de Huddlestone. Des amas de pierre venaient à chaque instant rouler dans ce gouffre, et quand nous fûmes au fond, nous nous aperçûmes qu'il nous fallait tailler quelques marches pour atteindre celles dont nous nous étions servis le matin, car tout avait beaucoup changé depuis quatorze heures. Zurbriggen les tailla aussi rapidement qu'il put ; mais ces marches, — quatre, si je ne me trompe, — me semblèrent les plus longues à creuser que j'aie vues de ma vie. Cependant, ce travail fut enfin terminé, et nous pûmes sortir de cette souricière, comme l'appelait Zurbriggen.

Nous nous mîmes en route à travers le glacier. Nous trouvâmes la neige extrêmement molle, de sorte que les ponts de glace sur lesquels nous avions pu nous hasarder le matin, devenaient pour nous, maintenant, un danger et un obstacle sérieux ; il nous fallut faire d'innombrables détours au milieu des grandes aiguilles et des séracs, qui semblaient à chaque moment sur le point de s'écrouler sur nous. A plusieurs reprises, pendant que nous étions sur cette pente glacée, des avalanches tombèrent en grondant, si près de nous que cela en était inquiétant ; et chaque fois, au moment où elles se détachaient avec un sinistre craquement, nous levions les yeux anxieusement pour voir dans quelle direction allaient se précipiter les blocs de glace et de neige.

Enfin, nous pûmes franchir ce pas et atteindre une partie du glacier relativement sûre, bien que nous eussions à craindre les crevasses cachées sous une neige aussi molle. Il y avait là une large crevasse, s'étendant sur presque toute la largeur du glacier, et, semblait-il, un unique pont de glace pour la traverser. Nous avions franchi ce pont le matin, sans danger : mais maintenant, après le dégel et la fonte rapide de la journée, il paraissait assez peu solide. On y arrivait par un talus de neige molle extrêmement rapide, et je n'aimais guère regarder de ce côté. Zurbriggen avait pris la tête depuis

que nous étions arrivés sur le glacier; au moment même où il mettait le pied sur le pont, celui-ci s'effondra avec un bruit de tonnerre, et l'écho en résonna sous nos pieds avec une telle force que le talus sur lequel nous étions en parut ébranlé. Zurbriggen n'avait eu que le temps de sauter en arrière et de me crier de tirer la corde. Avant qu'il eut mis le pied sur le pont de glace, j'avais solidement planté mon piolet en pleine neige; mais l'idée soudaine que le talus lui-même sur lequel nous nous trouvions allait glisser sembla se présenter en même temps à tous deux; et, nous retournant, nous nous mîmes à courir aussi rapidement que possible, et ne nous arrêtâmes qu'après avoir mis une distance suffisante entre nous et les crevasses : pendant ce temps, avec un bruit terrible, une seconde masse de glace se détachait et s'abîmait dans le précipice.

Nous fîmes quelques pas du côté du glacier pour bien nous rendre compte du peu qui restait de ce que nous avions pris pour le dernier pont traversant la crevasse. Les deux bords de celle-ci faisaient une forte saillie, et un peu de neige les rejoignait, qui semblait bien devoir céder sous le moindre poids. Zurbriggen avait grande envie de tenter encore une fois le passage; je m'y refusai, jusqu'à ce qu'enfin je me fusse convaincu que c'était là notre dernière ressource; mais, en me rendant, je lui fis observer que nous aurions bien plus de chance de passer si nous attendions que l'air froid de la nuit eût congelé la neige molle, et lui eût donné une masse plus consistante. Nous longeâmes la crevasse jusqu'à une assez grande distance, en réalité presque jusqu'au glacier de Tuckett. Les ombres du soir tombaient rapidement, et nous étions menacés de la perspective d'une nuit sur le glacier. A quelque distance de l'endroit où nous étions, il nous sembla qu'il y avait un autre pont, que Zurbriggen, dans sa hâte de partir de là, voulut essayer; cette fois je cédai, me fiant à son expérience et à sa connaissance approfondie de la glace. Je me campai donc solidement, et, enfonçant mon piolet dans la neige, je me tins prêt à faire de mon mieux pour le retenir, en cas d'accident. Il rampa avec la légèreté d'un chat sur la mince couche de glace qui joignait les deux côtés du précipice : mais tout à coup, à ma grande terreur, je m'aperçus

que la corde était à bout, et qu'il fallait que je le suivisse si je ne voulais pas qu'il s'arrêtât un seul instant dans la périlleuse situation où il se trouvait ; je le suivis donc doucement, et nous nous trouvâmes tous les deux à la fois sur le pont. En un moment, cependant, Zurbriggen eut gagné le côté opposé et planté son piolet dans la neige ; puis, me criant de faire attention, il tira la corde à lui, m'avertissant qu'il pourrait me retenir si la glace venait à céder. Par bonheur nous n'eûmes pas à faire l'épreuve de sa force, et quelques minutes plus tard nous franchissions les dernières crevasses et séracs du glacier de Huddlestone.

Nous pouvions maintenant entendre la voix du jeune Clark qui nous appelait du bivouac du Sefton. Nous redoublâmes le pas, pensant bien qu'on devait nous tenir prêt quelque chose de chaud. Nous traversâmes le petit plateau qui est au pied du Footstool, et nous nous mîmes aussitôt à nous laisser glisser le long du talus vers le bivouac. Mais nous fûmes vite obligés de renoncer à ce moyen facile et commode de descendre, car la gelée, survenue au coucher du soleil, avait durci le sol et nous n'avions plus de prise. Bientôt même nous en fûmes réduits à nous tailler de petites marches, et Zurbriggen, à la fin, me déclara qu'il n'entendait pas se tuer à l'endroit le plus facile, au moment d'arriver, et qu'il allait mettre ses crampons. Je m'arrêtai aussi pour ajuster les miens, et nous atteignîmes le bivouac à peu près à huit heures et demie. Nous vîmes qu'il y avait du feu allumé, et nous nous précipitâmes, sautant par dessus les dernières pierres, et nous embarrasant dans la corde, dans notre hâte.

Clark nous avait tenu prêt un grand pot de thé chaud ; et bientôt nous buvions une bouteille de champagne qu'Adamson nous avait aimablement envoyée, bien que ce fût la dernière de l'Ermitage. J'étais couvert de coupures et de contusions provenant tant de ma chute que des pierres qui m'avaient frappé de temps à autre dans la journée : aussi à neuf heures un quart, laissant mon compagnon roulé dans nos deux couvertures de voyage, je partis pour l'Ermitage dans la crainte que, si j'attendais jusqu'au matin, je ne fusse trop raide pour bouger. Du reste, Clark m'avait dit quelques mots de certaine

soupe qu'avait faite Adamson ; c'en fut assez pour me décider ; j'allumai la lanterne, et, suivi de Clark, je me mis en route péniblement, mais de mon mieux, à travers les pierres.

Deux fois, je m'étalai de tout mon long sur quelque imaginaire galet que ma lanterne semblait évoquer sous mes pas. Je finis par éteindre celle-ci et je me traînai sur le sol, en me laissant glisser sur le *snowgrass* et, par moments, en roulant sur moi-même. Une fois même, après une chute de ce genre, avant d'avoir eu le temps de me relever, je m'endormis à l'endroit où j'étais tombé, et il fallut que Clark vînt me secouer pour me réveiller : sans quoi, je serais resté là toute la nuit.

Ce ne fut qu'à une heure que nous atteignîmes l'Ermitage. La dernière heure de marche avait été plus facile, la lune s'étant levée. Adamson s'était mis au lit, pensant que nous ne reviendrions que le lendemain. Mais il se leva aussitôt et me fit chauffer un peu de cette soupe, qui avait été mon idée fixe pendant les quatre dernières heures. J'avais fait une ascension de vingt-cinq heures environ, sans autre nouriture que la moitié d'une boîte de sardines et quelques biscuits ! Quand j'eus mangé, je m'endormis sur place, car rien au monde ne m'aurait décidé à faire un pas de plus.

Une longue nuit de repos vint restaurer nos forces. Mais il nous fallut une semaine au moins, à Zurbriggen et à moi, pour nous remettre entièrement de cet effort dont nous avions été si bien récompensés.

E.-A. FITZ GERALD

L'ANGE ET LA SPHINGE [1]

V

MAGIE NOIRE

Le château de Hohenstein, où je passai les premiers mois de mon mariage, s'élève dans une contrée sauvage et solitaire. Il jaillit comme un piton naturel de l'escarpement d'une roche volcanique, qu'il couronne audacieusement de ses tours massives.

D'un côté, un abîme le sépare d'énormes montagnes, qui se dressent à pic et l'environnent, en demi-cercle, de murailles colossales, de cimes dénudées et de sombres précipices. Sous les géantes qui le protègent d'une barrière infranchissable et le dominent d'une menace éternelle, le fort, en apparence inaccessible, se dresse comme un défi superbe à la nature. De l'autre côté, l'enceinte se relie par une sapinière en pente à un labyrinthe de collines mamelonnées et boisées, aux croupes serpentines, qui forment à ses pieds une riche solitude, un jardin de délices. Encaissé au creux d'une vallée sourit un petit lac. Il brille étrangement entre le velours de ses berges herbeuses et les forêts épaisses qui l'enserrent dans un mystère impénétrable.

Ce lac semble un œil vivant de la terre, où des pensées toujours mobiles glissent en des profondeurs insondées. Il est vert le matin, bleu à midi, fauve et pourpre le soir. Pas une

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.

cabane sur ses bords, pas une barque à sa surface. Des cygnes noirs s'y promènent silencieusement. Dans une anse perdue de ce lac, se trouve la grotte que Gertrude transforma en un lieu d'enchantements et de voluptés mystérieuses. De Hohenstein, on ne voit même pas l'entrée de la grotte, inconnue de tous et introuvable. Un seul sentier y mène, détourné sous l'épaisseur des bois, parmi l'enchevêtrement des collines. Au delà de la zone montagneuse et forestière, on aperçoit au loin la plaine avec des rivières, des villages et des villes. Ainsi relégué vers la brume du lointain, le monde des hommes semble irréel, tandis que seules vivent ces montagnes géantes, ces forêts et ce lac; dragons, chimères et magie, où commande, en reine capricieuse, l'altière forteresse.

Je restai plongé quelques semaines dans l'oubli total de ma vie ancienne et de moi-même, uniquement occupé à m'enivrer de celle qui m'enlaçait dans les replis tortueux de sensations étranges. Mon cher passé, mon enfance mystique, mes doux rêves et mes résolutions viriles n'avaient pas complètement disparu de mon souvenir ; toutes ces choses continuaient à vivre dans un lointain vaporeux et improbable avec mon âme d'autrefois. Quand, après de longs jours d'abandon, ma volonté put se reprendre, elle se concentra sur un point unique : étudier Gertrude, deviner l'énigme de la Sphinge.

Plus je possédais son corps, moins je devinais son âme. Elle était subtile, multiple et décevante, cette âme. Elle se dérobait, elle glissait entre mes doigts chaque fois que je croyais la saisir, tandis que la femme de chair me versait le vin âpre et doux du plaisir, me faisait plier sous la chaîne de ses bras et tissait autour de mes sens un voile toujours plus lourd de parfums, de baisers, de caresses. Chaque nuit nous ramenait et nous confondait dans la même couche; jamais je ne fus témoin de son sommeil. Elle s'endormait après moi et s'éveillait avant. Je perdais parfois conscience sous son étreinte, mais je ne pus la voir pâmée. Au contraire, sa volonté semblait grandir par les sensations les plus violentes et, dans mes longues faiblesses, je voyais souvent son œil de feu planer sur ma torpeur. Oui, mon corps, mes sens étaient vaincus; et pourtant, chose bizarre, je n'éprouvais aucun effroi. Si je ne démêlais pas le fond de son âme, je sentais qu'elle ne pénétrait

pas davantage la mienne. Sans doute, il y avait en elle une force et un danger incalculables, mais il y avait en moi aussi des réserves et des arcanes dont elle ne se doutait pas et d'où pourrait rebondir, un jour, mon intangible volonté.

Elle me surnommait « son faucon apprivoisé », et moi, je l'appelais « la Sphinge », d'après mon rêve.

— Je ne suis encore que « la Sirène » par mon blason ; par vous peut-être deviendrai-je « la Sphinge », disait-elle.

Et son rire tombait en cascade argentine d'un soprano moqueur en un moelleux alto.

Le jour, nous allions à la chasse avec faucons et lévriers dans les vastes forêts qui ondulent autour du château. Nous cheminions presque toujours sous bois ; quelquefois, du sommet d'une hauteur, par l'échancrure des rochers surplombants ou la brusque trouée d'une futaie, j'apercevais le lac aux reflets de caméléon et j'essayais de l'y faire descendre. Penché à son oreille, pris d'une curiosité ardente, je murmurais :

— La grotte, quand la verrai-je ?

— Pas encore, répondait-elle ; c'est la grande merveille de mon domaine : il faut la mériter.

Et, fière et provoquante chasseresse, elle lâchait la bride à son cheval ou lançait le faucon sur un milan qui planait haut. Et nous suivions, palpitants, la lutte tourbillonnante des deux oiseaux ; enfin l'un d'eux tombait sanglant derrière les pointes noires des sapins dans la haute fougère.

Un jour que j'étais ennuyé et distrait, elle s'arrêta dans un endroit écarté, où les troncs sérrés de la sapinière faisaient une ombre drue. Plusieurs sentiers perdus, recouverts par l'herbe envahissante, se rencontraient à une hutte délabrée. Elle renvoya nos chevaux avec nos fauconniers et nos valets à une ferme voisine, et nous prîmes seuls, à pied, un chemin sauvage à travers le bois ténébreux. Contre son habitude, elle était muette et pensive. Bientôt le lac, d'un bleu sombre sous le soleil ardent, apparut derrière les troncs rouges des pins séculaires. En gagnant la berge, brusquement nous fûmes à l'entrée d'un couloir naturel dans la roche vive.

— C'est là... viens ! dit-elle à voix basse.

Et elle m'entraîna.

Nous suivîmes plusieurs couloirs à peine éclairés par les fissures d'en haut. Çà et là, des figures sculptées apparaissaient engagées dans la pierre brute, couples amoureux ou monstres qui se tordaient aux flancs du rocher. Nous atteignîmes enfin une chambre spacieuse, tapissée d'étoffes obscures. Une lampe en forme de dragon, suspendue à la voûte, y jetait un jour vague. Au fond se voyait une couche royale, à la fois trône et lit, soutenue par une chimère cabrée. Derrière cette couche, sur une tapisserie de pourpre, un trophée de javelots et de hallebardes luisait comme un soleil blafard. A l'autre bout de la chambre, un miroir ovale. Deux serpents de cuivre l'encadraient et le couronnaient de leurs têtes. Devant le miroir, un feu couvait sous la cendre dans une torchère de bronze. Sur un guéridon d'ébène, étaient posés trois flacons d'or et un livre ouvert.

Gertrude s'installa avec une langueur solennelle sur le trône-lit soutenu par la chimère. Ses lèvres frémissaient légèrement. Des désirs sinistres s'allumaient dans ses yeux. Elle se mit à parler d'une voix amollie :

— Konrad, tu ne me connais pas encore et tu ne connais pas encore le royaume infini des voluptés. Tu n'as possédé que des femmes de chair; mais les figures des rêves, les larves de l'air et les ombres inanimées des amantes illustres ont des attraits ignorés du vulgaire. Des souffles légers, de subtiles caresses émanent de ces formes aériennes. Il est avec elles des amours connues du seul magicien. Eh bien! ces ombres charmantes, je puis les évoquer, les animer par mon pouvoir... bien plus, elles entrent dans mon corps. Pour une heure, pour quelques instants, selon mon désir, elles me choisissent comme habitacle ; alors j'apparais avec leur visage, leur geste et leur voix... Entends-tu bien, Konrad?... Tu peux les posséder en moi. Car il y a mille femmes en moi, et si tu m'aimes, c'est qu'elles te plaisent tour à tour. Regarde là-bas ces fioles d'or. Jette l'essence de l'un des flacons sur le feu, prononce les paroles du livre ; et, dans le miroir, tu verras apparaître une forme. Fixe-la bien et ne la quitte pas des yeux. Quand elle aura disparu, retourne-toi vers moi. Je n'aurai pas changé de corps ; mais mon visage, mon geste, ma voix, seront ceux de la femme évoquée par

ton désir, et — quelle qu'elle soit — si tu la veux, elle sera tienne !... Veux-tu, Konrad, veux-tu entrer au cercle magique, descendre avec moi le gouffre des joies connues ?

— Tu me fais frémir, lui dis-je. Tes lèvres pâlissent, tes yeux brûlent. Où veux-tu me conduire ?...

Et j'ajoutai à part moi, en mettant la main sur le pommeau de mon épée :

« Tu vas savoir l'énigme, si tu conserves ton sang-froid. »

Prise d'un lourd sommeil, elle s'était affaissée contre le dossier de la couche, sans me répondre. Je m'approchai du miroir et je saisis l'un des flacons. On lisait en lettres noires sur l'émail : « Parfum d'Énide ». Je versai l'essence au milieu du brasier. Une vapeur blanche se répandit dans la grotte avec une odeur de lavande et de verveine. Elle exhalait toute la fraîcheur du printemps, elle éveillait le désir des pures amours. Alors je pris le livre et prononçai à haute voix la première formule d'évocation qui s'y trouvait écrite :

Énide, Énide au chaste mantel,
Sors du miroir profond comme un ciel !

Les vapeurs blanches se dissipèrent. Le miroir prit la teinte d'un étang vert foncé, à peine transparent. Dans sa profondeur, une figure virginale, aux blonds cheveux en bandeaux, oscilla comme si elle émergeait d'un lac. La tête baissée, elle semblait perdue dans la contemplation d'une rose qu'elle tenait à la main. Enfin, elle releva le front et j'aperçus vaguement ses traits charmants et ses yeux de rêve pareils à deux fleurs d'eau. Mais aussitôt elle pâlit et s'effaça plus légère qu'une ombre. J'étais déçu de sa disparition et je me retournai.

Quelle fut ma surprise en apercevant Gertrude endormie ! Son visage avait conservé ses contours essentiels, mais les traits en étaient comme transfigurés et modelés par une autre âme. Baignée dans un fluide pur, Gertrude ressemblait à la jeune fille du miroir. A mon approche. elle se leva sur son séant et prit la pose d'Énide. Elle aussi tenait une rose à la main et la regardait comme si elle respirait le parfum du premier amour et de l'innocence retrouvée. Elle dit, les yeux toujours baissés, d'une voix douce :

— Reconnais-tu cette rose ?... Je l'ai cueillie près du

ruisseau... sous le tilleul... le jour de l'adieu... Tu me repoussas durement, parce que je t'avais appelé un chevalier oisif... et tu partis dans ta colère. Te voilà revenu... Elle ne s'est pas fanée entre mes mains, pendant ta longue absence. La refuseras-tu encore, la rose parfumée de mes pensées, épanouie par mes soupirs?

Elle me tendit la fleur avec des yeux candides et un geste virginal que je ne connaissais pas à Gertrude. Je l'observais, les bras croisés, plein d'une curiosité ardente. Un instinct secret m'avertissait de ne pas prendre la fleur. Malgré moi, mes yeux jetèrent une flamme. Alors, brusquement, elle ramena la rose vers son sein, en baissant la tête. Une légère rougeur se répandit sur son visage et ses paupières voilèrent ses yeux. Il y avait un charme si étrange à voir cette âme de vierge surgir dans la magicienne luxurieuse et violente, comme un blanc nénuphar dans une eau sombre, que je faillis céder à l'illusion. Une tendresse contagieuse amollissait ma volonté, mais je regardai mon améthyste : j'eus la sensation d'un rayon pur, filtrant de la pierre, qui me fit paraître vaine la fausse vierge. Je répondis, sans changer de posture :

— Non ; garde ta fleur. Car je ne te crois pas. Tu n'es pas Énide. Sous la blancheur de ta poitrine, je vois ton cœur changeant de sirène. Si tu veux m'attirer, montre-moi un autre visage.

Le corps de Gertrude fut secoué par un soubresaut. Une convulsion rapide agita ses traits. qui reprirent leur aspect ordinaire. Elle retomba en léthargie sur la couche princière qui servait de trône à son délire. Elle gémit d'angoisse, puis, elle dit avec un profond soupir :

— Évoque, évoque une autre femme !

Je pris un autre flacon et j'en répandis la liqueur sur la braise. D'épais nuages noirs m'enveloppèrent. On y humait à la fois un parfum grisant de roses et l'âpre odeur du cyprès funèbre. Je prononçai la seconde formule d'évocation écrite dans le livre :

> Genièvre, douce amante, ô reine détrônée,
> Reviens, belle Adultère, aux larmes condamnée !

Après un temps, derrière les tourbillons de fumée, tout au

fond du miroir, une femme apparut en robe grise de pénitente. Son visage émacié, d'une blancheur blafarde, s'encadrait de longs cheveux noirs, qui pendaient sur ses épaules comme les lambeaux d'une étoffe déchirée. Ses yeux fixes, dilatés, envahissants, étaient brûlés par les feux du remords et d'une passion inextinguible. Un cercle d'or ceignait son front de reine. La gaze bleue, qui enveloppait sa tête, frissonnait tantôt sous d'invisibles caresses, tantôt se tordait sous un vent d'épouvante. Ses yeux s'emplirent de larmes. Elles coulèrent, diamants pâles, le long de ses joues transparentes. Puis, de ses mains croisées, l'ombre attira le voile sur son visage, s'enfonça lentement et disparut dans la nuit bleue du miroir.

Je me retournai.

Gertrude, le front sur ses mains jointes, avait la tête enfoncée dans les coussins. Je lui touchai l'épaule. Elle poussa un léger cri, et, se relevant sur le coude, me montra un visage aussi navré, aussi terrifié que celui de la reine Genièvre :

— Est-ce toi, mon ami ? dit-elle. Comme tu m'as fait peur ! Ah oui, je t'attendais toujours et malgré tout. Mais pourquoi viens-tu me chercher ici ? Va-t'en ! Je ne suis plus qu'une pauvre nonne enfermée dans un couvent. Va-t'en, je ne suis plus qu'une maudite ! J'ai tout sacrifié pour toi... l'époux, l'honneur, le trône, le salut éternel !... tout, pour le bonheur de faire ton désir, d'aimer, d'aimer sans frein... Maintenant je n'ai plus rien à te donner. Je n'ai plus que mon corps flétri et mes remords. Le roi est tué, l'armée défaite, tout s'est effondré à cause de nous. Va-t'en, te dis-je, laisse-moi pleurer, pleurer des larmes de sang jusqu'à la fin... Mais non, ne t'en va pas ! Reste pour me défendre. Le roi n'est pas mort, il revient encore me guetter dans cette tour qui abrite nos bonheurs secrets... Entends-tu ce cor lointain et ce bruit d'armes ?... Ils viennent pour nous surprendre ; la tour est cernée ; impossible d'échapper. Viens, cachons-nous ! Donne tes lèvres avant qu'ils m'arrachent de tes bras !... Viens toucher ce voile où je dérobais mon visage rougissant et que tu couvrais de baisers en cherchant mes yeux et ma bouche... Maintenant il est trempé de

mes larmes !... Viens... encore une heure de paradis avant l'enfer éternel... mais cette heure sera l'éternité aussi !...

J'écoutais palpitant, et je voyais la fière Gertrude terrassée par les affres et les ivresses de l'adultère. Tout son être se fondait en une mer de larmes et de désirs suppliants. Paroles, gestes et regards coulaient dans mes veines comme un fluide mortel, un poison de folie. Encore une fois je consultai l'améthyste. Il en jaillit une lueur si douce qu'elle apaisa subitement mes sens convulsés. A sa clarté perçante, sous la femme splendide, brisée d'amour et de douleur, l'âme tortueuse de Gertrude reparut à mes yeux, et je dis :

— Ah ! si tu étais vraiment Genièvre, je t'aimerais d'une immense pitié et d'un immense amour. Mais je vois ton âme rayée de losanges sinistres comme la peau d'une vipère et le dard venimeux sous ta langue dorée. Tu n'as pas encore ton vrai visage. Allons ! je saurai qui tu es !

Elle se tordit sous mon commandement comme un serpent foulé qui redresse la tête pour mordre, et dit avec une sorte de râle et de sifflement :

— Eh bien, la troisième ! appelle la troisième !

Je retournai au miroir et je lançai au feu la liqueur du troisième flacon.

Une fumée de pourpre sombre m'enveloppa. Elle sentait le musc et le santal, et cette odeur ressemblait au parfum de mille femmes royales mêlé au riche encens des temples orientaux.

Je prononçai la troisième formule du livre :

De l'ombre sanglante et bleuâtre,
Surgis, pâle et cruelle Cléopâtre !

Du miroir nébuleux émergea majestueusement une femme terrible.

Elle portait le sceptre surmonté du sphinx et, pour diadème, un serpent d'or lové. Ses boucles noires et luisantes, artistement entrelacées, couvraient ses tempes et ses joues d'un treillage de petits anneaux. Les épaules et le cou avaient la courbe fière et la couleur brune des belles amphores, mais le visage était pâle de volupté, la bouche suave, les narines palpitantes. Les yeux, noirs comme la nuit, semblaient à la fois absorber la vie et donner la mort.

Je fermai les yeux, ne pouvant supporter ce regard. Quand je les rouvris, l'image du miroir avait disparu; mais, en me retournant, j'aperçus Gertrude en l'attitude de la reine. Ses yeux avaient la même fixité aveuglante que ceux de la fantômale Cléopâtre. Elle n'avait pas l'air de me voir. Toutes ses pensées, toutes ses puissances paraissaient concentrées sur un point unique. Elle commença de sa voix basse, un peu rauque par moments :

— Rois, impérators, héros ont passé sous mes yeux. Ils ont agonisé à mes pieds et pâli dans mes bras, ils ont fondu comme la cire sous mon étreinte de feu... Ils ne sont plus que des fantômes... Et moi, je vis, toujours ardente, toujours inassouvie. Je brûle et meurs de désir sans que ma chair meure jamais. Je suis lasse du sang, des cris de mâles, des hécatombes humaines. Oh! cette soif d'un nouvel amour! Car sans lui je vais dépérir consumée, glacée, flétrie...

Et subitement tournée vers moi, avec une flamme adoucie dans les yeux et dans la voix, elle continua :

— Mais toi le dernier, le plus jeune, le plus beau... toi mon égal en désir... peut-être enfin m'assouviras-tu et te ferai-je vivre de ma vie entière... A toi je vais donner tous les mystères de mon être. Viens respirer ce lotus alangui... C'est la mort que je t'offre sur mon sein, la plus douce des morts... la mort dans l'amour et dans la volupté.

Penchée en avant, elle saisit mon poignet et me regarda. Cette fois-ci, la tentation avait quelque chose d'irrésistible. Car l'ombre parente incarnée en Gertrude faisait jaillir sa vraie nature. Sa peau était devenue plus brillante, ses cheveux révulsés rutilaient comme des flammes, se dressaient comme des serpents. Sa puissance paraissait centuplée par l'effluve de son émule antique ou de ses incarnations antérieures. Je faillis tomber vaincu dans ses griffes et je sentais que ce serait ma perte irrémédiable. Mais l'anneau de Rupertus, pressé sur mon front, me sauva encore une fois. Il me pénétra d'un divin ressouvenir et d'une clarté surnaturelle.

— Ah! Sphinge terrible, Femme-Vampire!... Oui Sphinge, Sphinge, Sphinge est ton nom!... Magicienne effrayante, tu attires les esprits pour revêtir leur apparence. Toutes les femmes semblent s'incarner tour à tour en toi, *mais tu es sans âme*,

et tu as peur de mourir. Voilà ta détresse et ta damnation. Je commence à comprendre pourquoi tes amants affolés par tes formes changeantes, grisés de ton mensonge, abreuvés de ton vide, terrassés, épuisés, mais non assouvis, se jettent dans le lac. Tu ne vis que de la fumée de notre sang et de notre amour. Tu as tous les pouvoirs d'ivresse et d'illusion, mais tu n'es qu'apparence et que magie. Tu es tout le monde et tu n'es personne, n'étant qu'un gouffre! Aussi je brise ton miroir!

Je fis voler la glace en éclats avec le pommeau de mon épée. Gertrude poussa un cri strident de fauve. D'un geste rapide comme l'éclair, elle avait arraché un javelot du trophée d'armes, et, le brandissant contre moi, elle dit avec une expression de fureur et de haine. :

— Prends garde ! tu as brisé le miroir, mais non pas le harpon !

Nous nous regardions, immobilisés dans une attitude de défi.

« J'ai blessé la bête, mais je ne l'ai pas terrassée... », pensai-je ; et je sortis de la grotte.

Un clair soleil d'après-midi tombait sur le miroir du lac solitaire qui maintenant chatoyait en teintes d'émeraude. Quelle subtile attraction couvait dans sa profondeur ? D'où ces taches sombres ou claires qui marbraient sa surface pour se fondre aussitôt ? Pourquoi cerfs et chevreuils fuyaient-ils ces parages ? Pourquoi n'y avait-il d'autres fleurs sur ses rives que des nénufars funèbres, d'autres oiseaux sur sa nappe que des cygnes noirs ? Pourquoi les hêtres et les pins séculaires pressés au bord étendaient-ils éperdument sur l'eau verdâtre leurs bras de vieillards ? Pourquoi y voyait-on traîner si tristement les pâles chevelures des plantes pariétaires ? Oui, il y avait autour de ce lac comme un vertige de suicide. Tous les êtres en subissaient la fascination. Le seigneur de Hohenstein avait dû y céder lorsque, chancelant et fou au sortir des bras de Gertrude et de ses affolantes sorcelleries, il était tombé du haut de quelque roche dans l'eau profonde. Mais moi, j'avais rompu le charme, j'avais brisé le cercle d'enchantement. Un puissant désir me poussait maintenant à m'élever au-dessus de cet air lourd et brûlant, à grimper en hardi

chasseur sur les hauteurs alpestres dont les pointes s'étagent derrière le château. J'avais retrouvé mon arbalète perdue dans un sentier. Je la mis sur mon épaule, et, sans rejoindre notre suite, laissant Gertrude au fond de sa grotte, je m'en allai seul à travers l'épaisse forêt.

Je marchais en ligne droite, hors des chemins, coupant les fourrés, les ruisseaux, les ravins et les côtes. Je fonçais sur le but que je m'étais fixé : un sommet aigu qui émergeait de la sapinière. J'attaquai les avant-forts boisés de la grande montagne et je gagnai les prairies constellées de fleurs chastes que balaye un vent frais. Je vis disparaître derrière moi les troupeaux de chèvres et de brebis pour entrer dans la région sauvage des vautours et des aigles. Je touchais enfin à la base du pic qui domine les croupes gazonneuses, pyramide nue, immense, inaccessible. Des éperviers planaient en cercle autour de la cime et brillaient au soleil comme des paillettes d'argent bercées dans le ciel bleu.

Je m'allongeai sur l'herbe, ruisselant de sueur. Enfin je respirais, enfin j'étais libre ! Il se perdait à mes pieds, l'océan touffu des forêts ; il s'élargissait, l'amphithéâtre des montagnes ; je dominais de haut le dédale des ravines d'où j'étais sorti par la vigueur de mon pied agile et de mes poumons avides. Et n'était-il pas à moi, l'horizon illimité de la vie que j'avais voulu conquérir, pareil à cette plaine étalée devant moi dans la brume grise, avec ses villes et ses fleuves? N'allais-je pas m'y élancer de nouveau?... J'étendis les bras, et puis les laissai retomber : tel un oiseau retenu par sa chaîne rabat ses ailes frémissantes. Non ! je n'étais pas libre... Comme ces montagnes qui forment autour du lac et du château solitaire des fossés profonds et d'énormes palissades, ainsi mes désirs, mes curiosités et mes ambitions avaient bâti autour de ma volonté une triple enceinte de remparts. Ah ! oui, j'étais pareil à l'araignée de Rupertus attirée un instant par le globe de cristal, mais qui bientôt rejoint sa prison de fils savamment tissée par elle-même. Et je le sentais bien, quoique j'eusse brisé son miroir magique, la Sphinge me tenait toujours en ses liens. C'était le châtiment. Pourtant il fallait rompre ma chaîne à tout prix. Mais comment?...

Quand je revins au château, un vieil homme d'armes m'at-

tendait dans la cour. Ses habits étaient en loques, son casque bosselé. Il avait les joues creuses et la face d'un homme rongé par la fièvre.

— Qui es-tu ? lui dis-je.

— L'écuyer du seigneur Wilfried. Il est mort dans mes bras devant Belgrade et m'a chargé de cette lettre pour vous.

Je pris la feuille et je lus ces mots :

« Ma tâche est accomplie. Adieu !

» Ton frère d'armes qui t'aime,

» WILFRIED. »

Ainsi, moi, je l'avais oublié et laissé seul à la croisade pour suivre ardemment la Sphinge. Et lui, le fort et le fidèle, s'était souvenu de moi à la male heure. Du fond de la mort il m'envoyait le salut du chevalier. Cœur infrangible dans l'amitié comme dans la foi, vrai cœur de frère d'armes. Ce simple adieu d'un héros obscur m'écrasait de toute sa douceur et me montrait le néant de ma vie mieux que les reproches les plus amers. Je conduisis le messager à la salle du château ; nous nous assîmes dans l'embrasure d'une fenêtre et je lui versai moi-même le vin d'honneur. Quand il eut fini de me donner tous les détails sur la mort de mon ami, je lui demandai si la guerre était achevée.

— Non, dit-il, le siège de Belgrade dure encore.

— Repartirais-tu avec moi pour m'y conduire ?

— Seigneur, je suis vieux et sans foyer : autant mourir là-bas qu'ici.

— C'est bien ; nous partirons demain.

La nuit tombait dans la haute salle dont les colonnes étaient décorées d'armes et de trophées de chasse, de têtes de cerfs, de bouquetins et de sangliers. A ce moment je vis Gertrude s'avancer vers moi en sévère costume de châtelaine, la tête enveloppée d'un voile. Je me levai à son approche, nous nous toisâmes. Elle me dit d'une voix enjouée :

— Mon seigneur et maître a-t-il fait bonne chasse aujourd'hui ?

— Merveilleuse ! J'y ai trouvé la chose du monde la plus belle : un compagnon d'armes.

— Cet homme en loques, vieux et cassé? Vraiment, le gibier n'est pas beau, la chasse laisse à désirer.

— C'est l'écuyer de mon ami Wilfried, mort devant Belgrade. Je pars demain avec lui pour le Danube.

— Ah! fit-elle gaiement, la croisade oubliée? C'est juste!... Avant ce départ, je pourrais vous prier de me conduire à Felseneck. Votre château n'est-il pas le mien comme celui-ci est le vôtre? Mais je préfère garder mon domaine où j'ai beaucoup à faire. Partez donc sans retard. Vous avez besoin de respirer la poussière des grandes routes et l'odeur des champs de bataille pour reprendre goût à l'air des cours, et aux déduits amoureux. A votre retour, vous trouverez Hohenstein embelli par sa châtelaine. Quant à la grotte du lac, vous êtes trop brutal pour comprendre sa magie subtile. Vous auriez beau chercher, vous n'en retrouverez plus le chemin. L'accès vous en est fermé et la magicienne du lac vous dit adieu. Bon voyage et belle croisade, seigneur de Felseneck!

Gertrude me tourna le dos après m'avoir décoché ce trait. Il ne m'émut pas : j'y sentais le dépit de la Sphinge devinée et blessée. Je me rassis dans l'embrasure de la fenêtre, auprès de l'écuyer malade, et je mis mon bras autour de son épaule comme si c'était Wilfried lui-même. Bientôt, sur la terrasse de l'étage inférieur, où donnait la chambre de Gertrude, j'entendis le son nasillard d'un instrument à cordes vivement pincé. La châtelaine, enveloppée d'un grand manteau gris, s'accouda au bord de la terrasse, la tête inclinée vers l'abîme. Sur un banc de pierre, à côté d'elle, son petit page jouait nonchalamment de la guitare et se mit à fredonner dans une langue étrangère des airs langoureux, accompagnés d'un rythme de danse, ironique et agaçant. La nuit avait déjà noirci les gouffres des forêts; des vapeurs sinistres montaient en spirale du lac plongé dans les ténèbres; au-dessus, les cimes livides se drapaient majestueusement de crépuscule, et le couchant de pourpre fumait comme un incendie. Longtemps encore je prêtai l'oreille au récit décousu de l'homme en haillons. Il parlait de batailles, de sièges, de pestes, de famines. A la fin, je cessai d'écouter ce qu'il disait. Ses yeux me parurent deux lumignons d'une pauvre chapelle; au fond, Wilfried en armes dormait dans la paix de l'éternité... Et la guitare du

page continuait sa musique railleuse, et la châtelaine grise, la Sphinge malfaisante, rêvait toujours, appuyée à la balustrade et penchée sur l'abîme...

A mon réveil, ma première pensée fut de faire seller mes chevaux ; ma seconde, de courir à la terrasse pour regarder encore une fois le lac et lancer mon dernier défi à ce lieu des pervers enchantements. Le petit page m'y attendait avec sa guitare.

— Où est ta maîtresse? lui dis-je.

Il cligna des yeux d'un air langoureux et malin :

— La comtesse de Hohenstein, dit-il en pinçant les cordes de l'instrument, est partie au point du jour avec sa suite. Elle va rejoindre le prince palatin.

— Partie? Au point du jour? demandai-je étonné.

— Regardez là-bas, reprit le page.

Il montrait un petit vallon au delà du lac. Dans un pli de terrain brillaient les casques d'une troupe à cheval suivie de plusieurs voitures de bagages. Une femme chevauchait en avant. Je la reconnus à son chapeau de plumes blanches ; c'était Gertrude. Je demeurai interdit, mais, cachant ma surprise, je dis au page :

— C'est bien ; laisse-moi seul.

Et courbé sur le gouffre, au même endroit où la veille elle s'était penchée, je suivis, les yeux éblouis par le soleil matinal, la cavalcade lointaine jusqu'à ce qu'elle disparut dans la forêt.

« Comme elle m'a trompé ! pensai-je. Que va-t-elle faire là-bas? »

Le torrent mugissait dans l'abîme, par saccades, avec un rire de démon. Le lac muait ses couleurs de l'émeraude au bleu. N'erraient-ils pas là quelque part, dans une anse perdue, les fantômes charmants d'Énide, de Genièvre, de Cléopâtre, ces femmes d'antan évoquées sous la grotte merveilleuse et incarnées par la magicienne? Mon cœur en était bouleversé. Tout le paysage tissait maintenant autour de moi un réseau de chaînes invisibles. Il me semblait que j'entendais tomber les herses monstrueuses du château fatal pour m'y enfermer. Enfin, un véritable cri d'angoisse franchit mes lèvres :

— Que m'a-t-elle fait avant de partir?... N'ai-je pas entendu

la fanfare? N'est-ce pas la croisade qui m'appelle? Qui donc m'empêche d'aller à Belgrade?... O gouffre de la femme, ô labyrinthe de mon propre cœur, plus insondable et plus perfide que ce lac! Quand l'œuvre du mal est commencée, il faut qu'elle s'achève... Je ne connais pas encore toute la Sphinge : il faut donc que je la suive!

VI

LE TOURNOI

Par l'ennui des routes, des campagnes, des villes, d'étape en étape, j'avais suivi de loin Gertrude. Je ne parus point aux fêtes de l'Électeur, je rôdais autour du palais. Un soir, Hunold, le joueur d'échecs à mine de hibou, m'aborda gravement :

— Excusez-moi, dit-il, seigneur de Felseneck... J'ai eu l'honneur, il y a six mois, d'être supplanté par vous, au jeu des échecs, auprès de très illustre dame de Hohenstein, devenue votre épouse. Mais aujourd'hui vous êtes supplanté vous-même, au jeu de la guitare, par mon partenaire de jadis, auprès de la gracieuse reine des jeux d'amour et de courtoisie. Vous savez sans doute que la dame de Hohenstein est ici depuis trois jours. Elle n'a pas perdu son temps.

— Que voulez-vous dire?

— Il y a un proverbe qui dit: « Lettre d'amour couchée sur branche verte craint patte de chat et bec de pie »... Un bec de pie a ramassé celle-ci : le seigneur Hartwig l'a laissé tomber devant moi, à l'exercice de la quintaine.

Je lus sur un joli rouleau de parchemin : « Demain à midi, sous le berceau des roses, la dame amie donnera sa leçon de guitare au chevalier discret. S'il ne veut encourir sa colère, qu'il soit fidèle au rendez-vous. » Un feston de fioritures coloriées enguirlandait ce doux message. Au bas, on voyait le sceau de la sirène, avec son miroir et son harpon.

— Merci, seigneur Hunold, répondis-je, affectant le plus grand calme et lui rendant la lettre. La dame de Felseneck est

libre d'enseigner la musique à qui lui plaît, comme je suis libre moi-même de donner des leçons d'épée à qui je veux.

Le lendemain, à midi, je me glissai dans le jardin de l'Électeur, dont Gertrude s'était réservé le coin le plus frais et le plus ombreux. J'approchai par un détour et me cachai derrière un buisson d'aubépines. Gertrude reposait sur un lit d'ivoire, sous le bosquet des roses, dans la même simarre jaune pâle, avec le même abandon troublant où je l'avais vue moi-même quelques mois plus tôt. Hartwig occupait un coussin de soie, à ses pieds.

— Voyons, disait Gertrude en rêvant, chantez-moi *le Lai du rossignol*, de Walter von der Vogelweide.

— A condition que vous commenciez par me donner le ton : car vous êtes la souveraine des chants joyeux ou tristes de mon cœur.

Gertrude prit négligemment la guitare, préluda et entonna d'une voix fraîche la chanson parfumée d'innocence, d'amour et de printemps :

Dans la bruyère,
Sous les tilleuls,
Vint me trouver mon doux ami ;
Dans la bruyère,
Nous étions seuls,
Maint bouquet nous avons cueilli.
Dans le vallon bien doucement,
Trallaradour !
Causait le rossignol chantant.

— A vous la seconde strophe, seigneur Hartwig ! dit Gertrude.

Et elle tendit l'instrument.

— Comment, dit le galant émerveillé, comment chanter après vous, qui faites se répondre les cordes et les paroles comme font les anges du paradis? En vous écoutant je sens défaillir ma voix et mon cœur, et je ne sais plus chanter.

— Il le faut, pourtant. La maîtresse de musique le commande!... Figurez-vous que vous êtes une jeune fille revenant de son premier rendez-vous d'amour. Sa bouche est rouge des baisers qu'elle vient de recevoir, son cœur palpite. Elle est folle de peur et de joie, mais tellement amoureuse et tellement

innocente qu'elle ne se doute pas de la faute commise... Allons! c'est bien facile, pourtant!

Hartwig chanta la seconde strophe. Il accentuait lourdement les mots et la mélodie. Sa passion violente se trahissait dans sa voix épaisse. En son chant rude se perdait l'âme de la chanson, plus délicate que l'aile d'un papillon et plus légère qu'une fleur de pêcher voltigeant sur la brise d'avril. Gertrude le regardait avec complaisance. Elle jouissait visiblement du désir qu'elle excitait et de l'embarras de ce faune germain, grisé par la présence d'une femme accomplie et souveraine en séduction.

— Vous n'avez pas un cœur de jeune fille, dit-elle en souriant.

Et elle reprit la strophe avec une palpitation mystérieuse:

Il alla faire
Pour nous un lit
De jasmin et de frais lilas
Dans la bruyère...
On en a ri,
J'en suis sûre, en passant par là :
Au pli des roses on pourrait,
Trallaradour!
Voir où ma tête reposait.

— La fin! la fin! je vous en supplie, balbutia Hartwig qui la couvait des yeux.

Gertrude acheva, dans une extase alanguie, la tête penchée sur l'instrument :

Que de caresses
Je recevais!
De honte encore j'en frémis...
Que de caresses
Je lui rendais!...

Elle s'arrêta, comme suspendue en son rêve, puis, d'une fusée de joie brusque, elle reprit le refrain :

Nul ne le sait que mon ami...
Et le joyeux rossignolet!
Trallaradour!
Petit oiseau, sois bien discret!

Et elle jeta la guitare, avec un rire étourdissant. Hartwig, fou d'amour et frappé de stupeur, était figé sur place. Il se demandait, sans doute, ce qu'il y avait de vrai dans cette femme qui tour à tour lançait des flammes et secouait de la neige autour d'elle, glissant avec art la pointe de l'ironie en ses chant de sirène.

J'eus quelque peine à rester calme dans mon buisson. Je fis un mouvement et je cassai une branche. Gertrude eut un sursaut. Me vit-elle de ses yeux perçants ? Soupçonna-t-elle que je l'épiais ? Il se peut. Elle avait tressailli d'orgueil, et non de frayeur. Sa parole provocante fut comme un défi à mon adresse :

— Seigneur Hartwig, vous vous tenez là, tel un moine qui fait son oraison. Seriez-vous timide, ou bien auriez-vous peur du seigneur de Felseneck ?

A ces mots, Hartwig vola aux pieds de Gertrude comme une mouche dans la flamme qui brille.

— Gertrude ! dit-il avec une ardeur sincère, laissez-moi porter vos couleurs au prochain tournoi. Si je les trempe dans mon sang, croirez-vous à mon amour ?

— Oui, je le veux, dit-elle. Vous, au moins, vous savez vous donner !

Elle le regardait avec ses yeux de gouffre et l'attira des deux mains. C'était l'emprise que je connaissais si bien, la griffe de la Sphinge posée sur sa proie. Mon premier mouvement de mâle exaspéré fut de les tuer tous les deux. Mais j'eus honte de cette lâche impulsion et me trouvai ridicule. Je sentais d'ailleurs que Gertrude, outragée par moi dans son orgueil de femme, aurait le droit et le pouvoir de m'arrêter d'un regard. Je sus me vaincre et me retirer en méditant une vengeance plus chevaleresque. Caché dans une auberge pendant plusieurs jours, je compris avec horreur que, loin d'éteindre ma passion, l'affreuse jalousie l'avait irritée de son venin et que mon désir secret de Gertrude s'aiguisait à ma haine et à mon mépris. Mais j'espérais en finir avec cet amour funeste en châtiant mon rival et me délivrer pour toujours de la Sphinge en creusant entre elle et moi un fossé de sang.

Les nuits qui suivirent ne m'ont laissé que des souvenirs

atroces. Je marchais dans une fournaise ardente où passaient des visions provocatrices. J'y voyais Gertrude trônant en gaze d'or avec son amant d'occasion, raillant mes dédains. Le rustre l'embrassait ; elle lui souriait et me narguait. Alors, je les lacérais tous deux à coups de couteau... puis, quand elle râlait, expirante, je me repentais et je couvrais de baisers son beau corps palpitant. J'étais plongé tour à tour dans le feu et dans la glace. Successivement, en peu de minutes, j'étais le justicier sévère, le meurtrier frissonnant, l'amant éperdu. Je ne savais plus qui j'étais, j'avais perdu la gouverne de mes pensées et je les regardais fuir sur la mer soulevée de mes passions, comme un navire démâté qui roule à la dérive.

Mais, impétueuse et fixe au milieu de ces tempêtes, ma volonté poursuivait son plan de vengeance.

On venait de proclamer le tournoi. Je m'y fis annoncer comme un seigneur étranger et je pris d'autres armoiries. Tout le monde ignorait ma présence. Les préparatifs du combat et sa fin sanglante sont restés seuls présents à ma mémoire.

Sur une grande prairie, en pleine campagne, se dressent les palissades du champ clos et les perches à bannières flottantes. Non loin, les tentes des combattants avec leurs écussons bariolés. Dans la mienne, mes valets m'ajustent une armure noire avec un heaume de même couleur. J'y avais attaché une branche de cyprès et de myrte en souvenir de l'invisible fiancée à laquelle, dans ma pensée profonde et sous l'écume bouillonnante des passions, mon cœur demeurait secrètement fidèle. Autour des tentes, piaffent les chevaux bridés par les écuyers et fourmillent les bateleurs, les danseurs de corde, les joueurs de viole, les rebouteurs, les enfants perdus de la grande route, les femmes vagabondes aux regards provocants, aux robes voyantes. Partout des cris, des bannières, des cavaliers qui caracolent, et des forges en plein vent où flambe le feu. où halète le soufflet, où le marteau bat l'enclume pour réparer les casques bosselés et les épées tordues.

Enfin les trompettes sonnent... Je suis dans l'arène pour le combat final, la grande joute. Au pourtour, la foule grouillante et hurlante du peuple. Sur une estrade ombragée d'un pavillon superbe, le Comte palatin et d'autres seigneurs.

les dames de la cour. Au milieu d'elles, Gertrude, que je reconnais à sa plume blanche, mais qui ne peut me deviner sous l'armure noire, le blason étrange et l'emblème funèbre de mon cimier. A mes côtés, les trente cavaliers vêtus de fer de mon parti ; en face, nos trente adversaires, heaumes baissés comme nous, avec leurs housses multicolores, leurs armes reluisantes, leurs casques affublés de bêtes héraldiques.

J'avais choisi mon adversaire et je m'étais placé en face de lui ; c'était Hartwig. Il portait une armure d'acier gris ; à son cimier flottait une étoffe jaune d'or semée de serpents bleus, les couleurs de Gertrude. Je ne me souviens plus du combat. Il y eut un premier choc furieux, un second choc, puis une mêlée inextricable. Désarçonnés, nous luttâmes à pied. La lutte acharnée resta silencieuse. Nos épées jetées, nous jouâmes des dagues. Enfin, nous nous prîmes corps à corps, frappant aux jointures. Au moment où Hartwig, replié en arrière sous mon étreinte, levait le bras pour un grand coup, mon stylet pénétra dans le col par une brèche du gorgerin. Mon adversaire tomba avec un cri étouffé. Je mis un genou sur sa poitrine, lui demandant de se rendre à merci. Mais il ne répondit rien. Je levai sa visière ; et je vois encore comme s'ils étaient devant moi cette bouche ouverte, écumante de sang, et ces grands yeux qui ne me voyaient plus, mais qui, fascinés déjà par la mort et le gouffre de l'éternité, avaient pris je ne sais quoi de sublime et de sacré. J'eus un frisson : toute ma colère tomba, et je me souviens qu'en cet instant rapide c'est lui qui me parut le vainqueur et moi le vaincu. La pensée de Gertrude me rendit à ma vengeance. J'arrachai l'étoffe jaune du cimier. Elle était tachée de sang. A travers le tumulte du combat, je montai à la tribune, sans quitter mon armure et visière baissée. Tout le monde s'écartait, frappé de terreur. Gertrude me regardait venir, cramponnée à une colonne de bois. Je lui jetai à la face le lambeau d'étoffe, taché de sang.

— Madame, lui dis-je froidement, voici vos couleurs reprises à votre chevalier. Vous êtes responsable de sa mort. Je vous les rends : les porte qui voudra ; désormais je ne les disputerai plus à personne. Je suis celui qui se venge et ne pardonne pas. Adieu !

Elle était livide de peur ; mais, comme j'avais dit les derniers mots d'une voix frémissante, une lueur de triomphe passa dans ses yeux. Les femmes affolées s'enfuyaient, les conseillers du prince étonné grinçaient des dents, les gardes brandissaient contre moi leurs hallebardes, mais personne n'osa me toucher, tant ma vengeance armée et masquée de noir inspirait de frayeur. On me prenait pour quelque infernal justicier, pour un fantôme de fer. Je partis au milieu de la consternation générale. De loin seulement, quelques voix crièrent :

— Arrêtez le félon qui insulte une dame !

Mais personne n'osa me suivre.

La nuit tombait. Je galopais par la plaine noire, zébrée de lueurs blafardes. Je fuyais la cour, le mort, Gertrude et moi-même. J'avais la tête trouble. Des pensées sinistres me frôlaient comme des chauve-souris.

Je disais aux buissons rangés sur le bord de la route : « J'ai tué mon rival ! » Et les buissons disaient en frissonnant : « Qu'as-tu fait du frère d'armes ? Il est tombé là-bas, le fort et le fidèle ; il est mort en héros. La porte de lumière se ferme à l'Orient ».

Je disais aux chouettes qui poussaient leur cri dans les ténèbres : « J'ai vengé mon honneur ! » Et les chouettes répondaient : « Chouhou ! Vraiment ? Qu'as-tu fait de l'ange ami ? Qu'est devenue la bonne fiancée ? Elle s'est éloignée, et la mare de sang fume, nouvel abîme entre elle et toi ! »

Je disais aux nuées : « J'ai terrassé la Sphinge ! » Et l'éclair répondait : « La Sphinge est partout : dans le ruisseau qui coule, dans le lac qui rêve, dans la forêt qui pousse. La Sphinge est en toi. Tu emportes son harpon dans ta chair. »

Et je disais à la terre muette, au ciel implacable : « Où me réfugier, où trouver un asile, moi le traqué, moi le maudit ? » Et la terre et le ciel me répondaient : « Va te cacher dans ton dernier refuge, va-t'en prier au château de tes pères. »

Et je galopais, je galopais par la plaine noire, zébrée de lueurs blafardes.

VII

L'ANNEAU DE RUPERTUS

Ce fut un triste retour à Felseneck, au nid maternel, au sanctuaire délabré de ma pure adolescence... Depuis longtemps, le bon chapelain et l'honnête Siegwart étaient morts. Le gardien dormait dans sa tour, les nouveaux serviteurs ne me connaissaient plus. Les arbres poussaient drus au pied du donjon; des lézardes trouaient les murs. L'herbe foisonnait sur le seuil des portes; les moisissures couvraient les vieilles tapisseries. Partout la ruine, l'oubli, le silence. Et mon âme, quelle ruine aussi!... elle tombait en morceaux. Ah! certes, elle pesait sur moi, la malédiction du seigneur des Sept-Vents, et je pâtissais à la fois pour les Staufen et pour les Felseneck.

Un jour, je me risquai dans la chapelle de ma mère. Une couche si épaisse de poussière recouvrait les vitraux peints que la sainte et le chevalier semblaient des ombres à peine colorées. Je regardai l'anneau de Rupertus, et je baissai la tête. Il faut à l'homme trois grâces divines pour accomplir sa noble destinée : un Maître qui lui montre la voie; un Ange qui l'inspire; un Frère d'armes qui lutte à ses côtés. J'avais eu ces trois grâces. Mais le Maître, l'Ange et le Frère, je les avais oubliés et trahis pour le vertige de la Sphinge. Existaient-ils encore ces guides invisibles, ou s'étaient-ils évanouis, eux aussi, ombres vaines? Mon âme les percevait à peine, indécis et voilés: ils pâlissaient toujours plus faibles, toujours plus lointains. Oh! l'horrible moment où ils auraient disparu tout à fait! Cette pensée menaçante me torturait plus que toutes les autres.

En sortant de la chapelle, j'ordonnai de laver les verrières. Hélas! on ne lave pas les taches de son âme comme celles des vitraux peints. Et je ne lavais pas la mienne des regards, des baisers, des étreintes de Gertrude. J'en étais marqué comme de brûlures. Je la haïssais, mais je n'en étais pas délivré. Quel était donc le charme invincible qui me liait

à la Sphinge? Ne savais-je pas, maintenant, quel était le monstre féminin, la bête sans âme, aux sens puissants, au cerveau subtil? Pourquoi, malgré tout, gardait-elle prise sur moi? Pourquoi, l'ayant repoussée avec tant d'énergie, me sentais-je encore son esclave? Était-ce par la faiblesse de mes sens? Non: je l'avais démasquée et défiée dans sa grotte de maléfices. Était-ce par lâcheté? Pas davantage : je l'avais châtiée en public... Non, la grande coupable c'était mon âme. Elle s'était prêtée à l'enveloppement d'une magie qu'elle ne pouvait plus rompre. Elle avait laissé germer en elle-même un violent désir de pénétrer l'énigme féminine en toutes ses métamorphoses, avec l'âpre envie de posséder le sexe tout entier dans une seule femme.

Le jour, je parvenais à bannir son image ou à l'exécrer. La nuit, elle revenait me hanter sous mille formes et en mille attitudes. Le souvenir de son aventure avec Hartwig exaspérait ma folie: « Qui es-tu, murmurais-je, toi qui sais feindre toutes ces âmes? » Alors, je la voyais sourire en Énide, pleurer en Genièvre, ou menacer en Cléopâtre. Je me surprenais, au même instant, à la maudire et à l'appeler. Je brûlais sous des souffles glacés. Des frôlements et des soupirs glissaient dans l'air lourd des tentures. On eût dit un envoûtement.

Je réussis à chasser l'obsession en ravivant la haute et sereine figure de Rupertus et le rêve unique. Par des chemins divers, tous les souvenirs de ma famille me ramenaient à Berthe, à l'hôtesse invisible mais toujours présente au sanctuaire de mon âme. J'affermis ces résolutions par la prière et par le jeûne. De jour en jour, Berthe revenait en ma mémoire plus pure et plus intense. Un matin, je dormais dans le grand lit de ma mère, un lit en bois de chêne, à baldaquin. Les yeux fermés, j'apercevais distinctement toute la chambre. Entre la fenêtre et moi, une forme blanche et vague se tenait debout. Sur la largeur et la hauteur de sa poitrine, luisait une grande croix de feu : elle n'avait pas l'apparence d'une étoffe, mais d'un feu vivant qui sortait de la personne même. La forme blanche étendit les bras comme si elle m'appelait. Je fis un effort colossal pour me lever, mais en vain. Quand je m'éveillai, elle avait disparu. A sa place, le soleil matinal entrait par les petits carreaux des fenêtres. J'éprouvai une douleur affreuse de

ne pas avoir aperçu son visage. Pouvais-je douter que ce fût Berthe? Cette croix de feu sur sa poitrine n'était-elle pas l'image de tout son amour, de tout son sacrifice et du rêve inaccompli de ma vie entière? N'était-ce pas le signe qu'elle allait s'allumer de même dans ma propre poitrine, la croix de feu, et embraser mon cœur pour une volonté suprême? Par l'holocauste de ma vie mauvaise n'allais-je pas être libre et moi-même pour la première fois?

Oh! la sombre nuit de tempête, après une morne journée d'automne aux feuilles tourbillonnantes. Je me trouvais dans la chambre de ma mère, à côté du lit à colonnes torses. Sur mes genoux, un coffret venant de son armoire, un coffret tout plein de bijoux ternis d'aïeules. Et le vent soufflait comme pendant la nuit lointaine de mon adolescence où j'avais découvert le secret de ma famille dans une conversation de mon père avec son voisin. Toute la journée j'avais pensé aux dispositions à prendre avant mon départ. Maintenant je regardais l'avenir terrestre, la lutte extrême. Je m'y sentais seul et triste jusqu'à la mort. Wilfried n'était plus et ma vraie fiancée n'était qu'une ombre d'autrefois, un rêve, un esprit impalpable.

A ce moment, j'entendis le coup de corne du guetteur au milieu de la rafale qui ébranlait les vieux murs du château. Mais j'étais si enfoncé dans mes pensées que je n'y pris garde et je continuai ma rêverie.

Peu à peu, je me sentais redevenir Konrad de Staufen. Je pensais ce qu'eût été cette première nuit où j'eusse conduit chez moi ma fiancée, au retour de la croisade... Et mon regard ne pouvait quitter une tenture qui recouvrait une porte communiquant par un escalier avec la cour. Je tressaillis : le loquet de la porte avait bougé, la tenture se souleva. Une femme en manteau gris, le visage caché sous une cape, en sortit. Elle s'arrêta, les bras croisés. Hors de moi, les cheveux dressés, je regardais l'ombre immobile et voilée, comme en face de ma destinée en personne. Enfin, je m'affaissai sur mon fauteuil; une sueur froide m'inondait. Le fantôme avait pris courage, il s'avança de quelques pas et fit tomber sa cape. C'était Gertrude.

J'éprouvai d'abord une détente et un soulagement. Gertrude

me ramenait de la terreur de l'inconnu au sol ferme de la réalité. La tête nue, les cheveux défaits sur sa robe de voyage les bras toujours croisés, elle tenait ses yeux attachés sur moi. Ma première surprise passée, le sang, qui affluait violemment vers mon cœur, rebondit vers mon cerveau d'un flot de colère.

— Vous ici, dans mon sanctuaire, de quel droït?

— Eh bien! oui, dit-elle sans changer de posture; tu ne peux me chasser d'ici. Tu m'appartiens depuis ton enfance. Je t'ai conquis, et je veux te garder, Konrad.

— Après ta vile trahison?

— Je ne t'ai pas trahi, je me suis vengée de ta froideur, de ton mépris insultant! Tu m'avais bafouée de ton indifférence, de ton abandon cruel. Selon toi, je n'étais plus ta femme, quand tu m'as dit adieu à Hohenstein pour courir après ta chimère. Alors j'ai attiré dans mes bras ce faible, cet étourdi. J'en aurais attiré cent autres pour retourner le harpon dans ton cœur infidèle et traître! Mais tu m'es revenu : car toi aussi, tu t'es vengé; et ta vengeance, qui prouve ton amour, te lie à moi d'un lien plus fort... Tu m'aimes toujours, le sais-tu, Konrad? Oui, tu m'aimes et tu m'aimeras jusqu'à ton dernier soupir. Tu as pu renverser la coupe dont j'ai voulu enchanter nos jours ardents et nos nuits apaisées; tu as pu mépriser ces voluptés magiques enviées du monde; tu as pu repousser la tendre Énide, la folle Genièvre et la puissante Cléopâtre, et toutes ces femmes qui s'agitent dans mes veines; mais tu ne peux faire que tu ne me désires plus!... Non, tu ne peux repousser Gertrude, Gertrude... qui vient à toi... aujourd'hui... tout entière!...

Sa voix vibrait, âpre et douce comme son désir. Ses bras s'ouvrirent: elle étendit vers moi ses mains insinuantes. Je reculai de plusieurs pas devant la séductrice. Mais elle me suivait, humblement suppliante, elle, la fière et la superbe. Tout à coup, elle eut un regard ambigu et chuchota :

— Ne sais-tu pas que la fumée du sang versé par toi brûle maintenant dans nos veines comme une flamme inextinguible?

— Ah! misérable Sphinge! lui dis-je, qui fais du meurtre même une volupté, je te hais!... Sont-ce là tes noces nou-

velles? Je te hais pour m'avoir pris mon courage ; je te hais pour les mensonges dont tu m'as aveuglé ; et je te maudis pour le sang que lâchement tu m'as fait répandre !

Je l'avais saisie par les poignets. Elle plia sous mon effort :

— A terre ! criai-je.

Elle tomba à genoux, à demi renversée sur un bras. Je me rassis, effrayé de ma propre violence. Elle resta quelques secondes comme vaincue, puis, se redressant d'un coup, toujours agenouillée, mais la tête haute et les mains sur sa poitrine :

— Eh bien, soit ! tue-moi, si tu l'oses !

Je restai interdit. Elle s'était traînée jusqu'à moi. D'une main elle avait saisi mon genou, de l'autre elle montrait l'endroit du cœur, et, haletante, elle ajouta :

— Tu peux frapper, Konrad, car maintenant je t'aime !

Elle était belle d'une beauté d'enfer, belle d'humilité rampante et d'impérieuse audace, en sa prière chargée de défi. Le gouffre de ses yeux étincelait.

— Malheureuse ! aurais-tu donc une âme ? murmurai-je, gagné par le vertige.

Elle poussa un cri de joie. Convulsifs, en un clin d'œil, ses doigts s'étaient emparés des miens. D'un bond, elle se trouva assise sur mes genoux. Je sentis sa bouche brûlante à la fois sur mes cheveux, sur mes yeux et sur mes lèvres encore froides de terreur :

— Oui, maintenant, j'en ai une ! clamait-elle.

Et elle buvait avidement mon souffle. Sous son aspiration profonde, j'eus le sentiment qu'elle me soutirait la moitié de ma vie. Je perdais toute ma force, comme si un serpent monstrueux m'eût enserré de ses anneaux. Elle voulut m'entraîner vers le lit, où brillait une petite lampe. Attachée au ciel du baldaquin, elle éclairait doucement les tentures de sa lumière familiale. Dans ce nimbe, Gertrude épandait sa magie corruptrice. J'allais céder, mais l'image de ma mère passa devant mes yeux. Je m'arrachai violemment :

— Non ! non !... balbutiai-je, aujourd'hui j'ai besoin d'être seul ; je vous laisse...

Et je m'enfuis brusquement, lui abandonnant la couche de ma mère. Je sortis sans me retourner. Mais, au moment de

fermer la porte, j'entendis la voix de Gertrude, redevenue cristalline, me jeter cet adieu :

— A demain !

Et ce terrible « A demain ! » me poursuivit dans les ténèbres de l'escalier tournant.

Cette nuit-là, j'allai dans la forêt. Je m'arrêtais de temps à autre, et, me sentant chanceler, je m'appuyais aux sapins ruisselants de pluie, courbés par la rafale, et je me disais à moi-même : « Si la Sphinge avait une âme, je serais perdu... Ne m'a-t-elle pas déjà volé la moitié de la mienne ? Est-ce avec celle-là qu'elle attire l'autre ?... La voilà installée dans mon château fort ! Va-t-elle s'installer dans mon cœur ?... Que résoudre ? que faire ?... »

Les têtes des hauts sapins s'entrechoquaient dans les ténèbres. Quelquefois l'un d'eux craquait, brisé par la tempête. Moi je marchais sans rien voir, sans rien entendre. « Oh ! les baisers de la Sphinge, plus terribles que l'ouragan !... »

Le lendemain, Gertrude vint me trouver dans la grande salle. Elle m'aborda avec le calme et l'autorité d'une châtelaine. Elle me tendit la main si gracieusement que je ne pus lui refuser la mienne. Déjà elle abusait de sa nouvelle puissance. C'est elle qui avait l'air de me pardonner. Une sourde colère grondait en moi. Je me sentais prêt à faire quelque chose d'extraordinaire, mais je ne savais pas quoi.

Elle devinait ma révolte cachée, mais se croyait sûre de la victoire. Ne m'avait-elle pas sinon vaincu, du moins maté la veille ? Elle était de celles dont le sourire désarme et le regard commande. Elle se fit d'autant plus joyeuse et plus épanouie que j'étais plus sombre et plus renfermé.

— Montre-moi le château, *notre* château, dit-elle en souriant.

Je me levai ; elle prit mon bras et j'obéis.

Je lui expliquai l'histoire de mes ancêtres devant leurs armures suspendues aux piliers de la salle.

— Quelles fêtes nous allons donner ici ! dit-elle. Felseneck va refleurir de toutes les richesses de Hohenstein.

Elle voulut monter au sommet du donjon, et, parvenue sur la terrasse, elle s'écria :

— Que c'est beau! que c'est sauvage! Ces forêts, ces villages et la riche plaine!... Et tout cela est à nous! M'aimeras-tu mieux en chasseresse de Felseneck qu'en sirène de Hohenstein? Je me ferai chasseresse... Et les Nixes des lacs, dis-moi, les éveillerons-nous? Viendront-elles nous visiter dans le silence des nuits, où je règne moi seule?

Sa main souple glissait le long de mon bras; sa chevelure effleurait ma joue. Je ne répondais rien, mais je sentais sa volonté prendre possession de tous les arbres de mon domaine, de toutes les fibres de mon corps. Et j'étais moi-même pareil à un arbre vivant, labouré par la scie et fouillé par la vrille. Quelque chose au fond de moi-même eût voulu la précipiter de la tour, et pourtant mon désir la dévorait de caresses, tandis que je restais muet et froid comme un marbre. Nous descendîmes en silence jusqu'à la cour du château. Elle se pencha à mon oreille en chuchotant :

— Viens dans la chambre de ta mère!

La certitude du triomphe se lisait au fond de ses yeux. Je me croyais perdu, quand une idée subite m'ouvrit une échappée comme un rais de lumière.

— Voici, lui dis-je, la chapelle de ma mère. Voulez-vous y entrer avec moi?

— Pourquoi non? répondit-elle nonchalamment

Nous entrâmes. La vierge du vitrail et le chevalier de la forêt terrible fulguraient de nouveau dans leur splendeur première. Ils évoquaient les pensées reines de ma vie. Sous leur regard, je me retrempais dans une pure atmosphère, J'invoquais Rupertus, Berthe et le Dieu des heures sacrées. Je leur parlais; ils me répondaient. J'avais retrouvé ma pleine conscience et ma pleine volonté.

— Il fait froid dans ce tombeau, sortons! me dit brusquement Gertrude qui sentait une influence inconnue et hostile.

— Non! restons, au contraire, dis-je avec fermeté en la retenant par le bras. A Hohenstein, ne m'as-tu pas conduit dans la grotte du lac, ton sanctuaire, à toi? C'est ici le mien, et si tu veux être châtelaine de Felseneck, il faut que tu le connaisses. Regarde ce sarcophage, où dort une femme de marbre aux mains jointes, son lévrier fidèle roulé à ses pieds. C'est celui de ma mère. Je suis le fils de son amour et de sa dou-

leur. Elle m'a enfanté pour une destinée sévère et mystérieuse. Regarde la Sainte inconnue, la vierge du vitrail, au cœur flamboyant. Je venais l'adorer dans mon enfance. C'est l'annonciatrice de l'invisible fiancée. Regarde ce chevalier qui sort de la forêt, terrible, pour s'élancer au combat. C'est moi, c'est Konrad de Staufen, le croisé, ressuscité en Konrad de Felseneck et destiné à racheter la malédiction qui pèse sur ma race, à montrer à mes frères le chemin de vérité... Voilà la destinée divine que j'ai choisie. Et c'est toi, Sphinge perverse, cœur de vampire dans un corps de sirène, qui veux m'en détourner! Parce que tu es sans âme, tu es venue boire la mienne jusque dans mon sanctuaire. Tu veux te glorifier de ma défaite et vivre de ma mort. Mais cette âme, tu ne l'auras pas; je démasquerai ton néant et tu ne sortiras d'ici que terrassée et sans force.

Toute sa haine de serpent écrasé parut jaillir de ses yeux et de sa bouche dans un jet de venin.

— Misérable lâche! dit-elle, ingrat et fou! Oui, j'ai méprisé les hommes pour leur orgueil et leur faiblesse. Ils ont fondu comme la cire entre mes mains. Mais toi que j'ai cru fort et généreux, toi à qui j'ai prodigué les arcanes de ma magie, toi dont j'eusse fait le roi de la terre, tu oses m'outrager comme une de tes faibles maîtresses?... Maudit sois-tu! Je t'aimais! Maintenant que je te hais, malheur à toi. Mon pouvoir vaut le tien et tu périras tout entier!

Je croisai les bras et restai impassible. Me voyant cuirassé contre elle, cette fois-ci, elle se cramponna au rebord du banc de bois sculpté comme si elle voulait l'arracher du sol.

— Qui donc, reprit-elle, te donne ce pouvoir?

— Tu ne crois pas à d'autres puissances que la tienne. Vois-tu cet anneau? C'est l'anneau de mes fiançailles avec l'Ange invisible. Tant que je le porterai à mon doigt, tu ne pourras rien sur moi. Par lui je te commande, par lui je te bannis de mon sanctuaire. Tu ne rentreras pas dans la chambre de ma mère et tu partiras demain. Poursuis ta destinée; mais, prends garde, ne te mets plus en travers de mon chemin. Tu ne peux rien contre cette force-là.

Son œil troublé allait de mes yeux à la bague, de la bague à mes yeux. Elle reprit en ricanant :

— Ah! voilà donc ton secret? Tu as une fiancée invisible? Vraiment? Aime-la donc! Je ne m'en soucie guère et ne la crains pas. Mais, à ton tour, prends garde! Pour m'avoir dit cela, tu pâtiras le reste de ta vie!

Elle sortit d'un geste farouche, avec un regard oblique, plein de sournoise moquerie.

Enfermé tout le jour, je m'entourai de mes chers souvenirs comme d'un mur de défense. Retirée dans une autre aile du château, Gertrude ne reparut point devant mes yeux. Elle avait ordonné à ses gens de se tenir prêts à partir le lendemain.

La nuit venue, je m'endormis paisiblement dans le lit de ma mère, sous le lourd baldaquin de chêne, qui semblait lui aussi une chapelle ancestrale. Pendant mon sommeil, des parfums somptueux m'enveloppèrent de voiles épais. Entraîné par eux, je descendis vers une contrée marécageuse. Une lumière mourante se traînait sur des saules pâles et des joncs noirs. Un grand nombre de femmes misérablement vêtues se promenaient au bord de l'eau trouble. J'en reconnus quelques-unes. Toutes semblaient tristes. « Nous sommes tes péchés, disaient-elles, nous sommes tes complices. Ne viendras-tu pas nous délivrer? » Je répondais à chacune : « Oui, je viendrai. » Enfin j'aperçus, derrière un buisson, Gertrude qui me regardait, les bras croisés, avec son air menaçant. Elle semblait dire : « Et de moi tu n'as pas eu pitié! » Paysage et femmes, tout s'effaça. Un fluide énervant coulait dans mon cerveau et diluait ma volonté. Dans l'effort que je fis pour le secouer, j'ouvris les yeux.

La petite lampe au-dessus de moi venait de s'éteindre, sous quel souffle imprévu? sous quel doigt néfaste? La lune donnait par la fenêtre à carreaux. Une femme agenouillée s'appuyait contre mon lit. Je ne voyais que ses cheveux épars sur ses épaules. Me dressant à demi au bord de ma couche, je restai immobile, glacé de terreur devant cette forme blanche, mollement baignée et bleuie au clair de la lune. Enfin, j'eus la force de dire :

— Qui est là?

— Ta serve, ton esclave, répondit à mi-voix la femme toujours immobile.

sorties, la tête souriante penchée sur la profondeur de ma chute.

Je m'enfonçais dans les halliers, je me déchirais dans les épines, je remontais le lit des torrents sur de grosses pierres. Rien ne servait : ma pensée allait toujours. Elle descendait en spirale tous les degrés de mon enfer. Alors une certitude plus effrayante que toutes les autres s'empara de moi : non seulement j'avais perdu pour toujours ma gardienne céleste, mais je n'y croyais plus... Rupertus, Berthe, le rêve dans la ruine, tout cela n'était plus que fumée, illusion, mensonge ; — et seule régnait sur mon cerveau la femme de chair, la Sphinge souveraine et indomptable.

Il y a quelque chose de plus terrible pour l'homme que sa déchéance même, c'est de ne plus croire à son rêve. Douter de soi n'est qu'une défaillance, mais douter de la Vérité, c'est la mort de l'âme. Avec la Foi, on remonte de tous les abîmes ; sans elle, on retombe de tous les sommets ; sans elle, la raison et la volonté ne sont que des mains et des pieds d'aveugle. La Foi, c'est l'Amour en action ; c'est le bonheur et c'est le ciel. Le doute, c'est le tréfonds de la douleur, l'arcane de l'enfer.

J'étais parvenu à ce doute noir... au cœur des ténèbres... Oh ! l'anneau, reconquérir l'anneau ! Mais c'était impossible.

La seule pensée de revoir Gertrude et de subir encore la magie de son regard, les délices de l'impérieuse étreinte, me faisait frissonner de la tête aux pieds. Que devenir ? J'avais perdu le guide, jeté ma lampe dans l'abîme...

Déjà le crépuscule filtrait, lamentable, à travers la forêt touffue. Le soleil couchant descendit comme un globe rouge entre les hauts sapins. Il incendia jusqu'à la base leurs troncs serrés, allumant de mourantes fournaises dans l'épaisseur du bois. Enfin, tout s'éteignit. Seul, au large du ciel, un nuage étalait encore sa bande enflammée derrière la sombre sapinière.

Oh ! cette île de feu nageant dans l'azur, cette île bienheureuse, comme elle saignait sur mes ténèbres de maudit ! Elle emportait avec elle mes anges protecteurs : Rupertus, Berthe et Wilfried ; la force, le rêve et l'espérance ! Je la vis pâlir, et ce fut la nuit noire.

ne pas avoir aperçu son visage. Pouvais-je douter que ce fût Berthe? Cette croix de feu sur sa poitrine n'était-elle pas l'image de tout son amour, de tout son sacrifice et du rêve inaccompli de ma vie entière? N'était-ce pas le signe qu'elle allait s'allumer de même dans ma propre poitrine, la croix de feu, et embraser mon cœur pour une volonté suprême? Par l'holocauste de ma vie mauvaise n'allais-je pas être libre et moi-même pour la première fois?

Oh! la sombre nuit de tempête, après une morne journée d'automne aux feuilles tourbillonnantes. Je me trouvais dans la chambre de ma mère, à côté du lit à colonnes torses. Sur mes genoux, un coffret venant de son armoire, un coffret tout plein de bijoux ternis d'aïeules. Et le vent soufflait comme pendant la nuit lointaine de mon adolescence où j'avais découvert le secret de ma famille dans une conversation de mon père avec son voisin. Toute la journée j'avais pensé aux dispositions à prendre avant mon départ. Maintenant je regardais l'avenir terrestre, la lutte extrême. Je m'y sentais seul et triste jusqu'à la mort. Wilfried n'était plus et ma vraie fiancée n'était qu'une ombre d'autrefois, un rêve, un esprit impalpable.

A ce moment, j'entendis le coup de corne du guetteur au milieu de la rafale qui ébranlait les vieux murs du château. Mais j'étais si enfoncé dans mes pensées que je n'y pris garde et je continuai ma rêverie.

Peu à peu, je me sentais redevenir Konrad de Staufen. Je pensais ce qu'eût été cette première nuit où j'eusse conduit chez moi ma fiancée, au retour de la croisade... Et mon regard ne pouvait quitter une tenture qui recouvrait une porte communiquant par un escalier avec la cour. Je tressaillis : le loquet de la porte avait bougé, la tenture se souleva. Une femme en manteau gris, le visage caché sous une cape, en sortit. Elle s'arrêta, les bras croisés. Hors de moi, les cheveux dressés, je regardais l'ombre immobile et voilée, comme en face de ma destinée en personne. Enfin, je m'affaissai sur mon fauteuil; une sueur froide m'inondait. Le fantôme avait pris courage, il s'avança de quelques pas et fit tomber sa cape. C'était Gertrude.

J'éprouvai d'abord une détente et un soulagement. Gertrude

sorties, la tête souriante penchée sur la profondeur de ma chute.

Je m'enfonçais dans les halliers, je me déchirais dans les épines, je remontais le lit des torrents sur de grosses pierres. Rien ne servait : ma pensée allait toujours. Elle descendait en spirale tous les degrés de mon enfer. Alors une certitude plus effrayante que toutes les autres s'empara de moi : non seulement j'avais perdu pour toujours ma gardienne céleste, mais je n'y croyais plus... Rupertus, Berthe, le rêve dans la ruine, tout cela n'était plus que fumée, illusion, mensonge ; — et seule régnait sur mon cerveau la femme de chair, la Sphinge souveraine et indomptable.

Il y a quelque chose de plus terrible pour l'homme que sa déchéance même, c'est de ne plus croire à son rêve. Douter de soi n'est qu'une défaillance, mais douter de la Vérité, c'est la mort de l'âme. Avec la Foi, on remonte de tous les abîmes ; sans elle, on retombe de tous les sommets ; sans elle, la raison et la volonté ne sont que des mains et des pieds d'aveugle. La Foi, c'est l'Amour en action ; c'est le bonheur et c'est le ciel. Le doute, c'est le tréfonds de la douleur, l'arcane de l'enfer.

J'étais parvenu à ce doute noir... au cœur des ténèbres... Oh ! l'anneau, reconquérir l'anneau ! Mais c'était impossible.

La seule pensée de revoir Gertrude et de subir encore la magie de son regard, les délices de l'impérieuse étreinte, me faisait frissonner de la tête aux pieds. Que devenir ? J'avais perdu le guide, jeté ma lampe dans l'abîme...

Déjà le crépuscule filtrait, lamentable, à travers la forêt touffue. Le soleil couchant descendit comme un globe rouge entre les hauts sapins. Il incendia jusqu'à la base leurs troncs serrés, allumant de mourantes fournaises dans l'épaisseur du bois. Enfin, tout s'éteignit. Seul, au large du ciel, un nuage étalait encore sa bande enflammée derrière la sombre sapinière.

Oh ! cette île de feu nageant dans l'azur, cette île bienheureuse, comme elle saignait sur mes ténèbres de maudit ! Elle emportait avec elle mes anges protecteurs : Rupertus, Berthe et Wilfried ; la force, le rêve et l'espérance ! Je la vis pâlir, et ce fut la nuit noire.

La peur me prit. Je n'avais d'autre asile que mon château, devenu l'antre de la Sphinge. Il fallait m'apprêter à une lutte dernière avec le monstre, être dévoré ou reprendre l'anneau... Comment? je ne savais. Malgré moi je tremblais, mais un besoin obscur de délivrance me conduisit dans les ténèbres jusqu'à la poterne, sans même que j'eusse cherché mon chemin, ni remarqué ma route.

J'entrai chez moi d'un pas furtif, comme un voleur. Je me retournais à chaque instant pour voir si quelqu'un m'épiait. Jamais je n'éprouvai angoisse pareille à celle que je ressentis en gravissant l'escalier qui mène de l'étage inférieur à la chambre de ma mère, habitée par Gertrude.

Je m'attendais à la trouver debout, et je me préparais à braver son regard et sa voix. Je fus très surpris de la voir couchée et endormie sur le lit, à la lueur de la petite lampe. Son sommeil m'effraya comme une caverne tortueuse, aux ténébreux conseils.

Elle était sinistrement belle, dans son vêtement nocturne, la joue posée sur son bras replié, avec son mauvais pli à la bouche, la main fermée d'un geste de possession qui ne lâche pas sa proie, et, brillant à l'annulaire, la bague de Rupertus! La douce améthyste avait un regard d'ange martyrisé. Cette vue me fit l'effet d'un coup de poignard; je serrai convulsivement le manche du stylet effilé que je portais à la ceinture.

La pensée du meurtre venait d'entrer en moi, aiguë et suffocante.

Mais quoi! frapper une femme endormie? c'était infâme et lâche. Non, la lame ne voulait pas sortir du fourreau; non, je ne pouvais pas.

Elle soupira... Je crus qu'elle allait ouvrir les yeux, mais elle s'endormit plus profondément. Son visage prit une expression sournoise. Elle commença à parler de sa voix rauque, qui était sa voix démoniaque :

— Konrad!... ta fiancée est morte... c'est moi qui l'ai tuée... Et maintenant ton âme m'appartient!... Avec le sang de ton cœur... je vais revivre... oui, revivre... revivre enfin!...

J'étais glacé d'horreur, et mon cœur s'arrêta pendant quelques secondes. Mais, en même temps, j'eus une percep-

tion étrange. Il me sembla que je voyais, sous la blancheur du sein, se contracter et palpiter son cœur gorgé de volupté, de mort, son cœur de Sphinge, où le sang sortait rouge de désir et rentrait bleu de trahison... Alors je frappai au point juste, et le couteau s'enfonça jusqu'au manche, de toute la force de mon bras. Elle se redressa comme un ressort, avec un cri aigu de fauve, tel que je n'en ai jamais entendu, crispa un instant ses mains contre mes bras et me regarda de ses yeux de gouffre démesurément ouverts, — puis retomba, masse lourde, avec un hoquet.

Je me rappelle que, dans les minutes suivantes, où je la regardais hébété par mon action subite et le spectacle hideux du meurtre accompli, je n'eus aucun remords. J'éprouvai seulement une stupeur profonde à la vue de ces yeux vides, de ce visage figé dans l'ultime épouvante et de toute cette magie de femme sombrée dans un tiède cadavre. L'image indélébile se grava dans mes yeux. Tout à coup elle me fit peur. Vivement, je retirai de la main inerte l'anneau de Rupertus, et je m'enfuis.

La même nuit, je quittai le château paternel pour ne plus le revoir.

VIII

L'ANGE

... Et j'ai été à la croisade. J'ai combattu sur la frontière du Danube; j'ai vu fuir le Croissant. Je suis entré dans Belgrade avec les vainqueurs. Mais je n'ai pas senti le divin baiser de la Victoire, et la grande Libératrice — la Mort — m'a fui... Ensuite j'ai visité en pèlerin la Terre Sainte. Au milieu de mes compagnons, rustres, guerriers ou moines, je suis resté l'errant, le solitaire, l'exilé. Je suis devenu le chevalier sans nom, l'inconnu qui passe et qu'on ne salue pas.

Et partout, sur les routes poudreuses, aux coupe-gorge des montagnes où guette l'embuscade, la nuit, sous la tente dressée dans les plaines noires où luisent les feux des bi-

vouacs; sur les champs de bataille, où le cri des blessés se mêle au hennissement des chevaux: dans les palais pavoisés des princes comme aux lazarets fétides, et jusque sous les voûtes de ce couvent paisible, où m'ont reçu les frères de Saint Benoît, — partout m'a suivi l'image de la Sphinge, partout j'ai revu son regard brisé, l'horreur de son beau corps ensanglanté, l'agonie de sa chevelure éparse dans une mare de pourpre... Tu m'as poursuivi de ta haine voluptueuse et de ton amour implacable, ô Sphinge! Ton image obsédante m'a fait connaître une torture nouvelle, celle des désirs impurs attisés par les remords cuisants... Et la mort t'avait rendue invulnérable! Je ne pouvais plus te poignarder quand tu planais sur les ténèbres de ma couche. Oui, tu m'as possédé, tu m'as brûlé jusqu'au fond des sanctuaires!

Et tout cela n'est rien encore! Le véritable châtiment, c'est qu'en vain j'essayais de rappeler Berthe! Je n'entendais plus la voix de l'Ange dans la flamme des beaux couchants; aucun rêve lumineux ne hantait plus mon sommeil matinal. Malgré ma pénitence, j'étais l'abandonné, le maudit. Un jour, en Syrie, devant un cloître nu, sous le soleil dévorant, près du fauve désert, la Voix profonde, la Voix du Silence m'a parlé et m'a dit :

— Tuer n'est pas vaincre, c'est changer l'adversaire visible en ennemi invisible et toujours présent. La seule victoire certaine est le renoncement suivi du combat. Tu as tué la Sphinge pour reprendre l'anneau. Qui sait s'il ne te faudra pas renaître pour trouver ta vraie croisade et combattre le combat triomphal?... Expie, Konrad de Staufen... Expie, Konrad de Felseneck... Quand la Sphinge qui vit par toi aura rendu le dernier soupir, alors reviendra, la palme en main, le myrte au front, la glorieuse fiancée.

Je me suis fait moine, et me voici à bout de forces, usé par mes fatigues, vieilli par mes pensées. La Sphinge pâlissante rôde encore parfois autour de moi. Elle est devenue triste et timide. Maintenant je la prends en pitié, je pleure sur elle, je prie pour sa délivrance... Pleurer, c'est pardonner: et pardonner, c'est vaincre. Elle pleure aussi, elle pleure en s'éloignant, l'insinuante, la redoutable!...

Les heures se traînent. J'avais peur des roses rouges : elles me rappelaient les seins de Gertrude et le sang jailli sous ma main !... J'avais peur des roses blanches : elles me rappelaient les fleurs de myrte aux cheveux de Berthe et l'extase des mystiques fiançailles... Ce matin, pour la première fois, j'ai osé cueillir une rose blanche au jardin du cloître. Comme elle m'enivrait !... Elle embaume la cellule !... Quelle joie surnaturelle en a coulé dans mon cœur, quelle harmonie avec l'essence de tous les êtres ! Était-ce la bouche de mon rêve enfui qui se posait sur mon front? Était-ce un pressentiment de la grande paix finale?

Encore des mois passés. Ce soir, j'ai regardé longuement l'améthyste à mon doigt. Elle jetait une pâle, une douce étincelle. Elle s'était ternie ; voici qu'elle se rallume faiblement. Malgré tout j'ai gardé ton anneau, Rupertus ! Il y a des jours qui dévorent toutes les années de notre vie parce qu'ils renferment l'Éternité : tel celui où je te rencontrai, ô Maître à peine entrevu, plus aimé que tous les hommes, toi qui portais dans tes prunelles de vieillard une flamme plus vivace que la flamme qu'on voit aux yeux de vingt ans. Qu'es-tu devenu, toi qui seul as su lire au fond de mon âme? Résides-tu sur quelqu'un de ces astres qui te servaient d'emblèmes pour figurer les lois qui régissent nos destinées? Ou bien, n'es-tu plus toi-même qu'une substance volatile, une quintessence inaccessible dans l'univers?...

Cette nuit, j'ai rêvé que je me trouvais sur un rocher pointu, au milieu d'un brouillard blanc, et derrière le brouillard quelqu'un chantait dans une langue inconnue. Mais cette voix ressemblait elle-même aux soupirs que le vent arrache à la harpe éolienne suspendue parmi les ruines, subtile, aiguë et palpitante d'une passion céleste... Une autre voix, plus profonde, qui parlait près de moi, me dit :

— Ce brouillard est ce qui reste de tes passions terrestres et qui t'empêche de découvrir la Vérité. Jusqu'à présent, tu as vu la forme grossière qui voile l'esprit. Bientôt tu verras la Lumière qui manifeste l'Ame dans la hardiesse et la splendeur de sa pureté.

— Quel est ce chant? demandai-je.

— Souviens-toi de la brune triste aux yeux violets qui tresse le myrte dans ses boucles sombres... Son regard est un regard d'éternité... son baiser un baiser de victoire!...

Quel silence! La petite cloche du couvent sonne pour les vêpres. Cette nuit, le rossignol est mort dans sa cage, devant la cellule du prieur. Voilà pourquoi tout se tait... L'oiseau dort et moi aussi je vais dormir : mon sang ne bat plus que faiblement dans mes veines; la vie s'évapore de mon cerveau comme les gouttes de rosée au soleil du matin... Oh! cette voix de harpe éolienne, qui traverse l'espace infini... Si je pouvais l'entendre encore!

La Sphinge expire... Est-ce l'Ange qui vient?

ÉDOUARD SCHURÉ

sorties, la tête souriante penchée sur la profondeur de ma chute.

Je m'enfonçais dans les halliers, je me déchirais dans les épines, je remontais le lit des torrents sur de grosses pierres. Rien ne servait : ma pensée allait toujours. Elle descendait en spirale tous les degrés de mon enfer. Alors une certitude plus effrayante que toutes les autres s'empara de moi : non seulement j'avais perdu pour toujours ma gardienne céleste, mais je n'y croyais plus... Rupertus, Berthe, le rêve dans la ruine, tout cela n'était plus que fumée, illusion, mensonge ; — et seule régnait sur mon cerveau la femme de chair, la Sphinge souveraine et indomptable.

Il y a quelque chose de plus terrible pour l'homme que sa déchéance même, c'est de ne plus croire à son rêve. Douter de soi n'est qu'une défaillance, mais douter de la Vérité, c'est la mort de l'âme. Avec la Foi, on remonte de tous les abîmes ; sans elle, on retombe de tous les sommets ; sans elle, la raison et la volonté ne sont que des mains et des pieds d'aveugle. La Foi, c'est l'Amour en action ; c'est le bonheur et c'est le ciel. Le doute, c'est le tréfonds de la douleur, l'arcane de l'enfer.

J'étais parvenu à ce doute noir... au cœur des ténèbres... Oh ! l'anneau, reconquérir l'anneau ! Mais c'était impossible.

La seule pensée de revoir Gertrude et de subir encore la magie de son regard, les délices de l'impérieuse étreinte, me faisait frissonner de la tête aux pieds. Que devenir ? J'avais perdu le guide, jeté ma lampe dans l'abîme...

Déjà le crépuscule filtrait, lamentable, à travers la forêt touffue. Le soleil couchant descendit comme un globe rouge entre les hauts sapins. Il incendia jusqu'à la base leurs troncs serrés, allumant de mourantes fournaises dans l'épaisseur du bois. Enfin, tout s'éteignit. Seul, au large du ciel, un nuage étalait encore sa bande enflammée derrière la sombre sapinière.

Oh ! cette île de feu nageant dans l'azur, cette île bienheureuse, comme elle saignait sur mes ténèbres de maudit ! Elle emportait avec elle mes anges protecteurs : Rupertus, Berthe et Wilfried ; la force, le rêve et l'espérance ! Je la vis pâlir, et ce fut la nuit noire.

La peur me prit. Je n'avais d'autre asile que mon château, devenu l'antre de la Sphinge. Il fallait m'apprêter à une lutte dernière avec le monstre, être dévoré ou reprendre l'anneau... Comment? je ne savais. Malgré moi je tremblais, mais un besoin obscur de délivrance me conduisit dans les ténèbres jusqu'à la poterne, sans même que j'eusse cherché mon chemin, ni remarqué ma route.

J'entrai chez moi d'un pas furtif, comme un voleur. Je me retournais à chaque instant pour voir si quelqu'un m'épiait. Jamais je n'éprouvai angoisse pareille à celle que je ressentis en gravissant l'escalier qui mène de l'étage inférieur à la chambre de ma mère, habitée par Gertrude.

Je m'attendais à la trouver debout, et je me préparais à braver son regard et sa voix. Je fus très surpris de la voir couchée et endormie sur le lit, à la lueur de la petite lampe. Son sommeil m'effraya comme une caverne tortueuse, aux ténébreux conseils.

Elle était sinistrement belle, dans son vêtement nocturne, la joue posée sur son bras replié, avec son mauvais pli à la bouche, la main fermée d'un geste de possession qui ne lâche pas sa proie, et, brillant à l'annulaire, la bague de Rupertus! La douce améthyste avait un regard d'ange martyrisé. Cette vue me fit l'effet d'un coup de poignard; je serrai convulsivement le manche du stylet effilé que je portais à la ceinture.

La pensée du meurtre venait d'entrer en moi, aiguë et suffocante.

Mais quoi! frapper une femme endormie? c'était infâme et lâche. Non, la lame ne voulait pas sortir du fourreau; non, je ne pouvais pas.

Elle soupira... Je crus qu'elle allait ouvrir les yeux, mais elle s'endormit plus profondément. Son visage prit une expression sournoise. Elle commença à parler de sa voix rauque, qui était sa voix démoniaque :

— Konrad!... ta fiancée est morte... c'est moi qui l'ai tuée... Et maintenant ton âme m'appartient!... Avec le sang de ton cœur... je vais revivre... oui, revivre... revivre enfin!...

J'étais glacé d'horreur, et mon cœur s'arrêta pendant quelques secondes. Mais, en même temps, j'eus une percep-

sorties, la tête souriante penchée sur la profondeur de ma chute.

Je m'enfonçais dans les halliers, je me déchirais dans les épines, je remontais le lit des torrents sur de grosses pierres. Rien ne servait : ma pensée allait toujours. Elle descendait en spirale tous les degrés de mon enfer. Alors une certitude plus effrayante que toutes les autres s'empara de moi : non seulement j'avais perdu pour toujours ma gardienne céleste, mais je n'y croyais plus... Rupertus, Berthe, le rêve dans la ruine, tout cela n'était plus que fumée, illusion, mensonge ; — et seule régnait sur mon cerveau la femme de chair, la Sphinge souveraine et indomptable.

Il y a quelque chose de plus terrible pour l'homme que sa déchéance même, c'est de ne plus croire à son rêve. Douter de soi n'est qu'une défaillance, mais douter de la Vérité, c'est la mort de l'âme. Avec la Foi, on remonte de tous les abîmes ; sans elle, on retombe de tous les sommets ; sans elle, la raison et la volonté ne sont que des mains et des pieds d'aveugle. La Foi, c'est l'Amour en action ; c'est le bonheur et c'est le ciel. Le doute, c'est le tréfonds de la douleur, l'arcane de l'enfer.

J'étais parvenu à ce doute noir... au cœur des ténèbres... Oh ! l'anneau, reconquérir l'anneau ! Mais c'était impossible.

La seule pensée de revoir Gertrude et de subir encore la magie de son regard, les délices de l'impérieuse étreinte, me faisait frissonner de la tête aux pieds. Que devenir ? J'avais perdu le guide, jeté ma lampe dans l'abîme...

Déjà le crépuscule filtrait, lamentable, à travers la forêt touffue. Le soleil couchant descendit comme un globe rouge entre les hauts sapins. Il incendia jusqu'à la base leurs troncs serrés, allumant de mourantes fournaises dans l'épaisseur du bois. Enfin, tout s'éteignit. Seul, au large du ciel, un nuage étalait encore sa bande enflammée derrière la sombre sapinière.

Oh ! cette île de feu nageant dans l'azur, cette île bienheureuse, comme elle saignait sur mes ténèbres de maudit ! Elle emportait avec elle mes anges protecteurs : Rupertus, Berthe et Wilfried ; la force, le rêve et l'espérance ! Je la vis pâlir, et ce fut la nuit noire.

La peur me prit. Je n'avais d'autre asile que mon château, devenu l'antre de la Sphinge. Il fallait m'apprêter à une lutte dernière avec le monstre, être dévoré ou reprendre l'anneau... Comment? je ne savais. Malgré moi je tremblais, mais un besoin obscur de délivrance me conduisit dans les ténèbres jusqu'à la poterne, sans même que j'eusse cherché mon chemin, ni remarqué ma route.

J'entrai chez moi d'un pas furtif, comme un voleur. Je me retournais à chaque instant pour voir si quelqu'un m'épiait. Jamais je n'éprouvai angoisse pareille à celle que je ressentis en gravissant l'escalier qui mène de l'étage inférieur à la chambre de ma mère, habitée par Gertrude.

Je m'attendais à la trouver debout, et je me préparais à braver son regard et sa voix. Je fus très surpris de la voir couchée et endormie sur le lit, à la lueur de la petite lampe. Son sommeil m'effraya comme une caverne tortueuse, aux ténébreux conseils.

Elle était sinistrement belle, dans son vêtement nocturne, la joue posée sur son bras replié, avec son mauvais pli à la bouche, la main fermée d'un geste de possession qui ne lâche pas sa proie, et, brillant à l'annulaire, la bague de Rupertus! La douce améthyste avait un regard d'ange martyrisé. Cette vue me fit l'effet d'un coup de poignard; je serrai convulsivement le manche du stylet effilé que je portais à la ceinture.

La pensée du meurtre venait d'entrer en moi, aiguë et suffocante.

Mais quoi! frapper une femme endormie? c'était infâme et lâche. Non, la lame ne voulait pas sortir du fourreau; non, je ne pouvais pas.

Elle soupira... Je crus qu'elle allait ouvrir les yeux, mais elle s'endormit plus profondément. Son visage prit une expression sournoise. Elle commença à parler de sa voix rauque, qui était sa voix démoniaque :

— Konrad!... ta fiancée est morte... c'est moi qui l'ai tuée... Et maintenant ton âme m'appartient!... Avec le sang de ton cœur... je vais revivre... oui, revivre... revivre enfin!...

J'étais glacé d'horreur, et mon cœur s'arrêta pendant quelques secondes. Mais, en même temps, j'eus une percep-

tion étrange. Il me sembla que je voyais, sous la blancheur du sein, se contracter et palpiter son cœur gorgé de volupté, de mort, son cœur de Sphinge, où le sang sortait rouge de désir et rentrait bleu de trahison... Alors je frappai au point juste, et le couteau s'enfonça jusqu'au manche, de toute la force de mon bras. Elle se redressa comme un ressort, avec un cri aigu de fauve, tel que je n'en ai jamais entendu, crispa un instant ses mains contre mes bras et me regarda de ses yeux de gouffre démesurément ouverts, — puis retomba, masse lourde, avec un hoquet.

Je me rappelle que, dans les minutes suivantes, où je la regardais hébété par mon action subite et le spectacle hideux du meurtre accompli, je n'eus aucun remords. J'éprouvai seulement une stupeur profonde à la vue de ces yeux vides, de ce visage figé dans l'ultime épouvante et de toute cette magie de femme sombrée dans un tiède cadavre. L'image indélébile se grava dans mes yeux. Tout à coup elle me fit peur. Vivement, je retirai de la main inerte l'anneau de Rupertus, et je m'enfuis.

La même nuit, je quittai le château paternel pour ne plus le revoir.

VIII

L'ANGE

... Et j'ai été à la croisade. J'ai combattu sur la frontière du Danube ; j'ai vu fuir le Croissant. Je suis entré dans Belgrade avec les vainqueurs. Mais je n'ai pas senti le divin baiser de la Victoire, et la grande Libératrice — la Mort — m'a fui... Ensuite j'ai visité en pèlerin la Terre Sainte. Au milieu de mes compagnons, rustres, guerriers ou moines, je suis resté l'errant, le solitaire, l'exilé. Je suis devenu le chevalier sans nom, l'inconnu qui passe et qu'on ne salue pas.

Et partout, sur les routes poudreuses, aux coupe-gorge des montagnes où guette l'embuscade, la nuit, sous la tente dressée dans les plaines noires où luisent les feux des bi-

vouacs; sur les champs de bataille, où le cri des blessés se mêle au hennissement des chevaux; dans les palais pavoisés des princes comme aux lazarets fétides, et jusque sous les voûtes de ce couvent paisible, où m'ont reçu les frères de Saint Benoît, — partout m'a suivi l'image de la Sphinge, partout j'ai revu son regard brisé, l'horreur de son beau corps ensanglanté, l'agonie de sa chevelure éparse dans une mare de pourpre... Tu m'as poursuivi de ta haine voluptueuse et de ton amour implacable, ô Sphinge! Ton image obsédante m'a fait connaître une torture nouvelle, celle des désirs impurs attisés par les remords cuisants... Et la mort t'avait rendue invulnérable! Je ne pouvais plus te poignarder quand tu planais sur les ténèbres de ma couche. Oui, tu m'as possédé, tu m'as brûlé jusqu'au fond des sanctuaires!

Et tout cela n'est rien encore! Le véritable châtiment, c'est qu'en vain j'essayais de rappeler Berthe! Je n'entendais plus la voix de l'Ange dans la flamme des beaux couchants; aucun rêve lumineux ne hantait plus mon sommeil matinal. Malgré ma pénitence, j'étais l'abandonné, le maudit. Un jour, en Syrie, devant un cloître nu, sous le soleil dévorant, près du fauve désert, la Voix profonde, la Voix du Silence m'a parlé et m'a dit :

— Tuer n'est pas vaincre, c'est changer l'adversaire visible en ennemi invisible et toujours présent. La seule victoire certaine est le renoncement suivi du combat. Tu as tué la Sphinge pour reprendre l'anneau. Qui sait s'il ne te faudra pas renaître pour trouver la vraie croisade et combattre le combat triomphal?... Expie, Konrad de Staufen... Expie, Konrad de Felseneck... Quand la Sphinge qui vit par toi aura rendu le dernier soupir, alors reviendra, la palme en main, le myrte au front, la glorieuse fiancée.

Je me suis fait moine, et me voici à bout de forces, usé par mes fatigues, vieilli par mes pensées. La Sphinge pâlissante rôde encore parfois autour de moi. Elle est devenue triste et timide. Maintenant je la prends en pitié, je pleure sur elle, je prie pour sa délivrance... Pleurer, c'est pardonner; et pardonner, c'est vaincre. Elle pleure aussi, elle pleure en s'éloignant, l'insinuante, la redoutable!...

— Quel est ce chant? demandai-je.

— Souviens-toi de la brune triste aux yeux violets qui tresse le myrte dans ses boucles sombres... Son regard est un regard d'éternité... son baiser un baiser de victoire!...

Quel silence! La petite cloche du couvent sonne pour les vêpres. Cette nuit, le rossignol est mort dans sa cage, devant la cellule du prieur. Voilà pourquoi tout se tait... L'oiseau dort et moi aussi je vais dormir : mon sang ne bat plus que faiblement dans mes veines; la vie s'évapore de mon cerveau comme les gouttes de rosée au soleil du matin... Oh! cette voix de harpe éolienne, qui traverse l'espace infini... Si je pouvais l'entendre encore!

La Sphinge expire... Est-ce l'Ange qui vient?

ÉDOUARD SCHURÉ

LA MAISON DE L'ENFANCE[1]

I

LE PARC

Nous étions deux enfants étonnés et joyeux,
Deux purs enfants heureux d'être au monde, pourtant
Graves, mais étourdis et rieurs et portant
Leur joie épanouie aux fleurs que sont leurs yeux.

Le monde autour de nous, matin mystérieux,
Luisait dans un brouillard sonore et palpitant;
Nous marchions dans une aube éternelle en chantant,
Les doigts entrelacés sous la bonté des cieux.

Un nuage, une fleur nous jetaient dans l'extase;
Notre âme se sentait éblouie et comme ivre.
Nous devinions qu'il est un mystère de vivre;

Et puis nous n'étions plus qu'un beau couple qui jase,
Deux oiseaux sur la même branche, au bord du nid,
Qui se laissent bercer au vent de l'infini...

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.





Quelquefois mes cheveux frôlaient sa joue en fleurs
Et nos mains se prenaient, lentes, comme peureuses,
Et nous sentions soudain nos deux âmes heureuses
D'un grand bonheur étrange où trembleraient des pleurs.

Nos doux rires charmés faisaient un long silence,
Et nous n'entendions plus que le bourdonnement
Des guêpes sur les fleurs des sureaux vaguement,
Bruit d'or parmi la verte et chaude somnolence.

Et nos lèvres s'ouvraient pour murmurer des mots
Infinis, que semblait chanter à bouches closes
La chanson de la brise au loin sous les rameaux :

Et, s'élevant en nous comme un écho des choses,
Ils montaient de nos cœurs et nous allions les dire...
Et puis nous ne trouvions plus rien, que nous sourire.



Parfois, quand le soleil baissait dans les grands chênes
Et que l'azur léger à travers les rameaux
Pâlissait et qu'au fond du val, dans les hameaux,
Les cloches s'envolaient des églises prochaines,

Nous écoutions tous deux, retenant nos haleines,
Grincer sur les pavés l'essieu des chariots
Qui s'en venaient, avec des heurts et des cahots,
Des champs brumeux sur tous les longs chemins des plaines.

Et nous sentant soudain captifs dans la Maison,
Tandis qu'autour de nous montaient de l'horizon
Les cloches et ces bruits de grands chars sur les routes,

Nous pleurions seuls, perdus dans l'ombre des feuillées,
Et nos pleurs sur nos mains tombaient à tièdes gouttes,
Et nous nous caressions avec nos mains mouillées.



Le perron ruiné s'enfonçait dans la terre,
Envahi par la mousse et les touffes de roses
Que le vent balançait sur les degrés, décloses
Dans le feuillage sombre et palpitant du lierre.

Et quand nos mains prenaient la rampe familière,
Lisse et docile aux doigts comme les vieilles choses,
Tout le perron jonché de grands pétales roses
Vacillait, et nos pieds tremblaient sur chaque pierre.

Ainsi, couple qui chante ou rêve au gré de l'heure,
Nous ne montions jamais à la vieille demeure
Qu'en trébuchant un peu sur le perron branlant;

Et la Maison semblait un cœur brisé, plein d'ombres,
Au seuil couvert de fleurs mais semé de décombres,
Où la Joie et l'Amour n'entrent qu'en chancelant.

II

MUSIQUE LOINTAINE

Il fait sombre et froid, et la pluie,
Sans bruit comme un chagrin sans cris,
Bruine sur les arbres gris
Qu'une brise fiévreuse essuie...

Là-bas, dans le soir pluvieux,
Au fond du grand parc, sous le porche,
Un instrument lointain écorche
De vieux airs qui furent joyeux.

Pauvre instrument plaintif et triste
Qui chante et pleure dans le vent,
Naïf comme un âme d'enfant,
Comme l'âme d'un vieil artiste...



Des fausses notes plein la voix,
Sous la pluie et le crépuscule,
Chante — ô le doux nom ridicule ! —
Un accordéon d'autrefois.

Un accordéon vague, vague,
Pleure comme un enfant puni,
Et dans le mystère infini
Je rêve à sa voix qui divague.

Son chant est pauvre, je le sais,
Mais je pleure presque d'entendre
Cette musique fausse et tendre
Que cahotent les doigts lassés.

Il fait froid, et le cœur se serre
Ainsi qu'un pauvre oiseau frileux.
Il pleut ; adieu, coins de ciels bleus!
Il pleut, on tremble de misère.

Et dans le gris universel,
Cette humble plainte inassouvie
Semble être la voix de la vie
Qui gémit sans fin sous le ciel.

Toute la détresse des choses
Pleure dans ce sanglot heurté,
Toutes leurs tristesses moroses,
Toutes les automnes sans roses,

Toute la douleur sans beauté!

III

AU CRÉPUSCULE

C'est l'heure où l'on entend le silence des chambres...
La nuit vient ; le mystère assoupit l'horizon.
Aux rideaux des tons las de pourpres, d'ors et d'ambres
Meurent avec les bruits de la vieille maison.

Et la vie un moment semble s'être arrêtée...
Tout s'abîme, tout rêve en l'oubli de demain ;
Tout prend haleine au bord de l'éternel chemin,
On dirait une halte au haut d'une montée.

Dans un cristal fragile agonisent des fleurs
Dont l'âme indéfinie embaume toute l'ombre ;
Le demi-jour errant met sur le miroir sombre
Ces reflets çà et là qu'ont de grands yeux en pleurs.

Seule, dans son coin noir, l'horloge insoucieuse
Bat toujours d'un grand bruit incessant, inlassé,
Et martèle à coups lents et mats l'ombre anxieuse,
Et cloue à petits coups l'heure dans le passé.

Un peu de crépuscule encor par la fenêtre
Vient s'éteindre aux plis lourds des rideaux demi-clos.
Tout est las, tout défaille et va mourir peut-être...
... Le silence du soir semble un bruit de sanglots.

IV

SUR DES OISEAUX, UN SOIR D'AUTOMNE

Sur l'eau pâle et plate où luit le ciel gris,
Tournent lentement avec de longs cris
Les oiseaux de deuil qui portent mon cœur
Sur leurs grandes ailes,
Vols bleus de ramiers, vols noirs d'hirondelles
Qui vont le berçant parmi la langueur,

Parmi la langueur des choses d'automne,
Et le soleil pâle et la brume atone,
Et l'odeur de l'eau que le vent balance
Avec leurs longs cris,
Dans le crépuscule et dans le silence
Sur l'eau pâle et plate où luit le ciel gris.

O vols des ramiers et des hirondelles!
Qu'ils sont doux, vos lents balancements d'ailes,
Dans le soir d'octobre où meurent les roses
Comme des désirs,
Dans l'air plein de brume où meurent les choses,
Dans les vents pareils à de grands soupirs!

Parfois tombe, au gré du vent qui la cueille,
Comme un oiseau mort, une pâle feuille...
Je crois voir dans l'air mes espoirs défunts
Ivres de langueur
Tournoyer parmi les derniers parfums
Avec les oiseaux qui portent mon cœur...

V

ÉCHANGE

Tu es venue, ayant en main
L'iris de la Mélancolie;
J'étais seul dans l'obscur chemin,
Cherchant la route où l'on oublie.

Les arbres te faisaient un toit
D'azur entrecroisé de branches;
Le soleil effeuillait sur toi
Des pétales de roses blanches.

D'une haute et pure douleur
Je portais la fleur prophétesse:
Calme, tu m'as donné ta fleur
Pour le lys noir de ma Tristesse.



Depuis l'aube j'avais souffert;
Mon mal s'était accru, sans doute,

De tout le faux bonheur offert
Par les passantes de la route ;

Loin des carrefours de la vie
Je cherchais un étroit sentier ;
Tu parus, dolente et ravie,
Dans l'ombre et l'azur à moitié ;

Ton iris versait sa corolle
Sur ton poing candide et petit...
Et pâles nous n'avons rien dit,
Sentant mourir toute parole

*
* *

Tu m'as pris le lys funéraire
Où mon destin s'épanouit ;
J'ai ton iris bleu de soir, frère
De mon lys noir couleur de nuit.

Et depuis nous allons tous deux
Dans l'antique chemin, le nôtre,
Traversant les jours hasardeux
En portant l'un la fleur de l'autre...

L'iris est toujours aussi triste.
Le lys est noir comme jadis ;
L'emblème douloureux persiste
De l'iris mauve et du noir lys.

Et nous sommes heureux, pourtant.
Et nos mains sont comme allégées :
Ce sont toujours les fleurs d'antan.
Mais nous les avons échangées.

Nos deux âmes sont les hôtesses
D'un amour grave et pardonneur.
Et font avec leurs deux tristesses
Un unique et profond bonheur...

VI

AUTRE MUSIQUE

Un cor murmure au fond des bois,
Lointainement :
Des flûtes, près du lac dormant,
Comme des voix,
Douces, doubles, jasent à peine,
En modulant
Des répons alternés que mène
Un rythme lent.
L'une grave, l'autre plus claire,
Se mêle au cor,
Se ralentit ou s'accélère,
Dans le soir d'or :
Puis toutes deux croisent parfois
Leurs jeux légers,
Comme sur leurs trous les bergers
Croisent les doigts.
Elles chantent ainsi longtemps,
Au fond du soir,
Leur doux chant double de printemps,
D'aube et d'espoir :
Puis confondant leur chanson sœur
Qui tremble encore,
Meurent dans l'immense douceur
Du cor sonore...
Et ces deux chants, l'un plus ardent,
L'autre plus doux,
C'est nos âmes se répondant
Du fond de nous ;
C'est d'abord ton âme et la mienne
Chantant à peine,
Et luttant d'abord comme lutte
La double flûte :

Les heures se traînent. J'avais peur des roses rouges : elles me rappelaient les seins de Gertrude et le sang jailli sous ma main!... J'avais peur des roses blanches : elles me rappelaient les fleurs de myrte aux cheveux de Berthe et l'extase des mystiques fiançailles... Ce matin, pour la première fois, j'ai osé cueillir une rose blanche au jardin du cloître. Comme elle m'enivrait!... Elle embaume la cellule!... Quelle joie surnaturelle en a coulé dans mon cœur, quelle harmonie avec l'essence de tous les êtres! Était-ce la bouche de mon rêve enfui qui se posait sur mon front? Était-ce un pressentiment de la grande paix finale?

Encore des mois passés. Ce soir, j'ai regardé longuement l'améthyste à mon doigt. Elle jetait une pâle, une douce étincelle. Elle s'était ternie; voici qu'elle se rallume faiblement. Malgré tout j'ai gardé ton anneau, Rupertus! Il y a des jours qui dévorent toutes les années de notre vie parce qu'ils renferment l'Éternité : tel celui où je te rencontrai, ô Maître à peine entrevu, plus aimé que tous les hommes, toi qui portais dans tes prunelles de vieillard une flamme plus vivace que la flamme qu'on voit aux yeux de vingt ans. Qu'es-tu devenu, toi qui seul as su lire au fond de mon âme? Résides-tu sur quelqu'un de ces astres qui te servaient d'emblèmes pour figurer les lois qui régissent nos destinées? Ou bien, n'es-tu plus toi-même qu'une substance volatile, une quintessence inaccessible dans l'univers?...

Cette nuit, j'ai rêvé que je me trouvais sur un rocher pointu, au milieu d'un brouillard blanc, et derrière le brouillard quelqu'un chantait dans une langue inconnue. Mais cette voix ressemblait elle-même aux soupirs que le vent arrache à la harpe éolienne suspendue parmi les ruines, subtile, aiguë et palpitante d'une passion céleste... Une autre voix, plus profonde, qui parlait près de moi, me dit :

— Ce brouillard est ce qui reste de tes passions terrestres et qui t'empêche de découvrir la Vérité. Jusqu'à présent, tu as vu la forme grossière qui voile l'esprit. Bientôt tu verras la Lumière qui manifeste l'Ame dans la hardiesse et la splendeur de sa pureté.

— Quel est ce chant? demandai-je.

— Souviens-toi de la brune triste aux yeux violets qui tresse le myrte dans ses boucles sombres... Son regard est un regard d'éternité... son baiser un baiser de victoire!...

Quel silence! La petite cloche du couvent sonne pour les vêpres. Cette nuit, le rossignol est mort dans sa cage, devant la cellule du prieur. Voilà pourquoi tout se tait... L'oiseau dort et moi aussi je vais dormir : mon sang ne bat plus que faiblement dans mes veines; la vie s'évapore de mon cerveau comme les gouttes de rosée au soleil du matin... Oh! cette voix de harpe éolienne, qui traverse l'espace infini... Si je pouvais l'entendre encore!

La Sphinge expire... Est-ce l'Ange qui vient?

ÉDOUARD SCHURÉ

LA MAISON DE L'ENFANCE[1]

I

LE PARC

Nous étions deux enfants étonnés et joyeux,
Deux purs enfants heureux d'être au monde, pourtant
Graves, mais étourdis et rieurs et portant
Leur joie épanouie aux fleurs que sont leurs yeux.

Le monde autour de nous, matin mystérieux,
Luisait dans un brouillard sonore et palpitant;
Nous marchions dans une aube éternelle en chantant,
Les doigts entrelacés sous la bonté des cieux.

Un nuage, une fleur nous jetaient dans l'extase;
Notre âme se sentait éblouie et comme ivre,
Nous devinions qu'il est un mystère de vivre ;

Et puis nous n'étions plus qu'un beau couple qui jase,
Deux oiseaux sur la même branche, au bord du nid,
Qui se laissent bercer au vent de l'infini...

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

***

Quelquefois mes cheveux frôlaient sa joue en fleurs
Et nos mains se prenaient, lentes, comme peureuses,
Et nous sentions soudain nos deux âmes heureuses
D'un grand bonheur étrange où trembleraient des pleurs.

Nos doux rires charmés faisaient un long silence,
Et nous n'entendions plus que le bourdonnement
Des guêpes sur les fleurs des sureaux vaguement,
Bruit d'or parmi la verte et chaude somnolence.

Et nos lèvres s'ouvraient pour murmurer des mots
Infinis, que semblait chanter à bouches closes
La chanson de la brise au loin sous les rameaux ;

Et, s'élevant en nous comme un écho des choses,
Ils montaient de nos cœurs et nous allions les dire...
Et puis nous ne trouvions plus rien, que nous sourire.

***

Parfois, quand le soleil baissait dans les grands chênes
Et que l'azur léger à travers les rameaux
Pâlissait et qu'au fond du val, dans les hameaux,
Les cloches s'envolaient des églises prochaines,

Nous écoutions tous deux, retenant nos haleines,
Grincer sur les pavés l'essieu des chariots
Qui s'en venaient, avec des heurts et des cahots,
Des champs brumeux sur tous les longs chemins des plaines.

Et nous sentant soudain captifs dans la Maison,
Tandis qu'autour de nous montaient de l'horizon
Les cloches et ces bruits de grands chars sur les routes,

Nous pleurions seuls, perdus dans l'ombre des feuillées,
Et nos pleurs sur nos mains tombaient à tièdes gouttes,
Et nous nous caressions avec nos mains mouillées.



Le perron ruiné s'enfonçait dans la terre,
Envahi par la mousse et les touffes de roses
Que le vent balançait sur les degrés, décloses
Dans le feuillage sombre et palpitant du lierre.

Et quand nos mains prenaient la rampe familière,
Lisse et docile aux doigts comme les vieilles choses,
Tout le perron jonché de grands pétales roses
Vacillait, et nos pieds tremblaient sur chaque pierre.

Ainsi, couple qui chante ou rêve au gré de l'heure,
Nous ne montions jamais à la vieille demeure
Qu'en trébuchant un peu sur le perron branlant;

Et la Maison semblait un cœur brisé, plein d'ombres,
Au seuil couvert de fleurs mais semé de décombres,
Où la Joie et l'Amour n'entrent qu'en chancelant.

II

MUSIQUE LOINTAINE

Il fait sombre et froid, et la pluie,
Sans bruit comme un chagrin sans cris,
Bruine sur les arbres gris
Qu'une brise fiévreuse essuie...

Là-bas, dans le soir pluvieux,
Au fond du grand parc, sous le porche,
Un instrument lointain écorche
De vieux airs qui furent joyeux.

Pauvre instrument plaintif et triste
Qui chante et pleure dans le vent,
Naïf comme un âme d'enfant,
Comme l'âme d'un vieil artiste...

Des fausses notes plein la voix,
Sous la pluie et le crépuscule,
Chante — ô le doux nom ridicule! —
Un accordéon d'autrefois.

Un accordéon vague, vague,
Pleure comme un enfant puni,
Et dans le mystère infini
Je rêve à sa voix qui divague.

Son chant est pauvre, je le sais,
Mais je pleure presque d'entendre
Cette musique fausse et tendre
Que cahotent les doigts lassés.

Il fait froid, et le cœur se serre
Ainsi qu'un pauvre oiseau frileux.
Il pleut; adieu, coins de ciels bleus!
Il pleut, on tremble de misère.

Et dans le gris universel,
Cette humble plainte inassouvie
Semble être la voix de la vie
Qui gémit sans fin sous le ciel.

Toute la détresse des choses
Pleure dans ce sanglot heurté,
Toutes leurs tristesses moroses,
Toutes les automnes sans roses,

Toute la douleur sans beauté!

III

AU CRÉPUSCULE

C'est l'heure où l'on entend le silence des chambres...
La nuit vient; le mystère assoupit l'horizon.
Aux rideaux des tons las de pourpres, d'ors et d'ambres
Meurent avec les bruits de la vieille maison.

Et la vie un moment semble s'être arrêtée...
Tout s'abîme, tout rêve en l'oubli de demain ;
Tout prend haleine au bord de l'éternel chemin,
On dirait une halte au haut d'une montée.

Dans un cristal fragile agonisent des fleurs
Dont l'âme indéfinie embaume toute l'ombre ;
Le demi-jour errant met sur le miroir sombre
Ces reflets çà et là qu'ont de grands yeux en pleurs.

Seule, dans son coin noir, l'horloge insoucieuse
Bat toujours d'un grand bruit incessant, inlassé,
Et martèle à coups lents et mats l'ombre anxieuse,
Et cloue à petits coups l'heure dans le passé.

Un peu de crépuscule encor par la fenêtre
Vient s'éteindre aux plis lourds des rideaux demi-clos.
Tout est las, tout défaille et va mourir peut-être...
... Le silence du soir semble un bruit de sanglots.

IV

SUR DES OISEAUX, UN SOIR D'AUTOMNE

Sur l'eau pâle et plate où luit le ciel gris,
Tournent lentement avec de longs cris
Les oiseaux de deuil qui portent mon cœur
Sur leurs grandes ailes,
Vols bleus de ramiers, vols noirs d'hirondelles
Qui vont le berçant parmi la langueur,

Parmi la langueur des choses d'automne,
Et le soleil pâle et la brume atone,
Et l'odeur de l'eau que le vent balance
Avec leurs longs cris,
Dans le crépuscule et dans le silence
Sur l'eau pâle et plate où luit le ciel gris.

O vols des ramiers et des hirondelles!
Qu'ils sont doux, vos lents balancements d'ailes,
Dans le soir d'octobre où meurent les roses
Comme des désirs,
Dans l'air plein de brume où meurent les choses,
Dans les vents pareils à de grands soupirs!

Parfois tombe, au gré du vent qui la cueille,
Comme un oiseau mort, une pâle feuille...
Je crois voir dans l'air mes espoirs défunts
Ivres de langueur
Tournoyer parmi les derniers parfums
Avec les oiseaux qui portent mon cœur...

V

ÉCHANGE

Tu es venue, ayant en main
L'iris de la Mélancolie;
J'étais seul dans l'obscur chemin,
Cherchant la route où l'on oublie.

Les arbres te faisaient un toit
D'azur entrecroisé de branches;
Le soleil effeuillait sur toi
Des pétales de roses blanches.

D'une haute et pure douleur
Je portais la fleur prophétesse;
Calme, tu m'as donné ta fleur
Pour le lys noir de ma Tristesse.

***

Depuis l'aube j'avais souffert;
Mon mal s'était accru, sans doute,

De tout le faux bonheur offert
Par les passantes de la route ;

Loin des carrefours de la vie
Je cherchais un étroit sentier ;
Tu parus, dolente et ravie,
Dans l'ombre et l'azur à moitié ;

Ton iris versait sa corolle
Sur ton poing candide et petit...
Et pâles nous n'avons rien dit,
Sentant mourir toute parole

*
* *

Tu m'as pris le lys funéraire
Où mon destin s'épanouit ;
J'ai ton iris bleu de soir, frère
De mon lys noir couleur de nuit.

Et depuis nous allons tous deux
Dans l'antique chemin, le nôtre,
Traversant les jours hasardeux
En portant l'un la fleur de l'autre...

L'iris est toujours aussi triste,
Le lys est noir comme jadis ;
L'emblème douloureux persiste
De l'iris mauve et du noir lys.

Et nous sommes heureux, pourtant,
Et nos mains sont comme allégées :
Ce sont toujours les fleurs d'antan,
Mais nous les avons échangées.

Nos deux âmes sont les hôtesses
D'un amour grave et pardonneur,
Et font avec leurs deux tristesses
Un unique et profond bonheur...

VI

AUTRE MUSIQUE

Un cor murmure au fond des bois,
Lointainement ;
Des flûtes, près du lac dormant,
Comme des voix,
Douces, doubles, jasent à peine,
En modulant
Des répons alternés que mène
Un rythme lent.
L'une grave, l'autre plus claire,
Se mêle au cor,
Se ralentit ou s'accélère,
Dans le soir d'or ;
Puis toutes deux croisent parfois
Leurs jeux légers,
Comme sur leurs trous les bergers
Croisent les doigts.
Elles chantent ainsi longtemps,
Au fond du soir,
Leur doux chant double de printemps,
D'aube et d'espoir :
Puis confondant leur chanson sœur
Qui tremble encore,
Meurent dans l'immense douceur
Du cor sonore...
Et ces deux chants, l'un plus ardent,
L'autre plus doux,
C'est nos âmes se répondant
Du fond de nous ;
C'est d'abord ton âme et la mienne
Chantant à peine,
Et luttant d'abord comme lutte
La double flûte ;

C'est ton âme douce de femme
Et c'est mon âme
Plus sonore et plus triste d'homme
S'unissant comme
S'unissent parmi la rumeur
Du cor éteint
Ces flûtes tendres dont se meurt
L'accord lointain.

VII

LA TRAVERSÉE

Tu n'aurais jamais cru qu'elle était si déserte,
Quand tu la saluais avec tes matelots,
La rive lumineuse au matin découverte,
Surgie en même temps de la nuit et des flots;

La terre que criait le mousse, après des lieues
Sans fin, à la merci d'un courant ignoré,
Et qui semblait jouer au bord des vagues bleues,
Comme entre ciel et mer un sourire doré ;

La ville aux toits d'argent empourprés par l'aurore
Et qui s'éveille avec un long murmure ami,
Des bruits traînants sur l'eau dans le matin sonore
Et des parfums bercés par le vent endormi ;

La rive éblouissante et rose de la Vie
Que, depuis ton essor des pays du néant,
Tu poursuivais d'une âme inquiète et ravie,
Sur la nef de l'Enfance et l'immense Océan,

Sur l'immense Océan des choses et des êtres,
Sur le navire ayant, insoucieux des flots,
L'Espoir pour capitaine et les Rêves pour « maîtres »
Et les Désirs ardents et fous pour matelots !

***

Tu n'aurais jamais cru qu'elle était si déserte,
Quand elle t'apparut, quand tu la saluais,
Debout sur le tillac, dans l'aube rose et verte,
Parmi tes matelots éblouis et muets!

Ah! tu t'es laissé prendre à l'éternel sourire
Dont accueille au lointain tous les passants des mers
Ce pays plein de fleurs qu'un vent tiède respire,
Dont les parfums sont doux et les fruits sont amers!...

La brise qui soufflait des golfes et des syrtes
T'apportait par bouffée un frais et mol parfum,
Avec des oiseaux bleus tenant des fleurs de myrtes,
Qui tournoyaient, touchant les vergues, un à un.

Aux doux bruits fraternels des vagues et des palmes,
Le port berçait les mâts dans une gloire d'or;
Les flammes ondulaient, voilant dans les cieux calmes
L'étoile du matin qui palpitait encor;

Et déjà les grands quais, les places et les rues,
Dans les roses rayons jaillis de l'Orient,
Bourdonnaient aux rumeurs des foules accourues
Où des femmes faisaient des signes en riant...

Alors tu regardas la mer, le ciel, l'étoile,
Et la ville joyeuse et l'horizon divin;
Et beau comme l'Espoir, tu fis carguer la voile,
Et tu vins à la proue et tu crias:

***

« Enfin!

Enfin! la rive d'or que nos longues errances
Poursuivaient sur la mer dès les temps oubliés,
La ville où nous mettions toutes nos espérances,
La voilà donc, devant nos yeux émerveillés!

Salut, toi qui hantais nos cœurs, ville de fête
Que je n'ai jamais vue et que je reconnais,
Car l'or de ton ciel est mon rêve, et je t'ai faite,
Mes désirs ont jadis habité tes palais.

Salut, cité! Salut, marins, foule éclatante,
Marchands de fruits, pêcheurs portant le lourd chalut,
Vous tous qu'au jour du long voyage et de l'attente
J'ai vus déjà, vous tous dont j'ai rêvé, salut!

O femmes! nous allons vous adorer sans nombre!
Nous allons te connaître enfin, ardent Amour,
Dont l'espoir nous faisait pleurer, la nuit dans l'ombre,
Quand nous avions caché nos larmes tout le jour.

Nous allons caresser des seins, baiser des lèvres
Et nous allons sonder vos infinis, beaux yeux
Dont sous les nuits de Juin, le front battant de fièvres,
Nous cherchions le mirage aux étoiles des cieux,

Quand sur le pont, aux bruits alternatifs des voiles
Où le vent tour à tour meurt et renaît, — au ciel
Nous regardions sans fin osciller les étoiles,
Selon le bercement du roulis éternel...

Et nous allons tenter aussi ta lèvre, ô Gloire,
Dont la splendeur de l'aube est un présage clair;
Notre nom volera sur l'humaine mémoire
Comme un grand alcyon sur les flots de la mer.

Le vent qui vient de toi, rivage en fleurs, m'enivre,
Fabuleuse Atlantide, éblouissante Hellas!
Après avoir tant espéré nous allons vivre!
Et nous saurons la Joie après le Rêve! »
— Hélas!

FERNAND GREGH.

FRANCE ET RUSSIE

EN 1817

Les documents qui suivent sont extraits du tome II de la *Correspondance du comte Pozzo di Borgo et du comte de Nesselrode*, qui sera prochainement publiée. La correspondance contenue en ce volume va du 2/14 janvier 1817 au 27 août/8 septembre 1818. Elle est d'un grand intérêt pour l'histoire générale de l'Europe, surtout pour l'histoire des relations de la Russie avec la France. Les dépêches du comte Pozzo di Borgo, ambassadeur de Russie à Paris, et celles du cabinet de Saint-Pétersbourg montrent que la politique russe poursuit avec une grande persévérance et une grande habileté ce double objet, qui, au fond, n'en faisait qu'un : assurer la tranquillité de la France en défendant contre les ultra-royalistes le régime de la charte, considéré comme le seul moyen possible de réconciliation entre l'ancienne et la nouvelle France; laisser à notre pays assez de force et assez de dignité pour qu'il continuât de jouer en Europe son rôle « indispensable à l'équilibre du monde ».

Nous avons choisi dans le volume les lettres et les notes qui

nous ont paru montrer le mieux sous son double aspect l'heureuse action exercée à Paris par le comte Pozzo di Borgo, conformément aux vues élevées de l'empereur Alexandre et aux instructions du cabinet de Saint-Pétersbourg. — E. L.

I

POZZO DI BORGO A NESSELRODE

Paris, le 31 mars/12 avril 1817.

Monsieur le comte,

La session actuelle des Chambres s'est terminée par l'adoption du budget de l'année courante. J'ai jugé à cette occasion qu'il pourrait être utile de mettre sous les yeux de Votre Excellence un aperçu général et raisonné de la marche politique suivie par le roi depuis son second retour en France.

Lorsque Sa Majesté Très Chrétienne monta pour la première fois sur son trône, aucun individu ne se tenait pour responsable d'une fidélité qu'il ne lui avait pas jurée jusqu'à ce moment, ni d'une conduite sur laquelle ce monarque pendant son absence n'avait pu avoir ni autorité ni contrôle. Il résultait de là, chez le souverain, une disposition à mettre sincèrement le passé de côté pour tout ce qu'il avait d'odieux et à offrir une réconciliation complète, et, chez les sujets, la conviction intime que ces ouvertures étaient non seulement sincères, mais qu'on pouvait les accepter sans aucun sentiment intime de soupçon ou d'humiliation.

Les événements de la deuxième usurpation[1] ont fait disparaître tous ces avantages. Les militaires qui venaient d'abandonner leur roi légitime étaient traîtres à leurs serments et à leur honneur, et les personnes attachées aux professions civiles, en reconnaissant la souveraineté d'un homme qui, quelques mois auparavant, avait abdiqué solennellement aux yeux de la France et de l'Europe, se trouvaient avoir violé les lois fondamentales et constitutives de l'État. L'amour-propre

1. Le retour de l'empereur aux Cent Jours.

ne manquait certainement pas d'offrir à chacun d'eux une excuse tirée des circonstances pour justifier leur conduite, mais, comme la paix politique des consciences coupables ne consiste que dans le succès, lorsque celui-ci se tourna contre leur dangereuse entreprise, ils furent agités à la fois par les remords et les humiliations.

La France se trouva alors dans la situation la plus désespérée à laquelle une grande nation puisse être réduite : envahie par un million d'hommes, soumise aux décisions de puissances rivales et irritées, déchirée par des factions intestines, menacée par les restes d'une armée rebelle et, enfin, ramenée sous le sceptre d'un roi qui ne pouvait rien pour elle, et dont la restauration semblait reprocher aux uns et aux autres leur faiblesse.

La composition du ministère français à cette époque ajoutait encore aux dangers et aux désastres de ce pays infortuné. Le prince de Talleyrand, qui en était le chef, n'inspirait aucune considération ; son immoralité, jointe à l'inconséquence de son esprit, lui avait fait perdre tout crédit. Fouché, qui venait de consommer les malheurs de la patrie avec des négociations à son profit, se voyant considéré comme une monstruosité dans les conseils du roi, combinait des révolutions nouvelles au moment même où la plupart des puissances étrangères et victorieuses préparaient le démembrement de la France. Ce fut dans cette situation, regardée en général comme désespérée, que Notre Auguste Maître[1] prit la résolution magnanime d'arrêter tant de causes réunies de désordre, de confusion et de vengeances. Cette noble entreprise, effet de sa justice et de son équité personnelles, se trouvait en outre justifiée par une sagesse politique qui, s'élevant au-dessus des calculs secondaires et étouffant tous les germes de ressentiment, ne voyait le rétablissement de la paix du monde que dans des mesures seules capables de la rendre durable. Il fallait assurer à la France sa réorganisation intérieure sous la dynastie légitime, avec des formes constitutionnelles adaptées aux idées et aux besoins d'une nation qui, pendant vingt-cinq ans, avait vu réduire en poussière tout l'édifice ancien; la

1. L'empereur de Russie Alexandre Ier.

conservation de son territoire, pour lui faire sentir la nécessité de rester en paix, par crainte de perdre les boulevards de sa sûreté et les garants de son indépendance ; et enfin la combinaison d'une indemnité et d'une occupation temporaire, terme moyen adopté pour assouvir les prétentions étrangères et permettre de faire l'expérience du système qu'on venait d'adopter.

Ce n'est pas avec les serviteurs de Sa Majesté Impériale, chargés à cette époque d'amener tant d'opinions discordantes à une entente commune de bonne intelligence, que je me permettrai d'entrer dans des détails sur les difficultés qu'il fallut vaincre pour y parvenir ; mais je crois devoir observer que, malgré les succès de la politique généreuse de notre cabinet, les puissances, qui avaient été pour ainsi dire entraînées, conservèrent envers la France, comme il est naturel de le supposer, cette jalousie qui est inséparable de l'opposition entre leurs intérêts propres et leurs rapports réciproques.

Ce fut donc dans de telles dispositions que l'on signa le traité de Paris [1], que la conférence des ministres des quatre cours principales fut instituée, et le commandement de l'armée d'occupation donné à un personnage dont la gloire calmait l'amour-propre des chefs de tant de corps séparés [2], et dont le caractère offrait une sorte de garantie contre les vues exclusives de son propre gouvernement.

Tout ce système, quoique le meilleur de ceux que la raison et la modération présentaient dans un conflit de passions et d'intérêts si divers, reposait principalement sur la conduite que le roi allait adopter pour gouverner la France, et sur la coopération qu'il pouvait trouver dans le zèle de ses serviteurs et la soumission de ses sujets.

La sagesse devait amener la conciliation des Français entre eux et par là même la confiance de l'Europe dans la solidité de la restauration et la possibilité d'acquitter les charges

1. Le traité de Paris et les conventions annexes furent signés le 20 novembre 1815. Le traité enlevait à la France plusieurs places fortes, parmi lesquelles Landau. Une des conventions réglait le mode de paiement d'une indemnité de guerre de sept cents millions ; une autre l'obligeait à l'entretien d'une armée d'occupation de deux cent mille hommes ; une troisième était relative aux réclamations portées contre le gouvernement français par des sujets des puissances étrangères.

2. Le duc de Wellington.

imposées : un seul anneau de cette chaîne brisé ou relâché jetait de nouveau le trouble et la confusion dans l'ensemble.

Le changement de ministère posa les bases de l'ordre de choses auquel on aspirait de parvenir[1]. Le duc de Richelieu n'avait partagé aucune des faiblesses et encore moins des crimes de la Révolution : il offrait un exemple d'impartialité peut-être unique pour ses compatriotes. La pureté de ses principes et toutes les qualités morales qui le caractérisent inspiraient dans les rapports des puissances étrangères avec la France une confiance inconnue depuis tant d'années et qui devenait une cause habituelle et toujours efficace de conciliation.

Le premier ministre trouvait, dans ces avantages personnels, des armes contre les difficultés immenses de sa situation, mais son existence politique ne pouvait être complète et les moyens de faire le bien devenir praticables, sans trouver dans les dispositions des Chambres cette communauté de vues et de principes et cette condescendance raisonnée qui rendent possibles l'action et la marche du gouvernement représentatif.

Une de ces Chambres, la plus importante par les attributions, celle des députés, avait été élue sous le ministère qui venait d'être éloigné[2]. L'influence de la Restauration et la terreur qu'avait inspirée la chute de Bonaparte contribuèrent à déterminer les choix en faveur des anciens gentilshommes que la faveur des circonstances avait encouragés à se présenter comme candidats. Réunis en majorité, pour la première fois depuis la Révolution et dans une forme constitutionnelle, ces individus se trouvèrent pour ainsi dire arbitres du sort de la France et du leur.

Le premier étonnement passé, la nation commença à les examiner avec un intérêt inquiet. Leurs principes n'inspiraient pas une grande confiance au plus grand nombre; ce n'était que leur conduite, le seul langage qui ne ment pas, qui pouvait rassurer le peuple; l'expérience des choses amena malheureusement le contraire.

1. Le nouveau ministère fut constitué par les ordonnances royales des 24 et 26 septembre 1815. Le duc de Richelieu, président du conseil, avait le portefeuille des affaires étrangères.

2. C'est la Chambre qu'on appela *Introuvable*.

Votre Excellence a été informée, dans le temps, de la manière dont cette majorité s'est trouvée réunie. Comme elle ne dérivait nullement du sentiment ni du choix de la nation en général, la prudence exigeait d'habituer celle-ci à s'y accoutumer par des mesures successives propres à dissiper et à calmer les alarmes. Il eût été nécessaire d'apporter une indulgence éclairée à propos des événements passés, de ne rejeter aucun moyen de conciliation, de recevoir tous ceux qui voulaient s'associer au nouveau système, et surtout de se fortifier en conservant ou appelant aux places une partie des hommes dont les intérêts et les doctrines offraient une garantie en faveur des institutions par lesquelles le roi avait lui-même voulu fonder les libertés de la nation, et confondre pour ainsi dire dans une masse homogène les éléments épars ou opposés de tous les régimes qui avaient précédé.

Les députés des provinces étaient arrivés à Paris, sans plan concerté, et, à mon avis, dans des dispositions susceptibles d'être dirigées vers un but louable; mais leur présence et quelques semaines de séjour dans la capitale changèrent toutes leurs idées. Ils trouvèrent à la cour une faction composée d'un mélange d'ambition, d'hypocrisie, d'avidité et de préjugés, dont il serait impossible de décrire la présomption et l'ineptie : tous ces individus étant, pour la plupart, ceux mêmes que l'apparition de Bonaparte avait effrayés et en quelque manière déshonorés par l'épouvante dont ils avaient été frappés et par l'absence de toutes qualités de cœur et d'esprit qu'ils avaient montrée dans cette circonstance périlleuse. La société par excellence des salons de Paris est en grande partie composée de ces personnes ou leur est alliée, et ce fut de ce tourbillon d'erreurs et de vanité que les députés de province se trouvèrent enveloppés. Forts du soutien de Monsieur, frère du roi, encouragés par les courtisans, insuffisamment soutenus par le monarque, ils commencèrent alors à agir d'après les vues qui leur furent suggérées. Leur projet était de créer un parti exclusif, qui posséderait toutes les places, sans admettre, selon leur expression, *aucun amalgame*. Ce parti devait régner sur les autres, qui seraient traités avec plus ou moins d'indulgence, d'après leur conduite, ou les convenances des chefs. On se serait concerté ensuite pour

opérer les réformes que l'on se proposait d'apporter à la Charte, et exécuter ainsi la réaction nécessaire au triomphe des anciens intérêts sur les nouveaux.

Pour parvenir à l'accomplissement de ce système, ils décidèrent de constituer un ministère qui partageât les mêmes errements. Cette attitude seule suffit pour diviser à l'instant même celui qui était aux affaires. Le duc de Feltre, M. de Vaublanc, le chancelier, le ministre de la marine se rangèrent immédiatement du côté des novateurs : leur adhésion à Monsieur devint publique, et la signature du roi n'était plus pour eux qu'une formule. Le duc de Richelieu s'élevait énergiquement contre cette défection, et soutenait seul les collègues qui s'étaient mis sous son égide.

C'était de ce chaos, monsieur le comte, qu'il fallait tirer les lois et les actes indispensables pour gouverner et pour empêcher que la société elle-même, dans un pays agité par tant de contrastes et de passions, ne tombât en dissolution complète.

Le ministre principal, convaincu de l'impossibilité où il était de faire cesser cette anarchie d'une façon directe, renonça à vaincre et s'attacha simplement à ne pas succomber durant la session. Il se limita, en conséquence, à demander ce qui était strictement indispensable pour la marche de l'administration; il renonça à ce qu'il ne pouvait pas obtenir, et dut se soumettre à des actes qu'aucune sagesse humaine n'aurait su empêcher.

On était dans ces dispositions lorsque le roi ajourna les Chambres; le parti qui, durant la session, avait dominé, sans cependant faire un usage complet de son triomphe, se proposa de mieux profiter de la victoire à la session prochaine. D'un autre côté, le public était dans une inquiétude qui augmentait chaque jour : il soupçonnait le roi de partager les exagérations des ultra-royalistes, même lorsque ses paroles paraissaient les désapprouver; il reprochait à Monsieur de les soutenir publiquement et d'empiéter sur l'autorité du monarque par une influence incompatible avec l'esprit et l'essence même d'un gouvernement représentatif; il perdait confiance dans le duc de Richelieu, ne mesurant pas les difficultés rencontrées par lui et ne prévoyant pas ses desseins; le commerce était

dans une stagnation complète, effet des craintes sur l'avenir; les impôts difficiles à percevoir, le crédit nul, le Trésor épuisé au point d'être incertain, la veille, de la possibilité de faire face aux engagements du lendemain; tout enfin annonçait une crise prochaine, ou, si on parvenait à la retarder pendant quelque temps par la violence, un dégoût et un découragement général qui auraient ôté au corps politique la force de se maintenir, et mis l'administration dans l'impossibilité de marcher.

Le mal était trop grand pour pouvoir être arrêté ou modifié par des palliatifs: il fallait une mesure qui séparât le roi des intrigues de sa propre cour, une mesure qui portât en elle-même la condition de ce changement heureux et qui donnât au souverain d'autres coopérateurs dans les chambres pour l'aider à faire le bien qu'il se proposait. Ce projet, indiqué par Notre Auguste Maître, devint par la suite celui du roi, qui se décida enfin à prendre le seul parti qui fût propre à réconcilier la Restauration avec la nation et à mettre en pratique, d'une manière solide et sincère, les institutions qui peuvent uniquement les lier l'un à l'autre.

Les expédients employés pour obtenir l'ordonnance du 5 septembre[1], et les particularités qui accompagnèrent cette résolution furent signalés, dans le temps, à Votre Excellence, ainsi que l'effet moral qui en résulta. Le roi en appela de la turbulence de ceux qui prétendaient être les seuls intéressés à le conserver, à l'esprit de la nation; celle-ci répondit à l'abandon du monarque avec une reconnaissance et une confiance sans bornes. Ce n'est pas seulement dans la nature des élections qu'il convient de chercher la preuve de cette vérité: la composition des collèges électoraux d'alors et d'autres causes influèrent sur une partie de ces assemblées imparfaites; mais c'est principalement dans le rétablissement de la tranquillité, dans le retour du crédit, dans cette satisfaction universelle qu'il est plus facile d'apercevoir que d'exprimer, que l'on a pu reconnaître toute la sagesse de la mesure récemment adoptée. Le peuple vit réunir les Chambres avec la persuasion du bien qu'il devait en attendre: le ministère

1. Ordonnance dissolvant la Chambre introuvable (5 septembre 1816).

compta sans présomption sur le succès de ses projets, et le roi n'eut plus de peine à faire croire qu'il était résolu à les soutenir.

La première grande vérité qui a commencé à s'établir dans les cabinets principaux de l'Europe a été que ce pays possédait des institutions réelles, et un souverain qui s'affermissait progressivement; cette base est devenue l'appui du projet de diminution de l'armée[1] et de celui de l'emprunt, deux mesures combinées ensemble et terminées de la manière la plus heureuse.

Toutes ces circonstances réunies ont non seulement soustrait la France aux dangers qui la menaçaient l'année dernière, mais la mettent à portée de se présenter, au commencement d'avril 1817, dans une situation suffisamment rassurante.

Considérant la question des finances à la fois comme preuve de l'existence du bon ordre intérieur, et comme moyen de le rendre durable, Votre Excellence apprendra avec satisfaction et peut-être avec étonnement que le revenu net de cette année s'élèvera probablement à huit cents millions de francs ;

Que les charges de 1818, grâce aux économies et autres opérations dont on s'occupe déjà, pourront être acquittées en ajoutant aux recettes un emprunt de cent cinquante millions environ ;

Que la maison Hope et Baring[2], soutenue par le crédit de la France et de toute l'Europe, a non seulement contracté pour les cent millions restant de l'emprunt de l'année courante, mais qu'elle se propose de poursuivre les opérations jusqu'à la liquidation définitive avec les étrangers :

Qu'en supposant, comme on doit le faire, l'accomplissement entier des engagements contractés, la dette de ce pays ne s'élèvera pas au delà de deux cents millions d'intérêts annuels ;

Que l'opération de la Caisse d'amortissement, telle qu'on l'a instituée, éteindra en huit ans le quart de cette dette, même sans y appliquer le prix des bois autrement que jusqu'à

1. C'est-à-dire de l'armée d'occupation.

2. Les maisons Baring et Hope, de Londres et d'Amsterdam, étaient alors les premières de l'Europe.

concurrence de cinquante mille hectares, ce qui ne forme qu'environ la huitième partie du domaine forestier de l'État.

Au milieu de ces apparences de tranquillité et de prospérité relatives, on demandera ce qui peut encore laisser des doutes sur l'affermissement de ce pays et, par suite, sur la stabilité de la paix générale. Il est de mon devoir d'annoncer à Votre Excellence qu'il en existe, sinon d'insurmontables, au moins de très sérieux.

Par l'exposé que je viens de lui faire et les informations presque non interrompues que je n'ai cessé de lui transmettre, elle aura reconnu que le motif de division le plus fécond et le plus actif se trouve dans la conduite, les doctrines et les vues énoncées de Monsieur, frère du roi. Ce prince, héritier présomptif de la couronne dans des circonstances où l'on calcule les heures et pour ainsi dire les minutes de son avènement au trône, se déclare sans cesse, et plus ouvertement que jamais, contre le système de gouvernement du roi. La portion des Français qui ont le plus souffert de la Révolution, le plus grand nombre des courtisans et de leurs adhérents à Paris, *même les transfuges du parti révolutionnaire* en ont fait leur chef ostensible. Des aides de camp sans talent, sans expérience et sans popularité, des intrigants encore plus subalternes, qu'on ne saurait nommer sans dégoût, se sont emparés de son esprit. Par un malheur qui lui est particulier, ce prince craint tout et paraît tout braver à la fois: il s'oppose aux mesures qu'il ne saurait empêcher en s'attirant un odieux qu'il aura de la peine à effacer, et parvient plus ou moins à en faire avorter d'autres. Chef de la garde nationale, il travaille à en arracher la surveillance aux ministres et amène ainsi des discussions et des tiraillements nuisibles; par surcroît de malheur, Madame[1], qui le domine par son caractère, le confirme dans ses erreurs, d'autant plus difficiles à effacer qu'elles sont devenues pour ainsi dire une seconde nature.

Cette opposition, venant de personnages aussi augustes et placés si près du trône, se communique aux salons de Paris, qui n'ont juste assez d'importance que pour se faire détester du peuple, et elle se répand en diminutif, quoique avec la

1. Madame la duchesse d'Angoulême.

même activité, dans les petites réunions privilégiées des villes de province. Les entraves qu'elle cause à la marche du gouvernement ont des inconvénients, mais ce mal n'est pas le plus grave qu'elle produit.

Il existe en France un nombre considérable d'hommes de toutes les classes et de toutes les professions qui se réconcilient difficilement avec le retour de la dynastie légitime. Ce sont les créatures les plus attachées à Bonaparte et qui sont tombées avec lui, puis les anciens républicains idéologues, qui renouvellent les rêves du *Contrat social* en dissimulant l'ambition de pouvoir et de célébrité qui les tourmente, les militaires désignés sous le nom de *demi-soldes*, au nombre de plus de vingt mille officiers, avec des chefs naturels, pris parmi les généraux qui partagent leur sort, enfin cette portion du bas peuple d'autant plus prête à prendre part aux innovations et aux tumultes qu'il a moins à risquer de leurs conséquences.

Il n'est pas étonnant qu'après les agitations et les événements dont la France a été le théâtre, il existe de tels éléments de discorde. Tout inquiétants qu'ils puissent être, le gouvernement n'aurait pas de peine à les neutraliser et même à les détruire, s'ils n'étaient que le fait d'une opposition de forme. Mais les menaces ouvertes du successeur au trône d'apporter de grands changements au système adopté par le roi, sa désapprobation constante et publique des mesures qui sont les plus agréables à la nation, ses déclarations répétées de déplacer presque tous les hommes qui sont aujourd'hui les dépositaires et les instruments de l'autorité publique, et enfin la turbulente activité de ses partisans fournissent à ceux qui visent à un changement de dynastie, et qui n'hésitent pas à exposer la France et l'Europe aux conséquences ruineuses et sanglantes d'une pareille révolution, l'occasion d'intéresser et d'alarmer le public par des prétextes plus plausibles et plus aisés à justifier.

Les gens sages, de leur côté, qui avec la masse de la nation se sont réunis au roi, ne voient pas sans peine, et j'ajouterai sans frayeur, les désordres et les humiliations qui paraissent les attendre. Ils exigent du ministère qu'il s'entoure non seulement de précautions, mais de sûretés et de garanties, afin de se trouver en mesure et de ne pas être surpris lorsque l'attaque dont on les menace aura lieu.

Les ministres, de leur côté, cherchent à conserver un juste équilibre; cependant, comme ils sont heurtés sans relâche de la part des soi-disant royalistes exclusifs, et qu'ils se trouvent appuyés par les Français réconciliés au roi, il leur est impossible de ne pas céder en quelque manière aux instances de ces derniers, même dans les cas où une austère sagesse leur prescrirait de résister à des craintes qui, quoique fondées jusqu'à un certain point, peuvent être dans ce moment prématurées ou empreintes d'exagération.

Ayant jugé de mon devoir de présenter les inconvénients et les dangers de la position actuelle, je ne croirais pas l'avoir assez rempli, si je n'exposais également les moyens et les avantages dont le ministre, encouragé par l'expérience, peut continuer à faire usage pour triompher de ces obstacles.

Le roi, qu'aucune force humaine n'a pu porter à contenir par son autorité les désordres de son palais, se montre ferme et conséquent dans les mesures politiques et administratives ; le public ne conserve à cet égard ni inquiétude ni doute. Il appartient donc à son ministre d'agir avec suite et persévérance, et de profiter du temps et de l'occasion que la Providence lui offre encore pour fortifier les institutions, de telle sorte qu'il ne soit plus au pouvoir des hommes de les altérer sans courir à une perte certaine. Dans l'intervalle qui va nous conduire à la nouvelle session des Chambres, il doit nommer au département de la guerre et de la marine, réorganiser le conseil d'État et en faire un instrument de puissance, frapper tous les opposants, et, de la situation élevée où il sera placé, veiller aux élections futures pour arrêter la démagogie qui cherche à s'imposer à la constitution. Avec ces préparatifs, et un plan de réforme et d'économie sur les dépenses évidemment nécessaires, il se présentera de nouveau à la nation comme un appui digne d'elle, et lui inspirera assez de confiance pour ne pas s'inquiéter des fureurs ineptes des émigrés et pour étouffer dans le germe les noirs projets des révolutionnaires.

Quant à la politique étrangère à l'égard de la France, même dans la situation que je viens d'exposer, celle adoptée jusqu'à présent, et indiquée pour l'avenir par Notre Auguste Maître, me paraît la plus juste en principe et la plus sage dans son application.

Ses vues sur le terme à fixer au séjour de l'armée d'occupation en France coïncident parfaitement avec celles du roi, et je ne saurais mieux les exprimer que dans les paroles mêmes que ce monarque m'a tenues lors de la dernière audience que j'ai eue de lui et où il a bien voulu causer longuement de tous ces objets.

« Mon frère, a dit le roi, met beaucoup d'entraves à mon gouvernement, mais j'espère vivre assez longtemps pour calmer et détruire par le succès les erreurs qui le dominent maintenant. Lorsqu'il sera sur le trône un quart d'heure, il agira comme moi, parce qu'il le devra, et ne pourra faire autrement.

» L'empereur Alexandre a sauvé la France deux fois. Il couronnera son ouvrage en faisant cesser l'occupation à la fin des trois années : un plus long séjour appauvrirait le royaume et humilierait la nation à un point intolérable.

» Deux années de souffrances de plus ne nous rendront pas meilleurs ; elles ne corrigeront pas les conseillers de mon frère, qui serait plus modéré s'il craignait davantage.

» La prolongation du séjour des étrangers au delà de trois ans devrait être demandée par moi. Or, ce serait me détrôner avec les miens que de me placer d'une manière aussi odieuse devant les Français. Je ne crains pas les conséquences de l'évacuation de mon royaume, mais quelles qu'elles puissent être, je demanderais le départ des étrangers ce soir, si les traités me permettaient de les réclamer demain. »

II

POZZO DI BORGO A NESSELRODE

Paris, 28 avril/10 mai 1817.

Monsieur le comte,

Toutes mes communications et l'évidence même, démontrent mieux que je ne saurais l'exprimer, et d'une manière incontestable, que les dangers de ce pays consistent dans

l'opposition que la cour fait sans relâche au gouvernement du roi.

Placé en première ligne pour combattre ces obstacles, j'en connais et j'en ressens à chaque instant les difficultés et la force, par la peine incroyable et les désagréments amers qui se renouvellent sans cesse.

Dans un cas aussi grave, je me suis souvent recueilli en moi-même, et plus souvent encore j'ai consulté des autorités respectables, et qui m'ont paru les plus éclairées et les plus impartiales, pour connaître s'il existait dans les idées de gouvernement mises en avant par les princes quelque supériorité de principe ou quelque avantage d'application qui dût les faire adopter. Or, je puis affirmer sans scrupule que ni mes faibles lumières ni celles plus grandes que j'ai trouvées chez les autres, ne m'ont jamais laissé aucun doute sur la préférence que le bon sens et l'expérience accordent à l'esprit qui dirige aujourd'hui les conseils du roi.

La tranquillité intérieure dont la France jouit suffisamment au milieu de l'inclémence des saisons, des calamités, des privations, des taxes et des humiliations de tout genre, et les avantages que l'Europe en retire sont dus évidemment à ce système de conciliation, et si la Providence avait inspiré à Monsieur les mêmes sentiments, s'il n'avait pas arrêté par son intervention ouvertement hostile les développements et les bienfaits de ce plan de sagesse et de rapprochement mutuel, les résultats auraient déjà dépassé toutes les espérances.

Le roi, durant sa vie, maintiendra probablement la balance, mais si dans cet intervalle son héritier ne détruit pas les craintes qu'il a inspirées à la nation, s'il ne contient pas les hommes réunis autour de lui et leurs exagérations, les désordres dans les provinces, les agitations et les troubles seront inévitables à l'ouverture de la succession. En s'opposant même au gouvernement du roi, Monsieur devient tous les jours plus impopulaire, et, par un raisonnement vicieux, il cite à son tour son impopularité comme une preuve des dangers auxquels ce même gouvernement l'expose.

Au milieu de ce dédale de confusions, il existe un point qui mérite d'attirer plus particulièrement l'attention de la Russie.

Monsieur et les hommes qui l'inspirent concentrent toute leur politique dans le succès de leurs idées sur l'administration intérieure. Leur but est de dominer en France à l'aide de certains individus, nobles, prêtres ou plébéiens, qui soient liés à eux par l'esprit de parti auquel ils aiment à se confier, et non par le sentiment national qui embrasse, à leur avis, trop de monde et qui exige trop de ménagements.

C'est sur cet autel et à cette idole qu'ils sont prêts à tout sacrifier : force, politique extérieure, prospérité publique et le reste, parce que, une fois décidés à renier tous les autres, ils la regardent comme la seule protectrice sûre de leur existence.

Il convient d'aviser aux remèdes, sans précipitation, mais en même temps sans lenteur. Ils consistent, à mon avis, dans trois maximes fondamentales :

La première, d'encourager M. de Richelieu à compléter son système et à faire par prévoyance et par sagesse, pendant que son influence et sa popularité sont à leur comble, ce qui pourrait lui être arraché par la volonté nationale dans un accès d'irritation et de méfiance :

La deuxième, de persister dans la résolution de terminer l'occupation militaire à la fin des trois ans. Notre attitude sur cette question sera décisive lorsqu'il nous conviendra de nous mettre en avant. Le roi s'y associera sans hésiter; les princes n'oseront jamais élever la voix pour s'y opposer, quels que soient leurs sentiments intérieurs; le public français sera unanime, et les alliés eux-mêmes disposés ou obligés à suivre notre exemple;

La troisième enfin, c'est de faire connaître à Monsieur :

Que son opposition au gouvernement du roi menaçant de priver la France et l'Europe des bienfaits qu'on attendait de la Restauration, les puissances se sont concertées entre elles pour lui annoncer le jugement qu'elles portent sur ce système de désordre, et la résolution qu'elles ont prise d'aviser au moyen d'y mettre un terme;

Que, dans une question de cette nature, l'opinion de tous les cabinets sans exception, celle du roi, avouée et soutenue par la presque universalité des Français, et l'évidence qui résulte de la nature des choses, ne sauraient être neutralisées et encore moins écartées par la turbulence d'une minorité

l'opposition que la cour fait sans relâche au gouvernement du roi.

Placé en première ligne pour combattre ces obstacles, j'en connais et j'en ressens à chaque instant les difficultés et la force, par la peine incroyable et les désagréments amers qui se renouvellent sans cesse.

Dans un cas aussi grave, je me suis souvent recueilli en moi-même, et plus souvent encore j'ai consulté des autorités respectables, et qui m'ont paru les plus éclairées et les plus impartiales, pour connaître s'il existait dans les idées de gouvernement mises en avant par les princes quelque supériorité de principe ou quelque avantage d'application qui dût les faire adopter. Or, je puis affirmer sans scrupule que ni mes faibles lumières ni celles plus grandes que j'ai trouvées chez les autres, ne m'ont jamais laissé aucun doute sur la préférence que le bon sens et l'expérience accordent à l'esprit qui dirige aujourd'hui les conseils du roi.

La tranquillité intérieure dont la France jouit suffisamment au milieu de l'inclémence des saisons, des calamités, des privations, des taxes et des humiliations de tout genre, et les avantages que l'Europe en retire sont dus évidemment à ce système de conciliation, et si la Providence avait inspiré à Monsieur les mêmes sentiments, s'il n'avait pas arrêté par son intervention ouvertement hostile les développements et les bienfaits de ce plan de sagesse et de rapprochement mutuel, les résultats auraient déjà dépassé toutes les espérances.

Le roi, durant sa vie, maintiendra probablement la balance, mais si dans cet intervalle son héritier ne détruit pas les craintes qu'il a inspirées à la nation, s'il ne contient pas les hommes réunis autour de lui et leurs exagérations, les désordres dans les provinces, les agitations et les troubles seront inévitables à l'ouverture de la succession. En s'opposant même au gouvernement du roi, Monsieur devient tous les jours plus impopulaire, et, par un raisonnement vicieux, il cite à son tour son impopularité comme une preuve des dangers auxquels ce même gouvernement l'expose.

Au milieu de ce dédale de confusions, il existe un point qui mérite d'attirer plus particulièrement l'attention de la Russie.

Monsieur et les hommes qui l'inspirent concentrent toute leur politique dans le succès de leurs idées sur l'administration intérieure. Leur but est de dominer en France à l'aide de certains individus, nobles, prêtres ou plébéiens, qui soient liés à eux par l'esprit de parti auquel ils aiment à se confier, et non par le sentiment national qui embrasse, à leur avis, trop de monde et qui exige trop de ménagements.

C'est sur cet autel et à cette idole qu'ils sont prêts à tout sacrifier : force, politique extérieure, prospérité publique et le reste, parce que, une fois décidés à renier tous les autres, ils la regardent comme la seule protectrice sûre de leur existence.

Il convient d'aviser aux remèdes, sans précipitation, mais en même temps sans lenteur. Ils consistent, à mon avis, dans trois maximes fondamentales :

La première, d'encourager M. de Richelieu à compléter son système et à faire par prévoyance et par sagesse, pendant que son influence et sa popularité sont à leur comble, ce qui pourrait lui être arraché par la volonté nationale dans un accès d'irritation et de méfiance :

La deuxième, de persister dans la résolution de terminer l'occupation militaire à la fin des trois ans. Notre attitude sur cette question sera décisive lorsqu'il nous conviendra de nous mettre en avant. Le roi s'y associera sans hésiter; les princes n'oseront jamais élever la voix pour s'y opposer, quels que soient leurs sentiments intérieurs; le public français sera unanime, et les alliés eux-mêmes disposés ou obligés à suivre notre exemple;

La troisième enfin, c'est de faire connaître à Monsieur :

Que son opposition au gouvernement du roi menaçant de priver la France et l'Europe des bienfaits qu'on attendait de la Restauration, les puissances se sont concertées entre elles pour lui annoncer le jugement qu'elles portent sur ce système de désordre, et la résolution qu'elles ont prise d'aviser au moyen d'y mettre un terme;

Que, dans une question de cette nature, l'opinion de tous les cabinets sans exception, celle du roi, avouée et soutenue par la presque universalité des Français, et l'évidence qui résulte de la nature des choses, ne sauraient être neutralisées et encore moins écartées par la turbulence d'une minorité

passionnée, sans expérience et sans pouvoir, aussi bien en France qu'au dehors;

Qu'il est de l'intérêt de Monsieur et de sa famille de ne pas braver la voix de la raison et de la puissance, et qu'il doit réfléchir sur les conséquences d'une conduite qui serait contraire à l'une et à l'autre;

Que les alliés ne se contenteront pas d'explications vagues et de banalités évasives, mais qu'ils s'attendent à voir cesser les menées qui, sous les auspices de Monsieur, troublent le pays et divisent les opinions;

Que leur conviction à ce sujet sera établie par des faits et surtout par l'éloignement des personnes qui sont les instruments de ces désordres; aucune promesse verbale ne sera considérée comme satisfaisante.

Les cours ayant besoin de convenir de la mesure, et du langage par lequel elles se décideront à l'annoncer, mon avis est que les communications doivent passer à Saint-Pétersbourg, Vienne et Berlin, pour ensuite être présentées à Londres avec tout le poids de l'unanimité et de l'accord des trois cabinets. Le plan une fois adopté par tous, le duc de Wellington serait chargé de son exécution; la conférence ne devrait en être instruite que pour le seconder.

Cette méthode me paraît la plus propre à faire impression, si toutefois il est possible; mais elle évite surtout les inconvénients qui résulteraient de notre initiative, qu'on ne manquerait pas de chercher à rendre odieuse et d'annihiler infailliblement si on pouvait ainsi espérer faire déchoir notre influence du haut point où elle est placée et où elle ne peut se maintenir que par une grande circonspection.

J'ai l'honneur d'être, etc.

III

POZZO DI BORGO A NESSELRODE

Paris, 7/19 mai 1817.

Monsieur le comte,

Je me suis décidé à voir Monsieur, qui m'a reçu avec cette sorte de familiarité qui lui était autrefois très ordinaire à mon

égard. Je l'ai trouvé affligé et même abattu, convaincu de bonne foi que le système du roi est rempli de dangers pour lui et qu'il aurait pu, en suivant ses propres idées, pourvoir beaucoup mieux à sa sûreté, sans nuire à la tranquillité et même à la liberté de la France. Quelques particularités m'ont paru dignes de remarque, au milieu de toutes les répétitions usitées qui ont lieu dans les conversations de ce genre.

Monsieur m'a dit être persuadé qu'il existait un complot pour l'exclure de la succession au trône, formé par les gens *qui ne voulaient pas de légitimité*. Je lui ai répondu que je le croyais, que je ne craignais nullement les gens qu'il venait de me désigner, mais bien ceux que *la légitimité* rejetait de son sein et qu'elle menaçait de réduire au désespoir; c'est-à-dire presque tous les modérés et les personnes actuellement en place.

Cette réplique étant juste et directe parut lui faire impression. Il ajouta ensuite, comme pour se justifier, qu'il approuvait la Charte autant que qui que ce soit, mais qu'il préférait la voir exécutée par des royalistes purs et honnêtes. J'observai que ces dénominations étaient si vagues qu'elles ne signifiaient jamais rien dans l'application, que je le priais de condescendre à me nommer les individus et que cependant je ne pouvais m'abstenir de lui représenter que M. de Talleyrand, désigné comme chef du ministère par les royalistes qu'il venait de caractériser, n'était pas une preuve, ni de la sincérité, ni de la vérité de leur doctrine.

A cette réflexion, Monsieur répondit avec chaleur que jamais il n'admettrait M. de Talleyrand dans ses conseils, et qu'il mériterait tous les reproches possibles s'il existait dans ma supposition la moindre vraisemblance. En rendant hommage à la franchise de ses expressions, je persistai à lui dire que tous ceux qui agissaient en son nom voulaient le contraire. Je lui citai des faits et pris la liberté de lui demander si dans le cas où le ministre actuel serait changé par leurs intrigues, et si le parti présentait M. de Talleyrand comme indispensable, il pourrait le rejeter et exclure des avantages du succès celui-là même qui l'aurait essentiellement amené; « c'est ainsi, ajoutai-je, Monseigneur, que l'on est conduit souvent vers un but qu'on abhorre lorsque le plan général est fautif et vicieux. »

Pressé par ces raisonnements, il se replia alors sur l'indifférence de ses opinions quant à l'effet qu'elles produisaient; il dit que le roi était à peu près de même âge[1] que lui, que Sa Majesté jouissait d'une excellente santé, qu'il faisait sa volonté et qu'il était injuste de forcer celle des autres lorsque le sacrifice n'était nullement nécessaire. « Il est incertain, ajouta-t-il avec le ton de l'affliction, si je survivrai au roi, et Dieu sait bien que je ne le désire pas. »

Ce dernier épanchement amena de ma part les observations et les contradictions sur les points où elles devenaient convenables, et je l'assurai que, quoique sans mission générale, je lui parlais le langage de toute l'Europe, en l'invitant à soumettre mon avis à mes collègues...

J'ai l'honneur d'être, etc.

IV

POZZO DI BORGO A NESSELRODE

Paris, 2/14 juin 1817.

Monsieur le comte,

Le duc de Wellington avait promis à son départ de Paris de m'informer du résultat des communications qu'il se proposait de faire à son gouvernement sur la conduite actuelle de Monsieur, et sur les inquiétudes qu'elle inspirait pour le sort et la tranquillité de la France et de l'Europe. A mon avis, il a accompli tout ce qu'il était raisonnable d'attendre de lui dans l'état actuel de la question.

Sa Seigneurie m'a dit que le ministère britannique était disposé à se joindre aux autres alliés dans toute démarche qui serait jugée convenable d'un commun accord pour prévenir à temps les dangers dont les vues erronées du successeur du trône en France menacent le monde entier. Il a ajouté que cette difficulté était la plus sérieuse de toutes celles qui s'opposaient au rétablissement de l'ordre, et qu'il partageait

1. Le roi Louis XVIII était né en 1755; le comte d'Artois, son frère, en 1757.

entièrement les justes appréhensions de Sa Majesté l'empereur à cet égard.

Le voyant dans ces dispositions et étant moi-même convaincu qu'il serait avantageux de le rendre instrument direct de la volonté des souverains dans cette affaire, j'ai saisi l'occasion de le mettre, pour ainsi dire, en activité dans le rôle qui peut lui être destiné d'une manière plus solennelle, et l'ai en conséquence exhorté à parler au prince.

En le priant de se décider à cette démarche, j'ai insisté pour qu'il voulût bien faire comprendre à Monsieur l'importance de quelques points préliminaires, savoir :

Que tous les souverains et les cabinets de l'Europe approuvaient le plan de gouvernement et d'administration adopté par le roi et ses ministres actuels ;

Que ces mêmes souverains désapprouvaient hautement l'opposition constante manifestée par le successeur à la couronne contre l'exécution de ce système ;

Que cette opposition ne pouvait et ne devait pas leur être indifférente, et qu'ils seraient forcés d'aviser aux moyens de faire cesser un scandale dont les conséquences compromettraient directement la tranquillité de leurs Etats.

C'est en effet dans ces sentiments et dans cet esprit que l'entrevue a eu lieu, mais je suis infiniment peiné de n'avoir aucun compte satisfaisant à rendre de son résultat.

Le duc m'a dit immédiatement après son audience qu'il avait fait à Monsieur la peinture la plus fidèle de la situation et de l'opinion unanime de l'Europe sur une conduite qui ne pouvait être justifiée ni par la raison, ni par le devoir. Il l'avait exhorté en même temps non seulement à se réunir à son frère et à son roi, mais à faire d'une manière ostensible tout ce qui serait nécessaire pour calmer les inquiétudes des gens de bien, et détruire les prétextes des méchants qu'il savait exister autour de lui.

Le prince reçut cette communication avec l'imperturbable incorrigibilité dont le duc et moi avons été si souvent les témoins. Il dit que les ministres du roi étaient dans leur tort : que M. de Richelieu, quoique homme d'honneur et de probité, se laissait induire en erreur par d'autres; que cependant il ne se refuserait pas à s'entendre avec lui s'il voulait ouvrir

une porte à la réconciliation, et il lui offrait quatre-vingt-huit membres formant la minorité de la Chambre des députés qu'il tenait dans sa main.

Le duc de Wellington ayant demandé de quel genre devait être la réconciliation proposée, Monsieur lui répondit : « Éloigner les mauvais ministres, cesser de donner des emplois aux ennemis de la légitimité, et gouverner par le moyen des honnêtes gens. » Cette explication banale n'étant, dans d'autres termes, que l'appel au système d'exclusion que nous avons tant de peine à combattre, le duc lui observa que si M. de Richelieu abandonnait ses amis dans les Chambres, éloignait ses collègues et donnait à la nation et au monde entier l'exemple d'une défection et d'une déraison pareille, il perdrait la couronne et sa propre réputation, et qu'ainsi cette ouverture ne devait et ne pouvait seulement être prise en considération.

Monsieur répondit que, dans ce cas, il voulait aussi être fidèle à son parti et à son système. Le duc lui observa qu'il croyait parler au successeur du trône tenant dans sa main la couronne de France en attendant de la mettre sur sa tête, et non à un chef de parti ou de faction quelconque. Le prince reprit alors : « Je suis homme avant tout et veux me régler selon l'honneur et ma conscience. » A cette sortie, lord Wellington répliqua que l'honneur et le devoir lui prescrivaient de se mettre d'accord avec les intérêts et les sentiments du peuple qu'il était appelé à gouverner un jour, et non à établir des divisions qui pouvaient lui devenir funestes. Monsieur reprit qu'il n'ignorait pas les dispositions du peuple et que la majorité partagerait ses opinions, si le gouvernement voulait confier le pouvoir aux personnes qui professent les mêmes principes; le duc de Wellington, un peu étonné de cette infatuation, lui dit : « *Dans ce cas vous me prenez pour une bête*, puisque m'étant occupé à connaître la France, Votre Altesse Royale suppose que je suis étranger à sa situation et à son état. » Et Monsieur répondit : « Vous autres étrangers, vous ne connaissez pas les hommes; je suis mieux informé et mon parti est certainement le plus fort. »

C'est dans cet aveuglement que se termina leur conversation, sans qu'un personnage tel que le duc de Wellington,

portant en quelque sorte la parole au nom de l'Europe, ait pu parvenir à faire la moindre impression sur ce prince, que l'inexorable destinée paraît poursuivre avec une persévérance effrayante. Leur séparation fut cependant amicale et on se promit de reprendre la matière au retour du duc de son nouveau voyage en Angleterre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

V

QUESTIONS SUR LES AFFAIRES RELATIVES A LA FRANCE, ADRESSÉES PARTICULIÈREMENT A M. LE GÉNÉRAL POZZO DI BORGO PAR LE CABINET RUSSE.

Le 28 août/9 septembre 1817.

L'affermissement de la Restauration en France intéresse, comme cause générale, tous les États et particulièrement tous les États européens.

Leur politique ne peut donc être, dans aucun cas, contraire ou indifférente à la marche progressivement heureuse de l'administration actuelle du gouvernement français.

En partant de ce principe, le succès le plus complet doit couronner toutes les négociations que le ministère de Sa Majesté Très Chrétienne entreprendra avec les cours alliées dans la vue d'accélérer et de consolider l'œuvre de la Restauration.

De ce nombre sont : 1° celles dont il s'agit maintenant et dont l'objet est une réduction des sacrifices imposés à la France par la convention du 8/20 novembre 1815; 2° celles qui auront trait à l'époque où l'armée d'occupation devra définitivement évacuer le territoire français; 3° celles qui se rapportent à la réintégration la plus complète de la puissance politique de la France.

La doctrine sur laquelle se fonde cette opinion est forte en principe, et surtout elle est soutenue par un grand intérêt général. Elle doit donc réunir les suffrages et régler invariablement la conduite des cabinets, à moins que de fausses

quelles seraient les directions que le ministère actuel pourrait donner à la mobilité et à la force expansive de la France à l'effet : 1° de tranquilliser cette nation pour toujours, non par l'inertie, mais par l'action ; 2° de la lier par là d'une manière indissoluble au système du trône légitime et constitutionnel ; et 3° de l'élever conséquemment, malgré tout ce que la jalousie ou la malveillance pourraient opposer, à ce degré de puissance politique dont elle doit jouir pour sa propre prospérité et pour celle de la civilisation européenne ?

Quelles seraient, sous ce triple point de vue, les idées du gouvernement français ?

L'état des colonies de la France, celui des colonies espagnoles, la navigation, le commerce, ne présentent-ils pas des motifs très favorables à la fondation d'un système qui annonçât, dans l'administration actuelle, l'intention de se livrer à des opérations étendues au moment où elle serait délivrée des fardeaux énormes qui l'accablent à cette heure ?

En faisant présenter ces dispositions avec la mesure et les ménagements que la prudence exige, le ministère gagnerait à sa cause les puissances du continent, surtout celles qui avoisinent la France. Il plairait à la nation, il parlerait à son esprit, il lui présenterait un avenir.

Ad tertium. — Crédit financier.

L'emprunt heureusement organisé pour couvrir les besoins pressants de la France semble offrir les moyens d'accélérer l'œuvre commencée dans une mesure plus grande, à l'effet de ne laisser aucun prétexte à la prolongation de l'occupation militaire de quelques forteresses à titre de garantie pour le paiement ou des contributions de guerre ou des sommes relatives aux liquidations.

Il est d'une importance majeure, pour les intérêts de la France et pour ceux de l'Europe, que le ministère travaille dès ce moment à ce grand résultat.

La discussion qui va s'ouvrir sur les ouvertures faites par M. de Richelieu en vue d'une nouvelle négociation relative à l'acte du 8/20 novembre, donnera lieu à des explications.

Il serait utile de saisir habilement cette occasion pour prendre

acte des opinions que les cabinets alliés professent à cet égard.

Une fois la question de la liquidation décidée, indépendamment de la durée de l'occupation militaire, on pourrait difficilement soutenir plus tard la nécessité ou la justice de ladite occupation.

Ce qui déjouera cependant toute combinaison suggérée par la méfiance ou par la malveillance, ce sera la dernière main que l'administration mettra au système de crédit qu'elle a fondé.

Les observations qu'on vient d'esquisser sont susceptibles d'un grand développement. On s'en est dispensé, désirant connaître avant, sur leur teneur, l'opinion particulière du ministère français et du général Pozzo di Borgo.

VI

RÉPONSES AUX QUESTIONS ADRESSÉES A M. LE GÉNÉRAL POZZO DI BORGO PAR M. LE COMTE CAPO D'ISTRIA, EN DATE DU 28 AOUT/9 SEPTEMBRE 1817.

Paris, 21 septembre/3 octobre 1818.

. . . .

Sa Majesté Très Chrétienne sera-t-elle dans une situation assez forte, pour qu'Elle puisse se passer, à l'expiration de l'année 1818, de l'armée d'occupation?

Une question aussi étendue et aussi compliquée ne saurait être résolue que d'une manière hypothétique. L'occupation militaire du territoire français doit être considérée dans ses effets relatifs aux deux alternatives opposées, savoir : si elle continue au delà des trois ans révolus, époque indiquée par le traité comme période conditionnelle de sa durée, elle perd alors le caractère pacifique et amical sous lequel la France l'envisage jusqu'à présent. La restauration de la dynastie des Bourbons devient le commencement de la servitude nationale, le roi perd l'amour et le respect de son peuple; le crédit est éteint par le désespoir et l'incertitude: l'alliance des souverains en face de la France n'est plus un moyen de pacification,

mais une ligue hostile, qui, sous prétexte de forcer la nation à la tranquillité, la dépouille et la déshonore. Les conséquences qui dériveront nécessairement d'un tel état de choses paraissent au général Pozzo di Borgo devoir produire des oppressions et des injustices, et, à la fin, une confusion effrayante. Le gouvernement représentatif en France rendra cette confusion encore plus irrésistible: le roi n'étant plus absolu, a besoin de demander et de motiver les impôts; s'il annonce aux Chambres que, se méfiant de ses propres sujets, il s'est coalisé avec les étrangers pour les contenir, c'est un lâche tyran qui les trahit; s'il déclare qu'il ne peut résister à la force, c'est une guerre qu'il proclame. Dans cette situation, il est aisé de s'imaginer l'impression et le tumulte des Assemblées délibérantes et l'empire qu'elles exerceront sur vingt-sept millions de Français réduits à la plus vile condition et à la misère.

Si, au contraire, l'armée se retire, le roi en recueillera à juste titre toute la popularité. Cet acte, dont il aura été le médiateur, formera la pierre angulaire de sa puissance; ses ennemis mêmes seront forcés de le reconnaître, parce que les avantages s'en feront sentir à tous.

L'objection que l'on peut élever contre l'évacuation est la possibilité d'une révolte. Les affaires d'État ne sont jamais décidées par des démonstrations; les plus sages conseils, dans des circonstances moins difficiles, sont obligés d'opter entre des inconvénients; la comparaison des maux et le degré de probabilité peuvent seulement devenir la raison suffisante de leur discussion, c'est la condition des choses humaines. Dans la question actuelle, on voit d'un côté l'opprobre et la ruine certaine de la France et de la dynastie; de l'autre, une cessation de malheurs et le commencement d'un grand bien réel: en conséquence, le choix ne saurait être douteux.

Ad primum. — De la force militaire de la France.

Le nouveau ministre de la guerre[1] a été nommé dans l'intention de donner à l'armée un chef plus habile et qui lui appartienne plus directement, et de prouver à la nation que

1. Le duc de Feltre avait été remplacé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

le roi s'abandonne aux hommes dans lesquels le public a confiance, sans s'arrêter aux préférences personnelles, même lorsqu'elles sont justifiées par le dévouement, comme dans le cas du duc de Feltre.

A son entrée au ministère, le maréchal Saint-Cyr a simplifié l'organisation des bureaux, a fait des choix généralement approuvés et réalisé quelques économies. Il a trouvé la garde royale forte de vingt mille hommes et sur un assez bon pied : les cadres de l'armée de ligne à peine de cinquante mille ; quinze mille gendarmes montés et huit mille Suisses. Le reste, ce sont les quatre compagnies des gardes du corps et quelques autres petites troupes qui, quoiqu'elles figurent sur l'article de la dépense, sont nulles en réalité.

Le projet du maréchal était de porter l'armée de ligne à cent mille hommes dans le courant de l'année prochaine. Il proposera, à cet effet, une loi générale de recrutement, qui tienne lieu de conscription, sans en avoir l'odieux, s'il est possible. L'augmentation aura lieu principalement en soldats ; les officiers sont au complet; leur nomination se ressent, jusqu'à un certain point, des circonstances où elle s'est opérée ; cependant il en existe un nombre considérable de très expérimentés; les moins habiles se dégoûtent et sont disposés à se retirer, et on ne doute pas qu'avec le système d'épuration éclairée qui va régner dans ce département, le remède ne soit efficace.

La force armée, ainsi augmentée et contenue par une discipline vraiment militaire, suffit évidemment pour protéger le roi, son gouvernement et la liberté publique contre toutes les factions possibles, à condition cependant que l'autorité souveraine soit exercée dans le même esprit qui la dirige maintenant, sans arrière-pensée, sans exagération ni partialité contraires à la nature des institutions actuelles, et à cette bonne foi solennelle qui ouvre le cœur du monarque à tous ses sujets.

Le général Pozzo di Borgo est convaincu et il oserait répondre que le roi est dans les mêmes dispositions, qu'il professe les mêmes principes, et qu'il appartient au duc de Richelieu de les appliquer à la marche de son administration, car il est démontré que Sa Majesté n'a jamais refusé aucun

acte concernant les choses ou les personnes, lorsqu'il s'est agi de renforcer le gouvernement et de donner des preuves ostensibles de son désir de se rendre agréable à son peuple. La nomination du ministre actuel de la guerre en est un grand exemple, à côté d'une infinité d'autres.

Ad secundum. — Puissance d'opinion dans l'intérieur.

Un des malheurs arrivés à la France a été l'incertitude dans laquelle la nation a été jetée sur son indépendance et sur la nature de son gouvernement, à l'époque de la seconde Restauration. Pour éviter ce grand inconvénient, conséquence inévitable de l'apparition[1] de Buonaparte et de la défection de l'armée, il aurait fallu un homme surnaturel sur le trône, capable d'en imposer à toutes les factions, d'arrêter tous les ressentiments et de calmer tous les soupçons. L'histoire présente rarement de tels prodiges ; ainsi il a fallu se soumettre aux conditions ordinaires des passions et des faiblesses humaines.

La Chambre de 1815, arrivée à Paris, sans plan et avec des intentions modérées, fut électrisée par les extravagances des courtisans et par les salons de la capitale. Elle conçut, quoi qu'on en dise, le projet de s'ériger en pouvoir dominant pendant cinq ans, de fortifier l'autorité absolue de la couronne par des lois dont l'ancienne noblesse et les transfuges des autres partis auraient exécuté les dispositions, et enfin de mettre à la place du gouvernement représentatif des institutions qui leur semblaient indispensables au succès de leur entreprise.

Ce plan fut regardé par tous les gens sages comme le commencement de mille révolutions : de là sont résultées les agitations dont la première session fut troublée, et l'impression alarmante dans laquelle la nation demeura à l'époque de l'ajournement.

Les partis étaient en présence et la lutte allait s'ouvrir avec plus d'acharnement que jamais sous les yeux de l'Europe, unie et en armes au cœur de la France, lorsque le roi se décida à dissoudre la Chambre et à en convoquer une nouvelle par l'ordonnance du 5 septembre.

1. En mars 1815.

Le général Pozzo di Borgo regarde cet acte comme le point de départ réel du gouvernement constitutionnel, et comme une réconciliation solennelle du roi avec son peuple et avec la nature des hommes et des choses sur lesquels Sa Majesté est appelée à régner.

L'imperfection des collèges électoraux d'alors, que le premier ministre rendit encore plus défectueux, par l'admission des vingt adjoints nommés par la couronne qu'il s'obstina à vouloir conserver, amena dans la Chambre un nombre considérable de députés de la majorité de 1815. Ce parti, quoique en minorité dans celle de 1816, mais néanmoins soutenu par Monsieur, par les courtisans et presque toute l'aristocratie d'origine, n'a cessé de se montrer hostile au ministère et au plan du gouvernement. Factieux et turbulent, on l'a vu tantôt soutenir les doctrines les plus absolues, tantôt descendre à la démocratie la plus éhontée. Pour embarrasser le souverain, il a eu recours à tous les extrêmes : M. de Talleyrand, M. Canning, le duc de Wellington, les gazettes anglaises, les calomnies, les fausses alarmes, tout a été mis en usage pour amener la confusion. Au milieu de ces agitations, les Chambres ont délibéré avec sagesse et le roi a proposé et soutenu des lois qui ont fortement éloigné cette opposition de son but insensé.

C'est à cette marche que l'Europe doit les résultats qu'elle a obtenus jusqu'à présent : l'organisation progressive de la France, la naissance de son crédit, le paiement des charges et la paix publique.

L'élection du nouveau cinquième vient d'avoir lieu sous ces auspices : le résultat en est complètement satisfaisant. A la vérité, il s'est montré dans la ville de Paris une faction hostile et révolutionnaire qui a su capter les suffrages d'un nombre considérable de votants, mais elle a succombé lorsque la lutte est devenue plus serrée. Quelques choix dans les départements sont suspects et semblent contre la dynastie ; cependant leur nombre est tout à fait insignifiant, et comme l'unanimité n'est pas dans la nature d'une assemblée représentative, on aurait tort de donner à ces exceptions une importance qu'elles n'ont pas.

L'alarme produite par l'insolence de quelques jacobins, et

le sentiment de la faiblesse croissante du parti désigné sous le nom d'ultra-royaliste, ont inspiré aux princes le désir de voir celui-ci se réunir au ministère. Le général Pozzo di Borgo a expliqué, dans sa dépêche, la délicatesse de cette opération et les dangers qu'elle comporte. Il est à craindre que le duc de Richelieu et M. Lainé ne se forment une idée inexacte de ces dispositions, et qu'ils n'arrêtent l'exécution du système adopté, de ne confier l'autorité constitutionnelle qu'à des hommes qui la désirent par principe et par intérêt, et non pas à ceux qui s'en accommodent par force et par circonstance. Un pareil revirement causerait leur discrédit et serait l'origine de divisions nouvelles. C'est à éviter le plus grand malheur que l'amour inconsidéré du bien pourrait attirer sur toute la France, que tous les bons esprits sont occupés; ils travaillent à conserver, dans les lois et dans le choix des hommes, le même principe de modération et de patriotisme qui a réconcilié le roi avec la France et lui a procuré une évidente popularité.

La réunion attendue des Chambres permettra de faire l'expérience de leur succès. La session de 1815 a été une guerre civile sans armes; celle de 1816 a préparé les éléments de la paix par la force de la raison; la prochaine doit la consolider à jamais. Le général Pozzo n'hésite pas à affirmer que tous les moyens existent, qu'ils sont dans la main du duc de Richelieu, et que s'il ne réussit pas à sauver son pays, il en aura et en méritera toute la responsabilité.

En supposant donc que le ministère actuel suive la marche indiquée et dont il fait ouvertement profession, le général Pozzo di Borgo regarderait la France comme définitivement pacifiée, autant qu'on pourrait le dire d'un événement aussi désirable et aussi difficile à préciser avec un ton prophétique et absolu. L'évacuation du territoire et le départ des armées étrangères sont, à son avis, le complément de ce système et le plus grand acte de popularité qui puisse honorer la Restauration. C'est par là que le peuple français reconnaîtrait son indépendance et sa liberté; et il faudrait supposer l'impéritie et l'ineptie portées à leur comble, pour croire que les ministres destinés à gouverner ce pays seraient malavisés au point de rendre infructueux de pareils bienfaits.

M. le comte de Capo d'Istria a fait une profonde réflexion

en disant qu'il convient de tranquilliser la nation, non par l'*inertie*, mais par l'*action*. Cette maxime est éminemment applicable à la France. Dans son intérieur, elle a encore de vastes plans d'amélioration à exécuter, et surtout la navigation intérieure, dont les travaux sont fort avancés sur plusieurs points et tracés partout. Il n'est pas prudent de lui faire risquer une trop grande partie de ses richesses dans des établissements incertains. Cependant, elle peut encore appliquer avantageusement à ces projets l'excédent de ses forces et de ses capitaux. Elle possède au Sénégal une grande étendue de côtes et communique avec une population indigène très nombreuse. La Guyane ne demanderait que des bras pour être exploitée avec profit. Faire cesser l'anarchie à Saint-Domingue n'est pas une entreprise désespérée, quoique difficile, surtout si l'on prend pour base la liberté des habitants. Si on pouvait obtenir de l'Espagne l'autre partie de cette île fertile, ce serait un petit empire à l'abri même de la supériorité maritime. La Martinique et la Guadeloupe fournissent les deux articles principaux des denrées coloniales, en quantité presque suffisante pour la consommation de la France entière. On demande au Brésil la quincaillerie française de préférence, et l'Amérique-Unie commence à être tentée et séduite par l'élégance de Paris. Il s'est fait quelques expéditions aux Indes, qui ont heureusement réussi. La pêche de la morue a offert de l'emploi à cinq mille matelots; celle de la baleine va être encouragée; enfin, il n'existera pas un coin du globe où les Français ne seront capables de pénétrer, sinon comme rivaux de l'Angleterre, du moins avec un degré de profit qui, relativement à leur système d'économie et à la valeur de l'argent dans leur pays, amènera des résultats égaux à ceux que des sommes infiniment supérieures produisent dans des contrées plus soumises aux besoins des richesses.

Le développement de tant d'industrie et de tant d'activité comprimée ne saurait avoir lieu en face d'une occupation militaire qui, prolongée au delà du terme que la France a imposé à ses souffrances et à sa patience, engourdirait et détruirait tout, en présence d'une conférence appliquée sans relâche à demander de l'argent, et à la vue d'une agrégation de commissaires de toutes les puissances de l'Europe, pour

la plupart faisant inconsidérément de l'autorité, réclamant leurs droits sans distinction et avec une exigence humiliante, et enfin sous un commandement militaire devant lequel l'uniforme du roi n'ose pas paraître.

Ad tertium. — Crédit financier.

Les questions examinées précédemment tiennent de près aux finances et au crédit. La confiance qui porte à mettre sa fortune à la disposition d'un gouvernement est toujours relative à l'idée que l'on se forme à juste titre de sa solidité, de sa prospérité et de sa bonne foi. Le général Pozzo di Borgo aime à faire mention, avec quelque complaisance, de la part qu'il a eue au succès de l'emprunt, et à la fondation de ce système de ressources dans les circonstances terribles où la France était placée, et au milieu de tous les découragements de ceux qui étaient chargés de veiller aux intérêts de l'Europe, sans en excepter un seul.

Les finances de la France, considérées isolément, peuvent supporter de grands sacrifices, mais non pas tous ceux qu'on demande. La question des liquidations des dettes réclamées par les particuliers est vitale. Le général Pozzo di Borgo ne cesse d'entendre dire que la France a des ressources, si elle veut les employer toutes. Ce raisonnement est vague et presque insensé. Si les Français veulent se condamner à ne travailler que pour les autres, comme des ilotes, ou s'il existait un moyen praticable de les y soumettre, nul doute qu'ils produiraient beaucoup à l'avantage ou pour le plaisir de leurs maîtres. Mais si le roi doit à la fois satisfaire aux charges imposées et gouverner son peuple; s'il doit liquider ses dettes et demeurer puissant, alors le degré de ses facultés contributives ne dépend pas seulement de la juridiction d'un commissaire étranger, mais Sa Majesté doit au moins être admise elle-même à juger de ses fins et de ses moyens, en prenant pour base la conservation de son État.

La Prusse se plaint de ce que son revenu est inférieur à ses besoins; l'Autriche déclare souvent que les finances françaises seront toujours meilleures que les siennes; l'Angleterre calcule sa dette sans avouer ses moyens, et les puissances de second

ordre rêvent des trésors. Dans ces dispositions, on s'endurcit et on perd de vue la véritable question, celle de combiner les exigences avec les possibilités raisonnables, et la nature des procédés avec la paix publique.

Le général Pozzo di Borgo suppose que la prochaine session des Chambres sera suffisamment calme, et qu'elle offrira de nouvelles preuves de la stabilité du gouvernement intérieur. Il espère que les puissances admettront un accommodement pour ôter à la convention du 20 novembre tout ce qu'elle a d'âpre et d'inexécutable. Il voit enfin dans la réunion attendue des souverains la résolution de mettre un terme à l'occupation militaire. Dans ce cas, il ne saurait douter du succès des mesures financières.

Le ministère proposera à l'ouverture des Chambres le budget de 1818; il demandera et obtiendra les moyens de fournir à la solde et à l'équipement de l'armée étrangère, ainsi qu'au payement de cent quarante millions de contributions pour l'année qui va commencer.

Après quoi il restera encore deux cent quatre-vingts millions à débourser pour les deux dernières années de la contribution de guerre. Si le montant de la rente nécessaire à la liquidation entière des dettes particulières est connu, le gouvernement cumulera le tout et fera une seule proposition pour obtenir un crédit capable de répondre à la totalité de ses obligations, afin de négocier avec des moyens réels à sa disposition, dans le cas éventuel de l'évacuation et d'une transaction finale avec les créanciers particuliers.

En combinant ainsi les mesures de finance avec celles de la politique de la manière que l'on vient d'indiquer, le succès est immanquable. Le roi offrira aux alliés de payer deux cent quatre-vingts millions de contributions de guerre durant l'année 1819 et par anticipation; et Sa Majesté ajoutera aux sûretés acquises par les traités toutes celles que peut donner le crédit des capitalistes les mieux considérés de l'Europe.

Quant à l'article des liquidations, la France a déjà payé en rentes cent millions, plus soixante-douze millions à l'Angleterre. Le duc de Richelieu offre dix millions d'inscriptions, savoir encore deux cents millions de capital. Il sera possible, comme terme de négociation, de porter le sacrifice tant soit

peu plus loin. Si on consent, le général Pozzo di Borgo oserait répondre du succès final; sinon, lorsque la modération cesse de présider aux transactions, les conséquences ne dépendent plus du calcul, et le hasard prend la place de la règle.

En terminant cet exposé qui, quoique long, est encore inférieur à l'importance de l'objet et à la profondeur des questions posées, le général Pozzo croit de son devoir de représenter qu'il est de l'intérêt de la Russie de mettre un terme à l'état actuel de la France dans ses rapports avec l'Europe, et de substituer à la ligue, qui existe maintenant ou *contre* ou *envers* ce pays, un pacte général dont il sera partie intégrante avec tous les autres;

Que la sagesse qui a présidé au traité dans lequel fut stipulée la condition de se réunir à la fin des trois ans, doit donner à cette clause tout l'effet qu'elle renfermait dans l'intention des négociateurs, c'est-à-dire déterminer le retour de chacun dans ses États et commencer la période qui avait été prévue alors et à laquelle celle qui viendra de finir servait seulement d'introduction préparatoire;

Que la prolongation des engagements existant envers la France mettrait la Russie dans une fausse position, puisque celle-ci serait l'instrument de l'Angleterre et des puissances intermédiaires dans le système d'oppression contre une monarchie qu'il est de sa politique sous tous les rapports de rétablir;

Que ce rétablissement étant indispensable à l'équilibre du monde, il ne doit pas être retardé par des prévisions et des craintes accessoires, qui se renouvelleraient toujours, si on commet la faute de les écouter une seule fois;

Que l'Angleterre retire tous les avantages politiques de l'état de dépression où la France est placée, par l'empire qu'elle y exerce comme puissance, comme voisine, et comme dépositaire du commandement militaire qui le garantit;

Que la France inquiète pour son indépendance, épuisée tous les jours davantage dans ses ressources et humiliée dans ses sentiments, doit se corrompre et s'appauvrir dans une proportion toujours croissante, à mesure que le temps de sa captivité durera;

Que, privée de liberté, non seulement elle est annihilée dans

les affaires générales, où elle est appelée à intervenir pour la forme, mais elle arrête de plus l'influence de la Russie qui craint de compromettre à contre-temps son ouvrage, c'est-à-dire la participation de tous à la création d'un juste équilibre ;

Qu'un tel état de choses ne saurait se prolonger, sans amener, parmi les puissances qui président à la conférence, des discussions inévitables ; que l'union, du moins apparente, qui existe parmi les représentants des quatre cours principales à Paris, est un effort de prudence qui s'use et s'affaiblit journellement ;

Que l'Angleterre vise constamment à soustraire à cette conférence toutes les affaires qu'elle désire ou prolonger sans conclusion, ou conclure à sa manière, en s'efforçant de porter à Londres l'examen des questions qu'elle craint de voir traiter à Paris ;

Enfin, que la prochaine réunion des souverains ne doit pas être destinée à forger de nouvelles chaînes à ce pays, mais à briser toutes celles qui existent, et à présenter au monde la charte définitive, solennelle et sacrée, de l'indépendance et de la liberté de chacun.

Si le général Pozzo di Borgo pouvait à cette époque oser espérer y avoir contribué par la manière dont il aura exécuté les ordres et rempli les intentions de Son Auguste Maître, il se croirait le plus heureux de ses serviteurs.

POZZO DI BORGO

IMPRESSIONS

DE BAYREUTH

Cette année, dix mille visiteurs, ou peu s'en faut, sont accourus dans cette petite ville de Bavière pour assister aux cinq séries des représentations wagnériennes, — *Bayreuther Bühnenfestspiele.* — Et déjà n'est-ce pas la preuve que la musique, à notre époque, devient une sorte de religion? Ces foules composées d'Allemands, de Français, d'Anglais, d'Américains, même de Chinois, et venant se retremper aux sources pures de l'art ne rappellent-elles pas ces pèlerinages qui partent des quatre coins du monde pour aller chercher à Lourdes, ou dans quelque autre lieu consacré, le soulagement de leurs souffrances physiques ou morales, l'oubli miraculeux de leurs soucis et de leurs misères?

Nous n'ignorons pas la part de « snobisme » qui augmente à Bayreuth l'affluence des auditeurs. Cette multitude bigarrée obéit à bien d'autres mobiles que le sentiment artistique; mais le sentiment religieux est-il seul à inspirer tous les pèlerins qui se mettent en route? Et parmi les sceptiques ou les blasés qui, pour suivre la mode, en quête de sensations

nouvelles, vont à Bayreuth comme ils iraient à Trouville ou à Saint-Moritz, combien n'en est-il pas qui reviennent plus ou moins saisis et profondément remués par la souveraineté despotique du génie!

L'art wagnérien n'agit pas seulement sur les initiés, sur les esprits préparés à en jouir par leur culture esthétique et musicale. Par sa vertu simplement humaine et dramatique, il prend et subjugue aussi les profanes, les intelligences moyennes; et le plus souvent, ceux-là mêmes qui étaient venus à Bayreuth avec des dispositions hostiles ou peu bienveillantes, se montrent ensuite les plus enthousiastes : arrivés en curieux, en esprits forts, ils s'en retournent convertis. Pour être accessible à la grâce wagnérienne, il n'est pas indispensable d'apporter avec soi les résultats de longues études, de patientes méditations; il suffit d'avoir un peu de poésie et de musique dans l'âme.

Wagner émettait une vérité indiscutable quand il disait, en 1876, après la première exécution du *Ring*: « Enfin, nous avons un art allemand. » Oui, sans doute, l'art que manifestent les représentations de la Tétralogie est national au plus haut degré; allemand par le sujet même de cette grande épopée lyrique et dramatique, par la couleur nettement légendaire et symbolique dont le poème est imprégné, il l'est aussi par la complexité de sa mise en œuvre, par les éléments multiples dont la synthèse est nécessaire à son effet : diction, déclamation, chant, orchestre, décors, costumes, action scénique et représentation plastique. Il l'est encore, nous le verrons plus loin, par les aptitudes spéciales de race et de tempérament qu'il implique chez ses interprètes.

Mais quoi! éminemment national, cet art n'en est pas moins cosmopolite. Dans les drames lyriques de Wagner, en dépit de certains commentateurs, le sujet de la pièce, l'affabulation littéraire et dramatique est secondaire; l'essentiel, c'est la musique, le développement symphonique des thèmes et des motifs conducteurs. Et par là, justement, l'art de Wagner s'adresse à tous les peuples.

La musique est l'âme, le fluide spirituel qui circule à travers les drames lyriques de Wagner et leur donne la vie. Sans musique, l'œuvre ne saurait se concevoir; malgré le charme

ou la puissance de certaines scènes ou de certains personnages, la représentation de ces drames, et surtout de la Tétralogie, sans le prestige de la musique, paraît impossible. Et ce n'est pas que telle situation ne soit digne d'un Eschyle ou d'un Shakespeare; mais, tandis que les drames de Shakespeare ou les tragédies d'Eschyle même se suffisent et ne réclament pas le concours d'un élément étranger, la pensée de Wagner a besoin absolument de la musique pour prendre corps et produire sur le public l'effet voulu par l'auteur.

La musique est, par excellence, la langue commune du XIXe siècle, le verbe intelligible pour tous, où les hommes des pays les plus divers peuvent fraterniser et communier. Si l'on exécute aujourd'hui la neuvième symphonie de Beethoven, les différences de races et de nationalités s'effacent pour fondre en une conscience collective l'enthousiasme inspiré à chacun des auditeurs, individuellement, par les beautés sublimes de l'*Hymne à la Joie;* de même, il n'y a plus ni Anglais, ni Allemands, ni Français, ni Américains, mais seulement des hommes modernes sentant et vibrant à l'unisson, quand Brünnhilde déroule avec une solennité prophétique le destin funèbre de Siegfried et la chute du Walhalla, quand le jeune héros réveille par ses accents passionnés la Walkure endormie sur le rocher de feu, et lui révèle le secret de l'amour terrestre, ou bien quand Siegfried forge la gigantesque *Nothung* au rythme de cette colossale symphonie orchestrale qui est peut-être la suprême expression du génie wagnérien.



Mais, dira-t-on, si la musique est le véhicule essentiel, la vie, l'âme du drame wagnérien, pourquoi les représentations de ce drame ne seraient-elles possibles qu'en Allemagne et particulièrement à Bayreuth? Pourquoi ce coin reculé de la Bavière posséderait-il le monopole de ces exécutions modèles auxquelles les grandes capitales de l'Europe

semblent offrir des ressources autrement précieuses? — C'est ici que la formule de Wagner : « Enfin, nous avons un art allemand », reprend toute sa force et toute sa valeur.

C'est que précisément l'exécution des drames de Wagner suppose chez leurs interprètes certaines aptitudes particulières au tempérament national. Si la race allemande se distingue par deux caractères moraux, c'est le respect de l'autorité et l'esprit de discipline. L'Allemand, tout au contraire du Français, subordonne volontiers son individualité aux exigences d'un ensemble, et, quand il fait partie d'un groupe, d'une association quelconque, politique, économique, artistique, il se plie aisément à la discipline que lui imposent ses chefs hiérarchiques.

Or, nulle part ces dispositions natives ne trouvent mieux leur raison d'être et leur emploi que dans le drame wagnérien. Celui-ci, en effet, nous l'indiquions tout à l'heure, est une synthèse de tous les arts : diction, déclamation, plastique, mimique, mise en scène, polyphonie vocale et instrumentale. Ces éléments divers forment un tout homogène et solidaire, où aucun n'a le droit de dominer aux dépens des autres. Chacun remplit sa fonction propre dans l'organisme complexe du drame wagnérien et saura se mettre en saillie ou s'effacer à son tour suivant les nécessités de l'ensemble.

Pour assurer cet effet d'ensemble, essentiel au drame wagnérien, il est indispensable que tous les participants à un degré quelconque fassent abstraction de leur personnalité, se soumettent à la discipline commune, à l'autorité du chef qui a la responsabilité de l'exécution. Devant ce chef, le ténor ou la chanteuse illustre ne comptent pas plus que le dernier choriste ; de même le premier violon, le hautbois ou la clarinette solo ne doivent pas se mettre en relief plus qu'il ne convient et usurper dans l'orchestre un rôle prépondérant, sous peine de troubler profondément l'équilibre du drame — et le chef d'orchestre, alors, chargé de maintenir cet équilibre, ne manquerait pas de les faire rentrer dans le rang. — Il obtient aisément, d'ailleurs, ce sacrifice volontaire de l'individualité, cette discipline stricte et continue, parce que telles sont les vertus mêmes du tempérament national, parce que les chan-

teurs ou les instrumentistes allemands les portent pour ainsi dire dans leurs fibres et dans leur sang.

Déjà, il y a deux ans, lors des représentations du *Ring* au théâtre de Munich, nous avions été très frappé de la conscience avec laquelle les plus modestes exécutants remplissaient leurs rôles, du respect religieux que chacun apportait à l'interprétation de l'œuvre pour lui faire rendre tout son effet. Déjà nous avions pu entrevoir que de pareilles exécutions de la Tétralogie n'étaient possibles qu'en Allemagne. Mais combien cette impression se confirme et se précise encore à Bayreuth !

Ici, en effet, ce respect religieux, transpire jusque dans les moindres détails, il éclate à tous les yeux. Où donc, par exemple, trouverait-on ailleurs qu'à Bayreuth des artistes de premier ordre comme une Sucher, une Brema, une Schumann-Einke, pour accepter des rôles de second plan et presque de coryphées, tels que ceux des Nornes et des Walkures, et tenir à honneur de collaborer aujourd'hui dans des personnages effacés à l'œuvre de Wagner, comme hier elles y collaboraient dans les rôles de Brünnhilde, de Sieglinde ou de Erda ?

Aussi quel ensemble inouï permet de réaliser, dans la fameuse chevauchée des Walkures, une si louable abnégation ! Elles lancent leurs cris guerriers, ces artistes, avec une telle virtuosité, une telle vigueur, un tel entrain, qu'elles donnent l'illusion, non pas de huit voix isolées, mais d'un chœur tout entier d'autant plus sonore, d'autant plus éclatant, que toutes les voix dont il se compose ont l'habitude de chanter seules des rôles plus importants, et ne craignent pas d'attaquer la note, comme il convient ici, avec une strideur sauvage.

Où rencontrer, ailleurs qu'à Bayreuth, un chanteur assez musicien, en même temps qu'un diseur et un déclamateur assez expérimenté, assez rompu à tous les artifices du métier pour aborder successivement, comme Heinrich Vogl, les rôles de Loge et de Siegmund, et, il y a deux ans encore, le rôle écrasant de Siegfried, où, malgré la fatigue évidente de l'organe, il avait encore des moments supérieurs ? Enfin, obtiendrait-on ailleurs qu'à Bayreuth la préparation et l'entraînement suffisants pour amener l'orchestre au degré d'aisance et de souplesse dans le mouvement rythmique, de fini et de fondu

dans les nuances, de netteté et de clarté parmi les plus grandes difficultés techniques, où il est parvenu cette année?

Sans doute de pareils résultats sont dus premièrement à ce respect religieux, à cet esprit de discipline que nous avons signalés; mais il faut les attribuer aussi à la savante organisation qui assure l'étude préliminaire de l'œuvre, au nombre et à la durée des répétitions qui se prolongent souvent presque toute la journée, au mérite des répétiteurs, chargés de dresser et de styler les principaux interprètes, et qui se partagent le drame, tout simplement par actes, afin d'en pénétrer plus profondément les détails et de pouvoir mieux en communiquer la connaissance à leurs élèves; enfin à cette ingénieuse combinaison de faire successivement répéter l'ouvrage tout entier par les trois chefs d'orchestre, ce qui assure à l'exécution définitive le bénéfice de trois répétitions générales, et ce qui permet aux artistes, en scène ou dans l'orchestre, de s'inspirer des intentions diverses qui caractérisent la manière de chaque dirigeant.

A tout cela joignez les conditions spéciales d'acoustique et d'aménagement du théâtre : l'obscurité de la salle concentrant sur la scène toute l'attention du spectateur, et la disposition souterraine de l'orchestre. Celle-ci produit une sonorité très particulière et l'oreille demande un certain temps pour s'y habituer. Ainsi aux premières mesures du *Rheingold*, cette sonorité si adoucie et comme estompée surprend tout d'abord. L'orchestration paraît manquer de plénitude, d'éclat, et se perdre un peu dans la grisaille, mais cette impression ne dure pas longtemps. L'oreille et l'esprit s'accoutument bien vite à cet équilibre parfait, à cette fusion idéale de la polyphonie vocale et instrumentale, où les voix émergent de l'ensemble sans être un moment couvertes par l'orchestre, quand la situation scénique le commande, et s'effacent, au contraire, aussitôt que l'orchestre doit entrer en valeur et dominer à son tour. En somme, cette disposition souterraine assure à Bayreuth, comme en vertu d'un monopole, ce fondu de l'exécution que n'offraient pas, à Munich, les représentations du *Ring*, préparées et dirigées cependant par Hermann Lévi avec une grande maîtrise et un réel souci de l'art wagnérien.



Est-ce à dire que tout soit parfait à Bayreuth, que l'exécution des *Bühnenfestspiele* de 1896 offre un modèle définitif et qui défie toute critique et toute amélioration? Nous ne pensons pas que les admirateurs les plus convaincus, dont nous sommes, puissent conclure de la sorte.

Un point, d'abord, nous semble acquis désormais : c'est qu'il n'est guère possible de donner la Tétralogie quatre jours de suite sans exposer les principaux interprètes à un surmenage vocal et à une tension physique dépassant presque les forces humaines. Mademoiselle Ellen Gulbranson a pu mener jusqu'au bout le rôle écrasant de Brünnhilde, grâce à une puissance vocale exceptionnelle; toutefois, dans la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, elle ne disposait plus de tous ses moyens; l'exécution se ressentait de l'effort qu'elle avait dû s'imposer pour soutenir son personnage.

Quant au ténor Burgstaller, très remarquable dans le premier acte de *Siegfried*, plein de vigueur, d'exubérance et d'entrain juvénile dans la fameuse scène de la forge de l'épée, il a commencé à faiblir au second acte dans la scène de l'oiseau, qu'il a encore dite avec une naïveté charmante ; mais au troisième acte, dans la grande scène du réveil de Brünnhilde, il était visiblement fatigué, il ne secondait plus qu'imparfaitement sa partenaire qui, elle, n'ayant pas eu à supporter le poids des deux premiers actes, se montrait bien plus maîtresse de sa voix et de ses gestes.

A Munich, on avait pris le bon parti de couper par un jour d'intervalle les deux représentations de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*. C'est peut-être contraire aux théories de Wagner; mais les plus belles théories ne prévalent pas contre les faits ni contre l'expérience. Or, il est indiscutable qu'on assurerait au second de ces drames une bien meilleure exécution si l'on mettait au moins un jour d'intervalle entre *Siegfried* et le *Crépuscule*. De la sorte, Siegfried et Brünnhilde n'arriveraient pas plus ou moins surmenés à la quatrième partie du *Ring;* et la magnifique scène qui ouvre le

prologue du *Crépuscule* — égale, sinon supérieure en beauté à la scène finale de *Siegfried* — ne porterait pas, comme cette année, les traces de la fatigue excessive imposée à ses interprètes.

Serait-il impossible d'obtenir des chanteurs hommes plus de réserve dans l'articulation des paroles? Ce n'est là, sans doute, que l'exagération d'une qualité : nous devons féliciter les chanteurs allemands de l'importance qu'ils donnent à l'articulation dans l'émission de la voix, et du souci constant qu'ils apportent à prononcer les paroles avec une parfaite clarté. Dans certains rôles, celui de Loge par exemple, où Vogl déploie un si remarquable talent, l'articulation du chanteur est tellement nette, tellement mordante, qu'elle laisse l'illusion du scintillement et du crépitement de la flamme. Mais ce qui produit un excellent effet dans le personnage de Loge devient superflu et fatigant même dans d'autres rôles, celui de Siegmund, par exemple, qui veut des inflexions de douceur et de tendresse peu compatibles avec une articulation trop martelée.

Et puis il y a là une question d'esthétique wagnérienne que nous sommes bien aise de soulever. Si, en effet, la déclamation lyrique tient un office important chez Wagner, et, si les interprètes des principaux rôles ont bien raison de lui attribuer sa pleine valeur, il n'en reste pas moins que les passages où le chant proprement dit, où la ligne mélodique domine, se trouvent aussi en abondance et ne doivent pas être sacrifiés par l'insuffisance de l'exécution. Un drame lyrique de Wagner ne comporte ni le même style, ni les mêmes procédés vocaux, sans doute, qu'un opéra de Meyerbeer ou de Verdi, que les *Huguenots* ou le *Trouvère* ; de là, pourtant, à ne voir que la déclamation chez Wagner et à négliger systématiquement la ligne mélodique, il y a un grand pas que les chanteurs allemands franchissent trop facilement.

Nous n'en citerons qu'un exemple entre mille. A Bayreuth, les adieux de Wotan n'ont produit qu'un effet inférieur aux intentions du maître, à la valeur musicale et dramatique de cette scène fameuse. La partie de Wotan était chantée cependant par un artiste de grand mérite, le baryton Perron, de Dresde,

qui a exécuté toute la scène dialoguée du second acte entre Wotan et Brünnhilde avec une justesse d'expression, une sobriété de gestes et une intelligence de la situation scénique véritablement supérieures. Mais dans la scène des adieux, où la tendresse paternelle de Wotan s'épanche en accents pathétiques, où, par conséquent, l'organe par excellence de la sensibilité et de l'émotion, la voix humaine, doit entrer en jeu et se donner pleine carrière, on ne trouvait plus, au lieu de la belle période mélodique si largement dessinée par Wagner, qu'une déclamation sèche et raide, qui répondait bien peu au caractère de la situation et laissait l'auditeur complètement froid.

L'insuffisance, non pas de l'interprète, mais de ses moyens vocaux, d'une part, et, d'autre part, la substitution intempestive du style déclamé au style chanté, telles sont les deux causes qui nous ont paru singulièrement affaiblir l'impression produite par cette scène capitale de la *Walkure*. Si l'on redonne le *Ring* l'année prochaine à Bayreuth, l'administration des *Bühnenfestspiele* devra se procurer un Wotan pourvu d'un organe moins court et moins terne et ne craigne pas de se laisser aller aux inflexions du *bel canto spianato*, parfaitement admissible aussi dans les œuvres de Wagner.

C'est justement là, selon nous, la supériorité du personnel féminin sur le personnel masculin de Bayreuth : les chanteuses allemandes forcent beaucoup moins la déclamation et scandent la phrase chantée d'une façon bien moins morne, monotone et fatigante que les chanteurs. Ce ne sont pas les premiers venus, sans doute, que les ténors Burgstaller et Brauer, les barytons Friedrichs et Greng ; mais leurs mérites pâlissent auprès de cet incomparable quatuor féminin : mesdames Gulbranson, Brema, Schumann-Einke, Sucher, dont l'équivalent n'existe sur aucune autre scène européenne, pour l'ampleur et la puissance de la voix, pour la justesse et la fermeté de la déclamation, pour la noblesse et la poésie des attitudes plastiques.

Voilà des artistes qui prononcent et déclament le texte avec une clarté irréprochable, sans agacer les oreilles de l'auditeur par cette espèce de martèlement trop familier aux chanteurs : elles osent filer et porter le son sans briser ni désarticuler

jamais la période mélodique : aussi, tout en restant fidèles à la tradition wagnérienne, produisent-elles sur le public une impression bien plus profonde.

***

Il y aurait beaucoup à dire sur la mise en scène et les costumes.

Ainsi dans l'*Or du Rhin*, si le décor du Nibelheim est d'un aspect réaliste et fantastique à la fois qui peut satisfaire les plus exigeants, par contre la figuration de « l'Or » lui-même manquait un peu d'éclat : il ressemblait plutôt à une lanterne qu'à un trésor fulgurant. De même, dans la scène finale, le piteux arc-en-ciel qui illuminait l'entrée des dieux au Walhalla ne répondait nullement à la solennité du tableau. En ces deux points, la mise en scène de l'*Or du Rhin*, à Munich, il y a deux ans, était bien supérieure. — En revanche, dans *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*, l'art du décorateur et du machiniste, à Bayreuth, a su réaliser des merveilles et fortifier encore les prestiges de la musique par un irréprochable accord avec le drame.

Malheureusement on ne saurait louer autant les costumes. C'est là qu'il est le plus facile de prendre en défaut le goût allemand, d'en relever les manquements et les bizarreries. Ainsi les costumes de Freia et de Donner dans l'*Or du Rhin* présentaient des couleurs tellement crues et disparates qu'ils blessaient horriblement le regard et touchaient presque au ridicule. De même la figuration de la Chevauchée et les costumes des Walkures, en particulier celui de Waltraute, dans la scène si émouvante avec Brünnhilde, au premier acte du *Crépuscule des Dieux*, nuisaient à l'effet général de ces deux tableaux dont l'interprétation musicale était admirable.

Reste une question qui a soulevé d'ardentes rivalités de personnes et de coteries : la direction de l'orchestre. D'après les uns, de graves lacunes avaient déparé la quatrième série des représentations, dirigée par M. Siegfried Wagner dont l'insuffisance avait éclaté à tous les yeux. D'après les autres, au contraire, le coup d'essai de M. Siegfried Wagner avait été

un coup de maître, et la quatrième série l'avait emporté de beaucoup sur les précédentes. Pour nous, étranger à ces compétitions, nous dirons que M. Siegfried Wagner s'est très honorablement acquitté de sa tâche : à part quelques légères hésitations et un peu de « chevauchement » dans certaines parties de l'*Or du Rhin* et de la *Walkure*, le jeune chef d'orchestre a dirigé *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*, — en particulier la scène de la forge de l'épée et le *Rheinfahrt*, pages symphoniques où abondent les difficultés techniques, — avec une sûreté de main, un entrain et une maestria qui ne le cédaient en rien à l'habileté consommée des Richter et des Mottl.

Aussi bien la meilleure façon d'exprimer notre gratitude aux organisateurs de ces fêtes solennelles, c'est de leur déclarer que nous comptons sur eux pour nous donner, l'an prochain, des représentations approchant plus encore de l'idéal conçu par le génie de Wagner.

TH. FERNEUIL.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

MISSION A BERLIN[1]

— MARS 1848 —

Le gouvernement fondé en juillet 1830 s'écroula le 24 février 1848, à la stupeur de l'Europe, et à la surprise infinie de la France, sous les coups d'une émeute de la populace de Paris. Cette révolution, préparée par les sociétés secrètes et les publications démagogiques, ne semblait encore ni prochaine ni même probable à ceux qui la désiraient le plus vivement.

Le pouvoir de Louis-Philippe n'avait ni racines profondes ni bases assurées. L'illégalité de son origine n'avait pu être rachetée, dans la conscience plutôt encore que dans l'opinion de la nation, par la régularité de l'administration, l'étendue et les avantages des acquisitions en Afrique, les efforts personnels des princes, fils du roi, pour acquérir, comme soldats, chefs d'escadre, généraux, l'estime des armées et la considé-

1. L'un des premiers soins de Lamartine, au lendemain de la Révolution de 1848, fut de rassurer la Prusse sur les intentions pacifiques de la jeune République. Il fallait pour cette tâche un homme sur le dévouement duquel il pût entièrement compter. « Cet homme, raconte Lamartine, je le trouvai d'un premier geste sous ma main. M. de Circourt avait servi sous la Restauration dans la diplomatie. La Révolution l'avait jeté dans l'isolement et dans l'opposition, plus près du légitimisme que de la démocratie. » Une amitié de plus de vingt années avait permis à Lamartine d'apprécier la haute valeur de ce caractère et de cet esprit extraordinairement cultivé. Le comte Adolphe de Circourt écrivit en 1858-1859 le récit de sa mission. Nous sommes heureux d'extraire quelques chapitres de ce document d'une importance capitale, qui sera ultérieurement publié.

ration du peuple. En vieillissant, Louis-Philippe était devenu moins capable d'observation, plus obstinément attaché à ses opinions particulières, moins docile aux suggestions du sentiment général, plus disposé à s'attribuer, dans la conduite des affaires, une part directe et détaillée au delà de ce que semblait l'admettre la théorie alors superstitieusement professée du régime constitutionnel.

La mort soudaine du duc d'Orléans, arrivée au mois de juillet 1842, avait, comme on le soupçonna dès lors et le reconnut clairement ensuite, détruit l'avenir de la maison dont ce prince serait devenu le chef. Au gouvernement d'un vieillard, auquel l'armée ne portait point d'affection, et la multitude n'accordait point de respect, on s'attendait à voir succéder une Régence, disputée entre le duc de Nemours, dont une loi récemment et spécialement votée faisait le titre, et la duchesse d'Orléans, qui avait pour elle l'ancien droit de la monarchie et l'intérêt qui s'attache, dans une femme irréprochable, à un grand malheur soutenu avec une grande fermeté. Mais la duchesse d'Orléans, étrangère de mœurs, d'habitudes et d'idées, non moins que de naissance, ne connaissait personne en France, et n'était personnellement connue de qui que ce fût. La solitude profonde dans laquelle, depuis 1842, elle avait vécu, la réserve sauvage qu'elle observait envers tous les hommes, lui nuisirent singulièrement quand la crise fut venue. Protestante zélée, elle était franchement haïe par le clergé et par tout ce que le clergé conduisait en France; la multitude même avait peine à lui pardonner de ne vouloir pas être de la religion de la majorité. Le duc de Nemours, froid, irrésolu, cérémonieux, loyal d'ailleurs et désintéressé, n'avait, non plus, rien de ce qui peut, dans des circonstances extraordinaires, résister à un grand choc, ni enlever une position bien défendue. Le prétexte de l'émeute, qui commença le 22 février 1848 à sévir dans les quartiers populeux du vieux Paris, était puéril jusqu'au ridicule. Mais le trône, miné de toutes parts, ne s'écroula pas moins avec une rapidité foudroyante. Louis-Philippe abdiqua le 24 février à midi; la souveraineté appartint pour une heure à la Chambre des députés...

On opposait, depuis longtemps, dans les prédications popu-

laires, la souveraineté de la nation à celle de la couronne : et la défaite de la couronne paraissait, en conséquence, une victoire de la nation. Or, la Chambre des députés était la représentation officielle de la population des départements. Les souvenirs, alors récents, des transactions du mois d'août 1830, fortifiaient cette interprétation et appuyaient la doctrine en vertu de laquelle la duchesse d'Orléans se rendit, accompagnée de ses fils, au Palais-Bourbon, dans le but de demander à la Chambre la couronne pour le jeune comte de Paris (il avait neuf à dix ans) et la Régence pour elle-même. Le duc de Nemours accompagna sa belle-sœur, empressé de renoncer aux prétentions que la loi sur la Régence l'autorisait à faire valoir. Ce sacrifice, qui honorait son cœur plus que son jugement, ne devait point être accepté. La Chambre n'écouta rien : elle n'était plus en état de délibérer. Des bandes d'insurgés victorieux, après une lutte courte et peu ensanglantée, envahissaient la salle des séances et s'opposaient, avec des vociférations assourdissantes et des démonstrations violentes, à ce que la royauté du comte de Paris fût même mise en délibération. La duchesse se retira sans avoir su trouver une seule parole ; elle eut beaucoup de peine à se faire, dans la confusion, accompagner de ses enfants, qu'elle se hâta de mettre, aussi bien que sa propre personne, à l'abri, par une fuite dont Louis-Philippe avait donné l'exemple, et que, sans aucune exception, les membres de la famille royale présents à Paris imitèrent ce même jour.

L'Assemblée, après le départ des princes, continuait à siéger au milieu des flots d'une populace armée, dirigée par quelques clubs des sociétés secrètes révolutionnaires. Ceux-ci voulaient donner une apparence de régularité, sinon de légalité, aux arrangements qu'ils réussiraient à prendre, et comptaient employer à cet effet le titre, le nom, les derniers votes de la Chambre, bien décidés à la licencier ensuite sur-le-champ.

***

Quelques hommes qui s'étaient mis, de date plus ou moins ancienne, à la tête de l'opposition déclarée et systématique, se constituèrent tumultuairement en comité, et presque aussitôt,

proposèrent la formation d'un Gouvernement provisoire. Ils n'y mirent ni le nom de M. Thiers, ni celui de M. Odilon Barrot, parce que ces hommes avaient été chargés de portefeuilles par la dernière résolution de Louis-Philippe, et que, notoirement, ils étaient favorables à l'établissement d'une régence présidée par la duchesse d'Orléans. Le comité dont j'ai parlé, et que je ne sais comment définir, mit sur la liste du Gouvernement provisoire les noms de ses propres membres, et ceux-là seulement; le *président* d'âge était Dupont de l'Eure; la *direction* devait être disputée, et le fut jusqu'au bout, entre M. de Lamartine et M. Ledru-Rollin; l'*autorité*, s'il restait quelque chose de semblable, appartenait plutôt à M. Arago; MM. Crémieux, Marie et Garnier-Pagès étaient des avocats habiles, mis en relief par quelques succès à la tribune.

On ne songea pas même à prendre hors de la Chambre des députés un représentant quelconque de la pairie, de la magistrature, de l'armée, de l'administration. On repoussa formellement la reconnaissance du comte de Paris, sans proclamer nettement le rétablissement du Gouvernement républicain; mais il n'y eut, dès le premier instant, de doute dans aucun esprit sur ce point, comme le résultat unique, positif et irrévocable de la Révolution.

La Chambre écouta, si elle put l'entendre, la déclaration du Gouvernement provisoire, ne vota rien, et se sépara sur l'heure.

Les élus, au milieu des vociférations de la multitude insurgée, lesquelles, n'étant pas hostiles, furent acceptées comme favorables, allèrent s'installer à l'hôtel de ville, dont ils firent le siège du Gouvernement, parce que cet édifice était censé la propriété du peuple de Paris.

Aussitôt l'ancien conseil municipal fut déclaré dissous, et on le remplaça par l'autorité dictatoriale d'un maire de Paris. Ce poste fut donné à M. Armand Marrast, directeur du journal le plus franchement révolutionnaire qui eût paru durant les dernières années de Louis-Philippe, *le National*. Dès le soir de ce même jour, les chefs des sociétés secrètes, lesquels disposaient de la force victorieuse, contraignirent le Gouvernement provisoire à mettre le nom de la République française en tête de ses arrêtés, et à s'adjoindre, comme secrétaires admis aux délibérations, M. Marrast lui-même, M. Louis Blanc,

M. Ferdinand Flocon, considérables comme chefs de clubs et journalistes démagogues, enfin un artisan, nommé Martin, lequel avait subi pour quelque délit politique un assez long emprisonnement : cet homme, totalement illettré, se fit appeler Albert, ouvrier.

Dès le lendemain, les quatre secrétaires s'imposèrent comme collègues, avec la plénitude des pouvoirs communs, aux sept membres originaires du Gouvernement.

M. de Lamartine comptait sur la présidence de ce corps : mais la jalousie qu'il inspirait à ses collègues fit décider à ceux-ci qu'ils seraient présidés par leur doyen d'âge, c'est-à-dire qu'ils ne le seraient pas du tout. En déclarant dissoute la Chambre des députés, le Gouvernement provisoire ne daigna même pas prononcer la suppression de la Chambre des pairs ; il fit simplement à ses membres défense de se réunir.

Ainsi finit, sans qu'une voix s'élevât pour sa défense, ce corps composé d'hommes rompus aux affaires, chargés de distinctions, et dont beaucoup avaient rendu des services considérables à l'État ; mais leur pouvoir sur l'opinion était nul : ils n'avaient jamais eu le courage d'appuyer la royauté en lui résistant, quand elle se montrait mal inspirée ; personne dans la nation, personne dans cette assemblée même, n'avait pu se résoudre à la prendre pour une pairie sérieuse et un corps vraiment souverain.

Toutefois, ce Gouvernement, avec tous les vices de son origine et tous ceux de sa composition, fut immédiatement reconnu dans toute l'étendue de la monarchie française. Il ne s'éleva nulle part la moindre opposition ; on n'apporta nulle part le moindre délai à proclamer le principe du nouveau Gouvernement républicain, à recevoir ses agents, à mettre ses décrets à exécution, autant qu'ils étaient exécutables. On agit, au dehors, absolument de même : aucun État étranger ne protesta contre ce qui venait de s'effectuer en France ; tous, au contraire, s'empressèrent d'établir et furent soigneux d'entretenir des relations officieuses mais étroites avec le nouveau Gouvernement, réservant — non pas une *reconnaissance* officielle, qu'on déclarait ne demander à personne et n'accepter de personne — mais l'envoi d'agents officiellement accrédités, pour le moment où le Gouvernement de la Répu-

blique française sortirait du provisoire. Dans le fait, sitôt la constitution de 1848 promulguée, les relations diplomatiques, qui n'avaient pas subi, pour le fond, un seul jour d'interruption, furent, quant à la forme, reprises avec toutes les puissances européennes : les États-Unis d'Amérique avaient même pris les devants.

Bien plus encore, ce Gouvernement provisoire, dont la France, oublieuse et fantasque plutôt encore que frivole, traita bientôt les membres avec tant de dédain et le souvenir avec tant d'aversion, ce Gouvernement fut, aux débuts de son existence et de son action, l'unique espoir des honnêtes gens, l'objet des respects empressés, et, trop souvent encore, des adulations intéressées de tout ce qui craignait de perdre ou désirait acquérir. On reconnaissait tous ses embarras; on allait au-devant de ses demandes; on flattait ses caprices; on endormait ses alarmes; on applaudissait à tout ce qu'il faisait de passable comme aux plus héroïques actions. De vieux royalistes, à force d'échauffer leur imagination et d'enfler leur voix, faisaient à autrui, faisaient peut-être à eux-mêmes illusion sur la sincérité avec laquelle ils adoptaient le principe de la République démocratique. Le Gouvernement provisoire semblait à tous l'égide de la propriété, le gage du maintien de l'ordre social, le talisman de la société française. Personne, il est vrai, ne l'acceptait que comme un pouvoir *ad interim;* mais chacun le regardait comme pouvant, et pouvant seul, conserver une France à cet avenir que tous réservaient, et que chacun espérait favorable à ses vœux. « Ce Gouvernement, dit un peu plus tard M. Thiers avec un rare bonheur d'expression simple et vraie, est ce qui nous divise le moins. »

Entre ses mains reposa, de l'aveu de tous, le séquestre d'une succession énorme, la succession de la monarchie française! Aussi, sauf les créatures de la Maison d'Orléans, et les hommes qui, remplissant au commencement de 1848 des emplois considérables dans l'ordre politique, se trouvaient exclus, par la conscience publique et leur propre honneur, de toute participation directe au nouveau Gouvernement, chacun mit ses facultés et son expérience des affaires à la disposition du pouvoir. La nation savait le meilleur gré aux gens d'honneur, d'instruction et d'expérience, quand ils

aidaient à jeter par-dessus le gouffre de l'anarchie et de la dissolution sociale le pont sur lequel le pays passait du Présent à l'Avenir. On a promptement oublié les dispositions de l'opinion souveraine : elles n'en furent pas moins réelles, solides, unanimes. Quelque honorable que puisse être une carrière politique en France, les services rendus en 1848 y figureront, au jugement des véritables sages, parmi les plus méritoires et les plus distingués. Il s'agissait, je le répète, d'épargner au pays l'épreuve terrible de l'anarchie, et la domination des factions violentes: il s'agissait, en même temps, de conserver la paix du monde, de prévenir l'explosion d'une guerre de principes, laquelle aurait inondé l'Europe de sang, donné pour longtemps gain de cause aux ambitions brutales, aux systèmes excessifs, et fait rentrer le monde civilisé, avec des périls plus grands encore, dans le cycle terrible qu'il avait parcouru de 1792 à 1801.

Aussi, des hommes d'un mérite reconnu s'offrirent à prendre ou conserver des emplois diplomatiques : c'est à ce côté seul des affaires publiques et des événements extérieurs que le présent mémoire se rapporte ; c'est, d'ailleurs, le seul côté sur lequel mon observation personnelle, à l'époque dont je parle, m'ait mis à portée d'exposer mon sentiment avec quelque détail et quelque autorité. M. de Rayneval, le duc d'Harcourt, M. de la Cour, le général Aupick, acceptèrent ou conservèrent, au dehors, des postes considérables, où ils accrurent leur réputation et rendirent de grands services. M. Drouyn de Lhuys et M. de Tocqueville, au dedans, dirigèrent avec mérite, ce qui vaut mille fois mieux qu'éclat, les affaires diplomatiques de la République. A ces noms honorables et considérables, je ne me fis aucun scrupule d'associer le mien. J'acceptai l'occasion d'agir à l'extérieur pour l'honneur de mon pays et la défense de la « bonne vieille cause » : l'ordre dans la liberté. Il n'y a pas une ombre d'apologie dans l'exposition que je fais des motifs qui m'engagèrent à me charger, au commencement de mars 1848, de la mission de Berlin : n'ayant servi jusqu'alors que le gouvernement royal de la branche légitime, je me sentais parfaitement libre de rentrer dans la carrière des emplois, sachant que j'y apportais des intentions droites, et la résolution inébranlable de n'y servir que l'État.

J'ai surmonté, pour m'acquitter de cette mission, d'infinis dégoûts, résultant surtout de l'insuffisance des instructions qui m'étaient données, et du choix misérable des collègues qui, dans plus d'un poste, m'étaient assignés; j'ai pourtant été assez heureux pour rendre des services courts, mais décisifs, à la France et à l'Europe, pour faire quelque bien, empêcher beaucoup de mal, et tenir ma conscience parfaitement pure. Je puis me rendre le témoignage de n'avoir pas, un seul instant, pensé à mes intérêts personnels, de n'avoir sacrifié que moi, et de n'avoir pas hésité à me sacrifier en toute occasion. Il ne m'est revenu de cette pénible et dangereuse mission aucun avantage matériel, aucune distinction honorifique; et cependant, elle tient une bonne place dans mes souvenirs; le mépris avec lequel j'accueille les calomnies auxquelles j'ai été en butte est si tranquille qu'il n'effleure pas mon repos. Quant à l'indifférence dont l'État a payé mes services, rien de plus simple et qui mérite moins qu'on s'en étonne: rien de plus insignifiant, et qui mérite moins qu'on s'en afflige. Mais c'est parler trop d'un sujet sur lequel rien ne sied que la brièveté et l'oubli.

***

Il avait été expressément convenu et hautement déclaré que, dans le partage des départements ministériels entre les membres du Gouvernement provisoire, la direction des *affaires étrangères* appartiendrait exclusivement, et à peu près souverainement, à M. de Lamartine.

Le rôle que cet écrivain jouait alors dans la nation, et l'on peut ajouter dans le monde, était tel, que, rassemblant *aujourd'hui* leurs souvenirs, ceux qui ont bien connu cette époque en croient à grand'peine le témoignage des faits authentiques et des documents officiels. Jamais homme d'État n'avait été en possession d'un tel prestige, jamais pouvoir semblable sur les imaginations et sur les âmes n'était échu à un législateur, à un triomphateur, à un souverain. Ce que l'on pensait du Gouvernement provisoire dans l'ensemble des affaires, on le pensait de M. de Lamartine dans le sein du Gouvernement provisoire: toutes les espérances s'adressaient à lui, et se re-

posaient sur lui seul. On aurait dit que le salut du pays et la paix de l'univers dépendaient de sa seule existence, et que son génie les garantissait à la fois. Autant la faculté d'admirer ennoblit l'homme et le dirige vers les sages hauteurs, autant la facilité de s'engouer l'entraîne vers des exagérations funestes ou ridicules ; l'inévitable retour des affaires humaines jette d'ailleurs bientôt les masses dans l'excès opposé. M. de Lamartine était réservé à faire, en peu de mois, l'épreuve des excès de l'engouement et des excès de la réaction : le peuple français, après l'avoir élevé dans une sphère presque divine, et lui avoir confié ses destinées avec un mélange de tendresse et d'enthousiasme, le précipita bientôt dans une sorte d'ostracisme à l'intérieur. accompagné de tous les désagréments que la malveillance chagrine et les préventions changeantes d'une multitude mal informée peuvent causer à qui s'obstine à demeurer au milieu d'elle et à lui parler chaque jour.

Au mois de février 1848, M. de Lamartine avait cinquante-huit ans : depuis vingt-huit il était connu du public. Sa réputation n'avait pas eu d'aurore; dès son début, en 1820, on l'avait, d'une voix à peu près unanime, proclamé le prince des poètes vivants: à partir de 1832, il avait fait partie des assemblées délibérantes, où il n'avait pas tardé à gagner le rang d'orateur du premier ordre; personne, à la tribune, ne produisait un plus grand effet que lui. Enfin, depuis 1846, la publication des *Girondins* lui avait donné rang parmi les historiens, et lui avait conféré le dangereux privilège d'organe d'un grand parti. Il avait, à la Chambre des députés, rapidement parcouru l'échelle de positions très diverses. A son début, il s'était placé au centre droit, aussi près de la droite légitimiste que faire se pouvait, quand on avait reconnu explicitement le principe du gouvernement de Louis-Philippe. Plus tard. il s'était, à l'occasion de quelques dissidences sur des questions d'administration, séparé du cabinet: mais lors de la lutte parlementaire célèbre sous le nom de la *Coalition*, il avait énergiquement et fidèlement défendu M. Molé, ou plutôt, dans M. Molé, la prérogative royale. Personnellement très froid pour M. Guizot, et presque hostile à M. Thiers, il avait continué, jusqu'en 1842, à défendre, en général, la cause de la famille régnante; mais la loi présentée pour l'établisse-

ment d'une régence, après la mort du duc d'Orléans, avait suscité chez M. de Lamartine une réprobation décidée, et il l'avait combattue sans ménagement. Ses opinions, ou plutôt ses actes publics prirent, dès lors, une direction nouvelle, dans laquelle il se mut bientôt avec une singulière impétuosité. Avant la fin de la session de 1843, il déclarait appartenir à l'opposition de la gauche.

Cette partie de la Chambre l'accueillit d'abord avec beaucoup de méfiance, et ne l'initia que très superficiellement à la connaissance, tant de ses projets que de ses moyens d'action. Mais graduellement, et à l'aide surtout du crédit qu'il possédait en dehors des Chambres, sur toute la partie lettrée de la nation, M. de Lamartine avait réussi, dès 1847, à devenir un des chefs ostensibles et des orateurs les plus accrédités de son nouveau parti. On le croyait pourtant, à la dernière session du règne de Louis-Philippe, franchement attaché aux intérêts de la duchesse d'Orléans et décidé, si le trône devenait vacant, à soutenir les prétentions de cette princesse. Mais il est certain que, dès lors, M. de Lamartine penchait vers une solution républicaine des difficultés plutôt entrevues par les hommes éclairés, que soupçonnées par la multitude; celle-ci, pourtant, se sentait avertie par une sorte de frémissement prophétique de la crise qui s'approchait. La nature fine, nerveuse et poétique de M. de Lamartine éprouvait à un degré bien plus élevé les sensations, indices et précurseurs d'une tempête prochaine. Il n'y avait cependant, le 22 février, rien de distinct dans ses appréhensions, rien d'arrêté dans ses plans, mais il s'était mis à la tête d'une manifestation qui, dirigée contre le cabinet, fit crouler la monarchie. Il s'était trouvé poussé par cette multitude au sommet glissant du pouvoir. Il avait sur-le-champ arboré le drapeau de la constitution républicaine; et en cela, il n'avait guère fait que suivre, ou, si l'on veut, qu'acclamer le torrent: mais ce qui donnait à son existence publique une signification spéciale, et celle-là des plus honorables, c'est qu'il avait fait de son drapeau le symbole, et voulait en faire la garantie de l'ordre légal au dedans, de la paix universelle au dehors.

J'étais, depuis 1825, fort étroitement lié avec M. de Lamartine; j'avais été à portée de l'aider quelquefois par des recher-

ches dans la composition hâtée et compliquée de ses travaux sur des sujets politiques; il m'en savait généreusement gré. Au commencement de mars, M. de Lamartine m'offrit la légation de Berlin, et je n'hésitai pas à l'accepter. Différentes circonstances avaient déterminé ce choix : je connaissais en Prusse beaucoup de personnes considérables, sur la bienveillance raisonnée desquelles je croyais pouvoir compter. J'avais écrit quelque chose et j'avais lu beaucoup davantage sur cette monarchie dont le souverain m'honorait de quelques bontés. Comme il est difficile d'étudier sans cesse, et de n'apprendre rien, j'avais amassé sur l'Allemagne en général, et sur la Prusse en particulier, beaucoup de notions qui n'étaient pas communes hors du corps diplomatique, ni même dans ce corps, dont presque tous les membres influents se trouvaient d'ailleurs, par une nécessité fâcheuse, mais évidente. obligés de rester quelque temps hors des affaires. Enfin, M. de Lamartine pouvait, avec confiance, me rendre la justice de croire que le bien public serait la seule chose qui m'occuperait dans l'exercice de cette mission, dont je dois maintenant indiquer le but, et déterminer la portée.

***

La lettre officielle de service portait simplement ce qui suit :

Paris, le 4 mars 1848.

« Monsieur, je vous ai fait connaître de vive voix les principes qui serviront de règle de conduite au Gouvernement provisoire de la République, dans ses rapports avec les autres États et particulièrement avec la Prusse.

» D'après le séjour que vous avez fait dans ce pays et les relations personnelles que vous y avez conservées, j'ai pensé, monsieur, que nul ne serait mieux à même que vous d'y faire connaître utilement les sentiments de la France et de son Gouvernement.

» Je désire donc que vous vous rendiez sans retard à Berlin, et que, sans vous y produire d'abord avec un caractère officiel, vous vous mettiez en rapport avec les personnes qui, par leur position auprès du roi de Prusse et dans la société de Berlin,

pourront vous éclairer sur les dispositions du gouvernement et de la nation prussienne.

» Vous parlerez sans arrière-pensée comme sans témérité de la mission de paix, de liberté et de civilisation que la République française est appelée à remplir dans le monde. Vous aurez donc l'avantage de pouvoir mettre dans votre langage une sincérité qui sera pour vous, je n'en doute pas, le meilleur moyen de provoquer, de la part de ceux à qui vous vous adresserez, la manifestation de leurs sentiments et de leurs dispositions véritables, en présence des grands événements qui se sont accomplis en France.

» Vous trouverez ci-joint, monsieur, des lettres de créance pour vous accréditer au besoin en qualité de chargé d'affaires de la République à Berlin. Je me réserve, toutefois, de vous indiquer ultérieurement le moment où vous aurez à en faire usage, après que j'aurai pris connaissance des premiers rapports que je vous prie de m'adresser sur les résultats de la mission officieuse qui vous est confiée.

» Recevez, monsieur, l'assurance de ma considération bien distinguée. »

» LAMARTINE[1]. »

Les lettres de créance, que, selon les prévisions du dernier paragraphe, je pouvais être appelé à remettre, m'accréditaient comme « chargé d'affaires de la République française à Berlin ». En voici la teneur :

» Monsieur le baron,

» Le Gouvernement provisoire de la République française, jaloux de ne laisser aucune interruption dans les rapports de bonne harmonie qui subsistent entre la Prusse et la France, m'a donné l'ordre d'accréditer sur-le-champ à Berlin un chargé d'affaires. Je m'empresse, en conséquence, de prévenir Votre Excellence que le Gouvernement a fait choix, à cet effet, de monsieur Adolphe de Circourt. Les qualités personnelles de cet agent, ses talents et son zèle pour le service de la République française, m'inspirent la persuasion qu'il ne

1. Tout entier de la main de Lamartine.

négligera rien pour se concilier l'estime et la confiance de Votre Excellence et pour mériter par toute sa conduite l'approbation du Gouvernement. Je prie Votre Excellence de vouloir bien l'accueillir favorablement toutes les fois que les affaires relatives à ses fonctions pourront l'appeler auprès d'Elle, et j'aime à me persuader que vous vous plairez à lui fournir toutes les facilités qui seront en votre pouvoir pour l'exécution des ordres que je serai dans le cas de lui transmettre au nom du Gouvernement provisoire de la République.

» Je saisis avec empressement cette occasion de vous exprimer les sentiments de la très haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur le baron, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur,

» LAMARTINE.

» Paris, le 6 mars 1848.

« *A Son Excellence monsieur le général baron de Canitz, ministre du Cabinet et des Affaires étrangères de Sa Majesté le Roi de Prusse.* »

On observera que, dans la rédaction de ces deux pièces, les anciennes formes sont exactement observées ; le ton en est, non seulement courtois envers M. de Canitz, alors secrétaire d'État pour les affaires étrangères dans le Cabinet prussien, mais encore empreint d'une sorte de déférence pour ce ministre, homme d'âge et de réputation. Dans les instructions officielles qui m'étaient données, on peut se plaindre d'un peu de vague, mais on ne saurait méconnaître une entière loyauté. C'était bien auprès du *Gouvernement du Roi de Prusse* que, sans aucune mission de propagande, sans arrière-pensée d'exciter une révolution ou d'en profiter, je me trouvais accrédité. La conversation de M. de Lamartine, à laquelle fait allusion le paragraphe premier de sa lettre officielle, avait été parfaitement conforme à ce qu'indique celle-ci. Les sentiments du nouveau Gouvernement de la France envers la Prusse et son monarque devaient être présentés avec dignité, mais franchise et chaleur au besoin, comme ceux d'une entière estime, d'une bonne volonté sincère et d'une ferme résolution de maintenir d'abord la paix, pour passer ensuite à l'amitié.

Mais on n'aurait que l'idée la plus imparfaite de la nature.

du but et de la portée de cette mission, si l'on ne prenait connaissance de la pièce qui me fut remise le 5 mars, sous le titre d'*Instruction secrète de M. de Lamartine*. Elle est toute de sa main ; je l'ai lüe, suivant l'intention expresse de son auteur, au roi de Prusse, seul dans son cabinet à Sans-Souci, et ne l'ai, jusqu'au jour actuel, laissé voir à aucune autre personne. Mais si elle avait pour caractère essentiel de devoir demeurer secrète, tant que l'affaire à laquelle elle se rapporte ne pouvait pas être considérée comme finie, elle n'en renfermait pas moins l'essence même de mes instructions, et n'en était pas moins le texte auquel je devais recourir chaque fois que j'éprouverais quelque doute, quelque hésitation au sujet de la conduite à suivre par moi. Elle était l'appui sur lequel je pouvais et devais, à travers les oscillations de la politique française et les obscurités du langage officiel d'un Gouvernement à dix têtes, m'affermir pour remplir, dans leur plénitude, les intentions sages et droites qu'on énonçait en m'envoyant.

Voici le texte de cette pièce, qui fait, dans tous les sens, un honneur véritable à M. de Lamartine.

« Monsieur,

» Pour la mission d'humanité que je vous donne, vos instructions sont toutes dans votre caractère. Préserver l'Europe d'un incendie général que la moindre étincelle de guerre pourrait allumer, éclairer Sa Majesté le roi de Prusse sur le vrai sens d'une révolution qui ne veut que sa place dans les esprits sans prétendre à aucun agrandissement de territoires.

» Unir par un respect réciproque le sentiment et le droit de la nationalité allemande au sentiment et au droit de la nationalité française ; former ou préparer entre les trois grandes puissances essentiellement pacifiques, la Prusse, l'Angleterre et la France, les bases d'un système d'équilibre et de paix du Rhin aux Alpes ; faire accéder peu à peu et au pas des événements eux-mêmes à ce système la Belgique, l'Espagne, la Suisse, les puissances indépendantes de l'Italie ; laisser à chaque peuple entrant dans ce système sa forme spéciale de gouvernement, expression de ses habitudes ou de ses besoins ; constituer ainsi l'union au lieu de l'isolement, la paix au lieu de la trêve, voilà notre pensée.

» Représentez à Sa Majesté, si vous avez le bonheur de l'approcher, dites aux hommes éminents dont se compose le Cabinet de Berlin, que notre politique avoue tout haut ses désirs parce qu'il n'y en a aucun qui ne soit non seulement légitime, mais même religieux, et qui n'ait pour objet le progrès moral et le salut commun des sociétés. Montrez-leur l'unanimité de la République en France, précisément parce que la république rationnelle, honnête, modérée, n'est pas la pensée d'un parti, mais la pensée de la nation entière. Pénétrez-les de cette vérité, que la destruction de la république, dernière expression du pouvoir, serait le bouleversement de l'ordre social, parce qu'au delà de cette forme extrême il n'y a que les éléments de la guerre et du cahos *(sic)*.

» Instruisez-moi des dispositions de Sa Majesté et de son conseil. Si vous parvenez, comme je l'espère, à faire réfléchir le roi, je suis certain que son génie pacifique et créateur prévaudra sur les préventions du moment, et que vous aurez rendu ainsi à la République et à l'Allemagne un service qui vous méritera non seulement la reconnaissance du Gouvernement, mais la bénédiction du ciel.

» Nous nous sommes interposés avec bonheur à Paris entre l'anarchie et l'ordre, et nous avons triomphé avec l'assistance de Dieu. Nous voulons nous interposer avec la même énergie entre la guerre et l'Europe. Que le vénérable souverain dont vous connaissez les sentiments nous comprenne, et nous aurons scellé pour la première fois l'alliance possible et divine (?) de la monarchie libérale et de la liberté conservatrice.

» LAMARTINE.

» Paris, 5 mars 1848. »

Il est impossible de porter plus loin que dans cette pièce le respect pour le droit public, les ménagements et l'affection même pour le pouvoir que j'allais trouver à Berlin, et avec qui je devais entrer en relations intimes autant que confidentielles. Un ministre de Louis XVI n'aurait pu donner des instructions plus humaines, plus profondément honnêtes ; un élève de Malesherbes ou de d'Aguesseau aurait cru s'honorer en travaillant à les exécuter. Il était entendu que toutes lès ins-

tructions qui serait données aux nouveaux représentants de la France auprès des cours inférieures de l'Allemagne, se trouveraient en harmonie parfaite avec les miennes; qu'il n'y aurait, d'ailleurs, dans toutes ces résidences, que des postes d'observation, et qu'on ne négocierait qu'à Berlin, en première ligne, à Vienne et à Francfort.

Dans l'intention nettement énoncée, et même hautement proclamée de M. de Lamartine, l'action principale, presque unique, des missions d'Allemagne devait se concentrer dans Berlin. C'est qu'on s'attendait, de la part de l'Autriche, à une répulsion plus ou moins déguisée, mais au fond violente et incurable; c'est qu'on ne prévoyait nullement que Francfort dût sitôt devenir une arène de grandes discussions, un théâtre de grands événements politiques; c'est qu'on croyait pouvoir compter sur la Prusse comme sur un État déjà virtuellement constitutionnel, et disposé, par cela même, à s'entendre avec la France pour assurer la paix en déterminant ce qu'on entendait alors par le progrès.

Ainsi posée et confirmée par les assurances les plus nettes comme les plus amples, la mission qui m'était offerte n'avait d'autre inconvénient que sa grandeur. Elle impliquait une confiance absolue; elle imposait une responsabilité pesante.

En l'acceptant, j'eus grand soin d'expliquer à M. de Lamartine dans quel sens je l'entendais et la remplirais : éclairer le Gouvernement de la France sur l'état réel de l'Allemagne, de la Prusse en particulier; contribuer, en maintenant de bonnes relations entre les deux pays, au maintien de la paix générale; travailler en même temps à faire pénétrer en Prusse l'influence de ce qu'il y avait de sain, de légitime, de pratique, dans les nouvelles idées de la France; ne pas moins s'appliquer à empêcher l'invasion de l'Allemagne par les principes subversifs et les passions révolutionnaires, à y prévenir un bouleversement politique, à rasseoir sur leurs bases, pour les acheminer ensuite vers des progrès réels, les États ébranlés par le contre-coup de la catastrophe de Paris.

Voilà ce que j'annonçais l'intention de tenter avec toutes mes facultés, toute la sincérité de ma volonté droite et ferme; voilà ce qu'on acceptait de ma part, avec l'assurance d'une

entière adhésion de principes, et la promesse distincte d'un appui officiel, déclaré et soutenu.

Sur ce dernier point, on m'a, dès le premier jour, manqué de parole. De cette infidélité sont résultés des inconvénients graves pour ceux avec qui je traitais, plus graves encore pour ceux au nom de qui j'avais à traiter. Je ne parle pas des conséquences qui m'ont été personnellement pénibles et nuisibles : j'y pensais alors fort peu, et je n'en parle ici que pour en finir par un mot avec elles. Mais quand ma mission fut terminée, M. de Lamartine, mis par moi en demeure d'en déclarer nettement son avis, reconnut « qu'il était pleinement satisfait de ce que j'avais fait et dit en son nom ; que j'avais dépassé ses espérances par l'activité, la justesse, l'habileté et la loyauté de ma négociation. Aucun homme, suivant moi, ajouta-t-il, n'a mieux servi au dehors la République pacifique, grande et loyale[1] ».

Je dois insister sur ce témoignage, parce qu'il me semble décisif en faveur des intentions de M. de Lamartine et de la partie saine du Gouvernement provisoire.

En me compromettant personnellement sans aucune réserve, j'avais été forcé de les compromettre aussi dans une certaine proportion. On vient de voir qu'ils m'avouaient pourtant avec une véritable effusion d'éloges. Un peu après la date de la lettre que je viens de rapporter, M. de Lamartine fit, à la tribune de l'Assemblée constituante, une déclaration sur mon sujet, non moins nette et non moins concluante. Dans son *Histoire de la Révolution de 1848*, ce qu'il dit à mon égard n'est pas moins précis, et renchérit même beaucoup en éloges sur ce que M. de Lamartine, au mois de juin, écrivit pour moi seul. J'avais donc saisi le sens véritable de leur pensée, de leurs désirs. En agissant comme je le fis, entièrement d'après les propres impulsions de mon esprit, et selon les ordres précis de ma conscience, je remplissais entièrement les instructions du pouvoir dont j'étais l'envoyé, le représentant et l'agent.

J'étais loyal envers la France, et la France de 1848, en même temps que je l'étais envers l'Allemagne, et envers moi-même, ce qui passe avant tout pour moi. Si je n'ai pas à rou-

1. Lettre du 9 juin 1848.

gir de ma conduite, le pouvoir qui m'avait donné, et m'a conservé jusqu'à la fin de la première période de son existence, une mission si importante par son essence, et devenue bientôt tellement significative par la manière dont je m'en acquittai, ce pouvoir en retire, il me semble, un honneur solide ; je lui rends ce témoignage d'autant plus volontiers que désormais je n'aurai guère à en parler que pour m'en plaindre ou le blâmer, blâmer son inconséquence, ou me plaindre de son insuffisance.

*
* *

Dès le jour même de mon départ, mes embarras avaient commencé par le fait de la publication du manifeste de M. de Lamartine au sujet de la politique étrangère du Gouvernement provisoire. Ce document, qui fit en Europe une sensation générale et profonde, parut sous la forme d'une circulaire du Département des relations extérieures aux chefs des missions françaises à l'étranger. Il porte la date du 2 mars 1848.

Après avoir longuement, et avec trop d'emphase, mais loyalement et complètement, opposé les différences fondamentales qui existaient entre la Révolution de 1792 et celle de 1848, ou, pour parler le langage du jour, entre « l'ancienne et la nouvelle République » ; après avoir solennellement déclaré que celle-ci n'aspirait à aucune conquête, ne désirait aucun accroissement de territoire, ne déclarerait la guerre à personne, ne tirerait l'épée que pour repousser une agression, la circulaire ajoutait, que « les traités de 1815 n'existaient plus *en droit* aux yeux de la République française, qu'ils n'existaient plus que *comme faits* à modifier d'un accord commun ; la République ayant pour droit et pour mission d'arriver régulièrement et pacifiquement à ces modifications ». Si l'on tient compte de ce qui, depuis 1815, avait été proclamé à la tribune de nos Assemblées délibérantes, et répété par notre presse sur tous les tons, à l'égard des stipulations des traités de Paris et de Vienne ; de ce que les partis, victorieux en février, et seuls arbitres de la France, avaient dit, écrit, réclamé et promis à ce sujet, on reconnaîtra, je pense, que l'organe du Gouvernement provisoire ne pouvait guère aller

plus loin que M. de Lamartine ne le fit dans ces deux courts paragraphes, jetés, entre des déclarations irréprochables, dans le corps d'un document fort long.

Ces passages n'en créaient pas moins aux représentants du nouveau Gouvernement auprès des cours étrangères une position équivoque et désagréable. On ne nous prescrivait de rien demander; on ne nous indiquait aucun point, aucun absolument, sur lequel nous aurions la « mission d'arriver régulièrement et pacifiquement à une modification des stipulations de 1815 »; mais les étrangers pouvaient s'attendre à nous voir chaque jour essayer de les remettre toutes en question. J'ai hâte d'ajouter que, pour ma part, je ne fus jamais chargé de réclamer une seule de ces modifications prévues et réservées: et quand j'affirmai à M. de Canitz, pour le rassurer au début de la négociation, que le Cabinet de Berlin n'entendrait plus parler de ces paragraphes qui lui causaient tant d'inquiétude, je parlais d'après une autorité suffisante; je ne fus pas démenti par l'événement. Mais un paragraphe causa des complications positives, et les funestes effets en ont duré jusqu'aux derniers instants du Gouvernement provisoire.

Que fallait-il entendre par ces nationalités « opprimées en Europe, ou ailleurs, et pour qui l'heure de la reconstruction paraîtrait avoir sonné dans les décrets de la Providence »? Combien le danger des phrases vagues et des expressions ampoulées a éclaté par la manière dont cette déclaration, tout à la fois obscure et emphatique, fut interprétée par les Italiens, les Irlandais, les Polonais surtout! M. de Lamartine dut aux mouvements, aux complots, aux exigences de ces étrangers quelques-unes de ses angoisses les plus cruelles, de ses plus amers chagrins. Pour ce qui pouvait, dans ce paragraphe, s'appliquer aux Polonais, dont une partie vit sous les lois du Gouvernement prussien, je me trouvais sans instruction spéciale, laissé dès lors en butte à toutes les réclamations des Polonais eux-mêmes et de leurs fauteurs, exposé d'avance à toutes les récriminations, hors d'état de rassurer, contre les exigences éventuelles, le Cabinet prussien, et n'ayant rien de déterminé à lui demander dans le présent.

Je portais donc avec moi, dans ce document dont le monde avait retenti, et qu'on prenait partout fort au sérieux, la

source de mes embarras prochains, embarras au milieu desquels je ne devais recevoir du Gouvernement provisoire aucune espèce de secours. Mais si l'on considère quelle place les intérêts des peuples étrangers tenaient en France depuis 1830, dans la politique des cabinets, comme dans les préoccupations du public, si l'on se rappelle que la France semblait alors investie du privilège, aussi rempli de gloire que de péril, du privilège de sentir, de penser, de parler et d'agir au nom de l'humanité entière ; si l'on tient compte des influences, des forces qui s'agitaient violemment autour du Gouvernement provisoire, de ce qu'on lui demandait, de ce qu'on attendait de lui, tout homme de bonne foi devra reconnaître qu'il était difficile et méritoire à M. de Lamartine de se renfermer dans ces déclarations vagues et pleines d'atténuations. Il était, sans doute, triste et fâcheux qu'il allât jusque-là ; mais c'était une sorte de miracle qu'il n'allât pas bien plus loin encore.

On m'avertit que M. de Lacour allait partir pour Vienne, afin de s'y mettre à la tête de la mission de France, avec des instructions de tout point conformes aux miennes, et l'on m'engageait à établir avec lui des relations confidentielles ; je le fis volontiers et sans restrictions. Je connaissais de longue main ce nouvel agent. M. de Lacour, ancien secrétaire de la légation de France à Stockholm, puis employé, avec un grade assez élevé, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, avait de l'instruction, l'usage du monde, l'habitude du travail, la connaissance des précédents, un esprit calme et droit, du courage, des intentions très loyales. Il ne partit, d'ailleurs, pour Vienne que plusieurs jours après moi ; l'impatience de M. de Lamartine, qui croyait pouvoir compter sur des résultats prompts de ma négociation à Berlin, pressa l'expédition de mes papiers et le départ de ma personne au delà de ce qui est d'usage en cas pareil. J'eus le temps, pourtant, d'avoir, le 5 mars, au ministère de la marine, une entrevue avec M. Arago.

Fort âgé dès lors, cet illustre savant avait perdu toutes ses illusions en parvenant d'un seul coup au terme de ses espérances. Il s'était chargé du département de la marine, auquel il joignait, par intérim, celui de la guerre, en attendant qu'il

fût possible de trouver un officier général qui, sans exciter chez les républicains des aversions trop fortes, pût, avec autorité, entreprendre la tâche formidable de réorganiser l'armée, d'organiser la garde nationale mobile, de rétablir chez l'une, de faire pénétrer dans l'autre, l'esprit vraiment militaire, de résoudre enfin ce problème absolument insoluble en France jusqu'à présent : appuyer la liberté démocratique sur l'instrument de l'autocratie, qui ne sépare pas l'obéissance passive de l'enthousiasme dévoué. Pourtant les généraux Bedeau et Lamoricière s'offraient de bonne foi pour jouer ce rôle, et, plus tard, le général Cavaignac a mis plus de vigueur et de persévérance à tenir le pouvoir suprême éloigné de lui, qu'il ne lui en aurait fallu pour s'en assurer la possession, d'une manière solide en apparence. Mais au commencement de mars 1848, le Gouvernement provisoire se croyait réduit à chercher parmi les vieux officiers qui, par incapacité, fatigue ou dépit, n'avaient pu obtenir d'emploi sous les règnes de Louis XVIII, de Charles X et de Louis-Philippe, quelqu'un dont on pût alors se servir.

Le général Subervie parut remplir ces conditions et devint le chef nominal du département de la guerre; le lieutenant-colonel Charras en était l'âme, et M. Arago prêtait l'autorité considérable de son nom à ces arrangements dont l'issue ne lui inspirait pas trop de confiance. Il laissait les colonies à la merci d'un théoricien, moitié pamphlétaire et moitié moraliste, appelé Schœlcher, et destinait le département de la marine à M. Victor de Tracy, que je rencontrai chez lui, plus étourdi que charmé de la résurrection du système républicain. M. de Tracy gardait un sang-froid parfait et des manières d'une politesse calme; M. Arago n'était ni plus brusque, ni plus ému qu'avant sa soudaine élévation. Il me parla des dangers extrêmes de l'ordre social en homme décidé à sacrifier sa vie et même sa popularité à la défense de ce qui en restait debout. « C'est ici, me dit-il, la dernière combinaison praticable en dehors de l'anarchie, du pillage, de la dissolution universelle : il faut que les honnêtes gens fassent trêve à leurs animosités personnelles et s'unissent pour sauver le pays d'une conflagration épouvantable; sachez bien, et dites-le où vous allez, que derrière nous il n'y a plus rien! » M. Arago joi-

gnait alors les actes aux paroles; dans le sein du gouvernement provisoire, les mesures fermes, loyales et de bon sens étaient invariablement proposées ou soutenues, du moins, par lui. Il les appuyait avec d'autant plus d'énergie qu'il n'usait pas ses forces à parler au peuple, et n'aspirait pas au rôle d'orateur du parti modéré; mais il en était la colonne. M. Marrast le secondait avec une énergie revêtue d'adresse: MM. Garnier-Pagès et Marie avec timidité; Dupont de l'Eure, affaissé par l'âge et paralysé par la fatigue, flottait d'un côté à l'autre, retrouvant des phrases usées pour déguiser chacune de ses oscillations. Ledru-Rollin, Louis Blanc, Flocon et l'imbécile Albert poussaient aux mesures violentes. M. Crémieux se ménageait entre les deux camps.

Ma dernière entrevue avec M. de Lamartine fut marquée par un incident curieux. Rien d'étrange, et je suis obligé d'ajouter, d'affligeant, comme l'intérieur de cette maison, transportée à l'Hôtel des Affaires étrangères, sur le boulevard des Capucines. Ses anciens amis y coudoyaient des connaissances de la veille imposées par les événements, gens entrés, pour ainsi dire, le fusil au poing dans l'intimité du ministre. Son cabinet avait plusieurs chefs, les uns pris parmi les vieux secrétaires, d'autres délégués par les clubs, et surveillants plus qu'auxiliaires. Un officier d'état-major, M. Sain de Bois-le-Comte, alléguant des services d'éclat aux Barricades, mérite rare chez des hommes de cette profession, finit par y dominer ses compétiteurs ou les écarter, et M. de Lamartine, qui le crut dévoué à ses intérêts, lui accorda, vers la fin, toute sa confiance. A la tête des bureaux du ministère, à côté de M. Viel-Castel qui s'effaçait un peu pour laisser s'écouler le torrent, figuraient M. Cintrat, dont l'adroite brusquerie savait tirer parti de tous les orages pour louvoyer vers le port, et M. de Anatole Brenier, qui, renfermé ostensiblement dans le maniement habile et probe des fonds, attendait, pour monter un degré de plus, que l'utilité de l'esprit fût derechef reconnue, et que l'on revînt en quelque chose aux traditions de métier.

La direction supérieure des bureaux avait été donnée à M. Jules Bastide, et M. de Lamartine, qui jusqu'au 24 février avait ignoré jusqu'à l'existence de cet homme, s'était vu

contraint de le subir comme instrument nécessaire et comme garantie de la direction républicaine qu'on donnerait aux négociations. J'eus quelques minutes de conversation avec M. Bastide et ne lui demandai pas d'instructions. Il ne put ni s'offenser de cette conduite, ni souhaiter d'entrer avec moi dans aucun détail : sa parfaite ignorance des affaires qu'on venait de lui donner à diriger lui faisait considérer comme une bonne fortune d'échapper à toute explication sur de semblables matières. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, ancien marchand de bois, républicain ardent et de très bonne foi ; catholique d'une petite école démagogique dont M. de Lamennais avait été le promoteur et M. Buchez était le patriarche, bon père de famille, d'ailleurs, et fort homme de bien. Il n'avait aucune espèce de manières, ni mauvaises ni bonnes. Il avait fait quelques sacrifices pour la cause républicaine, subi quelques mois d'emprisonnement, passé même quelques années à Berne, en exil, attendant une de ces amnisties qui revenaient régulièrement, par un calcul assez chétif de magnanimité, et un calcul assez faux de dédain, pendant le gouvernement de Louis-Philippe. Il écrivait sèchement, péniblement, mais de manière à produire de l'impression sur les lecteurs habituel du journal dont, en dernier lieu, la direction lui avait été confiée, *le National*. Les temps d'Armand Carrel étaient déjà bien loin ; M. Marrast même avait une grande supériorité sur M. Bastide : mais celui-ci était au gouvernail quand le journal avait battu la charge de Février, et gagné à l'improviste cette inconcevable victoire. Le comité de rédaction du *National* se croyait de bonne foi, après les journées de Février, le Directoire légitime de la France républicaine : et comme le public n'objectait rien encore à ses prétentions, leur application se faisait comme la chose du monde la plus naturelle. M. Bastide aurait probablement été moins incapable au département de l'intérieur : son intégrité aurait eu quelques avantages au ministère des travaux publics : mais aux affaires étrangères, son ignorance absolue et souvent incroyable des choses et des personnes en faisait un objet de dérision et presque de compassion. Il parvint pourtant, à force de labeur et d'obstination, d'abord à concevoir, ensuite à exécuter un système : il désorganisa son département, sans

tirer pour lui-même et les siens le moindre avantage du mal qu'il faisait à d'autres; il lutta jusqu'au bout, estimé de ceux-là mêmes qui avaient ses opinions en haine et son intelligence en pitié ; il quitta les affaires pauvre, et se renferma dans le silence le plus digne : mérites rares dans d'autres temps, mais dont les républicains de 1848, il faut le proclamer à leur juste louange, ont donné d'autres exemples non moins marquants que celui-là.

Tout ce monde prit place autour de la table du déjeuner, dans l'appartement dévasté d'où M. Guizot, dix jours auparavant, avait été chassé par l'émeute, quand un serviteur annonça M. Barbès. Je vis entrer un homme dans la force de l'âge, d'une taille haute et droite, mis avec simplicité et décence, fort pâle, avec des traits durs et une expression étudiée de raideur provocante.

— Citoyen, dit-il très haut, je viens vous parler des intérêts urgents de la République.

— C'est fort bien, monsieur Barbès, répondit M. de Lamartine avec une grâce parfaite; déjeunons en attendant; je vais vous présenter à madame de Lamartine.

Barbès s'assit sans répliquer. Pendant le repas, la conversation hardie et vagabonde n'eut aucun égard à cette morne et menaçante statue. Quand on se leva de table, M. de Lamartine fit entrer Barbès dans son cabinet. Au bout de dix minutes, il le reconduisit à l'entrée de l'appartement.

— Je suis fort content de Barbès, dit-il en se rasseyant.

Barbès venait d'être nommé gouverneur du palais du Luxembourg.

***

Je vis beaucoup de monde à Paris, le 6 mars, jour auquel je devais quitter cette ville pour n'y revenir que le 1er juillet, après l'anéantissement du Gouvernement provisoire. Paris, au moment où j'allais m'en éloigner, présentait un étrange et lamentable spectacle. Dans cette ville où les intérêts matériels avaient été toute chose, durant le règne qui venait de tomber, les intérêts matériels étaient tous en ruine ou en péril. La consternation des vaincus, l'ébahissement des neutres, le

désappointement amer des vainqueurs, la suspension des travaux, la ruine du crédit, la clôture de la Bourse, le regret de la veille, la terreur du lendemain, rien encore de rassis dans l'ordre politique, rien de garanti dans l'ordre social,

Facevano un tumulto, il qual s'aggira
Sempre per l'aria senza modo tinta,
Come la rena quando il turbo spira[1].

D'un côté, on achevait d'aplanir les barricades, de l'autre, on organisait en légions de garde nationale mobile, avec une paye démesurée, les bandes d'aventuriers qui avaient érigé ces formidables engins de destruction ; et nul alors ne pouvait discerner si la garde mobile serait, à la première rencontre, derrière les barricades ou devant. Les relations commerciales étaient si complètement interrompues qu'il me fut impraticable de me procurer une lettre de change quelconque sur Berlin ; il me fallut ramasser dans des boutiques de changeurs une petite somme en papier-monnaie allemand de toute espèce. On me le cédait avec joie, car l'habitant de Paris est fermement persuadé que lorsque sa maison tremble, tout le monde croule ; dans le peuple de cette ville, et chez bien des hommes qui croyaient n'être pas peuple, régnait la ferme conviction qu'une révolution radicale, partie de Paris comme du foyer d'une conflagration illimitée, atteindrait incessamment tous les États européens.

Le chemin de fer du Nord restait livré à la circulation, malgré les dévastations stupides qui venaient d'être commises sur toute cette ligne. Entre Pontoise et Valenciennes, une interruption causée par l'incendie d'un pont retardait la marche des convois. L'aspect du pays était étonné plus qu'agité, matériellement calme, la prostration qui suit un accès de fièvre.

A la frontière de Belgique, quelques précautions indiquaient les inquiétudes du Gouvernement, sans être proportionnées en aucune manière à l'étendue du péril. Tout ce royaume fermentait; mais une majorité compacte et ferme voulait, et obtint, le maintien des institutions fondamentales. Par un concours heureux de circonstances, une sorte de révolution parlementaire et ministérielle avait, l'année précédente, mis hors des

1. Dante, *Enfer*, ch. III.

affaires le parti clérical, contre l'ascendant duquel, s'il eût subsisté en Février, une réaction violente, et probablement funeste à l'État, aurait été inévitable. Le clergé fut sauvé par sa propre défaite qui, lui laissant toutes ses positions essentielles et l'exonérant seulement de ce qui aurait été pour lui une charge ruineuse, lui permit d'atteindre plus tard à de nouvelles destinées dont il ne sut point user avec plus de modération et de prévoyance qu'auparavant.

Nous ne fîmes que traverser Bruxelles et Liège; les artisans étaient bruyants plutôt que turbulents; Aix-la-Chapelle se remplissait de troupes : la Prusse, en grande hâte, se mettait en garde sur le Rhin et la Moselle. Il fallut passer la nuit du 7 mars à Cologne. Cette grande cité était remplie de cris et de mouvement tumultueux; les joies banales du carnaval s'y mêlaient aux bouillonnements déjà commencés de la plèbe menacée dans son travail, et surtout entraînée dans ce tourbillon de passions novatrices et niveleuses que la révolution de Février déchaînait sur tout le sol allemand.

J'appris à Cologne, et je mandai au ministère que la duchesse d'Orléans, avec ses fils, était arrivée à Ems, et s'y renfermait dans une solitude absolue. Il m'était impossible de me détourner en ce moment de ma route pour m'acquitter personnellement envers elle d'un message verbal que m'avait confié le Gouvernement provisoire. Je devais assurer cette princesse qu'elle serait toujours l'objet du respect et de la haute estime des hommes chargés d'exprimer les sentiments de la nation, et que le douaire stipulé en sa faveur, à l'époque de son mariage, lui serait payé avec la même exactitude que par le passé. Aussitôt après mon arrivée à Berlin, je m'acquittai de ce message par les voies que je jugeai les plus respectueuses et les plus propres à ménager la réserve douloureuse et d'abord irritée où la princesse jugeait convenable de se maintenir. Je ne reçus aucune réponse; les paiements furent faits régulièrement, et acceptés sans hésitation: c'était convenable de part et d'autre.

La duchesse d'Orléans excitait alors dans toute l'Allemagne un intérêt douloureux. Elle se releva bientôt de son abattement, rétablit des relations étroites avec différents membres de sa famille, et gagna même sur sa timidité, son deuil et ses

ressentiments d'entretenir, avec les chefs du parti de ses fils et de sa propre autorité (elle aspirait sans déguisement à la Régence), des correspondances suivies, qui la leurrèrent, jusqu'à sa mort prématurée, d'un espoir fiévreux et vain. Jamais chef de parti n'a eu plus de confiance dans ses chances de succès, et moins d'adresse pour les multiplier. La duchesse d'Orléans n'avait vu de la France que les Tuileries, où elle était traitée en étrangère, et qu'elle n'aimait pas. Elle ne connaissait pas mieux le caractère national que l'aspect matériel du pays ou la société contemporaine; à bien dire, la trempe de son esprit, formé à Schwerin, durci et vieilli d'avance à Eisenach, rendait sans application possible les facultés remarquables de son entendement et les qualités solides de son cœur. Elle a pourtant rempli toute sa tâche, telle qu'elle l'avait conçue, et laissé ses fils dans la position isolée, mais distincte, sinon clairement définie, qu'elle avait souhaitée pour eux. Elle a excité peu de regrets, mais emporté beaucoup d'estime: elle avait des principes arrêtés et des affections vraies; une fortune éblouissante ne l'avait jamais enivrée, une fortune lamentable ne l'abaissa jamais. Elle fut très *gentildonna*, très princesse, et très Allemande.

Nous passâmes quelques heures à Hanovre. Cette petite capitale reposait encore en paix. Mais il y avait de l'émotion dans le duché limitrophe de Brunswick, et d'épouvantables désordres éclataient à la fois dans la Thuringe, la Souabe et la Franconie, s'attaquant surtout aux gouvernements des troisième et quatrième ordres, menaçant surtout les personnes et bouleversant les propriétés des membres de la haute noblesse. Singulière persistance dans les instincts populaires! La Jacquerie, courte d'ailleurs, et promptement réprimée, de 1848 éclata précisément dans les mêmes cantons, et traça la même ligne de pillage et d'incendie que la révolte des paysans en 1525, étouffée d'une manière si cruellement péremptoire par la ligue souabe et l'empereur Charles-Quint. Toutefois, les rebelles de 1848 n'avaient aucune concession légitime à demander, tandis que les griefs de leurs prédécesseurs étaient très réels. Ceux-ci payèrent de beaucoup de sang des avantages essentiels dont, malgré leur défaite absolue, la pacification les mit en possession. Les insurgés de 1848,

bien plus coupables que leurs prédécesseurs, n'eurent presque rien à souffrir d'une répression molle et mal concertée; on ne les désarma guère qu'en mutilant à leur requête la propriété, et en désorganisant l'État avec une sorte de stupidité ingénieuse; mais l'orage passé, on s'empressa d'en effacer les traces matérielles, et il ne reste rien des « Conquêtes de Mars » (*März-Errungenschaften*) qu'un accroissement de méfiance dans les gouvernements, de rigueur tracassière dans les polices, de haines sourdes et d'appétits violents dans les multitudes.

Entre Magdebourg et Berlin, nous rencontrâmes partout des troupes en marche. Évidemment, le pouvoir royal appréciait la gravité de la situation, et se préparait à y faire face par l'emploi du moyen essentiel et naturel à une monarchie militaire. Les voyageurs avec qui nous entrions en relations étaient remplis d'une curiosité fébrile et d'un enthousiasme un peu candide envers les événements de Paris et leurs auteurs. Ils ne paraissaient craindre pour leur pays aucune conséquence fâcheuse de cette catastrophe du gouvernement de Louis-Philippe; seulement, la cause du régime constitutionnel et de la liberté civile leur paraissait irrévocablement gagnée dans tout l'univers.

COMTE ADOLPHE DE CIRCOURT

(A suivre.)

SUR LES RUINES[1]

VII

Un mois s'était écoulé. Randal avait presque cessé de paraître chez madame d'Heyange. Comme autrefois, c'était elle qui venait chez lui.

Il avait éprouvé, à la reprendre, plus d'allégresse encore que jadis à la conquérir. Car autrefois, quand elle avait succombé, il la poursuivait d'un désir ignorant; tandis que maintenant il savait quels trésors de tendresse elle portait dans son cœur et quels pénétrants parfums exhalait son amour.

Ce qui l'avait enchanté surtout, c'était de la retrouver identique à elle-même, toute pareille à l'image qu'il conservait d'elle.

Dans la scène décisive qui avait suivi leur rencontre à l'Opéra, madame d'Heyange lui avait opposé cet argument suprême : « Quel attrait d'imprévu, quel mystère pourrais-je avoir encore pour vous? » En effet, rien d'inattendu ne le surprenait dans leur intimité renouée. Mais cela même était délicieux. Demande-t-on au printemps nouveau de ne pas ressembler aux printemps passés? Physiquement, elle avait gardé toute sa sveltesse de formes et toute sa fraîcheur de

1. Voir la *Revue* du 1er Octobre.

peau. Sa poitrine restait fière et pure comme un torse antique. Et quand, pour se recoiffer, elle joignait les mains au-dessus de la tête, des images harmonieuses et nobles se levaient comme autrefois dans l'esprit de son amant.

Il se délectait à ressaisir en elle, dans son regard et ses gestes, dans ses sentiments et ses caresses, telle nuance d'émotion ou de volupté, tel frisson de l'âme ou des nerfs dont il avait gardé le souvenir prédominant. Et, par mille artifices ingénieux, il cherchait à ranimer ces impressions de jadis, comme en rouvrant un livre qu'on aime on retourne aux endroits préférés.

Par instants, la confusion du présent et du passé s'opérait si complète en lui, qu'il ne les distinguait plus, et que les événements accomplis dans l'intervalle, le temps écoulé, les pays parcourus, tout cela lui apparaissait fantastique et vaporeux comme un rêve.

Un jour qu'elle le tenait entre ses bras, dans un alanguissement délicieux, il lui avait dit :

— Je ne peux croire que nous ayons jamais cessé de nous appartenir et de nous aimer. Il me semble que je me suis endormi jadis sur ton cœur; que mon âme est partie en songe, loin de toi, pour des contrées inconnues et que je me réveille enfin sous la chaleur de tes baisers.

Elle aussi s'estimait heureuse, puisqu'il se disait heureux. Et certes elle paraissait l'être parfaitement, lorsqu'elle arrivait chez lui, d'un pas léger, la joue fraîche, les yeux souriants et noyés.

Mais, sur son bonheur, une ombre passait par instants, le soir surtout, aux heures solitaires. Une vague mélancolie, presque un regret, l'envahissait, au souvenir de leur éphémère amitié, — cette chose rare et charmante, payée de tant de larmes et dont il ne restait rien.

Et puis, elle était mal remise encore du trouble douloureux dont elle avait été saisie en se restituant aux caresses de son ami. Elle qui jadis s'était donnée sans lutte, royalement, indifférente à l'abandon de son corps après l'abdication de son âme, elle avait dû vaincre, pour se redonner, une révolte de tout son être, comme si son amour, transformé par la durée,

purifié par la souffrance, idéalisé par le souvenir, eût éveillé en elle une pudeur plus subtile et des instincts plus délicats.

Mais, pour Randal même et quoi qu'il se figurât, le présent différait aussi du passé.

Autrefois, en effet, après chaque visite de madame d'Heyange, il se confinait chez lui pour ne rien perdre du parfum de tendresse qu'elle y laissait après elle. Il fermait sa porte, ajournait toute occupation extérieure, suspendait son travail et, durant des heures entières, s'abandonnait à la rêverie. Tout au plus accordait-il à l'activité de son esprit la lecture de quelque auteur préféré, Dante, Vigny, Heine ou Shelley, discrets auxiliaires de songe et de recueillement.

A présent, ces jours-là, il ne modifiait rien à ses projets. Madame d'Heyange lui avait à peine donné le baiser d'adieu, qu'il reprenait la plume et continuait la page commencée; ou bien il sortait s'il avait à sortir, allait porter dans le monde, au cercle, au théâtre, son cœur satisfait et ses nerfs apaisés.

De même encore, dans l'intervalle de leurs rencontres, il ne cessait jadis de penser à Lucienne. Elle était le principe ou l'objet de tous ses actes, de tous ses désirs, de toutes ses idées : elle inspirait les mouvements les plus secrets de sa vie sensible et réfléchie. Maintenant elle n'occupait son esprit que d'une façon intermittente, l'exaltant et l'illuminant dès qu'elle y apparaissait, mais s'éclipsant aussitôt qu'y surgissait quelque image étrangère, suggérée par ses lectures, ses travaux historiques ou ses passe-temps mondains. Après avoir été la trame même de son existence morale, elle n'en était plus que l'ornement, la broderie sans cesse reprise et interrompue.

Ainsi, en se réveillant, ses sentiments n'avaient pas recouvré leur pouvoir de diffusion intime, cette propriété mystérieuse, que possèdent les émotions jeunes et fortes, de rayonner hors du cœur et de se propager en ondes infinies dans toute l'étendue de la conscience.

Un détail bientôt rendit cette différence perceptible à madame d'Heyange. Si affectueux et charmant que Randal se montrât au cours de leurs réunions, elle ne retrouvait plus, hors de sa présence, ces continuels soucis de tendresse, ces scrupules incessants de piété amoureuse, ce déploiement d'attentions. délicates dont auparavant il était si prodigue

envers elle. Il ne lui écrivait plus de ces billets inutiles et précieux qu'on écrit, à tout propos, lorsqu'on aime, parce qu'il vous vient, à tout propos, des besoins irraisonnés de confidence et d'épanchement. Souvent alors, rentrant chez elle quelques heures après l'avoir vu, elle avait découvert sur sa table un télégramme qui lui confirmait par écrit la vérité du rêve qu'elle venait de vivre. Maintenant, il la laissait quelquefois plusieurs jours de suite sans une lettre, sans un mot. Et pourtant leurs entrevues étaient moins fréquentes qu'autrefois, astreints qu'ils étaient à plus de ménagements depuis qu'on les savait en relations.

D'ailleurs, madame d'Heyange n'attachait nulle importance à cette façon d'être, nouvelle chez son ami. L'accueil qu'il lui faisait chaque fois ne témoignait-il pas, en effet, la sincérité de son amour? Quel joyeux sourire éclairait son visage dès qu'il la voyait entrer! Elle s'approchait de lui, la voilette au front, le cœur haletant d'avoir monté trop vite. Et tout de suite il la prenait sur ses genoux, lui couvrant la bouche de baisers lents, profonds et continus, qui achevaient de la suffoquer.

— Assez, assez, murmurait-elle, je n'en puis plus. Un jour, tu m'étoufferas sous tes lèvres!

Puis, tandis qu'elle soufflait un peu, il lui caressait l'âme de paroles si douces, il lui disait si précisément le mot qu'elle attendait, il devinait si bien la nuance de tendresse dont elle avait besoin ce jour-là, qu'elle ne songeait guère à vérifier les titres de son bonheur.

VIII

Une fois, comme ils évoquaient les souvenirs de leur première liaison, ils en vinrent à rappeler les promenades secrètes qu'ils avaient faites, l'hiver, aux environs de Paris. Obéissant au désir qui hante tous les amants d'associer la nature à leurs effusions, ils avaient erré dans les allées silencieuses de Trianon et de Saint-Germain, dans les forêts désertes de Rambouillet, de Carnelle et de Chantilly.

Mais plus que toute autre, une excursion aux bois de

Taverny, par une journée lumineuse de février, leur restait dans la mémoire. Jamais la conscience de leur amour ne les avait pénétrés plus intimement que ce jour-là. Jamais le rayon d'infini que recèle toute tendresse humaine n'avait illuminé leur âme d'une pareille clarté.

Un instant même, dans un sentier baigné de soleil, il lui avait dit des paroles si suaves et si profondes, en la serrant d'une étreinte si passionnée, qu'elle avait senti soudain sa tête tourner, le sol vaciller, et que, pendant une minute, elle avait perdu connaissance.

Elle lui remémorait les moindres détails de cette journée bénie.

— C'était le 2 février, dit-elle. Il y aura juste trois ans après-demain...

Puis elle resta songeuse. Il la comprit, et, comme le temps était superbe présentement, il lui proposa de célébrer l'anniversaire de leur promenade en la recommençant. Avec enthousiasme, elle accepta.

Le surlendemain, à onze heures, ils se retrouvèrent à la gare du Nord. L'express devait les transporter en vingt-cinq minutes à la station de Taverny, où les attendait un coupé envoyé dès le matin et destiné à les ramener le soir, en moins d'une heure et demie, à Paris.

Arrivée la première, madame d'Heyange guettait Randal sur le quai, au pied des wagons. Aussitôt qu'elle l'aperçut, ce fut en elle un épanouissement de bonheur, de ce bonheur qui vous saisit à la nouvelle des événements inespérés : car jusqu'au dernier instant, elle avait eu la crainte superstitieuse de quelque empêchement subit.

Lui aussi, quand il la vit, fut pénétré de plaisir. Il lui découvrait, en effet, une grâce et une fraîcheur imprévues, comme si la joie de son âme se fût épandue sur son visage, sur ses yeux, sur sa toilette, sur toute sa personne visible.

Par prudence, ils s'abstinrent de se parler et montèrent dans des compartiments différents.

Pendant tout le trajet, Lucienne se tint la figure à la vitre de la portière, attentive aux moindres détails du paysage qui se déroulait devant elle, et sentant à chaque repère de la route quelque réminiscence lointaine se lever en son cœur.

Dans la voiture voisine, Randal, les yeux mi-clos, suivait le cours des idées qui avaient occupé la première partie de sa matinée. Installé au travail à son heure habituelle, il avait mis à profit le temps dont il disposait avant le départ, pour retoucher les pages écrites la veille au soir, — le récit d'un des épisodes les plus tragiques de l'histoire florentine : la confession *in extremis* de Laurent le Magnifique à Savonarole. Bercé par le mouvement du wagon, il rassemblait ses pensées, évoquait le cadre de la scène et les personnages, cherchait à se représenter le fougueux dominicain refusant l'absolution au Médicis mourant, et lui jetant à la face, en manière d'adieu, tous ses crimes publics et privés, les libertés de Florence confisquées, les revenus de l'État dilapidés, la luxure encouragée, le peuple détourné de Dieu, la fortune et la vie de tant de citoyens sacrifiées à l'ambition d'un seul, et, par-dessus tout, le drame de Volterra, ce massacre inouï de toute une population...

Mais, le train s'arrêtant, un employé criait :

— Taverny !

D'un bond, Randal fut à terre; il aida madame d'Heyange à descendre, et, sitôt seul avec elle dans le coupé qui les attendait, il la couvrit de baisers joyeux et pressés.

A quelques pas du village, la vieille église gothique de Taverny se dressait au pied du talus forestier. Derrière, enseveli dans les arbres, le cimetière étalait ses tombes moussues et ses parterres dénudés.

A leur première venue, trois ans plus tôt, ils avaient fait halte à l'église. Ils s'y arrêtèrent de nouveau.

Pénétrée par le froid de la nef et par l'émotion du souvenir, elle se serrait à son ami sans parler.

Ce fut lui qui rompit le silence :

— Voyez, disait-il. Quel art accompli ! Quelle merveilleuse époque, ce XIII[e] siècle ! Eut-on jamais le goût plus pur et plus discret, un sentiment plus délicat des proportions, un esprit plus original et plus mesuré !...

Et, dans l'édifice imprégné de soleil, comme une fleur de pierre, il montrait la grâce unie à la force, la libre fantaisie des formes à la sévère logique de la structure. Il ajouta :

— Que c'est charmant d'éprouver de pareilles impressions auprès de vous !

Devant le maître-autel, madame d'Heyange s'agenouilla et, la tête plongée dans les mains, se mit à prier. Il la regardait, admirant la grâce de son attitude prosternée, l'ondulation souple de ses jupes derrière elle, et les reflets chatoyants de sa chevelure sur la nuque abaissée. Puis, cette image en évoquant d'autres plus intimes, il se demandait avec une ironie sacrilège et tendre quelle prière elle exhalait en ce moment vers Dieu.

C'était, en effet, un de ces appels ingénus, énigmatiques et passionnés, comme le pauvre cœur troublé des femmes en adresse parfois à la pitié divine.

Elle prononçait du bout des lèvres les phrases liturgiques et les paroles consacrées, mais son âme suppliait :

« Faites, ô mon Dieu, qu'Il m'aime jusqu'à la mort et ne m'abandonne plus jamais; faites, Seigneur, que je lui sois toujours chère, toujours présente, et qu'il vive tout en moi comme je vis toute en lui.... »

Quand elle se releva, ses yeux agrandis brillaient dans un cercle sombre. Elle prit la main de Randal, l'entraina vite au dehors et, sitôt sur le parvis, elle lui dit :

— Même devant Dieu, je n'ai pu cesser de vous adorer!

Très sommairement, ils déjeunèrent dans une maison de garde, à l'entrée de la forêt. Puis, laissant la voiture, ils se mirent en marche.

Les allées, desséchées par les derniers froids, s'allongeaient devant eux, bordées de grands chênes qui portaient des guis à leurs sommets dégarnis, et de frêles bouleaux à la ramure desquels, çà et là, quelques feuilles mordorées tremblaient encore. Le ciel était bleu pâle ; les ombres se marquaient en taches violettes sur la terre nue.

Ils avançaient d'un pas égal et lent, appuyés l'un à l'autre, offrant à qui les eût rencontrés le spectacle de deux êtres intimement unis, animés du même souffle, pénétrés de la même pensée.

Mais, émus tous les deux, presque au même degré, ils l'étaient d'autre façon.

Pour madame d'Heyange, le passé dominait le présent. La tendresse des anciens jours lui remontait au cœur en flots abondants et silencieux. C'était bien un anniversaire qu'elle célé-

brait. Toute son âme était recueillie dans le souvenir. Et l'aspect identique des choses qui l'entouraient lui rendait l'évocation plus précise et l'illusion plus complète. En effet, rien ne semblait changé depuis trois ans. Le même soleil d'hiver, brillant et doux, éclairait le même décor de forêt, pacifique, spacieux et grave. Comme autrefois, des vols de corbeaux passaient au-dessus des clairières, et le bruit sourd d'une cognée de bûcheron résonnait au loin.

Pour Randal, au contraire, la sensation présente comptait seule : il vivait tout entier dans la réalité actuelle, sans une pensée, sans un regard en arrière. Le ciel était lumineux, l'air tiède, le bois plein de senteurs, la femme qui s'appuyait à son bras exquise et vibrante : c'était assez pour mettre son imagination en fête.

Il faisait remarquer à son amie les grâces dont la nature se pare en hiver.

— On la croit morte, disait-il : elle n'est qu'assoupie. Une lassitude infinie l'accable, parce qu'elle a beaucoup aimé, parce qu'elle a tout donné d'elle, — son âme, souffle à souffle, et sa sève, goutte à goutte. Mais, dans sa langueur même, elle nous séduit encore, comme un bel être épuisé d'amour qui n'a plus de sang aux veines et dont toute la vie s'est réfugiée au cœur.

Il allait ainsi, heureux de vivre, savourant une volupté profonde à respirer le parfum délicat d'une tendresse féminine, dans l'air vivifiant des bois. Mais une autre femme se fût substituée soudain à madame d'Heyange, qu'il eût éprouvé la même ardeur, exécuté les mêmes gestes, prononcé les mêmes phrases.

Un détail leur fit sentir fugitivement à tous deux l'écart de leurs pensées.

Ils étaient arrivés à la traverse d'un sentier creux, dans l'axe duquel le disque déclinant du soleil apparaissait empourpré. Elle arrêta Randal, d'un accent ému et brusque :

— Te souviens-tu ?

C'était l'endroit où, trois ans plus tôt, à pareille heure, elle s'était sentie défaillir.

Après un instant d'hésitation, il répondit :

— Oui, c'est vrai. Je ne me rappelais pas que nous fussions venus jusqu'ici.

Une demi-heure plus tard, ils regagnèrent leur voiture et se mirent en route vers Paris.

A peine installée dans la caisse tiède et close, madame d'Heyange se répandit en paroles charmantes :

— Que tu m'as donné de bonheur ! disait-elle. J'en suis toute grisée, tout étourdie ! Je serais incapable d'exprimer une idée en ce moment. Je n'ai plus ma tête, je n'ai que mon cœur. Tiens, sens comme il bat, mon cœur...

Il l'écoutait, plus attentif à la caresse de sa voix qu'au sens de ses paroles : car subitement un besoin de silence s'était fait en lui, soit lassitude causée par le grand air, soit gêne de suivre la conversation dans les cahots de la voiture sur le pavé de la route.

Autour d'eux, la nuit était venue et la lune versait sa clarté pâle sur la campagne lépreuse et sinistre de la banlieue parisienne.

De temps à autre, ils traversaient un village, un pont, un péage d'octroi. Randal consultait sa montre :

— Dans une heure... dans trois quarts d'heure... dans vingt minutes, nous serons à Paris, annonçait-il.

Ensuite, redevenant silencieux, il songeait à des choses indifférentes, à l'emploi qu'il allait faire du soir et du lendemain, tandis que, sur son épaule un peu engourdie, la tête de Lucienne s'appuyait doucement.

Dans Paris, la vue des réverbères allumés, des devantures flamboyantes, de tout le mouvement qui anime à cette heure les quartiers excentriques, provoqua en lui une impression irraisonnée de bien-être et de gaîté.

Au même instant, madame d'Heyange lui disait :

— C'est donc fini déjà !... Pourquoi les belles heures sont-elles si brèves ! Pourquoi les beaux jours s'envolent-ils comme les autres !

A l'entrée de l'avenue de Villiers, ils se séparèrent.

Pendant qu'elle continuait avec la voiture jusqu'à la rue de Berri, Randal sautait dans un fiacre et se faisait conduire au cercle. Il y arrivait encore à temps pour prendre une leçon d'armes, dînait de bon appétit avec des compagnons de hasard et les suivait le soir aux Variétés.

Rentrée chez elle, madame d'Heyange, sous prétexte de

migraine, s'abstenait de paraître à table. Elle se retirait dans son appartement, touchait à peine aux plats qu'on lui présentait, puis, impatiente d'être seule, elle commandait à sa femme de chambre de faire aussitôt les apprêts de sa nuit.

Elle demeura tout le soir en adoration. Quand très tard elle s'endormit, son cœur, comme une coupe trop pleine, débordait d'amour.

IX

Il en est de la vie sentimentale comme de la vie physiologique ; un simple accident suffit parfois à provoquer dans l'organisme des altérations irrémédiables : c'est que, sous les apparences de la santé, une cause occulte et profonde agissait antérieurement, et que l'occasion seule avait manqué pour en faire éclater les effets.

La promenade aux bois de Taverny fut, pour Randal, cet accident décisif.

Le lendemain, dès le réveil, il se sentit envahi par un malaise étrange de l'esprit et du cœur.

Assis à sa table de travail, devant les feuillets du chapitre commencé, il éprouvait une difficulté inconnue à grouper ses idées et à se figurer ses personnages. Toutes ses notes étaient prises, son plan composé, les premières lignes tracées, et pourtant les mots restaient au bout de sa plume.

Agacé, il alluma une cigarette, fit quelques pas à travers son cabinet et s'arrêta devant la fenêtre.

Avec l'inconstance propre à la saison, le ciel, si radieux la veille, s'était voilé d'une brume de neige. Et Randal se sentait non moins changé que le temps. Une nuit avait suffi pour resserrer son cœur, l'obscurcir et le glacer.

Leur promenade, que nul incident fâcheux n'avait pourtant marquée, n'éveillait en lui qu'un souvenir froid et presque importun. Quelle différence, trois ans plus tôt! Au mépris de toute prudence, il avait obtenu de Lucienne qu'elle vînt le retrouver, le soir même, pour finir dans ses bras un jour si fortuné. A minuit, elle l'avait quitté. Puis, demeuré seul, il

avait passé une grande heure encore à s'exalter sur elle. Et durant des semaines, la mémoire de cette journée lui était restée dans l'âme comme une source intarissable de joie, de chaleur et d'émotion. Pourquoi cette froideur soudaine aujourd'hui, cette subite sécheresse intime? N'aimerait-il déjà plus madame d'Heyange? Quelle idée! Cesse-t-on d'aimer ainsi, du jour au lendemain, sans motif?

Il en était là de ses réflexions, lorsque son domestique lui remit une lettre : « Je m'éveille dans un enchantement, lui écrivait madame d'Heyange. Mon rêve d'hier est le plus merveilleux que j'aie vécu près de vous; car il m'a rendu ce que votre divine tendresse n'avait pu me restituer encore : la confiance au bonheur. » Elle terminait en lui demandant de fixer la date de leur prochaine entrevue, qu'ils avaient omis de concerter la veille.

Il regarda la pendule, qui marquait onze heures trois quarts. Le plan de son après-midi l'obligeait à sortir aussitôt après le déjeuner pour ne rentrer qu'au soir. S'il voulait répondre au message matinal de son amie, il devait le faire immédiatement.

Il se rassit donc devant son buvard et, de la même plume qui cinq minutes auparavant lui refusait le service, il commença d'écrire à madame d'Heyange.

A sa grande surprise, les phrases lui vinrent sans effort. Il avait déjà composé tant de lettres pareilles, le vocabulaire de la tendresse et de la passion lui était si familier, que les mots s'alignaient d'eux-mêmes sur le papier.

Quand il relut son billet, il le trouva parfait. Rien n'y manquait, ni le tour, ni la cadence, ni les épithètes gentilles, ni la formule câline de la fin; tout y était. Madame d'Heyange en serait ravie. Et Randal se la représentait lisant. Elle serait debout, près de la fenêtre, parmi ses objets familiers; dans ses yeux, une flamme douce brillerait; et, quand elle se serait bien pénétrée de chaque phrase, caressée de chaque mot, elle glisserait l'épître dans son corsage, pour l'y garder jusqu'au soir, comme elle faisait de toutes ses lettres d'amour, avant de les enfermer dans son secrétaire.

Puis, ayant cacheté l'enveloppe, il songea : « Quelle contradiction! quel mensonge nous sommes! Pourquoi le style nous trahit-il toujours? Impuissant à traduire nos émotions

quand elles nous soulèvent toute l'âme, pourquoi est-il si ingénieux à les travestir quand elles se meurent en nous?... »

Jusqu'au soir, il ne put dissiper le singulier malaise moral, l'inexplicable désenchantement qui l'avait surpris au réveil.

A huit jours de là, après une visite de Lucienne, les mêmes symptômes reparurent.

Alors, inquiet, il se raisonna, comme si la raison était capable d'expliquer, de prévoir ou de réprimer les mouvements secrets de la sensibilité.

Qu'il aimât toujours madame d'Heyange, c'était certain. Peut-être même n'avait-il jamais mieux apprécié la valeur de son affection, la délicatesse de son génie féminin, la volupté de ses caresses. Enfin, nulle autre femme ne le préoccupait. D'où venait donc le brusque changement, l'indolence invincible qu'il constatait en lui? Le cœur aurait-il ses heures de paresse, comme l'esprit et le corps? Évidemment, c'était cela. De la nonchalance à aimer, — rien de plus. Le mal n'était pas bien grave : un peu d'énergie y remédierait vite.

En conséquence, dans leurs entrevues suivantes, il fit effort sur lui-même pour s'émouvoir et s'exalter.

Aux deux premières tentatives, il crut avoir réussi. A la troisième, il dut reconnaître l'inanité de son entreprise. Ce n'était plus une paresse du cœur, mais une paralysie.

La présence de madame d'Heyange amenait sur ses lèvres les propos habituels et les baisers accoutumés. Mais à ses paroles comme à ses caresses aucun émoi de l'âme ne correspondait. Une étrange impression d'automatisme lucide et de songe éveillé s'emparait de lui. Il conservait ce qu'un physiologiste eût appelé les « réflexes » de l'amour : il en avait perdu le sentiment.

Parfois, la parole même lui faisait défaut. Une torpeur soudaine l'envahissant, il devenait incapable d'articuler aucun mot.

Mais, comme sa physionomie demeurait affectueuse et sereine, souriante même, madame d'Heyange ne s'inquiétait pas de ces pauses subites et prolongées. Elle se bornait à dire, en lui appuyant son doigt sur le front :

— Que se passe-t-il là, en ce moment?

Le plus souvent, il répondait :

— Vous savez bien que c'est dans le silence que je vous aime le mieux.

Que de fois jadis il lui avait fait cette réponse! N'est-ce pas, en effet, quand les lèvres restent muettes qu'on se dit les choses les plus tendres, ces choses intraduisibles et inoubliables qui se lisent dans les yeux, se devinent dans les battements du cœur, se respirent dans le souffle de la personne aimée?

Ce qui entretenait surtout l'illusion de madame d'Heyange, c'était l'ardeur croissante de leurs embrassements.

Par un contraste singulier, les désirs de Randal s'attisaient à mesure que diminuait sa tendresse, comme si les sens usurpaient dans son amour tout l'empire que l'âme y perdait chaque jour. A chacune de leurs réunions, c'était maintenant des étreintes éperdues et tous les égarements de la volupté.

Jadis, les ivresses de la chair n'étaient pour Randal que le prélude de la fête suprême qu'il offrait à son cœur. Un désir subtil, immatériel, pur comme un souffle mystique, renaissait aussitôt de ses ardeurs éteintes et lui donnait l'impression de posséder l'âme même, l'âme immortelle de sa maîtresse, comme il venait d'en posséder le corps périssable et profané. Tandis que maintenant il ne sentait, en revenant à lui, qu'une tristesse pesante, faite d'épuisement et de dégoût.

Affolée par les caresses, madame d'Heyange éprouvait, au fond de l'être, de tels frémissements que parfois un cri de terreur s'échappait de sa bouche, comme à la révélation d'un mystère impie.

Mais, en elle aussi, une morne torpeur succédait au délire des sens. Les yeux clos, les lèvres sèches, la tête et le cœur vides, elle restait abattue, terrassée sur la poitrine de son amant.

— Plus rien ne vit en moi, lui dit-elle un jour. Il me semble que tu m'as bu toute l'âme et tout le sang.

Quand, une heure plus tard, elle rentrait chez elle, un impérieux besoin la prenait de s'enfermer dans sa chambre et de se dérober à la vue de tous, comme pour laisser à sa pudeur le temps de ressusciter.



Ces soirs-là, sous prétexte de migraine ou de fatigue, elle refusait de recevoir et de sortir. Et ses traits défaits, ses yeux cernés, sa figure toute blanche ne rendaient que trop vraisemblables ses allégations.

A deux ou trois reprises, Robert d'Heyange, inquiet de la voir ainsi, lui avait suggéré de consulter un médecin, au besoin même d'aller prendre un peu de repos dans le Midi. Mais comme elle n'avait pas semblé partager son avis, il s'était, selon sa règle, abstenu d'insister.

Elle ne se trouvait bien qu'au lit, blottie sous les couvertures, le visage dans les dentelles de l'oreiller, loin de tout regard et de tout bruit. Elle goûtait alors une douceur inexprimable à sentir le sommeil l'envahir peu à peu, baigner comme d'un baume les meurtrissures de sa chair, dissoudre la fatigue de ses membres et rouvrir à son cœur la porte des songes.

X

Un matin, sans être attendue, elle entra chez Randal, l'air joyeux et préoccupé tout à la fois.

— Devinez ce qui m'amène, dit-elle.

— Quoi donc? Rien de grave, si j'en juge à votre mine?

Elle reprit :

— Voici. La sœur de ma mère, madame de Gheesd, qui habite Bruxelles, marie sa fille la semaine prochaine. Or ma pauvre maman ne se sentant pas en état de voyager pour l'instant, m'a demandé de la remplacer à cette cérémonie de famille. J'ai accepté et je pars après-demain.

— Et c'est ce départ qui vous rend si gaie?

— Oui, écoutez. Tandis que j'hésitais à prendre parti, une inspiration m'est venue. J'ai pensé que, durant mon séjour à Bruxelles, il me serait très facile d'aller passer une après-midi à Bruges. Comme ma tante de Gheesd ne peut me loger et que je descends à l'hôtel, j'aurai toute liberté de mouvements. Je pourrais même, en combinant bien les choses, ne rentrer que le lendemain matin à Bruxelles. Et alors... si vous vouliez qu'une grande joie me fût donnée...

Elle semblait craindre de continuer. Mais il la comprit et, souriant avec un peu d'effort, il répondit :

— C'est entendu, ma chérie : j'irai vous aimer à Bruges.

Une semaine plus tard, ils erraient par les rues taciturnes de la Venise flamande.

Arrivés tous deux vers midi, ils avaient passé le jour à visiter le musée, les églises, le Béguinage et l'hôpital Saint-Jean. Avec émotion, ils avaient contemplé les œuvres de Memling, exquises fleurs d'art écloses en un siècle de fer pour la consolation des âmes pures et le ravissement des yeux ingénus.

Maintenant le soir tombait. Une vapeur grise, s'élevant de la surface des canaux, flottait sur les quais, s'insinuait dans les rues, enveloppait d'une atmosphère de silence et de deuil les maisons closes de la ville inanimée.

Randal se sentait imprégné de mélancolie, comme si la brume qu'il respirait eût été contagieuse à son âme. Il éprouvait quelle triste chose est un amour qui porte en soi le pressentiment de sa fin.

Des pensées toutes différentes provoquaient au cœur de madame d'Heyange une même tristesse. Elle se rappelait les impressions profondes et délicates qu'elle venait de savourer, joies de l'âme et de l'esprit, jouissances d'art et de sentiment, — et elle en déplorait la brièveté. Ainsi, jamais elle ne connaîtrait auprès de son ami un bonheur qui ne fût pas éphémère et clandestin. Et les journées comme celle-ci n'auraient jamais de lendemain.

Ces idées la frappèrent plus fortement lorsque, la nuit venue, ils rentrèrent à l'hôtel. Dans le salon particulier qui précédait leurs chambres, la table déjà dressée pour le dîner brillait sous la lampe, et de grosses bûches illuminaient le foyer. L'aspect intime de cette pièce, prête à les recevoir, émut le cœur de madame d'Heyange.

— Pourquoi, dit-elle avec un soupir, pourquoi n'est-ce pas là notre vie normale? Pourquoi faut-il que nos existences soient toujours isolées et que l'espoir nous soit interdit de les confondre jamais?

Oubliant que ce même regret avait suffi, trois ans plus tôt, à lui rendre son amour intolérable et l'exil nécessaire, Randal

objectait qu'on s'aime moins lorsqu'on s'appartient continuellement; que l'intimité journalière émousse les plus vives émotions, étiole les plus belles amours. Il développait ces idées avec une abondance tranquille, comme il aurait disserté sur une question indifférente et abstraite de psychologie sentimentale. Pendant tout le repas, ce fut le sujet de leur entretien.

Mais le dîner fini et la table enlevée, l'ombre de mélancolie qui flottait sur les yeux de Lucienne se dissipa tout à coup :

— Quel bonheur, dit-elle en imprimant ses lèvres sur le front de Randal, quel bonheur de n'avoir pas à nous quitter ce soir! Si tu savais que de fois j'ai fait le rêve de dormir, de vraiment dormir toute une nuit près de toi! Et ce rêve va donc s'accomplir!

... Accoudé près d'elle, il la regardait dormir aux reflets de la veilleuse effleurant les draps.

Elle reposait placidement, le corps allongé, les cheveux épars sous la tête, les lèvres demi-closes, la respiration légère et cadencée. Un parfum tiède, souvenir des voluptés récentes, flottait au-dessus d'elle.

C'était ce souvenir qui tenait Randal éveillé. Jamais il n'avait possédé la jeune femme d'une ardeur si folle, jamais il ne l'avait entraînée si profondément dans l'abîme des joies charnelles. Mais, dans la fougue de leurs transports, une impression horrible l'avait traversé. Ce n'était plus Lucienne qu'il serrait dans ses bras : c'était une créature étrangère, une maîtresse quelconque, impersonnelle et anonyme, substituée soudain à l'*autre* et n'ayant de commun avec celle-ci que le parfum de la chair. Vainement avait-il essayé de retenir l'image première. Elle s'était dérobée comme un fantôme à son étreinte, et l'intruse avait assouvi son désir. Il ne pouvait s'expliquer cette monstrueuse hallucination que par une sorte de syncope morale, immédiate et complète. Sa conscience revenue, un grand frisson l'avait secoué de la nuque aux talons.

Une telle tristesse l'envahissait maintenant que des larmes lui coulaient des yeux. Incliné sur Lucienne, il la considérait d'un regard avide et désespéré, comme on fait pour l'être cher dont on veille l'agonie. « C'est la fin, soupirait-il en

lui-même. Il n'y a plus de doute, plus d'espoir. Dans quelques jours, dans quelques heures, elle sera morte pour moi. »

Puis, retenant un sanglot, il se pencha vers elle, et, si doucement qu'elle ne tressaillit même pas, il lui mit sur le front, sur les paupières et sur les lèvres, de longs baisers d'adieu.

Le lendemain matin, ils se séparèrent, faisant route l'un vers Paris, l'autre vers Bruxelles. Seul dans son wagon, Randal méditait, tandis qu'au dehors un vent furieux fouettait la pluie contre les vitres et courbait les arbres épars dans la plaine illimitée.

Les nerfs détendus, la raison lucide, il se remémorait ses impressions de la nuit... Voilà donc où en était tombé son amour! Voilà donc ce qu'était devenue dans ses bras celle qu'autrefois il avait élue entre toutes pour en faire l'épouse secrète de son âme, la dépositaire de tous ses rêves, la confidente de toutes ses pensées : une maîtresse quelconque, un banal instrument de jouissance physique et de volupté corrompue !... Non, il n'y avait plus de doute ni d'espoir aujourd'hui. Le mal était sans remède. C'était la fin. Mais comment était-elle arrivée si vite?

Maintenant seulement il apercevait l'erreur, l'irréparable erreur qu'il avait commise en cherchant à ressusciter le passé. On ne ranime pas plus les restes d'une passion éteinte qu'on ne rallume le feu d'une lave refroidie. On ne reconstruit rien de stable sur des ruines. Sans doute, lorsqu'on a aimé, le cœur peut s'émouvoir une seconde fois à la rencontre du même être. A force de désintéressement et d'industrie, de part et d'autre, on réussit quelquefois à faire avec les souvenirs de l'amour une amitié tendre, comme on compose une collation passable avec les reliefs d'un festin. Mais la saveur première et persistante, le charme initial et durable de l'amour spontané, — on ne recrée pas cela!

Le grand maître dans la science du cœur, Gœthe, posait en principe qu'il ne faut jamais renouer intimité avec un ami d'autrefois. On le trouve changé. Et lui, il vous reconnaît à peine. L'image que l'on conservait l'un de l'autre s'est altérée avec le temps, et l'on ne se comprend plus. « Un homme qui prend au sérieux sa culture intérieure, disait-il, doit se

garder d'une pareille expérience. » Combien n'est-ce pas plus vrai des anciens amants! Ils ne devraient jamais se reprendre: car, une fois le trouble de la première rencontre apaisé, tout redevient mort entre eux. Il n'est pas de fontaine de Jouvence pour l'amour, et le voile lacéré des illusions ne se répare pas !

Si Randal s'y était mépris d'abord, la cause en était aux circonstances particulières dans lesquelles il s'était jadis séparé de son amie et s'en était rapproché depuis. Abusé par ses souvenirs, dupe de ses désirs, il avait pu rendre à son amour défunt une apparence de vie, en obtenir quelques élans factices, quelques souffles artificiels, comme les soubresauts d'un mort qu'on galvanise. Puis, soudain, la réalité avait repris ses droits.

Mais comment Lucienne échappait-elle à ce mal secret? Car enfin, elle restait toujours aimante, et nul symptôme de déclin n'apparaissait dans ses sentiments. C'était sans doute que son amour, ne s'étant jamais éteint, n'avait pas eu à subir l'épreuve de la résurrection. Jamais en effet, elle n'avait cessé d'aimer l'homme qui, pour la première fois, avait fait battre son cœur. Même quand il l'avait abandonnée, même quand il errait loin d'elle, cédant à toutes les séductions des pays parcourus, elle avait concentré sur lui sa pensée tout entière. Pas un jour, elle n'avait manqué à cette tâche captivante, inutile et secrète : elle avait gardé, comme un autel, le sépulcre de son cœur. Nulle coupure ne s'était donc produite dans sa vie intime. Elle avait vécu de souvenirs au lieu de réalités, et le même sentiment, toujours pareil, toujours égal, avait continué de l'inspirer. Aussi, lorsque naguère elle avait cédé aux instances de son ami, elle ne lui avait rendu, à vrai dire, que son corps : elle n'avait pas eu à lui redonner son âme. De là venait assurément son illusion actuelle...

Ces idées se précisaient peu à peu dans l'esprit de Randal, à mesure qu'il approchait de Paris. De temps à autre, il jetait un regard par la fenêtre du wagon, que la pluie cingiait toujours de ses raies obliques : les plates campagnes de l'Artois et de la Picardie succédaient aux plaines de la Flandre : c'était le même paysage monotone, lugubre et détrempé.

Mais soudain, aux environs de l'Oise, le décor changeait,

et l'express accélérait sa marche en trépidant. Alors, résumant ses pensées, Randal s'efforça d'en tirer la conclusion. Que faire? Quel parti prendre? Continuer la comédie sentimentale qu'il jouait depuis un mois? Entretenir à tout prix l'illusion de madame d'Heyange? Combien de temps en aurait-il la force? En admettant même qu'il y réussît quelques semaines, quel serait le résultat final?... Avec une évidence affreuse, il présageait la fin de l'aventure, comme le malade qui vient de découvrir dans un livre de médecine le caractère de son mal en prévoit la marche certaine et la fatale issue. Les symptômes qu'il constatait en lui depuis un mois et que cette dernière nuit avait si brusquement aggravés, empireraient encore. Bientôt rien ne subsisterait plus de ce qui avait fait le charme et la poésie de son amour. Tous ses souvenirs se corrompraient l'un après l'autre. Un jour viendrait enfin où les caresses mêmes de Lucienne lui seraient odieuses. Et, l'image d'une ancienne maîtresse s'évoquant subitement à son esprit, il se rappelait, avec une sensation d'amertume sur les lèvres, l'âcre dégoût que laissent à la bouche les baisers d'un être qu'on n'aime plus....

Pour éviter cette fin lamentable, pour sauver ce qui pouvait encore être sauvé du passé, une seule solution s'offrait, urgente et radicale : la rupture.

Mais comment rompre? Sous quel prétexte? Avait-il le droit, aurait-il le courage d'infliger à la pauvre femme le supplice d'être, pour la seconde fois, rejetée et délaissée? C'était l'éternel dilemme d'*Adolphe* : la franchise, cause immédiate de toutes les cruautés, ou la pitié, excuse future de toutes les trahisons.

Ballotté entre les partis contraires, il n'en avait encore pris aucun, lorsque le train s'arrêta en gare de Paris. Il s'accorda trois jours (jusqu'au retour de madame d'Heyange) pour se déterminer.

Après ces trois jours, sa perplexité restant la même, il se consentit un nouveau délai, attendant un événement, sans savoir lequel, qui le mît dans la nécessité de se résoudre et d'agir.

XI

Le plus clair effet de cette délibération fut d'aggraver la crise intime qu'il traversait. Inconsciemment, il provoquait les symptômes de son mal en les guettant, et les exagérait en les analysant.

Force fut bientôt à madame d'Heyange de reconnaître, à son tour, les changements qui s'opéraient chez Randal.

Par instants, comme si un voile se fût soudain tendu entre eux, elle le sentait séparé d'elle, absent, l'esprit et le cœur au loin. Il paraissait alors la regarder sans l'entendre. Ses caresses même étaient distraites.

Une fois, le surprenant ainsi, elle lui demanda, souriante et sérieuse à la fois :

— Qu'avez-vous donc ? Pour quel pays de rêve êtes-vous parti ? Suis-je du voyage, au moins ?

Il répondit :

— Mais non, je n'ai rien... Je vous aime silencieusement. Voilà tout.

Et comme elle avait cru sentir aussitôt le courant se rétablir entre leurs cœurs, elle s'était contentée de cette explication.

Mais, à quelques jours de là, les mêmes singularités d'allure, les mêmes absences subites, les mêmes regards vagues l'avaient de nouveau frappée. Alors, elle avait cherché, réfléchi, supposé.

Elle songeait : « A-t-il, hors de moi, quelque inquiétude qu'il me cache, quelque souci de fortune ou de santé ? » Mais non, tout le détail de sa vie prouvait le contraire. Ses préoccupations étaient donc d'ordre intime ? Quel en pouvait être l'objet ?...

Il lui semblait qu'un danger planait sur son amour, un grand danger obscur, indéfinissable et prochain.

Dès lors, un travail incessant s'opéra dans son esprit, et toutes ses facultés se tendirent à découvrir la vérité qu'elle pressentait, qu'elle flairait, pour ainsi dire, sans parvenir à la préciser. Elle épiait les moindres paroles, les moindres gestes

de Randal. Tandis qu'elle le tenait sous ses lèvres, elle lui jetait, au fond des yeux, des regards obstinés et pénétrants, comme pour sonder le mystère de ce cœur qui se refermait, de cette âme qui se dérobait.

Mais toutes ses investigations restaient vaines. Loin cependant d'être rassurée par ce résultat négatif, elle s'alarmait davantage. Et, puisqu'elle ne pouvait fixer ses craintes, elle craignait tout.

C'était, en elle, un supplice de tous les instants. Elle continuait sa vie habituelle, faisait des visites, dînait en ville, accompagnait sa mère au théâtre et au concert, mais toujours harcelée par cette pensée : « Qu'a-t-il ? Que me cache-t-il ? Quel souci peut-il avoir que je n'aie pas le droit de connaître et de partager ? Serait-il las de moi ? Aimerait-il une autre femme ?... » Une seule chose lui apparaissait évidente : l'approche du malheur.

Son tourment redoublait, le soir, dans la solitude de sa chambre. Elle se représentait alors les multiples causes de souffrance qui pouvaient l'atteindre, ce que deviendrait sa vie si l'homme en qui elle avait mis tout son appui, toute sa foi, venait à lui manquer encore.

Des hallucinations douloureuses la poursuivaient jusque dans le sommeil. Parfois même, elle se réveillait, toute en fièvre, les tempes martelées de grands coups sonores, comme le condamné qui, désespérant de sa grâce, s'attend chaque nuit à être exécuté le lendemain. Elle en arrivait à souhaiter que la crise prévue s'accomplît. Elle lutterait au moins, elle aurait à combattre quelque chose de précis, de positif : elle ne s'agiterait plus dans le vide et l'inconnu.

Un matin, après toute une nuit d'alarmes, elle résolut d'arracher à Randal les explications décisives qu'il avait éludées jusqu'alors.

Quand elle entra chez lui, elle était d'une pâleur affreuse, et ses yeux cernés brillaient d'un éclat insolite.

— Eh ! qu'y a-t-il ? fit Randal, en la voyant si défaite.

— Il y a, mon ami, que je suis horriblement malheureuse et que je ne peux plus vivre dans l'incertitude où je me débats depuis quelque temps.

— Que me dites-vous là? Voyons, confiez-moi vos peines, toutes vos peines.

Il avait prononcé ces mots avec un accent de tendresse qu'elle ne lui connaissait plus, et, pour mieux l'écouter, il s'installait tout près d'elle, après lui avoir relevé la voilette et déganté les mains.

Alors, elle commença d'avouer ses doutes, ses soupçons, tous les motifs qu'elle avait de croire leur amour compromis et leur bonheur menacé.

— Je ne vous sens plus à moi, disait-elle. Vous m'échappez à tout moment. Sans cesse, votre âme se dérobe à la mienne. Vos silences et vos distractions, vos paroles mêmes et vos caresses, toute votre façon d'être enfin me donne l'horrible impression que, si vous m'aimez encore, c'est pour moi seule et non plus pour vous... Comprenez-moi bien, mon ami, ce n'est pas un reproche que je vous adresse, c'est un aveu que j'implore de vous... Si mes pressentiments ne m'ont pas trompée, si vous vous êtes abusé sur vous-même en me reprenant, si vous éprouvez le moindre regret de m'avoir rouvert votre cœur et votre vie, — de grâce, avouez-le moi. J'accepterai de vous toutes les souffrances, une seule exceptée : celle d'être aimée par devoir et gardée par pitié...

Il essaya de la rassurer par ses réponses et ses caresses habituelles :

— Je te jure que tes inquiétudes sont folles ; je te jure que je n'ai rien. Me crois-tu?

D'une lente oscillation de la tête, elle faisait signe que non, et des larmes lui perlaient aux cils :

— Je ne peux pas me tromper à ce point, reprit-elle. Voilà des semaines que je te vois triste et préoccupé. Et ce n'est pas ma raison seulement, c'est mon cœur qui me l'affirme... Dis-moi tout ; je t'en conjure, dis-moi tout.

Il sentit qu'elle ne se contenterait plus de vaines paroles, et il cherchait, au fond de sa conscience, la force de l'aveu qu'elle implorait.

Mais, pour qu'il trouvât ce courage, il aurait fallu qu'elle ne fût pas là devant lui, si touchante et résignée dans son attitude de victime, les yeux voilés de pleurs, tout le corps abandonné, les bras morts et tombants comme une écharpe dénouée.

Mû par une sorte de pitié physique, par l'irrésistible instinct qui nous pousse à abréger tout spectacle de souffrance, il déclara, d'une voix altérée :

— C'est vrai : j'ai traversé, dans ces derniers temps, une crise obscure, dont j'ai eu tort de vous faire un secret. Par instants, j'ai douté de moi, de la direction de ma vie, de la valeur de mes travaux, de mon avenir littéraire. Mais pas une fois je n'ai douté des sentiments que vous m'inspirez. Vous m'êtes toujours chère dans votre âme et dans votre beauté. Nulle femme n'existe pour moi, hormis vous. S'il me fallait renoncer à votre tendresse, mon cœur se briserait. Cette fois, me croyez-vous ?

Elle était si émue qu'elle resta plusieurs secondes sans parler. Mais bientôt, l'angoisse cessant d'étreindre ses artères, un peu de rose lui revint aux joues, une flamme plus douce éclaira ses yeux. Ses premières paroles furent :

— Vous me rendez plus que le bonheur ; vous me rendez la vie. Je souffrais trop. J'étais à bout de forces.

Quand elle fut partie, Randal tomba dans une méditation morose. Il se reprochait sa faiblesse, ce ridicule attendrissement qui avait retenu sur ses lèvres l'aveu prêt à lui échapper. Tout serait fini déjà. Tout restait à faire maintenant, et chaque jour de retard créait des difficultés nouvelles.

Jusqu'au soir, il fut en proie à un énervement fébrile, avec une sensation singulière de sécheresse morale et le besoin tout physique de se tremper dans l'eau fraîche pour se détendre et se désaltérer. Une douche glacée qu'il prit avant de dîner lui rendit un peu de calme. Mais ses pensées n'en furent que plus pénibles, parce qu'elles étaient plus réfléchies.

XII

A dater de ce jour, une nuance nouvelle apparut dans ses relations avec Lucienne.

Il se montrait toujours affectueux à son égard ; il simulait la sérénité des sentiments heureux, mettant une sorte de

coquetterie à entretenir l'illusion de son amie, comme l'acteur à bien s'acquitter de son rôle. Mais, excepté leurs rapports individuels, tout sujet d'entretien amenait sur ses lèvres des paroles d'amertume et d'ironie,

D'esprit sérieux et cultivé, madame d'Heyange consacrait à la lecture et à la musique, aux concerts et aux expositions, tout le temps qu'elle pouvait dérober au monde. Questions d'art et d'histoire, problèmes de conscience et de sentiment, elle s'intéressait à tout, et, n'en prélevant que la fleur, elle en jugeait d'une façon personnelle et fine, avec cette délicatesse de goût qui vient de l'âme. Elle ne prenait cependant un plaisir complet à ses impressions qu'après les avoir communiquées à son ami ; elle semait ainsi dans leur amour mille souvenirs variés et charmants.

Maintenant, à tout propos, Randal accueillait par le scepticisme et la raillerie les réflexions qu'elle lui confiait. Il se complaisait à lui démontrer l'erreur de toutes les doctrines, l'antinomie de tous les principes, le ridicule de toutes les admirations, l'éternelle infirmité de l'esprit humain, le néant de tout.

Elle le réfutait doucement et non sans l'embarrasser parfois, ne voyant d'ailleurs dans ces accès d'ironie qu'un effet de la crise intellectuelle qu'il prétendait avoir traversée naguère.

Elle ne le contredisait avec un peu de vivacité que s'il s'avisait d'étendre son persiflage aux choses du cœur.

Un jour, à propos d'un roman passionnel qui venait de paraître, il se mit en devoir de prouver que, de tous les mensonges où se laisse prendre la pauvre humanité, l'amour est le plus grossier. Il disait :

— Mais représentez-vous donc l'amour, tel qu'il est vraiment, c'est-à-dire dépouillé des oripeaux lyriques et romanesques sous lesquels vingt-cinq siècles de littérature nous ont appris à le considérer. Qu'en reste-t-il ? Un instinct obscur évoque une image en notre cerveau. Un être passe qui plus ou moins ressemble à cette image, et voici que nous l'aimons. Quand la ressemblance est à peu près exacte, nous tombons aux pieds de cet être, et tout de suite nous lui donnons notre cœur, notre âme, notre vie : c'est le coup de foudre. Quand la similitude est lointaine, nous n'avons cesse d'avoir

adapté la réalité à notre rêve, en lui conférant par l'imagination tous les attributs qui lui manquaient : c'est l'amour en sa forme habituelle, l'amour progressif, tenace et pénétrant. Même quand la raison nous approuve, nous sommes dupes de notre désir. Notre cœur crée toujours l'objet de son culte. Notre âme sonore ne vibre jamais qu'à l'écho d'elle-même. Quand nous aimons, nous n'embrassons que des ombres !

Et il se plaisait à rappeler l'admirable apostrophe du poète à sa maîtresse parjure :

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur,
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur.

Il continuait de développer ce thème, non plus sérieusement, mais sur un ton frivole, impertinent et caustique.

Avec un accent d'affectueuse gronderie, madame d'Heyange cherchait à l'arrêter :

— Voyons, ne soyez pas sacrilège ! Ne tournez pas en dérision les choses saintes. C'est un abominable péché.

Comme il insistait, au contraire, elle l'interrompit sévèrement, cette fois :

— Vous ne savez pas la peine que vous me faites en parlant ainsi. Quelle confiance puis-je avoir dans les sentiments que vous m'exprimez, si ceux d'autrui vous inspirent de pareilles pensées ?

— Mais il en est de vous et de moi comme d'autrui, reprit-il, nous sommes dupes de nous-mêmes... D'ailleurs, que vous importe si c'est par illusion que je vous aime ?

— Mon pauvre ami, à trop répéter qu'on est le jouet d'une illusion, on cesse vite de l'être. Pour moi, je n'ai jamais vu dans notre amour que la plus haute et la plus forte des réalités. Et il m'est très pénible de vous voir faire, d'une chose si grave, un amusement d'esprit.

Ce jour-là, une mortelle tristesse envahit madame d'Heyange lorsqu'elle eut quitté Randal et qu'elle se retrouva seule en voiture. Que subsisterait-il bientôt de leur tendresse s'il ne respectait même plus la sincérité de ses émotions ?

Tandis qu'elle remuait ces idées, elle sentit à la ceinture

de sa robe les violettes qu'elle ne manquait jamais d'y glisser quand elle allait chez son ami et qu'il lui prenait toujours. Cette fois, l'esprit absorbé sans doute par ses ironiques paradoxes, il avait oublié de les cueillir. Alors elle fondit en larmes et, déchirant le bouquet d'une main irritée, elle jeta dehors les pauvres fleurs qui s'éparpillèrent dans la boue.

Le charme de leurs relations s'en allait ainsi peu à peu, et chaque jour l'abîme se creusait entre eux.

Bientôt un sentiment étrange commença de s'agiter au fond du cœur de Randal : une vague et sourde rancune à l'égard de Lucienne.

Dès qu'elle paraissait, il devenait nerveux, impatient, incisif, avec une envie continuelle de la contredire et de la désapprouver. Ce qu'elle faisait et disait, ses attentions et ses caresses mêmes, — tout, d'elle, l'agaçait et l'irritait. Par un reste de pudeur et de savoir-vivre, il réprimait ces mouvements de sa nature mauvaise, et parvenait encore à retenir les paroles acerbes qui lui brûlaient les lèvres.

Mais maintenant, elle ne gardait plus d'illusion : elle sentait leur amour s'en aller comme l'eau d'une rivière s'infiltre dans le sable. Sans récriminer, sans interroger, elle se replia sur elle-même. Et, puisque c'était sa destinée de souffrir par cet homme, elle accepta sans se plaindre le supplice nouveau qu'il lui infligeait.

Elle ne changea rien aux habitudes de leur intimité. Elle venait aussi régulièrement chez lui, mais le cœur haletant, l'âme anxieuse, comme on va voir un malade incurable qu'on redoute chaque fois de ne plus trouver en vie.

Pendant leurs entretiens, elle opposait aux hostilités sourdes de son ami une douceur et un sang-froid imperturbables. Elle l'écoutait, le buste droit, les mains croisées, les genoux serrés, si calme de maintien que pas un pli de sa jupe ne se dérangeait. Mais ses traits tirés, ses prunelles dilatées, ses lèvres sèches sur lesquelles elle passait à tout moment la pointe de sa langue, témoignaient assez la souffrance qu'elle endurait intérieurement.

Loin de s'attendrir à ce spectacle, Randal s'irritait davantage, comme s'il en eût voulu à la jeune femme de son silence

et de sa résignation. Par instants même, il éprouvait une sorte de plaisir monstrueux à la voir souffrir. Il osait lui trouver ainsi une grâce nouvelle, une étrange beauté.

XIII

Un jour vint où il passa toute mesure.

En principe, il s'appliquait à ne jamais se montrer au dehors avec madame d'Heyange ; mais parfois il la rencontrait dans quelque maison tierce. Quand le hasard d'une invitation les réunissait ainsi, ils affectaient à l'égard l'un de l'autre les rapports de la plus banale courtoisie.

Jadis, aux jours de leur première intimité, cette sorte de comédie les enchantait. Plus d'une fois, saisis du même désir et se comprenant d'un signe, ils s'étaient retirés séparément pour se retrouver, un instant après, rue Balzac. Elle éprouvait une joie délicieuse à se livrer, toute parée, aux caresses de son ami. Et lui-même ne connaissait pas de plus grande volupté que de contempler dans le désordre charmant des abandons celle qui, peu de minutes auparavant, apparaisait aux yeux de tous désirable, inaccessible et respectée.

Le salon de madame Lavarenne était de ceux où ils se rencontraient de la sorte, — salon littéraire et mondain, dont le mérite original était de laisser à chaque invité le droit d'être naturel et silencieux. La maîtresse du logis, veuve cinquantenaire, toujours souffrante mais toujours debout, déployait une énergie et une adresse peu communes à tenir ce salon qui était son œuvre, sa gloire et sa vie.

Un soir donc, Randal dînait en face de madame d'Heyange dans cette maison hospitalière.

Un scandale tout récent défrayait la conversation. Il s'agissait d'une jeune femme, insoupçonnée jusqu'alors, que venait de déshonorer un retentissant procès en divorce. Fine et jolie, mariée sans fortune à un homme qui lui avait apporté deux cent mille livres de rente et l'un des beaux noms de France, elle avait été surprise dans les bras d'un vieux duc, libertin ruiné, flétri, mais dont les caprices faisaient loi en ma-

tière d'élégance, et dont les hommages, selon l'argot des cercles, « posaient » une femme. Elle l'avait pris par ennui, par désœuvrement, par *snobisme*, un peu aussi pour le plaisir de l'enlever à une rivale amie.

Tous les convives accablaient la malheureuse, et personne avec plus d'ardeur que madame Desbarres, ancienne beauté, fort galante autrefois, qui, sur le retour, ne se sentant pas le goût de la dévotion, s'était mis en tête aussi d'avoir un salon. On redoutait ses invitations : car il y avait le même danger à s'y rendre qu'à s'y dérober. Elle avait, en effet, l'esprit perfide et drôle, et ses traits n'épargnaient personne.

Randal, seul contre tous, s'institua le défenseur de la divorcée : — un singulier défenseur ! Elle était, disait-il, pareille à toutes les autres, fragile, inconsciente et irresponsable.

Avec une verve et un accent de conviction qui donnaient un tour presque original à ses pensées, il rééditait les vieux aphorismes inspirés par la mobilité des femmes ; il les montrait versatiles et journalières, aussi variables dans leur personne morale que dans leur être physique, toujours dominées par l'émotion présente mais incapables de s'y tenir et de s'y fixer, toujours prêtes à vibrer mais, comme le violon, sur n'importe quel air, tendre ou gai, voluptueux ou passionné, au gré de la main qui tient l'archet. Il faisait remarquer l'extraordinaire faculté de rénovation qui est en elles et qui les rend, pour ainsi dire, vierges à chaque amour nouveau. A ce propos, il rappelait la pensée de La Bruyère : « Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle. » Et il citait encore le mot profond et hardi de l'auteur du *Décaméron* :

Bocca basciata non perde ventura,
Anzi rinnuova come fa la luna.

Chacune de ses paroles frappait madame d'Heyange en plein cœur. Svelte et droite, dans une robe de satin noir décolletée, un œillet rouge effleurant la chair pâle des seins, elle écoutait ces paradoxes, dont il n'était pas un qui ne fût démenti par la constance de ses sentiments et la gravité de sa tendresse.

Les yeux fixés sur Randal, elle lui envoyait la protestation

muette de son cœur offensé. Mais, feignant de ne pas la voir, il s'animait à ce jeu cruel.

Les autres convives répliquaient, les femmes surtout, indignées pour la forme seulement, car la femme est toujours heureuse qu'on s'occupe d'elle et préfère le mépris de l'homme à son indifférence.

Seule, madame d'Heyange se taisait. Madame Desbarres l'interpella :

— Et vous, chère madame, vous ne vous récriez pas contre les infâmes théories de M. Randal?

Elle répondit simplement :

— Je le plains de n'avoir jamais rencontré de femme qui lui ait donné meilleure opinion de nous.

Le ton sur lequel elle prononça cette phrase fit croire que les discours de Randal l'avaient choquée, blessée peut-être. On parla d'autre chose.

Après le dîner, tandis qu'on servait le café, madame d'Heyange s'approcha de son ami. Elle avait autour des yeux un cercle sombre, et ses pupilles brillaient d'un vif éclat. D'une voix sourde, elle murmura :

— De grâce, dites-moi vite que vous ne pensez pas un mot des théories que vous avez soutenues tout à l'heure. Vos paroles m'ont fait tant de mal à entendre!

Il répliqua, affectueux et railleur tout à la fois :

— Mais non, je vous assure : j'étais sincère... D'ailleurs, il ne s'agissait pas de *nous*.

Madame Lavarenne s'avançait :

— On vous appelle au fumoir, monsieur Randal. Allez-y vite et ne vous y attardez pas trop.

Quand il revint, trois quarts d'heure plus tard, madame d'Heyange n'était plus là.

Elle avait prétexté un accès de migraine pour expliquer son silence pendant le dîner et pour annoncer qu'elle se retirerait de bonne heure. Et chacune des personnes présentes s'était apitoyée sur ses yeux battus et sa pâleur soudaine.

Mais avant de partir, elle avait dû subir un tourment nouveau.

A peine les dîneurs s'étaient-ils retirés au fumoir que les

femmes, restées seules, avaient mis la conversation sur Randal.

— Quel singulier homme! disait l'une. Était-il sincère tout à l'heure?

— Quel genre de vie mène-t-il? demandait une autre. Il est toujours si mystérieux! Un de ses anciens collègues de la diplomatie me racontait, l'autre jour, qu'il a inspiré des passions dans toutes les capitales où il a résidé, et que son récent voyage autour du monde cachait un roman d'amour.

Mais madame Desbarres intervenait dans le débat :

— Randal, romanesque? Allons donc! C'est un air qu'il se donne. Il n'y a pas d'homme plus matériel... disons le mot : plus sensuel que lui.

Puis, comme si elle craignait d'être allée trop loin :

— D'ailleurs, je n'en parle que par ouï-dire, d'après ses amis.

Et, avec cet art de réticence, ces ruses de langage qui la rendaient si redoutable, elle insinuait, suggérait, sous-entendait que le mystère dont Randal s'entourait ne dissimulait que la vulgarité de ses plaisirs et la bassesse de ses goûts.

Comme on s'étonnait qu'un homme si élégant de manières et si raffiné dans ses habitudes intellectuelles, pût se complaire aux débauches vulgaires, elle répliqua, avec une autorité hardie que sa compétence justifiait en effet :

— Mais il suffit de regarder sa bouche et ses yeux quand il parle à une femme, pour deviner quel est le fond de sa nature!...

Sur ces mots, madame d'Heyange se levait discrètement et, portant la main à la tempe pour rappeler la cause de son départ, elle prenait congé de madame Lavarenne.

Elle rentra chez elle, bouleversée. Certes, elle ne croyait pas un mot des propos de madame Desbarres. C'étaient là de ces médisances, de ces félonies de salon comme il s'en commet chaque soir des centaines à Paris. Non, Randal n'avait ni les goûts ni les mœurs d'un débauché. Mieux que personne, elle connaissait la profondeur de sa sensibilité morale et la noblesse de ses instincts.

Mais ce qui ressortait clairement de l'entretien d'après-dîner, c'était la curiosité, l'intérêt qu'il excitait chez les autres femmes. Une d'entre elles pouvait, un soir, l'enjôler, lui plaire et le capter. Peut-être même, en ce moment, quelqu'une éprou-

vait-elle sur lui ses charmes? Ne serait-ce pas là l'explication des changements qui depuis deux mois s'effectuaient en lui? Et, pour la première fois, elle songeait avec une jalousie vague à tout ce qu'elle ignorait et ignorerait toujours de la vie de cet homme, à tout ce qui ne lui avait point appartenu dans le passé, à tout ce qui lui échappait dans le présent, à tout ce qui lui serait dérobé dans l'avenir.

Elle rejetait cependant toutes les suppositions que formait son esprit : « Non, non, se disait-elle, il ne me trompe pas et ne me trompera jamais. Il peut se montrer cruel, injuste, pour des raisons que je ne devine pas; mais il est loyal et fier. Quand, il y a deux ans, il a cru ne plus pouvoir vivre auprès de moi, il me l'a déclaré spontanément. Quand, il y a quinze jours, je l'ai supplié de m'avouer s'il était las de ma tendresse, il m'a juré que je lui étais toujours chère. C'est un cœur malheureux et troublé, mais une âme droite, forte, incapable de mensonge et de trahison. »

Toute la nuit elle resta sans dormir.

Rentré dans le salon presque au moment où madame d'Heyange en sortait, Randal n'avait pu réprimer un mouvement de surprise de ne plus la trouver là.

Madame Desbarres, qui, sans rien soupçonner de leur liaison, avait un flair merveilleux des situations équivoques, lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous cherchez madame d'Heyange? Elle est partie. Vos affreux paradoxes l'ont mise en fuite. Si les femmes honnêtes comme elle vous évitent, je comprends maintenant sur quels échantillons vous nous jugez toutes.

Il avait au bout de la langue une verte réplique; mais il se contenta de sourire et feignit, tout de suite, de prendre à la conversation générale le plus vif intérêt.

A l'heure du thé, il s'esquiva.

La nuit était claire et froide. Triste, les nerfs tendus, il éprouvait un besoin profond de solitude et de mouvement. Au lieu de rentrer chez lui, il s'engagea, au hasard, dans l'une des grandes avenues qui, des hauteurs des Champs-Élysées, descendent à la Seine. Mille pensées confuses et pénibles se heurtaient dans son esprit.

Au quai Debilly, il demeura quelques minutes à contempler le fleuve qui déroulait avec lenteur sa moire sombre. Puis il poursuivit sa marche vers le Trocadéro.

Dans l'air vif du soir, dans le silence de la berge déserte, une détente s'opérait en lui. Avec une mélancolie pénétrante, il évoquait les moindres détails de sa soirée. Il revoyait la physionomie douloureuse de madame d'Heyange pendant le dîner ; il se rappelait les paroles suppliantes qu'elle lui avait adressées au sortir de table, — cette aumône de tendresse qu'il lui avait refusée ; il se représentait ce qu'elle avait dû souffrir pour s'être retirée si précipitamment, ce qu'elle souffrait encore, en cet instant même, dans la nuit et l'insomnie. Alors, pour la première fois depuis qu'il s'était engagé dans cette voie cruelle, il connut le remords. Pourquoi torturait-il ainsi la pauvre créature ? Était-ce sa faute, à elle, s'il était las de l'aimer ? Était-ce elle ou lui qui avait tellement insisté, supplié pour renouer les liens du passé ? Et, tout en marchant, il sentait fixés sur lui les yeux éplorés de Lucienne, — ces beaux yeux qui, dans la douleur comme dans la volupté, devenaient presque noirs, tant leur pupille se dilatait.

Il s'abandonnait d'autant plus librement à son émotion, qu'il en était le seul témoin : car il appartenait à cette catégorie d'hommes chez lesquels une pudeur mauvaise réprime les meilleurs élans de la conscience, et qui passent leur vie à regretter les repentirs qui leur étreignaient le cœur et qu'ils n'ont pas avoués, les paroles de contrition qui leur montaient aux lèvres et qu'ils ont retenues, les larmes de pitié qui leur gonflaient les paupières et qu'ils n'ont pas versées.

Il avait franchi maintenant les premières maison d'Auteuil et, sans penser au retour, il continuait sa route. Les quais, déserts jusque-là, s'animaient un peu. Les feux, nuit et jour allumés, d'une usine à gaz projetaient sur le ciel une clarté d'incendie. De l'autre côté de la Seine, des lueurs pareilles brillaient çà et là sur Grenelle. Des chariots pesants ébranlaient le pavé. Des groupes d'ouvriers passaient, avec la démarche lourde et traînante de ceux que nulle joie n'attend au but.

Une pitié profonde saisit Randal, à la pensée de tous les malheureux qui peinent ainsi, sans trêve, sous l'aiguillon de

la nécessité, qui ne tiennent à l'existence que par leur misère même et ne cessent de travailler que pour mourir.

Au coin de la rue Boulainvilliers, une fille publique attardée l'accosta, la voix rauque, la parole obscène. Il lui mit une pièce dans la main :

— Tiens, dit-il, va dormir seule, ma pauvre fille.

Sa commisération était en ce moment si grande, qu'elle s'étendit jusqu'à la rosse étique d'un fiacre en maraude qui s'approchait avec un bruit de ferraille disloquée.

Il n'en héla pas moins le cocher et se fit reconduire chez lui.

Malgré l'heure avancée, il différa de se mettre au lit, afin de confesser tout vif à madame d'Heyange le sentiment de repentir qui lui soulevait l'âme.

Il écrivit :

« Pauvre et chère amie, que j'ai donc été coupable envers vous ce soir ! J'ai compris, après votre départ seulement, toute la peine que vous avez endurée par moi. Et mon châtiment est de devoir attendre jusqu'à demain pour implorer votre pardon. Oubliez vite les mauvais propos que j'ai pu tenir. Si le démon de l'ironie m'a dépravé l'esprit, mon cœur est resté bon, tendre et digne de vous.

» Soyez miséricordieuse une fois de plus. Ne me retirez pas votre main. Ne vous lassez pas de me pardonner et de m'aimer.

» A vous, d'une âme contrite et désolée.

» PHILIPPE »

Éveillé le lendemain à l'heure habituelle, il relut sa lettre, la jugea un peu exaltée de ton, mais, sans y rien changer, il la fit porter aussitôt rue de Berri.

Une heure plus tard, madame d'Heyange entrait chez lui.

S'échappant du lit, abrégeant son bain, prenant à peine le temps de nouer ses cheveux et de vêtir une robe, elle était accourue.

Quand il l'eut prise dans ses bras, elle se mit à trembler tout entière : aucune parole ne parvenait à sortir de ses lèvres ; et des frissons couraient sur sa peau, mêlant le frais

parfum de sa toilette récente au souffle tiède de sa poitrine oppressée.

A la voir si troublée, Randal sentait renaître en lui la violente émotion de pitié qui, la veille, lui avait dicté sa lettre.

— Pardon, murmurait-il. Pardon, ma pauvre âme. Je ne sais quel mauvais génie m'inspirait hier soir et m'excitait à te faire souffrir. Je ne me comprends plus moi-même. Mais, c'est fini. je te le jure. C'est à jamais fini... Que puis-je faire pour te prouver mon repentir, pour te rendre l'espérance et la foi, pour te faire oublier le triste rêve de ces derniers jours et pour mériter mon absolution ?...

Elle s'était détachée de lui tandis qu'il parlait, et elle l'écoutait comme en songe, les yeux pleins de larmes. Mais tout à coup, joignant les mains, elle se prosterna devant celui qui l'implorait.

Elle était si touchante dans son abandon, si noble dans son affaissement ; elle évoquait d'une façon si poétique l'image de la Madeleine épandant ses parfums aux pieds du Maître bien-aimé, qu'il la contemplait sans vouloir la relever, sans prononcer un mot, sans ébaucher un geste, sans rien faire qui pût troubler cette pose gracieuse, attendrissante et passionnée.

Quand elle eut repris les sens et la voix, elle dit :

— Il n'est pas de souffrance au monde qui paierait assez cher le bonheur que tu viens de me donner. On peut quitter la vie quand on a goûté ces joies-là : on a suffisamment vécu. Que parles-tu de repentir et de pardon ? C'est à moi de te rendre grâces, de te bénir et de t'adorer, puisque par toi j'aurai connu la béatitude suprême.

Puis, s'étant relevée d'un mouvement souple et lent, elle vint s'asseoir sur les genoux de Randal et se blottir près de son cœur.

Une grande douceur les pénétrait tous deux ce jour-là. quand ils se quittèrent.

MAURICE PALÉOLOGUE

(La fin au prochain numéro.)

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE »[1]

XIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Du 13 juillet au 22 août 1836.

Cette date, *Cara*, n'est pas indifférente. Tout vous sera expliqué par trois événements qui marqueront dans mon âme et dans mes malheurs.

Madame de B... est morte[1]. Je ne vous en dirai pas davantage sur ce point. Ma douleur n'est pas d'un jour, elle réagira sur toute ma vie. Depuis un an je ne l'avais pas vue, et je ne l'ai pas vue non plus à ses derniers moments. Voici pourquoi. A l'instant où j'aurais dû être à Nemours, j'étais obligé de liquider à Paris *la Chronique*, au moment de son plus éclatant succès, car nous ne pouvions pas supporter le choc des journaux à quarante francs par an et quotidiens, nous qui coûtions soixante-quatre francs et qui ne paraissions que deux fois par semaine. Pour continuer, il nous fallait cinquante mille francs, et personne ne pouvait et ne voulait donner un liard, dans les circonstances où se trouve la

1 Voir *la Revue* du 1er octobre.

2. Madame de B... est morte le 27 juillet 1836.

presse. J'ai été trouver tous les actionnaires et je leur ai garanti le payement intégral de ce qu'ils y ont mis, en sorte qu'au moment où je recevais le coup le plus rude que mon cœur ait eu à subir, — car jamais, depuis la mort de ma grand'mère, je n'avais eu à sonder aussi profondément l'abîme égoïste d'une éternelle séparation, — en ce moment donc, j'éprouvais une perte d'environ quarante mille francs, c'en était trop. A l'instant encore, madame Béchet, qui s'est mariée comme je vous l'ai dit avec un certain Jacquillat, était contrainte par cet homme à me poursuivre pour mes deux volumes, et j'étais sous le poids d'un nouveau procès où tout était perte pour moi, car j'étais, par l'acte même, condamné à cinquante francs par jour de retard, et j'étais déjà de deux mois en retard par suite d'une sommation qui m'était faite de fournir cette dernière livraison.

Voilà les trois malheurs qui m'attendaient après les fatigues de mon procès et les horribles travaux du *Lys*!

La dernière lettre de l'ange qui maintenant a échappé aux misères de la vie, et qui, dans ses derniers jours, n'a pas été ménagée, car en deux ans ses deux enfants les plus glorieux, — son fils le plus aimé, celui qui était tout elle et qui avait vingt-trois ans, sa plus belle fille de dix-neuf ans, — morts ; sa dernière fille de dix-sept ans, folle, et son dernier fils lui donnant les plus grands chagrins. Eh bien, sa dernière lettre est venue au milieu de ces tourments; *elle*, qui m'était si amoureusement sévère, avouait que *le Lys* était un des plus beaux livres de la langue française; elle se paraît enfin de cette couronne que, quinze ans auparavant, je lui avais promise, et, toujours coquette, elle me défendait impérieusement de la venir voir, parce qu'elle ne voulait m'avoir près d'elle que quand elle était belle et bien portante. Cette lettre m'a trompé. J'ai attendu que j'eusse, à force de démarches, de conférences et d'habileté, fait acheter par Werdet, pour trente mille francs, les *Études de Mœurs* à madame Béchet, avant d'aller à Nemours, et, tout à coup, la fatale nouvelle est venue et m'a quasi tué.

Je ne vous parle point ici en détail de ces quarante et quelques jours; je vous en donne les principaux traits, les masses. Un jour, je vous les raconterai. Je vous dirai com-

ment, dans ce Paris intelligent, nous avons succombé : comment, pour faire l'affaire des *Études de Mœurs* et éteindre le dernier procès dont je pusse être menacé, il a fallu le dévouement de mon tailleur et les économies d'un pauvre ouvrier, qui ont eu plus de foi en moi que toutes ces admirations pompeuses et ces gens haut placés.

Quand tout a été fini, abattu dans les plus chères illusions de mon cœur, ruiné comme argent, subissant une seconde Bérésina, comme en 1828, fatigué, Werdet m'a laissé vingt jours de liberté et nous avons arrangé mes payements jusqu'au 20 août. Rothschild m'a donné une lettre de crédit pour l'Italie, et j'ai saisi le prétexte d'aller à Turin pour rendre service à une personne avec qui je me trouve en loge aux Italiens, un M. Visconti[1], qui avait un procès à Turin et ne pouvait y aller. En vingt jours, j'ai été là, par le Mont-Cenis et je suis revenu par le Simplon, ayant pour compagnon de voyage une amie de madame Carraud et de Jules Sandeau[2]. Vous devinez que j'ai logé Piazza Castello, dans votre hôtel, et qu'à Genève je suis revenu à l'Arc, chez les Biolley, que j'ai revu le Pré-Lévêque et la maison Mirabaud.

Hélas ! il n'est pas défendu à ceux qui souffrent d'aller respirer un air embaumé ! Vous seule et vos souvenirs pouvaient rafraîchir un cœur en deuil. J'ai refait la route de Coppet, de Diodati. *Cara*, la porte de Rive est agrandie, comme tout à coup s'est agrandie l'amitié que je vous porte de tout ce que j'ai perdu.

Oui, tous les journaux ont été hostiles au *Lys* ; tous l'ont honni, ont craché dessus. Nettement vient de m'apprendre que la *Gazette de France* l'a abîmé *parce que je n'allais pas à la messe*. *La Quotidienne*, par vengeance particulière du rédacteur; enfin, tous, par une raison quelconque. Au lieu d'en vendre deux mille, comme je l'espérais pour Verdet, nous ne sommes qu'à treize cents. Ainsi, les intérêts matériels sont en souffrance. Il y a des ignares qui ne comprennent pas la

1. Le comte Émile Guidoboni-Visconti.

2. Madame Marbouty. Balzac, en souvenir de ce voyage, lui dédia, en 1842, *la Grenadière*. (Cette dédicace ne se trouve plus aujourd'hui en tête de la nouvelle.) Madame Marbouty ressemblait beaucoup à George Sand et fut souvent prise pour elle pendant ce voyage.

beauté de la mort de madame de Mortsauf, et qui n'y voient pas la lutte de la matière et de l'esprit, qui est le fond du christianisme. Ils ne voient que les imprécations de la chair trompée, de la nature physique blessée, et ne veulent pas rendre justice à la placidité sublime de l'âme, quand la comtesse est confessée et qu'elle meure en sainte.

Quand je suis ainsi blessé, je m'élance vers vous, vers vous seule maintenant, vers vous qui me comprenez et qui jugez avec assez d'esprit critique pour donner de la valeur aux éloges. Avec quel bonheur on se sent apprécié, jugé, par quelqu'un qui nous aime! Un mot, une observation, de la céleste créature dont madame de Mortsauf est une pâle épreuve, me faisait plus d'impression que tout un public, car elle était vraie, elle ne voulait que mon bien et ma perfection. Je vous fais son héritière, vous qui avez toutes ses noblesses, vous qui auriez écrit cette lettre de madame de Mortsauf, qui n'est qu'un souffle imparfait de ses inspirations constantes, et qui l'auriez au moins parachevée.

XIV

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, 22 octobre 1836.

J'avais bien besoin de la lettre que je reçois de vous pour effacer les chagrins que m'a causés votre dernière, car je puis vous le dire aujourd'hui, elle m'a fait bien de la peine par l'incertitude qui s'y peignait, et peut-être aussi aura-t-elle agi sur ma réponse, quoique je sois assez stoïque. Mais quand une affection aussi dévouée, aussi pure de tout orage que celle de madame de B..., a péri, et qu'il nous en reste peu autour de nous, et qu'au milieu d'affreux malheurs la branche à laquelle on suspendait ses croyances casse encore, tout est bien sombre au ciel et la chute est lourde sur la terre.

Puis, cette lettre arrivait, pleine de doutes et de reproches enveloppés dans vos jolies phrases, pendant que j'étais dans une mansarde que je ne quitterai plus jusqu'à ce que je ne

doive plus rien, et n'est-ce pas chose cruellement bouffonne de s'entendre dire qu'on est dissipé quand on en est à sa quarantième nuit passée, et que les médecins ne s'expliquent pas comment je tiens tête à mon travail? Ils ne voient pas ma vie de moine; ils ne veulent pas y croire. Ils sont comme vous!

Un affreux malheur est venu mettre le comble à mes misères. Werdet, qui n'a jamais eu le sou, va faire faillite, et m'entraîne dans un abîme, car, pour le soutenir, j'ai eu la faiblesse de signer des lettres de change dont je n'ai jamais reçu la valeur, et des effets pour une somme de treize mille francs, à laquelle il faudra faire honneur. J'ai déjà pris mes précautions pour résister à cet orage.

Demain, j'aurai tout déménagé de la rue Cassini, que je quitte pour n'y plus retourner. Mon appartement ici est sous le nom d'un tiers. Je faisais cela pour éviter la garde nationale : je me trouverai ainsi avoir garanti mon mobilier de toute poursuite, car je me trouve en face de cinq mille ducats à payer immédiatement, et je n'ai plus la ressource de mon crédit, ni celle de mon libraire.

Dans ces circonstances, qui font de ce mois d'octobre une vraie Bérésina, j'avais envie d'aller vous demander un asile et du pain pour deux ans, pendant lesquels j'aurais gagné, en travaillant, les cent mille francs qu'il me faut. Mais ma vie aurait été trop entachée par cette fuite, que d'ailleurs mes amis les plus délicats et les plus probes m'ordonnaient. J'ai été plus grand que mon malheur. En quinze jours de temps, j'ai vendu cinquante colonnes à *la Chronique de Paris*, pour mille francs ; cent vingt colonnes à *la Presse*, pour huit mille francs ; vingt colonnes à une *Revue musicale*, pour mille francs ; un article au *Dictionnaire de la Conversation*, pour mille francs. Cela a fait onze mille francs en quinze jours. J'ai travaillé trente nuits sans me coucher, et j'ai fait *la Perle brisée* (pour *la Chronique*, et qui a paru), *la Vieille Fille* (pour *la Presse*, et qui paraît demain). J'ai fait *le Secret des Ruggieri* pour Werdet. Dans quinze jours, les deux derniers volumes des *Études de Mœurs* paraissent ; me voilà quitte. J'ai vendu *deux mille francs* mon *troisième dixain* des *Contes drolatiques* (cela fait treize mille francs). Enfin, je vais faire *la Torpille*

et *la Femme supérieure* pour *la Presse*, et *les Souffrances de l'Inventeur* pour *la Chronique*. En même temps, je suis en train de vendre, pour *dix-huit mille francs*, les réimpressions de *la Torpille* et de *la Femme supérieure*, accompagnées d'*un Grand Homme de province à Paris* et des *Héritiers Boisrouge*, tous deux commencés, ce qui me fera *trente et un mille francs*. Puis n'ayant plus à m'appuyer sur cette planche pourrie de Werdet, je vais contracter avec une maison riche et solide pour les quatorze derniers volumes des *Études de Mœurs*, les tomes de treize à vingt-six, qui devront bien monter à cinquante-six mille francs de droits d'auteur, sur lesquels j'en veux immédiatement trente mille. Si cela réussit, j'aurai trouvé par ces deux dernières affaires, que je vais poursuivre avec activité, soixante-trois mille francs [1], qui me sauveront de tout. Non seulement je ne devrai plus rien, mais j'aurai quelque argent. Mais il me faudra travailler jour et nuit pendant six mois, et, après, au moins dix heures par jour pendant deux ans.

Rossini me disait hier :

— Quand je faisais cela, moi, j'étais mort au bout de quinze jours, et j'en prenais quinze pour me rétablir.

— Moi, lui dis-je, je n'ai que le cercueil en perspective pour me reposer ; mais le travail est un beau suaire.

Vous comprenez comment au milieu de ces mille courses, de ces torrents d'épreuves, de manuscrits à faire, de cette lutte enragée, il est affreux de recevoir des pierres du ciel, au lieu de rayons. Vous ne comprendrez jamais ma vie; il faudrait y assister. Non seulement je n'ai ni un plaisir ni un moment, mais je n'ai pu, depuis mon retour, ni prendre un bain, ni aller aux Italiens, deux choses qui me sont plus nécessaires (les bains et la musique) que le pain. Tout dépérit en moi au profit du cerveau. Cela fait frémir.

Ainsi, pour avoir trois fois dans ma vie voulu, moi faible, m'intéresser à des malheureux et les prendre en croupe sur mon cheval ou dans ma barque, trois fois, l'ouvrier imprimeur [2], Jules Sandeau et Werdet ont brisé le gouvernail, fait

1. Balzac, dans ce calcul, se trompe de deux mille francs.

2. Barbier, l'associé de Balzac, en 1826, pour son imprimerie.

sombrer la barque, m'ont jeté à l'eau tout nu ! C'est fini. Je ne m'intéresse plus aux faibles; j'ai trop d'obligations qui m'ordonnent d'user de la froide logique des coffres-forts. Je m'enferme dans mon travail et dans ma mansarde. Je deviens encore plus solitaire.

Voyez comme la société tout entière s'entend pour isoler les supériorités, comme elle les chasse sur les hauteurs ! Les affections qui doivent nous être exclusivement bonnes et tendres, ne jamais nous juger, ne pas faire d'un rien une montagne et d'une montagne un rien, celles-là nous tourmentent de leurs exigences fantasques ; elles nous portent des coups d'épingle à propos de niaiseries ; elles veulent de la foi pour elles, elles n'en ont pas pour nous : elles ne veulent pas mettre dans leurs sentiments cette grandeur qui les sépare de tout. Elle ne les abstrait pas, comme nous le faisons, de toutes les souillures terrestres. Les protections que nous accordons aux faibles sont des relais pour se précipiter plus vite dans les inextricables difficultés de la vie matérielle. Les indifférents épousent les calomnies que répètent les envieux et que forgent les ennemis. Personne ne nous secourt. Les masses ne nous comprennent pas ; les gens supérieurs n'ont pas le temps de nous lire et de nous défendre, La gloire illumine la tombe, la postérité ne nous fait pas de rentes, et je suis tenté de m'écrier, comme ce *country gentleman*, qui, dans les discussions, entendait toujours parler d'elle, et qui monte à la tribune pour dire : « J'entends toujours parler de la postérité : je voudrais bien savoir ce que cette puissance a déjà fait pour l'Angleterre ».

Ainsi, vous voyez, *cara*, qu'à moins de miracles les pauvres écrivains sont condamnés aux malheurs sous toutes les formes ; aussi, je vous en supplie, ne me faites grâce d'aucune de vos tristesses, de vos idées, de tout ce qui vous regardera ; mais soyez toujours indulgente et bonne pour moi. Pensez toujours que tout ce que je fais a une raison et un but, que mes actions sont *nécessaires* ! Il y a, pour deux âmes un peu au-dessus des autres, quelque chose de honteux à vous répéter pour la dixième fois de ne pas croire à la calomnie. Quand vous m'avez dit, il y a trois lettres, que je jouais, cela était vrai comme mon mariage, à Genève !

Vous me demandez toujours qui est Bernard[1]. Je vous l'ai déjà écrit; n'avez-vous pas la lettre? C'est un gentilhomme de Besançon qui, à mon passage par cette ville, quand je suis allé à Neuchâtel, m'a accueilli comme une gloire, et à qui j'ai trouvé du talent. Aussitôt que j'ai eu *la Chronique de Paris*, je l'ai appelé, je l'ai conseillé, dirigé, avec une affection paternelle, en disant qu'il était homme à galoper du premier coup si on lui donnait un cheval; et c'était vrai. Je ne concevais un journal fait par moi qu'à l'aide des supériorités. Aussi avais-je déjà trié Planche, Bernard et Théophile Gautier. J'en aurais été dénicher d'autres. Mais tout est dit là-dessus.

Vous seriez fière si vous saviez quel prix les magistrats attachaient à ces énormes collections de manuscrits et d'épreuves, que j'ai été forcé de leur montrer dans mon procès avec la *Revue*. La fureur de ces choses arrive à un degré bouffon. M. de Montholon voulait payer cent francs *un de ces bons à tirer* que vous avez vu corriger à Genève. Mais un imprimeur qui ravirait à madame de Hanska une seule de ses épreuves, serait quitté par moi.

Allons, *addio*. Soignez-vous bien. Hélas, si j'avais de l'argent! Dans quelques jours, il me faudra un mois de repos, et j'irais passer huit jours dans votre Wierzchownia. Mais rien n'est possible à la misère, à cette misère que tout le monde m'envie!

XV

A MADAME HANSKA A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Chaillot, 28 octobre 1836.

Je reçois votre lettre adressée à la veuve Durand, et qui se termine par un effroyable: *Soyez heureux!* J'aurais mieux aimé un autre vœu, quoiqu'il fût peu chrétien.

Je vous écris pour ne vous dire qu'un mot. Je vous ai mis

1. Charles de Bernard.

bien des inquiétudes au cœur, si vous avez pour moi toute l'amitié que j'ai pour vous. Or donc, il faut vous dire que nous touchons au terme de tant de misères. Vous ai-je dit qu'en un jour où l'esprit détraqué me conduisait vers les eaux très fréquentées du suicide (ce sont de ces choses que je vous cache), j'ai rencontré l'ancien premier clerc de mon avoué, qui lui-même est un camarade de cléricature? C'était le chef de cette étude d'où Scribe et moi nous sommes sortis. Ce pauvre jeune homme a, comme il le dit, un saint respect pour le génie (ce mot me fait toujours rire), et il me croyait au comble de la fortune et des honneurs. Moi, qui mourrais le ventre dévoré par le lièvre, comme le Lacédémonien, plutôt que de trahir ma misère, j'ai eu la faiblesse, en ce moment où je disais adieu à tant de choses, d'épancher un cœur trop gros. C'était à une place que je n'oublierai jamais, rue de Rivoli, devant la grille des Tuileries. Ce pauvre homme qui est, remarquez ceci, un homme d'affaires de Paris, eut la paupière humide et me dit :

— Monsieur de Balzac, tout ce qu'un zèle sacré pourra faire, attendez-le de moi. Je ne dois plus vous parler que de résultats ! Je vais tenter de vous sauver.

Et hier, ce brave et dévoué jeune homme m'a écrit qu'il avait réussi à faire un emprunt pour me liquider de toutes mes dettes, m'ôter le poids de mes ennuis, et me laisser le temps de les acquitter, — ce qui est quelque chose de plus beau.

Quand le prêteur a su le nom de l'emprunteur, lui qui voulait dix pour cent et des garanties, n'a plus voulu que cinq pour cent et l'hypothèque sur mes œuvres. Que ces deux noms soient bénis ! Ma foi, je vous l'avoue, j'échappe, *si la chose s'arrange*, car j'ai peu de foi au bonheur, j'échappe à un long suicide, à la mort par le travail !

Outre cet emprunt il va se faire une compagnie pour l'exploitation de mes œuvres. Je poursuis cette affaire dont je vous ai parlé, je crois, très chaudement. Elle se fera *col tempo* Ainsi, je dois peut-être quatre mille ducats à payer immédiatement ; j'en trouverais six mille d'ici à peu de temps. Au lieu de travailler dix-huit heures, je n'en travaillerais plus que neuf, et j'aurais conquis, après quatorze ans de travaux,

le droit d'aller et venir à ma fantaisie. Cela est trop beau, je n'y crois pas.

Les cinq cents francs envoyés comme vous le faites, au lieu de les envoyer quelques mois plus tard, sont, entre nous, un bienfait. Boulanger a besoin d'argent, et je me remue pour lui faire trouver mille francs pour la gravure du portrait. L'infâme avare Custine ne lui a payé que mille écus *le Triomphe de Pétrarque*, et mon portrait lui aurait, par ainsi, été payé quinze cents francs. Mais obtiendrons-nous mille francs du graveur pour le droit de graver le portrait! C'est ce que je tâche de faire.

Maintenant, voici une grave question : je veux que vous ayez l'original. Boulanger veut que l'original soit exposé; quoique je poserai pour la copie, jamais une copie n'offre la beauté indéfinissable de la toile où l'on a fouillé, scruté, saisi l'âme du modèle. Il faudrait donc attendre, car, pour l'artiste, mon portrait est une bataille à gagner en face de tous ses camarades. On commence à parler de cette page qui est magnifique. La copie sera prête dans un mois. Vous la recevrez en janvier. (Vous ne me dites toujours pas comment, où et à qui, et quelle adresse mettre?) Si vous me permettez de vous envoyer l'original, il ne pourrait partir qu'après l'Exposition. J'ai conféré avec Boulanger; quoique je pose, quoiqu'il veuille faire aussi bien, il m'a toujours dit : « Une copie, même faite par le maître, ne vaut pas l'original. »

Laissez-moi vous dire que ma mère, qui sera sur le livret du Salon comme ayant commandé le portrait, sera tout à fait indifférente sur la copie ou l'original. (Ceci entre nous.) Eh bien, vous avez le temps de me répondre, répondez-moi là-dessus. Voilà les journaux qui commencent à parler de ce portrait. Les peintres disent obligeamment de lui ce que l'on disait sur *Séraphita*. Je ne croyais pas Boulanger capable de me faire un semblable portrait. En effet, il est, en style de l'art, magistral. Je vous ai confié tout ce qu'il me coûte; j'y ai enterré deux volumes que j'aurais faits pendant les dernières séances, où il me fallait rester debout. Je vous le répète, pour que vous ne disiez pas à un pauvre ouvrier comme moi le terrible : *Soyez heureux*, auquel il ne manquait que : *et laissez-moi tranquille !*

Allons, adieu. Sachez bien que je ne puis relire mes lettres : à peine puis-je les écrire entre deux épreuves. Si quelque chose vous choque, pardonnez-le-moi. Mille tendres amitiés.

XVI

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Tours, 23 novembre 1836.

Après les grandes luttes que je viens de soutenir et dont vous êtes la seule confidente, mais surtout après la victoire, j'ai senti le besoin de revenir dans la *cara patria* me reposer comme un enfant sur le sein de sa mère.

Si vous trouvez une lacune dans mes lettres, il faut l'attribuer à tout ce qui vient de se passer et que vous allez savoir en deux mots. *Toutes mes dettes sont payées*, j'entends celles qui me chagrinaient. Tout ce qui se préparait de bon comme emprunt, a manqué ; tout est devenu plus grave et plus enflammé autour de moi. Depuis un mois surtout, les assignations, les protêts, les huissiers, tout abondait chez moi, et je crois vraiment que je puis faire un gros volume in-folio de cette littérature du malheur.

Alors, quand le feu m'a environné de toutes parts, que tout a bien manqué du côté des secours, que nul ami ne pouvait ou ne voulait me sauver, avant de renier la France et d'aller me faire une patrie en Russie, en Ukraine, j'ai tenté un dernier effort et cet effort a été couronné d'un succès qui va redoubler la rage de mes ennemis. Dieu veuille que vous deviniez toutes les angoisses qu'il y a dans cette simple page, vous aurez alors bien de la pitié pour votre mougik parisien !

Il n'y avait plus que l'*una fides* qui brillait à l'horizon, dans ce grand naufrage de toutes mes ambitions, dont le principe est l'*adoremus in æternum !*

Je suis donc allé trouver un spéculateur nommé Bohain, qui a fait la première *Europe littéraire*, et à qui j'avais rendu quelques services fort désintéressés. Il a convoqué tout aussitôt l'homme qui a tiré Chateaubriand de peine, et un capi-

taliste qui depuis peu de temps fait de la librairie. Voici le traité qui est sorti de nos quatre têtes :

1° On m'a donné cinquante mille francs pour éteindre mes dettes urgentes.

2° On m'assure, pendant la première année, quinze cents francs par mois. La deuxième, je puis avoir trois mille francs par mois, et, la quatrième, quatre mille, jusqu'à la quinzième année, si je donne un nombre déterminé de volumes. Nous sommes associés pour quinze ans. Il n'y a plus entre nous ni auteur ni libraires, mais des sociétaires. J'apporte l'exploitation de toutes mes œuvres faites ou à faire pendant quinze ans. Mes trois associés s'engagent à faire l'avance de tous les frais, et à me donner moitié dans tous les bénéfices, au-dessus du coût du volume. Mes dix-huit, vingt-quatre, ou quarante-huit mille francs par an, et les cinquante mille donnés, sont imputés sur ma part.

Voilà le fond de ce traité qui me délivre à jamais des journaux, des libraires et des procès, attendu que ces messieurs sont substitués à mes droits pour tout ce qui est administration, vente, etc. Ils partagent tous les produits de ma plume avec moi, comme tous les produits de la vente. C'est comme une ferme à moitié, où mon intelligence remplace la terre, à cette différence près que moi, propriétaire, je n'entre dans aucun frais ni risque, et que je palpe mes bénéfices sans soucis.

Ce traité est mille fois plus avantageux que celui de M. de Chateaubriand, à côté de qui la spéculation me place, car je ne vends rien de mon avenir, tandis que, pour cent mille francs et pour douze mille francs de rentes, qui en deviennent vingt-cinq quand il publiera quelque chose (encore viagères), M. de Chateaubriand a tout abandonné.

Dans trois jours j'irai, je crois, à Rochecotte, voir madame la duchesse de Dino et le prince de Talleyrand, que je n'ai jamais vu, et vous savez combien je désire voir les spirituels dindons qui ont plumé l'aigle en le faisant tomber dans la fosse de la Maison d'Autriche. Quant à madame de Dino, je l'ai déjà vue chez madame d'Appony.

Je viens de finir ce matin même l'*Enfant maudit*. Vous ne reconnaîtrez plus cette pauvre barre d'or; elle est ciselée,

montée, achevée, garnie de perles. Relisez cela dans les *Études philosophiques*, avec *le Secret des Ruggieri*, avec *un Martyr*[1], et demandez-vous quelle tête de fer il a fallu pour combattre, écrire, souffrir, tout ensemble. J'ai fait *la Vieille Fille* au milieu de ces ennuis, de ces luttes, de ces préoccupations.

Avez-vous donc, un jour, prié Dieu, pour moi, avec toutes les forces de votre belle âme ingénue, pour qu'enfin j'aie obtenu une espèce de tranquillité, car je n'en dois pas moins les sommes que je devais auparavant? Mais, je n'ai plus à les trouver; le mode d'acquittement me laisse tout mon temps et m'enlève mes ennuis.

XVII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Paris, 1er décembre 1836.

J'arrive de Touraine où je vous ai écrit une lettre d'homme d'affaires. Vous savez, au moment où cette lettre-ci courra les chemins, que vous n'aurez plus d'inquiétude à épouser relativement aux questions financières du moine de Chaillot. Je m'agenouille humblement à vos pieds et vous prie de m'accorder une indulgence plénière pour tout ce que j'y ai précédemment versé de larmes.

Vous m'avez fait sourire quand vous me reprochez dans votre bonne lettre de ne pas lire attentivement votre prose! Si je lisais ainsi les Saintes Écritures, il faudrait me mettre à côté de Saint Jérôme, et si je lisais ainsi mes ouvrages, il n'y aurait point de fautes!

Mais, avant tout, les affaires. Le pauvre Boulanger est un artiste fier et pauvre, un noble et bon caractère. Aussitôt que j'ai eu de l'argent, je lui ai porté les cinq cents francs, en faisant comme si j'avais reçu ces cinq cents francs pour lui, car, de moi, il ne les aurait peut-être pas pris. Maintenant, que

1. *Le Martyr calviniste*. L'impression de cet ouvrage fut, en effet, commencée pour cette édition des *Études philosophiques*, qui ne fut pas continuée. Il parut pour la première fois dans *le Siècle*, sous le titre des *Lecamus*, en 1841 seulement.

taliste qui depuis peu de temps fait de la librairie. Voici le traité qui est sorti de nos quatre têtes :

1° On m'a donné cinquante mille francs pour éteindre mes dettes urgentes.

2° On m'assure, pendant la première année, quinze cents francs par mois. La deuxième, je puis avoir trois mille francs par mois, et, la quatrième, quatre mille, jusqu'à la quinzième année, si je donne un nombre déterminé de volumes. Nous sommes associés pour quinze ans. Il n'y a plus entre nous ni auteur ni libraires, mais des sociétaires. J'apporte l'exploitation de toutes mes œuvres faites ou à faire pendant quinze ans. Mes trois associés s'engagent à faire l'avance de tous les frais, et à me donner moitié dans tous les bénéfices, au-dessus du coût du volume. Mes dix-huit, vingt-quatre, ou quarante-huit mille francs par an, et les cinquante mille donnés, sont imputés sur ma part.

Voilà le fond de ce traité qui me délivre à jamais des journaux, des libraires et des procès, attendu que ces messieurs sont substitués à mes droits pour tout ce qui est administration, vente, etc. Ils partagent tous les produits de ma plume avec moi, comme tous les produits de la vente. C'est comme une ferme à moitié, où mon intelligence remplace la terre, à cette différence près que moi, propriétaire, je n'entre dans aucun frais ni risque, et que je palpe mes bénéfices sans soucis.

Ce traité est mille fois plus avantageux que celui de M. de Chateaubriand, à côté de qui la spéculation me place, car je ne vends rien de mon avenir, tandis que, pour cent mille francs et pour douze mille francs de rentes, qui en deviennent vingt-cinq quand il publiera quelque chose (encore viagères), M. de Chateaubriand a tout abandonné.

Dans trois jours j'irai, je crois, à Rochecotte, voir madame la duchesse de Dino et le prince de Talleyrand, que je n'ai jamais vu, et vous savez combien je désire voir les spirituels dindons qui ont plumé l'aigle en le faisant tomber dans la fosse de la Maison d'Autriche. Quant à madame de Dino, je l'ai déjà vue chez madame d'Appony.

Je viens de finir ce matin même l'*Enfant maudit*. Vous ne reconnaîtrez plus cette pauvre barre d'or; elle est ciselée,

montée, achevée, garnie de perles. Relisez cela dans les *Études philosophiques*, avec *le Secret des Ruggieri*, avec *un Martyr*[1], et demandez-vous quelle tête de fer il a fallu pour combattre, écrire, souffrir, tout ensemble. J'ai fait *la Vieille Fille* au milieu de ces ennuis, de ces luttes, de ces préoccupations.

Avez-vous donc, un jour, prié Dieu, pour moi, avec toutes les forces de votre belle âme ingénue, pour qu'enfin j'aie obtenu une espèce de tranquillité, car je n'en dois pas moins les sommes que je devais auparavant? Mais, je n'ai plus à les trouver; le mode d'acquittement me laisse tout mon temps et m'enlève mes ennuis.

XVII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Paris, 1er décembre 1836.

J'arrive de Touraine où je vous ai écrit une lettre d'homme d'affaires. Vous savez, au moment où cette lettre-ci courra les chemins, que vous n'aurez plus d'inquiétude à épouser relativement aux questions financières du moine de Chaillot. Je m'agenouille humblement à vos pieds et vous prie de m'accorder une indulgence plénière pour tout ce que j'y ai précédemment versé de larmes.

Vous m'avez fait sourire quand vous me reprochez dans votre bonne lettre de ne pas lire attentivement votre prose! Si je lisais ainsi les Saintes Écritures, il faudrait me mettre à côté de Saint Jérôme, et si je lisais ainsi mes ouvrages, il n'y aurait point de fautes!

Mais, avant tout, les affaires. Le pauvre Boulanger est un artiste fier et pauvre, un noble et bon caractère. Aussitôt que j'ai eu de l'argent, je lui ai porté les cinq cents francs, en faisant comme si j'avais reçu ces cinq cents francs pour lui, car, de moi, il ne les aurait peut-être pas pris. Maintenant, que

1. *Le Martyr calviniste*. L'impression de cet ouvrage fut, en effet, commencée pour cette édition des *Études philosophiques*, qui ne fut pas continuée. Il parut pour la première fois dans *le Siècle*, sous le titre des *Lecamus*, en 1841 seulement.

cela ne regarde plus que moi, rien ne presse, et, pour en finir là-dessus, il n'y a qu'à m'envoyer une lettre de change, sur MM. de Rothschild, de la même somme à mon ordre. Maintenant, que vous m'avez envoyé l'adresse de la maison[1], tout est bien. Vous recevrez le tableau après notre Exposition, qui commencera en février. Je n'ai pas le courage de ne laisser exposer que la copie. Le pauvre Boulanger en mourrait de chagrin. Il voit là tout un avenir. Depuis que je ne vous ai écrit, beaucoup de gens sévères sont venus, et tous ont mis cette œuvre au-dessus de bien des œuvres. Il s'agissait d'un graveur médiocre pour faire la gravure. Planche est venu voir Boulanger pour lui conseiller de mépriser les mille francs qu'on lui offrait, et d'attendre l'effet qu'allait produire le portrait au Salon, en lui affirmant qu'il aurait les premiers graveurs et une meilleure somme à ses ordres. Il y a là du Titien et du Rubens fondus. La copie sera substituée à l'original pour ma mère, qui ne s'en apercevra pas et qui, entre nous soit dit, y tient peu. Vous aurez donc la page où Boulanger aura mis toutes ses forces et pour laquelle j'ai posé trente jours.

Quel malheur que je ne puisse pas vous envoyer le beau cadre que je rapporte de Touraine et que l'on va redorer! Je l'ai eu pour vingt francs, et il y a pour plus de deux cents francs de journées payées, il y a cinquante ans, au sculpteur en bois qui l'a fait.

Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai été bien malade. Toutes ces angoisses, ces discussions, ces travaux et les fatigues, m'ont causé, à Saché, une révolution nerveuse et sanguine. J'ai été tout un jour à la mort. Le sommeil abondant et les bois de Saché pendant trois jours m'ont remis.

Il y a dans votre lettre un reproche qui, entre nous, est grave, et relatif à une soirée d'Opéra. Après le malheur qui m'a frappé, vous me connaîtriez bien peu si vous ne pensiez point que mon deuil est éternel, de tous les instants, qu'il me suit dans mes joies, dans mes travaux, partout. Oh! par grâce, que ce ne soit que vous au monde qui touchiez à cette

1. La maison de banque Halpérine, à Berditchef, où le portrait devait être adressé.

plaie de mon cœur, et n'y touchez jamais brusquement! Mes affections de ce genre sont immuables; elles sont dans un endroit du cœur et de l'âme où rien autre ne parvient. Il n'y a de place que pour deux sentiments de ce genre, et il fallait que le premier se terminât ainsi pour que le second prît toute sa force, et, maintenant, il est infini. A quoi servirait la puissance dont je suis investi, si ce n'est à se faire en soi-même un sanctuaire pur et toujours ardent, où rien ne pénètre des agitations extérieures? L'image placée dans le haut de cette roche, pure, inaccessible, n'en descendra jamais, et, si elle en descendait d'elle-même, elle ne pourrait jamais faire que sa place ne fût pas à jamais marquée.

Sous ce point de vue, que j'aille entendre *Guillaume Tell* ou que je reste à pleurer au coin de mon feu, tout est bien immuable dans ce centre où si peu de paroles pénètrent. Mais, chère, sachez donc bien que je ne suis point mondain, que je le suis si peu que la moindre de mes démarches prend une gravité qui m'effraie. Encore une fois, usez de votre esprit d'analyse, et demandez-vous, en mettant sur un papier les dates de mes œuvres, en quel temps je les ferais, si je me permettais un plaisir, une soirée, une distraction. Depuis que l'hiver est ouvert, et voilà deux mois, je suis allé deux fois aux Italiens, et les deux fois avec madame Delannoy et sa fille, madame Visconti étant absente.

Maintenant, si j'ai gagné de ne plus avoir d'inquiétudes financières, j'ai changé ces soucis en un travail continu. Les dix jours par mois que me prenait cette lutte matérielle vont être employés au travail, et, pour recueillir les fruits de cette affaire, il faut, pendant dix-huit mois, ne pas quitter ma mansarde que vous croyez si salubre. Elle ne l'est pas. La lucarne est trop élevée; je n'ai point de vue. Aussitôt que je le pourrai, je redescendrai travailler au second, où l'air est meilleur, plus abondant.

Tout autre que moi serait effrayé de mes *obligations de plume*. Il faut donner d'ici à trois mois : *la Haute Banque* et *la Femme supérieure* à *la Presse*, *César Birotteau* et *les Artistes* au *Figaro*, publier ce mois-ci *les Illusions perdues* et le troisième dixain, et avoir préparé pour avril *les Mémoires d'une Jeune Mariée*, sans compter ce que j'ai à faire dans les troi-

sième et quatrième livraisons des *Études philosophiques*. Croyez-moi, l'homme qui achève d'aussi grands travaux ne descend pas à de mesquins amusements. Voici trois ans que je n'ai pas pris une *plumée* d'encre sans voir votre nom, car le hasard m'a fait garder une de vos cartes de visite; je l'ai placée dans mon encrier. Vous ne sauriez croire que, depuis ce temps, je ne me suis jamais blasé sur le plaisir enfantin de voir votre nom marié à toutes mes pensées.

De vous à moi, vous savez si, dans mes jugements, je suis mû par les sentiments étroits qui font parler ordinairement les écrivains, les artistes, de leurs camarades. Moi, je vis loin de toutes ces affaires. Eh bien, Dumas est un danseur de corde, et, pis que cela, un homme sans talent. On m'a encore réoffert la croix; j'ai encore refusé.

Si j'ai accompli mes tâches, vers le moi de mai ou de juin, je prendrai mon essor vers votre grande plaine, et vous verrez votre mougik blanc autrement qu'en peinture. Alors vous le reverrez glorieux, car j'aurai publié *César Birotteau*, *la Torpille*, le troisième dixain, *les Illusions perdues*, *la Haute Banque*, *la Femme supérieure*, *les Mémoires d'une Jeune Mariée*, qui seront de grandes et belles peintures ajoutées à celles de ma galerie.

A-t-on crié à propos de *la Vieille Fille*[1]! Et, quand vous rirez, en lisant cela, vous vous demanderez quelles belles mœurs ont donc les journalistes en France, les hommes les plus infâmes que je sache!

Sans fatuité d'auteur, oui, relisez *le Lys*; l'ouvrage gagne à être relu. Mais je ne m'abuse pas sur les taches qui y sont encore, et qui disparaîtront, quoique l'ange qui n'est plus l'ait proclamé sans défaut.

Il ne faut pas oublier, chère, que j'ai tout à peindre, et que chaque sujet veut des couleurs différentes. On ne peut pas raconter mademoiselle Cormon, le chevalier de Valois, Suzanne et Du Bousquier avec le style de madame de Mortsauf, surtout devant une tourbe d'envieux, qui dit que l'on vieillit si l'on ne se différencie pas soi-même.

1. Publiée d'abord dans *la Presse*, du 23 octobre au 4 novembre 1836, *la Vieille Fille* ne parut en volume qu'en février 1837. Le manuscrit en fut offert à la comtesse Guidoboni-Visconti, en décembre 1836.

Dans *Illusions perdues*, il y a une jeune fille, nommée *Ève*, qui est, à mes yeux, la plus ravissante création que j'aurai faite.

Allons, adieu. Voici une demi-journée volée aux épreuves, aux affaires, aux travaux. Mais, en vous écrivant, je vous ai revue, comme si j'étais à étudier l'*Almanach de Gotha*, maison Mirabaud, et quand je pense à cette halte que j'ai faite dans mes douleurs, il me semble que tout est d'or autour de moi, que je n'ai rien à faire.

Je vous parlerai une autre fois de la visite que j'ai faite à madame de Dino et à M. de Talleyrand, il y a six jours, à Rochecotte en Touraine. M. de Talleyrand est étonnant. Il a eu deux ou trois jets d'idées prodigieuses. Il m'a fort invité à le venir voir à Valençay, et, s'il vit, je n'y manquerai pas. J'ai encore Wellington et Pozzo di Borgo à voir, pour que ma collection d'antiques soit complète.

XVIII

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Paris, 27 décembre 1836. — 15 janvier 1837.
27 décembre.

Aujourd'hui, j'ai eu un grand bonheur ; il m'est venu quelqu'un que je n'avais pas vu depuis des éternités [1], et qui m'a fait tant de plaisir, que je suis resté pendant toute la journée hébété, causant avec lui ; je ne me lassais pas. Il avait fait un long voyage, mais heureux ; il n'était point changé. Ne trouvez-vous pas qu'il y a des êtres en qui réside une plus forte portion de notre vie qu'en nous-même ?

J'ai bien des choses à vous dire ; mais le temps ! quand on vous demande cinquante francs par jour de retard ? Enfin, je vois le moment où je sortirai de cet abîme sale ; mes ailes se fatiguaient à se soutenir au-dessus.

1. Façon d'annoncer à madame Hanska l'arrivée de son portrait, qu'elle venait de lui envoyer. C'était une copie de la miniature exécutée par Daffinger, à Vienne, en 1835.

Vous me parlez si peu de *la Vieille Fille*, que je vois que l'œuvre vous aura déplu. Dites-le hardiment; vous avez voix au chapitre, et je vous dirai mes raisons.

15 janvier.

Personne n'est moins dépensier que moi, personne ne veut vivre avec plus d'économie. Mais songez donc que je travaille trop pour m'occuper de certains détails, et, qu'en définitif, j'aime mieux dépenser cinq à six mille francs par an, que de me marier pour avoir de l'ordre, car un homme, qui entreprend ce que j'entreprends, se marie pour avoir une existence calme, ou accepte la misère de La Fontaine et de Rousseau. De grâce, ne me parlez jamais de mon désordre, car il est la suite de l'indépendance dans laquelle je vis et que je veux garder.

Pour me débarrasser à cet égard de tout souci, de ceux ou de celles qui m'ennuient par ce thème, j'ai donné mon programme et j'ai déclaré que, quoique j'eusse passé l'âge fatal de trente-six ans, je voulais une femme qui fût en rapport avec mon âge, de la plus haute noblesse, instruite, spirituelle, et pouvant aussi bien vivre dans une mansarde que jouer le rôle d'ambassadrice. sans avoir à souffrir des impertinences à Vienne, comme une personne que vous avez connue, ni à se plaindre de n'être que la femme d'un pauvre ouvrier en livres; que je voulais être spécialement adoré, épousé pour mes défauts plus que pour mon peu de qualités, et que cette femme fût assez grande par l'intelligence pour comprendre que, dans la vie à deux, il devait y avoir cette sainte liberté qui fait que toutes les preuves d'affection sont volontaires et non l'effet d'un devoir, attendu que j'abhorre le devoir en fait de choses de cœur: que, quand ce phénix, la seule femme qui ne puisse rendre l'auteur de la *Physiologie du Mariage* malheureux, serait trouvé, alors, je verrais. Aussi, vivais-je en parfaite tranquillité, mais non sans ennuis. Quand l'imagination et le cerveau sont fatigués, ma vie est plus difficile qu'elle l'était par le passé. Il y a dans ma vie une lacune qui me l'a bien attristée. L'amie adorée n'est plus là. Tous les jours il y a mille occasions de pleurer l'absence éternelle. Croiriez-vous que, depuis six mois, je n'ai pu aller à Nemours

y reprendre les choses qui doivent être en ma seule possession, et que toutes les semaines je me dis : « Ce sera celle-ci »? Ce fait douloureux vous peindra ma vie comme elle est. Elle est encore ce combat acharné, constant! Ah! combien j'aspire vivement à cette liberté d'aller et venir! Non, j'étais au bagne.

Oui, je suis fâché que vous ne m'ayez pas écrit votre opinion sur *la Vieille Fille*. J'ai repris mes travaux ce matin; et ç'a été pour obéir au dernier mot que m'ait écrit madame de B... Elle a trouvé que, dans cet ouvrage, il y a un passage qui lui a fait m'écrire : « Je puis mourir; je suis sûre que vous avez sur le front la couronne que je voulais y voir. *Le Lys* est un sublime ouvrage sans tache ni faute. Seulement, la mort de madame de Mortsauf n'a pas besoin de ses horribles regrets; ils nuisent à la belle lettre qu'elle écrit. »

Alors, aujourd'hui, j'ai pieusement effacé les cent lignes environ, qui, selon beaucoup de gens, déparaient cette création. Je n'en ai pas regretté une seule, et chaque fois que ma plume a passé sur l'une d'elles, jamais cœur d'homme n'a été plus fortement ému. Je croyais voir cette grande et sublime femme, cet ange d'amitié, devant moi, me souriant comme elle me souriait quand j'usais de cette force si rare, qui consiste à se couper un membre, à ne sentir ni douleur, ni regret, à se corriger, à se vaincre!

Oh! *cara*, continuez-moi ces sages et si purs conseils, si désintéressés! Si vous saviez avec quelle religion je crois à ce que dit l'amitié vraie!

Ce conseil m'était venu quelques jours après les travaux énormes que m'ont nécessité ces figures, énormes elles-mêmes. J'ai attendu six mois pour que mon jugement de critique pût s'exercer sur mon œuvre. J'ai relu la lettre en pleurant; puis, j'ai repris mon œuvre et j'ai vu que l'ange avait raison. Oui, il faut ne laisser que soupçonner les regrets; il ne faut laisser dire qu'à l'abbé de Dominis, et non à Henriette, cette phrase qui dit tout : *Elle accompagne de ses larmes la chute des roses blanches qui couronnaient sa tête de Jephté mariée, et qui sont tombées une à une*. La religion seule peut exprimer chastement, poétiquement, et avec la mélancolie de l'Orient, cette situation. D'ailleurs, à quoi sert le testament de madame

de Mortsauf si elle parle si sauvagement à sa mort? C'était vrai dans la nature, mais faux dans une figure aussi idéalisée. Il y a dans mon œuvre encore quelques défauts. Ils sont chez Félix. La haine des gens du monde me les a indiqués; mais ce sera bien difficile d'y obvier. J'y tâche; mais le caractère de Félix est sacrifié dans cette œuvre; il faut beaucoup d'adresse pour le rétablir. J'y arriverai néanmoins.

Cara, j'ai encore pour au moins sept années de travaux, si je veux achever l'œuvre entreprise. Il faut quelque courage pour embrasser une vie semblable, surtout quand elle est privée des plaisirs que l'on souhaite le plus. L'âge avance! J'ai un peu dans l'âme la rage que je viens de rayer dans celle de madame de Mortsauf.

Nous avons subitement perdu Gérard[1]. Vous n'aurez pas connu cet étonnant salon. Quel hommage rendu au génie et à la bonté de cœur, à l'esprit de cet homme, que son convoi! Il n'y avait que des illustrations et l'église Saint-Germain des Prés n'a pas pu les contenir. Le premier gentilhomme[2] et le premier peintre du roi Charles X l'ont suivi bien promptement. Il y a là quelque chose de touchant.

Je vais vous écrire, le jour où j'aurai terminé les terribles douze volumes, que j'aurai faits entre notre rencontre à Neuchâtel et cette année. Pourquoi ne puis-je aller vous voir, afin de clore ce travail comme je l'ai commencé, à la clarté de votre beau front?

XIX

A MADAME HANSKA, A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Paris, 10 février — 12 février 1837

10 février,

Vous avez bien raison, vous qui connaissez tout l'empire que mes travaux exercent sur ma vie, de laisser tomber dans

1. Le peintre François Gérard, mort le mercredi 11 janvier 1837.

2. Le duc de Maillé, pair de France, mort dans les premiers jours de janvier 1837. Charles X était mort le 6 novembre 1836.

un abîme sans fond toutes les folies qui se disent sur moi, qu'elles viennent d'une princesse ou d'une harengère. N'est-on pas venu me demander s'il était vrai que j'épousasse une des Essler, une danseuse ! Moi, qui ne puis souffrir rien de ce qui met le pied sur un théâtre ! Ainsi, à Paris, dans la même ville que moi, à deux pas de moi, on dit des choses inouïes de moi. Les uns me peignent comme un monstre de dissolution et de débauche ; les autres comme un animal dangereux et méchant auquel on devrait courir sus. Je ne saurais vous dire tout ce que l'on dit. Je suis aussi un grand dissipateur : tantôt un homme facile, tantôt un homme intraitable.

Mais, laissons là ces folies ; c'est bien assez qu'elles pèsent sur moi ; ce serait trop de les faire peser sur notre chère correspondance.

Je suis donc délivré du plus odieux traité et des plus odieuses gens du monde. La dernière livraison a paru il y a quelques jours. Elle contient *la Grande Bretèche* rarrangée, c'est-à-dire encadrée mieux qu'elle ne l'était primitivement, et escortée de deux autres aventures. Puis, *la Vieille Fille*, une de mes meilleures choses (à mon avis), mais qui a soulevé une nuée de feuilletons contre moi. Mais Du Bousquier est une aussi belle image des gens qui ont fait les affaires sous la République, et qui sont devenus des libéraux sous la Restauration, que le chevalier de Valois est une belle image des vieux restes du siècle de Louis XV ! Mademoiselle Cormon est une création aussi très originale, selon moi. Ce sont de ces figures presque inabordables pour le romancier, à cause du peu de prise qu'elles offrent. Mais ces difficultés sont si peu appréciées que je me résigne, dans ces cas-là, à avoir travaillé pour ma propre fantaisie.

Illusions perdues est l'introduction d'une œuvre plus considérable. Ces barbares éditeurs, poussés par des considérations d'argent, veulent absolument leurs trois cent soixante pages, quelles qu'elles soient. *Illusions perdues* voulait trois volumes ; il y en a encore deux à faire, qui s'appelleront : *un Grand Homme de province à Paris*, et qui, plus tard, rentreront dans *Illusions perdues*, quand on réimprimera les douze premiers volumes, de même que *le Cabinet des Antiques* servira de clôture à *la Vieille Fille*.

Je vais maintenant m'occuper des treize derniers volumes des *Études de Mœurs*, et j'espère avoir fini en 1840.

Je dîne demain chez madame Kisseleff, qui m'a promis de me faire connaître madame Zayonchek, dont vous m'avez tant parlé que j'ai sollicité ce dîner, avant ma grippe, à un beau bal qu'a donné madame Appony, et où je suis allé. C'est le seul, car sachez bien que je ne vais nulle part. Je ne vais qu'aux grandes soirées de madame Appony, et encore rarement. Je ne vais plus aux Italiens. Je ne dîne plus dans aucune maison, excepté ces dîners qu'on ne saurait refuser sans se trouver sans appui, quelque jour, comme celui de l'ambassadeur de Sardaigne, par exemple. Mais, hors ces choses-là, je ne vais pas dix fois en six mois hors de chez moi.

12 février.

Je fais en ce moment avec fureur une pièce de théâtre, car là est mon salut. Il faut vivre du théâtre et de ma prose concurremment. Elle s'appelle : *la Première Demoiselle* [1]. Je l'ai choisie, pour mon début, parce qu'elle est entièrement bourgeoise. Figurez-vous une maison de la rue Saint-Denis, comme *la Maison du Chat qui pelote*, où je mettrai un intérêt dramatique et tragique d'une extrême violence. Personne n'a encore pensé à mettre à la scène l'adultère du mari, et ma pièce est basée sur cette grave affaire de notre civilisation moderne. Sa maîtresse est dans la maison. Personne n'a encore songé à faire un Tartufe femelle, et sa maîtresse sera Tartufe en jupons ; mais on concevra bien plus l'empire de la première demoiselle sur le maître, qu'on ne conçoit celui du Tartufe sur Orgon, car les moyens de domination sont plus naturels et compréhensibles.

En regard de ces deux figures passionnées, il y aura une mère opprimée, et deux filles également victimes de la tyrannie perfide de la première demoiselle. L'aînée croit qu'il faut cajoler la première demoiselle, qui a son parti dans la maison, car le caissier l'aime sincèrement. La tyrannie est si

1. Cette pièce, encore inédite, porte aujourd'hui pour titre : *l'École des Ménages*.

odieuse aux filles et à la mère, que la plus jeune des filles, partant d'un principe d'héroïsme, veut délivrer sa famille de cette peste, en s'immolant elle-même. Elle veut l'empoisonner et rien ne l'arrête. Le coup manque ; mais le père, qui a vu à quelles extrémités se portent ses enfants, devine que la première demoiselle ne peut vivre sous son toit, qu'après cette tentative tout lien d'intérieur est rompu. Il la renvoie ; mais, au cinquième acte, il lui est si impossible de vivre sans cette femme, qu'il prend une portion de sa fortune, laisse le reste à sa femme et s'enfuit avec *la Première Demoiselle* en Amérique.

Voilà le gros de ma pièce ; je ne vous parle pas des détails qui sont aussi originaux que le sont les caractères, qui n'ont été, à mon avis, pris pour aucune pièce. Il y a la scène du jugement de la fille en famille ; il y a la scène de la séparation, etc.

J'espère avoir fini pour les premiers jours de mars, et la voir représenter dans les premiers jours de mai. De ce succès dépend beaucoup mon voyage, car, le jour où je ne devrai plus rien, j'aurai cette liberté d'aller et venir après laquelle je soupire depuis si longtemps.

XX

A MADAME HANSKA A WIERZCHOWNIA (UKRAINE)

Florence, 10—11 avril 1837.
10 avril.

En un mois j'ai parcouru très rapidement une partie de la France, un côté de la Suisse, Milan, Venise, Gênes, et, après avoir été détenu au lazaret par une inadvertance, me voici depuis deux jours à Florence, où, avant de voir quoi que ce soit, j'ai couru chez Bartolini pour voir votre buste. C'était en grande partie l'objet de cette dernière course, car il faut que je sois dans dix jours à Paris. L'envie de voir Venise et ma quarantaine m'ont fait outrepasser le peu de jours que je pouvais prendre pour ce voyage, et m'ont bien fait regretter

de ne pas avoir été chez vous. Mais la saison ne le permettait pas, ni la finance.

Aussitôt la publication de la dernière livraison des *Études de Mœurs* finie, mes forces sont tombées tout à coup. Il a fallu se distraire, et je prévois qu'il en sera ainsi tous les quatre ou cinq mois. Ma santé est détestable, inquiétante, et je ne le dis qu'à vous. Mon esprit s'en ressent. J'ai la crainte de ne pouvoir achever mon œuvre. Partout le manque de bonheur me poursuit et m'ôte le goût des choses les plus belles. Venise et la Suisse sont les deux créations, l'une humaine et l'autre divine, qui, jusqu'à présent, me paraissent être sans aucune comparaison, et sortir des données ordinaires. L'Italie m'a semblé une terre tout comme une autre.

J'ai marché si vite que, nulle part, je n'ai pu vous écrire. Ma pensée vous appartenait tout entière, mais quant à l'écriture et à la plume, elles me faisaient horreur. La perte que j'ai faite est immense. Le vide qu'elle me laisse pouvait être comblé par une amitié présente ; mais, de loin, malgré vos lettres, le chagrin est venu m'assaillir à toute heure, surtout pendant mes travaux. Cette autre âme qui me conseillait, qui voyait tout, qui avait été le point de départ de tant de choses, me manquait. Je commence à désespérer de l'avenir heureux. Entre cette âme absente pour jamais, et des espérances auxquelles je me suspens aux heures les plus douces, il y a, croyez-moi, un abîme, sur lequel je reste sans cesse, et bien souvent le vertige du malheur me monte à la tête. Chaque jour emporte un lambeau de cette gaîté qui m'a permis de surmonter tant de difficultés. Ce voyage est une triste épreuve. Je me trouve seul, sans force.

Vous aurez probablement ma statue en marbre de Carrare et en demi-nature, c'est-à-dire de trois pieds de hauteur environ, merveilleusement ressemblante, avant d'avoir la copie de ce scélérat de Boulanger qui, après l'Exposition, c'est-à-dire en mai, voudra deux ou trois mois pour faire la copie. Je suis désolé. Il a eu cinq portraits bien payés, et une commande pour Versailles, cent vingt pieds de long de peinture qui l'absorbe, et, comme ami, il me fait attendre. Aussi, peut-être vous apporterai-je moi-même le portrait, car, comme il m'est impossible de travailler plus de quatre mois de suite, en août, je

partirai pour aller en Ukraine, par la Hongrie et le Tyrol, et je reviendrai par Dresde. Ce sera à Wierzchownia que je ferai sans doute ma première pièce de théâtre.

J'ai des mondes de choses à vous dire. Mais, avant tout, contre ma statue, je demande à M. de Hanski de m'envoyer un petit mot de permission pour que Bartolini me fasse un second exemplaire de votre buste. Si M. de Hanski m'octroie la permission, je le demande à Bartolini de moitié moins fort, afin de pouvoir le mettre sur ma table, dans le cabinet où j'écris. Cette dimension est celle de ma statue, et tous les artistes, Bartolini lui-même, la trouvent plus favorable à la physionomie ; elle a plus d'expression, et il vaut mieux que l'imagination ait à agrandir une tête qu'à la trouver dans ses proportions exactes.

Cette statue a été une œuvre d'affection ; elle en porte le cachet. Elle est faite à Milan par un artiste nommé Puttinati[1] ; il n'a rien voulu. J'ai, à grand peine, payé les frais et le marbre. Mais, je l'emmène à Paris avec moi; je lui montrerai Paris et je lui commande un groupe de *Séraphita montant au ciel entre Wilfrid et Minna*. Le piédestal sera composé de toutes les espèces et de toutes les œuvres terrestres dont elle est le produit. Je mettrai de côté deux mille francs par an pendant trois ans que durera l'exécution, et cela suffira.

Venise, que je n'ai vue que pendant cinq journées, dont deux pluvieuses, m'a ravi. Je ne sais si vous avez remarqué dans le Grand Canal, après le palais Finri, une petite maison à deux croisées gothiques; toute la façade est gothique pur. Tous les jours je m'y suis fait arrêter et j'y ai souvent été ému aux larmes. J'ai conçu tout le bonheur que deux personnes pouvaient y ressentir, en y demeurant étranger au monde entier. La Suisse est chère, mais à Venise il faut si peu d'argent pour vivre ! La maison ne vaut pas deux années de loyer de la villa Diodati que vous avez tant admirée, à cause de lord Byron. Elle suffit à un petit ménage, comme serait celui d'un pauvre poète occupé aux heures qu'il faut ravir à la félicité, pour l'entretenir toujours égale en force. Les étés peuvent se passer au lac de Garda, dans une petite

1. Balzac lui a dédié, depuis, *la Vendetta*.

maison semblable à celle-là. Douze mille francs par an donneraient ce luxe. Que l'ange qui s'est si fatalement envolé me le pardonne, mais, maintenant que tout est fini, je puis vous dire que le bonheur auquel la nature met une fin de notre vivant n'est pas complet. Vingt ans de différence, et même plus, étaient trop. Il faut pouvoir vieillir ensemble, et il m'a été permis devant cette maison de désirer les dix années que j'ai eues, mais avec une femme qui fût *elle*, plus la jeunesse.

L'avenir et le passé se sont donc fondus dans une même sensation, qui tenait à celles de Tantale, car, certes, moi seul, j'en ai la conviction, suis un obstacle à cette belle vie. Mes engagements sont, pendant encore au moins deux années, un empêchement d'honneur, et quand je pense que, dans deux ans, j'aurai quarante ans, que jusques à cet âge tout aura été travail, que ce travail use et détruit, il est difficile de croire que l'on sera encore l'objet d'une passion. Oui, quelque conservatrices que soient les glaces que l'étude amasse autour de nous, chaque pensée jette sa neige sur nos têtes, et le soir pourra me trouver sans fleurs dans les mains. Ah ! croyez-moi, un pauvre poète aussi sincèrement aimant que je le suis a pu verser devant cette petite maison des larmes bien amères !

Oui, je ne puis trahir ni madame Delannoy, cette seconde mère, qui m'a confié jusqu'à vingt-six mille francs, ni ma mère, dont la vie est hypothéquée sur ma plume, ni ces messieurs qui viennent de placer sur mon encrier près de soixante-dix mille francs. Ah ! si je puis me conquérir deux mois de tranquillité à Wierzchownia, que j'y fasse une ou deux belles œuvres de théâtre, tout change dans ma vie! Ces deux mois si précieux, je viens de les dépenser en courses, me direz-vous; mais je ne me suis mis en route que parce que j'étais sans idées, sans forces, le cerveau épuisé, l'âme abattue, usé par les dernières luttes et, croyez-le, elles ont été horribles, affreuses! Il y a eu une journée de désespoir, où je suis allé chercher un passeport pour la Russie. Il n'y avait plus qu'à aller vous demander un abri pour un ou deux ans, en abandonnant aux sots et à mes ennemis ma réputation, ma conscience, ma vie, qui aurait été déchirée, flétrie, jusqu'au jour où je serais revenu pour triompher. Mais, si on avait su où j'étais, et on l'aurait su, que n'aurait-on pas dit?... Cette

perspective m'a arrêté. Je puis vous l'avouer, à présent que la tempête est apaisée, et que je n'ai plus que quelques efforts à faire pour arriver à la tranquillité. Pendant ce mois, si mon âme ne s'est pas rafraîchie, au moins le cerveau s'est restauré. J'espère, à mon retour, que *César Birotteau*, que le troisième dixain, que *la Haute Banque* vous feront arriver mon nom aux étoiles plus grand que par le passé. J'ai déjà la nostalgie de l'encrier, de mon cabinet et de mes épreuves. Ce qui me causait des nausées à mon départ me sourit maintenant. Puis, le souvenir de la petite maison de Venise me donnera du courage ; elle m'a fait concevoir qu'après ma libération, la fortune ne signifiait rien, que j'en avais assez en écrivant un seul ouvrage par an, et que je pourrais unir le travail et le bonheur, dans cette villa Diodati sur l'eau !

11 avril.

Je viens de voir quelques salles de la galerie Pitti. Oh ! le *Portrait de Margherita Doni*, par Raphaël ! Je suis resté confondu. Ni Titien, ni Rubens, ni Tintoret, ni Vélasquez, nul pinceau ne peut approcher d'une perfection semblable. J'ai vu aussi *le Pensiero*, et j'ai compris votre admiration. J'ai eu bien du plaisir à regarder ce que vous aviez admiré deux ans auparavant. J'ai repris vos pensées. Je vais aller demain à la Galerie de Médicis, quoique je n'aie pas tout vu à Pitti, et je m'aperçois qu'il faut rester des mois à Florence, tandis que je n'ai que des heures. L'économie fait que je reviendrai par Livourne, Gênes, Milan et le Splugen. C'est la route la plus courte en réalité, quoique longue à l'œil, car on peut aller de Florence à Milan en trente-six heures, et, de Milan, par le Splugen on n'a pas quatre-vingts postes pour se rendre à Paris. Puis, par cette route, je reverrai Neuchâtel, et j'avoue que j'ai une tendre affection pour la rue et la cour où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. J'irai revoir l'île Saint-Pierre et le *crêt*, votre maison, puis je referai cette route du Val de Travers qui m'a semblé si belle, en venant.

Je suis donc ici par la grâce du bateau à vapeur, qui peut me redemander demain ou dans six jours, car il est très irrégulier. Si je n'avais pas fait cette horrible quarantaine dans le plus épouvantable lazaret, que je n'aurais pas imaginé pour

prison à des brigands, j'aurais eu assez de temps pour passer Florence en revue. J'ai été hier aux Cascine, où vous avez été vous promener; mais il ne faisait pas beau. Partout le mauvais temps m'a poursuivi; partout la neige, les pluies; mais mon chagrin a commencé par la perte de mon compagnon de voyage. Je devais avoir Théophile Gautier, cet homme dont l'esprit vous plaît; il partageait avec moi les frais du voyage; il devait écrire un pendant sérieux à son voyage de Belgique[1]; mais la nécessité de faire l'Exposition, de rendre compte de toute cette toile gâtée qui est au Louvre, l'a obligé de rester. L'Italie y a perdu, car c'est le seul homme capable d'en dire quelque chose de neuf et de la comprendre; mais, quand je referai le voyage, il viendra. Nous prendrons mieux notre temps.

J'ai vu hier, à la Pergola, une princesse Radzivill et une princesse Galitzin (qui n'est pas Sophie). Il y a donc bien des princesses Radzivill et des princesses Galitzin? Il y avait aussi une comtesse Orloff, qui a été comédienne à Paris sous le nom de Wentzel. J'espérais jouir de mon cher incognito; mais, comme à Milan, comme à Venise, j'ai été reconnu par des inconnus. Puis, j'ai trouvé le mari d'une cousine de madame de C..., et Alexandre de Périgord, le fils du duc de Dino. Heureusement que je suis venu à Florence *en polisson*, comme on disait pour les voyages de Marly. Je n'ai ni habits, ni linge, ni rien de ce qu'il faut pour aller dans le monde, et j'ai conservé ma chère indépendance.

H. DE BALZAC

(*A suivre.*)

1. Publié en 1836 dans le journal de Balzac, *la Chronique de Paris*.

A PROPOS

DU

TRAITÉ FRANCO-ITALIEN[1]

L'accord entre la France et l'Italie au sujet de Tunis est un fait accompli. Le texte n'en est pas encore public au moment où nous écrivons. Mais le résumé qu'en donne la presse suffit pour faire prévoir qu'on ne manquera pas de le critiquer des deux côtés des Alpes, à des points de vue opposés. Nous nous

1. L'article qu'on va lire, écrit par M. Léopold Franchetti, député au Parlement italien, est, en partie, une réplique à l'article publié ici même sous le titre *Quirinal, Vatican, République*. Nous l'accueillons avec empressement et avec plaisir, point seulement par politesse et pour faire preuve d'impartialité, mais par sentiment de justice et par respect pour la vérité. Un Français et un Italien qui parlent de l'Italie sont des hommes fort exposés à se tromper. Mais il y a chance de trouver la vérité, ou du moins d'en approcher, si l'on entend parler sur l'Italie, un Français et un Italien, tous deux de bonne foi : car l'un peut montrer à l'autre des choses que celui-ci ne peut voir : chacun d'eux a des parties de la vérité, peut-être qu'à deux ils l'ont tout entière. C'est pourquoi, ayant donné l'opinion d'un Français sur la politique italienne, nous accueillons l'opinion d'un Italien sur la même question, et d'autant plus volontiers que cet Italien et ce Français s'accordent sur l'utilité, sur la nécessité, sur la moralité d'un rapprochement entre nos deux pays. M. L. Franchetti dit très justement qu'il se produit en ce moment comme une détente générale des rapports internationaux. Nulle part plus qu'à la *Revue de Paris* on ne désire que cette détente se fasse sentir surtout dans les rapports entre la France et l'Italie. — E. L.

bornons à faire observer à ceux de nos compatriotes italiens qui ne sont pas satisfaits, que, si quelques-uns des intérêts italiens ont souffert, le moyen de remédier à ce mal n'est pas de s'attarder à des récriminations. Qu'ils considèrent plutôt si la situation nouvelle apportée par le traité n'entraîne pas des compensations équitables.

Depuis un demi-siècle environ, une infinie variété de relations nouvelles est née entre les grands peuples civilisés, de leur développement économique, de leur expansion hors d'Europe, de leur activité plus vigoureuse et plus variée. De là, pour les transactions réciproques, des ressources imprévues, sur tous les points du globe, dans les objets les plus disparates. L'histoire diplomatique contemporaine nous donne plus d'une preuve que tous ces intérêts nouveaux, en ouvrant un champ plus vaste aux échanges de concessions, ont réduit le nombre des cas d'incompatibilité, de rivalité incurables et multiplié les moyens de maintenir non seulement la paix matérielle, mais la bonne harmonie entre les peuples.

Quelle que soit la valeur de telle ou telle clause du traité tunisien, il est fait de concessions réciproques. C'est la première fois, depuis 1881, que la France et l'Italie traitent à l'amiable une question touchant la Méditerranée, et ouvrent une brèche dans l'épaisse barrière qui s'était élevée entre elles à la suite de l'occupation de Tunis. Est-ce là un incident isolé ou bien un premier pas vers le rétablissement d'une bonne harmonie durable? Voilà désormais la question essentielle, d'où dépend en grande partie la valeur du traité.

Il est superflu de dire que nous n'aurions pas pris la plume en cette circonstance, si nous n'étions convaincu qu'il est de l'intérêt des deux peuples de faire cesser l'état d'hostilité chronique où ils vivent depuis plusieurs années, et dont se ressentent tous leurs rapports. S'il leur était donné de voir, de juger pour un instant l'époque présente du point de vue de leurs descendants, ils s'apercevraient qu'au-dessous des spectacles qui se jouent à la surface, les éléments où s'élabore leur histoire à venir répugnent à un antagonisme qu'ont créé les impressions du moment.

Il n'est pas donné à notre génération de considérer comme du dehors et en spectatrice désintéressée les faits actuels.

Cependant, l'étude de ces faits mêmes fera peut-être apparaître quelques-unes des clartés que ne peuvent lui donner la perspective des siècles et la suite des événements. En tout cas, il n'est certainement pas inutile de parler dans une revue française des rapports entre la France et l'Italie, au point de vue italien.

***

Y a-t-il incompatibilité entre les intérêts essentiels de la France et de l'Italie? Telle est la question préliminaire. Il n'est pas besoin de dire que l'Italie ne peut songer à troubler à son avantage la distribution territoriale de l'Europe civilisée. Sa politique, uniforme à cet égard sous les ministères les plus disparates, prouve qu'en cela du moins, elle comprend nettement son intérêt. Dans ce qu'on est convenu d'appeler la question d'Orient, l'Italie, soucieuse avant tout de l'équilibre de la Méditerranée, n'a pas de visées susceptibles de froisser les intérêts d'autres puissances. Elle est désintéressée des affaires de l'Extrême-Orient et n'a rien à voir à l'expansion de la France dans la presqu'île indo-chinoise, au développement de son influence en Chine et au Japon, à la conquête de Madagascar. Quant à l'empire africain de la France, il en est toute une partie qui n'intéresse pas l'Italie, et, pour ce qui regarde la partie méditerranéenne, l'Italie n'a aucune intention de mettre en question les faits accomplis.

Reste l'avenir de la Méditerranée. (Nous laissons de côté la question de l'Afrique orientale, laquelle en est, politiquement du moins, un accessoire.) Là est le problème des rapports entre nos deux pays. Dans l'avenir comme dans le présent, leur bonne ou leur mauvaise harmonie dans cette question fondamentale jettera la lumière ou l'ombre sur toutes les autres. On en retrouvera l'influence. dans les rapports purement politiques comme dans les tarifs douaniers, dans les négociations monétaires comme dans les incidents de frontière. On la retrouvera surtout dans les sentiments réciproques des deux nations.

***

« Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment

Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment de sorte qu'on ne peut distinguer entre ces deux contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie; l'autre que sa fantaisie est sentiment. Il faudrait avoir une règle. La raison s'offre: mais elle est pliable à tous sens; et ainsi, il n'y en a point. »

La sérénité ascétique d'un Blaise Pascal pouvait trouver la paix dans une conclusion aussi désespérante. Il comptait sur la Grâce. Mais la Grâce descend-elle sur les gouvernements, et surtout sur les gouvernements parlementaires, sur les masses populaires, sur la presse quotidienne? Et les peuples sont-ils condamnés à suivre l'impulsion aveugle des passions du moment, ou à attendre directement d'en haut une lumière bien lente à venir? Ne peuvent-ils trouver en eux-mêmes, dans leur raison comme dans leur sentiment, un guide pour comprendre la raison et le sentiment des autres? Le patriotisme est-il une passion si exclusive qu'il ne puisse admettre le patriotisme des autres peuples; et n'avons-nous pas, nous, Italiens, tout comme vous, Français, le droit, et plus encore que le droit, le devoir d'aimer notre pays, de travailler à son bien-être, à son développement, d'avoir foi dans son avenir, et d'agir en conséquence? Toute la place est-elle tellement prise sur notre globe, et même sur le coin de notre globe qui entoure la Méditerranée, que nous ne puissions y développer notre activité industrielle, commerciale ou colonisatrice, sans nous heurter contre l'intérêt ou l'amour-propre d'autres nations?

Nous n'étonnerons personne en disant que les publications françaises sur notre pays sont généralement pénibles à lire pour un Italien. Mais ce qui nous y a surtout frappés n'est pas le ton âcre ou persifleur des articles de polémique occasionnelle : c'est l'état d'esprit que dénotent les écrits dont l'intention sincèrement amicale est évidente. L'Italie se présente naturellement à la pensée de leurs auteurs, dans une condition comparable à celle du mineur ou de l'interdit. Ses actes ne sont pas jugés à la même mesure que ceux des autres nations indépendantes. Elle a bien le droit de vivre, mais de vivre tout juste: toute action, toute aspiration au delà de la pure existence appelle de sévères réprimandes. Dans le mouvement d'expansion morale, ou commerciale, ou colonisatrice

dont la plupart des nations d'Europe sont travaillées, ce qui est légitime pour les autres est pour elle illicite. Patriotisme naturel et louable, appréciation raisonnable de l'intérêt public en deçà des Alpes; orgueil démesuré, cupidité damnable au delà. Les fautes, les insuccès, qui sont des malheurs pour les autres, sont pour elle de justes châtiments.

Or, l'Italie envoie chaque année à l'étranger, de deux à trois cent mille émigrants, travailleurs manuels pour la plupart. Quel que puisse être à l'avenir le développement de son activité économique à l'intérieur, elle ne réussira jamais à absorber tout son accroissement de population. Lui défendre l'expansion hors d'Europe, sous une forme ou sous une autre, aux mêmes titres que les autres puissances, c'est lui défendre de vivre.

Tout cela a donné jusqu'ici beau jeu à ceux qui ont entrepris de persuader aux Italiens qu'ils n'ont pas seulement à craindre l'hostilité de la France dans les cas où un conflit d'intérêts se produirait entre les deux pays, mais que la France se considère comme lésée par le fait même du développement de l'Italie en tant que nation indépendante; qu'elle ne peut voir en notre pays qu'un pupille ou un ennemi; au point que, là où elle étend son autorité, la main-d'œuvre italienne et le commerce italien sont inexorablement chassés; au point même que, s'il nous arrive d'exercer notre action là où la France n'a aucun intérêt réel, elle trouve moyen de s'en créer artificiellement pour nous barrer la route.

Un grand pas sera fait sur le chemin du rapprochement des peuples, le jour où, en France, les meilleurs esprits pourront voir, naturellement et sans effort, dans notre pays une nation indépendante, *sui juris*, tout comme les autres. Nous sommes convaincus qu'alors on reconnaîtra facilement, des deux côtés des Alpes, qu'en prenant pour point de départ l'état de choses actuel, les intérêts de nos deux pays sur la Méditerranée sont conciliables. La question, ainsi posée, n'a pas besoin d'être démontrée pour la France. Elle ressort évidemment de l'énorme avance que la France a sur l'Italie dans la Méditerranée. La France y occupe plus du tiers, et du meilleur, de la côte d'Afrique. L'Italie n'y occupe rien, en dehors de son propre territoire.

*
* *

Ceci est un écrit de bonne foi. Nous savons bien qu'au fond de l'âme des deux peuples survivent des souvenirs douloureux. Ils s'appellent, pour mentionner les plus récents, Tunis, Triple-Alliance. Nous savons que d'autres griefs se sont ajoutés à la suite de ceux-là. Une discussion sur les faits accomplis serait inutilement irritante. Nous n'entendons point revenir ici sur les motifs qu'ont pu avoir, la France pour occuper Tunis, et l'Italie pour juger que cette occupation apportait un changement essentiel et profond à sa position politique et militaire, exerçait sur son avenir une influence décisive, et lui imposait, pour sa sûreté, l'orientation politique qu'elle a prise depuis. Quant à la Triple-Alliance, un doute doit être éclairci, si toutefois il peut raisonnablement subsister : elle n'a pas pour objet de faire la guerre à la France. En effet, sans qu'il soit besoin de pénétrer le secret des chancelleries, il est de toute évidence que, si elle a été pacifique avant l'intimité franco-russe, elle le sera plus que jamais après. L'Italie n'a pas oublié ce qu'elle doit à la France, mais elle ne peut pas oublier non plus qu'au-dessus du devoir même de la reconnaissance, elle a celui de pourvoir à sa sûreté selon son jugement. Et le meilleur moyen de lui prouver que son jugement l'a trompée n'est pas de la traiter hostilement pour le seul fait de ses alliances. Ce serait lui prouver que de l'autre côté, elle ne peut trouver qu'un ennemi, ou un maître.

Pour tout le reste, nous nous refusons à dresser le bilan des torts des uns et des autres. Si l'intérêt des deux peuples est de ne jamais s'entendre, nous laissons à qui voudra la triste besogne de raviver les colères et d'empoisonner les rancunes. S'ils peuvent avoir quelque avantage à se trouver parfois d'accord, il est du devoir de tout bon citoyen, d'un côté des Alpes comme de l'autre, de ne rien faire qui puisse créer entre les deux peuples une division sans remède. Aussi bien, il serait oiseux de vouloir convaincre l'un ou l'autre que les plus grands torts sont de son côté. Nous sommes ici dans le domaine exclusif du sentiment personnel, et c'est ici que la pensée de Pascal que nous citions tout à l'heure retrouve

toute sa vérité. Qui pourra donner la mesure de l'impression laissée par une offense, vraie ou supposée, dans l'âme d'un homme ou d'un peuple? L'auteur même de ces lignes a dû plus d'une fois, en les écrivant, retenir sa plume et refouler au fond de son cœur l'amertume de plus d'un souvenir.

Mais il appartient à la raison politique de décider si une nation peut avoir intérêt à s'absorber dans le souvenir de ses griefs; s'il lui convient de fermer les yeux à l'infinie variété des événements qui changent la face des affaires du monde, et peuvent parfois placer sur le même terrain jusqu'à des ennemis héréditaires. La France en a fait récemment l'expérience. Un rapprochement entre la France et l'Italie ne serait qu'un épisode dans la détente générale des rapports internationaux, en ce moment où une plus grande élasticité de mouvements succède à la raide immobilité dans laquelle ils étaient comme figés depuis environ un quart de siècle. Nous souhaitons que, dans quelques générations, un historien américain ou néo-zélandais puisse résumer l'histoire des rapports entre la France et l'Italie à notre époque, à peu près dans les termes suivants : « A la suite de l'occupation de Tunis par la France, l'Italie jugea nécessaire de s'unir aux États de l'Europe centrale Ces deux événements exercèrent une influence fâcheuse sur les rapports des deux pays durant quinze années environ. Cependant, d'autres questions s'étant développées dans le monde, qui intéressaient l'un et l'autre peuple, ils reconnurent qu'il leur importait de les examiner et de concilier leurs intérêts sur ces questions nouvelles. Ils eurent à se féliciter des suites du rétablissement de leurs bons rapports. »



Les polémiques internationales ont, parmi leurs nombreux inconvénients, celui de conduire infailliblement leurs auteurs à faire du pays adverse le résumé de tous les vices, de toutes les injustices, et du leur, le miroir de toutes les vertus. Certains appellent cela du patriotisme. Le mot manque de justesse. Cela s'appelle proprement, si nous ne nous trompons, du chauvinisme.

Si un étranger pouvait, chose assez difficile, pénétrer dans l'intimité de nos conversations italiennes, alors que nous parlons à cœur ouvert de nos défauts, peut-être serait-il étonné de notre sévérité à notre égard, et serait-il parfois tenté de prendre notre défense contre nous-mêmes. Nous connaissons nos erreurs, et nous voyons clair dans la période ingrate de notre existence que nous traversons. Nos classes dirigeantes étaient insuffisamment préparées à la prospérité trop facile qui a suivi l'établissement de notre unité. Elles ont cru que la richesse la puissance ou seulement la sécurité, coûtaient moins d'efforts qu'elles n'en exigent en réalité. Elles n'ont pas tout d'abord senti le poids de la lourde dette de sacrifices qu'il leur restait à solder pour posséder enfin, non seulement l'unité et l'indépendance, mais la discipline morale et le libre usage des moyens d'action, économiques et militaires, sans lesquels l'unité et l'indépendance sont de vains mots. Tel est le fond commun de toutes nos erreurs, de tous nos insuccès. Nous avons gaspillé nos énergies et nos ressources. En finances, nous avons, comme on dit, brûlé la chandelle par les deux bouts. Obligés de pourvoir à la fois à tous les besoins de premier établissement d'une nation moderne, nous avons tout mené de front. La fièvre des travaux publics a surtout exercé sur notre organisme économique, encore incomplètement formé, des ravages plus profonds que dans d'autres pays plus mûrs. Une trop grande part de l'épargne du pays, encore incertaine de sa voie, s'est jetée sur l'emploi que lui offraient les constructions publiques, soit directement par les entreprises de travaux, soit par l'achat des titres de toute sorte dont la dépense de ces travaux mêmes exigeait l'émission.

Les intelligences et les énergies suivaient naturellement les capitaux : et voilà comment un nombreux état-major d'élite, dans nos classes moyennes, a trouvé l'intérêt de sa carrière lié au développement des industries immobilières, et a ajouté à la fièvre des travaux publics la fièvre de la bâtisse et des grandioses embellissements urbains.

Une bonne part du capital circulant indispensable au pays pour le développement de sa production a été de la sorte immobilisée et rendue en même temps improductive ; d'où un arrêt dans l'accroissement de la richesse publique, alors qu'il

était nécessaire de lui donner une impulsion plus vigoureuse que jamais pour combler les vides déjà creusés : d'où encore le trouble profond apporté au fonctionnement des établissements de crédit destinés exclusivement à la distribution de ce même capital circulant : nous voulons dire des banques d'émission. Le courant impétueux qui entraînait les capitaux vers l'emploi en immeubles a été plus fort que les lois, plus fort que la raison.

Telle a été la marche de la maladie économique d'où nous sortons à peine. A l'heure la plus critique, la France nous a rendu un service dont elle-même n'apprécie pas la valeur. Elle nous a fermé son crédit, et, par là, elle a mis en face de leur folie les hommes qui conduisaient ou encourageaient ce mouvement désastreux. Elle l'a fait au moment où, notre pays refusant de les suivre plus loin et de leur livrer ce qui restait de son épargne, ils s'adressaient surtout à l'étranger, et, dans l'espoir de retarder une inévitable crise, préparaient à l'Italie une ruine qui eût été peut-être irréparable.

Nous devons à la France de nous être arrêtés à temps pour qu'il fût possible de procéder à une reconstitution moins longue et moins pénible que la débâcle ne le faisait prévoir. Et, en effet, les premiers symptômes de la renaissance économique de notre pays se sont révélés avec une promptitude qui nous étonne nous-mêmes. L'accroissement des sommes déposées auprès des banques et des caisses d'épargne, l'augmentation des recettes des chemins de fer, la hausse des valeurs publiques, l'essor industriel des provinces septentrionales, prouvent que l'épargne publique se reconstitue et prend la bonne voie, celle des emplois productifs. C'est que, pendant que les classes dirigeantes faisaient fausse route, la masse de la nation travaillait modestement, silencieusement, et réparait, en partie du moins, les brèches faites dans la richesse du pays par leurs prodigalités. Et maintenant que ces classes commencent à s'assagir, elles trouvent dans la mine inépuisable du travail de nos ouvriers, de nos paysans surtout, les moyens de mettre à profit une expérience chèrement achetée.

Ceux qui ont suivi depuis dix ou douze ans les débats parlementaires en Italie, peuvent se rendre compte du change-

ment profond survenu dans l'esprit de nos classes moyennes, dont le Parlement est l'image assez fidèle. Au début de cette période, on peut dire que, dans les questions de politique intérieure, les intérêts locaux primaient tout, déterminaient en grande partie les groupements, décidaient des votes, et seuls passionnaient la Chambre. Si quelque voix s'élevait pour rappeler les dangers auxquels on exposait la fortune du pays; pour signaler les abus inévitables dans l'exécution d'une masse de travaux dont la quantité même excluait toute préparation sérieuse et toute surveillance efficace; pour déplorer l'impuissance politique à laquelle on se condamnait en détournant la représentation nationale de son véritable rôle, qui est de veiller aux intérêts généraux du pays, la voix importune s'éteignait bientôt au milieu de l'indifférence générale.

Maintenant, le spectacle est heureusement changé. Le souci de la fortune publique sous toutes ses formes a repris la place qui lui est due : les débats des deux dernières années en font foi. La réaction contre les abus, contre les procédés peu délicats, se présente avec le calme, le caractère positif de tous les mouvements durables. Le pouvoir exécutif entre dans la voie des enquêtes et des épurations, preuve certaine qu'il sent derrière lui le Parlement et l'opinion publique. Enfin, dans le pays comme à la Chambre, est commencée la révolte contre la machine électorale dénaturée qui a fini par estropier ceux mêmes qui croyaient la conduire.

L'état de l'opinion publique italienne à l'égard du mécanisme représentatif tel qu'il fonctionne à présent est caractéristique. Tout le monde convient que le type adopté jusqu'ici est mauvais, et ce consentement universel explique l'indifférence avec laquelle le pays a pu assister à la suspension insolite imposée par le pouvoir exécutif aux travaux parlementaires vers la fin de 1894. La réforme du régime représentatif dans tous ses degrés, de la commune à l'État, est manifestement un des principaux soucis de tous ceux qui s'intéressent à la chose publique. Les associations politiques élaborent des projets que la presse discute avec une attention persévérante; récemment, à la Chambre, dans les débats sur un projet de loi d'importance considérable, mais locale, la question particulière a été presque entièrement absorbée par

une discussion sur les réformes d'intérêt général. Le cas est d'autant plus notable qu'il est nouveau. Nous sommes encore dans la période des tâtonnements, et tout donne à penser que nous ne procéderons pas par grandes réformes organiques, mais par mesures spéciales dont le caractère général ira se dessinant peu à peu, à mesure que la série se complétera, et que l'expérience des mesures appliquées d'abord pourra profiter à celles qui seront étudiées ensuite.

La conscience publique est en travail. Ce n'est pas une réaction violente. C'est une élimination lente et pénible des éléments malsains, qui ne fait que commencer et qui exigera du temps.

Certes, ce n'est pas là tout ce que le pays a le droit d'attendre. Un sentiment tarde trop, à notre avis, à se développer dans nos classes dirigeantes : celui de leurs devoirs envers les classes ouvrières, surtout celles des campagnes. Les tentatives, heureuses pour la plupart, qui se font çà et là pour mettre le crédit à la portée des plus humbles familles de paysans, font espérer que la nation entière se rendra compte enfin des immenses trésors de richesse et de force saine que nos classes rurales renferment dans leur sein. Ce ne sont pourtant que des espérances, et il faut bien autre chose que des caisses rurales pour résoudre le problème. Mais la transformation profonde opérée par un tiers de siècle de vie nationale indépendante n'en est pas moins manifeste dans les idées et dans les tendances de la politique intérieure de la nation, comme dans l'esprit de sa politique étrangère.

On a accusé celle-ci de mégalomanie. Nous avouons que nous ne comprenons pas ce reproche. Quand notre politique a-t-elle été mégalomane? A l'époque du congrès de Berlin? Lors de l'occupation anglaise en Égypte? En vérité, les offres claires et précises que nous avons repoussées en ces deux circonstances, et notre entêtement à nous désintéresser d'événements dans lesquels notre intervention ne pouvait être qu'avantageuse pour nous, justifieraient plutôt le reproche opposé. Quant à notre occupation dans l'est de l'Afrique, on pourra en discuter la convenance et l'opportunité au point de vue de nos intérêts, et critiquer la manière dont l'opération, une fois commencée, a été poursuivie: mais y voir de la

mégalomanie nous semble pour le moins exagéré. Que l'on compare d'abord les occupations de l'Italie hors d'Europe avec celles des autres puissances. La vraie faute de l'Italie dans l'Afrique orientale a été de ne pas profiter de l'exemple des erreurs commises par les autres puissances coloniales, pour les éviter. Elle l'a payée cher, cette faute, plus cher que les autres n'ont payé les leurs, parce qu'elle a trouvé devant elle un adversaire plus redoutable, mieux armé, et mieux conduit.

Toute notre mégalomanie se borne à des mots, à des boutades, où le gros de la nation a bien peu de chose à voir. Nous ne discuterons pas ici sur les torts ou sur les mérites des premiers ministres qui se sont succédé chez nous. Ce sont querelles que nous vidons en famille. Mais le fait est que le vrai défaut de notre politique étrangère a été jusqu'ici le manque de suite; le manque de ces traditions qui remplacent parfois jusqu'à la compétence chez les ministres portés au pouvoir par les hasards des luttes parlementaires. N'ayant pas su parfois tirer parti des moments favorables, le remords nous est venu, nous avons voulu nous refaire, et nous avons parfois mal pris notre temps. Les traditions ne s'improvisent pas, surtout en politique étrangère. Nous payons cher celles que nous sommes en voie d'acquérir.

Où donc en tout cela est la mégalomanie? Nous savons bien, et les faits en font foi, que nous ne pouvons pas avoir les mêmes prétentions que d'autres puissances. Nous sommes nés trop tard. Est-ce donc être mégalomanes que de vouloir vivre, dans les seules conditions où la vie est possible à un pays dans notre position géographique et sociale: de ne vouloir pas que la Méditerranée soit pour notre peuple une prison contre les murs de laquelle il aille frapper son front, dans tous ses efforts pour exercer son travail, son activité commerciale, son influence légitime?

Nous avons apporté à l'histoire des trente-cinq années qui viennent de s'écouler notre contingent d'erreurs, dont nous avons, du reste, été seuls à supporter le poids. Mais les fautes que nous avons réellement commises ne sont pas, pour la plupart, celles qu'on nous impute en France. Nous ne sommes point hantés par le fantôme de la grandeur romaine. Si notre

peuple a gardé quelqu'une des traditions de Rome antique, c'est, certes, celle du mot d'ordre donné par Septime Sévère mourant : *Laboremus*.

Peu de peuples étaient mieux faits pour s'entendre que les Français et les Italiens. L'analogie de leurs caractères, par les bons comme par les mauvais côtés, les souvenirs de 1859, encore tout vivants en Italie, quoique sous une forme un peu différente de celle qu'ils ont en France, tout semblait faire présager que même les malentendus inévitables entre deux pays voisins, ayant un champ d'action dans la même mer, trouveraient sans difficulté une solution amiable, satisfaisante pour tous deux. Le destin ne l'a point voulu jusqu'ici. Il a trouvé malheureusement des auxiliaires dans les fautes des deux pays : dans la trop grande facilité avec laquelle ils ont cédé aux forces qui les sollicitaient en sens contraires ; dans la marche des événements. Nous en sommes arrivés à ce point que, depuis quelques années, l'hostilité aiguë entre la France et l'Italie a été un des éléments principaux de l'état politique de l'Europe. Est-il réellement indispensable à l'Europe que nous persistions à nous jeter des bâtons dans les jambes ; et nous convient-il de nous y prêter ?

Il serait naïf de vouloir traiter comme non avenus tous les événements de cette période, et leurs conséquences. Mais le sentiment général, en Italie, est qu'en dehors de tout cela, il reste une large place aux intérêts communs ou analogues que les deux pays ont convenance à traiter d'accord, et que l'un et l'autre trouveraient des avantages imprévus à laisser un esprit plus cordial présider à leurs relations. — *La cholere et la hayne sont au delà du debvoir de la iustice ; et sont passions servant seulement à ceulx qui ne tiennent pas assez à leur debvoir par la raison simple.*

LÉOPOLD FRANCHETTI,
Député au Parlement italien.

LE FESTIN

C'est grand'fête dans Metz.

Le Kœnig d'Austrasie,
Sighebert, ayant pris l'étrange fantaisie
De n'avoir qu'une femme et qui fût de son rang,
Le roi des Goths d'Espagne, Athanagild le Grand,
De Tolède, a donné Brunehild, et l'envoie.
La ville et le palais du Kœnig sont en joie.

Vingt peuples assemblés s'étonnent, et les uns
Regardent longuement les autres : vifs et bruns,
Les Goths du Sud, vêtus de soie, ornés d'aigrettes ;
Les Goths du Nord, en noir, cliquetant de ferrettes ;
Les Alamans, sanglés de cuir, du col aux reins ;
Pâles avec des yeux de filles, les Thorins ;
Les Belges lents, et les Baïwares hirsutes ;
Les Burgondes des lacs qui vivent dans les huttes ;
Les Gaulois souriants et rasés ; les ducs Franks
Avec leur skramasax au côté, durs et grands :

Brodés d'or, les subtils envoyés de Byzance
Qui mentent en mâchant des fleurs avec aisance;
Les Aquitains criards et les Suèves froids :
Tous, inquiets de leur majesté, marchant droits,
S'examinant, songeant à des guerres probables,
S'acheminent, sans hâte et groupés, vers les tables.

Celle des deux époux royaux est tout en or :
Sur sa plaque Vénus et Jupiter Stator
Trônent ; on leur a mis une auréole ronde
Pour qu'ils fussent Marie et le Sauveur du monde :
Mercure, les talons ailés, tient une croix.

En haut des murs, et pour en cacher les parois,
Des clous d'airain, dans les poutres mal équarries,
Accrochent des velums chargés de pierreries
Qui pendent à plis longs vers le sol noir et gras.
Portant les abreuvoirs d'argent dans leurs deux bras,
Des lites court-vêtus qui traversent le manse
S'interpellent, hâtifs, et sur la table immense
Déposent la godale et les vins goudronnés.

Les hôtes sont assis sur les bancs, et leurs nez
Aspirent largement l'odeur des victuailles.
Sur des plats d'or, voici, dans leur sang, des entrailles
De porcs frais, qu'on bourra d'orge et de raisins cuits ;
Des quartiers d'ours saignant sur des couches de fruits ;
Un cerf aux bois dorés, et, dans leurronceraie,
Des marcassins grillés à l'entour d'une laie ;
Des tétines de chèvre et de vache, au vin doux ;
Des cuissots de génisse écachés sur des choux,
Et de jeunes chevreuils bouillis à l'eau de rose ;
Des brouets de chapons et de veau, qu'on arrose
De coriandre en fleur, de verjus et d'aigrun ;
Des moutons au safran, des rennes au nerprun ;
Des tourtels de hérons, de cormorans et d'oies,
Parfumés de lavande et de sauge : des foies
De morue et d'outarde avivés de piments :
Des saumons aquitains, des brochets alamans,

Des anguilles de Maine et des truites de Sambre ;
Le cavial, les œufs d'écrevisse au gingembre,
Et les cornes de faon frites au beurre frais ;
Puis, les fromages durs, angelots, rougerets,
Arvernes, saupoudrés d'épices qui font boire...

On boit. On a mangé six heures, à la gloire
Des deux époux qu'on voit siéger dans l'or lointain,
Drapés d'or, côte à côte, et depuis le matin,
Fixes.

Les conviés, prenant leur nourriture
Avec les doigts, et les couteaux de leur ceinture,
Ont mangé, gravement d'abord, et sont joyeux.
Ils ont bien bu. Le vin resplendit dans leurs yeux,
Et, dans leurs torses, l'âme heureuse qu'il insuffle
Vibre ; les coupes d'or et les cornes de buffle
Passent de bouche en bouche, et, tièdes, font leur tour.
Des cris sautent, brefs ; chants de guerre, chants d'amour,
Les voix du nord, les voix du sud, toutes les langues,
Les lazzi, les serments d'amitié, les harangues,
L'écroulement des brocs, le choc des ceinturons,
Les coups de poing, les chiens qui grognent, les jurons
S'entre-croisent, ruant leur bruit dans le tumulte,
Et la bataille des clameurs tournoie, exulte,
Rugit, et les appels se heurtent, les défis
Bondissent, les hoquets s'élancent, poursuivis
Par d'autres, et les toasts roulent dans la mêlée
Des rires, qui se tord, pantelante, affolée,
Rauque et suante, épaisse et chaude, âcre de vin,
Formidable, à travers la salle, et vient enfin
Mourir aux pieds du roi tranquille et de la reine.

Lui, toujours fixe, est rouge ; elle, toujours sereine,
Et souriante, avec de petits gestes lents
De son cou blanc, de ses bras blancs, de ses doigts blancs,
Avec une gracilité de jeune poule,
S'incline, se redresse, et regarde la foule,

Et l'écoute, ironique un peu, lorsque soudain
Un homme s'est levé, qui passe avec dédain
Au milieu des rumeurs princières, et s'arrête.

C'est Clementianus Fortunatus, poète.
Il salue. Il se tient debout, l'œil clignotant,
Et, regardant le bruit pour qu'il cesse, il attend.
Un silence étonné coule de sa prunelle,
Et la paix, lentement, s'étale, solennelle,
Descend des voûtes, lourde, et d'instant en instant
Plus lourde. Un doigt en l'air, Fortunatus attend.
Il va parler. Il parle. Il chante. Il dit des choses.
Les chefs scandent le rythme avec leurs têtes roses,
Et s'approchant, muets, émus, à petits pas,
Ils écoutent les vers qu'ils ne comprennent pas.

EDMOND HARAUCOURT

LA

TROISIÈME CHAMBRE[1]

I

UN ÉLÈVE EN POLITIQUE

C'était une journée de juin extraordinairement torride. La ville palpitait sous une chaleur suffocante, pareille à celle d'un four à étuver le bois. L'air était saturé d'humidité : la pluie, par moments, semblait près de tomber, bien que des hauteurs d'un ciel bleu cobalt, le soleil descendît brûlant avec une splendeur terrifiante. Des nuages lourds s'avançaient en masses, comme de grands navires sur la mer, et, tout à coup, fondaient en averses courtes, pesantes, verticales, comme si brusquement une valve s'était ouverte et brusquement refermée. Puis le soleil reparaissait, et des pavés surchauffés une vapeur grise, étouffante, montait aux visages des passants affairés.

Sous les portes, on apercevait des hommes corpulents, tête nue, pris de vertige, de faiblesse subite, rouges du sang qui leur affluait à la tête. Les chevaux de fiacre et de charrette peinaient çà et là, fumant de sueur, respirant convulsivement : leurs naseaux frémissants ressemblaient à de rouges fleurs de bignone largement épanouies. Leurs pau-

1. L'original a paru sous ce titre : *A Member of the Third House* : — Schulte and C°, Chicago.

pières retombaient lourdes, fatiguées, sur leurs yeux ternes : ils ne répondaient au fouet que par une faible tension du cou, un frémissement insensible de la queue.

Un jeune homme qui marchait avec lenteur s'arrêta pour observer un de ces attelages haletants et soufflants ; une ombre de tristesse et de sympathie assombrit son beau visage sérieux quand les chevaux le passèrent. Il avait l'air d'un étudiant ; sa barbe châtain était taillée en ovale, et ses yeux bruns, à fleur de tête, étaient en partie cachés par des lunettes dont les branches se perdaient derrière ses oreilles.

Un petit homme, au visage plein, le rejoignit : il se tenait soigneusement à l'ombre et portait son chapeau à la main.

— Eh bien, Wilson Tuttle, dit-il, chaud, n'est-ce pas ? Cristi ! ma chemise me colle au dos comme l'écorce à l'arbre. Ouf ! Qu'est-ce que vous regardez ?

— Cet attelage. C'est affreux de les voir peiner ainsi par cette température.

— Ah ! ah ! du sentiment !... Votez pour le Chemin de fer Consolidé, et les chevaux se reposeront. Hein ?

Tuttle le regarda gravement :

— Holbrook, vous êtes un terrible homme de couloirs !... Ainsi vous voilà passé à la solde du Consolidé ? Vous ne parliez pas autrement, l'année dernière, en faveur de...

Holbrook fit la grimace :

— Oui, monsieur, c'était mon opinion... C'était mon opinion... Aujourd'hui, je vois les choses d'une manière différente. Dites-moi, votre proposition d'enquête est capable de mettre le diable à vos trousses, si vous allez jusqu'au bout ?

Il tamponna sa tête chauve avec son mouchoir humide, du geste dont on sèche l'encre avec du buvard.

— Cela peut mettre le diable aux trousses de quelques autres, répondit tranquillement Tuttle.

— Non, je ne crois pas. Mais allons-y ! Rien de tel que de s'amuser par ces jours torrides.

Il cligna de l'œil, fit une grimace et partit en se dandinant d'un air gai pour entrer dans un omnibus qui se dirigeait vers le Capitole.

Tuttle poussa un soupir de soulagement lorsqu'il vit les chevaux atteindre le haut de la rue et disparaître. Cette sym-

pathie pour les animaux souffrants témoignait d'une vive sensibilité. Comme il continuait son chemin, le soleil se remit à briller, la buée disparut et la vie devint un peu plus tolérable.

Deux jeunes filles sortaient d'un magasin à quelques pas de là.

— Ah! voilà monsieur Tuttle, fit l'une d'elles.

Et elle s'avança vers lui, fraîche comme un flocon d'écume de mer.

— Oh! monsieur Tuttle, quelle chaleur!

— Oui, c'est ce que je me disais jusqu'à... jusqu'à votre arrivée. Vous êtes fraîche comme un sorbet. Je me demande comment font les femmes pour ne pas souffrir d'un temps pareil.

— Les apparences sont trompeuses, je vous assure! — dit la plus grande des deux jeunes filles, qui était aussi la moins jolie.

— Ah! miss Ward, dit-il en s'inclinant, je ne vous ai pas trouvée, l'autre soir, quand j'ai passé chez vous.

— Non : mon père n'était pas très bien, et...

— Nous venons de prendre un soda à la crème glacée, cria miss Davis. Nous nous arrêtons à chaque instant... J'en ai déjà bu trois. Vous ne voulez pas venir et me permettre de vous régaler? Oh! venez, ce sera si amusant!

— Oh! je peux bien vous en offrir un, si vous êtes capable d'en avaler un quatrième.

Et Tuttle, souriant, les suivit dans une longue boutique de confiseur, extrêmement soignée, où ils prirent place sur d'étroits tabourets de bois à pivot, rangés devant un comptoir de marbre.

Miss Hélène Davis bavardait comme un joyeux petit geai bleu. Elle était jolie, avec un air délicat et inconséquent, habillée d'une étoffe mousseuse de couleur claire qui bruissait autour d'elle aussi doucement que la brise dans un peuplier, et elle paraissait délicieusement à son aise. Les petites perles de sueur qui semaient la peau blanche de ses tempes et de son menton semblaient des gouttes d'eau fraîche sur un vase précieux.

— N'est-ce pas que c'est divin? demanda-t-elle en remuant

le mélange brun avec la mince cuiller à long manche, complément nécessaire du soda. Aimez-vous entendre le bruit de la cuiller qui gratte le fond du verre? Grrr...! — Elle fit un petit bruit imitatif et comique. — C'est le quatrième. Vous ne voulez pas suivre mon exemple, Évelyne? Je crois que je pourrais vivre de sodas à la crème et de macarons... Et vous?

— Pour un temps limité... oui, — répliqua Tuttle perdu dans la contemplation de ses yeux bleus, pleins de soleil. — Toutefois, pour le moment, je préfère une nourriture plus substantielle... beefsteaks et autres choses de ce genre.

— Que faites-vous par des jours comme celui-ci, vous autres législateurs? demanda Hélène.

— Ils ajournent surtout, dit Évelyne.

— C'est ce que nous devrions faire, mais nous ne le faisons ni ne le pouvons. Nous sommes en juin et nous avons devant nous des montagnes d'affaires.

— Les sessions semblent devenir de plus en plus longues, à ce que dit mon père.

— Pourquoi? demanda Évelyne.

— La Troisième Chambre!... Les choses en sont venues à ce point qu'un projet de loi doit passer devant la Troisième Chambre avant d'être soumis à nos soi-disant législateurs, et même alors...

— Qu'est-ce que la Troisième Chambre? demanda Hélène en levant les yeux de son soda. Je vois dans les journaux tant de plaisanteries là-dessus!

— Oui, c'est une plaisanterie... pour eux. Je voudrais vous définir cela... — Il hésitait cherchant à préciser. — C'est un corps d'hommes corrompus qui s'élève entre le peuple et la législature.

Hélène, qui buvait son soda à la crème, n'avait pas entendu un mot. Elle pensait que Tuttle avait des yeux superbes et que la coupe de sa barbe brune était d'une élégance parfaite, à la prince de Galles.

Évelyne reprit de son air tranquille :

— Mon père dit que la Troisième Chambre est un élément très dangereux.

— Oh! je voudrais que vous me meniez voir cela! s'écria Hélène.



pathie pour les animaux souffrants témoignait d'une vive sensibilité. Comme il continuait son chemin, le soleil se remit à briller, la buée disparut et la vie devint un peu plus tolérable.

Deux jeunes filles sortaient d'un magasin à quelques pas de là.

— Ah! voilà monsieur Tuttle, fit l'une d'elles.

Et elle s'avança vers lui, fraîche comme un flocon d'écume de mer.

— Oh! monsieur Tuttle, quelle chaleur!

— Oui, c'est ce que je me disais jusqu'à... jusqu'à votre arrivée. Vous êtes fraîche comme un sorbet. Je me demande comment font les femmes pour ne pas souffrir d'un temps pareil.

— Les apparences sont trompeuses, je vous assure! — dit la plus grande des deux jeunes filles, qui était aussi la moins jolie.

— Ah! miss Ward, dit-il en s'inclinant, je ne vous ai pas trouvée, l'autre soir, quand j'ai passé chez vous.

— Non : mon père n'était pas très bien, et...

— Nous venons de prendre un soda à la crème glacée, cria miss Davis. Nous nous arrêtons à chaque instant... J'en ai déjà bu trois. Vous ne voulez pas venir et me permettre de vous régaler? Oh! venez, ce sera si amusant!

— Oh! je peux bien vous en offrir un, si vous êtes capable d'en avaler un quatrième.

Et Tuttle, souriant, les suivit dans une longue boutique de confiseur, extrêmement soignée, où ils prirent place sur d'étroits tabourets de bois à pivot, rangés devant un comptoir de marbre.

Miss Hélène Davis bavardait comme un joyeux petit geai bleu. Elle était jolie, avec un air délicat et inconséquent, habillée d'une étoffe mousseuse de couleur claire qui bruissait autour d'elle aussi doucement que la brise dans un peuplier, et elle paraissait délicieusement à son aise. Les petites perles de sueur qui semaient la peau blanche de ses tempes et de son menton semblaient des gouttes d'eau fraîche sur un vase précieux.

— N'est-ce pas que c'est divin? demanda-t-elle en remuant

le mélange brun avec la mince cuiller à long manche, complément nécessaire du soda. Aimez-vous entendre le bruit de la cuiller qui gratte le fond du verre ? Grrr... ! — Elle fit un petit bruit imitatif et comique. — C'est le quatrième. Vous ne voulez pas suivre mon exemple, Évelyne ? Je crois que je pourrais vivre de sodas à la crème et de macarons... Et vous ?

— Pour un temps limité... oui, — répliqua Tuttle perdu dans la contemplation de ses yeux bleus, pleins de soleil. — Toutefois, pour le moment, je préfère une nourriture plus substantielle... beefsteaks et autres choses de ce genre.

— Que faites-vous par des jours comme celui-ci, vous autres législateurs ? demanda Hélène.

— Ils ajournent surtout, dit Évelyne.

— C'est ce que nous devrions faire, mais nous ne le faisons ni ne le pouvons. Nous sommes en juin et nous avons devant nous des montagnes d'affaires.

— Les sessions semblent devenir de plus en plus longues, à ce que dit mon père.

— Pourquoi ? demanda Évelyne.

— La Troisième Chambre !... Les choses en sont venues à ce point qu'un projet de loi doit passer devant la Troisième Chambre avant d'être soumis à nos soi-disant législateurs, et même alors...

— Qu'est-ce que la Troisième Chambre ? demanda Hélène en levant les yeux de son soda. Je vois dans les journaux tant de plaisanteries là-dessus !

— Oui, c'est une plaisanterie... pour eux. Je voudrais vous définir cela... — Il hésitait cherchant à préciser. — C'est un corps d'hommes corrompus qui s'élève entre le peuple et la législature.

Hélène, qui buvait son soda à la crème, n'avait pas entendu un mot. Elle pensait que Tuttle avait des yeux superbes et que la coupe de sa barbe brune était d'une élégance parfaite, à la prince de Galles.

Évelyne reprit de son air tranquille :

— Mon père dit que la Troisième Chambre est un élément très dangereux.

— Oh ! je voudrais que vous me meniez voir cela ! s'écria Hélène.

Tuttle s'inclina :

— Je suis un bon élève.

— Je crois bien !... Votre main !

Comme leurs mains se rencontraient, Tuttle dit, avec un regard comique derrière ses lunettes :

— Ce monstre fantastique, dont vous ne cessiez de parler, vous tous, mes amis, a hanté mon chevet pendant des mois, et finalement, j'en suis arrivé là où mes ennemis souhaitaient de me voir... De fait, je combats la Troisième Chambre et les partisans du monopole dans toutes les Chambres, à moi tout seul.

— Eh bien, expliquez-moi la chose en détail. Je n'en ai qu'une idée vague, par les journaux ! — Il s'étendit sur le sofa. — Excusez-moi, n'est-ce pas ? J'ai voyagé toute la nuit !... Otez votre habit si vous avez trop chaud.

Tuttle, chose curieuse, avait l'air d'être en présence d'un maître autant que d'un ami. Il y avait de la timidité dans ses yeux.

— Inutile, n'est-ce pas, de vous expliquer ce qu'est la Troisième Chambre? commença-t-il.

— C'est une nécessité de toutes les capitales. Partout où la propriété publique doit passer, de par un vote, dans les poches des particuliers, en fait...

— Eh bien ! nous avons dans cet État et dans cette ville un monopole qui est devenu un pouvoir terrible, moitié avec le consentement du peuple, moitié malgré lui. Le Consolidé possède la ligne aérienne par laquelle vous êtes venu aujourd'hui, et les tramways des rues dans une demi-douzaine de nos villes. Il a englobé la moitié des lignes dans celle-ci, et essaie d'obtenir un privilège qui en réalité lui donnera toutes les rues.

— Oh ! c'est le mouvement universel ! fit Radbourn avec un soupir. Mais cela ne peut pas durer toujours.

— L'année dernière, ils ont combattu devant les Chambres une concession exactement pareille à celle qu'ils réclament maintenant pour eux-mêmes. On affirme qu'ils ont consacré cent mille dollars à la Troisième Chambre, de façon à lever toute opposition. Les journaux, en ce moment, sont pleins des histoires de leurs entreprises sur le Sénat. Des membres de la

Chambre basse m'ont dit que, dans le bar même d'Hilliard, vingt mille dollars ont été déposés par un agent du Consolidé pour payer les paris!

— Comment? — Radbourn se redressa. — Par exemple, ça, c'est une idée neuve!

— Un membre de la Troisième Chambre n'a plus qu'à se glisser jusqu'au bar avec un sénateur et à dire: « Sam, je viens de perdre un pari de deux mille dollars contre ce gentleman!... »

— Je vois, dit Radbourn. Il parie que le projet de loi ne passera pas.

— Oui. On dit que la ligne a trois centres d'action: le bar d'Hilliard, le bureau de l'avoué Fox, et un repaire dans certaine rue écartée, un bouge épouvantable qui suinte l'alcool et la débauche. Dans ce trou, on attrape les hommes dont on a besoin et on les enrôle. Ailleurs, on les achète galamment.

— Mais quelle est la tête qui dirige tout cela? Car il y a forcément une tête?

— La tête, c'est un puissant vieillard qui a une réputation nationale... le fameux « Duc du Fer ». Vous avez entendu parler de lui à propos des mines de Cedar Knob et du chemin de fer de Bitter River: Lawrence B. Davis. Je ne sais pas jusqu'à quel point il est enfoncé dans cette orgie de corruption qui s'annonce... Je voudrais bien le savoir, ajouta-t-il sur un autre ton.

Une tristesse envahit sa figure; il baissa les yeux, pensif.

— Que voulez-vous dire? demanda Radbourn, qui se releva sur ses coudes pour le dévisager.

— Oh! rien... c'est une affaire purement privée... Eh bien, si! vous dirai tout. — continua-t-il avec un geste impulsif. — Le Duc du Fer a... a une fille.

Une lueur de sympathie illumina les yeux de Radbourn.

— Ah! je comprends... vieille histoire! Lutte du devoir et de la passion. Le jeune homme pauvre, la jeune fille riche, etc.

— Oui, c'est une comédie... pour les autres, mais pas pour moi. Pour moi, c'est la vie réelle, terriblement réelle. Je ne puis croire que son père trempe tout à fait dans cette corruption. Les principaux coupables sont, je crois, deux

administrateurs du Chemin de fer, par l'intermédiaire d'un gaillard bien connu, d'un tripoteur de couloirs, Tom Brennan, et d'un avoué nommé Fox.

— Eh bien! mon brave Tuttle, cela m'a tout l'air d'être assez clair... trop clair, j'en ai peur. On ne se sert pas comme cela d'un homme tel que Davis... Mais qui est ce Brennan?

— C'est l'Irlandais le plus intelligent que j'aie jamais vu. Un homme de ressources infinies, un génie pour bien des choses, mais, pour la conscience, un cormoran.

— Vous chargez un peu, Tuttle.

— Oh! si je suis un héros de comédie, lui n'a rien de cela. C'est un vrai gredin et non pas une caricature de théâtre. Un de ces jolis garçons joyeux, insinuants, éhontés, qui réussissent en tout...

— Assez! Oh! vous entassez les épithètes. est-ce que ce n'est pas... ce n'est pas un rival? suggéra Radbourn.

Tuttle devint rouge et, de nouveau, il baissa les yeux.

— Allons, Tuttle, je ne veux pas vous arracher votre secret, mais si vous désirez mon avis loyal, comme je le suppose, dites-moi toute la vérité.

— Il est le secrétaire de Davis, son homme de confiance, et il convoite Hélène, naturellement.

Radbourn s'amusait.

— Je sens toute la saveur de ce « naturellement », mais Hélène, qu'est-ce qu'elle en pense?

— Je ne sais pas. Je suppose qu'il lui plaît. Il paraît exercer une fascination singulière sur les femmes en général, et, dans ces derniers temps, elle... elle n'a pas l'air...

Il n'acheva point. C'était inutile, Radbourn en savait assez.

Il y eut un court silence, puis Radbourn conclut :

— J'ai idée que je vois clair dans la situation. Vous avez lancé une enquête qui sûrement tournera contre vous, Davis et Hélène, tandis que le gredin, pratique, emportera triomphalement le butin, comme il arrive en général dans la vie.

Il y eut un nouveau silence. Le bruit de la rue montait par la fenêtre ouverte, adouci dans l'air qui fraîchissait. Tuttle voyait sur le visage de son ami, qui ressemblait vaguement à Napoléon, une expression à la fois fière et irritée.

— Et maintenant, vous me demandez mon avis?

— Pas besoin, dit Tuttle à voix basse. Je vois bien par moi-même.

— Naturellement, il n'y a qu'un mot à dire : justice! Le temps est venu de lutter énergiquement pour la justice.

— Et la liberté, ajouta Tuttle.

— Voilà tout, fit Radbourn avec un de ses rares sourires. Et je vous garantis que le résultat final sera bon. Vous savez ce que dit Whitman : « Tout ce qui est, est bien. Où je vais, je ne puis le deviner, mais je sais que c'est bien ainsi. » Luttez pour la justice, la conscience, Wilson, et vous ne perdrez rien au bout de tout cela, c'est ma conviction. Venez, descendons dîner et nous continuerons la conversation.

II

L'AMBITION DE TOM BRENNAN

— Oh! il a son plumet! s'écriait le garçon de l'ascenseur en jetant un regard, à travers la porte grillée de la cage qui redescendait déjà, vers les honorables Tim Sheehan et Pat Murnahan, des huitième et neuvième arrondissements.

— Voici la porte, fit Tim, tandis que Murnahan montrait le poing au garçon qui ricanait en disparaissant dans la profondeur.

Ils se trouvaient devant une porte dont la vitre dépolie portait en caractères peints :

SAMUEL D. FOX, THOMAS BRENNAN
AVOUÉS

— Faut-il frapper?

— Non. Entrons tout droit.

Murnahan ôta son chapeau mou gris perle et, le tenant à la main, ouvrit la porte et entra avec une dignité affectée mais incertaine. Un jeune homme pâle, à la physionomie grave, que rien, en apparence, ne semblait devoir éclairer

d'un sourire ou de la moindre rougeur, se leva de son pupitre dans le bureau d'entrée.

— Tom Brennan est-il là? demanda Sheehan.

Le jeune homme s'approcha tout près et parla de ce ton particulièrement calme, qui est habituel aux sourds :

— Vous dites?

Murnahan répéta sa question.

— Tout droit, dit le grave jeune homme en frappant à la porte du second bureau. Deux messieurs pour M. Brennan.

Un bel homme de trente ans environ parut, souriant. Vêtu d'un élégant complet de serge, légèrement chauve, il avait la moustache fine et la mine avenante.

— Ah! mes chers amis! Entrez donc. Qu'y a-t-il pour votre service?

Il les poussa dans son bureau :

— Je suis à vous dans un clin d'œil.

Il traversa la pièce et dit à voix basse au jeune homme :

— Robert, je n'y suis pour personne.

Robert s'inclina et se rassit devant sa table, à côté du téléphone, de sa machine à écrire et de son télégraphe : il avait un peu l'air de l'homme-orchestre qui joue de plusieurs instruments à la fois.

Brennan montra du doigt le second bureau et fit une grimace prononcée :

— Leurs museaux se sont trop attardés à boire, la nuit dernière.

Puis il retourna dans son cabinet particulier, — qui était en réalité celui de Lawrence B. Davis, le Duc du Fer.

— Eh bien, messieurs, que dites-vous de notre petit dîner d'hier soir? eh?

Ils déclarèrent :

— De premier ordre, Tom.

— Vos roses ne sont plus de la première fraîcheur, ajouta-t-il, indiquant la fleur que chacun d'eux portait à sa boutonnière. Laissez-moi vous en offrir une autre : j'en ai justement... Et maintenant, que puis-je faire pour vous? Mais d'abord, vous n'avez encore rien pris aujourd'hui?

— Moi, rien. Mais Tim est rond comme une pomme.

— Oh! le misérable, je vous réponds qu'il en a sa charge depuis le déjeuner! rugit Sheehan,

Comme Murnahan ne quittait pas son siège, on ne pouvait voir à quel point il était ivre: d'un placard dissimulé dans le mur, Brennan tira deux bouteilles de vin et des verres.

— Eh bien, Tom, nous descendions pour vous remercier de votre souper. C'était superbe !

— C'est bon. Prenez donc un doigt de vin, rien qu'un.

— Nous avons manqué nos trains, le diable vous emporte ! et nous avons été obligés de passer la nuit chez Hoffmann; et ce matin je lui dis : « Qu'est-ce que je vous dois ? — Rien, dit-il. — Diable ! dis-je. — Tout est réglé ! » dit-il... Alors nous sommes venus vous dire que c'est rudement gentil à vous d'agir ainsi quand un pauvre diable vient voir ses amis et manque le train.

— Dites donc ! fit brusquement Brennan, tout cela n'est pas sérieux. J'ai besoin de me garer aujourd'hui. Je vous parie cinq cents dollars par tête que nous perdrons notre privilège.

Il se renversa dans son *rocking-chair*, mit les pouces dans ses entournures, et se balança d'un air indifférent.

— Vous plaisantez, Tom !

— Je plaisante ? fit-il avec l'accent irlandais. Voilà cent dollars qui disent le contraire.

Sheehan regarda le joli paquet de billets.

— Tenu ! fit-il.

Ils se serrèrent la main.

— Où seront-ils payés ?

— Chez Hilliard.

— Je crois que j'en suis aussi, dit Pat.

— Très bien, mon garçon, je serai charmé de vous voir gagner... Voici votre galette.

Il leur mit à chacun cinquante dollars dans la main, et montra par son attitude que l'entretien était terminé.

— Maintenant, mes braves, j'ai à faire : vous m'excuserez de vous flanquer à la porte.

Ils se levèrent avec effort.

— C'est parfait, mais faites attention que cela ne nous engage à rien.

— A rien du tout, évidemment, mon cher ! Tout ce que nous demandons, c'est que vous compreniez le projet de loi.

Il prononça ces mots d'un ton demi-sérieux, comme s'il avait encore le désir de donner un vernis d'honnêteté à une effrontée canaillerie.

— Naturellement! — murmura Murnahan, avec une œillade d'ivrogne, tout en essayant de boutonner son paletot avec ses doigts raides. — Voyons. Tim, vous êtes fou, voyons... Tom est le garçon le plus droit que j'aie jamais vu, voyons... Tout ce qu'il demande, c'est de nous donner une chance d'entendre discuter le projet de loi suivant ses mérites, voyons... et ce n'est pas lui qui nous laissera payer l'addition quand il nous fait manquer le train.

— Et maintenant, messieurs, dit Brennan coupant court au bavardage de Murnahan, je suis très occupé... Vous reviendrez, n'est-ce pas? J'ai toujours plaisir à revoir deux fils de notre vieux pays... Mais attendez. Encore un petit coup! — dit-il, se retournant vers la table et attrapant une bouteille : — nous nous passerons des verres, eh?

— Naturellement!

— Pour sûr, on aime mieux la bouteille.

Ils burent tour à tour et essuyèrent grossièrement leurs lèvres en riant très haut. Brennan mit fin à cette scène en les poussant dehors avec bonne humeur.

— Et maintenant, au revoir... Robert! conduisez-les à l'ascenseur... Revenez nous voir... Mais débarrassez-vous de l'odeur du whisky, — dit-il en les rappelant : — les gens me tomberaient sur le dos!...

Il rentra dans son cabinet, mit les bouteilles dans le placard, en chantant avec un entrain juvénile. Il semblait tout amour et poésie.

Hélène, qu'il ne voyait pas sur le seuil de la porte, le regardait avec un sourire :

— C'est vous qui chantiez, monsieur Brennan?

Brennan, sans se troubler, mais rapidement, referma le placard.

— C'est moi-même. Entrez et je cesserai.

— Vous êtes trop bon. Où est mon père?

— Il est descendu au bureau du directeur. Je l'attends d'un moment à l'autre. Vous ne voulez pas vous asseoir?

— Qu'est-ce que c'est que ces horribles hommes, en chapeau gris, qui viennent de sortir?

— Des législateurs! fit Brennan, avec une brièveté comique.

— Ces gens-là?

— Ces gens-là. Voilà les législateurs de notre pays et les rois de nos conseils municipaux.

— Eh bien, ils ont assez l'air... — Hélène fronçait les sourcils, en quête d'une comparaison ; — ils ont l'air de boxeurs.

— Ils sont tous pareils : des fleurs des champs.

— Que viennent-ils faire ici? Je suis bien aise qu'ils soient partis, dit-elle.

— Moi aussi : mais asseyez-vous. J'ai besoin de vous voir.

Hélène alla à la porte et appela :

— Évelyne! Venez, chère. Nous allons attendre. Mon père n'est pas ici.

Brennan salua miss Ward de son air souriant, avec son aisance habituelle, et les deux jeunes filles s'assirent en face de lui. Il y avait quelque chose d'engageant dans sa figure franche et ses jolis yeux bruns, et les deux jeunes filles semblaient le trouver de leur goût. Hélène, assise dans le grand fauteuil, s'éventait avec un écran de feuille de palmier trouvé sur la table.

— Ah! qu'il fait chaud ici! Les rues sont comme des fours. Nous avons rencontré Wilson Tuttle. Saviez-vous qu'il avait acheté ce vieux cottage juste en face de nous?

— Non. Vraiment?

Brennan paraissait plus surpris que charmé.

— Oui, il doit y passer l'été. N'est-ce pas charmant?

— Oh! tout à fait charmant... pour lui! Sans doute, il ne savait pas que vous habitiez en face?

Hélène le regarda avec embarras. Évelyne dit tranquillement :

— L'ironie est toujours perdue avec Hélène.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire... reprit Hélène, qui suivait son idée : — il faut que vous veniez nous rejoindre, il faut que nous soyons au complet pour jouer au tennis, ce soir. Pouvez-vous?

— J'essaierai. Mais vous voyez, je suis terriblement occupé au bureau pour le moment : la Troisième Chambre est en session, il n'y a pas moyen de s'échapper.

— Ces pauvres hommes ! Wilson dit la même chose. Mais il faut bien que les lois se fassent. Vous travaillez ensemble, n'est-ce pas ?

Brennan se mordit les lèvres d'une façon comique.

— Mon Dieu, pas précisément !... Après tout, oui, — continua-t-il, comme si c'était le meilleur moyen de s'en tirer, — nous aidons tous deux à faire les lois. Trois Chambres avec une seule pensée.

— Tenez ! vous vous moquez de moi. Je ne veux pas de cela.

— Mais M. Tuttle disait l'autre jour que la Troisième Chambre est une honte nationale, fit Évelyne tranquillement.

— Qu'entend-il par là ? demanda Hélène qui ne savait réellement pas au juste le nombre des Chambres.

— Évidemment, M. Tuttle ne considère pas la Troisième Chambre comme un sujet de plaisanterie, continua Évelyne qui observait Brennan avec attention.

— Oh ! il voulait rire ! C'est une de nos petites farces. Nous passons notre temps à nous tracasser les uns les autres comme font les avocats devant la cour ; après quoi, on rit ensemble de tout cela dans la pièce voisine !... La Troisième Chambre retourne le compliment à la seconde Chambre en l'appelant une bande de piliers de café.

Il s'arrêta là-dessus, égayé par l'air décontenancé d'Hélène, qui se tourna vers Évelyne.

— Oh ! que les hommes sont drôles ! Ils sont capables de s'injurier les uns les autres, puis de rire ensemble et d'être bons amis quand même... Pourquoi les femmes ne peuvent-elles en faire autant ?

— Parce que, entre femmes, il n'y a jamais d'affaires, rien que des apparences... Des hommes réunis sont incapables de parler tous à la fois, de s'interrompre et de laisser des phrases inachevées : ce ne seraient plus les affaires... Saisissez-vous ?

— Oui, je saisis. Il y a quelque chose dans ce mot, que les femmes ne comprennent pas, dit Évelyne, quelque chose de magique

— Quelque chose parfois qui n'est pas amusant. Pour le moment, j'aimerais bien mieux descendre à la plage et jouer au tennis que d'étouffer de chaleur dans les environs du Capitole.

— Je croyais que vous aimiez les affaires? fit observer Hélène.

— Certes, mais il y a certaines affaires dont je ne puis dire que je raffole.

Auprès de ces âmes de femmes si pures, si candides, Brennan sentait une sorte d'écœurement à accomplir sa misérable besogne.

— Le malheur est qu'un homme ne peut pas toujours dire ce qu'il fera ou ne fera pas, Le succès, voyez-vous exige beaucoup d'un homme.

— Papa, fait grand cas de votre activité : je l'ai entendu dire que vous étiez son bras droit.

Brennan était devenu tout à fait sérieux.

— Je l'espère bien. J'aime la direction des chemins de fer. Avez-vous jamais réfléchi que c'était quelque chose comme le maniement d'une armée ?

Il continua, et ses yeux lançaient des éclairs :

— Nous sommes ici, au bureau central, comme des officiers sous la tente.

Il se pencha sur la table et, dessinant avec la main :

— Nous massons des wagons ici, nous les poussons là et les entassons sur une voie latérale. Il y a dans une affaire de ce genre quelque chose d'excitant qui l'élève au-dessus d'une besogne vulgaire. Cela devient du commandement.

Les yeux d'Évelyne étaient pensifs.

— Voilà l'avantage d'être homme... Vous pouvez agir.

— Alors, vous êtes une sorte de colonel? dit Hélène. Vous devriez porter un uniforme. Je les aime tant! C'est si joli!

— C'est ce que nous ferons bientôt... Voyez-vous, pour moi, il n'y a pas de jouissance pareille...

Il se leva et arpenta la chambre.

— Si j'étais né avant la guerre, j'aurais été général, à coup sûr.

Il avança une main puissante et la brandit en l'air comme s'il eût voulu saisir une épée.

— Le commandement! le pouvoir! Voilà pourquoi j'aime ces affaires de chemin de fer. Rien ne ressemble plus à la guerre.

— J'aime votre enthousiasme, dit Évelyne avec un soupir.

Il faudrait aux femmes... M. Davis a toute confiance en vous, n'est-ce pas?

— Oh! parfaitement, dit Brennan sur son ton de plaisanterie habituel. Il me confie des affaires qu'il ne ferait pas lui-même, ajouta-t-il audacieusement. — Je suis son aide de camp, celui qui écrit et porte les ordres, vous savez; mais cette fonction éveille le désir de donner des ordres à son tour; l'aide de camp aspire toujours à être général. Et c'est à cela que je travaille autant qu'à gagner ma vie.

Brennan marchait avec animation tout en parlant, poussé peut-être par le regard admiratif d'Hélène. Ceux qui croyaient le connaître le mieux auraient été surpris de sa passion sincère.

— Comment! monsieur Brennan, je ne vous savais pas si ambitieux!

— Être directeur du Consolidé est une de mes deux grandes passions.

En prononçant ces mots, il pâlit, et ses yeux prirent une teinte plus sombre.

— Et quelle est l'autre? dit Hélène avec malice, comme si elle eût à demi deviné la vérité.

Ils avaient tous deux oublié Évelyne.

Brennan se retourna d'un élan soudain, son regard s'illumina.

— Vous ne devinez pas? C'est vous!

— Qu'est-ce que vous dites-là, Tom Brennan?

Elle le regardait fixement de ses grands yeux bleus; une rougeur lui montait aux joues.

Évelyne se pencha, étudiant avec ardeur le visage du jeune homme. Était-ce lui qui l'emportait ou bien Tuttle?

Tom fut épouvanté de sa précipitation.

— Ne faites pas attention, Hélène; je mets toujours les pieds dans le plat, comme un fou d'Irlandais que je suis... Ne trouvez-vous pas que la chaleur augmente? Il me semble que le thermomètre monte.

Tous les trois partirent d'un éclat de rire.

— Oui, je crois qu'il va pleuvoir, dit gravement Évelyne de la fenêtre.

Il y eut un instant de malaise, mais un seul. Brennan parla d'autre chose.

III

PEUT-ON ACHETER LE SÉNAT ?

Davis entrait vivement, suivi de Fox, son avoué. C'était un homme trapu, avec de petits favoris d'un blanc de neige. Sa figure était empourprée par la chaleur et sa moustache coupée court se hérissait au mouvement de ses lèvres. Ses yeux étaient perçants et vifs, sa voix irritée, dure et impérieuse. Il semblait doué d'une grande énergie que les années commençaient à affaiblir. Il était vêtu d'un veston de velours, d'un pantalon blanc, d'un gilet assez ouvert et portait au cou un nœud flottant. Tout son costume dénotait un homme d'une individualité puissante.

— Oh! papa, nous vous attendions pour rentrer. Vous vous souvenez que vous nous aviez promis de nous ramener en voiture.

Davis fit un signe de tête à miss Ward et s'assit en hâte à son pupitre.

— Oui, oui! mais c'est impossible maintenant, ma chérie. J'ai des affaires très importantes.

— Oh, père! à quelle heure serez-vous libre? dit Hélène avec une petite moue.

— Je ne sais pas, répondit impatiemment Davis. Dans une demi-heure peut-être; en attendant, vous pouvez faire un tour dans l'avenue et...

— Oh! si vous tenez à vous débarrasser de nous!... dit Hélène avec une feinte colère. Monsieur Brennan, voulez-vous nous aider à monter en voiture ?

— Avec plaisir, répondit Brennan qui se précipita.

Il y eut dans les yeux d'Hélène, à ce moment-là, un éclair de coquetterie qui fit rayonner le visage du jeune homme, et ils sortirent.

Fox était un gros homme, à la moustache rasée, mais qui portait toute sa barbe grise. Il avait l'air d'un diacre méthodiste. Ses cheveux étaient taillés courts, ses yeux petits, d'un

gris bleu. Il suivit les jeunes gens des yeux tandis que Davis allumait son cigare.

— Vous ne la trouvez pas un peu coquette avec Brennan?

— Qui? fit Davis, de son pupitre.

— Votre fille Hélène.

Davis le regarda fixement.

— Êtes-vous fou? dit-il avec impatience.

Fox prit un siège, s'assit, et doucement exhala une bouffée de fumée. Ses lèvres étaient sinueuses aux deux extrémités, comme celles d'un enfant.

— Je n'ai pas cette réputation, Lawrence, — répondit-il de son ton paisible, onctueusement, — et je sais quand une fille est coquette. Tenez-vous sur vos gardes, ou ce jeune Irlandais vous la demandera en mariage un de ces jours. Je connais les symptômes. J'ai élevé deux filles, moi aussi.

— Quelle absurdité! Tom sait se tenir à sa place.

Fox jeta une jambe sur le bras de son fauteuil.

— Incontestablement. Mais il y a de grandes chances pour que vous ne soyez pas d'accord, vous et Brennan, sur ce qu'est au juste cette place. Je vous ai déjà dit que je ne partageais pas votre idée de laisser ce jeune homme s'immiscer à ce point dans nos affaires. Ce n'est pas sûr..., voilà... ce n'est pas sûr.

— Oui, vous me l'aviez dit, reprit Davis d'un air renfrogné. Mais il fallait bien prendre quelqu'un. Je ne pouvais tout faire par moi-même.

— Eh bien, alors, prenez un homme qui aime davantage l'argent... et moins le pouvoir. Vous pouvez manier un homme qui aime l'argent, mais vous ne pouvez vous fier à un homme qui aime le pouvoir. Brennan est trop ambitieux.

Davis reprit sa besogne.

— Ah bah! N'ayez pas peur de Tom. Je le connais mieux que vous. Parbleu! c'est moi qui ai fait sa situation ici.

Quand Fox reprit la parole, ce fut d'une manière lente, significative :

— Je n'ai peur de personne au monde. Je ne crains pas Tom Brennan, mais je commence à compter avec lui.

Le ton dont il dit ces paroles attira et retint l'attention de Davis. Tandis qu'ils échangeaient un regard, Brennan entra

en souriant et prit un siège près de la table, en face de Davis. Fox se leva et arpenta paisiblement la pièce derrière eux, les mains dans les poches, les yeux fixés sur le parquet. Il était assez vieux pour être vénérable, mais il ne l'était nullement.

— Eh bien, Tommy? interrogea Davis d'un air jovial, quel est le résultat de vos opérations sur le Sénat aujourd'hui?

— Le projet de loi est perdu avant d'être lu. Pas un article qui ne soulève de l'opposition, dit Brennan toujours souriant.

Il pensait encore aux dernières paroles qu'il avait échangées avec Hélène.

— Fumez et examinons la chose à fond, mon garçon, reprit Davis, en lui tendant un cigare.

Ils allumèrent chacun le sien, et Davis le surveillait, tandis qu'il soufflait en l'air quelques bouffées.

— Ils ne sont pas piqués des vers, hein? Vingt dollars le cent. Boîte d'essai. Eh?

Davis ne fumait que depuis peu de temps, « pour ses nerfs », mais il se complaisait à prendre des airs de vieux fumeur.

— Pas mauvais! patron, dit Brennan. Qui vous les a offerts?

— Écoutez-moi ce garçon-là! répondit Davis, que l'insinuation amusait beaucoup. Croyez-vous que je voudrais...

— Si je vous fais cette question, c'est qu'ils ont le même goût que la dernière boîte qu'on m'a envoyée.

— Quel toqué!... Vous allez détourner des fonds, un de ces jours!

Soudain, il devint grave.

— Eh bien, pour le Sénat, que proposez-vous de faire, Tom?

— Y mettre plus d'argent. Et vous?

— Rien, dit simplement Davis.

— Comment, rien?

— Rien, je vous dis.

Et il continua avec colère :

— J'ai déjà dépensé cent mille dollars, et maintenant vous me proposez d'acheter tout simplement le Sénat! La chose ne pourrait-elle être enlevée autrement?

— Je ne connais pas d'autre moyen. La persuasion morale n'est plus de mode en matière de législation.

— Eh bien, il faut trouver autre chose. Ce maudit privilège ne vaut pas le risque, Tom.

— Vous croyez? dit légèrement Brennan. Attendez que vous trouviez une autre ligne établie le long de la vôtre, et alors vous verrez si...

— Elle ne sera jamais établie, fit Davis, en frappant du poing sur la table. Je ne crois pas qu'ils aient jamais eu l'intention de construire. Ils sont trop engagés avec leur nouveau moteur. Ils ne construiront jamais, je vous le dis!

— Nous ne pouvons pas en répondre. Et nous ne pouvons pas non plus courir le risque.

— Le risque! Eh bien, écoutez-moi, reprit Davis avec colère. Je ne me fourrerai là dedans que le jour où j'y serai forcé. Et si vous ne changez pas de ton...

La voix douce, calme, de Fox s'insinua dans le débat comme une main caressante:

— Doucement, Davis, doucement! Ne vous emportez pas! N'allez pas faire une faute, qui serait la plus grande faute de votre vie!... Nous ne pouvons pas nous permettre...

Davis se retourna contre lui.

— Qui donc est directement intéressé dans l'affaire, après tout? Qui représente le Chemin de fer Consolidé, vous ou moi?

— C'est vous, général, — dit Brennan avec un calme parfait, mais inquiétant; — c'est vous. Mais je suis le représentant de la Troisième Chambre, et je tiens la balance du pouvoir. Vous comprenez? Maintenant, remarquez ceci. Il ne vous est pas permis de vous désintéresser de ce dernier coup. Si vous le faites, votre privilège est mort comme les portes de l'enfer. Tâchez donc d'être aussi raisonnable que possible. Avec la Troisième Chambre, tout va bien; j'ai déjà pris tout le lot, comme dit l'autre... Mais les sénateurs, il faut les gagner.

— Que le diable m'emporte si je me fourre dans une pareille affaire!

Et d'un ton ferme, avec colère, il ajouta:

— C'est mon dernier mot, n'en parlons plus.

Fox éprouva de l'inquiétude, il intervint d'un ton persuasif:

— Calmez-vous, Davis; ce n'est vraiment pas le moment

de faire le délicat. Vous n'avez fait aucune objection lorsqu'il s'est agi d'acheter la troisième Chambre. Pourquoi renacler devant la première et la seconde?

Davis se leva et se mit à marcher d'un pas saccadé.

Sa figure, déjà colorée, se marbrait de plaques rouges, tant il était excité.

— Parce que c'est dangereux. Je me moque du principe. Mon devoir est de réussir. Et ce ne serait que justice : personne ne peut servir le public aussi bien que nous... Si nous ne les achetons pas, quelque autre le fera. Mais avec les sénateurs, c'est autre chose. Ce sont des personnages officiels. C'est risquer la prison.

— Pas de danger, pour vous, patron, dit Brennan. J'y veillerai. Je fais toutes les démarches. On ne peut avoir aucune prise sur vous.

— Certainement, dit Fox. Vous n'avez rien à savoir de tout cela ; Tom et moi, tout cela nous regarde. Vous n'avez qu'à fournir des fonds... et nous irons de l'avant. Vous pouvez vous fier à nous.

Davis semblait fléchir, et Brennan tourna la chose en plaisanterie, avec une pointe d'accent irlandais :

— Ce n'est pas plus malsain que de fumer... Donnez à Sammy un pouvoir discrétionnaire sur moi, et à moi sur la Troisième Chambre et le Sénat, et nous ferons passer le projet aussi facilement qu'un chevreau à travers la barrière d'un jardin.

— C'est facile à dire.

— C'est facile à faire, dit Brennan.

Et, levant sa main droite en l'air, il la secoua d'un geste puissant.

— Donnez-moi cent mille dollars, et je gagnerai n'importe quelle législature dans ce grand et glorieux...

Davis se tourna vers lui avec méfiance :

— Cent mille dollars? Vous parlez d'argent bien à votre aise. Vous n'avez rien à perdre. Je commence à croire que j'ai mis trop d'argent aux mains d'un homme.

Brennan l'interrompit avec fermeté, sa voix avait pris un accent sinistre :

— Ne vous montez pas, patron. « L'honneur entre... *gentle-*

— Eh bien, il faut trouver autre chose. Ce maudit privilège ne vaut pas le risque, Tom.

— Vous croyez? dit légèrement Brennan. Attendez que vous trouviez une autre ligne établie le long de la vôtre, et alors vous verrez si...

— Elle ne sera jamais établie, fit Davis, en frappant du poing sur la table. Je ne crois pas qu'ils aient jamais eu l'intention de construire. Ils sont trop engagés avec leur nouveau moteur. Ils ne construiront jamais, je vous le dis!

— Nous ne pouvons pas en répondre. Et nous ne pouvons pas non plus courir le risque.

— Le risque! Eh bien, écoutez-moi, reprit Davis avec colère. Je ne me fourrerai là dedans que le jour où j'y serai forcé. Et si vous ne changez pas de ton...

La voix douce, calme, de Fox s'insinua dans le débat comme une main caressante:

— Doucement, Davis, doucement! Ne vous emportez pas! N'allez pas faire une faute, qui serait la plus grande faute de votre vie!... Nous ne pouvons pas nous permettre...

Davis se retourna contre lui.

— Qui donc est directement intéressé dans l'affaire, après tout? Qui représente le Chemin de fer Consolidé, vous ou moi?

— C'est vous, général, — dit Brennan avec un calme parfait, mais inquiétant; — c'est vous. Mais je suis le représentant de la Troisième Chambre, et je tiens la balance du pouvoir. Vous comprenez? Maintenant, remarquez ceci. Il ne vous est pas permis de vous désintéresser de ce dernier coup. Si vous le faites, votre privilège est mort comme les portes de l'enfer. Tâchez donc d'être aussi raisonnable que possible. Avec la Troisième Chambre, tout va bien; j'ai déjà pris tout le lot, comme dit l'autre... Mais les sénateurs, il faut les gagner.

— Que le diable m'emporte si je me fourre dans une pareille affaire!

Et d'un ton ferme, avec colère, il ajouta:

— C'est mon dernier mot, n'en parlons plus.

Fox éprouva de l'inquiétude, il intervint d'un ton persuasif:

— Calmez-vous, Davis; ce n'est vraiment pas le moment

de faire le délicat. Vous n'avez fait aucune objection lorsqu'il s'est agi d'acheter la troisième Chambre. Pourquoi renacler devant la première et la seconde?

Davis se leva et se mit à marcher d'un pas saccadé.

Sa figure, déjà colorée, se marbrait de plaques rouges, tant il était excité.

— Parce que c'est dangereux. Je me moque du principe. Mon devoir est de réussir. Et ce ne serait que justice : personne ne peut servir le public aussi bien que nous... Si nous ne les achetons pas, quelque autre le fera. Mais avec les sénateurs, c'est autre chose. Ce sont des personnages officiels. C'est risquer la prison.

— Pas de danger, pour vous, patron, dit Brennan. J'y veillerai. Je fais toutes les démarches. On ne peut avoir aucune prise sur vous.

— Certainement, dit Fox. Vous n'avez rien à savoir de tout cela; Tom et moi, tout cela nous regarde. Vous n'avez qu'à fournir des fonds... et nous irons de l'avant. Vous pouvez vous fier à nous.

Davis semblait fléchir, et Brennan tourna la chose en plaisanterie, avec une pointe d'accent irlandais :

— Ce n'est pas plus malsain que de fumer... Donnez à Sammy un pouvoir discrétionnaire sur moi, et à moi sur la Troisième Chambre et le Sénat, et nous ferons passer le projet aussi facilement qu'un chevreau à travers la barrière d'un jardin.

— C'est facile à dire.

— C'est facile à faire, dit Brennan.

Et, levant sa main droite en l'air, il la secoua d'un geste puissant.

— Donnez-moi cent mille dollars, et je gagnerai n'importe quelle législature dans ce grand et glorieux...

Davis se tourna vers lui avec méfiance :

— Cent mille dollars? Vous parlez d'argent bien à votre aise. Vous n'avez rien à perdre. Je commence à croire que j'ai mis trop d'argent aux mains d'un homme.

Brennan l'interrompit avec fermeté, sa voix avait pris un accent sinistre :

— Ne vous montez pas, patron. « L'honneur entre... *gentle-*

men », vous savez ?... Vous me donnerez de l'argent quand il m'en faudra, et cela sans un trait de plume, ou votre ligne aérienne dégringolera et la ligne des moteurs ira aux nues. Compris ?

Davis, au comble de la fureur, se tourna vers lui, les dents serrées :

— Je crois que vous me menacez, vous, sacré saute-ruisseau !... Le diable m'emporte ! je commence à croire que vous vous entendez avec cette bande de pirates. Si j'en étais sûr, par le ciel ! je...

Fox s'interposa encore, avec ses gestes conciliants et sa voix mielleuse :

— Voyons, voyons, un moment, mon ami... Voyons, vous êtes nerveux aujourd'hui... Hier, vous consentiez. Vous êtes venu ici aujourd'hui pour vous occuper de cela... Un moment ! — reprit-il, arrêtant Davis, qui voulait parler. — Vous avez déjà racheté deux ou trois autres lignes. Nous avons fait passer votre projet de loi à la Troisième Chambre, Tommy et moi, et même à la seconde... nous l'avons présenté au Sénat.

— Oui. Mais cela m'a déjà coûté cent cinquante mille dollars. C'est beaucoup trop.

— On ne pouvait faire à moins. Nous avons travaillé comme des Troyens pour vous tirer d'affaire. Mais admettons que Tommy ait fait quelques petites folies. Voyez ce que nous y gagnons... Ce privilège, mais il vaut des millions. Je vous le dis, Lawrence, maintenant il faut aller jusqu'au bout. L'attention de ce cher, de ce satané public est maintenant éveillée sur ce fait, que c'est lui, et non pas nous, qui fait la valeur de ces privilèges, et il va nous les faire payer.

Brennan, redevenu maître de lui, reprit son air plaisant :

— Vous pouvez y compter ! Et Tuttle nous fait une opposition acharnée. Il est en train de préparer un projet de loi destiné à faire payer une annuité progressive pour les privilèges concédés sur la voie publique. Croyez-moi, général, il faut frapper ferme et juste maintenant.

— Qu'est-ce que c'est que ce Tuttle ? fit Davis, dont les pensées prenaient un autre cours. Peut-on le gagner ?

— Le gagner ? Non. Il a des visées plus hautes.

— Quoi donc ?

— Le Congrès et tout le reste. Il est en train de se former à la politique : P. E. — politique d'épuration !

— Je connais encore autre chose à quoi il vise, Tommy ! — dit Fox, avec un regard malin du côté de Brennan, — et c'est...

Brennan se dressa debout : il devinait que Fox faisait allusion à Hélène.

— Assez là-dessus !

— Ah ! ah ! Tommy ! voilà où le bât vous blesse ?

— Ne vous mêlez pas de mes affaires particulières, voulez-vous ?

Fox était ravi d'avoir réussi à irriter Brennan. Il secoua la tête avec une intime satisfaction :

— C'est bon, Tommy, c'est bon ! Je tenais à vous avertir, voilà tout.

— Vous feriez mieux de l'avertir, lui, répliqua Brennan d'un air sombre.

Davis s'impatientait de cette conversation incidente où il n'avait apparemment rien à voir.

— Allons ! allons ! Quand vous aurez fini de bavarder ? Revenons aux affaires. Qu'y a-t-il de plus pressé ? Agir sur le Sénat ? Cela ne me va guère, mais si je...

— Je propose d'agir sur votre plus proche voisin, Ward, fit Brennan d'un air calme et décidé.

— Sur Rufus Ward ?

— Sur Rufus en personne.

Fox souriait, enchanté de l'attaque de Brennan.

— Oh ! ce Tommy, il ne doute de rien !

— Sur Rufus Ward, — continua Davis, tout à coup plongé dans ses réflexions. — Pensez-vous en venir à bout à des conditions raisonnables ? demanda-t-il enfin.

— Qu'appelez-vous raisonnables ?

— Dix mille.

— A présent, oui.

— « A présent ?... » Que voulez-vous dire ? »

— Je veux dire qu'il était dans le syndicat du cuivre et qu'il a terriblement besoin d'argent. Il a bu un fameux bouillon.

— C'est vrai ? — cria Davis, avec ardeur, sans pitié. — Alors,

achetez-le... achetez-le! Voilà notre atout... mais pas de gaspillage, hein? ajouta-t-il.

Fox de nouveau secoua la tête avec un rire silencieux.

— N'est-il pas curieux de voir un homme se contredire à ce point et...

— Fiez-vous-en à votre Tommy, général, dit Brennan, et il fera passer le projet de loi.

Davis laissa tomber sa main pesamment sur le bureau.

— Entendu! s'écria-t-il avec vivacité. Mettez-vous d'accord avec mon avocat. L'affaire est entre ses mains. Adressez-vous à lui. Il me représente, vous savez.

— Très bien, ricana Brennan. Je comprends votre délicatesse.

Puis il se retourna vers les deux hommes. Son visage avait pris une expression dure, autoritaire, presque féroce. Les paroles sortaient lentement de ses dents serrées, tandis qu'il tapotait la table du bout de ses doigts. Sa mâchoire inférieure avançait d'un air terrible.

— Messieurs, ne vous faites pas d'illusions. Tom Brennan connaît la situation à fond, n'est-ce pas? Si j'accepte tous les risques, vous pouvez être sûrs que je m'arrangerai pour être payé en conséquence... Compris ?

Protestation violente ou convention définitive, il fallut ajourner la suite : la voix d'Hélène résonnait au dehors et elle frappait à la porte :

— Venez-vous, papa ? Est-ce que vous n'avez pas encore fini vos affaires? Si non, je vais rentrer seule.

Elle ouvrit la porte et s'avança.

Davis se leva précipitamment, essuyant la sueur de son visage cramoisi. Il était bien aise de l'interruption.

— Oui, oui, ma chérie, je suis prêt à partir. Eh bien! messieurs, je vous laisse seuls pour achever de tout régler.

Tandis que Davis en toute hâte rassemblait ses papiers, Hélène se tourna vers Brennan :

— Vous viendrez, n'est-ce pas? et avec votre costume de tennis?

— Est-ce qu'il ne fait pas bien chaud pour jouer au tennis? demanda Tom avec cet accent de tendresse des amoureux qui rend les moindres banalités infiniment significatives.

— Oh! non, pas au bord de la mer. Le soir, il fait délicieux. Vous viendrez?

— Certainement, j'irai... quand je devrais en mourir!

— Oh! que c'est aimable à vous! reprit Hélène. Et vous serez mon partenaire pour que je puisse gagner. J'aime à être du côté des vainqueurs.

— Et moi aussi. Je le suis généralement.

— Je le sais. C'est pourquoi je...

— Venez! venez! fit Davis avec une âpreté inusitée dans la voix.

Brennan sortit avec eux. Fox les regarda partir, puis il se mit à siffler doucement en regardant le plafond. Brennan revint au bout de quelques minutes; il fredonnait, une lueur d'amour dans ses jolis yeux bruns.

— Elle est gentille avec vous, mon cher, dit Fox. Vous avez fait impression sur elle.

Brennan lui imposa silence, avec un froncement de sourcils et un geste rapide de la main.

— Laissez cela, vous n'y entendez rien, fit-il d'un ton insolent.

Puis il alla au téléphone et sonna.

— Hallo!... Le Capitole... Donnez-moi la communication avec le colonel Mott... Est-ce vous, colonel?... Oui... Eh bien, avez-vous dit à Ward que je voudrais le voir?... Bon, merci... Venez quand vous pourrez, j'ai besoin de vous voir... Très bien. Adieu.

Après avoir sonné, il se retourna et dit du ton bref et froid de l'homme d'affaires :

— Ward est en route pour venir ici. Il faut que je sois maître absolu de la situation. Combien avez-vous d'argent sur vous? Plus de chèques dans cette affaire. Nous jouons une trop grosse partie à présent.

Il était évident que Brennan était de mauvaise humeur, et Fox ne se souciait pas de le contrarier. Il tira des liasses de sa poche.

— Il y a dix mille dollars dans celle-ci, et cinq mille dans chacune de ces deux-là.

Et il tendit à Brennan une des liasses les plus minces, tandis qu'il remettait l'autre dans sa poche.

— Maintenant, j'aimerais avoir une reconnaissance quelconque.

— Vous allez l'avoir... Robert! écrivez : « Reçu dix mille dollars à compte, 1er juin. »

— Pas même de signature chiffrée? demanda Fox.

— Uniquement ce que j'ai dit. Nous en arrivons à des passages difficiles : « l'honneur entre larrons », mon vieux!... Maintenant, sortez avant que Ward arrive et vous voie.

Fox lui remit la plus grosse des trois liasses et sortit tranquillement.

IV

LE SAUTE-RUISSEAU FERA SON CHEMIN

Brennan était un produit de notre état social, et particulièrement de notre état politique, tout comme le chemin de fer électrique, le téléphone ou le syndicat du lait. On rencontre son pareil dans les corridors de tous les hôtels. Il vient à la ville par le bateau ou le train de neuf heures en lisant la cote de la Bourse. Son attitude normale dans son bureau est d'avoir une oreille collée au téléphone ou de faire rapidement courir entre ses doigts le ruban bleu d'un appareil télégraphique. Il ne pense que par combinaisons. Ses mains sont des griffes à saisir l'argent.

Il ne serait pas vrai de dire que Brennan était sans conscience. Il y a des choses que nulle pression ne lui aurait fait faire. C'est tout simple : dans son monde les idées ordinaires de moralité n'ont pas cours. Il ne se considérait donc pas comme une canaille. L'entreprise qu'il allait tenter sur l'honneur d'un sénateur lui semblait un acte de diplomatie tout à fait justifiable. Isolé des nécessités du jour, l'acte aurait pu paraître un peu « raide », mais étant données les circonstances, il ne lui causait pas l'ombre d'un remords.

Ce caractère était le résultat de l'obligation où se trouve un pauvre Irlandais d'être habile et retors pour réussir. Il avait commencé par être excellent élève à l'école, excellent petit employé chez un commissionnaire en marchandises. Ses grands

yeux perçants voyaient tout, son oreille fine entendait et retenait l'expression grossière tout aussi bien que la philosophie cynique en usage dans ces endroits-là.

Cette éducation ne pouvait faire de lui autre chose qu'un audacieux et prompt, un merveilleux homme d'expédients. Il avait attiré l'attention de Davis environ douze ans plus tôt. L'illustre Duc des Chemins de fer l'avait pris à son bureau, avait apprécié ses services ; et la confiance dont il le croyait digne, et qu'il mettait en lui, s'était si bien accrue d'année en année que personne n'avait une connaissance plus complète de ses affaires, même les plus intimes.

Sur le conseil de son chef, Brennan étudia le droit : il était devenu un très adroit avoué quand Davis commença à lui confier l'importante mission de se faufiler dans les couloirs des Chambres pour veiller aux intérêts de la ligne.

Depuis quelques années donc, Brennan s'était attaché à supprimer une législation malencontreuse, et à la besogne, non moins importante, de suggérer la législation désirable. Il en était venu ainsi à connaître tout le monde et spécialement à savoir ce que la vie de chacun avait de plus secret : une science pareille ne pouvait qu'ajouter à son autorité sur les hommes en cas de besoin.

Il s'occupait de tout cela comme un habile joueur d'échecs combine les coups prochains. Il n'avait aucune intention criminelle, et les considérations morales n'existaient pas pour lui. Il connaissait le point vulnérable du sénateur Ward, et poussait sa pointe de ce côté, sans plus de remords que Hagen visant Siegfried, mais sans haine et sans colère.

Après le départ de Fox, il s'approcha du jeune employé assis dans le premier bureau : — Robert était son demi-frère.

— Rob, j'attends le sénateur Ward. Naturellement, vous ne le verrez pas, vous serez très affairé : vous ne l'entendrez même pas.

Un faible sourire éclaira le visage de Robert.

— Je vais introduire le vieillard dans le camp, ajouta Brennan. Vous connaissez son faible. Tous les moyens sont bons en amour... et en politique.

Il se prit à chanter.

Robert se remit à sa besogne. Il était légèrement sourd, ce

qui exagérait encore sa nature froide et méthodique. Ce défaut ne l'avait pas désigné au choix de Davis, mais c'était un admirable défaut, et Davis l'avait reconnu. Doué du même esprit perçant et analytique que Tom, Robert s'émouvait trop peu pour être ambitieux. Sa surdité l'avait de bonne heure séparé de la jeunesse ; il menait en dehors du bureau une existence studieuse et retirée.

La sonnerie du téléphone se fit entendre. Brennan y courut.

— Hallo ! Qui est là ?... Ah ! c'est vous, mon vieux !... Aux courses ?... Aujourd'hui ?... Ma foi, non !... Trop chaud... chaud, chaud, chaud !... Et qui sont les jeunes personnes ?... Ah ! mes coquins ! Vous n'avez pas honte ?... Je dis que je ne peux pas y aller, voilà tout... Oh ! allez vous promener... Ne m'ennuyez pas avec ça... Bonsoir..

En quittant l'appareil, et se retournant, il se trouva face à face avec le sénateur Ward qui venait d'entrer.

— Ah ! bonjour, sénateur ! Enchanté de vous voir ! Asseyez-vous donc. Vraiment chaud, n'est-ce pas ?

— Très chaud. Ne vous figurez pas que je puisse rester, répondit Ward.

C'était un grand homme à longue barbe grise ; il avait une physionomie douce et une petite tête ronde.

— Oh ! il faut que vous restiez ! Comment vont Mrs Ward et Évelyne ?

Ward répliqua avec un peu de raideur :

— Très bien. Merci !

— Asseyez-vous, sénateur, et prenez un verre de champagne. Il sort de la glace, il est froid comme le Groenland.

Il lui versa un plein verre qu'il approcha de son visage, comme pour rendre la vue et l'odeur du vin irrésistibles.

Ward prit le verre avec hésitation.

— Merci. Je souffre plus que jamais de la chaleur cette année.

Il semblait déjà un peu allumé ; l'œil de Brennan eut tôt fait de s'en apercevoir.

— J'ai vu votre fille aujourd'hui... charmante comme une rose de juin. Un cigare ?

Ward refusa le cigare, mais s'assit sur une chaise, en tâtonnant.

— Oui, elle est en ville aujourd'hui. Vous ne m'avez pourtant pas fait venir pour me parler de ma famille, — dit-il en changeant de ton. — Quelle est l'affaire dont vous désirez m'entretenir?

— Oh! ne vous plongez pas là dedans avant d'avoir repris haleine, de vous être un peu rafraîchi, — dit Brennan avec une pointe de sa blague irlandaise. — Laissez-moi remplir votre verre. Ce vin-là, c'est de l'eau, sénateur!

Ward cessa de protester; il se remit à boire tandis que Brennan continuait :

— Cela rafraîchit joliment la langue. C'est par des journées pareilles qu'on voudrait être bâti comme un panier à claire-voie pour que l'air pût vous pénétrer librement. Comment vont les affaires là-haut?

— On ne fait pas grand'chose par ces chaleurs, répondit Ward qui commençait à se sentir plus à son aise.

— Quand pensez-vous que vienne le projet de loi sur le Consolidé?

— Lundi, peut-être... en tout cas, mardi.

— Vous êtes contre?

— Oui, dit Ward, avec une nuance de dignité sénatoriale. Je pense qu'il est grand temps de limiter le pouvoir de ces immenses monopoles.

Brennan prit sur son siège une position confortable.

— En principe, vous avez raison et je suis avec vous, mais, dans l'espèce, il me semble que ce serait un grand avantage pour le public si le privilège nous était accordé... Prenez un autre verre.

Il versa un autre verre et le lui tendit, en continuant avec volubilité :

— Aucune autre compagnie ne pourrait établir une voie aussi vite. Aucune autre ne pourrait donner des tarifs aussi bas, parce qu'elle n'aurait pas notre réseau. Votre idée est bonne, mais le temps n'est pas venu. Quand l'État sera prêt à acheter nos lignes, nous serons prêts à vendre... à un prix raisonnable, s'entend. Mais la chose n'est pas mûre.

— C'est assez vrai, mais il faut bien sacrifier un peu aux principes, — dit Ward avec une gravité morne qui rendait plus visible son ivresse croissante. — Le public demande...

— Le public ! s'écria Brennan avec un immense dégoût. Bon Dieu ! allez de l'avant, votez contre le Consolidé, et quand un homme aura à payer dix sous, là où il aurait pu n'en payer que cinq, ou bien qu'il lui faudra rester une heure de plus en route, vous verrez le cas que lé public fait des principes ! Les principes ? Le sacré public n'est pas capable de reconnaître un principe, quand vous mettriez un écriteau dessus !

— Allons ! allons ! vous exagérez, Tom. Le public en sait assez...

— Assez pour demander que ses législateurs endossent toutes ses erreurs. Il demandera des lois dont il ne prévoit pas les conséquences, et renversera ses représentants pour avoir exécuté sa volonté. Au diable le public ! Ce n'est pas être sérieux que de vouloir suivre ses caprices.

— C'est vrai, dans une certaine mesure.

Ses paupières retombèrent et se fermèrent, mais ce fut l'affaire d'un instant. Brennan vit que le moment était venu de porter sa botte. Il se pencha et frappa sur le genou du sénateur.

— Eh bien ! pour en revenir aux affaires, j'entends dire que vous n'êtes pas très content des vôtres, sénateur.

— Qui... qui vous a dit cela ? fit Ward se levant.

— Mrs Ward me l'a laissé entendre. Mais, si je puis vous être de quelque utilité... vous savez que Mrs Ward me considère comme un vieil ami.

Ward cligna de l'œil lentement. Il avait la langue épaisse.

— Eh bien ! à dire vrai, Tom, les choses vont très mal. Il faut que je trouve seize mille dollars d'ici au 1er juillet, et cela me préoccupe. Vous savez, j'étais dans le cuivre.

— Je comprends. Mais, voyons, pourquoi ne me laissez-vous pas intervenir et vous tirer de là ?

— Vous feriez cela, Tommy ?

— Absolument, sénateur.

— Vous êtes un brave garçon, Tommy, oui, un brave garçon. Mais je ne puis vous donner aucune garantie.

— Oh ! ne vous occupez pas de cela. Je vous procurerai dix mille dollars comptant, aujourd'hui.

— Vraiment ? A quelles conditions ?

— A condition que vous m'aiderez un peu.

— Comment cela, Tommy? Je ne comprends pas.

— En ne travaillant pas contre le projet de loi du Consolidé.

Ward le regarda fixement, sans parler : il retournait lentement dans sa tête les paroles de Brennan. Puis il se leva en chancelant, boutonna son habit autour de son corps maigre, essayant de montrer une noble indignation.

— Vous voulez donc me corrompre? Si vous avez cette intention-là...

— Non, non! Asseyez-vous, asseyez-vous! Il ne s'agit pas de corruption. Laissez-moi vous expliquer.

Il mit sa main sur l'épaule du sénateur; mais ce fut sa voix, plutôt que sa pression, qui fit céder le vieillard et l'obligea de se rasseoir.

— C'est une des conditions. Parce que, voyez-vous, sénateur, j'ai un intérêt dans les affaires de la ligne. Vous ne le saviez pas, je suis sûr?

— C'eût été la même chose. Le principe...

— Mais ce n'est qu'une des conditions, et celle dont je me soucie le moins, — continua Brennan d'une voix douce et persuasive. — Voyez-vous, sénateur, j'admire beaucoup votre fille et... je considère presque Mrs Ward comme une mère. Vous voyez maintenant pourquoi je...

— Est-ce bien vrai, Tom?

Il était surpris et désarmé devant ce mensonge diabolique.

— C'est vrai, parfaitement vrai! Il m'est tout simplement impossible d'être auprès d'elles et de les voir souffrir. Ce n'est pas juste. — Il prit une liasse dans sa poche. — Voilà dix mille dollars comptant. Je les mets dans ce tiroir et je passe un instant dans l'autre pièce. Je ne vous les donne pas. Je ne vous les prête même pas. Tout ce que je vous demande, c'est de ne plus faire d'opposition et de dire une bonne parole pour moi quand le moment opportun sera venu. Vous êtes absolument libre d'agir à votre guise, vous comprenez.

Ward allait protester.

— Attendez! attendez! Ne vous emballez pas! Examinez la chose à fond, et, s'il vous faut davantage pour vous aider à sortir de ce mauvais pas, tirez sur moi comme sur un fils.

Par un effort violent, Ward reprit possession de lui-même et boutonna son habit jusqu'au dernier bouton.

— Faites attention, Brennan. Rien ne vous autorise à me parler de la sorte. Je ne suis pas l'homme que vous pensez. On ne m'achète pas pour dix mille dollars.

— Je ne vous achète pas. Ne vous en allez pas si crêté !

— Mais vous voulez acheter mon vote, c'est la même chose, exactement la même chose.

— Non, du tout. Attendez. Pesez-moi cela raisonnablement. Voici le cas : je vous demande votre vote pour un projet de loi, qui est bon en lui-même, vous m'accorderez ça : rien à dire contre le projet. Vous vous y êtes opposé. Vous pouvez avoir eu tort. Changer votre vote est peu de chose pour vous, c'est beaucoup pour nous. Nous demandons un privilège qui est d'une nécessité vitale pour le peuple.

— Mais ce privilège appartient au peuple !

Il commençait à discuter. Brennan se sentit sûr de l'avoir.

— Non pas. Il nous appartient si nous pouvons l'obtenir. Le peuple ne peut l'utiliser que par notre intermédiaire. Voyons, soyez raisonnable : votez pour nous.

Ward eut une faible explosion de colère.

— Par le Ciel, je mourrai plutôt que de me laisser corrompre !

Il y eut un silence dangereux, pendant lequel Brennan regarda le sénateur droit dans les yeux.

Il avait un air maintenant qui ôtait à son visage toute apparence de jeunesse et de bonhomie.

— Vous préférez la mort, hé ? dit-il.

— Oui, monsieur. Mieux vaut mourir honnête.

— Et ruiner votre famille ?

— Oui, monsieur, répliqua Ward ; — mais il faiblissait visiblement : — ma famille aimerait mieux me voir...

— Mourir n'est pas chose si drôle que vous vous l'imaginez. Ainsi, vous rejetez mon offre ?

— Oui, monsieur. Naturellement, si je pouvais, sans que ce fût incompatible avec...

— Et dix mille dollars, ce n'est donc rien, eh ?

— Non, monsieur... ni dix, ni cinquante mille.

— Très bien, monsieur.

Il se pencha et dit quelques mots à voix basse dans la figure de Ward, qui le regardait fixement, glacé de terreur et de honte.

— Oh! ce n'est pas un crime, sénateur, mais cela ferait tout de même une jolie colonne dans les journaux.

— Dieu tout-puissant! Tom... vous ne voudriez pas... Qui vous a dit?

Brennan le regardait obstinément.

— Peu vous importe où je l'ai su. C'est Mebbe, le loueur de voitures, qui me l'a dit. C'est mon métier de savoir toutes ces choses-là ; c'est ainsi qu'un homme réussit en ce monde. Publier cela? Vous pouvez parier votre vie que je n'omettrai pas un détail. Je vous dis qu'il me faut ce projet de loi... par des moyens honnêtes, si possible, par n'importe lesquels, s'il le faut. Ce sont les affaires. Eh bien! qu'allez-vous faire maintenant? Allons, ne jurez pas, soyez raisonnable. Pensez à tout cela soigneusement.

— Ne... ne me... pressez pas, Tom. Donnez-moi un peu de temps.

Brennan vit qu'il le tenait et lui rendit un peu de corde,

— Certainement, sénateur... seulement, le projet de loi viendra bientôt.

— Très bien, Tom, mais... c'est grave.

Du premier bureau Davis les regardait, invisible pour Ward, qui s'était tourné vers Brennan.

— Allons donc, sénateur! vous n'êtes pas de votre temps... C'est absolument comme une chose qu'on a trouvée dans la rue : on n'y pense plus, une fois qu'on y est habitué... A présent, je compte sur vous.

— Eh bien! je verrai, dit Ward qui partit en chancelant.

— Parfait! Au revoir. A demain.

Il suivit le sénateur jusqu'à la porte du bureau et revint à son pupitre, laissant à Robert le soin de l'accompagner jusqu'à l'ascenseur.

Au moment où Davis entra, sortant du bureau de Fox, il trouva Brennan assis à sa table, son chapeau sur la tête, un cigare à la bouche, qui écrivait rapidement. Quand Davis lui adressa la parole, Tom regarda par-dessus son épaule, avec une physionomie nouvelle de mauvais augure.

— Ah! c'est vous, patron? Je vous croyais rentré chez vous.

— Je partais, en effet, mais j'ai rencontré Binney, et le fait est que je suis tourmenté. Il faut que je vous dise un mot de cette affaire en tête à tête.

Le sourire de Brennan creusait des fossettes sur ses joues lisses, mais son regard démentait cet air juvénile, comme le sourire du boxeur dément le froncement de ses sourcils et la contraction de ses poings serrés. Sa voix avait un mordant que ne lui connaissait pas Davis.

— Eh bien, je suis enchanté que vous soyez revenu. Moi aussi, j'ai un mot à vous dire, fit-il avec une inflexion provocante. Le moment est venu de nous entendre une bonne fois, vous et moi, ajouta-t-il en retournant sa chaise et faisant face à Davis, les coudes sur la table. Je suis un saute-ruisseau, mais je n'ai pas l'intention de me laisser rouler dedans.

— Qu'entendez-vous par là?

— Asseyez-vous, et vous le saurez! — dit Brennan, d'un ton qui les mettait sur un pied d'égalité parfaite. — Vous m'avez pris dans ce bureau, il y a dix ans, et m'avez donné ainsi une chance de faire mon chemin. Je vous en suis reconnaissant, etc., etc., mais j'ai conscience de donner plus que je ne reçois. Aujourd'hui, je suis votre homme de confiance et votre homme de couloirs, votre avoué à cinq mille dollars par an... plus les tours du bâton. Mais il est temps de faire son chemin, le jour est venu : le saute-ruisseau fera son chemin.

Davis le regarda, pourpre de rage. Il croyait deviner l'intention de Brennan :

— Eh bien, n'ai-je pas accepté votre proposition?

— Oui, toutes les propositions que j'ai pris soin de faire en présence d'un tiers. Vous savez pertinemment que nous sommes engagés dans ce que les lois des États-Unis appellent un crime...

— Bon Dieu! naturellement, je le sais! — fit Davis éclatant de colère. — C'est justement pour cela que je...

Il s'arrêta brusquement.

— Oh continuez! n'hésitez pas! dit Brennan avec une ironie féroce, c'est pour cela que vous restez en dehors et que vous me jetez dans l'affaire. Eh bien! je vous l'ai dit; je suis prêt à marcher, mais je veux être payé en conséquence.

— Bien, bien ! Faites vos conditions. Je suppose que c'est là que vous voulez en venir. Combien vous faut-il ?

Brennan se leva et le regarda bien en face. Il parlait d'une voix basse, mais inflexible.

— Je veux être élevé de l'humble mais lucrative position de membre de la Troisième Chambre à la qualité d'associé de la maison Davis et Cie.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Davis étonné.

— Je veux devenir actionnaire du Chemin de fer Consolidé.

— Mais, mon brave, nous sortons de la question.

— Pas du tout. La chose est facile pour Lawrence B. Davis. Mais ce n'est pas tout. Je veux être directeur général de cette ligne et gendre de son président.

Davis bondit. Son visage s'injecta de sang.

— Quoi ? quoi ? vous êtes fou !

La voix de Brennan baissa encore et devint dure comme du fer.

— Je n'ai jamais été plus sensé, ni plus sérieux. Je sais ce que je veux et comment je l'aurai. Le saute-ruisseau fera son chemin...

— Vous... vous... vous parlez comme un idiot !

— Je serai un excellent directeur.

— Je vous verrai mort avant cela, rugit Davis.

Le sourire s'éteignit sur le visage de Brennan et ses yeux mi-clos avaient un regard sinistre :

— Je vous verrai en prison, moi, si vous ne vous contenez pas et ne reprenez pas votre bon sens.

— Vous ne prétendez pas...

— Si, je prétends ! — répliqua Brennan avec une méchanceté froide. — Je vous enverrai en enfer, s'il le faut, et je puis le faire. Je suis trop engagé dans cette affaire pour être mis hors de compte.

Davis le regarda en silence, partagé entre l'étonnement et la crainte.

— La bonne blague ! — dit-il en reprenant possession de lui-même. — Vous n'avez aucune prise sur moi. Votre parole, opposée à la mienne, n'aura aucune valeur. Vous vous perdriez vous-même, et voilà tout.

— Ah! c'est vous, patron? Je vous croyais rentré chez vous.

— Je partais, en effet, mais j'ai rencontré Binney, et le fait est que je suis tourmenté. Il faut que je vous dise un mot de cette affaire en tête à tête.

Le sourire de Brennan creusait des fossettes sur ses joues lisses, mais son regard démentait cet air juvénile, comme le sourire du boxeur dément le froncement de ses sourcils et la contraction de ses poings serrés. Sa voix avait un mordant que ne lui connaissait pas Davis.

— Eh bien, je suis enchanté que vous soyez revenu. Moi aussi, j'ai un mot à vous dire, fit-il avec une inflexion provocante. Le moment est venu de nous entendre une bonne fois, vous et moi, ajouta-t-il en retournant sa chaise et faisant face à Davis, les coudes sur la table. Je suis un saute-ruisseau, mais je n'ai pas l'intention de me laisser rouler dedans.

— Qu'entendez-vous par là?

— Asseyez-vous, et vous le saurez! — dit Brennan, d'un ton qui les mettait sur un pied d'égalité parfaite. — Vous m'avez pris dans ce bureau, il y a dix ans, et m'avez donné ainsi une chance de faire mon chemin. Je vous en suis reconnaissant, etc., etc., mais j'ai conscience de donner plus que je ne reçois. Aujourd'hui, je suis votre homme de confiance et votre homme de couloirs, votre avoué à cinq mille dollars par an... plus les tours du bâton. Mais il est temps de faire son chemin, le jour est venu : le saute-ruisseau fera son chemin.

Davis le regarda, pourpre de rage. Il croyait deviner l'intention de Brennan :

— Eh bien, n'ai-je pas accepté votre proposition?

— Oui, toutes les propositions que j'ai pris soin de faire en présence d'un tiers. Vous savez pertinemment que nous sommes engagés dans ce que les lois des États-Unis appellent un crime...

— Bon Dieu! naturellement, je le sais! — fit Davis éclatant de colère. — C'est justement pour cela que je...

Il s'arrêta brusquement.

— Oh continuez! n'hésitez pas! dit Brennan avec une ironie féroce, c'est pour cela que vous restez en dehors et que vous me jetez dans l'affaire. Eh bien! je vous l'ai dit; je suis prêt à marcher, mais je veux être payé en conséquence.

— Bien, bien ! Faites vos conditions. Je suppose que c'est là que vous voulez en venir. Combien vous faut-il ?

Brennan se leva et le regarda bien en face. Il parlait d'une voix basse, mais inflexible.

— Je veux être élevé de l'humble mais lucrative position de membre de la Troisième Chambre à la qualité d'associé de la maison Davis et C[ie].

— Que voulez-vous dire ? s'écria Davis étonné.

— Je veux devenir actionnaire du Chemin de fer Consolidé.

— Mais, mon brave, nous sortons de la question.

— Pas du tout. La chose est facile pour Lawrence B. Davis. Mais ce n'est pas tout. Je veux être directeur général de cette ligne et gendre de son président.

Davis bondit. Son visage s'injecta de sang.

— Quoi ? quoi ? vous êtes fou !

La voix de Brennan baissa encore et devint dure comme du fer.

— Je n'ai jamais été plus sensé, ni plus sérieux. Je sais ce que je veux et comment je l'aurai. Le saute-ruisseau fera son chemin...

— Vous... vous... vous parlez comme un idiot !

— Je serai un excellent directeur.

— Je vous verrai mort avant cela, rugit Davis.

Le sourire s'éteignit sur le visage de Brennan et ses yeux mi-clos avaient un regard sinistre :

— Je vous verrai en prison, moi, si vous ne vous contenez pas et ne reprenez pas votre bon sens.

— Vous ne prétendez pas...

— Si, je prétends ! — répliqua Brennan avec une méchanceté froide. — Je vous enverrai en enfer, s'il le faut, et je puis le faire. Je suis trop engagé dans cette affaire pour être mis hors de compte.

Davis le regarda en silence, partagé entre l'étonnement et la crainte.

— La bonne blague ! — dit-il en reprenant possession de lui-même. — Vous n'avez aucune prise sur moi. Votre parole, opposée à la mienne, n'aura aucune valeur. Vous vous perdriez vous-même, et voilà tout.

— Essayez et vous verrez, patron!... Mais non, rappelez-vous que vous êtes père. J'aurais horreur de combattre mon beau-père.

— Maudite canaille! cria Davis tremblant de rage. Elle n'est pas faite pour vous.

— Mon dieu, vous n'êtes point ce qu'on peut appeler un monument de vertu, ricana Brennan ; vous pouvez cependant me déshonorer.

Les deux hommes, debout, se dévisagaient en silence; Brennan souriait encore délibérément, Davis luttait pour se maîtriser. Ses mains tremblaient tandis qu'il rassemblait des papiers épars sur son pupitre et il se retournait pour regarder Brennan dont le sourire le mettait hors de lui.

— J'aurais bonne envie de vous casser la tête, grommela-t-il à la fin, les dents serrées.

Il s'indignait de voir la canaillerie de Brennan ainsi tournée contre lui.

— Ne vous emportez pas! Prenez le temps de réfléchir. Je suis un bon soldat, général, mais quand j'escalade une barricade et quand je rapporte un drapeau, je veux un grade, non des gages. Le saute-ruisseau fera son chemin.

Davis se dirigea vers la porte sans rien dire. Son visage était devenu pâle de colère et semblait de granit. Il parlait entre ses dents :

— Je vous répondrai demain, misérable.. !

D'un élan soudain, Brennan se jeta contre la porte ; sa physionomie était féroce, sa voix terrible.

— Jour de Dieu! vous me répondrez tout de suite, tout de suite, avant de franchir cette porte! Comprenez-vous?... Vous avez soigneusement travaillé toute cette affaire, mais je n'ai pas suivi, moi, vos opérations pour rien. Ah! vous croyez que je n'ai pas de prise sur vous?

— Ouvrez cette porte! hurla Davis, plein de rage impuissante.

— Je vous en ouvrirai une autre, répliqua Brennan, braquant le doigt sur lui comme il eût fait d'un revolver. Je puis prouver que vous avez payé, le 28 mai, cinq mille dollors au sénateur Hol..,

— Vous mentez! Vous ne savez rien de...

— Je ne sais rien? J'en sais assez pour publier votre nom en vedette d'un pouce de haut dans les journaux de demain matin, et, par les cieux éternels, je le ferai, si vous ne vous arrangez pas avec moi.

Le vieillard fut pris d'une faiblesse subite. La voix inflexible, les yeux fixes du jeune homme l'ébranlaient singulièrement. Dans le silence qui suivit, il sentit qu'il avait trouvé son maître.

— Que voulez-vous? dit-il d'une voix rauque.

— Je vous l'ai dit. Est-ce la paix ou la guerre?

Tandis que Davis était là, debout, les mains agitées et crispées, une révolution se fit en lui et il devint blanc comme un linge. Quand il put parler, il était enroué de peur et de rage.

— La paix! Pas de mauvaises plaisanteries!

Brennan ouvrit la porte; Davis sortit, et l'Irlandais le suivit en disant d'un ton froid :

— Eh bien, bonsoir, patron. Ne vous tourmentez pas de tout cela. Je veillerai à ce que l'affaire marche.

Il referma la porte, alla vers la table et, d'une main tremblante, se versa un verre de liqueur. Comme il s'asseyait en face de son frère, il murmura :

— Sacrée colère! cela fait mal aux nerfs. Il faudra bientôt que j'aille en Europe pour ma santé.

— Que dites-vous?

— Je dis que je vais aller faire un tour chez Hilliard, répliqua Tom, en se levant pour sortir.

HAMLIN GARLAND

Traduction d'Alice Foulon de Vaulx.

(A suivre.)

COLBERT

AVANT LE MINISTÈRE

Colbert était le serviteur personnel de Mazarin[1], mais Mazarin confondait si bien les affaires de l'État avec les siennes, qu'il était malaisé de dire où finissaient les unes et commençaient les autres. Dans le service domestique, Colbert rencontrait donc le service public ; il s'y employait, et sa très curieuse correspondance révèle ses idées, ses sentiments et ses passions.

Tout d'abord, il est homme d'autorité, qui veut que l'autorité soit absolue, superbe et dure. Il souffrait de ne pas trouver chez son cardinal la hauteur du « grand cardinal de Richelieu », comme il disait. Il conseillait à Mazarin de se donner au moins la mine fière dans les grandes circonstances, par exemple pour sa rentrée à Paris, au retour de l'exil. Mazarin, comme toujours, cherchait une combinaison ; il voulait que le roi se rendît à Saint-Germain, où il irait prendre Sa Majesté pour entrer avec Elle. « Il me semble, écrit Colbert, que si le

1. Voir dans la *Revue* du 1er septembre 1896, *Colbert, intendant de Mazarin*. Les documents principaux de ces deux articles se trouvent aux volumes I et VII des *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, publiés par Pierre Clément, membre de l'Institut, Paris, Imprimerie nationale, 1861-1882, 7 vol. in-4° et une table.

roi demeurait au Louvre et que Votre Éminence entrât dans Paris, accompagnée des chevau-légers et gendarmes de la garde, par la porte Saint-Martin, et allât droit au Louvre seule, cette entrée serait bien plus ferme, bien plus intrépide... »

Colbert pensait qu'il faut toujours payer d'audace, et, quand on n'en a pas de naturelle, s'en procurer par réflexion. Il dit un jour à un intendant qui avait eu affaire à une émeute et s'était troublé : « Il ne faut pas avoir peur; au contraire, il faut toujours se persuader, comme il est vrai, que ceux à qui vous avez affaire ont plus de peur que vous. » Ce « comme il est vrai » est admirable, par ce qu'il révèle de confiance en soi-même et de mépris des autres.

Mazarin n'avait assurément aucune bonté dans l'âme, mais pas de méchanceté non plus : après que les affaires étaient arrangées, il pardonnait volontiers à ceux qui les avaient troublées. Ce joueur ne demandait qu'à gagner la partie; il caressait volontiers ceux qui l'avaient perdue. Aussi Colbert redoutait « la bonté naturelle » de l'Éminence. Lui, après la partie gagnée, gardait rancune à l'adversaire. En 1654, Turenne remporta un grand avantage sur Condé, qu'il força de lever le siège d'Arras; Colbert eut peur que Mazarin ne se laissât aller, dans la joie de la victoire, à quelques mesures de clémence : « Les méchants sont étonnés, dit-il, mais le principe du mal demeure dans leur esprit; il n'y a que l'occasion qui manque. Au nom de Dieu, que Votre Éminence demeure ferme dans l'intention qu'elle a de châtier, et ne se laisse pas aller aux raisons de beaucoup de personnes, qui, les unes plus, les autres moins, et toutes assez ouvertement, ne voudraient pas que l'autorité du roi demeurât libre et sans être contre-balancée par des autorités illégitimes comme celle du parlement et autres. »



Pour Colbert, toute autorité est illégitime hors celle du roi : toute tentative pour partager ou seulement pour limiter cette autorité est factieuse; tout ce qui remue est criminel.

Il y eut dans le royaume, même après la Fronde, des mou-

vements de noblesse. L'histoire en est assez obscure encore. comme celle des résistances et révoltes du règne, noyées dans l'éclat de la majesté, mais qui furent nombreuses et prouvent au moins que le pays ne supporta point si aisément qu'on l'imagine les abus et les méchancetés du régime. Ces mouvements de noblesse, commencés en Normandie, gagnèrent l'Anjou, le Poitou, la Touraine, l'Orléanais, la Bourgogne, pour ne nommer que les principaux pays. Des gentilshommes tenaient des assemblées et nommaient des délégués qui se réunissaient et se concertaient. Que voulaient-ils? Il paraît qu'ils « semaient dans les esprits la pensée des états généraux », qu'ils étaient « embarqués à procurer les états généraux », et s'imaginaient « être assurés de tout le royaume »: ils en avaient, disaient-ils, les « écrits et procurations ». Parmi eux se trouvaient des huguenots, à qui des ministres auraient promis d'exciter leurs coreligionnaires.

Tout cela est sans doute grossi étrangement. Le cardinal ne jugea pas même nécessaire d'envoyer des troupes en Normandie, mais Colbert ne décolérait pas. Il réclamait « un remède solide pour empêcher la démangeaison que la noblesse a de s'assembler, dans toutes les provinces du royaume ». Il mettait la maréchaussée en campagne, et aussi sa police secrète, car il était un policier très habile et redoutable; nous avons de lui des rapports où il montre comment il savait filer un homme ou une femme. Enfin, la justice se mit en mouvement; des contumaces furent condamnés à mort par le Grand Conseil: car c'est lui qui jugeait, la cour ayant craint l'indulgence du Parlement. Colbert est très content du Grand Conseil: « Il ne se peut rien ajouter, dit-il, à la manière dont le Grand Conseil a agi dans cette affaire, cinq ou six conseillers ayant été d'avis que les condamnés devaient être tirés à quatre chevaux. »

Parmi les gentilhommes arrêtés, se trouvait un huguenot, Bonnesson, qui paraît avoir été un des plus actifs parmi les révoltés. Colbert, qui était à Nevers, se hâta de revenir « pour donner ordre à juger Bonnesson... à quoy, sans me faire de fête, dit-il, je ne puis pas m'empêcher de dire que ma présence est tout à fait nécessaire... » A peine arrivé, il trouve que messieurs du Grand Conseil font bien

des façons, et qu'ils « apportent des longueurs ». Bonnesson avait d'abord refusé de reconnaître la juridiction du Grand Conseil: il se réclamait du Parlement, mais on l'avait menacé de lui faire son procès comme à un muet ; alors, il s'était soumis, et « en ce faisant, on n'a pu lui refuser un conseil qui travaille à présent, par toute sorte de chicanes, à prolonger sa vie. » Quelques jours après : « L'affaire de Bonnesson va toujours avec une lenteur qui me fait désespérer, écrit Colbert, et je crains bien qu'enfin toutes ces compagnies ne fassent connaître clairement au roi que l'on ne doit jamais espérer aucune justice d'elles. » Enfin Bonnesson est condamné à avoir la tête coupée; ses maisons seront rasées, et ses bois coupés à hauteur d'homme. Reste qu'il ne soit pas enlevé à l'exécution : « J'ai pris toutes les précautions nécessaires pour rendre l'exécution sûre. » Ainsi, même les tribunaux exceptionnels ne satisfont point Colbert. Il s'irrite que l'accusé ait un défenseur; il veut — et nous trouverons en lui d'autres traits d'une physionomie de terroriste — il veut la mort sans phrases.

Bonnesson mourut fièrement, après avoir refusé de se convertir. Je regrette de ne pas savoir au juste ce qu'il voulait. Peut-être faudrait-il honorer sa mémoire comme celle d'un homme mort pour une bonne cause.



La petite noblesse avait encore le souvenir de l'indépendance d'autrefois. Colbert de Terron, intendant de Mazarin dans le gouvernement de Brouage, écrivait que « toute la noblesse de ce pays-là était naturellement inquiète, attachée à ses affaires domestiques, qu'outre cela elle aimait fort l'abaissement de l'autorité du roi », et n'avait « d'autre application que de se mettre dans l'indépendance ». Aussi les paysans, protégés par leurs maîtres, ne payaient guère la taille. Le roi n'avait point dans ces quartiers-là une seule place forte où il pût mettre une garnison qui aidât *manu militari* les receveurs à faire leurs recettes. Or, un marquis du Châtel possédait un château que Colbert jugeait un « poste commode pour faire

payer la taille aux habitants de l'élection de Saint-Hilaire de Riez » ; il ordonna donc à Colbert de Terron d'obliger le marquis à lui remettre le château : « Et jusqu'à ce, disait-il, il ne faut pas épargner ses terres. »

Ce château était un carré flanqué de quatre grosses tours, avec plates-formes capables de porter le canon, parapet ouvert d'embrasures, un bon fossé et un fossé de contrescarpe, un peu comblé. Un commandant et une trentaine d'hommes le défendaient. Un lieutenant des gardes de Mazarin, M. de Launay, qui se trouvait dans le pays avec des troupes, vint reconnaître les lieux; il apprit que le pont-levis ne s'abaissait que lorsque le commandant sortait pour descendre au bourg. Averti d'une de ces sorties, il arrive avec soixante cavaliers, trouve le commandant sous la halle, se saisit de son épée, lui dit qu'il faut mourir ou remettre le château entre les mains du roi, le conduit devant la porte, lui répète qu'il faut mourir ou faire ouvrir; le commandant hésite, et, du château, les soldats se mettent en devoir de tirer, « mais enfin le courage du commandant s'attendrit, et il pria ses camarades d'ouvrir la porte ».

C'est ainsi que le roi fit la conquête du château de Beauvoir-sur-Mer. Colbert, à qui son cousin de Terron écrivit la bonne nouvelle, répondit : « Je vois bien par ce que M. de Launay a fait pour se saisir du château de Beauvoir qu'il ne se peut rien ajouter à sa bonne conduite. » Mais c'est bien certainement un acte de brigandage. Quand le marquis alla en cour réclamer son bien, on ne trouva pas de raison pour le garder; mais Colbert fit « couler tout l'hiver ». Le coup avait été fait en mai 1658; le château fut rendu en janvier 1659. Pendant tout ce temps, sur les ordres réitérés de Colbert, la garnison avait été employée à faire rentrer les tailles pour le compte de Son Éminence.

***

La noblesse n'était plus redoutable : la grande était sortie de la Fronde vaincue, humiliée et même ridicule; la petite, sans chefs, sans cadres, ayant l'esprit de caste, mais point

l'esprit de corps, était impuissante. Au contraire, le Parlement, vaincu lui aussi, il est vrai, et point indemne de ridicule, était capable encore de résister et même de reprendre l'offensive. C'est que lui formait un corps; il avait des traditions très vieilles et qu'il n'était pas seul à vénérer; il fallait compter avec lui, car un édit royal, s'il n'avait été « registré » par lui dans les formes était de nulle valeur. Le roi forçait bien l'enregistrement par ses lits de justice, mais par là même il en reconnaissait la nécessité. Le Parlement avait toujours son droit de remontrance: seul donc, dans ce royaume muet, il parlait.

Il avait l'opinion, fondée sur de très vaines apparences et de fausses déductions historiques, qu'il était les états généraux, c'est-à-dire une représentation permanente de la nation en face du roi. Cette opinion plaisait à nos pères, qui voulaient bien être des sujets fidèles, mais point des serfs, attendu qu'ils étaient Français, descendants des anciens *Francs*, qui étaient, par définition, des hommes libres. Nos pères ont beaucoup aimé ce calembour. Ils n'étaient point difficiles en fait de liberté, mais il leur en fallait au moins quelque simulacre, que le Parlement leur donnait. Bref, s'il restait quelque part quelque possibilité d'une résistance ou d'une action, c'était au Parlement.

Colbert exécrait le Parlement. Il accusait des magistrats de vénalité, de tripotage dans les affaires, et nous avons la preuve que ces accusations ne sont pas calomnieuses. De solennels conseillers d'austère mine — des cyniques austères, comme dit Saint-Simon, — tendirent la main à Fouquet ou, du moins, ne la fermèrent pas: ils voulaient se vêtir richement, se loger noblement, avoir de beaux jardins avec des terrasses, et faire la fête comme ces messieurs de la finance. Colbert leur aurait passé ces fantaisies, mais il n'admettait pas leurs prétentions au partage du gouvernement. Il offrit un jour à Mazarin, qui trouva la proposition intéressante, de chercher dans l'histoire la preuve qu'elles n'étaient fondées sur rien; alors déjà il demandait à l'histoire de rendre des services au gouvernement. Il croyait les parlementaires capables des pires sentiments, comme de craindre que le roi fût victorieux « et imposât la paix à ses ennemis, voyant bien que l'autorité qu'ils

usurpent incessamment ne se peut pas soutenir, si le roi était déchargé d'une guerre étrangère. »

En février 1656, les chambres du Parlement parlaient de s'assembler, comme au temps de la Fronde; il y avait des pourparlers avec les marchands, un plus grand nombre de peuple qu'à l'ordinaire dans la grande salle le matin; on disait que des officiers d'infanterie offraient leurs services à « messieurs », et justement Nostradamus avait prédit une sédition pour ce moment-là. Colbert conseille à Mazarin d'envoyer quérir lundi les présidents et les doyens et de leur ordonner de travailler le lendemain aux procès, c'est-à-dire de rendre la justice; s'ils y manquent, le mardi matin, d'exiler deux conseillers de chacune chambre à Thionville et Philipsbourg; le mercredi encore autant, et, « s'ils ne changeaient pas leur mauvaise conduite, le vendredi il faudrait supprimer et chasser tout hors de Paris. Et si Votre Éminence prend quelque résolution plus rigoureuse, elle sera encore meilleure ». Mais cette résolution, ce ne pouvait être que le bannissement, ou la Bastille, ou l'échafaud.

Un mot de Colbert explique des paroles comme celle-ci, et les violences qu'il a commises et le goût qu'il avait pour les coups de force. Ce mot est juste malheureusement : « Il est certain que les grands coups sont aussi tôt exécutés en France que les petits, et qu'incontinent après on n'y pense plus. »



Colbert avait contre le Parlement un autre grief, qui s'étendait à tous les officiers de judicature et de finances.

Au XVe siècle, la royauté, devenue maîtresse de tout le royaume, fut obligée de le gouverner; elle eut besoin d'argent, et un des moyens qu'elle employa pour s'en procurer fut de vendre les offices de finances, d'abord, et, ensuite, ceux de judicature. Après avoir longtemps dissimulé la vénalité sous des artifices, elle l'avoua et l'organisa en institution d'État. Les officiers devinrent, au commencement du XVIIe siècle, propriétaires de leurs charges à condition de payer une redevance au roi. Ainsi se formèrent diverses sortes et catégories

d'offices héréditaires. Ce régime étrange a trouvé des admirateurs, car c'est un travers répandu parmi les historiens et les écrivains politiques que de chercher soit des raisons profondes, soit des conséquences heureuses à de simples effets du hasard. On a donc essayé de démontrer que ce fut un bonheur et un honneur pour l'ancienne France, de posséder ces corps à qui l'hérédité procurait la dignité et l'indépendance; à l'appui, des raisons ont été données qui ne résisteraient pas un quart d'heure à l'examen, si c'était le moment de les examiner.

En tout cas, voici des faits sur lesquels il est bon de réfléchir.

La vente des offices fut un beau secret de finances, comme dit en son traité des *Offices* l'excellent et amusant, quoique très pédantesque Loyseau; car la royauté trouva moyen par là de lever sur l'ambition et la folie des aisés du royaume une taille immense, et agréable à ceux qui la payaient, même recherchée par eux. Elle se servit de ce secret au besoin et sans besoin : « C'est une manne qui ne manque jamais, c'est un fonds sans fond, c'est une source que, puisant journellement, on ne peut épuiser. On a beau ériger des offices; sur le bruit d'une création nouvelle, ils sont retenus avant que l'édit en soit minuté. Que le roi en fasse tant qu'il voudra, il trouvera toujours à les débiter. » C'est déjà le mot qu'on attribuera plus tard à Pontchartrain parlant à Louis XIV : « Quand Votre Majesté crée une charge, la Providence crée tout de suite un sot pour l'acheter. » Mais cette facilité à trouver de l'argent fut désastreuse. Au moment où la royauté assumait son onéreuse fonction de gouvernemeut moderne, il aurait fallu qu'elle fût contrainte à trouver des ressources réglées soit en les demandant à la nation — et par là pouvait naître la liberté publique — soit en répartissant les charges entre toutes les classes de la société, et par là pouvait commencer la justice sociale. L'expédient de la vente des offices, d'où elle tira des centaines et des centaines de millions, joint à d'autres semblables, — « les affaires extraordinaires », comme on appellait tous ces artifices, — la dispensèrent de se donner cette peine. Elle prit l'habitude de vivre au jour le jour, jamais ou presque jamais assurée du lendemain, à la fois dépensière et misérable, jusqu'au moment

où il lui fallut, devant la nation convoquée, déposer son bilan.

Il y eut donc, en France, plus d'offices que dans « le remanent de la chrétienté... et tantôt dans les villes chaque honnête homme a son office, comme chaque moine dans un cloître. » L'office devint alors le placement privilégié de la bourgeoisie française: le fils du marchand riche entra dans la robe. Mais d'autres n'attendaient pas la fortune faite pour acheter un office: ils empruntaient, « espérant que, par quelque mariage et par quelque autre avantage, ils pourraient s'acquitter ». L'appât de l'office séduisant les petites gens, les collèges s'emplirent d'écoliers faméliques, et, sur le royaume de France s'abattit un fléau, la surcharge de gens de lettres, comme on disait alors. Les collèges, écrit un des correspondants de Colbert, sont des « pépinières de chicane et de fainéans, d'hommes perdus pour le public... Ils ont fait des procureurs, des greffiers, des sergents, des clercs du palais, des prêtres et des moines. Si l'on convertissait quelques-uns en collèges de commerce, de cartes marines, de pilotes, d'hydrographie..., le royaume serait dans peu de temps aussi savant en marine et en voyages de long cours, en commerce et arts libéraux qu'il l'est à présent en chicane. »

Tous ces clients de l'antiquité, riches ou pauvres, fils de marchands ou fils de paysans, officiers de haute volée ou petits officiers, abandonnaient la marchandise et le labour. De plus chacun d'eux passait privilégié à quelque degré: chaque création d'offices effaçait un contribuable du rôle de la taille, qui finit par n'être plus payée que par les misérables. Ce n'est pas encore tout: les officiers avaient des gages payés par l'État, dont ils grevaient le budget, mais insuffisants, et sujets à des « retranchements », dans les moments où le roi était embarrassé, et il l'était presque toujours. Ils regagnaient sur le public leurs gages et bien au delà. L'oppression que firent subir à ce pays très patient les officiers de judicature ou de finances est inimaginable; ils trouvaient partout matière à procès: « Quand le temps de la récolte vient, toutes les terres sont saisies, faute de foy, faute de cens, faute de paiement des rentes; de sorte qu'au lieu de faire les gerbes, il faut aller chicaner... On dit en commun proverbe qu'il ne

faut qu'un sergent (un huissier) pour ruiner un village. » Et Loyseau exprime une des plus certaines et plus graves vérités de notre histoire, en cette phrase : « La marchandise est abandonnée, et le labour laissé aux paysans qui sont comme esclaves des officiers ; aussi n'y a-t-il pas d'autre trafic entre nous, que de nous *travailler les uns les autres* par le moyen de nos offices, parce qu'enfin il faut que chacun vive de son état. »

Ainsi la royauté, après qu'elle a découvert la manne des offices et autres affaires extraordinaires, est dispensée de raisonner ses finances; la bourgeoisie s'éprend des offices, s'y précipite, et un ordre nouveau apparaît dans la nation, une caste solennelle, enorgueillie et corrompue par une culture fausse, irréelle et pédantesque. Cela, au moment où le monde s'élargissait, offrant des carrières nouvelles à l'activité des nations européennes. Par une singulière rencontre, le vieux monde ressaisit les esprits au moment où s'offrait le nouveau monde; on n'en a jamais fini avec les morts.

La Renaissance, où nous avons le très grand tort de ne voir qu'un bienfait, se produisit, il est vrai, dans tous les pays; mais, nulle part comme chez nous, elle ne fut nuisible à l'énergie nationale. C'est qu'elle se rencontra en France avec la vénalité et la multiplicité des offices. Peut-être bien étions-nous prédisposés au genre de vie que les offices procurent. Nés en un pays charmant et privilégié, la nature ne nous oblige pas aux très grands efforts: nous sommes laborieux, mais avec calme, point ambitieux d'ailleurs de grosses fortunes et contents de l'honnête aisance; nous aimons la vie assurée, si modeste soit-elle, et en même temps les honneurs, préséances et décorations. Ces charmes divers se trouvent réunis dans les offices. Et précisément, faits comme nous sommes, ce fut notre malheur que cette vie fût offerte à tout venant; car si nous sommes gens d'énergie modérée, cette énergie, quand elle est stimulée, va très loin. La découverte du nouveau monde pouvait être un stimulant, mais la France fut alors comme invitée à vivre sur elle-même et à manger sa propre substance.

Colbert eut le très grand mérite de détester tout ce monde de fainéants. Plus tard, il dira amplement ses raisons: il se

plaindra que « peut-être toutes les terres du royaume, estimées suivant leur juste valeur, ne pourraient pas payer le prix de toutes les charges de judicature et de finances ». Il mettra dans la bouche de Louis XIV une imprécation contre « l'inclination si ordinaire de nos sujets à une vie oisive et rampante ». Déjà, du temps de Mazarin, il a commencé la lutte contre cette inclination; il conseille au cardinal de « travailler au retranchement d'une si grande multitude d'officiers, trésoriers de France, élus, officiers des greniers à sel, receveurs et tous autres qui sont à la foule des sujets du roi et à la surcharge et dissipation des finances », et puis ensuite « au retranchement de la multiplicité des officiers des justices souveraines et subalternes ». Ces officiers de finances vivent « d'abus dans toute l'étendue du royaume »: ces officiers de justice « tirent des peuples tous les ans, par une infinité de moyens, plus de vingt millions de livres, dont il y aurait beaucoup de justice de retrancher plus des trois quarts ».

Colbert dit qu'il y a vingt mille officiers de finances, trente mille officiers de justice: plus tard il donnera des chiffres plus élevés, lesquels seront probablement plus exacts; mais c'était un beau chiffre déjà que cinquante mille hommes. Tous ceux qui seront retranchés — Colbert estime que les officiers de justice peuvent être réduits à sept ou huit mille — « seront obligés de s'appliquer au commerce et aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre, qui sont les seuls métiers qui rendent le royaume florissant...; ils travailleront par conséquent à l'avantage et au bien du royaume, au lieu qu'ils ne travaillent à présent qu'à sa destruction ».



« Soulager les peuples, soulager les misérables », ces expressions se rencontrent assez souvent dans la correspondance de Colbert. Il se plaint de « l'excessive foule des tailles » qui écrase les paysans, et des vexations que leur font endurer les grands seigneurs, gentilshommes, officiers des parlements, gouverneurs ou lieutenants du roi. Ces paroles et d'autres propos tenus par lui — ou qui lui sont attribués sans qu'il les

ait tenus, — commentés avec bienveillance par les historiens, sorte de gens prompts à l'admiration pour la plupart, feraient croire que Colbert fut un démocrate anticipé, attristé d'être si fort en avance et mélancolique dans sa solitude. Pour établir d'un coup et avec éclat la vérité sur ce point, voici quelques lignes, qu'il écrira plus tard à Louis XIV, quand celui-ci sera dans toute sa gloire :

« Tout ce que les peuples peuvent amasser se divise en trois portions : la première, ce qu'ils peuvent réserver pour leur subsistance et pour leur petite fortune ; la seconde, pour leurs maîtres, qui sont les propriétaires des terres qu'ils cultivent ; et la troisième, pour le roi. C'est l'ordre naturel et légitime de cette distribution. Mais lorsque l'autorité est au point où Votre Majesté l'a mise, il est certain que cet ordre change et que les peuples, qui craignent et respectent cette autorité, commencent à payer leurs impositions, réservent peu pour leur subsistance, et ne payent peu ou point leurs maîtres. »

Cela est simple et cela est effroyable.

Oui, Colbert a parlé de l'excessive foule des tailles, et des vexations, et de la nécessité de soulager les peuples. Il demande, et c'est un de ses propos que l'on cite avec attendrissement, si les paysans sont gais et s'ils aiment à se réjouir le jour de leurs noces. Il s'intéresse à leur santé, mais nous nous intéressons aussi à la santé de nos bêtes : un fermier voit avec plaisir un poulain gambader, un veau folâtre, une vache gaie : quand les bêtes s'amusent, c'est qu'elles se portent bien et seront d'un bon rapport. Ce qui afflige Colbert dans le sort du paysan, ce n'est pas que celui-ci soit malheureux, c'est qu'étant malheureux, il ne pourra payer la taille ; alors il y aura dans le rendement des contributions des « non-valeurs », un mot qu'il répète à chaque instant et qui lui est très pénible.

Colbert fut en réalité très dur aux pauvres gens. Des paysans s'étaient révoltés dans le gouvernement de Brouage : ils avaient tué un sergent et trois soldats, sans doute d'une de ces troupes employées au recouvrement des tailles et qui se comportaient comme des brigands. Colbert écrit à de Terron, qui s'était mis en cam gne et ne se pressait pas de juger les prisonniers : « Si v [illegible] re quel-

qu'un, cela ferait plus d'effet que toute votre guerre. Je m'étonne que vous n'ayez pas pris vos mesures pour cela, estimant que c'est le coup le plus important de toute cette expédition. »

Quand on cherche « des beautés » dans l'histoire, avec la volonté de les trouver, on les trouve en effet. Vous prenez un acte, une phrase, un mot; vous les détachez du contexte et de la réalité; et ils circulent de bouche en bouche, passent de plume en plume, et ils honorent et grandissent une mémoire, cependant que, dans l'ombre, demeurent de petits mots réels comme celui-ci : qu'il faut commencer par pendre; car c'est bien là ce que Colbert voulait dire à son cousin Colbert de Terron.

*
* *

Ainsi Colbert, intendant de Mazarin, nous révèle peu à peu le Colbert de l'avenir. Parmi les passions qui apparaissent en lui, une éclate à chaque instant : la passion de l'autorité. On n'aime pas tant l'autorité sans avoir l'ambition de l'exercer soi-même. Plusieurs fois l'intendant de Mazarin laissa voir cette ambition, à sa manière, avec ces précautions et ces tours dont j'ai donné des exemples. Il s'immisce dans la politique, mais s'il en touche quelques mots au cardinal, il ajoute que « ces considérations d'état sont fort au-dessus de celui qui les écrit ». S'il rapporte une conversation au sujet du duc de Lorraine : « J'ai été obligé de rendre compte de tout ceci à Votre Éminence, ne sachant de quelle considération cela peut être... » Or, il le sait très bien, et il sait tout, de la politique extérieure comme de l'intérieure. Mais il a son choix fait; il veut être l'intendant de la monarchie, comme il est l'intendant du cardinal.

Déjà, en 1652, il écrivait à Mazarin que « le défaut de finances fera périr l'État, si Son Éminence ne s'applique à en connaître la cause à fond et à la corriger ». Certainement, il pensait qu'il la corrigerait, lui, connaissant bien cette cause, et il s'offrait: la preuve, c'est qu'il se récuse: « Je demande pardon à Votre Éminence si je me suis laissé glisser dans ce discours. Je reconnais mon ignorance sur

des raisonnements de si haut vol. Ce sera pour la dernière fois. »

Ce ne sera pas la dernière fois. Il était trop tôt en 1652; Colbert se mettait à peine à l'œuvre; il n'était encore qu'un commis. Plus tard, quand il aura constitué l'immense fortune du cardinal, à l'émerveillement de celui-ci qui le remercie avec tendresse — « Je vous remercie de tout mon cœur », — il reprendra le raisonnement de si haut vol.

En octobre 1659, il engagea la lutte contre le surintendant Fouquet. Il avait, pour haïr cet homme, de mauvaises et de bonnes raisons : l'importance même, le brillant, le séduisant de ce personnage, ses manières charmantes, son cortège de femmes et de poètes, toute sa façon d'agir et de gouverner. Colbert aimait la besogne bien faite avec un effort pénible; Fouquet faisait de mauvaise besogne avec une aisance de grand seigneur. Colbert avait acquis une grande fortune en faisant celle du cardinal; il s'était très bien servi en servant très bien l'Éminence. Il pensait que, devenu intendant du roi et de l'État, il pourrait faire la fortune du roi et la sienne, et maintenir entre les deniers de Sa Majesté et les siens une honnête distinction, que Fouquet oublia plus d'une fois. L'œuvre serait belle, glorieuse, historique, et Colbert sentait en lui avec raison les moyens de l'entreprendre et de la mener à bien. C'est pourquoi, dans l'intérêt de tout le monde, lui compris, il voulait renverser Fouquet et se mettre à sa place.

Il avait assurément déjà fait bien des insinuations au cardinal, avant de lui adresser le long mémoire de dénonciation, qui porte la date du 1er octobre 1659, et qu'il annonce avec ses habituelles précautions de modestie : « Un mémoire qui m'est échappé des mains, bien que je sache qu'il ne contient que les ombres d'une connaissance dont Votre Éminence a toutes les lumières. »

Ce mémoire, un des premiers mémoires-programmes de Colbert, qui en écrira tant plus tard, est admirable par la force, par la clarté, par la clarté énergique. Colbert commence par expliquer la façon dont les surintendants ont attiré à eux la connaissance exclusive des affaires de finances, pour en disposer à leur fantaisie, et les procédés par lesquels Fouquet a cor-

rompu chancelier, trésoriers de l'épargne, commis et « toutes les personnes de qualité du royaume ». Il dresse l'état présent des finances en le comparant à l'état des années 1648, 1653, 1659, car il a « des tables fort exactes des finances » depuis 1648. Il y a bien longtemps qu'il observe, surveille et prend ses notes. Il est remonté dans le passé pour étudier l'histoire financière de la monarchie, et il explique au cardinal que « l'ordre » a duré jusqu'à la mort d'Henri II, que la « confusion » a commencé alors pour durer jusqu'au moment où il parle, excepté « le peu de temps qu'eut le roi Henri IV de reconnaître la véritable force et grandeur de son État, qui consiste principalement en abondance d'argent ». Et il fait une comparaison éloquente et véhémente des deux systèmes, ou, comme il dit, des deux maximes de « l'ordre » et de « la confusion ».

Mais que faire?

Le mieux serait que le cardinal se débarrassât du surintendant et prît lui-même la surintendance. Après cela, on instituerait une chambre de justice, pour juger les malfaiteurs et leur faire rendre gorge. Ici Colbert, qui ne se contente jamais d'une indication vague, donne tout le programme de l'opération. Ce sera fort difficile de composer cette chambre, car il faudra trouver des gens habiles, point intéressés ni alliés avec les gens d'affaires ou partisans... pas faciles à corrompre. De ces gens, on n'en trouvera que cinq ou six dans le parlement, trois ou quatre dans le Grand Conseil, un ou deux dans la cour des aides... (Ainsi une douzaine de personnes, non suspectes aux yeux de Colbert, dans toute cette magistrature.)

Cela, ce sera pour réparer les désordres passés et en punir les auteurs, en même temps on établira l'administration régulière.

Pour cet effet, deux choses à faire :

Rendre le règlement des tailles et toutes autres impositions justes et équitables;

Retrancher les charges non nécessaires.

Sur le premier point, Colbert montre que le royaume est au pillage, et il fait du régime un tableau effrayant. Les *élus*, officiers qui avaient dans leurs attributions la répartition de la taille entre les paroisses de leur département, ménageaient celles où ils avaient du bien, afin de pouvoir affermer à plus

haut prix leurs terres allégées de l'impôt royal; les gentilshommes qualifiés, les principaux ecclésiastiques, les officiers des Parlements et des villes, obtenaient des élus et des intendants semblable décharge pour les paroisses où ils étaient propriétaires, et ils en tiraient même bénéfice. En outre, les seigneurs des paroisses faisaient faire les rôles de la taille en leur présence et vendaient aux riches des décharges, qui allaient à la charge des pauvres. C'étaient là les abus de la répartition; ceux de la perception n'étaient pas moindres, car les agents multipliaient les frais de contrainte qu'ils se faisaient payer avant les tailles; si bien que le roi était volé, en même temps que les peuples étaient pressurés.

Pour détruire de pareils abus, ce ne serait pas trop, disait Colbert, que le Conseil du roi en fît « son application et fonction ordinaire », et il voudrait que Son Éminence appelât à ce conseil « une ou deux » personnes de confiance, — il pensait assurément qu'une suffirait, pourvu que ce fût lui, — « pour poursuivre fortement la conduite nécessaire ». Puis il faudrait avoir de bons intendants, les munir d'instructions fort simples, observer soigneusement leur conduite, révoquer les mauvais, gratifier ceux qui feront payer le plus ponctuellement les impositions et voiturer le plus diligemment les deniers à l'épargne.

Par là, les peuples seront soulagés, les impositions payées avec peu de non-valeurs, et dans les temps réglés par les ordonnances.

Second point : diminuer les charges.

Les charges, c'étaient les remises faites aux financiers et gens d'affaires auxquels il fallait avoir recours constamment dans l'habituelle pénurie. Tantôt ces gens proposaient une affaire extraordinaire, quelque droit nouveau à exploiter, et ils entreprenaient l'affaire moyennant une énorme remise. Il arrivait aussi qu'en des moments de presse, quand il ne restait pas un denier pour vivre le lendemain, le roi ne pouvait attendre la rentrée des contributions régulières : il s'en faisait faire l'avance par des financiers qui se chargeaient de les percevoir moyennant l'énorme remise d'un quart, pour frais de perception, et un intérêt de 15 p. 100 sur les avances. Il y avait bien d'autres abus encore, car jamais prodigue, jamais fou n'administra son bien aussi follement que la royauté en ce temps-là.

Les charges, c'étaient encore les gages de ces cinquante mille

officiers de justice et de finances, et les appointements et pensions des princes, gouverneurs, gens des conseils et autres. C'étaient les rentes, c'est-à-dire les intérêts énormes de l'argent prêté au roi. Enfin le roi avait aliéné à peu près tout son domaine, qui était passé entre les mains de particuliers comme garantie de sommes à lui avancées.

Toutes ces charges de natures si différentes étaient également odieuses à Colbert : s'il en avait eu le pouvoir, il les aurait toutes supprimées d'un coup de plume révolutionnaire, mais il fallait bien apporter quelques tempéraments.

Pour les remises et intérêts aux gens d'affaires, point de difficulté; tout cela disparaîtra par le seul fait de l'établissement d'une administration réglée : ci, une économie annuelle de dix à douze millions..

Les gages seront diminués par le retranchement d'un grand nombre d'officiers de judicature et de finances : c'est là que Colbert place le conseil, dont j'ai parlé tout à l'heure, de renvoyer le plus grand nombre de ces fainéants aux métiers et professions utiles.

Restent les rentes et aliénations, c'est-à-dire les intérêts des emprunts faits par le roi. Comme les opérations d'emprunt ont été « toutes mal faites », Colbert parle de les annuler d'un coup « par un édit », qui serait porté par le roi au Parlement et aux autres Compagnies », mais il n'ose s'en tenir à ce premier moyen. Il en propose un second, qui est de retrancher peu à peu les aliénations « en faisant quelque justice à ceux qui les ont acquises ». Quelque justice, signifie que des remboursements seraient faits par le roi au meilleur compte possible pour lui, et l'on pouvait s'en fier à Colbert : le compte serait bon pour Sa Majesté, car il était un terrible éplucheur d'opérations financières. Par ces procédés, le roi serait libéré de ses dettes ou à peu près, mais ces procédés ressemblaient fort à la banqueroute. Colbert ne veut pas l'avouer tout à fait; il l'avoue tout de même : « Je ne prétends pas que l'on fasse banqueroute, *quoiqu'il n'y ait pas d'inconvénient.* »

La fin justifierait ces procédés. Au moment où Colbert écrivait ces lignes, les peuples payaient au roi quatre-vingt-dix millions de livres; le roi en touchait de trente-cinq à quarante; une cinquante de millions étaient arrêtés en route

par suite des abus, vols et pillages des officiers, financiers, etc. Quand le roi avait payé, sur la somme qui lui arrivait, les rentes et les gages, il lui restait vingt-trois millions environ. Colbert assurait qu'il lui resterait, en 1660, toutes charges déduites, quarante millions, cinquante en 1661, soixante en 1663.

Puis il annonçait les grands effets de la réforme des finances. Chaque chose, disait-il, sera remise « en l'état où elle doit être ». Les grandes fortunes des gens de finance, qui donnent de l'envie et de la jalousie à tout le monde, tomberont, et avec elles la prodigieuse augmentation de luxe qu'elles ont produite. Les gens de justice, dépouillés « d'une infinité de droits sur le roi dont ils se sont gorgés », — cela veut dire dépouillés de leurs rentes, — reprendront leur première modestie faute d'avoir de quoi soutenir leur insolente vanité. Alors seront mises en honneur les professions qui « rendent le royaume florissant », agriculture, industrie, commerce. Colbert sait les moyens de les faire prospérer; il a sur la matière des « mémoires » tout prêts à la disposition de Son Éminence.

L'autorité du roi s'affermira; celui-là est vraiment le maître qui dispose de l'argent; il y a eu des cabales de cour tant que les grâces, gratifications et fortunes venaient du surintendant et de ses amis; il n'y en aura plus dès qu'elles viendront du roi par l'entremise de Son Éminence. Enfin, on pourra payer l'armée, entretenir un grand nombre de troupes, de grandes garnisons dans les places avancées en Allemagne, Flandre, Italie, Espagne, et « rétablir la gloire et l'honneur du royaume sur la mer aussi bien que sur la terre, en remettant en mer un nombre considérable de galères et de vaisseaux, afin de porter la gloire et la terreur de son nom jusque dans l'Asie, après l'avoir si fortement et si puissamment établi dans toute l'Europe ».

Voilà Colbert presque tout entier; sa méthode: il range les causes de la ruine d'un côté du papier et les remèdes en face, et c'est aligné comme un compte; son énergie révolutionnaire: il ne voit pas d'inconvénient à la banqueroute; sa passion de faire de l'argent, son mépris de ce qui ne produit pas d'argent. Mais ce programme d'intendant s'achève en

grand style par l'annonce d'une réforme de l'État, d'une réforme des mœurs, et par cette vision de la grandeur de la France sur terre et sur mer, et de la gloire de notre nom dans le monde entier.

***

Comme nous avons vu, Colbert s'était offert pour l'exécution de ce programme; mais il était trop tôt encore, et, d'ailleurs, un accident survint.

En adressant ce mémoire au cardinal, qui était alors dans le Midi, Colbert lui avait recommandé de le tenir fort secret, mais le surintendant des postes était un ami du surintendant des finances; il ouvrit le paquet de Colbert. Il lut le mémoire et en prit une copie qu'il envoya à Fouquet. Celui-ci se trouvant auprès du cardinal, original et copie voyagèrent par le même courrier, et purent être lus en même temps par les destinataires. Alors commença une jolie comédie. Sans faire semblant de rien, bien entendu, Fouquet se plaignit au cardinal d'une froideur qu'il remarquait chez Colbert, et ne savait à quoi attribuer. Mazarin rapporta cette conversation à Colbert. Colbert répliqua en racontant ses relations avec Fouquet, très bonnes d'abord, mais qui s'étaient gâtées quand il avait vu la mauvaise conduite du surintendant et « l'horrible corruption dans laquelle il était tombé »; et, ce disant, il oubliait les services immoraux qu'il avait sollicités dudit Fouquet. Mazarin, qui ne voulait pas de brouille entre ces deux hommes, leur commanda de se rapprocher. Bon gré mal gré, ils se rapprochèrent. Colbert avait deviné que son mémoire avait été intercepté; il avait même établi avec une parfaite exactitude comment, où, par qui, quel jour la chose s'était faite; mais il n'en dit rien au surintendant quand il alla le voir. Nous savons par Fouquet que Colbert lui parla « fort amicalement », et qu'il sortit « fort content » de lui.

Mazarin avait bien des raisons pour ménager Fouquet. Il était très occupé de grandes affaires au dehors, qui, pour lui, étaient toujours les principales. Il ne voulait rien remuer au dedans; peut-être pensait-il que l'arrestation de Fouquet

serait une grosse aventure : le surintendant avait tant d'amis et d'amies, d'obligés et d'obligées ! Les hommes d'État de ce temps-là avaient une médiocre confiance en la solidité de l'État, et nous nous étonnons de trouver, non seulement chez le cardinal de Retz, mais chez Le Tellier, chez Colbert même, l'idée que rien n'est solide, et qu'on est tout près de la « fin de l'État ». La France, depuis un siècle, avait traversé tant de troubles et de révolutions, les guerres religieuses, la Ligue, les désordres de la minorité de Louis XIII, la violence du régime de Richelieu, la Fronde ! Le souvenir de la Fronde était encore tout frais dans l'esprit du cardinal, et ce félin échaudé craignait l'eau froide. D'ailleurs, il savait bien que Fouquet, traduit en justice, se défendrait et comment il se défendrait ; Mazarin était pour le moins le complice des désordres financiers et le bénéficiaire principal des prévarications. Fouquet, mis sur la sellette, y ferait asseoir l'Éminence à côté de lui.

Il fallut donc que Colbert prît patience une fois de plus. Heureusement il avait beaucoup à faire ; c'est précisément le temps où il menait à bonne fin le procès de Bonnesson et mettait en ordre le duché de Nevers acheté par le cardinal. Bientôt il eut presque seul le soin des préparatifs immenses du mariage du roi. Il voulait « pour la gloire de la couronne » que son Éminence fût « superbement » vêtue et servie, et que « toutes les magnificences du roi parussent à l'entrevue du roi d'Espagne ». Aussi travailla-t-il nuit et jour, allant chez les fournisseurs, calculant de près, et conciliant le mieux possible l'économie avec la magnificence. Son esprit avait donc, comme il disait, de quoi s'occuper. Il semble bien qu'à la fin il ait pris de l'affection pour le cardinal. Sans doute il mentira — et devant Dieu — lorsqu'en fondant un service solennel pour le repos de l'âme de son maître, il dira « qu'ayant eu l'honneur d'approcher de la personne du cardinal, sa vie particulière lui a causé plus d'admiration que sa vie extérieure et lui a paru accompagnée d'une vertu inconcevable » ; mais il admirait sincèrement l'homme qui, après tant de traverses et d'accidents où d'autres se seraient rompu le cou, s'était rétabli dans sa puissance, après avoir pacifié le royaume, conclu deux des traités les plus glorieux de notre histoire, et ouvert

à la maison de France par le dernier des deux une perspective immense.

Colbert donc continuait à soigner son maître, à le flatter et à le câliner. Il recommande à son frère, intendant en Alsace, d'envoyer à l'Éminence, chaque année, du vin de ce pays, et « du meilleur, et de chercher tous les moyens possibles de le faire faire le meilleur qu'il se pourra, parce qu'Elle aime les vins d'Allemagne ». L'envie d'être agréable au cardinal lui inspire des inventions très extraordinaires. Il savait que Mazarin prenait plaisir à offrir le premier à la reine Anne des oranges de Portugal; il ordonna donc à son cousin de Terron de s'entendre avec les marchands de La Rochelle pour avoir les premières oranges qui arriveraient sur les côtes de Poitou, Saintonge et Guyenne. Mais le cousin exécuta mal les ordres. Alors il s'entendit avec les commis de la douane de Rouen, auxquels il promit six livres pour chaque orange (ce qui ferait bien trente francs pièce), pourvu qu'ils lui livrassent les deux cents premières et empêchassent, pendant trois jours, l'ouverture des bateaux d'oranges qui pourraient arriver. Puis, ne se sentant pas encore « assuré par ce moyen », il prit un intérêt d'un quart dans un petit bâtiment qu'il envoya en Portugal « avec ordre exprès de prendre toutes les premières oranges et s'en venir aussitôt sans rien attendre ». Il eut ainsi des oranges, dix jours avant qu'aucun vaisseau en eût apporté, mais elles étaient gâtées. Colbert raconte toute cette histoire à Mazarin, qui répond : « Je me plains que vous vous arrêtiez à ces bagatelles, étant satisfait au dernier point de ce que vous faites incessamment pour mon service et pour l'avantager en tous rencontres. »

***

Dans la nuit du 8 au 9 mars 1661, le cardinal Mazarin mourut au château de Vincennes, très convenablement; il avait pris d'ailleurs toutes les précautions d'usage pour échapper à l'enfer et ne pas rester trop longtemps au purgatoire, s'il se trouvait qu'il y eût un enfer et un purgatoire, choses dont il ne s'était guère préoccupé avant le dernier

moment et qui durent, même alors, lui paraître douteuses. A tout hasard, et en bon Italien, il confia son âme par ses dernières paroles à la sainte Vierge. Le roi et la reine mère étaient venus s'établir au château. Anne d'Autriche était couchée dans la chambre de son fils; dans la même chambre était aussi la nourrice du roi. Louis, en s'éveillant, le 9 mars, fit « signe à sa nourrice pour savoir si le cardinal était mort; ayant su que oui, il s'habilla et fit venir ses ministres ». Tout de suite, il se mit à régner.

Il avait vingt-deux ans passés, et c'était le plus naturel grand seigneur que l'histoire ait connu. Descendant de Henri IV et de Saint Louis, de Charles-Quint et de Rodolphe de Habsbourg, tenant du côté Habsbourg au moins autant que du côté de France, il avait au plus haut degré l'orgueil de sa naissance et de sa destinée. Il croyait en toute sincérité qu'il représentait Dieu sur terre, qu'il était tout près de Dieu, et qu'entre Dieu et lui il y avait comme un devoir de réciprocité : « Nous ne saurions, dira-t-il plus tard à son fils, montrer trop de respect pour celui qui nous fait respecter de tant de millions d'hommes. » La réciprocité est marquée surtout dans cette hypothèse étrange : « Dieu ne nous a peut-être faits si grands qu'afin que nos respects l'honorent davantage. » Sa religion, tout autant que son orgueil, l'obligeait à gouverner par lui-même; une délégation de Dieu ne se transmet pas.

Il avait reçu de la vie même une éducation directe, très efficace, car il avait vu à l'œuvre tous les adversaires possibles de la royauté, et il avait bien regardé, bien observé, bien compris. Il savait ce qu'il fallait faire pour tenir ces vaincus dans l'obéissance et les y enfoncer plus avant.

Le cardinal n'avait pas négligé son éducation autant qu'on l'a dit. Mazarin se croyait *in petto* un grand capitaine; il aimait à s'occuper des levées, des approvisionnements, des marches, des campements, des sièges, et il se peut bien qu'il ait fait le précepteur en ces matières : en ces parties de la guerre, Louis XIV sera un grand connaisseur. D'ailleurs, ici encore, le roi put observer par lui-même — Mazarin le conduisit aux armées — et faire causer Turenne, et le ministre de la guerre, Le Tellier, l'homme de l'administration, des détails. La correspondance militaire du roi montra, dès les

premiers jours, qu'il était au courant des choses et très curieux de détails : le mot *détail* se retrouve dans chaque lettre. Mais ce sont les affaires étrangères que Louis paraît avoir le mieux apprises pendant son adolescence et sa jeunesse. Il en savait le général et le particulier, l'ensemble et les détails. Il était donc à certains égards prêt pour le gouvernement.

Mais il y avait des parties où on ne l'avait pas introduit, et pour cause. Il avouera bientôt qu'il ne voyait goutte « dans les finances », et c'était de quoi le troubler que le désordre où il les savait à la mort du cardinal. Puis il n'était pas, au début, l'homme assuré, tranquille, *serenus*, *serenissimus*, qu'il sera plus tard. Il avait une certaine « timidité », qu'il avoue dans ses Mémoires, la peur de mal dire, de mal faire et de compromettre ainsi sa « gloire ». Il était méfiant à l'extrême, ayant vu cette longue comédie de la Fronde, toutes ces ruses, cabales et mensonges ! Enfin, avec une certaine honnêteté naturelle et quelque instinct de justice, il était dissimulé, il était perfide.

Son confesseur, le Père Paulin, était auprès de lui, quand il fit arrêter si joliment le cardinal de Retz, qui était venu le visiter : le bon Père n'y avait vu que du feu. Aussi s'extasia-t-il : « Il est toujours présent à lui, écrivit-il à Mazarin, et à tout ce qui se passe chez lui, quoique souventes fois cela ne paraisse pas beaucoup. Son esprit ne laisse pas d'agir avec autant de prudence et de discrétion que s'il avait vécu trente-cinq années dans les affaires. » — Or Louis avait alors quinze ans. Quelque temps après, le Père Paulin, qui était malade et sentait approcher la mort, voulut s'acquitter envers le cardinal, qui l'avait bien traité, en lui donnant un bon conseil : « Le roi croît *en sagesse et en dissimulation;* Votre Éminence permettra à son serviteur mourant de lui dire qu'elle ne doit laisser approcher de Sa Majesté que ses créatures assurées. »

Louis XIV est donc ignorant en des matières importantes : il est timide, il a peur de se tromper : il est dissimulé, méfiant. Son ignorance, il ne la sentait pas, non plus que sa médiocrité d'esprit : mais sa timidité, cette défiance de lui-même, cette méfiance à l'égard des autres étaient des gênes pour gouverner. Impatient comme il était de paraître dans sa grandeur et dans

sa gloire, il avait pourtant laissé le cardinal mourir premier ministre, et maître absolu de l'État; ce ne fut pas seulement par affection envers cet homme et par reconnaissance; il voulait pour ses débuts étonner l'univers, mais il avait peur de se tromper; il se défiait de lui-même et se méfiait de tout le monde.

Le cardinal mort, il fallut bien se déclarer; Louis se déclara en effet, et on sait de quelle façon très noble. On ne le crut pas sur parole. On se demanda qui allait succéder au cardinal. Turenne eut alors quelques espérances, qui furent vite dissipées; Lamoignon aussi et peut-être Le Tellier, et certainement Fouquet; mais ces hommes étaient en nom et en place; si un d'eux sortait du rang, la cour et la ville salueraient tout de suite en lui le premier ministre qu'elles prévoyaient. Louis savait que tout le monde l'attendait là.

Déjà Colbert s'était insinué. Mazarin l'avait recommandé au roi, non point par la belle phrase solennelle partout citée, et qui fut faite après coup comme tant d'autres belles paroles, mais il l'avait recommandé assurément. Du reste, le roi le connaissait de longue date et savait ses mérites. Puis Colbert n'avait pas été dans les grands emplois: il ne s'était point compromis dans les affaires publiques; c'était en réalité un homme nouveau. Il était très humble, par ses façons comme par sa condition; le roi aimait les longues distances entre lui et les autres; entre lui et Colbert la distance était si longue qu'elle ne pouvait pas même être calculée. Jamais on ne pourrait soupçonner que ce mince personnage « entrât en partage de l'autorité ». Du reste, Colbert se donnera tous les airs de la modestie. Quand il ira au conseil des finances, il ne se fera pas accompagner comme Fouquet; il se présentera seul, en tenue de commis de l'épargne, avec un sac de velours noir sous le bras. Il refusera les louanges de ses inférieurs: elles ne sont point recevables, dira-t-il, « le roi gouvernant lui-même son État, ni conformes à mon humeur ». Il repoussera les offres de dévouement personnel: le sieur de Montbas lui en ayant fait une, il le remerciera de sa civilité: mais, lui dira-t-il, « ces termes d'entrer dans mes intérêts, de se dévouer à mon service ne sont pas de mon style, et lorsque les intérêts du sieur de Montbas se rencontreront avec le service du roi,

il me trouvera toujours disposé à le servir ». Il défendra à un intendant de le titrer de monseigneur; il priera un président de parlement qui s'était servi du même terme, de se contenter de l'appeler monsieur, s'il veut continuer « la correspondance » avec lui. C'était bien le ton qu'il fallait avoir. Colbert était très bon psychologue.



Le premier soin de Colbert fut de reprendre l'attaque contre Fouquet; il ne pouvait faire sa fortune que par la ruine du surintendant, n'ayant chance d'arriver aux grands emplois que par les finances. Ce n'est pas le lieu de raconter l'histoire de cette ruine, dont le roi fit une si grande affaire d'État, et où il prit un luxe assurément inutile de précautions extraordinaires et de basse perfidie. Mais voici quelques détails intéressants.

Le roi est à Nantes, où il a décidé de faire l'arrestation: l'heure approche. Colbert écrit de sa main trois mémoires sur la façon de procéder. Parmi les mesures qu'il propose se trouvent celle-ci : « Le jour qui sera choisi, sous prétexte de la chasse, il faut donner ordre que les mousquetaires soient à cheval et les carrosses prêts. Le roi, sous prétexte de dire quelque chose à d'Artagnan, le peut faire venir dans le lieu plus proche de celui où il travaillera, et lui donnera l'ordre verbal en même temps que des ordres par écrit. Ordre à six mousquetaires commandés par un fidèle de s'en aller à dix et douze lieues sur la route de la Loire et empêcher que personne ne passe sans ordre exprès du roi; autant sur la route de la Diligence ou d'Anjou. Dans le temps de l'arrêt, arrêter aussi tous les commis et sceller partout. Un courrier à la reine mère pour lui donner part de l'arrestation. Autres courriers à Paris. »

Or, voici comment les choses se passèrent d'après une lettre du roi à la reine mère, écrite sur un ton d'allégresse, sur un ton d'après victoire. Le roi commence par parler des ordres qu'il a donnés à d'Artagnan, puis : « J'avais témoigné que je voulais aller ce matin à la chasse, et sous ce prétexte

fait préparer mes carrosses et monter à cheval mes mousquetaires... Le surintendant étant venu travailler avec moi à l'accoutumée, je l'ai entretenu tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et fait semblant de chercher des papiers, jusqu'à ce que j'aie aperçu par la fenêtre de mon cabinet Artagnan dans la cour du château, et alors j'ai laissé aller le surintendant... J'ai commandé d'aller sceller chez Pellisson (commis de Fouquet), que j'ai fait arrêter aussi. J'ai dépêché de mes mousquetaires partout sur le chemin, afin d'arrêter tous les courriers qu'ils rencontreront allant vers Paris. »

Dans une des notes d'avant l'arrestation, Colbert avait écrit, et ceci est plus important : « Il faut que Sa Majesté se déclare de la suppression entière de la charge, du nom et de la fonction » de surintendant. Et le roi, dans la lettre à sa mère : « Je leur ai déclaré aussi que je ne voulais plus de surintendant, mais travailler moi-même aux finances. » C'est, de point en point, le programme de Colbert, auquel le roi ajouta, dans le moment de l'arrestation, son savoir-faire personnel, et l'art admiré en lui par le Père Paulin.

Après l'arrestation, il fallait trouver de l'argent tout de suite, il n'y en avait pas du tout dans les « épargnes ». Colbert avança son million, car je ne fais pas doute que cette note : « le million de C..., » dans l'énumération des ressources qui furent alors trouvées, ne signifie : « le million de Colbert », et nous savons qu'il s'était assez enrichi pour pouvoir prêter de l'argent au roi. Mais il lui procura d'autres prêteurs. On lit dans une note de lui : « Écrire au sieur Herwart... pour tirer de lui deux millions de livres. » — Le sieur Herwart était un financier très riche qui avait été dans les affaires du cardinal. — On lit encore : « Écrire à M. le duc de Mazarin pour le même effet. » — Le duc de Mazarin était le principal héritier de l'Éminence. — Or, le roi écrivit au sieur Herwart l'amusant billet que voici : « Feu M. le cardinal m'ayant assuré les derniers jours de sa vie que je trouverais toujours dans votre bourse une assistance de deux ou trois millions... à présent que j'ai été obligé par diverses raisons de faire arrêter le surintendant, j'ai été bien aise de vous écrire ces lignes pour vous dire que vous me ferez plaisir de me préparer, soit par vous, soit par vos amis, la plus grande

somme que vous pourrez. » Un billet de même style fut adressé au duc de Mazarin.

C'étaient là de grands services, mais d'ordre privé et pour ainsi dire domestique. Déjà pourtant, Colbert a donné un important conseil politique, celui de supprimer la surintendance. Voici qui est de la politique et du gouvernement. Colbert avait eu, depuis longtemps, l'idée de remplacer la surintendance par un conseil des finances, composé de peu de personnes et où il prendrait un rôle modeste, dont il se chargeait de faire le rôle principal. Cette idée est indiquée dans le mémoire contre Fouquet, envoyé à Mazarin en octobre 1659 : elle revient dans les notes au moment de l'arrestation du surintendant : que Sa Majesté, y est-il dit, « déclare qu'elle a résolu d'établir près de sa personne un conseil composé de peu de personnes, qu'on appellera conseil royal des finances... Et après que Sa Majesté aura déclaré ses intentions en deux ou trois rencontres, Elle se déclarera au maréchal de Villeroy en particulier et ensuite au public qu'elle a fait choix de sa personne (la personne de Villeroy) pour en être le chef de ce conseil... » Aux membres de ce conseil, le roi déclarera qu'il veut « que le secret soit rigoureusement observé ; que, s'il découvre que ce qui aura été résolu dans son conseil vienne à être su, il n'y a pas de diligence qu'il ne fasse pour savoir d'où cela pourra venir et qu'il ôtera absolument de son conseil quiconque aura été coupable de cette faiblesse. »

Or, le conseil fut institué ; le maréchal de Villeroy, que Colbert avait choisi, sachant bien qu'il ne serait pas gêné par lui, en fut le président. Dans le discours qu'il prononça à l'ouverture du conseil royal, le roi dit : « La première chose que je désire de vous, c'est le secret. Je suis bien aise de vous dire que si j'apprends que l'on dise quelque chose de ce qui se sera passé ici, je suivrai l'avis qui m'en sera donné jusqu'à son origine pour ôter de mon conseil celui qui aura été coupable d'une telle faiblesse. » Comme la lettre à Herwart, le discours au conseil reproduit littéralement les notes de Colbert, et il y a de bonnes raisons pour cela. La minute de la lettre de Louis XIV à Herwart est de la main de Colbert ; de la main de Colbert aussi est le discours. Ce sont de petites choses qu'il faut savoir. Certes, il se comprend très bien qu'un roi fasse pré-

parer ses discours, mais ce n'est certes pas la même chose que s'il les avait pensés et écrits lui-même. En lisant cette harangue et d'autres documents des débuts du règne, on s'écrie : comme cela est sérieux, grand, royal ! Sans doute, mais c'est du Colbert.

Je n'ai cité là que quelques exemples des conseils suivis d'effet immédiat, donnés par Colbert à Louis XIV. (On y voit à quels détails il descend : « Le roi, après avoir déclaré ses intentions en deux ou trois rencontres..., etc. ») Colbert a pris de la même façon, dans toutes les affaires importantes du gouvernement, la direction du roi.

Dans le mémoire de 1659, il avait demandé l'institution d'une chambre de justice pour faire rendre gorge aux traitants ; il y eut une chambre de justice.

Il avait demandé l'établissement de Grands Jours dans les provinces, pour réprimer les injustices et les violences ; il y eut des Grands Jours.

Il avait demandé qu'une inspection générale fût faite par des maîtres de requêtes, pour reconnaître le royaume et dresser pour ainsi dire un état des lieux ; il y eut une inspection du royaume par des maîtres des requêtes auxquels il donna une des plus admirables instructions qui aient été écrites par un ministre.

Et ainsi de suite. Toutes les mesures de mise en train procèdent de Colbert.

En même temps que des idées, il trouvait de l'argent. Les prédictions qu'il avait faites à propos des budgets de l'avenir, dans ce fameux mémoire de 1659, s'accomplissaient. Le roi devint riche comme par enchantement. En 1661, « ses revenus étaient réduits à vingt-trois millions de livres ; encore étaient-ils consommés pour plus de deux années » ; en 1662, « il a augmenté ses revenus à cinquante millions de livres », et il a pu diminuer les tailles, racheter Dunkerque aux Anglais, mettre en mer dix-huit vaisseaux et huit galères. Il sait exactement ce qu'il reçoit, ce qu'il dépense : il voit clair dans ses affaires. L'inquiétude de l'avenir a disparu en même temps que la misère. Sur la fin de l'année 1662, le roi, raconte Colbert, « paya sur des fonds assurés, aux princes, officiers de la couronne et de sa maison, gouverneurs et autres officiers, les

pensions, appointements et gages qui leur étaient dus. Cela surprit généralement toute la cour ». A la cour, comme ailleurs, on avait perdu l'habitude d'être payé, que l'on reprit avec plaisir. Tout le monde était content.

Colbert usa encore d'autres moyens de plaire. Il y avait en lui un instinct de grandeur, qui était dans l'air du temps, et s'accordait avec la superbe du roi. Il était économe et magnifique en même temps : nous en avons vu des preuves. Ennemi des dépenses superflues, il n'estimait pas superflues les dépenses de magnificence, pourvu qu'elles fussent bien placées. Il disait, par exemple, qu' « au défaut des actions éclatantes de guerre, rien ne marque davantage la grandeur et l'esprit des princes que les bâtiments... toute la postérité les juge à l'aune de ces superbes maisons qu'ils ont élevées durant leur vie ». Mais « les bâtiments et meubles n'étaient que pour les gens de finances », et, tandis que Fouquet se bâtissait son palais de Vaux, le roi obtenait avec peine du surintendant sept à huit cent mille livres par an pour ses bâtiments; dès 1662, il y employait deux millions quatre cent mille livres.

« Les Muses mêmes et toutes les sciences, dit Colbert, couraient le risque de tomber dans la nécessité de n'avoir à louer que la corruption. » Car c'était, en ce temps-là, un de leurs principaux offices que de « louer » de toutes façons ; le peintre faisait les portraits des Mécènes et trouvait, à leur gloire, des emblèmes et des apothéoses ; le poète leur dédiait ses vers et leur donnait part à l'Olympe ; la Nymphe de Vaux était honorée par La Fontaine ; le savant leur inventait des généalogies et des devises, le *Quo non ascendam*. Les artisans ne travaillaient que pour ces illustres. Louis XIV avait connu à de certains moments de son adolescence presque la pénurie ; quand Colbert lui eut préparé un trousseau de mariage, le roi se fit gloire de le montrer aux courtisans : « Sire, lui dit Roquelaure, on croirait que c'est Monnerot qui se marie ! » Monnerot était un des plus riches financiers. Il avait alors les plus beaux meubles, et le roi ne possédait seulement pas « une paire de chenets d'argent dans sa chambre ». Colbert ruina Monnerot et bien d'autres par sa chambre de justice, et enrichit le roi de leurs dépouilles. Et les Muses et les sciences, « retirées de leur disgrâce », passèrent au service du roi.

L'Académie de peinture et de sculpture fut fondée. Tous les ans, des jeunes gens furent envoyés à Rome pour y étudier les magnificences et revenir ensuite travailler dans les maisons royales. La manufacture des tapisseries de la Couronne fut établie dans la maison des Gobelins, où l'on travailla sur les dessins de Le Brun, premier peintre du roi, et un des glorificateurs professionnels de Sa Majesté. Le roi donna des pensions aux savants. Sans doute, dit Colbert, Sa Majesté « n'a d'autre motif que de récompenser la vertu en quelque sujet qu'il la trouve »: mais il ne se peut que cela ne « produise une gloire immortelle pour lui, par tous les ouvrages que ces grands esprits s'efforceront de faire à l'envy pour immortaliser son nom ». En effet, ils parlent déjà d'écrire « l'histoire de son règne, en latin, en français, en pièces de vers de toutes sortes, en panégyriques et autres pièces d'éloquence, et en médailles, et celle de sa vie privée, où seront en détail tous les mouvements si réglés de son esprit, et toutes les choses qu'il a dites et faites, dans lesquelles son sens admirable paraît en toutes manières. » Colbert n'avoue pas que c'est lui qui suggéra ce dessein, à Chapelain d'abord, qui le trouva grand et noble, puis à Perraut, Bourzeis et Cassagne, qui se réunirent chez lui pour rédiger « l'histoire métallique du règne ».

Ainsi Colbert, en même temps que le service de la marine, des finances et beaucoup d'autres encore, organisait le service de la gloire du roi. Et l'on voit bien qu'il poussait Sa Majesté du côté où elle penchait. Cependant, il n'était encore dans ces premières années qu'un mince personnage, intendant des finances, ayant à ce titre entrée au conseil royal, et dit-il, « le dernier de ce conseil », où il allait, le petit sac de velours noir sous le bras. Sa vraie fonction était d'être l'homme du roi, l'homme de confiance, de confidence, à qui l'on peut tout dire, et propre à tout faire.

Au courant de l'année 1663, mademoiselle de la Vallière eut besoin d'égards particuliers : Colbert chercha une fille sûre pour la soigner au palais Brion, dans le jardin du Palais-Royal, où le roi avait logé sa maîtresse. Colbert confia le secret de Sa Majesté au médecin Boucher, et, dit-il, — car il a tenu un compte de cette affaire, comme de toutes les autres, — « je lui ai fait préparer des linges et généralement

tout ce qui est nécessaire pour cela ». Il recourut à un ménage d'anciens domestiques de sa famille, auxquels il conta qu'un sien frère ayant commis un enfant avec une fille de qualité qu'il ne fallait pas compromettre, il avait résolu de se charger de l'enfant, et de leur en confier la nourriture. Tout était méthodiquement préparé, selon l'habitude de Colbert, lorsque celui-ci reçut du roi, dans la nuit du 18 au 19 décembre, ce billet : « Faites en sorte que Boucher ne s'écarte guère; on a commencé à avoir des douleurs. » Trois heures après naquit un garçon; on le porta, au travers du jardin, à Colbert qui attendait avec le ménage de domestiques, et le mena d'abord à l'église où il le fit baptiser. Madame Colbert veilla sur ce bâtard; elle veillera sur d'autres encore. Les Colbert étaient des gens indispensables.

***

Par tous ces moyens, combinés avec un art parfait, Colbert devint le personnage principal de la première partie du règne. Il fut très heureux pendant un temps. Sa prodigieuse activité se donna carrière, et une carrière immense. Il fit à son aise de grandes merveilles et de grandes fautes. Il mit toute sa force de travail, qui était énorme, toute sa force de volonté, qui était égale à l'autre, à poursuivre et atteindre l'idéal qu'il s'était fait d'une France, élevée par sa richesse sur la ruine des autres pays, triomphante « dans la guerre d'argent » engagée contre le monde entier sur terre et sur mer, parée par les gloires de l'esprit et par la magnificence du roi.

Pourvu qu'il prît toutes les précautions nécessaires de prudence et de modestie — et il les prenait abondamment — le roi le laissait faire. Consulté souvent sur telle ou telle opération financière, sa réponse signifiait presque toujours : « Je vous ordonne de faire ce que vous jugerez le meilleur », car il était indifférent aux voies et moyens, pourvu que l'argent arrivât pour la guerre et pour la fête. Tout ce travail de Colbert, que Colbert aimait si passionnément, c'était pour Louis le fumier à nourrir la fleur superbe, la fleur épuisante de sa royauté triomphale. Colbert espéra sans doute au début qu'il

convertirait son maître à ses idées et lui ferait aimer ce qu'il aimait : finances bien en ordre, manufactures à beaux métiers battant, écluses, bâties pour l'éternité, du canal creusé entre les mers Océane et Méditerranée, galères munies de leur chiourme en casaque rouge de gala, navires de guerre qui promenaient les fleurs de lys sur toutes les mers. Il s'aperçut vite qu'il se trompait. Son chagrin fut si profond qu'il osa faire des remontrances et sur un ton que le roi ne connaissait pas ; le roi les supporta une fois, deux fois ; mais après, comme il avait perdu pied et planait, Colbert n'osa plus d'autres reproches que sa mine renfrognée et sa mauvaise humeur. Descendu de son premier plan, il ne se consola point. Cet homme, parti de très bas, qui s'était élevé par sa force, ses vertus, son ambition, sa souplesse et des vilenies, ce domestique de Mazarin, qui passa grand serviteur du roi et de la France, devait mourir triste, aigri et désespéré.

ERNEST LAVISSE

IRONISME ET IRONISTES

Le 16 janvier, c'était la réception de M. Jules Lemaître à l'Académie française ; le 23, c'était l'élection de M. Anatole France : l'année a bien commencé. Elle finira bien encore : on voit approcher cette fête, la réception du rare et délicieux écrivain qui nous donnera bientôt l'*Ile d'Amour*.

Joie incomplète, hélas ! même pour les vainqueurs : à leur victoire il aura manqué la présence du maître. Sans doute M. Gréard, dans sa réponse au plus jeune de ces nouveaux venus, a pris soin d'évoquer Renan, refaisant, d'une touche délicate et plus grave, le fameux portrait par lequel débuta l'auteur des *Contemporains*. Mais quoi ! M. Lemaître eût aimé tout de bon rencontrer ces yeux qui lui eussent rendu tendresse pour tendresse, malice pour malice. De même, le suffrage et l'assistance d'un pareil confrère eût semblé à M. France d'une valeur inestimable. Et quand, tous les trois, avant une séance, auraient devisé nonchalamment sur le quai Conti ou dans la grande cour de l'Institut, qui n'aurait cru voir Socrate lui-même entre ses disciples, devenus des maîtres, et les écoutant parler, doucement orgueilleux d'avoir aidé en leur esprit à l'éclosion d'une telle sagesse et d'une telle audace, et de retrouver sur leur visage son sourire désabusé, intelligent et bon ?

Si, d'ailleurs, M. Lemaître est fort supérieur à Xénophon, si M. France ne ressemble pas trait pour trait à Platon, ni Renan à Socrate, il n'en est pas moins vrai qu'autrefois Socrate donna son nom à une certaine espèce d'ironie, et que celle de Renan, pour n'être pas la même, n'en est pas très différente. Seulement l'ironie, qui n'était chez le sage d'Athènes qu'une forme de raisonnement, fut agrandie, élevée par Renan jusqu'à devenir une très ample et complète interprétation des choses : l'ironisme; — théorie de quelques hommes pour qui le monde est une scène, l'humanité une troupe d'acteurs, les événements des épisodes de tragédie, de comédie et de vaudeville, et qui joignent à leur détachement de dilettanti une indulgence inépuisable d'esprits assez intelligents pour apercevoir la variété d'un tel spectacle, assez curieux pour n'être jamais blasés.

Renan a eu cette rare fortune d'être aidé dans son œuvre par des disciples incomparables et aussi par un public disposé à le bien accueillir. Son génie très original, et si puissant dans sa douceur, paraissait à son heure, avec une telle justesse d'à-propos qu'on est porté à croire de lui ce qu'il a dit lui-même de Victor Hugo : il fut envoyé sur la terre par un décret spécial et nominatif du Démiurge.

I

Lorsque le Démiurge fit briller en cette âme l'étincelle de vie, il lui dit ces mots avec une gravité qui semblait le signe d'une tristesse :

— Tu es la créature de mon choix, et tu accompliras dans la plus noble de mes planètes une mission très haute... A personne d'entre ceux que j'ai créés jusqu'à présent je ne pouvais la confier : car j'ai mis en eux des passions, des ambitions, des désirs, des haines. Aussi leurs faces ne s'élèvent vers moi que pour me montrer des larmes, des crispations de rage ou des pâleurs d'épouvante ; quand ils rient, c'est qu'ils ne pensent pas à moi. Je veux qu'un homme, du moins, tourne vers mon firmament des yeux qui sourient. Entends-moi bien. Le sourire que je veux, ce n'est pas un sourire de béatitude,

le sourire de mes anges, — pas même le sourire mystique par lequel les saintes femmes des cloîtres me font l'offrande de leur amour. Cette adoration continue me touche et me fatigue aussi ; et d'autre part, d'être nié, souvent, avec tant d'ignorance et de grossièreté, c'est pour moi une cause de grande désolation. Je veux que l'homme choisi par moi me raille avec délicatesse, me nie avec respect, me détruise avec grâce. Ce n'est pas tout. Je veux que son apparition attire les regards des hommes, que non seulement ses lèvres les séduisent à devenir, s'il est possible, tels que lui, mais que sa vue amène sur leurs visages un sourire. C'est pourquoi j'ai versé dans un corps épais ton active et subtile intelligence, ta poésie ailée, ton génie de suavité : tes regards d'idéaliste passeront entre des paupières charnues et lourdes ; tes souffrances les plus cruelles porteront un masque de jovialité ; et, quand tu parleras aux hommes, les pensées magnifiques dont je te fais don sortiront parfois de ta bouche en paroles triviales, en petites phrases courtes et incorrectes. S'il existe en quelques-unes de mes créatures la force d'apercevoir les Idées, — les Idées, ce sont mes anges favoris, — le contraste remarquable que j'institue en toi les étonnera, les amusera ; et elles souriront aussi peut-être. Or, pour que tu sois l'ouvrier heureux de cette tâche divine, je t'exempte de toutes les passions, — passion de l'or, du pouvoir, des honneurs, de la gloire même, — qui tourmentent tes frères. Qu'une seule passion règne en toi, celle de la vérité; qu'elle seule te guide et te commande, même dans tes erreurs d'être imparfait. Un mot encore : devant les spectacles de bassesse, de honte, de bouffonnerie et de misère qui te seront offerts, sois indulgent à ceux qui ne furent pas, comme toi, privilégiés. Va donc, oublie que tu m'as vu, que je t'ai parlé, que je suis ; et toujours je t'aimerai par-dessus tous les autres, parce que tu m'auras fait connaître la joie de sourire.

Il dit. — Et dans ce discours était cachée une prophétie : c'était justement l'annonce de ce fameux portrait que M. Jules Lemaître devait publier dans la *Revue bleue*[1].

Avant le jour où M. Lemaître écrivit ce premier article,

1. Voir *les Contemporains*, première série.

peut-être jugeait-il M. Renan tout bas comme le jugeait tout haut M. Sarcey : « Un fumiste supérieur et transcendant. » Cependant cette appréciation un peu grosse ne le contentait pas : un pressentiment vague et très tenace le travaillait. — ce pressentiment qui est à l'aube de toute conversion[1]. Il résolut de le voir, de l'entendre. Il entra au Collège de France, se dirigea vers la petite salle où quelques vieux messieurs, des étudiants, quelques dames, des Anglaises curieuses de tous les monuments et de toutes les célébrités venaient écouter les explications de M. Renan sur *le Deutéronome*, *le Livre de Job* ou *l'Ecclésiaste*, et lui aussi les écouta. Trois choses le frappèrent de stupeur : le physique du maître, sa trivialité d'élocution, et sa gaîté. « Il est gros, court, gras, rose ; de grands traits, de longs cheveux gris, un gros nez, une bouche fine ; d'ailleurs tout rond, se mouvant tout d'une pièce, sa large tête dans les épaules. » Et ses phrases sont émaillées de « Oh ! », de « Ah ! », de « En plein », de « Pour ça, non ! »... Il dit que « la rédaction définitive du *Pentateuque*, ç'a pa' été un événement du tout » ; il s'écrie : « Oh ! i' sont artistes, ces Grecs et ces Romains ! » Il dit encore : « Cette rédaction du *Lévitique*, ça a-t-i' été fini ? Non, ça a cessé » ; et encore : « Ah ! parfait, le *Deutéronome !* Ça forme un tout. Ah ! celui-là a pa' été coupé ! » Et cela fait penser, ajoute M. Lemaître, « à je ne sais quel Labiche exégète. » — Troisième point, plus stupéfiant encore que les deux premiers : M. Renan est gai ! Après la terrible crise morale qu'il traversa dans sa jeunesse, arrachant de son cœur ses croyances les plus profondes, il est resté gai ! « Pour une déchirure moins intime, Lamennais est mort dans la désespérance finale. Pour beaucoup moins que cela, le candide Jouffroy est resté incurablement triste... Pour avoir craint de douter seulement, Pascal est devenu fou... Et M. Renan est gai ! Il est gai ! » M. Lemaître insiste

1. « Le grand séducteur avait jadis pris possession de votre esprit, non sans y exciter certaines angoisses ; et, avec une émotion dont la grâce juvénile n'excluait pas la gravité, vous aviez voulu savoir, bien en face de lui, les yeux dans les yeux, de quelle humeur, triste ou gaie, il soutenait sa doctrine sur l'universelle contingence des choses, comment il en conciliait l'idée avec les invincibles instincts de l'âme humaine et les besoins éternels des sociétés. » *Réponse de M. Gréard au discours de M. Jules Lemaître*

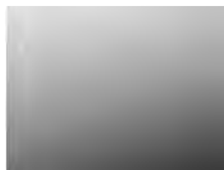
sur cette gaîté: il est visible qu'elle le déconcerte, l'inquiète.

Ainsi les contrastes ménagés par le Démiurge avaient accompli leur œuvre : car M. Lemaître, dès le lendemain, les révélait au monde avec déjà l'ondoyante et fuyante et insaisissable subtilité dont M. Renan venait de lui communiquer le don. Et tandis que M. Lemaître raillait en souriant son initiateur, M. Renan souriait d'avoir formé un disciple, et aussi de ce que ce disciple souriait en se moquant. Et là-haut, le Démiurge souriait du disciple et du maître que faisait sourire le sourire du disciple. Et, en vérité, je ne sais si, de deviner le sourire de M. Renan, le sourire de M. Lemaître ne devenait pas plus fin d'autant et plus ironique : car c'est le propre de l'ironie de se multiplier elle-même, qu'elle soit un reflet entre deux miroirs, et qu'il suffise de deux ironies en présence, et d'elles seules dans l'univers entier pour qu'à se poursuivre, à s'atteindre, à se dépasser, à s'envelopper sans cesse, elles engendrent l'une pour l'autre les joies les plus complètes et les plus variées. Mais à quoi bon se contempler l'une l'autre, quand elles ont autour d'elles tant de sujets sur quoi s'exercer et se réjouir? M. Lemaître le comprit, dès son noviciat terminé. Alors il posa le buste de M. Renan à la plus belle place de son cabinet de travail. Il lui devait cet hommage : c'est grâce à M. Renan que M. Lemaître, la veille universitaire en congé, venu à Paris pour chercher fortune, était le lendemain célèbre, maître ès ironie, et enseignait à son tour aux hommes le subtil sourire.

Avant même que M. Lemaître égayât le public aux dépens du grand homme et, par le fait, sans le vouloir, lui racontât son initiation, un autre esprit s'était abandonné aux caresses irrésistibles du même ensorcellement. Mais il n'en dit rien au public : il se recueillit. Et ainsi, quelques années après *le Crime de Sylvestre Bonnard*, ce petit roman de talent délicat, mais de matière un peu mince, naissaient *Thaïs*, ce chef-d'œuvre, *la Rôtisserie de la reine Pédauque*, cette merveille, *les Opinions de Jérôme Coignard*, ce délice. J'imagine que M. Renan, qui faisait profession de ne lire aucun roman, a lu *Thaïs*, comme il devait lire très régulièrement la série des *Contemporains* et des *Impressions de théâtre:* et je suppose que maintes fois il songea : « Le-

convertirait son maître à ses idées et lui ferait aimer ce qu'il aimait : finances bien en ordre, manufactures à beaux métiers battant, écluses, bâties pour l'éternité, du canal creusé entre les mers Océane et Méditerranée, galères munies de leur chiourme en casaque rouge de gala, navires de guerre qui promenaient les fleurs de lys sur toutes les mers. Il s'aperçut vite qu'il se trompait. Son chagrin fut si profond qu'il osa faire des remontrances et sur un ton que le roi ne connaissait pas : le roi les supporta une fois, deux fois : mais après, comme il avait perdu pied et planait, Colbert n'osa plus d'autres reproches que sa mine renfrognée et sa mauvaise humeur. Descendu de son premier plan, il ne se consola point. Cet homme, parti de très bas, qui s'était élevé par sa force, ses vertus, son ambition, sa souplesse et des vilenies, ce domestique de Mazarin, qui passa grand serviteur du roi et de la France, devait mourir triste, aigri et désespéré.

ERNEST LAVISSE



léger devant les dogmes que d'autres attaquaient naguère avec gravité, parfois avec émotion. La négation de Jouffroy était affreusement triste ; celle de M. Renan est souriante. C'est que l'un venait de lutter contre un Dieu ; et l'autre n'avait vu en face de lui qu'un jeune homme « d'une figure ravissante », de manières très douces et d'une admirable vertu. Et le commun des incrédules, aussitôt assurés que « cette personne supérieure[1] » avait perdu toute chance de conquérir une majorité au Luxembourg et au Palais-Bourbon, trouvèrent une joie à sourire aussi.

D'autre part, il y avait quelque temps déjà que la critique mythologique s'était ingéniée à chercher des révélations inattendues. Elle avait cru découvrir que la Sphinge mystérieuse, vaincue par Œdipe, c'était une nuée d'orage ; ses énigmes, les grondements du tonnerre ; sa chute du haut de son rocher, la chute de la pluie ; qu'Œdipe c'était le soleil ; Œdipe se crevant les yeux, le soleil couchant. Elle nous montrait encore dans le serpent Python un torrent sinueux et destructeur, grossi par les pluies d'hiver, et, dans Apollon vainqueur du serpent, l'été qui dessèche le torrent. Pallas Athéné jaillissant tout armée du front de Zeus, c'était l'éclair déchirant le ciel. La critique religieuse, à raison ou à tort, entra dans les mêmes voies d'interprétation. Elle crut reconnaître dans Abraham, — le père élevé, — le soleil « qui séjourne dans les hauteurs du ciel », traduisit la rivalité de Sara et d'Agar par la lutte du jour et de la nuit, et déclara que l'inceste des filles de Loth pouvait bien être l'union du soir et du matin avec cette même nuit. N'osa-t-elle pas, à propos des douze apôtres, parler des douze signes du zodiaque ? Cette évocation du zodiaque était féconde en trouvailles ingénieuses. On observa que Charlemagne avait ses douze pairs ainsi que Jésus-Christ ses douze apôtres et le soleil ses douze mois ; et, comme on s'enhardissait de plus en plus, un savant crut devoir rappeler à la prudence les imaginations téméraires en prévoyant une erreur possible des exégètes futurs. Qui sait, dit-il, si Napoléon Ier, quelque jour, dans plusieurs siècles, ne sera pas identifié, lui aussi, avec le soleil,

1. Voir l'Introduction de la *Vie de Jésus*.

quand on observera « son cortège de douze maréchaux, la splendeur du milieu de son règne. ses luttes contre les nuages grossissants, les régions glacées où il pénètre à son déclin, le point de l'Océan où il finit par disparaître? »

On ne saurait, certes, s'étonner que, parmi ces bizarres rapprochements d'histoire moderne et d'histoire ancienne, de mythologie païenne et de théologie chrétienne, les dogmes de toutes les religions eussent commencé d'apparaître sous un jour inaccoutumé. Plus d'un pensa qu'il lui était permis de regarder le ciel sans effroi. Les temps espérés par le Démiurge étaient proches.

Pendant que cette transformation de la métaphysique et de la théologie prédisposait les hommes à comprendre le sourire de l'ironisme, d'autres causes encore agissaient dans le même sens. En art, le désaccord grandissant à mesure que le public devient plus nombreux, entre le goût des connaisseurs et celui de la foule, le succès prodigieux de peintres, d'écrivains médiocres, et l'indifférence à l'égard de sévères et purs artistes. sautes d'engouement risibles et véritables scandales de snobisme. En politique, de soudains et violents bouleversements de régimes, parmi lesquels le crime d'hier devenait forcément l'acte héroïque d'aujourd'hui, et le dévouement civique d'aujourd'hui, la trahison de demain; et, d'autre part, ces procédés de polémique outrancière dont le plus modéré consiste à traiter d'assassins, de vendus ceux qui sont contre vous, ou de grands politiques ceux qui sont avec vous : cela, dans la patrie des esprits pondérés, justes, aimables et fins. La morale heurtée, bosselée, défigurée par les coups échangés dans ces rudes batailles, et, pour diverses raisons, cessant de prescrire l'obéissance à des préceptes pour se borner à une insatiable curiosité de connaître tous les préceptes. De tels spectacles ne ressemblent-ils pas à d'autres spectacles où intrigue un traître, qui sera tout à l'heure un bon et brave homme de père de famille : où un jeune premier étale de généreux sentiments, qui reprendra dans une heure le cours de son existence douteuse; où telle joue admirablement l'ingénue. qui s'en ira souper, à la sortie. avec un joyeux vivant?

Et voilà comment M. Lemaître nous affirme que les principes d'esthétique ne sont rien d'autre, pour chacun de nous,

que les exigences de sa nature d'esprit et de son tempérament : — d'où il résulte, sans donte, que les romans de M. X... ou de M. Z... égalent en beauté ceux de Balzac ou de Flaubert, de Zola, de Maupassant, de M. Paul Bourget ou de M. Paul Hervieu. — Voilà comment aussi l'adorable Jérôme Coignard nous assure qu'il n'est pas une si grande différence entre le despotisme, la monarchie parlementaire et la démocratie, que la morale du devoir vaut ce que vaut la morale utilitaire, et que les hommes sont d'étranges animaux de méconnaître les vérités si évidentes.

III

A y regarder de près, qu'est-ce donc que l'esprit ironiste? Il est presque tout entier, avec ses plus délicates sinuosités, dans deux ou trois caractères propres.

Le premier de ces caractères, c'est d'avoir un champ de vision en quelque sorte immense. Le panorama d'univers que Renan aperçoit de sa place est borné, d'un côté, par l'heure présente, de l'autre, par la période atomique. Le cercle de son regard comprend la période atomique, la période solaire, la période planétaire, la période du développement individuel de chaque planète. la période de l'humanité inconsciente (période préhistorique), enfin la période historique. Voulez-vous posséder une notion précise de l'échelle suivant laquelle ce panorama apparaît à Renan? Mesurez avec lui deux de ces périodes : la dernière « comprend environ six mille ans » ; et pour la première, sachez que « la molécule pourrait bien être. comme toute chose, le fruit du temps, qu'elle est le résultat d'un phénomène très prolongé, d'une agglutination continuée durant des milliards de milliards de siècles[1] ». Remarquez l'admirable sérénité du calcul. Pascal a dit : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » A contempler dans sa pensée de tels espaces, ses yeux étaient éblouis d'un vertige ; la représentation de l'infini, — je ne dis pas, la conception abstraite, — l'affolait. Rien de semblable chez Renan.

1. Lettre à M. Berthelot (*Dialogues philosophiques*, p. 171).

Il semble que les ultimes profondeurs du passé, qui se dérobent aux efforts mêmes de notre imagination, il y atteigne, lui, par la portée naturelle de ses yeux, de même qu'il aperçoit un peu au-dessus de lui, d'un regard sans lassitude, ces astres en leur prodigieux lointain, où le vulgaire à peine les devine, où la science n'arrive qu'à force d'équations. Le premier, il a fait une allusion à l'indifférence, devenue proverbiale, de Sirius et d'Aldébaran pour les humaines douleurs; et lui seul la pouvait faire le premier.

On comprend ainsi que les rapports des choses et leur importance respective se montrent à Renan sous d'autres aspects qu'à nous. Ce qui nous semble montagnes, abîmes, océans, n'est rien pour lui que tertres, ornières et gouttes d'eau; les cieux, qu'un pan de décor bleu; et l'immensité du désert est pareille, tout au plus, à cette toile de fond qui représente, au troisième acte de *Mireille*, la plaine de la Crau : et je suppose que cette comparaison ne lui eût pas déplu. Il est la parfaite antithèse de Victor Hugo, qui voyait énorme, parce qu'il ne voyait qu'un seul objet à la fois; et, s'il admirait le poète, c'était d'être si grand, comme il était lui-même, tandis qu'en même temps, il le dédaignait, d'être si différent de lui, exactement contraire.

Cette prodigieuse étendue de vision et cette étonnante sérénité d'intelligence expliquent une bonne part de l'ironie qui est le caractère essentiel de sa pensée. Elles facilitent certains rapprochements paradoxaux entre deux époques très distantes l'une de l'autre, entre deux faits ou deux hommes qui ne nous présentent, à nous, aucune ressemblance. A propos d'un massacre des Chananéens par la tribu des Danites : « Voilà qui est fort odieux. Mais il n'y a pas de race dont les ancêtres aient mieux agi. L'histoire du monde, c'est l'histoire de Troppmann. Si Troppmann eût réussi à se sauver en Amérique, il fût devenu conservateur après avoir été assassin, et il eût fait, du bien acquis par d'autres, un très brillant emploi[1]. » Une allusion à la popularité de Bonaparte aide l'historien à comprendre celle de David[2]. Et voyez encore cette perle :

1. *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, p. 353.
2. *Ibid.*, t. I, p. 414.

« L'empressement des Judaïtes à rétablir le roi qu'eux-mêmes avaient déposé blessa les Ephraïmites. Ce fut comme si les Parisiens, après avoir chassé Charles X en juillet 1830, se fussent avisés de le rétablir sans consulter la province[1] ». De telles phrases nous affectent d'une impression de surprise qui tourne au malaise ou à l'égaiement, comme il arrive à qui passe, sans transition, soudain, de la nuit noire à une aveuglante lumière.

On a reproché à ces comparaisons d'être forcées, parce qu'à examiner de très près les détails, et leurs différences évidentes, l'analogie des ensembles nous échappe, — et surtout d'être irrévérencieuses, parce qu'elles choquent des idées et des croyances respectables. On a eu raison : car, somme toute, nous ne pouvons regarder les choses que du point de vue où nous sommes, et les juger que d'après la vision que nous en avons. Mais on a blâmé Renan de se complaire à ces procédés indignes d'une intelligence sérieuse; et ici l'on a eu tort. Une telle affectation, qui serait puérile, était si loin de son dessein, que peut-être n'avait-il pas même conscience de produire sur ses lecteurs une impression d'étonnement. La portée ridiculement faible de nos sens fait que les objets nous apparaissent étagés en des perspectives diverses, qui en modifient les formes et les couleurs ; et, si nous sourions de voir Bonaparte proche de David, Troppmann tout à côté de la tribu de Dan, et les Parisiens de 1830 contigus à celle de Juda, c'est qu'il s'est opéré devant nous une confusion brusque d'un premier plan et d'un arrière-plan très reculé. Cette confusion n'existe pas au regard de Renan, qui mesure tous les plans de l'humanité par un angle de vision sensiblement égal. Quelle si grande différence percevons-nous entre les étoiles de Cassiopée et celles de la Grande Ourse, alors que les distances qui les séparent de la terre ont entre elles une différence de plusieurs millions de lieues? Aussi bien, pour apprécier impartialement cette manière de voir, suffit-il de rappeler que M. Lemaître compare Agrippine et l'affranchi Pallas à Anne d'Autriche et à Mazarin, et, ailleurs, la même Agrippine à Catherine de Médicis. Ces comparaisons nous semblent assez justes et point du tout

1. *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 85.

choquantes. Pourquoi? C'est que Pallas et Agrippine sont moins éloignés de nous que David; Catherine de Médicis, Anne d'Autriche et Mazarin, moins rapprochés que Bonaparte, Charles X ou Troppmann. Mais que vaut un siècle, que valent même dix siècles, pour une vision comme celle de Renan, qui se meut avec aisance entre la période atomique et le XIXe siècle de l'une des nombreuses ères de l'humanité?

Notez aussi comme un signe d'ironisme l'application fréquente de termes proprement actuels à des idées ou à des faits du plus lointain passé. C'est ainsi que l'auteur de l'*Histoire du peuple d'Israël* nous parle, à propos d'un certain Salmsézab, de budget des cultes [1], et de manifestations spirites à propos des hallucinations des martyrs chrétiens [2]. C'est ainsi qu'il nous représente le jeune David comme le chef d'un « parti clérical » opposé au parti laïque et libéral que dirige le roi Saül ou Schaöul, comme disent les hébraïsants [3]. Le seul anachronisme, ici, paraît un trait d'ironie : n'oublions pas que pour M. Renan il n'y a pas d'anachronismes.

Supposez maintenant que des rapprochements de ce genre aient pour résultat non seulement de projeter de la lumière sur une idée, mais encore de rapetisser l'un des termes de la comparaison, qui à tort ou à raison nous paraissait très grand : l'impression d'ironie sera encore plus vive. Voici, par exemple, un prophète du VIIIe siècle, « qui ne se refuse aucune des roueries que la publicité moderne croit avoir inventées. Il se plaçait dans un endroit où il passait beaucoup de monde... Là, pour se faire un groupe d'auditeurs, il employait les moyens de réclame les plus effrontés... les écriteaux ambulants, dont il se faisait lui-même le porteur [4]. » Ailleurs, M. Renan ramène la fameuse légende d'Achab et de Naboth à une simple question d'expropriation pour cause d'utilité publique [5].

1. *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, p. 37.
2. *Apôtres*, p. 236.
3. *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, p. 16
4. *Ibid.*, t. I, pp. 422-423.
5. « C'est la tactique ordinaire des partis cléricaux. Ils poussent à bout l'autorité civile, puis présentent les actes de fermeté qu'ils ont provoqués comme d'atroces violences... Une expropriation pour cause d'utilité publique leur (aux Arabes) parait un vol. » (*Histoire du peuple d'Israël*, t. I, p. 293.)

Aux yeux de M. Renan, toutes ces choses, si anciennes qu'elles soient, rentrent dans la catégorie, très étroite, d'humanité, — cette humanité à laquelle nous sommes mêlés, que nous jugeons avec une liberté toute familière et dont, par cela même, nous distinguons jusqu'aux détails les plus ténus. De cette manière s'expliquent ces observations remarquablement minutieuses, dont certaines semblent trahir un parti pris d'ironique dénigrement. « David avait le teint rose, des traits fins et aimables [1]. » Ailleurs, nous apprenons que les lieutenants de David, à la fin de son règne, avaient soin de le tenir à l'écart des combats, « parce que la présence de leur ancien chef devenu roi et légèrement obèse était pour eux une gène, un obstacle à la célérité de leurs mouvements [2] ». On pourrait citer un très grand nombre d'exemples pareils : dans le monde d'idées et de faits où M. Renan promène sa curiosité et sa science, toutes choses furent couvertes, par la succession des siècles, d'une épaisse patine qui nous les rendait, il n'y a qu'un instant, mystérieuses et vénérables, et que d'un geste très doux, sans y prendre garde, il efface à nos yeux déconcertés.

Mais d'où vient que les chimistes, comme M. Berthelot, qui vivent aussi par l'esprit dans la période moléculaire, d'où vient que tous les exégètes ne sont pas des ironistes? — C'est que tous, dès lors qu'ils ont remonté aux siècles lointains, se sont exilés de leur siècle ; leur horizon ne s'est pas élargi, il est devenu autre. Même chose arrive à chacun de nous, qui sommes tous capables, plus ou moins, de cet effort de pensée. Renan, au contraire, alors qu'il analyse avec la plus attentive diligence l'histoire d'Abraham, les actes de Jézabel ou d'Athalie, par un simple déplacement des prunelles, en une seconde, retrouve Montmartre ou le Collège de France. Si au contraire quelqu'un de ces critiques n'a pas rompu avec son temps, c'est qu'il y est trop attaché, c'est qu'il est hanté d'une arrière-pensée plus ou moins nette de combat, d'un désir évident, non seulement d'instruire, mais de persuader. De là des attaques et des apologies, qui sont, suivant le tempérament de chacun, âpres, passionnées, brutales ou calmes,

1. *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, p. 413.
2. *Ibid.*, t. II, p. 18.

lourdes ou délicates. Mais alors même qu'ils ont des sourires, ce sont railleries d'adversaires visant un but précis, flèches destinées à tuer. Renan, lui, écrit « avec une suprême indifférence, comme s'il écrivait pour une planète déserte[1]. » Son ironie, c'est une flèche immatérielle, lancée d'une région inconnue, et qui vole à un mystère en traversant l'infini.

Si l'ironiste est un psychologue, — et c'est le cas de Renan, — la même vision à la fois très vaste et très minutieuse dont il explore les événements apparents pénètre jusque dans le secret des intelligences. Même horizon démesuré, même lucidité paradoxale du regard, même familiarité narquoise de l'expression. Comme il juxtapose les massacres des Danites et les meurtres de Troppmann, de même nul scrupule ne le retient de montrer un rapport étroit entre une idée très haute et une idée fort vulgaire. On sait avec quelle aisance il applique la terminologie du commerce et des finances aux plus ailées des spéculations religieuses ou métaphysiques. Certes il est plaisant de l'entendre parler de ces faux billets sur la vie future, dont les religions nous leurrent si aisément, parce que le protêt nous est connu trop tard pour récriminer; et qui ne sourirait à lire que « l'on attaque la conquête de l'idéal avec une mise de fonds en quelque sorte infinie[2] ? »

Le même souci du particulier, qui attire l'attention de Renan sur le teint rose de David ou son obésité, l'amène à évaluer en chiffres les rapports les plus inaccessibles à tout calcul, ceux qui existent entre certains phénomènes de l'esprit. « Supposons une planète habitée par une humanité dont la puissance intellectuelle, morale, physique, soit double de celle de l'humanité terrestre : cette humanité-là serait *au moins deux fois* plus religieuse que la nôtre. Je dis *au moins*, car il est probable que l'augmentation des facultés religieuses aurait lieu dans une progression plus rapide que l'augmentation de la capacité intellectuelle, et ne se ferait pas selon la simple proportion directe[3]. » Notez l'application de la règle de trois à un pareil problème et la lourdeur du raisonnement; cela est délicieux.

1. *Apôtres*, Introduction, LIII.

2. *Dialogues philosophiques*, p. 63.

3. *Apôtres*, p. 384-385.

L'ironie transparaît plus claire, — et plus choquante pour des tempéraments irritables, — lorsque Renan, après avoir considéré tour à tour l'univers sensible et l'univers immatériel, les confronte audacieusement l'un à l'autre. « L'apparition simultanée qui s'est faite dans la race hellénique de tout ce qui constitue l'honneur et l'ornement de l'esprit humain, me frappe beaucoup plus que le passage à pied sec de la mer Rouge ou du Jourdain[1]. » Nous protestons là contre. Nous avons tort : si nous étions doués de la finesse et de la portée d'intelligence nécessaires pour saisir *toutes* les causes qui ont conduit la société grecque du ve siècle à cet admirable et unique épanouissement de littérature, d'art, de richesse, de puissance et de gloire militaire, peut-être nous faudrait-il reconnaître dans l'heureuse et exceptionnelle réunion de toutes ces causes un miracle encore moins explicable que tous ceux de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Comparés à mille siècles, un jour ou cinquante années sont des durées sensiblement équivalentes : à côté de l'Himalaya contemplé à vol d'oiseau, il est présumable qu'un arbuste haut d'un mètre se confond aisément avec un brin de gazon. Et de même Renan peut bien égaler un homme à une fourmi et un ciron à un grand capitaine. De là une tendance à étayer ses arguments philosophiques par des comparaisons entre des hommes et des animaux très petits. « Supposons, dit-il, des fourmis établissant leur république en un endroit fort solitaire où l'homme ne passerait que deux ou trois fois par siècle... Elles devraient admettre que les lois de la nature subissent à certains moments, tous les quarante ou cinquante ans, un étrange bouleversement, qu'alors un être inconnu, gigantesque, une force intermittente, sans explication, passe, renverse tout... L'homme serait bien pour elles ce que le dieu était pour l'antiquité[2]. » Nous n'avons, nous, jamais constaté cette intervention d'un être colossal dans et contre les lois de la nature ; mais elle peut se produire un jour. Il y avait autrefois, vis-à-vis de la côte de Bretagne, une île, l'Ile Grande, que M. Haussmann a fait disparaître

1. *Histoire du peuple d'Israël.* (Préface).
2. *Dialogues philosophiques*, p. 30.

pour construire avec son granit les trottoirs des boulevards de Paris. « Quand la mine commença de jouer dans ces profondeurs, l'étonnement des millions de milliards de petits mondes qui étaient là, cachés dans une ombre pour nous absolue, a dû être grand... A l'intérieur des dalles que nous foulons aux pieds à Paris, des millions d'univers dorment, aussi tranquilles dans leur erreur de l'autonomie de leur monde que quand ils faisaient partie des rochers de Bretagne. La lumière ne viendra pour eux que le jour où ils seront réduits en macadam... Cette surprise peut nous être réservée. Un Dieu se révélera peut-être un jour[1]. »

Et certes ces comparaisons, offertes avec sérénité, de l'humanité à une fourmilière et de la terre à un quartier de rocher, ne laissent pas de faire sourire. Et l'on est bien tenté de sourire aussi à considérer le dessein auquel l'auteur les emploie. Car vous remarquez sans peine que ces raisonnements par comparaison ne possèdent aucune valeur probante : ils ne démontrent l'existence de nulle réalité, mais seulement la possibilité de toutes les réalisations, même des plus invraisemblables. M. Renan le sait mieux que personne ; aussi bien n'y a-t-il, de sa part, rien qu'une condescendance aimable, dédaigneuse, excellemment ironique, à flatter les puériles crédulités du genre humain.

Un grouillement d'êtres frivoles et bornés, des entrelacements inextricables de faits dont ces êtres n'ont jamais vu et ne sauraient voir jamais que de courts et inutiles fragments, des luttes sottes d'intérêts, de passions, d'idées fausses regardées comme vraies, et de quelques idées vraies infailliblement taxées d'erreur ou de démence, des carnages sans but, des exils sans cause, des ambitions sans objet, des jouissances mesquines, des renommées absurdes, des efforts stériles de quelques esprits réduits à l'impuissance par l'ignorance du grand nombre, — et tout cela visible à peine dans l'infini des choses qui le précèdent, le suivent et l'enveloppent, coquille de noix présomptueuse perdue sur l'océan, — telle est aux yeux de Renan, l'image de l'humanité. Mais lui-même démêle un événement, un seul, digne d'exciter une noble et vaillante curiosité, un

1. *Examen de conscience philosophique* (*Revue des Deux Mondes*, 15 août 1889).

événement que les hommes ne soupçonnent pas, à savoir la marche incessante de l'esprit vers une vérité qu'il poursuit, alors même qu'il ne la voit pas, à travers les persécutions, les préjugés, les défaites, les erreurs, — et, par là, l'élargissement progressif de cette conscience en devenir, les préparatifs continuels de cette « grande fête intérieure de l'univers[1] » qui est Dieu.

Or il semble que, d'avoir aperçu les choses sous un tel aspect, Renan soit lui-même comme un moment très particulier de cette conscience en formation, comme l'un des commissaires les plus actifs de la fête divine. Quelques-uns, peut-être, ont pénétré plus avant dans les profondeurs de certaines vérités, Platon, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, Taine; mais ils ont ignoré d'autres vérités. Lui, Renan, il est permis de croire qu'il a été la conscience la plus vaste, la plus large et la plus haute, la plus extraordinairement compréhensive de notre temps, héritier de toutes les connaissances accumulées par les siècles. S'il n'a rien créé, il a tout vu, tout reçu et tout contenu dans sa pensée; il a été, au sens exact du mot, l'homme le plus intelligent de son époque. Toutes les sciences de la matière et toutes les sciences de l'esprit, il a formulé sur tout des idées claires, avec une aisance surprenante, — et cela dans une langue et un style d'une pureté, d'une beauté incomparables, comme si la perfection de l'art n'était que le naturel scintillement de la vérité, réfléchie dans une intelligence lucide.

IV

Deux disciples surtout ont reçu de Renan une part de la divine ironie : M. Jules Lemaître et M. Anatole France.

Lisez cette page écrite par le premier à propos de la *Dévotion à Saint André*, du très doux poète Maurice Bouchor : « La gourmandise du poète implique un sentiment fraternel pour les vies sacrifiées dont il se réconforte, et aussi, pendant qu'il se réjouit de la couleur, de l'odeur et du goût des aliments, une représentation sympathique des formes animées qu'offraient ces

1. *Dialogues philosophiques*, p. 132.

nourritures, alors qu'elles volaient, couraient ou s'épanouissaient sous le libre ciel et qu'elles mangeaient elles-mêmes au lieu d'être mangées. Et cette représentation insinue jusque dans les épais plaisirs de la gueule une songerie bienveillante qui les allège, les épure et les élargit... Comme un coquillage contient le murmure de la mer, une huître en recèle toute la saveur. L'odeur des marées est tout entière enclose dans la chair des sardines argentées... Pour peu qu'il ait l'âme noble et l'imagination agile, l'homme qui mange se sent vraiment en communion effective et directe avec l'univers sensible[1]. » Voilà un hymne très beau de panthéisme souriant. M. Renan l'avait pressenti, mais en souhaitant qu'il fût chanté par les « nourritures » elles-mêmes : « Les animaux qui servent à la nourriture de l'homme de génie ou de l'homme de bien devraient être contents s'ils savaient à quoi ils servent[2]. »

Vous reconnaîtrez aussi dans *le Jardin d'Épicure* cette énorme puissance de vision par laquelle, aux yeux de Renan, tous les plans du passé, même les plus lointains, semblaient ramenés sur un même premier plan. M. France reproche à l'ombre de Cadmus, qui lui était apparue en songe, d'avoir volé autrefois la jeune Io, fille du roi Inachos : « Le roi ... eux Inachos, répond Cadmus, était le chef d'une petite tribu ... : que sauvage. Sa fille était blanche, avec des traits fins et r... origine Les relations entre les sauvages et les hommes ci... . Or voici été les mêmes de tout temps[3]. » Voyez enc... « une des de l'humanité qui finit, le soleil commenc... M. France qui « Quelques familles à peine subsisteront. ...éressement : « Il vieillards, engourdis pêle-mêle, verront p... dit le pamphlétaire cavernes monter tristement sur leur tête ... vous l'êtes avec comme sur un tison qui s'éteint, cou... dos à son tandis qu'une neige éblouissante d'... nfaron tout le jour dans le ciel noir. ... eur admirable regard, qui perce ... oin

1. *Impressions de Théâtre*; 7e séri...

2. *Dialogues philosophiques*, p. ... il en sent la supériorité, et ... (*Ibid.*, p. 36.)

3. *Jardin d'Épicure*, p. ...

4. *Jardin d'Épicure*. ...

l'infini des siècles futurs, presque aussi précis qu'un regard jeté du quai Malaquais sur une berge de la Seine, c'est éminemment un regard d'ironiste; et il en jaillit cette lueur d'ironie : « Il y a des invertébrés moins frileux. Qui sait si la terre ne deviendra pas bonne pour eux quand elle aura cessé de l'être pour nous? Qui sait s'ils ne prendront pas un jour conscience d'eux et du monde? Qui sait si à leur tour ils ne loueront pas Dieu? »

Cependant l'ironie de M. Lemaître et de M. Anatole France est plutôt une ironie humaine. J'entends par là, en opposition avec l'ironie propre surtout à Renan, celle qu'inspire la vue de l'humanité considérée, non plus des sommets de l'Empyrée, mais de près et à hauteur de tête. M. Lemaître et M. France, — et souvent aussi Renan, — puisque les hommes leur paraissent aussi petits que des fourmis, se font fourmis, eux aussi, fourmis fourmillantes, mais fourmis d'une nature d'intelligence peu commune dans leur fourmilière. Ils ont deux caractères distinctifs : une remarquable indépendance d'esprit, et une certaine naïveté à publier leurs pensées.

L'ironiste n'a aucun préjugé: il *fait* lui-même ses idées, qui nous semblent des paradoxes quand elles heurtent nos préjugés. Vous vous arrêtez pour lui demander une explication. Il est déjà loin... Pouvait-il prévoir votre surprise? Il vous a dit sincèrement et clairement ce qu'il pensait : qui ne le dit de même?... Il a tourné la rue, parle à une autre personne, qu'il étonne encore. Vous voilà deux, que deux paradoxes ont étourdis. Vous vous querellez à qui l'interrogera le premier: et, pendant ce temps il a continué sa route, troublé deux autres passants, à qui il vous est permis de vous joindre si vous avez des loisirs; — vous ferez sagement d'y renoncer. Ceux qui sont de tempérament irascible enragent; les autres sourient. Et ce sont là, en effet, les deux façons d'être affecté par l'ironisme. Parfois l'ironiste condescend à entendre votre appel; alors il vous démontre, avec abondance de preuves, que cette idée qui vous bouleverse est toute simple, que, sans en avoir conscience, vous y avez cent fois conformé vos actes. Et vous voilà derechef abasourdi, et même un peu plus qu'auparavant. C'est une malice où se complaît M. Lemaître : il se réjouit de persuader à feu Nisard, à J.-J. Weiss,

à M. Brunetière, que leur soi-disant dogmatisme littéraire ne le cède pas en inconstance au plus capricieux des impressionnismes.

Renan ni M. France, en général, ne vous écoutent. Lorsque Joseph de Maistre déclarait que la guerre est divine, que le bourreau est un ministre direct de Dieu, il avait d'abord préparé les voies à ces théories inattendues, et, dans la suite, il pressait l'attaque, donnait l'assaut. M. Renan, lui, vous dit, en passant et à brûle-pourpoint : « L'ordre a été créé dans le monde par le brigand devenu gendarme[1] »; et M. France : « En sorte qu'il faut bien que le succès demeure le seul juge de la bonté d'une cause[2] ». Et ni l'un ni l'autre n'ajoutent un mot d'éclaircissement à ces maximes inquiétantes : l'un est retourné au récit des perfidies du roi David, et l'autre s'est engagé dans une discussion d'où vous ne sauriez le faire sortir.

Ces idées de Renan et de M. France touchant ce qu'on peut appeler la légitimité de la légalité, ne sont pas proprement subversives : elles inclinent un peu à droite ou à gauche l'axe de nos pensées, sans en détruire l'équilibre. Ils en ont aussi qui le renversent tout à fait, si bien que les deux pôles prennent très exactement la place l'un de l'autre. S'il est une conviction enracinée dans tous les cœurs, même dans ceux qui n'y obéissent pas, c'est, à n'en pas douter, celle-ci : que l'égoïsme est un vice et que le désintéressement est l'origine de toutes les vertus, la base de toute vraie morale. Or, voici Renan qui pardonne à l'égoïsme parce qu'il est « une des nécessités de la nature humaine[3] »: et voilà M. France qui le glorifie et condamne sans réserves le désintéressement : « Il faut que vous soyez plus méchant qu'eux, dit le pamphlétaire Rockstrong à M. Jérôme Coignard, puisque vous l'êtes avec désintéressement[4]. » Ce disant, peut-on tourner le dos à son lecteur? Non; celui-ci s'éloignerait en vous traitant de fanfaron d'immoralité, et le trait d'ironie serait perdu. Aussi l'auteur appuie sur son idée, — oh! très légèrement; il n'est besoin

1. *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 16.
2. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 149.
3. *Apôtres*, Introduction, LIV.
4. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 203.

que de trois petits mots : cela est agir « par malice pure ». Et voilà qui suffit : on est touché. — Objectera-t-on que cette théorie est spéciale à Rockstrong, âme fougueuse, et qu'elle n'emporte peut-être pas le suffrage de Jérôme Coignard ? — Elle l'emporte, puisque l'abbé, ailleurs, s'approprie l'audace presque dans les mêmes termes : « On voit des imprudents qui forniquent avec des femmes laides et mal faites. Ces malheureux risquent fort de perdre leur âme ; car ils pèchent pour pécher, et leur faute laborieuse est pleine de malice. »

A ce propos, il convient d'observer que l'assimilation de la beauté à une vertu est une des nouveautés de cette morale renversée ; et l'on sait, en effet, combien ce point tenait à cœur au maître lui-même, à Renan. « Un système, disait-il, où la Vénus de Milo n'est qu'une idole, est un système faux ou du moins partiel : car la beauté vaut presque le bien et le vrai[1]. » Supprimez *presque*, qui ressemble à une concession inexplicable, et vous avez un mot d'impassible et très sérieux ironisme.

Toutes ces extravagantes apparences seraient-elles des railleries, où ce qui manquerait le plus à Renan et à M. France serait la sincérité ? Point. Si l'axe de la morale présente pour nous un haut et un bas, en est-il de même aux yeux des ironistes qui regardent la sphère de nos idées tourbillonnant dans l'espace ?

Voici maintenant la contre-partie. De même que les ironistes, faute de reconnaître aucune convention et d'être assujettis à aucun préjugé, donnent à une théorie paradoxale les dehors simples et placides qui siéent à un lieu commun, de même, et pour les mêmes causes, ils excellent à envelopper quelque idée banale dans une apparence inquiétante de paradoxe, presque d'énigme : pour cela, ils l'isolent de tout ce qui en attesterait l'évidence. Jérôme Coignard vient de déclarer formellement que tous les États sont des ménageries : un Anglais qui est présent proteste : « Monsieur, l'Angleterre n'est pas une ménagerie : elle a un Parlement, dont ses ministres dépendent[2]. » Que ne disait-il que ce contrôle du Parlement sur

1. *Apôtres*, p. 372.
2. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 111.

les actes des ministres est inconnu dans les ménageries, et pourquoi ? Mais il n'aurait pas été un ironiste. — Voyez aussi l'adorable naïveté de Renan dressant à la manière d'un poétique Sieyès la constitution future de l'univers : « Le salut se fera par les grands hommes qui auront la puissance ... La femme resterait la récompense des humbles, pour qu'ils eussent un motif de vivre. Ils ne seraient pas les plus à plaindre[1]. »

Je dis bien : naïveté. On a émis cette idée fort souvent que les ironistes se moquent de nous, et qu'on s'en doit consoler par la persuasion qu'ils ne se moquent pas moins d'eux-mêmes. Cela n'est pas impossible : mais nul signe de ces moqueries n'est assez clair pour nous donner une certitude. Les professions de naïveté abondent chez eux trois. Renan déplore que cette vertu soit chose si rare parmi les hommes[2]. M. Lemaître nous déclare qu'il relit quelquefois Boileau « pour redevenir enfant[3] » ; et ne fait-il pas preuve, en effet, de surprenante franchise et d'aimable imprudence lorsqu'il nous dévoile les « trucs » de sa critique[4] ? Quant à M. France, il confesse une timidité d'esprit vraiment excessive : il n'ose prétendre, par exemple, que tel acte réputé de peu d'importance, comme de lever le bras, n'aura pas des conséquences incalculables[5].

Et pourquoi ces professions ne seraient-elles pas sincères ? Il semble que la naïveté se puisse définir une franchise sans arrière-pensée d'intérêt ou de scandale. Eh bien ! en vue de quel profit les ironistes s'aviseraient-ils de nous en imposer par une franchise simulée ? Renan travaillait pour découvrir la vérité, non pour être applaudi : il écrivait, disait-il, pour une planète déserte. Sans doute, M. Lemaître n'a pas dédaigné de plaire aux lecteurs des *Débats*, au public du Théâtre-

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 103-104.

2. *Dialogues philosophiques*, p. 88. « Si chacun écrivait son rêve de l'infini, peut-être du rapprochement de ces rêves sortirait-il quelque vérité ; mais peu sont capables d'une telle naïveté. »

3. *Impressions de théâtre*, 7e série, p. 78.

4. Il dit tout crûment que l'épithète : « ingénieux », appliquée à un auteur, est de sa part une pure politesse ; que les épithètes : « spirituel, distingué », sont des éloges vrais ; et enfin : « fort, nerveux, puissant », des éloges enthousiastes, etc. (*Contemporains*, 1re série, p. 159.)

5. *Jardin d'Épicure*, pp. 293-296.

événement que les hommes ne soupçonnent pas, à savoir la marche incessante de l'esprit vers une vérité qu'il poursuit, alors même qu'il ne la voit pas, à travers les persécutions, les préjugés, les défaites, les erreurs, — et, par là, l'élargissement progressif de cette conscience en devenir, les préparatifs continuels de cette « grande fête intérieure de l'univers[1] » qui est Dieu.

Or il semble que, d'avoir aperçu les choses sous un tel aspect, Renan soit lui-même comme un moment très particulier de cette conscience en formation, comme l'un des commissaires les plus actifs de la fête divine. Quelques-uns, peut-être, ont pénétré plus avant dans les profondeurs de certaines vérités, Platon, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, Taine; mais ils ont ignoré d'autres vérités. Lui, Renan, il est permis de croire qu'il a été la conscience la plus vaste, la plus large et la plus haute, la plus extraordinairement compréhensive de notre temps, héritier de toutes les connaissances accumulées par les siècles. S'il n'a rien créé, il a tout vu, tout reçu et tout contenu dans sa pensée; il a été, au sens exact du mot, l'homme le plus intelligent de son époque. Toutes les sciences de la matière et toutes les sciences de l'esprit, il a formulé sur tout des idées claires, avec une aisance surprenante, — et cela dans une langue et un style d'une pureté, d'une beauté incomparables, comme si la perfection de l'art n'était que le naturel scintillement de la vérité, réfléchie dans une intelligence lucide.

IV

Deux disciples surtout ont reçu de Renan une part de la divine ironie: M. Jules Lemaître et M. Anatole France.

Lisez cette page écrite par le premier à propos de la *Dévotion à Saint André*, du très doux poète Maurice Bouchor: « La gourmandise du poète implique un sentiment fraternel pour les vies sacrifiées dont il se réconforte, et aussi, pendant qu'il se réjouit de la couleur, de l'odeur et du goût des aliments, une représentation sympathique des formes animées qu'offraient ces

1. *Dialogues philosophiques*, p. 132.

nourritures, alors qu'elles volaient, couraient ou s'épanouissaient sous le libre ciel et qu'elles mangeaient elles-mêmes au lieu d'être mangées. Et cette représentation insinue jusque dans les épais plaisirs de la gueule une songerie bienveillante qui les allège, les épure et les élargit... Comme un coquillage contient le murmure de la mer, une huître en recèle toute la saveur. L'odeur des marées est tout entière enclose dans la chair des sardines argentées... Pour peu qu'il ait l'âme noble et l'imagination agile, l'homme qui mange se sent vraiment en communion effective et directe avec l'univers sensible[1]. » Voilà un hymne très beau de panthéisme souriant. M. Renan l'avait pressenti, mais en souhaitant qu'il fût chanté par les « nourritures » elles-mêmes : « Les animaux qui servent à la nourriture de l'homme de génie ou de l'homme de bien devraient être contents s'ils savaient à quoi ils servent[2]. »

Vous reconnaîtrez aussi dans *le Jardin d'Épicure* cette énorme puissance de vision par laquelle, aux yeux de Renan, tous les plans du passé, même les plus lointains, semblaient ramenés sur un même premier plan. M. France reproche à l'ombre de Cadmus, qui lui était apparue en songe, d'avoir volé autrefois la jeune Io, fille du roi Inachos : « Ce roi Inachos, répond Cadmus, était le chef d'une petite tribu sauvage. Sa fille était blanche, avec des traits fins et purs. Les relations entre les sauvages et les hommes civilisés ont été les mêmes de tout temps[3]. » Voyez encore ce tableau de l'humanité qui finit, le soleil commençant à s'éteindre : « Quelques familles à peine subsisteront. Femmes, enfants, vieillards, engourdis pêle-mêle, verront par les fentes de leurs cavernes monter tristement sur leur tête un soleil sombre où, comme sur un tison qui s'éteint, courront des lueurs fauves, tandis qu'une neige éblouissante d'étoiles continuera de briller tout le jour dans le ciel noir, à travers l'air glacial[4]. » Cet admirable regard, qui perce l'infini des espaces par delà

1. *Impressions de Théâtre* ; 7e série, p. 378-379.

2. *Dialogues philosophiques*, p. 129. — Ailleurs encore : « Le chien aime l'humanité, il en sent la supériorité, et il est fier de participer à un monde supérieur. » (*Ibid.* p. 36.)

3. *Jardin d'Épicure*, p. 180.

4. *Jardin d'Épicure*, pp. 24-28.

l'infini des siècles futurs, presque aussi précis qu'u regard jeté du quai Malaquais sur une berge de la Sein c'est éminemment un regard d'ironiste; et il en jaillit cet lueur d'ironie : « Il y a des invertébrés moins frileux. Q sait si la terre ne deviendra pas bonne pour eux quand el aura cessé de l'être pour nous? Qui sait s'ils ne prendront p un jour conscience d'eux et du monde? Qui sait si à leu tour ils ne loueront pas Dieu? »

Cependant l'ironie de M. Lemaître et de M. Anatole Fran est plutôt une ironie humaine. J'entends par là, en oppositio avec l'ironie propre surtout à Renan, celle qu'inspire la v de l'humanité considérée, non plus des sommets de l'Empyré mais de près et à hauteur de tête. M. Lemaître et M. Franc — et souvent aussi Renan, — puisque les hommes le paraissent aussi petits que des fourmis, se font fourmis, eu aussi, fourmis fourmillantes, mais fourmis d'une nature d'in telligence peu commune dans leur fourmilière. Ils ont deu caractères distinctifs : une remarquable indépendance d'espri et une certaine naïveté à publier leurs pensées.

L'ironiste n'a aucun préjugé: il *fait* lui-même ses idée qui nous semblent des paradoxes quand elles heurtent no préjugés. Vous vous arrêtez pour lui demander une explicatio Il est déjà loin... Pouvait-il prévoir votre surprise? Il vous dit sincèrement et clairement ce qu'il pensait : qui ne le d de même?... Il a tourné la rue, parle à une autre personne qu'il étonne encore. Vous voilà deux, que deux paradoxe ont étourdis. Vous vous querellez à qui l'interrogera le pre mier: et, pendant ce temps il a continué sa route, troubl deux autres passants, à qui il vous est permis de vous joind si vous avez des loisirs; — vous ferez sagement d'y renonce Ceux qui sont de tempérament irascible enragent; les autre sourient. Et ce sont là, en effet, les deux façons d'être affect par l'ironisme. Parfois l'ironiste condescend à entendre vot appel; alors il vous démontre, avec abondance de preuve que cette idée qui vous bouleverse est toute simple, qu sans en avoir conscience, vous y avez cent fois conformé v actes. Et vous voilà derechef abasourdi, et même un pe plus qu'auparavant. C'est une malice où se complaît M. Le maître : il se réjouit de persuader à feu Nisard, à J.-J. Weiss

à M. Brunetière, que leur soi-disant dogmatisme littéraire ne le cède pas en inconstance au plus capricieux des impressionnismes.

Renan ni M. France, en général, ne vous écoutent. Lorsque Joseph de Maistre déclarait que la guerre est divine, que le bourreau est un ministre direct de Dieu, il avait d'abord préparé les voies à ces théories inattendues, et, dans la suite, il pressait l'attaque, donnait l'assaut. M. Renan, lui, vous dit, en passant et à brûle-pourpoint : « L'ordre a été créé dans le monde par le brigand devenu gendarme[1] »: et M. France : « En sorte qu'il faut bien que le succès demeure le seul juge de la bonté d'une cause[2] ». Et ni l'un ni l'autre n'ajoutent un mot d'éclaircissement à ces maximes inquiétantes : l'un est retourné au récit des perfidies du roi David, et l'autre s'est engagé dans une discussion d'où vous ne sauriez le faire sortir.

Ces idées de Renan et de M. France touchant ce qu'on peut appeler la légitimité de la légalité, ne sont pas proprement subversives : elles inclinent un peu à droite ou à gauche l'axe de nos pensées, sans en détruire l'équilibre. Ils en ont aussi qui le renversent tout à fait, si bien que les deux pôles prennent très exactement la place l'un de l'autre. S'il est une conviction enracinée dans tous les cœurs, même dans ceux qui n'y obéissent pas, c'est, à n'en pas douter, celle-ci : que l'égoïsme est un vice et que le désintéressement est l'origine de toutes les vertus, la base de toute vraie morale. Or, voici Renan qui pardonne à l'égoïsme parce qu'il est « une des nécessités de la nature humaine[3] »: et voilà M. France qui le glorifie et condamne sans réserves le désintéressement : « Il faut que vous soyez plus méchant qu'eux, dit le pamphlétaire Rockstrong à M. Jérôme Coignard, puisque vous l'êtes avec désintéressement[4]. » Ce disant, peut-on tourner le dos à son lecteur? Non; celui-ci s'éloignerait en vous traitant de fanfaron d'immoralité, et le trait d'ironie serait perdu. Aussi l'auteur appuie sur son idée, — oh! très légèrement; il n'est besoin

1. *Histoire du peuple d'Israël*, t. II, p. 16.
2. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 149.
3. *Apôtres*, Introduction, LIX.
4. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 203.

que de trois petits mots : cela est agir « par malice pure ». Et voilà qui suffit : on est touché. — Objectera-t-on que cette théorie est spéciale à Rockstrong, âme fougueuse, et qu'elle n'emporte peut-être pas le suffrage de Jérôme Coignard ? — Elle l'emporte, puisque l'abbé, ailleurs, s'approprie l'audace presque dans les mêmes termes : « On voit des imprudents qui forniquent avec des femmes laides et mal faites. Ces malheureux risquent fort de perdre leur âme ; car ils pèchent pour pécher, et leur faute laborieuse est pleine de malice. »

A ce propos, il convient d'observer que l'assimilation de la beauté à une vertu est une des nouveautés de cette morale renversée ; et l'on sait, en effet, combien ce point tenait à cœur au maître lui-même, à Renan. « Un système, disait-il, où la Vénus de Milo n'est qu'une idole, est un système faux ou du moins partiel : car la beauté vaut presque le bien et le vrai[1]. » Supprimez *presque*, qui ressemble à une concession inexplicable, et vous avez un mot d'impassible et très sérieux ironisme.

Toutes ces extravagantes apparences seraient-elles des railleries, où ce qui manquerait le plus à Renan et à M. France serait la sincérité ? Point. Si l'axe de la morale présente pour nous un haut et un bas, en est-il de même aux yeux des ironistes qui regardent la sphère de nos idées tourbillonnant dans l'espace ?

Voici maintenant la contre-partie. De même que les ironistes, faute de reconnaître aucune convention et d'être assujettis à aucun préjugé, donnent à une théorie paradoxale les dehors simples et placides qui siéent à un lieu commun, de même, et pour les mêmes causes, ils excellent à envelopper quelque idée banale dans une apparence inquiétante de paradoxe, presque d'énigme : pour cela, ils l'isolent de tout ce qui en attesterait l'évidence. Jérôme Coignard vient de déclarer formellement que tous les États sont des ménageries : un Anglais qui est présent proteste : « Monsieur, l'Angleterre n'est pas une ménagerie : elle a un Parlement, dont ses ministres dépendent[2]. » Que ne disait-il que ce contrôle du Parlement sur

1. *Apôtres*, p. 372.
2. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 111.

les actes des ministres est inconnu dans les ménageries, et pourquoi ? Mais il n'aurait pas été un ironiste. — Voyez aussi l'adorable naïveté de Renan dressant à la manière d'un poétique Sieyès la constitution future de l'univers : « Le salut se fera par les grands hommes qui auront la puissance ... La femme resterait la récompense des humbles, pour qu'ils eussent un motif de vivre. Ils ne seraient pas les plus à plaindre[1]. »

Je dis bien : naïveté. On a émis cette idée fort souvent que les ironistes se moquent de nous, et qu'on s'en doit consoler par la persuasion qu'ils ne se moquent pas moins d'eux-mêmes. Cela n'est pas impossible : mais nul signe de ces moqueries n'est assez clair pour nous donner une certitude. Les professions de naïveté abondent chez eux trois. Renan déplore que cette vertu soit chose si rare parmi les hommes[2]. M. Lemaître nous déclare qu'il relit quelquefois Boileau « pour redevenir enfant[3] » ; et ne fait-il pas preuve, en effet, de surprenante franchise et d'aimable imprudence lorsqu'il nous dévoile les « trucs » de sa critique[4] ? Quant à M. France, il confesse une timidité d'esprit vraiment excessive : il n'ose prétendre, par exemple, que tel acte réputé de peu d'importance, comme de lever le bras, n'aura pas des conséquences incalculables[5].

Et pourquoi ces professions ne seraient-elles pas sincères ? Il semble que la naïveté se puisse définir une franchise sans arrière-pensée d'intérêt ou de scandale. Eh bien ! en vue de quel profit les ironistes s'aviseraient-ils de nous en imposer par une franchise simulée ? Renan travaillait pour découvrir la vérité, non pour être applaudi : il écrivait, disait-il, pour une planète déserte. Sans doute, M. Lemaître n'a pas dédaigné de plaire aux lecteurs des *Débats*, au public du Théâtre-

1. *Dialogues philosophiques*, pp. 103-104.

2. *Dialogues philosophiques*, p. 88. « Si chacun écrivait son rêve de l'infini, peut-être du rapprochement de ces rêves sortirait-il quelque vérité : mais peu sont capables d'une telle naïveté. »

3. *Impressions de théâtre*, 7e série, p. 78.

4. Il dit tout crûment que l'épithète : « ingénieux », appliquée à un auteur, est de sa part une pure politesse ; que les épithètes : « spirituel, distingué », sont des éloges vrais ; et enfin : « fort, nerveux, puissant », des éloges enthousiastes, etc. (*Contemporains*, 1re série, p. 159.)

5. *Jardin d'Épicure*, pp. 293-296.

Français, de l'Odéon, du Gymnase, du Vaudeville ou de la Renaissance, ni M. France n'est indifférent au succès de ses romans et de ses contes ; mais cela même ne saurait être une gêne à leur franchise, puisque c'est par cette franchise qu'ils gagnent des admirateurs. Et d'autre part, s'il est bien assuré que les ironistes semblent des spectateurs de l'humaine comédie, il y aurait, chez eux, une ambition singulière et point du tout explicable à scandaliser les acteurs. — Comment? ils n'entendraient pas les cris étonnés que soulèvent leurs paradoxes? — Il se peut qu'ils les entendent ; mais peut-être aussi qu'ils ne les attendaient pas, ou, s'ils les attendaient, c'était par habitude de les entendre.

Admettons cependant, avec le plus grand nombre, que cette naïveté soit convaincue de mensonge. Mais ce n'est pas encore assez : on croit y reconnaître le masque aimable, enchanteur et décevant d'un périlleux scepticisme. On a accusé les ironistes sévèrement d'abattre tous les obstacles qui séparent aux yeux des hommes le bien et le mal, de nous arracher les certitudes nécessaires, d'exercer ainsi une influence destructive, d'autant plus funeste qu'elle agit avec plus de grâce. — Voilà presque les griefs des Athéniens contre Socrate. Ils paraissent injustes, pour deux raisons : d'abord, l'influence des ironistes est beaucoup moins étendue qu'on ne croit ; ensuite, on se méprend sur le caractère de leur pensée, lorsqu'on les appelle des sceptiques.

Ceux qui subissent leur influence forment un très petit nombre : n'y sont accessibles que ceux à qui la nature donna un penchant à l'ironisme, — êtres tout à fait rares. « Si quelqu'un vient à nos principes, dit Renan, c'est qu'il a le tour d'esprit et l'éducation nécessaires pour y venir ; tous nos efforts ne donneraient pas cette éducation ni ce tour d'esprit à ceux qui ne les ont pas[1]. » Le danger, en tout cas, ne pourrait donc s'étendre fort loin.

En second lieu, il n'est pas d'erreur plus certaine que de confondre ironisme avec scepticisme. Renan ne tient pas en *doute* l'existence d'un Dieu personnel et, pour ainsi parler, actuel : il la nie, et aussi catégoriquement que l'af-

1. *Apôtres*, Introduction, LIV.

firme un saint Augustin ou un Bossuet. Et il la nie au nom d'une foi aussi ferme que celle d'un martyr. La science, entendue comme la conscience parfaite de toutes choses. voilà son Dieu ; et l'expérience en est la prêtresse fatidique, la Sibylle infaillible. La science lui a dévoilé le sens de la vie universelle. Et certes, qui prétend connaître un tel mystère ne mérite pas le reproche de scepticisme ; et non plus, qui interprète la vie de l'univers comme étant le développement de l'intelligence et de la moralité, ne saurait être nommé avec justice un agent de relâchement et de démoralisation [1].

Les disciples rendent-ils à la science ce culte religieux? Si M. Anatole France n'a pas la foi du maître, encore est-il vrai qu'à cette divinité nouvelle il accorde un crédit proprement illimité ; je ne vois pas que cela diffère beaucoup de l'absolue soumission d'un croyant. Il n'y a pas bien longtemps, le discours qu'il fit pour le banquet de l'Association des étudiants exhortait les jeunes gens aux libres recherches, leur enseignait que la seule peur salutaire est celle des erreurs. M. France ne se portait point garant que la science les conduirait à la vérité, mais il en exprimait hautement l'espoir : et il lui suffisait, pour n'être pas un sceptique, d'en affirmer la possibilité. On se rappelle aussi les articles publiés dans le *Temps*, en réponse à M. Brunetière, à propos du *Disciple* de M. Bourget. Il écrivait : « La plus belle vertu de l'homme, c'est peut-être la curiosité. » Un sceptique eût défini la curiosité une source d'amusements et une grande vanité.

M. Lemaître n'a pas eu, je crois, l'occasion de faire connaître avec cette netteté ses idées sur la science. En revanche, pas un mot de lui ne prouve ni ne permet de soupçonner qu'il éprouve pour elle aucun dédain. Son scepticisme s'arrête

1. « L'huître à perles me paraît la meilleure image de l'univers et du degré de conscience qu'il faut supposer dans l'ensemble. Au fond de l'abîme, des germes obscurs créent une conscience singulièrement mal servie par les organes, prodigieusement habile cependant pour atteindre ses fins. Ce qu'on appelle une maladie de ce petit cosmos vivant amène une sécrétion d'une beauté idéale, que les hommes s'arrachent à prix d'or. La vie générale de l'univers est, comme celle de l'huître, vague, obscure, singulièrement gênée, lente par conséquent. La souffrance crée l'esprit, le *mouvement intellectuel et moral*. Maladie du monde, si l'on veut ; en réalité, perle du monde, l'esprit est le but, la cause finale, le résultat dernier et certes le plus brillant du monde que nous habitons. » (*Examen de conscience philosophique.*)

aux bornes de la littérature. Il a des « impressions de théâtre », il a des impressions sur le style des écrivains, sur leur nature d'esprit et sur le degré de leur talent ; il ne croit pas à « la hiérarchie des genres » ni à la solidité de beaucoup d'idées reçues, qu'elles le soient par le vulgaire ou par une élite ; il dira, non sans une affectation, qui ne doit pas nous donner le change sur sa sincérité : « J'appelle préjugé (comme tout le monde) l'opinion des autres quand je ne la partage pas ». Mais il conserve beaucoup de croyances intactes, intangibles ; et même chercherait-on vainement ce qui manque à sa foi morale pour être la foi des bonnes gens ; — seulement, c'est une foi, si l'on peut dire, réfléchie, une foi qui raisonne et s'exprime avec une fine, intelligente et rare discrétion. Je ne sache pas que personne ait jamais trouvé, pour traduire l'amour de la patrie, sauf il y a très longtemps, à Athènes, des accents de cette tendresse et de cette douceur : « Quand j'entends déclamer sur l'amour de la patrie, je reste froid, je renfonce mon amour en moi-même avec jalousie pour le dérober aux banalités de la rhétorique qui en feraient je ne sais quoi de faux, de vide et de convenu... Quand je retourne en province, au foyer de famille, et qu'après les élégances et l'ironie de Paris, je sens tout autour de moi les vertus héritées, la patience et la bonté de cette race dont je suis..., alors je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes ; je songe que la patrie, c'est tout ce qui m'a fait ce que je suis : ce sont mes parents, mes amis d'à présent et tous mes amis possibles. La patrie, je ne me conçois pas sans elle ; la patrie, c'est moi-même au complet. Et je suis alors patriote à la façon de l'Athénien, qui n'aimait que sa ville et qui ne voulait pas qu'on y touchât, parce que la vie de la cité se confondait pour lui avec la sienne[1]. » Voilà donc un sceptique, lequel, non content d'avoir une croyance, la justifie en termes singulièrement précis ; et c'est exactement tout le contraire du scepticisme.

Ainsi pensait M. Lemaître, il y a quelques années ; ainsi pensait-il, il y a quelques mois. Il est de coutume, dans un discours de réception à l'Académie française, il est

1. *Contemporains*, 1re série, p. 125-126.

même recommandé de prêter à son éloquence certains sourires discrets. Bien plus, j'ai idée que de M. Lemaître, et justement parce qu'il est M. Lemaître, le public attendait beaucoup de ces sourires, escomptait sa joie de les reconnaître, la joie plus fine encore de les pressentir et de pouvoir s'imputer complaisamment une part de collaborateur dans l'expression des plus délicates pensées. L'attente fut déçue : ceux qui avaient bien lu les livres de M. Lemaître n'en ont éprouvé aucune surprise. Sans excès de gravité, mais avec tout le respect qui était de convenance, il a loué chez son illustre prédécesseur, Victor Duruy, la fermeté des convictions, l'attachement inébranlable au devoir ; et ce respect était une affirmation assez nette que le devoir n'est pas un mot vide de sens, ni les convictions le privilège des sots. Sur tout cela M. Gréard, recevant M. Lemaître, a prononcé de trop belles paroles et trop fines et trop justes, pour qu'il soit permis d'y insister davantage.

Reste que M. Lemaître est sceptique en littérature, M. France en politique et en morale, — ce qui revient à dire, d'ailleurs, suivant M. France, que leurs illusions ne sont pas les mêmes que les nôtres [1]. En tout cas, dès qu'ils touchent à certaines limites, ce scepticisme s'évanouit, et même chez M. Anatole France, le plus sceptique des deux, fait place à je ne sais quels troubles plus ou moins dissimulés, qui semblent les symptômes d'une crainte, d'une foi très mystérieuse : « Vois, Tournebroche, dit le bon abbé Jérôme Coignard, ils rient de bon cœur, quand le drôle donne un coup de pied au ... de cet autre drôle. Et c'est en effet un spectacle plaisant, — qui est tout gâté pour moi par la réflexion : car, lorsqu'on recherche l'essence de ce pied, et du reste, on ne rit plus [2]. » Voilà certes « une fière amertume, une tristesse superbe », qui ne sont pas d'un sceptique.

Ajoutez que ces cruels ironistes se distinguent de nous autres, qui sommes si bons, par une indulgence inlassable. A vrai dire, cette indulgence se réduit parfois à une espèce de dédain légèrement ému : et, si le mépris de Jérôme Coi-

1. « Nous appelons sceptiques ceux qui n'ont point nos propres illusions, sans même nous inquiéter s'ils en ont d'autres. » (*Jardin d'Épicure*, p. 116.)

2. *Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 149.

gnard est sans colère, la pitié hautaine de Prospero est sans compassion[1]. Du moins envers les âmes de simplicité, le sentiment des ironistes s'épure et s'élève jusqu'à la bonté et à la sympathie. On connaît les pages tout imprégnées de tendresse qu'inspirait à Renan le souvenir des Pardons et de sa douce Bretagne. Un des plus extraordinaires dévouements qui se puissent imaginer est dans une comédie de M. Lemaître : c'est le sacrifice qu'un viveur, Jacques de Thièvres, fait de lui-même et de son bonheur aux désirs « blancs » d'une jeune fille malade. Et M. Anatole France, lorsqu'il nous conte la vie de saint Junipère, ne cherche point à nous cacher que le bon moine est cher à son cœur. Méditez enfin ces paroles, texte admirable pour un sermon : elles se trouvent dans le *Jardin d'Épicure* : « C'est par la pitié qu'on demeure vraiment homme. Ayons pitié des faibles parce qu'ils souffrent la persécution, et des heureux de ce monde parce qu'il est écrit : « Malheur à vous qui riez ! ». Prenez la bonne part, qui est de souffrir avec ceux qui souffrent[2]. »

Mépris tendre et charité, voilà donc leur indulgence. On serait assez heureux d'en rencontrer une semblable chez beaucoup de gens qui ne sont pas des ironistes.

V

L'ironisme a un style qui lui est propre, et qui l'achève. Tout autre le mutilerait. Et de fait, pour vêtir les lignes délicates et fuyantes de ce corps immatériel, il est besoin d'une étoffe infiniment simple, et souple, et fine, et moelleuse, et changeante comme nulle autre, puisqu'elle doit parfois tour à tour et en même temps offrir toutes les couleurs, toutes les nuances, tous les demi-tons et quarts de tons qui séparent les nuances les plus voisines. Il faut qu'elle étale,

1. « Ariel, dit Prospero, tu n'es pas encore placé aussi près que moi de l'infini ; cesse de mépriser Caliban. » (*Eau de Jouvence*, V. 5.)

« Je les méprise tendrement... Le plus doux, le plus indulgent, le plus charitable, le plus gracieux, le plus humain des sentiments que les hommes puissent inspirer : le mépris. » (*Opinions de M. Jérôme Coignard*, p. 210.)

2. P. 128.

selon les cas, des rigidités de dalmatique sacerdotale, l'élégance pimpante d'une toilette de Parisienne, le laisser-aller d'une blouse de gavroche et les reprises impudentes d'une défroque de gueux. Or, pour que sa langue et son style réunissent des qualités si dissemblables, un écrivain doit n'ignorer nulle minutie de vocabulaire ou de syntaxe, nulle ressource de composition. Il doit écrire entre les lignes afin de se ménager un désaveu éventuel du sens que portent les lignes. Il faut que l'expression soit aussi nette, aussi claire, d'un contour aussi ferme, que la pensée peut quelquefois, à dessein, être imprécise et fugace. Il faut que l'expression soit aussi grave que la pensée est souriante en sa tristesse, — aussi souriante, aussi aimable, que la pensée est cruelle en sa gaîté... Et toutes ces contradictions enfin, il reste à les fondre en une parfaite unité, qui semble toute naturelle.

D'aucuns leur reprochent, assez ingénument, la pauvreté de leur vocabulaire; il n'en est pas moins certain que Renan, M. France et M. Lemaître sont d'incomparables artistes. Ils ont écrit des pages magnifiques ou délicates, vigoureuses ou délicieuses, adorablement triviales, ou fines, ou profondes, — et des pages qui sont à la fois tout cela. — M. France vous dit, parmi des phrases de pur diamant, que les histoires de diableries sont « de sales imaginations dont il faut nettoyer son esprit... et des rêveries dégoûtantes ». M. Lemaître vous déclare, dans une analyse d'une grâce ensorcelante, que tel personnage russe « n'est pas slave pour un sou », que la princesse d'Aurec, « cette poupée, est une gnolle. » qu'une autre « est une grande bringue »; et il vous apitoie, au Théâtre-Libre, sur le « marmiteux de la mise en scène ». Et, Renan, de son côté, en vous parlant d'insectes, de fourmis et de ces atomes innomés qui grouillent entre deux granules de granit, vous transporte dans l'infini.

Cette familiarité de vocabulaire est un élément essentiel du style ironique: elle est le signe le plus expressif de l'énorme disproportion qu'aperçoivent ou que sentent confusément les ironistes entre leur pensée et les objets où ils l'appliquent. Renan, qui en est très sobre dans ses écrits, la prodiguait dans ses cours. On se souvient combien de cela même s'émut son portraitiste à la première rencontre, et que cette vulgarité

apparente, observée chez le maître, fut d'abord ce qui frappa l'attention de son futur disciple.

La même familiarité se retrouve encore, à un moindre degré, dans le décousu des phrases. Aucune, ou très peu de ces particules, — car, mais, pourtant, c'est pourquoi, donc, alors, etc., etc., — qui amènent une explication, annoncent une conséquence, signalent une opposition, précisent un rapprochement, qui vous guident en un mot par tous chemins : indications de tournants ou de rues prolongées, écriteaux de carrefours et panonceaux de maisons sérieuses. C'est un corps sans articulations visibles, — ou plutôt ce n'est pas un corps ; ce style est excellemment immatériel : murmures très doux, frôlements, caresses qui vous attirent, non sans perfidie, jusqu'à des idées extraordinairement fortes et hardies, parmi je ne sais quel parfum grisant, irritant parfois, qui ravit et qui dupe.

Il est enfin, ce style, d'une clarté merveilleuse, et, — ce qui est fort étrange, — toujours égale, soit qu'elle se joue sur des objets très proches ou qu'elle plonge aux plus profonds abîmes de la pensée. « Pour étonner les hommes par une vaste et belle construction mentale, dit M. Anatole France, il manqua seulement à M. l'abbé Coignard l'adresse ou la volonté de jeter à profusion les sophismes comme un ciment dans l'intervalle des vérités. » Voilà devant nous, sous un rayon de lumière qui passe, tout le secret et toute la fragilité des grandes architectures philosophiques. Et c'est de la même lumière, ni plus ni moins intense, ni plus ni moins rapide, que l'auteur éclaire, tout à côté, d'autres objets de dimensions moyennes et sans profondeur, tels que la bonté du même abbé Coignard, son humilité et sa délicatesse de manières. On a vu que, chez les ironistes, les paradoxes prennent des airs de lieux communs, et les banalités des airs d'extravagances. Le vrai, c'est que paradoxes et lieux communs se confondent ensemble, ici, dans une égale répartition de lumière, où toutes les idées semblent nettes, simples, faciles. Nulle perspective : un seul plan, d'un développement très étendu, et qui, chez Renan, est presque adéquat à l'infini. C'est donc là un caractère particulier de leur style comme de leur pensée ; et cette absence de toute ombre et pénombre explique en partie qu'à la lecture de leurs ouvrages nous ne

puissions jamais secouer tout à fait l'obsession d'une très vague et décevante énigme.

Aussi bien l'énigme est dans leur style, parce qu'elle est dans leur pensée. Car enfin, pourquoi, chez eux, cette indépendance d'esprit, si proche de l'indépendance absolue et, par conséquent, inhumaine? Pourquoi ces sourires qui résistent au spectacle de nos plus grandes douleurs? Pourquoi certaines railleries terribles et désespérantes, — comme de nous dire, à nous qui sommes brisés, qui invoquons l'aide de Dieu avec des larmes ou des blasphèmes : « Consolons-nous, pauvres victimes : un Dieu se fait avec nos pleurs[1]? »...

A propos de la *Comtesse Romani*[2], dans un feuilleton charmant, où, d'après l'usage des ironistes, des choses exceptionnellement enchevêtrées nous sont présentées avec une clarté irréprochable, M. Lemaître note que la déformation des sentiments chez le comédien en scène comporte trois degrés. Lorsque ces sentiments sont des sentiments communs à tous les hommes, l'acteur, parce qu'il est acteur, les traduit toujours avec un certain grossissement, que M. Lemaître indique par le chiffre 2. Mais s'il représente un acteur, comme il arrive dans la *Comtesse Romani* ou dans *Adrienne Lecouvreur*, il devra exprimer ses sentiments propres et naturels à un degré d'artifice plus élevé, le degré 3. Et enfin, si, dans le rôle d'un acteur, il doit exprimer des sentiments factices, jouer la comédie dans la comédie, il faudra qu'il se hausse jusqu'au degré 4.

Du chiffre 1, cependant, M. Lemaître ne dit rien : c'est le chiffre, apparemment, des spectateurs eux-mêmes. Et n'indique-t-il pas déjà un certain degré d'artifice? Car enfin, eux aussi, les spectateurs, ont coutume de traduire, chaque jour, des sentiments, des idées, qui ne sont pas les leurs : eux aussi jouent des comédies et des drames composés en collaboration par le hasard, par les hommes qui ont vécu avant eux et par ceux qui vivent avec eux. Le hasard, — cet ensemble de causes point du tout mystérieuses, mais que notre esprit n'est pas capable de saisir toutes, — est l'auteur des intrigues; nos caractères, nos idées, nos jugements, sont, en très grande par-

1. Renan, *Dialogues philosophiques*.
2. Comédie d'Alexandre Dumas fils et Gustave Fould.

tie, l'œuvre de ceux qui nous ont précédés ; et, enfin, l'opinion publique, soit que nous en ayons le respect ou un mépris haineux, nous induit à faire un personnage, à « nous arranger », — pour lui plaire, si nous la respectons, et, si nous la méprisons, pour l'outrager.

Et voilà peut-être un éclaircissement de l'énigme que nous offre le cas des ironistes. Ils nous inquiètent et nous scandalisent, comme nous scandaliserions le comte Romani et Cygneroi et Ruy Blas et Andromaque et Chimène, s'ils oubliaient soudain qu'ils sont sur une scène, s'ils se prenaient à remarquer le contraste de nos sourires avisés et de notre calme avec l'émoi de leurs âmes, avec la douleur aiguë dont ils pensent mourir. Je n'entends pas dire que les ironistes soient tout à fait indépendants des trois maîtres qui régissent l'humanité ; mais, s'ils sont engagés, comme nous, en des intrigues que trame le hasard, si le passé leur a légué, comme à nous, un héritage inaliénable, la vigueur et l'audace de leur esprit les ont affranchis de bien des préjugés, que nous acceptons, nous, très docilement et de la tradition et du présent. Disons que, dans la gradation des existences artificielles, ils s'arrêtent au degré 1/2. Le degré 0, celui où la vie, complètement épurée d'artifice, est toute vérité, ce degré-là n'appartient qu'au Démiurge, le seul pour qui se joue la grande pièce sans qu'il joue pour personne, — peut-être au demeurant, parce qu'il n'est vu de personne.

JULES MOOG

LES MAGISTRATS

Parmi les scènes historiques qui viennent de se dérouler sous nos yeux, il n'en est pas peut-être qui ait présenté un caractère de simple grandeur comparable à celle qui a eu pour cadre la salle des Pas-Perdus, au Palais de Justice. Aucun drapeau, aucun ornement n'en altérait la sévère architecture. Les magistrats qui s'y étaient rangés, en grand costume, entre le monument de Malesherbes et celui de Berryer, s'inclinèrent gravement et en silence devant le jeune couple impérial et le président de la République qui passaient lentement devant eux ; et, lorsque le brillant cortège se dirigea vers l'antique chapelle de Saint-Louis, où demain va se célébrer la *Messe rouge*, les corps judiciaires, par un mouvement spontané et unanime, se rapprochèrent et se pressèrent, sans un cri, autour de leurs illustres visiteurs, auxquels ils témoignaient ainsi, de la seule façon qui convînt à la dignité de leur robe, leur respectueuse sympathie et leur patriotique reconnaissance.

Et maintenant, ces magistrats vont reprendre, à Paris comme dans toute la France, leur tâche quotidienne, rendue parfois si rude par la haine et la calomnie, sans que jamais aucune voix s'élève pour les défendre.

Les défendre, dira-t-on, et contre qui? — Mais, contre tout le monde! Oui, tout le monde, depuis les ennemis fanatiques de l'autorité et de l'ordre social, jusqu'aux esprits les plus pondérés, comme cet illustre critique, arbitre du bon sens et apôtre de la tolérance, qui a reconnu quelque part avoir la haine instinctive du magistrat; tout le monde, non seulement ceux qui écrivent ou parlent pour le public, mais ce public lui-même, jugeant sans apparence de parti pris, échangeant de bonne foi ses idées et ses impressions, sans galerie et sans pose.

Et cependant, chaque profession, chaque corporation a rencontré des défenseurs dévoués ou suscité des apologistes intéressés. Que dis-je? Les dynamiteurs de maisons, les assassins de femmes et d'enfants, les Ravachol, les Henry et les Caserio, ont trouvé leurs panégyristes, hélas! et leurs apôtres; — mais non ceux qui, au péril de leur vie, les ont arrêtés, accusés et jugés! D'où viennent donc cette défaveur, cette hostilité, ou cette indifférence à l'égard des seuls magistrats? D'où vient, pour appeler les choses par leur nom, *qu'on ne les aime pas*? De ceci, tout simplement: nous sommes tous des « justiciables ». Or, on peut poser ce principe: toute personne, quelle qu'elle soit, qui a eu affaire à la justice, est devenue infailliblement un mécontent et un ennemi des magistrats.

Au criminel: le prévenu condamné maudit ses juges bien au delà du délai de vingt-quatre heures que lui assigne le proverbe, ce qui est assez naturel; s'il est acquitté, il se plaint amèrement d'avoir été poursuivi à tort, et comment s'en étonner? Mais le plaignant, au moins, sera-t-il satisfait? Oh! que non pas! Ou on a refusé d'accueillir une plainte, absurde peut-être et de mauvaise foi; ou la condamnation n'est pas assez sévère (car un plaignant est, par essence, impitoyable); ou les dommages-intérêts ne sont pas suffisamment élevés (car il n'est pas moins insatiable).

Au civil: demandeur et défendeur, au sortir de l'audience, s'accordent, sinon se réconcilient, pour critiquer la sentence qui vient d'être rendue, — celui qui a perdu son procès, parce qu'il l'a perdu, — celui qui l'a gagné, parce qu'il ne l'a pas assez gagné. Il y a aussi cette terrible question des frais, de ces frais qui vont grossir les caisses de l'État et

enrichir les officiers ministériels, mais dont, on n'a jamais su pourquoi, tout l'odieux reste aux juges.

Et les témoins? Celui-ci a été malmené par un avocat, cet autre a été bousculé par un garçon de bureau ou interpellé un peu vivement par un audiencier; tous ont attendu, ont perdu leur temps, ont dû avancer l'heure de leur déjeuner, ou retarder celle de leur dîner. Tous quittent le Palais de Justice peu satisfaits, sinon aigris et ulcérés. Or, qui, je vous le demande, rendent-ils responsable de ces ennuis? Est-ce le plaideur qui a invoqué leur témoignage, l'avocat qui s'est laissé aller, suivant l'expression consacrée, à plaider « sur leur dos », l'huissier qui les a traités trop rudement? — Nullement, c'est « la justice », c'est-à-dire le magistrat,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal!

Et cette magistrature, il est si commode de la maudire et de la vilipender! Elle ne se défendra pas, parce qu'elle ne peut pas se défendre, que sa dignité le lui interdit, parce qu'il n'y a pas que l'armée qui soit « la grande silencieuse ». Peut-être cependant y aurait-il un plaidoyer à faire en faveur de ceux qui en ont tant entendu pour les autres. Essayons-le.

I

Je ne m'occupe ici que du magistrat moderne, et français.

Je ne parlerai donc pas de celui de jadis, avant la Révolution, du parlementaire par droit d'hérédité, qui trouvait sa charge dans son berceau, se coiffait du mortier et s'asseyait « sur les fleurs de lys » à sa majorité. Il n'y a pas plus de rapport entre lui et notre juge moderne qu'entre un grand seigneur de la cour de Louis XIV et un *sportsman* étriqué de notre siècle. Cette noblesse de robe, avec sa véritable inamovibilité, l'importance considérable qu'elle avait prise dans l'État, la hardiesse de ses luttes contre la monarchie, et la fermeté de ses remontrances au roi, avait grande allure.

On peut se demander si elle valait mieux, ou même autant, au point de vue de la justice pure, que nos magistrats modernes; mais enfin, c'était autre chose.

Écartons aussi toute comparaison avec les magistrats étrangers, anglais par exemple. Ces derniers n'ont pas gardé seulement les perruques de leurs ancêtres, ils en ont conservé la fière indépendance. Peu nombreux, largement rétribués, ignorant la question de l'avancement, ils sont, de par leur situation, et grâce aux mœurs britanniques, à l'abri de toute entreprise de la part du pouvoir exécutif. Dernièrement, à propos d'une extradition retentissante, on se demandait si, à la suite d'une entente diplomatique, le gouvernement de la reine n'interviendrait pas auprès du juge de Bow-Street pour obtenir de lui, non une sentence dans un sens déterminé, mais seulement un peu plus de rapidité dans sa décision. Quelqu'un, qui était bien informé, répondit ces simples mots : « On ne demande rien à un magistrat anglais! »

Revenons dans notre France démocratique, à la fin du XIXe siècle, et voyons ce que sont nos magistrats, en les prenant d'abord au début de la carrière.

Sauf rare exception, un candidat, après avoir terminé ses études de droit, achevé ses deux ans de stage dans un barreau, et, le plus souvent, travaillé comme attaché dans un parquet, débute enfin par le grade de juge suppléant, qui ne peut être conféré avant vingt-cinq ans, et n'est pas rétribué. Jusqu'à vingt-huit ou trente ans, le jeune magistrat est donc obligé de se suffire à lui-même. Quand la nomination, si impatiemment attendue, au poste de substitut ou de juge titulaire, lui arrivera, il fera nécessairement partie d'un tribunal de la dernière classe, où ses appointements seront des plus modestes : juge, trois mille francs ; substitut, deux mille huit cents francs. Voilà le début dans la carrière ; or le magistrat sort le plus souvent d'une famille de petite bourgeoisie qui s'impose de lourds sacrifices pour l'aider ; il doit mener l'existence décente, correcte et digne, qui convient à ses fonctions, et qui est, on peut l'affirmer, celle de la presque totalité de ses collègues.

Esprit de corps, influence du milieu, nécessité morale et sociale — quelle que soit la cause de ce fait, il est incontestable : les jeunes magistrats ont une tenue parfaite, et occupent,

dans la société des villes de province, le rang le plus honorable[1].

Et je ne parle pas ici de ceux qui, étant du « pays », appartenant à une famille de magistrats locaux, comme il s'en trouve encore, n'ont d'autre ambition que de finir leurs jours dans « l'hôtel de M. le Président, » estimés et honorés de leurs concitoyens, et qui traduiront en vers français les odes d'Horace ou les *Géorgiques* de Virgile, comme l'ont fait, de temps immémorial, leurs ancêtres. Ceux-là sont heureux; mais le jeune homme que nous avons vu tout à l'heure débuter comme juge suppléant dans une ville dont il ignorait peut-être le nom la veille, puis obtenir enfin, après plusieurs années d'attente, sa titularisation dans un autre tribunal (car les avancements sur place sont exceptionnels, et les déménagements sont le fléau des fonctionnaires sans fortune), ce jeune homme se marie. Il épouse une jeune fille appartenant à une famille honorable, avec une dot modeste, et, dès lors, sa vie se complique. Avec les relations sociales à conserver, les enfants à élever, l'équilibre du budget devient une cruelle énigme. Une seule issue est possible : l'avancement, avec l'augmentation du traitement.

De là cette *fièvre d'ambition* qui *ronge* les magistrats. Le plus souvent, c'est la nécessité qui fait ces ambitieux, ce sont les charges de famille qui créent ces intrigants. Et puis, en fût-il autrement, le magistrat eût-il le désir de cesser de végéter dans un poste inférieur et obscur, et de s'élever, qui donc pourrait voir là un sentiment répréhensible? Le philosophe illustre que la France vient de perdre, M. Jules Simon, écrivait, dans un article sur l'autorité : « Il n'y a, dans ce peuple de fonctionnaires, que les juges qui soient inamovibles. Ils le sont. Un juge de quatrième classe est sûr de rester dans sa bourgade avec trois mille francs d'appointements jusqu'à l'âge de la retraite, pourvu toutefois qu'il ne survienne pas

1. Si l'on ne trouve plus, sans doute, de « vieux président particulièrement vénérable » distribuant, au 1er janvier, des oranges aux dames de la ville, et en refusant à celles « dont la conduite avait pu prêter aux cancans », je ne crois pas que l'on rencontre souvent un magistrat passant son temps « à jouer aux dominos au café du Commerce dont il finit par refléter l'intelligence et l'esprit. » (Voir le *Figaro* du 30 septembre).

d'épuration. Je m'incline profondément devant cette inamovibilité, et je me permets de croire que plus d'un juge fera, pour avancer, ce qu'il aurait fait pour ne pas être révoqué, s'il avait été révocable. » Eh bien! je me permets d'ajouter, à mon tour, que M. Jules Simon aura sans doute été mal renseigné. Les compromissions auxquelles il fait allusion sont des plus rares. Les juges tiennent à honneur (n'est-ce pas la vertu de leur état?) de rendre une justice impartiale à tous, et cette indépendance est si peu un vain mot, — je reviendrai sur ce point — qu'elle contribue, pour une large part, à la défaveur de la magistrature. Le monde politique la traite volontiers de réactionnaire. — « Tonneau de vinaigre », disait Grévy.

Il est vrai que, peut-être, ces mêmes magistrats, si consciencieux et si fiers sur leurs sièges, iront demain prier le député de l'arrondissement d'apostiller leur demande d'avancement... Ne leur jetez pas trop la pierre! Sont-ils responsables de cet état de choses? Rien ne s'obtient plus sans recommandation, depuis la place de garde champêtre jusqu'aux dignités les plus élevées de l'État. Que voulez-vous? Il faut hurler avec les loups, et tâcher de ne pas se laisser dévorer. Au surplus, personne n'a jamais prétendu que les magistrats fussent en dehors ou au-dessus de l'humanité, et qu'ils n'eussent ni imperfections ni faiblesses.

Je ne prétends point non plus qu'aucune réforme ne puisse être tentée pour améliorer le recrutement de la magistrature. Écarter de parti pris toutes les recommandations extrajudiciaires, placer à l'entrée de la carrière un concours obligatoire, mais en n'y admettant, bien entendu, que les candidats dévoués, sans arrière-pensée, à l'institution républicaine; respecter ensuite les présentations des chefs de Cours, ou même charger ceux-ci, comme avait voulu le faire un de nos derniers gardes des sceaux, de dresser un tableau d'avancement; suivre les indications de ce tableau, préférer, en un mot, le mérite modeste aux sollicitations bruyantes, telle est l'œuvre salutaire que pourrait entreprendre un Dufaure : encore faudrait-il qu'on lui laissât le temps de la mener à bien. Mais ce sont là de bien graves questions, et qui me mèneraient trop loin : je ne veux ici que rechercher si nos magistrats, tels qu'ils sont aujourd'hui, méritent les reproches qui leur sont adressés.

II

Au milieu des plus furieuses attaques contre la magistrature, ses ennemis les moins scrupuleux n'ont jamais osé (ceci est remarquable) la taxer ou même la suspecter de vénalité. On était moins scrupuleux jadis, si nous en croyons le Dandin de Racine disant à son fils :

> Chacun de tes rubans me coûte une sentence,

ou bien :

> Compare, prix pour prix,
> Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis!

Quant à celui de La Fontaine, il

> tire l'argent à lui,
> Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles!

Mais, aujourd'hui, les épices ont disparu; le juge ne fait plus « de la balance de Thémis un vil trébuchet de Plutus », selon le mot de Beaumarchais, qui avait, lui aussi, quelque raison de se plaindre de la magistrature. Le juge français, du moins. Car, ayons le courage de l'avouer, nous qui aimons tant à dénigrer notre pays, et à le ravaler au dernier rang des nations (charmante tournure d'esprit, en vérité!), si nous avons trop, infiniment trop de fonctionnaires, la probité rigide est la règle parmi eux : l'Europe, suivant l'ironique formule de nos spirituels sceptiques, peut à bon droit nous les envier, et même l'Amérique! La corruption, ce mal hideux dont nous souffrons, à la surface seulement, n'a certes gangrené aucune de nos administrations, la magistrature moins qu'aucune autre.

Il faut bien qu'il en soit ainsi. Les tribunaux n'ont-ils pas des intérêts immenses entre leurs mains, ne disposent-ils pas de la fortune des familles et de l'honneur des citoyens? Et que resterait-il dans l'État, si le soupçon les pouvait même effleurer? D'ailleurs, la foi en l'honnêteté du juge est, Dieu merci! tellement enracinée dans notre pays, que les corrupteurs n'ont jamais porté leurs pas du côté des prétoires, et nos magistrats n'ont guère à repousser que des présents ridicules,

comme la traditionnelle paire de poulets que le paysan, venant au marché du chef-lieu, essaie de glisser dans les mains de la cuisinière de « son » président, — naïf souvenir du « quartaut de bon muscat » de Chicaneau!

On n'a pas oublié la mésaventure récente d'un magistrat de province, collectionneur maladroit, censuré par la Cour de cassation pour avoir accepté un modeste objet d'art, une statuette, je crois, d'une personne avec laquelle il était en relations de monde : il avait consenti à faire des démarches afin de hâter la solution d'un procès que cette personne avait devant un tribunal voisin. Cette poursuite isolée ne fait que confirmer la règle : l'honorabilité sans tache de notre magistrature. On peut ajouter : sa délicatesse. En voici une preuve peu connue du public : un magistrat craint-il d'être soupçonné même en apparence et sur le plus léger indice, de partialité soit en faveur, soit à l'encontre d'un prévenu ou d'un plaideur, il « se récuse » aussitôt. Il suffit, pour avoir constaté ce fait, d'avoir fréquenté tant soit peu les coulisses de la justice, si l'on peut ainsi parler, c'est-à-dire les chambres du conseil et les cabinets d'instruction.

— Soit! dira-t-on. Les magistrats ne vendent pas leurs sentences argent comptant. Mais, ne mettent-ils pas trop souvent la justice au service des hommes politiques et des personnages influents, et ne peut-on pas dire encore aujourd'hui :

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous feront blanc ou noir!

Malheureusement, ce préjugé est assez répandu. Nombre d'électeurs viennent trouver leur député ou leur sénateur pour qu'il « fasse marcher » leur affaire; l'homme politique ne sait pas résister à ces sollicitations; il écrit une lettre (une de plus!) en faveur de son protégé. Dernièrement, un brave campagnard avait prié son conseiller général d'intervenir dans un procès civil et de le recommander à ses juges. Le conseiller général, qui se trouvait être en même temps magistrat, essaya vainement de faire comprendre à son électeur que les apostilles de ce genre n'avaient pas cours devant la justice, et ne fit aucune démarche. Quelque temps après, notre homme, ayant gagné son procès, rencontre le conseiller général et l'ac-

cable de remerciements. Celui-ci eut beau protester qu'il ne les méritait en aucune façon : « Laissez donc, disait le paysan en clignant de l'œil, on sait ce qu'on sait, et vous avez le bras long! » Rien n'y fit, il n'en voulut jamais démordre!

Cet homme se trompait lourdement. La robe inspire à celui qui la revêt les vertus de son état, et la vie en commun avec ses collègues le pénètre de l'esprit de corps. Or, cet esprit, vestige des anciennes mœurs parlementaires, est bien plus celui de la résistance au pouvoir que de l'obéissance à ses injonctions.

A propos de récents événements, un de nos plus aimables humoristes nous fait assister à la conversation de parents délibérant sur le choix d'une carrière pour leur progéniture, garçon inintelligent, paresseux, et n'ayant qu'une qualité, l'obéissance.

— De ce côté, dit la mère, il n'y a rien à dire!

— Eh bien, alors, répond le père, tu peux n'être plus inquiète de l'avenir de notre fils, il a une carrière superbe devant lui!

— Laquelle?

— La magistrature!

C'est là une boutade, et rien de plus. En réalité, les recommandations produisent généralement sur les magistrats l'effet contraire à celui qu'elles avaient en vue; par peur de manquer à l'impartialité, ils deviennent quelque peu partiaux... à rebours! Un jour, un tribunal allait juger un financier véreux, qui avait consommé la ruine d'une foule de pauvres gens dont il s'était approprié l'épargne. Au moment où l'audience allait s'ouvrir, arrive à l'adresse du président une lettre pressante d'un homme considérable à la Bourse et au Parlement, qui prenait chaudement la défense des prévenus. La réponse ne se fit pas attendre, ce fut une condamnation au *maximum*, largement méritée d'ailleurs! Une autre fois, on allait commencer les débats d'une cause des plus graves, qui tenait le pays en suspens. Le matin de l'audience, se présente au domicile du président un émissaire muni d'une lettre d'introduction d'un haut, très haut personnage de l'État. Le magistrat, dont l'avancement et la décoration — qu'il attend toujours, d'ailleurs — dépendaient de ce personnage, refusa simplement de recevoir son envoyé.

De pareils traits sont innombrables dans l'histoire de la magistrature, que personne n'a jamais faite.

Si, à Paris, dans une grande compagnie de magistrats inamovibles, de pareilles résistances peuvent avoir quelque mérite, on ne saurait trop louer celles qu'opposent, dans de petites villes de province, des juges isolés et des membres amovibles du parquet aux tyranneaux de la politique. Certes, il ne s'agit pas ici de faire le procès à la République, à laquelle nul, plus que nous, n'est sincèrement et profondément attaché; mais il faut bien le dire : il y a aujourd'hui, dans mainte circonscription, un homme, ou un comité, — ce qui est pire, — qui a la prétention de faire tout plier devant sa volonté. En effet, les fonctionnaires sont à sa dévotion, car ils savent bien que toute velléité d'indépendance leur coûtera cher. Or, ce pouvoir s'arrête au seuil du Palais de Justice. Les magistrats, même ceux du parquet, puisent dans leur conscience, dans leur union, dans leurs traditions l'énergie nécessaire pour résister à des injonctions de ce genre, quelque menaçantes qu'elles puissent être. D'aucuns ont payé cette courageuse résistance de la disgrâce, du déplacement, de la révocation parfois, et ils sont tombés sans se plaindre, obscures victimes du Devoir.

Et voilà pourquoi les magistrats ne sont guère aimés au Parlement, pourquoi on y prend si rarement leur défense.

III

Que leur reproche-t-on encore?

D'avoir « de la morgue » ! Ce mot de notre langue paraît avoir été créé pour eux, et semble leur convenir comme le qualificatif « sympathique » aux conférenciers.

Il faut reconnaître que les magistrats d'autrefois se plaçaient volontiers au-dessus de l'humanité: ils avaient souvent l'abord solennel et désagréable; ils pontifiaient. Cette attitude s'est bien modifiée depuis des années : « la morgue » a presque complètement disparu. A peine en retrouverait-on quelques vestiges dans certains tribunaux de province. Mais à Paris, il

n'en est plus question : les membres du barreau connaissent la courtoisie des magistrats. Il faut d'ailleurs se garder de confondre la morgue avec la dignité ; la première est l'exagération fâcheuse de la seconde : celle-ci est une vertu nécessaire chez le magistrat.

Mais il est un reproche plus grave, plus pénible et moins mérité encore que l'on adresse souvent aux magistrats chargés de la répression. Ils voient, dit-on, partout des coupables, frappent sans discernement et avec une sorte de joie sauvage ; les prévenus qu'on leur défère sont condamnés d'avance ! Ceux qui disent cela n'ont pas vécu avec les magistrats, dans l'intimité de leurs délibérations et de leurs chambres du conseil. Ayant d'aventure assisté à une audience, où ils ont vu défiler une théorie de délinquants arrêtés en flagrant délit, et jugés avec une rapidité apparente, ils ont conclu que les tribunaux correctionnels sont des espèces de machines à condamnations. Ils croient que le président seul prononce arbitrairement les condamnations, pendant que les assesseurs dorment du sommeil du juste, troublé de vagues cauchemars quand ils sont mal portants.

Leur impression changerait s'il leur était donné d'assister, dans la chambre du Conseil, aux délibérations de ces mêmes juges. Ils pourraient alors apprécier les scrupules, la passion de la vérité et du droit qui font de ces conversations l'œuvre véritable, vivante et humaine de la justice dont le public ne voit que *la façade*.

Au civil, ces délibérés, qui aboutissent au jugement, œuvre collective et anonyme, parfois « monument de jurisprudence », se prolongent souvent pendant des heures et des journées. Chacun apporte dans ces discussions sa tournure d'esprit, son tempérament, ses idées juridiques. Enfin l'accord s'établit, la majorité s'affirme, le président se charge ou charge un des juges de rédiger la sentence, et cette rédaction est de nouveau soumise au tribunal qui la discute, la modifie, s'il y a lieu, se l'approprie, et ne la laisse apparaître au jour que lorsqu'il a la conviction d'avoir servi la justice et obéi à la loi — car, pour ce qui est de cette obéissance-là, les magistrats la poussent jusqu'à la servilité !

Mais l'endurcissement des vieux juges et l'ardeur inconsi-

De pareils traits sont innombrables dans l'histoire de la magistrature, que personne n'a jamais faite.

Si, à Paris, dans une grande compagnie de magistrats inamovibles, de pareilles résistances peuvent avoir quelque mérite, on ne saurait trop louer celles qu'opposent, dans de petites villes de province, des juges isolés et des membres amovibles du parquet aux tyranneaux de la politique. Certes, il ne s'agit pas ici de faire le procès à la République, à laquelle nul, plus que nous, n'est sincèrement et profondément attaché; mais il faut bien le dire : il y a aujourd'hui, dans mainte circonscription, un homme, ou un comité, — ce qui est pire, — qui a la prétention de faire tout plier devant sa volonté. En effet, les fonctionnaires sont à sa dévotion, car ils savent bien que toute velléité d'indépendance leur coûtera cher. Or, ce pouvoir s'arrête au seuil du Palais de Justice. Les magistrats, même ceux du parquet, puisent dans leur conscience, dans leur union, dans leurs traditions l'énergie nécessaire pour résister à des injonctions de ce genre, quelque menaçantes qu'elles puissent être. D'aucuns ont payé cette courageuse résistance de la disgrâce, du déplacement, de la révocation parfois, et ils sont tombés sans se plaindre, obscures victimes du Devoir.

Et voilà pourquoi les magistrats ne sont guère aimés au Parlement, pourquoi on y prend si rarement leur défense.

III

Que leur reproche-t-on encore ?

D'avoir « de la morgue » ! Ce mot de notre langue paraît avoir été créé pour eux, et semble leur convenir comme le qualificatif « sympathique » aux conférenciers.

Il faut reconnaître que les magistrats d'autrefois se plaçaient volontiers au-dessus de l'humanité; ils avaient souvent l'abord solennel et désagréable; ils pontifiaient. Cette attitude s'est bien modifiée depuis des années : « la morgue » a presque complètement disparu. A peine en retrouverait-on quelques vestiges dans certains tribunaux de province. Mais à Paris, il

n'en est plus question; les membres du barreau connaissent la courtoisie des magistrats. Il faut d'ailleurs se garder de confondre la morgue avec la dignité; la première est l'exagération fâcheuse de la seconde; celle-ci est une vertu nécessaire chez le magistrat.

Mais il est un reproche plus grave, plus pénible et moins mérité encore que l'on adresse souvent aux magistrats chargés de la répression. Ils voient, dit-on, partout des coupables, frappent sans discernement et avec une sorte de joie sauvage; les prévenus qu'on leur défère sont condamnés d'avance! Ceux qui disent cela n'ont pas vécu avec les magistrats, dans l'intimité de leurs délibérations et de leurs chambres du conseil. Ayant d'aventure assisté à une audience, où ils ont vu défiler une théorie de délinquants arrêtés en flagrant délit, et jugés avec une rapidité apparente, ils ont conclu que les tribunaux correctionnels sont des espèces de machines à condamnations. Ils croient que le président seul prononce arbitrairement les condamnations, pendant que les assesseurs dorment du sommeil du juste, troublé de vagues cauchemars quand ils sont mal portants.

Leur impression changerait s'il leur était donné d'assister, dans la chambre du Conseil, aux délibérations de ces mêmes juges. Ils pourraient alors apprécier les scrupules, la passion de la vérité et du droit qui font de ces conversations l'œuvre véritable, vivante et humaine de la justice dont le public ne voit que *la façade*.

Au civil, ces délibérés, qui aboutissent au jugement, œuvre collective et anonyme, parfois « monument de jurisprudence », se prolongent souvent pendant des heures et des journées. Chacun apporte dans ces discussions sa tournure d'esprit, son tempérament, ses idées juridiques. Enfin l'accord s'établit, la majorité s'affirme, le président se charge ou charge un des juges de rédiger la sentence, et cette rédaction est de nouveau soumise au tribunal qui la discute, la modifie, s'il y a lieu, se l'approprie, et ne la laisse apparaître au jour que lorsqu'il a la conviction d'avoir servi la justice et obéi à la loi — car, pour ce qui est de cette obéissance-là, les magistrats la poussent jusqu'à la servilité!

Mais l'endurcissement des vieux juges et l'ardeur inconsi-

dérée des jeunes membres du parquet? — Légendes encore! La longue pratique de l'audience peut endurcir, mais elle peut aussi amollir le cœur du juge, et ouvrir son âme à l'indulgence et à la pitié. C'est ce qui a lieu bien souvent, et j'ai ouï dire que ce sont généralement les juges suppléants à leurs débuts et même les avocats appelés momentanément à compléter le tribunal, qui sont les plus enclins à la sévérité. Quant à la joie que peut éprouver le ministère public à requérir une condamnation rigoureuse, et à obtenir « une tête », on ne la comprendrait que chez une sorte de monstre à face humaine. Or, les monstres sont rares, par définition. Ils sont rares, on voudra bien me l'accorder, même dans la magistrature.

Mais les erreurs judiciaires? — Nous touchons ici à un sujet bien grave et bien délicat, douloureux pour le magistrat et pour le penseur. Qu'il n'y ait jamais d'erreurs de ce genre, il serait malheureusement puéril de le soutenir. Les juges en sont responsables, sans doute, mais l'infaillibilité est-elle de ce monde, et quel est l'homme qui, dans l'exercice de sa mission sociale, n'a jamais erré? Ce qu'on peut exiger d'eux, c'est qu'ils réduisent ces lamentables preuves de l'infirmité humaine à leur strict *minimum*, par la prudence la plus attentive dans l'instruction des affaires, l'examen le plus sérieux des dossiers, l'audition la plus patiente des interrogatoires, des dépositions et des plaidoiries. Quand ils auront fait tout cela, délibéré avec soin, et jugé selon leur conscience, ils seront irréprochables « devant Dieu et devant les hommes ».

IV

Disons un mot du juge d'instruction, qui fut, il n'y a pas longtemps, le roi du jour. Triste royauté pour un pays!

C'est d'ailleurs un souverain dont le pouvoir est peu enviable. « Loué par ceux ci, blâmé par ceux-là », jugé par tout le monde sur la foi des journaux qui tantôt le gourmandent sur sa lenteur, tantôt lui reprochent sa trop grande activité; critiqué à tort et à travers par une foule de braves gens qui font

de l'instruction dans leur chambre à coucher, comme le nouvelliste de Voltaire faisait de la stratégie dans les jardins du Palais-Royal, — il doit avoir le courage de marcher droit son chemin, sans plus s'émouvoir d'une vaine et éphémère popularité que des bordées d'outrages auxquelles il sera en butte demain. Par malheur, il peut se trouver dans des circonstances telles que le devoir soit difficile à discerner.

Un examinateur de droit posait un jour à un candidat la question suivante :

— Monsieur, pourriez-vous me dire quel est l'homme le plus puissant de notre pays ?

Et, comme le malheureux se troublait, balbutiait, passait du président de la République à celui du Conseil des ministres, puis à celui de la Chambre, etc...

— Ne cherchez pas, lui dit le professeur, c'est le juge d'instruction !

Il est certain, en effet, que les pouvoirs de ce magistrat ont quelque chose d'effrayant. Rien ne fait obstacle à sa volonté, ni la liberté individuelle, ni l'inviolabilité du domicile, ni le secret des lettres, ni même la paix du tombeau. Sur un ordre de lui, tel qui était hier au faîte du pouvoir, ou vivait dans le luxe et les joies de ce monde, s'en va, menottes aux poignets, dans une cellule de Mazas ; sur une signature de sa main, les cercueils s'ouvrent et les cadavres livrent leur secret au médecin légiste. Notre professeur de droit avait cent fois raison !

Le juge d'instruction n'a plus, il est vrai, à sa disposition le moyen énergique de délier les langues que l'ancienne procédure criminelle, plus simpliste que la nôtre, employait si volontiers, je veux dire la question, dont le doux maniaque de Racine offrait avec tant de grâce le divertissement à la jeune Isabelle :

Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux !

Mais, s'il faut en croire nos censeurs et nos réformateurs, le juge d'instruction actuel aurait remplacé la vieille question démodée par ce qu'on appelle la « torture morale », plus effroyable encore, assurent-ils, que les tourments infligés par la main du bourreau ! Il [illegible] là encore une énorme exagéra-

tion. Il est clair qu'un individu fortement suspecté d'un délit grave ou d'un crime odieux n'est pas traité avec les mêmes ménagements qu'un prix de vertu; la main de la Justice, qui s'appesantit sur lui, est parfois un peu rude. Il est assez fréquent que le juge d'instruction interroge longuement un inculpé, quand l'affaire en vaut la peine, et même pousse l'indiscrétion jusqu'à lui demander s'il est disposé à faire des aveux. Il peut arriver aussi — c'est beaucoup plus rare — que, dans l'intérêt de son information, il rende une ordonnance d'interdiction de communiquer, c'est-à-dire, en langage plus vulgaire, qu'il mette l'inculpé au secret.

Quelquefois, disons-le, ces mesures rigoureuses s'appliquent à un malheureux dont l'innocence sera ensuite reconnue; peut-être leur rigueur même aura-t-elle contribué à faire éclater plus tôt cette innocence. Mais enfin, il n'en est pas moins très regrettable qu'elles aient été employées à tort. Encore une fois, je ne soutiens pas l'infaillibilité de la justice humaine; je tente seulement, ici, de défendre le magistrat instructeur contre les reproches immérités et partiaux qu'on lui adresse. Or, je voudrais qu'on me permît d'affirmer ce point : le juge d'instruction est presque toujours un magistrat instruit, intelligent, dévoué à ses fonctions, cherchant passionnément la vérité, consciencieux, parfois même quelque peu timoré, parce qu'il sent le poids de la terrible responsabilité qui pèse sur lui. Son esprit est hanté par la crainte de l'erreur judiciaire, qui pèserait sur sa conscience, et aussi — il faut bien le dire — sur sa carrière. Au surplus, la surveillance ne lui manque pas : outre le contrôle hiérarchique du procureur de la République et du procureur général, il en subit un autre, incessant et soupçonneux, non prévu par le code d'instruction criminelle, de la part de ce grand redresseur de torts et parangon de vertu qu'on a appelé le quatrième pouvoir de l'État, — ne serait-ce pas, d'aventure, le premier?

Donc, abus de pouvoir, torture morale, mise au secret injustifiée, acharnement contre un innocent, persévérance diabolique dans l'erreur, autant de légendes, non seulement parce que les juges d'instruction ne voudraient pas commettre ces sortes de crimes, mais parce qu'*ils ne le pourraient pas!*

On leur fait un autre reproche qui leur doit être fort

sensible. On suppose qu'à l'affût de la « gloire en gros sous » procurée par la presse quotidienne, désireux de voir leurs faits et gestes imprimés à des milliers d'exemplaires — entre les exploits d'une danseuse naturaliste et la réclame d'un fabricant de cosmétique, — ils prennent pour confidents les *reporters* qui, volontiers, fréquentent leurs galeries, et les initient aux mystères les plus intimes de leurs affaires. Or, nul, plus que le juge d'instruction ne souffre des indiscrétions : elles sont le plus souvent un obstacle et une gêne pour son information, — car elles initient inculpés et témoins aux choses qu'ils devaient ignorer, — et elles peuvent, d'autre part, le faire soupçonner injustement d'avoir manqué à la réserve que sa fonction lui impose.

On s'étonne que les journaux publient quotidiennement des comptes rendus détaillés des séances d'instruction, et on dit couramment : le juge seul peut fournir cette « copie » à la presse. Et les témoins, et les inculpés, qui donc les empêche, au sortir de son cabinet, de raconter à ceux qui les *interviewent* ou à ceux qui les conduisent ce qu'ils viennent de dire ou d'entendre? Ils n'ont pas, eux, de secret professionnel à garder, et ne sont pas fâchés, au fond, de ce qui leur arrive. Une *interview!* on a vu des têtes couronnées s'y prêter volontiers. Le secret de l'instruction, voilà encore une chose qui a disparu avec bien d'autres, et qu'on ne reverra plus, il faut s'y attendre. Aussi suis-je tenté de me demander si la publicité complète ne serait pas préférable à ce demi-jour bâtard, qui en a tous les inconvénients sans en offrir les avantages. Bientôt, peut-être, le Parlement réformera sur ce point notre procédure criminelle, et on verra les juges d'instruction tenir des audiences publiques, où les avocats plaideront. Cela n'ira pas sans quelque difficulté : les instructions dureront plus longtemps, et aussi les détentions préventives; il faudra doubler ou tripler le nombre des magistrats du parquet et de l'instruction : bien des coupables — les plus dangereux parce que ce seront les plus habiles — échapperont à la répression; mais nous aurons enfin la procédure anglaise! Si nous pouvions prendre en même temps les mœurs et les idées anglo-saxonnes, tout serait pour le mieux.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas croire que les juges

d'instruction soient ennemis d'une telle réforme. La publicité atténuerait, dans une large mesure, leur responsabilité ; la contradiction de la défense faciliterait, dans bien des cas, leur tâche; et la reproduction, autorisée dans les journaux, de leurs colloques avec les inculpés et les témoins, ne pourrait, si on les suppose amis de la réclame, que leur être agréable. Mais ces questions de la plus haute importance sortent du cadre restreint de cette étude. Revenons aux magistrats.

V

Leurs deux ennemis les plus redoutables, dont il faut bien dire un mot enfin, ce sont la Presse et la Politique.

Le 29 juillet 1881 est une date considérable dans l'histoire de notre pays, c'est celle de la promulgation de la loi sur la liberté de la presse. Pour en juger les effets, attendons l'avenir. Mais que de ruines elle a déjà accumulées, cette liberté de la presse ! Quelle hécatombe, depuis les hommes politiques qu'elle a discrédités, les ministres qu'elle a rendus suspects, les chefs d'État qu'elle a contraint de résigner leurs fonctions, jusqu'aux simples particuliers qu'elle a tués, matériellement! Je n'exagère rien. Le 28 juillet 1893, la première chambre du Tribunal de la Seine condamnait le rédacteur et le gérant d'un journal à payer cinquante mille francs de dommages-intérêts à la veuve d'un malheureux mort victime d'une *campagne* dirigée contre lui, et le jugement s'exprimait en ces termes :

« *Attendu qu'il résulte de l'enquête... que le suicide de C... a été déterminé par les imputations calomnieuses et par les menaces publiées par P... dans la feuille... dont D... était le gérant...* »

N'est-ce pas effroyable?

Or, la magistrature devait surtout souffrir d'une telle licence. La presse n'aime pas les magistrats, car, seuls, ils refusent de plier devant ses exigences et de céder à ses sommations ; ils poussent l'audace jusqu'à condamner ceux-là mêmes qui, dans l'exercice de leur « sacerdoce », voient trembler les plus puissants devant eux ! Aussi peut-on lire chaque

jour dans certains journaux (toujours les mêmes, et peu nombreux, heureusement!) des attaques furieuses, sans mesure comme sans style, contre les magistrats. Ce n'est plus seulement de l'outrage et de la calomnie ; c'est le délire de la haine, la démence des gros mots, le catéchisme poissard.

Un honorable magistrat[1] disait dernièrement dans un discours de rentrée : « Il pleut des ordures, et nous sommes sous les gouttières. Il faut bien que je vous apporte des échantillons de ce qu'on imprime. J'ai ramassé quelques-uns de ces écrits. Et d'abord, je n'ai garde d'oublier les titres d'articles, les grands titres noirs en grosses lettres qui tirent l'œil et que les camelots mettent sous le nez des passants : La magistrature couchée. La grande prostituée. La magistrature à plat ventre. Vomissements. La magistrature pourrie. La gueuse. Les crimes de la magistrature. Honte aux juges ! — Dans les articles, on nous appelle couramment : Tristes justiciards, salariés, sales enjuponnés, ignobles drôles, consciences viles, magistrats domestiqués, brutes immondes, scélérats, haute pègre, association de malfaiteurs! — Et cela, non pas une fois, mais tous les jours. »

Je glane à mon tour. Dans un article de trente lignes, je lis les épithètes suivantes accolées aux noms de divers magistrats, écrits en toutes lettres : « déshonorés, méprisable, répugnant, misérables, abominables coquins, larbin insolent et vil! » Voici mieux, et je demande bien pardon aux lecteurs de la *Revue de Paris* de leur placer sous les yeux ce dernier échantillon. L'article, intitulé : « Deux magistrats... deux bandits » se termine de la façon suivante, véritable provocation au meurtre : « Ainsi ces deux magistrats, ces deux drôles, ces deux érotomanes abjects pourront continuer à disposer de la fortune, de l'honneur, de la liberté d'honnêtes pères de famille... Assis sur leurs sièges, derrière le comptoir où ils prostitueront la justice, X... et Y[2]..., l'hermine sur le dos, pourront morigéner leurs concitoyens. Ces trousseurs de filles, ces violenteurs

1. M. Peyssonié, avocat général à la Cour d'appel d'Orléans (journal *la Loi*, des 23 et 24 décembre 1895).

2. L'auteur de ce factum a eu bien soin de désigner ces magistrats par leurs noms, leurs grades, et le lieu de leur résidence.

de vierges, qui mériteraient le bagne où ils feraient honte à leurs compagnons de chaîne, restent magistrats. Qu'aurait-on fait aux pères ou aux frères qui, justement vengeurs, auraient brûlé la cervelle à ces drôles, alors qu'ils venaient d'ordonner les déshonorantes visites dont ces jeunes filles furent victimes ? Et que me va-t-on faire à moi, qui déclare hautement qu'ils auraient bien agi ? »

Quelle est l'attitude des magistrats devant ce débordement d'injures ? Une seule, dont il ne leur est pas possible de se départir : le silence et le dédain[1] ! En effet, des diverses ressources — limitées d'ailleurs — qui s'offrent aux particuliers et aux hommes politiques en pareil cas, aucune ne saurait leur convenir. Les remèdes violents, les voies de fait, ils n'y peuvent songer. Quant à des poursuites devant la cour d'assises, les chefs des magistrats attaqués ne s'y prêteront jamais volontiers, et avec raison, car des procès de ce genre, outre que le résultat en est plus que problématique, ont pour première conséquence de multiplier à l'infini la reproduction des outrages. D'autre part, on a supprimé les communiqués officieux, qui permettaient de rétablir au moins la vérité matérielle, si volontiers altérée quand il s'agit de *corser* un article.

Donc, la presse peut injurier, diffamer, calomnier tout à son aise quand il s'agit des magistrats ; ils ne répondront que par le « dédaigneux silence », peu gênant, il faut en convenir, dont parlait celui que nous citions tout à l'heure ; mais ce magistrat ne pouvait s'empêcher de conclure : « C'est grand'-pitié que tant de bons et loyaux serviteurs de la loi soient livrés sans défense aux fureurs de la calomnie, et qu'ils en soient réduits à rendre la justice sous les huées et les crachats ! » Et, à force d'entendre reprocher aux magistrats les cruautés, les prévarications, les manquements à leurs devoirs

1. Récemment la Cour d'appel de Toulouse se rendait en corps chez son premier Président qui venait d'être violemment attaqué dans la presse et lui remettait une adresse d'où j'extrais ces mots : « La magistrature a souvent, en ces derniers temps, été l'objet des plus fausses et des plus odieuses accusations. Forte du témoignage de sa conscience, elle aime mieux les dédaigner que d'en poursuivre une réparation qui pourrait mettre en cause le secret professionnel et la discipline judiciaire. » (Journal *la Loi* du 16 mars 1896.)

les plus impérieux, les infamies de toute nature, sans que jamais une voix s'élève pour protester, le public acceptera comme vérité ce qui lui semblait d'abord quelque peu exagéré. La calomnie tuera la magistrature, si l'on n'y prend garde!

Mais il y a autre chose qui la tuera plus sûrement encore, et plus vite, c'est la politique. Depuis quelques années, tous les événements de notre vie fiévreuse et déconcertante aboutissent au Palais de Justice, c'est-à-dire à la magistrature. Et cela s'explique. Lorsque se produit, par suite de la défaillance coupable de quelque personnage en vue, ou simplement parce qu'un journal aux abois a éprouvé le besoin de faire remonter son tirage, un de ces « scandales » si fréquents de nos jours, le contre-coup s'en fait immédiatement sentir au Parlement. On interpelle. La réponse ne varie guère: « La justice est saisie, attendons le résultat de ses investigations. » Mais, s'il est facile d'ordonner l'ouverture d'une information judiciaire, ce qui l'est moins, c'est de la clôturer, de façon à satisfaire à la fois l'opinion publique, le Parlement, et aussi la justice, qu'il ne faut pas oublier.

Que l'infortuné juge désigné pour cette instruction retentissante est à plaindre! Chaque matin et chaque soir, les journaux le harcèlent: s'il n'a pas fait plusieurs perquisitions dans sa journée, si les « arrestations imminentes » n'ont pas été effectuées, c'est un incapable ou un trembleur, quand ce n'est pis. Il est vrai que, dans le cas contraire, on lui reprochera dans quelques jours, avec la même aigreur, d'avoir fait des perquisitions illégales ou de maintenir des innocents sous les verrous! Lorsqu'il devra prendre enfin un parti définitif, ce sera bien autre chose encore. Une ordonnance de non-lieu déchaînera des colères inextinguibles et provoquera des insinuations déshonorantes; une ordonnance de renvoi en police correctionnelle ou aux assises vaudra à celui qui l'aura signée de puissantes inimitiés et de dangereux ressentiments [1].

1. Il y a quelques mois, à propos d'acquittements prononcés dans une affaire retentissante, un journaliste, prenant à partie le juge d'instruction, ne craignait pas d'écrire ceci : « Il se fût arrêté en route, dans son misérable rôle de *chiffonnier judiciaire*, jetant son crochet à travers les tas d'ordures, s'il s'était senti un seul instant menacé par une répression légale ou un recours individuel. S'il avait vu la révocation suspendue sur sa tête, ou bien une action en dommages-intérêts, ou

Vient le jour de l'audience. Par avance, les journaux ont nommé les magistrats qui doivent siéger, étudié leur genre de vie, leur parenté et leurs relations, comme si, en vérité, il s'agissait de comédiens! Ils ont publié des pronostics sur leur jugement comme sur une course de chevaux ou un match de billard! Et le compte rendu des débats! Les paroles du président dénaturées, le réquisitoire du ministère public tronqué et altéré, dans tous les cas les magistrats critiqués, bafoués, vilipendés! Puis, tout cela recommencera, lorsque l'affaire viendra devant la Cour d'appel, et la juridiction suprême elle-même n'échappera ni aux attaques, ni aux perfides commentaires.

La conclusion s'impose : une affaire politique est une maladie dangereuse pour la magistrature. Or, ces sortes d'affaires se multiplient d'une façon effrayante; la maladie devient chronique, elle n'est pas loin d'être incurable, et notre magistrature est en danger de mort. Et c'est bien la tuer qu'on espère. Ne lisait-on pas, il y a quelques mois, sous la signature de l'un des *leaders* du parti socialiste, ces mots significatifs : « La vraie réforme, elle est dans la suppression de la magistrature et dans l'affirmation du principe de la souveraineté nationale opposée à la souveraineté d'une caste? »

VI

Sans vouloir faire ici de la philosophie, ni de la sociologie, ni de la politique transcendante, on me permettra cette simple observation : dans une société bien organisée, il importe que la justice et ceux qui ont mission de la rendre soient entourés de considération et honorés par tous. Aujourd'hui, après tant de bouleversements, de secousses et de vicissitudes, il ne reste plus grand chose debout. Ce siècle étonnant

bien *une épée nue devant sa poitrine*, dans le cas possible d'un acquittement, il aurait été moins arrogant, moins acharné, moins féroce. Mais non, il ne risque rien, *sa jupe le protège*, etc... » Imagine-t-on le supplice d'un homme de cœur lisant ces lignes, et que sa fonction contraint à l'impassibilité?

a fait bien des ruines : on peut se demander avec un certain effroi ce qui restera lorsque ce dernier frein — la crainte des gendarmes — et ce dernier respect — celui de la justice humaine — auront tout à fait disparu. En attendant, nos magistrats continuent à vaquer à leur tâche quotidienne, écrasante parfois, sans s'en laisser distraire autrement que par les plus généreuses préoccupations.

Je ne veux que rappeler d'un mot les œuvres de philanthropie et de moralisation auxquelles ils prennent une si large part. De tous côtés, sous leur direction ou avec leur concours empressé, s'organisent des sociétés de patronage des condamnés et de sauvetage des enfants, destinées à relever ceux qui sont tombés et à préserver de la chute ceux qui y sont exposés. N'est-ce pas la magistrature qui, avec le Barreau, a fondé ce *Comité de défense des enfants traduits en justice*, peu connu du grand public, où l'on fait de si bonne besogne ? « Si vous allez au Palais de Justice, écrit M. Jules Simon, tâchez de pénétrer dans la salle du Conseil de l'Ordre des avocats, un jour où le Comité de défense, qui travaille si courageusement pour le sauvetage de l'enfance, se trouvera réuni. Sauvetage de l'enfance, ce n'est pas cela qu'il faudrait dire, mais Sauvetage de la France ? » N'est-ce pas dans les rangs de la magistrature que l'on trouve et ce juge d'instruction célèbre, M. Guillot, qui, après avoir instruit les causes criminelles les plus retentissantes, croit faire plus et mieux aujourd'hui en s'occupant des petits enfants, — et cet homme de bien, M. Voisin, qui se dépense tout entier à faire entrer dans l'armée les adolescents abandonnés, et à tâcher d'en faire de braves soldats d'abord, de bons citoyens ensuite? Et, à côté de ces chefs illustres et respectés, ou au-dessous d'eux, à Paris et par toute la France, que de magistrats, philanthropes modestes et inconnus, dévoués au relèvement des malfaiteurs et au sauvetage de l'enfance !

Enfin, les magistrats ont aussi leurs heures de péril et leurs annales de combat. Faut-il rappeler le courage civique et la fermeté d'âme déployés par certains d'entre eux, lorsque Paris tremblait sous les bombes anarchistes, et que les propriétaires effarés chassaient de leurs maisons, comme des lépreux et des parias, les défenseurs de la Société? Or, pas un n'a manqué à

l'appel; chacun a rempli sa mission simplement, sans peur, en soldat : et le commissaire de police qui arrêtait le bandit, et le juge d'instruction qui rassemblait les preuves du crime, et le procureur général qui requérait éloquemment sa condamnation : tout cela sous les menaces de mort incessantes, sous la pluie des lettres anonymes visant les êtres chers...

Je m'arrête ici, et je ne veux d'autre conclusion que cette simple constatation de fait : Les magistrats, maigrement rétribués, peu favorisés par l'avancement et les honneurs, exposés, parce qu'ils servent la justice, à toutes les haines et à tous les ressentiments, sont, en somme, d'honnêtes gens faisant honnêtement, consciencieusement — parfois noblement — leur devoir.

***

L'Administrateur-Gérant : EMILE NORBERG.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1896

LIVRAISON DU 1ER SEPTEMBRE

		Pages.
ERNEST LAVISSE	Colbert intendant de Mazarin	1
ÉDOUARD SCHURÉ	L'Ange et la Sphinge (*1re partie*)	21
VICOMTE DE MEAUX	La Conquête de la Liberté d'Enseignement (1831-50)	57
MAURICE TALMEYR	La Vie de Journal. — Scènes et Portraits	87
JUDITH GAUTIER	Poésies	116
ALBERT RICHARD	Bakounine et l'Internationale à Lyon	119
H. SUDERMANN	L'Indestructible Passé (*fin*)	161
★★★	Voix d'Alsace	215

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE	Pèlerins de Metz	225
ÉDOUARD SCHURÉ	L'Ange et la Sphinge (*2e partie*)	247
VOLTAIRE	Lettres à la comtesse de Bentinck	282
O.-G. DE HEIDENSTAM	Vers le Pôle. — Nansen et Andrée	325
MARY JAMES DARMESTETER	Les Paroles de Lao-Tsé	350
EDMOND BONNAFFÉ	Notes sur la Vie privée à la Renaissance	358
PAUL BONNETAIN	Désarmé	390
JEAN HESS	Le Général Gallieni	435

LIVRAISON DU 1ER OCTOBRE

		Pages.
H. TAINE	Carnets de Voyage. — L'Ouest	449
MAURICE PALÉOLOGUE	Sur les Ruines (1re partie)	480
K. WALISZEWSKI	Pierre le Grand en France	504
H. DE BALZAC	Lettres à « l'Etrangère » (3e série-I)	526
E.-A. FITZ GERALD	Dans les Alpes de la Nouvelle-Zélande	557
ÉDOUARD SCHURÉ	L'Ange et la Sphinge (fin)	578
FERNAND GREGH	La Maison de l'Enfance	616
COMTE POZZO DI BORGO	France et Russie en 1817	627
TH. FERNEUIL	Impressions de Bayreuth	662

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

COMTE A. DE CIRCOURT	Mission à Berlin (Mars 1848)	673
MAURICE PALÉOLOGUE	Sur les Ruines (2e partie)	701
H. DE BALZAC	Lettres à « l'Étrangère » (3e série-II)	725
L. FRANCHETTI	A propos du Traité franco-italien	763
EDMOND HARAUCOURT	Le Festin	776
HAMLIN GARLAND	La troisième Chambre (1re partie)	780
ERNEST LAVISSE	Colbert avant le Ministère	818
JULES MOOG	Ironisme et Ironistes	850
★★★	Les Magistrats	881



OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues exclusivement à l'OFFICE MODERNE DE PUBLICITÉ, - 1, place du Louvre

Vente au Palais de Justice, à Paris,
le 21 octobre 1896,
de
UNE MAISON A PARIS
rue du Faubourg-Poissonnière, n° 56.
Contenance : 1.779 mètres environ.
Revenu brut : 29.454 francs.
Mise à prix : 1.000.000 francs.
S'adresser pour les renseignements :
1° à M. Caillet, avoué, à Paris, 6, rue Monsigny ;
2° à MM. Fournier, Latouraille et Delinon, avoués ;
3° à Me Dupuis, notaire, à Paris.

MAISON à Paris, rue St-Jacques, 295. Revenu br 6.500 fr. Mise à prix 50.000 francs. A adjuger su une enchère, ch. notaire, Paris, le 27 octobre 189 S'adresser à Me Théret, notaire, 24, boul. St-Deni

MAISON à Paris, pass. Stanislas, 8. C^e 129 m., rev. b 4.500 fr. M. à px 55.000 fr. et TERRAIN, à Neu (Seine), bd Bineau, 97. C^e 1.440^m env. rev. b. 1.200. M à p. 25.000 f. A adj. en 2 lots s. 1 ench. ch. d. n. Paris, le octob. 96. S'ad. Me Legay, not. à Paris, 82, r. St-Laur

LA

REVUE DE PARIS

La *Revue de Paris* est dans sa troisième année seulement : sous la direction de MM. Ernest Lavisse, de l'Académie française, et Louis Ganderax, elle occupe dès maintenant une place particulière au premier rang des Revues françaises et étrangères. C'est volontiers à elle que l'on s'adresse pour parler à ce grand public qui est celui des revues ; et de son côté, ce public d'élite vient à elle toujours plus nombreux : il sait, en ouvrant un de ses numéros, qu'il y trouvera une lecture intéressante, variée, originale, — roman, nouvelle, mémoires, correspondance, critique, histoire, politique, etc... Les noms les plus glorieux figurent dans ses sommaires ; les « jeunes », d'autre part, y sont accueillis avec faveur. Elle a fait beaucoup pour la diffusion des plus beaux romans étrangers contemporains : s'il est vrai, comme on l'affirmait récemment, qu'il se crée de nos jours une littérature européenne, la *Revue de Paris* aura été des premières à comprendre et à diriger ce mouvement.

Si l'on mesure le temps écoulé à l'emploi qui en a été fait, le passé de la *Revue de Paris* est déjà fort long, tellement long que la place manquerait ici pour le résumer. Sans même essayer de raconter toute cette histoire, examinons le bilan de l'année courante. Voici *une partie* de ce que la *Revue de Paris* a publié depuis janvier 1896 :

ROMANS, NOUVELLES, THÉATRE

Cow-Boy, par AUZIAS-TURENNE ; — L'Ame volée, par Ch. de BORDEU ; — Une Idylle tragique, par PAUL BOURGET ; — Le Tablier Vert, par ADOLPHE CHENEVIÈRE ; — Les Capillaires, par ETIENNE GRATIEN ; — Bijou, par GYP ; — Pâques d'Islande, par A. LE BRAZ ; — La Bonne Hélène, par JULES LEMAITRE ; — Le Pacte, par PAUL MARGUERITTE ; — Kyrie Eleison, par D. MELEGARI ; — Vaine Rencontre, par HENRY RABUSSON ; — L'Ange et la Sphinge, par ÉDOUARD SCHURÉ ; — L'Indestructible Passé, par H. SUDERMANN.

POÉSIE

Des vers de VICTOR HUGO, du Vicomte DE BORRELLI, de LEON DIERX, de JUDITH GAUTIER, de FERNAND GREGH, de VICTOR MARGUERITTE, du Comte R. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC, de GEORGES RODENBACH.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES

Lettres à l'Étrangère, par H. DE BALZAC ; — Lettres à George Sand, par BARBÈS ; — les Préliminaires du 18 Brumaire, par BARRAS ; — Le Siege d'Anvers, par le marechal DE CASTELLANE ; — « Ultima », par ALPHONSE DAUDET ; — Lettres, par MARCELINE DESBORDES-VALMORE ; — L'Émigration a Turin, par le comte D'ESPINCHAL ; — Souvenirs 1848-1851), par le général FLEURY ; — Lettres de 1870-1871, par CH. GOUNOD ; — Portraits (1815-1816), par le Baron D'HAUSSEZ ; Pelerins de Metz, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE ; - Souvenirs de Jeunesse, par MUNKACSY — Conversations avec M. de Bismarck, par le duc DE PERSIGNY ; — France et Russie en 1817, par le comte POZZO DI BORGO ; — Lettres de 1848, par ERNEST RENAN ; — Le Combat pour le Roi (juillet 1830), par le genéral DE SAINT-CHAMANS ; — Lettres à Ernest Feydeau, par GEORGE SAND ; — L'Ouest Carnets de voyage, par H. TAINE ; — La Vie de Journal, par MAURICE TALMEYR ; — Journal d'un Français à Moscou (mai-juin 1896), par le comte LOUIS DE TURENNE ; — Lettres à la Comtesse de Bentinck, par VOLTAIRE.

A.

ÉTUDES HISTORIQUES

Le Lendemain du 18 Brumaire, par F.-A. AULARD; — Notes sur la Vie privée à la Renaissance, par EDMOND BONNAFFÉ; — Barras et le 18 Brumaire, par GEORGE DURUY; — Les Universités du Moyen Age, par CH.-V LANGLOIS; — Colbert, intendant de Mazarin, par ERNEST LAVISSE ; — La Conquête de la Liberté d'Enseignement, par le vicomte de MEAUX ; — La Présentation de madame Du Barry, par P. DE NOLHAC ; — Une Patricienne de la Renaissance. par MAURICE PALÉOLOGUE ; — Les Derniers Conventionnels (1814-1854), par LÉONCE PINGAUD ; — Bakounine et l'Internationale à Lyon, par ALBERT RICHARD ; — Babeuf et Barras, par PAUL ROBIQUET ; — Constantinople (1854-1855), par L. THOUVENEL ; — Napoléon à Dresde, par ALBERT VANDAL, Pierre le Grand en France. par K. Waliszewski.

ÉTUDES POLITIQUES

Ly-Hong-Tchang, par le Père COLDRE ; — L'Insurrection cubaine et le Droit des gens, par ARTHUR DESJARDINS ; — La Crise italienne, par G. GIACOMETTI ; — Le Traité de Tananarive ; le Partage de l'Afrique ; Madagascar et le Régime du Protectorat, par G. HANOTAUX ; — Le général Galliéni, par JEAN HESS ; — Le Parti modéré, par JEAN-PAUL LAFFITTE ; — Quirinal, Vatican, République, par ERNEST LAVISSE ; — La Vie politique en province, par LÉOPOLD MABILLEAU ; — Ménélick et son Empire, par MAURICE MAINDRON ; — Le Monde jaune, par E. SCHRADER ; — La Politique de Léon XIII a-t-elle échoué ? par E. SPULLER ; — Le Différend anglo-américain, par ✶✶✶ ; — Voix d'Alsace, par ✶✶✶.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

Alfred de Musset et George Sand, par MAURICE CLOUARD ; — Dante-Gabriel Rossetti, par madame MARY DARMESTETER ; — Proudhon, par ÉMILE FAGUET ; — Paul Verlaine, par FERNAND GREGH ; — De la Mode en Art et en Littérature, par ANDRÉ HALLAYS ; — La Jeunesse de Tourguéniev, par EMILE HAUMANT ; — Au tombeau de Pétrarque, par J.-J. JUSSERAND ; — Quelques Littérateurs italiens, par UGO OJETTI ; — Sully-Prudhomme, par GASTON PARIS ; — George Sand avant George Sand, par S. ROCHEBLAVE ; — A propos de Manette Salomon, par GEORGES RODENBACH ; — Edmond de Goncourt, par J.-H. ROSNY ; — Préface générale, par GEORGE SAND — Les Dernières Années de madame Geoffrin, par PIERRE DE SÉGUR.

CRITIQUE D'ART

Le Salon des Champs-Élysées, par ANDRÉ HALLAYS ; — Une Visite à l'Acropole d'Athenes, par GUSTAVE LARROUMET ; — La Peinture italienne à Chantilly, par ANDRÉ MICHEL ; — Le Salon du Champ-de-Mars, par ARY RENAN ; — La Décadence de la Peinture italienne, par ROMAIN ROLLAND ; — Orphee, par CAMILLE SAINT-SAENS ; — Ambroise Thomas, par JULES SIMON.

QUESTIONS DIVERSES

L'Exposition de 1900, par H. CHARDON ; — Les Rayons X et la Chirurgie, par PIERRE DELBET ; — L'Alcool, par E DUCLAUX ; — Vers le Pôle : Nansen et Andrée, par O.-G. DE HEIDENSTAM ; — L'Armée coloniale, par le Lieutenant-colonel K ; — L'Examen de Saint-Cyr, par ERNEST LAVISSE ; — Les Sans-Travail, par LÉON LEFÉBURE ; — L'Ame du Voyageur, par le Prince HENRI D'ORLÉANS ; — La « Fabian Society », par SIDNEY WEBB ; — Le Trésor de Guerre, par RENÉ STOURM ; — La Loi militaire et les Carrières civiles. par ★★★.

Dans la REVUE DE PARIS paraîtront :

ROMANS

Le Feu
PAR GABRIEL D'ANNUNZIO

Parole jurée
PAR MARIE-ANNE DE BOVET

Quinze ans de Mariage
PAR ALPHONSE DAUDET

L'Ile d'Amour
PAR ANATOLE FRANCE

Deux Jeunes Filles
PAR LUDOVIC HALÉVY

Ramuntcho
PAR PIERRE LOTI

Le Jardin secret
PAR MARCEL PRÉVOST

Les Deux Rives
PAR FERNAND VANDÉREM

NOUVELLES

Le Procès Larroque
PAR HENRY BECQUE

Le Nostalgique
PAR GUSTAVE GEFFROY

Éric
PAR ABEL HERMANT

Ivraie humaine
PAR PAUL HERVIEU

Le Carnaval de Nice
PAR PAUL MARGUERITTE

M. de Boistulbé
PAR HENRY MEILHAC

La Tentatrice
PAR J.-H. ROSNY

Le Sacristain de Ronoë
PAR AUGUSTE STRINDBERG

BULLETIN D'ABONNEMENT A « LA REVUE DE PARIS »

Je déclare souscrire à un abonnement, de ______________________,

à dater du ______________, *pour la somme de* ______________,

que je joins ci-inclus.

SIGNATURE :

Nom ______________________________________

Adresse ______________________________________,

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48. »	24. »	12. »
SEINE ET SEINE-ET-OISE .	51. »	25.50	12.75
DÉPARTEMENTS.	54. »	27. »	13.50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60. »	30. »	15. »

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de
M. le Gérant de la **Revue de Paris**, 85 *bis*, faubourg Saint-Honoré, à Paris.



JOURNAL DES DÉBATS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Fondé en 1789

Grand journal quotidien paraissant le soir

DIRECTION :

17, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, Paris

Puissamment organisé au point de vue de l'information, le **Journal des Débats** tient le lecteur au courant des nouvelles du monde entier. Sa rédaction, dont la haute valeur est appréciée dans tout l'univers, comprend les notabilités les plus en vue de la politique, de la littérature, des arts et des sciences.

Citons parmi ses collaborateurs : MM. Léon Say, E. Lavisse, de Vogüé, J. Lemaitre, P. Bourget, J.-M. de Hérédia, H. Houssaye, de l'Académie française ; MM. E. Reyer, A. Bardoux, Ph. Berger, E. Boutmy, Maspero, G. Paris, G. Perrot, P. et A. Leroy-Beaulieu, membres de l'Institut ; MM. Arvède Barine, H. de Parville, F. Charmes, P. Deschanel, J. Dietz, A. Heurteau, G. Michel, L. Charles-Roux, Ch. Malo, le docteur Daremberg, R. Bazin, E. Bertin, J. Bourdeau, H. Bousquet, H. Chantavoine, M. Colin, P. Desjardins, R. Doumic, E. Faguet, A. Filon, Gebhart, Hallays, P. Bluysen, J. Chailley-Bert, R. Koechlin, Jalliffier, A. Jullien, A. Le Braz, J. Legras, A. Michel, A. Raffalovich, A. Rambaud, Ch. Recolin, Ed. Rod, M. Spronck, Guy Tomel, Vandal, D. Zolla, etc., etc.

Le prix de l'abonnement, pour Paris, est de **40** francs ; pour les départements, de **50** francs ; pour les pays compris dans l'union postale, le prix de l'abonnement annuel est de **64** francs.

Prix du numéro : Paris, **10** centimes ; départements, **15** centimes.

REVUE HEBDOMADAIRE du Journal des Débats

HEBDO-DÉBATS

Le **Journal des Débats** publie une édition hebdomadaire paraissant le samedi, contenant les principaux articles et feuilletons de l'édition quotidienne et réunissant, sous forme de revue, les événements saillants de la semaine.

Abonnements : France, **20** francs ; étranger, **25** francs.

Vente au numéro : France, **40** centimes ; étranger, **50** centimes.

La salle des dépêches du Journal des Débats, *8, place de l'Opéra, reçoit les abonnements et les renouvellements.*

LES GARANTIES DE LA NATIONALE (VIE)

SIÈGE SOCIAL : 18, rue du Quatre-Septembre et 13, rue de Grammont, Paris

M. A. de Courcy a clairement déterminé la distinction que le public soucieux de ses intérêts devait établir entre les différentes sortes de **Réserves** constituées par les Compagnies d'Assurances sur la Vie : Il y a, disait-il, les **Réserves** que toute Compagnie doit posséder si elle veut pouvoir faire face à ses engagements. Elles doivent être égales à l'estimation de ces derniers. Et il ajoutait : « Ces **Réserves propres**, qu'il ne faut pas confondre avec le capital social, ni avec les réserves accumulées qui ont pu l'accroître, sont la représentation, l'équilibre, la balance des risques ou des engagements. »

Correctement calculées, à la date du 31 décembre 1895, les **Réserves propres** de **LA NATIONALE** s'élevaient à 358 789 167 francs, c'est-à-dire que toute Compagnie similaire qui, au 31 décembre 1895, aurait été substituée à **La Nationale** n'aurait pu prendre avec sécurité la suite de ses engagements que moyennant le versement dans ses caisses de ce capital. Si important qu'il paraisse, ce capital ne doit donc pas éblouir le public. Il prouve simplement que la Nationale a une clientèle considérable, puisqu'elle lui doit la représentation en valeurs de tout repos de 358 789 167 francs, représentation dont elle a d'ailleurs justifié.

Mais **LA NATIONALE** ne se contente pas de donner à sa clientèle cette garantie obligatoire. Elle y ajoute :

1° Son capital social, qui s'élève à	15 000 000 fr.
2° Sa réserve statutaire en augmentation de son capital social s'élevant à	13 293 000 fr.
3° Ses réserves facultatives et supplémentaires, s'élevant à	18 457 382 fr.
4° La plus-value de ses valeurs mobilières, comptées dans l'inventaire au prix de revient, plus-value qui, au cours de la Bourse du 31 décembre 1895, s'élevait nette à	85 500 000 fr.
Ces réserves nouvelles s'élèvent au total de	**132 250 382 fr.**

Et à ce chiffre il conviendrait encore d'ajouter la plus-value considérable des valeurs immobilières, plus-value que nous nous contenterons d'indiquer ici **pour mémoire**, en raison de la difficulté qu'il y aurait à fournir une estimation rigoureuse et à l'abri de toute contestation.

En affirmant que ses réserves supplémentaires dépassent 133 millions de francs, La Nationale demeure donc certainement et **incontestablement** au-dessous de la vérité.

Cette accumulation de garanties, en dehors de la valeur exacte de ses engagements, donne à **LA NATIONALE** une situation absolument hors de pair.

Aucune institution similaire ne présente, en effet, des garanties supplémentaires aussi puissantes, et n'offre, en conséquence, une sécurité aussi parfaite à la clientèle.



3e Année. N° 20. 15 Octobre 1896.

LA

REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
Comte A. de Circourt . . .	*Mission à Berlin (Mars 1848)*	673
Maurice Paléologue	*Sur les Ruines* (2e partie)	701
H. de Balzac	*Lettres à « l'Étrangère »* (3e série - II) . . .	735
L. Franchetti	*A propos du Traité franco-italien*	763
Edmond Haraucourt	*Le Festin*	776
Hamlin Garland	*La Troisième Chambre.* (1re partie)	780
Ernest Lavisse	*Colbert avant le Ministère*	818
Jules Moog	*Ironisme et Ironistes*	850
★ ★ ★	*Les Magistrats*	881

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1896

LIVRES NOUVEAUX

LA JEUNESSE D'UN TSAR, par **Dimitri Kobeko.**

Cet ouvrage est tiré du russe de Dimitri Kobeko, par M. Dimitri de Benckendorff, dont la famille joua un rôle important sous Catherine II. Un Benckendorff accompagna le comte et la comtesse du Nord (le futur Paul Ier et sa seconde femme, Marie Fédorowna) dans la visite qu'ils firent aux cours d'Europe, en 1781. Une Madame de Benckendorff fut nommée, par Catherine II, gouvernante du premier-né de Paul et de Marie Fédorowna, Alexandre. Ce volume abonde en anecdotes caractéristiques, en détails de mœurs, en renseignements curieux sur la vie intime de la Cour de Russie, à cette époque où l'empire des Tsars se transforma si profondément, et devint, d'une vague autocratie asiatique qu'il était avant Pierre le Grand et Catherine II, une grande puissance européenne dont l'épée, dès lors, pesa dans la balance.

LE THÉATRE DU PEUPLE, par **Maurice Pottecher**

Nos lecteurs savent ce qu'est le *Théâtre du Peuple*. A Bussang, dans les Vosges, avec un grand pré de gazon pour scène, pour fond la montagne ensoleillée, pour acteurs des personnes de bonne volonté, devant les spectateurs debout dans l'herbe ou assis sur des gradins improvisés, M. Maurice Pottecher a fait représenter une pièce de sa composition, le *Diable marchand de Goutte*, qui mêlait au comique le plus familier le pathétique de la tragédie, et le fantastique à la réalité. Il faut encourager cette tentative fort intéressante. Sous ce titre, aujourd'hui, M. Maurice Pottecher, excellent écrivain qui s'était déjà fait remarquer par ses œuvres antérieures, la *Peine de l'Esprit* et le *Chemin du Mensonge*, publie une lettre à M. Brunetière, où il explique fort nettement ce que sera le Théâtre du Peuple, et défend fort éloquemment son idée contre les critiques dont elle a été l'objet.

A L'AMIE PERDUE, par **Auguste Angellier.**

Il y a, dans ce volume de vers, d'abord un grand effort poétique qui peut se mesurer presque matériellement à l'épaisseur du livre : 178 sonnets, si nous avons bien compté, dédiés tous *Amissæ amicæ*, alors que *les Trophées*, dans leur admirable variété, n'en offrent qu'une cent-vingtaine! — Il y a, en outre, une inspiration originale, une Muse triste et grave et tendre tout de même. M. Angellier néglige trop, de parti pris, les règles non pas prosodiques, mais esthétiques du sonnet pour être un bon sonnettiste : par exemple, il n'arrête pas la phrase poétique après chaque quatrain ou tercet, de telle sorte que l'idée déborde la forme; mais M. Angellier est mieux que sonnettiste, il est poète; et ce livre, malgré ses imperfections, en même temps qu'il révèle un talent, est déjà *une œuvre*.

CAUSERIES DU MERCREDI, par **Philippe Gille.**

M. Philippe Gille réunit en volume les articles sur les livres nouveaux qu'il écrit toutes les semaines dans le *Figaro*. Ils sont brefs, trop brefs pour tous ceux qui goûtent la finesse bien disante de l'auteur; mais ils sont fort substantiels. Il est plus facile de développer que de restreindre. Pascal disait d'une *Provinciale* un peu longue : « Je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte. » Sans effort, sans que la difficulté paraisse, comme en se jouant, et souvent en se jouant, mais d'un sourire sans méchanceté, M. Philippe Gille cueille des volumes qu'il analyse la fleur même, en extrait le plus curieux et le plus neuf, et ses études écrites d'un style aisé et spirituel sont plus significatives que bien des longs essais. On les relira dans le volume avec grand plaisir et profit. Citons surtout un bel article nécrologique sur Dumas fils.

PETITE HONA, par **Robert Charlie.**

C'est un roman fort dramatique. Il s'ouvre par une scène de provocation, il se ferme sur un duel à mort. Tout l'entre-deux, dans cette tonalité tragique, est éclairé par le charmant sourire d'une jeune fille, la petite Hona, la brune et svelte Hona de Rosenbaum, qui, belle et riche, aime le docteur Landsberg, mais que sa famille laisse en butte aux assiduités du comte Étienne Matthyani. Landsberg et Hona sont presque fiancés; puis tout leur bonheur croule par l'effet des manœuvres déloyales du comte Matthyani, aidé par madame de Rosenbaum qui, pour détacher sa fille de celui qu'elle aime, va jusqu'à fabriquer de faux journaux annonçant le mariage de Landsberg avec une autre jeune fille. Landsberg tue Matthyani en duel, mais blessé lui-même, est cru mort par Hona, qui, de douleur, devient folle. Ce résumé succinct ne peut donner qu'une faible idée de cette œuvre pathétique, écrite avec émotion.

LA DAMNATION DE FAUST, par **J.-G. Prodhomme.**

L'auteur commence avec ce volume la publication d'une suite de monographies sur l'œuvre d'Hector Berlioz, analogues à celles qui ont été écrites, si nombreuses, sur les drames wagnériens. Il faut applaudir à cette excellente idée. La *Damnation de Faust* était de toutes les œuvres de Berlioz celle que sa popularité désignait la première pour une particulière étude. On trouvera dans ce petit livre une analyse détaillée de ce chef-d'œuvre romantique. M. J.-G. Prodhomme a reproduit, comme font les wagnériens pour les *Leit-motiv* du Maître, les principaux thèmes de la partition; son livre est un guide et un memento, mais un guide et un memento pleins d'idées neuves et de sincère enthousiasme. Souhaitons qu'il donne bientôt au public une pareille analyse de *Roméo et Juliette* et des *Troyens*.



LIVRES NOUVEAUX

RUSSES ET SLAVES, par **Louis Léger.**

M. Louis Léger, professeur au Collège de France, s'est fait une spécialité des questions slaves. Il ne pouvait choisir de meilleure époque pour publier la deuxième série de ses études politiques et littéraires. Au moment où Paris est encore tout retentissant des acclamations qui ont salué le couple impérial, où le reflet de ses illuminations éblouit encore notre mémoire, on sera plus curieux que jamais de littérature et de philosophie russes. Si l'on peut dire que rien de ce qui est russe n'est, à l'heure actuelle, étranger aux Français, le livre de M. Léger aura d'innombrables lecteurs. Ils y trouveront de fort substantiels et agréables essais sur le *Développement intellectuel de la Russie*, sur la *Chaire de littérature slave au Collège de France* (1840-1884), actuellement occupée par M. Louis Léger, sur *les Premières années de Catherine II*, enfin et surtout sur le grand Polonais Mickiewicz, qui, s'il revenait sur la terre, serait bien étonné d'être seul en France à crier : Vive la Pologne !

UN BARBARE, par **Léon Barracand.**

Voici un roman dont il faut louer le style, la composition, la *tenue*. Ajoutez à cela que la thèse ne manque ni d'intérêt ni d'à-propos. Elle est résumée dans l'épigraphe du livre : « Et viennent les barbares! La vie croupit et se décompose, l'esprit se rabâche. Avec eux tout renaît... » Comme on le voit, le problème agité dans ce roman n'est autre que celui de la décadence, le plus passionnant peut-être et le plus haut d'aujourd'hui, celui que Nietzsche, entre autres, a passé sa vie à méditer. « Nietzschéenne », d'ailleurs, est la conclusion du roman. Nous ne suivrons pas l'auteur jusque-là. Non, non! ne viennent pas les barbares! Ils sont sains, mais ils sont les barbares. La santé suffit-elle à faire l'orgueil de l'homme, sans la beauté?

L'ART D'ÉCRIRE UN LIVRE, DE L'IMPRIMER ET DE LE PUBLIER, par **Eugène Mouton.**

M. Eugène Mouton, qui a écrit beaucoup de livres et les a souvent imprimés et publiés lui-même, est d'une rare compétence en toutes questions d'édition. Il n'a pas voulu garder égoïstement son expérience pour lui tout seul, et aujourd'hui il en fait profiter le public. Il faut l'en remercier. Son volume sera très utile à bien des débutants des lettres et du journalisme. Il contient des renseignements techniques fort intéressants. Toute la première moitié du livre, qui enseigne l'art d'en écrire un, est un véritable traité de rhétorique, mais un traité concret sans rien des vaines abstractions qui règnent en l'école. L'expérience de M. Eugène Mouton est souriante et pleine de bonhomie, et sa conversation écrite — car chacun des chapitres est une causerie de l'auteur avec le lecteur — est celle d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup lu et beaucoup retenu.

EN VOLUPTÉ, par **René Maizeroy.**

A Anatole France, « résurrecteur des amours lointaines », ce livre est dédié. Et M. Catulle Mendès a écrit pour *En Volupté* une préface charmante. Le livre, sous ce double patronage, se présente fort bien. Il est délicieux. M. René Maizeroy excelle à parler et à conter d'amour; et d'amour uniquement, ces Mémoires de la marquise d'Albenive sont pleins. Elle est fort gracieuse et fort vivante, cette petite marquise pour qui « tout ce qui n'est pas le délice ou la torture d'amour n'existe pas », et qui, après une vie toute dévorée de baisers, meurt sur l'échafaud révolutionnaire, mais non sans avoir tendu ses lèvres à son ami le chevalier de Pampelonne, debout à côté d'elle sur la charrette fatale. La Volupté et la Mort triomphent en ce livre, et leur double image, évoquée à chaque ligne, donne une imprévue grandeur à ces contes gracieux et d'apparence si frivole. Il faut lire la vie et la mort de madame d'Albenive.

PÉLERINAGES OMBRIENS, par **J.-C. Broussolle.**

M. Broussolle a été se promener en Ombrie et en rapporte ce volume d'impressions de nature et d'art, illustré de nombreuses gravures. L'auteur est plein de bonne humeur et d'esprit : c'est un agréable guide pour le voyage. C'est également un passionné de peinture qui comprend à merveille les maîtres italiens dont il parle. Enfin, il écrit aimablement, d'un style aisé comme la vie des Italiens et limpide comme leur ciel. On trouvera dans ce volume d'excellentes études sur Benedetto Bonfigli, sur les Pérugin de Pérouse et les pillages artistiques de la Révolution et de l'Empire, sur les paysages ombriens, dont M. J.-C. Broussolle a senti et traduit la tristesse et le charme infinis.

IDYLLE NUPTIALE, par **Madame E. Caro.**

Après *Une Idylle tragique*, voici une *Idylle nuptiale*. La mode est aux idylles. On a remarqué qu'elles fleurissent toujours aux époques les plus agitées. Espérons que, malgré ce présage, la nôtre restera tranquille. Le nouveau roman de madame E. Caro est fort simple à raconter. Deux jeunes gens s'aiment. Cela, c'est l'*idylle*. La famille de la jeune fille s'oppose d'abord, puis consent au mariage : l'idylle devient *nuptiale*. Ce qui fait tout le prix de ce joli roman, ce sont les détails et le style. Il est impossible de rien lire de plus purement romanesque. Les livres de madame Caro sont franchement idéalistes. Même modernes, la beauté de leur décor est telle qu'ils ont l'air de légendes. On ne sait jamais si l'action se passe de nos jours ou dans un âge lointain, où tout paraît plus beau par l'effet du recul. Pour le style, il a toutes les grâces, même celles de la simplicité.

[redacted]

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT:

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS.	**48** »	**24** »	**12** »
SEINE ET SEINE-ET-OISE.	**51** »	**25 50**	**12 75**
DÉPARTEMENTS	**54** »	**27** »	**13 50**
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	**60** »	**30** »	**15** »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 15?28-10-96. — (Encre Lorilleux)